LA REVUE DE PARIS

LA
REVUE DE PARIS

TREIZIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1906

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1906



ROUTES JAPONAISES

Sur le Tôkaïdô.

Au long du Pacifique, reliant les deux capitales Tôkyô et Kyôto, sur la bande étroite de terrain plat entre la base des montagnes et le rivage, s'étire durant cinq cents kilomètres le Tôkaïdô, la « route orientale de la mer ». Ligne molle traînant au bord des golfes comme un lacet mal tendu, ou coupure nette à travers les passes des monts, la large voie se reconnaît de loin ; une double rangée de cryptomerias droits et de grands pins tordus, processionnellement, des deux côtés, encadre la vieille chaussée pierreuse. Lieu de fêtes et de plaisirs, champ de rixes et de batailles, chemin de commerce et de pèlerinage, grande artère de la vie nationale, à travers l'histoire japonaise aussi, le Tôkaïdô déroule ses « cinquante-trois étapes », qu'ont illustrées Hokusaï, Hiroshigé et les peintres d'autrefois. Pour les poètes et les auteurs de drames lyriques, de *nô*, comme pour les romanciers, le Tôkaïdô est le théâtre d'aventures merveilleuses, gracieuses, horribles ou ridicules. Le vieux Japon y plaçait les danses et les vers charmants de sa *Robe de plumes*; le Japon moderne y installe son roman picaresque et rabelaisien d'*Hiza Kurige*, les méfaits et rencontres des deux mauvais drilles, Yajirôbeï et Kidahachi, dans leur voyage de Tôkyô à Kyôto.

C'est que, durant des siècles, le Tôkaïdô fut le grand trait d'union entre les deux Japons de l'ouest et de l'est, entre

Kyôto, la capitale vénérée du Mikado, et Kamakura ou Tôkyô les capitales du Shôgun. Et le Shôgun, de Kamakura du XIIe au XVe siècle le Shôgun, de Tôkyô aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, pour rester en contact permanent avec le Mikado, pour apparaître au peuple entier comme le lieutenant temporel de cet empereur spirituel, de ce fils de la Déesse, le Shôgun avait besoin de tenir fortement la route, de la border de ses feudataires, de la sillonner de ses troupes, de la défendre contre les brigands des monts, les pirates de la mer ou les daïmyos révoltés. Au début du XVIIe siècle, les Shôguns Tokugawa imposent enfin la paix perpétuelle et la soumission à ces révoltes de daïmyos ; ils installent en leur *shiro* de Tôkyô le centre de la vie militaire et civile de l'Empire ; mais Kyôto demeure la capitale religieuse et le séjour du Mikado : le Tôkaïdô devient alors un chemin de courriers et de postes, d'ambassades entre les deux pouvoirs, de processions et de défilés ; ainsi nos vieilles routes militaires des Romains devinrent, à partir de notre XVIe siècle, les chemins du roi et du commerce.

Au sortir de Tôkyô, on traverse le long faubourg de Shinagawa avec ses maisons de plaisir et ses maisons de thé, fréquentées à la lune d'automne quand on passe la nuit à faire des vers. Le soir, l'eau de la baie est terne et plate sur les fonds de sable ; on devine les côtes basses à un épaississement de l'ombre, aux lueurs tournantes des phares, à leurs reflets qui vacillent, seules couleurs qui chantent dans le gris brumeux. A l'horizon, la lune énorme se lève, orangée. Entre les pins noirs du rivage, des barques glissent silencieuses, comme des fantômes cendrés.

Puis, on laisse Kamakura, l'ancienne capitale, aujourd'hui village, trop au large entre de grands temples juchés au haut des escaliers de pierre. La mer déferle sur l'immense plage qui, durant vingt ou trente lieues, se recourbe jusqu'au Fuji Yama. Au devant, est Enoshima, l'île sacrée, où, par files, entre les arbres, les petites maisons brunes et les *torii* rouges gravissent le vallon. Un frêle pont de bambou unit à marée haute ce roc isolé et la terre. Et toujours des enfants et des jeunes filles, sautillant derrière leurs ombrelles de papier, le prennent pour aller voir les plongeurs qui ramènent des

coquillages, près de la caverne fameuse où Benten, la déesse bouddhique du bonheur, dompta le dragon.

A la seconde ou troisième journée de marche, on atteint la passe de Hakone; on franchit des montagnes étayées de contreforts qui se gonflent comme de gros muscles. Les terrains basaltiques, duvetés d'herbe, chauds à l'œil, forment des premiers plans vigoureux sur le fond impalpable : en arrière, la vallée baigne dans la lumière; les lits caillouteux des torrents sinuent entre les rizières; les champs sont régulièrement quadrillés en damiers, avec de petits villages dispersés comme des pions. La côte sablonneuse, qui fuit, ourlée d'un liséré d'écume, se double d'une couronne de nuages argentés. De petites voiles semblent suspendues dans l'espace.

Sur les dalles usées, disjointes, humides, le long des cascades, entre les roches et les grands arbres, on escalade l'étroite passe pleine d'ombre. Au faîte, on retrouve l'éblouissement d'un golfe : vers la baie de Suruga, dévalent des rizières, des marécages; des buttes noires, disloquées, bossellent la plaine; derrière la brume de soleil, comme voilées par un glacis, mais épaisses, modelées, surgissent d'autres montagnes chargées de forêts. La mer reluit en plaque d'or. Là-bas, très loin, le long du golfe boueux, reprennent la côte basse et le cordon de cryptomerias hiératiques qui festonnent de leurs cimes noires la courbe du rivage. Et de vieux pins aussi font cortège à la route : ployés dans le même sens par le vent marin, ils montent les côtes, l'échine courbée, le nez vers le sol, comme une longue file de pèlerins las, — comme les pèlerins coiffés de chapeaux ronds qui partent en été et qui. durant des jours, suivent le Tôkaïdô pour atteindre et gravir le divin Fuji.

Il est là le volcan sans rival, puissant, gracieux : à tous les coudes de la route, il surgit sur la droite; près de Nangô seulement, où il passe quelques instants sur la gauche, on l'appelle *Hidari-Fuji*, Fuji le gaucher. Ses pentes granuleuses, où de petits villages pullulent, s'étalent sur des marais pleins de fleurs, de hautes herbes et d'oiseaux, sur des rizières et des bouquets de bambous. Les bois d'érable, en fin d'automne, lui tressent une auréole d'or. De tous côtés découvert, ceinturé de lacs où il se mire, au-dessus de la colerette de nuages

et de brumes où il allonge au lever du soleil la grande ombre de son cône isolé, il paraît flotter comme une île sur la mer. Contre ses flancs, les nuées déferlent avec des rebroussements et des éclaboussures de lames formidables. Un gros nuage, qui rampe horizontalement, rappelle le dragon, qui, dans les « Cent Vues » d'Hokusaï, s'approche pour avaler le sommet. Et l'on imagine ce corps à corps mythique, à voir la montagne secouer sa cangue de nuées et dégager à nouveau sur le ciel sa forme luisante et géométrique.

La pente du Fuji s'allonge, majestueuse, jusqu'à la baie de Suruga, et les deux courbes hardies, qui s'articulent, ressemblent aux jambages d'une lettre chinoise dessinés d'une main déliée.

A mi-chemin des deux capitales, la côte presque déserte de ce grand golfe ouvert sur l'océan, trop peu sûre pour abriter les pêcheurs, fut toujours un endroit aimé des peintres et des poètes. Voilà des siècles que l'on vante le bruit des lames qui se brisent sur cette plage, la chanson du vent qui balance ces pins et qui s'apaise quand la cloche du soir sonne dans les temples. Brumes légères qui montent de la baie en anneaux enlacés, nuages massifs qui se cabrent, arc-en-ciel qui de son cercle unit la terre et la mer, vols blancs de grues, vols blancs de mouettes qui rasent les vagues frisées par la brise, chants des oiseaux, parfums des fleurs, harmonies des nuits lunaires, tout cela, en son moindre détail, fut admiré, chanté. C'est sur cette grève, à Mio, que la légende célèbre la déesse lunaire qui, après avoir recouvré sa robe de plumes, dansa pour un pêcheur.

On montre encore la robe dans un petit temple : de toutes les images inspirées par les fantaisies et les tendresses de ce ciel et de cette mer, si changeants près du volcan sacré, est tissée cette robe de plumes merveilleuses. Les fleurs fraîches écloses dans la chevelure de la fée, sont des fleurs de cannelle, de l'arbre que les légendes extrême-orientales font fleurir dans la lune. Sa robe, bleu d'azur, se teinte des couleurs de l'arc-en-ciel ; des gouttes de rosée y roulent comme sur des fleurs. Sans sa robe, la fée est un oiseau aux ailes brisées. C'est en vain qu'elle suit des yeux les brumes qui se lèvent, les nuages qui errent, en vain qu'elle écoute les cris

des grues et des mouettes qui volent libres, et le vent qui balaye la plaine; elle les envie, car elle n'a plus d'essor; elle a perdu sa robe, et les chemins vers l'astre lui sont fermés.

Mais la robe lui est rendue par un pêcheur qui l'a trouvée. Elle danse devant lui, sur la plage, tandis qu'une musique céleste et un parfum immatériel emplissent l'espace. « Danse, danse, ô fille des cieux; la guirlande de tes cheveux s'agite au vent; rien sur terre n'égalera jamais ta danse divine... Mais voici l'heure venue de la séparation. Soulevées par la brise, les ailes de la fée l'élèvent au ciel, au-dessus de la côte couverte de pins, au-dessus des marais d'Ukishima, des hauteurs d'Ashitaka et des nuages qui flottent sur la cime du Fuji Yama. Plus haut, plus haut dans l'azur, jusqu'à ce que des nuées errantes nous la cachent[1]. » Fantôme légendaire, sans cesse recréé sur cette côte, par le ciel, la mer et les nuages.

Puis la route monotone, durant des lieues, en détours indolents, traverse les rizières boueuses de grasses provinces. Longtemps on se retourne pour apercevoir encore la capuche neigeuse du Fuji. Ah! le guetter, le voir, le quitter, puis, quand on n'y songe plus, le retrouver entre deux montagnes ou deux roches! Ce fut toujours la grande joie de la route pour ces yeux amateurs de coupes imprévues et changeantes.

La chaussée, assez loin du rivage, suit les derniers contreforts des monts. Ces montagnes brunes et veloutées au crépuscule sont égayées au travers de leurs verdures épaisses par les trouées des grands escaliers, qui mènent à des temples, et par les *torii* rouge cerise, qui jalonnent la montée vers les toits de chaume moussu aux cornes recourbées. Ces montagnes vouées aux dieux ont toujours eu leurs peuples de lutins et de farfadets, qui se cachent dans les vieux troncs, de renards qui prennent la forme des hommes pour mieux tromper les âmes naïves. Jizo, miséricordieux à ceux qui sont dans la peine, Jizo, patron des voyageurs, est taillé dans le roc. Rasé, souriant d'une joie spirituelle, l'air détaché et doux, un bijou

1. *Ha-goromo*, « la robe de plumes », court drame lyrique ou *nô*, traduit par Chamberlain, *Things Japanese*.

dans une main, un bâton avec des anneaux de métal dans l'autre, le manteau recouvert d'une mousse dorée, Jizo médite devant de petites bannières brodées de prières : à ses pieds, des cailloux entassés par les fidèles servent à soulager dans l'autre monde les travaux des petits enfants que la méchante sorcière Shôzuka no Baba dépouille de leurs vêtements et condamne à entasser des pierres sur les rives du Sai-no-Kawara.

Les rizières, vertes en été, dorées à l'automne, sont peuplées de grands chapeaux qui, par équipes, ont l'air de saluer ensemble jusqu'à terre : dans les champs régulièrement tracés, hommes, femmes, enfants, familles en paquets réguliers pataugent tout le jour, dans la boue jusqu'au genou. Sur les rizières, les toits bas des villages s'aplatissent aussi ; mais par-dessus cette vie agricole, qui rase la terre, par dessus les petites maisons serrées qui cherchaient protection, les donjons des puissants châteaux forts, silhouettes féodales aux assises cyclopéennes, redressent leurs étages et leurs toits superposés. Castilles empruntées aux Portugais et aux Espagnols, mais habillées à la mode japonaise au temps que Nobunaga, Hideyoshi et Ieyasu unifiaient le pays et abattaient les daïmios encore indépendants, ces donjons virent des coups de main et des sièges où s'exalta l'orgueil samuraï. Les histoires ont popularisé l'héroïsme de Torii et le siège du château de Fushimi. Torii, feudataire de Ieyasu, lorsqu'il fut bloqué, réunit ses hommes et leur dit : « Comblons la brèche de nos corps pour sauver notre Seigneur ; soyons des exemples de ce que de fidèles vassaux, de nobles Samuraïs devraient être. » On banqueta d'abord. Puis chacun s'en fut à son poste. Pendant les loisirs du blocus, on jouait aux échecs. L'un après l'autre, les ouvrages de la citadelle furent pris ou brûlés : au fur et à mesure, chaque capitaine faisait *harakiri*. Torii, réduit enfin, s'assit. Un soldat ennemi arrivait. Torii se lève : « Je suis Torii Mototada, commandant de ce château ». Le soldat s'agenouilla et respectueusement dit : « Le feu est à la citadelle. Tout est perdu. Je vous prie de vous tuer vous-même pour que j'aie votre tête. J'y gagnerai un éternel honneur. » Torii se tua et Saïgu prit la tête.

Depuis trois siècles, ces témoins surannés demeurent dans le pays paisible, le long des passes qu'ils guettaient, des

grand'routes qu'ils tenaient, plus serrés aux abords de Kyôto, la capitale convoitée, et leurs charpentes brunes, aux angles retroussés, luisantes d'appliques de cuivre et d'airain, sont surmontées de dauphins d'or, dont les têtes, queues et nageoires se recourbent vers le ciel.

Durant des lieues, durant trois ou quatre journées de marche, la vieille chaussée coupe droit entre les rizières pour unir les têtes des mille rades d'un grand golfe intérieur. Mer changeante avec les heures, mer de criques ou de lagunes, mer aux eaux lourdes et neutres, peuplées et égayées de pins et de ces innombrables voiles carrées, qui depuis Tôkyô, au large, escortent comme les pins la route orientale de la mer.

Puis la chaussée quitte la plaine, franchit les montagnes d'Ise et d'Ômi, débouche enfin, sur la conque volcanique du lac Biwa. C'est au moment même où le divin Fuji érigea sa forme parfaite, lors du même tremblement de terre, que, dit-on, le lac s'est creusé. Proche de la vieille capitale Kyôto, il est entouré de la même auréole de légendes. Les souvenirs se pressent. Voici l'extrémité du lac, la Setagawa, et le grand pont dont les deux courbes se rejoignent sur un petit îlot couvert de pins. Et voici les « huit beautés » du lac, déterminées et classées depuis des siècles : le coucher de soleil à Seta ; la lune d'automne vue d'Ishiyama, montagne aux pierres noires ; la neige un soir sur Hirayama ; la cloche du crépuscule à Miidera, la cloche du héros populaire Benkei, la cloche qui sonne les étapes de la vie humaine ; les bateaux aux voiles déployées revenant de Yabase ; un ciel brillant, nettoyé par la brise, à Awazu ; la pluie nocturne à Karasaki, où s'épanouit le gigantesque pin ; et les troupes d'oies sauvages s'abattant sur Katata. De tout temps, le vieux Japon s'est arrêté à ces stations pour admirer traditionnellement les huit beautés et entendre les légendes.

Kyôto est proche ; entre le lac et la ville, on franchissait jadis Ôsaka, la « colline où l'on se sépare et l'on se retrouve » ; là s'élevait une barrière où les amis de Kyôto vous reconduisaient au départ et venaient à votre rencontre.

Kyôto, « fleur du Japon » que l'on ne veut pas mourir sans avoir vue. Kyôto, terme désiré du voyage pendant toutes les étapes du Tôkaïdô. « Aujourd'hui il s'est décidé, il a noué

les cordons de son manteau, pour s'en aller vers la capitale »; ainsi chante-t-on au début de la plupart des drames lyriques, des *nô*, pour présenter le bonze, l'ermite, le prince, le noble, ou l'envoyé impérial qui voyagent. Kyôto, que l'on quitte toujours le regret au cœur : le plus longtemps possible, on espère voir la ville dans la vallée ceinte de montagnes, mais, hélas ! c'est le printemps, et la ville est sous un voile de brume nacrée, et l'on maudit le printemps. Kyôto, si chère à un empereur qu'avant de mourir il voulut revoir sa ville : en hâte on le ramena et les marchands tendirent les monts de leurs soies les plus rares.

Au terme de la route on s'arrêtait au temple de Kiyomizu, juché à flanc de montagne, sur de hauts pilotis : on y priait Kwannon, déesse de la pitié ; on regardait de la terrasse le vallon souriant et glacé au printemps, sous la neige des fleurs de cerisiers, fumant et flambant comme un brasier, à l'automne quand les érables rougissent les buées matinales ; — surtout, on contemplait Kyôto. Voici la vallée où les maisons s'étalent, où les massives toitures des palais, des temples, et les hautes silhouettes ajourées des pagodes déchirent le voile de brumes. Dans son cadre de montagnes forestières, revêtues de brocart par les érables, écrêtées de sables qui brillent comme l'or que l'on coule aux bords des vieux grès, rayées de coulées d'émail roux par les arbres jaunis, secouées vers le soir de tintements de bronze par les cloches des temples, voici la ville somptueuse des étoffes, des poteries et des bronzes. Kyôto, « si belle vers le soir », à l'heure du crépuscule.

Une allée, parmi les forêts, mène à flanc de montagne, de Kiyomizu jusqu'à Kurodani. Elle passe près des grands temples, Chion-in, Nanzenji, Eikwando..... De monumentales portes en bois, à double étage, à toits énormes, relevés aux angles, encadrent des escaliers de pierre, dont on ne voit pas la fin sous le linteau. Ils montent quelque part, on ne sait où... Des voies dallées traversent des parvis de temples. Sous un hangar, la cloche de bronze pend, semblable à une grosse goutte qui s'étire avant de tomber. Un rayon de soleil, qui filtre obliquement au travers des arbres frappe une lanterne de pierre. De toutes parts la forêt épaisse, cryptomerias et pins, se hausse vers le ciel vert et l'on devine entre leurs

paquets d'aiguilles, la vallée et la ville baignées de brouillards.

A l'intérieur des temples bruns, sur l'autel encore découvert, luisent dans la pénombre l'or des vitrines, des baldaquins, des branches de lotus, la laque rouge des tables et les soies vertes, roses et blanches des bannières. Les bonzes tapent sur des tambours, égrènent d'une voix scrupuleuse les formules des *Sutras*. La cloche du soir sonne. Dans cette gravité de l'ombre, quelques variantes claires : frissonnement des bambous, reflets bleutés des étangs couverts de larges feuilles de lotus où roulent des gouttes d'eau, taches rouges ou noires des lanternes. En cette chaude fin d'automne, un cerisier fleuri reste tout lumineux. Des prêtres au crâne rasé, en surplis jaunes, glissent sous les arbres ; des enfants courent après les lucioles. On revient de promenade. Les jeunes filles, aux robes claires, aux cheveux luisants d'huile de camélia, descendent des cimetières, où elles se sont attardées : un peu émues par la solennité de l'heure, rieuses tout de même, au sortir de l'enceinte sacrée, elles se pressent, et leurs *getas* trébucheuses font sonner les marches.

Silence de la colline, mystère de la forêt, où dorment les cimetières. L'escalier, droit entre les arbres droits, escalade la pente, et toujours de plus en plus processionnel, à mesure que les ombres s'allongent, cet alignement de marches en pierre et de voies dallées monte là-haut chez les dieux et chez les morts.

Dans le Yamato.

Au sud de Kyôto, la province du Yamato est le cœur du vieux Japon : là, subsistent les anciens monastères et les primitives capitales. On avait la très vieille coutume autrefois de ne plus habiter la maison d'un parent mort ; au commencement de chaque règne, la capitale changeait. A Nara, capitale au VIIIe siècle de notre ère, d'où la vie s'est retirée, des temples, au milieu de forêts, espacés de plusieurs kilomètres, disent encore la splendeur d'autrefois. Menant au temple de Kasuga no Miya, de grandes allées sablées sont incisées dans les masses épaisses des arbres. Et comme pour écarter les lèvres

de cette coupure, les troncs, sur les côtés de la route, sont pesamment sertis de lanternes en pierre. Blancheur du sable et des pierres, pâleur des grands troncs au feuillage noir, solitude sonore où les moindres bruits s'amplifient : un bois sacré au clair de lune. Des troupes de cerfs, de biches et de daims viennent pour qu'on les caresse et qu'on les nourrisse. L'allée est jalonnée de *torii*, jetés en avant, en hérauts. Près du temple shintô, sur une estrade, de petites danseuses en longs pantalons rouge cerise, en chemises blanches, en manteaux de gaze, les cheveux sur les épaules, avec des camélias piqués sur le front, le visage fardé, dansent la danse sacrée, la *Kagura*, que rythment les flûtes et les tambours des prêtres. Lentement elles étendent et ramènent leurs longues manches, agitent des branches et des clochettes : sons aigus, couleurs aigres sur le fond grave et sombre de la forêt.

Dans les montagnes du Yamato, au Koya-San, près du grand monastère fondé au IXe siècle de notre ère par le saint bouddhique Kôbô Daishi, un cimetière. Au milieu de cryptomerias géants, une route droite s'ouvre entre les troncs qui montent d'un jet. Dépouillés de branches dans l'ombre de l'allée, les troncs, gris comme notre calcaire de l'Ile-de-France, et sculptés, entaillés de nervures, semblables à des piliers gothiques, tracent une longue nef de cathédrale que couronnent en croisées d'ogives les hautes branches qui se rejoignent au faîte. Le long de cette nef de verdure et loin des deux côtés, sous la forêt des piliers, se pressent des tombes à l'infini : tombes de mikados, tombes de shôguns et de daïmyos, marquées par des rampes de pierre, par des *torii* et par des *sotobas*. Ces cippes massifs, souvenirs des *stûpas* que l'Inde élevait sur les reliques des saints bouddhiques, sont formés de la boule, du croissant, de la pyramide, de la sphère, et du cube qui symbolisent l'Éther, l'Air, le Feu, l'Eau et la Terre : ils assurent le pardon de ses péchés à qui les regarde. Presque au bout de la nef, dans le Kotsu-dô, le temple des os, rempli de tablettes funéraires, sont déposés quelques restes de la foule des gens sans titres qui tout de même ont voulu dormir près de Kôbô Daishi, pour gagner une renaissance sur « la terre pure de la parfaite béatitude ».

Lente reprise de la nature ! les grands arbres, dans leur

croissance, soulèvent et renversent les pierres de leurs racines gonflées ; sur les tombes, la mousse jette de grands linceuls, semblables à ces robes vertes qui recouvrent les cercueils des saints de l'Islam. L'idée de la mort, évoquée par ces monuments de pierre, dans cette immense cathédrale d'arbres et de feuillages, est aussi émouvante que dans les cimetières turcs qui, de leurs cyprès et de leurs marbres, dominent pendant des kilomètres la rive de Scutari et le Bosphore.

Tout au fond, une clairière fermée par un rideau d'arbres géants contient le sanctuaire, où le Saint vit dans sa pierre, au milieu de centaines de lampes allumées. En avant des arbres, un brasier fume. Le front sur les dalles, des hommes et des femmes appellent le Saint à grands cris.

Nikkô.

Par la pensée, reprenant le Tôkaïdô, je reviens près de Tôkyô, à Nikkô, à ce décor de volcans, de montagnes, de ravins, de torrents et de cascades, où le shôgun Ieyasu, — ce contemporain de notre Henri IV — le plus grand politique du Japon, le fondateur de la dynastie des Tokugawa choisit la place pour reposer après sa mort.

A mi-côte, en pleine forêt de cryptomerias géants, on a éventré la montagne et muré les parois aux arêtes vives, et, dans cette rainure béante, que dominent de toutes parts des arbres énormes, — d'autant plus énormes que sur les côtés et au fond ils escaladent la pente, — on a glissé les sanctuaires. Des escaliers de pierre, des voies dallées, des cours cailloutées de gros galets, des balustrades massives, des lanternes, des brûle-parfums et des candélabres de bronze mènent lentement vers la retraite de mystère, enfouie en pleine montagne sous les arbres. On franchit des *torii*, on passe des pagodes, des citernes, des écuries sacrées, des bibliothèques, des bâtiments pour la cloche, pour le tambour, pour les palanquins, des places où l'on fait brûler des troncs de cèdres, des scènes pour les danses, des portes monumentales, des oratoires, des sanctuaires, des temples.

Aux rampes, aux balustrades, aux façades, partout les panneaux de bois sont sculptés et peints. Des paons mar-

chent de face, la queue déployée en éventail, ou volent de profil, éparpillant leurs longues plumes au milieu des pivoines, des fleurs de pêchers, de pruniers, de cerisiers. Des oiseaux de marais se dandinent sur leurs hautes pattes, le cou allongé dans les herbes. Des oiseaux de mer filent, pattes repliées au dessus des vagues, entre les nuages. Sous les toits, sculptés dans le fouillis des encorbellements, rampent des éléphants, des tigres, des singes, des dragons. Sur les rampes des balcons, défilent des enfants, des sages chinois et encore des dragons blancs, des dragons d'or. Aux cornes des toits, pendent des clochettes. Sous le dôme de feuillage que portent les grands troncs hiératiques, la nécropole aux détails raffinés est toute en harmonie de laques rouges, de laques noires, de peintures bleues, de peintures blanches où traînent des ors : tout cela enfoui, loin du monde, en pleine nature, au milieu d'une verdure puissante et humide qui écrase, assombrit et dégrade.

Quand on a atteint le dernier temple, la châsse flamboyante, on n'est pas encore au tombeau. Quatre cours et vingt monuments ne contiennent pas les restes du shôgun. Par une galerie étroite, dérobée, il faut gagner un escalier de pierre. Une entaille de deux cents marches dans la montagne monte à la tombe en forme de pagode ; là, une rampe de piliers massifs et une porte de bronze gardent enfoui à vingt pieds sous terre le corps barbouillé de charbon et de vermillon.

Alors, au terme de cette montée, en dépit de la somptuosité de ces portes, de ces temples, de ces vitrines, en dépit de la variété et de la richesse de ces bois sculptés et peints, de l'accumulation des détails fouillés, soignés, de l'harmonie des couleurs, ce qui frappe le plus, c'est la grande idée d'ensemble, le sens prodigieux du décor, l'architecture combinée d'arbres et de pierres, la succession de cours et d'escaliers encadrés par les cryptomerias processionnels, la progression vers un mystère de plus en plus ésotérique.

* * *

Un pays haut en couleurs, mais de valeurs plutôt rompues que franches, un pays de taches juxtaposées sèchement, sans bavures, dans une atmosphère cristalline que nettoie le vent

du large, un pays de collines, de montagnes forestières jusqu'à la mer, avec des cryptomerias, des cèdres, des pins, des arbres toujours verts, touffus, sombres, vivaces, et dans ces masses épaisses, que selon les saisons, des pruniers blancs, des cerisiers roses, des érables en feu tachent, des routes tracées, burinées ; au milieu des grands arbres, on dirait des incisions en pleine masse vivante.

Ni dans leurs maisons de bois et de papier, ni dans leurs palais ou leurs temples, les Japonais n'ont montré un sens très original, très vivant de l'architecture. Maisons de riches et maisons de pauvres diffèrent, non par le style, mais seulement par le fini de l'exécution, et les palais ou les temples ne sont que des maisons agrandies. En ce pays si souvent ravagé par les cyclones et les tremblements de terre, on se contente pour soi, pour ses maîtres ou pour ses dieux, de logis provisoires, de matériaux qui s'effondrent de bonne grâce et sans grand dommage. Quand la maison, le palais et le temple brûlés, renversés ou moisis menacent ruine, on les rebâtit tels qu'ils étaient. Les temples shintô d'Isé, qu'il est d'usage de reconstruire tous les vingt ans, ne sont que des huttes de bois avec des enceintes de pieux, assez analogues à ce que devait être un palais homérique : depuis vingt siècles peut-être, on n'y a rien changé, et aujourd'hui même dans les temples shintô, dans les palais impériaux, comme dans les maisons on retrouve les éléments de ces huttes primitives. De même, il n'y a que de légères différences de style entre les plus anciens bâtiments du temple d'Horiuji, le plus vieux des monastères japonais, construit au VII[e] siècle sous une influence hindoue transmise par la Chine, et les temples bouddhiques les plus récents. Toujours, quand on remplace, on recopie : depuis dix siècles l'architecture japonaise n'a guère évolué. Et cela est étrange pour nous qui savons avec quelle rapidité le style gothique succéda au style roman dans nos églises, ou quelles différences séparent un palais Louis XIV d'un palais Louis XVI.

Presque toujours le style de ces temples en bois paraît un peu insignifiant, comparé aux architectures d'arbres et de pierre des avenues qui y mènent ; les bâtisses semblent minuscules sous les arbres géants, car ce Japon des arbres nains

est aussi la terre des arbres énormes. A regarder cette vieille route du Tôkaïdô, ces allées, ces escaliers qui sous le vert immuable des cryptomerias, des pins et des cèdres mènent aux temples ou aux cimetières, on suit la conception d'un ensemble monumental qui se développe, car c'est en plein paysage que les Japonais ont montré un sens original du décor, un style d'architecture.

Sans doute en Grèce aussi, les architectes se sont préoccupés du paysage qui devait encadrer leur œuvre ; le temple placé sur une colline, sur une acropole, comme une œuvre d'art précieuse sur un piédestal, devait se détacher sur un fond de montagnes et de golfes aux belles lignes. Les pierres du temple, venant de carrières voisines, avaient le grain et la couleur des roches d'alentour. Souvent le fronton évoquait la silhouette même d'un Pentélique ou d'un Parnès tout voisins, et les formes du paysage sévère et dénudé, entrevues entre les colonnades, avaient la même harmonie sereine que les lignes du temple. Mais un Parthénon isolé, dégagé, est toujours pris comme centre, le paysage comme fond.

Au Japon, le temple de bois est enfoui sous les grands arbres ; au moins aussi importante que l'architecture du temple lui-même est l'architecture du paysage : l'agencement de ces perspectives d'arbres, le dessin de ces chemins dallés et de ces escaliers de pierre, est souligné par les rangs serrés des lanternes en pierre, et cette avancée progressive vers un lieu de mystère, comme à Kyôto, à Nara, à Koya, à Nikkô, est rendue manifeste par le paysage lui-même. C'est le paysage, mais le paysage ordonné, qui vient au premier plan ; le temple est au fond, tout au fond : l'arbre recouvre et parfois ensevelit les œuvres de l'homme, qui s'en défendent à grand peine. Au milieu des forêts, le temple n'est plus qu'une tache de bois peint ou de laques.

Dans leurs jardins, les Japonais, avec des rocs et des cailloux, soulignent les lignes essentielles et forment comme l'ossature de leur composition décorative. De même les pierres des vieilles routes, les dalles, les marches, les lanternes des allées qui mènent aux temples forment, entre les arbres, comme le squelette du paysage japonais. Squelette où s'attachent des muscles ; partout, à fleur de sol, des

muscles gonflés : pentes convulsées des montagnes volcaniques, bosselées de rocs, pins crispés et tordus, ponts à l'arc très bombé. Près des temples, sous l'auvent, les *Ni-ô*, les gardiens chargés de chasser les esprits malfaisants, dilatent leurs torses, tendent leurs biceps, contractent leurs figures. Sur les routes, par les rues, des coolies se bandent le front d'un foulard avant de se raidir dans l'effort, et les gens qui se querellent ou se battent, évoquent le souvenir des acteurs étouffant, hoquetant, sanglotant, les muscles de la face contractés, le diaphragme dilaté à craquer par le bouillonnement des passions.

Et cette nature japonaise, de dessin si ferme, l'homme l'a ponctuée d'accents : toits des temples et des pagodes, cornes des *torii*, proues des jonques, jambages des grands caractères chinois. Un des grands charmes de l'art japonais est dans ce sens de l'accent, dans la recherche de la courbe élégante, de la ligne souple qui s'effile et pointe spirituellement : sabres recourbés, moustaches et antennes retroussées des armures et des casques, paupières des Bouddhas extérieurement relevées, et, dans les estampes, courbes des vagues, rebroussements des ceintures et des robes.



Plus sensibles que nous au paysage, vivant plus près que nous de la nature, toujours prêts à partir le long des routes, le peuple, les nobles, les empereurs et les dieux se sont toujours contentés d'abris provisoires en bois et en papier, posés sur quatre grosses pierres, sans fondations ; mais dans le choix des sites pour leurs maisons, leurs temples et leurs cimetières, dans le dessin des escaliers et des cours qui mènent chez leurs dieux ou chez leurs morts, les Japonais ont eu un goût nerveux et grave. A part quelques murs cyclopéens de forteresses, ils n'ont guère employé la pierre dans leur vie civile ou religieuse ; ils n'ont construit avec le désir du définitif, du grandiose, que des tombeaux et surtout des lieux de passage, des escaliers, des routes.

Dès le VIIIe siècle de notre ère, la vie du vieux Japon est

comme traversée de ces chaussées et de ces escaliers de pierre. Les paysages les plus chantés, les légendes, les grands événements de l'histoire s'y échelonnent. Sur les routes autour de Kyôto, sur le Nakasendô et le Tôkaïdô, — route de la montagne et route de la mer, qui unissent Kyôto à l'est du Japon, — sur l'Oshû Kaidô qui va vers le nord, sur le Reiheishi Kaidô qui conduit à Nikkô et que suivait l'envoyé de l'Empereur pour porter des présents au mausolée du grand shôgun Ieyasu, comme sur nos vieilles voies romaines aux dalles maintenant disloquées, usées, mais résistantes encore et tenant au sol plus fortement que des rocs naturels, combien de générations, d'une coulée fluide, ont passé !

Routes japonaises et routes romaines ont connu une joyeuse vie populaire. Dans notre France du XIII[e] siècle, des milliers de pèlerins prenaient les anciennes voies d'Agrippa et de Trajan pour aller en Galice au pèlerinage de saint Jacques de Compostelle, « monseigneur Saint Jacques », le « très glorieux apôtre » ; au Japon, des milliers de pèlerins allaient et vont encore aux montagnes du Yamato, à Koya-san (monseigneur Koya), où Kôbô Daishi, voyageur, peintre, sculpteur, calligraphe et apôtre, prêcha la foi bouddhique et vit encore dans une pierre. Avec son bâton, son grand chapeau, sa gourde et son manteau semé de coquillages, le pèlerin de Saint-Jacques s'en allait par la route, chantant le cantique du Saint. Des maisons d'asile l'accueillaient à chaque étape, et beaucoup de villes avaient fondé des confréries de Saint-Jacques. Dans les montagnes, près de Yoshino, nous avons croisé les pèlerins de Koya-san : grand chapeau, gourde, manteau, collier de fleurs autour du cou. En bande, ils s'arrêtent sur la route à des auberges désignées par le drapeau ou le tableau en bois qui portent le nom d'une confrérie, *Kô* ou *Kôjû*.

En route, le pèlerin de Saint-Jacques devait visiter le tombeau de saint Martin à Tours, le tombeau de saint Hilaire à Poitiers, le tombeau du paladin Roland à Blaye, le corps de saint Eutrope à Saintes, et quand il passait Roncevaux, il vénérait Charlemagne et son neveu Roland. Quand on vient de Kyôto ou de Nara, en route vers Koya et Isé, on doit faire le tour des saintes places du Yamato, s'arrê-

ter aux temples de Miwa, Hase et Tônomine, et visiter quelques-unes des trente-trois places consacrées à Kwannon, déesse de la pitié. Et l'on s'en va chantant, cent fois de suite, des hymnes de trente et une syllabes qui célèbrent chacune des trente-trois places. On s'en va, agitant une sonnette, prononçant des invocations bouddhiques en chinois que l'on ne comprend sans doute pas davantage que le bon pèlerin de Saint-Jacques ne comprenait le latin d'Église. On tourne des centaines de fois autour des temples. Quand on passe le mont Omine, on se souvient de l'infortuné prince Yoshitsune et de son preux Benkei. Et de même que les fidèles de toute l'Europe se mettaient en mouvement pour entrevoir de loin le voile de Véronique ou sentir l'huile parfumée qui coulait d'un tombeau miraculeux, au Japon on part adorer quelques fragments du corps brûlé du Bouddha, les empreintes de ses pieds, et les statues qui se mettent à saigner quand on les touche.

Ces pèlerinages ont toujours attiré les petits artisans et les paysans. Une fois au moins dans sa vie, entre douze et seize ans, l'artisan de Tôkyô était autorisé à faire le pèlerinage d'Isé. Et s'il ne l'était pas, il se sauvait de chez son maître qui n'avait pas le droit de le ressaisir. Avant les semis d'avril, avant l'inondation des rizières et le repiquage pénible dans l'eau et la boue sous le soleil, avant ou après la récolte, les paysans au printemps, à la fin de l'été ou à l'automne, profitaient et profitent de leurs loisirs pour monter au Fuji, aller à Koya ou à Isé. La vie n'était pas chère au vieux Japon[1]. Tout ce bon peuple s'en allait, flânant le long des routes, sans souci de l'heure et de la fuite des jours. C'est un motif familier de l'art japonais que ces caravanes de pèlerins, accompagnées à l'automne par des bandes d'oies sauvages.

On s'arrêtait aux endroits célèbres, aux vitrines sacrées ; on écoutait les exploits des héros et des saints, on soulevait chaque pierre pour blottir ou déterrer un souvenir. Dès le VIIIe et IXe siècles de notre ère, des saints bouddhiques,

1. On m'a conté l'histoire d'un vieux brave homme du district de Wakamatsu qui se plaît à évoquer le souvenir d'un pèlerinage qu'il a fait à Isé dans sa jeunesse. Il était parti avec 2 tempos (à peu près 3 sous). Et pourtant, il avait vécu de riz, bu du saké, et largement profité de la gaieté des auberges pour pèlerins.

comme Kôbô Daishi, ont parcouru le pays en tous sens, sculptant, dessinant, peignant, bâtissant des monastères, prêchant. Moines guérisseurs, bonzes, ermites, étaient toujours en voyage. Dans les *nô*, dont ils sont les principaux personnages, on les voit tous en route vers Kyôto, ou venant de la chère capitale.

Et toujours ces errants chantent leurs voyages, décrivent la fuite du paysage dans un certain effet d'heure et de saison. Du glissement de la lune, du passage des nuages ou des averses, de la rosée qui s'évapore, des teintes qui meurent, ils tirent des images pour prêcher l'inconsistance de la vie, sa légèreté, sa fluidité. Et des âmes, errantes aussi, leur apparaissent, qui leur content l'histoire ou la légende d'une source, d'un arbre, d'un lac, des âmes que leur regret du passé retient encore sur terre; indignes du paradis bouddhique, elles vaguent autour des tombes de ceux qui leur furent chers ; elles habitent des pins. Et des esprits errants surgissent, lutins, farfadets, esprits des bois, esprits des eaux, esprits des nuées, esprits des vents, routiers malins, qu'il faut combattre : la terre et la mer en sont pleins; les formules bouddhiques seules peuvent les mettre en fuite.

Au long de la route, on rencontrait des *rônins*, des varlets sans maîtres, sans abri, dont le seigneur était mort, ou qu'un meurtre forçait à quitter leur clan, un peu comme ces gens de Florence obligés de fuir leur ville et qui s'en allaient à Ferrare. On rencontrait aussi des poètes, Bashô et ses disciples, cherchant dans l'observation des nuées, des oiseaux et des insectes, de belles images pleines, condensées, pour suggérer en vers de dix-sept syllabes leur foi bouddhique, et des artistes en quête de paysages célèbres à esquisser, de trésors de temples à étudier, et des mendiants, anciens *samuraïs,* prêtres ou autres, qui s'en allaient, la tête sous un grand panier d'osier pour n'être pas reconnus.

Aux relais, aux étapes, parmi les palanquins, les ballots déchargés, les chevaux et les hommes qui renouvelaient leurs sandales de paille, c'était entre porteurs, passeurs et palefreniers un brouhaha de rires, de disputes et de rixes. Aubergistes obséquieux et servantes habiles à racoler, criaient jusque sur la chaussée leurs offres de service et leurs remerciements.

Largement ouverte, l'auberge était propre, avenante. De ses nattes, de ses montants de bois, de ses cloisons en papier, elle frémissait tout entière au moindre pas, aux appels des clients et aux réponses aiguës des servantes. Les petites tasses de thé vert circulaient sur des plateaux, et sur des tablettes laquées, les coupes de *saké*, les pâtes cuites, les plats de poisson et les bouillons d'herbe. On menait joyeuse vie. Entre amis, c'étaient des reconnaissances ; on hélait ceux de la route. Des drôles jouaient des tours et faisaient rire ; les servantes n'étaient point farouches. De l'auberge, on voyait des coins de mer encadrés de collines. Étendu près du *hibachi* (brasero) où l'on se chauffait les mains, le soir, en fumant des pipes, on écoutait, on regardait les *geishas*, on reprenait en chœur les chants, on formait des rondes. Des jongleurs, des diseurs de bonne aventure, des conteurs ambulants, des liseurs de la rue, en imagination faisaient encore errer ces errants.

Des processions religieuses passaient au milieu du bruit, des cris et de la gaieté populaire. J'en revois une, près de Kyôto, à l'heure où, vers l'ouest, les montagnes violettes s'ourlent d'orangé. Un côté de la rue était encore éblouissant de brume d'or que de l'autre côté elle était déjà refroidie de nuit et de lune : la double ligne des petites maisons fuyait précise, piquée des lanternes qu'on allumait. Du côté du soleil, on entendait monter d'un temple, parmi les cris, l'autel ambulant, rouge et or, avec des clochettes de cuivre, que portaient sur quatre brancards des gaillards demi-nus. Suivis de la foule hurlante et rieuse, ils dansaient presque ivres, en criant *banzaï* et en agitant au-dessus de leurs têtes des éventails, où un soleil tombait en boule de feu. Au haut de la rue, ils rejoignirent les prêtres shintô qui, silencieux, le bonnet de gaze sur la tête, pâles dans leurs vêtements blancs, les attendaient; sous leurs parasols ouverts, ils s'abritaient de la lune...

Le peuple s'amusait de ces promenades d'autels ; il en a toujours usé familièrement avec ses dieux. Mais quand un daïmyo passait lentement avec son cortège guerrier et pompeux, on se taisait. A partir du XVIIe siècle, le Tôkaïdô fut traversé deux fois l'an par les daïmyos de l'Ouest, qui venaient

en grand arroi saluer le shôgun de Tôkyô et revoir leurs femmes et leurs enfants, laissés comme otages pendant leur absence.

Sur les estampes, nous voyons le cortège : le daïmio à cheval ou dans une litière, en vêtements d'apparat, avec la jupe courte et l'habit aux épaulettes qui dépassent, est coifféi d'un chapeau en cuir laqué; un grand parasol l'abrite parmi ses porteurs de bannières et d'insignes, ses archers et ses samuraïs à deux sabres, qui s'éventent superbement. Robes pincées à la taille, blouses larges d'épaules, bleues ou vertes, raides d'empois, longues files régulières de chapeaux champignons : tout cela serpente rigide, sur la route, entre des rocs, le long des baies. Rigide aussi l'étiquette de la route : au cas où deux cortèges se croisent, c'est au noble dont le revenu est officiellement le plus faible à se retirer, lui et ses gens, sur les bas-côtés, à céder le pas. Parfois un coup de vent ou un orage dégourdit cette raideur, les bannières et les insignes se rebroussent, les dos se courbent, les rangs se rompent. Le cortège s'arrête, à la *honjin*, à la maison de thé préparée pour le recevoir, tendue de draps aux armes du daïmio; autour des samuraïs et des gens de la suite qui toisent les manants et acceptent, impassibles, les hommages, les servantes attentives à plaire ont les mêmes torsions de bustes et les mêmes gestes précieux que les pins qui bordent la route. Puis le long des fossés, sur les bastions des châteaux, par les rues des villages, au bord de la mer, le cortège repart. Aussitôt aperçu, plus de rixes, plus de cris ; à la fois curieux et effrayés, paysans, marchands, badauds, tous les gens de la route, telles des grenouilles, s'accroupissent en files des deux côtés, et, fronts en terre, saluent le daïmio et les hommes à deux sabres.

Aujourd'hui, il n'y a plus de troupes en armes sur le Tôkaïdô. Finies les étapes, les « cinquante-trois étapes », illustrées par Hokusaï et Hiroshigé, la visite à la caverne de l'île sacrée d'Enoshima, les arrêts aux sites célèbres du lac Biwa, les divertissements nobles : tournois, séances de luttes, représentations de *nô* ; finies les chasses ; oubliée, la traversée si pittoresque de l'Oigawa : la rivière très large, le daïmio sur la petite plate-forme portée par des coolies, et les quadruples files de nageurs l'empêchant de s'en aller à la

dérive, tandis que l'escorte, rangée sur la rive avec ses bannières, regarde.

Le paysage de la vieille route n'a pas changé : golfes, passes, rizières, cryptomerias, pins, châteaux forts surmontés de dauphins d'or. Mais une ligne ferrée, longeant l'ancien Tôkaïdô, emmène les foules armées, dans ses trains de mobilisation : les chefs en première classe, leurs troupes en troisième, tout comme les daïmyos naguère parmi leurs gens. Ces hommes d'armes ne vont plus de Tôkyô à Kyôto, avec le costume d'un clan ou le blason d'un homme, pour garder un daïmyo des guet-apens de la route : en uniforme national, ils vont combattre pour le pays unifié. Ils ne sont plus armés des deux sabres ni des arcs ; ils n'ont ni chapeaux ronds, ni gonfalons de poil. Plus de flâneries... Les rivières sont franchies sur des ponts en fer ; les longs détours des passes sont coupés de tunnels. Mais aux gares, comme autrefois à l'auberge, vers les soldats, se précipitent des femmes, venues exprès pour leur offrir la petite tasse de thé vert, et quand le train part, ces soldats armés à l'européenne poussent les cris de triomphe de leurs pères et agitent les mêmes éventails.

A chaque village, le long de la voie, marchands et paysans sont groupés pour saluer comme jadis les soldats. Pas plus qu'autrefois on ne leur demande si cela leur plaît. Il faut qu'ils soient là. Au début, l'enthousiasme était grand. Mais au Japon aussi tout lasse. N'importe, il faut toujours que, sur le chemin de fer du Tôkaïdô, il y ait des gens pour acclamer les troupes. L'ordre d'en haut est formel. C'est affaire aux chefs de quartiers dans les villes et villages d'assurer le service. Et quand les gens désignés, de jour comme de nuit, pour acclamer et saluer les sabres, se dérobent, ils sont punis d'amendes. En novembre, il y a un an, voici quel était le tarif : 50 sens (1 fr. 25 c.) sur tout le Tôkaïdô ; mais à Kanagawa près Tôkyô, 70 sens. Quelquefois, ces braves gens se trompent et acclament les trains de voyageurs.

Aujourd'hui, comme naguère, le long du Tôkaïdô, on a l'impression nette que les hommes de guerre sont les maîtres du Japon.



Le besoin de changer de place subsiste dans les rêves de chacun, comme dans les jambes de tous. Mais les occasions se perdent. Sans doute on habite toujours de petites maisons de bois et de papier, d'un luxe tout mobilier: le temps de rouler les kakémonos, de remettre quelques bibelots dans leurs boîtes, et l'on est prêt à quitter l'abri provisoire pour reprendre la route. Toutefois, on commence à bâtir en briques et en pierres, des ministères, des banques, des casernes, des usines, des maisons mêmes. La vie devient plus stable, plus régulière.

On est toujours disposé aux pèlerinages, mais l'argent manque; on gagne davantage, mais la vie est devenue très chère. On ne compte plus en *tempos* troués, traversés par une ficelle, mais en sens, en yens. Et les taxes sont lourdes.

Les paysans, les petits artisans, les domestiques lors de leur fête annuelle, vont encore visiter les sanctuaires et les tombeaux. Par endroits, le Tôkaïdô est encore jonché de ces sandales de paille que portent les promeneurs, les chevaux ou les buffles, et l'on y rencontre des campagnards, la jupe retroussée pour marcher plus librement. Mais il n'y a plus de vie commune à cette grande route, où pendant si longtemps afflua la vie des provinces. Sous les pins vieillis, la chaussée n'est plus guère animée qu'entre quelques villages, ou quand elle sert de rue à un village. Les pèlerins prennent maintenant les trains de plaisir. On circule beaucoup en chemin de fer, mais la vie s'en trouve régularisée; le train a des horaires qui forcent à l'exactitude, tandis que les grand'routes n'ont jamais conseillé la régularité; elles n'ont eu de vie qu'au temps où l'on se souciait peu de l'heure.

Aux Japonais du peuple qui viennent en Europe, nous paraissons n'être que des paresseux. Nous ne travaillons que huit ou dix heures par jour; le dimanche et parfois le samedi après-midi, nous chômons; eux, depuis le lever du jour jusqu'à la nuit et tous les jours, ils sont affairés. Mais précisément parce qu'ils n'ont pas chaque jour des heures de travail fixes et chaque semaine des jours de repos fixes,

ils prennent leur métier doucement, et, tout le long du jour, sans grand souci de l'heure, ils y glissent des moments de repos : le temps de faire la sieste, le temps entre voisins ou avec les clients dans la petite boutique de détail, de fumer de petites pipes, de se saluer, de se complimenter.

Sort-on pour affaires? A chaque pas on s'arrête, on se salue cérémonieusement et l'on cause. En Mandchourie, paraît-il, quand des colonnes au pas de marche se croisaient, on voyait les hommes sortir du rang et, sac au dos, saluer très bas des amis reconnus, tant l'habitude de la rue est forte. Quand la neige commence de tomber, on en va voir l'effet sur le paysage. Quand les arbres sont en fleurs, on va les regarder. A l'automne, les compagnies de chemins de fer établissent des billets à prix réduits pour la chasse aux champignons. Au vieux Japon, quand il pleuvait, on ne travaillait pas. Les buffles le savaient. Aussi quand le temps était beau, pour les engager à quitter leur étable sans méfiance, on arrosait le toit.

Le soir, on se promène dans la rue des théâtres. C'est l'heure où s'allument les blanches lanternes, rondes ou oblongues, peintes de lettres rouges et noires, double ligne de lumières crues, dominant la foule humaine qui, brune dans l'ombre, coule entre les maisons basses. Au-dessus de ces lumières, sur le bleu sombre du ciel, flottent d'énormes bannières-réclame, rouges, blanches, marron, et parfois de grosses lanternes de papier rose, que des hommes portent au bout de bâtons. Un bon peuple badaud et gai, flâne devant les étalages d'objets menus, regarde les affiches représentant des assassinats, des histoires d'animaux, des tableaux de la guerre. Point de façades de pierre sombre, trouées de lumières comme chez nous, mais des maisons grandes ouvertes et éclairées, ou, derrière leur façade de papier fermée, transparentes comme des lanternes. Beaucoup de théâtres, à travers leurs rideaux, laissent voir l'assistance, de face ou de dos, et des acteurs véhéments, des femmes aux lèvres rouges, aux cheveux noirs en pointe sur le front, fluettes dans les plis raides de leurs robes étalées.

Au théâtre même, on est sans façon comme à la maison ou dans la rue. On y vient avec sa femme, tous ses enfants,

petits et grands, ses domestiques; on fume, on boit du thé; les femmes tirent leurs glaces et se fardent; on ouvre des boîtes de laque où sont les provisions et l'on fait la dînette. Point de chaises, ni de bancs : on s'accroupit sur les nattes, que de simples baguettes divisent en logettes, en enclos. Et l'on s'agite. Continuellement on se lève, on traverse la salle, on s'aplatit pour saluer un ami, et quand le rideau est tiré l'émotion et la curiosité sont si fortes qu'on court en soulever un coin pour voir comment l'action continue. La vie est fluide, comme dans la rue...

Qu'ils paraissent peu surmenés, ces gens qui, le soir, flânent aux lumières dans ce décor gai, si friands de sociabilité! Et je songe aux soirs mornes des villes américaines, aux kilomètres de hautes murailles noires, aux gens exténués de travail, sans joie, sans attention pour leurs voisins qu'ils bousculent, se ruant automatiquement vers le repos solitaire du *home*.

Sur les chantiers, à l'usine, les ingénieurs européens ou les directeurs japonais, formés en Europe et en Amérique, exigent discipline et régularité dans le travail collectif. Mais les vrais Japonais, quand ils sont pris par une besogne fixe, conservent le goût de la flânerie, et le besoin d'interrompre sans cesse leur tâche pour se dégourdir. En arrivant au chantier le matin, ils commencent par allumer un grand feu, se chauffent et bourrent des pipes. Dans la matinée, ils s'arrêtent au moins une fois; l'après-midi encore deux ou trois arrêts. Un ouvrier européen peut poser mille ou quinze cents briques dans sa journée, un Japonais six cents : en le payant double, on l'amène à en poser mille, mais seulement pendant deux jours. Dans les bureaux, les employés se promènent, causent à haute voix, fument. A l'atelier, impossible d'empêcher de fumer. De tout temps, on a eu l'habitude de travailler dix minutes, puis de s'arrêter et de fumer cinq minutes. Un directeur de tissage et de filature, craignant le feu, avait fait aménager à l'écart une salle où deux ou trois ouvriers pouvaient fumer en même temps : ils s'y rencontraient toujours vingt ou trente. Il commença par chasser tous ceux, contremaîtres et ouvriers, qui violaient le règlement; mais il eût fallu renouveler complètement le personnel en quelques semaines. Il a

dû se résigner. Me parlant un jour d'un Européen, qu'il employait comme graveur de rouleaux à impression, et du haut salaire qu'il lui donnait, ce même directeur disait : « Sans doute nous estimons son habileté, mais surtout son sérieux, son application, sa régularité. Ce que nous payons, c'est l'exemple qu'il donne à nos ouvriers. »

Cette régularité, comme elle pèse lourd sur les gens venus de la campagne à l'usine, sur les femmes et les enfants surtout ! « J'ai causé avec une ancienne ouvrière de la filature de coton de *Kanégafutchi* à Tôkyô. Elle m'a raconté que l'intermédiaire attaché à la société lui avait dit avant l'embauchage que le travail serait très facile, le salaire considérable et qu'avant de se mettre à la besogne on pourrait faire des promenades dans toute la ville de Tôkyô, voir les théâtres, les concerts, tout ce que l'on voudrait, aller au restaurant et y faire toutes sortes de bons dîners. Comme la plupart des ouvrières sont des paysannes assez ignorantes des choses, elles consentent à s'embaucher pour le seul plaisir de voir les nouveautés de la grande ville[1]. » Elles partent, enfants curieuses, attirées par le voyage et la ville ; trompées par les raccoleurs, elles signent des contrats qui les lient pour trois ans, parfois pour cinq. Elles travaillent douze heures par jour, souvent elles travaillent la nuit. Les plus favorisées gagnent onze sous. On cherche à les fixer par des retenues de salaires en vue d'une retraite qui ne sera liquidée qu'après un certain nombre d'années ; on les enferme dans des pensions annexées à l'usine ; elles n'en peuvent sortir que quelques fois par mois, ou tous les soirs une ou deux heures ; à huit heures, elles doivent être rentrées. Très souvent, ouvriers et ouvrières se sauvent, mais « la coutume permet à l'ancien patron de ramener les ouvriers chez lui, jusqu'à ce qu'ils aient achevé le temps fixé par le contrat[2]. » Et pourtant sans cesse ils s'évadent, ne pouvant s'habituer à cette vie régulière, repris par le désir de mouvement et d'indépendance. Sans cesse, de la campagne, arrivent dans les villes, comme *kurumaya,* des coolies qui traînent les légères voitures à deux

1. *La protection ouvrière au Japon,* par Saito Kashiro, cité par Dumolard, p. 173.

2. Id., *Ibid.*

roues. Ils sont près de quarante mille à Tôkyô seulement. Pour un Japonais, c'est un bon métier. On est libre, on court, on vit dans la rue, et, après un effort qui rapporte quelque argent, on s'amuse[1].

A Yokohama, le jour de la fête de l'Empereur, c'est « bank holiday », tout le monde est à la promenade. Mais dans le silence anglo-saxon des rues, on entend une complainte d'hommes qui poussent une roue — esclaves antiques à la meule — et le babil des femmes, le mouchoir sur la tête pour se défendre de la poussière, dans les ateliers où elles restent recluses. Je me rappelle l'impression de tristesse éprouvée après une visite de quelques filatures et des pensions attenantes. Sans doute, les débuts de l'industrie ne furent pas beaux chez nous : il suffit de lire une enquête sur les usines et les logements à Manchester ou à Roubaix. Mais au Japon, en plus, la vie régulière, mécanique, d'attention et de lutte, fait violence au caractère de ce peuple mobile, prenant légèrement la vie, sans grand esprit de persévérance, d'humeur inquiète et voyageuse. A voir ces fillettes mal vêtues, pâles dans la chaleur moite de la filature, saupoudrées de poussières de coton, ou errant dans des geôles surveillées, je pensais à celles qui sont encore libres, — leur sœurs joufflues, rouges, rondes comme des pommes, flânant le soir, à l'heure de la promenade, par les temples populaires, en kimonos clairs, les cheveux oints d'huile de camélia, trébuchant sur les galets des cours, faisant un bout de prière après avoir prévenu le dieu d'un coup de gong ou d'un claquement de mains, puis, sous les auvents des maisons de thé, léchant par petits coups de langue, de gros paquets de glace râpée en fins cristaux.



Les Japonais, qui ne font guère attention à l'heure, commencent à avoir des horloges, mais elles ne marchent pas, ou ne marchent jamais ensemble. Ils n'ont pas l'habitude de se servir du mètre et leurs arts décoratifs ont toujours préféré

1. Le développement des tramways électriques a déjà réduit le nombre des Kurumaya à Tôkyô. Aussi, lors des récents désordres ont-ils profité de l'heure trouble pour régler leur vieille querelle avec la Compagnie des tramways.

aux rapports strictement égaux, aux divisions égales qui nous sont chères, des proportions qui, sans être régulières, plaisaient à leur œil.

Des *maïkos* ou des *geishas*, qui dansent ensemble, encore qu'elles miment la même légende, ne font jamais exactement les mêmes gestes, ou, quand elles font les mêmes gestes, ce n'est jamais au même moment. La danse sacrée d'Isé, la *kagura*, et les danses d'esprits dans les *nô* sont très faiblement et très irrégulièrement rythmées. Les Japonais n'ont jamais eu l'idée d'une musique symphonique. J'entends encore au théâtre, pendant les entr'actes d'une représentation d'*Hamlet* en japonais, un orchestre essayant de jouer des valses américaines : c'était le rythme haletant, les éclats sonores de cette musique qui sort de derrière les bâches quand on traverse nos foires. Leurs fanfares militaires ne jouent pas en mesure et perdent sans cesse le rythme ; sans pouvoir d'entraînement, au combat elles se taisent. En poésie, les Japonais ne se préoccupent ni de rime, ni de quantité, ni d'accent. Ils comptent simplement les syllabes. Des lignes de cinq et de sept syllabes alternent jusqu'à ce qu'une ligne supplémentaire de sept syllabes marque la fin du poème. Ils ne connaissent pas l'arrangement par strophes, et n'ont rien d'analogue au développemont rythmé, processionnel, si entraînant d'une pièce comme l'*Ibo*, de Hugo.

Ces Japonais, qui politiquement nous paraissent manœuvrer au commandement de l'État, ne peuvent ni marcher au pas, ni danser en mesure, ni se laisser entraîner par un rythme, ni regarder l'heure, ni mener une vie régulière, bien fixe. Et nous qui passons pour respecter infiniment l'individu et lui reconnaître des droits contre la communauté, nous aimons les corps de ballet évoluant mécaniquement, les marches militaires, nous vivons à la minute et sommes pliés au travail régulier de l'industrie. Pour un Japonais, s'européaniser signifie surtout mettre de la régularité dans sa vie. Et ils n'y réussissent que peu à peu.

La victoire va leur imposer un effort intense et régulier. Au vieux Japon, le sol suffisait à nourrir le peuple et l'on évaluait les fortunes par les revenus en *koku* de riz. Comme artisan, petit boutiquier, comme agriculteur surtout, chacun

était assez indépendant dans son travail, qu'il pouvait couper de loisirs. Maintenant, l'avenir du pays, à portée de la rizière coréenne et du champ mandchou qu'il va contrôler, tient au développement de l'usine et de sa discipline collective, au passage des campagnards à l'industrie des villes, à la formation d'une classe de capitalistes. N'ayant pas les milliards russes pour payer leurs dettes et pour reforger des armes de combat, il leur faudra mener une vie d'économie et de travail réglé, pour développer leurs exportations. Ils ont la formidable tâche d'être le bras industrieux et le cerveau organisateur de l'Extrême-Orient. Chez eux, au Japon, où ils vont sans doute être obligés d'autoriser les étrangers à posséder; en Corée, en Chine où ils seront contraints de laisser la « porte ouverte », ils auront à lutter, non seulement contre les capitaux, mais aussi contre les méthodes européennes et américaines. Ils ne peuvent réussir qu'en se transformant. C'est l'américanisation forcée de ce peuple qui n'avait ni les qualités ni les défauts des Anglo-Saxons : c'est l'éloignement de la nature, c'est la vie d'usine, l'effort mesuré, mais régulier et intense, l'appétit de jouir, le goût d'un bien-être pesant, au lieu de la vie légère et fluide d'autrefois.

LOUIS AUBERT

LA REBELLE [1]

XXI

La porte du salon étant mal fermée, Noël Delysle, debout près de la fenêtre, entendait encore le papotage des visiteuses, retenues dans la galerie par la maîtresse de la maison.

Elles étaient trois, qui représentaient assez bien le type conventionnel de la Parisienne, trois jeunes femmes, bien habillées et très occupées de ce qui se porte, de ce qui se dit, et de ce qui se fait... Pendant une heure, autour de la table à thé, elles avaient raconté des histoires d'enfants, de couturières, de domestiques et d'automobiles. Puis, à propos d'une comédie écrite par un amateur et représentée dans un cercle, elles avaient émis divers aphorismes touchant l'art et la littérature.

Dans la galerie, éclairée dès cinq heures, basse de plafond comme tout l'appartement, la conversation se prolongeait. A travers les carreaux voilés de soie transparente, Noël devinait la silhouette cambrée, en robe rose, la nuque fauve, trop ondulée, de madame Moriceau. Elle disait avec un petit rire :

— Mais non, ma chère... Ce n'est pas élégant...

1. Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1905.

Veuve et coquette comme Célimène, soucieuse de se pousser dans le monde où son mariage l'avait introduite, Renée Moriceau appliquait aux choses et aux gens ce même critérium : l'élégance... Noël, depuis deux ans, avait constaté bien des fois ce snobisme spécial aux parvenus, et que Renée dissimulait naguère. Il pensa :

« Comme elle a changé !... Je l'ai connue presque simple, et gentille, et spirituelle, une bonne camarade, une maîtresse amusante... Elle avait, autrefois, moins de sécheresse et de frivolité... Oui, elle a changé !... Elle est affolée par le besoin de paraître. Elle porte des robes voyantes, elle parle de tout, au hasard, et elle « gaffe »...! C'est dommage, vraiment... Je l'ai presque aimée... Et maintenant, elle m'agace... Est-ce sa faute, ou la mienne?... Suis-je plus clairvoyant, ou moins indulgent?... La vérité, c'est que je ne l'aime plus... Elle le sent... Le dépit la ramène vers moi... Et, bêtement, l'ennui, la solitude, un coup de désir m'ont ramené vers elle... C'est stupide, ce que j'ai fait là !... »

Il écoutait en lui-même la tendre, claire, fraîche modulation d'une autre voix féminine.

Renée continuait à rire. Noël, impatient de s'en aller, souleva un coin de store, regarda décliner le soleil oblique dans la rue Vineuse. Il se disait :

« A sept heures tapantes, je file... »

Mais un froufrou de soie, un parfum connu, l'avertirent que Renée Moriceau était près de lui. Il se retourna lentement :

— Bon Dieu ! — fit la jeune femme, — que vous êtes gai, Noël, que vous êtes gai !... Vous n'êtes pas fatigué de parler?... Vous ne faites pas d'effort pour être si aimable, si aimable?... Madame Langlois en demeurait confondue, et cette petite rosse de Vernet m'a dit... Non, ne vous en allez pas, mon cher! Asseyez-vous !... Vous me devez bien ça, de m'entendre... Je vous ferai tous les reproches qu'il me plaira...

— Une scène, Renée?

Il se rassit, avec une résignation boudeuse.

— La petite Vernet m'a dit...

— Si vous saviez comme les discours de la petite Vernet me laissent indifférent !...

— Elle m'a dit : « Qu'a donc ce pauvre M. Delysle?... On ne le voit plus nulle part, excepté chez vous... et encore!... Vient-il à vos mercredis soirs?... Pas souvent?... Oh! ma chère, méfiez-vous... vous allez perdre votre « flirt »... Quand un de mes amis disparaît et ne reparaît qu'à de longs intervalles, préoccupé, distrait et grognon, je pense : « Il a sa crise... Il est amoureux... »

Noël ne répondit pas. Madame Moriceau s'installa au coin de la cheminée, dans une bergère, et, contemplant ses ongles qui miroitaient, elle affecta une dédaigneuse indifférence.

— Si vous avez votre crise, il faut le dire,.. Je ne suis pas jalouse, et pas crampon... Mais ce que je n'admets pas, mon cher, c'est votre brusque disparition... Votre absence, que tout le monde a remarquée, me compromet autant que vos assiduités de naguère. Les gens disent : « Ils sont brouillés... Pourquoi?... Il y avait donc quelque chose entre eux?... » Je crains les potins comme la peste... Aussi je vous ai demandé, en insistant, de venir à mon jour...

— J'y suis venu, à votre jour. J'ai subi la conversation émouvante de madame Vernet, de madame Langlois!... Je sais que les chapeaux de ce printemps auront des calottes basses, que l'auto de M. Vernet fait du cent vingt, et qu'il n'y a plus, en France, ni cuisinières économes ni femmes de chambre vertueuses... Je sais aussi que la comédie de M. Privaz est un bijou, un pur bijou!... Oui, la vie est courte, j'ai beaucoup de travail, et cependant, je suis là, depuis une heure. Vous me cherchez querelle au lieu de me plaindre et de me récompenser... Ce n'est pas gentil.

— On vous a récompensé d'avance...

— Comment?

— Si vous oubliez déjà...

— Oh! Renée!.,.

— J'ai dîné deux fois avec vous, en tête à tête, deux fois en quinze jours... Et nous avons failli rencontrer mon ex-beau-père...

— Rassurez-vous, femme très prudente! Votre ex-beau-père ne nous a pas vus.

— Heureusement!... Vous me reprochez ma prudence?

— Au contraire...

— Tiens !

— Pourquoi « tiens » !

— Autrefois, cette même prudence vous horripilait.

— Autrefois, oui... J'étais un peu emballé... J'aurais compromis votre carrière de veuve irréprochable...

— Moquez-vous de moi !

— Pas du tout ! Vous souhaitiez rester libre et ménager l'opinion... Vous m'avez enseigné qu'on peut tout faire, à la condition de « ne pas avoir l'air »... Et moi, bon élève, docile amant, je n'ai pas eu l'air de vous attendre, je n'ai pas eu l'air de vous désirer, je n'ai pas eu l'air d'être triste, je n'ai pas eu l'air d'être content... Et, à force de ne pas avoir l'air d'être ceci ou cela...

— Vous ne savez plus ce que vous êtes...

— Je suis un homme accablé de besogne, et désolé de vous quitter.

— Un homme qui n'est pas amoureux !

— Qu'entendez-vous par ce mot ?

Elle rit, étend les bras et laisse ses yeux luire de côté, sous les cils blonds...

— J'entends l'amoureux sentimental... le monsieur qui a le cœur tendre et la larme toujours prête...

— Jouer ce rôle, près de vous, Renée, ce serait jouer un rôle de sot.

Elle déclare avec une ferme conviction :

— Vous le joueriez très mal. Vous êtes un sceptique sensuel.

— Et vous ?

— Je ne sais pas.

— Vous êtes une prude voluptueuse !

— Merci bien. Appelez-moi donc Arsinoé !

— Vous êtes trop jeune.

— C'est la première parole un peu aimable que vous me dites aujourd'hui. Ah ! vous ne m'aimez pas du tout.

— Oh ! Renée... Vous me plaisez infiniment, je vous assure...

— Oui... oui... je sais... Mais, un beau matin, vous aurez votre « crise », comme dit Suzanne Vernet. Vous me direz que je ne satisfais point votre cœur, que vous avez rencontré l'Ange, la Béatrice...

— Vous affirmiez, tout à l'heure, que j'étais un « sceptique sensuel »...

— Oui, mais vous avez tant d'imagination !...

Elle se leva. Appuyée au fauteuil de Noël, elle pencha vers lui sa tête blonde...

— Beaucoup d'imagination, des nerfs et pas de cœur...

— J'admire comme vous me connaissez bien.

— On retournera ensemble à Bellaggio ?... Ah ! vous avez bien changé. depuis Bellaggio ! Il y avait un je ne sais quoi, dans vos lettres de Florence !... Et, depuis votre retour, je n'ai eu de vous que le... minimum !... des heures, par-ci, par-là... des billets trop spirituels pour être tendres... Nous dînons ensemble, ce soir ?... J'ai envie d'aller au Pavillon Chinois...

— Ah ! non, pas là...

— Pourquoi ?

— D'abord, ce soir, c'est impossible... J'ai trop de travail...

— Dieu ! que vous êtes assommant, avec votre travail !... Mais je n'en crois rien... Vous attendez une femme... la Béatrice... l'âme sœur !

— J'attends une lettre, très importante...

— Tant que ça ?... Votre avenir en dépend ?...

— Qui sait ?

— Zut !

— Bonsoir, ma chère... Excusez-moi...

Il lui baisa la main ; mais, comme il relevait la tête, le regard hostile de Renée heurta son regard. Le jour se retirait, lentement, sous le plafond bas, comme au déclin d'une liaison, le désir, lentement, se retire des âmes. La femme qui n'avait donné et demandé que le plaisir sentait, par une intuition jalouse, l'homme s'en aller loin d'elle vers la passion. Et le lien qu'elle avait cru si fort n'était plus qu'un fil prêt à se rompre...

Vaniteuse et vindicative, elle faillit, d'un mot, rompre ce fil... Mais Renée Moriceau, malgré sa prudence, avait la secrète lâcheté des êtres sensuels. Elle n'avait jamais aimé et n'aimerait jamais personne. Pourtant quelques hommes lui avaient plu, et Noël mieux que tous les autres. Il lui plaisait mieux encore depuis qu'il s'éloignait d'elle.

Elle était allée le retrouver, l'automne précédent, à Bellaggio, et, pendant quinze jours, ils avaient fait l'expérience mélancolique du tête-à-tête. Renée n'avait pas compris que Noël pût être las de ses cheveux blonds et de ses épaules, las de ses drôleries et de ses rosseries, las de cette « élégance » qu'elle affectait... Lui, qui l'avait trouvée désirable et amusante, naguère, la considérait sans illusion, maintenant, et la désirait à peine et ne s'en amusait plus. Bien qu'il se donnât, près d'elle, les airs d'un « sceptique sensuel », il était, au fond, sensible et tendre, et il avait déjà la satiété d'un amour tout physique. Cette femme égoïste et vaine, idolâtre d'elle-même, cette agréable marionnette féminine, il la maniait à sa guise, et la rejetterait sans remords, dès qu'elle aurait cessé de plaire : — il était si bien assuré de ne pas lui briser le cœur !

Quand il était revenu en France, cinq mois plus tard, leur liaison s'était renouée... Mais Noël espaçait ses visites, refusait toutes les parties, au théâtre et au restaurant, évitait les Langlois, les Vernet et les autres qui composaient la bande, la petite cour de Renée... Il disait que ces gens l'irritaient par leur médiocrité, leur pauvreté d'âme...

— Mais qu'est-ce qui vous prend? — disait Renée, quelquefois. — Vous allez tomber dans le socialisme et la philanthropie... Et cette façon que vous avez, de vanter les « intellectuelles »... Votre conversation était plus divertissante que vos livres, autrefois!... Et maintenant vous avez l'air de croire ce que vous écrivez : vous devenez féministe, vous! C'est grotesque...

Il ne discutait pas. Il haussait les épaules et sifflotait en allumant une cigarette. Son silence poli exaspérait madame Moriceau. Les rendez-vous s'achevaient sur des paroles aigres-douces.

Renée flairait un péril obscur. Il y avait une femme dans la vie de Noël. Quelle femme?... Maîtresse prochaine ou prochaine fiancée?... Noël avait horreur du mariage et il redoutait ce qu'on appelle la « liaison sérieuse »... Il n'avait jamais promis d'être fidèle et il eût avoué un caprice... Mais ce n'était pas un caprice qui le rendait si morne, et parfois si amer... Il semblait garder rancune à sa maîtresse des baisers qu'il lui donnait...

La dernière fois surtout, Renée l'avait senti lointain, absent, et si triste, dégoûté de lui-même !...

L'interroger?... Elle n'osait risquer une question précise, car il n'y avait entre elle et lui aucune intimité de cœur, rien qu'une joute de mots, et des caresses. — Et cette femme qui n'était pas timide et que la pudeur ne gênait point, était mal à l'aise dans le rôle d'amie et de confidente...

Ce soir-là, pourtant, à la minute de l'adieu, Renée eut un vif dépit, et presque un chagrin... Elle regarda les lèvres fines et volontaires du jeune homme. Et elle le détesta tout à coup, en souhaitant le reconquérir...

Dans la galerie déserte, elle se pressa contre Noël, et, sûre de n'être point surprise, lui tendit sa bouche.

— A demain, veux-tu?...

Il répondit :

— Oui... peut-être... mais je ne suis pas certain d'être libre... Je vous écrirai...

XXII

Par les jardins du Trocadéro, où des animaux de bronze accroupis, couchés, dressés sur leurs socles, semblent adorer le soleil qui meurt, Noël descend, joyeux, vers la rivière.

Un grand ciel fauve et bleu, tourmenté de nuages et de rayons, embellit de ses prestiges le paysage démesuré... Une vapeur violette noie la Galerie des Machines, qui barre l'horizon du Champ-de-Mars. A travers les quatre jambes arcboutées de la Tour, un peuple de fourmilière circule. L'énormité des choses devient grandeur. Une sensation de vie colossale saisit Noël, l'émeut, lui soulève l'âme, le rend aux enthousiasmes délicieux de l'adolescence. Il se sent si fort et si jeune qu'il a envie de rire, de chanter, de tendre les bras, d'étreindre le monde...

Toutes les médiocrités, toutes les tristesses charnelles, guenilles du passé qu'il traîne après lui, tombent d'un seul coup. Il ne sait plus que Renée Moriceau existe. Il va, par les rampes de pierre, par les allées tournantes, vers la Seine étalée

en bas, vers la rivière qui emporte, dans sa chevelure d'argent, les roses du jour effeuillé, l'or de la lune épanouie... Un vent faible qui fleure le feuillage humide, la terre mouillée et remuée, les vertes sèves, touche le front du jeune homme... Noël respire, largement. Sa poitrine se dilate. Il aime la saison, l'heure, le lieu, la nuit... L'odeur de ses vingt ans refleuris l'enivre... Et il appelle, tout haut :

— Josanne...

Le nom chéri lui vient aux lèvres, comme si ce nom seul contenait toute la douceur du monde, toute la douceur de la jeunesse, de la nuit et du printemps. Noël ne regarde pas en arrière... Il voit, en esprit, dans sa maison de la place des Vosges, sur son bureau, la lettre quotidienne qui l'attend, — la lettre écrite par Josanne, et qui est un peu de Josanne elle-même.

Sur le quai, il arrête un fiacre, se fait conduire au plus proche restaurant, dîne et repart, vite, vite... Paris défile : les arbres ont des feuilles neuves, d'un vert excessif et faux que le gaz éclaire à rebours. Les tables des cafés encombrent les trottoirs. C'est presque un soir d'été, et c'est vraiment un soir de fête...

Dans l'appartement vaste et vide, au second étage d'une vieille maison, l'odeur du « maryland » imprègne les tentures. Des faïences, des panoplies luisent confusément. Le domestique vient d'allumer la lampe. La lumière, rabattue par l'abat-jour de porcelaine, éclaire à peine le cabinet de travail, et se concentre sur la table, sur le tas mêlé des journaux et des enveloppes...

La lettre de Josanne est là...

Chartres, 15 mai 19..

Mon ami, je pense à vous, avec une inquiétude singulière. Votre lettre d'hier était un peu mélancolique. Vous parliez d' « heures gâchées » et de « sottes faiblesses », et j'en ai conclu que vous ne travaillez guère, que vous perdez votre temps et que vous êtes mécontent de vous-même. Si j'osais, je vous gronderais ! Non, je vous dirai seulement que je suis très sensible à ce qui vous touche, que je fais ma joie de votre joie et ma peine de votre peine, et que je ne serais jamais heureuse si vous étiez malheureux... N'est-ce pas tout naturel,

mon ami, puisque vous souhaitez que nous vivions dans la même pensée?... Je ne fais que répéter vos paroles...

Vous voyez que je suis en confiance avec vous, et que cette confiance, encore un peu surprise et tremblante, s'enhardit dans chaque lettre, de chaque jour... Il m'est venu des scrupules, depuis ces deux semaines que nous sommes séparés : j'ai songé que vous me connaissiez trop peu, par ma faute, et que votre incomparable amitié méritait que j'y répondisse par une entière et simple franchise de cœur. Mais ne vous récriez pas trop vite, si je vous dis, pour commencer les confidences futures, que vous m'intimidez quelquefois terriblement!... Vous avez une nervosité de geste et de ton qui révèle une âme peu patiente, et votre regard clair n'est pas toujours des plus doux... Et moi, qui suis une personne assez hardie avec les autres, je me trouve, souvent, toute gauche et sotte devant vous, qui êtes mon seul ami!... C'est ridicule, j'en conviens... Ne vous moquez pas de moi! Je sentirais votre ironie, à distance, et je ne vous écrirais pas, demain soir, pour vous punir...

Voici l'heure du dîner. Ma tante me réclame. Je reprendrai ma lettre avant d'aller dormir...

Dix heures.

... Je m'étais assise, tout à l'heure, devant le bureau d'acajou qui contient ce que j'ai de plus précieux : — quelques souvenirs de famille et notre correspondance. (J'ai emporté vos lettres avec moi, toutes, celles de Florence, de Rome, de Naples et de Paris...) Et j'allais vous écrire je ne sais plus quoi de très gentil quand mon petit garçon m'a appelée... Je me suis approchée de son lit; j'ai mis ma main sur ses cheveux et je l'ai vu se rendormir. J'étais, en le regardant, tout émue et pourtant mon âme, le fond de mon âme était paisible... Comme ils sont loin, les jours où je pleurais près du berceau de Claude!... Tout est changé...

Dix heures sonnent, et j'entends que M. le chanoine s'en va... Ma tante lui demande s'il veut une lanterne pour descendre les « tertres », ces ruelles en pente raide qui conduisent les gens distraits — les ivrognes et les amoureux — droit à la rivière. Le chanoine refuse : « J'ai la lanterne de la sainte Vierge, au ciel... » Et il part, enchanté de son mot, guidé par la lanterne blanche de la pleine lune.

Et maintenant, c'est le silence. Je suis toute seule avec vous.

Il faut que je vous confie une impression étrange que j'ai, depuis quelques jours... Je ne me reconnais plus moi-même!... C'est très difficile à expliquer... Ainsi j'éprouve un sentiment nouveau devant les choses qui me rappellent ma vie passée... Je les aime, je les respecte, mais elles ne font plus partie de moi : elles se détachent, elles s'éloignent!... Est-ce une illusion de ma conscience? Est-ce

l'œuvre inévitable du temps?... J'ai des heures de brusque rajeunissement où je retrouve les sensations exactes de ma quinzième année. Je découvre l'univers, et j'en suis toute ravie... Vraiment, je ne savais pas que le mois de mai fût si beau, et que le rosier qui grimpe autour de ma fenêtre pût me mettre le cœur en joie par la vertu de son parfum...

Ne riez pas trop de ces extravagances de pensionnaire. A qui les dirais-je, sinon à vous?... Vous me retrouverez, sans doute, à Paris, telle que vous m'avez connue, — un peu moins pâle, un peu plus gaie, seulement.

A Paris! Dans trois jours... Je vous présenterai mon petit Claude. Aimez-le, je vous en prie. Je voudrais tant que sa grâce et son innocence pussent vous toucher le cœur!...

Où êtes-vous, à cette heure-ci?... Avez-vous dîné, ce soir, chez Mariette?... Dites-moi tout ce que vous faites, puisque je vous dis tout ce que je fais. Quand je ne vous vois pas vivre, nettement, il se creuse un trou noir dans ma pensée, et je suis triste jusqu'à ce qu'il m'arrive une lettre de vous.

Bonsoir, mon cher ami.

JOSANNE.

Noël relit la lettre deux fois, trois fois : il ne se lasse pas de la relire. Des larmes montent à ses yeux. Son cœur bat à grands coups profonds.

Il veut répondre, tout de suite! et que sa lettre, cette même nuit, s'en aille vers Josanne, comme un appel, comme un cri qu'elle entendra, dont elle tressaillira toute...

Il veut lui dire, dès maintenant, ce qu'il rêvait de lui dire plus tard, les voiles de deuil tombés, l'âme guérie lentement, et lentement conquise. Il veut lui dire qu'il l'aime, de tout son cœur, de tout son instinct, de toute sa volonté, pour toujours.

Il l'a aimée sans la connaître, et, quand il l'a connue, il l'a aimée plus encore : avec tant de ferveur, de respect et de pitié! Il l'a aimée pour son corps fragile et pour son âme vaillante, pour sa force héroïque et pour sa tendre faiblesse, pour tout ce qu'il sait de sa vie et pour tout ce qu'il pressent...

Car il a souffert, parfois, du secret qu'il a cru lire dans les yeux tristes, sur la bouche lasse... Il a souffert du silence de cette bouche et de l'énigme de ces yeux. Mais puisque Josanne est prête à parler, Noël, soudain, s'apaise et se rassure... Il

n'y a rien, en cette femme, qui ne soit noble, beau et doux. Qu'elle parle donc en toute confiance !

Noël parlera, lui aussi. Il avouera la faiblesse de ses sens, et comment, le cœur plein de Josanne, il retournait — non pas sans honte — chez madame Moriceau... Et Josanne pleurera peut-être, mais elle comprendra, elle pardonnera. Noël lui dira : « C'est fini, fini, je ne reverrai plus cette femme. Ne parlons plus d'elle, ma bien-aimée... Je suis à vous, et vous êtes à moi... » Alors elle sourira dans ses larmes, et Noël lui racontera comment il l'a chérie, gagnée peu à peu, afin qu'elle s'éveillât à l'amour nouveau avec une âme nouvelle, qu'elle fût comme une fiancée vierge, comme un jardin prêt à fleurir...

Ainsi des pensées confuses et brûlantes passent dans l'esprit de Noël.

Il essaie d'écrire. Il trace quelques mots :

Mon amie, mon unique amie...

Rien de plus, rien... Il ne peut pas.

Alors il pose la plume ; il met sa tête entre ses mains. La lampe fait autour de lui un cercle de lumière douce. La rumeur de Paris nocturne monte, pareille au soupir de la mer. La lune blanchit les arcades où rôde l'ombre de Ninon. Les heures argentées s'en vont une à une...

Et Noël accueille en silence, dans son âme, le bonheur inconnu qui vient...

XXIII

La chambre où se tenait Josanne était une vraie chambre de province, meublée d'un lit à colonnettes et d'une armoire en noyer luisant, où se becquetaient des colombes. Quand on ouvrait l'armoire, une bonne odeur de cire et de pomme mûre s'exhalait du bois vénérable. Des rideaux de mousseline empesée, retenus par des embrasses en coton, doublaient d'autres rideaux dont la perse fanée avait passé du rouge au rose. Il y avait, près de la fenêtre, un vieux fauteuil couvert d'une

tapisserie à bandes, comme on en voit dans les intérieurs de Chardin. Josanne aimait à s'asseoir dans ce fauteuil, et à regarder les branches pendantes du rosier alourdi de roses, et le jardinet, et la cathédrale...

Depuis qu'elle était revenue à Chartres, pour ces vacances printanières, elle n'avait presque pas quitté la maison. Vainement, mademoiselle Miracle l'exhortait à sortir, à voir les dames Chantoiseau et d'autres personnes amies : Josanne consentait tout juste à promener son fils sur les remparts. Une paresse invincible la dégoûtait de l'action, de la causerie vive et prolongée. Et la tante, un peu choquée et inquiète, lui disait parfois :

— Qu'avez-vous, ma nièce?... Vous êtes triste?

— Triste, moi?... Oh! non! Je me repose de Paris.

Elle se reposait; elle attendait, heureuse de lire, de coudre, de rêver, seule, attentive à sa pensée, — à la secrète et constante pensée qui était en elle comme la trame de toutes les autres. — Le bon sommeil, l'appétit revenu, la vie calme et régulière, l'avaient embellie et rajeunie en quelques jours. Elle pensait :

« C'est vrai que je ne suis plus triste, plus triste du tout!... Maurice serait bien étonné de me voir ainsi... Je n'aurais pas cru me consoler si vite!... Comment puis-je oublier ces années terribles et embrasser Claude sans un serrement de cœur!... Ai-je donc une âme légère?... Est-ce la « force des choses » qui me détourne du passé?... Est-ce l'influence de Noël Delysle?... Je ne sais pas. Je me laisse vivre... »

Elle s'éveillait, le matin, avec un sentiment de confiance et s'endormait, le soir, avec un sentiment de gratitude envers le sort qui lui accordait cette trêve. Elle était sûre que rien de pénible n'attristerait son retour, et cependant elle ne se hâtait point de revenir à Paris. Libre de songer à Noël, ne faisant rien que d'écrire à Noël ou de relire les lettres de Noël, elle sentait son ami si proche qu'elle se surprenait à lui parler tout haut.

Mais, ce jour-là, dans la chambre où elle travaillait en attendant le courrier, Josanne éprouvait tout à coup la détresse physique de l'exilé, une sensation d'obscurcissement et d'asphyxie. Noël n'avait pas répondu à sa dernière lettre,

— à cette lettre qui annonçait, préparait une confidence devenue nécessaire !...

« Rien ce matin, rien à midi !... J'aurai un billet à six heures, peut-être... Sinon, j'enverrai un télégramme à Noël. Je ne peux pas rester sans nouvelles de lui. Est-il malade ? A-t-il quelque chagrin ?... Il est seul. Qui le soignerait ? Un domestique. Qui le consolerait ?... Personne... Mon pauvre ami !... »

Elle ne supposait pas que Noël pût avoir des peines de cœur, ou ce qu'on appelle vulgairement « des histoire de femmes »... Cette hypothèse déplaisante ne se présenta même pas à son esprit. Josanne avait l'intuition que Noël Delysle était à elle, et ne pouvait être heureux ou malheureux que par elle... Et pour s'expliquer le silence du jeune homme — ce long silence de vingt-quatre heures ! — elle n'imaginait rien d'autre qu'une indisposition subite, des soucis professionnels, la maladie d'un parent.

Mais, quoi que Josanne soupçonnât, d'heure en heure son impatience devenait de l'anxiété... Elle essaya de coudre : à chaque instant, elle se piquait les doigts. Elle essaya de lire : le livre glissa sur ses genoux. Alors elle se représenta Noël obligé de partir, en mission officielle, pour un pays lointain, — le Japon ! — Et cette idée invraisemblable, qu'elle repoussait, la harcela, s'implanta en elle.

« C'est absurde !... Il ne peut pas être obligé de partir !... Il ne veut plus s'en aller, maintenant !... Il est libre. Il me l'a dit bien des fois... Il n'ira pas au Japon avant l'année prochaine et — qui sait ? — jamais, peut-être... Je suis folle... »

Elle oubliait qu'elle avait considéré le départ de Noël, et la divergence de leurs vies, et même le mariage du jeune homme, comme des fatalités douloureuses qu'elle acceptait, bravement. Elle entrevoyait, avec épouvante, une vie où il ne serait pas. Et elle pensait encore :

« Allons donc ! c'est impossible... »

Mais elle avait froid dans les veines, et, la tête renversée sur le dossier du fauteuil, elle ferma ses paupières, les crispa pour ne pas pleurer.

— C'est impossible, n'est-ce pas ?... Dites, mon ami, c'est impossible !... Mon ami... mon ami chéri... mon chéri...

Le mot le plus câlinement familier, le mot qu'elle disait à son enfant. lui venait aux lèvres sans qu'elle s'en aperçût. Et de l'avoir prononcé ainsi, elle demeura tout étonnée, avec un peu de honte et un si grand plaisir que tout son sang lui monta du cœur au visage... Et, sous ses mains couvrant ses yeux et sa bouche, elle répéta tout bas, si bas qu'elle ne l'entendit pas elle-même :

« Mon chéri... mon chéri... mon chéri... »

Un son de cloche tomba de la cathédrale, heurta la vitre sonore, et l'air, autour de Josanne, s'emplit de vibrations profondes. Une cloche, deux cloches... puis, plus lente, une autre cloche, conviant les fidèles au salut.

Le choc du marteau à la porte se perdit dans la clameur des cloches, et Josanne vit seulement, sur la place, la blouse du facteur qui s'éloignait.

Elle descendit l'escalier en courant, marcha sur les œillets du jardin et faillit casser la petite clef de la boîte aux lettres... Enfin !

Elle tenait l'enveloppe bleue, comme naguère, un soir d'automne, l'*Angelus* tintant au clocher, elle avait tenu l'enveloppe bariolée de timbres italiens et marquée d'une écriture inconnue. Et ce soir-là, vraiment, quelque chose était entré dans sa vie qui avait grandi jusqu'à remplir toute sa vie, — qui était devenu sa vie même.

Elle remonta dans sa chambre et, toute haletante, elle lut :

Mercredi soir, 10 heures.

Mon amie, mon unique amie...

Deux lignes seulement, sur la feuille de papier bleuâtre... Et sur une autre feuille :

Jeudi soir.

J'ai voulu vous écrire, cette nuit, après avoir lu votre lettre. Je n'ai rien trouvé à vous dire que ces mots... Et je les trace encore, sur cette page, parce qu'ils contiennent tout, parce qu'ils expriment tout, ce que vous savez, ce que vous ne savez pas, tout : ma pensée, mon désir, mon rêve, ma gratitude, ma tendresse, tout !...

Mon amie, mon unique amie !...

Si vous les comprenez, ces mots, que j'écris d'une main tremblante, avec un voile sur les yeux, ne me laissez pas seul plus longtemps, abrégez l'attente et l'épreuve. Venez, mon amie, mon unique amie! Je suis triste et je vous attends...

NOËL.

Josanne ne voulut pas réfléchir... Elle mit son chapeau, courut à la poste voisine et télégraphia :

J'arriverai demain, six heures.

JOSANNE.

En même temps, elle prévenait la Tourette et, revenue à la maison, commençait de faire sa malle. Quand mademoiselle Miracle rentra, Josanne dit qu'une lettre de Foucart la rappelait, et elle acheva ses préparatifs, malgré les « oh! » et les « hélas! » de la tante.

Après dîner, pour consoler un peu la bonne vieille fille, qui avait une grosse envie de pleurer, Josanne lui proposa de l'accompagner au mois de Marie.

— Ainsi nous resterons toute la soirée ensemble.

Elles allèrent donc, avec l'enfant, jusqu'à une église de la Courtille que mademoiselle Miracle affectionnait. Dans les ruelles en pente, des touffes de lilas, des ébéniers aux grappes jaunes dépassaient les murs des jardins. L'Eure luisait, au bout, sous des ponts de bois, huileuse et souillée par les teintureries. Le haut des maisons gardait les colorations blondes du jour, sur les mansardes circonflexes et les toits de tuiles; mais toute la partie inférieure était grise, d'un gris uniforme piqué de points lumineux. D'humbles boutiques, épiceries, merceries, s'éclairaient au feu rougeâtre des lampes. Et le crépuscule ne descendait pas du ciel : il semblait monter, comme une vapeur, de la terre.

Mademoiselle Miracle serrait contre sa poitrine un châle de laine noire. Les brides de sa capote formaient un beau nœud sous son menton. Des gens, aux fenêtres des rez-de-chaussée, lui envoyaient un « bonsoir », au passage. Une vieille dame l'arrêta :

— Nous allons au mois de Marie, ma chère...

— Et moi aussi, ma chère, je vais au mois de Marie.

— Faisons chemin ensemble, voulez-vous?

— Avec plaisir, ma chère...

— Et madame votre nièce y vient aussi ?

— Oui, ma chère. Elle part demain... Claude, ne traîne pas les pieds en marchant : tu vas user tes chaussures !

— Voilà les demoiselles Pierpont.

— Et madame Dejean, avec sa robe neuve...

— On dit que cet abbé, le jeune, le nouveau vicaire de Saint-Aignan, prêche si bien que c'est un délice de l'entendre...

— Il paraît... Claude, finiras-tu ?... Josanne, tu ne vois rien, tu n'entends rien !... Ton fils abîme ses souliers neufs.

Josanne tournait la tête :

— Claude, sois sage, obéis...

Le gamin, minuscule matelot en jersey marine, la regardait de ses yeux malins avec un air d'amour et de défi. La vieille dame disait :

— Ah ! les garçons !... les garçons !

— Des brise-tout, ma chère !

— Une ruine !...

Et le caquetage puéril des deux vieilles jacassait doucement.

On arriva.

L'église était petite et sombre, voûtée en berceau, parsemée d'étoiles d'or sur fond bleu. Dès l'entrée, on respirait l'odeur des roses blanches, de l'encens évaporé et des cierges éteints... Sept ou huit, seulement, brûlaient devant l'autel privilégié d'une chapelle, et la gardienne, à chaque instant, soufflait une flamme agonisante, fichait un cierge neuf sur le candélabre aux pointes de fer...

Les fidèles étaient peu nombreux, ce soir-là. Des vieillards, des servantes, quelques dames, les jeunes filles d'un pensionnat.

L'autel s'illuminait. Le prêtre et les enfants de chœur parurent. Une religieuse s'assit à l'harmonium, donna le ton d'un cantique. Les jeunes filles du pensionnat se mirent à chanter. Le prêtre aussi chantait, et les femmes, et les vieillards, et mademoiselle Miracle. Cela faisait un chœur de voix grêles, inexpressives et cependant émouvantes, domi-

nées par la voix puissante du prêtre et la voix nasillarde du bedeau :

De Marie
Qu'on publie
Et la gloire et les grandeurs...

Josanne, seule dans l'église, ne chantait pas, mais les parfums, les feux tremblants, les voix pures pénétraient son âme où, depuis la seizième année, s'étaient défleuris les lis de la foi. La tendresse profane s'imprégnait de poésie chrétienne, de chasteté suave et de tendre humilité. Et, d'un geste oublié, Josanne joignait les mains, pliait les genoux et baissait la tête... Une prière s'exhalait de son cœur, dans l'ombre, vers le Dieu inconnu — fatalité? destin? — qui l'appelait... Et, chaque fois qu'elle respirait, elle sentait la lettre de Noël, cachée au creux de son corsage et dont un angle lui meurtrissait un peu le sein... Et elle respirait plus fort, pour renouveler cette petite douleur qui lui était délicieuse...

Le chant cessa, et le prêtre se mit à parler. Il parlait de la mission de la Vierge qui renfermait aussi la mission de la femme : « Aimer et souffrir, se taire et se dévouer. » Et il louait les vierges, les épouses et les veuves qui se firent une couronne de gloire avec les épines du sacrifice...

« Ainsi, elles méritèrent la vie éternelle... »

Josanne, détournée de son rêve, écoutait cette apologie du sacrifice qui ne l'étonnait pas, prononcée en ce lieu, par un prêtre, et devant des femmes chrétiennes. Dès l'enfance, l'Église avait enseigné à ces femmes qu'elles devaient porter, plus que l'homme, le poids de la réprobation première et du péché originel. Elles étaient les résignées, les servantes, les sujettes, subordonnées au père et à l'époux, nées pour prier, souffrir et servir — et mériter ainsi la « vie éternelle »...

Et Josanne se rappelait qu'en dehors du sanctuaire, des hommes, qui n'étaient plus chrétiens, tenaient ce même langage à des femmes qui n'étaient plus chrétiennes. Leur morale rationnelle reproduisait exactement la morale religieuse, et, pour la femme en particulier, le code des droits et des devoirs demeurait le même. La société n'était pas moins exigeante et intolérante que la religion, quand elle ordonnait à

la femme l'obéissance et le sacrifice — que ne récompensait plus le magnifique espoir de la vie éternelle...

Parmi les résignées, la rebelle se réveillait, demandait : « Pourquoi ?... Au nom de quoi ?... » Et, comme le prêtre disait : « Examinons notre conscience... », elle regardait en elle-même, avec une volonté sincère de se connaître et de se juger.

Mais elle y trouvait de la mélancolie, — pas de la haine, — du regret, — pas du remords. — Elle ne se disait point : « J'ai péché. Je suis impure, infâme, et je mérite le mépris... » Elle pensait seulement qu'entre son devoir d'assistance conjugale, — son devoir de pitié humaine, — et son droit de vivre, d'aimer, de goûter le rapide bonheur qui fait le prix de la vie mortelle, elle n'avait pas su, pas pu choisir...

Et elle pensait que la faute véritable, au point de vue de la stricte morale, n'est pas dans l'amour illégitime, mais dans le mensonge et les compromissions qu'il entraîne. Si elle avait pu quitter son mari, après une explication loyale, quelle différence dans sa vie, dans la vie de Claude !... Mais aussi, dans la vie de Pierre, quel désastre, et quelles douleurs ! En ce cas particulier, le mensonge était certainement le moindre mal...

« Oui, — pensait-elle encore, — Noël me comprendra. Il verra que je ne suis pas indigne d'être ce que je veux être pour lui : son amie, sa sœur, son âme vivante et visible. J'ai sa tendresse. J'aurai son estime, parce que je mérite cette estime, malgré tout... »

L'office achevé, Josanne et sa tante prirent le petit Claude par la main et s'en retournèrent chez elles.

Le ciel ne s'était pas obscurci. Il s'était fané comme une fleur, comme ces grandes mauves qui se décolorent doucement au soir chaud des chaudes journées. La lune n'était pas levée, mais on la devinait prête à surgir, à l'angle d'un toit, à la pointe d'un clocher, entre les ramures d'un arbre. Tout à coup, elle serait là, sans qu'on l'ait vue paraître. Elle serait là, ronde, nacrée, quasi transparente, à une place imprévue du ciel ; et, l'azur se fonçant peu à peu, jusqu'au violet sombre, elle deviendrait, la blanche lune, toute d'or, puis toute d'argent...

Josanne imaginait Noël près d'elle, et s'appuyant à son bras ; elle lui disait : « Mon ami... » Ensemble ils goûtaient l'heure exquise...

Rentrée au logis, elle coucha son enfant, ferma sa malle, et se coucha à son tour. Elle s'endormit, avec la lettre de Noël sur sa poitrine, sous ses mains croisées.

Elle dormit, elle rêva... Elle était dans un jardin, sur un banc rustique. Le jardin était tout blanc d'arbres en fleur ; l'herbe était pleine de violettes.

Soudain Josanne aperçut Noël Delysle, assis près d'elle. Il disait :

— Le printemps est venu, le vrai printemps...

Il souriait. Elle s'appuya un peu, très peu, contre lui... Elle n'osait pas. Mais il la prit dans ses bras, et elle fut si heureuse, si heureuse, qu'elle souhaita ne plus s'en aller, jamais. Il pencha la tête vers elle ; elle leva la tête vers lui, et leurs lèvres se rencontrèrent...

... La secousse du baiser réveilla Josanne. Elle cria, comme dans un cauchemar, et se dressa...

La mousseline des rideaux, les draps du lit, les linges posés sur des chaises, tout ce qui était blanc, dans la chambre, était d'un blanc miraculeux, irréel, trempé de lumière... Une poussière d'argent flottait dans une atmosphère bleuâtre et la pénombre même des coins obscurs devenait vaporeuse et semblait prête à s'éclairer.

Josanne se leva pour clore les rideaux de la fenêtre. Mais elle resta immobile, éblouie, le front contre les carreaux...

L'enchantement du clair de lune planait sur la ville assoupie. Les pignons pointus, le clocheton du patronage, les charmilles de l'Évêché, l'énorme vaisseau de Notre-Dame, n'avaient plus de couleurs ni de nuances, et ne se distinguaient que par les degrés de l'ombre qui allait du gris de cendre au noir profond. Une façade recrépie, une dalle de pierre, çà et là, étaient blanches comme des flaques de lait... Des reflets prismatiques frissonnaient sur le toit de cuivre de la cathédrale. Et les tours semblaient plus hautes, avec leurs flèches légères, grises, fines, qui s'effilaient...

Josanne, oppressée, ouvrit la fenêtre. La caresse de l'air glissa de ses paupières à sa bouche et de sa bouche à ses

seins. Le rosier accrocha ses cheveux, effeuilla sur elle ses roses mûres. Et, tressaillante et défaillante, accablée par la nuit trop douce, elle se mit à pleurer...

Elle pleurait sans chagrin, éperdue, confuse, vaincue... Quoi? Elle avait rêvé *cela*? Elle avait désiré *cela*, ce baiser de Noël promis à ses lèvres!... Un jour, bientôt, Noël l'embrasserait ainsi... Comme cette pensée lui faisait peur et plaisir, cette pensée qui demeurait chaste pourtant, qui s'arrêtait au baiser et à la plus timide étreinte!

Elle ne savait comment cela arriverait, si ce serait un bonheur ou un danger pour elle, et quel serait le lendemain de ce baiser. Elle ne songeait ni au passé, ni à l'avenir, ni à rien de ce qui n'était pas son amour... Et ce mot d'« amour » elle le murmurait, avec crainte, avec respect, comme un mot magique, dont le sens nouveau l'émerveillait...

Parfois elle cachait sa tête entre ses mains. Elle était presque anéantie par une félicité inconnue, trop lourde à son âme, et elle souhaitait mourir de cette joie, fondre, se dissoudre dans les rayons de la lune, dans le parfum des roses, dans le mystère de la nuit... Elle n'avait pas sommeil; elle n'avait pas froid; elle pleurait, sans s'en apercevoir, les plus belles larmes de sa vie.

Et voilà qu'un flot d'amour montait du plus profond d'elle, gonflait son cœur douloureux, jaillissait de ses lèvres en un grand sanglot passionné :

— Je l'aime! je l'aime!... Ah! comme je l'aime!...

XXIV

Quelle journée, le lendemain!

Les adieux, les pleurs de mademoiselle Miracle, la turbulence fatigante du petit Claude, les têtes renfrognées et les niaises conversations des voyageurs, tout contrarie et disperse, à chaque instant, la pensée de Josanne. Elle voudrait faire le silence et l'ombre autour d'elle, et que personne ne la vît et que personne ne lui parlât, et qu'elle pût aller vers Noël comme voilée d'un triple voile, aveugle et sourde à tout ce

qui n'est pas lui. Abîmée dans une attente contemplative, elle ne prévoit rien de l'avenir, — rien que la première rencontre des regards, et la surprise de Noël et leur trouble à tous deux...

« Ah ! ses yeux clairvoyants ! comme ils liront, en moi, tout de suite... »

Rambouillet. Le train s'arrête. Claude s'aplatit le nez contre la vitre et il énumère, tout haut, les objets de son admiration.

— Prends garde, mon petit !

La portière s'ouvre. Une vieille dame se hisse, péniblement. Josanne, obligeante, lui offre la main.

— Madame...

— Merci et pardon, madame !

— Claude, viens là !

— Oh ! il ne me gênera pas, ce petit... Mais... mais... je ne me trompe pas... C'est vous, madame Valentin ! Je ne vous reconnaissais pas sous cette voilette. Quelle bonne chance !... Quel plaisir !...

— Madame Grancher !

— Comme on se retrouve !

Deux marchands beaucerons en blouse raide, une paysanne au profil de poule, une religieuse anémique, un soldat rouge de peau et de cheveux, approuvent, en hochant la tête, la bienveillance du hasard qui réunit la jeune dame et la vieille dame. Et tous à la fois, sauf la religieuse qui marmonne son chapelet, commencent le récit de rencontres extraordinaires qu'ils ont faites, en chemin de fer.

Madame Grancher paraît contente. C'est une femme de cinquante-cinq ans, courte, grasse, qui a de la préciosité dans les manières et dans l'accent. Et cette préciosité dissimule mal le fond vulgaire de sa physionomie. Elle est complimenteuse et doucereuse, méfiante, à l'affût de tous les secrets.

Josanne pleurerait d'agacement. Elle doit se contraindre à une joie polie, mais elle envoie au diable la vieille avare qui, malgré ses rentes, voyage en troisième classe... N'a-t-elle pas honte, vraiment ?

— On est bien mal, dans ce wagon ! — dit Josanne en désignant, d'un coup d'œil, les banquettes couvertes de cuir,

les vitres sales, le soldat qui se débraille et la paysanne qui sent la basse-cour.

— Ah ! ne m'en parlez pas ! La Compagnie se moque du monde.

— Si j'étais un peu plus riche, je ne mettrais pas les pieds dans ces affreux compartiments.

— Bah ! — dit madame Grancher, — pour un si court trajet, de Rambouillet à Paris, on peut supporter ça. Je fais le voyage deux fois par semaine. Alors, au bout de l'année, ça fait une dépense... Il n'y a pas de petites économies...

Elle relève sa robe, prend une boîte dans la poche de son jupon, — un solide jupon en moire de laine.

— Et dites-moi, madame Valentin (elle ouvre la boîte, choisit une pastille de Vichy), depuis si longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir, vous avez été bien éprouvée... J'ai su cela... bien éprouvée !... Ce pauvre monsieur Valentin...

— Hélas ! oui...

— Ce que c'est que de nous ! (Madame Grancher suce la pastille et remet la boîte dans sa poche.) Et quel âge avait-il ?

— Trente-sept ans...

— Si jeune !... Comme c'est terrible !... A propos, M. Malivois a quitté les affaires, vendu son usine... Sa fille est mariée.

— La vôtre aussi...

— Oui... Deux enfants en deux ans...

— J'ai regretté de ne pas assister à son mariage ; mais mon mari était si malade !... Nous ne sortions pas du tout.

Un silence.

— Et maintenant, vous êtes satisfaite ?... J'ai entendu dire que vous avez une bonne situation !... Oui ?... Allons, tant mieux !... Et ce joli petit ?... Claude, n'est-ce pas ? Voulez-vous m'embrasser, monsieur Claude ?

Le gamin offre sa joue, de mauvaise grâce, et retourne à la vitre, que son haleine barbouille.

— Les enfants ! — dit madame Grancher, — quel souci !... On ne les demande pas, hein ?... mais, quand on les a, on ne voudrait pas les perdre...

— Évidemment !

— Il n'y a rien de triste comme un ménage sans enfants.

— C'est certain...

— Ainsi, voilà les Nattier... Vous connaissez bien monsieur Nattier?... Un blond, beau garçon, très chic... Vous l'avez rencontré chez moi...

— Oui... en effet... Je me souviens...

— Il a épousé une demoiselle très bien, jolie, d'excellente famille... une belle éducation — elle a son brevet — et une belle dot... et orpheline!... Pas de famille, rien qu'un oncle très âgé, toujours malade... Enfin ils avaient tout pour être heureux.

— Et ils sont heureux?

— Ils le seraient... mais la jeune femme vient de faire une fausse couche, et elle est restée... elle restera... Enfin, les docteurs ont dit qu'elle n'aurait jamais d'enfants.

Une lueur passe dans les yeux bleu sombre de Josanne, et c'est avec un accent indéfinissable qu'elle répond :

— Une jolie femme, une jolie dot, un vieil oncle riche et quasi moribond... C'était trop beau! M. Nattier ne peut pas avoir tous les bonheurs.

— Vous en avez des idées, vous! — dit la vieille dame, déconcertée et choquée. — Il est vrai que vous, ma pauvre madame Valentin, vous n'avez pas eu de chance... Alors...

— Je ne me plains pas. Je suis indépendante; je gagne bien ma vie, et j'ai mon fils...

Elle attire Claude, arrange son col et ses boucles châtaines, le contemple avec fierté.

C'est un charmant petit garçon, dont toute mère serait orgueilleuse... Et Josanne pense à Maurice, — le père! — qui ne pourra jamais dire : « Mon fils! » à un autre enfant. Il lui semble, tout à coup, qu'elle est vengée, au delà même de son désir.

« Voilà donc l'explication de son silence et de son absence: la maladie de sa femme... J'espère bien qu'il ne reviendra jamais. Et pourtant, il doit penser à Claude, plus qu'autrefois, depuis cet accident... »

— Maman, tu me serres trop...

Le petit se délivre de l'étreinte.

— Il est vif! — dit madame Grancher.

— Et volontaire !

— Une santé superbe !

— Et intelligent !...

— Ça se voit... Il vous ressemble, madame Valentin.

— On le dit.

— Voilà ce qu'il aurait fallu aux Nattier : un garçon comme celui-là.

— M. Nattier regrette donc ?...

— C'est un gros chagrin... Entre nous, je crois qu'il ne souhaitait pas un enfant, tout de suite... Mais l'idée qu'il n'en aura jamais, jamais... C'est pénible, c'est même vexant... On n'a pas l'air d'être comme les autres... Je vous assure, madame Valentin, que ce jeune ménage est bien à plaindre...

— Vous les voyez souvent ?

— Très souvent. Madame Nattier est liée avec ma fille.

Josanne voudrait bien savoir si madame Grancher parlera d'elle, de Claude, à sa fille et aux Nattier... Elle voudrait bien savoir ce que pensera Maurice et s'il souffrira un peu. Elle ne l'aime plus, mais, si elle s'est détachée de lui, elle ne s'est pas encore, tout à fait, désintéressée de lui. Elle craint vaguement un retour, une visite possible...

Le train dépasse les talus des fortifications. Madame Grancher s'écrie :

— Enfin !

— Quoi donc ?

— Nous arrivons.

— Déjà !

— Comment, déjà !... Je ne suis pas comme vous : le temps me dure en voyage !... Mais, avec vous, madame Valentin, c'est un plaisir...

Josanne, fébrilement, rassemble son sac, deux ou trois petits paquets. Elle éprouve une sorte de colère contre madame Grancher qui lui a gâté le charme de la rêverie et de l'attente... Hélas ! depuis une heure, Josanne n'a parlé que de Maurice... Elle a volé à l'amour cette heure qu'elle lui devait. Est-ce possible ?

Elle a dans les yeux des larmes de rage. Honteuse et furieuse, elle souhaite presque que Noël ne soit pas là... Mais il est là... Elle l'aperçoit sur le quai. Il a un costume gris,

un gilet blanc, un chapeau de paille. Il est plus pâle qu'à l'ordinaire. Il semble nerveux...

Les Beaucerons et la paysanne descendent avec une lenteur gauche, des criailleries et des précautions... Le soldat, jovial, leur passe des paniers, des paniers, des paniers... Puis la sœur descend à son tour, puis le fantassin, puis madame Grancher.

— Donnez-moi l'enfant ! — dit-elle.

Elle attrape Claude au vol. Josanne sent que Noël se rapproche, qu'il va la voir, et elle perd la tête.

— Mon sac ?... mon parapluie ?... Ah ! oui... là !...

Elle saute sur le quai.

Noël l'a vue. Il marche plus vite !... Josanne tâche de se débarrasser de madame Grancher.

— Au revoir et merci, madame !

— Au revoir, certainement... Je suis enchantée du hasard...

— Moi aussi...

— Vous avez un jour ?

— Non, je suis trop occupée...

— Chez moi, c'est toujours le dimanche... c'était le mercredi, autrefois... Mais le dimanche, mon gendre et ma fille viennent de Rambouillet... Madeleine sera très heureuse de vous revoir... Elle a laissé son piano...

— Comme toutes les jeunes femmes...

— Et vous demeurez, je crois, quai des Augustins ?

— Oui, madame, mais je n'y suis jamais. Je passe ma vie aux bureaux du *Monde féminin*... Au revoir. Excusez-moi...

Noël, tout près, a entendu la fin de la conversation. La vieille dame, en s'éloignant, tourne la tête : elle voit un jeune homme qui serre la main de Josanne et qui embrasse le petit garçon.

« Hé ! hé !... — pense-t-elle, — cette petite madame Valentin !... »

— Vous ! vous, enfin !... Vous êtes là et voilà votre fils !... Je n'en crois pas mes yeux. Parlez, parlez donc !... Dites-moi que c'est vrai...

La voiture roule dans la rue de Rennes. Claude, sur les genoux de Noël, se tient coi. Et Josanne regarde l'ami qu'elle

aime, comme s'il avait un peu changé depuis qu'elle l'aime d'amour... Comme il est brusque et tendre, et impatient! Comme il lui plaît, avec ses yeux émus et sa voix impérative!... Vraiment, elle ne sait que lui dire... Elle le considère avec une sorte de crainte enfantine et de respect...

— Eh bien?... C'est tout?...

— Mon ami...

— Vous êtes contente de rentrer chez vous, avec votre Claude?...

— Et de vous revoir... Oui, je suis contente, bien contente, mais si fatiguée!...

— Très fatiguée?

— Très...

— Moi, je n'ai pas dormi... Je comptais les heures!... Vous savez, dix-sept jours d'attente, c'est terriblement long... La première semaine, je me tenais. Je me disais : « Elle a besoin de repos. Elle se soigne; on la dorlote : tant mieux! Je ne dois pas être égoïste... » Mais la seconde semaine! Ah! il était temps que vous revinssiez! J'étais un homme très malheureux.

— Vous avez travaillé?

— Mal.

— Et vu des gens?

— Trop, toujours trop... Je vous raconterai cela... plus tard... Aujourd'hui, je suis tout étourdi de vous revoir. Je ne suis pas éloquent. Je me rattraperai.

Il embrassa le petit Claude.

— Toi, mon bonhomme, tu me plais beaucoup... Tu es gentil : tu n'as pas l'air bête, et tu ressembles à ta maman... C'est vrai, mon amie, votre fils vous ressemble. Il est tout de vous ; il est vous-même, et j'en suis charmé.

Il voit que Josanne a changé de couleur et il s'effraie :

— Vous êtes souffrante?

— Oui. J'ai dû prendre froid, cette nuit. Je ne pouvais pas dormir; je suis restée à la fenêtre. La nuit était si belle!...

— Très belle. Je me suis promené sur les quais. Je suis allé jusque devant votre maison... Mais vous êtes toute pâlotte, ma pauvre amie! Cela me navre.

Il regarde Josanne avec des yeux si beaux d'amour et

d'inquiétude qu'elle sent toute son âme aller vers lui. Elle veut le rassurer, Noël l'interrompt :

— Vous n'êtes pas gaie, je le sens... Vous avez eu un chagrin, grand ou petit?... Dites... cette personne qui est descendue de wagon en même temps que vous, c'est une amie de votre tante ?

— Non, c'est la femme d'un négociant en soieries, cousin de M. Malivois... Et M. Malivois était l'ancien patron de mon mari... J'ai donné, naguère, des leçons de piano à la fille de cette dame...

— Et vous la voyez encore?... Il ne me semble pas que vous m'ayez jamais parlé d'elle...

— Je l'ai rencontrée par hasard. Je ne l'avais pas vue depuis trois ans.

— Et vous avez parlé du passé, naturellement?

— Naturellement...

— Et cela vous a rendue triste... Ne le niez pas... Moi qui me promettais tant de joie de notre réunion, j'ai eu, en vous voyant, l'intuition, la certitude que vous étiez préoccupée d'autre chose, et que ce moment si doux était gâté... Je n'osais pas vous interroger, d'abord. Mais mon inquiétude a été plus forte que ma volonté de discrétion... Vous me comprenez, vous m'excusez, Josanne?

C'est la première fois qu'il appelle Josanne par son prénom, et cette familiarité leur paraît, à l'un comme à l'autre, toute naturelle. La jeune femme répond :

— Je ne nie pas. Vous avez bien deviné... Oui, madame Grancher m'a parlé d'un temps lointain où j'étais bien malheureuse et...

Elle achève, plus bas, comme à regret :

— Et bien folle...

Noël a un tressaillement léger.

Il fait :

— Ah !...

Ses yeux clairs se durcissent. Il tourmente sa moustache, et il murmure :

— Vous m'avez promis de me dire... bientôt... l'histoire de ce temps-là... Oh ! pas maintenant... Il faut vous reposer, vous installer, reprendre votre vie... notre vie... et puis, un

jour, un jour tout proche, où nous serons l'un près de l'autre, paisibles, en confiance, vous me raconterez...

— Oui... comme vous êtes délicat, Noël!... Je suis si touchée!... Bientôt, oui...

— Cela vaudra mieux... parce que... moi aussi... j'ai des choses à vous dire...

Le fiacre s'arrête quai des Augustins...

XXV

— Ces deux tours, là-haut, dans le lierre, c'est le château de Chevreuse? — demanda Josanne.

Noël répondit :

— Oui... Nous descendons, voulez-vous? La voiture ira nous attendre au bout du village, et nous grimperons le coteau. La vue est merveilleuse, paraît-il... Mais vous êtes encore fatiguée...

— Pas du tout.

— Vous l'étiez, hier, avant-hier, et, ce matin même, en arrivant à la gare, vous aviez une petite figure tirée qui m'a donné des remords... J'avais envie de remettre la promenade à un autre jour.

— Ah! non, par exemple!... Descendons. Vous êtes sûr qu'il ne pleuvra pas?

— Jamais de la vie! La chance est pour nous. Les dieux nous aiment, et il nous suffit d'être ensemble pour écarter le mauvais sort... Voilà le soleil... et un coin de bleu, entre les nuages... Allons!

La voiture s'éloigna.

C'était un jour sec et brûlant qui sentait la poussière, le foin, les roses. Josanne, dès les premiers pas, sur le chemin en pente raide, fut comme écrasée par la chaleur. Sa jupe de toile blanche, si légère, entravait sa marche; la mousseline de sa blouse lui collait aux épaules. Elle avait un peu de vertige, à chaque mouvement.

La veille et l'avant-veille, elle avait dû garder le lit, pendant que la Tourette, en désarroi, organisait tant bien que

mal la vie du petit Claude. Et Josanne, rétablie, conservait encore une courbature physique et morale qui la rendait moins résistante que de coutume à la fatigue et à l'émotion. Noël voulait-il la ménager ? Voulait-il lui laisser toute l'initiative d'un entretien qu'elle avait cru facile et qui, maintenant, l'effrayait ? Il avait repris, spontanément, le ton de la camaraderie fraternelle. Aucune conversation sérieuse, aucune allusion aux lettres échangées... Josanne, si brave, loin de Noël, éprouvait, devant lui, un effarement singulier, un malaise de pudeur... Elle se disait : « M'aime-t-il d'amour, vraiment ? Ne me suis-je pas trompée sur le sens de sa lettre ? Est-ce l'amitié passionnée, ou la passion ?... Certes, je ne lui avouerai pas que je l'aime !... Je lui ferai, seulement, un aveu que je lui dois, pour éviter toute ambiguïté, toute équivoque, pour qu'il me connaisse, enfin ! Mais rien de plus... rien encore !... C'est si doux, si charmant, d'aimer pour le seul bonheur d'aimer !... Et d'ailleurs, ne dois-je pas gagner le cœur de Noël, lentement, jour par jour, atténuer, effacer en lui la tristesse qui lui restera, de ma confidence ?... Car il aura du chagrin, quand il saura... Mais ce chagrin passera bien vite, et je prouverai à Noël que je mérite d'être aimée, malgré tout... »

Ainsi raisonnait Josanne. Mais elle était, au fond, vaguement inquiète. Il lui venait des scrupules rétrospectifs. Parfois, même, elle se défendait contre son amour, et elle souhaitait s'en tenir à l'amitié passionnée.

Ce trouble de conscience s'apaisait en ce moment, et Josanne se réjouissait d'être tranquille et gaie, comme une sœur très chérie auprès d'un grand frère. A mesure qu'ils montaient, entre les haies vives, les chaumines brunes, les bouquets de bois, la vallée de l'Yvette s'abaissait plus profondément à leur gauche. Ils apercevaient, tout en bas, les rectangles des blés jaunissants, les taches pourpres des trèfles, la houle argentée des seigles, les toits d'ardoise miroitants, l'aiguille d'un clocher et, parmi les rubans dénoués des routes, le panache floconneux d'un train qui s'en allait. Puis le sol remontait, les collines haussaient leurs croupes bleues, d'un bleu opaque, violacé par les ombres flottantes des grands nuages qui passaient lentement contre le soleil, blancs ou gris, avec des crêtes brillantes.

— Écoutez ! — dit Noël.

Ils s'arrêtèrent. Dans un champ voisin, des petites filles cueillaient des fraises. La plus âgée se mit à chanter. Et sa voix grêle, qui tremblait un peu, s'envolait comme un oiseau fatigué, planait, retombait à fleur de terre.

Elle était si faible, cette voix, qu'à trois mètres de la haie on ne l'entendait plus, et elle semblait chanter pour les herbes modestes, les fleurs dédaignées, les vies végétales qu'une goutte de pluie ranime et qu'étouffe un petit caillou. Et, dès qu'elle s'élevait un peu, elle étendait le cercle de son humble enchantement ; elle allait de Josanne à Noël, de Noël à Josanne, prenant leurs âmes au léger réseau mélodique dont chaque note tissait un fil.

On ne distinguait pas les paroles ; l'air banal rappelait les cadences des vieilles rondes, mais l'air et la voix exprimaient tant de douceur ! la douceur même du paysage aux lignes modérées, aux nuances amorties, baigné de bleu et somnolent sous la menace de l'orage. Noël et Josanne étaient tout imprégnés de cette douceur. Et ils avaient la sensation nouvelle et délicieuse du vrai voyage, l'illusion d'être très loin de Paris, très loin de tout et de tous, — seuls... Autour d'eux, ce n'était plus la banlieue ; c'était la bonne province, la vieille France...

Quand la voix se tut, Noël était tout proche de Josanne...

— Quel dommage ! — dit-il...

— L'enfant nous a vus, peut-être... Elle s'est sauvée...

— Attendons !... Chut !

Ils attendirent en vain :

— Continuons notre route...

— C'est que...

— Vous êtes lasse ?...

— La chaleur, je pense...

Il vit qu'elle était pâle, d'une pâleur de perle, les paupières meurtries, la bouche pareille à une rose décolorée. Elle essayait de rire :

— Je me croyais plus forte... mais je ne monterai pas jusqu'au château...

— C'est ma faute ! Je n'aurais pas dû vous entraîner... Prenez mon bras... Appuyez-vous...

— Mais non... Je n'ai rien. La chaleur m'a étourdie...

Ils coupèrent par un autre sentier, moussu, ombragé de tilleuls en charmilles. Noël disait parfois :

— Je ne marche pas trop vite?...

— Non...

Il osa même demander :

— Voulez-vous que je vous porte? Je vous porterais fort bien...

Ils retrouvèrent enfin leur voiture.

Josanne murmura :

— Il était temps... Je n'en pouvais plus... Je défaillais.

— Étendez-vous, appuyez-vous... Otez votre chapeau qui vous gêne... On va rabattre la capote... Et vous, cocher, allez rondement! Nous déjeunons à Dampierre.

Les yeux fermés, elle abandonnait sa tête en arrière. Entre ses cils, elle apercevait des arbres, des maisons, un château, des murs, une grille, images fragmentaires qui défilaient, interrompues par des espaces d'ombre lorsque les paupières de Josanne s'abaissaient tout à fait.

Elle ne savait pas que Noël la tenait contre son épaule. Elle sombrait dans la douceur et la langueur, perdant toute notion du temps et de la distance. A Dampierre, elle fit un effort pour se ranimer, et, voyant la tête de Noël si près de la sienne, elle rougit et se redressa.

— Oh! pardon... Je...

Il n'écouta pas ses excuses, et ne parut soucieux que de sa santé.

— Il y a des chambres, ici : montez vous reposer... Nous reprendrons le premier train...

— Mais...

— Je vous en prie, Josanne!

Elle obéit, comme elle faisait toujours, n'ayant plus de volonté que la volonté de cet homme.

Dans la petite chambre aux rideaux de serge rouge, elle dégrafa son corset, mouilla ses tempes d'eau fraîche et s'étendit sur le lit. Elle entendait Noël qui causait avec l'hôtesse, dans la cour. Il commanda le déjeuner... L'hôtesse dit :

— En attendant, si vous alliez voir vot' dame?...

Josanne, à ces mots, se hâta d'agrafer sa blouse et de tirer sa jupe sur ses pieds. Puis elle se moqua d'elle-même :

« Suis-je sotte !... Jamais Noël n'oserait... »

En effet, il recommandait qu'on laissât madame bien tranquille.

— Elle a besoin de repos... Envoyez-lui votre servante, dans un moment...

— Oh ! si elle veut quelque chose, elle n'a qu'à sonner. On lui a monté déjà de l'eau de mélisse et du sucre.

Évidemment, l'hôtesse s'étonnait que le jeune homme fût si indifférent pour « sa dame ». Josanne s'était rejetée sur l'oreiller. Elle pensait :

« Noël est si délicat ! Il ne se croit point le droit d'entrer dans cette chambre... »

Elle l'imagina, assis près du lit, comme un mari ou un amant, et disant de tendres paroles qui encouragent... Mais, au seuil de la chambre de Josanne, les « privilèges de l'amitié » s'anéantissaient. Josanne se dit :

« Plus tard, peut-être... Oh ! comme ce serait plus doux ? »

L'amitié — même passionnée — lui parut froide, incomplète, impuissante à donner la plénitude du bonheur : — car le bonheur, pour la femme, c'est, avant tout, la vie à deux, l'amour, l'intimité, la présence perpétuelle du compagnon qu'à tout instant de jour et de nuit on peut toucher de la main tendue.

Rhabillée, Josanne descendit. Le déjeuner était prêt, dans une salle à manger pseudo-gothique. Noël parla gaiement, de choses banales, comme s'il eût désiré amuser Josanne et non pas l'émouvoir. Elle s'irritait un peu de cette réserve volontaire, et un sentiment obscur, léger dépit, coquetterie inconsciente, inquiétude amoureuse, l'enhardissait...

Elle refusa de rentrer à Paris, déclara qu'elle était tout à fait bien portante et qu'elle voulait voir les Vaux-de-Cernay.

Dans la voiture, elle s'accommoda sur les coussins, et, sans attendre le conseil de Noël, elle enleva son grand chapeau. La capote rabattue les abritait de la poussière. Le sol surchauffé réverbérait le ciel ardent.

— Mon amie ?

— Mon ami ?

— Ce n'est pas un mensonge ? vous êtes mieux ?

— Beaucoup mieux.

— Vous ne pouviez pas être malade, aujourd'hui.

— A cause de votre chance !...

— Notre chance, Josanne !

— Non ! la vôtre... Tout vous réussit. Partout où nous allons, les gens et les choses vous font accueil. D'un mot, vous imposez votre volonté, vous dissipez la méfiance, vous éveillez la sympathie. vous créez le bonheur. Les filles d'auberge sourient en vous servant ; les cochers vous adorent... Tenez, ce vieux qui nous a conduits, dès la première minute vous avez fait sa conquête : j'ai vu ça...

— Vous avez vu ça !... Comme c'est gentil !... Je le couvrirai d'or, ce vieux ! Il a une si bonne figure !... D'abord, tout me semble beau et bon, aujourd'hui.

— Mais moi, je suis bien ennuyeuse... Une femme, c'est toujours détraqué.

— Une femme, c'est fait pour être protégé, soigné, aimé... Soyez femme, sans honte, soyez faible, soyez même un peu douillette. Vous dépenserez votre énergie avec les autres. Avec moi, vous vous reposerez, vous vous laisserez vivre... comme ça !... Vous êtes bien ?... Vous n'avez pas trop chaud !... Pas mal à la tête ?... Vous riez !... Tant mieux !... Je suis bête avec mes questions !

— Vous êtes... Ah ! il n'y a pas de mots pour dire ce que vous êtes... bon, tendre, exquis... Devenez un peu méchant, dites !...

— Pourquoi ?

— Parce que je vais faire comme le vieux cocher, comme tout le monde... Je vais vous adorer !

— Je l'espère bien !... Ce serait réciproque, car, moi, je vous adore depuis longtemps, vous le savez !

— Non, je ne le sais pas.

— Pas du tout ?

— Pas assez.

Il avait parlé en riant, — d'un rire qui n'était pas très sincère, qui s'attendrissait. Et Josanne avait répondu si gravement qu'il en eut l'âme remuée. Le matin même, il s'était répété ce qu'il se disait depuis le retour de Josanne : « Je suis sûr de moi, mais je ne serai pas sûr d'elle tant qu'elle ne m'aura pas ouvert tout son cœur... Qu'elle parle d'abord ! Qu'elle me donne cette preuve de confiance... »

Il balbutia :

— Mais... vous ne savez donc pas ?...

Elle avait repris sa pose lassée. Sa tête penchait sur l'épaule de Noël. Il contemplait la frange noire des cils, la ligne nacrée des dents et le cou nu, et la gorge qui gonflait la mousseline, — une gorge très jeune, libre au-dessus du corset bas. Des carrés de dentelle incrustée révélaient la chair mate et blanche qui devait être douce au toucher comme la pulpe des fleurs... Et cette vision, ce contact imaginé, la ligne si jolie du corps de Josanne, troublaient Noël, malgré lui. L'amie, l'amante idéale, que ses rêves les plus ardents effleuraient à peine, devenait une femme, — la femme...

Et ce trouble, encore chaste, qui n'était pas le désir précis d'une caresse, mais le besoin d'être près, tout près de ce qu'on admire et de ce qu'on aime, ce trouble grandissant gagnait Josanne... Et il s'y mêlait l'effroi sacré du mot que Josanne ne voulait pas dire, que Noël ne voulait pas dire, et qui était dans leur esprit à tous deux, sur leurs lèvres à tous deux... l'effroi du mot qui, prononcé, allait changer deux existences !

Mais une force irrésistible fut en eux... La main de l'homme chercha la main de la femme, le front de la femme s'inclina sur la poitrine de l'homme... Josanne se sentit rouler, dans le grand torrent de l'instinct, dans le courant de la vie universelle... Elle eut peur, encore... puis du tourbillon de ses pensées et de ses désirs obscurs émergea le souvenir lumineux d'un rêve : le jardin fleuri, les violettes, Noël sur le banc, et l'étreinte, et le baiser...

— Josanne !

— Non !

— Josanne !... Je le veux !... Regardez-moi !

Le cocher se retourne, à demi :

— Nous y v'là !

— Où donc ?

— A Cernay. Vous voulez-t-y pas voir les cascades ? Y a un sentier, à droite, tout le long de l'eau... Et puis, y a le moulin, et l'auberge à Léopold... Moi, j'irai jusqu'à l'auberge à Léopold...

— Descendons !

— Ce n'est pas très prudent, Josanne... Vous êtes fatiguée...

Elle ne l'écoute pas, elle saute sur la route, pendant qu'il donne ses ordres au cocher. Elle court, elle suit la pente du ravin, parmi les châtaigniers et les chênes, blanche dans le demi-jour glauque qui baigne les troncs trapus, les rochers gris. La mousse spongieuse, d'un vert velouté, amortit ses pas. Des racines arc-boutées contre le sol retardent sa fuite légère. Elle va, laissant traîner sa jupe, les bras étendus, longue, svelte, agile, silencieuse. Et elle s'arrête, comme une colombe se pose, dans un large creux de rocher où s'amassent des feuilles mortes.

Noël la rejoint. Elle met ses mains sur ses yeux ; elle respire lentement, profondément, si oppressée !...

Noël lui dit :

— Quoi ?... Vous ne voulez plus me regarder ?... Regardez-moi ! les yeux dans les yeux ! Il le faut !... Je veux que vous me regardiez, Josanne !

Il lui saisit les poignets, la retient, fascinée, sous son regard clair.

— Oh ! mon ami... Par grâce... Croyez-moi... Je...

— Prenez garde, Josanne ! prenez garde à ce que vous allez dire... Si vous vous trompiez !... Si, demain ?... C'est trop grave !... Êtes-vous sûre de vous ?

Impérieusement, il répète :

— Êtes-vous sûre, sûre ?... J'ai un tel besoin de certitude !... Je voulais attendre, vous éprouver, parce que vos réserves, vos réticences avaient mis en moi un doute... Mais je suis à bout de forces ! Oh ! je vous en supplie, soyez clairvoyante, soyez sincère !... Cherchez en vous, cherchez bien, s'il n'y a rien... rien que...

Elle se tait ; elle se recueille. Sa pensée descend dans le mystère de l'âme, dans l'ombre, dans l'ombre... Et Noël voit cette pensée qui remonte, qui affleure au jour, dans les prunelles de Josanne.

Elle murmure :

— Rien... rien... Noël ! Je vous le jure... il n'y a rien de vivant en moi que le présent... vous...

Et, dans un souffle qui expire, tout bas, elle achève :

— L'amour...

Comme ils sont pâles et tremblants ! Josanne s'appuie au rocher. Ses pieds, mal assurés, foulent les feuilles sèches dont on entend le bruissement soyeux. Des taches de soleil dansent sur sa robe. Elle reprend :

Je ne voulais pas parler si tôt... Mais... j'ai été surprise... Je n'ai pas su cacher mon émotion... Pourquoi?... Je l'ignore moi-même... Ah ! si près, si près de vous, comment aurais-je pu dissimuler ce que vous saviez déjà, Noël?... car vous le saviez, dites ?... Et j'étais sûre de moi autant, plus que de vous...

Sa pâleur se colore un peu. Sa bouche contractée se détend dans un sourire craintif. Mais Noël, dominé par l'idée secrète et fixe qui le torture, Noël broie les mains de Josanne, la presse contre le rocher.

— Le présent !... Je veux croire que le présent est à moi, Josanne ! Je veux croire que vous m'aimez, et que vous êtes loyale... Mais il y a...

— Quoi ?

— Le passé...

— Noël !

— Le passé que je devine... Hélas ! je n'attendais pas de vous ces paroles d'amour, avant la confidence que vous me promettiez, que vous me deviez, que j'eusse accueillie avec douceur et tristesse, oui, quelle qu'elle fût... Et alors seulement je vous aurais dit...

Elle jette un cri :

— Mon Dieu !... Qu'ai-je fait !... Quelle imprudence affreuse !... Cet aveu d'un si grand malheur, d'un si grand mal, comment l'accueillerez-vous?... Oh ! mon Dieu !... mon Dieu ! qu'ai-je fait ?

— Josanne, mon amie, ne tremblez pas, ne pleurez pas... Ma Josanne !

— J'étais si sensible à tout, si nerveuse, et c'était un tel bonheur d'être près de vous !... J'ai perdu la tête. Je me suis trahie... Et, tout à coup, là, vous avez montré tant de violence !...

— J'ai eu tort, je vous demande pardon... Mais ne pleurez donc plus !... Cela me fait une peine affreuse... Voyez, je suis calme, maintenant... J'ai perdu la tête, moi aussi, et je n'ai pas su maîtriser mon angoisse... Ah ! si vous saviez !...

— Quoi, Noël ?

— J'ai souffert, depuis trois jours, tellement !... Je ne savais plus si j'allais vers un triomphe ou vers un désastre... Et quand j'étais chez vous, si paisible en apparence, et que je vous demandais de vos nouvelles, tout mon cœur criait : « Parlez ! parlez ! oh ! parlez vite !... » Et vous étiez si souffrante que je n'osais pas vous interroger... Je m'en allais avec une rage, des larmes même, que vous ne soupçonniez pas...

— Hélas !

— Je m'étais promis que ce serait pour aujourd'hui, mais, lorsque vous êtes arrivée, à la gare, j'ai pensé : « Il faut lui épargner toute émotion, qu'elle-même choisisse son heure ! » Et je m'efforçais de paraître joyeux... Pourtant, sur la route du château, pendant que la petite fille chantait, j'avais l'âme bouleversée de tendresse... Et j'étais très malheureux !

— Ah ! Noël ! Est-ce possible ? Vous avez souffert par moi qui vous aime tant !... Pourquoi m'avez-vous aimée ?... Je ne méritais pas...

— Voyons ! calmez-vous !... Vous êtes si faible encore !... Je ne veux pas vous tourmenter en vous interrogeant... Ce soir, oui, ce soir, nous causerons... Mais ne pleurez plus, je vous le défends ! Et puis venez ! ne restons pas là... marchons... Nous ne savons plus ce que nous faisons, ni l'un ni l'autre...

Il l'entraîne. Elle ne cesse de gémir : « Qu'ai-je fait ? » Il la voit malade d'émotion, prête à sangloter pour un mot, pour un geste de lui qui ressemblerait à un blâme.

— Chut !... chut !... — dit-il. — Nous rentrerons à Paris vers sept heures... Et ce soir, j'irai chez vous. Nous serons calmes, sages, doux à nous-mêmes, et vous verrez, mon amour, comme tout sera simple et facile. Est-ce que votre ami vous fait peur ?... Il peut tout comprendre, tout excuser, tout, — sauf un manque de sincérité. Et vous êtes très sincère...

— Je le serai...

— La sincérité, Josanne, c'est la règle de ma vie. Je me suis imposé de ne jamais mentir, et, quand j'ai failli à ce devoir, je me suis senti humilié et diminué... Et c'est pourquoi, je vous ferai, moi aussi, moi d'abord, ma confession. Vous me connaîtrez avec mes faiblesses. Oh ! rien de bien

grave... mais enfin, je ne suis pas l'ami parfait, le chevalier sans peur et sans reproche que vous avez cru rencontrer, peut-être... Il y a, dans mon passé d'hier, des choses que je vous ai tues... des faiblesses, — c'est le mot, — de sottes faiblesses qui n'altéraient pas le grand, le pur, le profond amour que je donnais à vous seule... J'avais un secret pour vous. Je n'en aurai plus désormais. Nous serons nets, limpides, transparents l'un pour l'autre... Et vous m'accepterez, tel que je suis, avec indulgence, puisque vous m'aimez.

— Et vous, Noël, m'accepterez-vous telle que je suis ?

— Oui, d'avance, et les yeux fermés...

— Ah ! comme je vous aime !

— Dites-le-moi encore !

— Je vous aime...

— Encore... encore !... toujours !...

— Je vous aime, je vous aime, je vous aime...

Apaisés, enlacés, ils vont, dans l'ombre verte, sur la verte mousse. Le sentier côtoie la petite rivière qui luit et glisse, écumeuse dans les remous, argentée sur la pente des barrages, sombre comme une sombre émeraude dans la coupe noire des rochers. Le ravin s'ouvre, s'élargit en vallée pour contenir des prairies, des maisons, un étang couleur d'étain. Et le ciel reparaît, avec des trouées blanches, des flèches de rayons, des nuages en boule qui pèsent sur l'outremer des collines.

L'auberge est là. Il faut pousser la barrière, traverser le potager où fleurissent des pavots rouges et roses. Voici les tables sous les tonnelles, la maison, la salle décorée de peintures. Les mouches bourdonnent dans les rideaux. Une odeur de bière flotte...

La voiture attend, dans la cour, sous les acacias poudreux. Le patron de l'auberge, le cocher, des maçons, font la causette... Ils saluent Noël et Josanne. Et le patron de dire :

— Pas la peine de vous presser, m'sieur et dame... Reposez-vous encore, à la fraîche...

— Mais le train de cinq heures et demie ?...

— Il ne partira point sans vous, l'train !... Des siècles, je vous dis que vous avez des siècles devant vous !

Noël sourit à sa compagne :

— Des siècles, soit !...

— On voit bien que vous êtes jeune ! — dit l'hôtelier avec une intention galante... — Vous ne trouvez pas le temps long...

Noël et Josanne rient encore.

— Donnez une bouteille de votre meilleur vin, patron, — dit Noël, — et buvez à notre santé, avec tous ces braves gens.

Le vin apporté, tous boivent :

— A vot' santé, m'sieur et dame !

Le cocher attelle son cheval, et le patron, qui a du flair, s'approche des jeunes gens... Il vante la beauté du pays, l'air vif, les poissons de l'étang...

— Et puis, quand on veut rester quelques jours, j'ai de gentilles chambres... Il faudra revenir, m'sieur et dame.

— Sans doute... sans doute ! — dit Noël...

Et il n'ose pas regarder Josanne qui rougit.

On repart. Le vieux cocher essuie son front, sifflote et prend bien soin de ne pas se retourner. Il a l'expérience de ces promenades et il a compris tout de suite que « ces deux-là, c'est deux qui s'aiment bien... »

Des champs, des prés, un plateau, des collines éventrées par des carrières jaunes, les ruines d'une abbaye, une allée entre des murs de parc, une clarté blanche et brûlante qui tombe. Mais Noël et Josanne ne voient plus, ne parlent plus. Ils ne perçoivent rien du monde que l'atmosphère embrasée, l'odeur sucrée des acacias, le roulement doux qui les emporte, aux bras l'un de l'autre... Et leur premier baiser les laisse éblouis, comme si toute la flamme du jour torride avait passé dans leur sang.

XXVI

A Chevreuse, dans la cour de la gare, Noël prit le bras de Josanne d'un geste familier :

— Manquons le train ! Dînons ici...

La poussière dorée enveloppait la voiture, au loin, sur la route. Le ciel d'ouest avait ces colorations chaudes et fauves qui précèdent le couchant.

Noël répéta sa prière :

— Dites, ma Josanne, nous restons ?...

Une dame en deuil et ses filles qui portaient des bouquets flétris, un monsieur coiffé d'un panama, assis tous quatre sur un banc vert, jetèrent au couple un regard de blâme.

— Noël ! vous êtes scandaleux ! Je ne vous reconnais plus. Laissez mon bras... Ces gens...

Josanne se fâchait pour la forme, mais la joie de Noël la ravissait, et cet air de maître et d'amant qu'il affectait avec elle.

— Ah ! ma chérie, je suis fou. J'ai la fièvre. Je ne vois plus rien ; je ne sais plus rien... Allons-nous-en bien loin, voulez-vous ?

— Hélas ! mon ami, il faut que je rentre à Paris, pour dîner. La Tourette s'en va tous les soirs, dès huit heures...

— Eh bien, elle s'en ira !

— Et Claude, mon petit Claude ? Il ne peut pas rester tout seul.

— Vous pensez à Claude, à la Tourette... Et moi ?

— Égoïste !... Non, ne vous fâchez pas... Ah ! Dieu ! je ne me plains pas que vous soyez exigeant !... Je vois si bien que vous m'aimez !

— Oui, vous devez le voir ! Tout le monde le voit ! Je ne m'en cache guère... Je me tiens mal, je déraisonne, je me couvre de ridicule devant ces personnes respectables qui nous contemplent... Et ça m'est égal !...

— A moi aussi !

— Alors, nous restons ?

— Non, mon ami chéri... Nous repartons, et vous irez dîner chez Mariette.

— Sans vous ?

— Sans moi... Je me reposerai ; je me recueillerai, et vous viendrez à huit heures et demie, quand je serai seule.

Elle ajouta, timidement :

— Vous ne serez pas méchant pour moi ?

— Je serai méchant si je ne sens pas que vous m'aimez. Mais si vous êtes, comme en ce moment, tendre, confiante, abandonnée, je serai le plus doux des hommes...

— C'est que... j'ai peur...

— Peur de moi ?

— Non : peur de votre chagrin... Si vous alliez avoir du chagrin !... Vous êtes très violent, et aussi très sensible, très susceptible.,. Je crains d'être maladroite, de vous choquer...

— Ah ! non !... ah ! non !... pas de préambules et de précautions oratoires. Faites-moi crédit de votre confiance, et n'ayez souci que d'être franche avec moi. Je suis irritable et ombrageux, soit ! mais je vous aime, et je suis sûr que vous m'aimez... Ah ! Josanne, la moindre réticence me ferait plus de peine que le plus cruel aveu... J'ai la force de dire la vérité, et la force de l'entendre. N'ayez pas, avec moi, de ces ménagements où il y a toujours un peu de ruse. Je ne suis pas comme les autres, ma chérie... J'ai une conception très particulière de l'amour... Vous seriez moins inquiète, si vous me connaissiez mieux.

Il parlait avec un accent calme et grave, mais sa main ne serrait plus le bras de Josanne, l'éclair de ses yeux s'éteignait.

Noël avait la volonté d'être brave, d'être généreux, d'être doux. Son orgueil même, complice de sa tendresse, lui faisait souhaiter que Josanne l'aimât davantage et l'admirât. Il voulait qu'elle se dît, le lendemain : « Non, il n'est pas comme les autres.,. comme ceux qui m'ont aimée et que j'ai aimés... »

Cette pensée, pourtant, lui était douloureuse... « Les autres... » Qu'y avait-il sous ces deux mots ?... L'imagination de l'amant s'emplit de fantômes...

Pendant le court trajet de Saint-Rémy à Paris, dans le wagon vide, il resta muet, tenant Josanne blottie au creux de son bras. Elle aussi, songeait, et, par moments, Noël disait, avec un peu de colère :

— A quoi pensez-vous donc ?... Parlez ! Je n'aime pas vos silences.

— Je pense à vous.

Quand le train s'engouffra dans le dernier tunnel, elle murmura :

— Nous arrivons, si vite ! si vite !...

Il répondit :

— Si vite !... Il me semblait, au contraire, que nous n'arriverions jamais... Et je voudrais être à demain, je vous l'assure !...

La jeune femme soupira :

— Oui... je serai contente, demain, quand nous nous retrouverons, après cette soirée...

Il l'embrassa longuement, caressant de ses lèvres les tempes, les joues, la bouche, et ces baisers, mieux que des paroles, les fortifièrent tous les deux. A la gare du Luxembourg, Noël descendit le premier et partit, perdu dans la foule.

Il alla jusqu'aux galeries de l'Odéon... Sous ces mêmes galeries, naguère, Josanne avait feuilleté son livre. Il était en Sicile, dans ce temps-là : il espérait que Renée Moriceau viendrait le retrouver... Et Josanne, que faisait-elle ? Qui aimait-elle ?

Son mari ?... Non : d'après ce que Noël savait, d'après ce qu'il devinait, — à travers les propos de Foucart et certaines phrases de Josanne — cette jeune femme d'esprit hardi, de cœur passionné, dans la force de sa jeunesse, n'avait pu aimer d'amour Pierre Valentin. Elle avait ressenti, pour ce malade, une sorte de pitié maternelle. Noël comprenait mal ce sentiment, car il n'avait pas la « religion de la souffrance humaine » et le goût du sacrifice et la folie du dévouement... Et il ne doutait pas que Josanne n'eût fait, hors de son ménage, la secrète expérience de l'amour et de la douleur... Un amant ? — Noël eut un spasme du cœur. — Il essaya de raisonner : « Et quand bien même Josanne aurait eu un amant, elle aurait usé du droit que je ne conteste point, du droit qu'a toute créature de disposer de sa personne... Et elle n'en serait pas moins ce qu'elle est, avec les mêmes qualités, les mêmes vertus, — le mot n'est pas trop fort ! — bonté, désintéressement, courage... A la regarder vivre, chaque jour, je n'ai rien découvert en elle qui ne m'inspirât autant d'estime et de respect que d'affection... Alors ?... » Il avait la gorge serrée. « Évidemment, je n'aurais rien à dire si cela était, mais il y a tout de même des chances, des probabilités nombreuses pour que cela ne soit pas : d'abord, le secret d'une liaison n'est jamais si bien gardé que, dans une crise de passion ou de désespoir, un des amants ne laisse deviner quelque chose... Et, dans cette pétaudière du *Monde féminin*, personne n'a soupçonné Josanne... Foucart m'a dit, maintes fois :

« Elle est vraiment vertueuse, cette petite!... « Et, d'ailleurs, une femme peut avoir une passion, sans avoir un amant... La Princesse de Clèves!... »

Il revit le volume de madame de Lafayette sur l'étagère de Josanne, la reliure précieuse, la date et les initiales : « Souvenir du 4 février 18... M. N. » Et il fut, à la fois, triste et rassuré : « Voilà, sans doute, le mot de l'énigme... Josanne a une conscience délicate et scrupuleuse, et ses audaces de pensée restent théoriques... Elle a aimé, et elle s'est reproché l'infidélité sentimentale qu'elle faisait à son mari. Elle a voulu revivre l'aventure platonique de la Princesse de Clèves, — mais l'homme qu'elle avait choisi n'a pas eu la constance d'un Nemours... Et c'est là « le grand malheur, le grand mal », dont elle reste endolorie... »

Noël se persuada qu'il connaissait le secret de Josanne... Puis un doute lui revint : « Quel roman fais-je là?... C'est absurde! Josanne ne m'eût pas caché, si tenacement, si pudiquement, l'histoire d'un amour platonique. Ah! je dois, je veux m'attendre à tout!... Pourquoi ne puis-je m'empêcher de souffrir?... Je n'étais pas jaloux du mari, ou si peu!... J'aimais l'enfant de ce Pierre Valentin qui est pour moi une ombre, un nom... L'enfant! Josanne l'adore, ce petit! Il l'a sauvegardée peut-être. Elle s'est sacrifiée à lui... Qui sait? l'amour maternel a triomphé de l'autre amour... »

Il sortit des galeries, erra dans les petites rues qui s'entrecroisent entre le boulevard Saint-Germain et les quais. Par moments, son inquiétude faisait trêve : il évoquait l'auberge de Cernay, la voiture, le paysage boisé dans l'or du soleil couchant, et le souvenir du baiser lui arrachait une exclamation... Il avait envie de crier tout haut : « Elle m'aime! Elle m'aime!... » Puis l'angoisse le tenaillait de nouveau, et il gémissait tout bas : « Comme je l'aime, hélas! comme je l'aime! »

Chez Mariette, il ne put manger. Les yeux fixés sur sa montre, il commençait de fumer des cigarettes qu'il laissait éteindre à tout instant.

A huit heures, il s'en alla, et à peine fut-il dans l'escalier de Josanne qu'il redevint très lucide, comme il était aux heures graves de sa vie.

Josanne elle-même lui ouvrit :

— Je suis seule.

— Et Claude?

— Il dort. Venez!

Il la suivit à travers la salle à manger sombre, jusque dans le salon. La lampe brûlait. Une porte entr'ouverte laissait voir la tenture rose du cabinet de toilette où dormait l'enfant. Parfois on entendait le petit souffle régulier, le bruissement du matelas en balle d'avoine.

— Mon amie, ma chérie !

— Ah ! mon Noël !

Elle s'était jetée contre lui, les bras à son cou, et l'étreignait de toutes ses forces, comme pour le pénétrer de son amour, à elle, de sa volonté, à elle... Puis elle dit :

— Mettez-vous là !

Elle l'obligea de s'asseoir sur le divan tandis qu'elle s'asseyait à ses pieds, la tête levée d'un air d'imploration, d'humilité amoureuse. La lampe répandait un crépuscule faiblement coloré de rose. Un tramway passa.

Ce fut Noël qui parla le premier :

— Écoutez, ma chérie...

Il raconta sa vie... Il avait eu, depuis dix ans, beaucoup de liaisons passagères, plus ou moins amusantes, plus ou moins touchantes, souvent jolies, tristes parfois, mais dont aucune n'avait marqué une trace profonde sur son âme et dans sa mémoire... Bien qu'il ne fût pas méchant, ni « rosse », quelques femmes avaient souffert par lui. D'autres l'avaient fait souffrir...

— Mais tout cela, voyez-vous, c'était peu de chose, bien peu de chose!... Ivresse légère des sens, jeu d'imagination, mirage sentimental... Et, même quand je me disais : « C'est l'amour! » je ne réussissais pas à me tromper moi-même. Je n'étais pas en confiance auprès de celles que je croyais aimer... Je n'aurais jamais eu l'idée de leur confier mes projets, mes ambitions, mes déboires... Non, jamais!... Tandis que lorsqu'on aime, on se donne, on se livre, on se montre tel qu'on est, on dit tout... Ah! l'amour, la grande émotion, l'éblouissement, le vertige qui fait chavirer l'orgueil et la volonté, je n'avais jamais connu ça!

— Alors, c'est moi, la première...

— Oui, c'est vous...

— Mais pourquoi?

— Je ne sais pas... J'ai eu, à Florence, un pressentiment, le soir où j'ai reçu votre lettre... Je vous ai raconté cela, souvent... Et, plus tard, quand j'ai ouvert la porte du petit bureau où vous m'attendiez, ça a été une des grosses émotions de ma vie.

— Vous étiez auto-suggestionné!

— Vous êtes entrée : une grande jeune femme en robe de deuil...

— Qui ne ressemblait pas à la figurine de Ghiberti !...

— Qui ne ressemblait à personne... Vous m'avez tendu la main... Vous vous êtes assise... La lampe éclairait votre corsage, votre chaîne de jais, vos mains... Vos dents brillaient... Vos joues pâles devenaient roses... Vous vous êtes penchée, et j'ai vu que vos yeux étaient bleus... Et je n'ai pas su, vraiment, si vous étiez belle ou pas belle : vous étiez vous !

— Oh! parlez-moi encore, Noël! Cela me fait tant de bien... Cela m'encourage!... Alors vous m'avez aimée tout de suite?

— Je ne me suis pas dit : « C'est le coup de foudre! » Non... mais j'étais heureux, timide, et, après, je ne faisais que penser à vous. J'inventais des prétextes pour vous revoir, et je ne craignais pas d'être importun, puisque je vous aimais... Les convenances, je les oubliais! Je vivais avec vous, dans l'extraordinaire, et cela me semblait si simple, si naturel!

Josanne murmura :

— Oui, c'était bien doux... Et, moi qui essayais de me défendre, je me prenais, peu à peu, au charme de l'amour, à votre charme...

— Pourquoi vous en défendre ?

— Mais parce que... Achevez d'abord! Vous m'avez tout dit?

— Pas tout...

— Ah !

— Je veux vous dire encore que je ne suis pas...

— Le chevalier sans peur et sans reproche?...

— Oui. Je n'ai pas commis de bien grands crimes : je n'ai pas séduit des jeunes filles et abandonné des enfants naturels ; je n'ai pas détourné de ses devoirs la femme de mon meilleur

ami, mais... mais... j'ai été égoïste, parfois, léger, et jamais fidèle... J'ai causé des chagrins plus ou moins profonds; j'ai commis, hélas! de petites cruautés, de petites lâchetés, pour éviter l'agacement des récriminations... Il y a eu des lendemains de conquête où je n'étais pas gai; des lendemains de rupture où je n'étais pas fier de moi... Ah! comme, à le remuer devant vous, tout mon passé m'apparaît banal, médiocre... Hier encore... pendant que vous étiez à Chartres, pendant que vous m'écriviez ces lettres délicieuses, je me laissais presque reprendre... L'ennui, la solitude, l'occasion... Ah! quelle mélancolie!... J'ai revu, plusieurs fois, une femme que je n'aime pas, que je n'ai jamais aimée...

— Et qui était, cependant, votre maîtresse?

— Oui... Une liaison rompue et reprise sans bien savoir pourquoi... Je me disais : « Ça n'a pas d'importance... » Mais c'est fini, je vous jure... J'ai brisé tout net...

— Quand?

— Le lendemain de votre retour...

Josanne murmurait :

— Pendant que j'étais à Chartres... la semaine dernière... Ah! je comprends vos lettres, maintenant!...

Et, tout à coup, elle pleura.

— Ne pleurez pas, mon aimée, ne soyez pas jalouse! Il n'y a pas de quoi...

— Je n'ai pas le droit d'être fâchée.., mais cela me fait du chagrin, tout de même...

Il la consola. Il lui répéta qu'il l'avait aimée, elle, elle seule, d'un amour fervent, inquiet, jaloux, avec une simplicité d'enfant, un enthousiasme d'adolescent, une patience de sauvage... De toutes ses forces, il avait voulu conquérir l'âme qui se donnait et se dérobait! Que de ruses pour saisir la pensée de Josanne au moment même où cette pensée se formait! Que de pièges involontaires dans une question, dans une allusion banale!... Quelles alternatives de doute et de confiance!... L'inquiétude de Noël avait dompté son désir...

Cependant il avait souffert de voir son amie dans ce milieu un peu équivoque du *Monde féminin*... Elle subissait les rebuffades de madame Foucart et les familiarités de Flory; elle allait chez toute sorte de gens qui la recevaient sans beaucoup

d'égards ; elle économisait sur son modeste gain, portait des robes de l'an dernier, dînait chez Mariette et voyageait en troisième classe... Et Noël ne pouvait l'aider, lui rendre la vie plus facile, ouatée de bien-être, fleurie d'un peu de luxe...

Josanne protestait. Noël l'arrêta :

— Chut !... Vous parlerez tout à l'heure...

Et il dit comment il avait eu le désir de tout partager avec elle, de l'épouser...

Elle poussa un cri :

— M'épouser !...

— Certainement... Je ne voyais pas en vous une maîtresse je voyais ma compagne de toujours, ma femme...

Josanne resta stupéfaite... Elle n'avait songé qu'à l'amour, et les paroles de Noël, au lieu de l'emplir toute de joie et de fierté tendre, la déconcertèrent...

Elle appuyait sa joue encore humide sur une main du jeune homme. De l'autre main, Noël lui caressait les cheveux...

— Cela vous déplaît, ma chérie ?

— Oh ! pouvez-vous croire... Mais je n'avais pas fait de projets, moi !... Je ne considérais pas l'avenir...

— Je vous ai tout dit. A vous, maintenant... Ne me faites pas attendre davantage... J'ai un peu d'angoisse, mon amie... mais vous sentez que je vous aime et que je suis très doux...

Josanne frémit de tout son corps. Elle balbutia :

— Oh ! moi... je...

Sa voix était rauque. Elle courbait les épaules comme si elle avait senti peser matériellement sur elle le regard anxieux de Noël.

— Je... je vous ai raconté comment je m'étais mariée... J'aimais mon mari... Oh ! ce n'était pas une profonde passion... c'était un amour de jeune fille... Et, d'ailleurs, Pierre n'avait pas tout à fait les mêmes idées et les mêmes goûts que moi... Malgré ça, nous aurions pu être heureux, avec de la bonne volonté... mais vous savez qu'il devint malade, très malade... Et la souffrance changea son caractère...

— Je le sais... Vous me l'avez dit, et d'autres m'en ont parlé...

— D'autres ?

— Foucart... Il m'a répété, plusieurs fois, que vous aviez montré un grand courage, un admirable dévouement.

Elle murmura, en cachant son visage :

— Non ! non !... Ne croyez pas ça !

— Comment ?

— Je n'ai pas été admirable, oh ! non !... Je n'ai pas pu me dévouer entièrement, me sacrifier entièrement... J'étais jeune. J'avais besoin de bonheur... et la vie était si dure, si dure !... Alors...

— Quoi ?... Parlez !... vite !...

— J'ai... j'ai aimé...

Elle attendait un cri, un soupir... Le silence tomba sur elle. Elle sentit la main de Noël se crisper sur sa tempe... Et rien, pas un mot.

— J'ai aimé... de tout mon cœur... Oui, je croyais que j'avais le droit...

Elle s'interrompit, défaillante... Les ongles de Noël entrèrent un peu dans la chair fine... Cette petite douleur, comme un appel, ranima Josanne et, bravement, elle dit :

— Je me suis donnée...

Cette fois, l'homme tressaillit tout entier :

— Ah !... Josanne !... Cela !... Cela que je craignais !... Mon Dieu !...

Et plus bas, comme une plainte :

— Je n'aurais pas cru que cela me ferait tant de mal...

Épouvantée, Josanne se redressa ; elle osa regarder Noël... Il se dominait encore. Il matait sa douleur. Son visage était dur et tendu, son regard fixe. Il mordait sa lèvre...

— Noël !... Ah ! mon Noël, ayez pitié de moi ! comprenez-moi !... Qui peut me comprendre mieux que vous ? Vous ne pouvez pas me condamner ; vous ne pouvez pas me mépriser, vous ! J'ai été faible, parce que j'étais malheureuse... Mais je pensais que je ne faisais de mal à personne et que j'avais bien le droit...

Il la saisit, la souleva jusqu'à lui...

— Est-ce que je vous méprise ? Est-ce que je vous condamne ?... Est-ce que je vous parle de droit ou de devoir ?... Je souffre, voilà tout !... je souffre atrocement... C'est illogique, c'est stupide !... Car, enfin, j'étais préparé... Eh bien ! d'entendre ça, d'être sûr de ça... d'imaginer ça...

Elle gémit, désespérée :

— Noël ! vous ne pourrez plus m'aimer !... Mon Noël, c'est fini... Je le sens... J'ai perdu votre cœur... Et pourtant vous deviez pressentir ce qu'il y avait en moi... ce fond de tristesse... ces souvenirs... Hélas ! j'étais confiante, malgré tout, en votre justice, en votre indulgence... Je connaissais vos idées, qui ne sont pas celles des autres hommes... Je me répétais des phrases de vous, qui me rassuraient...

Elle éclata en sanglots. Noël la serra contre lui. Elle sentait le halètement de sa poitrine, les coups profonds du cœur, le tremblement des mains qui l'étreignaient. Il soupira :

— Oui... oui... on se croit très fort, très affranchi... On parle de ces choses, comme on parle de tout — du malheur, de la maladie et de la mort même ! — légèrement... Et puis, quand on découvre la réalité sous les mots, on se révolte et on souffre comme une brute...

— Ah ! Noël, je souffre plus que vous !

— Je me doutais, oui, de... ce que je sais, à présent... Mais dans le doute il y a encore un espoir... Je me payais de raisons vaines... Au fond, je pensais : « Ce n'est pas vrai !... Elle n'a pas pu... »

Soudain, il se leva, respira péniblement, comme un homme qui étouffe... Et il se mit à marcher, dans la longue pièce, allant, revenant, de la fenêtre à la porte... Par moments, il passait sa main sur son front, sur ses yeux... Josanne, à genoux contre le divan, ne bougeait plus, interdite...

Il revint vers elle, se rassit, pour l'interroger :

— Vous vous êtes donnée !... Mais quand, mais comment ?... Pas du premier jour, je suppose !... Alors, vous le connaissiez depuis longtemps, cet homme que vous aimiez ?... Il allait chez vous !... C'était l'ami de la maison, naturellement !...

— Non... je l'avais rencontré, ailleurs... chez... une dame... Il n'était pas reçu chez moi...

— Et vous l'aimiez ?...

— Oui...

— C'était un grand amour ?... Comme le nôtre ?... Non, dites, ce n'était pas de l'amour ? Un caprice... une faiblesse... une curiosité... ?

— Oh ! Noël !... Pas cela, je vous jure !... J'étais sincère et c'est mon excuse... J'aimais...

Il eut un geste de rage. Puis, de nouveau penché vers Josanne, il reprit plus âprement :

— Il vous a quittée ?

— Oui.

— Il y a longtemps ?

— Deux ans.

— Et depuis... ç' a été fini ?... Vous ne l'avez jamais revu ?

— Deux fois, par hasard... l'hiver dernier...

— Où ?

— Dans la rue...

— Il vous a parlé ?

— Oui.

— Et vous avez consenti à l'écouter ?

— Oui... parce que...

— Parce que vous l'aimiez encore !

— Je ne sais pas... Mais depuis que je vous connais, Noël, jamais...

— Enfin, c'est fini dans votre vie, fini dans votre cœur ?... Il ne reste aucun lien, aucun souvenir...

En prononçant ces mots, il vit que la figure de Josanne se décolorait, se creusait, devenait pareille à la figure d'une femme qui va mourir... Une pensée imprévue, terrible, fulgura dans son esprit, l'éclaira d'une sourde et brusque lueur. Il cria :

— Josanne ?...

Elle étendit le bras vers le cabinet où dormait Claude, et elle murmura :

— Il reste... mon petit garçon !

Et elle ne supplia point, elle ne sanglota point ; sa tête glissa des genoux de Noël au bord du divan. Son corps plié, prosterné, fléchit lentement, s'affaissa, sembla disparaître...

Elle n'était pas évanouie, mais elle avait la sensation de s'être suicidée et elle s'étonnait de vivre encore. La voix de Noël venait à son oreille comme à travers des épaisseurs d'eau... Elle s'aperçut qu'il la soulevait, qu'il l'étendait, qu'il lui mettait un coussin sous la tête... Ses cheveux défaits chatouillaient ses cils... Une épingle piquait sa nuque. Elle ouvrit enfin les yeux, et pleura.

— Allons ! — dit Noël, — calmez-vous, ma pauvre Josanne...

Elle continua de pleurer, sans mouvement. Noël recommença de marcher par la chambre. Une chaise le gênait. Il l'écarta. De temps en temps, il balbutiait une phrase qu'il n'achevait pas...

Le petit Claude, troublé dans son sommeil, appela :

— Maman!...

Josanne fut debout, tout de suite, mais elle hésitait... Noël lui dit :

— Eh bien?... Pourquoi n'allez-vous pas vers lui?... A cause de moi, peut-être?... Vous avez tort...

Elle alla jusqu'au seuil du cabinet. L'enfant s'était rendormi. La mère regarda le petit lit, le rideau de mousseline... Appuyée au chambranle de la porte, elle sentit son cœur se fendre et désira mourir.

Noël s'approcha :

— Écoutez, Josanne, il ne faut pas désespérer... Ayez du courage... J'en ai, moi!... vous le voyez bien... Mais je ne suis plus en état de discuter... Le coup a été trop rude!... Il vaut mieux que je m'en aille... Je dirais des mots injustes, blessants, qui nous feraient du mal à tous deux... Et je ne veux pas vous faire de mal...

— Mon Dieu! Où allez-vous?

— J'ai besoin de marcher... Je ne veux pas rester assommé comme ça... Il faut que je remue, que je respire... Demain, oui, demain, après midi, je reviendrai... Je vous jure que je reviendrai... Couchez-vous, tâchez de ne plus penser, de dormir... Vous ne résisteriez pas à tant de secousses... Reposez-vous, je vous en prie, pour l'amour de moi...

— Noël!

— Ne me retenez pas!... La fatigue, quelquefois, engourdit le cerveau... On souffre moins... Allons, au revoir, Josanne!

... Il était parti! La lampe baissait. Un coussin du divan gisait à terre, et Josanne, debout, les bras pendants, immobile, écoutait les pas qui s'éloignaient...

MARCELLE TINAYRE

(A suivre.)

LETTRES

DES

ANNÉES ROMANTIQUES[1]

XVII[2]

A SON PÈRE

Florence, 2 mars 1831.

Je n'attends pas le terme de mon voyage, mon cher papa, pour vous en donner des nouvelles. Comme je le craignais, notre capitaine n'est parti de Marseille que deux jours après celui qu'il avait indiqué. Après avoir enfin mis à la voile, le brick sarde sur lequel je me trouvais, avec une dizaine d'Italiens parlant tous français, a demeuré toute une journée en panne, faute de vent ; puis nous avons cheminé tout doucement pendant huit ou neuf heures et le calme plat est revenu nous assommer : — nous en devions être vigoureusement dédommagés ! — Quoi qu'il en soit, pour une traversée de Marseille à Livourne on demeure quatre ou cinq jours avec le plus médiocre temps et nous en avons mis onze, tantôt à cause du calme, tantôt à cause du vent contraire.

Arrivés dans le golfe de Gênes, nous avons été assaillis par un vent furieux venant des montagnes neigeuses qui bordent

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1903.

2. Berlioz, ayant obtenu le prix de Rome, s'était mis en route, suivant le règlement de l'Institut, au commencement de 1831. Après quelques jours passés dans sa famille, en Dauphiné, il s'était embarqué à Marseille. Nous le retrouvons à l'étape de Florence, toujours en proie à sa passion impatiente pour sa fiancée Camille Moke.

la terre ; nous mourions de froid. Toutefois le vaisseau, que le vent prenait par travers, cinglait assez bien pour notre impatience ; notre capitaine, bonhomme qui n'est pas fort dans sa partie, avait fait mettre hors toutes les voiles, ce qui offrait au vent une telle prise que le bâtiment cheminait horriblement penché d'un côté et nous inquiétait tous fort. Nous avions à bord un jeune capitaine de corsaire vénitien, fort instruit dans son art, qui, voyant la tourmente redoubler, ne cessait de nous dire : « Cet imbécile va nous faire couler à fond, avec toutes ces voiles. »

Toutefois nous en étions quittes pour voir les lames se briser sur le pont, l'inonder et repartir ; mais, la nuit suivante, la tempête a redoublé, et, comme je m'amusais dans la chambre à voir les contorsions des passagers qui voulaient sortir pour vomir et se ruaient les uns sur les autres (je n'ai pas le mal de mer), j'entendis notre corsaire crier aux matelots : « *Corraggio, corpo di Dio! è niente* ! [1] » Je compris de suite que c'était beaucoup, et j'avoue que le cœur commença à me battre d'une horrible manière en voyant la fureur de ce vent de travers donnant dans ces quatorze voiles étendues ; au bout d'un instant, les matelots désespérés commencèrent à murmurer : «*Eh! santa Madonna, è tutto perduto !* [2] » Notre vieux capitaine ne bougeait toujours pas et ne disait mot, quand l'autre s'écrie en italien : « Il s'agit pas de la Madone, sacredieu ! carguez les voiles, ou nous sombrons dans une minute. » Alors quelques autres passagers qui étaient avec moi sur le pont, nous cramponnant comme nous le pouvions aux agrès (car il était impossible de se tenir debout, tellement le plan était incliné), s'écrièrent à la fois : « Capitaine Jermann, prenez le commandement : vous voyez bien que ce vieil imbécile perd la tête. — *Presto, presto! al perrochetto tutti !* [3] » Il était temps : tous ces matelots, jeunes et vieux, se précipitent sur le grand mât, et, pendant qu'ils montaient, un dernier effort du vent nous donne une telle secousse que tous les meubles, ustensiles, malles, etc... qui étaient dans l'intérieur s'écroulent avec

1. « Courage, corps de D... ! Ce n'est rien. »
2. « Eh ! sainte Madone, tout est perdu ! »
3. « Vite, vite ! tous au perroquet ! »

un horrible fracas ; sur le pont, les tonneaux tombent et roulent les uns sur les autres ; l'eau entre par les écoutilles, partout : le vaisseau craque comme une vieille coquille de noix, et nous nous croyons tous au dernier moment. Cependant, l'oscillation du vaisseau ayant eu lieu néanmoins, pendant qu'il revenait sur lui-même, nos intrépides matelots sont parvenus à plier la plus grande voile, et, le vent reprenant haleine dans ce moment-là, nous nous sommes un peu relevés ; enfin, en deux minutes, douze voiles ont été carguées et le vent sifflant dans les cordages a cessé de nous épouvanter. Puis, après l'eau intérieure, les pompes !... le feu dans un ballot de laine !... L'enfer n'est pas pire qu'un pareil moment.

Pour moi, je m'étais précautionné contre une agonie inutile, et pour m'empêcher de nager je m'étais entortillé les bras dans mon manteau de manière à aller au fond comme un sac de plomb. Je suis bien aise à présent d'avoir subi cette épreuve et vu par moi-même que la mort est plus laide de loin que de près. La vérité est que, dans le commencement de cette tempête nocturne, j'aurais fait de vains efforts pour ne pas trembler ; mais quand j'ai cru que tout était fini pour nous, quand j'ai vu cette mer furieuse venir nous blanchir de son écume, comme les boas d'Amérique qui couvrent de leur bave leur victime avant de la dévorer, je n'ai plus regardé tout qu'avec une étrange indifférence : je pensais au lendemain, il me semblait que ces vallées blanches, que je voyais écumer devant moi, allaient me bercer et m'endormir sans douleur.

Arrivés à Livourne, nous nous sommes logés six ensemble dans le même hôtel. Le lendemain matin, nous avons reçu la visite de nos braves matelots qui venaient se féliciter avec nous d'avoir échappé à la mer et nous souhaiter bon voyage ; nous avons voulu leur donner de l'argent qu'ils ont refusé en disant « qu'ils ne voulaient pas nous laisser croire que leur visite avait un but intéressé ». Pauvre espèce humaine : faire un pareil métier ! passer sa vie dans une prison de planches, monter, dans la nuit, au milieu de la fureur des éléments déchaînés, sur des mâts chancelants, s'accrocher à des vergues au-dessus de l'abîme comme des araignées pendues à leurs toiles, et le tout pour manger du biscuit dur comme du bois,

assaisonné de morue crue et d'un peu de vin. Comme je leur en parlais (car ils parlaient tous français) : « Que voulez-vous que nous fassions?... Ça vaut encore mieux que d'être brigand en Calabre, ou de mourir de faim. »

Depuis que je suis à terre, je suis, et je puis dire : *nous sommes* harcelés par la police; on visite les effets en entrant et en sortant; il faut cinquante formalités pour pouvoir séjourner dans une ville. Arrivés ici, mes compagnons de voyage m'ont quitté. Je suis demeuré dans la plus grande indécision : la révolution italienne se répand comme un torrent; le Nonce du Pape refusait de viser mon passeport pour Rome; j'ai écrit tout de suite à l'Académie de France, et Vernet[1] m'a fait répondre qu'il avait pris ses mesures pour assurer mon entrée, et m'a envoyé un bon de cent soixante-quinze francs à toucher à Florence pour mon mois de février. En attendant, tous les Français se sauvent de Rome, et il faut que j'aille me fourrer dans ce guêpier, parce que quarante radoteurs, grands-prêtres de la routine, ont décidé que je ne serais habile qu'en sortant de ce cloaque musical.

J'ai vu ici un opéra nouveau du jeune Bellini sur *Roméo et Juliette*; ignoble, ridicule, impuissant, nul. Ce petit sot n'a pas eu peur que l'ombre de Shakespeare ne vînt le fatiguer pendant son sommeil : il le mériterait bien. Et on met sur l'affiche : *Il celebre maestro Bellini* ! Il faut pourtant rendre justice aux Florentins : c'était la première représentation, et ils ont été d'un froid admirable; pas un applaudissement. Le grand-duc y était; il paraît très aimé, on l'a salué de plusieurs acclamations très vives.

J'ai retrouvé ici un jeune architecte danois que j'avais vu à Paris. Un Danois!... c'est une idée shakespearienne qui se réveille : nous avons parlé d'Elseneur et du château de Hamlet... Oh! *Hamlet*! J'ai beau être en Italie, mon ciel est sombre et nébuleux; ma vie est à Paris et je souffre ce que rien ne peut exprimer : il n'y a pas un instant, non, pas un seul, nuit et jour, où je puisse mettre la main sur mon cœur et dire : « Je suis bien aise que tu battes encore. » Je regrette l'eau salée. Je n'ai d'occasion pour Rome que dans trois

1. Horace Vernet, alors directeur de l'Académie de France à Rome.

jours; je brûle de savoir combien de temps Vernet compte me retenir absent. Et point de lettre de Camille!... s'il y en avait eu à Rome on me les aurait envoyées, je l'avais dit.

Mon adresse est :

Pensionnaire de l'Académie de France, villa Medici, Roma.

Je crois qu'il faut affranchir jusqu'à la frontière.

Adieu, mon cher papa, donnez-moi au plus tôt de vos nouvelles; je vous embrasse tous.

H. B.

XVIII

A SON PÈRE[1]

Nice, ce lundi. [Mai 1831.]

Mon cher papa,

.....Je viens de commencer un nouveau travail, après avoir bien revu et retouché ma partition du *Roi Lear*. C'est encore de la musique instrumentale[2] : en attendant que mon retour en France me permette de réaliser un grand projet en musique dramatique, j'augmente mon répertoire de concert.

Je ne sais si je retrouverai à Rome le jeune Mendelssohn, dont je vous ai, je crois, parlé; je crains qu'il ne soit parti pour Naples. Nous avons été bien vite liés : c'est un jeune homme d'un talent prodigieux, *comme compositeur et exécutant*, lettré et instruit autant qu'on puisse désirer de l'être, d'un caractère candide, et luthérien zélé, sinon fervent. C'est à lui que je dois le peu de moments agréables que j'ai passés à Rome. Nos opinions étaient bien souvent conformes comme nos admirations. Nous nous retrouverons bien.

Je suis allé me baigner dans la mer, il y a trois jours : j'en ai éprouvé un grand bien-être, tout le reste de la journée. C'est délicieux.

Votre affectionné fils, H. B.

1. Arrivé à Rome en mars 1831, ne recevant aucune nouvelle de sa fiancée, dévoré d'inquiétude, Berlioz était revenu à Florence; là il apprit que mademoiselle Moke l'abandonnait pour un autre. Désespéré, il voulut rentrer en France : il rêvait une vengeance éclatante, il tenta même de se tuer. Il se ressaisit pourtant et s'arrêta à Nice, où il resta un mois environ. Sa correspondance avec sa famille n'a conservé d'autres traces de cette équipée que la lettre ci-dessus, écrite à un moment où la période violente de la crise était passée.

2. L'ouverture de *Rob-Roy*.

XIX

A SA SŒUR ADÈLE

Rome, ce 6 juin 1831.

Ma chère Adèle,

Je suis arrivé ici, il y a trois jours, et j'y ai trouvé ta lettre qui m'a fait d'autant plus de plaisir que je ne m'y attendais pas. J'ai fait tout ce grand voyage de Nice à Rome sans accident et avec un temps superbe. De Nice à Gênes sur une route pittoresque qu'on appelle la Corniche, taillée par Napoléon dans le flanc des rochers, à six cents pieds au-dessus de la mer qui se brise à leur base. De Gênes à Florence, je me suis trouvé tout seul avec mon jeune conducteur qui, ne sachant pas un mot de français et étant fort bavard, m'a plus fait apprendre d'italien en trois jours que je n'en apprendrai ici dans trois mois ; j'ai vu à Pise cette fameuse tour penchée : c'est vraiment curieux. Ensuite j'ai voyagé jusqu'ici avec des moines qui venaient pour la Fête-Dieu. C'était de très bonnes gens extrêmement polis ; sur trois, deux parlaient fort bien français. Le dernier jour, je les ai laissés dans la voiture et j'ai fait quinze lieues à pied en composant un ouvrage, moitié musique, moitié poésie, que j'écris dans ce moment[1]. J'ai parcouru les bords d'un lac délicieux appelé Bolsena, au milieu duquel se trouvent deux petites îles ; l'une est habitée et contient sept maisons. On dit que c'est un petit Eden : je regrettais bien de ne pouvoir pas aller les visiter.

En arrivant, je n'ai rien eu de plus pressé que d'aller à cette procession qu'on m'avait tant vantée tout le long du chemin. Je m'attendais à quelque chose de pompeux, mon imagination me représentait déjà les Panathénées des Grecs ; et je n'ai jamais rien vu de si sale, de si mesquin, de si dépourvu de dignité.

Viennent des moines de toutes les couleurs, puis de petits gredins d'abbés grotesquement vêtus, faisant des mines aux

1. Le mélologue : *le Retour à la vie*, postérieurement intitulé *Lelio*.

femmes qui sont assises dans les galeries, riant, plaisantant tout haut entre eux ; puis une musique militaire comme celle de la loterie à Paris, ou, mieux encore, comme celles que les charlatans ont coutume d'avoir à leur suite pour vendre leurs drogues ; de pauvres diables de soldats à l'uniforme blanc, aux parements jadis bleus, mais tellement usés qu'on voit la corde partout, portant leurs shakos et leurs armes comme des conscrits de huit jours ; des suisses, des cardinaux chamarrés d'or, des porte-bannières aux bas troués, aux mauvais souliers couverts de boue, et de maudits petits drôles chantant un exécrable contrepoint avec des voix et des harmonies fausses, assez semblables aux cris de plusieurs portes rouillées. Le pape n'y était pas. Voilà, dans la capitale du monde chrétien et le lieu où on nous envoie *admirer les chefs-d'œuvre musicaux*, comme on entend les fêtes religieuses. Je regrette ma belle musique militaire de Nice : c'était au moins quelque chose.

Ah ! certes, c'est bien mieux en France, cette procession de la Fête-Dieu : je n'ai jamais pu la voir, même à la Côte, sans une certaine émotion ; et ici, c'était du dégoût qu'elle m'inspirait.....

Il fait un temps détestable aujourd'hui : le siroco souffle et l'air semble épais comme de la fumée ; on est tout *avili*, disent les Romains, on ne peut rien faire. Oh ! ma jolie petite Nice, et la mer, et les rochers verdoyants, et le vent frais !

Adieu, adieu.

H. BERLIOZ

XX

A SES PARENTS

Rome, 24 juin 1831.

Adèle me dit dans sa dernière lettre, que j'ai trouvée ici à mon arrivée : « Nanci t'écrira dans deux jours », — et cette lettre n'arrive pas.....

Je pense que tout va bien à la maison et que Nanci a seulement voulu recevoir la nouvelle de ma rentrée à la caserne. O mille fois maudit pays ! Mais j'en sortirai bientôt : dans huit jours au plus, je décampe et je vais m'installer à Tivoli.

J'y suis allé, samedi dernier, à pied, à deux heures après midi, au milieu de la poussière brûlante. Nous étions deux ; arrivés aux trois quarts du chemin, nous n'en pouvions plus et nous sommes montés dans une voiture qui passait. Il y a six lieues de Rome à Tivoli. Nous sommes arrivés le soir, à huit heures et demie, et, le lendemain, à quatre heures du matin, nous avons commencé à courir. Je n'ai jamais rien vu de si délicieusement beau. Ces cascades, ces nuages de poudre d'eau, ces gouffres fumants, cette rivière fraîche, ces grottes, ces innombrables arcs-en-ciel, les bois d'oliviers, les montagnes, les maisons de campagne, le village, tout cela est ravissant et original. Le peuple y est très beau, mais encore plus mendiant qu'à Rome ; toutefois leur mendicité n'a pas le caractère de bassesse repoussante de celle des Romains. Comme ils mendient tout à fait à découvert, cela finit par paraître drôle : ils nous désignent la somme qu'ils veulent, en riant, comme si c'était une plaisanterie. De jeunes hommes, de jeunes filles de vingt à trente ans, occupés à moissonner et nous voyant passer, nous criaient : « Eh ! messieurs, donnez-nous donc un demi *paolo* (cinq sous) ! Donnez-nous donc un *baiocco* (un sou) ! Qu'est-ce que ça vous fait ? »

J'ai vu aussi la villa Adriana, et ces sublimes ruines m'ont rempli de tant de pensées et de sensations que je crois qu'elles ont voulu me dédommager de la non-impression de toutes celles de Rome. Figurez-vous une maison de campagne d'une lieue et demie de tour, dans laquelle l'empereur Adrien avait réalisé de véritables rêves. En entrant, il y avait un théâtre grec ; il n'y a plus que deux colonnes et quelques arcades de l'amphithéâtre ; le milieu est un carré de choux ; mais il faut rendre justice au propriétaire, c'est le seul endroit cultivé : tout le reste est dans le plus magnifique abandon. Le palais impérial, les bains, la bibliothèque, les pavillons de repos, les cours, sont assez bien conservés pour des ruines ; dans les salles des gardes de l'empereur, les éperviers et les milans bâtissent leurs nids ; la *vallée de Tempé* (imitation de celle de la Grèce) est aujourd'hui une forêt de cannes. Je n'ai pas pu voir le Tartare ni les Champs-Élysées, ni beaucoup d'autres choses dont les noms m'échappent : on s'y perd. Des murs de six pas d'épaisseur, d'une hauteur prodigieuse, recouverts en

stuc, peints à fresques, des tours, des voûtes, des colonnes partout ; pas de statues, parce qu'un pape, je ne sais lequel, les a fait enlever pour faire de la chaux. En entrant dans ce monument, je me suis vu, pour la première fois, en présence de la grandeur romaine : j'étais oppressé, consterné, anéanti. Encore si j'eusse été seul !... mais, patience, ce n'est qu'à une demi-heure de Tivoli, et, quand j'y serai établi, je me permettrai d'y passer la journée quelquefois.

J'attends pour partir d'ici d'avoir achevé d'écrire la musique d'un *Mélologue en six parties* que j'avais composé en venant de Florence à Rome. Les paroles sont finies depuis longtemps ; je n'ai plus qu'à mettre au net deux morceaux d'orchestre. C'est une composition sans modèle, d'un genre nouveau, dont l'idée m'a été donnée par une petite ébauche de Th. Moore qui se trouve à la fin de ses mélodies. Heureusement que tout était fini dans ma tête et sur mon portefeuille quand j'ai mis le pied dans la succursale de l'Académie, car je n'y ai pas une idée, pas une sensation : l'ennui y a établi sa demeure, et son sceptre de plomb me paraît cent fois plus lourd qu'ailleurs. J'essaie quelquefois de descendre à Rome, mais je m'y ennuie encore davantage. Point de spectacle, pas l'ombre de musique, point de cabinet littéraire, des cafés sales, obscurs, mal servis, sans journaux ; dans le pays *du marbre* on vous sert sur de petits vilains guéridons *de bois* comme celui qui est à la cuisine pour porter la lampe. Tout y est à cent cinquante ans en arrière de la civilisation, et, en général, dans toute l'Italie. Ce peuple est si lâche, si mou, si peu industrieux ! La nature lui donne tout, il ne sait rien en faire. Oh ! si ce beau pays était peuplé d'Anglais, quel changement !

Avant-hier soir, j'ai, pour la première fois, éprouvé une véritable émotion dans notre couvent, Nous étions quatre ou cinq assis au clair de lune, autour du jet d'eau qui se trouve sur le petit escalier du jardin : on tire au sort pour aller chercher ma guitare, et, comme l'auditoire était composé du petit nombre de pensionnaires que je puis souffrir, je ne me suis pas fait prier pour chanter. Comme je commençais un air d'*Iphigénie en Tauride*, M. Carle Vernet arrive ; au bout de deux minutes il se met à pleurer, à sangloter tout haut, et, n'y tenant plus, il se sauve dans le salon de son fils, en criant

d'une voix étouffée : « Horace ! Horace, viens donc ! — Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? — Nous pleurons tous ! — Comment ! comment ! qu'est-il arrivé ? — C'est monsieur Berlioz qui nous chante Gluck !... Oui, monsieur, comme vous dites, c'est à se prosterner (me dit-il). Allez, vous êtes un caractère mélancolique : je vous comprends, moi. Il y a des gens qui... » Il n'achève pas ; et pourtant personne n'a ri. Le fait est que nous étions tous très émus : j'étais disposé, il faisait nuit, rien ne m'inquiétait sous ce portique retentissant, je m'abandonnais comme si j'eusse été seul.

M. Horace dit toujours que c'est superbe et qu'il *est fou de la musique*, mais il ne sent rien : je remarque que tous les gens qui parlent de leur grand amour musical sont précisément les plus mal organisés. C'est l'homme le plus heureux qu'on puisse voir : il a encore, à quarante-deux ans, tous les goûts de dix-huit. Dernièrement, il a eu les honneurs d'un bal masqué chez la princesse de Wolkonsky : sa fille était en Napolitaine, et lui en capitaine de hussards ; ils ont dansé ensemble la tarentelle et la mazourka avec un succès fracassant. Toutes les semaines, il y a grande soirée chez lui, on y danse aussi ; j'y vais presque toujours, et, quand j'y manque, madame Horace ne me manque pas : elle me demanderait volontiers ce que j'ai fait et pourquoi je ne suis pas venu. C'est ce soir la fête de notre directeur, il y aura grand bal ; le père Carle va me reprendre pour parler de Gluck : il est si content que je ne sois pas comme mon prédécesseur, *qui trouvait tout cela rococo !* C'est un homme singulier, qui passe la moitié de la journée à courir à cheval (car il ne peint plus), et le reste du temps à faire des calembours et à se tourmenter de la santé de son fils, qu'il aime comme les vieillards n'aiment guère. Enfin, cela tuera la soirée avec l'aide d'une demi-douzaine de tasses de thé. Pourvu que mademoiselle Horace ne nous régale pas de quelque air à la mode ! J'aimerais autant entendre les demoiselles Lesueur ou le cri d'une chauve-souris que de l'entendre chanter. Et puis le *celeberrimo maestro Bellini*, un petit polisson qui s'est avisé de faire un *Romeo e Giulietta !* Ce drôle est préféré aujourd'hui. Rossini n'a pas trop le don de plaire aux Romains : ils le trouvent TROP GRAVE, il les endort, c'est TROP FORT POUR EUX. Malheureux singes !

Bientôt Bellini lui-même sera *trop triste*, il leur faudra un autre *celeberrimo maestro* plus amusant. Les habitants de la lune se doutent de la musique autant que ces êtres-là.

H. B.

XXI

A SA SŒUR ADÈLE

Tivoli, ce 8 juillet 1831.

Je suis là, à côté de la grande cascade ; je t'écris dans un petit temple de Vesta dont les trois quarts sont conservés ; il est attenant à l'auberge ; il y a une table au milieu, à la place sans doute où on entretenait autrefois le feu sacré. C'est au bord du gouffre dans lequel l'eau se précipite. Je viens de me faire apporter du thé avec ma guitare. Je suis chagrin plus que je ne puis dire. En allant ce matin à la villa Adriana, dont je t'avais parlé dernièrement, j'ai demandé à des petits garçons que j'ai rencontrés des nouvelles d'Antonio, un enfant de quatorze ans qui m'avait servi de guide la première fois que je suis venu ici : il m'avait plu extrêmement, et je m'étais attaché tout à coup à lui, sans savoir presque pourquoi. Ils m'ont dit qu'il était bien malade depuis dix jours. En revenant de ma course aux grandes ruines, on m'a indiqué la maison du petit Antonio ; je suis monté. Sa mère et ses petites sœurs étaient dans une pauvre chambre délabrée entourant son lit ; il dormait, tout pâle, tout défait, mais pourtant toujours beau, de cette beauté raphaëlique que je n'ai encore vue qu'en Italie. Sa mère m'a dit qu'en allant pêcher dans l'Anio il s'était mouillé la tête au soleil et que depuis ce moment il était dans l'état où je le voyais. Je suis allé chercher de l'argent ; quand je suis revenu, il était réveillé ; il m'a bien reconnu, mais n'a pas pu parler. J'ai donné ce dont je pouvais disposer à la mère ; elle a voulu qu'Antonio fît un effort pour remercier *lo signore francese* : il n'a rien pu prononcer d'intelligible, je n'ai compris que ses beaux yeux ternes qu'il tournait vers moi. Alors la pauvre

veuve s'est mise à pleurer en me disant qu'elle ne savait plus que faire, qu'on avait essayé des sangsues à la tête, mais qu'il s'en plaignait toujours, qu'elle était bien malheureuse, pourtant qu'elle ne pouvait croire que la *Madonna* ne lui conservât pas son fils : je lui ai dit qu'il serait encore quelque temps au lit, mais que bien certainement la *Madonna* le sauverait. Je n'y étais plus du tout, j'étouffais : je me suis enfui ; j'ai grimpé la montagne qui est derrière Tivoli ; tout en haut, il y a une mauvaise croix de bois, je me suis assis au pied ; je voyais au loin cette stupide ville de Rome, tout autour l'immense plaine et les détours de l'Anio, puis des lacs éloignés réfléchissant le soleil, j'ai demeuré là bien longtemps... Il est venu une pluie battante ; à moins de s'enfoncer dans les rochers, il n'y avait pas moyen de l'éviter : je l'ai donc reçue, en cueillant des bruyères et des branches de myrte sauvage que je voyais pour la première fois. Je suis revenu avec mes paquets de myrtes fleuris, je me suis changé, j'ai voulu penser un peu de musique en m'excitant avec la guitare, mais je n'ai point d'idées : cette pauvre femme avec sa *Madonna* me revient toujours dans la tête ; j'ai devant les yeux le pauvre Antonio qui était si gai, il y a quelques jours, et que voilà mourant.

Je t'écris ce soir parce que demain ma place est retenue pour Subiaco, petit bourg des montagnes, à dix lieues plus loin que Tivoli..... Maman est remise à présent des fatigues de ses vers à soie? Il y a des mûriers ici qui lui feraient bien envie si elle pouvait les voir.....

J'ai fait, l'autre nuit, un étrange rêve : trois brigands étaient venus dans la salle à manger de la Côte et voulaient entraîner mon père de force ; à mes cris, Claude Ferlet[1] est accouru, il en a assommé un avec son marteau et j'ai coupé l'avant-bras aux deux autres avec un grand poignard recourbé. — J'avais effectivement manié dernièrement un poignard arabe

1. Ainsi s'appelait l'homme qui a inspiré à Berlioz cette amusante boutade : « La Côte Saint-André est la petite résidence d'un adjoint, d'un maire, d'un juge de paix et d'un maréchal-ferrant. Le maréchal, se trouvant précisément sous les fenêtres de la maison de mon père, me réveillait, dès ma plus tendre enfance, régulièrement, chaque jour, à quatre heures du matin, par le bruit cadencé de son enclume, ce qui n'a pas peu contribué à développer en moi le sentiment du rythme, dont mes ennemis prétendent que je suis dépourvu. »

de M. Horace : voilà pourquoi il m'est revenu dans la tête. Quelle bizarrerie !...

Notre directeur est parti pour la France par le vaisseau à vapeur *le Sphinx* ; il a embarqué sa voiture et compte ne mettre que quinze jours à ce voyage, — dix jours pour aller et venir et cinq jours de séjour à Paris : — voilà qui peut s'appeler voler.....

Adieu, voilà la nuit.

> Du temple de Vesta l'enceinte est profanée
> Le feu céleste est mort et[1]...

je n'y vois plus.

H. BERLIOZ

XXII

A SA SŒUR ADÈLE

Rome, ce 7 août 1831.

Ah ! enfin... Il y a quinze jours que je suis de retour de Subiaco et que j'attends avec une impatience diabolique la réponse à mes trois dernières lettres, — car la vôtre, chère maman, que j'ai trouvée ici, ne m'annonçait pas même la réception de la première. — Vous êtes trois ou quatre et vous ne pouvez pas vous tenir au courant de la correspondance de l'exilé tout seul. Je m'ennuie à en devenir fou. J'ai quitté les montagnes parce que je n'avais plus d'argent ; je suis revenu à Tivoli, monté sur un âne, par la route des rochers, en gravissant et en descendant un sentier au prix duquel l'escalier le plus difficile n'est rien : de retour ici, l'ennui m'a repris comme jamais il ne s'en était encore avisé. Habitué à une vie morale extrêmement active, je me trouve cloué dans un pays où il n'y a ni livres, ni musique, ni spectacles ; je compose et ne puis pas seulement trouver un pianiste capable d'accompagner proprement une romance. Il est au-dessus de mes forces d'aller souvent aux soirées de madame Horace :

1. Citation de *la Vestale*.

c'est toujours la même chanson; on danse, on dit des riens, on regarde les gravures, on lit de vieux journaux, on boit du thé fade, puis on va à la croisée qui domine Rome, on fait au clair de lune quelques vieilles réflexions bien usées, bien rebattues, bien académiques, bien bêtes; on parle du choléra-morbus, des émeutes de Paris, des Polonais qui succombent, de la défaite des Français à Alger, du feu d'artifice, de l'illumination de Saint-Pierre, de la danse de mademoiselle Horace, de la gaieté insouciante de son père, des intrigues d'un cardinal, des bains du Tibre, et je m'en retourne plus seul, plus ennuyé qu'auparavant, souhaitant que le diable ou le choléra-morbus les emporte tous, ce qui ne tardera peut-être pas d'arriver, et que redoute déjà toute la *volaille* du pays. Il n'y a pas de montagne à gravir ici, il n'y a pas de torrent, pas d'ombres fraîches, mais des rues, des places brûlantes comme le pavé d'un four, un petit fleuve d'eau jaune et boueuse, des habitants qui ont toujours l'air endormi, puis des abbés et des moines en haut, en bas, à droite, à gauche, dehors, dedans, chez les pauvres, chez les riches, à l'église, au bal, dans les cafés, les amphithéâtres, en cabriolet avec les dames, à pied avec les hommes, aux soirées de M. Horace, dans son atelier, dans notre jardin, partout.

Puis vous ne pouvez faire une lieue hors des murs sans rencontrer à tout instant de petites croix de bois plantées dans un tas de pierres qui marquent la place d'un assassinat. On demande au voiturier ce que c'est, et il répond avec le plus grand sang-froid : « C'est une femme qui a assassiné son amant », ou : « C'est un Français qui avait insulté la Madone et qu'on a tué d'un coup de fusil », ou bien : « C'est un Anglais tué par des brigands », etc., etc.

Il n'y a que deux choses pour lesquelles ce *peuple romain* puisse vraiment se passionner : ce qu'il appelle l'amour, et sa Madone. On croit généralement qu'il a un sentiment vif des arts (comme si ce sentiment pouvait exister chez des êtres dépourvus de tous les autres, et pour lesquels la vie ne consiste que dans la satisfaction des sens externes). Je parlais, l'autre jour, à un modèle, de Raphaël : il me dit qu'il ne connaissait pas ce peintre et qu'il n'avait jamais posé chez lui. Pour la musique !... Et il faut vivre ici !... *Il n'y a que Paris*

pour tout ; mais, puisque je ne puis y être, je voudrais voyager, courir, voir quelque chose de vraiment nouveau, parcourir le plus grand segment possible du cercle si borné de la vie, essayer deux, trois, dix, trente manières de vivre, jouer à la roulette : peut-être qu'une semaine ou deux de contentement complet pourraient sortir de la combinaison de toutes ces chances et on aurait toujours l'amusement du jeu, ou celui, si on ne gagne pas, de voir jusqu'où s'étend la mystification dont les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des êtres sensibles et intelligents sont victimes. Ce n'est pas que je veuille tenter d'imiter Byron, ce serait pitoyable ; mais je voudrais voir l'Amérique, les îles de la mer du Sud, la grande nature à catastrophes, de jeunes peuples, des villes fraîchement sorties de terre. Je voudrais essayer de tout, me faire planteur aux Antilles, philanthrope aux États-Unis,...[1] au Pérou, quaker à Otaïti, pionnier à la Nouvelle-Hollande, puis revenir en Europe, voir si la vieille décrépite radote toujours, si sa fièvre chaude est passée, et si elle est parvenue à savoir ce qu'elle veut. Au moins, si la vie m'avait échappé à la fin, ce ne serait pas sans que je l'eusse vigoureusement poursuivie. Et il faut pourrir ici !

Je ferais quarante lieues à pied au soleil pour me procurer des livres qui m'aillent : *Notre-Dame de Paris*, les intimes et autres ; mais pas moyen ! Nous avons une bibliothèque à l'Académie, il faut voir !... Vous vous ennuyez aussi, vous autres, je le veux bien, mais au moins vous avez des livres.....

Je pars cette nuit avec un de mes camarades qui m'a proposé de venir à la chasse à une dizaine de lieues de Rome : je vais voir si cette course aux champs me donnera quelques sensations ; je l'espère. Nous nous fatiguerons, puis, à dix heures, quand le soleil brûlera, nous irons boire de l'orvieto dans quelque cabaret et dormir dans du foin avec nos chiens : allons, la vie animale !...

H. B.

1. Une déchirure du papier a enlevé ici un mot.

XXIII

A SON GRAND-PÈRE MARMION

Rome, ce 15 septembre 1831.

Cher papa.

Je serais bien coupahle de ne vous avoir pas encore écrit depuis mon départ de France, si je n'eusse été persuadé que lorsque mes lettres contenaient quelque chose d'intéressant, maman s'empressait de vous les envoyer : j'ai pris l'habitude de n'adresser spécialement mes lettres ni à l'un ni à l'autre des membres de la famille, mais à tous, et je suis bien fâché que l'éloignement ait été cause d'une exception pour vous. Je vous connais trop bien pour craindre que vous n'attribuiez à légèreté de caractère mon silence si longtemps prolongé.

On vous aura au moins instruit, je pense, des nouvelles agitations qui ont accueilli mon arrivée en Italie, et du déchirement de cœur que m'a fait éprouver celle de qui j'avais si peu droit d'en attendre : l'amour profond s'est changé en un profond mépris... je ne reviendrai pas là-dessus.

Il me reste au moins l'amour de mon art, qui ne me quittera jamais; malheureusement, je suis forcé de vivre dans un pays où le dieu que je sers est inconnu. Si jamais Rome fut le pays de la musique, on peut dire aujourd'hui avec vérité : Rome n'est plus dans Rome. Les autres villes que j'ai vues jusqu'à présent, telles que Gênes et Florence, sont dans le même cas : je n'y ai trouvé que de détestables ouvrages plus détestablement exécutés, et un public qui ne se doute pas même qu'il existe quelque chose de mieux. Il faut sortir de Paris pour sentir son immense supériorité en tout, et, une fois en Italie, il faut renoncer à la plupart des jouissances intellectuelles qui font le charme de notre capitale. Il y en a d'autres, il est vrai, que j'apprendrai peut-être à apprécier : on m'avait beaucoup parlé du beau ciel d'Italie, il est beau effectivement pour les gens à qui sa constante uniformité peut plaire; mais j'avoue que j'aime le vent, la pluie, le tonnerre,

les orages qui font ressortir la beauté calme des jours de soleil; et ces rayons ardents, qui ne sont presque jamais voilés et qui font que pendant des mois entiers tous les jours se ressemblent, m'ennuient au suprême degré. C'est la différence d'une figure vivante, qui pleure, rêve et sourit, à une statue de marbre parfaitement régulière, mais dont les yeux toujours ouverts n'expriment rien. Aussi me suis-je plu bien davantage dans les montagnes sauvages des frontières du royaume de Naples, où j'ai déjà passé près d'un mois et où je retourne incessamment.

Je trouve délicieuse cette vie isolée, ces courses dans les rochers, ces bains dans le torrent, cette société de paysans dont quelques-uns sont pleins d'une affectueuse bonhomie, séparé entièrement du tracas insipide de la ville. Je prends les mœurs agrestes d'autant plus volontiers que la contrainte imposée par celles du monde civilisé (de Rome s'entend) ne se trouve compensée par rien. Je comprends mieux que jamais le plaisir que vous trouvez dans votre solitude de Meylan, surtout avec votre goût pour l'agriculture: on ne vous rompt pas la tête de *Chambre des députés*, de *pairie*, de *budget*, de *choléra-morbus*, de *Don Miguel*, du *Pape*, etc..., ou, si vous en entendez parler, ce n'est pas assez fréquemment pour en être obsédé. Vous êtes le véritable philosophe de Bernardin de Saint-Pierre, et vous pouvez dire comme lui : « Je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde et mon repos redouble au bruit lointain de la tempête. » Je me promets bien, à mon retour en France, d'aller partager votre ermitage le plus longtemps qu'il me sera possible, en vous demandant toutefois un peu d'indulgence pour mes accès de spleen, qui m'ôtent presque la faculté de parler quand j'en suis atteint.

Avez-vous lu la dernière épitre *(A Barthélemy)* de Lamartine? C'est, à mon avis, tout ce qu'on peut voir de suave, de délicat, de céleste, de ravissant. Oh! c'est un grand poète!

Quel dommage qu'il soit si incomplet! Il ne sort pas des cieux ; et pourtant un poète devrait être un miroir où tous les objets gracieux et horribles, brillants et sombres, calmes et agités, se réfléchissent. Moore est un peu comme Lamartine; mais Byron, mais Hugo (*en prose*), mais SHAKESPEARE,

GŒTHE, Schiller... et parmi les miens, BEETHOVEN, Weber!... quels noms!... Je ne puis y penser sans m'écrier comme les sauvages : OH!...

Adieu cher papa, j'espère que vous voudrez bien ne pas me punir de mon apparente négligence et que je recevrai dans peu de vos nouvelles.

Je vous embrasse tendrement.

Votre affectionné,

H. BERLIOZ

XXIV

A SON PÈRE

San Germano, lundi 17, 18, 19, 20 ou 21 octobre
(je ne sais pas bien) [1831].

Je suis parti de Naples, vendredi dernier, à pied, avec deux officiers suédois qui parlent fort bien le français et sont d'une société fort aimable. Cette manière de parcourir le pays est incomparablement plus agréable que les moyens ordinaires; dans ce moment-ci, surtout : le soleil ne brûle plus, le siroco ne souffle pas, les fruits sont mûrs, on vendange partout, il fait un petit air frais délicieux; c'est le beau moment de l'Italie. Pendant que ces messieurs grimpent au mont Cassino, pour visiter le fameux couvent dont je vous ai parlé dans ma lettre de Naples[1], je vous écris... Il faut bien profiter des moments où on a quelque chose d'intéressant à dire : j'ai assez le temps à Rome de me sentir l'esprit obtus, l'imagination morte ou le cœur serré.

Depuis ma dernière lettre, j'ai visité les illustres débris de Pompéi; je ne veux pas vous assommer d'une description de ce squelette de ville, mais, à coup sûr, c'est au niveau de ce qu'on peut d'avance s'en figurer. Mes quatre compagnons de voyage et le cicerone gâtaient beaucoup, toutefois, mon petit monde antique : ce n'est pas là l'effet de Pompéi. Je pestais

1. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

en moi-même contre les circonstances qui m'empêchaient d'être seul, errant, la nuit, à travers des colonnes et des ombres de colonnes, vu de la lune seulement et libre de me livrer à tous les caprices de mon impressionnabilité (pour ne pas toujours dire *imagination*.) Il doit être beau de pouvoir rêver ainsi au milieu du silence, marchant sur ces grandes dalles polies, dans ces longues rues retentissantes, à travers les temples et les palais; d'aller s'asseoir dans le grand Théâtre Tragique, penser aux Sophocle, aux Euripide; de voir en frémissant s'agiter derrière le nuage du passé, au milieu de l'immense amphithéâtre, les gladiateurs, les lions, les tigres, et, plus effrayant encore, ce peuple altéré de sang, poursuivant de regards avides le cœur de la victime déchirée par l'ongle ou par le fer d'un animal désespéré, et applaudissant à ses dernières pulsations. J'aurais bien voulu dormir dans un de ces jolis appartements, pavés de mosaïque, qu'on se figure peuplés de belles drapées à la grecque, au regard fier, impérieux, qu'environnaient de ravissantes esclaves jouant de la lyre et chantant la volupté. Mais tout cela est impossible. Il y a des gardiens partout, qui vous suivent d'un œil attentif: je n'ai pas seulement pu voler, pour mon père, un pauvre petit débris de fresque ou de mosaïque.

Après la course à Pompéi je suis allé à Castellamare, où j'ai laissé mes quatre compagnons. J'ai failli m'embarquer pour la Sicile, mais les raisons d'argent m'ont retenu.

Revenu à pied à Naples, j'ai rencontré mes deux Suédois, qui m'ont proposé de les accompagner dans leur voyage pédestre jusqu'à Rome. Jusqu'à présent, je n'ai qu'à m'applaudir de l'avoir fait. Nous n'avons eu encore d'autre inconvénient que la fatigue et des disputes pour des poires ou des raisins ou des figues volés quand les maîtres n'étaient pas là pour nous les vendre. Cette vie vagabonde est fort amusante; mes effets sont à la poste, qui les porte à Rome; je n'ai que mon portefeuille, ma canne et ma bourse, et ce n'est pas du poids de celle-ci que je puis avoir à me plaindre; d'ailleurs, il diminue graduellement, à mesure que je me fatigue, et finira par disparaître tout à fait au moment d'arriver. Nous nous sommes arrêtés ici un jour, séduits par la beauté du pays; nous repartirons demain pour *Isola di Sora*, petit bourg situé

dans les Abbruzzes, où se trouve une rivière très curieuse et des papeteries dirigées par des Français (un, entre autres, de Voiron). Comme j'ai déjà passé par cette route, je sers de guide aux deux étrangers. Nous comptons, en sortant de Sora, aller à travers les montagnes à Subiaco, qu'un de ces messieurs connaît déjà et affectionne autant que moi ; puis, de là, disant adieu aux rochers, torrents, nuages, bois, paysannes bigarrées, et à tous les charmes de la vie active, nous irons nous endormir à Rome du triste et lourd sommeil de l'ennui.

H. BERLIOZ

XXV

A ALBERT DU BOYS

Rome, 4 ou 5 mars 1832

Je vous remercie, mon cher Albert, de votre lettre et de la bonne nouvelle qu'elle m'a apportée. J'avais appris indirectement votre mariage, et les détails qu'on me donnait sur votre future me font concevoir à merveille votre enthousiasme pour elle. Allons, soyez heureux. Je suis convaincu ou au moins persuadé que vous le serez. Je vous crois né sous une étoile favorable qui brille en ce moment de tout son éclat. Le mariage a fait, depuis que j'ai quitté la France, une terrible déconfiture de mes amis. Vous êtes le septième. Il ne reste plus, je crois, que cet excellent Casimir. Il me donnait dernièrement des conseils de la même nature que les vôtres. Il me croit encore ébloui des illusions de la première jeunesse et tâche de me prémunir contre elles. Il ne me comprend pas, ni vous non plus. Mais en tout cas je puis vous assurer que jamais je ne fus plus éloigné de m'enchaîner et qu'aucun engagement ne me paraît plus que celui du mariage incompatible avec mon humeur[1].

1. Conférer cette déclaration avec l'hypothèse aventureuse d'un biographe, d'après lequel, en ce moment, Berlioz aurait manœuvré pour épouser la fille d'Horace Vernet.

Depuis que j'ai recouvré ma liberté morale, j'ai appris à l'apprécier. Mon isolement même, mon exil en Italie, la privation des jouissances de mon art, la raréfaction de mon atmosphère intellectuelle, en me jetant dans la vie sauvage, m'ont fait sentir tout le charme de la liberté physique absolue.

Ne sachant que devenir ici, obligé d'opter entre les salons du grand monde et les stériles *conversazioni* du petit, je m'enfuis aux montagnes, où je passe une bonne partie de mon temps, n'obéissant qu'à mon caprice. Un village m'ennuie-t-il? je vais dans un autre. Tantôt, perché sur les roches nues de Civitella, je salue avec amour la mer que j'aperçois à l'horizon ; tantôt, mon fusil à la main, je redescends dans les plaines, mener la vie du chasseur errant. Indifférent à tout, sans inquiétude pour ma nuit, sûr de trouver toujours un gîte, au besoin dans les innombrables cavernes dont tous les rochers sont percés, désireux d'aventures, et par conséquent n'en trouvant jamais, un jour brûlé du soleil, un autre jour à demi mort de froid, mouillé jusqu'aux os, je circule dans toutes les directions, poussé à l'ouest, à l'est, au sud ou au nord, par le vent capricieux de ma fantaisie. Je reviens à Rome quand je n'ai plus d'argent. C'est cette irrésistible raison qui m'y retient encore depuis quinze jours.....

[Vous rappelez-vous la ballade du *Pêcheur* de Gœthe, dont vous m'avez envoyé une traduction? Je m'en suis *emparé* pour un ouvrage dont j'écris ici les paroles et la musique[1]. Le sujet de vote petit poème cadrant avec le mien, je l'y ai placé, en indiquant toutefois que vos vers ne sont pas de moi. Je vous montrerai cette singulière composition à notre prochaine entrevue[2]]. J'accepte avec grand plaisir votre invitation pour La Combe[3]. Mon départ de Rome est fixé au 1er mai prochain. Je donnerai un croc-en-jambe au règlement de l'Académie, et, pendant que M. Horace me croira à Milan ou à Venise, je serai en Dauphiné.

Avant de quitter la *povera bella Italia*, je reverrai Florence

1. *Le Retour à la Vie*.

2. Passage cité dans le *Ménestrel* du 20 novembre 1904 (*Berlioziana* de J. Tiersot).

3. Le château de la Combe de Lancey (Isère), qu'habite aujourd'hui M. P. Du Boys, fils d'Albert Du Boys.

et Pise, et j'irai faire un pèlerinage à l'île d'Elbe et en Corse, puis je plongerai sur vous du haut des Alpes.

Adieu, mon cher Albert, recevez tous mes vœux pour votre bonheur et l'assurance de ma sincère amitié.

H. BERLIOZ

P.-S. — Mille choses à Casimir.

Deuxième P.-S. — Oh Dieu! le soleil donne sur les montagnes d'Albano. Croiriez-vous que je n'ai pas encore vu le fameux lac? J'y vais tout de suite.

XXVI

A SA MÈRE

Rome, 20 mars [1832].

Chère maman,

J'ai laissé passer cette semaine sans vous écrire, attendant toujours la réponse de Nanci, pour ne pas avoir à me plaindre d'elle dans ma lettre. Cette réponse un peu tardive est enfin arrivée et m'a inspiré naturellement beaucoup d'envie de faire la connaissance de la nouvelle famille de ma sœur. Mais laissons-la un peu pour parler de vous: elle n'y perd rien, puisque je lui écris.

... Je sympathise bien vivement avec tous les tracas, soucis et chagrins de toute espèce que vous combattez dans ce moment-ci; je ne vois pas trop comment vous viendrez à bout de réduire Prosper, car il paraît que toutes ses fredaines lui sont comptées comme titres de gloire par son amour-propre.

Vous me reprochez de ne rien vous dire de ce qui se passe ici: d'abord il ne s'y passe rien, excepté les crimes ordinaires, les assassinats dans les rues, sur notre escalier, partout... mais c'est toutes les semaines la même chose, ce sont les mœurs du pays. S'il se passait quelque chose d'intéressant en politique, il serait fort imprudent à moi de vous en parler: je m'exposerais à ce que mes lettres ne vous parviennent pas.

Nous ne savons presque rien de ce que font les Français à Ancône : ils y dansent et s'amusent comme à l'ordinaire ou plus qu'à l'ordinaire. Nous ne savons rien de ce qui se fait en France, le Pape s'étant avisé (un peu tard, ce me semble) d'interdire l'entrée de tous nos journaux dans ses États. Quant à mon indifférence radicale en matière de politique, elle tient à une chaîne d'idées plus étendue que vous ne pensez : aussi nous n'en parlerons plus. Napoléon dit quelque part qu'il est des choses qu'on ne doit jamais écrire et d'autres qu'on ne doit même jamais dire. Il a mille fois raison.

Je pars invariablement le 2 mai ; j'irai d'abord à Florence et à Livourne, où je m'embarquerai pour l'île d'Elbe et la Corse ; après quelques courses de peu de durée, je reviendrai en terre ferme et rentrerai en France par les Alpes. Je vous écrirai encore une fois de Rome avant mon départ.

Dites-moi en détail ce que je dois faire pour les chapeaux de paille : madame Vernet me donnera des conseils pour cette emplette.

Vous me demandez quels succès obtiennent mes compositions ?... Mais vous savez bien, chère maman, qu'il n'y a point de musique dans ce pays-ci ; il n'y a pas seulement moyen d'y faire exécuter un quatuor. Ils sont à deux cents ans en arrière de la civilisation, et, quand je leur parle de nos richesses musicales de Paris, ils ouvrent des yeux que l'étonnement rend presque stupides. Ce sont des enfants de huit ans. Pour les succès de salon, ils ne m'ont pas manqué cet hiver : une petite composition écrite dans ma dernière course aux montagnes est devenue populaire et aristocratique[1]. On la chante partout, depuis l'ambassade jusqu'aux ateliers de sculpture ; j'ai le malheur, du matin au soir, de l'entendre écorcher dans les corridors, au jardin, même dans les rues de Rome : on me la fait suer.

Je compte les jours qui me restent encor à passer dans cette caserne. Je reverrai Rome avec plaisir pour ses sublimes plaines et ses délicieuses montagnes, mais alors je serai libre et aujourd'hui je ne le suis pas ; alors une absence forcée ne me rendra pas malade de besoin de musique : je viendrai, au

1. *La Captive*, sur les vers de Victor Hugo (les *Orientales*).

contraire, m'y délasser, comme dans un beau jardin que j'apprécierai bien mieux.

H. B.

P.-S. — Je voulais écrire à Nanci, mais je suis trop mal disposé : je sens un mauvais accès me prendre et je renvoie à un autre jour.

XXVII

A SA MÈRE

Milan 21 mai [1832].

Chère maman,

J'ai reçu votre dernière lettre l'avant-veille de mon départ de Rome : si je n'y ai pas répondu, c'est que je comptais le faire ici. Je crains cependant que mon silence ne vous ait paru inquiétant, mon voyage depuis Rome ayant duré plus longtemps que je ne pensais. C'est terriblement loin. Je n'ai demeuré que trois jours à Florence, où j'ai trouvé beaucoup de gens de ma connaissance.

Je ne suis ici que depuis hier, et j'ai déjà reçu deux invitations. Milan est une vraie grande ville, c'est presque comme Paris. Me voilà plus près de vous de cent quatre-vingts lieues.....

Encore des bêtises à Grenoble ! ils sont donc stupides[1] !

Le temps me dure pourtant de la revoir, cette bonne ville de Grenoble ; je n'ai plus que les Alpes à passer. Je sais que la fatigue de ce passage me paraîtra bien peu de chose en comparaison de ce que nous avons éprouvé en traversant les Apennins, de Florence à Bologne. Il faisait très froid, et un vent à faire craindre d'être emportés.

M. Horace a été très facile pour arranger mes affaires, et toute sa famille m'a comblé, à mon départ, de marques parti-

1. Pendant le carnaval de 1832, une querelle avait éclaté entre des soldats de la garnison et des masques : cet incident provoqua une telle effervescence dans la population que le régiment dut quitter la ville au milieu des huées. — D'où l'expression : « faire une conduite de Grenoble. »

culières d'attachement : je n'ai pu douter d'en être vivement regretté. Je vous le dis, chère maman, pour vous prouver que je ne suis pas aussi sauvage et insociable que vous me le reprochez quelquefois.

..... J'ai acheté, à Florence, les chapeaux que vous m'aviez recommandé d'apporter pour mes sœurs : je vous avoue qu'ils m'ont déjà fait éprouver de furieuses tribulations pour les douanes [1] ; mais j'y suis fait, à présent, et je me moque du reste.

J'ai reçu à Rome, la veille de mon départ, le troisième numéro de *la Revue Européenne*, un mois et demi après l'impression de mon article[2] ; je pense que vous la recevez toujours.

Si vous recevez une lettre de Berlin pour moi, il faudra la garder. Parbleu ! c'est bien clair, puisque vous ne sauriez pas où me l'adresser : je vous dis là une sottise.

Adieu chère maman.

Je vous embrasse tendrement.

H. BERLIOZ

(A suivre.)

1. Un carnet de notes (sur papier à musique), conservé par la famille, témoigne de ces tribulations. Berlioz inscrit, au jour le jour, parmi ses dépenses de voyage : « Pour les chapeaux, douane de Bologne, trente *baïocchi* ; deux francs, à la gare de Modène, pour les chapeaux ; deux francs vingt-cinq centimes à la douane de Parme, pour les chapeaux ; à la douane milanaise, pour les chapeaux, quatre francs ; à Milan, deux francs douane, chapeaux, et un franc et demi à la douane de Saint-Martino... » — Nous relevons encore, dans cette comptabilité : « A Milan, deux francs cinquante de sous-pieds en chaîne de laiton ; même somme, théâtre della Cambiana ; un col, Turin, trois francs, etc. »

2. *La Revue Européenne* avait publié en deux numéros un article de Berlioz intitulé : *Lettre d'un enthousiaste sur l'état de la musique en Italie*. — Depuis lors, il en utilisa le principal en des publications diverses, notamment dans ses *Mémoires*.

LES MAGES SANS ÉTOILE[1]

— AMES RUSSES —

IX

Valentine s'habilla lestement, pour le dîner de Betsy. Elle mit une robe noire, un peu échancrée autour du cou. Ses longs cheveux, vivants, forts, souples, rabattus au-dessus des sourcils, se redressaient en ondulations larges et se roulaient en torsade sur la nuque. Elle se mira dans la glace et aima l'éclair riant de ses yeux ; puis, langoureusement, selon le conseil de Betsy, elle renversa la tête et contempla, une dernière fois, son image, entre ses paupières mi-closes. La rondeur de son cou, l'arc net et brusque de ses lèvres, ses narines déliées lui plurent. Elle pouvait partir rassurée. Vite, elle s'enveloppa dans son manteau,

Elle se sentait femme délicieusement, douloureusement, avec un désir de câlinerie, qui coulait sur tout son corps.

Elle embrassa, vite et fort, ses enfants.

— Jamais, jamais tu ne dînes à la maison ! — s'écria Moussia, injuste mais convaincue.

— Dis à miss Stirling de venir ! — supplia Bobik. — Je veux qu'elle joue du piano pour moi.

Valentine rit.

— Tu l'aimes donc bien ?

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1905.

— Elle aussi m'aime ! — répondit Bobik ; — ne ris pas.

Valentine prit tout de suite une expression grave, embrassa encore son fils, l'examina pour vérifier s'il était content d'elle, et descendit l'escalier en courant.

Le soir était pur. Les lumières semblaient des yeux rieurs, complices discrets et indulgents de sa gaieté, à elle.

Valentine avait envie de s'excuser, d'expliquer :

« Il est charmant... Et moi, je suis encore très jeune. Je n'ai, pour ainsi dire, pas vécu, pas vécu !... »

Confuse un peu, elle cachait son menton dans le col dressé.

Quand elle arriva, Pierre Kranskoï la mena jusqu'à la porte de Betsy et la quitta pour ses autres invités, qui, déjà au complet, causaient dans la salle à manger.

Valentine frappa.

— Entrez ! — dit une voix languissante.

Valentine ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil. Elle retenait, de ses mains croisées sur sa poitrine, son manteau dégrafé qui fuyait de ses épaules. Elle s'étonna de trouver la pièce à demi obscure et, semblait-il, déserte.

— Qu'elle est jolie ! — chanta Betsy,

Valentine la découvrit, roulée en boule sur une chaise longue ; sa robe blanche se confondait avec l'étoffe claire des coussins.

« Je n'ai pas fait trop de toilette », pensa Valentine.

Puis elle dit, en s'approchant :

— Qu'avez-vous ?

— La migraine ! — répondit Betsy, en dodelinant de la tête ; — une affreuse migraine.

Ses yeux noirs étaient cernés, mais brillaient, fixes et avides, sans trace de douleur.

— Vous avez très bonne mine, cependant.

Betsy se leva, étira ses bras, tordit sa taille et dit :

— Ce dîner m'assomme !... Dironov prophétisera ; Barevsky parlera gentiment des étudiants ; Garine déclarera que les calamités probables, les étudiants hirsutes et brutaux, tout enfin est pour le mieux... Ah ! oui, ce dîner m'assomme !...

Valentine lui posa la main sur l'épaule...

— Qu'est-ce donc qui vous intéresse ?

Betsy se dégagea, tendit le cou, comme si elle écoutait, et

regarda devant elle avec des yeux agrandis. Un mystère l'environna tout à coup. Elle ne bougea point.

Valentine reconnut la pose du portrait.

— M. Duclan ? — fit-elle.

Betsy éclata de rire, montra ses dents irrégulières et blanches, pointues comme de petites amandes.

— Non, — roucoula-t-elle ; — pas lui exactement ; mais l'âme française, nette, adroite, claire. C'est amusant de confronter cela avec l'âme russe, brumeuse et indéfinie...

Elle fit un geste large, de ses deux bras, puis se pencha vers Valentine, qu'elle chatouillait avec ses cheveux.

Dina survint, habillée de bleu, lunaire, svelte.

— Ils attendent, là-bas...

— Allons ! — fit Betsy.

Elles avançaient, par le couloir, enlacées, Valentine au milieu, ses mains, chargées de bagues, sur les épaules de ses amies ; leurs trois têtes étaient proches. L'éclat de leurs yeux et de leurs sourires ruisselait sur elles, faisait d'elles une seule chose, toute de grâce, de trouble et de rêve.

Pierre vint à leur rencontre.

— Tu pourrais te presser un peu, — dit-il à Betsy ; — la princesse Nabokine est là depuis dix minutes bientôt.

— Je l'avais oubliée, — répondit Betsy, sans s'émouvoir.

— Cela te ressemble !... Mais, au moins, n'oublie pas qu'il faut avoir pour elle des ménagements. Évite de l'effarer par tes enthousiasmes subversifs.

— C'est bon ! j'approuverai tout ce qu'elle dira. Mais, tu sais, elle-même vacille dans son loyalisme...

Pierre les précédait, marchant à reculons. Il enveloppait Betsy d'un regard de caresse indulgente. Devant la porte, il s'effaça pour laisser passer les trois femmes, et dit à Valentine, en désignant Betsy :

— C'est une bonne petite fille !

Valentine sourit :

— Oui, — murmura-t-elle.

Et, en même temps, une sensation de peur, qu'elle maîtrisa difficilement, la fit tressaillir.

Elle entra la première dans son ancien salon qu'avaient,

après son départ, loué les Kranskoï et qu'ils transformaient en salle à manger, ce soir-là.

« Comme tout change vite ! » — songea-t-elle.

Cette autre vie, remuante, — étrangère qui s'était installée où jadis elle avait vécu, — lui fit l'effet d'une intruse.

Elle s'assura, d'un rapide coup d'œil, que Garine était là; mais il fallut faire la révérence à une grosse dame en velours chaudron, qui haranguait les trois professeurs :

— Chère princesse, quelle joie de vous rencontrer !...

A Garine, elle ne put dire grand'chose : le groupe était, dans ce petit salon, lié, fermé.

Betsy, d'un air câlin, circonvenait la princesse :

— J'ai écrit, pour votre protégée, cette lettre de recommandation. C'est même cela qui m'a retenue un peu... Toutes mes excuses !...

Elle mentait effrontément, et sans aucune utilité.

La princesse roulait des yeux féroces. Sa face, étroite des tempes, surmontée d'un haut crêpé de cheveux blonds, s'élargissait soudain vers les joues et se terminait par un menton puéril. Tout le corps, grêle aux épaules, croulait en masse pyramidale, formidable. Les bras remuaient, se tendaient, se pliaient d'une manière automatique ; la tête s'inclinait et se relevait sans relâche. Tout le monde savait que la princesse Nabokine était la bonté même, en dépit de ses mines furieuses ; seulement, elle avait l'habitude de tout prendre au sérieux, dans la vie, pour pardonner ensuite.

Elle serra la main de Valentine et de Betsy, distraitement, et poursuivit, en s'adressant aux professeurs :

— Il est si mal entouré !... Dans l'âme, c'est un être délicieux... et bon, très bon !...

Elle joignit les mains, trouva bientôt fatigant l'effort de les garder ainsi, les agita de nouveau contre ses flancs, comme si elle s'apprêtait à nager. Son visage exprimait un tel chagrin qu'on redoutait de la voir fondre en larmes.

— Qui donc? — demanda tout bas Betsy à Valentine.

— Le Tsar, évidemment !...

— Ah ! — fit Betsy.

Elle regarda successivement la princesse et les trois professeurs, avec l'avidité narquoise d'un gamin des rues qui

souhaite d'assister à une belle dispute. Mais eux, très graves, attendaient que la princesse parlât encore.

Garine se mordait la lèvre pour dissimuler un sourire nerveux. Valentine observa qu'il n'était pas à la conversation. Tout à coup, Dironov et la princesse déclamèrent en même temps, lui sur la veulerie, elle sur la bonté du Tsar.

Un vieil homme, Nikitenko, blafard, aux yeux pâles, le crâne chauve et la barbiche blanche, s'avança silencieusement et se posta tout près de la princesse. Il tira de son portefeuille une coupure de journal.

— Écoutez, princesse. Voici l'accent du vrai patriotisme...

Et, pendant que les deux autres continuaient leurs monologues simultanés, il lut, la bouche tremblante d'émotion, une plainte du peuple mise en vers par un poète connu.

La princesse attrapa la mesure et la battit de la tête, sans écouter.

Sur la table, refroidissait le potage. Pierre tournait autour des causeurs : la discussion semblait devoir durer toujours. Mais, lorsque le vieillard eut terminé sa lecture, la princesse et Dironov se turent aussi.

Nikitenko sortit, sans saluer personne. — Il ne venait jamais voir ses amis que pour un instant, parlait peu, rêvait et s'esquivait.

Pierre offrit le bras à la princesse. Les autres invités, à cause de l'espace restreint, négligèrent ce rite. Betsy désignait à chacun sa place. Valentine avait à sa droite Pierre ; à sa gauche, Dina ; Garine, en face d'elle.

Alors elle se dit avec chagrin que cet arrangement la priverait du bavardage intime qu'elle avait espéré.

On admira les fleurs qui ornaient la table : des tulipes rouges et jaunes, gracieuses avec leur raideur svelte. Des doigts légers avaient ouvert, sans les froisser, les orgueilleux pétales.

Betsy acceptait avec joie les compliments qu'on adressait à son goût d'artiste ; mais elle se ravisa soudain :

— C'est ma petite sœur qui a fait cela !

Dina s'appuyait contre le dossier de sa chaise, comme pour mettre le plus possible de distance entre elle et ces gens qui osaient la regarder. Elle dardait ses yeux violets sur Betsy et lui reprochait son indiscrétion.

On souriait. Valentine eut pitié de Dina et lui parla doucement :

— Vous vous habituez à Paris ?

— Non ! C'est fatigant et trop orné, trop en fête perpétuelle...

Garine les épiait :

— Une ville très habitable, — dit-il ; — mais la vie y est cristallisée.

Il pinçait les yeux, comme s'il examinait quelque matière précieuse et fragile.

— Comparaison de chimiste ! — remarqua Pierre.

Garine expliqua :

— Ici, les esprits sont plus nets, les raisonnements ont des arêtes plus évidentes, plus sèches. Moins d'originalité, peut-être, qu'en Russie, mais plus de solidité. Cela, vraiment, a du bon !... Nous sommes encore, nous les Russes, à l'état de nébuleuses : nous nous formons ; et l'on ne sait pas l'aspect définitif que nous aurons... J'avoue que souvent l'extrême mobilité des Russes est décourageante pour qui voudrait compter sur eux...

Valentine crut à un blâme et pâlit. Garine, avec cette attention minutieuse qui lui était familière, la regardait pâlir ; et, une minute, elle souffrit cruellement.

Imperturbable, il continua :

— On peut, sans trop de hardiesse, prévoir ce que fera un Français qu'on connaît bien ; on ne sait jamais ce que fera un Russe.

— Et une Russe ? — lança Betsy.

— Encore moins ! — répondit Garine.

Tandis qu'on riait, Valentine le détesta. Il se vengeait trop méchamment ; il la torturait sans qu'elle pût se défendre.

— Et vous, — lui demanda-t-elle, — n'êtes-vous pas Russe, pour nous dénigrer ainsi ?...

— Je ne songe pas à dénigrer, — dit-il ; — je constate que je suis souvent dérouté ; mais c'est ma faute, sans doute... Et puis, non, je ne suis pas tout à fait Russe : ma mère était une Lithuanienne méthodique et résolue, mon père un Russe rêveur.

La princesse récita une longue généalogie des Garine ;

puis, sans observer si on l'écoutait, elle raconta la colonie russe, en désignant toutes les dames par leur petit nom : Lila Filonov, Sophie Nelsky, Olette Golovkine. A Paris, où elle vivait depuis de nombreuses années, elle ne se sentait nullement retranchée de la Russie. Des compatriotes venaient sans cesse la voir ; Pétersbourg, Nice, Paris étaient, à l'entendre, trois villes voisines, d'importance égale... Puis elle cita des maisons françaises où elle fréquentait.

— J'ai quelque chose à vous dire là-dessus, — lança-t-elle à Valentine.

Betsy comprit que la princesse voulait piloter Valentine dans le monde : elle acceptait de dîner chez Betsy, mais ne l'adoptait pas ; Betsy en eut quelque dépit.

— C'est si facile de se créer des relations à Paris ! — dit-elle.

— Trop facile ! — fit la princesse.

Pierre riait :

— Oui, oui, princesse, faites-lui de la morale. C'est une étourdie, qui choisit ses amitiés à tort et à travers.

Barevsky empêchait habilement Dironov d'entamer une nouvelle discussion politique. Ainsi que tout homme habitué à parler en public, il avait horreur des conversations banales ; mais il s'y efforçait par simple urbanité, par prudente habitude : est-on sûr de ses interlocuteurs ? et les femmes sont-elles jamais discrètes ?... Il désirait ne pas froisser la princesse, dont il se méfiait. Valentine s'étonna de ce que Betsy les eût réunis. Il s'ennuyait un peu.

La pensée de la vieille dame, orientée vers les hiérarchies mondaines, s'y complaisait ; elle demanda, comme effarée :

— Est-ce vrai que vos cours soient suivis par des juifs uniquement ?

— Non, madame ! — répondit Barevsky. — Et, la preuve, c'est que la caisse de secours mutuels est fort mal organisée.

Elle ne crut Barevsky qu'à moitié, soupira et dit, sautant à une autre idée :

— Un Français de mes amis admire l'extrême austérité des Russes ; il l'explique, du reste, par leur laideur.

— Nous ne sommes pas si laids ! — objecta Garine. — Nous sommes pauvres et grossiers seulement.

— Nos étudiants ne sont même pas très austères, — continua Barevsky, de sa voix aimable ; — mais ils sont idéologues jusque dans leur tendresse... Ils se réunissent pour des palabres politiques. Un garçon quelconque parle avec fougue. Une jeune fille s'enthousiasme, voit en lui « un Lassalle », au moins! Elle le servira. Ils travailleront ensemble. Peu de temps après, le désenchantement ou l'excès de la misère les séparera. Elle rencontrera peut-être un autre ami, imbu de doctrines plus nobles encore. L'amour est trahi ; « l'idée », jamais!

— Quelle « idée »? — demanda Betsy.

Personne ne lui répondit.

Seulement, lorsque reprit la conversation générale, Garine lui dit, de manière à n'être entendu que d'un groupe où étaient attentives Dina, Valentine et Betsy :

— L' « idée », c'est le balancier à l'aide duquel on peut danser sur cette corde raide qu'est la vie... Vous flattez-vous de l'avoir trouvée?

Il les interrogeait toutes les trois.

— Je pense — fit Dina — que le tout est de chercher, de chercher inlassablement... N'importe, si l'on ne trouve pas!... Il est dit : « Bienheureux ceux qui ont soif de vérité!... » et non pas : « Bienheureux ceux qui possèdent la vérité!... »

Elle ignorait son auditoire et, toute frêle, ressemblait à une petite sainte.

Valentine tourmentait une fleur posée sur la nappe. Et, comme Garine attendait une réponse, elle détourna la tête.

Betsy réfléchissait, les cils rapprochés sur ses yeux alanguis.

— Cela doit toujours être immatériel?

Garine ne put se défendre de rire.

— Oui. Mais cela peut être personnifié... Barevsky vient de nous dire qu'ainsi procèdent les étudiantes.

Betsy rougit d'être comparée aux étudiantes.

— Méchant, méchant! — criait-elle presque, tandis qu'à l'autre bout de la table Dironov commentait un entretien qu'il avait eu avec un fonctionnaire français.

— Ils ne réussissent pas à nous comprendre! — conclut-il.

— Ils ne nous comprennent que si nous nous transformons à leur image, — dit Garine, comme se parlant à lui-même.

Sans à-propos visible, la princesse annonça :

— En Russie, le père Jean prie pour nous !

On avait mangé distraitement, et maintenant on s'attardait au dessert. Le café fumait dans de petites tasses.

Pierre était silencieux ; mais une bonté discrète rayonnait sur son visage. Il paraissait heureux d'avoir ces gens autour de lui.

— Qu'allons-nous faire ? — dit Betsy, en se levant.

— Chère petite, — répondit la princesse, — je dois me retirer : je demeure loin et ne sors que rarement.

Puis elle se tourna vers Valentine et lui dit, avec l'humilité qu'ont parfois les vieilles personnes :

— J'espère vous voir souvent. Ce n'est pas vaste, chez moi ; mais on y rencontre des amis utiles à connaître. Vous m'aiderez dans mes modestes réceptions.

Valentine promit, avec la gratitude qui convenait.

— Vous êtes très jolie, — murmura la princesse.

Pierre la suivit, pour la mettre en voiture.

Les professeurs causaient d'une mission dont se chargeait Garine, pour l'Angleterre.

— Surtout, — dit Barevsky, — sauvegardez notre indépendance. Invitez des conférenciers ; mais ne laissez pas espérer que nous puissions nous joindre à quelque autre société. Pas de fusion qui nous annihile ou seulement qui nous prive de notre caractère scientifique.

— La force est dans l'union, — répondit Garine. — Mais, soyez tranquilles je serai un émissaire fidèle.

— L'union, l'union !... — grommela Dironov, — cela dépend de ce qu'on assemble !... Si l'on ajoute une botte de foin à des herbes médicinales, la vertu des herbes n'en sera pas augmentée...

Garine écoutait, calme et sérieux.

— Nous voulons être isolés ! — affirma Dironov.

— Oui, — dit Betsy, au hasard ; — nous n'avons besoin de personne !...

Elle offrait des cigares et des cigarettes.

Garine s'approcha de Valentine :

— Donnez-moi une commission pour Londres.

— Alors, c'est décidé, vous partez ?

— Demain matin !... Il n'y a même que cela de décidé... Et, selon votre conseil, je ne bâclerai pas ma besogne...

Elle n'osait plus être coquette : il l'en punissait trop vite !

— Ne vous éternisez pas, non plus ! — reprit-elle. — Et, surtout, écrivez-moi.

— Vous me le permettez ?... Vous répondrez ?...

— Je vous le demande, et je répondrai.

Il sourit joyeusement :

— Alors j'ai donc un peu de votre amitié ?... J'emporte cela, au moins !...

Betsy s'approcha :

— Qu'emportez-vous ?,..

— Oh ! oui, — dit Valentine.

Elle improvisa des commissions pour Londres, indiqua des choses dont elle n'avait nul besoin... Et lui notait gravement les noms des magasins qu'elle lui désignait.

Pierre reparut, heureux de la corvée faite.

— Je l'ai mise en voiture et j'ai pris le numéro. Certes, il ne lui arrivera rien !... Maintenant, Betsy, rends-nous notre liberté... Nous sortons... Cette réunion d'ouvriers, à la salle Tivoli, nous intéresse tous.

— Pas moi ! — dit Barevsky ; — j'ai à travailler.

— Moi aussi ! — déclara Dironov.

Tous deux avaient hâte de rentrer chez eux.

Pierre fut déçu ; il le laissa voir.

— Alors, j'emmène Garine ?

Garine attendit que Betsy le retînt : elle s'en fit rien.

— C'était convenu, — lança-t-elle un peu étourdiment ; — je me résigne... Je garde madame Lougov.

Elles passèrent dans la chambre de Betsy, pendant que la salle à manger se transformerait de nouveau en salon.

Dina était allée se coucher.

Sous la lumière, voilée de vert, d'une lampe électrique, Valentine s'inclina vers Betsy :

— Votre mari vous appelle « une bonne petite fille », — dit-elle en souriant.

— Oui ! — fit Betsy, avec solennité. — C'est parce qu'il est bon lui-même... En général, les hommes sont meilleurs que les femmes, n'est-ce pas votre avis ? Ils sont toujours prêts à

trouver mille excuses pour nos bêtises... Je sais que beaucoup de femmes disent du mal de moi. Eh bien! vous me croirez si vous voulez, jamais un homme n'a, non seulement dit, mais pensé du mal de moi... N'est-ce pas étonnant?

— Très étonnant! — répondit Valentine. — Mais en êtes-vous sûre?

— Oui... On sent cela!...

Elles rirent toutes les deux.

— En Russie, — reprit Betsy, — c'est l'hiver, le vrai hiver. On saute en troïka et on file sur la neige silencieuse. Des grelots de chevaux, des chants, des rires; et puis l'immensité que dissimulent des arbres bienveillants et paisibles, des sapins qui tendent vers vous leurs pattes d'ours, des bouleaux qui ont l'air de vouloir s'envoler, qui s'étirent, se dressent. Et les flocons de neige se posent tendrement sur vos joues, sur la fourrure molle qui se hérisse autour de votre menton, qui durcit, se couvre du givre... Ah! l'espace, la neige, le vertige du froid!...

Elle renversait la tête, nostalgique et alanguie.

— Et la promenade sur la Néva!... On descend des quais. Une pente douce; et puis, sous le ciel noir, on est sur la glace. Le vent siffle à vos oreilles. Et, là, tout près, mais cachés, roulent des flots noirs dont vous n'avez cure. Vous vous amusez; vous êtes ivre du vent, du ciel froid qui pèse sur votre tête, de la glace qui s'étend pour votre passage rapide. Et vous êtes nouvelle, différente de ce que vous étiez chez vous, dans votre appartement clos. Vous avez des rêves grands comme l'espace...

— Oui!...

Valentine avait joint les mains et regardait devant elle, sans voir:

— Continuez...

— Avez-vous des moments où vous voudriez arracher de votre mémoire tous vos souvenirs, les chiffonner entre vos deux mains et les déchirer, comme on déchire de vieilles lettres?... Je voudrais faire cela, moi; je voudrais vivre à neuf, sans servitudes anciennes... Mais il y a toujours quelque échéance à payer, quelque éclosion de sentiments dont vous n'êtes pas responsable, car vous en avez pris le

germe quand vous étiez une autre... Connaissez-vous cette lassitude de soi, cette soif de recommencer la vie sans avoir de passé ?...

Elle se penchait sur Valentine, farouche, sincère.

Valentine rougit.

— Non, — répondit-elle, avec un regard loyal. — Les sentiments que j'ai, je les aime et je veux les garder.

Betsy se leva, lentement, et marcha dans la pièce. Son visage, pâle et creusé, était presque tragique. Tout à coup, elle tressaillit, consulta sa montre et dit impérieusement :

— Retournons au salon !

— Pourquoi ? Nous sommes très bien ici, et je dois bientôt m'en aller.

— Retournons au salon !

Dans le salon, elles trouvèrent M. Duclan. Valentine ne s'en étonna point. Elle lui rendit aimablement son salut.

— C'est gentil, d'être venu, — dit Betsy, sans cordialité.

Elles s'assirent sur un divan, épaule contre épaule, la taille enfouie dans les coussins, leurs deux têtes rapprochées. Une solidarité de Russes, une même nostalgie les unissait contre cet étranger qui les admirait en souriant.

Il avait pris un siège bas, presque à leurs pieds, et, les yeux mi-clos, avançait le menton :

— Petites reines isolées, déguisées, des pays des neiges, — dit-il, — petites reines charmantes et douloureuses !...

Betsy s'écria :

— Il se figure qu'à Pétersbourg nous nous promenons en cacochnik et robes de brocart fourrées d'hermine !...

Valentine sourit, mais elle vit tout à coup les yeux de Betsy se voiler de larmes. Elle comprit que Betsy, mi-comédienne et mi-véridique, jouait pour M. Duclan l'étrangère mystérieuse, hantée de rêves infinis. Tout à l'heure, en causant avec elle, Betsy ne se préparait-elle pas à cette entrevue qu'elle attendait ?...

— Ah ! — dit Betsy, — la neige, l'espace, le silence !...

Elle renversait toujours plus la tête. Valentine baissait la sienne, attentive, un peu moqueuse : l'enchantement de naguère n'agissait plus sur elle.

— Ici, — répondait M. Duclan, — il y a du goût, de la lumière, de la vie. C'est si mort, la neige!...

Il s'animait, et ses yeux, profondément enchâssés, brillaient.

Betsy et M. Duclan persévérèrent à se donner ainsi la réplique, chacun vantant son pays ; et ce duo contradictoire devenait tendre par l'intonation langoureuse. Ils semblaient s'appeler l'un l'autre vers un paysage pressenti, où ils s'enfuiraient, où ils se retrouveraient. Leurs paroles s'entre-croisaient, comme des bras qui s'attirent, se repoussent, s'enlacent.

Valentine prit son manteau, qui gisait sur une chaise, à côté d'elle. Et elle se dressa, s'enroula dans les plis de satin blanc qui lui caressaient les épaules et les bras.

— Au revoir!

— Ne partez pas encore! — dirent Betsy et M. Duclan.

Valentine savait que sa présence leur était douce par sa complicité indulgente. Seulement, ses nerfs se fatiguaient, et une révolte naissait en elle.

— Dites à miss Stirling que mon fils l'invite à le venir voir bientôt.

— Il est amoureux d'elle? — roucoula Betsy.

— Oui.

Valentine descendit en courant l'escalier qui, sous ses pieds, était mou. Peu d'instants après, elle entendit descendre M. Duclan.

« Très prudent, — songea-t-elle; — Pierre Kranskoï ne le trouvera pas, en rentrant. »

Malgré elle, les savants manèges de Betsy l'amusaient.

X

D'Angleterre, Garine adressait de petites lettres amicales à Valentine. Il tâchait de l'égayer, la poussait à se raconter un peu. Elle répondait gentiment, s'efforçait de donner à sa pensée une tournure personnelle et, par besoin d'être tendre, parlait beaucoup de ses enfants. Il l'y encourageait, d'ailleurs,

s'intéressant de son mieux à Bobik et à Moussia. Mais Valentine sentait le caractère provisoire, presque artificiel, de leur correspondance, pourtant si simple.

Elle aurait voulu lui écrire :

« Demande-moi si je t'aime ; je dirai oui, très vite, et tu reviendras. »

Au lieu de quoi, elle relatait l'emploi de ses journées, se déclarait satisfaite de tout, affectait une absolue sérénité, dont il la louait.

Parfois elle se demandait avec angoisse si, longtemps encore, toujours peut-être, elle devrait se dire heureuse de cette demi-intimité.

En toutes choses, elle lui obéissait, sans qu'il lui donnât nul conseil direct. Elle était beaucoup plus docile de loin que lorsqu'il était là. Les plus insignifiantes questions de Garine suffisaient à l'orienter : il avait voulu savoir si elle allait dans le monde et quels Français elle voyait ; et encore, si elle se familiarisait avec les artistes et les étudiants russes. Pour répondre précisément à tout cet interrogatoire et, pour le faire avec sincérité, elle déployait une patiente énergie.

La princesse Nabokine l'avait introduite dans plusieurs maisons françaises. Elle s'y plut, dépaysée un peu, s'amusant comme au théâtre.

On l'accueillait gracieusement. Elle se faisait, petit à petit, une place dans cette société qu'elle avait jadis connue un peu, mais que maintenant elle étudiait avec plus de curiosité. Elle jugeait les femmes plus superficielles, plus positives aussi que ses compatriotes ; mais elle admirait leur lucidité, ce sens pratique de la vie qui lui faisait défaut, à elle-même. Les hommes l'étonnaient davantage. Elle écoutait leurs conversations aiguisées, brillantes, et ne se risquait que rarement à dire son mot.

La hardiesse des discussions politiques l'effarait et la divertissait. La liberté d'esprit des causeurs, leur entente des affaires gouvernementales, leur façon spirituelle et presque insouciante l'émerveillait. Elle avait acquis, en Russie, la longue habitude de se taire sur de tels sujets. Elle était même arrivée à se défendre d'y penser : lorsqu'elle assistait, dans son pays, à une dispute de ce genre, l'abondance des sous-enten-

dus, l'âpreté des opinions insinuées avec une prudence qui irritait encore les interlocuteurs, l'ennuyait sans lui rien apprendre.

Elle comparait la légèreté française à l'acharnement russe. Ces Parisiens, qu'elle entendait railler le ministère et professer des opinions qui semblaient leur être tout de suite venues à l'esprit, n'étaient pas, eux, des fanatiques de leurs idées comme ces étudiants, des inquiets comme la plupart de ces professeurs russes. Ils plaisantaient, ils affectaient de ne pas beaucoup tenir à ce qu'ils disaient ; et, en dépit de leur coquetterie sceptique, leur détachement était sincère...

Pourtant la France était riche et florissante... Est-ce que la Russie, par hasard, s'appliquerait trop?... Valentine se rappela que souvent, dans son enfance, elle réussissait mal les tâches où elle s'était appliquée avec trop de fièvre : dans ces cas-là, elle ne pensait qu'à son attention, et non pas à son travail... Était-ce la même attention portée sur soi qui paralysait la Russie?

Elle commençait à comprendre ce qui donnait cette apparence terne aux conversations de son pays. Depuis trop longtemps, la Russie avait été sans cesse écrémée : tout ce qu'elle avait de meilleur était chassé ou partait...

Betsy, de son côté, s'était créé des relations. Elle n'en était contente qu'à moitié.

— Les Français ne sont pas tout à fait des êtres humains! dit-elle, un jour, à Valentine. Je ne sais comment vous expliquer cela... Ils me paraissent artificiels, fabriqués selon des formules. Ils parlent si vite et si bien!... Et tous se ressemblent!...

— C'est, sans doute, que nous les connaissons peu. Nous autres Russes, nous devons aussi avoir tous, à leurs yeux, comme un air de famille.

— Oh! oui, — dit Betsy ; — je parie qu'on a dû vous dire que vous étiez mystérieuse, que vous aviez des mots étrangement divinatoires...

Valentine sourit :

— Oui...

— Manette se plaint, ou plutôt se vante, de la même chose.

Comme Russes, on les confondait : on leur appliquait les mêmes épithètes. Elles formaient un troupeau, attrayant mais bizarre.

Valentine et Betsy éprouvaient un vague malaise, toutes les deux; elles se sentirent à la fois déracinées et imitatives, dépourvues d'individualité nette.

Betsy continua :

— Paris n'est pas une ville commode pour les étrangères! Elles y détonnent. Elles n'ont point ici l'allure qu'il faut, l'âme légère qui convient à ce décor!...

Ainsi, elles n'étaient ni adaptées à une nouvelle existence, ni fidèles à l'ancienne.

— Nous sommes autres, — murmura Dina, qui avait assisté à cette causerie; — et c'est mieux ainsi!...

Valentine lui pressa le bras : elle avait aimé l'orgueil doux et réservé de ce visage.

Dina reprenait des couleurs. Ses gestes étaient moins lents. Seulement, elle demeurait silencieuse comme par le passé. Ce n'était plus la fatigue qui l'engageait à se taire, mais le travail d'une pensée qui mûrissait. Dans sa chambre, devant une icone, brûlait toujours une veilleuse. Et, le soir, Dina, humble et sévère, priait longtemps...

Valentine voyait peu les peintres de l'atelier russe. Cependant elle s'était liée avec madame Efimov et quelques membres du comité, dont maintenant elle faisait partie.

Grâce au zèle impérieux de sa présidente, la société prospérait. L'ordre s'était établi; le plancher était propre, l'atelier rangé.

— Comment avez-vous obtenu ce résultat? — demanda Valentine à madame Efimov; — c'est si difficile de discipliner des Russes!

— Pour ce qui est de l'assiduité de nos artistes, — répondit madame Efimov, — j'y renonce. L'esprit de travail ne souffle pas davantage ici qu'aux fameuses conférences... Tant pis!... Depuis que nous sommes moins nombreux, nous nous débrouillons...

— C'est peut-être, — fit remarquer Valentine, — parce que la Russie est immense et trop nombreuse que le désordre y sévit à ce point. Peut-être les hommes ne peuvent-ils avoir le sens commun qu'en petits groupes...

— Peut-être! — dit madame Efimov. — Mais voici notre sauveur. Permettez-moi de vous le présenter : monsieur Dvoubrovine.

Valentine connaissait ce nom pour l'avoir lu en tête de maintes brochures tolstoïsantes. Elle vit un être barbu, à longue chevelure, d'âge imprécis, aux purs yeux bleus d'enfant. Sa mise était pauvre. Avec des mouvements adroits, il nettoyait le poêle.

A l'appel de madame Efimov, il s'approcha. Valentine lui serra la main.

C'était un réformateur notoire, bien que peu écouté, qui rêvait pacifiquement de régénérer le monde par la bonté.

— Pour trente francs par mois, et la chambre, il entretient ici la propreté, allume le poêle, etc... Le soir, il écrit, — ajouta madame Efimov, lorsque Dvoubrovine eut repris sa besogne.

— Est-ce possible ? — murmura Valentine, charmée et attristée.

Madame Efimov alluma une cigarette. Dvoubrovine posa une soucoupe sur la table, en guise de cendrier.

— Si vous ne pouvez vous empêcher de fumer, — dit-il avec accablement : car, en principe, il réprouvait l'usage du tabac. — du moins, ne jetez pas les bouts de cigarettes par terre !

Valentine demanda :

— Avons-nous des artistes de talent?

— Voyez vous-même ! — répondit madame Efimov.

Les toiles étaient médiocres.

— Aidons-les tout de même!

Valentine les aidait comme elle pouvait, assistait aux réunions du comité, distribuait des billets de loterie, sollicitait l'adhésion de nouveaux membres...

Avec les étudiants de Barevsky, ses rapports manquaient de cordialité, malgré tous ses efforts. Il y avait une barrière à peu près infranchissable entre cette caste de ses compatriotes et elle. Elle sentait là une conscience collective qui lui était fermée, des dogmes absolus qu'on ne lui livrait pas.

Ils se brouillaient entre eux et se raccommodaient sans cesse. Ils n'avaient d'estime que pour eux. Rien n'existait, à leurs yeux, que leur coterie, les incidents de leur vie tumul-

tueuse. Les idées qu'ils débattaient leur semblaient seules dignes d'intéresser l'univers.

Valentine expliquait tout cela, par lettres, à Garine.

Une fois, comme elle s'habillait pour aller à une soirée de musique, sa femme de chambre lui apporta une lettre.

— Posez-la sur la cheminée, — dit-elle, toute occupée de sa toilette.

Elle avait aperçu que le timbre n'était pas anglais.

Elle se tenait debout devant sa glace, les bras levés, et mettait avec précaution des épingles d'écaille dans son chignon compliqué. Les cheveux de devant, qui n'étaient pas encore arrangés, lui pendaient sur le visage et sur la poitrine. Elle se mirait, souriait entre les mèches légères qui la chatouillaient. Ses bras se fatiguèrent : elle les laissa retomber, atteignit la lettre distraitement, ouvrit l'enveloppe avec ses ciseaux à ongles; puis, écartant d'une main ses longs cheveux, elle lut :

Dites que je puis venir !... Vous aimez toujours la Russie, vous êtes Russe... Vous l'avouerai-je ? Un jour, je me suis dit que, pour l'ivresse de vous parler tout bas, je renoncerais au devoir de proclamer, dans le monde entier, ma croyance. Vous avez été juste en m'interdisant cela. Votre amitie seulement, votre confiance !...

Pourquoi fuir à l'étranger, quand la Russie est si belle, quand votre âme est russe ?... Je veux tenir dans mes mains vos mains mélodieuses, regarder vos yeux de lumière, faire dire à vos lèvres douces de sublimes paroles.

Je viens pour vous reconquérir à la Russie !...

D'un geste mou, Valentine chercha l'enveloppe. Il y avait, auprès du timbre, un signe en forme de croissant. Elle s'assit dans un fauteuil et baissa la tête. Une lettre pour Betsy ! Une lettre d'amour, bizarre mais sincère !...

A elle, on n'écrivait pas ainsi.

Et elle avait lu !...

La femme de chambre l'observait, tout en faisant mine de ranger des gants dans une boîte.

Elle se ressaisit :

— Jeanne, téléphonez à l'hôtel; demandez à madame Kranskoï de venir me voir tout de suite.

Jeanne courut à la loge de la concierge.

« Suis-je sotte ! » — se disait Valentine.

Elle continuait sa toilette. Le bouffant des cheveux, sur le front, lui réussit plus vite que d'habitude.

Jeanne reparut :

— Madame Kranskoï fait dire à madame qu'elle sera ici dans cinq minutes.

— Vous pouvez vous retirer... Je vous appellerai, si j'ai besoin de vous.

Elle choisit, parmi ses bagues, les plus grosses.

« Cela fera des bosses, sous mes gants, qu'importe ? Puisqu'il le faut ainsi... »

En jupon de soie blanche, en court corset à fleurs, une camisole sur les épaules, elle s'assit au coin du feu, frissonnante d'émoi, irritée contre elle-même, inquiète, un peu honteuse.

On sonna. Puis ce furent de petits pas rapides ; et Betsy apparut dans le cadre de la porte, immobile :

— Qu'est-ce ?

— Voici... J'ai ouvert.... Je ne l'ai pas fait exprès ; je n'avais pas vu le croissant. J'ai tout lu, oui, jusqu'au bout...

Betsy prit lentement la lettre et, à son tour, la lut.

— Quand je vous disais qu'il écrit bien ! — fit-elle.

Valentine éclata de rire :

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ?... Vous ne m'en voulez pas ?...

— Mais non ! répondit Betsy, en haussant les épaules. J'ai confiance en vous. Et, d'ailleurs, cette lettre n'est pas compromettante... Si vous saviez le grand enfant qu'est ce Véréïkov...

— Véréïkov ?...

Valentine dressa l'oreille : c'était le nom qu'avait prononcé Dina, le soir qu'elle s'épanchait.

— Vous ne devez pas le connaître : il ne va pas dans le monde... Il se délecte de la désorganisation russe et croit que de cette désorganisation naîtra « le règne de la paix et de l'amour », une « rose mystique », qui s'épanouira et parfumera délicieusement l'univers !...

— Que fait-il ?

— Il aime la Russie !... — répondit Betsy.

Et elle riait, décidée à ne pas donner d'explication. Puis elle s'écria, en examinant la robe de gaze blanche, qui était étalée sur le lit :

— C'est une merveille !... Je vous aide à vous habiller ?... Ainsi nous pourrons bavarder... Le corsage avant la jupe ?...

— Non, la jupe d'abord.

Betsy s'appliquait, consciencieuse et adroite. Elle se mordait les lèvres, fronçait les sourcils. A genoux derrière Valentine, elle disposait les plis de la traîne.

— Pierre a reçu de Garine une lettre très intéressante, très inquiétante aussi... Vous vous rappelez les prédictions de Dironov au sujet de la guerre ?... Eh bien, c'est vrai !... Ici, dans ce pays allié, on ne sait rien. Mais, là-bas, on en parle ouvertement : à ce qu'il paraît, pour savoir ce qui se passe en Russie, il faut aller à Londres... Pierre y va, rejoindre Garine. La politique leur tourne la tête, à tous !...

— Je croyais Garine tout à la chimie ?...

— Il fait de la chimie, sans doute. Mais Pierre prétend que, de nos jours, il est impossible à un Russe de négliger la politique, impossible !... Je comprends ça... Ce qui m'étonne, c'est qu'ici les gens se mêlent de ces choses : puisque ce n'est pas défendu, je ne vois pas quel intérêt...

Valentine pensa :

« Il s'occupe de politique... Et moi qui lui écris des balivernes sur mes enfants !... »

Elle rougit de dépit à l'idée du peu d'importance que ses lettres pouvaient avoir pour lui.

— Le corsage, maintenant ! — déclara Betsy. — Il faut baisser les épaulettes de la chemise.

Et pendant que Valentine s'exécutait :

— Moi, j'ai un vilain cou, — dit-elle avec tristesse, — noir, et les clavicules saillantes. Aussi, je me décollette très peu.

— Ne vous plaignez pas ; des « mains mélodieuses », des « yeux de lumière... »

— Eh bien ! — dit Betsy en se redressant, — c'est vrai !...

Elle tendit les mains comme si elle touchait un invisible piano, et ses yeux rayonnèrent doucement. Elle répéta :

— C'est vrai !...

— Vous le laisserez venir ?

— Il ne me fera pas de mal... Tournez-vous ; je vais vous lacer.

Le mince cordon de soie blanche sifflait entre les doigts de Betsy.

— Et même, — ajouta-t-elle, comme elle arrivait au bout de sa tâche, — je ne me souviens plus très bien de lui. J'oublie ses traits. Je l'ai, en somme, très peu vu. Il s'est vite emballé : je n'y suis pour rien !... Savez-vous que vous êtes très serrée ?

Elle soupira, de fatigue, après son effort...

— Voilà !... Votre mouchoir, ici, dans le creux du corsage... Votre éventail... Tout y est... Vous pouvez partir.

Elle recula de quelques pas.

— Comment suis-je ? — demanda Valentine, avec un peu d'inquiétude.

— Bien, très bien... Seulement, le visage est trop simple pour la robe... Très beau, rassurez-vous ; mais trop nature... Un peu de noir aux sourcils, un peu de rouge aux lèvres, et vous seriez plus dans la note de votre robe...

— Je ne veux pas ! — dit Valentine.

Elle se cambra, avec orgueil, et se regarda dans la glace. Betsy l'admira.

— J'accorde que vous êtes mieux ainsi : mon conseil ne valait rien... Me ramenez-vous ?

— Certainement !... Mais nous avons encore quelques minutes...

— Ah ! tant mieux ! — dit Betsy.

Elle se leva, et, indiquant le fauteuil qu'elle venait de quitter :

— Asseyez-vous ! — dit-elle péremptoirement à Valentine.

Valentine obéit, interloquée.

Betsy prit une mine grave. Elle se jeta aux genoux de Valentine, mit le coude sur le bras du fauteuil et appuya son menton sur sa paume. Elle levait ses yeux pathétiques de comédienne.

— Ce doit être doux d'être une femme, — murmura-t-elle en imitant, à s'y méprendre, la voix de Duclan, — cela doit être follement doux !... et de sentir tremblant, tout près de

soi, un homme qui vous aime, dont les mains voudraient s'enhardir...

— Qui parodiez-vous ? — s'écria Valentine.

Betzy s'était jetée sur une chaise et riait.

— Vous ne reconnaissez pas mon peintre ?... Il est gentil, et si drôle !... Il dit que ma véritable expression est voluptueuse et qu'il ne peut la saisir... Il me dit parfois des paroles toutes dépourvues de sens, et qui me grisent un peu : « Ah ! ces yeux... ces yeux !... En rêver, toujours les voir !... » C'est follement drôle !...

— Il vous aime ? — demanda Valentine.

— Je ne sais pas, — répondit Betsy. — Que voulez-vous ! C'est un Français : nous parlons la même langue, mais nous pensons différemment.

— Et vous, l'aimez-vous ?

— Je ne sais pas non plus... Il est, pour moi, un bibelot, un livre amusant, pas un être humain... Mais (elle secoua la tête résolument) il me plaît.,. oui, il me plaît...

Valentine arriva très tard chez madame Falnière. Elle monta vite l'escalier vaste et frais. Elle pinçait sa robe, de ses doigts, et montait, légère. Deux hommes la suivaient.

— Vous avez lu la *Conquête du Pain*, de Kropotkine ? — dit l'un d'eux à l'autre.

Valentine jugea qu'ils la savaient russe. On l'avait remarquée : elle en eut un fin plaisir d'amour-propre.

Dans le grand salon, blanc et or, la maîtresse de la maison l'accueillit avec une effusion discrète. C'était une toute petite femme, frêle, très blonde, à mine d'oiseau et au babil rapide. On lisait la lassitude dans ses yeux luisants, noirs, très rapprochés. La taille, sanglée dans une robe Pompadour, s'inclinait en avant, comme écrasée d'un fardeau. Les gestes étaient gracieux, le sourire vaillant.

Le salon était plein de femmes parées, assises en rang, comme au théâtre, ou le long des murs, sur des divans et des fauteuils. Derrière elles et dans l'embrasure des portes, se tenaient, aimables, l'air enchanté, de nombreux hommes.

— Quel dommage que vous n'ayez pas entendu la petite Nemtchinov ! — dit M. Falnière, aussi petit que sa femme et aussi brun qu'elle était blonde. — Étonnante !... Elle sera

une grande cantatrice ! Nous lui demanderons de chanter encore quelque chose, — ajouta-t-il, pour consoler Valentine, qui murmurait des regrets. — Maintenant, je vais vous trouver une bonne place.

Valentine s'assit à côté d'une vieille dame, macabre, très décolletée, qui agitait perpétuellement la tête, en secouant les diamants qui l'auréolaient. La comtesse de Jennecy avait soixante-dix ans. Elle avait été fort belle, et son profil, raviné par l'âge, gardait dans son délabrement une certaine fierté. Des perles cachaient mal les rides de son cou.

De l'autre côté, Valentine avait pour voisine une volumineuse jeune femme en rose qui ressemblait à une miniature singulièrement agrandie.

Valentine regardait devant elle des nuques et des épaules et admirait le bel ensemble que faisaient toutes ces femmes dont bien peu étaient jolies. Les toilettes s'harmonisaient, vaporeuses et de teintes pâles. Çà et là, un bijou, des feuillages d'émail, scintillaient parmi des cheveux souples et lustrés. Les jupes, en s'évasant, avaient des cassures et des plis agréables.

Au bout du salon, dans un espace libre, un artiste à figure italienne, aux joues bleues, parut, un violon à la main.

Un jeune homme très maigre, aux lèvres fortes, aux yeux asymétriques, — l'œil gauche clignait de façon malicieuse, — s'assit au piano.

Le violoniste haussa son instrument et, tendrement, avec une douceur infinie, promena l'archet sur les cordes. Un son merveilleux de pureté, vibrant et chaud comme une voix humaine, s'éleva, tandis qu'au piano le jeune homme l'accompagnait avec une ampleur veloutée. La mélodie, délicate et puissante, emplit tout le salon, l'élargit, unit dans une extase sensuelle, et noble pourtant, les gens divers qui étaient là.

Puis il y eut un entr'acte. Valentine, gênée de ne connaître que peu des personnes présentes, faisait durer une médiocre conversation qu'elle avait engagée avec la comtesse de Jennecy. Elle se demandait avec qui elle pourrait bien causer après que la comtesse l'aurait lâchée, quand elle entendit une voix aimable lui dire :

— Je suis très heureux de vous rencontrer, madame.

Elle se retourna lentement : M. Duclan, très beau, souple et net, la saluait. Valentine sourit. L'ennui d'être isolée au milieu de cette fête lui était épargné. Comme les autres femmes, elle pourrait bavarder, avoir l'air de s'amuser.

Un éclair tendre passa dans les yeux de M. Duclan.

— Venez, — dit-il ; — je vous ferai voir les tableaux. Il y en a de remarquables.

Il lui avait pris le bras, pour la diriger dans la foule, et le serrait un peu...

— Regardez ce Boucher. N'est-il pas délicieux ? Ces femmes nacrées, ces yeux largement fendus, à fleur de tête, ces chevelures légères et rejetées en arrière, comme par crainte de cacher une belle nudité...

Le peintre s'approchait toujours plus de Valentine.

« Décidément, — songea-t-elle, — ce n'est pas la seule Betsy qu'il aime, mais notre race russe, toutes les femmes russes... »

— Comment vont vos petites amies ? — demanda-t-il.

— Madame Kranskoï et sa sœur ?

— Oui.

— Vous devez le savoir... Madame Kranskoï ne pose-t elle plus pour son portrait ?

Il eut un geste découragé.

— Voilà huit jours que je ne l'ai vue !...

— Madame Kranskoï aura désormais plus de temps à vous consacrer : son mari est parti pour l'Angleterre, — dit-elle, d'un ton naïf.

Il ne répondit pas ; mais il tressaillit. Puis il dit, tâchant d'être calme :

— J'espère qu'elle sera plus exacte. C'est un portrait difficile...

L'entr'acte finissait. M. Duclan, poli et soucieux, reconduisit Valentine à sa place. Elle s'assit, le buste droit, les yeux fixés sur un petit programme à vignette Empire. Elle se demandait avec consternation pourquoi elle avait annoncé à M. Duclan le voyage de Pierre ; et, dans le fond de l'âme, une mauvaise curiosité du sort de Betsy l'exaltait frénétiquement.

Une dame gainée de bleu, de l'or sur la poitrine, un papillon de saphirs sur la tête, chantait l'air de *Louise* :

Depuis le jour où je me suis donnée...

Valentine pensait à Garine. Ses idées s'en allaient à la dérive, comme des fleurs sur une rivière. La musique les portait vers l'amour. Elle ne savait plus ce qui est bien ou mal ; elle savait seulement qu'il serait doux de se donner à l'élu de son cœur.

Elle sentait que ses yeux s'ouvraient grands, avaient un beau regard animal et soumis. Elle croyait qu'une main relevait ses cheveux, lui renversait la tête, qu'une bouche cherchait sa bouche ; et elle se crispait, luttait, avec le désir d'être vaincue...

Dans le tumulte d'applaudissements qui saluait la chanteuse, elle s'esquiva : son visage, tel que le faisait la pensée de Garine, ne devait pas être vu par d'autres que lui.

XI

Ce fut, vers la fin de décembre, une série de jours insupportables. La neige fondait en se posant. Le vent ne discontinuait pas ; il faisait prendre aux passants des airs lamentables, pauvres ; il les courbait, les taquinait. Le froid, aigre et humide, s'infiltrait dans les maisons par les fenêtres, les portes mal jointes.

Au coin de son feu, une fourrure sur les épaules, Valentine lisait des livres russes, — des romans, des nouvelles, où étaient racontées des existences si obscures, si exploitées, que Valentine, en lisant, souffrait de tous ses nerfs. Ouvriers des mines, pêcheurs, paysans, tous ces personnages accomplissaient un farouche labeur dans la seule intention de ne pas mourir de faim. Aucune issue à leur misère. Ils ne savaient seulement pas jusqu'à quel point ils étaient misérables ; ils ne savaient rien... Ceux qui réfléchissaient un peu tombaient dans l'ivrognerie ou partaient sur la grand'route... Et ces récits étaient étranges, rapidement jetés, comme des hoquets, ou traînants, comme des lamentations. Ils s'arrêtaient soudain, sans conclusion, sans accord final, sans que nulle lueur d'espoir y apparût.

Valentine ferma les yeux. Elle gardait l'impression d'avoir

vu des êtres estropiés, infirmes, qui rampaient avec des sursauts et des trémoussements bizarres ; des fous qui passaient en chantant, les yeux hagards, purs et vides. Une âme malade, éparse, palpitait en ces infortunés.

Cachant le livre avec ses deux mains, Valentine se courba en avant, étudia, pour se distraire, les flammes qui dansaient dans l'âtre : elle y découvrit ces mêmes convulsions d'une âme captive.

Un ennui morne, un ennui physique, douloureux comme une migraine, la tenaillait d'une manière obstinée, sournoise. Dans son petit salon clair, les meubles semblaient maussades, prêts à pleurer.

C'était Garine qui lui avait recommandé ces livres ; elle les lisait, surprise qu'il connût toute cette souffrance, et qu'il fût néanmoins allègre. Elle n'arrivait pas à lire avec une attention continue. Le *Leitmotiv* navrant qu'elle avait remarqué tourmentait son esprit, l'empêchait de saisir les nuances, les détails. Ses propres réflexions la troublaient. Elle éprouvait un intime désir de refaire ces récits, de trouver un dénouement aux aventures qui surgissaient, qui s'étalaient et disparaissaient, sources absorbées par un marais de mousse. Elle s'accusait d'avoir mal lu.

« C'est à recommencer, — se dit-elle ; — il ne faut pas qu'il me croie bête !... »

Dans sa tête, elle composait une lettre pour Garine et s'irritait de ne rien imaginer d'original, de pénétrant.

« Un cauchemar, toute cette souffrance ! » dit-elle en déposant les livres sur un guéridon.

Mais elle ne voulut pas sitôt renoncer. Elle atteignit un autre volume, très gros, celui-là : *Mémoires de la princesse Marie Wolkonsky*.

Elle décida de le lire.

L'édition était fort belle ; — le texte russe et le texte français, en regard l'un de l'autre : l'original était français, on l'avait traduit en russe.

Lors du complot des Décembristes, en 1826, une jeune femme de dix-neuf ans, la princesse Wolkonsky, avait, de son plein gré, contre le vœu des siens et le désir du tsar, suivi en exil son mari, condamné politique. Elle n'avait vécu

auprès de lui que peu de temps; elle le connaissait à peine; il était de vingt années plus âgé qu'elle, — et, pour lui, elle passa autour des prisons sibériennes presque toute son existence.

Son fils, aujourd'hui vieux, venait de publier le journal de la princesse. Cette tragique et morne histoire, dont Valentine se souvenait, la tenta, eut pour elle une sorte d'attrait redoutable.

Elle examina d'abord les images : des prisons basses, tassées sur elles-mêmes, au milieu d'un paysage nu; des portraits de la princesse : — elle était arrivée en exil toute frêle, et cependant forte, avec des yeux tristes et ingénus, un sourire d'enfant; elle était revenue vieille, pâle comme la cire, presque immatérielle, la bouche serrée comme si elle s'interdisait la moindre plainte, le regard patient et las d'avoir trop vu, trop souffert, trop compati.

Valentine lut :

Michel à moi,

Tu m'engages à mettre par écrit les récits dont je berçais ton enfance et celle de Nelly, à faire mes mémoires, en un mot...

Et puis il y avait des excuses enjouées de ne savoir pas écrire et de n'avoir à conter que des années d'exil, intéressantes certes pour un enfant de l'exil, comme était ce Michel, mais non pour d'autres personnes.

Simple, familière, sublime, sans une phrase apprêtée, sans un mot d'emphase, se déroulait l'étonnante épopée de cette grande dame qui avait renoncé à toutes les habitudes de son élégance pour aller vivre dans une cabane, auprès des forçats et des mines.

A son départ, elle dut signer ceci :

La femme qui a suivi son mari en Sibérie partage son sort et ne sera plus considérée que comme la femme d'un forçat exilé... Les autorités n'auront point à la défendre contre les insultes et les avances des gens dépravés qui font partie de la classe la plus méprisable et qui croiront avoir le droit d'outrager et même de violer la femme d'un criminel d'État partageant leur propre sort...

Elle signa. Elle traversa de nuit le Baïkal par un froid féroce qui lui gelait les larmes dans les yeux, arriva aux

mines de Blagodatsk et, là, dut signer un second papier : elle consentait à ne voir son mari que deux fois par semaine, en présence d'un sous-officier.

Elle pénètre enfin dans la cellule du condamné. Il se précipite ; ses chaînes tintent :

La vue de ses fers m'exalta, m'attendrit au point que je m'agenouillai devant lui ; j'embrassai ses chaînes d'abord, et lui ensuite. Alors le directeur de la prison, qui se tenait à la porte, ne pouvant entrer, vu le peu d'espace, resta tout ébahi du respect et de l'admiration que je témoignais à mon mari, qu'il tutoyait et traitait en forçat.

Elle ne savait pas très exactement le motif de la condamnation ; mais elle avait une foi inébranlable en l'homme qu'elle avait épousé, un sentiment impérieux de son devoir de femme.

Trente ans elle demeura près de lui, le suivit de Blagodatsk à Tchita, de Tchita à Petrovsky-Zavod.

D'autres femmes avaient, comme elle, rejoint leurs maris. Elles mangeaient du pain noir et se couchaient sans souper afin de pouvoir envoyer quelques douceurs aux prisonniers. Ceux-ci, « dès qu'ils apprirent notre gêne, — dit la Princesse, — refusèrent notre dîner ».

En dépit de tout, elles conservèrent le souci de leur dignité :

Nous étions toujours soignées dans notre habillement, car il ne faut jamais s'abattre ni se laisser aller.

Cette petite phrase bien portante et sereine parut à Valentine jolie et persuasive. Elle continua sa lecture ; son esprit évoquait le fier visage de la princesse Wolkonsky, vaillante au milieu de la désolation générale...

A Tchita, comme il n'y avait aucune espèce de mine, — notre gouvernement était mal instruit de la topographie du pays et s'imaginait qu'en Sibérie on rencontre des mines partout, — le commandant fit nettoyer par ces messieurs des étables, des écuries de la Couronne, abandonnées depuis longtemps, comme celles d'Augias dans les temps fabuleux...

Les prisons étaient « des espèces de casernes entourées de palissades hautes comme des mâts de navires ».

Cependant la vie devint, par la suite, plus tolérable. Ces dames se voyaient entre elles et faisaient des promenades hors du village. Les maris avaient retrouvé d'anciens amis.

Dans la prison, ils étaient bien à l'étroit : à peine y avait-il une archine[1] d'espace entre les lits.

Le bruit des chaînes, de la conversation, des chants était insupportable à ceux dont la santé faiblissait.

A chaque instant, des alertes, des nouvelles funestes reçues de Pétersbourg. Un jour, par un froid de quarante degrés, la princesse courut de prison en prison tranquilliser les détenus. Jamais une minute de faiblesse ou d'incertitude. Une énergie sans cesse en éveil, attentive, minutieuse : l'héroïsme quotidien, qui n'a ni élan ni relâche !...

Au mois d'avril 1829, grande nouvelle : un courrier apporte l'ordre d'ôter les fers aux détenus. Nous nous étions si bien habituées à ce bruit de chaînes que c'est même avec un certain plaisir que je l'entendais, car il m'avertissait de l'approche de Serge, aux entrevues...

A Pétrovsk, la prison était lugubre, construite en fer à cheval, sans une fenêtre sur le dehors. Mais on accorda aux dames la permission d'y entrer...

Je dormais sous les verrous. C'était très effrayant, ce bruit de clés. L'absence de fenêtres était insupportable. Mais chacune de nous arrangeait sa prison de son mieux. J'avais tendu les murs de la nôtre d'une étoffe de soie : mes draperies anciennes, envoyées de Russie. J'y avais un piano, une bibliothèque ; c'était presque élégant.

Deux enfants naquirent ; et la princesse Wolkonsky déclare que son bonheur fut parfait.

Quand arriva la fin des travaux forcés, il fallut coloniser, à Ourik, village assez triste, près d'Irkoutsk. D'autres anciens forçats y vivaient : Lounine, qui avait fait huit ans de forteresse ; Batenkov, qui, lui, en avait fait vingt. — Il avait perdu l'usage de la parole ; pour ne point perdre aussi l'intelligence, il lisait et relisait la Bible et, mentalement, la traduisait en plusieurs langues.

1. Mesure de longueur : 71 centimètres.

Valentine tournait lentement les pages du livre. Il lui semblait gravir un calvaire. Elle avait hâte d'être à la dernière étape et, malgré elle, s'acharnait à n'en omettre aucune.

L'année du couronnement de l'empereur Alexandre II (1856), nous fûmes tous rappelés. Mais, hélas! des cent vingt et un membres de la société secrète, il n'en restait que dix-neuf.

Le prince Wolkonsky n'eut jamais, au dire de la princesse, nul ressentiment contre l'empereur Nicolas. Elle-même se borne à déclarer, avec calme :

C'est trop de condamner un homme aux travaux forcés, à la réclusion solitaire, et de lui imposer trente ans d'exil pour ses opinions politiques et pour avoir été membre d'une société secrète, — car il n'avait pris part à aucun soulèvement.

Elle conclut par une réflexion d'ordre général :

Si j'osais me prononcer sur les événements du 14 décembre et sur la révolte du régiment de Serge Mouraviev, je dirais que c'était intempestif: on ne lève pas le drapeau de la liberté quand on n'a point les sympathies du soldat ni celles du peuple, qui n'y entend rien encore.

Valentine frissonna. Cette patiente héroïne, dont elle finissait l'histoire, n'était soutenue par aucun enthousiasme, aucune ivresse. Elle considérait l'acte de son mari comme une noble erreur; et, pour le consoler de la peine trop sévère qu'il endurait, elle avait sacrifié toute sa vie...

Valentine se pressa les tempes avec ses deux mains. Les idées se heurtaient les unes contre les autres, dans sa tête fatiguée. Le paysage sibérien, pauvre, vaste et vide, achevait l'image d'une étendue grise, que lui avait laissée sa précédente lecture. Et, sur ce fond diffus, parmi des êtres tâtonnants, affamés, irrémédiablement malheureux, la femme du décembriste se dessinait en silhouette pure et nette.

Cette femme-là n'avait pas connu le bonheur de vivre. Mais il y avait en elle une perfection précise, la beauté de qui s'est adapté pleinement au cadre de sa vie. Sans incertitude, elle avait trouvé l'emploi de toutes ses forces.

« Voici cent ans à peu près que naquit cette femme, —

songeait Valentine ; — la situation politique de la Russie n'a guère changé. D'aucuns disent encore que de décisives réformes seraient prématurées ; d'autres sentent qu'il faut agir !... »

Mais, pour l'action comme pour l'attente, avait-on gardé la grandeur d'âme des jours passés ?

« La race dégénère, — se dit Valentine ; — la race dégénère !... »

Puis elle se ravisa... Qu'en savait-elle ?... Peut-être passait-elle, ignorante, auprès de héros ; peut-être vivait-elle en un temps admirable ?...

Elle perçut la pulsation de vie de son pays, qui lançait, éperdus, dans toute l'Europe, des êtres devenus incapables de vivre là-bas : ils cherchaient de l'air, de la lumière, une provision d'espoir pour en ravitailler la Russie. D'autres, plus forts, plus lucides, les aidaient.

Et toute l'intensité de sa pensée se porta sur Garine...

« Il travaille, puissamment, gravement, parmi la débandade universelle ; et, pas un instant, il ne perd de vue la réalité. »

Elle voulait le servir, et elle était inquiète pour lui. Elle le voyait menacé de périls, et elle voulait le suivre, l'encourager par sa confiance, le soigner quand il serait las.

Mais l'idée du danger qu'il pourrait, un jour, courir l'obsédait. Betsy n'avait-elle pas dit que la politique le passionnait ?

Brisée, Valentine s'assit à sa table et, sans plus songer à la lettre éloquente qu'elle projetait naguère de lui écrire, elle griffonna simplement :

Soyez prudent, je vous en conjure. La Russie me fait peur.

Elle fit aussitôt porter sa lettre à la poste.

Ensuite, elle s'en fut à la chambre des enfants. C'était jeudi : tous deux étaient à la maison... Miss Stirling devait être venue les voir. Elle les enchantait par des histoires qu'elle racontait doucement, avec un accent bizarre. Elle était pourvue d'une intarissable imagination et emplissait d'événements imprévus ses récits. Ses héros avaient de la présence d'esprit et de l'énergie. Elle empruntait tous ses épisodes à la vie quotidienne.

Valentine appréciait sa merveilleuse aptitude à faire tenir tranquilles Bobik et Moussia et, sentant qu'elle intimiderait

l'Anglaise par sa présence, elle la laissait seule avec eux, le plus souvent.

Mais, aujourd'hui, elle souhaitait un bruit de voix gaies.

Elle trouva le groupe, dans la *nursery,* tel exactement qu'elle se l'était représenté : miss Stirling, assise par terre devant le feu, les mains croisées sur un genou replié; Bobik, à plat ventre, près d'elle, les joues allumées, les yeux brillants, ses deux pieds battant l'air plus ou moins vite, selon l'émoi que lui procurait le récit. Moussia, attentive mais non absorbée, gardait une attitude plus calme : elle ne pouvait suivre toute l'histoire et s'amusait d'un détail qui l'avait frappée.

Lorsque Valentine entra, miss Stirling, gentille et gauche: fit les honneurs :

— Restez un peu avec nous !...

Elle avançait une chaise. Mais Bobik fronça les sourcils :

— Continuez, miss Stirling, continuez !...

Miss Stirling promena autour de sa tête ses mains ouvertes :

— Je n'ai plus une idée, — déclara-t-elle, avec un sourire.

Moussia jugea le moment propice pour exposer ses revendications.

— Une histoire pour moi toute seule, miss Stirling ! — s'écria-t-elle, sachant par expérience que ces histoires-là venaient plus facilement.

Par politesse, afin de montrer à Valentine que sa présence ne la gênait pas, miss Stirling, un peu confuse tout de même, prit Moussia sur ses genoux et raconta tendrement :

— Il y avait, une fois, un petit chien. Il s'appelait *Bluff* et appartenait à une vieille dame. Elle l'envoya acheter deux sous de *tabac à respirer*. Mais le petit chien, il *perdut* le sac, *répandut* tout *le* poudre et *reçoit* deux *bons* gifles.

Miss Stirling et Moussia se regardaient dans les yeux et riaient : le petit chien n'avait eu que ce qu'il méritait...

Mais Bobik était sérieux :

— Non !... Racontez l'histoire du petit garçon qui s'était embarqué tout seul sur un bateau !

Valentine ne voulut pas les troubler davantage.

— Je sors, — dit-elle.

— Ah! — fit miss Stirling, complaisante. — Prenez un *paraplouie : cela pleut* des chiens et des chats.

— Vous êtes d'autant plus gentille d'être venue!...

Valentine éprouvait un subit désir de voir des Russes, de travailler pour eux. Elle alla chez madame Efimov et lui proposa d'organiser un concert au profit des peintres : maintenant elle avait des relations, elle pourrait se rendre utile.

Madame Efimov la devina résolue.

— Très bien, très bien ! — dit-elle.

Et elle donna des indications pratiques, énuméra mille détails.

— Quelles nouvelles de Russie? — lui demanda Valentine, lorsque leur plan fut élaboré.

— Ce sera bientôt la révolution. Déjà, les symptômes d'une jacquerie sont évidents. L'amour de la liberté augmente de jour en jour. Ce sera féroce et prodigieux.

Madame Efimov s'enflammait. Absente de Russie depuis de longues années, elle était demeurée très russe de cœur et croyait connaître son pays mieux que personne. Elle avait beaucoup d'amis dans le parti avancé. Cette femme qui n'aurait pas tué une mouche tendait un visage hardi et cruel, tapait du poing sur la table, puis tout à coup se taisait, serrait les lèvres avec mépris et, d'un regard d'acier, anéantissait les oppresseurs qui l'empêchaient dans son rêve de bonheur général...

Valentine la laissait dire.

« Il y a cent ans, l'amour de la liberté jetait déjà dans les prisons des êtres pleins de vie ! » — songeait-elle.

XII

Chez M. Duclan, Betsy, assise dans un grand fauteuil, examinait les dessins du tapis.

Près d'elle, le peintre se tenait debout, silencieux. Il guettait, anxieux et tendre, la physionomie de la jeune femme; et parfois un tressaillement nerveux lui convulsait le visage. Mais, patiemment, il attendait qu'elle parlât.

Enfin Betsy releva les paupières; elle l'enveloppa d'un regard caressant. Aussitôt, avec une souplesse rapide, il fut à ses pieds, les mains jointes sur ses genoux.

D'un geste doux, presque maternel, Betsy lui toucha les cheveux.

— Mon mari revient ce soir, — dit-elle simplement.

Il eut une exclamation de douleur et secoua la tête, comme pour nier.

— Si ! si ! — répéta-t-elle.

Il cacha son visage dans les genoux de Betsy.

— Tu aimes ton mari ?

— Oui, — dit-elle, — oui, beaucoup !

Gravement, il la considéra :

— Pourtant...

Et il ajouta, avec amertume :

— On peut aimer son mari et le tromper !

Elle parut fort étonnée.

— Pourquoi me rappelles-tu que je l'ai trompé !

Il rapprocha son visage du visage de Betsy et, la regardant de si près qu'elle eut envie de se rejeter en arrière, mais, fascinée, demeura immobile :

— Je te le rappelle, — dit-il, — parce que c'est mon orgueil, ma joie, et que jamais je ne pourrai l'oublier... ni l'oublier ni, non plus, y renoncer...

Elle rougit un peu et cambra son buste :

— Dois-je regretter ce que j'ai fait ?

De violent qu'il était, il devint douloureux et câlin.

— Oh ! non ! Mais tu dis que tu l'aimes ; et moi, que suis-je, dans ta vie ? Bien peu de chose...

Elle hésita ; et lui caressant la joue, elle répondit :

— Tu es le moment présent... détaché du passé, peut-être sans avenir... mais délicieux !

— Tu es venue de très loin, — dit-il, d'une voix rêveuse.

— Je suis venue de très loin, et tu ne sais pas comment j'étais jadis. Je partirai, et tu ne sauras point ce que je suis devenue...

— Ne dis pas cela !

Elle répéta :

— Je partirai, et tu ne sauras point ce que je suis devenue.

— Mais tu ne partiras pas bientôt! — s'écria-t-il; — et tu reviendras ici, souvent!... Tu reviendras demain?... Je serai encore... le moment présent!...

Elle s'était levée, toute petite, enfantine et sérieuse. Lui aussi avait bondi. Elle lui posa sa main sur la poitrine.

— Ne fais pas de projets : l'imprévu vaut mieux... Tu n'as pas eu à te plaindre de l'imprévu?

Il rit tendrement :

— Sois bénie, mille fois!

— Et mon portrait est bien.

— Ah! je vais le détruire, pour que tu m'en fasses recommencer un autre, aussi bien.

— Non, non! — dit-elle. — Mais je n'ai pas peur! tu ne le détruiras point. J'aime mon mari et tu aimes ton art...

Il ne l'écoutait plus, et, voyant qu'elle s'apprêtait à sortir :

— Tu ne quittes pas mon atelier pour la dernière fois, dis?

— Non, — répondit-elle, — je reviendrai. Je sens que je dois revenir... Maintenant, laisse-moi m'en aller. J'ai dit à madame Lougov de venir voir aujourd'hui mon portrait achevé. Je désire qu'elle le voie seule avec toi.

— Ah! pourquoi lui as-tu dit de venir?

— Bah! tu supporteras sa présence... Si elle avait voulu, c'eût été elle, et non pas moi... Ne dis pas non : j'en suis sûre.

Et très doucement, elle murmura, la bouche presque sur la bouche de son ami :

— C'est moi qui ai voulu.

— Je suis né pour être ton amant! — reprit-il, avec ferveur.

— Écoute, — dit-elle, en se dégageant, — il me semble parfois que tu n'as jamais été mon amant, que tu n'as eu de moi qu'une de mes images, un portrait... Toute, je ne puis me donner.

— Beaucoup d'hommes t'ont aimée? — demanda-t-il, en baissant le front.

— Qu'est-ce que cela te fait? — répondit-elle.

Pour ne pas la perdre, il se maîtrisa :

— Cela ne me fait rien, — dit-il d'une voix enrouée. — Tu reviendras?

Elle regarda lentement l'atelier et, un peu pâlie mais souriante, elle déclara :

— Je ne regrette pas d'avoir été pour toi... ce que je fus.

Il la suivit, sans parler plus, dans l'escalier. Lorsque la porte de la maison se fut refermée sur elle, il appuya le front contre les battants clos et gémit. Ensuite, il revint à l'atelier et s'assit dans le fauteuil que Betsy venait de quitter.

Il l'avait eue facilement. Depuis lors, il avait vécu dans la joie : il avait travaillé avec allégresse et sûreté, avec enthousiasme. Son être s'était magnifié. Maintenant il lui semblait qu'elle avait raison, qu'il ne l'avait jamais eue.

Il resta là, sans forces contre son malheur. Il espérait cependant qu'elle reviendrait, obéissante à l'appel de la caresse.

« Je n'aurais pas dû — songea-t-il — lui dire que le portrait était fini... »

Mais il sentait que son œuvre était parfaite ; et l'idée d'y travailler davantage, de la gâter par des retouches inutiles, lui était insupportable.

Le domestique annonça madame Lougov.

Duclan tira le chevalet de l'angle où il l'avait mis et fit glisser sur la tringle la draperie qui couvrait le portrait.

Puis il s'abîma dans une contemplation curieuse. Entre ses paupières à demi closes, son regard était aigu.

Valentine monta lentement. Elle imaginait des prétextes pour s'attarder. Elle rajusta sa voilette : elle n'en finissait pas de boutonner son gant.

Elle croyait trouver Betsy dans l'atelier. La voix de Kranskoï, disant : « C'est une bonne petite fille », lui résonnait aux oreilles. Comme Dina, mais plus discrètement, il avait semblé demander pour Betsy la protection de Valentine...

Son cœur se serra : elle n'avait rien tenté... au contraire !...

Duclan ne l'entendit pas entrer. Elle se tenait à côté de lui, devant le portrait, et, comme lui, elle regardait en silence.

— Est-elle ainsi ? — demanda-t-elle enfin, à demi voix.

— Je ne sais pas comment elle est, mais je la vois ainsi ! répondit le peintre.

Il serra la main de Valentine ; puis il reprit sa première attitude de contemplation devant son œuvre.

Une Betsy vivante, réelle, y respirait, perverse et toute innocente. La bouche puérile avait l'air de s'ouvrir pour un gai

babillage ou un chant léger. Mais, dans les yeux, immenses, quelque chose d'impuissant, d'étonné, d'inquiet, luisait. La tête, portée en avant, les épaules un peu affaissées donnaient la même impression de lassitude triste. Les petites mains nerveuses étaient fermées l'une sur l'autre. Ce qui surprit et toucha Valentine, ce fut la physionomie douce et enfantine de cette figure.

— Son mari dit qu'elle est une bonne petite fille, — murmura-t-elle, presque inconsciemment.

— Oui, — fit monsieur Duclan, — une très bonne petite fille...

Ses lèvres avaient tremblé. Valentine se détourna. Puis, après un instant, elle dit :

— Vous avez fait un chef-d'œuvre.

Il n'essaya pas d'être modeste.

— Je crois que c'est bien, — dit-il.

Ensuite il ajouta :

— Vous m'aviez appris que monsieur Kranskoï partait : je vous apprends qu'il revient aujourd'hui.

« Et Garine ? » — se demanda Valentine.

Elle resta un peu, par contenance, refusa en plaisantant de poser pour un croquis, tandis qu'il insistait, par contenance, lui aussi. Elle avait hâte de s'en aller : peut-être une lettre, un télégramme l'attendait-il chez elle. Et Betsy s'effaça de sa pensée : elle ne pouvait plus songer qu'à elle-même.

Chez elle, lorsque la femme de chambre vint lui ouvrir, Moussia, qui avait reconnu le coup de sonnette, accourut. Elle tira Valentine par sa robe :

— Regarde, au salon ! Regarde : il y a des fleurs !

Elle écarquillait les yeux, écartait les doigts de ses deux mains levées, pour exprimer la beauté des fleurs. Puis elle trotta, tête basse afin d'aller plus vite, au salon, grimpa sur une chaise et, de là, sur une table, où elle s'assit, entourant d'un bras une corbeille de fleurs roses dont les touffes éparpillées et légères tremblèrent un peu.

— C'est joli ! — déclara-t-elle, triomphalement. — Tu veux m'en donner une ?

— Oui, c'est joli !... Non, ne touche pas !...

Elle repoussa la petite fille pour chercher la carte qui devait accompagner les fleurs. Une lettre était là, sur la table...

Garine demandait la permission de venir à huit heures et demie.

— Oui ! mille fois oui ! — fit Valentine.

Et elle pensa :

« Se décide-t-il à me dire qu'il m'aime?... »

Mais elle n'osa point s'arrêter à cette joie, par crainte superstitieuse de se porter malheur.

— Qu'as-tu dit? — demanda Moussia.

— Rien !... Miss Stirling est-elle ici?

— Oui ! — répondit Moussia gravement. — Bobik va se marier avec elle.

Moussia oubliait les fleurs et entraînait sa mère dans la *nursery*.

Bobik bondit, à leur entrée. Ses joues étaient rouges; ses yeux brillaient, et sa bouche humide, une bouche de bébé, qui fermait mal, cria :

— Tu permets, maman?... dis? tu permets?

Miss Stirling, fluette et douce, s'appuyait de l'épaule contre le mur. Elle avait l'air extatique d'un jeune chantre dans une église hollandaise du moyen âge.

— Oui, mon amour. Je suis très contente. Moussia m'a dit, — répondit Valentine.

Miss Stirling la remercia d'un regard. Elle avait craint de la voir sourire...

— Il le prenait si au sérieux ! — fit-elle.

Bobik s'étonna de la facilité de sa victoire. Il voulut prouver qu'il comprenait la situation :

— Quand je serai grand, tout à fait grand ! — s'écria-t-il.

Puis, voyant qu'on ne lui imposait nulles conditions, il s'en fut frapper sur le bras de sa fiancée et annonça :

— De cette manière, elle ne me quittera plus !

— Dînons, mes amours ! — fit Valentine.

Elle n'insista pas trop pour retenir miss Stirling; et Bobik, rassuré quant à l'avenir, consentit à une brève séparation.

Valentine se hâtait. Il fallait que le silence et l'ordre fussent rétablis dans la maison lorsque arriverait Garine.

A huit heures et demie, il était là.

— Vous m'avez écrit de délicieuses lettres, — dit-il.

— Vous m'avez envoyé de bien belles fleurs, — répondit Valentine, riant de la symétrie de leurs phrases. — Asseyez-vous, — continua-t-elle ; — et ne parlons pas de mes lettres : j'en ai honte.

— C'est la dernière, que j'ai le plus aimée. C'est elle qui m'a fait revenir... Ainsi, vous vous inquiétez un peu de moi ?...

— Oui, — avoua Valentine.

Et, tout de suite, elle voulut noyer dans du bavardage l'émoi que son aveu avait fait naître. Elle parla de ses enfants.

— Bobik se marie ! — annonça-t-elle.

Et elle raconta l'histoire des fiançailles.

Garine l'écoutait, approuvant par de brefs signes de tête. Ses yeux riaient.

— Il a senti qu'il était temps que quelqu'un se mariât, dans cette maison ! — dit-il. — Et, alors, il s'est dévoué.

Valentine, impétueuse, nia, se débattant pour être plus glorieusement vaincue :

— Pas du tout, pas du tout !... Il comprend que c'est pour plus tard ; il ne veut rien changer dès maintenant à sa vie...

Elle détourna la tête ; elle eut un désir physique de se sauver, ou bien de recourir à des manèges de coquetterie : elle ne trouva rien.

Garine s'était levé, sans bruit, et se penchait vers elle.

— Dites-moi quelque chose ! — ordonna-t-il, égaré et suppliant.

Elle lui trouva l'air bête et ne l'en adora que plus.

— Bobik veut l'épouser afin qu'elle ne le quitte plus jamais, jamais ! — cria-t-elle en riant.

— Très ingénieux ! — dit-il, en la serrant dans ses bras, à lui faire mal. — Épousez-moi, et je...

Valentine s'était dégagée. Elle haussait une main, comme pour prêter serment.

— Plus de politique, alors !... Vous serez à moi !... Je vous veux à moi tout à fait !...

Garine se tut.

— Plus de cette politique qui vous mène en Sibérie!...

— Non, pas celle-là ; une autre, plus efficace!... Notre temps exige une activité nouvelle ; et, même s'il y a un danger, vous ne pouvez vouloir que je l'esquive... De nos jours, chaque Russe doit s'occuper de politique ; c'est son devoir, comme, lors d'une inondation terrible en Hollande, chaque Hollandais doit travailler à construire la digue qui les protégerait tous... Mais laissons cela, et dites-moi autre chose!...

Valentine regrettait déjà d'avoir été lâche et, maintenant qu'elle devait partager le péril de l'homme qu'elle aimait, elle se sentait forte et orgueilleuse.

— Oui, — balbutia-t-elle, — oui, tout ce qu'on peut dire, tout ce qu'on peut rêver, tout ce qu'on peut sentir ; oui, mille fois oui!...

Très tard, lorsqu'elle le renvoya, ils riaient du mépris qu'allait inspirer aux apôtres russes leur bonheur : — au moment où l'on n'osait penser qu'aux « idées »!...

— Nous sommes heureux comme des voleurs! — murmura Garine.

— Nous sommes heureux comme des voleurs! — répéta-t-elle, joyeuse et frissonnante.

IVAN STRANNIK

(La fin au prochain numéro.)

LA LUTTE CONTRE LE CANCER

L'attention — la faveur — du public est accaparée par la tuberculose. Tous les yeux suivent la brillante fusée lancée par Behring. Même dans sa crainte de la maladie et de la mort, l'homme est exclusif et suit la mode. Cependant la propagande contre la tuberculose a noué la collaboration des laboratoires, de l'initiative privée et des pouvoirs publics. Une lueur d'espoir est venue récompenser des années d'efforts. Si c'est le salut, que la science et la charité ne s'endorment pas. Voici un autre ennemi; le cancer est digne de la tuberculose. L'une ravage surtout les existences jeunes; l'autre s'attaque aux organismes mûrs, en plein rendement, qui représentent pour la société le plus grand capital de travail et d'énergie.

On a peu parlé du cancer en dehors des milieux spéciaux, parce que la découverte sensationnelle n'est pas venue encore. Elle viendra; on croira à une surprise. Illusion : grâce à d'innombrables travaux, la question a mûri dans les laboratoires. Elle est au moment décisif où un problème passe du domaine de la pure observation dans celui de l'expérience. Le cancer en est à peu près au point où en était la tuberculose quand Villemin en démontra la contagiosité et l'inoculabilité. Depuis Villemin il y a eu Pasteur, qui nous a fait une science plus puissante; l'étude du cancer en profitera. Mais il

faut conquérir une aide souveraine : la sympathie passionnée et intéressée du public.

*
* *

Le cancer : une bête cramponnée à sa proie et qui la ronge, voilà ce que signifie le nom que l'imagination populaire a donné à cette étrange maladie.

Les tissus qui composent nos organes sont des assemblages de cellules. Les cellules qui forment un tissu sont de même espèce, et chaque organe est composé de tissus définis et constants. Montrez à un profane cette structure ; il s'écrie : Comme tout cela est en ordre ! L'ordre est une des lois de la vie. Voyez le profil d'un pont avec ses arches : les blocs, qui forment les piles et les voûtes, sont taillés et posés symétriquement ; au-dessus, des moellons juxtaposés, dont les creux et les angles s'épousent. Si vous examinez au microscope le profil d'une tranche extrêmement fine de notre épiderme, même régularité, même ordre. Supposez un sol creusé d'une multitude de puits presque contigus ; imaginez les pierres qui tapissent régulièrement les cavités de ces puits ; rapetissez infiniment cette image : c'est la muqueuse de l'estomac, avec les conduits et les glandes qui la creusent et les cellules cylindriques qui tapissent ces canaux et ces glandes. Prenez une grappe de raisin, supposez la peau de chaque grain plus épaisse, et formée d'une couche de logettes serrées les unes contre les autres comme les logettes d'un gâteau de miel ou les alvéoles d'une grenade ; figurez-vous que le pédicule de chaque grain est un petit canal qui débouche dans un canal plus important, et que la tige de la grappe est le canal collecteur : c'est l'image d'une glande ; un nombre énorme de glandes élémentaires, tassées les unes contre les autres et maintenues par un tissu de soutien, et voilà un organe glandulaire, une mamelle, un foie, un rein. Ces organes, peau, muqueuse du tube digestif, glandes, étudiés à l'état sain, sont les mêmes chez les individus d'une espèce. La vieillesse pourra flétrir leurs éléments, elle n'en troublera pas l'ordre général.

Un jour, par une cause inconnue, le désordre s'introduit

dans ces microcosmes. Une cellule, un groupe de cellules, se met à se multiplier et à proliférer d'une façon insolite; l'amas qu'elles forment refoule autour de soi le tissu sain. Quand cet amas est devenu perceptible à la vue ou au toucher, le médecin diagnostique une tumeur. Depuis combien de temps est-elle née dans le secret de l'organe? le médecin ne sait pas. S'il en examine au microscope la structure, les éléments des tissus sains sont encore plus ou moins reconnaissables, mais on dirait que l'anarchie s'est mise dans cette société; tout est sens dessus dessous. Le tablier du pont s'est épaissi, tant les moellons et les pierres se sont mis à pulluler; les cellules qui tapissaient les fruits ont fait un tel remue-ménage que fruits et glandes sont encombrés, obstrués de cellules superflues, au point de ne plus pouvoir fonctionner. De plus, les cellules se sont déformées, elles ont pris un aspect uniforme, qui est celui de la cellule cancéreuse. Voilà une tumeur.

Certaines tumeurs restent stationnaires et ne causent pas grands dégâts. Elles sont gênantes, non funestes. Comme une bosse, comme un gros parasite, on les porte et on les supporte : ce sont les tumeurs dites bénignes. Si elles sont trop gênantes, on les enlève; elles ne recommencent pas, elles ne récidivent pas. Mais il en est de « malignes », qui ne restent pas cantonnées dans le coin natal. S'agit-il d'un noyau formé dans la muqueuse de l'estomac? un jour, à distance, dans un organe différent, dans le foie par exemple ou dans le poumon, apparait un noyau secondaire qui, au microscope, montre la structure, non du foie ou du poumon, mais de l'estomac, de l'organe primitivement malade. C'est que des cellules malades, des cellules cancéreuses, ont émigré de la tumeur originelle et sont venues coloniser ailleurs; on retrouvera des traces de leur passage dans les canaux lymphatiques ou sanguins. La tumeur, désordre local, était déjà grave. La tumeur qui essaime et prolifère à distance est pire. On pourra opérer la souche, on ne pourra pas extirper les rejetons.

Tel est le second caractère des tumeurs malignes, des cancers : elles projettent dans les diverses organes ces tumeurs secondaires que l'on appelle des *métastases*. Alors le mal, localisé d'abord en un point, puis semé de-ci de-là, devient une affection généralisée; les forces déclinent; les symptômes sont

ceux d'une maladie infectieuse, une intoxication et une usure que l'on a pu nommer phtisie cancéreuse. Le cancer finit avec toutes les allures d'une maladie infectante, presque d'une maladie infectieuse. On cherche une cause, on cherche un microbe, on n'en trouve pas, ou ceux que l'on a signalés n'y sont pour rien. Cette maladie ne ressemble à aucune autre. Dans la tuberculose, dans l'actinomycose, dans la lèpre, il se forme bien des nodules qui sont aussi des amas de cellules, de petites tumeurs. Mais là ce sont des cellules qui se sont mobilisées pour happer, arrêter, emmurer et dévorer un microbe qui avait pénétré dans l'organisme; et le bandit-microbe, on le retrouve au milieu des cellules-gendarmes, qui ont fait consciencieusement leur œuvre policière. Le désordre est un désordre salutaire. C'était comme un trouble dans la rue, vite réprimé; c'est, dans notre pont, dans nos puits, dans notre grappe, une réparation, une fissure bouchée, une consolidation, une cicatrice. Dans le cancer, des cellules, et rien que des cellules, qui ne veulent pas dire pourquoi elles ont bougé, et qui ont bien moins des airs de gendarmes que de louches allures de bandits.

Il n'est pas étonnant qu'on ait commencé par se dire : « Le coupable, mais c'est tout simplement la cellule. Ce sont des cellules en révolte ou des cellules en délire; ce sont des cellules anarchistes. D'ailleurs nous connaissons bien, chez les êtres vivants, ce pouvoir de reproduction et de multiplication indéfinies d'une cellule donnée. C'est un phénomène normal au début de la vie. Quand l'être tout petit est en voie de croissance rapide, les cellules se multiplient avec une pareille énergie ; il le faut bien, pour édifier tissus et organes. Quand l'être est adulte, cette ardeur se calme ; on ne construit plus, il suffit d'entretenir. Mais que sur un point l'activité ancienne se réveille, folle et sans but cette fois, le désordre trouble la structure définitive, c'est le début d'un cancer. »

Le cancer a donc été considéré tout d'abord comme une maladie cellulaire dont l'agent serait la cellule même; et il différerait radicalement des maladies infectieuses, où les cellules réagissent à l'attaque d'un microbe envahisseur, mais n'agissent pas. Ce pouvoir de pullulation illimitée que possède la cellule cancéreuse ne serait, chez l'adulte, que le re-

tour des énergies que la cellule possédait jadis, au temps de la vie embryonnaire. Rien n'autorise l'hypothèse d'un microbe, d'ailleurs inutile. Il n'y aurait dans le cancer d'autre virus que la cellule. Une cellule capable de se multiplier — ce qui est une des définitions de sa vie — mais qui le fait à contretemps, voilà le germe du cancer. Rien d'une maladie infectieuse et contagieuse.

Cette idée séduisante a pris plusieurs formes : autant de théories. La conservation, chez l'adulte, d'un groupe de cellules dont l'énergie s'est endormie et se réveille sans cause visible, c'est la théorie célèbre de Cohnheim. Pour d'autres savants, Thiersch et Waldeyer, il n'est pas nécessaire d'admettre ces restes de la vie embryonnaire : le pouvoir de multiplication que les cellules possèdent à tout âge est une explication suffisante. Mais à l'état normal nos cellules épithéliales, les éléments « nobles » de nos muqueuses et de nos glandes, sont entourés d'un tissu de remplissage et de soutien, le tissu conjonctif, qui limite leur croissance. Que ce contrepoids vienne à manquer, c'est un foyer de vie qui éclate ; les cellules pullulent ; de là une tumeur. Pour Ribbert, les cellules qui forment une assise glandulaire ou cutanée sont des concurrentes qui se limitent et se contiennent les unes les autres : qu'une rupture se fasse dans le rang, c'est le désordre, les cellules se débandent comme des soldats indisciplinés et forment des tissus anormaux : un cancer. Mais dans toutes ces conceptions l'idée est au fond la même : l'invasion des cellules cancéreuses dans les tissus normaux est une invasion de barbares. L'humeur envahissante et dévastatrice est si bien leur vice naturel, qu'il arrive que, sur le même individu, deux noyaux cancéreux voisins s'envahissent l'un l'autre ; au sein d'un même cancer on voit des cellules ronger des cellules-sœurs, par une sorte de monstrueuse phagocytose. Véritable bande anarchique, qui se dévore elle-même.

Ces théories peuvent expliquer l'aspect anatomique des cancers ; elles n'expliquent pas les métastases et l'action infectante. Pourquoi n'y a-t-il pas de ces restes de cellules embryonnaires, de ces retours d'énergie embryonnaire, chez toutes les espèces animales ? Pourquoi n'a-t-on jamais vu un cancer parmi les millions de cobayes qui ont passé par nos labora-

toires ? Pourquoi la rupture d'équilibre entre tissus ? Pourquoi la rupture d'équilibre dans un même tissu ? Comment expliquer l'hérédité cancéreuse, — histoire ou légende ? Pourquoi le grand-père atteint à l'estomac, la fille au sein, le petit-fils à la peau ? Et pourquoi beaucoup d'autres faits que les anciens théoriciens n'ont pas connus ?

Oublions provisoirement cette idée de la cellule malade et agent de maladie : nous la retrouverons. Faisons-nous un esprit neuf, libéré des théories, et reportons-nous à quelque dix ou quinze ans en arrière, pour refaire le chemin suivi par les observateurs et les expérimentateurs et recueillir des faits qui soient des faits.



De toute antiquité, le sens commun, anonyme et merveilleux observateur, a tenu pour contagieuses ces deux maladies, la tuberculose et le cancer. Vraie ou fausse, cette croyance avait pénétré jusque dans certaines législations. Le règlement sanitaire prussien de 1797 classe le cancer parmi les maladies contagieuses. Aujourd'hui les chirurgiens, qui connaissent bien le cancer et qui ont étendu leur pratique sur plusieurs générations, ont l'impression que le cancer devient de plus en plus fréquent, comme la tuberculose. Ils ont remarqué aussi que certaines régions fournissent à leurs cliniques plus de malades, comme s'il y avait des pays à cancer. Le cancer serait-il une maladie endémique ou épidémique ?

C'est un problème médical. C'est aussi un problème de statistique. Les statisticiens s'y attaquèrent. A grands frais, soit à l'occasion d'un recensement national, soit par enquêtes spéciales, en Allemagne, en Angleterre, au moyen de fiches spécialement dressées, on tenta le dénombrement des cancéreux. Les chiffres ont confirmé l'impression des chirurgiens : partout, augmentation de fréquence du cancer.

Les statistiques sont, sinon complaisantes, toujours élastiques. On les sollicita en divers sens. Ceux qui croient au cancer spontané, ceux qui croient au cancer contagieux, leur demandèrent des arguments. On leur demanda parfois trop de choses. Il faut les dresser et les lire avec critique. L'en-

quête de Gastpar et Weinberg sur la ville de Stuttgart est un modèle ; elle fait parler les chiffres sur l'hérédité du cancer, l'influence de l'âge, de la profession, du milieu, ville ou campagne, du sexe, de la condition sociale, mariage ou célibat; de la maternité ou de la stérilité, de la pauvreté ou de la richesse... Les réponses sur tant de points particuliers ne sauraient être catégoriques. Mais sur l'extension de la maladie, concordent tous les témoignages.

D'après Barker, à New-York, sur un million d'habitants, il y avait 400 décès par cancer en 1875 et 530 en 1885. On comptait en Angleterre 7 245 cas en 1861 et 17 113 en 1887. A Londres, le chiffre moyen de décès par cancer s'est élevé ainsi : 0,42 (1851-1860); 0,68 (1881); 0,83 (1895); 0,99 (1902). Pour les Pays-Bas, la Prusse, Paris, les chiffres parlent dans le même sens.

Il y a plus de précision dans les enquêtes qui, au lieu de s'étendre sur des millions d'habitants, sont limitées à une même localité. Cette géographie cancéreuse cherche les rapports de la maladie avec un sol, un climat, une habitation, une alimentation donnés. Or, il y a des pays à cancer, des villages à cancer, des rues à cancer, des maisons à cancer. On sait la fréquence du cancer de la lèvre dans les Cévennes françaises. Dans tel village de Normandie, sur 74 décès survenus en sept ans, il y en a eu 11 par le cancer, soit 15 p. 100. D'après les registres d'une clinique de Iéna, 1 455 cancéreux avaient été envoyés par 785 communes, tandis que 7 communes en avaient fourni 339.

Le docteur Robert Behla, au cours de vingt-deux ans de pratique médicale, étudia minutieusement les cas de cancer de sa ville natale, Luckau, dans la Prusse, non loin de Berlin. Luckau est une petite ville de 5 000 habitants environ, entourée d'un fossé rempli d'eau, avec deux faubourgs, Sandow et Kalau, dont chacun peut avoir un millier d'habitants. La mortalité globale par cancer y est très élevée (la neuvième partie de la mortalité totale, au lieu de 2 p. 100 dans le reste de la Prusse) et très inégalement répartie : dans le faubourg de Kalau, elle atteint 15 p. 100. Il y a surtout une rue de ce faubourg, la *Gartengasse*, la rue des jardins, où presque toutes les maisons ont eu au moins un cancéreux, où telle maison,

en dix-huit ans, en a eu, à elle seule, trois et quatre. C'est la partie la plus basse et la plus humide de la ville ; des jardins en creux s'étendent derrière les maisons ; les habitants mangent beaucoup de légumes arrosés avec une eau qui n'est pas de l'eau de source, et plus ou moins bien lavés : le docteur Behla ne trouve à incriminer que cette humidité et cette alimentation. L'un des premiers, il a émis l'idée que le cancer vient de la terre.

Le docteur Kolb, de Munich, a fait une étude semblable sur la Haute-Bavière ; il arrive à cette conclusion que le cancer est rare sur les terrains primitifs et sur les terrains perméables, plus fréquent sur les terrains imperméables, sur les alluvions, les argiles, tous les sols humides. Il admet l'hypothèse d'un microbe du cancer qui habiterait les couches superficielles du sol, et se transmettrait par l'eau, les légumes, les poussières, et même la terre des celliers, qu'on apporte dans les appartements à la semelle de ses souliers.

Dans le village normand que nous avons cité, dix-sept maisons sur cinquante-quatre ont eu des cancéreux. Dans un autre village de la même province, telle maison a eu trois cas en cinq ans. Dans la même maison, une jeune femme mourait de cancer abdominal ; son père, cinq ans après, de cancer intestinal ; sa mère, peu après, d'un cancer de l'estomac. On cite à Lyon une maison de bonne apparence, située au bord de la Saône, où il y eut en 1873 un cancer de l'estomac au premier étage, en 1877 un cancer de l'estomac à l'entresol, en 1875 un cancer de l'estomac dans la loge du concierge, en 1882 un cancer de la glande parotide au second étage. L'Anglais Schattock cite une maison avec quatre cas en quatorze ans chez des personnes qui n'étaient pas plus de la même famille que les malades de la maison de Lyon. Winter Blyth cite un appartement où furent atteints trois locataires successifs ; une amie qui fréquentait chez l'un d'eux fut à son tour atteinte. A. Scott cite une maison d'ouvriers à Glascow, humide, d'ailleurs propre, dont trois habitants successifs, tous trois veilleurs de nuit, moururent de cancer, le second deux ans après le premier, le troisième dix-huit mois après le second.

Ces faits sentent la contagion ; ils n'indiquent pas l'héré-

dité. Nous avons connu la même illusion en matière de tuberculose : on l'a longtemps crue héréditaire, — sans preuves. Après la découverte du bacille et des modes de contagion, on a vu que l'hérédité n'était qu'une contagion déguisée. Le germe ne passe pas des parents à l'enfant, mais des parents à la maison, au milieu, et de là à l'enfant ; il peut aussi bien passer de l'enfant aux parents. Pour le cancer, il y a gros à parier que l'hérédité est une légende qui s'évanouira devant la contagiosité démontrée. Il faut le souhaiter. Contre l'hérédité, on ne peut rien. Contre la contagion, il y a la science et l'hygiène.

La géographie cancéreuse a imposé et déjà popularisé l'idée d'un microbe du cancer, encore inconnu, habitant des terres et surtout des terres humides, ne rencontrant sans doute qu'assez rarement les conditions favorables à la transmission à l'espèce humaine. Behla supposait qu'il pouvait venir des plantes, des arbres, par l'intermédiaire des insectes, en particulier des guêpes. On a dit que les villages humides, sis à proximité d'un bois, étaient fréquemment contaminés. On raconta même que les arbres portaient des tumeurs transmissibles à l'homme, que les bûcherons en pâtissaient... Il y a là beaucoup de roman. Ce qui est indiscutable, c'est une endémicité qui ne s'explique que par un agent microbien. Ce n'est pas merveille qu'il habite le sol, — réservoir de tous les microbes.

***

Puis s'ouvrit l'ère des expériences. La nature s'était chargée des premières. Les chirurgiens ont remarqué que le cancer de la lèvre commence à la lèvre inférieure ; la lèvre supérieure se prend ensuite : c'est une autoinoculation. Ils ont remarqué aussi qu'après une opération, la récidive se fait parfois sur la ligne d'incision, comme s'il y avait, malgré la perfection de l'asepsie, inoculation opératoire. Comme les expériences sur l'homme sont impossibles, on ne pouvait aller plus loin que ces expériences spontanées. Quand une maladie est exclusivement humaine, pas d'expérimentation, pas de science, pas d'espoir.

Heureusement, le cancer n'est pas le privilège de l'homme.

On le trouve chez les vaches, les chiens, les chevaux, les moutons, les porcs ; il y en a chez la poule ; on en a vu chez un rhinocéros ; on en a vu chez des carpes et des lézards. Mais surtout on connaît le cancer de la souris blanche. La souris blanche sera peut-être la libératrice de l'homme.

Parfois, sous la fourrure blanche de la gracieuse bête, apparaît un nodule qui se développe rapidement, s'ulcère et entraîne la mort. C'est un cancer de structure identique à celle du cancer humain ; même anarchie cellulaire, mêmes métastases, même dépérissement final. Comme il y a, chez les hommes, des pays, des rues, des maisons à cancer, il y a, dans le peuple des souris, des élevages et des cages à cancer. Ces faits sont fort bien établis, car la souris blanche est un article très demandé dans les laboratoires, et les élevages sont l'objet d'une sollicitude intéressée. On connaît des élevages qui n'ont jamais donné une souris cancéreuse ; tel autre en fournit deux, quatre, six dans une année. La contagion doit être difficile à réaliser. Si le savant, trop curieux et trop pressé, se fait apporter au laboratoire la cage infectée, il a beau continuer l'élevage dans des conditions en apparence identiques. Le déménagement a supprimé une condition — une inconnue — nécessaire ; la contagion s'arrête.

Il y a quelques années, un jeune savant qui travaillait à la Faculté de médecine de Paris, Morau, ayant en mains une souris cancéreuse, eut l'idée de l'opérer, de broyer un fragment de la tumeur et de l'inoculer à d'autres souris. Il inaugura l'étude expérimentale du cancer des souris qui fut développée par Jensen à Copenhague, par Borrel, à l'institut Pasteur de Paris, en Allemagne par Ehrlich.

De même qu'il y a diverses espèces de cancer chez l'homme, il y en a plusieurs chez la souris : sarcome de la mâchoire, lymphome, carcinome... Et la tumeur étudiée par Jensen n'est pas la même que la tumeur étudiée par Borrel. L'une et l'autre sont spécifiques et ne se transmettent que de souris à souris ; sur d'autres espèces animales, elles ne prennent pas. Elles prennent même assez inégalement sur les différentes variétés de souris. Elles prennent moins bien sur les souris grises que sur les souris blanches. Lorsque les savants ont échangé leurs souris afin de les étudier comparativement,

ils ont vu que le cancer de Copenhague prend plus rarement sur les souris de Berlin, de Londres, de Paris, que sur les souris danoises. Ainsi, tandis que Jensen transmettait son type de tumeur, de souris à souris, pendant vingt-trois générations, avec 20 à 40 p. 100 de succès, Bashford, à Londres, n'obtint sur 259 souris inoculées que 5 souris cancéreuses : le voyage avait peut-être endommagé le virus. Car, dans les inoculations suivantes, la proportion de succès augmenta, sans atteindre celle de Copenhague. Borrel obtint en moyenne 10 p. 100 d'inoculations heureuses : la première fois que la même tumeur fut inoculée à Londres, il n'y eut sur 78 cas qu'un succès.

Ce qui est certain, c'est que les tumeurs-filles, réinoculées, produisent de nouvelles tumeurs identiques aux premières. Elles sont inoculables en série, comme on dit au laboratoire. Le docteur Bashford, de Londres, qui a inoculé environ dix mille souris, a calculé qu'une même tumeur, à force d'être transmise en série, avait produit un volume de tumeurs équivalent à 1 500 souris adultes, — cela en trois ans et demi, — de quoi faire une souris géante grosse comme un chien du Saint-Bernard.

Le professeur Ehrlich, de Francfort, a fait de très nombreuses inoculations à partir de 71 souris cancéreuses. Dans certains cas, la tumeur-fille avait une naissance tardive et un développement très lent : on attendait pendant des semaines et des mois l'apparition d'un nodule perceptible au toucher. Mais, dans certains autres cas, la croissance fut extraordinairement rapide. La virulence s'était accrue par le passage de souris à souris; les inoculations donnaient régulièrement 80 p. 100 de succès. Une semaine après l'inoculation, la jeune tumeur pesait déjà deux grammes, — joli chiffre pour la tumeur d'une souris qui pèse une quinzaine de grammes : au bout de trois semaines, la tumeur pesait trois grammes : qu'on se figure un homme avec une tumeur de quinze kilos ! En deux mois, la souris avait acquis un cancer aussi gros qu'elle-même. Cette croissance ultra-rapide, cette extrême énergie dans la multiplication des cellules cancéreuses, sont la marque essentielle de la malignité du cancer.

Le chien du Saint-Bernard n'est plus rien. Pour évaluer la

masse de cancer que l'on peut produire avec une tumeur d'inoculation si facile et si rapide que l'on obtient en un an soixante générations, Ehrlich et Apolant se livrent à des calculs très simples qui fournissent des chiffres fantastiques. Rien de plus facile que d'inoculer la totalité d'une tumeur à quinze souris ; en huit jours, le volume d'où l'on est parti est multiplié par 10 ; et tous les huit jours on peut faire une nouvelle multiplication par 10. Si bien qu'au bout de quatre semaines on a dix mille fois la masse première. Si l'on est parti d'un cancer d'un centimètre cube pesant à peu près un gramme, au bout d'un an, c'est-à-dire de soixante générations, on peut avoir produit un volume de tumeur égal à 10^{60} centimètres cubes. Ce volume est celui d'un cube qui aurait 1000 milliards de kilomètres de côté, d'une sphère dont le diamètre serait 890 millions de fois, et le volume 7×10^{26} fois celui du soleil !

Ehrlich a signalé au cours de ses expériences un fait d'une extrême importance : la transformation d'une tumeur inoculée en série. Il s'agit d'un carcinome, ou cancer glandulaire, qui, pendant dix générations, resta carcinome ; alors, aux éléments cellulaires du carcinome se mêlèrent ceux d'un sarcome, qui est un cancer d'un type tout différent ; à la quatorzième génération on fut en présence d'un sarcome pur, réinoculable avec 90 p. 100 de succès, et d'une énergie de croissance telle qu'il ne fallait pas plus de quatorze jours pour obtenir un cancer gros comme une cerise. Ces faits ne laissent aucun doute ; le nom d'un savant tel que Erhlich fait autorité. L'étude du cancer est maintenant sujette de la méthode expérimentale.

En sommes-nous donc, pour le cancer, au point où nous en étions, avec Villemin, pour la tuberculose ? Le cancer s'inocule avec un fragment de cancer, comme la tuberculose s'inoculait avec un fragment de tubercule. Le cancer a eu son Villemin ; il attend la découverte du microbe, il attend son Robert Koch... Ne nous faisons pas les esclaves de cette analogie. Les faits ne l'admettent pas avec cette simplicité. Nous nous sommes mis en route avec l'idée de la cellule-virus ; nous avons trouvé en chemin l'idée d'un virus-microbe. Ne disons pas encore : c'est l'un ou l'autre. Si c'était l'un et l'autre ?

*
* *

A notre tour de subir les critiques de ceux qui n'admettent pas que le cancer soit une maladie infectieuse. Ce ne sont pas là jeux de théoriciens. Ce qui est en cause, c'est la méthode de recherches, et le salut en dépend.

Ces inoculations, nous disent-ils, ne sont pas des inoculations : ce sont des transplantations. Quand, à la manière de Villemin, on inocule à un animal neuf un fragment de tissu tuberculeux, si l'on suit dans l'organisme inoculé le sort des cellules insérées, on voit qu'elles ne vont pas loin ; elles sont détruites, résorbées, phagocytées : ce qui vit et se multiplie, c'est le bacille inoculé en même temps qu'elles. Si vous suivez le sort des cellules cancéreuses inoculées, c'est autre chose ; les unes se flétrissent et disparaissent ; les autres continuent à vivre, se multiplient, forment la nouvelle tumeur. Ce n'est pas une inoculation au sens exact du mot, c'est une greffe. Et ces greffes heureuses rendent compte des propriétés envahissantes et infectantes du cancer, de ces métastases que vous tenez tant à expliquer. Il y a métastase lorsqu'il se fait d'un tissu à un autre, chez un même sujet cancéreux, ce que vous faites expérimentalement de souris à souris. La métastase est une autotransplantation.

Broyez dans un mortier, aussi finement qu'il vous plaira, le tubercule à inoculer : l'inoculation aura un succès infaillible, parce que le broyage, qui détruit les cellules, ne tue pas les bacilles. Broyez le fragment de cancer : l'inoculation rate. Filtrez sur une gaze ou sur un papier grossier le jus de broyage du tubercule ; les bacilles passent à travers les mailles de la gaze ou les pores du papier ; le filtrat est infectant. Filtrez de même votre broyage cancéreux : vous n'avez que des insuccès.

C'est donc la cellule qui est le parasite. Donnez-moi une cellule, avec ces déviations de son énergie, avec ce pouvoir de multiplication intempestive, et je vous ferai un cancer, une espèce d'organisme bâtard, parasite, qui vit en marge de l'hôte sur lequel il s'implante, qui vit plus longtemps que cet hôte, qui peut vivre dix, vingt, cent ans peut-être (alors que

l'individu-souris vit trois ans), qui tue sous lui la série des hôtes qui l'hébergent.

Reste un argument, le plus décisif. On demande le microbe du cancer.

Il y a une dizaine d'années, Malassez et ses élèves remarquèrent que certains protozoaires, les coccidies, peuvent, dans l'intestin ou le foie des animaux parasités, produire des multiplications anormales des cellules épithéliales, des « adénomes » qui sont des tumeurs d'ailleurs bénignes. N'était-ce pas le type des microorganismes capables d'exciter la prolifération des cellules? Hypothèse hardie, très scientifique, qui devait être faite, et, comme toute hypothèse fondée, suscita une fièvre ardente de recherches. On vit dans les microscopes des figures séduisantes. Mais les nouvelles connaissances acquises au jour le jour dans l'étude des coccidies montrèrent que les coccidies du cancer étaient illusoires. Il faut avoir une longue habitude des recherches microscopiques pour se rendre compte de ces erreurs qui ont pour elles une si grande force de vraisemblance. Ces travaux ont eu le mérite d'explorer à fond une voie où l'on sait qu'il n'y a pas à revenir. Ni les coccidies, ni les levures qui leur ont succédé, ne sont les microbes du cancer. Les savants qui croient le plus au microbe du cancer ont cessé de croire à ceux-là.

* * *

Une inoculation de cancer n'est pas identique à une inoculation de tissu tuberculeux, sans doute. Mais ce n'est pas non plus une greffe. Les physiologistes ont fait des greffes expérimentales ; les chirurgiens font tous les jours des greffes thérapeutiques : ces greffes n'infectent pas un organisme. Une métastase est une autotransplantation? Va pour le mot, mais on voudrait bien savoir ce qui met les cellules en mouvement et ce qui les rend infectantes.

Les pseudo-parasites du cancer ont fait leur temps. Nous les avons jetés par-dessus bord, nous qui en apparence avions tant besoin d'eux. Nous n'avons pas besoin de ces levures et de ces coccidies pour expliquer une multiplication pathologique de cellules épithéliales. Borrel a étudié de très près des

virus qui possèdent cette propriété, des virus authentiques qu'on peut isoler, et même qu'on peut voir. Les maladies produites par ces virus ont un air de famille si prononcé, qu'il les a groupées sous le nom d'*épithélioses*. La vaccine et la variole sont des maladies virulentes et contagieuses : or, le virus varioleux et le virus vaccinal produisent, dans les viscères ou sur la peau, de petites tumeurs, des pustules, qui sont des agrégats de cellules proliférées. La clavelée, ou variole du mouton et de la chèvre, produit sur la peau et dans les organes internes des pustules analogues. On n'a pas encore pu voir le virus claveleux, ni le virus vaccinal, ni le virus varioleux. Mais il existe toute une catégorie de virus dont on ne peut nier l'existence, quoiqu'on ne les ait pas encore vus. Ce sont les « microbes invisibles », mauvaise expression, car ceux qui les ont découverts n'y croient pas, du moins en ce sens. Ce ne sont pas des microbes invisibles, ce sont des microbes qu'on n'a pas vus, soit parce qu'on n'a pas encore trouvé le procédé de coloration qui les mettrait en évidence, soit parce qu'ils sont extrêmement petits, soit pour l'une et l'autre raison à la fois. Le virus claveleux, par exemple, est assez fin pour passer à travers les pores des bougies qui pourraient servir à filtrer notre eau de boisson et ne laissent pas passer des microbes tels que le bacille typhique ; de sorte que, sans le voir, on peut l'isoler en filtrant le suc qui le contient et l'inoculer à l'état de pureté ; et avec un centimètre cube du liquide transparent où il est invisible et présent, on infectera un million de bêtes. On a filtré du suc de cancer des souris, le filtrat n'a pas été virulent. Mais c'étaient des expériences encore bien grossières. A-t-on broyé assez fin ? Si le microbe habitait l'intérieur de la cellule, serait-il si facile de l'en extraire ?

On trouve parfois, sur les paupières et aux coins du bec des pigeons, de petites tumeurs épithéliales qui sont très contagieuses, et ressemblent tellement aux pustules vaccinales, qu'on appelle cette maladie la « variole du pigeon », comme la clavelée est la variole des moutons. Mais dans les tumeurs du pigeon, le microbe est visible — pour qui sait le voir. Dans la cellule malade, écrasée entre deux lames de verre et examinée au microscope, on voit une sorte de boule opaque dont on a

fait aussi, en son temps, un protozoaire parasite. Borrel a montré que cette boule est résoluble en grains extrêmement fins, qui sont, sans doute, de tout petits microbes, des microbes nains.

Dans cette tumeur du pigeon, le microbe est intracellulaire. De nombreuses observations indiquent qu'il en est de même des virus, non encore vus, de la vaccine et de la variole. Cherchez la cellule, et vous trouverez le virus. Il est infiniment probable qu'il en est de même dans le cancer. Jusqu'ici, on n'inocule pas le cancer sans inoculer de cellule cancéreuse. Mais pourquoi la cellule est-elle infectante? Parce qu'elle est infectée. Elle n'est pas virus, elle est porte-virus. Elle est virulente à la façon d'un petit tube ou d'un petit sac à culture : remarque capitale dans la science des maladies infectieuses.

La cellule cancéreuse n'est telle que parce qu'elle loge dans son intérieur, dans son protoplasma, ou — qui sait ? — dans son noyau, un microbe qui, lui-même, ne trouve peut-être des conditions de vie favorables que dans le sein d'une cellule vivante : nouvel exemple de cette symbiose que M. Le Dantec définissait ici même dans son article sur *la Tuberculose et les Maladies chroniques*. Il citait les exemples classiques des lichens formés de champignons et d'algues, et de la paramécie peuplée de zoochlorelles. Le règne végétal en offre d'autres exemples, d'autant plus intéressants pour nous qu'il s'agit de symbioses cellulaires dont la cellule en particulier s'arrange assez bien, mais dont l'organisme en général se trouve assez mal : la rouille jaune, qui est une maladie de feuilles du blé ; la maladie des choux, où les cellules des racines, infectées par le *plasmodiophora*, réagissent en se multipliant, en formant de curieuses tumeurs parfaitement contagieuses.

Mais combien cette idée d'une symbiose est plus vraie encore du cancer que de la tuberculose ! Dans la tuberculose, cellule et microbe font tout ce qu'ils peuvent, dès le premier jour, pour se tuer l'un l'autre. L'un a son poison et l'autre ses ferments. C'est un duel à mort. Si, pour l'organisme envisagé dans son ensemble, la maladie est longue, chronique, elle paraît être assez brève pour la cellule. Dans le cancer, la cellule subit des modifications de structure qui sont des signes

plus nets d'adaptation ; elle devient une cellule d'une espèce nouvelle. « Symbiose parfaite et néanmoins nuisible, tant à l'ensemble de l'organisme qu'aux éléments symbiotiques eux-mêmes », — dit Le Dantec, de la tuberculose. Je dirais du cancer : symbiose plus parfaite encore, et beaucoup plus nuisible, ou plus rapidement nuisible à l'ensemble de l'organisme qu'aux éléments symbiotiques eux-mêmes.

Un microbe propriétaire ou locataire d'une cellule confortable doit se trouver fort dépourvu lorsqu'il s'en voit extraire. Il n'est pas endurci aux intempéries comme ceux qui vagabondent dans le sang ou campent à même entre les cellules. Les virus intracellulaires sont des virus fragiles. Quarante-huit heures de séjour à l'étuve détruisent la virulence de la tumeur des souris de Jensen ; elle ne résiste pas même à une demi-dessiccation. Les inoculations ne réussissent bien qu'avec des cellules toutes fraîches. Comment accorder cette fragilité avec les faits de contagion ? Pour passer du sol à l'homme — s'il vient du sol — ou d'homme à homme, le microbe doit opérer un déménagement pénible, et risque fort d'être pris en route par la lumière, la chaleur, la dessiccation, qui lui sont funestes. Ya-t-il contagion possible sans ce voyage au grand air ?

Rien ne prouve que le voyage se fasse au grand air. Le microbe l'accomplit peut-être sans quitter la cellule bien close. Il y a des virus qui se déplacent confortablement. Ils se font porter par des êtres vivants, qui ne seraient pas incapables de porter une cellule toute peuplée, et pour ainsi dire toute chargée. Le bacille de la peste est assez fragile : il ne se conserve guère dans l'eau ou le sol ; pour passer d'un malade à un autre, l'intermédiaire de la puce lui est souvent utile : la puce suce le virus sur un rat pesteux et l'inocule à un autre rat ou à un homme. Le trypanosome, microbe de la maladie du sommeil, a besoin, pour passer d'un homme à un autre, des services d'une mouche, de telle mouche et non pas de telle autre. Le microbe du paludisme fait appel au moustique, et prend même le temps d'accomplir dans l'estomac du moustique des métamorphoses qu'il n'accomplirait dans aucun autre moustique que l'*anopheles* attitré. Qui sait si le microbe du cancer, casanier, maniaque, exigeant, ne requiert pas le concours d'un insecte à la fois entremetteur et recéleur ?

Il y a un fait certain : toutes les souris que Borrel a trouvées atteintes de cancer spontané de la mamelle ou des glandes de la peau, étaient particulièrement infestées de bestioles presque microscopiques, de la classe des acariens. De loin, ce n'est rien. Mais de près, sous le microscope ou la loupe, avec ses mandibules, ses pattes crochues et sa panse replète, la bête paraît très capable de se faufiler et de s'accrocher dans les plus petits replis de la peau et de pénétrer dans l'orifice des canaux glandulaires, portes ouvertes sur la profondeur des tissus. D'après les rapports qui existent entre le cancer et le sol, il y a lieu de suspecter les parasites vermineux qui envahissent le tube digestif avec l'eau, les légumes, les salades et les fruits crus. Ces parasites peuvent être eux-mêmes porteurs de parasites variés, et ce bloc de parasites ne dit rien qui vaille. Borrel a observé, dans certaines tumeurs des souris et dans des noyaux de cancers humains, des traces suspectes qui marqueraient le passage d'un de ces hôtes, peut-être porteur du virus anonyme. Ces parasites sont en état de passer du tube digestif au poumon ou au foie par le sang et la lymphe, de percer les vaisseaux, d'éventrer tissus et cellules : on en connaît plus d'un exemple dans la pathologie. Il y a peut-être plus d'un ennemi. Si le ver est reconnu coupable, ce ne sera pas une raison pour acquitter l'acarien. Il existe plusieurs types de cancer ; il y a probablement, pour des localisations si variées, des modes multiples de transmission.

Le champ des recherches est illimité. Ce n'est pas trop des efforts réunis des médecins, des zoologistes et des microbiologistes pour trouver la cause de cette maladie étrange : des cellules infectantes, qui ne peuvent être infectantes que si elles sont infectées ; un virus qui, selon toute vraisemblance, a son origine dans le sol, qui vit en symbiose avec les cellules parasitées, et qui a besoin, pour circuler dans la nature et parmi les êtres vivants, d'un porteur qui en abrite la fragilité ; la maladie causée par des cellules malades, dont la tare paraît être une exubérance de vitalité déréglée ; un être qui tombe en dissolution parce qu'un virus inconnu suscite dans ses tissus des énergies comparables à celles qui édifient les tissus et les organes de l'être qui vient au monde ; et, comme dans

toute maladie d'ailleurs, la mort causée par un jeu mystérieux des forces qui font la vie.



Contre un mal qui ne ménage ni les mendiants ni les rois, on a sans doute mobilisé toutes les ressources de l'hygiène et de la science? Voici ce qu'on a tenté en divers pays. La comparaison est édifiante.

En Allemagne, sous les auspices de l'Empereur, sous la direction des savants et des médecins les plus illustres, a été fondée, en 1900, la Société d'étude du cancer *(Komitee für Krebsforschung)* ; elle possède une revue spéciale ; une clinique de l'Université a été spécialement affectée aux malades cancéreux. Au budget de l'État prussien de 1902-1903, était inscrite pour la création de cette clinique une somme correspondant à cent vingt mille francs. A l'institution centrale se rattachent des institutions dans les États confédérés : une section de l'Institut impérial de thérapeutique expérimentale de Francfort, dirigé par le professeur Ehrlich ; un hôpital spécial à Ludwigsbourg ; une société d'études en Bavière, fondée en 1905 à Munich, sur le plan de celle de Berlin ; une société fondée à Stuttgart, pour le Wurtemberg, en 1903 ; un institut à Heidelberg, dû à la générosité privée ; un institut à Carlsruhe pour le Grand-Duché de Bade. L'Allemagne n'est pas seulement le pays des sanatoriums.

En Hongrie, une société centrale de recherches. En Portugal, une commission rattachée au ministère de l'intérieur et un laboratoire de recherches. En Grèce, une Société d'études. A Moscou, clinique, hôpital et laboratoire spéciaux pour cancéreux, l'ensemble formant un véritable institut ouvert en 1903 avec une dotation de 1 200 000 francs, offerts par la famille Morosoff et quelques autres donateurs. En Angleterre, le *Cancer Research Fund*, fondé sous le patronage du roi et sous la présidence du prince de Galles ; les vice-présidents sont lord Lister, lord Strahcona, A.-J. Balfour, W. Broadbent, H.-L. Bischoffsheim, J. Werner et W. Waldorf Astor. Tout ce qui, dans l'immense étendue de l'Empire, métropole et colonies, peut intéresser l'étude du cancer, est offi-

ciellement centralisé à Londres dans le laboratoire du docteur Bashford. — A Londres existe, en outre, au *Middlesex Hospital*, une section spéciale pour cancéreux, avec un laboratoire de recherches : cette dernière installation représente à elle seule vingt mille livres sterling. En Amérique, dans l'État de New-York, le laboratoire spécial de Buffalo (dépenses annuelles, environ 100 000 francs), et le *Huntington Fund for Cancer Research*. A l'Université de Harvard se rattache la fondation *Caroline Brewer Croft Cancer Commission*.

Les Allemands ont compris que la science, aujourd'hui, se fait comme la guerre, par le nombre et par la masse ; ils abordent le problème avec leur méthode et leur discipline coutumières. Les Anglais organisent la lutte contre le cancer comme ils savent traiter les grandes choses. En Amérique, c'est la concurrence des générosités splendides.

En France, rien. Il y a une quinzaine d'années, avait été fondé un comité présidé par le docteur Verneuil. Je suis à peu près certain qu'il ne s'est jamais réuni. L'éminent chirurgien qui le présidait est mort et n'a pas été remplacé. Pas de clinique spéciale, pas d'hôpital spécial, pas de laboratoire spécial ; des bonnes volontés et des talents isolés. Les faits, les observations, les expériences, cette matière première de la science, épars, en grande partie perdus. L'opinion publique est à conquérir. La France est pourtant le pays de Pasteur.

Dr ÉTIENNE BURNET

AU CONGO FRANÇAIS[1]

Mardi 13 juin 1905.

Réveil à cinq heures. On abat les tentes ; on ramasse les bagages. Le petit vapeur siffle et s'ébranle. Le banc de sable sur lequel s'était élevé hier un village provisoire retrouve son habituelle solitude silencieuse.

Au bord de la rive, les villages sont plus nombreux. Ils se dressent sur une berge élevée ; un sentier glissant y conduit. Les indigènes, vêtus d'un petit carré d'étoffe, regardent passer le bateau : plusieurs tiennent d'une main un haut bouclier, fait de fibres végétales tressées, de l'autre main une longue sagaie terminée par un fer de lance pointu. On devine, à leur attitude, l'hostilité de leurs cœurs.

Arrivés à Bangui vers une heure. Une foule nombreuse assiste à notre entrée : Européens en vêtements blancs, coiffés de casques coloniaux, indigènes enveloppés de pagnes, d'autres, hommes et femmes, à peu près nus. Nous montons, sous un soleil brûlant, le chemin en pente raide qui conduit au centre de ce minuscule chef-lieu.

Mercredi 14 juin.

Quel drôle de village, ce Bangui ! Il se dresse pittoresquement, sur une presqu'île rocheuse, au-dessus d'un coude de

1. Voir la *Revue* du 1er décembre 1905.

l'Oubangui. Des îlots de pierre rougeâtre barrent le fleuve. Tout autour, un joli paysage de petites montagnes boisées.

Les maisons s'étagent; des chemins les réunissent, creusés parfois dans le roc, aussi en pente que ceux de Hong-Kong ou de Matadi. Au rez-de-chaussée de la petite ville, des huttes indigènes, et trois factoreries, dont la principale appartient à la Compagnie concessionnaire, la *M' Poko*; au premier étage, les maisons des fonctionnaires, les bureaux des administrations; au second, le camp des tirailleurs et la maison des officiers. Çà et là, des blocs de pierre superposés, blancs, gris, noirs ou rougeâtres. Des touffes de bambou, gracieuses, semblables à d'immenses plumes d'autruche vertes. Des papayers et quelques manguiers. Des fromagers très hauts : l'un d'eux est chargé de nids tout ronds, semblables à des fruits; autour de ses branches, voltigent et piaillent par centaines ces oiseaux jaunes qu'on nomme des gendarmes.

Au-dessus de la petite ville, une forêt, sinon vierge, du moins demi-vierge; un audacieux sentier compromet sa pureté. On entend constamment le bruit des rapides tout proches. Il fait en ce moment une lourde chaleur humide : Bangui est au centre de l'Afrique, et c'est le début de la saison des pluies,

Bangui a été fondé en juin 1889, à l'époque où l'on établissait toute une série de postes pour relier le bassin du Congo à ceux du Tchad et du Nil. On l'a placé sur une presqu'île pour en faciliter la défense contre les populations voisines, des Bondjos particulièrement sauvages. La création d'une étape de transit s'imposait à cet endroit, car c'est ici, aux hautes eaux, et tout près d'ici, aux eaux basses, qu'on passe de la voie fluviale à la voie de terre, ou bien de la navigation en vapeur à la navigation en baleinières et en pirogues. Mais, resserrée entre les monts, couverts de forêts, et le fleuve, barré de rochers, la petite ville ne semble pas destinée à un grand avenir.

Si l'on se décide à créer, par une mesure de décentralisation indispensable, un gouvernement autonome de l'Oubangui-Chari-Tchad, la capitale ne pourra pas être Bangui; il n'y a ici aucun terrain disponible pour des constructions nouvelles, et il est extrêmement difficile de s'approvisionner

en vivres frais ; l'état sanitaire est déplorable. Il sera nécessaire, d'ailleurs, de mettre le nouveau chef-lieu au centre géographique de son gouvernement.

L'installation des Européens est très primitive. Il faut, pour se résigner à vivre ici, une véritable abnégation. Les fonctionnaires sont très mal logés : plusieurs ont leur bureau dans leur chambre à coucher. Parfois la tornade enlève le toit en chaume de la maison. Ou bien pendant les violents orages qu'amène la saison humide, la pluie tombe à l'intérieur des appartements. On me cite le cas d'un fonctionnaire qui, malade, couché dans son lit, est obligé de tenir un parapluie au-dessus de sa tête, toutes les fois qu'il pleut. Un autre trouve plus commode d'installer une tente en toile à l'intérieur de sa maison.

Puis, si Bangui est un trou, c'est un petit trou fort cher. Seule la viande de boucherie, quand on en a, est meilleur marché qu'à Brazzaville (deux francs le kilo au lieu de quatre francs) ; les bœufs viennent du territoire du Tchad ; on en tue un tous les samedis. Les produits d'Europe, les conserves, par exemple, ont leur prix fortement accru, d'abord à cause des frais de transport considérables, ensuite, à cause des exigences des factoreries. On vend cinq francs le litre de lait pasteurisé. Comme les factoreries vendent leurs marchandises à un prix fort exagéré, surtout aux noirs (cinq francs le kilo de sel !) l'argent a ici un faible pouvoir d'achat : il faut payer très cher aux indigènes les rares produits qu'ils se décident à offrir, poissons, poulets, cabris et maïs. Il en résulte que les petits fonctionnaires et les militaires de grades inférieurs souffrent de la faim à Bangui et sont dans un état de santé déplorable. Beaucoup sont morts ici quelque temps après leur arrivée. Successivement, huit employés du service administratif ont dû être évacués, malades, après trois ou six mois de séjour. Souffrances de blancs, souffrances de noirs : le spectacle de toutes ces misères nous accable d'une lourde tristesse...

Entre autres établissements administratifs, la poste m'a semblé particulièrement mal tenue. Par terre, dans tous les coins, des lettres et des paquets en tas désordonnés. C'est une profanation : aux colonies, il faudrait considérer comme

sacrés les messages des amis lointains. Il n'y a pas de balance : on évalue le poids des paquets à la main, au petit bonheur. De la colle, mais pas de pinceau. Au moment où j'achète des timbres, le postier est obligé d'en interrompre la vente ; il court armer des gardes régionaux, car il est commandant de la milice.

J'attends trois quarts d'heure, tout seul, à l'intérieur de la poste. L'homme revient; mais voici qu'un noir lui apporte des papiers à signer d'urgence : le postier est comptable du magasin du service local ! Quand j'ai enfin reçu mes timbres, je demande à faire recommander un paquet; le postier n'a pas le temps de le recevoir : il doit maintenant passer la revue des prisonniers et leur fixer leur tâche ; il est chargé aussi de la prison. Le pauvre diable remplit en tout six fonctions distinctes : ce cumul paraît le plonger en un perpétuel ahurissement. Heureusement, ce maître Jacques n'a pas à changer de costume chaque fois qu'il change de fonction.

Jeudi 15 juin.

A quelque distance de Bangui, se trouve le camp des gardes régionaux, où conduit une jolie route alpestre. Un étroit sentier la prolonge, se glissant sous les lianes enchevêtrées, contournant les larges troncs et les vastes racines des grands arbres. Il mène à la mission catholique Saint-Paul-des-Rapides. Je la visite ce matin. Quarante-quatre garçons et trente-trois fillettes y apprennent le catéchisme, un peu de français, y travaillent à des plantations de maïs et de caféiers. Résultats médiocres ; mais il faut quand même louer les missions catholiques et protestantes d'accomplir au Congo une œuvre d'instruction que l'État a jusqu'ici absolument négligée.

De l'autre côté de la petite ville, se succèdent des villages indigènes. D'abord les villages improvisés des pêcheurs du Haut-Oubangui, Banziris et Yakomas surtout, aux huttes demi-circulaires en chaume. Puis, à quelque distance, les villages plus stables des habitants du pays, une tribu de Bondjos qu'on appelle ici des Bagas et qu'il faut, paraît-il, appeler des Bouakas. Les cases carrées sont en planches,

recouvertes de feuilles sèches que maintiennent des morceaux de bois. Quelques plantations de maïs entourent les villages.

Plus nous nous sommes enfoncés dans l'intérieur du pays, plus nous avons vu se simplifier, se raccourcir le costume des indigènes. Ici, il n'y a même plus de *tutu* ! Hommes et femmes ont pour vêtement un morceau d'étoffe retenu par une ficelle et passé entre les jambes. Quelques femmes suspendent simplement à la ficelle un chiffon triangulaire, large comme le creux de la main, parfois une simple poignée d'herbes, vertes ou sèches. « Ce n'est pas par pudeur, me dit un vieux Congolais ; c'est seulement pour chasser les mouches. » Quelques noirs ont par derrière une sorte de queue de cheval en fils noirs : cet usage serait, dit-on, l'origine de l'antique légende des hommes à queue. Comme bijoux, toujours des bracelets, des anneaux de cuivre rouge ou de laiton jaune au-dessous des genoux et au-dessus des chevilles. La lèvre supérieure est souvent percée d'un trou, dans lequel on enfonce, comme parure, une boucle de cuivre en forme d'U, un clou en fer, un morceau de bois, un caillou rond, parfois une énorme rondelle de zinc qui allonge la lèvre en bec de canard. De toutes les déformations humaines, imaginées par les négresses pour s'embellir, celle-là est la plus horrible. Plusieurs femmes ont sur la tête une sorte de bonnet de perles rouges, au front une ferronnière, autour du cou un collier en perles de même couleur.

Les femmes du Haut-Oubangui sont robustes et de formes assez harmonieuses. Quelques-unes pourraient poser pour la Vénus Callipyge. Un administrateur congolais a pu écrire sur elles (dans une brochure sur le Haut-Oubangui) cette formule que je trouve joyeuse : « Les femmes banziris n'ont du nègre que la couleur. » L'après-midi, les élégantes se badigeonnent d'huile, de la tête au pied, et s'enduisent tout le corps d'une poudre rouge. Nues (ou presque) et couvertes de parures barbares, debout devant leurs huttes de chaume, elles attendent je ne sais quoi, l'amour peut-être. Parfois l'une d'elles esquisse quelques pas d'une danse érotique et brutale, agite le ventre, le bas du dos. Le mouvements des bras et des jambes fait sonner l'un contre l'autre les bracelets et les lourds anneaux :

musique étrange, accompagnant le spectacle le plus sauvage que l'imagination puisse rêver.

A l'une de ces demi-mondaines j'ai offert, ce soir, un rare bijou : elle avait un clou piqué dans le lobe de l'oreille droite ; trouvant un autre clou dans ma poche, je le lui ai enfoncé dans le lobe, déjà percé, de l'oreille gauche : elle a paru charmée de mon présent.

Vendredi 16 juin.

L'Oubangui, que nous allons remonter de Bangui à Fort-de-Possel, est un très grand fleuve, le plus important des tributaires du Congo après le Kassaï : depuis la source du Kabali, sa branche initiale, jusqu'à son confluent avec le Congo, il mesure plus de 2 200 kilomètres, soit une longueur égale à celle du Danube.

A l'époque quaternaire, il y avait, entre Bangui et le confluent du Bomou, un lac étroit et long, alimenté d'importants affluents. Le niveau de ce lac, s'élevant sans cesse, atteignit puis dépassa le seuil le plus bas de la ligne de faîte; les eaux s'écoulèrent dans la vallée de l'Oubangui, creusant la passe qui s'étend de Zinga à Mokoanga. Telle est l'origine du grand fleuve. Ainsi s'explique que, présentant, en aval de Bangui, des nappes larges de deux à quatre kilomètres, il se resserre à huit cents mètres en amont. Dans cet étroit passage, des rapides obstruent son cours : il y en a quatre groupes, échelonnés sur soixante-dix kilomètres. Des bancs de sable, des rochers en ligne, visibles quand les eaux sont basses, barrent le fleuve : les eaux, resserrées entre les rochers, tournoient, bondissent, se précipitent, tumultueuses et menaçantes. A cause des rapides, il est impossible de remonter cette partie de l'Oubangui autrement qu'en pirogues, taillées dans d'énormes troncs d'arbres, ou en baleinières.

Nos baleinières sont de minces et robustes embarcations en fer, recouvertes d'un toit en paille, qui protège de la chaleur. Dans mon bateau, nous sommes cinq passagers (deux Européens, deux *boys* loangos, un milicien bambara, tatoué de trois cicatrices sur chaque joue) et quatorze pagayeurs, Yakomas, Sangos, Banziris : un contremaître, qu'un vieux chapeau mou désigne au respect de son équipe; à l'avant, deux

solides gaillards manœuvrant de longues perches; au milieu, six rameurs assis, ramant avec de courtes pagayes; à l'arrière, deux rameurs debout, ramant avec de longues pagayes, et un homme à la barre; un petit garçon, occupé à vider l'eau qui pénètre dans l'embarcation; enfin le chef de chœurs, tambourinant sur un petit tam-tam, pour accompagner les chants des rameurs. Chants vifs et gais, comme les chansons de marche de nos troupiers : parfois tous les entonnent ensemble; parfois l'homme au tam-tam chante seul, et les autres répondent aux questions qu'il pose, ou reprennent ensemble une sorte de refrain.

La navigation sur ce perfide Oubangui exige, des pagayeurs, une rare expérience. Il faut deviner où se trouvent les roches recouvertes d'eau, à de menus indices : changement de nuance, mouvement ou immobilité du fleuve. Il faut utiliser les contre-courants, où l'eau monte au lieu de descendre, éviter les courants trop violents ou leur résister. La baleinière, immobilisée par une roche, et saisie par un courant très fort, risque de chavirer : alors il n'est guère possible même aux meilleurs nageurs de se sauver.

En ce moment les eaux sont très basses. La baleinière, qui longe souvent la rive, frôle les branches ou les racines des grands arbres; parfois elle râcle lentement le lit du fleuve; ou, brusquement, elle heurte d'invisibles rochers. Aux rapides les plus difficiles, les pagayeurs se jettent à l'eau, s'attellent à la chaîne, pour tirer le bateau du mauvais pas, le poussent en avant, à la force de leurs bras. L'obstacle franchi, tous se mettent à chanter. C'est une joie de voir ces braves gens accomplir si gaiement une rude besogne.

Vers cinq heures, nos sept baleinières s'arrêtent à un banc de sable. Nous campons, cette nuit, sous la tente.

Samedi 17 juin.

Les rives du moyen Oubangui ne sont pas tout à fait semblables à celles du bas Oubangui et du Congo ; l'horizon est limité par des collines; la forêt, moins dense, laisse place à de hautes herbes. Il y a plus de fleurs aux arbres, et les villages sont plus nombreux, quelques-uns en aval des rapides : les indigènes pillent parfois, dit-on, les pirogues ou les balei-

nières que la force du courant fait chavirer. Même, l'an dernier. les sauvages habitants de ces rives ont tiré des flèches sur un Européen descendant le fleuve. Il y a pourtant aussi des villages honnêtes : Bakoundou, le chef d'un important groupement bouaka (ou bondjo), a fait retirer de l'eau et envoyer à l'administration la plupart des caisses d'une baleinière qui s'était perdue sur un rapide voisin.

Toujours des lignes de rochers barrant le fleuve. Quand aucun obstacle n'apparaît, nos pagayeurs font la course. D'un bateau à l'autre, ils se défient, s'adressent des cris ironiques ; puis tous rament ou poussent la perche avec une énergie accrue. Les corps ruissellent de sueur, les embarcations se heurtent, les vainqueurs entonnent un chant de triomphe. L'un de nos pagayeurs surtout excite ses compagnons à la lutte. C'est un Yakoma, au corps superbe, tout en muscles : la poitrine bombée, les bras vigoureux, la tête d'une bestialité magnifique, sans trace d'intelligence. Une de ces beautés viriles qu'Oscar Wilde, dans son *Dorian Gray*, déclare supérieures à toutes les autres, bien que, dit-il, les honnêtes femmes soient incapables de les apprécier.

Nous nous arrêtons au village de Bakoundou, l'honnête chef qui a renvoyé les caisses perdues dans le naufrage. Pour le récompenser, le délégué du Commissaire général à Bangui lui a fait cadeau d'un superbe burnous rouge, qu'il met pour nous recevoir. Des centaines d'indigènes peu vêtus, alignés le long de la rive, assistent à notre entrée solennelle. Le village se compose d'un grand nombre de cases carrées en bois, recouvertes de chaume, groupées autour de petites places. Parfois des espèces de lieux de réunion, sans murs, mais protégés par un toit en paille : hommes et femmes y bavardent, allongés sur des sièges faits de branches d'arbres coupées.

Assis devant ma tente, sur l'une des places du village, je lis l'ouvrage de Stanley *A travers les ténèbres de l'Afrique*. Quelques indigènes s'approchent ; je leur montre les images qui illustrent le livre. Ils sont tout étonnés et fort intéressés : bientôt une foule de curieux m'entourent. Ils s'amusent à retrouver sur ces images les types du pays, les armes, les bijoux, la faune et la flore. Au contraire, les scènes d'Europe,

ne rappelant rien à leur mémoire, ne les intéressent nullement; ils ne comprennent pas, ils n'arrivent même pas à voir. Ils ne peuvent fixer leur attention que sur les êtres ou les choses dont ils ont quelque souvenir.

Dimanche 18 juin.

Cette nuit, on a volé un fusil à l'un de nos miliciens, qui montait la garde devant les bagages. Le chef du village, faisant fonction de féticheur, essaye de découvrir le voleur par des procédés magiques. Se placant à l'endroit même où se trouvait le garde régional, il prononce des formules rituelles, secoue une corbeille pleine de grains de mil, en prend une pincée qu'il jette dans un tamis; à la façon dont les grains se disposent, il doit discerner de quel côté se trouve le voleur : avec quel sérieux, quelle gravité pieuse il opère!... Finalement, il accuse le *boy* d'un des membres de la mission. Le *boy* proteste énergiquement, et son maître aussi. Discussion très vive. Mais voici que, — sans qu'on sache comment, — le fusil est retrouvé, rendu à son propriétaire. C'est le triomphe de la magie.

Aujourd'hui, exquise matinée de brume, à la Puvis de Chavannes. C'est la plus jolie vision que j'aie encore eue de l'Oubangui. Le fleuve semble un lac paisible; de molles vapeurs flottent sur les eaux. Les grands arbres détachent leurs silhouettes bizarres, sur le fond des brouillards qui s'élèvent de la terre humide. Le soleil, tout blanc, sans rayons, présente le visage pâle et mélancolique d'une lune d'hiver à Londres. Paysage de silence et de mystère, de douceur et de tendresse.

Cet après-midi, nuages noirs, vent frais, larges éclairs, violents coups de tonnerre, pluie et tornade. Nous campons, le soir, sous la tente, parmi de hautes herbes humides, d'où monte comme une odeur de fièvre. Tout à côté de notre campement, abondent les traces fraîches d'éléphants et d'hippopotames.

Lundi, 19 juin.

Chaque fois que mon compagnon de baleinière tue quelque bête au bord du fleuve, nos pagayeurs poussent des cris de joie, chantent et frappent le tam-tam. Ils savent qu'on leur

donne à manger les oiseaux de brousse et les singes. Les tourterelles et les canards sauvages sont réservés à la table des Européens. Nous déjeunons tantôt ensemble, sous les grands arbres de la rive, tantôt séparément, dans chaque baleinière. Quand nous avons mangé un poulet, nos *boys* s'en disputent les restes, nettoient les os de toute chair, puis les passent aux pagayeurs, qui les croquent et les avalent.

Le fleuve s'élargit peu à peu ; nous en avons fini avec les rapides. Nous nous arrêtons, de bonne heure, à Ouadda, où se trouve l'unique factorerie d'une compagnie concessionnaire mourante : les scellés sont posés sur la maison. La société, qui a reçu en concession une région de trois mille kilomètres carrés, pleine de lianes à caoutchouc, n'a su en tirer aucun profit. Elle n'a ouvert que deux factoreries, dont l'une pendant quelques mois. Dans l'autre, à Ouadda, les agents ont toujours été mal ravitaillés ; l'un d'eux ne reçut pas de vivres européens pendant toute une année ; son successeur, réduit aussi à une nourriture insuffisante, tomba malade et quitta le pays. La vie des employés blancs de certaines compagnies concessionnaires est extrêmement misérable. L'un d'eux a décrit cette lamentable existence dans un roman intitulé *La Traite des Blancs*.

Trois ou quatre noirs et leurs familles habitent, dans des cases de paille, autour de la factorerie close : ce sont des employés de la compagnie concessionnaire, qui attendent d'être payés par elle, depuis plusieurs mois, patiemment.

Mardi 20 juin.

Ce matin, d'un heureux coup de fusil, l'un de nous tue une aigrette. Nos pagayeurs sont tout heureux de piquer dans leurs noirs cheveux crépus les jolies plumes lisses et blanches. Arrêt, pour le déjeuner, à côté de deux petits villages de Sabangas. Les indigènes se déforment horriblement le nez et la bouche par les ornements qu'ils y mettent ; des morceaux de bois traversent les ailes du nez; des clous, des pierres allongées sont piqués dans des trous aux lèvres; parfois une rondelle de zinc, large comme un écu, est enfoncée dans la chair tendue de la lèvre supérieure.

Vers trois heures, arrivée à Fort-de-Possel, que les indigènes appellent Kémo, donnant aussi ce nom à la rivière qui se jette ici dans l'Oubangui. Sur une grande place se dressent la maison du chef de poste, celle de l'inspecteur de la garde régionale, les huttes de paille des gardes régionaux ; enfin un vaste hall en bois, recouvert de paille, avec huit chambres pour passagers. A quelque distance, une petite factorerie. L'administrateur de la région vient saluer M. de Brazza. Apprenant que madame de Brazza veut aller, avec la mission, jusqu'à Fort-Crampel, à la limite même du territoire du Tchad, il lui dit : « Aucune Européenne n'a encore visité ces régions ; nous sommes heureux que la première blanche venue ici soit une Française, plus heureux encore que ce soit madame de Brazza. »

Mercredi 21 juin.

Causé une heure avec l'agent de la factorerie voisine du poste. Le malheureux s'ennuie à mourir ; il compte les mois, les jours, comme un soldat au régiment. Il se plaint d'être entouré d'indigènes qui le volent : parfois, ouvrant une caisse de riz ou de sel, il constate que les noirs en ont fait couler le contenu par une ouverture imperceptible et l'ont remplacé par du sable fin. En partant, comme je m'excuse de l'avoir dérangé longtemps, il me dit avec un sourire mélancolique : « Au contraire. Je vous suis reconnaissant : vous m'avez fait passer une heure. » Cette vie d'ennui pesant, de solitude méfiante, est si morose qu'elle fait pitié.

Jeudi 22 juin.

Pour aller de l'Oubangui au Chari, c'est-à-dire du bassin du Congo au bassin du Tchad, partant de Fort-de-Possel, on se dirige d'abord sur Fort-Sibut (Krébedjé) soit par la voie d'eau, la Kémo et la Tomi, en une dizaine de jours, soit par la voie de terre, en quatre jours. Actuellement les eaux sont trop basses pour que les rivières soient utilisables ; et il nous importe d'aller vite. Nous partirons demain par la voie de terre. La journée d'aujourd'hui est consacrée à préparer le départ. L'administration locale est arrivée non sans peine à

réunir assez de chevaux pour qu'aucun de nous n'ait la grosse fatigue d'une marche à pied. Nous essayons ces chevaux, venus du territoire du Tchad, où ils coûtent fort peu.

Nous laisserons à Fort-de-Possel la plus grande partie de nos bagages : il n'y a dans la région ni bêtes de somme ni moyens mécaniques de transport ; le portage se fait à tête d'homme. Les noirs de l'Afrique centrale n'ont pas l'habitude de porter à deux de gros colis, au moyen d'un bambou maintenu sur l'épaule, comme font tous les extrême-orientaux ; l'homme porte seul, sur la tête, une caisse ou un ballot, de vingt-cinq à trente kilogrammes ; il peut faire ainsi une étape de vingt-cinq à trente kilomètres. Chaque voyageur est obligé d'avoir au moins un lit de camp, une table et une chaise pliantes, une ou deux cantines, qui doivent être étanches (à cause des pluies torrentielles) ; des ustensiles de cuisine sont indispensables, et aussi une pharmacie. En cas d'arrêt forcé, par exemple au moment d'une tornade, il est prudent d'avoir, pour l'ensemble de la colonne, une ou deux tentes ; en cas de maladie ou d'accident, on fait bien d'avoir avec soi un *tipoye* (on appelle ainsi une sorte de hamac, suspendu à un bambou, porté par deux ou quatre noirs). Mais surtout, dans ce pays sans aucune ressource, il faut emporter les vivres nécessaires aux blancs et aux noirs pendant toute la durée du voyage, farine, riz, viandes et légumes de conserves, sel et sucre.

Vendredi 23 juin.

En ce pays neuf, la plus pacifique des Missions doit prendre un peu l'allure d'une armée en manœuvre. Ce matin, à cinq heures, le clairon sonne le réveil. Aussitôt part le campement : cuisinier chinois, aide-cuisinier loango, porteurs des caisses nécessaires à la cuisine. Vers six heures, part la colonne. D'abord une petite escorte de dix gardes régionaux, la plupart yakomas, quelques-uns sénégalais, vêtement bleu et chéchia rouge, le fusil à la bretelle, ou tenu horizontalement sur l'épaule, canon en avant, crosse en arrière. Ensuite, les Européens, à cheval. Avec eux, deux palefreniers, des Arabes (comme on dit ici), c'est-à-dire des Islamisés, du Dar Salamat, nos *boys* loangos, et quelques tipoyeurs loangos.

Enfin vient le convoi, formé de porteurs réquisitionnés, Bandas et Mandjias, escortés de quelques Sénégalais. Européens, Chinois, Sénégalais, Islamisés du Centre Africain, Loangos, Yakomas, Bandas et Mandjias : quel singulier mélange de races !

Nous chevauchons à travers des paysages de savane : hautes herbes, minces et coupantes, petits arbres, dont les feuilles rappellent celles de nos pommiers, de nos noisetiers, de nos acacias, de nos frênes. On a justement comparé la savane congolaise à un verger mal tenu. Parfois un rideau de grands arbres voile les rivières et les marigots. Partout des termitières, de terre durcie, grise ou rougeâtre : tantôt elles ont la forme d'énormes champignons ; tantôt ce sont des monticules, à hauteur d'homme, hérissés de mille pointes. Sur la route défilent, en longues lignes noires, des colonnes de fourmis. Parfois, les hautes herbes largement foulées attestent le récent passage des bandes d'éléphants. En pleine saison des pluies, les rivières et les marigots sont souvent de sérieux obstacles ; en ce moment, les eaux ne sont pas très hautes, on peut passer à cheval sans se mouiller trop. Ou bien les chevaux passent à la nage, et les hommes sur des ponts de lianes : les lianes de la forêt congolaise sont si grosses et si robustes que leur enchevêtrement constitue un plancher solide.

A midi et demi, arrivée au poste de Batinga, où nous nous arrêtons. Le clairon sonne aux champs ; les gardes régionaux présentent les armes à M. de Brazza qui salue militairement. Ces postes de la ligne d'étapes comprennent quelques bâtiments, simples, mais utiles : maisonnettes en terre durcie, couvertes de chaume, pour les passagers, abris pour les porteurs, les chevaux et les bagages.

Samedi 24 juin.

Les étapes sont en moyenne de 25 à 30 kilomètres. Aujourd'hui nous allons, toujours à cheval, et à travers le même paysage, de Batinga à M'brou.

Dimanche 25 juin.

Nouvelle étape, de M'brou à Iangourou. Toujours le même paysage. Cette région du Haut-Chari, que nous allons traverser de Fort-de-Possel à Fort-Crampel par Fort-Sibut, était jadis, s'il faut en croire les premiers explorateurs, couverte de florissants villages : maintenant, c'est un désert. Il n'y a plus, à peu de distance des postes, que quelques misérables huttes de paille, circulaires en bas, pointues en haut; les gros villages sont tous à trente, quarante ou cinquante kilomètres de la ligne d'étapes. Les exigences des passagers blancs, les vexations de leurs serviteurs noirs, surtout l'odieuse corvée du portage obligatoire ont fait fuir tous les habitants.

Les peuples de la région cultivent non seulement le manioc, mais aussi le mil, ce qui les distingue des populations du moyen Congo et les rapproche de celles du Tchad. M. de Brazza aime à dire l'estime particulière qu'il professe pour les populations à mil : « Mil, cela veut dire travail, car cette culture exige des soins ; prévoyance, car il faut en épargner, en garder dans des greniers ; courage aussi, car il faut se battre pour défendre ces greniers. » Il y a, d'ailleurs, ici deux races distinctes : l'une inférieure, les Mandjias ; l'autre supérieure, les Bandas.

Les Mandjias, à peau très foncée, sont sans doute autochtones. Ils étaient jadis groupés en un certain nombre de villages, portant le même nom, obéissant au même chef. Les habitants de ces villages se croyaient de la même famille, se rattachaient à un ancêtre commun; ils avaient un même trait distinctif, par exemple, ils s'abstenaient tous de manger de l'antilope. Quant aux Bandas, à la peau claire, ils sont venus (selon certaines hypothèses) de la région du Nil; plus intelligents, plus vaillants, ils ont vite dominé les Mandjias. C'est eux qui ont fourni au grand tyran noir Rabah ses soldats les meilleurs.

Les habitants des quelques petits villages voisins de la route viennent au poste cet après-midi. Ils nous offrent à boire une sorte de bière de mil, épaisse mais rafraîchissante : ils exécutent quelques danses en notre honneur. Hommes et femmes se suivent à la file indienne, en chantant, balançant

les bras, marquant le pas. J'ai vu des gestes tout semblables sur les scènes des *music halls* de Paris, Londres et New-York : le plaisir blanc du café-concert est de même ordre que le plaisir noir du *tam-tam*. Parfois, les hommes font un grand cercle, se dandinant, claquant des mains, sans changer de place : les femmes, l'une derrière l'autre, tournent autour d'eux, toujours chantonnant.

A part trois ou quatre jeunes filles, ces femmes sont étonnamment laides : il en est qu'on ne peut regarder sans dégoût. Les plus élégantes ont pour tout costume deux rangs de grosses pertes bleues qui forment ceinture et soutiennent une touffe d'herbes ou une petite branche feuillue : mais le visage est couvert d'ornements barbares : des plumes dans les cheveux ; au front, une ferronnière de perles rouges ; des anneaux aux oreilles, des tiges de cuivre dans les narines, des boucles de fer ou des rondelles de zinc dans la lèvre supérieure ; enfin, suspendu à la lèvre inférieure, un long morceau de cristal de roche. Les traits disparaissent presque sous ces parures, le visage devient un étrange mélange de chair, de pierre et de métal.

Lundi 26 juin.

Aujourd'hui, longue étape de plus de trente kilomètres. Au lieu d'un sentier étroit, presque invisible dans les hautes herbes, nous trouvons, à quelque distance de Iangourou, une large route débroussée. Nous nous arrêtons pour déjeuner au bord d'un pittoresque cours d'eau, entouré d'une haute forêt. C'est un charmant pique-nique africain. Nous savourons la beauté des arbres et la bonté de leur ombre.

Pour éviter la pénible chaleur du milieu du jour, nous nous attardons dans cet endroit délicieux et frais. Et voici qu'au milieu de l'après-midi, brusquement, le ciel se couvre de gros nuages, en arc de cercle, précurseurs de la tornade. Vite, nous montons à cheval, nous trottons, nous galopons ; de longs éclairs illuminent le ciel. Enfin, juste au moment où la pluie torrentielle commence, nous faisons une entrée brusque et bruyante dans le poste de Fort-Sibut.

(A suivre.) FÉLICIEN CHALLAYE

CORRESPONDANCE

Paris, le 8 décembre 1905.

Monsieur le Directeur de la Revue de Paris,

M. Challaye formule, dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*, des accusations contre les agents de la Société *Ibenga*, contre lesquelles, au nom de cette Société, je dois énergiquement protester. A la page 668 de votre livraison du 1er décembre, M. Challaye écrit que les indigènes de la région Ibenga, tyrannisés par la Compagnie concessionnaire, se sont soulevés il y a quelque temps et ont massacré les quatre agents blancs de cette Compagnie pour les manger ensuite.

Ces affreux événements, qui ont plongé dans la désolation plusieurs familles, semblent tout à fait divertissants à votre collaborateur ; ils constituent à ses yeux le légitime châtiment des brutalités dont il suppose que les agents des sociétés concessionnaires au Congo se rendent journellement coupables. Nous protestons avec indignation contre les accusations portées par M. Challaye contre nos collaborateurs. Rien ne les justifie. Aucun fait n'a jamais été apporté pour leur donner même une apparence de fondement.

La crainte d'avoir à payer l'impôt à l'administration a, seule, provoqué la révolte qui nous a fait perdre quatre collaborateurs dévoués, et qui a entraîné en même temps le pillage de toutes nos factoreries et de toutes nos marchandises. Nos agents sont morts parce que notre colonie du Congo ne dispose pas de ressources suffisantes pour assurer entièrement la sécurité des Européens dispersés sur son territoire ; ils ne sont malheureusement pas les seules victimes de la parcimonie de la métropole. Les accuser, sans preuve, d'avoir provoqué par leurs excès les actes abominables dont ils ont été les victimes, c'est commettre une lâcheté ; juger avec indifférence et même avec complaisance ces odieux assassinats c'est révéler un étrange état d'âme qui ne fait guère honneur au colonial d'occasion dont vous avez accueilli bien imprudemment les récits aussi fantaisistes que partiaux.

Usant de notre droit de réponse, nous vous prions d'insérer la présente lettre dans le prochain numéro de la *Revue de Paris*, à la même place que l'article de M. Félicien Challaye et nous vous prions d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de notre parfaite considération.

L'Administrateur délégué,

A. DESSORT

Paris, le 12 décembre.

Monsieur le Directeur de la Revue de Paris,

Vous avez bien voulu me communiquer la lettre que vous a écrite M. l'Administrateur-Délégué de la Société *Ibenga*. Je suis heureux d'apprendre que cette lettre paraît tout entière dans le prochain numéro de la *Revue*. Elle révélera à vos lecteurs, peu accoutumés à pareil style, le ton des polémiques coloniales. En ce qui me concerne, je suis assez habitué à ces violences pour les accueillir sans la moindre émotion. Colonial d'occasion, je sais combien il faut avoir d'indulgence pour les coloniaux professionnels. Ma réponse consistera à citer de nouveau le passage qui a provoqué la lettre de la Société *Ibenga* :

« Passé à l'embouchure de l'Ibenga. Les indigènes de la région, tyrannisés par la Compagnie concessionnaire, se sont soulevés, il y a quelque temps, et ont massacré les quatre agents blancs. Ils ont tué tout de suite les deux agents subalternes qui leur avaient fait le moins de mal; ils ont torturé les deux autres, les chefs, dont ils voulaient tirer une vengence plus cruelle : ils les ont suspendus à l'extrémité d'un arbre, puis détachés brusquement ; leurs corps se sont abattus, écrasés sur le sol. Alors les noirs ont mangé les quatre cadavres. »

Il n'y a pas un seul mot, dans tout ce passage, qui puisse laisser croire que je trouve *divertissants* ces meurtres cruels. Au récit qui m'en a été fait, j'ai éprouvé un violent sentiment de tristesse et d'horreur : c'est cette impression que j'ai cherché à suggérer, par la simple énumération des faits, plus émouvants, à ce qu'il me semble, que toute déclamation.

Je suis obligé de maintenir (c'est l'incontestable vérité) que la révolte de l'Ibenga a été amenée par la conduite de la Compagnie concessionnaire. Les populations primitives du Congo n'ont aucun sentiment national, aucun fanatisme religieux ; elles ne se soulèvent que pour des raisons d'ordre économique, soit quand l'État exige d'elles l'impôt par des procédés d'une contrainte trop brutale, soit quand les Sociétés à monopoles les exploitent trop durement pour obtenir ivoire et caoutchouc. Or, c'est un fait qu'avant la révolte, l'État n'a pas cherché à prélever l'impôt dans la région de l'Ibenga, et je continue à penser que la responsabilité de ce soulèvement aux meurtrières conséquences retombe toute sur la Compagnie concessionnaire.

Je crois, moi aussi, que notre colonie du Congo ne possède pas de ressources suffisantes pour assurer la sécurité du pays. Je souhaite que le nombre des gardes régionaux chargés de la police soit considérablement accru. Alors l'État pourra maintenir l'ordre lui-même et lui seul; et il devra interdire aux Sociétés commerciales l'emploi

d'hommes armés, qui ne servent pas seulement au légitime maintien de l'ordre.

Ce n'est pas *commettre une lâcheté* que dire modestement la vérité, quand en la disant on a tout à perdre, rien à gagner. Ce n'est pas faire preuve de *complaisance* ni d'*indifférence* que raconter sobrement des faits, plus éloquents par eux-mêmes que toute épithète. Je plains sincèrement les blancs victimes de la cruauté des noirs; je plains aussi les noirs victimes de la rapacité des blancs.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

FÉLICIEN CHALLAYE

Nous recevons, d'autre part, de l'*Union Congolaise française*, une lettre trop longue pour être reproduite entièrement, mais dont voici les passages essentiels :

Paris, le 14 décembre 1905.

Monsieur le Directeur,

Le dernier numéro de la *Revue de Paris* publie un article sur le Congo de M. Félicien Challaye qui contient les allégations les plus injurieuses à l'égard des Sociétés françaises dans cette colonie.

Nous ne saurions protester avec trop d'énergie contre les accusations contenues notamment dans le deuxième alinéa de la page 657 de votre dernière livraison. M. Challaye accuse les Sociétés concessionnaires d'obliger les indigènes le plus souvent par la violence à apporter à leurs factoreries le plus de caoutchouc possible. Cette assertion est fausse.

Ce n'est point par la violence que les Sociétés concessionnaires se procurent du caoutchouc ou de l'ivoire au Congo. Sur trente-deux Sociétés concessionnaires, en effet, il n'en est qu'une, contrairement à ce qu'a prétendu votre collaborateur, qui dispose de quelques miliciens pour protéger des postes. Le système de la contrainte, admis par l'État indépendant, n'existe pas au Congo français. Nous n'avons à notre disposition d'autres moyens d'action que la douceur et la persuasion; nous n'en souhaitons point d'autres. Si vos lecteurs ne se laissent point aveugler comme M. Challaye par des considérations qui n'ont aucun caractère colonial, ils comprendront d'ailleurs que dans ces concessions, dont certaines contiennent près d'un million d'habitants, une vingtaine d'Européens sans armes et sans milice, loin de tout poste militaire, ne peuvent s'imposer par la violence. Leur autorité morale est leur seule défense; ils la diminueraient considérablement en employant des procédés coercitifs et arbitraires.

Nous ajouterons que les conséquences économiques du régime que déplore M. Challaye sont loin d'être celles qu'il indique. Depuis les concessions, le mouvement commercial de la colonie a passé de dix

millions à vingt et un millions. Pour une période de cinq ans, l'augmentation des transactions dans la colonie a atteint quarante-trois millions dont la moitié environ a profité aux indigènes. Quoi qu'en pense M. Challaye, nous sommes certains que ce profit croîtra de jour en jour. Nous en donnerions les raisons ici, si la place ne nous manquait pour le faire. M. Challaye dénonce également les conséquences politiques du régime concessionnaire. Il constitue à son avis « l'établissement d'une nouvelle forme d'esclavage, féconde en souffrances de toutes sortes pour les noirs ». Les concessions, d'après M. Challaye, mettraient les noirs à la merci de l'Européen ; rien n'est moins exact. Les Européens, en effet, ont besoin à tout prix des produits récoltés par les indigènes ; ceux-ci peuvent, au contraire, se passer sans peine des marchandises des Européens ; tant qu'il en sera ainsi, ce sont les noirs qui feront la loi aux blancs et qui leur imposeront leurs prix et leurs exigences. C'est la loi de l'offre et de la demande. Pendant de longues années encore, elle favorisera l'indigène.

Nous regrettons de ne pouvoir plus longuement répondre à toutes les inexactitudes contenues dans le travail trop hâtif de votre collaborateur. Nous tenions, tout au moins, à ne pas laisser s'accréditer les racontars dont il s'est fait trop complaisamment l'écho. La France s'est conquis une réputation méritée d'humanité et de justice à l'égard des indigènes que nos Sociétés sont plus jalouses que quiconque de lui conserver.

GÉNÉRAL LEPLUS

Paris, le 18 décembre 1905.

Monsieur le Directeur,

Je maintiens sans atténuation ce que j'ai écrit sur les Compagnies concessionnaires du Congo français. Je n'ai dit que la vérité, en termes d'une extrême modération. Il est incontestable que l'application du régime des grandes concessions a amené un développement considérable de commerce : les Sociétés exportent des quantités de plus en plus grandes de caoutchouc. Mais, violant un article de leur cahier des charges, elles « ne replantent pas un nombre suffisant de plantes à caoutchouc » ; ainsi elles épuisent le pays. La prospérité provisoire du Congo actuel prépare la misère définitive du Congo futur.

La comparaison de la valeur réelle des exportations et des importations suffirait à révéler le peu de marchandises que reçoivent les indigènes en échange du caoutchouc récolté par eux, car tous les produits importés ne servent pas à rémunérer le travail des noirs ; une grand part est nécessairement consacrée à ravitailler les agents des factoreries.

Il me faudrait remplir bien des pages de la *Revue* pour décrire, avec preuves à l'appui, les relations des Compagnies concessionnaires

et des indigènes. Cette étude, j'espère pouvoir l'écrire un jour. Les Compagnies concessionnaires ont, dès l'origine, réclamé le droit de contraindre les noirs au travail. Dans une brochure intitulée *la Colonisation du Congo français,* le capitaine Renard, secrétaire général de *l'Union congolaise,* écrivant au nom de ce syndicat de Compagnies, se demande comment obtenir la main-d'œuvre nécessaire ; il répond, contrairement aux affirmations du général Leplus : « Aucune personne un peu au courant des mœurs et des habitudes des noirs ne prétendra que ce résultat puisse être obtenu par la *persuasion* : d'où la nécessité d'imposer le travail aux indigènes » (p. 59) ; et, constatant lui-même que ce serait instituer une forme nouvelle d'esclavage. il ajoute : « Si le mot *esclave* choque et paraît malsonnant, il n'y qu'à le remplacer par celui de *captif* » (p. 60).

Animées de cet esprit, les Compagnies n'hésitent pas à employer pour obtenir du caoutchouc la menace ou la violence. Voici, entre autres, un fait significatif. Le *Temps* du 30 juin 1905 nous apprend qu'à l'occasion d'un procès entre une Compagnie congolaise et un de ses agents, — procès où l'agent fut acquitté et la Compagnie condamnée à mille francs de dommages-intérêts pour abus de citation directe, — il a été donné lecture de lettres envoyées par la Compagnie à son directeur en Afrique. Tandis que les circulaires publiques recommandaient la douceur envers les indigènes, les lettres confidentielles ordonnaient l'emploi de moyens violents. On y rencontre des phrases comme celle-ci : « N'oubliez pas que nos agents doivent être comme des pirates au petit pied. » Et à propos de démêlés avec un Sultan, on fait allusion aux services que pourrait rendre « le joujou qu'on appelle la mitrailleuse Maxim. » *(Le Temps,* 30 juin 1905).

Tous les témoins désintéressés reconnaîtront que les Compagnies de l'intérieur disposent d'hommes armés à leur service : quand ce ne sont pas des gardes régionaux prêtés par l'État, ce sont des volontaires équipés par les Compagnies.

Si les Compagnies concessionnaires du Congo français se croient calomniées dans mes articles, elles ont un moyen de prouver leurs dires et d'infirmer les miens : qu'elles me poursuivent en justice ! En ma qualité de membre de la Mission de Brazza, — citoyen chargé temporairement d'un mandat public, — je suis justiciable de la Cour d'assises, où la preuve est admise. Je leur promets que je ne ferai rien pour reculer ni limiter les débats. Mais je puis aussi promettre au public les témoignages abondants et décisifs de spectateurs impartiaux. Je me réjouirais presque, je l'avoue, que cette occasion me fût donnée de faire connaître au grand public la vérité sur le Congo français.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

FÉLICIEN CHALLAYE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LE
LIVRE JAUNE SUR LE MAROC

La conférence sur les affaires marocaines se tiendra-t-elle à Madrid, Algésiras, Tanger ou ailleurs? Aurons-nous même une conférence?... Puisque nous avons promis à l'Allemagne de nous rencontrer avec elle autour d'un tapis vert, préparons-nous, quoi qu'il arrive, à cette rencontre, et tâchons de savoir ce que nous pouvons en attendre, pour que nulle surprise ne vienne troubler notre sang-froid. Nous aurons avec nous quelques amis. Nous aurons en face de nous des plénipotentiaires allemands. Si nous voulons prévoir quelle sera leur conduite, il suffit d'ouvrir le *Livre jaune* et de revoir ce que depuis deux ans la diplomatie de M. de Bülow a été. Pour dire l'impression générale, qu'un esprit désintéressé aurait de ces négociations, le jugement qu'en porterait un historien, je sais que peut-être il vaudrait mieux n'être pas Français. Je crois néanmoins qu'en juxtaposant les seuls faits et paroles, un Français peut, même en ces matières franco-allemandes, faire œuvre équitable.

***

Répondant aux questions du Reichstag, le 12 avril 1904, M. de Bülow déclarait que les accords franco-anglais ne por-

tent aucun dommage, aucun ombrage aux intérêts allemands, mais tout au contraire les servent, particulièrement au Maroc :

M. Sattler a parlé d'une modification de la situation européenne. Cela ne peut se rapporter qu'à l'accord colonial anglo-français, rendu public il y a peu de jours... M. Sattler comprendra que je ne peux m'étendre en détail sur ce traité, car, en ma qualité de ministre des Affaires étrangères, j'ai, lorsque je parle ici de politique extérieure, le devoir de ne dire que les choses qui, autant que possible, servent l'intérêt du pays et qui, en tout cas, ne peuvent lui nuire.

Mais je peux cependant, sur ce point, répondre à l'orateur que nous n'avons aucune raison de supposer que cet accord soit dirigé contre une Puissance quelconque. Ce qu'il paraît constituer, c'est une tentative de faire disparaître une série de différends existant entre la France et l'Angleterre, au moyen d'une entente amiable. Nous n'avons, au point de vue des intérêts allemands, rien à y objecter : nous ne saurions, en effet, souhaiter une situation tendue entre la France et l'Angleterre qui serait un danger pour la paix du monde, dont nous poursuivons sincèrement le maintien. En ce qui concerne spécialement le Maroc, qui constitue le point essentiel de cet accord, nous sommes intéressés dans ce pays, comme d'ailleurs dans le reste de la Méditerranée, principalement au point de vue économique. Nous avons là, avant tout, des intérêts commerciaux ; aussi avons-nous un intérêt important à ce que le calme et l'ordre règnent au Maroc. Nous devons protéger nos intérêts mercantiles au Maroc, et nous les protégerons. Nous n'avons aucun sujet de redouter qu'ils puissent y être méconnus ou lésés par une Puissance quelconque.

Parlant d'accords rendus publics, parlant au Reichstag en sa qualité de ministre des Affaires étrangères, ne parlant que pour « dire les choses qui autant que possible servent l'intérêt du pays et qui, en tout cas, ne peuvent lui nuire », il est probable que M. de Bülow n'a pas fait une déclaration aussi importante sans en avoir pesé les termes, surtout sans avoir étudié de près les accords franco-anglais. Le public ne les connaissait alors que depuis « peu de jours » ; mais le Chancelier les connaissait depuis longtemps : avant même la conclusion de ces accords, M. Delcassé en avait entretenu l'ambassadeur d'Allemagne, le prince de Radolin. Le 27 mars 1904, — quinze jours avant la déclaration du Chancelier, onze jours avant la signature des accords, — M. Delcassé écrivait à M. Bihourd :

Je crois utile de vous rendre compte d'une conversation que j'ai eue avec l'ambassadeur d'Allemagne, à ma dernière réception diplomatique. Le prince de Radolin a « demandé à me poser une question indiscrète ».

— Est-il vrai, a-t-il dit, qu'un accord a été signé ou soit sur le point d'être signé entre la France et l'Angleterre?

J'ai répondu :

— Rien n'est signé ni sur le point de l'être. Mais nous causons depuis assez longtemps avec le cabinet de Londres pour le règlement amiable des questions qui intéressent nos deux pays ; l'entente a été reconnue possible, et il est probable qu'elle finira par s'établir.

— On dit qu'il est question de Terre-Neuve?

— Nous en avons parlé en effet.

— Et du Maroc?

— Aussi. Mais vous connaissez déjà notre point de vue à ce sujet; j'ai eu l'occasion de vous répéter ce que j'avais dit précédemment à la tribune du Sénat et à celle de la Chambre. Nous voulons maintenir au Maroc l'état politique et territorial actuel; mais cet état, pour durer, doit manifestement être soutenu et amélioré..... Le Sultan a pu déjà se convaincre de l'efficacité de notre aide sur les points où il nous l'a demandée. Il s'agit de la lui continuer. Mais elle lui sera donnée de telle sorte que tout le monde en bénéficiera, notamment au point de vue des transactions commerciales que ne pourra que favoriser l'établissement de la sécurité, qui est un des premiers besoins du Maroc. Il est superflu d'ajouter que, sous quelque forme que nous soyons amenés à prêter assistance au Sultan, la liberté commerciale sera rigoureusement et entièrement respectée.

Le prince de Radolin a trouvé mes déclarations très naturelles et parfaitement raisonnables et m'a remercié vivement de les lui avoir faites.

Le Chancelier n'ignorait donc ni les accords franco-anglais ni les principes et tendances de notre politique marocaine. Il n'ignorait pas davantage certaines résolutions des coloniaux allemands ou des pangermanistes, votées au Congrès d'Esslingen, le 20 mars 1904 :

« Plaise au gouvernement impérial de mettre à profit la situation actuelle pour développer les intérêts économiques de l'Allemagne au Maroc. Comme la plupart de nos colonies sont peu susceptibles d'extension, comme, au contraire, le Maroc peut devenir une colonie de peuplement et d'agriculture, en même temps qu'il serait un point d'appui des plus précieux pour notre flotte sur une route de navigation des plus importantes, il est désirable que le gouvernement impérial fasse

le nécessaire, au cas où le *statu quo* ne pourrait être maintenu au Maroc, pour s'établir dans la région ouest de ce pays. »

Ces ambitions coloniales n'étaient alors ni excitées ni approuvées par le gouvernement impérial. La presse allemande, — et l'on sait que la presse allemande, en matière de diplomatie, se fait toujours un devoir de suivre les conseils du gouvernement, — secondait les efforts du Chancelier. Dans cette même dépêche du 25 mars, M. Bihourd ajoutait :

Dans sa revue de la politique extérieure de la semaine, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* consacre, à propos des négociations franco-anglaises, les lignes suivantes à la question du Maroc : « Autant qu'on peut jusqu'à présent s'en rendre compte, les intérêts allemands ne pourraient être touchés par les échanges de vues relatifs au Maroc, En raison de l'assurance réitérée et donnée officiellement du côté français que la France n'a en vue aucune conquête, aucune occupation, mais poursuit bien plutôt l'ouverture du Sultanat du nord-ouest africain à la civilisation européenne, il y a lieu de croire que les intérêts commerciaux de l'Allemagne au Maroc n'ont aucun péril à redouter. »

M. Bihourd écrit encore le 12 avril 1904 :

On peut dire que la presse allemande se montre, dans ses principaux organes, favorable aux arrangements franco-anglais récemment conclus. L'entente entre les deux grands pays lui apparaît comme un nouvel et puissant élément de la paix générale, digne à ce titre du bon accueil de l'Allemagne.

Au point de vue exclusivement allemand, la presse n'a jusqu'à présent arrêté son attention particulière que sur celui des arrangements qui concerne le Maroc. Elle l'envisage avec un calme dont la *Gazette de l'Allemagne du Nord* a donné, à deux reprises, l'exemple; elle reconnaît que la France, s'engageant à maintenir, durant une assez longue période, la liberté commerciale et se chargeant de faire régner en ce pays l'ordre, la sécurité et la régularité financière, les intérêts commerciaux de l'Allemagne n'ont rien à redouter de la réalisation de nos visées.

« En raison de l'assurance réitérée et donnée officiellement du côté français », écrit la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, au mois de mars 1904, alors que les négociations franco-anglaises ne sont pas encore terminées : « Vous connaissez déjà notre point de vue à ce sujet et j'ai eu l'occasion de vous répéter ce que j'avais dit précédemment à la tribune du Sénat et

de la Chambre », dit M. Delcassé au prince de Radolin, quand les accords vont être signés. Le gouvernement impérial a donc connu les accords franco-anglais et même les négociations préalables ; il n'a pas été systématiquement tenu à l'écart ; il a, au contraire, reçu des assurances *réitérées* et *officielles*. Le 12 avril et le 14 avril 1904, c'est en pleine connaissance de cause que le Chancelier a pris position contre les ambitions pangermanistes et parmi les approbateurs des accords franco-anglais.

Aussi, M. Bihourd est allé remercier le gouvernement allemand ; il écrit le 27 avril :

J'ai vu hier le baron de Richthofen ; je lui ai dit que j'avais apprécié le langage du Chancelier lorsqu'il a reconnu, devant le Reichstag, que l'entente franco-anglaise n'était dirigée contre aucune Puissance et ne menaçait aucunement les intérêts commerciaux allemands.

Voilà pour les accords franco-anglais. Cinq mois après, sont conclus les accords franco-espagnols (6 octobre 1904) ; le jour même de la conclusion, M. Delcassé les fait communiquer à Berlin par notre ambassadeur, qui lui répond le lendemain :

Conformément aux instructions contenues dans votre télégramme d'hier, je viens de faire connaître au baron de Richthofen notre accord avec l'Espagne au sujet du Maroc. Il m'a demandé si j'étais en mesure de prévoir la portée de cet accord au point de vue des intérêts commerciaux de l'Allemagne, qui le préoccupent particulièrement. Je lui ai répondu que la Déclaration franco-anglaise du 8 avril dernier offrait toutes garanties sur ce point, et que l'adhésion de l'Espagne ne pouvait les modifier.

M. Delcassé, le 8 octobre, télégraphie à M. Bihourd :

Vous avez eu parfaitement raison de dire que l'adhésion de l'Espagne à la Déclaration franco-anglaise du 8 avril ne peut modifier les garanties que cette Déclaration offre à la liberté commerciale. Ces garanties sont et demeureront intactes : vous pouvez l'affirmer.

Et quatre jours plus tard, M. Delcassé précise en une longue lettre adressée à M. Bihourd, qui répond le 14 octobre :

J'ai porté à la connaissance du baron de Richthofen le texte de la déclaration franco-espagnole relative au Maroc. Le secrétaire d'État

m'a marqué l'intérêt exclusivement économique que l'Allemagne attachait aux affaires marocaines. Je lui ai immédiatement répliqué que la déclaration franco-anglaise du 8 avril dernier stipulait la liberté commerciale et que la déclaration franco-espagnole ne pouvait, selon moi, modifier les garanties déjà offertes au commerce international, et je n'ai pas manqué, lors de la réception diplomatique suivante, de renouveler mes assurances en les fortifiant de votre autorité.

L'Allemagne, n'attachant aux affaires marocaines, suivant la parole officielle de son gouvernement, qu' « un intérêt exclusivement économique », a donc reconnu, déclaré à quatre ou cinq reprises, d'avril à novembre 1904, que les accords franco-anglais ne peuvent en rien la gêner et, bien qu'elle ait accueilli plus froidement les accords franco-espagnols, elle ne leur a rien objecté, officiellement du moins. Or, le 11 février 1905, notre chargé d'affaires à Tanger télégraphie à M. Delcassé :

Je crois devoir rendre compte à Votre Excellence des déclarations que m'a faites mon collègue allemand, au cours d'un récent entretien sur l'attitude de l'Allemagne dans les affaires marocaines.

« Après l'accord franco-anglais, m'a dit M. de Kühlmann, nous supposions que le Gouvernement français attendrait, pour nous mettre au courant d'une situation nouvelle, que l'entente franco-espagnole, prévue dans l'arrangement du 8 avril, fût effectuée. Mais aujourd'hui tout étant définitivement conclu et les ratifications parlementaires étant intervenues, nous nous sommes aperçus qu'on nous tenait à l'écart systématiquement. Nous avons donc fixé notre attitude en conséquence. N'allez pas croire que je me sois tracé une ligne de conduite de ma propre initiative. En présence des interprétations contradictoires de nos journaux, j'ai cru devoir solliciter de mon Gouvernement des instructions formelles. Et c'est alors que le comte de Bülow m'a fait savoir que le Gouvernement impérial ignorait tout des accords intervenus au sujet du Maroc et ne se reconnaissait comme lié en aucune manière relativement à cette question. »

Les termes de ce télégramme sont précis. Il ne s'agit pas, entre M. de Kühlmann et notre chargé d'affaires, d'une conversation banale ou particulière ; notre chargé d'affaires annonce des « déclarations », et M. de Kühlmann spécifie : « J'ai cru devoir solliciter de mon gouvernement des instructions formelles. » C'est le comte de Bülow qui, par la bouche de M. de Kühlman, fait savoir à notre gouverne-

ment, que « le gouvernement impérial ignore tout des accords intervenus au sujet du Maroc. » M. Delcassé, dans une dépêche du 14 février 1905, a beau jeu de « rappeler les faits ». Aussi, quand le 15 février 1905, M. Bihourd est reçu par M. de Mühlberg, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, et lui rapporte les « déclarations » de M. de Kühlmann, M. de Mühlberg est visiblement embarrassé :

M. de Mühlberg m'a répondu qu'il ne connaissait que par ma démarche actuelle les paroles attribuées au chargé d'affaires à Tanger et qu'il allait l'interroger par la voie télégraphique. Il s'est demandé si le propos de M. de Kühlmann ne devait pas être interprété dans ce sens que le Gouvernement impérial, étant étranger aux deux accords visés plus haut, ne se croyait en aucune façon lié par eux. Je n'avais pas à contredire à cette interprétation, qui traduisait évidemment la pensée officielle, d'autant plus que j'avais été amené à indiquer, en passant, que le Gouvernement de la République avait fait connaître à celui de l'Empire les deux accords, sans être astreint bien entendu à une notification, et que sur ce point je n'avais pas provoqué de contestation.

Enregistrons simplement cette « ignorance » de M. de Mühlberg; mais arrêtons-nous sur le mot de M. Bihourd : « Le gouvernement de la République avait fait connaître à celui de l'Empire les deux accords sans être astreint bien entendu à une notification. »

Faire connaître les accords, c'était simplement mettre l'Allemagne en état de juger que rien dans notre politique ne pourrait gêner les intérêts allemands. *Notifier* les accords, c'eût été pratiquement mettre l'Allemagne en l'obligation d'y souscrire ou de les critiquer. En droit strict et même en parfaite courtoisie, notre diplomatie était libre de choisir l'une ou l'autre méthode et de ne consulter en son choix que nos convenances et nos intérêts. Tout gouvernement, maître de sa diplomatie, a le droit d'en user à sa guise, pourvu qu'il ait le souci de ne violenter ni de méconnaître les intérêts et la dignité d'autrui. Le Chancelier, d'ailleurs, a parlé comme si la « notification » avait eu lieu : en des circonstances publiques, en des discours officiels, il a donné son avis un avis favorable sur les accords franco-anglais. Quand dix mois après ces accords, la diplomatie impériale prétend ne

pas les connaître, elle parle contre l'évidence; quand elle prétend n'être point liée par eux, elle a pleinement raison; mais elle est liée tout de même par les paroles qu'elle a prononcées ou données, et qu'officiellement, nous avons enregistrées.

En juillet 1904, le ministre d'Allemagne à Tanger demandait à son collègue de France si nous n'allions pas bientôt nous mettre à l'œuvre et « prendre des dispositions pour le rétablissement de la sécurité » au Maroc[1] : c'est « à titre personnel », il est vrai, que le ministre d'Allemagne posait cette question. Mais c'est officiellement que M. de Richthofen a marqué à M. Bihourd « l'intérêt exclusivement économique que l'Allemagne attache aux affaires marocaines »[2], et c'est officiellement que l'ambassadeur d'Allemagne a reçu à Paris « l'assurance qu'au point de vue des transactions commerciales, tout le monde bénéficierait du nouvel ordre de choses et que la liberté de commerce sera rigoureusement et entièrement respectée[3]. »

*
* *

Il semble pourtant, d'après le *Livre jaune*, que dès le mois d'avril 1904, dès la conclusion des accords franco-anglais, notre ambassadeur à Berlin entrevoyait une autre méthode et que, sur nos rapports avec l'Allemagne, deux théories étaient présentées, l'une par M. Bihourd, l'autre par M. Delcassé. A M. Delcassé, la « connaissance » des accords, donnée par lui à l'ambassadeur et au gouvernement de Guillaume II, semblait suffisante; M. Bihourd eût préféré autre chose, probablement — bien que le *Livre jaune* ne le dise pas explicitement — la « notification ». Tous deux savaient que la notification n'était pas juridiquement nécessaire; mais l'un, M. Bihourd, la croyait peut-être utile; l'autre, M. Delcassé, en y voyant certains avantages, y semblait découvrir aussi de très graves dangers.

1. *Livre jaune*, p. 157, n° 178.

2. *Livre jaune*, p. 167.

3. *Livre jaune*, p. 167.

M. de Bülow a raconté depuis, au correspondant du *Petit Parisien* (4 octobre 1905) :

Il y a un an et demi, lorsque fut conclue l'entente franco-anglaise, qui concernait le Maroc, je fis au Reichstag cette déclaration ; « L'entente en question ne paraît nullement dirigée contre l'Allemagne. » Mais j'ajoutai qu'aucune notification officielle ne m'en avait été faite... Croyez-vous qu'à ce moment, cette notification, que j'estimais nécessaire, n'eût pas dû être faite ?

Au correspondant du *Temps*, M. de Bülow disait le même jour : « Je vous donne ma parole de gentleman que jamais il n'y a eu de notre part la moindre arrière-pensée. » Toutes ces paroles sont bonnes à noter. Mais c'est le même M. de Bülow qui disait un autre jour au Reichstag (avril 1905) : « Le langage et l'attitude des diplomates se règlent d'après les circonstances. » Au moment des accords franco-anglais, M. Delcassé était depuis six ans ministre des Affaires étrangères. Il savait, — ce que nous ne savons pas dans le détail, — tout ce qui s'était dit ou fait entre Paris et Berlin durant ces six années, surtout durant la guerre du Transvaal. On parle — mais comment vérifier ? — d'une négociation où Pétersbourg, à la demande peut-être de l'empereur Guillaume II, aurait essayé d'aboucher son alliée de Paris et son amie de Berlin : les intérêts de la France n'étaient pas en jeu, mais la coopération des trois gouvernements pouvait servir la cause des « continentaux » ; Guillaume II accueillit d'abord les avances de Pétersbourg, promit presque son adhésion, puis, brusquement, demanda l'échange d'un protocole où les trois puissances se garantiraient mutuellement leurs possessions européennes : la France eût ainsi, de plein gré, ratifié le traité de Francfort.

Si, pour s'engager avec nous dans une affaire où nous n'étions pas directement intéressés, Guillaume II avait eu cette prétention, qu'exigerait-il pour souscrire à un accord d'où nous pourrions tirer quelque bénéfice et où sa signature nous donnerait la sécurité de ce bénéfice ?

Contre les offres et promesses de Berlin, une autre expérience avait réveillé, tout récemment, la prudence de M. Delcassé. Au cours de l'année 1902-1903, l'affaire des Chemins

de fer anatoliens était revenue en négociations. Les gens de Berlin, désireux de pousser leur ligne de Konia à Bagdad, avaient demandé la collaboration de notre finance. Nos financiers, qui y trouvaient leur bénéfice immédiat, avaient conseillé de conclure cet accord. M. Delcassé, tout prêt à autoriser la cote en Bourse des nouveaux titres, avait exigé néanmoins quelques stipulations formelles en garantie de nos intérêts nationaux, en sauvegarde de nos devoirs et de nos droits au Levant. Berlin avait accepté, promis de donner cette garantie. Mais aux signatures dernières, il s'était trouvé que la promesse était oubliée et que rien ne pouvait la faire passer dans les écritures : d'où rupture de la combinaison.

Si ces choses ont eu lieu, on comprend que la « notification » ait semblé fort dangereuse à M. Delcassé. Mais ne notifiant pas, la diplomatie française n'aurait dû que tenir un plus grand compte des deux obstacles que M. Bihourd entrevoyait à la réussite de nos affaires.

Notre ambassadeur écrivait le 17 avril 1904, après les déclarations de M. de Bülow :

Dans la discussion engagée au Reichstag sur l'entente anglo-française, le Chancelier a tenu un langage dont Votre Excellence a pu apprécier toute la correction.

Je ne pense point que l'on doive s'attacher trop strictement à ces déclarations, si l'on veut rechercher l'orientation de la politique allemande au Maroc. J'incline à penser que, dès son retour, l'Empereur imprimera à sa politique plus d'activité et de hardiesse. Il y sera poussé par son caractère, par le désir de montrer que l'Allemagne n'est ni isolée, ni désarmée. Il tentera donc, j'imagine, d'intervenir dans le règlement de la question marocaine, soit indirectement, en influençant les dispositions de l'Espagne, soit directement en demandant pour le commerce allemand le traitement accordé à celui de l'Angleterre.

A notre réussite, M. Bihourd voyait dès avril 1904 deux conditions : ménager les projets et sentiments de Guillaume II, et rassurer complètement les intérêts du commerce germanique. Il était impossible de faire croire aux intérêts germaniques que les accords franco-anglais n'assuraient la liberté commerciale qu'aux deux contractants ; mais il était possible d'éveiller les inquiétudes sur la durée de cette liberté : après

trente années de « porte ouverte », pouvait se demander l'Allemagne des affaires, quel traitement les importations au Maroc auront-elles à subir ? M. Bihourd pensait qu'à ces doutes du commerce, la réponse était facile :

L'engagement réciproque, pris par la France et l'Angleterre, n'étant à aucun degré privatif, l'égalité de traitement en matières douanière et fiscale ne peut manquer de s'étendre à toutes les Puissances. En outre, la clause relative à la durée de la liberté commerciale est incapable d'engendrer actuellement aucun grief. D'une part, cette période de liberté de trente années est un minimum; elle est susceptible de prolongations successives par une sorte de tacite reconduction ; on n'est pas admis à tabler dès aujourd'hui sur cet avenir incertain. D'autre part et en admettant que les mesures fiscales, prises plus tard par le Maroc dans sa souveraineté, soient, par impossible, de nature à ouvrir un droit à une réparation, ce droit ne peut découler actuellement d'un préjudice éventuel ; il n'est pas né.

Dans la pratique, nous avons su d'avril à novembre 1904 dissiper toutes les craintes du commerce allemand. Malgré les efforts des coloniaux et des pangermanistes, l'opinion ni la presse allemande ne s'y est jamais trompée. M. Bihourd écrivait le 3 juin 1904 :

La manifestation de la *Société Coloniale allemande* au sujet du Maroc a été bientôt suivie d'une résolution encore plus catégorique, votée à l'unanimité par l'*Union pangermanique*, dont la réunion annuelle avait lieu ces jours-ci à Lübeck : l'assemblée réclame, au nom des intérêts politiques et économiques de l'Allemagne, l'acquisition de la côte atlantique du Maroc.

La presse sérieuse a eu soin de rappeler la réalité des faits; le *Courrier de la Bourse*, parlant de la résolution de l'Union pangermanique, déclare que c'est un devoir patriotique de signaler la légèreté et l'insouciance de ces manières d'agir. Quant à la déclaration beaucoup plus importante de la Société Coloniale, elle a été discutée avec soin par la *Gazette nationale*, qui donne un tableau du commerce respectif des Puissances avec le Maroc et montre que les échanges de l'Angleterre, qui n'a réclamé ni territoires ni ports, sont sept fois plus considérables que ceux de l'Allemagne. « Pour une importation de 2 à 3 millions de marks, même si elle devait se doubler ou se tripler, l'Allemagne ne peut pas entrer en conflit avec la France. » La même note est donnée par la *Gazette de la Croix* : « Les Gouvernements devront veiller à ce que leurs droits soient respectés au Maroc, dit-elle en résumé; quant à l'avenir,

c'est-à-dire à ce qui se passera dans trente ans, il est un peu tôt pour y penser ».

Voilà pour le commerce allemand. Reste l'Empereur, dont nous devions bien connaître les sentiments et les projets. En avril 1904, Guillaume II n'était pas satisfait. Il était absent de Berlin, en Sicile, ou sur les côtes italiennes, surveillant le « tour de valse » que son Italie était en train de faire avec M. Loubet, et ces effusions franco-italiennes offusquaient dans le successeur d'Othon et de Charlemagne comme un sentiment de propriétaire, qui, à Rome, se croit un peu « chez lui ». Au Reichstag, la politique impériale trouvait des critiques, et M. de Bülow, en son discours du 14 avril, devait répondre non seulement aux attaques ordinaires des socialistes, mais à certaines inquiétudes de tous les partis. M. de Bülow dit :

M. le député Bebel a parlé d'un isolement de l'Allemagne. Il paraît redouter que nous ne marchions au-devant d'une solitude complète. Je lui réponds que nous nous trouvons en de solides liens d'alliance avec deux grandes puissances, en relations amicales avec cinq autres, que nos rapports avec la France sont calmes et pacifiques, et, autant que cela dépend de nous, le demeureront. Je crois, au reste, que, si nous continuons à tenir notre épée affilée, nous n'avons pas tant à redouter l'isolement. L'Allemagne est trop forte pour n'être pas susceptible d'alliance. Il y a pour nous maintes combinaisons possibles, et même si nous devions rester seuls, cela ne serait pas non plus si terrible.

Le comte Reventlow a prétendu que l'accord anglo-français, et spécialement la partie fondamentale de cet accord, celle qui se réfère au Maroc, avait été accueillie en Allemagne avec un sentiment de confusion et de découragement.

Cet « isolement » de l'Allemagne, que M. Bebel reprochait au gouvernement, on le mettra, par la suite, sur le compte de M. Delcassé, et le grief principal que l'on invoquera contre notre diplomatie sera d'avoir isolé l'Allemagne par une série de manœuvres trop heureuses pour être honnêtes. Mais, en avril 1904, M. de Bülow n'avait pas encore trouvé cette réponse aux critiques du Reichstag, et il contestait l' « isolement ». Pourtant, le Reichstag ne pouvait s'y tromper. Si l'on comparait l'état de l'Europe, que Bismarck avait laissée à Guil-

laume II, et l'état de l'Europe, que Guillaume II pouvait offrir à son peuple, il était évident que toute l'Europe de 1890 était, de près ou de loin, liée aux intérêts de l'Allemagne et que l'Europe de 1904 etait presque tout entière liée aux intérêts de la France. A qui la faute? Deux causes, l'une profonde, l'autre superficielle, ont tout fait, la politique mondiale de Guillaume II et ses allures impériales.

La *Weltpolitik*, quand elle débuta, correspondait aux besoins de la nation allemande : l'Allemagne, industrielle et surpeuplée, a besoin de débouchés, de nombreux débouchés pour ses manufactures. Mais, peu à peu, une sorte de camarilla s'est insinuée, puis installée dans l'entourage de Guillaume II et, peu à peu, la politique mondiale est devenue l'outil de quelques accapareurs; sous couleur de servir les besoins populaires et le prestige allemand, ces spéculateurs ont voulu imposer au monde leurs combinaisons; sans ménager ni même reconnaître les droits ou les préférences d'autrui, ces conquérants économiques de la terre et des mers, ont su mettre la force et l'influence nationales au service de leurs appétits démesurés. Or, cette conquête mercantile, pour être nominalement pacifique, n'en devient pas moins intolérable à l'univers, et trop souvent, d'ailleurs, elle recourt en pleine paix à des menaces ou à des exécutions, qui ne seraient de mise que sur le champ de manœuvre ou de batailles : dans les eaux vénézuéliennes et brésiliennes, les officiers et même les commerçants allemands ne se conduisent pas comme en pays libre. Le résultat est que, du Brésil au Japon, de Madère aux Samoas, de Tanger à Kiao-tchéou, il n'est plus un coin du globe où l'intervention allemande n'ait créé une « surface de frottement » : les Allemands apparaissent, presque partout, moins comme les serviteurs que comme les gêneurs de l'humanité.

L'Empereur en personne a cru plaire au monde par les moyens qui plaisent à ses peuples. Le Michel allemand est bouche bée devant ce maître omniscient, omniprésent, omnipotent, providentiel, romantique, *kolossal*... Ce n'est pas autrement qu'en Russie, en Autriche, en Italie, en Angleterre, partout, Guillaume II s'est présenté : il a traité les peuples, ses voisins, et les souverains, ses frères, avec ce mélange de

brusqueries cassantes et d'obligeances indiscrètes, que les Allemands prennent pour de la cordialité. Ce sont les visites du Kaiser — souvent non désirées — à Londres, à Rome, à Pétersbourg, à Copenhague, à Lisbonne, qui ont fait apprécier des nations et des rois la sécurité, le charme des relations françaises... Malgré son admiration idolâtre de l'Empereur, l'Allemagne a quelque sentiment de ces effets et de leur cause.

Elle commence, d'ailleurs, à ne plus trouver dans la *Weltpolitik* les bénéfices qu'on lui en avait promis. Le 25 avril 1905, M. Bihourd signalera parmi les raisons de la conduite impériale la nécessité « de donner une éclatante satisfaction à l'amour-propre national », mais aussi « d'apaiser par un dédommagement les plaintes de l'industrie et du commerce, qui se disent sacrifiés dans les récents traités de commerce. » Notre consul à Stuttgart (c'est dans l'Allemagne du Sud que les pangermanistes et coloniaux tiennent volontiers leurs assises) nous résume, comme suit, le bilan économique de l'Allemagne, de 1894 à 1904 :

A n'en croire que la statistique, la prospérité est sans pareille... Mais le bilan de cette période décennale ne présente pas une somme de bénéfices en rapport avec le chiffre d'affaires. La production à outrance des cinq premières années avait saturé le marché : une crise était inévitable; elle éclata en 1900. Malgré les pertes énormes qu'elle occasionna, le marché extérieur put être régulièrement alimenté et, de 1900 à 1904, les exportations progressèrent même de plus de 900 millions. Les Allemands ont donné en la circonstance un exemple de vitalité et d'énergie véritablement admirable, qu'il serait injuste et puéril de ne pas mettre en lumière. Mais on ne retrouve plus les affaires rémunératrices qui précédèrent la crise. L'ère des gros bénéfices semble avoir pris fin. Ce ne sont, depuis quatre ans, que plaintes et doléances: le profit est maigre, incertain ou nul; les crédits à long terme pèsent lourdement sur les transactions, la spéculation sur les matières premières affecte gravement certains compartiments industriels. L'influence croissante des agrariens était un autre sujet d'inquiétude. Les nouveaux traités de commerce ont montré que les craintes manifestées à cet égard n'étaient que trop justifiées : ils sont nettement défavorables à l'industrie allemande.

En résumé, l'industrie et le commerce allemands se sont depuis dix ans extraordinairement développés, mais cette étonnante expansion économique ne correspondait pas à la capacité du marché mondial; elle a abouti à la crise qui est la conséquence naturelle de toute sur-

production injustifiée. Le développement économique n'a donc pas produit les résultats qu'on en attendait; les bénéfices n'ont pas été en rapport avec le capital engagé. La période décennale qui se termine n'a pas été une ère de prospérité. Ce fut une période d'activité intense, mais la somme de cette activité s'est chiffrée par des pertes considérables et de maigres profits.

Tous ces sentiments eurent leur répercussion, ont encore leur répercussion sur les décisions de Berlin : si la guerre parfois sembla le but final auquel tendait Guillaume II, nous savons bien que la véritable origine de la guerre du Transvaal fut aussi le désir de M. Chamberlain de remédier à la crise industrielle des gens de Birmingham. Mais la *Weltpolitik* n'était pas seule en cause. Sur la politique proprement méditerranéenne, M. de Bülow, en ses discours des 12 et 14 avril 1904, me semble avoir prononcé quelques paroles décisives qui auraient dû nous mettre en garde. A l'orateur qui a « surtout parlé d'une modification de la situation *européenne* », M. de Bülow a répondu : « Cela ne peut se rapporter qu'à l'accord *colonial* anglo-français. » A l'orateur qui a réclamé la protection « des intérêts mercantiles au Maroc », M. de Bülow a répondu que l'Allemagne n'a rien à craindre « pour les intérêts commerciaux qu'elle a au Maroc, *comme dans le reste de la Méditerranée* [1]. »

Représentons-nous ce fait récent, mais capital . par son commerce, par ses entreprises, par ses ambitions économiques et politiques, l'Allemagne veut devenir de plus en plus une puissance méditerranéenne ; elle descend vers la Méditerranée par cette pente que M. de Humboldt signalait, il y a longtemps déjà, comme l'une des nécessités de toute civilisation blanche. Guillaume II met quelque fierté à montrer son pavillon dans toutes les eaux du globe ; mais à travers la Méditerranée, il a voulu le promener lui-même. Dans la Méditerranée levantine surtout, son amour-propre est le plus directement engagé à la réussite de la pénétration allemande.

A prendre, en effet, la Méditerranée dans son ensemble, les deux façades, chrétienne et musulmane, qui la bordent, inté-

1. *Livre jaune*, p. 127.

ressent inégalement l'Empereur. La façade chrétienne du nord — Espagne, France, Italie, Autriche, Grèce, Bulgarie, Roumanie, Russie — ne saurait être pour lui un domaine réservé : les traités et le droit européens y assurent la même égalité à toutes les concurrences étrangères. Sur la façade musulmane du sud, au contraire, qui va de Tanger à Constantinople en passant par Tripoli et Alexandrie, Guillaume II a des projets qu'il ne nous a jamais « notifiés », dont tous ses actes néanmoins et ses discours nous ont donné « connaissance » : en son discours de Karlsruhe, il rappellera qu'il a suivi les traces des Hohenstaufen sur les côtes italiennes ; il évoquera ces empereurs méditerranéens du XIIIe siècle et le nom même de Frédéric II Barberousse, qui s'appuyait alors sur l'islam contre la chrétienté.

Depuis que la colonisation ou la pénétration européennes ont assiégé l'islam d'Afrique et d'Asie, les quatre chefs temporels et religieux, qui vers 1870 se partageaient encore le monde musulman, sont tombés ou vont tomber l'un après l'autre sous l'influence de quelque allié : la Russie a pris en mains les intérêts du Chah de Perse, l'Angleterre ceux du Khédive ; restent le Sultan et le Chérif ; la France s'offre comme l'ami du Chérif ; Guillaume II se proclame l'ami du Sultan.

Au lendemain même du discours de Tanger, j'ai longuement exposé en cette *Revue* le synchronisme qui s'établit au début de 1905 entre la politique allemande au Maroc et la politique française à Constantinople. Dans le *Livre jaune*, aucune pièce ne semble se rapporter à cet « empire » méditerranéen. Mais des journaux allemands ont fait allusion à certains avertissements directs ou indirects, officieux ou semi-officiels, que notre légation de Tanger aurait à plusieurs reprises reçus de M. de Kühlmann, et dont nous aurions eu le tort de tenir si peu de compte que l'on n'en trouve pas trace en notre *Livre jaune*.

Ce n'est pas le 11 février 1905 que M. de Kühlmann, dit-on, aurait parlé pour la première fois. Dès novembre 1904, dès le lendemain des accords franco-espagnols, il aurait présenté certaines réflexions ou remarques, dont la portée, à coup sûr, ne pouvait pas nous sembler très grande. Ce tout

jeune secrétaire entretenait de politique générale notre ministre à Tanger, alors que nous avons un ambassadeur de France à Berlin et un ambassadeur d'Allemagne à Paris : nous ne pouvions pas voir en lui un mandataire du Chancelier. Et d'après la réponse que notre ambassadeur a reçue, en février 1905 au sujet des « déclarations » de M. de Kühlmann, qui se disait alors mandataire officiel, — le gouvernement de Berlin affirmant ne rien savoir des paroles *attribuées* à son chargé d'affaires, — nous avons eu raison de ne pas prendre ce modeste fonctionnaire pour l'interprète des désirs impériaux. Mais ces conversations, qui ne pouvaient avoir aucune valeur diplomatique, ne pouvaient-elles pas, ne devaient-elles pas nous servir d'avertissement ?

Elles venaient au lendemain de nos accords avec l'Espagne, que nous avions officiellement communiqués à Berlin et auxquels ni l'Empereur ni le Chancelier n'avaient fait la moindre objection sans doute ; mais dans toutes les dépêches officielles de cette période, on sent bien que ces accords franco-espagnols ne rencontraient plus à Berlin la pleine adhésion ou l'entière tolérance que M. de Bülow avait accordés aux accords franco-anglais. Et dans les mots du Chancelier que je soulignais plus haut, on aperçoit en clair la raison de cette différence. L'Allemagne impériale n'a point pris ombrage de l'entente *coloniale* entre la France et l'Angleterre, ni de nos projets marocains qui laissaient intact le domaine et les projets allemands *dans la Méditerranée*. Mais l'entente *européenne*, *méditerranéenne*, de la France, de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Espagne a éveillé les soupçons de Berlin.

On ne voit pas à vrai dire comment l'entente franco-anglaise aurait pu demeurer coloniale seulement. Berlin savait. comme nous, que, liée sur terre à la Triple-Alliance, l'Italie faisait sur mer partie d'une autre Triplice, dont l'Angleterre était le chef véritable, et l'Espagne, l'autre conjoint. Une amitié anglo-française entraînait de toute force des relations cordiales, intimes, entre Paris, Rome et Madrid.

Sans Guillaume II, notre réconciliation avec l'Italie s'était faite, et malgré Guillaume II peut-être, notre réconciliation avec l'Espagne. La réconciliation avec l'Italie nous avait valu le discours de Karlsruhe (23 avril 1904), où la colère impériale

contre nous et les ambitions impériales sur la Méditerranée s'étaient crûment affirmées :

L'accueil si affectueux, avait dit l'Empereur, que je reçois ici de la population, continue dignement les nombreuses et belles réceptions que j'ai trouvées en Italie. J'ai visité là-bas ces beaux rivages où demeurèrent jadis les Hohenstaufen et où leur souvenir encore aujourd'hui s'est hautement conservé. Bien des discours et des dépêches qui m'ont été adressés, bien des monuments artistiques ont de nouveau fait revivre devant mes yeux le temps de Frédéric II.

Vous avez dit avec raison, monsieur le premier bourgmestre, que la tâche du peuple allemand est une tâche lourde. Pensons à la grande époque qui refit l'unité du peuple allemand, aux combats de Wœrth, de Wissembourg et de Sedan, et rappelons-nous avec quels cris d'allégresse le grand-duc de Bade salua le premier empereur allemand !

Les événements qui émeuvent le monde devraient nous amener à oublier nos divisions intestines. J'espère que notre paix ne sera pas troublée et que les événements que nous voyons se jouer devant nos yeux vont avoir pour effet d'orienter les esprits dans une même direction, de nous ouvrir les yeux, de tremper les courages, et de nous trouver unis s'il devenait nécessaire de prendre part à la politique mondiale.

Notre réconciliation avec l'Espagne dut irriter ou inquiéter bien davantage encore cet héritier des Hohenstaufen, ce « thalassocrate » en qui s'est réincarnée l'ambition des Barberousse. On parlait de clauses secrètes qui complétaient ces accords franco-espagnols : Guillaume II pouvait se demander si ces clauses réservaient tous les droits et ambitions germaniques sur la Méditerranée? En la simplicité même de leurs clauses publiques, ces accords n'installaient-ils pas, entre Tanger, Gibraltar et Ceuta, comme un guichet du consortium anglo-franco-espagnol, et l'Empereur ne considérait-il pas qu'on lui fermait ainsi en temps de guerre, navale ou économique, le goulot de cette longue bouteille méditerranéenne au fond de laquelle il avait son ami de Constantinople et ses intérêts d'Asie-Mineure? Dès la conclusion des accords franco-anglais, il s'était élevé en Allemagne des inquiétudes sur la sécurité du commerce et des flottes germaniques. M. Bihourd avait écrit le 30 mai 1904 :

L'*Assemblée Coloniale allemande*, réunie à Stettin le 27 de ce mois, a voté à l'unanimité l'adresse suivante au Chancelier : « En présence de la situation inattendue que l'arrangement franco-anglais crée au Maroc, l'assemblée juge nécessaire que le Gouvernement Impérial entreprenne des démarches pour obtenir ce qui suit : 1° tant que durera au Maroc l'état de choses présent, la liberté commerciale sera garantie dans toute sa plénitude ; 2° au cas où le *statu quo* serait modifié en faveur de la France, l'Empire allemand devrait recevoir des compensations au moins égales à l'accroissement de la puissance française, compensations correspondant à la fois à l'importance de ses intérêts économiques dans le pays, aux besoins qu'a sa flotte de points d'appui maritimes et aux besoins d'expansion de sa population. »

Ce texte énonce les quatre objets que devait poursuivre au Maroc la politique impériale : compensations à l'accroissement de la France, garanties pour le commerce allemand, points d'appui pour la flotte allemande, territoires pour la colonisation allemande. Un commentaire plus explicite y était joint :

Le comte Pfeil, qui s'était chargé de faire le rapport sur la question, a dit que l'Empire avait encore la possibilité de mettre la main sur une terre où l'Allemand pouvait prospérer, qu'il fallait diriger vers le Maroc les 32 000 émigrants qui vont chercher fortune aux États-Unis tous les ans, que ces émigrants trouveraient là un climat et des conditions de production appropriés à leur activité, qu'enfin, au point de vue politique, le Maroc était à l'heure présente le seul point d'appui dont pourrait se servir la marine allemande pour maintenir, au cas de complications internationales, le libre passage entre l'Atlantique et le Canal de Suez.

Occupation et colonisation allemandes du Maroc, voilà une théorie nettement contraire à notre politique, comme d'ailleurs à la souveraineté du Chérif, à l'intégrité du Maroc et aux volontés des puissances. Cette théorie n'a jamais été formulée ni soutenue par le gouvernement impérial ; elle a été au contraire formellement désavouée par M. de Richthofen qui, dans tous ses entretiens avec notre ambassadeur, n'a jamais parlé que des intérêts commerciaux ou mercantiles ou économiques de l'Allemagne.

Néanmoins, pendant toute l'année 1904, coloniaux et pangermanistes, conquérants et chasseurs de concessions s'écriaient en chœur : « Il faut à l'Allemagne une compen-

sation du profit que la France va tirer de cette affaire ». Le Chancelier affirmait officiellement que notre bénéfice ne faisait rien perdre actuellement à l'Allemagne et pourrait lui valoir un profit quelque jour. L'Empereur semblait hésitant. Mais il fallait ne pas le connaître pour s'imaginer que l'absence de perte actuelle suffirait à lui masquer l'absence de gain tangible. Sans profit matériel pour lui et pour les siens, il n'approuverait sûrement pas cette nouvelle organisation de la Méditerranée où la France trouvait — avec des charges, il est vrai — un grand bénéfice. Si même il négligeait les « affaires », il estimerait que le prestige de la France, brusquement accru dans le monde musulman, devait ou se payer en quelque monnaie d'aloi ou se compenser en quelque arrangement... Or, voici qu'au lieu de comprendre cette nécessité, notre diplomatie porte l'offensive sur le domaine turc où Guillaume II croit son monopole indiscutable !

C'était l'heure où, le sort de notre allié russe se réglant dans les désastres, l'Allemagne pouvait se donner toute à nos affaires, et l'arrivée de M. Saint-René Taillandier à Fez allait permettre à la mauvaise foi du Maghzen de travestir nos demandes et nos intentions. Dès avril 1904, M. de Bülow avait laissé entendre au Reichstag que le « calme réfléchi et même la réserve » de la diplomatie allemande pourraient prendre fin quand on verrait plus clair dans la guerre russo-japonaise. Quant aux relations entre Fez et Berlin, nous serons sans doute renseignés par le *Livre blanc* : mais déjà les journaux, en leurs communiqués officieux, et le Chancelier, en ses discours et *interviews*, ont fait usage des grossiers mensonges que leur a fournis le Maghzen ; la *Gazette de l'Allemagne du Nord* invite notre gouvernement à fouiller ses dossiers secrets pour trouver sans doute certaines pièces compromettantes que le Chérif avait soumises à notre signature et que jamais nous n'avons signées...

Mais les appels chérifiens ne furent que la cause occasionnelle du voyage à Tanger : si, à l'origine des décisions impériales, on trouve les déceptions de la *Weltpolitik*, le mécontentement de l'opinion allemande, la gêne du commerce allemand dans le monde entier, c'est l' « empire » méditerranéen qui fait le fond de cette politique. Du jour où les accords franco-espagnols mena-

çaient l'entrée de sa Méditerranée, l'Empereur hésita ; il se décida quand l'offensive française vint le troubler en sa Turquie ; il éclata, quand les journaux anglais demandèrent qu'à la suite de M. Constans, l'ambassadeur anglais exigeât aussi des commandes turques pour l'industrie britannique. L'entente *coloniale* entre l'Angleterre et la France semblait devenir méditerranéenne, et panméditerranéenne, et spécialement dirigée contre les projets de l'Empereur.

***

Le 31 mars 1905, l'Empereur débarque à Tanger. M. de Chérisey télégraphie le 31 mars :

L'Empereur d'Allemagne qui avait fait annoncer son débarquement pour sept heures trente, n'est arrivé en rade qu'à neuf heures. Il a débarqué vers onze heures trente, en grande pompe, accompagné d'une cinquantaine de personnes de son entourage. Il s'est rendu directement à la légation d'Allemagne d'où il est reparti moins de deux heures après pour rentrer à bord.

Ces retards de l'horaire impérial doivent s'expliquer, dit-on, par des hésitations qui jusqu'au bout se contrarièrent dans l'esprit de Guillaume II : en rade même, sur le pont de son bateau, il demandait à l'un de nos officiers de marine venu pour le saluer, si l'état de la mer lui permettait de débarquer... Mais l'Empereur accoste et s'adresse à l'oncle du Chérif :

L'empereur d'Allemagne, en répondant aux compliments de bienvenue de l'oncle du Sultan, Moulay-Abdelmalek, a prononcé les paroles suivantes : « C'est au Sultan, en sa qualité de souverain indépendant, que je fais aujourd'hui ma visite. J'espère que, sous la souveraineté du Sultan, un Maroc libre restera ouvert à la concurrence pacifique de toutes les nations, sans monopole et sans annexion, sur le pied d'une égalité absolue. Ma visite à Tanger a eu pour but de faire savoir que je suis décidé à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour sauvegarder efficacement les intérêts de l'Allemagne au Maroc, puisque je considère le Sultan comme souverain absolument libre. C'est avec lui que je veux m'entendre sur les moyens propres à sauvegarder ces intérêts. Quant aux réformes que le Sultan a l'intention de faire, il me semble qu'il faut procéder avec beaucoup de

précaution, en tenant compte des sentiments religieux de la population pour que l'ordre public ne soit pas troublé. »

Comme suite à ce discours impérial, M. Bihourd télégraphie le 5 avril 1905 que les journaux allemands « préconisent un accord entre toutes les puissances signataires de la Convention de Madrid pour le règlement de la question marocaine ». Aussitôt, M. Delcassé demande à M. Bihourd de « rectifier les assertions erronées, répandues par la presse allemande et d'après lesquelles le cabinet de Berlin n'aurait pas été mis au courant de nos intentions et de nos accords » ; mais il demande surtout à M. Saint-René Taillandier une explication des termes que la presse allemande accuse notre ministre à Fez d'avoir employés pour se targuer d'un mandat européen. M. Saint-René Taillandier proteste :

En réponse aux allégations dont la presse allemande s'est armée contre nous, Votre Excellence peut affirmer de la façon la plus catégorique, que, ni auprès du Sultan, ni auprès du Makhzen, je n'a jamais invoqué un prétendu mandat européen. Si j'ai signalé au Makhzen le danger de mécontenter le commerce universel par la mauvaise organisation de ses ports, je n'ai fondé notre droit de donner des conseils au Gouvernement chérifien que sur notre situation propre, récemment consacrée par des accords conclus avec les Puissances les plus voisines du Maroc et les plus intéressées dans les affaires de ce pays.

Cette protestation, transmise à Berlin, ne produit aucun effet. Même aujourd'hui, depuis dix mois bientôt que la France a communiqué ce démenti formel, on sait que les journaux et le Chancelier lui-même n'ont pas cessé de répéter cette calomnie.

Alors s'ouvre en France la crise du départ de M. Delcassé. Le 13 avril, M. Delcassé va présenter au prince de Radolin de loyales explications et une offre de dissiper tout malentendu : l'ambassadeur d'Allemagne répond « qu'il transmettra la question à Berlin, n'ayant pas d'instructions pour y répondre ». Le vouloir de l'Allemagne est évident : elle est bien décidée à ne plus négocier à Paris avec M. Delcassé. Nous essayons de négocier à Berlin. M. Bihourd écrit le 18 avril :

Voici le résumé de l'entretien que je viens d'avoir avec le sous-secrétaire d'État des Affaires étrangères. J'ai commencé par exposer que j'étais chargé de rechercher si un malentendu n'existait pas entre nos pays au sujet de la question marocaine et de renouveler en ce cas les assurances que Votre Excellence avait données au prince de Radolin, à la fin de sa récente conversation. J'ai donné lecture du résumé de cette conversation. M. de Mühlberg m'a écouté très attentivement et m'a prié de lui remettre le texte que j'avais entre les mains.

M. de Mühlberg m'a ensuite exposé les inquiétudes qu'avait éprouvées son Gouvernement en apprenant que notre ministre à Fez avait parlé au Sultan « au nom des étrangers ».

Dix jours se passent sans que Berlin daigne répondre, et voici les explications que M. Bihourd entrevoit à ce silence. Il écrit le 28 avril :

Le Gouvernement impérial ne se hâte pas de répondre à la question que successivement Votre Excellence à Paris et moi à Berlin nous lui avons nettement posée. En adoptant cette attitude, on a tenu d'abord à donner une éclatante satisfaction à l'amour-propre national, ensuite à apaiser, par un dédommagement, les plaintes de l'industrie et du commerce, qui se disent sacrifiés dans les récents traités de commerce. A cette situation clairement définie, correspond, dans les rapports de la France avec sa puissante voisine de l'Est, une crise délicate et périlleuse.

Les conseillers belliqueux ne font sans doute pas défaut dans l'entourage du souverain ; ils ne manquent certainement pas de prétendre que la Double-Alliance a reçu en Mandchourie une atteinte grave. Dans ces conjonctures, ils ont beau jeu à signaler l'heure présente comme propice à une lutte armée contre la France.

M. Delcassé prend l'Europe à témoin de nos efforts à la conciliation et des refus impériaux. Il écrit aux ambassadeurs de la République le 30 avril :

L'ambassadeur de la République à Berlin a remis au sous-secrétaire d'État de l'Empire le texte de ma conversation du 13 avril avec l'ambassadeur d'Allemagne, au sujet du Maroc. Il lui a offert en même temps le texte de l'entretien, que j'avais eu, le 23 mars 1904, avec le prince de Radolin. M. de Mühlberg a décliné l'offre comme superflue, « cet entretien ayant été jadis complètement rapporté par l'ambassadeur d'Allemagne à Paris ».

Vous apprécierez toute l'importance de cette déclaration en la rap-

prochant des griefs invoqués tout d'abord et d'après lesquels l'Allemagne aurait été tenue dans l'ignorance de l'accord franco-anglais.

C'est dans le *Livre jaune*, la dernière dépêche de M. Delcassé au sujet de nos relations avec Berlin. Il quitte les affaires ; M. Rouvier le remplace. Sachant certains incidents graves des quatre dernières semaines, on croit que tout va s'arranger. Mais, notre ministre changé, la politique allemande ne change en rien. Comme le gouvernement impérial continue de faire état des calomnies du Maghzen répandues contre notre ministre à Fez, M. Rouvier écrit à M. Saint-René Taillandier le 10 juin 1905 :

Vous avez connaissance des faux renseignements qui se sont répandus au sujet de votre action à Fez et dont le Gouvernement allemand a fait état. Vous savez, d'une part, qu'il a été dit que nous avions menacé le Sultan d'occuper militairement ses États et que, d'autre part, il est allégué, dans la communication allemande du 6 de ce mois aux Puissances, que nous avions manifesté l'intention de prendre en main la direction des affaires intérieures et extérieures du Maroc, aux mêmes fins qu'à Tunis.

Réponse de M. Saint-René Taillandier, le 15 juin 1905 :

A aucun moment de ma mission, ni directement, ni indirectement, je n'ai rien formulé qui ressemble à un ultimatum. Non seulement il est inexact que j'aie rien fait qui ressemble à un pareil acte, mais il est inexact que le bruit en ait couru à Fez. Quant à la communication allemande du 6 de ce mois, elle appelle de notre part une rectification tout aussi catégorique. Mon langage n'a jamais indiqué ni laissé entendre que nous ayons l'intention de prendre en main la direction des affaires intérieures ou extérieures du Maroc.

En même temps, M. Rouvier écrit à M. Bihourd :

J'ai eu hier un entretien avec le Prince de Radolin au sujet des affaires marocaines.

« Nous avons promis au Sultan, m'a-t-il dit, de maintenir son indépendance ; de même nous lui avons dit que les réformes devraient être réglées par voie de conférence internationale. Si les Puissances refusent cette conférence, il faudra rester dans le *statu quo*. Il vous appartient de voir, a-t-il ajouté, si, pour une question de forme, il faut risquer de ne pas améliorer les relations entre la France et l'Allemagne. »

J'ai répondu : « Je vous ai toujours déclaré que je n'inclinais pas à l'idée d'une Conférence. La réflexion n'a pas modifié mon opinion. Mais admettons pour un instant que nous en acceptions le principe. On ne saurait envisager cette idée qu'à la condition de prévoir un accord préalable entre nous. Or, si nous nous sommes mis préalablement d'accord, on ne voit plus la raison d'être d'une Conférence. Elle apparaît même alors comme une complication plutôt que comme une solution. On peut craindre qu'une Conférence qui n'aboutirait pas ne crée une situation plus mauvaise qu'avant. »

. . . .

A la fin de cet entretien, le Prince de Radolin m'a répété : « Nous tenons pour la Conférence. Si elle n'a pas lieu, c'est le *statu quo* et il faut que vous sachiez que nous sommes derrière le Maroc. »

A lire cet entretien, il semblerait que, si les mots veulent dire quelque chose, les désirs de l'Allemagne peuvent facilement se concilier avec nos projets. « *Pour une question de forme*, dit le prince de Radolin, faut-il risquer de ne pas améliorer les relations entre la France et l'Allemagne ? » Dans l'esprit de M. Rouvier, il ne faut pas que cette forme compromette ou retarde le fond, qui est la réconciliation durable de deux gouvernements. Allons à la conférence; mais allons-y, comme nous en voulons revenir, c'est-à-dire réconciliés avec l'Allemagne; mais pour nous unir, expliquons-nous, entendons-nous. Loyalement, ouvertement, que chacun expose tous ses désirs et projets.

Le prince de Radolin répond, en une note du 16 juin, que l'Allemagne ne peut entrer avec la France en délibérations sur le programme et sur les buts de la conférence, qu'après que notre gouvernement aura accepté d'une manière formelle l'invitation à la conférence. Réplique de M. Rouvier par une note du 21 juin : avant d'accepter la conférence, il tient à dissiper tout malentendu en faisant connaître les propositions que nous avons présentées au Maghzen ;

Nous n'avons tenté d'obtenir du Sultan ni la direction des affaires intérieures et extérieures de son empire, ni la mainmise sur son système militaire. Nous n'avons nullement cherché à introduire au Maroc un régime analogue à celui qui n'a été d'ailleurs appliqué dans la Régence de Tunis qu'avec le consentement de l'Allemagne.

La France s'est bornée à demander qu'on voulût bien reconnaître que sa situation de pays limitrophe du Maroc, ayant avec lui une

grande étendue de frontières communes, rend légitime le souci particulier qu'elle prend du maintien de l'ordre dans l'Empire, de la bonne administration du pays et de sa prospérité. Les propositions qu'elle a faites n'ont pas d'autre but, et si ce but est atteint, toutes les puissances sont appelées à en tirer avantage ; la civilisation générale en profitera. En prenant en main cette cause, la France s'est inspirée des intérêts, qu'elle regarde comme solidaires, de toutes les puissances civilisées. Les accords qu'elle a déjà conclus avec certaines d'entre elles sont venus de là.

S'il n'y a pas eu jusqu'ici une entente semblable avec le gouvernement allemand, il résulte des déclarations mêmes de ce dernier que ses principes, loin d'être en opposition avec ceux du gouvernement de la République, sont avec eux en parfaite harmonie. Les deux gouvernements ne peuvent différer que sur la meilleure manière d'en assurer l'application. Le gouvernement impérial croit la trouver dans la Conférence ; un accord direct serait à nos yeux un procédé plus simple et destiné à aboutir à un résultat plus prompt et plus sûr.

Cette note, dit le prince de Bülow à M. Bihourd, est « une surprise et une déception » pour le gouvernement impérial. Au lieu de reconnaître et d'aider les loyaux efforts de M. Rouvier pour éviter tout malentendu, M. de Bülow recourt à ses procédés ordinaires, les promesses lointaines et la menace actuelle : « Aujourd'hui l'on vend, demain l'on donne », disent certaines enseignes de la foire ; M. de Bülow étrangle aujourd'hui, en promettant d'embrasser demain. Si l'Empereur voulait connaître les raisons véritables qui ont fait l'impopularité de l'Allemagne dans le monde entier, et non pas en France seulement, il n'aurait qu'à relire les déclarations de M. de Bülow, que M. Bihourd transmet le 23 juin :

J'ai trouvé le prince de Bülow très courtois, mais il est revenu plusieurs fois à la charge pour me signaler la nécessité de ne pas laisser traîner cette question « mauvaise, très mauvaise», et de ne pas s'attarder sur un chemin « bordé de précipices et même d'abîmes ».

Le prince de Bülow a largement marqué son désir du rétablissement de très bonnes relations avec la France ; il m'a expliqué comment, selon lui, la Conférence conduirait à ce but ; sans vouloir récriminer ni attaquer personne, il m'a déclaré que « l'Allemagne ne pouvait faire aujourd'hui ce qu'elle aurait certainement pu faire il y a un an », et, a-t-il ajouté, en souriant, « ce qu'elle pourrait peut-être faire dans un an ». Il estime que la question marocaine ne sau-

rait être la cause ni le prétexte d'un conflit entre nos deux pays : ce conflit ne pourrait venir que d'une cause plus générale.

Par contre, le Chancelier m'a assuré que, si nous acceptions la Conférence, la diplomatie impériale adopterait, dans les négociations ultérieures, une attitude dont nous aurions lieu d'être satisfaits.

Note du 24 juin : le gouvernement impérial « aime à espérer que le gouvernement de la République voudra bien subordonner ses doutes actuels contre la Conférence aux avantages durables que la réalisation des réformes amèneront pour le Maroc, ainsi que pour la tranquillité du monde ». M. de Bülow, le 25 juin, commente cette note à M. Bihourd avec les mêmes promesses lointaines et les mêmes menaces présentes, qu'il enjolive d'engagements protecteurs :

« La Conférence ne tend pas à procurer à la diplomatie allemande une misérable satisfaction d'amour-propre, ni à porter atteinte à la dignité d'une grande nation, mais simplement à sortir d'une situation mauvaise. L'Empereur, après s'être engagé vis-à-vis du Sultan, ne saurait l'abandonner; mais l'avenir appartient à qui sait attendre. Il faut que l'indépendance du Sultan soit proclamée (le traité proposé par M. Saint-René Taillandier au Sultan et communiqué par ce dernier la supprimait en réalité) et qu'une organisation soit tentée par l'intervention des puissances. Si l'expérience échoue, comme il est très possible, alors la France pourra assumer le rôle qu'elle souhaite. » Le Prince a appuyé sur ce point.

Il est urgent d'agir, car le Sultan s'agite, multiplie ses offres à l'Allemagne, ses demandes aussi, et un incident peut survenir qui rendrait peut-être fatale une situation actuellement grave et que conjurerait la présence de diplomates autour d'un tapis vert à Tanger... Le Chancelier m'a alors solennellement déclaré que ni lui ni l'Empereur, qui avait été consulté, ne consentiraient à ce que la moindre humiliation nous soit réservée à la Conférence de Tanger.

Ce qui domine cette longue conversation, c'est, d'une part, la protestation que l'Allemagne ne poursuivait pas l'humiliation de la France, qu'elle entendait laisser intacte, pour l'avenir, notre position au Maroc, et, d'autre part, l'affirmation pressante qu'il était indispensable de mettre au plus vite fin au conflit actuel.

Étrange résultat des négociations officielles avec l'Allemagne ! M. Rouvier, maintenant qu'il est à la place de M. Delcassé, le voilà pris des mêmes inquiétudes que son prédécesseur ! Il répond le 26 juin à M. Bihourd :

Le résumé de la conversation que vous avez eue, hier, avec le Prince de Bülow reproduit une parole du Chancelier que je ne m'explique point. C'est celle-ci : « le *traité* proposé par M. Saint-René Taillandier au Sultan et communiqué par ce dernier la supprimait en réalité » (il s'agit de l'indépendance du Sultan). A aucun moment nous n'avons proposé de *traité* au Sultan, et je n'aperçois pas quelle serait celle de nos propositions de réformes à laquelle on pourrait attribuer un pareil caractère.

Quant aux assurances que le Prince de Bülow vous a données sur les dispositions que le Gouvernement Impérial apporterait à la Conférence et qui seraient de nature à écarter tout froissement, j'en apprécie l'intention. Nous n'aurions pu nous rendre à une réunion qui aurait risqué d'aboutir à mettre en cause la dignité de France.

M. Rouvier, pour ne point « risquer de mettre en cause la dignité de la France », hésite devant la conférence, comme M. Delcassé a hésité devant la notification. Le prince de Bülow insiste. A plusieurs reprises, il redit à M. Bihourd « son désir de voir l'acceptation de la conférence mettre fin aux surprises dangereuses, qui peuvent toujours sortir d'une situation incertaine et énervante »; de nouveau, il « accentue le contraste entre la résistance qu'il croit devoir, avant la conférence, opposer à nos demandes et la facilité avec laquelle il acceptera nos légitimes prétentions, si l'on se fie à ses paroles et si la conférence se réunit » (8 et 9 juillet 1905). C'est le 8 juillet seulement que M. Rouvier, à défaut de négociations écrites, se contente de conversations et d'un échange de paroles où la France accepte la conférence, tandis que l'Allemagne consent à quelques spécifications. Lettre de M. Rouvier au prince de Radolin :

Le Gouvernement de la République s'est convaincu, par les conversations qui ont eu lieu entre les représentants des deux pays tant à Paris qu'à Berlin, que le Gouvernement Impérial ne poursuivrait, à la Conférence proposée par le Sultan du Maroc, aucun but qui compromît les légitimes intérêts de la France dans ce pays, ou qui fût contraire aux droits de la France résultant de ses traités ou arrangements.

En conséquence, le Gouvernement de la République laisse tomber ses objections premières contre la Conférence et accepte de s'y rendre.

La lettre du prince de Radolin n'est que la répétition dans les

mêmes termes de cet engagement réciproque. Le 10 juillet, M. Rouvier annonce à la Chambre française que « l'entente est donc formelle sur les principes essentiels dont le maintien au Maroc a pour la France, puissance limitrophe, un prix tout particulier ; de même est reconnu l'intérêt spécial que nous avons au maintien de l'ordre dans l'Empire chérifien, tout état de trouble au Maroc pouvant avoir une répercussion parmi les populations musulmanes, sujettes de la France ». Donc, en route pour la conférence.

***

Mais deux jours après cette déclaration, un incident remet tout en cause. Depuis deux mois, M. de Bülow a souvent promis à notre ambassadeur que, si nous acceptions la conférence, l'Allemagne ne chercherait aucun avantage particulier au Maroc et que, nos propositions de réformes cessant à Fez (ce qu'une dépêche de M. Rouvier a ordonné le 10 juin 1905), les Allemands ne feraient aucune démarche qui pût engager les décisions de la conférence. Or, le 12 juillet, — quatre jours après notre acceptation, — notre ministre à Fez télégraphie :

Le Ministre d'Allemagne est sur le point d'obtenir définitivement pour la maison allemande Borgeaud-Reuteman la concession des travaux du port de Tanger. Depuis le moment où le Sultan avait fait à ce sujet au comte de Tattenbach une première promesse verbale, les Vizirs lui avaient représenté qu'il se mettait en contradiction avec lui-même, s'il se liait par un engagement particulier au sujet du port de Tanger, après avoir invité les Puissances à examiner avec le Makhzen les réformes que réclame l'intérêt général. Une réponse dans ce sens avait été faite au comte de Tattenbach. Mais vivement pressé par lui, le Sultan lui a renouvelé en dernier lieu sa promesse et nous devons nous attendre à ce que, d'un jour à l'autre, elle revête une forme écrite.

M. Rouvier attend huit jours la confirmation de cette nouvelle ; puis il signale, le 20 juillet, l'incorrection d'un tel procédé, dans un entretien où il pose à l'ambassadeur d'Allemagne des questions précises qui veulent une réponse ;

l'ambassadeur d'Allemagne ne daigne pas répondre ; il faut une lettre de M. Rouvier, huit jours plus tard, le 29 juillet :

Au cours de notre entretien du 20 juillet dernier, j'ai appelé votre attention sur les démarches que poursuivait le comte de Tattenbach à Fez pour faire concéder à une maison allemande les travaux du port de Tanger. Je vous ai rappelé que nous vous avions proposé, au cours des pourparlers qui ont amené les accords du 8 juillet, de suspendre toutes négociations particulières avec le Sultan, à dater du moment où la Conférence serait acceptée ; j'ajoutais que notre ministre à Fez s'était rangé spontanément à cette attitude, la seule que comportât la mission commune que nos deux représentants ont à remplir auprès du Makhzen. Je vous ai demandé que des instructions en ce sens fussent données au comte de Tattenbach.

Sans réponse de vous à ce sujet, je suis avisé aujourd'hui que le comte de Tattenbach aurait obtenu la signature du contrat accordant à la maison Borgeaud et Reuteman les travaux de construction d'un môle et de magasins à Tanger. Il rechercherait, en outre, de semblables avantages pour d'autres ports du Maroc ; une commande de bateaux, un emprunt, seraient en voie de négociations. L'œuvre économique des réformes, dont la Conférence aura à s'occuper, serait ainsi, par avance, préjugée pour une large part au bénéfice de l'Allemagne.

Le prince de Bülow, au cours de deux entretiens avec M. Bihourd, avait insisté sur ce point qu'entre autres avantages, l'acceptation de la Conférence par la France aurait celui de mettre fin à une situation incertaine, de prévenir les surprises du gouvernement chérifien, notamment celle provenant des offres qu'il faisait à l'Allemagne. Me référant à ces déclarations, je ne m'expliquerais pas que des négociations, si peu conformes aux vues qui ont été exprimées par le Chancelier et dont les accords du 8 juillet se sont évidemment inspirés, aient pu se conclure et puissent encore se poursuivre.

Le prince de Radolin nie les agissements du comte de Tattenbach, et M. Rouvier doit lui écrire à nouveau le 31 juillet :

Je vous remercie de la communication que vous m'avez fait faire ce matin par M. de Lucius, et d'après laquelle votre gouvernement tient « pour une grande partie inexacts et pour le reste très exagérés » les faits signalés par la presse concernant les démarches actuelles du comte de Tattenbach auprès du Makhzen.

Les informations, que je reçois aujourd'hui du Maroc et qui sont sans doute de date plus récente que les renseignements de la chancellerie de Berlin, ne me donnent malheureusement pas d'apaise-

ment. Ce ne seraient plus seulement des travaux de port et des commandes de bateaux que le comte de Tattenbach solliciterait avec instance, mais aussi la fourniture et l'établissement d'un câble entre Tanger et la côte atlantique,

S'il en était ainsi, c'est bien, comme je le disais hier, l'œuvre économique, dont la Conférence doit étudier le mode de réalisation, qui serait préjugée par avance. Le gouvernement impérial considérera certainement, comme moi, que de telles démarches seraient incompatibles avec l'entente établie entre nous le 8 juillet et qui implique pour les deux pays l'obligation d'observer, jusqu'aux décisions de la Conférence, une réserve à défaut de laquelle ces décisions risqueraient d'être, pour une grande part, sans effet.

Le 1er août, notre chargé d'affaires à Tanger annonce que les Allemands ont obtenu « le contrat relatif à la construction d'un môle et d'un entrepôt : le chargé d'affaires d'Allemagne m'a confirmé que le prix était d'un million trois cent mille marks. » Ne pouvant rien tirer du prince de Radolin, M. Rouvier envoie M. Bihourd demander des explications au Chancelier. Comme d'habitude, — sous le ministère Delcassé ou sous le ministère Rouvier, l'ambassadeur de France a toujours pareille malchance, — le Chancelier est absent, le secrétaire d'État invisible, et c'est le sous-secrétaire d'État, M. de Mühlberg, qui se charge de donner des paroles vagues ou de faux démentis : « M. de Tattenbach a reçu l'ordre, répond-il à M. Bihourd, d'observer une réserve conforme aux promesses » de son gouvernement. Mais le 2 août 1905, M. Saint-René Taillandier annonce qu'après le port et le cable, M. de Tattenbach négocie un emprunt. Le Maghzen, avec sa bonne foi ordinaire, a peut-être invoqué, sûrement encouragé cette demande de l'Allemagne, puis il est venu dénoncer au ministre de France ces exigences du « bon ami ». Note de protestation, remise le 4 août par M. Rouvier au prince de Radolin ; comme toujours, l'ambassadeur allemand se dérobe et M. Rouvier doit s'adresser à Berlin ; il écrit le 7 août à M. Bihourd :

Le prince de Radolin m'a fait remettre, le 4 août, une Note en réponse à nos réclamations au sujet des demandes du comte de Tattenbach : au cours de cette note, il est dit que « le Gouvernement Impérial a empêché des maisons de banques allemandes, qui ont

offert au Sultan de lui avancer un acompte de dix millions de marks pour ses besoins urgents sur le prochain emprunt du Maroc, de faire dépendre cette avance de concessions économiques ou administratives ». La Note ne conteste donc pas qu'il y ait une négociation en cours pour un emprunt.

Je vous prie d'entretenir de cette question M. de Mülhberg au cours de l'audience diplomatique de demain. Vous voudrez bien appeler son attention sur la clause de préférence inscrite au profit du consortium des banques françaises dans l'article 33 du contrat de l'emprunt de 1904. Il ne suffirait pas que l'opération tentée ne soit pas liée à des concessions ou ait le caractère d'une simple avance sur emprunt futur pour que le Makhzen puisse contrevenir à ses engagements dont voici le texte : « Si le Gouvernement Impérial du Maroc désire contracter un emprunt ou acheter ou vendre des titres, il en fera part aux banques contractantes ainsi qu'à d'autres, et à prix égaux la préférence sera accordée aux banques contractantes. »

Comme toujours, c'est M. de Mühlberg qui est chargé des réponses inexactes ou dilatoires. Il insinue, — écrit M. Bihourd le 8 août — qu' « il ne s'agissait pas sans doute d'un emprunt proprement dit, mais d'une opération d'un autre caractère » et il déclare « que la nécessité d'obtenir des renseignements de M. de Tattenbach entraînera probablement au retard d'une quinzaine de jours. » Durant ces quinze jours, les Allemands poussent leur emprunt. Le 13 août, notre chargé d'affaires à Tanger annonce la conclusion. Lettre de M. Rouvier à M. Bihourd :

Il s'agirait d'une somme de deux cent cinquante à cinq cent mille livres sterling au plus, gagée par les biens du Makhzen situés à proximité de Tanger et d'un ou deux autres ports qui ne sont pas désignés. Cette opération revêtirait, en apparence, un caractère exclusivement commercial et serait présentée comme destinée à permettre au Makhzen de parer au plus pressé, en attendant les décisions de la Conférence.

Même ramenée au chiffre de cinq cent mille livres sterling, une opération de ce genre est considérée par les hommes d'affaires comme ayant surtout pour objet de masquer des visées politiques sur le littoral marocain.

Le secret dans lequel cette affaire a été engagée, le fait reconnu par le prince de Radolin, dans sa note du 4 août, que les avances projetées ont été non demandées par le Sultan, mais lui ont été offertes, et enfin la circonstance que ces offres émanaient de banques qui sont notoirement en rapport avec le Gouvernement allemand, tout dé-

montre que cette négociation n'a pu se suivre sans la participation directe ou indirecte du Gouvernement Impérial.

D'autre part, je ne puis pas ne pas être frappé de ce fait, que les apaisements que je reçois dans cette question de l'emprunt et dans celle des concessions ne me parviennent que sous une forme qui n'engage pas le Gouvernement allemand ou l'engage le moins possible ; c'est verbalement ou par des notes non datées ni signées qu'ils me sont donnés et non, jusqu'à présent, par lettres en réponse aux miennes. Contrairement aux assurances formelles qui vous avaient été exprimées par le prince de Bülow, on prolonge ainsi le plus qu'on peut la période d'incertitude et l'on n'exclut pas la possibilité de nouvelles surprises.

Alors, — 14 août 1905, — on envoie le chargé d'affaires allemand à Tanger expliquer à notre chargé d'affaires que cet emprunt n'est pas un emprunt :

Le Gouvernement allemand, fidèle à la parole donnée, est intervenu pour détourner les banquiers d'étudier une combinaison plus importante. Il a seulement admis que leur concours fût prêté au Sultan sous forme d'une avance impérieuse dans l'état actuel du trésor chérifien... Le gage affecté aux nouveaux créanciers du Makhzen, et que mon collègue a évité de préciser, tombera alors de lui-même. Les banquiers intéressés n'attachent d'ailleurs pas grande importance à ce gage, et la meilleure preuve en est qu'au lieu de verser intégralement au Sultan le montant nominal de leur prêt, ils retiennent les sommes nécessaires au payement des intérêts pendant une certaine période. Aussi n'est-ce pas sans résistance qu'ils ont seulement conclu, à la demande du Gouvernement Impérial, une affaire si peu rémunératrice.

A Berlin, M. de Mühlberg donne encore de bonnes paroles à M. Bihourd, qui ne veut pas s'en contenter et insiste pour « une réponse aussi prochaine que possible ». M. Rouvier obtient enfin du prince de Radolin copie d'un télégramme envoyé par l'ambassadeur à son gouvernement : ce télégramme débute en protestant « que les attaques de la presse française à cause de l'avance faite par des banques allemandes au Sultan reposent sur une altération tendancieuse de la vérité et tendent à créer des difficultés à la politique de M. Rouvier », et la suite du télégramme, reprenant « l'histoire de l'affaire » explique que le Sultan a reçu de l'argent des banques allemandes, mais que les banques n'ont pas fait

de prêt au Sultan. M. Rouvier à son tour ne se contente pas d'une telle explication. Alors M. de Tattenbach nie purement et simplement. M. de Radolin écrit le 21 août à M. Rouvier :

Le comte de Tattenbach, invité à s'expliquer sur son attitude au sujet des questions de concessions, vient de répondre que pendant son séjour à Fez il n'a ni demandé ni obtenu des concessions, soit du Sultan, soit du Gouvernement marocain. Il n'a pas appliqué ses instructions à la construction du port de Tanger, parce qu'il s'agissait dans ce cas d'une commande à exécuter un plan de construction tout arrêté, commande qui avait été donnée à l'industrie allemande contre remboursement plusieurs mois avant notre entente avec la France, et à laquelle il ne s'agissait que de donner une conclusion formelle.

D'après ces renseignements, Votre Excellence voudra bien se convaincre que les nouvelles concernant des prétendues démarches de la part du comte Tattenbach en vue d'obtenir des constructions de port, des concessions de câble et des commandes de navires, ne sont pas fondées.

M. Rouvier n'a pas de peine à prouver que, pour le port de Tanger comme pour l'emprunt, M. de Tattenbach a violé les engagements pris par le Chancelier... Mais à quoi bon entrer aujourd'hui dans le détail de ces notes et contre-notes qui tiennent les pages 279 à 290 du *Livre jaune*? Laissons aux historiens le soin d'exposer par le menu le rôle dangereux pour l'honneur allemand, que prit en toute cette affaire la diplomatie impériale... En septembre 1905, M. Bihourd, mettant à profit « un passage de M. de Bülow à Berlin », parvient enfin à entretenir le Chancelier. Outre la question des réformes,

la question du môle de Tanger et celle de l'emprunt marocain ont été abordées. Le prince de Bülow a représenté ces entreprises comme insignifiantes; celle du port était un de ces cadeaux du Sultan qu'il cherchait à repousser. « A votre place, m'a-t-il dit, je me ferais octroyer une concession analogue. » J'ai répondu que nous n'entendions pas déroger à nos engagements réciproques. J'ai demandé à mon interlocuteur si M. Rosen était autorisé à donner des preuves effectives de son esprit de conciliation et s'il allait annoncer que l'entreprise du port et de l'emprunt serait suspendue jusqu'à l'ouverture des travaux de la Conférence.

Je n'ai pu obtenir une réponse précise malgré mon insistance.

Admirable réponse d'un galant homme : « J'ai violé mes engagements : violez aussi les vôtres et nous serons quittes. » Et le Chancelier s'étonne « du ton plus agressif de la presse française dans ces dernières semaines »! Toutes preuves données par nous de la mauvaise foi du Maghzen et des empiètements du comte de Tattenbach, il faudra que nous incorporions ces deux affaires de l'emprunt et du port dans le débat général de réformes marocaines, pour que l'Allemagne consente à ne pas nier les droits indiscutables qu'elle nous avait reconnus.

C'est alors entre MM. Revoil et Rosen, dans le secret, que se débat le sort de nos projets marocains : on dit que dans le tête-à-tête de ces conférences, les procédés allemands ne furent envers M. Revoil que ce qu'ils avaient été envers MM. Delcassé et Rouvier... Quand les deux négociateurs se seront mis d'accord, il faudra que nous acceptions de la conduite de M. de Tattenbach l'étrange explication consignée dans l'arrangement du 30 septembre :

Il a été admis que l'avance que le groupe allemand s'était proposé de consentir au Trésor chérifien n'avait pas le caractère d'emprunt, mais était une simple ouverture de crédit à court terme, utilisable en compte-courant. Dans ces conditions, elle ne mettait pas en cause la question du droit de préférence du consortium français.
Les titres produits par la maison Borgeaud-Reuteman et par la Compagnie marocaine (française) semblent établir une sorte d'engagement pris par le Gouvernement chérifien à l'égard de la première société, dès le 26 mars 1905, pour l'exécution de travaux dans le port de Tanger. Antérieurement, la Compagnie marocaine n'aurait reçu, à la date du 15 février 1905, qu'une autorisation de procéder à des études et de dresser des projets et devis relatifs au même port.

Résumant toute cette affaire Tattenbach, M. de Bülow avait encore le front de dire le 4 octobre au correspondant du *Petit Parisien* : « La France a reconnu légitimes les opérations, secondaires d'ailleurs et qu'il est difficile de qualifier autrement, traitées entre le Maghzen et des banquiers ou des entrepreneurs allemands. »

***

De toute cette négociation franco-allemande, nous avons retiré, nous autres Français, la leçon qui convenait, je crois,

et il semble que l'opinion du monde civilisé ait tiré les mêmes conclusions de la lecture du *Livre jaune*. En mars 1905, le monde pouvait se demander quelles raisons majeures nous avions de redouter pour la dignité française une négociation intime avec Berlin : clairement, aujourd'hui, la justesse de ces raisons apparaît. Si l'Empereur et la nation allemande tiennent vraiment à notre estime, ils doivent comprendre que c'est travailler contre leur intention que donner leur confiance à cette diplomatie que M. de Bülow vantait dans son discours au Reichstag du 14 avril 1904 :

Je voudrais dire au comte Reventlow, — qui me paraît avoir un penchant pour la diplomatie, — que si l'on veut créer partout des surfaces de frottement, on ne doit pas le crier sur tous les toits. Frédéric le Grand a peut-être çà et là exécuté dans la politique un coup d'échec machiavélique, mais il a auparavant écrit l'Anti-Machiavel.

VICTOR BÉRARD.

P.-S. — Dans le *Figaro* du samedi 23 décembre, une note d'allure officieuse affirmait que la lecture du *Livre jaune* avait tout à coup dessillé les yeux de l'Empereur et lui avait prouvé la justice de notre cause. Dans *le Temps* de mercredi soir, 27 décembre, autre note plus optimiste encore ; l'Empereur aurait déclaré dans une réunion récente : « *J'ai été agacé par certains procédés froissants de M. Delcassé ; mais je rends pleinement hommage au tact et à la fermeté de M. Rouvier. Je ne ferai rien pour créer des difficultés, et j'ai donné au comte de Tattenbach les instructions les plus conciliantes.* »

Ces paroles sont-elles exactes ? Il est difficile de croire que seul « l'agacement » d'un homme, fût-il Guillaume II, a pu risquer de mettre cinq ou six millions de soldats aux prises et que six mois d'angoisses pour le monde ont été nécessaires à compenser un « froissement » de l'Empereur... Attendons la conférence en relisant dans le *Livre jaune* les anciennes promesses de M. de Bülow et la manière dont M. de Tattenbach les a tenues.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LE COUP D'AILE[1]

PERSONNAGES

MICHEL PRINSON.
BERNARD PRINSON.
COLONEL HÉROUARD.
LE PORTE-DRAPEAU.
CHARLES.
HÉLÈNE FROMENT.
CLOTILDE PRINSON, femme de Bernard.
JEANNE PRINSON, sa fille.
MATHILDE RENTY.
AMÉLIE, sa fille.

Les trois actes se passent dans une grande pièce servant à la fois de vestibule et de fumoir à une villa construite sur le haut d'une falaise et dominant la mer. — Le fond est occupé par une galerie vitrée qui se prolonge vers la gauche et conduit à d'autres appartements. — A droite, petite antichambre vitrée donnant accès à un perron. — Galerie et antichambre communiquent avec le fumoir, la première par un escalier de deux marches, la seconde par un escalier de trois marches. — On découvre, à travers le vitrage du fond, la mer, sans limites vers la gauche, et, vers la droite, bordée par de riantes collines qui forment la rive opposée d'un golfe. — Par le vitrage de droite, on aperçoit ces mêmes collines avec des villas et des parcs, ainsi qu'un petit jardin, formant le premier plan et séparé du chemin d'arrivée par une grille avec portail.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Il est six heures du matin. — CLOTILDE et JEANNE, en peignoir, suivent les péripéties d'un combat qui se livre le long de la plage — Au dehors, une vive fusillade; certains coups très rapprochés, d'autres lointains, à peine perceptibles. Le bruit d'une furieuse canonnade, venant par la mer, domine, par moments, tous les autres bruits.

JEANNE, *au vitrage du fond, appelant sa mère, qui, à l'autre bout du vitrage, regarde dans une direction opposée.* — Maman!... ma-

man!... Viens vite!... Voici du nouveau!... Les manchons blancs rappliquent de tous côtés.

CLOTILDE, *accourant, une jumelle à la main.* — Où les vois-tu?

JEANNE. — Sur tous les chemins qui mènent à la plage. On dirait qu'ils veulent se rembarquer. Les chaloupes qui les ont amenés se rapprochent. et, à l'avant de la première, se tient un matelot qui fait une drôle de pantomime en agitant de petits machins rouges.

CLOTILDE, *regardant à travers la jumelle.* — Il cause... Ce sont des signaux.

JEANNE. — Oui, parfaitement... Je distingue ceux qui lui répondent: au-dessus du parc de madame Rochet, des points rouges qui dansent...

CLOTILDE, *après avoir lorgné de nouveau.* — Je ne vois rien.

JEANNE. — Est-ce possible!... Suis avec ta lorgnette, tout le long de la haie...

CLOTILDE, *après une nouvelle inspection.* — Je les tiens!... En as-tu, des yeux!... Je me figurais que ce coin-là était occupé par les Français.

JEANNE, *d'un ton de charitable supériorité.* — Maman, tu me fais pitié!... Tu n'as pas du tout l'instinct de la stratégie!... Tu ne vois donc pas que le parc de madame Rochet fourmille de manchons blancs?... Des Anglais partout!... *(La canonnade en mer devient effroyable.)* Ah! les mâtins!... *(Elle se bouche les oreilles.)* Mais qu'est-ce qui leur prend? Ils ne laisseront pas un carreau entier dans la maison!... Regarde!... Ma parole, les cuirassés sont fous!... Ils décrivent de grands cercles, à une allure de locomotive, et, en même temps, ils tirent vers le large, tirent vers la côte, tirent du haut des mâts, des tourelles, des ponts...

CLOTILDE, *montrant un point sur la mer.* — Les torpilleurs!... Les vois-tu qui tournent la Pointe aux Crabes?... Ils arrivent comme la foudre.

JEANNE. — Les cuirassés les avaient aperçus avant nous... Tout ce branle-bas est contre eux.

CLOTILDE. — Voici l'instant décisif!... Si les vaisseaux se laissent anéantir, les Anglais sont flambés... Ils ne pourront plus regagner leur pays...

JEANNE, *stupéfaite.* — Eh bien!... Quelle idée!... Les torpilleurs s'arrêtent... Pourquoi donc? *(Sur mer la canonnade cesse, pendant que la fusillade continue sur la côte.)*

CLOTILDE. — C'est qu'ils sont coulés, ma fille... Tiens, excepté celui là-bas, qui se sauve à toute vitesse... Les autres, ceux qui se baladent gentiment, n'existent plus. *(Arrivent Mathilde et Amélie.)*

SCÈNE II

CLOTILDE, JEANNE, MATHILDE, AMÉLIE.

MATHILDE. — Chère amie, n'est-ce pas vraiment trop de sans-gêne?... Arriver chez les gens lorsque le soleil se lève à peine!...

CLOTILDE, *allant à elle et lui serrant la main.* — Trop tard, au contraire, bonne amie!... La fête a commencé vers minuit et touche à sa fin. *(Embrassant Amélie pendant que Mathilde serre la main à Jeanne.)* Bonjour, Amélie!...

AMÉLIE. — Bonjour, madame!... Vous permettez?... *(Elle court, suivie de tous les autres, vers le vitrage du fond.)* Où faut-il regarder?

JEANNE. — Il n'y a plus grand chose à voir...

MATHILDE. — Ces soldats qui reviennent en courant auprès du Casino, est-ce l'ennemi?...

CLOTILDE. — Précisément! Ils ont des manchons blancs sur leurs képis.

MATHILDE. — D'après ce qu'on nous a dit à Jossigny-sur-Mer, le thème de la manœuvre, c'est qu'une armée venue d'Angleterre tente un débarquement sur nos côtes?

JEANNE. — Oui, figurez-vous... Ces navires que vous voyez, c'est la flotte anglaise... Le gardien du sémaphore avait prévenu notre cuisinier qu'on signalait des cuirassés au large, et, comme les journaux annonçaient que l'escadre appareillait pour protéger un simulacre de débarquement, sans être sorcier, on pouvait s'attendre à une surprise... Aussi ne me suis-je pas mise au lit... Le plus imposant a été lorsque les cuirassés, se voyant découverts, malgré la nuit profonde, ont tout à coup allumé leurs projecteurs. Ils se lançaient à toute vitesse comme pour escalader la falaise, pareils à des monstres phosphorescents dont les antennes de feu palpaient les moindres anfractuosités du rivage... C'était d'un empoignant!... *(A Amélie.)* Comment n'as-tu pas eu l'idée de te faire conduire chez nous?

MATHILDE. — Elle l'a eue! A deux heures du matin, je dormais d'un excellent sommeil, ayant sous ma fenêtre une batterie d'artillerie qui tonnait à faire sauter l'argenterie dans le dressoir, lorsque cette sotte enfant s'est précipitée dans ma chambre en criant comme si elle avait le feu à sa chemise : « Maman, courons vite chez madame Prinson. De sa villa, on domine tout le pays!... »

AMÉLIE, *riant.* — Ma proposition n'a eu aucun succès!...

MATHILDE. — Je l'ai envoyée coucher, c'est le cas de le dire! *(Sur mer, les coups de canon, qui avaient peu à peu cessé depuis l'attaque des torpilleurs, reprennent avec intensité, pendant que, sur la plage, la fusillade va en diminuant pour finir bientôt.)*

JEANNE, *regardant vers la mer.* — Qu'est-ce qui leur prend encore, à ceux-là?... Si c'étaient de nouveaux torpilleurs!...

AMÉLIE. — Vous avez vu des torpilleurs?

JEANNE. — Une attaque superbe!... Je ne respirais plus...

AMÉLIE. — Et tu crois qu'il en vient d'autres?

JEANNE. — Non!... Fausse alerte!... Les chaloupes anglaises s'éloignent à force de rames, emportant l'ennemi; les tirailleurs français, couchés entre les talus de galets, leur envoient des salves d'adieu, et ces coups de canon, partis des cuirassés, servent à couvrir la retraite.

MATHILDE. — Une chose qui me dépasse, c'est qu'on ait laissé l'envahisseur s'installer à terre. Il était si facile aux soldats d'empêcher les chaloupes d'aborder!

CLOTILDE. — Il n'y avait pas de soldats. On a mobilisé des troupes au loin. Les trains militaires n'ont cessé d'arriver toute la nuit...

JEANNE. — Pour s'opposer au débarquement, il y avait en tout huit douaniers, pas un de plus!... *(On entend une sonnerie de clairons qui se répète de colline en colline, tout le long de la côte, et, au même instant, les coups de canon et de fusil, qui, pendant les dernières répliques, étaient devenus très rares, cessent complètement.)*

AMÉLIE. — Que signifie cette musique?

MATHILDE. — C'est évidemment le signal de cesser le feu, puisqu'il cesse.

CLOTILDE. — Ouf!... *(Ils reviennent tous vers l'intérieur de l'appartement.)* — Cela paraît tout drôle de ne plus entendre ces grondements perpétuels... J'ai la tête cassée, mais c'est égal: un spectacle pareil vaut la peine d'être vu. *(A Jeanne.)* Quel dommage que ton père soit retenu à Paris!

JEANNE, *riant.* — Je trouve, au contraire, fort heureux qu'il soit absent... Les généraux n'en feraient qu'une bouchée... Après son discours de lundi!... Pense donc!... Le député qui a décidé la Chambre à réduire d'un cinquième le budget de la guerre!... Les gens à plumet ne sont pas contents!

MATHILDE. — Assez d'autres le sont!... Quel succès, chère amie!... Que de compliments à vous faire!... Vous serez un jour femme du Président de la République, vous verrez! *(Charles apporte un télégramme à Clotilde. Il attend, pendant que sa maîtresse l'ouvre et le lit.)*

CLOTILDE. — O mes enfants, quelle joie! Jeanne!... ton père arrive.

JEANNE. — Aujourd'hui, maman?

CLOTILDE. — Ce matin, tout de suite. *(Lisant la dépêche.)* « J'apprends au ministère que de grandes manœuvres se font sur nos côtes. Je pars immédiatement et arriverai demain matin, à temps pour admirer et recevoir nos braves soldats. Hélène part avec moi. Envoyez au train de huit heures. » *(A Charles.)* Allez dire à l'écurie qu'on se dépêche d'atteler la victoria et qu'on aille chercher monsieur à la gare. *(Charles sort.)*

JEANNE. — Hélène, maman, qui est-ce?... Nous ne connaissons intimement aucune Hélène.

CLOTILDE. — Je ne la connais pas plus que toi, mais je sais qui elle est... Il s'agit d'une jeune fille, orpheline de père et de mère, à laquelle ton père s'intéresse et dont il est même, je crois, tuteur... On dit qu'elle est charmante.

JEANNE. — De mon âge?

CLOTILDE. — A peu près.

JEANNE. — Elle vient pour longtemps?

CLOTILDE. — Son arrivée est une surprise. J'ignore tout de ses projets.

JEANNE. — Pourvu qu'elle soit gentille, cela va me faire une camarade. *(A Amélie.)* Veux-tu m'accompagner au devant de mon père?

CLOTILDE, *montrant son peignoir.* — Tu ne vas pas courir les rues dans un pareil accoutrement?

JEANNE. — Bah!... J'ai juste le temps de passer un jupon, un manteau... *(A Amélie.)* Viens-tu?... Tant de gens parlent à mon père! Tu m'empêcheras de rester en tête à tête avec cette Hélène.

AMÉLIE. — Tu permets, maman?

MATHILDE. — Va... Nous t'attendons pour serrer la main à l'orateur.

CLOTILDE, *à Jeanne.* — En passant, dis qu'on prépare pour mademoiselle Hélène la chambre au bout du corridor. Sauve-toi... La voiture partira sans vous.

JEANNE. — Nous dégringolerons par le sentier de la falaise: on gagne cinq minutes sur la voiture. *(A Amélie.)* Vite, dépêchons! *(Jeanne et Amélie sortent.)*

SCÈNE III

CLOTILDE, MATHILDE.

CLOTILDE. — A présent que nous sommes seules, dites-moi sincèrement ce que vous pensez du discours de mon mari.

MATHILDE. — Le mien trouve le discours superbe, quoiqu'un peu dangereux,

CLOTILDE. — Dangereux pour qui?

MATHILDE, *étonnée*. — Mais pour le pays... A qui d'autre pourrait-il faire tort?

CLOTILDE. — A l'orateur lui-même.

MATHILDE. — Je ne comprends pas... La Chambre a voté tout ce qu'il a voulu. Son triomphe est complet.

CLOTILDE. — Ici la chose a été moins bien prise qu'à Paris, et c'est ici qu'il a ses électeurs!

MATHILDE. — Oui, dans notre département, les gens sont d'un patriotisme très ombrageux.

CLOTILDE. — Songez donc que l'usine de Saint-Léger, qui fabrique exclusivement du matériel de guerre, emploie plus de dix mille ouvriers. Ils sont furieux contre mon mari, qu'ils accusent de détruire leur gagne-pain en réduisant le budget de la guerre. Vous jugez si nos concurrents vont profiter de l'occasion et souffler sur le feu... Déjà hier a paru dans un journal de la localité un article d'une insigne perfidie. Pour peu que des insinuations pareilles se multiplient, la situation de Bernard ne sera plus tenable.

MATHILDE. — J'ignorais l'article. En quoi est-il perfide?

CLOTILDE. — Il exploite le grand malheur qui a frappé notre famille. Il remue ce funeste passé.

MATHILDE. — Je n'y suis pas... Qu'y a-t-il dans le passé de M. Prinson?

CLOTILDE. — Il y a son frère.

MATHILDE. — C'est vrai!... L'odieux Michel!... Depuis des années, son nom ne m'était plus revenu à l'esprit.

CLOTILDE. — Nous faisons tout pour qu'on l'oublie. Ce discours maudit a réveillé sa sinistre mémoire... Vous comprenez pourquoi je me tourmente. Lorsqu'on porte le nom d'un homme qui a coûté si cher à son pays, on ne parle pas avec mépris des vertus guerrières... On s'occupe de la mévente des vins, de l'impôt sur le revenu, du clergé; mais on laisse l'armée tranquille... Je parie, d'ailleurs, que Bernard regrette son débordement d'éloquence... Sa dépêche en est une preuve... Vous la lirez demain dans les journaux du département.

MATHILDE. — Elle est très habilement rédigée... L'impression sera bonne... *(Un silence.)* Quel fléau, ce Michel!... Dix ans après sa mort, il fait encore du mal.

SCÈNE IV

MATHILDE, CLOTILDE, JEANNE, AMÉLIE.

Les deux jeunes filles entrent avec précipitation par la porte du jardin. Elles sont émues et haletantes d'avoir couru.

JEANNE, *à sa mère, d'une voix entrecoupée*. — Maman!... Nous

n'avons pas pu aller à la gare. A l'entrée du sentier, nous avons été arrêtées par un homme... un homme horrible... qui nous a fait une peur !

CLOTILDE. — Est-ce qu'il mendiait?... A-t-il été grossier?... Vous a-t-il menacées?

JEANNE. — Non, pas précisément grossier... pas menaçant, non plus.

AMÉLIE. — Ce n'est pas un mendiant, il est proprement habillé.

MATHILDE. — Enfin, qu'est-ce qu'il voulait?

JEANNE. — Nous n'en savons rien. Nous étions arrivées très près de lui sans le voir, parce qu'il était assis dans l'herbe, sur l'extrême rebord de la falaise; lui devait nous observer depuis un instant. Je marchais la première; il s'est tout à coup dressé devant moi et, pendant un bon moment, m'a regardée droit dans les yeux. Puis il m'a demandé : « Vous êtes la fille de Bernard Prinson?... » Il a dit cela d'un tel ton!... Nous avons filé comme des flèches et couru jusqu'ici...

MATHILDE, *passant la main sur le front de sa fille.* — Ont-elles chaud!... Pour si peu, se mettre dans un état pareil!...

JEANNE. — Si vous aviez vu sa figure, vous ne diriez pas : « pour si peu »!... Une figure marbrée de cicatrices, hachée, couturée, tailladée, et, là dedans, des yeux qui ont l'air d'avoir été arrachés, puis remis en place au petit bonheur, des yeux brûlants de fièvre ou de colère... Quant à l'homme, je suis sûre, que, d'un bras, il culbuterait n'importe quel lutteur. Je n'ai jamais rien vu de plus hideux ni de plus terrible.

CLOTILDE, *souriant.* — Quel tableau!... Et dire qu'il représente peut-être un très brave homme!...

JEANNE. — Oh! ça, maman, je jurerais bien que non! Il ne peut pas être un brave homme!... *(On entend le roulement d'une voiture sur le sable du jardin.)*

CLOTILDE. — Ton père! *(Jeanne pousse un cri de joie et se précipite vers le perron. Au même instant, la porte vitrée s'ouvre et Bernard Prinson entre, suivi d'Hélène.)*

SCÈNE V

MATHILDE, CLOTILDE, JEANNE, AMÉLIE, BERNARD, HÉLÈNE.

JEANNE, *sautant au cou de son père.* — Papa, que je vous embrasse!... *(Sur la joue droite.)* Ceci pour vous. *(Sur la joue gauche.)* Ceci pour votre beau discours.

CLOTILDE, *embrassant son mari.* — Tu as fait bon voyage?

BERNARD, *pendant qu'un domestique le débarrasse de son chapeau et de son manteau qu'il emporte.* — Excellent ! Je dors en wagon aussi bien que dans mon lit... *(Montrant Hélène.)* Voici une jeune personne qui doit être moins reposée, car elle n'a pas fermé l'œil de la nuit. *(Prenant Hélène par l'épaule et la conduisant à sa femme.)* Je te la présente. Elle est très gentille et raisonne avec beaucoup de maturité. Nous n'avons causé que bien peu, hier soir, pendant le dîner en wagon-restaurant, mais j'ai constaté cela.

CLOTILDE, *donnant la main à Hélène.* — Mademoiselle, soyez la bienvenue. J'espère que vous vous plairez à la maison. *(Hélène s'incline sans timidité.)*

BERNARD, *poussant Hélène vers Jeanne.* — Jeanne, je te la confie. *(Jeanne sourit à Hélène et l'emmène un peu à l'écart, tout en essayant de causer; Amélie les rejoint, après qu'en passant, Bernard lui a serré la main avec un bonjour amical.)*

MATHILDE, *donnant une poignée de main à Bernard.* — Vous trouvez la maison envahie. non par l'ennemi, mais par d'indiscrets amis... Nous sommes ici depuis l'aurore à regarder la bataille.

BERNARD. — A-t-elle été belle ?

CLOTILDE. — Splendide !... Nous avons passé la nuit à la fenêtre.

BERNARD, *riant.* — Nous découvririons tout à l'heure qu'après avoir fait quatre cents kilomètres depuis hier soir je suis le plus frais de vous tous. *(Après un silence, il dit à Clotilde.)* J'ai une nouvelle à t'annoncer. En quittant la gare, je me suis fait arrêter à la mairie où j'ai appris que nous logeons le colonel Hérouard, du 170ᵉ de ligne... Il va venir tout de suite.

CLOTILDE. — Les troupes ne rentrent donc pas aujourd'hui dans leurs garnisons ?

BERNARD. — Non. Les manœuvres dureront plusieurs jours et les soldats restent cantonnés chez l'habitant.

JEANNE, *battant des mains.* — Oh ! veine ! encore une bataille !

BERNARD, *souriant.* — Mâtin !... C'est la fille du plus pacifique des députés qui tient ce langage de Walkyrie !

CLOTILDE, *riant.* — La Walkyrie vient d'avoir une fameuse frousse !

JEANNE, *humiliée.* — Oh ! maman !

CLOTILDE. — Ce qui s'appelle une frousse !... *(A Bernard.)* Elle s'était mise en route pour aller au-devant de toi, et, à cent mètres de la maison, un bonhomme lui a demandé si elle n'était pas la fille de Bernard Prinson... Au lieu de répondre, elle a pris ses jambes à son cou, et nous avons assisté à un retour peu triomphal.

JEANNE. — S'il avait abordé maman, je voudrais bien savoir

quelle mine elle aurait fait... Ce « bonhomme »!... je défie de le regarder sans avoir peur.

BERNARD, *subitement frappé et attentif.* — Vieux, jeune?

JEANNE. — Il est si défait, on ne peut guère juger... Pas bien vieux, certainement.

BERNARD. — Après avoir demandé si tu étais ma fille, qu'a-t-il ajouté?

CLOTILDE, *riant.* — S'il a encore parlé, elle était déjà loin!... *(Un domestique paraît et fait signe à Clotilde.)* On annonce que le café est servi... Si vous voulez passer à la salle à manger... *(A Mathilde.)* Chère amie, vous devez mourir de faim, après une promenade si matinale!

MATHILDE. — Nullement. Nous avions déjeuné avant de partir, et, à présent que nous avons vu notre député en bonne santé, nous allons nous sauver... J'ai aussi des officiers à recevoir et il faut que je veille à leur installation... Je loge deux lieutenants qui, sans doute, auront des camarades dans le voisinage, et je compte inviter tout ce jeune monde à goûter vers quatre heures. Nous organiserons une petite sauterie. Ne manquez pas de venir.

CLOTILDE. — Nous acceptons avec le plus grand plaisir. *(Mathilde et Amélie serrent la main de Bernard. Clotilde reconduit les visiteurs jusque sur le perron. Bernard empêche Jeanne de les suivre.)*

BERNARD, *à Jeanne.* — Conduis mademoiselle Froment à la salle à manger et dis qu'on m'apporte mon café. Il faut que je parle à ta mère.

JEANNE, *à Hélène.* — Alors, partons toutes les deux. *(Hélène et Jeanne sortent. Au même instant, Clotilde revient.)*

SCÈNE VI

CLOTILDE, BERNARD.

BERNARD. — L'homme dont Jeanne a eu si peur, devine qui c'est!

CLOTILDE. — Qui?

BERNARD. — Michel.

CLOTILDE. — Ton frère?

BERNARD. — Oui.

CLOTILDE. — Qu'est-ce qui te le fait penser?

BERNARD. — Un mot que j'ai reçu hier, où il prévient de sa visite... C'est lui!

CLOTILDE. — Mais il avait juré de ne jamais reparaître en France!

BERNARD. — D'abord, il n'a rien juré de pareil, et puis, les serments, pour lui, tu sais...

CLOTILDE. — Pourtant, lorsqu'il est revenu d'Afrique, il était absolument à ta merci... Tu as dû en profiter pour garder barre sur lui.

BERNARD. — Qu'appelles-tu « garder barre »?...

CLOTILDE. — Nous étions convaincus de sa mort. Les journaux du monde entier avaient longuement décrit son supplice et compté les plaies de son cadavre. Un avis officiel du décès de ton frère t'avait permis d'hériter légalement de sa fortune. Qui te forçait à la lui rendre comme tu l'as fait? Rien. On ne doit rien à un cadavre. J'ai compris, lorsque nous avons décidé la restitution, que tu prenais en échange des garanties formelles.

BERNARD. — Tu as mal compris... Depuis deux ans, nous étions certains de la mort de mon frère, lorsqu'un nommé Renaud m'a écrit de Londres qu'il était ce frère, miraculeusement échappé à ses bourreaux à travers des périls sans nombre. Il racontait gaiement — car ce chourineur a toujours eu le mot pour rire — sa traversée comme chauffeur d'un paquebot, son retour en Angleterre, et sa lutte contre la faim pendant les premiers mois. On était en plein hiver, et il avait eu la chance de débarquer par une semaine de grosse neige et de se faire embaucher comme balayeur supplémentaire des rues. Au dégel, il était entré comme frotteur dans un bureau de la Cité, où, bientôt, grâce à son français, on lui avait donné une petite place de rédacteur... C'est alors que M. Renaud, infime employé dans une banque de Londres, m'a écrit, sans autre but, je le crois sincèrement, que de m'annoncer les bons tours qu'il avait joués à la mort... Il ne demandait rien, ne revendiquait rien... Il mettait tout son orgueil à faire sentir qu'à force d'endurance il était indépendant de tout, même du destin. A cette époque, ma situation politique commençait à grandir et n'avait pas trop souffert du déshonneur de Michel : celui-ci ayant payé sa trahison de sa vie, on était quittes... A tout prix, il fallait l'empêcher de ressusciter. J'ai versé au crédit de M. Renaud, à Londres, une somme équivalente à la fortune de feu mon frère. M. Renaud, touché du procédé, a répondu que Michel Prinson était mort... Note-le bien! il n'a pas fait serment de ne jamais reparaître en France. Michel mort, voilà tout.

CLOTILDE. — Comment ose-t-il se risquer en France? S'il se fait pincer, lui, un pirate, un assassin, un traître, c'est la guillotine.

BERNARD. — Nullement. Son crime, vieux de dix ans, est couvert par la prescription. C'est probablement ce qui lui donne la hardiesse de rentrer. Il peut aller et venir sans danger.

CLOTILDE. — Charmant!... Tout le danger est pour toi!

BERNARD, *souriant*. — Il en aurait bien un peu sa part si on le reconnaissait, car on le traiterait comme un chien enragé... Mais cela ne m'empêcherait pas d'être dans un joli pétrin... La présence

à mes côtés d'un pareil frère serait exploitée de la façon la plus perfide.

CLOTILDE. — D'autant plus que Michel arrive à un instant critique... Ton discours était une merveille... Je te félicite de tout cœur... Pourtant j'ai l'impression que tu as dépassé la mesure et que, dans ta situation particulière, il vaudrait mieux ne pas t'occuper de l'armée.

BERNARD. — A qui le dis-tu !... Je me suis fait l'apôtre de la paix, que le monde entier réclame, comme si ma circonscription ne gagnerait pas sa vie dans les préparatifs de guerre.

CLOTILDE. — Énorme gaffe, mon ami !...

BERNARD. — Eh ! sacré nom d'une pipe ! si l'on veut parvenir aux grandes situations, il faut savoir perdre un instant de vue son clocher... N'empêche que depuis lundi je reçois des avalanches de lettres et dépêches furibondes... Le plus terrible, c'est que presque toutes renferment le nom de Michel, juste au moment où il arrive.

CLOTILDE. — Tes correspondants s'inspirent d'un odieux article de *la Vigie*, dans lequel on remet en lumière l'histoire de ton frère.

BERNARD. — J'ai lu l'article... Enfin le mal est fait : tâchons d'y porter remède. J'ai déjà commencé... En passant par le bourg, je me suis arrêté à la mairie pour demander à loger un officier de haut grade...

CLOTILDE, *riant*. — Tu as demandé !... A madame Renty, tu disais qu'on t'a prévenu que tu logeais...

BERNARD. — Dame !... Elle n'a pas besoin d'être initiée à tous mes petits secrets. *(Un domestique apporte un plateau avec café, lait, petits pains et beurre. — Pendant le reste de la scène et la scène suivante, Bernard déjeune très lentement.)* Oui, j'ai demandé, et j'ai bien fait, car le greffier m'a donné l'assurance que, sans ma démarche, on ne nous envoyait personne... Enfin, nous avons le colonel !... Aucun des généraux ne couche à Jossigny. S'il y en avait un, il serait pour nous.

CLOTILDE. — Je connais un colonel qui va être joliment dorloté !... Pourvu que ton frère, en provoquant quelque esclandre, ne vienne pas tout gâter !... C'est qu'il court grand risque d'être reconnu. Au temps de sa splendeur, son portrait a paru dans tous les journaux. Sa figure était populaire... Et puis, que de gens l'ont vu ! Rien qu'à la réception organisée en son honneur lorsqu'il est revenu pour la première fois d'Afrique, des milliers de personnes étaient entassées dans la salle des fêtes du Trocadéro. Pendant tout l'après-midi, les regards ne se sont pas détachés de lui... C'est qu'il était intéressant, le coquin ! Te rappelles-tu ? lorsqu'il s'est presque trouvé mal d'émotion... De toutes les bouches féminines s'est échappé un petit cri de

tendresse. Ah ! il n'aurait pas trouvé beaucoup de cruelles, ce soir-là, dans Paris... Après avoir été tout un jour l'idole du pays, comment passerait-il longtemps inaperçu ?

BERNARD. — Jeanne vient de se trouver face à face avec lui ; l'a-t-elle reconnu ?... Je n'ai aucune appréhension à cet égard. Avec l'annonce de sa visite, il m'a envoyé sa photographie pour me rassurer, et, en effet, ce n'est plus lui.

CLOTILDE. — Oh ! montre sa photographie !

BERNARD. — Tout à l'heure : elle est dans ma valise... Mais voici le mot que j'ai reçu. *(Il tire de sa poche une enveloppe qu'il lui remet.)*

CLOTILDE. — Une carte !.,. Il n'en avait pas long à dire ! *(Regardant le timbre.)* De Genève... *(Sortant la carte de l'enveloppe et lisant :)* « M. Renaud, ayant à causer avec M. le député Prinson, se propose de passer les quinze premiers jours de juillet à Jossigny-sur-Mer, où il apprend par les journaux que la famille Prinson est établie. Il souhaite que ces quinze jours ne s'écoulent pas sans qu'il trouve l'occasion de rencontrer M. Prinson et aura l'honneur de se présenter plusieurs fois chez lui. Il se permet d'envoyer sa photographie, pour que M. Prinson soit bien convaincu que le visage de M. Renaud n'éveillera chez personne le souvenir d'une physionomie odieuse à tout bon Français. » Toujours le même cynisme !... Pourtant, le ton n'est pas menaçant. L'insistance qu'il met à s'appeler Renaud, le soin qu'il a de constater qu'il est méconnaissable, sont de bons signes... Mais enfin que veut-il ?

BERNARD. — Je n'en sais rien, mais ce qu'il veut, on sent qu'il vient l'exiger sans qu'aucun reste d'esprit de famille lui fasse battre le cœur à l'idée de nous revoir. A la lecture de ce billet, ma résolution d'accourir a été prise immédiatement : je n'ai pas voulu te laisser seule, même un jour, avec ce forban pour voisin... Et puis, ne sachant à quel saint me vouer, à tout hasard, j'ai emmené sa fille.

CLOTILDE. — Comment espères-tu ranimer un sentiment paternel qui n'a jamais existé ?

BERNARD. — J'espère tout autre chose. Sa fille, dont il n'a pas voulu lorsqu'elle était une charge, peut-être lui fera-t-il bon accueil au moment où elle devient une consolation. Pourquoi, si Michel souffre de la solitude, n'aurait-il pas l'idée de prendre avec lui cette créature gentille et bien élevée ?

CLOTILDE. — A quoi cela nous avancerait-il ?

BERNARD, *riant.* — D'abord, à nous débarrasser d'elle, et puis, dans des cas semblables, à moins craindre Michel. Un individu qui vit séparé de tout, hostile ou indifférent à tout, dans les circonstances critiques, on ne sait par où l'aborder. Vois quelle différence s'il arrivait accompagné d'Hélène ! Nous serions prévenus par elle de ce qu'il

médite. On pourrait négocier par son entremise, profiter de son influence... Au lieu d'avoir affaire à une espèce de démon, j'aurais devant moi un gredin plus ou moins pareil aux autres... Hein? quand j'hésitais à me charger d'Hélène!... Te rappelles-tu? J'aurais parfaitement pu m'en dispenser... Fille naturelle de mon frère, cela ne comptait pas... Mais le curé du village où la mère d'Hélène venait de mourir m'écrivait lettre sur lettre. Déjà il me comparait à Jean-Jacques mettant sa famille aux enfants trouvés... Ces histoires-là sont des mines à chantages... Un chef de démocratie doit pouvoir intervenir dans la discussion de sujets émouvants, tels que la recherche de la paternité, sans courir le risque d'interruptions désobligeantes. Un peu à contre-cœur, j'ai fait une bonne action, et m'en voilà récompensé puisque la présence d'Hélène est, jusqu'à un certain point, une sauvegarde.

CLOTILDE. — Ta bonne action, ne t'en vante pas trop! Depuis huit ans que cette petite est au pensionnat, l'as-tu seulement demandée trois fois au parloir?

BERNARD, *riant*. — C'est tout au plus.

CLOTILDE. — Quant à moi, je me serais volontiers occupé d'elle, mais tu me le défendais.

BERNARD. — Je considérais comme inutile et dangereux tout contact entre elle et les miens. Il faut cette menace d'un péril inconnu pour que je me décide à la mettre en rapport avec vous.

CLOTILDE. — Je voudrais éviter les bévues... Dis-moi... Elle ne se doute pas que Michel est son père?

BERNARD, *vivement*. — Diable, non!... Fais attention! Il sera temps de l'instruire, si Michel s'intéresse à elle. Encore, ce sera M. Renaud, et nullement Michel.

CLOTILDE. — Enfin, à propos de son origine, que croit-elle?

BERNARD. — Sa mère et elle abandonnées à l'époque de sa naissance par un père dont elle ignore le nom. De plus, je lui ai fait entendre que je veille sur son éducation, comme président d'une société protectrice de l'enfance.

CLOTILDE. — La jeune personne est assez jolie, mais sa physionomie a une expression de dureté. Son caractère ne doit pas toujours être commode... Ma foi, si elle est un peu revêche, cela s'explique fort bien, car elle n'a pas eu beaucoup à se louer de l'existence. Que doit-elle penser, en ce moment? Depuis huit ans, tu la laisses enfermée, et, voilà que tout d'un coup tu l'enlèves, tu l'installes dans une belle voiture, tu l'introduis dans une charmante villa: « C'est ici chez moi!... J'espère que vous y serez heureuse! Voici ma femme, ma fille!... » Quelle salade cela doit faire dans son esprit!... En route elle ne t'a pas questionné?

BERNARD. — C'est moi qui l'ai questionnée... Malgré mes préférences pour l'éducation laïque, j'avais tenu à la placer chez les sœurs, dans l'espoir qu'à la fin de ses études elle se ferait religieuse... Ces vocations-là ont parfois du bon...

CLOTILDE. — En ce moment, une vocation pareille irait contre ton projet de la colloquer à Michel.

BERNARD. — Aussi je ne désire plus le cloître... C'est précisément pour m'éclairer sur ses penchants que je l'ai habilement interrogée... Eh bien ! figure-toi qu'il y a deux ans, elle a réellement été tentée de prendre le voile... Mais le plus singulier, c'est qu'elle ne voulait pas entrer dans l'ordre auquel appartiennent les religieuses qui l'ont élevée.

CLOTILDE. — Quel ordre choisissait-elle ?

BERNARD. — Je n'en sais rien : nous causions en dînant, et un collègue de la Chambre, qui m'a demandé la permission de s'asseoir à notre table, a mis fin à l'entretien... La voici. Elle te répondra, si tu es curieuse. *(Entre Hélène accompagnée de Jeanne.)*

SCÈNE VII

CLOTILDE, BERNARD, HÉLÈNE, JEANNE.

JEANNE, *câline, allant à son père.* — Mon vieux papa, que je vous embrasse encore !... *(En se penchant sur son épaule, elle s'aperçoit que sa tasse de café est à peine entamée.)* Comment ! votre tasse est encore pleine ! Vous n'avez pas avalé trois bouchées ! C'était donc bien important, ce que vous aviez à dire ?... Voulez-vous que je fasse rapporter du café ? Le vôtre est froid.

BERNARD. — Laisse donc !... J'aurai fini dans un clin d'œil.

JEANNE. — D'abord, vous ne placerez plus un mot : j'ai trop de choses à vous raconter. *(Elle continue à lui parler bas.)*

CLOTILDE, *à Hélène.* — Si mon mari a négligé son déjeuner, c'est moi qui suis coupable... Je lui ai posé tant de questions !... Vous devinez sur qui ? Sur vous, oui, mademoiselle. Souvent, j'ai eu le désir de m'occuper de vous... je n'ai pas pu, mais l'intention y était. Croyez-le... Je serais heureuse de vous être utile... Pour cela, il faudrait d'abord vous connaître un peu... J'espère que vous aurez confiance en moi et que vous me direz tout.

HÉLÈNE. — Ce serait bien volontiers, mais que dire ?... Il n'existe pas un passé plus nul que le mien.

CLOTILDE. — Peut-être pas rempli d'événements... et encore !... je viens d'apprendre qu'il y a deux ans vous aviez envie d'entrer en religion. C'est un événement, cela, dans la vie d'une âme ! Étiez-vous vraiment décidée ?

HÉLÈNE. — Oui, presque...

CLOTILDE. — Naturellement, vous seriez devenue religieuse dans le couvent même où vous étiez élève ?

HÉLÈNE. — Non. Je voulais entrer chez les Petites Sœurs des Pauvres.

CLOTILDE. — Votre rêve, à dix-huit ans, était de soigner des vieillards infirmes ?...

HÉLÈNE. — Mon rêve ?... oh ! pas du tout !... ma volonté.

CLOTILDE. — Mais pourquoi ?

HÉLÈNE. — Je n'étais pas heureuse. J'avais perdu ma mère qui m'aimait profondément, et sa tendresse n'avait pas été remplacée... Personne autour de moi ne devinait à quel point j'étais seule... Alors, c'est très simple... Lorsqu'on ne peut pas être consolé soi-même, on éprouve le besoin de consoler les autres.

CLOTILDE. — Cela vous paraît simple ?

HÉLÈNE. — Il me semble... Être consolateur ou consolé réchauffe également le cœur.

CLOTILDE. — Vous avez abandonné votre projet... pourquoi ?

HÉLÈNE. — J'ai eu peur de ne pas persévérer toute ma vie... Je ne suis pas assez pieuse.

CLOTILDE. — Faut-il donc une piété phénoménale ?

HÉLÈNE. — Oui, dans certains cas... Tout arrive... Supposez que, parmi les vieillards confiés à mes soins, se soit un jour trouvé un ennemi à moi...

CLOTILDE. — Un ennemi !... Vous en avez donc ?...

HÉLÈNE. — Peut-être, madame.

CLOTILDE. — Vous n'en doutez pas, à en juger par votre ton... Quel mal vous a-t-on fait ?

HÉLÈNE. — Ma mère est morte épuisée de travail... Moi, j'ai grandi dans un cachot.

CLOTILDE, *embarrassée,* — Alors, c'est autour de vous qu'il faut chercher ?...

HÉLÈNE. — Oui, très près de moi...

CLOTILDE, *se croyant directement en cause.* — Ceux que vous accusez pourtant...

HÉLÈNE. — Je n'accuse qu'un seul... Tenez, je pense à mon père... Si je le reconnaissais, même accablé de maux, je ne pardonnerais pas. Une âme vraiment chrétienne parviendrait à l'aimer en Dieu.

BERNARD, *se levant.* — Allons !... me voilà lesté !... *(A Jeanne.)* Sonne pour qu'on emporte ce plateau. *(Jeanne va pousser un bouton électrique.)*

CLOTILDE, *à Jeanne.* — As-tu montré sa chambre à mademoiselle ?

JEANNE, *souriant à Hélène.* — Pas encore. Je vais la conduire.

CLOTILDE, *à Hélène.* — J'ai choisi pour vous une chambre d'où l'on découvre toute la rade... Je suppose qu'avant de venir ici vous n'aviez jamais vu la mer ?

HÉLÈNE. — Même ici, madame, je ne l'ai pas encore aperçue.

JEANNE, *riant.* — C'est vrai, d'où l'aurait-elle aperçue ?... Elle est arrivée en voiture par la ville, et, à table, elle tournait le dos à la fenêtre. *(Prenant d'un geste amical Hélène par le bras, elle l'entraîne dans la galerie, à droite.)* Regardez ! *(Hélène, muette d'admiration, contemple la mer qui scintille sous le gai soleil.)*

CLOTILDE. — Vous ne trouvez pas que c'est beau ?

HÉLÈNE. — Si.

JEANNE. — Vous attendiez-vous à cette immensité ?

HÉLÈNE. — Mes yeux ne sont pas habitués à un autre horizon que quatre murs : l'immensité n'y entre pas... J'ai à peine la sensation de voir... J'ai surtout la sensation de pouvoir... oui, de pouvoir glisser là-dessus pendant des jours et des jours...

BERNARD, *riant.* — Vous croyez qu'elle découvre la mer ?... Point !... Elle découvre la liberté !... *(Au même instant, Jeanne, très émue, montre du doigt un individu qui longe la grille du jardin,)*

JEANNE. — Papa !... Voilà celui qui m'a fait si peur !... Il examine la maison... *(Bernard se précipite pour voir celui qu'elle désigne.)* Là !... debout devant la grille !...

BERNARD, *après un rapide examen, rejoignant Clotilde, lui parle à mi-voix, pendant qu'Hélène et Jeanne continuent à observer les mouvements de l'intrus.* — C'est bien lui !... Laisse-nous !... Je garde, pour un instant, Hélène et Jeanne... A cause d'Hélène... La lui montrer... Qu'il sache que c'est sa fille.

JEANNE. — Il entre dans le jardin... Il nous a vues !... Il vient !

BERNARD, *d'un ton très calme.* — Eh ! qu'il vienne !... Je le connais... C'est un très brave homme !... *(Clotilde s'en va. Hélène et Jeanne se disposent à la suivre.)* Non ! vous deux, restez !... Et, s'il cherche à causer avec vous, au lieu de l'éviter, soyez gentilles et confiantes... Vous m'entendez, Hélène ? *(En prononçant les derniers mots, il ouvre la porte sur le perron et fait entrer Michel qui apparaît grand, gros, défiguré, affreux. — Son visage est masqué en partie par un large chapeau mou rabattu sur les yeux ; lorsqu'il a fait trois pas dans la pièce, il se découvre, et rien ne dissimule plus les cicatrices de son front.)*

SCÈNE VIII

BERNARD, JEANNE, HÉLÈNE, MICHEL.

MICHEL, *très jovial, sans tendre la main à Bernard, se présentant lui-même.* — C'est monsieur Renaud !... Bonjour !

BERNARD, *sans faire un pas vers lui, d'une voix blanche.* — Bonjour, monsieur Renaud; voici ma fille Jeanne.

MICHEL, *toujours du même ton réjoui.* — Ah! oui!... Elle n'en veut pas trop au gros butor qui lui a fait peur?... Dites donc, cette fois, pas moyen de se cacher!... Regardez-moi bien, mademoiselle Jeanne!... *(Elle le regarde dans le blanc des yeux.)* A la bonne heure!... Il y a progrès!... *(Se tournant vers Hélène.)* Et celle-ci.... a-t-elle aussi repris courage?... Ah! mais, il y a erreur!... *(A Jeanne.)* Ce n'est pas avec elle que vous étiez tantôt!

JEANNE. — En effet.

BERNARD, *avec importance.* — Je vous présente mademoiselle Hélène Froment.

MICHEL, *frappé d'un souvenir.* — Attendez donc!... Froment?... Je connais ça! J'ai déjà dû rencontrer mademoiselle. *(Hélène, naïvement, fait un geste négatif.)* Si, mademoiselle... Mais vous étiez si petite!... Vous n'avez pas pu vous former une opinion sur moi... *(A Bernard.)* J'ai une chance particulière : La famille au complet!... Il manque pourtant madame Prinson.

BERNARD, *interloqué.* — Ma femme se porte bien, merci!... *(Faisant signe à Jeanne d'emmener Hélène.)* Mes enfants, j'ai à causer avec monsieur Renaud. *(Hélène et Jeanne s'en vont, après avoir salué Michel.)*

SCÈNE IX

BERNARD, MICHEL, puis UN DOMESTIQUE.

BERNARD, *très ému.* — Toi, ici!

MICHEL, *goguenard.* — Allons, bon!... vous tutoyez monsieur Renaud!...

BERNARD. — Assez de comédie... Si tu veux causer, parle sérieusement.

MICHEL. — Tu as raison : les meilleures plaisanteries sont les plus courtes... A partir de maintenant, je redeviens Michel.

BERNARD, *inquiet.* — Rien qu'avec moi, cependant!

MICHEL. — Ah! ah! Renaud pour la galerie et Michel pour toi. Tu fais bien de préciser : sans cela, je te f... mon billet qu'à la première personne qui entrait...

BERNARD. — Oui ou non, viens-tu me créer des ennuis?

MICHEL, *très bon enfant.* — Penses-tu!... Quel plaisir aurais-je à te créer des ennuis?

BERNARD. — Tu as une façon de parler...

MICHEL. — Ne fais pas attention... Je ne suis plus habitué... c'est-à-dire, je reste des semaines, des mois, sans parler à personne, et, quand je trouve des gens qui m'écoutent, ce ne sont pas des

duchesses... Des ennuis!... Fichtre, non!... Tu es un trop brave homme!... J'arrive, et qui est-ce que je vois installée à ton foyer, traitée comme ta propre fille?... La mienne!... Celle que j'ai assez salement plaquée dans le temps avec sa mère... Donnes-tu également asile à la mère?

BERNARD. — Elle est morte.

MICHEL. — Fâcheux!... Cette femme m'avait aimé... J'aurais une expérience amusante à faire, si je rencontrais une ancienne bonne amie... Courir à elle, les bras ouverts, en criant : « Je suis ton Michel adoré!... » *(Riant à gorge deployée.)* Avec une gueule pareille, hein? qu'en dis-tu?

BERNARD, *révolté.* — Ce que je dis?... Écoute!... Lorsque tu m'as écrit d'Angleterre que tu étais sauvé, j'ai préféré ne pas répondre... Tu ne demandais pas de nouvelles, et, par une espèce de pitié, j'ai reculé devant celles que j'aurais eues à te donner. J'ai ouvert un crédit à monsieur Renaud, tu as accusé réception dans les termes que je souhaitais, nous en sommes restés là... Mais, devant ton impudence, c'est un besoin pour moi de te montrer le mal que tu as fait... Deux mois après que le récit de ta rébellion a été publié en Europe, notre mère est morte de chagrin... Oui, on peut l'affirmer, uniquement de chagrin, car sa santé était parfaite avant le désastre... Quant à notre père, c'est encore plus triste... Tu étais son préféré... Dès qu'il était question de ton avancement, de tes campagnes, de ta renommée, ses yeux brillaient!... Un jour, il est entré dans ma chambre pendant que j'écrivais et a étalé un journal devant moi. Son doigt m'indiquait un titre en grosses lettres : « Afrique centrale... Révolte d'un officier francais. » Alors, j'ai commencé l'affreux article dont chaque ligne révélait un crime. L'expédition commandée par Michel Prinson accusée d'atrocités : villages brûlés, femmes, enfants égorgés, prisonniers farcis d'une cartouche de dynamite qu'on faisait éclater. Une seconde expédition envoyée à la recherche de la colonne mal famée... Le récit de l'embuscade préparée par toi... Le massacre de tous les blancs!... La fin héroïque du colonel qui tombait sous les balles en criant une parole de pardon... Lorsque je suis arrivé au bout de la lecture, mon père m'a fait signe de ne rien ajouter. Il est sorti sans avoir ouvert la bouche. Jamais plus il n'a prononcé ton nom. Il a traîné pendant des mois avec une maladie noire. Un matin, on l'a trouvé inanimé dans son lit... Nous avons réussi à cacher qu'il avait pris du poison, mais c'est la vérité!... *(Long silence.)*

MICHEL. — Les pauvres vieux! Très triste!... Bah! Quand un fruit véreux tombe de l'arbre, est-ce que les fruits voisins s'en plaignent? Ils s'arrondissent d'autant mieux. Pourquoi les personnes sont-elles moins avisées?... Et d'ailleurs, puis-je être responsable de toutes les inepties qu'on a publiées sur moi?... Ainsi, les festins de

chair humaine : invention pure !... La vérité est que je goûtais souvent à la popote de mes noirs, comme c'était mon devoir de chef... Tu ne peux pas te figurer tout ce qui mijotait dans ce bouillon-là : du crocodile, du serpent, du perroquet... J'en retirais parfois des morceaux de singe... De loin, la forme aura pu tromper... Tiens, encore cette histoire de missionnaire et de trois religieuses qui dirigeaient une petite chrétienté à la limite du désert, et que j'aurais enlevés, trimbalés pendant des centaines de lieues, pour les abandonner dans la brousse après les plus ignobles traitements... Rien de plus faux... Le missionnaire, d'abord, je l'ai laissé parfaitement tranquille à son poste... Qu'est-ce que j'en aurais fait ?... Quant aux religieuses, elles ont été relâchées dès le lendemain et confiées à une caravane qui devait justement passer à côté de leur école... Tous mes actes ont été grossis, dénaturés à plaisir... J'admets qu'il y en a un : avoir tendu à ces gens le traquenard où ils ont péri... Ça, oui... C'était un sacré tour !... Et encore, il y aurait bien des choses à dire... *(S'interrompant.)* Voyons ! voyons !... Ma parole, je plaide !... Encore un peu je demanderais pardon !... Et toi qui te donnes des airs de juge !... Non, c'est trop farce !... J'ai nettoyé ces gens parce qu'ils venaient m'enlever le pouvoir, et, là-bas, le pouvoir vaut qu'on s'y cramponne... Commander en pays sauvage !... ah ! mes enfants ! voilà ce qui s'appelle avoir les atouts dans son jeu !... Être roi nègre et faire la fête au son du tam-tam !... Fumer sa pipe dans son harem comme un maquignon dans son écurie... une écurie où grouillent des femmes qui sont de beaux animaux effrontés et dociles, qu'on choisit, qu'on palpe, qu'on prend, qu'on laisse... Et la chasse !... Les tueries de zèbres et d'antilopes, la guerre aux lions, aux éléphants, aux gorilles et aux nègres, dans l'immensité des forêts dont on se sent le maître souverain... Imagine là dedans quelqu'un qui vient me déranger quand j'ai des fusils, prêts à partir... Ah ! le pauvre !

BERNARD. — Tu as tué tes parents et voilà comment tu accueilles le récit de leur mort !

MICHEL. — Je ne pleure ni père ni mère, parce que j'étais mort avant eux... On ne pleure pas devant une tombe, lorsqu'on est soi-même dans la tombe... Certes j'ai toujours été un mécréant, mais pas au point de n'avoir qu'un caillou à la place du cœur... Même à l'époque où je massacrais des femmes et des enfants, j'avais encore des heures d'attendrissement... Je puis t'indiquer à quelle minute précise tout ce qui était sensible en moi a été supprimé... Vois-tu, on peut dire du drapeau qu'il n'est qu'une loque... Loque tant que tu voudras, mais, à partir de l'instant où j'ai tiré sur elle, j'ai compris qu'il n'y avait plus pour moi ni parents ni amis nulle part sur cette terre : une façon d'être mort.

BERNARD. — Malgré moi, je te plains...

MICHEL. — Garde ta pitié : je n'en ai que faire!... Les morts ont un genre de bonheur qui remplace tout. Ils ont l'indépendance absolue. Je suis libre!... Pas libre comme un citoyen de pays à législation plus ou moins large : ma liberté est celle du paria qui ne respecte et ne ménage plus rien!... Sais-tu dans quelles circonstances bizarres j'ai eu la révélation première de l'ivresse que donne cette liberté-là?

BERNARD. — Tu viens de le dire... C'est lorsque tu as commandé le feu contre ton drapeau.

MICHEL. — Pas du tout!... Alors, je n'ai eu que l'impression d'une rupture complète avec la société. L'idée qu'une joie pouvait émaner de cette rupture n'est venue que beaucoup plus tard, et voici comment : tu n'ignores pas qu'après ma révolte j'ai continué pendant plusieurs semaines une existence de pacha ; jusqu'au jour où mes sujets, ne me sentant plus soutenu par la France, se sont, à leur tour, fâchés et m'ont massacré. Mais ils n'ont réussi qu'à moitié!... Des brutes qui vous hachent, et, lorsqu'ils vous ont couvert d'une bouillie sanglante où s'efface la forme humaine, ils croient l'homme anéanti... Mon cadavre est resté exposé pendant des heures au grand soleil sous un essaim de mouches. Le soir, je me suis traîné loin des cases. Durant des mois, j'ai vécu dans la brousse, errant la nuit, dormant le jour... Enfin, après avoir marché vers le nord, longtemps, longtemps, j'ai été surpris par un parti de Touaregs nomades et emmené captif... Pendant des jours, ils m'ont promené à travers les sables, attaché par le cou à la queue d'un chameau... Eh bien, c'est à ce moment-là que j'ai été pour la première fois ivre de liberté!... Oui, avec la corde au cou et le c.. pelé d'un chameau pour tout horizon... C'est que la liberté n'est pas au dehors, mais au dedans de nous-mêmes, et, en m'efforçant de suivre les vastes enjambées du chameau, je sentis naître en moi l'âme qui trouve son bonheur dans la solitude.

BERNARD, *ironique*. — Solitude relative!

MICHEL. — On est mille fois plus seul entre un Arabe qui vous cingle de coups de matraque et un chameau qui vous tire par brusques saccades, que perdu dans l'immensité du désert!... Depuis cette promenade, je n'ai guère cessé d'être aux prises avec de cruelles difficultés... A Londres, j'ai couché sous les ponts, le ventre creux, par un froid noir... J'étais joyeux!... Je le suis encore... Monsieur Renaud n'a pas de maîtresse : après avoir aimé celles qu'on viole, il aime, à présent, celles qu'on achète... Monsieur Renaud n'a pas d'amis... Monsieur Renaud n'a même pas de relations... Très peu de gens seraient capables de supporter la vie que mène monsieur Renaud... Les uns crèveraient de mélancolie... D'autres iraient s'enterrer dans

un couvent où, du moins, on dit : « Frère ! » à des moines... Moi, non seulement, je tiens le coup, mais je le tiens avec allégresse... Le fait qu'on devrait être écrasé et qu'on réagit avec une indomptable opiniâtreté, produit du bonheur !...

BERNARD, *ironique.* — Bonheur qui consiste à être fier de ne pas succomber à la peine.

MICHEL. — D'accord !... Je ne suis pas ce qu'on appelle heureux... Impassible serait plus juste.

BERNARD. — Impassible, toi !... Mais la passion éclate à chacun de tes mots !

MICHEL. — Où vois-tu la passion ?... J'arrive un peu nerveux à cause d'une rencontre...

BERNARD. — Qui t'a bouleversé, toi, l'homme impassible !... Qui as-tu rencontré ?...

MICHEL. — Probablement, la seule chose au monde qui puisse encore m'émouvoir !... Le village est rempli de troupes, et, au détour d'une rue, je me suis trouvé devant elle... elle, la loque tricolore !... J'ai pris par un autre chemin... Ah ! et puis zut !... ce n'est pas pour te raser avec des balivernes que j'ai fait le voyage.

BERNARD. — Tu n'es plus ni fils, ni frère, ni parent, ni ami ; tu es resté soldat !

MICHEL. — Non, merci !... Je ne puis songer sans dégoût à l'esclavage militaire... Tu ne comprends rien à mon trouble.

BERNARD. — Bien !... Parlons d'un autre sujet... Tu es venu pour me dire quelque chose : dis-le.

MICHEL. — Non, pas à présent... La question se pose mal, ou plutôt tu as eu tort de ne pas la poser dès mon premier pas dans cette maison... Je n'ai plus de famille, et tu m'as récité un boniment à l'usage de l'enfant prodigue !... plus de patrie, et tu m'as fait parler comme un conscrit... Mon esprit est ailleurs... Salut !... Je reviendrai... *(Entre Charles.)*

CHARLES. — Il y a là un planton venu à bicyclette. Il annonce que le colonel arrive pas loin derrière lui et sera ici dans un instant.

BERNARD, *à Charles.* — Dites à madame qu'elle peut descendre. *(Charles sort.)* C'est le colonel qui a son billet de logement chez nous... Si tu veux revenir cet après-midi, je serai à ta disposition quand tu voudras.

MICHEL. — Ça va... Es-tu libre vers trois heures ?

BERNARD. — Oui... J'entends Clotilde...

MICHEL. — Cela te contrarierait-il que je parle à ma belle-sœur ?... Bien entendu, si elle ne sait pas qui je suis.

BERNARD, *après avoir hésité.* — Elle te croit mort... Reste, si cela te convient. *(Clotilde entre, ayant changé de toilette.)*

SCÈNE X

BERNARD, MICHEL, CLOTILDE.

BERNARD, *à sa femme, avec un geste de vague présentation.* — Monsieur Renaud. *(Clotilde salue gauchement, très embarrassée.)*

MICHEL, *du ton le plus aimable.* — Je suis fixé à l'étranger depuis de longues années, et ce spectacle des manœuvres qui, pour tout le monde, est intéressant, l'est particulièrement pour moi... La vue des uniformes français me donne une sensation de nouveauté.

CLOTILDE. — Vous allez pouvoir contempler un uniforme de très près : nous attendons, d'un instant à l'autre, le colonel Hérouard.

MICHEL. — Hérouard!... Bigre!... Ce n'est pas le premier venu!

CLOTILDE. — Vous le connaissez?

MICHEL. — Personnellement, non : où aurais-je eu l'occasion de le rencontrer?... De réputation, qui ne le connaît?... Sa campagne au Soudan a été merveilleuse... C'est un brave!... *(Le son d'une musique lointaine arrive par bouffées.)*

BERNARD. — Écoutez!... Un régiment qui marche, musique en tête... Toutes les troupes n'ont pas encore pris leurs cantonnements. *(On entend le pas d'un cheval, qui s'arrête et piétine devant la grille, puis un bruit de voix.)* Eh! qu'est-ce que voici? *(Bernard et Clotilde vont tous deux à la porte vitrée.)*

CLOTILDE, *arrivée la première.* — Le colonel!...

BERNARD, *se précipitant derrière elle.* — A-t-il quelqu'un pour tenir son cheval?

CLOTILDE. — Oui, son ordonnance est là!... Sonne vite pour qu'on lui fasse voir l'écurie. *(Bernard court à un bouton électrique, à gauche, au premier plan.)* Le colonel ne sait où aller : montre-toi! *(Bernard, après avoir pressé sur la sonnerie, revient à pas précipités et sort sur le perron. — Pendant le commencement de la scène suivante, la musique militaire dont le bruit n'était d'abord perceptible que d'une manière intermittente, augmente peu à peu de sonorité. Au bout de quelques répliques, on distingue l'air qui est joué.)*

SCÈNE XI

BERNARD, MICHEL, CLOTILDE, HÉROUARD,
puis CHARLES, puis JEANNE, puis HÉLÈNE.

BERNARD, *au dehors, sur le perron, appelant.* — Par ici, mon colonel!...

CLOTILDE, *contre la porte, très affairée et sans se retourner, à Michel qui est adossé, les bras croisés, au vitrage, pas bien loin,*

derrière elle. — Une femme doit-elle dire : « Colonel », ou bien : « Mon colonel? »

MICHEL, *rudement.* — Je n'en sais rien. *(Une ombre passe sur le visage de Clotilde, mais elle redevient subitement très souriante et se poste sur le seuil de la porte, pendant que Bernard, au dehors, prodigue au colonel les phrases obligeantes.)*

CLOTILDE, *d'une voix hospitalière et compatissante.* — Colonel, venez!... il fait une chaleur dehors! *(Le colonel paraît, en grand uniforme. Il salue d'une façon très militaire, les talons réunis, puis serre la main que lui tend Clotilde. — Bernard entre derrière lui. — En même temps, Charles, venu de l'intérieur, s'arrête auprès de Bernard, attendant des ordres.)*

BERNARD, *à Charles.* — Qu'y a-t-il?

CHARLES. — Monsieur n'a pas sonné?

BERNARD. — C'est juste!... J'oubliais... Indiquez à l'ordonnance du colonel où se trouve l'écurie... *(Montrant le perron.)* Par là, vite!... *(Élevant la voix.)* Et recommandez qu'on ait bien soin du cheval!... *(Le domestique sort dans le jardin.)*

CLOTILDE. — Une si jolie bête!... Je la regardais tout à l'heure... Si fine, si... Des yeux de gazelle... Vous saurez, colonel, que j'ai la passion des choses guerrières. J'ai passé une partie de la nuit à cette fenêtre, avec ma fille. Nous ne pouvions pas nous arracher au spectacle de la bataille... De quel côté se trouvait votre régiment?

HÉROUARD. — Tenez, on voit fort bien d'ici l'endroit que nous avons défendu presque tout le temps. *(Il fait un pas vers la galerie vitrée et se trouve devant Michel. Il s'arrête, regarde le visage couturé de Michel, et s'incline.)*

CLOTILDE, *forcée de présenter Michel,— avec une répugnance visible.* — Monsieur Renaud... *(Michel rend au colonel un rapide salut : le colonel fait le geste de lui tendre la main, Clotilde passe vivement entre les deux hommes et entraîne le colonel jusqu'à la fenêtre.)* Où disiez-vous, mon colonel?...

HÉROUARD. — De trois à cinq heures du matin, mes tirailleurs ont été déployés derrière la haie de ce parc, à mi-côte, au-dessus de Jossigny... Vous voyez, à gauche de la grande maison blanche!... *(La musique militaire, qui depuis un instant ne se faisait plus entendre, éclate, à courte distance, jouant une marche entraînante.)*

BERNARD. — Par quel hasard un régiment ici?

HÉROUARD, *riant.* — Rassurez-vous, monsieur le député, vous n'avez que le colonel à loger. Mais lorsqu'on reçoit le colonel, on donne également hospitalité au drapeau. C'est une compagnie du 170[e] qui, musique en tête, escorte le drapeau jusqu'à votre maison. Demain, au départ, on viendra le reprendre avec le même cérémonial.

(Jeanne arrive en courant par la galerie vitrée, et, d'un bond, se trouve au milieu de la salle.)

JEANNE, *haletante.* — On apporte le drapeau... Le brosseur du colonel dit que... *(Elle s'aperçoit qu'elle est auprès du colonel lui-même et s'arrête confuse.)*

HÉROUARD, *souriant, s'incline devant elle.* — Madame votre mère assure que vous suivez avec ardeur les opérations militaires. Je constate qu'elle n'exagérait pas. Comme officier, permettez-moi de vous féliciter. *(Il lui tend la main, elle y met la sienne, et en quittant le colonel, se trouve auprès de son père.)*

JEANNE, *à Bernard, à mi-voix.* — Je ferais peut-être bien d'appeler mademoiselle Froment : elle regrettait de n'avoir pas assisté au combat de la nuit.

BERNARD. — Oui, c'est cela. Va. *(Jeanne repart, très vite. — La musique s'est rapprochée de plus en plus. Elle arrive devant la grille, où elle cesse brusquement de jouer. Jeanne revient, toute rouge et essoufflée, suivie d'Hélène.)*

JEANNE, *riant et montrant Hélène.* — Je l'ai rencontrée dans l'escalier. Elle ne comprenait rien à ce vacarme et cherchait une place pour voir prendre la maison d'assaut. *(Se dirigeant vers le perron.)* Est-ce qu'on peut regarder ?...

HÉROUARD. — Comment donc !... Je suis fier de vous présenter mes hommes... Regardez-moi quelle allure, après huit heures de marche !... *(En disant cela, le colonel fait passer Jeanne, puis Hélène, sur le perron. — Clotilde se dispose à les suivre. Dès qu'elle a jeté un regard au dehors, elle revient en toute hâte vers son mari.)*

CLOTILDE. — Il y a foule !... Toute la population est là... Montre-toi... Ce sera d'un excellent effet.

BERNARD. — Tout de suite... *(Regardant autour de lui.)* Un chapeau !... *(Très pressé, parcourant la pièce.)* Il faut un chapeau, vite !...

CLOTILDE, *cherchant avec lui.* — Je n'en vois pas... Qu'est-ce qui t'empêche d'y aller tête nue ? Ce n'est pas un temps à s'enrhumer.

BERNARD, *exaspéré.* Au diable les rhumes !... c'est pour saluer le drapeau !... *(Détachant les syllabes.)* Sa-lu-er le dra-peau !

MICHEL, *allant à lui.* — Voici le mien. *(Il lui tend son chapeau.)*

BERNARD, *le saisit fiévreusement.* — Ça ne fait rien... Merci !... *(Il se couvre et s'élance au dehors.)* — *(Pendant les répliques précédentes, on entendait confusément divers commandements militaires, les derniers plus distincts :* Arme sur l'épaule droite !... *Puis un silence, pendant que le capitaine salue de l'épée le drapeau qui fait face à la troupe. Alors, d'une voix nette et forte, retentit le comman-*

dement: Au drapeau ! *Clairons et tambours battent et sonnent. La musique joue. A la minute même où la glorieuse fanfare éclate, Bernard apparaît sur le perron... Il écarte les assistants, et, bien à la vue de la foule, on le voit enlever son chapeau d'un geste large et solennel, et tenir ce chapeau, le bras tendu à la hauteur de son visage, tout le temps que dure la musique. Elle se tait. Les honneurs sont rendus. Le porte-drapeau, escorté de deux sous-officiers, gravit les marches du perron. Au moment où il passe à côte de Bernard, celui-ci, d'une voix retentissante, s'écrie:* C'est l'orgueil de la France qui entre chez moi!... *Bravos de la foule. Cris nombreux de :* Vive l'armée!... Vive la France!... *Michel, pendant le salut au drapeau, est resté seul, à demi assis sur une table qui occupe le milieu de l'appartement, le dos tourné au perron, les bras croisés, le regard vague. A l'arrivée du porte-drapeau, il sursaute, se retourne et se trouve en présence du drapeau... L'officier qui le tient, indécis sur le chemin à prendre, encore éloigné des autres personnages qui se sont attardés à contempler la foule, s'adresse à Michel.)*

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE PORTE-DRAPEAU

LE PORTE-DRAPEAU, *à Michel.* — Pardon, monsieur!... La chambre du colonel... pour y aller, s'il vous plaît?...

MICHEL, *rudement.* — Je ne suis pas de la maison!

BERNARD, *vivement.* — Par ici!... On va vous conduire... *(Appelant.)* Jeanne!... Jeanne!... Montre à monsieur la chambre du colonel.

JEANNE. — Si vous voulez venir, monsieur... *(Elle s'éloigne, suivie du porte-drapeau.)*

HÉROUARD, *riant, à Jeanne qui disparaît.* — C'est pour la patrie, mademoiselle!... *(Michel, pendant que l'attention générale est fixée sur le drapeau qu'on emporte, s'élance comme un fou dans le jardin. Son départ n'est remarqué par aucun des assistants, excepté par Hélène, contre laquelle il se heurte dans sa précipitation. Pendant ce temps, le colonel explique :)* Le drapeau, dans une chambre, est un compagnon glorieux, mais encombrant, car nous avons des instructions qui recommandent de poser la hampe horizontalement sur deux dossiers de chaises, de manière que l'étoffe tombe verticalement, sans faire de plis... Tout cet appareil tient pas mal de place.

BERNARD. — Pourquoi ne pas le mettre debout, dans un coin, simplement?

HÉROUARD. — Par économie; pour qu'il dure le plus longtemps possible : la grande affaire est d'éviter les plis.

(Le porte-drapeau revient, traverse la salle sans rien dire, rejoint les deux sous-officiers restés près de la porte et sort avec eux. Aussitôt commandements militaires et départ de la troupe, dont le pas cadencé résonne.)

CLOTILDE, *à Bernard, à mi-voix.* — Je ne vois plus monsieur Renaud.

BERNARD. — Hein?... *(Regardant autour de lui.)* Parti!... Bah!... *(Montrant le chapeau qu'il tient encore à la main.)* Son chapeau!... *(Le donnant à Jeanne.)* Tiens, cours vite à l'office, et fais-le-lui porter par un homme à bicyclette.

CLOTILDE. — Mais s'il a passé par la falaise?...

BERNARD. Du tout. On le trouvera derrière les soldats.

HÉROUARD. — Vous parlez de monsieur Renaud?

BERNARD. — Oui... nous nous étonnions... Il a disparu!...

HÉROUARD, *brusquement.* — Qu'est-ce qu'il est?

BERNARD. — Mais... un vieux camarade... Il vient rarement.

HÉROUARD. — Pardonnez mon indiscrétion... Je n'en demande pas tant... Ancien officier, n'est-ce pas?

BERNARD, *très ennuyé.* — Lui!... Quelle idée!... C'est le plus pacifique des hommes!...

HÉROUARD. — Qui a reçu des balles en pleine figure!... S'il n'est pas ancien officier, il en a vraiment la dégaine!...

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE est assise dans la galerie. Elle tient un livre qu'elle ne lit pas et rêve en regardant la mer. MICHEL arrive par la gauche. Il s'approche d'Hélène sans faire de bruit.

Subitement, elle se rend compte qu'un homme est debout auprès d'elle et l'observe. Aussitôt, elle se lève avec un petit cri d'effroi et reconnaît Michel.

MICHEL. — Si peur que cela?

HÉLÈNE, *moitié riante, moitié suffoquée.* — Je ne m'attendais pas...

MICHEL, *avec flegme.* — Même quand on s'attend, ma hure ne rate pas son effet. *(Hélène veut s'éloigner.)* Eh bien! où allez-vous?

HÉLÈNE. — Prévenir monsieur Prinson que vous êtes là.

MICHEL. — Vous ne lui apprendrez rien... Je viens d'entrer dans le jardin par un côté où il n'y a pas de porte et, pendant que je franchissais la palissade, il m'observait d'une fenêtre au premier étage.

HÉLÈNE. — Alors, vous n'êtes pas venu par la grand'route ?

MICHEL. — Non, par la campagne : j'ai du temps à perdre. *(Un silence.)* Qu'a-t-on dit, ce matin, lorsqu'on a découvert que j'étais parti sans chapeau ?...

HÉLÈNE. — Sans chapeau ?

MICHEL. — Ah ! ah ! vous n'avez pas saisi le truc du chapeau ?... Alors, bien : c'est signe qu'on n'a guère pris garde à ma disparition subite.

HÉLÈNE. — Si, tout de même un peu... Le colonel a demandé si vous n'étiez pas un ancien officier.

MICHEL *marmotte entre ses dents.* — Ah ! il a l'œil, le b... ! *(Un silence.)* Qu'a-t-on répondu ?

HÉLÈNE. — « Non », naturellement.

MICHEL. — « Naturellement » m'amuse !... Pourquoi « naturellement » ?

HÉLÈNE. — J'ai parlé sans réfléchir, je vous assure !

MICHEL, *ironique.* — Je m'en doute !... Enfin, votre opinion sincère... Officier ? pas officier ?

HÉLÈNE. — Je suis entrée au couvent, il y a huit ans, à la mort de ma mère, j'en suis sortie pour la première fois hier soir : que puis-je connaître ?

MICHEL. — Huit ans de boîte, sans congés ni vacances ?...

HÉLÈNE. — Pas un jour !

MICHEL. — C'est assez coquet !... Pourquoi est-ce précisément hier qu'on vous a délivrée ? *(Hélène le regarde avec étonnement et ne répond pas).* Très bien !... je me mêle de ce qui ne me regarde pas, hein ?... *(S'animant.)* Et allez donc ! dites-le-moi en face ! J'aime assez qu'on m'envoie les choses à travers la figure.

HÉLÈNE. — En quoi puis-je vous intéresser ?

MICHEL. — Vous ne m'intéressez pas... *(Se frappant la poitrine.)* Un seul personnage au monde peut se vanter de m'occuper, et le renseignement que je demande peut lui être utile. Cela, vous vous en f... ?

HÉLÈNE. — Je serais heureuse de vous rendre service.

MICHEL. — Ah ! petite mademoiselle, voilà une bonne parole dont vous aurez tout de suite la récompense. Je vais vous faire un cadeau... un vrai cadeau, pour peu que vous ayez bec et ongles... Savez-vous que Bernard Prinson avait un frère ?

HÉLÈNE. — Oui.

MICHEL. — C'est votre mère, hein, qui vous l'a dit, quand vous étiez enfant?

HÉLÈNE. — Elle! non, jamais elle n'a parlé devant moi d'aucun Prinson, ni du député ni de l'autre... C'est la supérieure du couvent où j'ai été élevée. Une fois, elle m'a demandé si le député qui payait ma pension était parent d'un officier qui, après s'être révolté, a été massacré par ses complices. A ma mine, elle a constaté que j'ignorais de quoi il était question. Alors elle m'a tout raconté.

MICHEL. — Tout! En peu de mots, je pense!... Tout...! Oh! je voudrais les tenir dans la brousse, vos béguines qui terrorisent les petites filles avec des histoires de croquemitaine!... Oui, les tenir dans la brousse pour leur apprendre!... Enfin, vous savez en gros ce qu'il a fait, le frère de Bernard Prinson!... Eh bien, je suis ce frère! Je suis Michel Prinson! *(Il se tait, dans l'attente d'un geste de terreur ou de réprobation. Hélène, parfaitement calme, reste les yeux fixés sur lui.)* Un assassin! Pire qu'un assassin!... Que je dise mon nom, au bout du monde, n'importe où, chacun s'écartera comme d'un pestiféré... Vous ne comprenez pas à quel degré je suis tombé...

HÉLÈNE, *lentement.* — Au contraire, je comprends mieux que personne.

MICHEL. — Et vous m'écoutez, sage comme une image!... Je ne vous fais pas horreur?

HÉLÈNE. — Nullement! La révolte est, de tous les crimes, celui que j'excuse le plus.

MICHEL, *riant.* — Je ris parce que vous parlez de crimes avec l'aplomb d'un vieux magistrat... Dites donc, votre penchant pour la révolte, c'est effrayant!... Est-ce qu'au couvent vous aviez la tentation d'égorger les sœurs?

HÉLÈNE. — Oh! voyons!...

MICHEL. — Alors, qui détestez-vous?

HÉLÈNE. — Je ne sais pas... tout le monde.

MICHEL. — Vous voulez dire l'organisation de tout le monde : la société... Ce mot vous fait ouvrir de grands yeux! Parions que vos maîtresses ne s'en servaient pas souvent!

HÉLÈNE. — Jamais!... Oui! j'en veux beaucoup à votre société. Je lui dois d'avoir grandi en prison.

MICHEL. — Eh bien! grâce à moi, vous avez le moyen de n'y pas retourner. Je vous livre mon secret, avec tout pouvoir de le crier sur les toits... J'habite l'étranger... je m'appelle Renaud... je ne communique avec les humains qu'au café ou à la brasserie... encore, pas souvent!... Si une petite fille se met à raconter en France que Michel Prinson n'est pas mort, en quoi cela peut-il

troubler ma digestion?... Mon frère, lui, ne partage pas cette philosophie : c'est un politicien, donc un trembleur !... Il a l'idée du scandale qu'entraînerait ma résurrection... Si jamais vous avez envie de rendre plus attentifs ceux qui vous ont oubliée dans un pensionnat pendant huit ans, je vous en fournis le moyen... Gentil, pas vrai?... Hésiterez-vous encore à m'expliquer pourquoi c'est hier qu'on vous a délivrée de cette longue captivité, hier, et pas il y a deux mois ou dans huit jours?

HÉLÈNE. — Moi-même, j'y ai bien réfléchi : je ne déeouvre pas de motif. Une seule chose m'a frappée, c'est que M. Prinson m'a recommandé, ainsi qu'à sa fille, d'être très gentille et confiante avec vous. Il avait l'air de s'adresser particulièrement à moi.

MICHEL, *à lui-même.* — Parfait! parfait!

HÉLÈNE, *souriant.* — Vous voyez, j'obéis : je suis confiante!

MICHEL. — Et gentille! très gentille! *(Silence.)* Vous plaisiez-vous au couvent?

HÉLÈNE. — Non.

MICHEL. — Ma question est stupide. Vous avez prononcé le mot : « prison ». A part cela, vos maîtresses devaient être d'assez bonnes personnes.

HÉLÈNE. — Oui.

MICHEL. — Vous trouviez des camarades pour jouer, rire, au besoin vous disputer.

HÉLÈNE. — Pas toujours... Mes camarades avaient des familles... Moi, je vous l'ai dit, j'avais perdu ma mère. Quant à mon père, n'en parlons pas, cela vaut mieux!... Pendant les vacances, je restais seule.

MICHEL. — Alors, c'était l'ennui... le sombre ennui!

HÉLÈNE. — Oh! très sombre, surtout lorsque j'étais petite... Errer seule pendant six semaines dans l'immense école déserte, me semblait affreux! Ce temps, qui apportait tant de joie aux autres enfants, me faisait pleurer de tristesse... Lorsque je suis devenue plus grande, j'ai appris à vaincre un peu mieux l'ennui, mais je n'en ai pas été plus heureuse.

MICHEL. — Quel a été votre nouveau souci?

HÉLÈNE. — Je souffrais d'être élevée par charité.

MICHEL, *ironique.* — Pour la charité qu'on vous faisait!...

HÉLÈNE. — C'est probablement parce que je ne pouvais pas en être touchée qu'elle m'était insupportable! J'ai réussi à m'en débarrasser.

MICHEL. — Comment?

HÉLÈNE. — Lorsque avant de m'emmener, M. Prinson a voulu régler avec la supérieure le prix de ma pension, je lui ai dit froi-

dement : « Non, vous ne devez rien. Je suis d'âge à ne plus recevoir la charité. Depuis deux ans, je surveille les petites en échange de ce qu'on doit pour moi!... » C'était la vérité, et je m'étais promis un plaisir énorme, le jour où je la servirais...

MICHEL. — A-t-elle fait sensation?

HÉLÈNE. — Absolument pas... Votre frère a souri et a parlé d'autre chose.

MICHEL. — Le mufle!... Ce n'est pas vous faire un compliment, mais je ne puis m'empêcher de constater que nos caractères sont de même espèce... Pour ne devoir votre pain à personne, vous avez torché des marmots; moi, j'ai balayé les rues : deux besognes parentes... Bientôt, vous apprendrez à vos dépens que, lorsqu'on gagne son pain, c'est autre chose qui manque... Il faut conquérir son bonheur pouce par pouce... Quand je suis revenu d'Afrique, j'ai d'abord eu la préoccupation de ne pas mourir de faim, et puis, dame! il m'a fallu combattre l'ennui, tout comme un enfant perdu dans une grande école déserte!

HÉLÈNE. — Je connais une petite fille qui s'est penchée plus d'une fois à la fenêtre du dortoir, avec la tentation de se briser sur le pavé de la cour. Mais on lui faisait une telle peinture des flammes de l'enfer, que, sans y croire beaucoup, elle n'osait pas risquer une éternité de souffrances... Puisque nos caractères se ressemblent tant, vous devez avoir éprouvé la même chose?

MICHEL, *riant*. — A peu près!

HÉLÈNE. — Alors, à vous aussi, l'enfer donnait à réfléchir?

MICHEL. — Oh! moi, le diable ne me fait pas peur!... Non! chaque fois que j'ai été sur le point de me brûler la cervelle, ce qui m'a retenu, c'est une espèce d'espoir... Ne me demandez pas ce que j'attendais... Dans ma bouche, l'idée paraîtrait tout simplement folle... Pourtant elle me décidait à rester... Et alors, n'importe comment, je passais outre... Si je vous disais qu'un soir de Noël, où je me sentais particulièrement abandonné au milieu d'un peuple en fête, j'ai commandé pour mon dîner une omelette au rhum, non que j'aime particulièrement ce plat, mais cette petite flamme qui dansait sous mes yeux... cela vivait... cela tenait compagnie... On est idiot, quelquefois!

HÉLÈNE. — Je n'appelle pas cela être idiot!

MICHEL. — On ne l'est pas, c'est vrai, du moment que l'on se tire d'affaire!... Tenez, puisque vous comprenez le charme de cette petite flamme, je vais vous apprendre un autre moyen de se donner des camarades... On imagine des personnages et on écrit sous leur dictée. C'est ma grande ressource!... Ces gens-là parlent, agissent, aiment, se brouillent, se raccommodent sous mes yeux. Je m'incendie

de leurs passions intenses... Pendant des semaines, je pleure, je ris, je souffre, j'espère avec eux... C'est plus compliqué, plus ridicule que l'omelette : comme elle, cela tient compagnie...

HÉLÈNE. — Si vous écrivez pendant des semaines, à la fin vous devez avoir une vraie comédie?

MICHEL. — Non! je n'aurais ni l'art, ni la patience de venir à bout d'un travail pareil. Michel Prinson, joueur de guitare au clair de lune et montreur de marionnettes! Cela n'irait guère à mon genre de beauté! Il s'agit d'une amusette, rien de plus. J'ouvre la porte à des fantômes, et, pour me forcer à les écouter, je note leurs paroles. Peut-être que, si je disciplinais mes bonshommes, si j'essayais de les enfermer dans un drame, j'effaroucherais les derniers amis qui daignent encore me visiter... *(Un silence.)* Comment l'idée d'une comédie vous est-elle venue?

HÉLÈNE, *riant.* — Au couvent, j'étais actrice. Ainsi, le jour de Sainte-Sophie, patronne du pensionnat, on a représenté une pièce intitulée *le Fils du Prince*... Je faisais la sorcière, un rôle horrible qu'on n'avait pas voulu distribuer à une fille de parents riches.

MICHEL. — *Le Fils du Prince*! Ce doit être une ineptie noire!... Malgré cela, est-ce qu'on applaudissait?

HÉLÈNE. — Beaucoup!

MICHEL, *les yeux brillants.* — Hein? Quand vous acheviez vos tirades, et qu'un tonnerre d'applaudissements éclatait dans la salle... Ne sentiez-vous pas un petit pincement là... *(Il porte la main à son cœur.)*

HÉLÈNE. — Aucun tonnerre n'éclatait pour moi : on n'applaudit pas les personnages exécrés.

MICHEL. — Tant pis!... Vous perdiez l'occasion de faire connaissance avec la seule chose qui vaille la peine qu'on meure pour elle.

HÉLÈNE. — Quelle chose?... Vous en parlez comme si vous la connaissiez beaucoup?

MICHEL. — Mieux que connaître!... Je l'ai touchée... vraiment touchée!... C'était au retour de ma première campagne en Afrique... Dans les journaux, les revues, on ne craignait pas d'imprimer que j'avais le génie de la guerre... Sans argent, presque désavoué par mes chefs, avec des troupes à demi sauvages, j'avais découvert un monde nouveau... J'arrivais précédé d'une réputation de bravoure folle!... Pour me souhaiter la bienvenue, la Société de Géographie, d'accord avec le gouvernement, avait organisé une réception grandiose dans la salle des fêtes du Trocadéro. Le Président de la République était venu, et, autour de lui, des ministres, des généraux, des savants, des artistes... tout ce qui comptait dans le pays. Lorsque je suis entré, s'est fait un religieux silence... Ils voulaient voir!... Et,

tout à coup, ils ont vu sur l'estrade un jeune homme pâle, ayant au front la cicatrice qui est encore là... *(Il montre une raie blanche qui barre son sourcil.)* Seulement, elle était fraîche... elle brillait comme une cocarde rouge... Alors, de cette fournaise, où les fièvres brûlaient vers moi, s'est exhalé un mugissement formidable : mon nom! Sur ces milliers de bouches, rien que mon nom!... A ce moment, j'étais loin de la terre! Un aigle des grands sommets, l'aigle porteur de la foudre, avait fondu sur moi et m'emportait d'un prodigieux coup d'aile si haut que, sous mes yeux, la foule s'enfonçait dans un abîme d'où sortait toujours un nom : le mien! *(Hélène fond en larmes.)* Eh bien, quoi! vous pleurez?

HÉLÈNE. — Vous avez été cela, vous!...

MICHEL. — Oui, tel que vous me voyez... Et l'âme que j'avais ce jour-là, malgré ma déchéance, je la retrouve en moi.

HÉLÈNE, *sanglotant.* — Je le sens bien!... C'est ce qui me fait pleurer!

MICHEL. — Vraiment!

HÉLÈNE. — Je viens de comprendre à quel point vous êtes à plaindre.

MICHEL. — Un enchaîné! Un emmuré!

HÉLÈNE, *souriant au milieu de ses larmes.* — Un oiseau qui a volé dans les nuages et dont l'aile est brisée!

MICHEL. — Le diable m'emporte si je pensais qu'une créature s'attendrirait encore sur mon compte!...

HÉLÈNE. — Oh! croyez-le!

MICHEL. — Je puis donc, avant de mourir, partager l'émotion d'une autre personne!... être, pendant une minute, d'accord avec quelqu'un!... et cela, parce qu'il y a longtemps, j'ai touché à cette chose incomparable dont nous parlions!

HÉLÈNE. — Au moins, dites-moi son nom, à cette chose?

MICHEL. — Mais la gloire, petite cruche!...

HÉLÈNE. — La gloire!... Je me la représentais comme ayant existé à des époques fabuleuses... Au temps de César et d'Alexandre... Quant à m'imaginer qu'on la rencontrait dans la vie!... C'est la première fois que j'y pense!...

MICHEL. — A votre âge, j'étais déjà lancé à sa poursuite. C'est elle que je voyais briller au bout de mes longues randonnées en pays sauvage, et, le jour où un imprudent est venu se placer entre elle et moi, je l'ai écrasé!... Oui, c'est pour avoir voulu être trop grand que je suis tombé si bas... Mais rien ne prouve que je ne rebondirai pas très haut... Tenez, ma petite, vous demandiez pourquoi je ne me suis pas fait sauter la cervelle... Uniquement parce que j'ai entrepris de transformer mon ignominie en gloire. *(Montrant*

le bord de la mer, caché pour les spectateurs.) Voyez ces gens à nos pieds... si bas qu'ils ont l'air gros comme des rats... Ce sont des ramasseurs de moules, chercheurs d'épaves, mangeurs de poissons pourris ! Eh bien, en apparence, ils sont encore plus près que moi de la gloire... Malgré cela, je l'aurai ! *(Voyant son frère qui vient d'entrer dans la galerie vitrée et l'examine, ainsi que sa compagne, avec une vive curiosité.)* Voici mon illustre frère.

SCÈNE II

HÉLÈNE, MICHEL, BERNARD.

BERNARD. — Peut-on savoir de quoi vous parlez de si bon cœur ?

MICHEL, — Je donne à cette jeune fille une représentation : nous cherchions des recettes pour chasser l'ennui... je vante les charmes de la rêverie et je me réveille en train de rêver haut...

HÉLÈNE. — D'un si beau rêve !

BERNARD. — Allons, je n'arrive pas trop mal à propos, car, à mon tour, je viens offrir un moyen de se distraire... Hélène, ma femme vous fait dire qu'elle va goûter, avec ma fille, chez madame Renty. Les jeunes officiers du 170e seront là. On dansera. Ce sera très gai. Ces dames sont sur le point de partir : si vous avez envie de les accompagner, allez vite les rejoindre.

HÉLÈNE, *jetant un regard sur sa jupe.* — Avec ma robe du pensionnat, j'ai l'air de je ne sais pas quoi !

BERNARD. — On vous donnera le temps de changer, que diable !

HÉLÈNE. — Je n'ai rien d'autre à mettre.

BERNARD. — Si c'est cela qui vous gêne, ma fille vous prêtera tout ce qu'il faut pour se faire belle.

HÉLÈNE. — Franchement, je sortirais plutôt fagotée comme je suis... Mais je manque d'entrain et je reste...

MICHEL. — Seriez-vous timide ?

HÉLÈNE. — Laissez-moi le temps de m'habituer, et je serai, au contraire, très hardie... Aujourd'hui, je me sens encore un peu neuve. J'arriverais là-bas comme une chouette qu'on pousse hors de son creux d'arbre en plein soleil : elle se dandine d'une patte sur l'autre, en roulant de gros yeux.

BERNARD, *riant.* — Ce portrait vous ressemble étonnamment !

MICHEL. — Ce n'est pas au couvent que vous avez observé des chouettes ?

HÉLÈNE. — Non ; mes rencontres avec ces oiseaux remontent à l'époque où j'étais petite. Ma mère s'était retirée à la campagne, où

elle gagnait assez bien sa vie... C'était la couturière du village... Dans le grenier de la maison où nous logions, il y avait toujours des quantités de chouettes. Lorsque j'étais sage, pour ma récompense, on me conduisait les voir ; lorsque j'étais méchante, pour me punir, on m'enfermait avec elles.

BERNARD. — Comme ingéniosité, cela valait presque l'invention du ciel et de l'enfer... Mais pardon !... je vous scandalise !... une jeune fille élevée par des religieuses !...

HÉLÈNE. — Oh ! je ne suis pas une exaltée !

MICHEL, *riant, à Hélène.* — Ne grimpez donc pas à l'arbre ! N'ayant pas encore eu l'occasion de vous observer, il invente n'importe quoi pour vous délier la langue !

BERNARD. — Trop d'esprit, monsieur Renaud !...

HÉLÈNE, *riant de bon cœur et prête à battre des mains avec une joie d'enfant.* — Monsieur Renaud !... Vous lancez ce nom avec une conviction...

BERNARD. — Je ne lance pas... J'appelle Renaud « Renaud »... Pourquoi riez-vous encore ? *(Regardant Michel.)* Que sait-elle ?

HÉLÈNE. — Tout ! *(Montrant Michel.)* Il ne demande aucun secret : aussi j'éclate !

MICHEL. — Ah ! la mâtine !... pas pour deux liards de patience... Un genre que je connais !...

BERNARD, *à Michel.* — Toi... nous allons régler cette affaire-là tout de suite !

HÉLÈNE. — Voulez-vous que je m'en aille ?

BERNARD. — Restez, au contraire, pour le cas où l'on aurait besoin de vous. *(Montrant la galerie.)* Vous serez très bien là. Ce que j'ai à lui dire ne sera pas long. *(Hélène va s'installer dans la galerie. A peine s'est-elle éloignée que la conversation recommence entre les deux hommes.)* Ainsi, tu lui as révélé qui tu es ?

MICHEL. — Ma foi, oui.

BERNARD. — Est-ce avec l'intention de te charger d'elle ?

MICHEL. — Tu plaisantes !... Je lui ai raconté que je suis ton frère, en lui laissant ignorer qu'elle est ma fille.

BERNARD. — Juste ce qui pouvait me contrarier, sans te causer le moindre ennui... Décidément, tu m'apportes la guerre ?

MICHEL. — Oh ! pas du tout : tu vas en avoir la preuve, quand je te dirai le motif de mon voyage.

BERNARD. — Pourquoi lui apprendre ton vrai nom ?

MICHEL. — Pourquoi me mettre en sa présence ?

BERNARD. — Il fallait peut-être la chasser de ma maison pour te faire place ?

MICHEL. — Il suffisait de ne pas la retirer du couvent où elle était hier encore! Qu'est-ce qui t'a forcé à la prendre subitement chez toi? Les autres années, tu ne lui accordais pas une heure de vacances, et voilà que tu les fais commencer avant la distribution des prix!... Tu es si pressé de la mettre en chemin de fer que tu ne prends même pas le temps de lui acheter une robe.

BERNARD. — Donne-lui en donc, des robes, à ta fille!...

MICHEL. — Tu es charitable avec une telle perfection qu'on reste les mains dans les poches à te regarder vider les tiennes. Réponds à ma question... Qu'est-ce qui te talonnait si vivement? *(Un silence.)* Eh! dis-le donc, farceur!... mon retour!... Il y a certainement un rapport entre ma présence et l'arrivée d'Hélène.

BERNARD. — Et après?

MICHEL. — Après?... Je pourrais demander une explication... mais, bah!... si tu croyais me rouler c'est plutôt à toi-même que tu as joué un tour... Tu es un calculateur, toi, un homme qui ne livre rien au hasard!... Moi, je suis un impulsif, capable de mettre sa peau à la merci d'un inconnu, dont la figure lui plaît... Si j'ai bavardé, à qui la faute?... La petite m'a paru gentille et j'ai pris plaisir à la documenter!... Allons, tout cela n'est pas bien grave; seulement, ta façon de me flanquer ta demoiselle à la tête ne m'allait pas, et, lorsqu'on me pique, j'ai des réactions brutales.

BERNARD. — Voilà le grand mot lâché!... On pouvait croire que le charme de cette jeune fille t'avait arraché ton secret. Douce illusion!... Un rien te froisse, et, sans même vérifier si j'ai le plus petit tort envers toi, tu me donnes un gros souci... C'est ta manière!... Tu me traites comme autrefois tu as traité la France!

MICHEL. — Oui, mon vieux : je te fais cet honneur!... Toi, la France, une mouche qui me bourdonne autour du nez... du moment que c'est en dehors de moi... peuh!

BERNARD. — C'est monstrueux!

MICHEL. — Parfaitement, je suis un monstre!... Tu ne pouvais pas m'adresser un plus bel éloge!... Les monstres seuls ont la force de pousser l'égoïsme jusqu'à la grandeur. Ce sont des géants parmi les imbéciles et les lâches qui forment le troupeau humain.

BERNARD. — Pour toi, tout homme bon, ou simplement inoffensif, est donc imbécile ou lâche?

MICHEL. — C'est absolument cela.

BERNARD. — Que suis-je alors?

MICHEL. — Oh! certes pas un imbécile!... Ce matin, pendant que tu faisais tes courbettes au drapeau, j'avais envie de t'étrangler, parce que j'ai des idées particulières sur ce machin-là : je lui envoie des balles, mais je n'aime pas qu'on le blague!... Je me rappelais cette

phrase d'un journal de la localité, que j'ai lue hier en dînant à mon auberge : « Dans le discours de Bernard retentit l'écho des coups de fusil de Michel. » Ça, c'est envoyé!... Nous sommes, toi et moi, des gens qui tirent sur la patrie. L'un doucereux, l'autre féroce : deux monstres!...

BERNARD. — Rien qu'un, s'il te plaît... J'ai, en effet, tout ce qu'il faut pour être un monstre. L'audace, l'intelligence, un égoïsme envahissant et qui ne s'embarrasse pas de scrupules. Je fais mon chemin sans trop regarder aux moyens et mes discours flattent souvent le peuple aux dépens du bien public. Hier, à la tribune, je marchandais au drapeau ses défenseurs; ce matin, je le saluais très bas... C'était, il est vrai, avec le chapeau d'un traître et je trouvais cela d'une ironie délicieuse ou, du moins, qui m'a paru délicieuse, jusqu'au moment où le drapeau a pénétré chez moi, car alors j'ai rougi de n'être qu'un saltimbanque... Tu vois, je ne mâche pas les mots... Tu peux donc m'en croire si j'affirme que, malgré mes torts, je reste un citoyen utile, s'appliquant à de fécondes réformes, et dont l'action est, en somme, bienfaisante. Sais-tu pourquoi?... Simplement parce que je ne perds jamais de vue les vingt lignes que me consacreront les futurs historiens : je soigne ma page dans l'histoire de France.

MICHEL. — Je connais ça... Tu flaires la gloire!...

BERNARD. — Oui... La grande!... Celle d'après la mort!... La seule!...

MICHEL. — La seule, tu dis?...

BERNARD. — Les vivants n'ont que la popularité! On devient glorieux lorsqu'on n'est plus là pour le savoir!... Ainsi je ne crois pas à l'âme immortelle, et je travaille pour l'éternité!... Je méprise autant que toi la vile multitude, et je me laisse gouverner par l'opinion... Drôle de caractère, pour un homme qui se pique d'être positif!...

MICHEL. — Un instinct pareil ne s'explique pas. La gloire est belle et tu la veux, voilà tout!...

BERNARD. — Elle est belle!... Oui, cela suffit pour expliquer mon peu de logique... Toutes les fois que la nature a besoin qu'un individu sacrifie son bien-être aux intérêts de l'espèce, elle fait agir une beauté!... Par exemple, la beauté de la personne humaine, et alors les amants oublient, dans les bras l'un de l'autre, la paternité avec ses charges, la maternité avec ses douleurs, pour donner l'enfant à la race... Eh bien! la gloire, elle aussi, aide, par sa beauté, à protéger l'espèce.

MICHEL. — Contre qui?

BERNARD. — Contre les gens comme toi et moi. Tu m'as fait confesser que je serais un monstre si le désir de laisser une grande mémoire ne me rendait pas, sinon un brave homme, du moins un

homme utile... Ce que je dis de moi-même s'applique à tous les êtres supérieurement doués. Ils sont trop bien armés pour ne pas avoir la tentation d'opprimer les faibles. Sans la sublime inconséquence qui les anime à user leurs forces et à verser leur sang, au profit de la société, dans l'espoir que la postérité se souviendra d'eux, en place de grands hommes il n'y aurait que des bourreaux.

MICHEL. — Tu as raison. Avant d'être un bourreau, j'avais courageusement servi mon pays, non par dévouement, mais par amour de la gloire. Pourquoi, n'ayant jamais cessé de l'aimer, ne me suis-je pas maintenu à la hauteur où elle m'avait porté?...

BERNARD. — Tu es du nombre des scélérats, heureusement très rares, dont l'égoïsme est indomptable. Tant que le tien a été jeune, tu t'es laissé dominer par la griserie d'être fêté comme un héros. Mais, bien vite, l'égoïsme a repris le dessus. Tu es devenu pillard, assassin, meurtrier de tes parents, lâche séducteur, père sans entrailles... tu as brisé toutes les barrières, y compris la seule capable d'intimider un démon tel que toi... Oui, tu as culbuté jusqu'à la gloire!...

MICHEL. — Tu perds ton temps à ressasser mes crimes. *(Montrant Hélène.)* Cette fillette, en pleurant sur moi, vient de me placer devant eux d'une façon si poignante que je donnerais tout au monde pour qu'elle ne soit pas mon enfant!... Quant à toi, tu as gagné mon estime. Je le constate, non pour te flatter, — mon estime ne flatte pas! — mais pour me donner confiance. Tu n'es pas de ces illustres qui se gonflent d'un stupide contentement d'eux-mêmes. J'ai senti, dans ce que tu disais, passer une grande mélancolie. Tu vois ta renommée qui part d'un vol majestueux vers l'avenir lointain et tu es prisonnier de la courte existence... Bernard, nous sommes faits pour nous comprendre... Tu auras la gloire! Moi, je n'ai pas renoncé à elle...

BERNARD, *ironique.* — Répète un peu!

MICHEL. — Je veux conquérir la gloire!...

BERNARD. — Si un vaurien de ton espèce pouvait songer à elle, c'est pour le coup qu'il tomberait dans un véritable piège tendu par la nature à l'insoumis.

MICHEL. — Pourquoi « piège »?... Ah! oui... Être bon, serviable, utile pour l'amour d'une beauté que l'on n'étreint jamais, puisqu'elle nous tend les bras sur l'autre bord de la tombe!... C'est égal!... Certains vivants l'approchent parfois de si près, qu'ils ont le visage illuminé par le reflet de sa splendeur... Ne puis-je être un de ces vivants?

BERNARD. — Vivant ou mort, tu n'entreras jamais dans le cercle

de lumière éternelle... Tu es sans patrie et ce sont les patries qui font les grands hommes.

MICHEL. — Si j'essayais d'être un grand homme en me faisant une patrie?...

BERNARD. — Comment?

MICHEL, *tourné vers d'Hélène. Élevant la voix.* — Hé! la petite!... Vous avez entendu la moitié de mon rêve, écoutez l'autre!... *(Hélène rentre dans l'appartement et reste attentive à la conversation qui se poursuit entre les deux hommes.)* Toi, sache bien que j'ai fait le voyage exprès pour te dire ce que tu vas entendre. Si je parle à un sourd, l'existence est finie pour moi, je n'ai plus qu'à me tuer!... Que décideras-tu?...

BERNARD, *froidement.* — Voyons d'abord.

MICHEL. — Je suis retourné en Afrique... La contrée que j'ai parcourue côtoie les possessions françaises du Chari...

BERNARD. — Où t'es-tu procuré l'argent d'un pareil voyage?

MICHEL. — Je n'ai jamais touché, pour mes besoins personnels, à la fortune que tu m'as rendue. De petits emplois, modestement rétribués, m'ont permis de subsister tant bien que mal... Pendant ce temps, mon capital faisait boule de neige et atteignait une somme considérable... Cette somme, je l'ai divisée en deux parties inégales : la plus faible a payé le voyage dont nous parlons; avec l'autre, je me fais fort d'être, en quelques mois, le maître d'un vaste empire, voisin du territoire français... Alors, mon intention est de reprendre mon vrai nom et d'offrir ma conquête à la France.

BERNARD, *ironique.* — Tu ne nous avais pas habitués à tant d'abnégation.

MICHEL. — Ce n'est pas de l'abnégation!... Si je donne, j'attends quelque chose en retour.

BERNARD. — Quoi donc?

MICHEL. — Un triomphe sans précédent... Imagine l'entrée à Paris de celui qui mettra dans les mains de la France, comme un diamant au doigt d'une femme, un pays riche et très peuplé... Rappelle-toi la réception que l'on m'a faite autrefois, et pourtant je n'apportais que l'espoir d'une conquête... Tandis que là, j'offrirai!...

BERNARD. — Peste, mon gaillard, tu ne t'embêtes pas!... Et moi, quel sera mon rôle dans tout cela?

MICHEL. — Mon expédition n'est possible que si je puis faire venir, à travers le Congo français, d'énormes approvisionnements d'armes et de munitions. Je ne demande pas d'argent, mais il est de toute nécessité que j'obtienne, par ton crédit, la bienveillance de la France pour les manigances de monsieur Renaud.

BERNARD. — Bref, il s'agit tout simplement de recommencer, sous le nom de Renaud, l'aventure de Michel Prinson... Eh bien! non, je n'en suis pas!

MICHEL. — Tu ne peux pas être compromis... Un individu sans mission... un intrigant qu'on désavoue en cas d'échec... Obtiens seulement qu'on ferme les yeux... Aucun risque!... Tout est préparé... Plus de vingt rois nègres, dont je me suis fait des amis, n'attendent que mon arrivée pour...

BERNARD. — Tu perds ton temps!... Moi, t'envoyer là-bas!... C'est alors que je tirerais sur la patrie!

MICHEL. — Tu préfères me tuer?

BERNARD. — Oh! pas de sentiment... Restons-en là!

MICHEL. — Sache, au moins, où tu m'envoies. Je suis décidé à m'offrir au premier Buffalo Bill venu pour qu'il m'engage dans son cirque... En cela, j'imiterai Cronje, le général boer, qu'un barnum a exhibé pendant l'exposition de Saint-Louis... Tu peux compter sur un joli scandale!... On verra ton frère, au milieu d'une troupe de nègres tapis dans la brousse, guetter le pavillon français porté à travers le pays sauvage... On verra tout!...

BERNARD. — Cabot!... cabot!... cabot de sang et de boue!

MICHEL, *passant la main sur sa figure, à un endroit raviné par les cicatrices.* — Regarde!... Le fard des acteurs s'efface plus facilement que ceci...

BERNARD. — Il y a des cabots jusque sous le couperet de la guillotine, qui fait, elle aussi, de profondes entailles... Quelles raisons aurais-tu de commettre cette abomination? Cronje en avait une : la faim!... Mais toi?...

MICHEL. — Comprends donc que la vie dénuée de sensations violentes m'est impossible!... Ce que je demanderai au cirque, ce sont les huées de la foule que ma présence affolera, ce sont les engueulades, les imprécations, les coups et les dangers de mort... Je tiendrai tête!... Ce sera ma dernière bataille! Quelle jolie fin pour un traître: choisir pour instrument de son suicide la fureur de ceux-là mêmes qu'il a trahis!...

BERNARD. — Jamais, en France, l'autorité ne te laissera paraître en public... Ce serait une honte nationale!

MICHEL. — En Belgique, en Suisse, en Italie, n'importe où!... Je découvrirai bien un pays qui me permettra de recevoir le coup de grâce... Oui, même à l'étranger, j'espère qu'il se trouvera parmi les spectateurs un officier français pour prendre un revolver et me casser la tête.

BERNARD. — Je l'espère aussi!... *(Il s'en va brusquement.)*

SCÈNE III

HÉLÈNE, MICHEL.

MICHEL. — Vous l'entendez!... Et c'est mon frère!...

HÉLÈNE. — Le vilain homme!... Tâchez de l'oublier!... Écoutez-moi!... Je ne veux pas que vous alliez dans le cirque!... Je saurai bien vous en empêcher...

MICHEL. — Vous, ma pauvre enfant!...

HÉLÈNE. — Voyons!... Si vous n'étiez plus seul, cela vous rendrait-il le désir de vivre?...

MICHEL. — Ne plus être seul!... Qui donc me tiendrait compagnie?...

HÉLÈNE. — Moi!... Vous racontez que des fantômes viennent vous visiter et qu'ils vous aident à supporter la vie. Eh bien, ce n'est plus un fantôme, c'est une créature de chair et d'os qui frappe à votre porte... Donnez-moi l'hospitalité... Je vous consolerai mieux que vos pantins...

MICHEL. — Sous quel prétexte vous prendre chez moi... Que serez-vous?...

HÉLÈNE. — Votre fille!... Je suis ce qu'on appelle un enfant naturel... Le premier passant de bonne volonté est en droit de déclarer qu'il est mon père... Déclarez-le! J'aurai pour vous le même attachement que si j'étais votre vraie fille.

MICHEL. — Une idée pareille!... Qui vous l'a soufflée?...

HÉLÈNE. — Personne, je vous jure!

MICHEL. — C'est au couvent qu'on vous renseignait si bien sur le sort des enfants naturels?

HÉLÈNE. — Hélas! oui, au couvent!... Pas les religieuses!... Une élève qui venait du pays où j'avais habité avec ma mère savait que celle-ci n'était pas mariée... Pour m'insulter, la méchante gamine me prodiguait les éclaircissements... Dieu! qu'elle m'a fait souffrir!... Au moins j'ai appris que, s'il me plaît de choisir un père et s'il accepte, nous n'avons besoin du consentement de personne.

MICHEL. — Mais enfin, qu'est-ce qui vous donne tant de bonté pour moi?

HÉLÈNE. — Celle que vous avez pour moi... Jamais quelqu'un ne m'a parlé si gentiment que vous, le grand ravageur... Laissez-moi me montrer un peu reconnaissante.

MICHEL, *avec un rire amer.* — Oh! quelle trouvaille!... Vous, mon obligée!... Dites que je vous fais pitié!... Voilà le mot!... Pitié!... Non, ma petite, je ne mange pas de ce pain-là,..

HÉLÈNE. — Me prenez-vous pour une sainte qui se dévoue par charité?... Je vous admire, et je suis fière de vous sauver... Dès votre entrée dans cette maison, j'ai été frappée du mystère qui vous entourait et je n'ai pas cessé de vous observer... Tout ce que j'ai vu imposait le respect... Lorsque l'officier qui portait le drapeau vous a demandé son chemin, vous avez répondu : « Je ne suis pas de la maison !.... » d'un ton qui signifiait : « Je ne suis plus de ce monde !... » Puis vous m'avez heurté en vous sauvant, vos yeux étaient pleins de larmes... J'ignorais tout de vous; pourtant j'ai deviné à l'instant même que ce n'étaient pas des larmes de chagrin...

MICHEL. — Cela n'y ressemblait guère !... Ce drapeau-là, j'avais juré qu'il flotterait un jour sur mes futures conquêtes. Lorsqu'il m'est apparu, je me suis senti dans la peau d'un vainqueur... Je me voyais déjà revenant d'Afrique et porté en triomphe par les Parisiens : j'ai pleuré d'orgueil!...

HÉLÈNE. — Voilà qui est beau !... Pleurer d'orgueil, alors qu'à votre place un homme ordinaire ne saurait que se lamenter et gémir... Votre acharnement à poursuivre la gloire vous donne plus de grandeur que si vous possédiez la gloire, et, puisqu'il vous faut décidément renoncer à elle, je veux vous donner en affection de quoi la remplacer...

MICHEL. — Oh ! remplacer la gloire !...

HÉLÈNE. — J'exprime de mon mieux la pensée qui m'est venue pendant que vous décriviez le jeune homme pâle qu'un prodigieux coup d'aile emportait... En vous écoutant, je me figurais être parmi les gens qui vous acclamaient. C'est le souffle de leur amour qui vous lançait vers le ciel... Lorsque vous allez conquérir la gloire au fond des déserts, vous courez, sans le savoir, après la tendresse de l'humanité... Ne voyez-vous pas que ma tendresse est, en tout petit, ce que vous poursuivez jusqu'au bout du monde !

MICHEL. — Oui, j'ai pour la gloire une passion de désespéré !... La passion des gens qui se donnent pour se débarrasser d'eux-mêmes, qui s'éprennent d'une femme parce que son sourire promet l'oubli... Moi, dont les visages de femmes se détournent avec horreur, j'adore la gloire comme un sourire sur les lèvres de l'humanité !

HÉLÈNE. — Vous voyez bien que la gloire et l'amour ne font qu'un, et que mon affection arrive à point au moment où vos grands espoirs s'effondrent !...

MICHEL. — Je ne puis accepter... Vous ne savez pas ce que vous offrez... c'est trop !

HÉLÈNE. — Est-ce une raison pour n'en pas vouloir ?

MICHEL. — Oui, c'est une raison. Mon cœur de brute est encore capable de chérir... Voici la seconde fois que nous nous rencontrons,

et j'aurai de la peine à vous quitter : jugez s'il fallait rompre après une longue intimité !...

HÉLÈNE. — Pourquoi nous séparer ?

MICHEL. — Parce qu'un jour vous apprendrez peut-être ce que suis.

HÉLÈNE. — Que puis-je encore apprendre sur votre compte ? Je connais tous vos crimes.

MICHEL. — Tous, excepté celui qui vous révolterait le plus... Ah ! tant pis ! Je vais vous le dire. Vous me tournerez le dos, s'il vous est impossible de me pardonner.

HÉLÈNE. — Vous êtes drôle d'imaginer qu'un crime de plus va m'effaroucher... Vous me prenez pour un petit ange blanc qui s'évanouit devant une parole un peu vive... Ah ! non, alors !... Je parierais que bien des bandits n'ont pas l'âme aussi résolue que moi... Vous savez bien que je déteste la société qui ne me réserve que misère et que honte, la société complice de l'homme infâme que j'ai eu pour père.

MICHEL. — Celui-là, n'est-ce pas ? vous le verriez crever comme un chien à vos pieds, sans remuer le petit doigt pour le secourir.

HÉLÈNE. — Ma mère l'a presque maudit à son lit de mort, je le hais de toutes mes forces !... Parlons de vous...

MICHEL. — Au contraire, n'en parlons pas. Mon opinion est faite... Je ne dirai rien.

HÉLÈNE. — Comme vous voudrez, pourvu que vous acceptiez !... Puis-je vous appeler mon père ?

MICHEL. — Non certes !... J'abandonne tout espoir.

HÉLÈNE. — Mon offre vous fait entrevoir le salut, je le sens bien. Pourquoi la repoussez-vous ?... Est-ce mon caractère qui vous effraie ?

MICHEL. — Oui, mon enfant... On ne peut s'empêcher de sourire quand vous prétendez être ennemie de la société, pour quelques sentiments amers que vous nourrissez contre elle... Vous enchaîner à moi, en pleine jeunesse, à l'âge du bel avenir, serait une action coupable. Pour marcher la main dans la mienne, il faut être un réprouvé ! Si vous étiez tombée au fond du gouffre où je me débats, je dirais : « Soit !... Essayons, à nous deux, d'en sortir !... » Mais un gouffre pareil, n'y tombe pas qui veut !

HÉLÈNE. — Comment, vous n'acceptez pour amis que ceux qui tirent sur le drapeau ! C'est désespérant ! Malgré tout, je garde une lueur d'espoir !... Quand partez-vous ?

MICHEL. — Aujourd'hui même.

HÉLÈNE. — Non, je voudrais encore une fois causer avec vous. Un jour de plus, qu'est-ce que cela vous fait ? Venez demain matin.

MICHEL. — Ne serait-il pas possible de nous rencontrer ailleurs qu'ici ? Je préfère ne pas revoir mon frère.

HÉLÈNE. — Supportez, pour moi, ce petit ennui... Je tiens beaucoup à ce que notre entrevue ait lieu dans cette maison... Puis-je compter sur vous ?

MICHEL. — Oui, je viendrai. Ce sera pour vous dire adieu.

HÉLÈNE. — Je vous attends avant neuf heures.

MICHEL. — A merveille. Cela me permettra de prendre un train vers midi.

HÉLÈNE, *se disposant à sortir.* — Au revoir !... Jusqu'à demain, je serai très occupée.

MICHEL. — A quoi donc ?

HÉLÈNE. — A rouler dans le gouffre ! *(Ils se séparent.)*

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, CLOTILDE.

Bernard est occupé à parcourir des journaux. Entre Clotilde.

CLOTILDE. — Pas encore de nouvelles ?

BERNARD. — Non, rien... J'attends !... Voilà plus d'une demi-heure que j'ai envoyé Charles : il ne tardera pas à rentrer.

CLOTILDE. — Et nous apprendrons que Michel est parti.

BERNARD. — Je le souhaite, mais j'en doute.

CLOTILDE. — Tant pis !... S'il n'a pas pris un train hier soir, c'est signe que nous le reverrons aujourd'hui. Est-ce que tu sais où il loge ?

BERNARD. — Non. J'ai dit à Charles de s'adresser d'abord au *Cheval-Blanc.* C'est la seule auberge du village où l'on reçoive les journaux qui me sont hostiles, et Michel m'a cité un passage de *la Vigie* qu'il avait lue en dînant. *(Entre le domestique.)* Ah ! voici Charles.

SCÈNE II

BERNARD, CLOTILDE, UN DOMESTIQUE.

BERNARD, *au domestique.* — Vous avez fait ma commission ?

LE DOMESTIQUE. — J'arrive de Jossigny... M. Renaud a couché au *Cheval-Blanc.*

BERNARD. — On ne s'est pas douté que vous veniez de ma part?

LE DOMESTIQUE. — J'ai bien pris garde aux recommandations de monsieur... C'était facile!... Les patrons de l'auberge avaient autre chose à faire qu'à s'inquiéter de moi : la moitié du régiment est campée chez eux... J'ai fait causer le garçon... C'est lui qui porte les valises des voyageurs. Il est commandé pour aller au train de onze heures avec celle de M. Renaud.

BERNARD. — Bien, merci... Demandez si mademoiselle Froment est levée. Dès qu'elle sera prête, qu'on la prie de descendre ici.

LE DOMESTIQUE. — Oui, monsieur. *(Il sort.)*

SCÈNE III

BERNARD, CLOTILDE.

CLOTILDE. — Que veux-tu dire à Hélène?

BERNARD. — Je suis curieux de savoir ce qui s'est passé hier lorsque je l'ai laissée seule avec Michel. Leur entretien a duré vingt bonnes minutes. Après le départ de mon frère, je n'ai pas eu le temps de m'occuper d'elle. Il a fallu recevoir des électeurs jusqu'au dîner et, pendant la soirée, m'intéresser aux campagnes du colonel. Tout en écoutant ce brave homme, j'avais les yeux sur Hélène. Il m'a semblé qu'elle était très gaie.

CLOTILDE. — Oui, d'une humeur charmante.

BERNARD. — On ne m'ôtera pas de l'idée que mon frère prolonge son séjour à cause d'elle. Je m'en rendrai compte en la faisant causer. Dans le cas où Michel aurait mordu à l'hameçon, je pourrais sans doute, avec un bon conseil, précipiter les événements.

CLOTILDE. — A ta place, j'apprendrais carrément à Hélène que Michel est son père.

BERNARD. — Quelle maladresse!... Elle t'a dit qu'elle détestait ce père inconnu.

CLOTILDE. — Oui, mais elle est entraînée vers Michel... Je ne croirai jamais que l'attrait pour une personne risque d'être détruit par une aversion simplement raisonnée.

BERNARD. — Si elle pardonnait à Michel sans obtenir d'être emmenée par lui, nous resterions avec une parente... Des parentés de ce genre..., non!... *(Hélène entre, elle va serrer les mains de Clotilde et de Bernard.)*

SCÈNE IV

BERNARD, CLOTILDE, HÉLÈNE.

BERNARD, *gaiement, à Hélène.* — Déjà levée?...

HÉLÈNE. — Depuis longtemps. Contre mon habitude, j'ai mal dormi.

BERNARD. — Vous aviez assisté dans la journée à une scène pénible : cela vous a rendue nerveuse.

HÉLÈNE. — Probablement. Pourquoi êtes-vous si cruel envers un malheureux?

BERNARD. — On est cruel avec les tigres.

HÉLÈNE. — Moi, une enfant, je l'ai apprivoisé en un clin d'œil...

BERNARD. — C'est vrai. Quand je suis venu vous rejoindre, vous paraissiez tous deux fort bons amis. Soyez fière de posséder à ce point l'art de dompter les monstres. Je n'ai pas la même chance. A-t-il été assez odieux avec sa menace d'aller se faire écharper dans un cirque pour se venger de mon refus!

HÉLÈNE. — Il ne se venge pas!... Il va dans le cirque pour voir fondre sur lui des milliers d'hommes ivres de fureur. Seul contre tous, calme et dédaigneux devant la meute hurlante, il sera superbe!... Des cris d'enthousiasme éclateront parmi ses assassins. Au moment de mourir, il aura la sensation d'être un héros!...

BERNARD. — Quels besoins a-t-il de terminer en beauté une existence particulièrement laide?

HÉLÈNE. — Son existence n'est pas laide!... Il a mérité la colère dont on l'accable, mais sous le poids de cette colère il se redresse avec une admirable énergie... Je vais dire une chose pour laquelle il serait capable de me battre s'il m'entendait : ne trouvez-vous pas qu'avec ses airs de vouloir planer sur tout un peuple, il tombe aux genoux de ce peuple?... Pendant qu'il promettait de conquérir un royaume à la France, j'avais l'impression qu'il demandait pardon à sa patrie.

BERNARD. — Sans s'humilier!...

HÉLÈNE. — S'il s'humiliait, ce serait moins touchant. Témoigner l'ardent désir d'entendre glorifier son nom, n'est-ce pas avouer à quel point il souffre d'être détesté?...

BERNARD. — Évidemment, son ambition désespérée est d'une beauté navrante. Par malheur, nous ne pouvons rien.

HÉLÈNE. — Vous peut-être, mais moi.....

BERNARD. — Vous voyez un moyen de lui venir en aide?...

HÉLÈNE. — Oui, un moyen très simple.

BERNARD. — Lequel?...

HÉLÈNE. — Vous avez entendu qu'à une certaine époque j'avais envie d'entrer chez les Petites Sœurs des Pauvres, ce qui consiste à être servante des vieillards infirmes. J'ai renoncé parce que je n'avais pas assez de charité chrétienne pour aimer des créatures plus ou moins repoussantes... Mais votre frère... je n'aurais pas grand mérite à m'attacher à lui... Je lui rendrais la vie si douce qu'il oublierait ses rêves... Mon idée est peut-être folle... Qu'en pensez-vous?...

BERNARD. — Mademoiselle Hélène, une idée romanesque n'est pas toujours folle. La vôtre est excellente : je l'approuve infiniment. Se créer des devoirs, c'est le secret d'embellir la vie!... Je ne vois qu'une objection : sous quel prétexte viendrez-vous au secours de Michel qui n'est pas un vieillard infirme?

HÉLÈNE. — Les plaies de l'âme saignent comme les autres.

BERNARD. — Oui, mais en dedans.

HÉLÈNE. — Il m'a découvert les siennes. Le plus difficile est fait.

BERNARD, *corrigeant.* — Reste à faire... A quel titre vous installerez-vous auprès de cet homme qui n'est ni vieillard ni malade... Infirmière?... Sœur de charité?... Rien ne va!...

HÉLÈNE. — Une chose va : je serai sa fille!...

BERNARD. — Bravo!... Vous avez trouvé!...

CLOTILDE, *se jetant au cou d'Hélène.* — Que je vous embrasse!... C'est gentil tout plein!...

BERNARD. — Il s'agit maintenant de préparer Michel avec prudence.

HÉLÈNE. — Est-ce qu'on va chercher midi à quatorze heures devant un homme qui n'a plus qu'à se tuer?... Je lui ai offert d'être sa fille.

BERNARD. — Comment, offert!...

HÉLÈNE. — Oui... Vous nous aviez à peine quittés... Quand je disais que le plus difficile est fait!...

BERNARD. — Qu'a-t-il répondu?

HÉLÈNE. — Qu'il n'acceptait pas.

BERNARD. — Alors tout est fini?...

HÉLÈNE, *embarrassée.* — Non pas!... J'ai bon espoir!...

BERNARD. — Il a demandé le temps de réfléchir?...

HÉLÈNE, *s'emparant de cette idée.* — C'est cela... de réfléchir... Ce matin j'aurai la réponse.

BERNARD. — Ah! vous attendez sa visite?

HÉLÈNE. — Oui, voici bientôt l'heure.

BERNARD. — Eh bien, vous le verrez... On me prévient qu'il est encore dans le pays.

HÉLÈNE. — Je le savais. Ce matin, je l'ai aperçu de ma fenêtre... Il a fait plusieurs fois le tour du jardin.

BERNARD. — Que cherchait-il?...

HÉLÈNE. — Moi, sans doute.

BERNARD. — Pourquoi n'êtes-vous pas allé le rejoindre?... C'était une occasion d'en finir...

HÉLÈNE. — Je n'avais pas achevé de m'habiller.

BERNARD. — Bah! dans des cas pareils, on n'y regarde pas de si

près... *(S'interrompant.)* Hein?... On marche dans le jardin... *(Se précipitant au vitrage.)* C'est Michel... Il a l'air indécis... Le voilà qui s'arrête... Là!... Il s'assoit sur un banc... *(A Hélène.)* Nous allons filer discrètement... Appelez-le...

HÉLÈNE, *vivement.* — Non! non!... Je ne veux pas le voir en ce moment.

BERNARD. — Pourquoi?

HÉLÈNE. — On va venir chercher le drapeau... Nous ne serions pas tranquilles... Je préfère ne lui parler qu'après la cérémonie... Retenez-le!... Je me sauve!... *(Elle sort.)*

SCÈNE V

BERNARD, CLOTILDE.

CLOTILDE. — L'étrange fille!...

BERNARD. — Elle aurait mille fois le temps d'apprendre la décision de Michel avant qu'on emporte le drapeau. Tiens!... Veux-tu mon opinion?... Elle ne dit pas la vérité, ou, du moins, nous cache un détail important... *(Regardant au dehors.)* Ah! Michel se lève!... Il avance lentement. *(Clotilde applique sa figure au vitrage.)* Prends garde!... Ne te laisse pas voir... Il examine toutes les fenêtres.

CLOTILDE. — Il paraît fatigué... Comme il s'est cassé depuis hier!...

BERNARD. — S'il entre, reçois-le...

CLOTILDE. — Tu es bon!...

BERNARD. — Après ce qui s'est passé, je ne puis plus causer avec lui... Dans son intérêt même, il faut couper court à toute discussion, pour qu'il reporte ses espérances du côté de sa fille.

CLOTILDE. — Si je reste avec lui, envoie-moi du renfort : Jeanne, le colonel, qui tu pourras...

BERNARD. — Je monte chercher le colonel et je reviens avec lui. Du moment qu'un étranger sera là, je ne crains rien.

CLOTILDE. — Il se décide : le voici! *(Elle recule dans l'appartement, s'assied devant une table, prend un journal et se compose une attitude.)*

BERNARD, *gagnant la porte.* — Débrouille-toi!... *(Il sort.)*

SCÈNE VI

CLOTILDE, MICHEL.

Michel entre. Il fait quelques pas dans la direction de Clotilde, et ne parle qu'après s'être assuré qu'elle est bien seule.

MICHEL. — Bonjour, Clotilde... Reconnaissez-moi... je suis votre

beau-frère... Autrefois, vous m'avez toujours traité avec amitié... Secourez-moi... Priez votre mari pour moi... Ce que je réclame n'est pas dangereux. Je tâche de reconquérir un nom... Sauvez votre vieux Michel !

CLOTILDE, *d'abord saisie, reprend son sang-froid et répond d'un ton glacé.* — Monsieur Renaud, mon beau-frère est mort depuis longtemps... Ne parlons plus de lui...

MICHEL, *éclatant d'un rire qui est presque un sanglot.* — Ha! ha! ha!... Très joli!... Une farce vraiment drôle!... Elle vaut le voyage!... Adieu, madame... *(Il fait un tour sur lui-même, étourdi, voulant sortir, puis il se redresse avec un violent effort et revient à Clotilde.)* Suis-je distrait!... J'oubliais le plus important... Je voudrais dire deux mots à cette petite... l'orpheline... Ha! ha! ha!... orpheline de père et de mère!

CLOTILDE. — Vous la verrez, monsieur Renaud... *(Entrent Hérouard, Bernard, Jeanne.)*

SCÈNE VII

CLOTILDE, MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, JEANNE.

CLOTILDE, *au colonel, qui vient lui serrer la main.* — Déjà sanglé, éperonné, botté, colonel !...

HÉROUARD. — Eh ! oui, madame : on va me réclamer bientôt.

CLOTILDE. — Vous n'avez pas été trop à l'étroit dans votre chambre? J'ai un remords de vous l'avoir donnée... Elle n'est pas très grande, et, ce matin, en me réveillant, je me suis souvenu de vos explications au sujet du drapeau... Un camarade encombrant, avez-vous dit...

HÉROUARD. — Trop aimable de vous inquiéter pour si peu... J'ai occupé toute la place à moi seul. Le porte-drapeau, apprenant que la chambre voisine n'était pas habitée, y a déposé le drapeau.

CLOTILDE. — C'est vrai!... la chambre bleue, entre celle de mademoiselle Froment et la vôtre... Comment n'y avais-je pas songé?

BERNARD, *à Clotilde.* — Dites donc, ma femme, l'heure avance; il est temps d'offrir à déjeuner au colonel.

CLOTILDE, *haussant les épaules.* — Sois sûr, mon ami, que j'y ai pensé depuis longtemps.

HÉROUARD. — Cher député, on m'a gâté ! J'ai déjeuné au saut du lit. Me voilà prêt à recevoir mes hommes.

MICHEL. — Je suis étonné que vous alliez si tard à la manœuvre.

HÉROUARD. — Pardon, monsieur Renaud, je ne vous voyais pas... Il n'y a pas manœuvre aujourd'hui... Nous changeons de cantonnement. Comme la chaleur est très supportable, j'ai décidé

qu'on ferait grasse matinée... Et mes gaillards en prennent à leur aise... *(Tirant sa montre.)* Ils doivent être ici dans deux minutes, et rien ne s'annonce encore... Ça s'appelle heure militaire !... Vous qui sortez de Jossigny, donnez-moi des nouvelles... Est-ce que le régiment se dispose à partir ?...

MICHEL. — Je n'arrive pas du village... Depuis le point du jour, je me promène.

HÉROUARD. — N'est-ce pas vous que j'ai aperçu de ma fenêtre, rôdant sur le haut de la falaise, de l'autre côté du jardin ?

MICHEL. — Cela se peut ! J'étais en avance, et, depuis un bon moment, je flâne aux environs.

HÉROUARD, *s'approchant de Michel.* — Je vous avertis que votre pantalon est déchiré... là... contre le genou.

MICHEL, *après avoir examiné.* — C'est en passant par-dessus la barrière du jardin... je me suis accroché.

HÉROUARD. — Vous n'êtes pas entré par la grille ?

BERNARD. — Est-ce que les portes sont faites pour lui ?... Hier déjà, il est entré dans le jardin comme un voleur...

MICHEL, *montrant Hélène qui entre.* — Et voici une jeune fille à laquelle ma présence inopinée a causé une peur bleue... Elle lisait tranquillement et, tout à coup, me voit devant elle.....

SCÈNE VIII

CLOTILDE, MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, JEANNE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *interrompant Michel.* — Non, monsieur, je n'ai pas eu de peur bleue... Un mouvement nerveux n'est pas de la peur... *(Riant d'un rire un peu forcé.)* Si vous me prenez pour une poule mouillée, vous tombez mal !... Je suis très résolue et le prouverai tôt ou tard.

HÉROUARD, *riant.* — Vous le prouvez à l'instant même.

JEANNE, *à Hélène.* — Monsieur Renaud est très fier, chaque fois qu'il met en fuite une jeune fille... Je ne suis pas fâchée qu'il trouve enfin à qui parler.

MICHEL, *avec une gaieté fébrile sous laquelle perce le désespoir.* — *(A Hélène.)* Vous aussi contre moi !... *(A Jeanne.)* Et puis vous !... *(Regardant vers Clotilde.)* Qui encore ?... A qui le tour ?...

HÉROUARD, *à Hélène.* — Mademoiselle, vous n'avez le droit d'attaquer personne... Hier votre conduite a été navrante : vous aimez mieux vous tourner les pouces, que danser avec mes officiers !... C'est à dégoûter du métier militaire !...

JEANNE. — Et moi, qui ai valsé toute la journée, je ne comp-

tais donc pas ?... Pourtant, ils n'avaient pas l'air si dégoûtés que cela, vos lieutenants !.....

HÉROUARD, *riant.* — Ah ! permettez, mademoiselle, vous déplacez la question... *(Pendant qu'Hérouard s'efforce d'atténuer sa maladresse, Bernard s'approche de sa femme et cause avec elle à mi-voix.)*

BERNARD. — Eh bien ?...

CLOTILDE. — Quelle affaire !... Il s'est presque jeté à mes pieds...

BERNARD. — Le grand jeu, alors ?

CLOTILDE. — Oui... « Clotilde !... Ma belle-sœur !... Votre vieux Michel !... » Tout le tremblement !.....

BERNARD. — Tu n'as pas faibli ?...

CLOTILDE. — Michel mort... Je m'en suis tenue là, non sans peine, car il faisait pitié... *(Montrant le groupe, où l'on discute gaiement.)* Maintenant encore je lis dans ses regards une véritable angoisse... Retourne près d'eux, et prépare le colonel à nous quitter le plus tôt possible... Pour Michel, j'ai hâte qu'on en finisse.

BERNARD. — Si tu t'en allais, il se sentirait plus à l'aise.

CLOTILDE. — Et moi donc ! *(Haut.)* Jeanne, m'accompagnes-tu jusqu'à la route ? Nous verrons de loin si les soldats montent la côte ?

JEANNE. — Oui, et je reviens au galop les annoncer au colonel. *(Elle s'éloigne.)*

HÉROUARD, *la suivant des yeux.* — Me voilà pourvu d'un gracieux petit aide de camp !... *(Clotilde et Jeanne sortent dans le jardin.)*

SCÈNE IX

MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, HÉLÈNE.

BERNARD. — Gracieux, non !... je le regarde comme un oiseau de mauvais augure, puisqu'il vous apportera le signal du départ.

HÉROUARD. — Vraiment ! Je puis espérer que ma présence n'a pas été trop importune ?

BERNARD, *protestant.* — Oh ! colonel !

HÉROUARD. — Dame !... L'hôte inattendu qu'on accepte par devoir...

BERNARD, *interrompant.* — C'est très vilain de nous prêter des sentiments pareils... Nous vous regretterons beaucoup... Sachez-le, colonel, votre séjour dans cette maison marquera une date dans ma vie... Jusqu'à ce jour, je me figurais que les vieilles formules du

patriotisme ne conviennent plus qu'aux esprits peu cultivés. Ce matin, lorsque je suis sorti pour saluer le drapeau, je faisais une concession aux préjugés de mes électeurs, mais je n'étais pas aussi pénétré de respect que l'indiquait mon attitude. Eh bien ! au moment où le drapeau s'est avancé, j'ai eu l'impression que l'officier, en saluant de l'épée, offrait sa vie et celle de ses soldats et que le drapeau acceptait !... Mieux encore !... Quand le drapeau a passé devant moi pour franchir cette porte, je me suis incliné, oh ! cette fois, très sincèrement ému. C'était un prince pénétrant sous mon toit. Jamais manant n'a reçu avec plus de soumission la visite de son seigneur. Je vous parle comme à un ami, auquel on ne craint point de dévoiler ses petits travers...

HÉROUARD. — Ah ! monsieur Prinson, j'envie votre éloquence : elle me servirait à vous remercier... Notre métier n'est pas en hausse par le temps qui court. On trouve tout simple que nous allions nous faire casser les os à Madagascar, au Tonkin, au Soudan, pourvu que nous nous laissions traiter d'imbéciles, et de propres à rien. C'est donné !... Mais bah !... des crétins comme nous, il en faut !... J'éprouve, tout de même, un soulagement à rencontrer quelqu'un devant lequel on n'a pas à rougir d'être un de ces crétins-là !... Il existe donc encore un homme de bon sens qui admet qu'un peuple est f..... dès qu'il n'honore plus le courage militaire !... Lorsqu'on m'a prévenu que je logerais chez le député Prinson, ma foi, je l'avoue, cela ne m'allait qu'à moitié... Vos discours, arrangés par les journaux, ressemblent si peu à ce que j'entends !... En lisant les comptes rendus de la Chambre, on se demande parfois : « Comment reste-t-il une France ?... » Et puis on voit que la France reste pourtant debout, et alors on se dit qu'il doit y avoir un correctif. Eh bien ! à présent, je sais qu'il y en a un. Vous êtes de meilleurs b... que vous n'en avez l'air... Vous aimez la France !... Vous aimez son drapeau !... Vous ne les séparez pas l'un de l'autre... Le drapeau !... Pour comprendre ce qu'il est, il faut avoir entendu siffler les balles... Le prêtre a son Dieu vivant, incarné dans l'hostie... Le drapeau, lui aussi, nous apporte une présence réelle. Lorsqu'il flotte pendant la bataille, c'est la Patrie elle-même qui étend les bras sur le pioupiou qui tombe... Quand vous vous êtes mis à parler du drapeau comme s'il s'agissait d'une personne, j'ai frémi de la tête aux pieds... C'est une personne !

MICHEL. — Je suis ancien soldat, et j'ai fait plus qu'entendre siffler les balles... Regardez !... *(Il porte la main à sa figure.)* Oui, vous avez raison : le drapeau est une personne !... Mais cette personne n'est pas la Patrie !... J'ai observé sous le feu de l'ennemi des soldats de la Légion étrangère, ou bien des gens qui vendent leur sang : des nègres, des forbans... Autour de la personne en question,

leur courage s'exaspérait follement.,. Ils se faisaient hacher pour elle... Ce n'était cependant pas leur Patrie !

HÉROUARD. — Alors qui ?

MICHEL. — La gloire !...

HÉROUARD. — En quoi peut-elle toucher des nègres qui n'ont même pas de mot pour la désigner, ou des désespérés qui ont perdu jusqu'à leur nom ?

MICHEL. — Vous aussi, mon colonel, vous avez conduit au feu ces deux espèces de gens. Oui ou non, est-il vrai que le drapeau exalte leur courage ?

HÉROUARD. — Oui, c'est vrai !

MICHEL. — Comment l'expliquez-vous ?...

HÉROUARD. — Pour eux le drapeau incarne le régiment. L'esprit de corps, qui est un petit patriotisme, les enflamme. Ils protègent contre l'ennemi l'emblème du régiment avec une passion analogue à celle que développent certains jeux. Lorsque des enfants se disputent un ballon, il y a souvent des bras et des jambes cassés.

MICHEL. — J'ai connu des révoltés qui avaient pour le régiment une haine effroyable et qui ne pouvaient pas regarder le drapeau sans pâlir. L'un ne représentait donc pas l'autre... Savez-vous ce qui rend le drapeau sacré aux nègres et aux gens de sac et de corde ?... C'est qu'ils ont appris que tout un peuple attache à la conservation de ce morceau d'étoffe une importance extrême ; que la colère et le mépris attendent ceux qui le laissent prendre ; l'admiration et la louange, ceux qui le sauvent... Ah ! ils ne se font pas d'illusions, ces malchanceux... Ils n'espèrent ni honneurs, ni triomphe... Mais ils éprouvent confusément que l'élan d'un peuple entier vers un objet, homme ou chose, constitue la vision la plus émouvante qu'il soit donné de contempler... Les objets finissent par s'imprégner du sentiment qu'ils inspirent... J'ai vu, au fond de sanctuaires où se pressaient des milliers de pèlerins, des vierges de bois devenues vraiment divines à force d'avoir entendu les ardentes prières et les supplications des foules : elles guérissaient les infirmes et convertissaient les pécheurs... Le drapeau, lui, est tissé d'héroïsmes, d'enthousiasmes et de fiertés... Il flotte tout gonflé d'émotions humaines... Devant lui, les fronts les plus humiliés rayonnent... Il est une beauté !... C'est la gloire !...

HÉROUARD. — Une beauté, c'est certain... On se bat devant lui, comme, sur le terrain, on se battrait devant une femme très belle...

MICHEL. — Et si un révolté en arrive à tirer sur lui... Eh bien, on tue la femme qu'on trouve dans les bras d'un autre... on tue et on adore !...

HÉROUARD. — Monsieur Renaud, vous ne ferez pas entrer dans

ma caboche de vieille baderne qu'un soldat peut aimer son drapeau et tirer dessus. En outre, cette même caboche confondra toujours la Patrie et la gloire... Malgré cela, vous venez de dire des choses qui m'ont plu... Où avez-vous servi ?

MICHEL, *farouche.* — Cela n'a pas d'intérêt... je suis de ceux qui ont perdu jusqu'à leur nom...

HÉROUARD. — Je n'insiste pas... *(Il lui tend la main.)* Une poignée de main tout de même...

MICHEL. — Pas cela, non plus.

HÉROUARD, *d'un ton renseigné.* — Ah ! ah !... je regrette !... *(Jeanne entre la première, bientôt suivie de Clotilde.)*

SCÈNE X

MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, HÉLÈNE, JEANNE, CLOTILDE.

JEANNE. — Les voici.

HÉROUARD. — Encore bien loin ?

CLOTILDE, *entrant.* — Tout près, malheureusement,

HÉROUARD. — Permettez-moi de m'assurer que mon ordonnance prépare mon cheval.

CLOTILDE, *restée près de la porte.* — Le cheval est là. Déjà les badauds font cercle autour de lui... *(Hélène et Michel exceptés, tous les personnages se sont portés vers Jeanne et Clotilde, et, groupés autour d'elles, observent le spectacle. — Au dehors, des voix nombreuses, entrecoupées d'appels, de strophes inachevées de* la Marseillaise, *et, presque aussitôt, dominant les autres bruits, le pas cadencé de la troupe avec le cliquetis des armes. Un commandement militaire : la troupe s'arrête et fait front. D'autres commandements. Le bruit des conversations reprend. Les musiciens accordent leurs cuivres. Une clarinette exécute quelques roulades. — Pendant ce temps, Hélène et Michel restent abandonnés sur le devant de la scène. A peine les autres personnages les ont-ils quittés qu'Hélène se tourne vers Michel et s'adresse à lui d'un ton joyeux.)*

HÉLÈNE. — Bonjour !... Vous m'en voulez encore ?... Quel air méchant !...

MICHEL. — L'air d'un animal aux abois.

HÉLÈNE. — Si vous saviez, vous prendriez une autre figure... Ayez confiance !... Ne voyez-vous pas que je suis contente ?...

MICHEL. — Vous avez raison, petite jeunesse : pour vous, la vie peut être belle !

HÉLÈNE. — Pour nous deux, j'espère !... *(Entre le porte-drapeau, suivi de deux sous-officiers.)*

SCÈNE XI

MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, HÉLÈNE, JEANNE, CLOTILDE, LE PORTE-DRAPEAU.

HÉROUARD, *faisant un signe au porte-drapeau, qui vient se placer devant son chef, les talons réunis, dans la position militaire.* — Retrouverez-vous votre chemin jusqu'à la chambre du drapeau?

LE PORTE-DRAPEAU. — Oui, certainement, mon colonel.

HÉROUARD, *avec un geste qui l'autorise à rompre.* — Allez! *(Le porte-drapeau disparaît dans le salon voisin. Hérouard, se tournant vers Clotilde et Bernard, se dispose à prendre congé).* Madame, il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre accueil, dont je garderai un charmant souvenir.

BERNARD. — Et n'oubliez pas, colonel, que vous me devez une réparation pour avoir prétendu que vous n'étiez chez moi qu'un hôte enquelque sorte imposé. Vous viendrez bientôt nous voir comme ami... Le promettez-vous?...

CLOTILDE. — Oui, colonel, il faut fixer une date... Allons, un bon mouvement!... *(Le porte-drapeau revient en grande hâte, tenant à la main la hampe du drapeau, dépouillée de l'étoffe.)*

LE PORTE-DRAPEAU, *très ému.* — Mon colonel, on a volé le drapeau!

HÉROUARD. — Comment!... Vous êtes fou!...

LE PORTE-DRAPEAU, *montrant la hampe.* — Voilà dans quel état je l'ai trouvé!

BERNARD. — Par où a-t-on pénétré?... La fenêtre est-elle brisée?

LE PORTE-DRAPEAU. — La fenêtre est en parfait état, les persiennes solidement fermées. C'est par la porte qu'on est entré!

BERNARD. — Elle est enfoncée?

LE PORTE-DRAPEAU. — Il n'y avait qu'à ouvrir : elle n'était pas fermée à clef.

BERNARD. — Mais c'est impardonnable!... inouï!...

HÉROUARD, *intervenant pour disculper son officier.* — Il n'est pas en faute... Aucun règlement n'ordonne de prendre pour le drapeau les mêmes précautions que pour un portefeuille bourré de billets de banque. Les seules instructions qui le concernent ont pour but sa conservation.

BERNARD. — Oui... empêcher qu'il ne se coupe dans les plis comme un vieux parapluie... On ne s'est jamais dit qu'il pourrait être volé!

HÉROUARD, — Eh! qui diable l'aurait prévu?... Que voulez-vous qu'on fasse d'un drapeau volé?... C'est renversant!...

BERNARD. — Et les badauds... *(S'approchant de la porte et regardant vers le dehors.)* Ils sont au moins deux cents!... Que leur dire!... Mais que leur dire?...

HÉROUARD. — Est-ce que j'ai des comptes à rendre aux badauds!...

BERNARD. — Moi, le député, dans la maison duquel a eu lieu l'accident, moi, j'en ai... *(Dans la foule, devant la maison, une grosse rumeur éclate.)* Ça y est!...

CLOTILDE. — Les domestiques ont parlé.

JEANNE, *la figure collée au vitrage.* — Voyez donc ces gens!... Quelle agitation!... Une vraie fourmilière!... Les soldats, eux, sont d'un calme épatant!

HÉROUARD, *au porte-drapeau dont il avait oublié la présence.* — Ah! vous voilà!... Écoutez. *(Le porte-drapeau vient se placer devant lui.)* D'abord, ceci dans un coin... *(Il enlève la hampe des mains de l'officier et la pose dans un angle de l'appartement.)* Là!... Au sujet de l'événement, pas d'explications... Drapeau pas disponible: c'est tout!... D'ailleurs, je vais m'entendre avec le capitaine... *(Il sort, suivi par le porte-drapeau. A la vue de ce dernier qui, décidément, revient les mains vides, la foule laisse échapper une rumeur de désappointement. Michel se dispose à sortir derrière les deux officiers: Bernard s'en aperçoit et l'arrête.)*

BERNARD. — Monsieur Renaud, ne vous en allez pas!...

MICHEL. — Je reste là, devant la maison... Il est très chic, ce colonel!... Je veux le voir avec ses hommes. *(Il sort sur le perron.)*

SCÈNE XII

CLOTILDE, BERNARD, HÉLÈNE, JEANNE.

Hélène et Jeanne sont ensemble, Clotide et Bernard se rejoignent pour échanger leurs impressions.

CLOTILDE, *désignant Michel.* —Ce ne peut être que ce misérable!

BERNARD, *à mi-voix.* — Il y est évidemment pour quelque chose... Mais comment?... Pourquoi?...

CLOTILDE. — Vas-tu le dénoncer?...

BERNARD. — Jamais de la vie!... Pense donc!...

SCÈNE XIII

CLOTILDE, BERNARD, HÉLÈNE, JEANNE, HÉROUARD.

En même temps que le colonel rentre dans l'appartement, retentissent des commandements militaires. La troupe s'en va, martelant le sol d'un pas sonore, accompagnée par les voix confuses des badauds.

HÉROUARD. — Mon cher député, soupçonnez-vous quelqu'un?

BERNARD. — Eh ! qui soupçonner ?

CLOTILDE, *au colonel.* — Depuis votre arrivée, personne, excepté le voleur, n'est entré dans la chambre où se trouvait le drapeau. On ne sait même pas si c'est hier ou ce matin qu'il a été pris... Voyons, colonel, vous qui logiez à côté, vous n'avez rien entendu pendant la nuit ?

HÉROUARD. — Moi, cette nuit, j'avais trente-six heures de manœuvres à réparer...

CLOTILDE. — Vous, mademoiselle Froment, qui habitez de l'autre côté, vous n'avez pas entendu ?

HÉLÈNE. — J'avais également voyagé la nuit précédente !

BERNARD, *à Hélène.* — Malgré cela, vous prétendiez avoir mal dormi.

HÉROUARD, *riant.* — Connu !... A l'âge de mademoiselle, on dort mal, lorsqu'on reste éveillé dix minutes sur dix heures.

CLOTILDE, *à Jeanne et à Hélène.* — Mesdemoiselles, venez ! Nous allons remuer ciel et terre. *(Elle sort, emmenant les deux jeunes filles.)*

SCÈNE XIV

BERNARD, HÉROUARD.

HÉROUARD. — Je suis forcé de déclarer que je soupçonne M. Renaud. En le voyant, j'avais deviné du premier coup d'œil l'ancien officier... Vous avez affirmé que je me trompais... Bah ! je n'ai eu qu'à parler de batailles, il a reniflé la fanfare comme un vieux cheval de trompette... Cet homme a servi... aux colonies... au diable !... Je jurerais qu'il a été là-bas un rude compagnon. Puis quelque chose d'inavouable a brisé sa carrière... D'autre part, je l'ai vu rôder, de grand matin, autour de cette maison. Rien ne dit qu'il n'en sortait pas. Lorsque j'ai remarqué une déchirure à son pantalon, vous avez plaisanté vous-même sur sa fâcheuse manie d'entrer chez les gens par-dessus les clôtures. Tout cela, vous m'avouerez, est terriblement suspect !

BERNARD, *avec chaleur.* — Colonel, vous êtes complètement dans l'erreur... Renaud ne paie pas de mine... C'est un braque, un cerveau brûlé !... mais un brave et digne homme, je m'en porte garant.

HÉROUARD, *s'inclinant.* — Je suis tout prêt à le croire : certaines de ses idées m'ont remué, bien qu'en désaccord avec les miennes : je me ferais trouer la peau par amour de la Patrie; lui, par amour de la gloire... Ça ne fait rien, il se la ferait trouer. C'est quelque chose ! Ce qui m'inquiète le plus, c'est son passé.

BERNARD. — Ce passé m'est connu.

HÉROUARD. — Il n'a pas osé me serrer la main!

BERNARD. — L'exagération de ce scrupule montre à quel point il est délicat : une fripouille aurait mis ses deux mains dans les vôtres... Colonel, ne me demandez pas ce qu'il a fait... C'est un ami... un parent... Moi et les miens avons un intérêt puissant à ce qu'il soit oublié... Si vous attirez l'attention sur lui, on ne retrouvera certes pas le drapeau, mais on fouillera dans sa vie : souvenirs qui nous sont horriblement cruels.... Je vous en prie, ne mêlez pas Renaud à l'enquête qui va s'ouvrir. *(Un silence.)*

HÉROUARD. — Je serais fâché de vous causer un chagrin après une réception si cordiale. Dans mon rapport, il ne sera pas question de Renaud. Vous me donnez votre parole qu'il n'est pas le voleur : je l'accepte comme une preuve absolue d'innocence.

BERNARD, *lui prenant la main et la serrant dans les siennes.* — Ah! merci, vous me rendez un rude service!

HÉROUARD, *avec mélancolie.* — Si vous pouviez, en retour, me rendre mon drapeau!...

BERNARD. — Est-ce que vraiment l'affaire est grave?

HÉROUARD. — Nullement! Si le voleur se figure avoir dérobé à la Patrie une parcelle de son honneur, il se trompe. De scandale, il n'y en aura pas... Le régiment qui, en temps de guerre, se laisserait massacrer jusqu'au dernier homme pour défendre ce carré de soie, apprendra sans l'ombre de colère qu'un fou l'a dérobé... Mais il est grand temps que je parte... Au revoir, monsieur le député... Je ne veux pas déranger madame Prinson, à laquelle j'ai déjà fait mes adieux. *(Bernard le reconduit jusque sur le perron et rentre aussitôt, suivi de Michel. Pendant qu'ils échangent les premiers mots, on entend le cheval du colonel s'ébrouer, piaffer et s'éloigner au trot.)*

SCÈNE XV

BERNARD, MICHEL.

BERNARD, *brusquement.* — Qui a volé le drapeau?

MICHEL, *goguenard.* — Il y a des pies plein ton jardin!... Tu ne comprends pas?... La pie voleuse!...

BERNARD. — Avoue que c'est toi!

MICHEL, *éclatant d'un rire bien franc.* — Oh! celle-là, mon vieux, non!... Si l'objet m'avait gêné en quelque façon, je ne dis pas!... et je te l'aurais déjà raconté!... Pourquoi pas?... Me dénoncer?... tu n'y penses guère!... Alors?...

BERNARD. — Qui est-ce?

MICHEL. — Un joli farceur!... Grâce à lui, on dira partout que le drapeau français n'a pas de chance avec la famille Prinson.

BERNARD. — Il faut absolument que je trouve!...

MICHEL, *ironique*. — Cherche, mon ami!...

BERNARD. — Quant à ça, tu peux compter qu'on cherchera... De ce pas, je vais téléphoner au procureur de la République. J'aime mieux entrer directement en relations avec lui, que laisser le colonel entamer l'affaire.

MICHEL. — Ne perds pas une minute!... Je serais désolé de quitter le pays avant de connaître le résultat de tes démarches.

BERNARD. — Sois tranquille, cela ne traînera pas. *(Il sort.)*

SCÈNE XVI

MICHEL, HÉLÈNE.

Hélène entre avec un long manteau imperméable jeté sur son bras, tenant à la main le chapeau qu'elle portait au premier acte.

MICHEL. — C'est vous, n'est-ce pas?...

HÉLÈNE. — Oui.

MICHEL. — Où l'avez-vous mis?

HÉLÈNE. — Dans ma chambre.

MICHEL. — Mais pourquoi, pourquoi cette folie?

HÉLÈNE. — Vous le demandez?... Eh bien, je vais aller me dénoncer... Je serai jugée, condamnée, mise en prison... Lorsqu'on me rendra la liberté, que deviendrai-je?... Votre frère m'en voudra mortellement d'avoir trahi son hospitalité... Je serai chassée de partout, sans abri, sans pain... Et alors, savez-vous qui sera forcé de me donner asile?... Vous, monsieur, qui m'avez déclaré qu'avant de s'associer avec un réprouvé il fallait rouler dans le gouffre où il se débattait... Cette fois, j'y suis, dans le gouffre!... Ou plutôt, nous y sommes!...

MICHEL. — Comment, vous avez voulu devenir plus misérable que moi pour me sauver la vie?...

HÉLÈNE. — J'ai voulu détruire vos scrupules. Est-ce fait? Comptez-vous m'emmener?

MICHEL. — Écoutez d'abord un terrible secret que je n'ai pas osé vous dire hier et que je ne pourrais plus vous cacher aujourd'hui. *(Un silence.)* Ne remarquez-vous pas, ma chère Hélène, que nos caractères se ressemblent étrangement? Nous agissons pour des motifs très différents, vous par excès de charité, moi par excès d'égoïsme, mais, une fois bien résolus, nous n'avons pas deux chemins pour aller au but... Ce vol du drapeau, mais c'est un tour de ma

façon !... Mon frère ne s'y est pas trompé : tout de suite il a reconnu ma griffe. Et c'était bien elle !... Dans le moindre geste d'Hélène Froment, perce le caractère de Michel Prinson... Vous êtes brave, ardente et folle, vous êtes ce que j'étais à votre âge, avec, en plus, de la bonté !... Moi qui me croyais mort, je me rencontre sous vos traits, tout frémissant de jeunesse et d'espérance... Est-ce moi ?... est-ce vous ?... Je ne sais plus !... Le père et la fille ne font qu'un !...

HÉLÈNE, *bouleversée.* — Je tremble d'avoir compris !... Cette ressemblance ne vient donc pas du hasard ?...

MICHEL. — Eh ! parbleu, non !... Tu es ma fille, ma vraie fille, mon sang !...

HÉLÈNE. — Celui qui nous a lâchement abandonnées, ma mère et moi, c'est vous !... Celui que, toute petite, je me représentais, aussitôt qu'on parlait d'un être méchant, c'est vous !...

MICHEL. — J'étais méchant !... auprès de toi, je deviens un autre homme !... Tu as des mots qui vous retournent l'âme !... Ainsi pendant que je me désolais de ne plus espérer la gloire, tu m'as si noblement démontré qu'on peut la remplacer par de la tendresse !... Vois-tu, cette parole a profondément remué les cendres de mon cœur ; elle en a fait jaillir une chaude étincelle... Je connais mon enfant depuis un jour seulement, et je l'aime déjà beaucoup !

HÉLÈNE. — Vous auriez dû l'aimer il y a vingt ans !...

MICHEL. — Sois généreuse !... Il est vraiment trop facile de m'accabler !... J'ai tant souffert !... Je n'en puis plus !... Les explications que je donnais de mon retour n'étaient que prétextes inventés par mon orgueil. Au fond, je ne suis qu'un exilé guettant une fissure pour se glisser dans l'humanité, pareil à un chien perdu qui rôde autour des chaumières et vient, la nuit, gratter aux portes des étables... Ouvre-moi !... Fais-moi rentrer parmi les vivants...

HÉLÈNE. — Pas avant que vous ayez obtenu le pardon des morts !...

MICHEL. — Quels morts ?...

HÉLÈNE. — Ma pauvre maman !... Je me souviens qu'elle agonisait déjà et que je faisais ma prière du soir au pied de son lit. Elle m'a interrompue pendant que je récitais la phrase où nous recommandons à Dieu nos père et mère : « Non, pas lui !... pas lui !... moi toute seule !... »

MICHEL. — Elle avait le délire !...

HÉLÈNE. — Oui : elle ne dissimulait plus ses vrais sentiments... Si je partais avec vous, j'offenserais sa mémoire.

MICHEL. — Tu n'offenserais rien !... Est-ce qu'on se laisse mener par des divagations de malade ?... Ton récit prouve qu'en temps ordinaire on te faisait prier pour moi !... On m'avait donc pardonné !... Ta mère...

HÉLÈNE. — Sa dernière volonté a été que je ne mêle pas votre nom et le sien...

MICHEL. — Quoi! ce n'est pas assez d'avoir contre moi tout ce qui respire : les morts eux-mêmes sortent du tombeau pour me ravir ma fille!... Eh bien, je disputerai ma fille même aux morts... Pour commencer, puisqu'elle ne se jette pas dans mes bras, c'est moi qui lui ouvre les miens... Qu'on vienne l'en arracher!... *(Il saisit Hélène et l'embrasse longuement. Furieuse, elle se débat et le repousse.)*

HÉLÈNE. — Laissez-moi!... Ne recommencez jamais!... Retournez là où l'on embrasse de force : chez les nègres.

MICHEL. — Tu as de la chance de n'être pas prise au mot : chez les nègres, je massacrais quiconque me résistait.

HÉLÈNE. — Est-ce une façon de m'annoncer que, si je résiste, je serai massacrée?

MICHEL. — Je ne supporterai pas que tu joues avec mon malheur... Hier tu insistais pour consacrer ta vie à un étranger, et, parce que je suis ton père, tu me condamnes à la solitude éternelle... Cela ne se peut pas. Il n'y a pas en moi l'étoffe d'un résigné... Je veux que tu partes avec moi... Tu as offert, tu tiendras!

HÉLÈNE. — Non, je ne tiendrai pas...

MICHEL. — Prends garde!... Jusqu'à présent, j'ai fait le bonhomme... Tu avais apprivoisé l'ogre... Ne t'y fie pas!... L'ogre est à bout de patience...

HÉLÈNE. — Vous aurez donc toujours cette manie d'épouvanter les petites filles?... Attendez au moins que vous soyez au cirque... Le champ de bataille sera digne de vous!...

MICHEL. — Ah! tu m'insultes, morveuse!... *(Se précipitant sur elle et la prenant à la gorge.)* Demande pardon, ou je t'étrangle!... *(La jetant par terre d'une brusque poussée.)* Demande à genoux!... « Pardon », tout de suite!... Si tu tiens à la vie, demande!...

HÉLÈNE, *étouffant.* — Pardon!...

MICHEL, *lui donnant une brusque secousse.* — « Mon père!... »

HÉLÈNE, *d'une voix sourde.* — Mon père!... *(Michel relâche son étreinte. Hélène lui saute au cou, en répétant d'une voix vibrante.)* Mon père!... je vous suivrai... j'obéirai!... Ah! tant pis!... Vous me forcez, je ne suis plus responsable!... *(Elle fond en larmes.)*

MICHEL, *après l'avoir longuement embrassée.* — Pauvre enfant!... *(La serrant contre sa poitrine.)* Je sens galoper ton cœur!... *(Il contemple la main d'Hélène posée sur la sienne.)* Ta main tremble!...

HÉLÈNE. — C'est de rage!... Après une raclée pareille!...

MICHEL. — Tu rages et tu m'embrasses?...

HÉLÈNE. — Je suis, en même temps, furieuse et contente.

D'abord, si je n'avais pas eu le désir d'être vaincue, je serais morte plutôt que de céder.

MICHEL. — Oui, tu serais morte! Ta vie n'a tenu qu'à un fil!

HÉLÈNE. — Je l'ai vu dans vos yeux.

MICHEL. — La mienne aussi, d'ailleurs. Ce n'est pas impunément qu'on parle d'espérance à un damné. Je me tuerais avec toi, plutôt que de partir seul.

HÉLÈNE. — C'est ce qui met ma conscience à l'aise.

MICHEL. — Bien! le moral est bon. Et ce petit cœur, il ne bat plus trop fort?

HÉLÈNE. — Non. Je suis tout à fait d'aplomb. Donnez-moi le temps de mettre mon chapeau, et je vous accompagne jusqu'aux antipodes. *(Elle va devant une glace et se coiffe.)*

MICHEL. — Sans regret?...

HÉLÈNE, *ayant fini de se coiffer, se retournant vers Michel.* — Je sais qu'il n'y aura jamais de pardon pour vous. Tous deux ensemble nous serons seuls au monde! *(Entre Bernard.)*

SCÈNE XVII

MICHEL, HÉLÈNE, BERNARD.

BERNARD, *souriant à la vue d'Hélène.* — Vous sortez?

HÉLÈNE. — Oui.

BERNARD, *montrant Michel.* — Avec lui?

HÉLÈNE. — Oui.

BERNARD. — Pour aller loin?

HÉLÈNE. — Dans l'oubli!... Adieu, monsieur. Priez madame Prinson de m'excuser.

BERNARD. — Elle comprendra.

MICHEL, *à Hélène.* — Vos bagages?

HÉLÈNE, *souriant.* — Je comptais bien partir : ma valise est prête.

BERNARD. — Je la ferai porter.

MICHEL. — Toi, quand tu prétendais que la gloire est un appât disposé par la nature pour attirer les monstres dans l'humanité, les y retenir et les amadouer, tu disais une vérité profonde. Je suis rentré chez toi en poursuivant la gloire et, au bout d'un jour, j'ai mendié le foyer et la famille... Le piège a merveilleusement pris son homme.

BERNARD. — Je trouve qu'en cette affaire tu n'as pas été dupe.

Arrivé seul et malheureux, tu pars avec Hélène qui sera ta consolation.

HÉLÈNE, *à Michel.* — Ne craignez pas de me blesser : répondez que vous êtes pourtant dupe : la gloire vous offrait des millions d'âmes à conquérir, et vous n'avez gagné qu'un petit cœur d'enfant.

MICHEL, *enfonçant son chapeau sur ses yeux.* — Filons! *(Il saisit brusquement Hélène par le poignet et l'entraîne au dehors.)*

SCÈNE XVIII

BERNARD, CLOTILDE.

Bernard, derrière la porte vitrée, examine Hélène et Michel qui s'en vont par le jardin. Entre Clotilde.

CLOTILDE. — Je guettais son départ. Est-ce qu'enfin il emmène Hélène?

BERNARD, *les montrant du geste.* — Regarde!

CLOTILDE, *accourant près de lui.* — Qu'a-t-il donc à la traîner comme une proie? Elle court presque.

BERNARD. — Il se sauve en cachant ses larmes. Il vient de voir s'envoler pour toujours sa chimère aux longues ailes.

FRANÇOIS DE CUREL

LA BATAILLE DE PATAY

ET

LA CAMPAGNE DU SACRE

I

LA PUCELLE A TOURS

Le siège d'Orléans était levé. Le dimanche 8 mai, au matin, les Anglais s'en étaient allés, tirant sur Meung et Beaugency. Dans l'après-midi du même jour, messire Florent d'Illiers, avec ses gens d'armes, quitta la ville délivrée et gagna tout de suite sa capitainerie de Chateaudun, pour la défendre contre les Anglais qui tenaient garnison à Marchenoir et allaient se trouver en grande puissance dans le Dunois.

Le lendemain, les autres capitaines de la Beauce et du Gâtinais retournèrent dans leurs villes et forteresses.

Le mardi, dixième du mois, les combattants amenés par le sire de Rais, n'étant plus nourris ni payés, s'en allèrent chacun de son côté, et la Pucelle, attachée comme sainte fille à cette armée, ne demeura pas davantage. En sortant de l'hôtel de la porte Regnard, elle laissa en souvenir d'elle à ses hôtes un chapeau qu'elle avait porté durant le siège. Ce chapeau demeura deux cents ans dans la famille et maison de Jacques Boucher. Il était de satin bleu avec quatre retroussis brodés d'or. Jeanne était brave en ses attifements. Quand elle était désarmée, elle portait l'habit d'un chevalier, dont elle avait l'état, c'est-à-dire petit chapeau, pourpoint et chausses ajustées, très nobles huques de drap d'or et de soie bien fourrées et souliers lacés en dehors du pied *(Chronique*

des Cordeliers). En la voyant ainsi vêtue, les personnes les plus austères du parti dauphinois ne se scandalisaient point. Elles lisaient dans l'Écriture qu'Esther et Judith, inspirées du Seigneur, se chargèrent de parures, il est vrai dans l'ordre de leur sexe et afin d'induire Assuérus et Holopherne en concupiscence pour le salut d'Israël. Et elles estimaient que si Jeanne se couvrait d'ornements virils afin de paraître aux gens d'armes un ange venant donner la victoire au roi très chrétien, loin de céder aux vanités du monde, elle considérait uniquement, comme Esther et Judith, l'intérêt du peuple saint et la gloire de Dieu. Mais les clercs anglais et bourguignons, tournant l'édification en scandale, disaient que c'était une femme dissolue en ses habits et ses mœurs.

Ce mardi, après avoir assisté à la procession faite par les habitants pour remercier Dieu, elle prit congé de ceux vers qui elle était venue à l'heure de l'épreuve et de l'affliction et qu'elle laissait délivrés et pleins d'allégresse. Ils pleuraient de joie, lui rendaient grâce et s'offraient à elle pour qu'elle fît d'eux et de leurs biens à sa volonté. Et elle les remerciait avec douceur.

De Chinon, le roi fit envoyer aux habitants des villes demeurées en son obéissance, et notamment à ceux de La Rochelle et à ceux de Narbonne, une lettre écrite à trois reprises, entre le soir du 9 mai et la matinée du 10, à mesure que les nouvelles lui arrivaient. Par cette lettre, il annonçait la prise des bastilles de Saint-Loup, des Augustins et de Tourelles et invitait les bourgeois des villes à louer Dieu et à honorer les vertueux faits qui avaient été accomplis là, notamment ceux de la Pucelle qui « avait toujours été en personne à l'exécution de toutes ces choses ». Ainsi la chancellerie royale marquait la part de Jeanne dans la victoire. Ce n'était nullement celle d'un capitaine ; elle n'avait eu de commandement d'aucune sorte. Mais, venue de Dieu, du moins le pouvait-on croire, sa présence avait été une aide et un réconfort.

En compagnie de quelques seigneurs, elle se rendit à Blois, y passa deux jours, puis s'en fut à Tours, où le roi était attendu. Lorsqu'elle y entra, le vendredi avant la Pentecôte, Charles, parti de Chinon, n'était pas encore arrivé. Elle chevaucha vers lui, sa bannière à la main, et, quand elle le ren-

contra, elle ôta son bonnet et inclina le plus qu'elle put la tête sur son cheval. Le roi souleva son chaperon, la fit relever et l'embrassa. On dit qu'il eut grande joie à la voir. Mais en réalité on ne sait ce qu'il pensait d'elle, ni même s'il en pensait quelque chose.

En ce mois de mai 1429, il reçut de messire Jacques Gélu un traité de la Pucelle, que probablement il ne lut pas, mais que son confesseur lut pour lui. Messire Jacques Gélu, autrefois conseiller delphinal et présentement archevêque d'Embrun, avait d'abord craint que cette bergère n'eût été envoyée au roi par ses ennemis pour l'empoisonner ou qu'elle ne fût une sorcière pleine de diables. Il avait conseillé de l'examiner avec prudence, sans la repousser précipitamment, car les apparences sont trompeuses et la grâce divine suit souvent des voies extraordinaires. Après avoir connu les conclusions des docteurs de Poitiers, appris la délivrance d'Orléans et ouï le cri du commun peuple, messire Jacques Gélu ne gardait plus de doutes sur l'innocence et la bonté de cette jeune fille et, voyant que les docteurs différaient de sentiment sur elle, il rédigea un bref traité, qu'il envoya au roi avec une très ample, très humble et très insigne épitre dédicatoire.

Il y avait, environ ce temps-là, un labyrinthe tracé à l'équerre et au compas dans le pavé de la cathédrale de Reims. Les pèlerins, s'ils étaient attentifs et patients, en parcouraient tous les chemins. Le traité de l'archevêque d'Embrun est un labyrinthe scolastique très régulier, dans lequel on avance pour reculer et l'on recule pour avancer, sans trop s'égarer, pourvu qu'on y marche avec assez de patience et d'attention. Messire Jacques Gélu, comme tous les scolastiques, donne d'abord les raisons contraires aux siennes, et c'est seulement quand il a longuement suivi son adversaire qu'il s'achemine dans son propre sens. Ce serait trop faire que de s'acheminer à sa suite dans les détours de son labyrinthe. Mais puisqu'il était consulté et écouté par les familiers du roi, puisque c'était au roi qu'il s'adressait et que le roi et ses conseillers ont pu régler leur créance à Jeanne et leur conduite envers elle d'après ce traité théologique, on veut savoir ce qu'ils y trouvèrent professé et recommandé à cette occasion singulière.

Considérant d'abord le bien de l'Église, il estime que Dieu a suscité premièrement la Pucelle pour confondre les mal croyants, dont le nombre, selon lui, n'était pas petit : « A la confusion de ceux, dit-il, qui croient en Dieu comme s'ils n'y croyaient pas, le Très-Haut, qui porte écrit sur sa cuisse : *Je suis le Roi des rois et le Seigneur des Dominations*, se plut à secourir le roi de France par une enfant nourrie dans le fumier. » L'archevêque d'Embrun découvre cinq raisons pour lesquelles le roi a obtenu le secours divin ; ce sont : la justice de sa cause, les mérites éclatants de ses prédécesseurs, les prières des âmes dévotes et les soupirs des opprimés, l'injustice des ennemis du royaume, l'insatiable cruauté de la nation anglaise.

Que Dieu ait choisi une pucelle pour détruire des armées, ce dessein ne surprend point en lui : « Il a créé des insectes tels que les mouches et les puces, par lesquels il abat la superbe des hommes. » Ces petites créatures nous importunent et nous fatiguent au point de nous empêcher d'étudier ou d'agir. Un homme, quelle que soit sa constance, ne peut reposer dans une chambre infestée de puces. Par le moyen d'une jeune paysanne, sortie d'humbles et infimes parents, soumise à un vil labeur, ignorante, simple au delà de ce qu'on peut dire, il a voulu abaisser les superbes, les ramener à l'humilité et leur rendre sa majesté présente, en sauvant ceux qui périssaient.

Que le Très-Haut ait révélé à une vierge ses desseins sur le royaume des lis, n'en soyons pas surpris : il accorde volontiers aux vierges le don de prophétie. Il lui plut de découvrir aux sibylles les mystères cachés à la gentilité tout entière. Sur l'autorité de Nicanor, d'Euripide, de Chrysippe, de Nenius, d'Apollodore, d'Ératosthène, d'Héraclide Pontique, de Marcus Varron et de Lactance, messire Jacques Gélu enseigne que les sibylles furent au nombre de dix : la Persique, la Libyque, la Delphique, la Cilicienne, l'Érythrée, la Samienne, la Cumane, l'Hellespontique, la Phrygienne et la Tiburtine, qui prophétisèrent, au milieu des gentils, la glorieuse incarnation de Notre Seigneur, la résurrection des morts et la consommation des siècles. Cet exemple lui paraît très digne d'être médité.

Quant à Jeanne, elle est en elle-même inconnaissable. Aristote l'enseigne. Rien n'est dans l'intellect qui n'ait été d'abord dans la sensation, et la sensation ne pénètre pas au delà des apparences. Mais, où l'esprit ne peut entrer directement, il atteint par détour. Autant que l'humaine fragilité permet de le savoir, à regarder ses œuvres, la Pucelle est de Dieu. Bien qu'appliquée aux armes, elle ne conseille jamais la cruauté; elle est miséricordieuse aux ennemis qui se rendent à merci, et elle offre la paix. Enfin, l'archevêque d'Embrun croit que cette Pucelle est un ange envoyé par le Seigneur, Dieu des armées, pour le salut du peuple; non qu'elle en ait la nature; mais elle en fait l'office.

Sur la conduite à tenir en cette merveilleuse occasion, le docteur est d'avis que le roi observe dans la guerre les règles de la prudence humaine. Il est écrit: « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » Un esprit industrieux aurait été donné en vain à l'homme, s'il ne s'en servait point dans ses entreprises. Il faut délibérer longtemps ce qui doit être exécuté soudain. Ce n'est ni par des vœux ni par des supplications de femme que s'obtient le secours de Dieu. Par action et conseil, on accède à l'issue prospère.

Mais il ne faut pas repousser l'inspiration de Dieu. C'est pourquoi il doit être fait selon le vouloir de la Pucelle, alors même que ce vouloir paraîtrait douteux et sans grande apparence de vérité. Si la Pucelle est trouvée stable dans ses paroles, que le roi la suive et se confie à elle comme à Dieu, pour la conduite du fait auquel elle a été commise. S'il survient au roi quelque doute, qu'il incline vers la sagesse divine plutôt qu'à l'humaine prudence, car il n'y a pas de mesure de l'une à l'autre, comme il n'y a pas de proportion du fini à l'infini. Aussi faut-il croire que Celui qui envoya cette enfant saura lui inspirer des conseils meilleurs que les conseils des hommes. Et l'archevêque d'Embrun tire de ses raisonnements aristotéliques cette conclusion bicéphale :

D'une part, pour ce qui est de préparer les batailles, d'employer machines, échelles et tous autres engins de guerre, de jeter des ponts, d'envoyer aux combattants des vivres en quantité suffisante, d'avoir bonnes finances, toutes choses sans lesquelles les entreprises ne sauraient réussir que par

miracle, nous faisons suffisamment entendre qu'il y faut pourvoir par prudence humaine.

Mais lorsqu'on voit, d'autre part, la sagesse divine s'apprêter à agir spécialement, la prudence humaine doit s'humilier et renoncer. C'est alors, disons-nous, que le conseil de la Pucelle doit être demandé, recherché, requis préférablement à tout autre. Celui qui donne la vie donne la nourriture. A ses ouvriers, il fournit les outils. C'est pourquoi nous devons espérer dans le Seigneur. Il fit sienne la cause du roi. Il inspirera à ceux qui la tiennent tout ce qu'il faudra faire pour la gagner. Dieu ne laisse pas ses œuvres imparfaites.

Et le docteur termine son traité en recommandant spécialement au roi la Pucelle comme inspiratrice de saintes pensées et révélatrice d'œuvres pies. « Nous donnons ce conseil au roi, que chaque jour il accomplisse une œuvre agréable à Dieu, et que de cela il confère avec la Pucelle, que les avis qu'il en recevra, il les mette en usage pieusement et dévotement, pour que Dieu ne lui retire pas sa main, mais lui continue sa grâce. »

Le grand docteur Gerson, ancien chancelier de l'Université, achevait alors à Lyon, dans le couvent des Célestins, dont son frère était prieur, sa vie pleine de travaux et de fatigues. L'an 1408, curé de Saint-Jean-en-Grève à Paris, ayant prononcé dans son église paroissiale l'oraison funèbre du duc d'Orléans, assassiné par l'ordre du duc de Bourgogne, il avait soulevé la fureur du peuple et couru grand risque d'être massacré. Esprit droit et sage, d'un mysticisme tempéré, il avait consacré toute sa pensée et toutes ses forces à la réforme de l'Église. Maintenant, accablé de tristesse et désespérant des hommes de son temps, il instruisait les petits enfants. « C'est par eux, disait-il, qu'il faut commencer la réforme. » Aussitôt après la délivrance d'Orléans, il composa un traité succinct de la Pucelle, qui lui avait été demandé très probablement par les conseillers du roi. On voit, par son écrit, qu'il connaissait les consultations des clercs de Poitiers.

Avant de traiter de la Pucelle, il prend soin de distinguer entre ce qui est de foi et ce qui est de dévotion. En matière de foi, le doute n'est pas permis. Quant à ce qui est de dévotion, comme on dit vulgairement : « Qui ne le croit n'est pas

damné. » Pour qu'une chose soit de dévotion, trois conditions sont requises : il faut 1° qu'elle soit édifiante; 2° qu'elle soit probable et attestée par la rumeur publique ou le témoignage des fidèles; 3° qu'il ne s'y mêle rien de contraire à la foi. A ces conditions, il convient de n'en porter ni réprobation ni approbation opiniâtres, mais plutôt de s'en rapporter à l'Église.

Par exemple, sont matières de dévotion, et non de foi, la conception de la très sainte Vierge, les indulgences, les reliques. Une relique est vénérée en un lieu ou dans un autre ou dans plusieurs lieux à la fois. Le Parlement de Paris a naguère disputé sur le chef de monseigneur saint Denys, vénéré à Saint-Denys en France et dans la cathédrale de Paris. C'est matière de dévotion.

D'où il faut conclure que l'on peut pieusement et salutairement, en matière de dévotion, admettre le fait de cette Pucelle, surtout en regardant aux fins, qui sont la restitution du royaume à son roi et la très juste expulsion ou débellation de ses très obstinés ennemis.

D'autant plus qu'on n'a pas trouvé qu'elle usât de sortilèges prohibés par l'Église ni de superstitions publiquement réprouvées, ni qu'elle agît avec cautèle, par fourberie, pour son gain propre, lorsqu'en gage de sa foi, elle expose son corps aux plus grands dangers.

Et, si plusieurs témoins apportent plusieurs témoignages sur son caquet, sa légèreté, son astuce, c'est le lieu d'alléguer cet adage de Caton : « Nos arbitres, ce n'est pas ce que chacun dit. » Selon la parole de l'Apôtre, on ne doit pas mettre en cause le serviteur de Dieu. Bien plutôt il convient ou de s'abstenir ou de soumettre aux supérieurs ecclésiastiques, comme il est permis, les points douteux. Ainsi fut fait, dans le principe, pour la canonisation des saints. Le canon des saints n'est pas de nécessité de foi, à strictement parler, mais de pieuse dévotion. Toutefois il ne doit pas être réprouvé par homme quelconque, à tort et à travers.

Pour en venir au cas présent, il faut remarquer les circonstances suivantes :

Premièrement. Le conseil royal et les gens de guerre furent induits à croire et à obéir, et ils affrontèrent le risque d'être

défaits sous la conduite d'une fillette, ce qui eût été grande vergogne.

Deuxièmement. Le peuple exulte, et sa pieuse créance semble conspirer à la louange de Dieu et à la confusion des ennemis.

Troisièmement. Les ennemis se cachent, même leurs princes, et sont agités de diverses terreurs. Ils tombent en faiblesse comme des femmes grosses, conformément aux imprécations contenues dans le cantique que chanta sur le tympanon Marie, sœur de Moïse, dans un chœur de danseurs et de chanteurs : « Chantons au Seigneur, car il a été glorieusement magnifié. Que tombent sur ses ennemis la crainte et la terreur ! » Et nous aussi, chantons le cantique de Marie, avec une dévotion consonnante à notre fait.

Quatrièmement enfin. Et cela est à peser. Cette Pucelle et les soldats attachés à elle ne quittent point les voies de la prudence humaine, et ils ne tentent pas Dieu. D'où il est visible que cette Pucelle ne s'obstine pas au delà de ce qu'elle répute être monition ou inspirations reçues de Dieu.

On pourrait exposer encore plusieurs circonstances de sa vie, depuis l'enfance, qui ont été recueillies abondamment. Il n'en sera rien rapporté ici.

Il est à propos de tirer exemple de Deborah et de sainte Catherine, qui convertit miraculeusement cinquante docteurs ou rhéteurs, de Judith et de Juda Macchabée. Dans leur fait, selon l'ordre constant, se trouvèrent beaucoup de circonstances d'ordre purement naturel.

A un premier miracle ne succèdent pas toujours d'autres miracles attendus des hommes. Alors même que la Pucelle serait déçue dans son attente et la nôtre (puisse-t-il n'en pas advenir ainsi !), il ne faudrait pas conclure que les premiers effets furent produits par le malin esprit et non par influence céleste, mais préférablement croire que nos espérances aient péri à cause de notre ingratitude et de nos blasphèmes, ou par quelque juste et impénétrable jugement de Dieu ! Nous le supplions de détourner de nous sa colère et de nous regarder favorablement.

Tirons des enseignements : premièrement, pour le roi et les princes du sang royal ; deuxièmement, pour la milice du roi

et du royaume; troisièmement, pour le clergé et le peuple; quatrièmement, pour la Pucelle. De ces enseignements, unique est la fin : mener bonne vie, dévote à Dieu, juste au prochain, sobre, vertueuse et tempérante à soi-même. Et quant à l'enseignement spécial à la Pucelle, il faut que, où la grâce de Dieu a manifesté, elle soit employée non en vanités soucieuses, non en profits mondains, non en haines de partis, non en séditions cruelles, non en vengeance des actes accomplis, non en glorifications ineptes, mais en mansuétude et oraisons, avec actions de grâce, et que chacun contribue, par libérale subvention de biens temporels, à l'instauration de la paix en son lit de justice, afin que, délivrés des mains de nos ennemis, Dieu nous étant plus propice, nous le servions dans la sainteté et la justice.

En terminant son traité, Jean Gerson examine brièvement un point de droit canon qui avait déjà été touché par les docteurs de Poitiers. Il établit qu'il n'est pas défendu à la Pucelle de porter un habit d'homme.

Premièrement. L'ancienne loi interdisait à la femme de porter un habit d'homme et à l'homme un habit de femme. Cette loi, en tant que judicielle, cesse d'être en vigueur dans la nouvelle loi.

Deuxièmement. En tant que morale, cette loi demeure obligatoire. Mais elle ne concerne, en ce cas, que l'indécence de l'habit.

Troisièmement. En tant que judicielle et morale, cette loi n'interdit pas de porter l'habit viril et militaire à cette Pucelle que le Roi du ciel élut porte-étendard pour fouler à ses pieds les ennemis de la justice. Où la divine vertu opère, les moyens sont conformes aux fins.

Quatrièmement. On peut alléguer des exemples tirés des histoires sainte et profane, rappeler Camille et les Amazones.

Jean Gerson termina ce traité le dimanche de la Pentecôte, huit jours après la délivrance d'Orléans. Ce fut son dernier écrit. Il mourut au mois de juillet de cette même année 1429, dans la soixante-cinquième année de sa vie.

C'est le testament politique du grand universitaire. On y reconnaît le mystique tempéré qui se défiait des visionnaires et des extatiques, le docteur qui mettait dans sa foi autant de

raison que la foi en peut contenir. On y retrouve aussi le juste qui fut doux avec courage, haït l'iniquité et demeura l'ami des vaincus. La victoire de la Pucelle réjouit les derniers jours de sa vie. Il chante de sa voix presque éteinte le cantique de Marie. Mais à la joie que lui cause le bon événement, se mêlent les tristes pressentiments de sa vieille sagesse. En même temps qu'il voit en la Pucelle bien venue un sujet d'allégresse et d'édification pour le peuple, il craint que les espérances qu'elle inspire ne soient bientôt déçues. Et il avertit ceux qui maintenant l'exaltent dans le triomphe de ne point se détourner d'elle aux mauvaises heures.

Sous l'appareil scolastique, Jean Gerson laisse voir pensée d'homme. Les effusions d'un grand cœur, les raisons d'un grand esprit se découvrent sous les formes rigides de son traité doctrinal, comme des feuillets réglés d'un antiphonaire s'échappent des hymnes, des cantiques, la voix infinie des orgues. Mais son argumentation sobre et ferme n'est pas différente au fond de la grasse et molle argumentation de Jacques Gélu. On trouve dans l'une et dans l'autre les mêmes arguments, et les deux docteurs s'accordent dans leurs conclusions qui sont celles des maîtres de Poitiers.

En ce temps-là, les peintres représentaient parfois, sur un mur de cloître, les arts libéraux en figures de très nobles dames. Ils peignaient, au milieu de ses sœurs, Logique assise dans une haute chaire, coiffée de l'antique turban, vêtue d'une robe éclatante, et tenant d'une main le scorpion, de l'autre le lézard, en signe que sa science est d'atteindre l'adversaire au vif et de ne pas se laisser prendre. A ses pieds, Aristote, les yeux levés sur elle, disputait en nombrant ses arguments sur ses doigts. Cette dame austère rendait tous ses disciples semblables les uns aux autres. Rien n'était alors plus méprisable et plus odieux qu'une idée singulière. L'originalité n'existait à aucun degré dans les esprits. Les traités que les théologiens firent sur la Pucelle, et ils en firent beaucoup, semblent procéder tous d'un exemplaire unique.

Pour les docteurs de Poitiers, pour l'archevêque d'Embrun, pour l'ancien chancelier de l'Université, pour tous, le fait de la Pucelle n'est pas matière de foi. Comment le pourrait-il être avant que le pape et le concile en eussent décidé? On est

libre d'y croire comme de n'y pas croire. Mais pour les théologiens armagnacs, c'est un sujet d'édification, et il convient de le méditer non dans un esprit aride, et qui doute obstinément, mais avec bonne volonté et selon la foi chrétienne.

Sur le conseil de Gerson, les âmes bénévoles croiront que la Pucelle vient de Dieu, comme elles croient que le chef de monsieur Saint Denys est offert en même temps à la vénération des fidèles dans l'église cathédrale de Paris et dans l'église abbatiale de Saint-Denys en France.

Ils ne s'attacheront pas tant à la vérité littérale qu'à la vérité spirituelle et ils ne pécheront pas par trop de curiosité. Ce précepte est vraiment selon l'esprit du bon docteur qui avait coutume de dire : « Apprenons moins à disputer qu'à vivre. »

En somme, ni le livre de Poitiers, ni le traité de Jacques Gélu, ni celui de Jean Gerson ne donnent de grandes clartés au roi et à son conseil. Les exhortations n'y manquent pas; mais elles reviennent toutes à dire : « Soyez sages et pieux, pensez avec humilité, force et prudence. » Sur le point qui importait le plus, l'emploi à faire de la Pucelle dans la conduite de la guerre, l'archevêque d'Embrun enseigne doctement : « Accomplissez ce que la Pucelle ordonne et ce que la prudence commande et, pour le surplus, faites œuvres pies et belles oraisons. » Il apparait que ces clercs laissaient au roi toute liberté de jugement et d'action et qu'ils lui conseillaient finalement non pas de croire à la Pucelle, mais d'y laisser croire le peuple et les gens d'armes.

II

LA PUCELLE ET L'ARMÉE

Le roi garda la Pucelle près de lui durant les dix jours qu'il demeura dans sa ville de Tours. Cependant le conseil délibérait sur la conduite à tenir. On n'avait point d'argent. Le roi Charles en trouvait encore assez facilement pour faire des présents aux gentilshommes de son hôtel. Mais il avait grand'peine à s'en procurer pour payer les dépenses de la

guerre. Il devait des gages à ses gens d'Orléans. Ceux-là avaient peu reçu et beaucoup dépensé. Ils en étaient du leur, et réclamaient leur paiement. Au mois de mai et de juin, par quatre fois, le roi répartit aux capitaines qui avaient défendu la ville des sommes montant à quarante et un mille six cent trente et une livres. Il était victorieux à bon marché. La défense d'Orléans lui coûta cent dix mille livres en tout. Les bourgeois de la ville firent le reste. Ils donnèrent jusqu'à leurs petites cuillers d'argent.

Pour continuer la guerre, il fallait débourser. Sans pécune, les capitaines ne marchaient pas. Heureusement qu'on était vainqueur. On pouvait payer mal et peu, payant d'espérance. Il n'y avait pas à craindre qu'on manquât d'hommes. L'armée d'Orléans était dispersée; mais on en pouvait former une autre en six semaines. On avait en routiers de quoi dévorer, selon l'occasion, tout le pays anglais ou tout le pays français,

Il eut été expédient sans doute de chercher à détruire cette terrible armée de sir John Falstolf, qui avait causé naguère tant de peur à ceux d'Orléans. Mais on ne savait pas où elle se trouvait. Elle était disparue entre Orléans et Paris. Il eut fallu la chercher. Ce n'était pas possible. On n'y songea pas. L'art de la guerre ne comportait pas alors des opérations si savantes. On dut reprendre les châteaux que les Anglais tenaient sur la Loire en amont et en aval d'Orléans, Jargeau, Meung, Beaugency, entreprise utile et qui ne présentait pas grande difficulté.

Sans plus attendre, monseigneur le Bâtard alla sur Jargeau avec un peu de chevalerie et les routiers de Poton. Mais la Loire était haute et remplissait les fossés. N'ayant pas d'engins de siège, ils se retirèrent après avoir fait quelque mal aux Anglais et tué le capitaine de la ville (15 mai, Monrosini).

La Pucelle n'entrait pas volontiers dans les raisons des capitaines. Elle n'écoutait que ses Voix, qui lui disaient des paroles infiniment simples. Elle ne pensait qu'à accomplir sa mission. Ce n'était pas pour supputer les ressources du trésor royal, ordonner les aides et les tailles, traiter avec les gens d'armes, les marchands et les convoyeurs, faire des plans de campagne, négocier des trêves, que madame Sainte Catherine madame Sainte Marguerite et monseigneur Saint Michel archange l'avaient envoyée en France : c'était pour qu'elle

conduisît le dauphin recevoir l'onction sainte dans la basilique du bienheureux Rémi. Aussi était-ce à Reims qu'elle le voulait mener. Non qu'elle sût comment on y pouvait aller. Mais elle pensait que Dieu la guiderait. Tout retard, toute lenteur, toute délibération même la désolait et l'irritait. Fréquentant chez le roi, elle le pressait avec douceur. Maintes fois elle lui dit :

— Je durerai un an, guère plus. Qu'on pense à bien besogner pendant cette année.

Et elle dénombrait les quatre charges dont elle avait à s'acquitter en cet espace de temps. C'était, après avoir délivré Orléans, à chasser les Anglais hors de France, faire couronner et sacrer le roi à Reims et tirer le duc d'Orléans des mains des Anglais. Un jour, n'y pouvant tenir, elle alla trouver le roi tandis qu'il était dans un de ces retraits, clos par des boiseries sculptées, qu'on pratiquait dans les grandes salles des châteaux et qui servaient aux réunions familières. Elle heurta l'huis, entra presque aussitôt et trouva le roi qui conversait avec maître Gérard Machet, son confesseur, monseigneur le Bâtard, le sire de Trèves et un seigneur de ses plus familiers, nommé messire Christophe d'Harcourt. Elle s'agenouilla et, tenant le roi embrassé par les jambes (car elle savait à quoi la politesse l'obligeait), elle lui dit :

— Gentil dauphin, ne tenez plus tant et de si longs conseils. Mais venez tout de suite à Reims recevoir votre digne sacre.

Le roi lui fit bon visage, mais ne répondit rien. Il n'était pas grand chevaucheur. C'était un malheureux homme effaré, qui, depuis le jour de Montereau, n'osait passer sur un pont de bois. Il avait peur de ses ennemis et plus grand peur de ses amis. Il ne se gouvernait que par les conseils du sire de La Trémoille. Au reste, incapable de faire la moindre peine à cette enfant. Le seigneur d'Harcourt, ayant appris que la Pucelle conversait avec des anges et des saintes, fut curieux de savoir si vraiment la pensée de mener le roi à Reims lui venait de ses visiteurs célestes. Employant pour les désigner le mot dont elle se servait elle-même :

— Est-ce votre Conseil, lui demanda-t-il, qui vous parle de telles choses ?

Elle répondit :

— Oui, et je suis beaucoup aiguillonnée à cet endroit.

Le seigneur d'Harcourt reprit aussitôt :

— Ne voudriez-vous pas dire ici, en présence du roi, la manière de votre Conseil, quand il vous parle.

Jeanne rougit à cette demande.

Soit que, la voyant rougir, il voulût lui épargner tout embarras et toute contrainte, soit qu'il essayât de rompre un propos dont il n'attendait que de l'ennui pour lui-même, le roi demanda doucement à Jeanne :

— Jeanne, vous plaît-il bien de déclarer ce qu'on vous demande, en présence des personnes ici présentes ?

Mais Jeanne s'adressant au seigneur d'Harcourt :

— Je vois bien ce que vous voulez savoir, lui dit-elle, et je vous le dirai volontiers.

Et tout de suite elle fit sentir au roi le tourment qu'elle éprouvait de n'être pas crue et elle révéla sa consolation intérieure :

— Quand je suis contristée en quelque manière de ce qu'on ne croit pas facilement ce que je dis par mandement de Messire, je me retire à part et me plains à Messire de n'être facilement crue de ceux à qui je parle. Et mon oraison faite, aussitôt j'entends une voix qui me dit : « Fille de Dieu, va ! » Et à l'entendre, j'ai grand joie. Et même je voudrais toujours rester en cet état.

Tandis qu'elle répétait les paroles de la Voix, Jeanne levait les yeux au ciel. Les seigneurs présents furent frappés de l'expression céleste que prenait alors le regard de la jeune fille. Ces yeux noyés, cet air de ravissement dont s'émerveillait monseigneur le Bâtard, ce n'était pas une extase, c'était l'imitation d'une extase. Mais même en cette sorte de feinte, où excellent toutes les extatiques, Jeanne ne mettait que simplicité, candeur, oubli de soi-même, esprit de sacrifice, ardeur de s'offrir.

La Pucelle accompagna le roi à Loches, et elle resta auprès de lui jusqu'après le vingt-troisième jour de mai.

Le peuple croyait en elle. Quand elle sortait dans les rues de Loches, les habitants se jetaient dans les jambes de son cheval : ils baisaient les mains et les pieds de la sainte. Maître Pierre de Versailles, un des interrogateurs de Poitiers,

la voyant qui recevait ces marques de vénération, la blâma théologalement :

— Vous faites mal, lui dit-il, de souffrir telles choses, qui ne vous sont pas dues. Prenez-y garde : vous induisez les hommes en idolâtrie.

Jeanne, pensant à l'orgueil qui pourrait s'insinuer dans son cœur, répondit :

— En vérité, je ne saurais m'en garder, si Messire ne m'en gardait.

Elle voyait avec déplaisir que certaines bonnes femmes vinssent à elle pour la saluer ; cela lui semblait une espèce d'adoration dont elle s'effrayait. Mais elle ne repoussait pas les pauvres gens qui venaient à elle ; elle ne leur faisait pas de déplaisir et plutôt les supportait à son pouvoir.

La Pucelle était ainsi l'objet d'un culte parce qu'elle passait pour faire des miracles. Le renom de sa sainteté s'était répandu par toute la France avec une merveilleuse rapidité. Les saintes gens étaient consultés alors dans toutes les difficultés de la vie. Plus ils étaient innocents et simples, plus on leur demandait conseil. Car on était mieux assuré, s'ils n'avaient pas d'esprit, que c'était Dieu qui parlait par leur bouche. On croyait que la Pucelle n'avait pas d'esprit. C'est pourquoi on la pensait capable de résoudre les questions les plus difficiles avec une infaillible sagesse. On voyait que, sans savoir faire la guerre, elle la faisait mieux que les capitaines, et l'on en concluait que tout ce qu'elle accomplirait dans sa sainte ignorance, elle l'accomplirait excellemment.

C'est ainsi que, à Toulouse, un capitoul s'avisa de la consulter en matière financière. Les gardes de la monnaie de cette ville avaient reçu l'ordre de fabriquer de nouvelles espèces, inférieures de beaucoup à celles qui avaient cours jusque-là. Les bourgeois s'en émurent. D'avril à juin, les capitouls s'employèrent à faire rapporter cette mesure. Et, le 2 juin, le capitoul Pierre Flamenc demanda en conseil qu'on écrivît à la Pucelle pour lui exposer les inconvénients survenus du fait de la mutation des monnaies et pour lui demander d'y apporter remède. En faisant cette proposition au Capitole, Pierre Flamenc pensait qu'une sainte était de bon conseil sur toute matière et particulièrement en matière

d'espèces monnayées, surtout si elle se trouvait l'amie du roi, comme c'était le cas de la Pucelle.

De Loches, la Pucelle envoya un petit anneau d'or à la dame de Laval, qui sans doute lui avait demandé un objet qu'elle eût touché. Jeanne, dame de Laval, avait épousé, cinquante-quatre ans en çà, sire Bertrand du Guesclin dont la mémoire était précieuse aux Français et qu'on nommait, dans la maison d'Orléans, le dixième preux. Madame Jeanne n'avait pas la douce renommée de Tiphaine Raguel, première femme de sire Bertrand. C'était une dame avare et colérique. Chassée par les Anglais de sa terre de Laval, elle vivait retirée à Vitré avec sa fille Anne, qui avait eu le malheur de lui déplaire quand, treize ans auparavant, jeune veuve, elle avait épousé secrètement un petit cadet sans terres. Ce qu'ayant découvert, madame Jeanne mit sa fille au cachot et reçut le cadet à coups d'arbalètes. Après quoi, les deux dames vécurent paisiblement ensemble.

De Loches, la Pucelle se rendit à Selles en Berry, assez grosse ville sur la rive gauche du Cher, où les trois États s'étaient assemblés peu de temps auparavant. Une nouvelle armée s'y formait. Les seigneurs de Bretagne et de Poitou arrivaient abondamment, la plupart en petite compagnie, sur un mauvais bidet.

Les plus pauvres, équipés en archers, venaient faire, faute de mieux, le service des gens de trait. Les vilains et les gens de métier s'offraient. Et avec un peu d'argent on en aurait eu beaucoup. De la Loire à la Seine et de la Seine à la Somme, la terre n'était plus cultivée qu'autour des châteaux et des forteresses ; la plupart des champs restaient en jachères. En beaucoup d'endroits, on ne tenait plus ni foires ni marchés. Les ouvriers chômaient partout. La guerre, ayant détruit tous les métiers, devenait l'unique métier : « Chacun, dit Eustache Deschamps, veut devenir écuyer. Il n'y a presque plus aujourd'hui d'artisans. » Huit mille combattants furent bientôt réunis : trois mille de plus qu'à Orléans. Encore faut-il compter les valets, les femmes, la séquelle. Et tout ce monde avait grand'faim. Il semblait que le Bâtard, qui s'était montré adroit et courageux, dût conduire cette armée. Le commandement en fut donné au jeune duc

d'Alençon, qui n'était pas bien sensé. Mais il se tenait à cheval, et c'était alors la seule science indispensable à un chef de guerre. A quoi eût servi de savoir commander? Les capitaines étaient bien décidés à ne pas obéir. Et chacun tirait à soi.

Le samedi 4 juin, Jeanne était à Selles. Les habitants d'Orléans lui envoyèrent ce jour-là un héraut pour lui donner des nouvelles des Anglais. Comme chef de guerre, ils ne connaissaient qu'elle.

Cependant, entourée de moines, elle menait au milieu des gens d'armes une vie bonne, singulière et monastique. Elle mangeait et buvait peu. Elle communiait une fois la semaine et se confessait fréquemment. En entendant la messe, elle pleurait au moment de l'élévation. A confesse et quand elle recevait le corps de Notre Seigneur, elle pleurait à grande abondance de larmes. Chaque soir, à l'heure des vêpres, elle se retirait dans une église et faisait sonner les cloches, pendant une demi-heure environ, pour appeler les religieux mendiants qui suivaient l'armée. Puis elle se mettait en oraison, tandis que les bons frères chantaient une antienne en l'honneur de la Vierge Marie.

Depuis sept ans déjà, saint Michel archange et les saintes Catherine et Marguerite, portant des couronnes riches et précieuses, venaient à elle et lui parlaient. C'était dans le son des cloches, à l'heure de complies et de matines, qu'elle entendait le mieux leurs paroles.

Les cloches alors, grandes ou petites, métropolitaines, paroissiales ou conventuelles, bourdons, campanes, campanelles et moineaux, sonnées à la volée ou carillonnées en cadence, de leurs voix graves ou claires, parlaient à tout le monde et de toutes choses. Elles étaient le chant aérien du calendrier ecclésiastique et civil. Elles convoquaient les clercs et les fidèles aux offices, lamentaient les morts et louaient Dieu. Elles annonçaient les foires et les travaux des champs. Elles faisaient voler par le ciel les grandes nouvelles, et, dans ces temps de guerre, elles appelaient aux armes, sonnaient l'alarme. Amies du laboureur, elles dissipaient l'orage, écartaient la grêle. Elles chassaient la peste. Les démons qui volent sans cesse dans l'air et guettent les hommes, elles les mettaient en fuite, et l'on attribuait à leur son béni la vertu

d'apaiser les violents. Madame sainte Catherine, qui chaque jour visitait Jeanne, était la patronne des cloches et des sonneurs. Aussi beaucoup de cloches portaient son nom. Jeanne, dans le son de ses cloches, comme dans le bruit des feuilles, entendait ses Voix. Rarement elle les entendait sans voir une lumière du côté d'où elles venaient. Ces Voix l'appelaient « Jeanne, fille de Dieu ! » Souvent l'archange et les saintes lui apparaissaient. Pour leur bienvenue, elle leur faisait la révérence en fléchissant le genou et en s'inclinant ; elle les accolait par les genoux, sachant qu'il y a plus de respect à accoler par le bas que par le haut. Elle sentait la bonne odeur et la douce chaleur de leurs corps glorieux.

Saint Michel archange ne venait pas seul. Des anges l'accompagnaient en grande multitude et si petits qu'ils dansaient comme des étincelles aux yeux éblouis de la jeune fille. Quand les saintes et l'archange s'éloignaient, elle pleurait du regret qu'ils ne l'eussent pas emportée avec eux. Ainsi Judith fut visitée par l'ange dans le camp d'Holopherne.

Tout comme le seigneur d'Harcourt, l'écuyer Jean d'Aulon demanda un jour, à Jeanne, ce qu'était son Conseil. Elle lui répondit qu'elle avait trois conseillers, dont l'un demeurait toujours avec elle ; un autre allait et venait souventes fois ; le troisième était celui avec lequel les deux autres délibéraient. Le sire d'Aulon, plus curieux que le roi, la pria et requit de lui vouloir une fois montrer ce Conseil. Elle lui répondit :

— Vous n'êtes pas assez digne et vertueux pour le voir.

Le bon écuyer n'en demanda pas davantage. S'il avait lu la Bible, il aurait su que le serviteur d'Élisée ne voyait pas les anges que voyait le prophète (*Rois*, I, IV).

Jeanne s'imaginait au contraire que son Conseil s'était manifesté au roi et à la Cour.

— Mon roi, dit-elle plus tard, mon roi et bien d'autres ont vu et entendu les Voix qui venaient à moi. Le comte de Clermont était alors près de lui avec deux ou trois autres.

Elle le croyait. Mais il n'y eut sans doute que ce gros bourgeois de Cailly à qui elle fit voir les anges qui la visitaient. Et de ces anges, Cailly, qui était habile homme, se fit faire tout de suite un écu magnifique. Elle s'entretenait dévotement avec le frère Pasquerel. Elle lui disait :

— Il est dans mon fait de porter certain secours.

Et le bon frère, qui pourtant avait étudié la Bible, s'écriait tout surpris :

— On ne vit jamais rien de semblable à ce qui se voit en votre fait. On ne lit rien de tel en aucun livre.

Jeanne lui répondait plus hardiment encore qu'aux clercs de Poitiers :

— Messire a un livre dans lequel jamais n'a lu aucun clerc, tant soit-il parfait en cléricature.

Elle tenait sa mission de Dieu seul et lisait dans un livre fermé à tous les docteurs de l'Église. Ses mendiants aspergeaient d'eau bénite son étendard. Sur l'avers de cet étendard, elle avait fait peindre une colombe portant dans son bec une banderole, sur laquelle on lisait : « Par le Roi du ciel. » Cela déplut au Conseil du roi, qui cacha son mécontentement sous des façons gracieuses. Le 2 juin, le roi Charles étant à Chinon donna par lettres à Jeanne un écusson qu'elle pût porter sur sa robe, comme les hérauts, et aussi mettre sur son étendard au lieu de la colombe. C'était une couronne soutenue par une épée entre deux fleurs de lis. On ne pouvait imaginer un plus clair emblème du secours apporté par la Pucelle au royaume de France. On a lieu de croire qu'elle reçut cet honneur avec déplaisir et qu'elle ne remplaça pas sans dépit, sur l'avers de son étendard, l'écu que lui avaient octroyé son ange et ses saintes, par les armes parlantes, si louangeuses, que lui donnait le dauphin.

Elle prophétisait et, comme il arrive à tous les prophètes, elle n'annonçait pas toujours ce qui devait arriver. Ce fut le sort du prophète Jonas lui-même. Et les docteurs expliquent comment les prophéties des véritables prophètes peuvent ne pas toutes être vraies. Elle disait :

« Avant que le jour de la saint Jean-Baptiste de l'an 29 arrive, il ne doit pas y avoir un Anglais, si fort et si vaillant soit-il, qui se laisse voir par la France, soit en campagne, soit en bataille. » (*Procès*, v. p. 340.) La nativité de saint Jean-Baptiste se célèbre le 24 juin.

ANATOLE FRANCE

(A suivre.)

LA REBELLE[1]

XXVII

Quand la Tourette arriva, sur le coup de huit heures, elle fut bien étonnée de trouver madame Valentin habillée et prête à sortir.

— Madame ne déjeune pas?... Non?... C'est-i' possible!... Madame veut donc se faire mourir?... Quand on travaille, faut qu'on mange... J'vas faire du chocolat... Comme madame a mauvaise mine!

— Je n'ai pas dormi de la nuit...

— A cause du petit?...

— Oui, à cause du petit, — répondit Josanne avec un sourire navré. — Occupez-vous de lui, Maria... Je dois sortir tout de suite.

— Et le chocolat?

— Je vous ai dit que je n'avais pas faim.

— Ah! madame n'est pas raisonnable...

Josanne n'écoutait plus le bavardage de la Tourette. Elle fixait sur les choses un regard sec et fiévreux... Avait-elle rêvé?... Non, ce n'était pas un cauchemar, la terrible scène de la veille. Cette chaise, Noël l'avait déplacée. Ce coussin avait glissé à terre, et il y avait, sur la natte japonaise, un

1. Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er, 15 décembre 1905 et 1er janvier 1906.

petit peigne d'écaille brune, tombé des cheveux de Josanne quand elle s'était presque évanouie... Elle faillit marcher dessus, le ramassa, le regarda sans penser à rien...

Dans le cabinet voisin, son fils, réveillé, se mit à rire.

Ce rire pur, qui, chaque matin, appelait le baiser maternel, retentissait douloureusement dans l'âme de Josanne. Elle songeait :

« Tu me coûtes cher, mon petit Claude !... Et pourtant je t'aime !... Je ne t'aime pas moins qu'hier. »

Sa pensée alla vers Maurice, se chargea de rancune et de haine.

« Ah ! lui... lui !... Il n'aura donc apporté dans ma vie que du malheur et du malheur !... Car, maintenant, je serai toujours malheureuse, et Noël avec moi... Il m'eût pardonné l'amant, — mais l'enfant ?... Jamais il ne supportera que Claude demeure entre nous, Claude, image vivante de ce passé dont il souffre... Et pourtant, je ne peux exiler mon fils de ma maison, de ma vie... Je ne peux pas choisir entre Claude et Noël : c'est une alternative abominable !... Noël accepterait bien que je garde, que j'élève, que j'aime l'enfant de mon mari ; pourquoi ne peut-il accepter ?... Ah ! les préjugés de l'homme, l'orgueil de l'homme !... La jalousie plus forte que l'amour !... »

Sa tendresse pour son fils, noyée dans le grand flot de la passion, se ranimait, plus vive d'être menacée. Josanne hésitait à croire que Noël lui imposerait cette mutilation de son cœur, ce crime contre nature... Mais que ferait-il, si vraiment la présence de Claude, l'existence même de Claude lui devenaient intolérables ?...

« Il faut que je connaisse sa pensée. Je ne peux plus vivre comme ça... Je veux le voir, tout de suite... »

Il était trop tôt pour que Josanne pût se présenter chez Noël ; mais elle était, depuis la veille, dans un état si violent et si trouble qu'elle ne pouvait supporter l'attente et l'inaction. Elle partit donc, résolue à marcher, à « user sa peine ».

Dehors, elle fut surprise par la douceur du matin. Une fine lumière grise et bleuissante baignait les quais, du Louvre à Notre-Dame. Tout était gris et bleu, sauf quelques taches de couleurs si vives et pourtant si délicates, — les sables blonds

de la berge, le bariolage des péniches couvrant l'eau verte et laiteuse. — L'aiguille de la Sainte-Chapelle luisait, d'un or presque rose. Les gens, sur l'impériale des omnibus, avaient l'air content. Les petites bonnes étaient jolies, avec leurs camisoles claires. On vendait partout des bottes de roses rouges. Et Paris semblait une ville nouvelle, éveillée à la fraîcheur première, à l'aube azurée d'un jour qui serait le plus brillant, le plus ardent, le plus splendide des jours d'été...

Josanne, dans le matin délicieux, passait, étrangère à tout, comme une intruse qui promènerait sa robe de deuil dans une fête.

Le mouvement calma ses nerfs, prêta une sorte de rythme à ses pensées. Elle se ressaisit :

« Voyons... je ne dois pas m'affoler... Tout n'est pas perdu, peut-être... Noël est un homme intelligent, qui ne peut pas invoquer contre moi, — contre notre bonheur, — des préjugés qu'il a raillés cent fois, en ma présence... Il souffre, hélas ! et c'est tout naturel qu'il souffre... Mais il m'entendra, et je saurai le consoler... »

Elle réfléchissait, et reprenait espoir :

« Je ne vais pas tomber à ses pieds et lui demander pardon... Pardon de quoi ?... De mon silence ? Oui, peut-être... J'aurais dû me confier à lui, avant de lui laisser comprendre que je l'aimais... De ma faute ?... Non ! Si j'ai commis une faute, j'ai péché contre Pierre et non pas contre Noël... La première stupeur, la première fureur passées, mon ami sentira lui-même l'impossibilité de me condamner... »

Elle se rappela des mots de Noël :

« Pourquoi imposerais-je aux autres des vertus que je suis incapable de pratiquer ? Je ne pourrais pas rester fidèle par devoir, à une femme que je n'aimerais pas d'amour... »

Elle se rappela aussi la conclusion de *la Travailleuse*...

Condamner Josanne ?... Au nom de quoi ? Noël n'était pas chrétien : il ne considérait pas le mariage comme un sacrement et l'adultère comme un péché mortel. Il n'avait aucun respect pour la morale conventionnelle qui lui apparaissait en pleine voie de transformation. Certes, il concevait l'altruisme, la tolérance, la solidarité humaine, mais il détestait

le sacrifice stérile, qui est, disait-il, une abdication, un suicide — et un encouragement à l'égoïsme d'autrui...

Josanne allait donc vers lui, dans la douleur, et non pas dans les sentiments d'une Madeleine repentante, car, à vrai dire, son chagrin sincère, ses regrets sincères, n'étaient pas du repentir... Elle ne se persuadait pas qu'elle avait commis un acte infâme, et qu'elle ne pourrait échapper au mépris que par le remords, la pénitence et l'humilité. Elle ne ressentait rien qui ressemblât à de la contrition chrétienne et elle ne voulait pas être aimée par pitié, par faiblesse. Elle aussi avait de l'orgueil !

Elle entra dans la maison que Noël habitait, dans l'ombre froide de l'escalier de pierre, et le tintement de la clochette lui remua le cœur. Un domestique ouvrit :

« Monsieur ne pouvait pas recevoir... Monsieur dormait encore... Il était rentré tard dans la nuit... »

Josanne répliqua :

— Bien. J'attendrai...

Le domestique essaya de protester :

« Il avait des ordres... Monsieur serait fâché, peut-être... »

Mais Josanne répondit :

— Non, monsieur ne sera pas fâché... C'est pour une affaire très importante. Ne le réveillez pas... J'attendrai aussi longtemps qu'il faudra.

— Et qui annoncerai-je à monsieur ?

— Madame Valentin.

Le domestique eut un vague sourire : il avait porté tant et tant de lettres au nom de madame Valentin !

... Elle était seule, dans ce grand cabinet de travail qu'elle croyait reconnaître. Toutes choses lui étaient devenues familières, à travers les récits de Noël. Ses pieds foulaient le parquet de marqueterie aux losanges luisants, les tapis de Perse jetés devant la cheminée et devant la table. Partout ses yeux rencontraient des meubles aux lignes simples, — bois patinés, vieil acajou pourpre ou vieux bois de rose ; — des étoffes lourdes, dont les colorations allaient du roux au mordoré : toute la vaste pièce était ainsi, sombre et chaude au regard, dans une harmonie brune et fauve qui faisait songer au cuir pré-

cieux, à l'or effacé des belles reliures anciennes. Aucun bibelot banal. Des armes, quelques cuivres, des photographies rappelant un site célèbre ou un incident de voyage, une lithographie de Fantin-Latour, un fusain de Prudhon, et, sur la cheminée, une réduction en bronze du *Colleone* de Verrocchio. Un peu partout, des journaux, des livres, et le parfum du « maryland » sur tout cela...

Josanne respirait ce parfum; elle touchait les choses tièdes encore de la vie de Noël, ces choses qu'il avait rassemblées peu à peu, qu'il aimait, qu'il maniait chaque jour. Et de l'imaginer assis à ce bureau, près de cette lampe, la plume aux doigts, la cigarette au coin des lèvres, tel qu'il était pendant les heures laborieuses, Josanne éprouva un tel paroxysme d'amour, de douleur, de folie, qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir.

— Josanne!... Il y a longtemps que vous êtes là?... Pourquoi n'avoir pas dit qn'on me réveillât tout de suite?

— Vous étiez fatigué, sans doute... Je n'osais pas...

— Oh! mon amie, mon amie chérie, comme vous avez bien fait de venir!... Il me semblait que je ne vous reverrais jamais!... Quelle nuit cruelle!

Elle avait redouté un accueil glacial, et Noël lui serrait les mains, lui parlait sans colère, la remerciait d'être venue... Elle fut si déconcertée, si heureuse, que les larmes lui montèrent aux yeux. Elle oublia les paroles qu'elle avait préparées, et elle demeura muette, regardant le jeune homme, comme Marthe et Marie regardèrent Lazare ressuscité.

Elle dit enfin :

— Ah! Noël, si vous saviez!...

— Ma pauvre Josanne, je ne demande qu'à savoir... Vous avez beaucoup à me dire, j'en suis sûr, et hier je vous ai mal écoutée... Il y a un trou noir dans mes souvenirs... J'ai perdu la mémoire et la raison pendant quelques heures... Je vous ai quittée; j'ai marché. longtemps. Je me suis retrouvé à ma porte, abruti de fatigue. Le petit jour venait...

— Moi aussi, j'ai vu venir le petit jour...

— J'étais bien malheureux, bien misérable...

— Et moi!...

— Mais j'étais plus calme, et il y avait, dans ce chaos de

ténèbres où je me débattais, une lueur!... Je me disais : « Il faut que j'entende Josanne, que je la comprenne, que je tâche d'être juste et d'être bon... »

— Ah! Noël, je vous retrouve! Je vous bénis pour cette parole!... Soyez juste, soyez bon! Notre bonheur dépend de vous... Essayez de comprendre...

— C'est mon seul désir : comprendre!... Ah! vous n'aurez pas besoin de vous chercher des excuses! J'en découvrirais pour vous... Mais il y avait, dans ce récit entrecoupé d'hier soir, il y avait tant de contradictions, tant d'obscurités!... Vous vous êtes mal exprimée... Je me suis révolté trop vite!... Car enfin, Josanne, il n'est pas possible qu'une femme comme vous...

Il élevait la voix, malgré lui. La violence contenue reparaissait. Mais aussitôt :

— Vous voilà encore effrayée!... Voyons, asseyez-vous près de moi, dans ce fauteuil... Causons... Je serai raisonnable... Je tâcherai de vous écouter comme si je n'étais pas en cause, impartialement. Et après, ma chérie, nous serons tristes encore, mais plus proches, nous souffrirons moins.

— Je veux l'espérer, Noël...

— Et d'abord, dites-moi... Vous ne vous êtes jamais plainte, par délicatesse, ou par cette piété qu'on garde envers les morts... mais... votre mari n'a pas été bon pour vous, n'est-ce pas? Il a eu des torts, des torts graves?

— Aucun tort, je vous assure. Je vous l'aurais dit, hier...

— Son caractère?

— Son caractère était difficile, et même un peu détraqué... Mais, avant d'être malade, Pierre était comme la moyenne des hommes, ni meilleur ni pire que beaucoup d'autres... Un peu susceptible, un peu tatillon, un peu autoritaire, oui! Ce n'étaient pas là des défauts bien terribles! Il avait de grandes qualités.... Il m'aimait... il m'aimait trop!

— Pourquoi « trop »?...

— Parce que... il avait un goût très vif de ma personne, une passion physique qui s'exaspéra quand il fut malade... quand il se crut diminué, déchu... et quand il sentit mon indifférence... mes répugnances...

Elle rougit.

— Ne me faites pas raconter nos querelles, nos tristesses, son chagrin qui me rendait faible...

— Oui, — dit vivement Noël, — je devine, et cela me fait mal de penser à ce que vous deviez souffrir... Dites-le donc nettement : vous n'aimiez plus du tout votre mari...

— Pourquoi? Je l'aimais beaucoup, mon pauvre Pierre, mais je ne l'aimais plus d'amour... Je m'étais mariée étourdiment, hâtivement, comme presque toutes les jeunes filles françaises... Que sait-on de l'amour, à dix-huit ans? On aime pour aimer; on donne son cœur au premier venu qui murmure de jolis mots, — les mots qu'on a rêvé d'entendre. Et l'on s'engage pour la vie : on signe un contrat dont on ignore la principale clause!... Et puis, on change; on s'achève... on devient une femme qui ressemble peu ou pas du tout à la jeune fille de naguère; on se révèle à soi-même, lentement... Et pendant ce temps, le mari aussi a changé. Lui aussi a évolué, — dans un autre sens... On se regarde, un beau matin; on ne se reconnaît plus très bien l'un l'autre, et l'on dit : « Comment ai-je pu?... » C'est l'histoire banale et tragique de tant de mariages... Mais il s'est formé entre les époux des liens d'intérêt, d'habitude, d'affection même... Des enfants sont nés...

— Vous n'aviez pas d'enfant, vous... avant Claude...

— J'avais mon mari... Un malade qu'on soigne, qu'on protège, qu'on défend chaque jour contre la souffrance, qu'on berce de consolantes illusions, c'est presque un enfant, Noël... Sa compagne l'adopte, se dévoue à lui, tout naturellement, tout simplement, et, si pénible que soit son rôle, elle ne pense pas à déserter le foyer... Ce serait quelque chose de plus vil, de plus cruel, de plus lâche que l'adultère...

— Vraiment, je ne vous comprends plus! — dit Noël.

— Je ne pouvais pas, je ne voulais pas abandonner mon mari.

— Vous préfériez le tromper... par bonté d'âme!

— Oh! comme vous êtes méchant! — dit-elle, et elle se mit à pleurer. — Si vous faites de l'ironie, je n'ai plus qu'à me taire...

— Excusez-moi, Josanne. J'ai eu tort.

Elle essuya ses yeux.

— On m'avait enseigné que le bonheur est dans l'oubli de

soi-même, dans le dévouement... C'est la morale chrétienne... mais elle n'est possible qu'avec la foi chrétienne, et je n'avais pas la foi... On m'avait enseigné aussi, d'autre part, que toute créature a le droit de se développer comme une plante fleurit, le droit de vivre sa vie, avant de vieillir et de mourir...

— Oui, — dit Noël.

— Le devoir de dévouement aux malheureux et aux faibles, le droit personnel de vivre et de chercher le bonheur, ce double idéal contradictoire a hanté toute ma jeunesse... Je n'ai pas su choisir : j'ai voulu tout concilier. Un jour, après des années de lutte obscure, après tant de misère, tant de déceptions, le désespoir m'a prise... J'avais vingt-cinq ans... Mes parents étaient morts, mon premier enfant était mort, mon mari se mourait lentement... Je n'avais pas d'amis, je n'avais pas d'argent; je n'avais aucun don, aucun talent exceptionnel, et l'avenir était devant moi comme une route plate, morne, solitaire, qui conduisait... je ne savais où!... Je faisais toutes les besognes du ménage, je donnais des leçons de piano... je tenais les livres d'un petit commerçant...

— Ma pauvre chérie!...

— J'ai eu la nostalgie du bonheur... et j'ai cru le rencontrer... Un jeune homme m'a aimée... Il était spirituel et semblait tendre... J'ai cru, et tout, tout m'autorisait à croire qu'il serait, dans ma vie obscure et triste, une lumière, une douceur, un repos... J'ai cru que j'appuierais ma faiblesse à sa force : — car la femme la plus énergique a des jours de faiblesse. J'ai cru... Hélas!... Vous devinez le reste!... J'ai eu quelques mois de bonheur... Puis cet enfant est venu... Et mon... mon ami a eu peur des complications, des drames, que sais-je?... Après des ruptures et des reprises, il a cédé à des préjugés... à des remords... à l'influence de sa famille... Nous nous sommes séparés... Et il était fiancé, quand je suis devenue veuve... Noël, tout cela vous fait souffrir!...

— Ne parlons pas de moi, ne parlons plus de lui... Parlons de vous! Vous seule m'intéressez, vous, vos idées, vos sentiments... Que votre volonté de sacrifice ait fléchi, que vous ayez cherché, ou cru trouver l'amour, cela ne m'étonne pas, Josanne... Et même, je dirai que cela ne me scandalise pas... Cet instinct de pitié qui vous attachait à

votre mari n'était peut-être qu'un instinct de servitude... Il fallait être, jusqu'au bout, la rebelle! Il fallait vous libérer... Vous aviez le droit de rompre une chaîne insupportable, de rejeter un fardeau trop pesant et qui n'était pas fait pour vos épaules. Mais vous n'aviez pas le droit de mentir!

— J'avais le devoir de mentir!

— Non, cent fois non!... Mais réfléchissez à ce que vous dites!... Voyez les suites de votre mensonge : ce partage dégradant... cette supercherie... l'enfant... Ah! c'est cela qui me révolte, qui tuerait mon amour si je ne me disais que vous avez des excuses, tant d'excuses!... que vous étiez inconsciente, aveuglée par la passion, dominée par une nécessité effroyable... Je vous accorde toutes les circonstances atténuantes; je vous plains; je vous admire même d'être restée la femme que vous êtes, digne d'être aimée, malgré tout!... Mais il y a quelque chose en moi, dans mon âme, dans ma chair, qui souffre, qui proteste...

— Qu'auriez-vous donc fait à ma place? — dit-elle en sanglotant. — Vous auriez pu vous marier, tout jeune, comme je l'ai fait, et vous trouver, quelques années plus tard, lié à une femme infirme, aigrie, exigeante; si vous aviez cessé de l'aimer, lui seriez-vous demeuré fidèle par devoir?... Vous avez dit le contraire, il n'y a pas si longtemps!... Soyez de bonne foi, Noël, répondez!

— Non... je ne crois pas que je serais resté fidèle, mais...

— Vous auriez abandonné cette femme, votre compagne de plusieurs années, qui n'aurait eu au monde que vous, pour la soigner, pour lui adoucir sa vie misérable? Vous auriez commis cette action ignoble?... Non, non!...

— Évidemment, non... Mais je n'aurais pas menti...

— Est-ce que le médecin n'a pas le devoir de mentir au mourant?... Qu'est-ce qu'un principe, qu'est-ce qu'un devoir abstrait, en face de cette réalité : la souffrance d'une créature humaine?... Je n'ai pas hésité : j'ai choisi, entre deux maux, le moindre mal... Je le choisirais encore... Et vous, Noël, à ma place, vous l'auriez choisi comme moi.

— Non : la loyauté avant tout!

— Vous parlez comme un homme robuste de corps et d'esprit, orgueilleux de sa force et qui a le mépris de la faiblesse...

Vous n'avez jamais connu la maladie, la solitude, la pauvreté, l'abandon. Vous n'avez jamais souffert!

— Eh bien! je fais, en ce moment, par vous, l'apprentissage de la douleur!... Votre mari n'a pas souffert, dans toute sa vie, autant que moi depuis hier... Et je ne vous reproche pas de ne pas m'avoir épargné cette torture: j'ai cet orgueil, oui, d'être vraiment un homme, de regarder en face mon destin, quel qu'il soit... Et ce que j'attends de vous, ce que j'exige, en toutes circonstances, aujourd'hui, demain, toujours, c'est la vérité, la vérité, la vérité!... Je ne vous pardonnerais pas un mensonge, — fût-il charitable! — à vous moins qu'à toute autre, parce que je vous aime... et aussi, hélas! parce qu'au fond de moi une peur s'éveille, une involontaire inquiétude devant la femme qui a si longtemps et si bien menti!...

Josanne tressaillit :

— Vous n'avez plus confiance en moi?... Mais je vous ai donné hier et tout à l'heure des témoignages irrécusables de ma sincérité!... Mon secret, vous le connaissez, et je vous découvre toute mon âme, avec le bien, avec le mal, avec les contradictions qui sont en elle... Et vous avez peur... Quelle injustice!

Noël ne répondit pas. Josanne roulait son petit mouchoir humide entre ses mains, et elle répétait:

— Quelle injustice!... Quelle injustice!...

Noël dit tout à coup:

— Et l'autre?

— Qui?

— Celui que vous aimiez!... Quel conseil vous a-t-il donné?... Il vous encourageait au mensonge?

— Noël, ne parlons pas de lui.

— Pourquoi?

— Je ne veux pas l'accuser devant vous... Par respect pour moi-même...

— Vous ne l'accusez pas; vous l'excuseriez plutôt! J'admire votre indulgence... Ah! vous n'avez pas de rancune, vous!

— Noël!

— Vous l'avez revu, vous lui avez pardonné!...

— Je lui ai pardonné!... Je ne l'aime plus, mais je ne peux pas le haïr...

— Vous êtes si compatissante !... Ce monsieur est venu gémir près de vous !... Pas assez longtemps, j'imagine, car vous auriez fini par vous attendrir, par le consoler...

Josanne se leva brusquement :

— Noël ! je peux tout supporter de vous, la colère, les reproches, même l'injustice... mais l'ironie, non ! Je ne peux pas !...

— Josanne !... ma chérie !... Pardon !... Je suis absurde !... Je suis méchant !... Josanne !

Il la força de se rasseoir, mit un genou en terre, près d'elle, et l'entoura de ses bras. Alors, elle recommença de pleurer, désespérément :

— Vous ne m'aimez plus !... Vous m'obligez à dire des choses affreuses, qui m'humilient... qui vous déchirent !...

— Oh ! ma Josanne, je souffre tant !... J'ai le cœur à vif... Tout me fait mal !... Et vous me demandez d'être juste ! d'être logique !... Je puis être généreux et lâche, bon et méchant, dans la même minute, selon qu'un mot de vous m'exaspère ou m'attendrit !... Ah ! ma raison et ma sensibilité ne s'accordent guère !... Parbleu ! je le sais bien, que je n'ai pas le droit de juger, que, sans doute, à votre place, j'aurais agi comme vous !... Je ne suis pas insensible à la douleur des autres ! Je ne suis pas égoïste... Et je me rappelle que j'ai voulu m'affranchir des préjugés ordinaires et de la morale dogmatique !... Eh oui ! J'ai dit, j'ai écrit qu'il n'y avait pas deux honneurs, l'un masculin, l'autre féminin ! J'ai tracé avec sympathie, avec complaisance, le portrait de la femme des temps nouveaux... J'étais du parti des rebelles, contre les lois injustes, contre les injustes mœurs, contre le pharisaïsme de l'homme !... Et ceux qui n'étaient pas de mon avis, je les appelais des « bourgeois » !... Et j'étais sincère, Josanne !

— Je le sais, mon ami. Et je vous ai cru pareil à moi, si proche de moi !

— Pareil à vous ?... Non !... Ce qui était pour moi une théorie, c'était, pour vous, la réalité quotidienne !... Et maintenant que je suis sorti du paradoxe et de l'abstraction, que je suis aux prises avec des faits, je sens que je suis un homme comme tous les autres, ni plus libre, ni plus juste, ni meilleur... Ah ! Josanne, ah ! mon amour, je suis jaloux !...

Je ne suis pas un moraliste qui juge, un philosophe qui ergote... Je suis un homme qui aime, je suis un amant désespéré!... Le bien, le mal, vos devoirs, vos droits, la justice, la logique, je m'en moque!... Je ne sais plus que ça, ma Josanne!... Je suis jaloux !

— Mon pauvre Noël !

— Vous pleurez!... Moi, je n'ai pas pu pleurer...

— Mon Dieu! est-ce bien nous qui nous sommes dressés l'un contre l'autre en adversaires?... Nous qui nous aimons!...

— Josanne, Josanne, dites-moi que vous n'aimez plus cet homme!

— Je ne l'aime plus...

— Dites-moi que vous ne l'avez pas aimé, vraiment aimé...

— Je ne peux pas dire cela, Noël!

— Ah!

— Ma conduite n'avait qu'une excuse : l'amour... Si j'avais cédé à un caprice, m'estimeriez-vous davantage?

— Je ne sais pas... Je souffrirais moins... Un caprice, c'est vite oublié... J'en ai eu, moi, des caprices, que j'appelais des amours!... Qu'en reste-t-il?... Pas même de la cendre... rien... rien... Mais vous!... En parlant de cet homme, tout à l'heure, vous étiez remuée, malgré vous... Ah! j'ai eu un instant de colère aveugle, le désir de vous briser, d'anéantir votre mémoire, votre vie!... J'étais jaloux!... Maintenant, ma violence n'est plus que de la douleur!... Josanne! ma chérie, mon amour, ma souffrance, Josanne, j'engage la lutte contre un ennemi voilé, inaccessible, qui se dérobe au plus obscur de vous-même : le souvenir!... Josanne, aidez-moi!... promettez-moi que je vaincrai!... Dites-moi qu'à force de m'aimer, vous croirez n'avoir aimé que moi, n'avoir eu de joie, de peine que de moi?...

— Oui, mon bien-aimé!... J'en suis sûre... Laissez faire le temps...

Et tout à coup, sans honte. Noël pleura, la tête sur le sein de son amie. Les paupières baissées, il pleura des larmes rares, brûlantes... Et, passionnément, il appuyait son front. d'une pression lente, obstinée, contre la douce poitrine, comme pour la pénétrer, pour atteindre, au plus profond de la chair, le cœur même, la vie palpitante de Josanne.

Elle le sentit vaincu, reconquis, — et l'âcreté de leur chagrin s'adoucit un peu, de leurs larmes mêlées...

Elle répétait :

— Que faire, mon Dieu? Que faire? Que pouvons-nous?

Il répondit :

— Nous aimer... Souffrir ensemble...

XXVIII

Ils essayèrent de « vivre comme avant ». C'était le vœu de Josanne. Quand Noël, apaisé par les larmes, avait reparlé de l'avenir, elle lui avait imposé silence... Non! qu'il ne fût plus question d'amour, — encore moins de mariage!

— Mais pourquoi? — demanda le jeune homme, un peu froissé. — Est-ce par scrupule ou par orgueil que vous vous refusez à moi?...

— Ni par orgueil, ni par scrupule... Je vous aime et je vous appartiens. Mais je ne peux pas être votre femme...

— Puisque je vous aime, rien n'est changé...

— Si, Noël, tout est changé... Je ne suis pas, à vos yeux, cette même Josanne que vous aviez élue, la sacrifiée, la résignée, l'impeccable... Oh! je ne prétends pas que je sois indigne de vous!... Mais cette femme que je suis, il faut que vous acheviez de la connaître... Vous avez trop souffert! Il est impossible que la blessure se cicatrise en quelques jours... Laissez-moi du temps, Noël! Je vous guérirai, je vous rassurerai, je vous mériterai... Éprouvez-moi! Je vous dis à mon tour : « Demandez-moi des choses très difficiles... » Je ferai tout, pour vous donner confiance, tout...

— Tout tient en deux mots : aimez-moi!

— Je vous aime, vous le savez... Mais, pour notre bonheur à tous deux, je réclame une épreuve... Les crises douloureuses se renouvelleront peut-être... Si votre amour succombait?... Ne protestez pas, Noël!... Sauvons au moins l'amitié... Acceptez que je demeure, pour quelque temps, votre amie... Et puis, quand vous serez bien sûr de vous et de moi, je serai... ce que vous voudrez...

Noël se laissa convaincre.

— Soit! — dit-il. — Attendons!... Tâchons de travailler et d'oublier. Soyons braves.

Ainsi, d'un même accord, ils reprirent leur vie d'autrefois. Noël revint, chaque soir, dans le salon vert de Josanne. Il apportait des fleurs, des livres, il apportait des jouets pour Claude, et il feignait de ne point voir la pâleur de la mère pendant qu'il embrassait l'enfant...

Mais, au milieu d'une causerie ou d'une lecture, tout à coup, un sentiment de détresse envahissait les amants... Noël soupirait; Josanne se détournait pour cacher ses larmes... Puis, lentement, ils se rapprochaient. Leurs mains se joignaient et parfois leurs bouches... Et c'était Josanne qui se reprenait la première, qui disait :

— Non... pas encore... pas maintenant...

Il la quittait, irrité contre elle et contre lui, las d'attendre...

De bonne foi, il se croyait guéri... Mais, le lendemain, une réticence de Josanne, un nom de rue ou de ville qu'elle citait, une phrase lue dans un roman, un banal « fait divers », le sourire du petit Claude, — ce sourire qui n'avait ni le dessin ni l'expression du sourire maternel, — le moindre incident mettait au cœur de Noël une gêne sourde, un poids, puis, tout à coup, le déchirement d'une plaie rouverte... Et la sensation était si aiguë qu'il se mordait les lèvres pour ne pas crier, qu'il portait la main à sa poitrine... Il se maîtrisait pourtant. Il observait Josanne ; il l'interrogeait, avec quelle angoisse! et de tout ce qu'elle disait, de tout ce qu'elle taisait, il se créait des raisons de souffrir...

Il connut les troubles cauchemars, l'insomnie fiévreuse où la pensée oscille, comme la flamme de la bougie au vent de la fenêtre, quand un souffle de folie passe, dans le cerveau enténébré. Il connut l'insomnie lucide, où l'on examine, pèse, contrôle, analyse les plus petits faits pour y découvrir un motif de crainte ou d'espérance...

« Pourquoi ne suis-je pas jaloux du mari? — se demandait-il. — Josanne a eu de l'affection pour ce Pierre Valentin, et même, au début, un peu d'amour? Pourquoi ma jalousie s'attache-t-elle à l'autre, et à tout ce qui vient de l'autre?...

C'est que je puis me représenter le mari de Josanne, et les sentiments qu'elle avait pour lui, sans redouter aucun regret, aucune comparaison, aucune préférence rétrospective... Tandis que *l'autre*, j'ignore tout de l'*autre*... Pourquoi l'a-t-elle aimé? Il ne me ressemblait en rien, dit-elle... Pourquoi m'aime-t-elle, moi?... »

Il évoquait une vague forme masculine dont les traits physiques, tout différents de ses traits, à lui, exprimaient une âme exactement opposée à la sienne... Cet inconnu, c'était un être d'une autre race, doux, faible, prudent, un peu féminin, un type d'homme que Noël détestait...

« Et j'ai cru que je serais, vraiment, « l'homme de cette femme », le mieux adapté à son caractère et à son tempérament, celui qui pouvait, mieux que les autres, lui plaire, la conquérir, et la garder... J'ai cru cela... et, près d'elle, quand elle lève sur moi ses yeux dociles et confiants, je le crois encore!... Elle s'est prise aux apparences, sans doute, comme moi-même... Cet homme a été pour elle ce qu'ont été pour moi Renée Moriceau, et les autres... J'ai eu des maîtresses très différentes de Josanne... »

Des profils féminins s'estompaient dans sa mémoire. Il les reconnaissait à peine et n'éprouvait aucune émotion...

« Elle s'est trompée, comme je me suis trompé, voilà tout... Nous avons aimé l'amour, avant de nous aimer... Mais entre mes amours passées et l'amour présent, quelle différence, non pas seulement de degré, mais de nature! Jamais, quand mon imagination ou mes sens abusaient mon cœur, je n'ai pensé, sincèrement, et senti, profondément, que l'amour d'une certaine femme était l'essentielle condition de mon bonheur, — de ma vie!... Je souffrais et savais que je cesserais de souffrir. Jusque dans mes désespoirs, la volonté de vivre demeurait intacte, et je goûtais une joie orgueilleuse à posséder ma maîtresse sans qu'elle me possédât!...

» Et maintenant, je ne conçois plus l'amour sans la réciprocité du don. Le plaisir de la conquête me paraît médiocre auprès des joies que me promet une union durable, fidèle, joyeusement fidèle!... Ce grand mot « toujours », ne m'effraie point... Et je reconnais à ce signe que j'ai trouvé la femme qui me convient entre toutes, ma femme... Mais Josanne,

elle, m'aime-t-elle de la même façon, elle qui ne veut point renier le passé, renier « *l'autre*?... »

La forme confuse reparaissait, liée à la forme chérie de Josanne, et, par les yeux de l'esprit, Noël voyait les scènes d'un roman d'amour semblable au sien... Les causeries, les lectures : — ah! le petit volume de la *Princesse de Clèves*, offert un jour de février qui était, peut-être, un anniversaire!... — Les promenades à deux : — est-ce que Josanne appuyait sa tête à l'épaule de son compagnon, avec ce geste adorable qu'elle avait près de Noël?... — Les premières lettres échangées : — qu'étaient devenues ces lettres?... — Les serrements de main, le prénom balbutié, l'aveu... et le grand trouble des regards, des mains, des lèvres... Et Noël, tout à coup, à la lueur rouge de ses pensées, Noël voyait un lieu inconnu, dans une ombre brûlante... Elle et *l'autre*!... Alors, il cachait sa tête dans l'oreiller, il enfonçait ses ongles dans les paumes de ses mains!... Et c'était la plus abominable minute, une souffrance sans noblesse, qui dégradait la femme aimée, qui salissait l'amour. Noël avait envie de quitter Paris, de ne plus revoir Josanne... Et le lendemain, il arrivait chez elle, et il lui disait seulement :

— Aimez-moi beaucoup, beaucoup, parce que je suis malheureux...

Elle comprenait, elle pleurait!... et Noël, en la consolant, oubliait sa peine. Parfois, elle discutait, et la douleur de l'amant, exagérée par un mot, par un silence subit, devenait de la colère :

« Elle a des arrière-pensées que j'ignore : elle se complaît peut-être à des souvenirs qu'elle n'oserait avouer... Elle ne me dit pas tout!... Pourquoi ne me parle-t-elle jamais de son enfant?... J'ai essayé de l'aimer, ce petit, et rien, en moi, ne trahit une malveillance involontaire, ni même la tristesse, bien naturelle, que je ressens, quand il est là, entre nous deux... »

Il reprochait à Josanne l'espèce de pudeur qui l'empêchait d'aimer Claude, à cœur ouvert, devant lui... Elle était — croyait-il — plus amoureuse que maternelle, et, souvent, Noël se demandait ce qu'elle faisait de son fils, pendant leurs rendez-vous quotidiens et leurs promenades. Il supposait que la

Tourette seule s'occupait de Claude. Peu à peu, il s'aperçut que Josanne surveillait la santé, le caractère, l'éducation de son enfant. Claude allait à l'école primaire la plus voisine, et la Tourette assumait le soin de le conduire, de l'aller chercher, de le faire jouer dans le square Notre-Dame. Mais, absente ou présente, la mère ne négligeait pas son cher devoir. Elle songeait à Claude, sans doute, quand Noël la voyait se hâter, tout inquiète, d'une inquiétude qu'elle n'exprimait pas.

Il souhaitait qu'elle exprimât cette inquiétude, et sa tendresse, et tous ses sentiments, qu'elle lui parlât comme elle se parlait à elle-même... Ne comprenait-elle pas qu'il faisait un effort méritoire pour aimer Claude?... Et pourtant, Noël qui eût adopté si aisément le fils de Pierre Valentin, ne pouvait que subir le fils de *l'autre*...

L'autre... Ah! comme, de jour en jour, Noël l'exécrait davantage!... Et quel désir il avait de le connaître, pour ne plus le soupçonner partout?... Que de fois, en écoutant Josanne, il guettait le nom qu'elle prononcerait peut-être, par hasard, — mais non pas sans que Noël en fût averti par une intuition infaillible, — le nom dont il savait seulement les initiales, — M. N..., — le nom qui était, dans la mémoire de cette femme, comme une chose vivante et cachée, qu'elle garderait, là, jusqu'à sa mort...

Ce nom, Noël le poursuivait, le traquait, l'attendait... sur un feuillet de livre, sur l'une de ces vieilles cartes postales illustrées dont s'amusait le petit Claude, sur les lèvres de Claude lui-même qui pouvait, peut-être, se souvenir... Quand Noël parlait à son amie des gens qui approchaient le *Monde féminin*, il épiait la palpitation des cils, la contraction de la bouche, la pâleur révélatrice de Josanne au choc imprévu de ce nom...

Rien... Elle ne se trahissait pas. Elle ne livrait aucun indice, et aux allusions, aux questions indirectes de Noël, elle répondait :

— Je vous ai dit l'essentiel... Que voulez-vous savoir de plus?... Vivons dans le présent et laissons mourir le passé...

— Mais je ne suis pas très sûr que vous viviez dans le présent, que vous ayez tout oublié...

— J'oublierai... J'oublie...

Elle ne disait pas : « J'ai oublié... » et Noël pensait : « Elle n'oubliera pas... Elle a trop aimé l'autre... Que n'a-t-elle pas supporté, de lui?... Que n'a-t-elle pas fait à cause de lui? L'enfant, — leur enfant! — ne représente pas seulement un passé d'amour, mais des années de trahison et d'imposture... »

Alors, sa jalousie se compliquait d'un sentiment qui n'était pas du mépris, qui n'était pas de la méfiance, et qui pour tant se résumait par les paroles du père de Desdémone à Othello :

« Elle a trompé... elle sait tromper... »

Que Josanne eût vécu dans la pratique du mensonge, c'était, pour Noël, une chose incompréhensible, qui révoltait son intransigeante loyauté. Et c'était une raison de plus qui lui faisait haïr *l'autre*...

Et la sincérité qu'il eût exigée de toute femme, Noël l'exigeait plus impérieusement de Josanne, — qui savait mentir, qui avait menti...

XXIX

Un soir, Noël étant plus calme et Josanne plus gaie, elle raconta qu'elle était allée, avec mademoiselle Bon, au déjeuner annuel d'un syndicat de couturières.

— Nous étions là soixante femmes, invitées, patronnes et ouvrières... Au dessert, la présidente a fait un discours, et une jolie fille — la secrétaire — a porté des toasts, aux « dames journalistes », à mademoiselle Bon, à madame Foucart, la « grande féministe »... Mademoiselle Bon a répondu... Et moi aussi, j'ai dû répondre...

— Au nom de madame Foucart?...

— Et des femmes journalistes... Ah! c'était drôle!... Je riais et tout l'auditoire riait avec moi... Je ne sais plus ce que j'ai dit, mais je me souviens que j'ai parlé de vous...

— De moi?

— Oui, j'ai cité une phrase de *la Travailleuse*... pour le

plaisir de dire votre nom... C'est plus fort que moi... Je ne peux pas m'empêcher de parler de vous...

— Ma chérie !

— Mademoiselle Bon l'a bien remarqué... Je ne me gêne guère devant mademoiselle Bon...

— Et devant Flory ?

— Un peu plus...

— Pas beaucoup ?

— Pas trop... Flory n'est pas bête... Il y a beau temps qu'elle a deviné notre... sympathie... Et Foucart!... Il me demande d'un ton poli, trop poli même pour n'être pas ironique : « Savez-vous si Noël Delysle est encore en France ?... On ne le voit plus... »

— Et vous répondez ?

— Je réponds : « Certainement, M. Delysle est en France. »

— Et vous rougissez ?

— Comme une petite fille... Aussi mes camarades du *Monde féminin* supposent... ce qui n'est pas...

— Et cela ne vous contrarie point ?

— Moi !... Et pourquoi donc ?... Je voudrais le crier à tout l'univers, que je vous aime.

— Alors, vous ne regrettez rien ?

— Que pourrais-je regretter ? Je suis si heureuse !

— Si heureuse ?... Mon pauvre amour ! Vous êtes heureuse, malgré tout, malgré ce méchant ami, exigeant, irritable, qui vous fait pleurer, quelquefois ?

— Malgré tout, malgré vous, oui, je suis heureuse... Je me sens aimée, j'aime ; je ne suis plus seule, et toutes mes peines — nos peines — sont oubliées quand vous me regardez avec des yeux adoucis, quand vous me dites : « Mon amour... » Il y a encore bien de la mélancolie en nous, et des malentendus entre nous, mais nous nous rapprochons chaque jour, et nous apprenons à nous comprendre, à nous accepter l'un l'autre... L'espoir du bonheur, Noël, c'est déjà le bonheur.

— Josanne, vous êtes une femme délicieuse...

Ils étaient assis côte à côte, sur le divan. Le crépuscule d'été, humide et chaud, alanguissait la jeune femme. Elle s'appuyait aux coussins, les bras demi-nus, la taille libre dans sa robe lâche et légère.

« Oui, — pensait Noël, achevant pour lui-même la phrase qu'il n'osait articuler, — oui, délicieuse et touchante, et désirable... »

Ses yeux d'amant caressaient Josanne, et, chastes encore, s'enhardissaient, se détournaient, puis revenaient aux cheveux obscurs, au cou baigné d'ombre, à l'enroulement délicat de l'oreille, au corps voilé, qui devait être, dans le mystère compliqué des vêtements, comme une rose blanche sous des feuilles... Et Noël songeait que Josanne était femme, qu'elle lui appartiendrait...

Elle reprit :

— Je vous aime tant ! Depuis que je suis vôtre, je veille sur moi si jalousement ! Ainsi, je ne permets plus au petit Bersier des plaisanteries pourtant bien innocentes que je supportais autrefois...

— Le petit Bersier vous fait la cour ?

— Mais non !... Calmez-vous !... Bersier ne me fait pas la cour... Il flirte... c'est-à-dire qu'il flirtait !... Je lui ai dit que ces manières ne me plaisaient pas, et il a confié à Flory que je devenais... « une chipie !... » Il ne sait pas, ce Bersier, que je suis un objet sacré, une personne de dignité fort éminente, *votre* Josanne !... Ne m'embrassez pas comme ça, Noël !... Je suis trop nerveuse... Non !... Vous êtes fou ?...

Il l'avait saisie, d'un geste amoureux, suppliant...

— Josanne !... Si vous me refusez vos lèvres, laissez-moi mettre mon front là, sur votre épaule, et mon bras autour de vous... Et puis dites-moi tout ce que vous voudrez, des mots grondeurs que je n'entendrai pas, des mots câlins qui passeront comme des baisers sur mon âme... Ah ! comme je suis amoureux, ce soir, de vos yeux, de vos mains, de votre voix, de tout ce qui est vous et que j'ignore, et qui me tente... Je n'ai pas soixante ans, Josanne, et je vous aime tout entière et de toutes les façons... Méchante Josanne ! froide Josanne !...

— Noël, il ne faut pas...

— Un scrupule absurde nous sépare...

— Non, — dit Josanne tristement. — Ce n'est pas un scrupule absurde, c'est la crainte de gâter, par trop de hâte,

notre bel amour, notre cher amour... Ma résistance, que vous me reprochez, n'est pas de la coquetterie...

— Elle vous est trop facile, cette résistance !

— Trop facile !... Vous croyez cela ?...

Il la vit rougir, dans la pénombre...

— Je n'ai pas soixante ans, moi non plus, et je vous aime... Mais j'ai peur !...

— Oh ! Josanne ! je ne suis plus très certain que nous ayons pris le meilleur parti...

Elle ne répondit pas.

— Que votre volonté soit faite ! — dit Noël. — Et tant pis pour nous !...

Il desserra son étreinte et resta quelques minutes sans parler.

— Eh bien, — dit-il tout à coup, — racontez-moi quelque chose, n'importe quoi... Empêchez-moi de penser... Après ce déjeuner des couturières, où êtes-vous allée ?

— A l'Hôpital Cochin, avec mademoiselle Bon.

— Pour un article ?

— Non, pour voir une malade... Cette fille de la Villa Bleue, madame Neuf... Je vous ai parlé d'elle...

— Eh bien ?...

— Mademoiselle Bon l'a retrouvée par hasard. Elle est mourante... tuberculeuse au troisième degré... Son amant l'a quittée : ce joli personnage redoutait la contagion.

— Et l'enfant ?

— Abandonné, mort peut-être...

— Et vous vous intéressez à cette madame Neuf ? Vous l'excusez ?

— Oui... Je ne l'estime pas beaucoup, mais je l'excuse... Elle était plus femme que mère, cette fille, et son amant — l'étudiant en pharmacie, le bourgeois, le monsieur, le « savant », qui lui semblait un être de race supérieure — son amant lui avait déclaré, tout net, « qu'il n'aimait pas les gosses », et qu'entre le gosse et lui elle devait choisir.

— Vous, une très bonne mère, vous êtes indulgente à cette mauvaise mère... Est-ce là votre morale féministe ?

— Précisément !... La femme sans éducation, passive, inconsciente, cette femme-là, quand elle aime, est trop souvent ce que l'homme la fait...

— Et l'instinct maternel ?

— L'instinct maternel résiste presque toujours aux sollicitations mauvaises... presque toujours, mais pas toujours... Il y a des femmes qui ne l'ont pas, cet instinct, et, dans l'enfant, elles aiment, d'abord, le père de l'enfant...

Josanne avait parlé vite, d'un trait... Et elle ne vit pas un frisson de souffrance sur le visage de Noël.

Elle continua :

— L'amant de « madame Neuf » pouvait éveiller en elle l'instinct endormi. Et cette malheureuse fût devenue une mère comme tant d'autres; elle eût aimé l'enfant de son amour...

Il y eut un silence. Josanne devina la pensée de Noël. Inquiète, elle se leva, chercha les allumettes pour allumer la lampe.

Elle se reprochait la phrase imprudente...

— Josanne, est-ce que... ?

— Dites ?

— Est-ce que vous l'aviez, l'instinct maternel, l'amour de l'enfant pour l'enfant ?

Elle maniait le verre, l'abat-jour, feignant d'être agacée :

— Comme je suis maladroite !

Puis elle resta immobile, dans la lueur rose qui fardait sa pâleur.

— Je vous en prie, ne mentez pas...

— Je ne veux pas mentir, mais... Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Pour connaître toute votre âme...

— Eh bien, non... Je n'avais pas beaucoup l'instinct maternel...

Et soudain :

— C'est affreux, ce que vous faites... Vous me tendez des pièges ! Vous me feriez regretter ma sincérité !...

— Croyez-vous donc m'apprendre quelque chose !

— Alors, pourquoi m'interrogez-vous ?... Pour m'éprouver ?... Pour souffrir un peu plus ?...

— Un peu plus, un peu moins, qu'importe !... J'ai l'habitude, maintenant !

— Vous m'observez, vous m'étudiez!... Et vous devenez agressif...

— Parce que vous êtes sur la défensive.

— Et parce que vous êtes, au fond, comme tous les hommes, indulgent pour vous-même et sévère pour la femme, surtout pour la femme que vous aimez... Vous avez beau écrire que « la morale féminine ne doit pas être essentiellement différente de la morale masculine », ce n'est pas votre sentiment que vous exprimez, c'est une théorie, un paradoxe, une phrase que vous faites... Dans la pratique, vous demandez aux affranchies les mêmes vertus « qu'aux fileuses de laine... » Et vous ne mettez pas au même plan, dans votre estime, l'homme qui a eu des maîtresses et la femme qui a eu un amant... Les préjugés que vous réprouvez dans vos livres et dans vos discours, ils vous tiennent au cœur et aux entrailles. Mais enfin, vous, Noël, si vous aviez aimé, avant moi, une autre femme, si vous aviez, de cette femme, un enfant, vous ne vous croiriez pas indigne de mon amour. Et vous auriez raison... Je vous accepterais tel que la vie vous eût fait, avec vos souvenirs, heureux ou tristes, avec votre enfant...

— Et moi?... Est-ce que je ne vous accepte pas telle que la vie vous a faite?...

— Non, puisque vous souffrez de mon passé...

— Tandis que vous, dans une circonstance analogue, vous ne souffririez pas du mien... ou si peu!...

— Pas de la même façon... Je me résignerais. J'essaierais de vous faire oublier ce passé, de vous conquérir, doucement, si doucement!...

— Parbleu!... Une accoutumance héréditaire fait accepter aux femmes le passé du mari, de l'amant... Elles n'espèrent pas, elles ne souhaitent pas être « la première »...

— Elles savent — dit Josanne — qu'on n'est jamais « la première », pour un mari... C'était le rêve de mademoiselle Bon d'épouser un... débutant...

— Et ce rêve vous semble ridicule?

— Un peu...

— Pourquoi?

— Parce que ça m'est égal de n'être pas « la première »

si je suis la plus aimée, la seule aimée, celle qu'on préfère à toutes les autres, celle qui fait oublier toutes les autres...

— Oui, la préférence, qui suppose une comparaison, flatte peut-être votre orgueil... Vous ne vous sentez pas dépouillée, lésée par ces autres femmes qui vous précédèrent... Et vous êtes, sans doute, plus sage, plus juste que moi... Mais, je le répète, cela vous est plus facile... La jalousie, l'abominable jalousie rétrospective, c'est un sentiment d'homme, parce que, depuis des siècles, l'homme attache un prix très grand à la pureté de la femme qu'il choisit... C'est un vieil instinct...

— Un instinct pas toujours très noble, instinct de propriété, de domination...

— C'est un instinct que nous avons encore dans notre sang, dans nos moelles de civilisés... Nous pouvons bien l'analyser, le dépoétiser, le réduire à l'extrême minimum ; nous ne le supprimerons pas tout à fait. Il faudra bien des générations pour détruire cette œuvre de mille et mille générations... Un jour viendra, sans doute, où l'intégrité physique de la femme perdra sa valeur conventionnelle ; où la jalousie de l'homme ne s'attachera qu'au présent. Et les amants futurs seront plus heureux que nous, — à moins que les mœurs nouvelles ne créent des préjugés nouveaux ! — Mais, je vous le répète, je ne suis pas un citoyen du monde à venir, et le bonheur possible de mes arrière-neveux ne me console pas du tout.

— Hélas ! — dit Josanne en pleurant, — rien ne vous consolera. Votre raison même ne vous est d'aucun secours contre votre passion jalouse... Vous ne vaincrez pas l'instinct; vous n'échapperez pas aux préjugés, vous, Noël Delysle, vous que je croyais un esprit libre !... Comme les autres ! vous êtes comme les autres !... Et je doute que nous soyons jamais heureux !

Noël, ému par les larmes de Josanne, s'efforça de la rassurer ; mais, ce soir-là encore, ils se quittèrent dans la mélancolie et le malaise.

Il s'en alla, par la nuit chaude et pluvieuse. Les nuages abaissés sur la ville réverbéraient une lueur rougeâtre, et les dômes, les clochers, les maisons formaient une découpure ténébreuse contre cette rougeur sinistre du ciel... Les feux

des ponts, fanaux verts et lanternes pourpres, plongeaient leurs reflets brisés dans l'eau noire. Une pluie fine pénétrait l'atmosphère, la pierre lisse des parapets, l'asphalte des trottoirs, les arbres du petit square Notre-Dame. Noël la respirait, cette pluie, dans l'air tiède et mou ; il en avait l'âme imprégnée...

Il traversa la Cité, s'égara dans un lacis de ruelles, derrière l'Hôtel de Ville... Découragé, mécontent de Josanne et de lui-même, peu lui importaient les longueurs du retour solitaire. Il n'avait point de hâte d'être chez lui... Parfois, à un carrefour désert, une ombre se détachait de la muraille, sous quelque lanterne d'hôtel meublé... Une fille en cheveux appela Noël, à mi-voix... Une autre le suivit, l'accosta. Il l'écarta doucement. Des paroles de Josanne lui revenaient à l'esprit :

« Si bas que tombe une femme, un homme, presque toujours, est responsable de sa déchéance... »

Noël songea que Josanne avait un sentiment très vif de la solidarité féminine, et qu'elle était, sans fausse honte et sans dégoût, pitoyable à ses sœurs malheureuses, indulgente à ses sœurs avilies...

« Elle ne juge pas les autres, qui donc oserait la juger?... »

Il ne pensait plus à lui, maintenant ; il pensait à elle, et sa tristesse, moins égoïste, fut moins âcre.

« J'ai eu tort, ce soir... Discuter, raisonner, à quoi bon?... Nous feignons de nous intéresser à des gens, à des choses, à des idées... Mais nous ramenons tout à nous-mêmes, à notre peine, à notre amour. Chacun de nous croit sentir, dans le silence de l'autre, une menace possible ; dans les paroles de l'autre, des allusions, des intentions, des coups directs... Quand nous tâchons à nous leurrer, en parlant d'autre chose, je me dis : « Elle y pense... » Josanne se dit : « Il y pense!... » Les plus belles heures sont gâtées... C'est intolérable!...

» Et nous avons cru reprendre la chère vie d'autrefois, malgré cette obsession, malgré la jalousie et le désir qui rôdent entre nous... Nous avons déchaîné ces monstres, et nous nous étonnons d'entendre leur grondement, dans nos causeries amicales...

» Et Josanne répond à tout avec ces mots : « Il faut at-

» tendre... » Elle se refuse à moi, par fierté, par prudence... Elle a peur... Elle veut être estimée autant qu'aimée... Comme si je ne l'estimais pas, la pauvre petite !... Elle espère me convaincre que j'ai tort de souffrir !... Comme si cette conviction pouvait atténuer ma souffrance !...

» Attendre !... Je sais bien que le temps sera mon auxiliaire, qu'il apportera, tout simplement, tout doucement, l'oubli ! Et pourtant je voudrais que l'oubli ne fût pas l'œuvre sans gloire du temps mais le miracle de l'amour... Je voudrais que Josanne s'endormît, un soir, dans mes bras et s'éveillât, le lendemain, à une vie nouvelle !... Oui, c'est mon rêve d'amant insensé ! Je suis impatient ; je suis avide d'absolu... Et puis, je sens la brièveté des jours, la jeunesse qui s'en va... Et j'ai passionnément besoin d'être heureux, vite, vite, comme les enfants... »

Noël arrivait place des Vosges.

Sous les arcades, au coin de la rue de Turenne, un petit café restait ouvert. Il entra, demanda un verre de bière : il voulait écrire à Josanne, avant de remonter chez lui.

Ce petit café... Un après-midi d'avril, Noël et Josanne s'étaient assis devant la porte, entre les caisses de fusains. La jeune femme avait pris des gâteaux et de l'orangeade, et Noël lui avait montré les fenêtres de son cabinet de travail... Comme ils étaient joyeux encore !... Ils ne savaient pas qu'ils s'aimaient !

Noël revit la figure charmante, la volute basse des cheveux noirs, les yeux d'un bleu variable, qui étaient, ce jour-là, veloutés comme les pétales de la pensée... Et il revit cette figure telle qu'il la tenait entre ses mains, tout à l'heure, pour le baiser d'adieu, cette pauvre figure en larmes qui se contraignait à sourire...

Il écrivit :

Ma bien-aimée, nous sommes fous !... Nous souffrons l'un par l'autre, quand pour être heureux il ne nous manque que la volonté d'être heureux. La vérité, c'est que j'ai peur de vous, peur de moi, peur de vous aimer trop et de trop souffrir... Le joug des préjugés héréditaires, de la jalousie, de l'orgueil, opprime encore mon âme. Je veux le briser ; je le briserai !... J'accepte l'amour comme on accepte la vie, avec tout le bien et tout le mal, toute la douleur et toute la joie

qu'il contient. Je vous accepte et vous aime telle que vous êtes... O ma chérie, si vous pleurez quelquefois encore, vous pleurerez dans mes bras ! Si je suis malheureux, vous endormirez ma peine sur votre cœur. C'est la guérison, c'est le salut ! Ne plus discuter, — nous aimer simplement, nous aimer plus, toujours plus et encore plus ! Ah! ne me parle plus d'attendre!... Je ne veux plus attendre! Je ne peux plus... Et puisque tu m'aimes, ô ma Josanne, mon unique amour, — viens ! Sois mienne, mienne, toute mienne !...

XXX

Le vieux cocher, avec sa vieille voiture et son petit cheval gris, vint chercher Noël et Josanne à la gare de Chevreuse. C'était une journée sans soleil, chaude, voilée, un peu triste. Un ciel blanchâtre assombrissait les verts proches des bois, les bleus lointains des collines. Les rosiers, aux seuils des maisonnettes, dispersaient leurs roses jaunes, et midi engourdissait la terre, lasse de porter l'été pesant.

Le jardin de l'auberge, à côté du potager, était plein de kiosques et de tonnelles, comme ces jardins de guinguettes romantiques où, le dimanche, allaient Marcel et Musette, Rodolphe et Mimi. Sous les tonnelles, il y avait des tables rustiques, posées sur un tronc d'arbre, des bancs de bois un peu moisis que verdissait l'ombre humide. La pensée de Josanne tournoyait dans sa tête fatiguée, s'arrêtait parfois pour une contemplation confuse. Des images se fixaient, indélébiles, dans sa mémoire... Ah ! dix ans, vingt ans plus tard, elle reverrait sur la nappe de grosse toile ces verres glauques, ces faïences, les cerises d'un beau rouge neuf et verni entre la bouteille ambrée et le pain blond ; elle entendrait cet air de valse qu'épelaient des doigts inhabiles sur le piano du salon vitré... Une note manquait au clavier et la mélodie sautillante boitait tout à coup, quand la mesure se cassait sous elle...

Depuis trois jours, depuis que Noël avait cueilli l'amoureuse promesse sur les lèvres de Josanne, ils avaient vécu dans l'attente de cette heure qui allait venir. Affolés par les baisers, par les premières et timides caresses, ils avaient perdu l'appétit et le sommeil ; ils évitaient de se regarder ; ils échan-

geaient des paroles banales; et la femme sentait croître en elle une sorte de peur physique, comme si elle était redevenue vierge pour le maître nouveau...

Elle n'avait pas voulu lui appartenir chez elle, ni chez lui. Une superstition tendre la ramenait, pour ses noces secrètes, parmi les bois, les eaux vives, les rochers gris de Cernay, dans cette auberge où de braves gens avaient bu à sa santé, et fêté — à leur insu — ses fiançailles!... Noël avait retenu, la veille, une petite chambre dont la fenêtre s'ouvrait sous une frange de glycine... Humble fenêtre aux rideaux de guipure commune, aux volets bruns, que Josanne aurait aperçue, en tournant la tête, et qu'elle n'osait pas regarder!

« Aujourd'hui!... tout à l'heure... je serai à lui... à lui qui est là, qui me parle, qui m'aime!... Est-ce vrai?... Oh! je ne peux pas croire que ce soit vrai... »

Absorbée et silencieuse, elle sourit d'un faible sourire, aux paroles de Noël, — qu'elle n'entend pas. — Elle a, devant la réalité si proche, une bizarre impression de crainte et d'incrédulité, comme naguère, au matin de son mariage... Il lui semble qu'elle suit Noël les yeux bandés, où il voudra la conduire...

Pour l'amant, pour l'amour, elle s'est parée : sa robe de mousseline mauve, presque rose, prête à sa blancheur de brune le beau ton doré d'un fruit mûr. Son chapeau de paille souple, noué de velours noir, ondule et s'évase comme une grande cloche de liseron. Une fleur d'argent ferme sa ceinture. Sa main, où ne brille plus la bague nuptiale, joue distraitement sur la table, marque le rythme de la valse... *Sol, sol, do, ré*... le *ré* manque... La mélodie blessée tombe, se relève et repart en sautillant... Noël ne parle plus...

De quoi parlait-il?... Josanne se souvient... Il plaignait les amours cachées, furtives, qui se meurtrissent à des obstacles... Il disait :

— Je n'aurais pas accepté... Je n'aurais pas supporté...

Ses yeux, verdis par l'ombre du feuillage, expriment une résolution violente, mesurent et défient l'obstacle imaginaire... La jeune femme murmure :

— Pourquoi penser à cela? Nous sommes libres... Il n'y a rien entre nous.

— Il n'y a rien.

— Et s'il y avait quelque chose...

— Je casserais tout.

Il fait le geste de briser une chaîne... Oui, certes, en ce moment, il « casserait tout », tout ce qui prétendrait l'éloigner de Josanne !... Elle pense qu'il est capable des pires folies, l'amant qui la regarde avec ces yeux-là... Et elle l'aime d'être ainsi, volontaire, impérieux, si différent des autres, — les gens sages, les prudents, que le plus petit frein arrête. — Et sa chair de femme s'émeut, à l'idée d'une chère violence, que son orgueil d'affranchie eût réprouvée, hier...

— Josanne !...

Elle obéit, heureuse d'obéir. Elle va vers celui qui l'appelle. Il la prend sur ses genoux, effleure les hanches, la gorge, de ses mains légères qui tremblent, et tout à coup remontent vers la nuque ployée, vers les doux cheveux. Il tient, dans ses paumes ouvertes, la tête renversée de son amie comme une chose précieuse. Il la parcourt de ses lèvres. Josanne voit les yeux de Noël qui se brouillent de larmes, au-dessus de ses yeux grands ouverts.

— Ma chérie ! mon amour !... Tu ne sais pas !... Je ne peux pas te dire... Je t'aime tant !... Mais j'étouffe, j'ai le vertige... Oh ! toi !... toi !...

L'étreinte se resserre. La bouche à l'oreille de Josanne, Noël balbutie les mots qui prient, qui soupirent, qui caressent. Elle ne répond pas. Elle lie ses bras autour du jeune homme ; elle sourit encore, et ses paupières s'abaissent, palpitent, disent « oui » tout doucement...

... La chambre est toute petite ; les volets rabattus la font très fraîche et très sombre. Ce n'est pas une jolie chambre. Elle a un air pauvre avec son mobilier banal : un lit de fer, un fauteuil, une toilette, un tapis usé sur le carreau. Mais Josanne, reprise par la sensation de l'irréel et du rêve, demeure indifférente à la médiocrité du lieu. Les demi-ténèbres apaisent la vibration de ses nerfs, la rumeur du sang à ses tempes... Noël va venir !

Elle ne sait plus très bien pourquoi, d'un geste machinal, elle ôte le petit peigne de sa nuque... La fleur argentée de sa

ceinture tinte contre le marbre de la cheminée... Mais quand Josanne s'entrevoit, dans la glace ronde, — les cheveux croulants, le cou nu, les bras nus, ses beaux seins droits presque visibles sous le petit corsage de linon aux pointes nouées comme un fichu, — elle comprend tout à coup... La chasteté héréditaire tressaille au fond d'elle ; de ses mains croisées, elle réprime le mouvement tumultueux de son cœur. Elle pense :

« Je ne suis plus à moi ! Je suis à lui... »

Et, bravement, elle dénoue les pointes du léger corsage. Avec ses cheveux noirs, sa pâleur chaude, le court jupon qui colle à ses hanches, elle paraît plus petite, plus jeune : c'est la bohémienne amoureuse des romances, c'est Mignon...

Noël frappe à la porte, timidement :

— Josanne !

Elle répond, en hâte :

— Oui, Noël...

Quand il entre, elle devient pâle, pâle !...

— Mon amour, comme vous voilà tremblante !...

Elle tremble, mais, cette fois encore, elle obéit ; elle reste debout près de Noël, enlacée, soutenue par lui, et elle le regarde, jusqu'à l'âme, avec des yeux qu'il ne lui a jamais vus : des yeux sombres, caressants, résignés, d'une douceur animale, des yeux que la première parole du maître emplira de frayeur ou de volupté...

Et ses yeux, ses bras frêles, sa taille qui plie, ses épaules qui se resserrent, semblent prier :

« Je suis faible et je suis à vous. Ne me faites point de mal... »

Elle n'est plus Josanne Valentin ; elle est la femme devant l'homme, et elle fait le geste instinctif, séculaire, de retenir le vêtement qui s'ouvre et glisse. Elle attend que son amant la flatte et la rassure comme une douce bête effrayée, qu'il l'apprivoise, qu'il l'étourdisse enfin et qu'il l'enivre...

Noël répète :

— Mon amour !

Josanne surprend une fêlure dans la voix chérie, et elle sent que Noël, en ce peu de minutes qu'il a passées loin d'elle, a changé. Pendant qu'elle dénouait pour lui ses che-

veux et sa ceinture, lui, errant dans le jardin, n'a pas su se défendre d'une pensée qu'il ne veut pas dire, qu'il ne peut pas dire... Maintenant, cette pensée a pris une forme, un nom; — Josanne et Noël ne sont plus seuls dans la chambre...

Elle a envie de lui dire :

« Que regardez-vous au delà de mes yeux?... Qu'entendez-vous au delà de mon souffle et du battement de mon cœur? Il y a entre nous une ombre et c'est vous qui l'évoquez... Chassez-la, cette ombre qui nous sépare... Ou bien laissez-moi... Attendons, puisque vous ne croyez pas me posséder tout entière, puisque tout mon amour n'est pas tout votre bonheur?..

Mais Noël l'emporte dans ses bras, et elle ne peut que frémir de tout son corps dévoilé qu'elle ne défend plus... Quelle mélancolie tombe du plafond bas, des angles obscurcis de la chambre! Josanne ferme les yeux — et troublée, gauche, prête aux larmes, elle n'éprouve ni désir, ni volupté, ni honte, rien qu'une émotion exténuante, torturante, qui lui arrache un soupir brisé...

XXXI

Josanne fut presque heureuse...

Elle eut cet éclat des yeux, ce vague du sourire, cette floraison de la chair, cet embellissement révélateur qui vient tout d'un coup aux femmes aimées. Ses gestes furent plus lents, ses pas moins légers : de ses cheveux, de sa robe, émana l'odeur de l'amour. Ingénument, elle porta son secret comme une rose éclatante.

Flory, qui avait encore un doute, dit à Foucart :

— Cette fois, je crois bien que ça y est...

Elle se réjouissait en son âme et se sentait beaucoup plus proche de sa bonne camarade Josanne. Le petit Bersier, du coup, reprit espoir. Son ambition modeste ne s'effrayait pas d'un succès à longue échéance, et il savait que le rôle de

second amant a des douceurs... « Les femmes — pensait-il — font beaucoup de difficultés, la première fois... Elles comprennent, ensuite, qu'un minimum de résistance suffit à leur assurer les honneurs de la guerre... »

Foucart était furieux. Bien qu'il n'eût jamais convoité Josanne, et qu'il eût déploré, souvent, que tant de grâce et de gentillesse demeurassent sans emploi, il éprouvait une sorte de déception, et un peu de rancune... On lui avait changé sa petite Valentin, on avait cueilli, sous son nez, une fleur qu'il ne voulait point cueillir, mais dont il aimait la nuance et le parfum, — et cette fleur, c'était la vertu de Josanne!... Foucart prenait en grippe l'amant fortuné, ce Delysle qu'il avait — disait-il — « introduit lui-même dans la place... » Et il exprimait à Flory son étonnement à demi sincère...

— Delysle!... Un garçon hautain, orgueilleux, qui ne peut pas être bien gentil avec les femmes?... Il n'a rien de si séduisant...

— Hé! hé! — disait Flory.

— Il n'est pas mal, soit!... Mais cette petite Valentin faisait la difficile!... Entre nous, elle méritait mieux...

— Voyons, monsieur Foucart, si Josanne avait pris Bersier...

— Je les aurais fichus à la porte... Bersier!... Bersier!... Quelle idée!... Bersier avec... Non!... Ce que j'en dis, ma petite Flory, c'est pour vous montrer la sympathie réelle que je porte à mes collaboratrices... surtout à cette petite Valentin!... Je serais désolé qu'elle fût malheureuse!... Et puis, je ne voudrais pas qu'elle négligeât le *Monde féminin*... Elle se relâche, depuis quelque temps... elle manque de zèle...

— Je vous avais bien averti : « Ne souhaitez pas que Josanne devienne amoureuse : elle bâclerait ses articles... »

— Bâcler ses articles?...

Le « patron » reparut dans l'homme, Foucart se fâcha tout à fait :

— Je me f... pas mal que mes collaboratrices fassent l'amour, pourvu qu'elles fassent leur service!... Je prierai mademoiselle Bon de parler à la petite Valentin...

Mademoiselle Bon n'était pas moins consternée que Fou-

cart. Elle avait entendu les doléances de madame Gonfalonet, présidente de la « Fraternité féminine ». Madame Gonfalonet, qui appartenait à l'âge héroïque du féminisme, à la génération des Paule Mink et des Potonié-Pierre, était plus que hardie dans ses idées et dans ses discours, et plus que timorée dans la conduite de sa vie. Cette excellente femme, qui se faisait gloire de n'être point frivole et de n'avoir jamais porté de corset, étalait des appas défaillants sous le mérinos noir d'un vêtement « réforme » ; elle avait un chignon dans un filet sous une toque de fausse loutre ou un « tyrolien » en paille noire, et se chaussait de larges bottines élastiques qui « ne lui abîmaient pas le pied »... Prompte à réclamer la liberté de l'amour, le « matriarcat » et la protection des enfants par l' « État-Père », madame Gonfalonet avait vécu très simplement, très chastement, sous la loi de son tyran Gonfalonet, le meilleur homme du monde, plus féministe que sa femme. Veuve, elle ne voulait point quitter le deuil.

Madame Gonfalonet avait remarqué, non sans horreur, que le demi-deuil de Josanne s'éclaircissait : le gris devenait blanc, et le violet, presque rose. Un soir, au bois de Boulogne, la présidente de la « Fraternité » reconnut madame Valentin au bras d'un jeune homme, dans une allée obscure... Redoutant que l'ex-secrétaire du groupe ne passât décidément à l'ennemi — à l'homme ! — madame Gonfalonet confia ses craintes à mademoiselle Bon.

— Cette jeune femme compromet nos idées en se compromettant...

Et la trésorière, mademoiselle Otchipoff, une Russe qui avait écrit un opuscule pour inciter les femmes à faire « la grève des ventres », proposa d'exclure Josanne, — discrètement...

— Il ne faut rien exagérer ! — dit la présidente. — Madame Valentin n'a pas commis un crime, mais elle saura qu'une féministe, dévouée à la Cause, ne doit donner aucune prise à la malignité de nos adversaires... De même, un prêtre défroqué doit être plus austère qu'un autre homme...

Un jour, en sortant d'une « Crèche modèle » où Josanne avait tout regardé sans rien voir, mademoiselle Bon essaya de morigéner la coupable :

— Qu'avez-vous donc, ma petite?... Vous négligez vos devoirs professionnels, vous oubliez les heures des *interviews*, vous ne corrigez plus vos épreuves, et vos articles ne valent plus ceux que vous écriviez cet hiver... Monsieur Foucart est mécontent, je le sais... Soyez raisonnable, Josanne, redevenez ponctuelle et consciencieuse!

— Je suis si occupée!

— Vraiment?... Ce n'est pas la « Fraternité féminine » qui vous occupe! Vous manquez à toutes les séances...

— Ma vie est remplie par tant et tant de choses! Je n'ai plus la tête à moi.

— Ni le cœur!

Josanne rougit et avoua :

— Ni la tête ni le cœur, mademoiselle.

— Hélas! Josanne, ça se voit, ça se voit trop!... Je ne vous blâme pas : vous êtes maîtresse de vous-même... Pourtant, je regrette la femme que vous étiez naguère, la vraie féministe, sérieuse, vaillante, libre et volontairement pure... Un si beau type de travailleuse intellectuelle!... Je vous citais en exemple à ces dames de la « Fraternité ».

— Mais, ma chère mademoiselle Bon, il faudrait être logique!... Si les féministes réclament la liberté, c'est probablement pour s'en servir!... Pourquoi mettre au-dessus de la femme amoureuse la femme « volontairement pure »?... Chacune son goût! L'amour n'est pas un péché. Nous ne sommes pas des religieuses laïques. Je ne crois pas être moins sérieuse, moins vaillante, moins libre, et représenter un type moins « réussi » de travailleuse intellectuelle, parce que je suis amoureuse...

— Ah! oui, vous l'êtes, amoureuse! — dit naïvement mademoiselle Bon.

— D'abord, ça ne regarde pas madame Gonfalonet!... Est-ce qu'on oserait m'imposer ou m'interdire telle forme de jupon ou de jarretelles?...

— Il n'y a pas de rapport...

— La vie intime d'une femme doit échapper à l'inquisition, à la curiosité, comme ses vêtements intimes... C'est un grand romancier anglais, Thomas Hardy, qui a émis cette opinion, en ces mêmes termes ou à peu près... Ça vous scandalise?...

— Dame !... c'est fort !..

— Pas plus fort que les théories de madame Gonfalonet ou de mademoiselle Otchipoff... Chère mademoiselle Bon, si j'ai négligé mes devoirs professionnels, comme vous le dites, — et je reconnais que vous dites vrai, — j'ai eu tort : je mérite un blâme... Mais quant à mon amour, c'est une affaire personnelle... A quoi vous sert d'être « affranchies », vous et ces dames de la « Fraternité », si vous ne mettez jamais vos théories en pratique ? Me refusez-vous votre estime parce que j'aime qui m'aime !

— Non certes, mais...

— Me la refuserez-vous, parce que je n'épouse pas mon amant ?

— Hélas ! Josanne, vous, un amant !...

— Le mot vous offusque ?... Je devrais dire : « mon compagnon », ou : « mon ami ». Je n'ai pas d'hypocrisies de langage... Et je souhaite à cette bringue d'Otchipoff un amant comme...

Elle riait de tout son cœur, dans la rue ensoleillée où s'allongeait son ombre près de l'ombre gesticulante de mademoiselle Bon. Son écharpe de gaze noire ondulait autour de son buste. Un bouquet d'œillets, à sa ceinture, s'effeuilla...

— Vous, mademoiselle, vous êtes une sainte libre penseuse... Je vous vénère... Mais vos collègues, ce sont les bigotes du féminisme... Elles m'agacent... Que madame Gonfalonet me réprimande ! Je lui répondrai...

— Quoi ?

— Zut !... et zut !...

Elle plaisantait, mais mademoiselle Bon secoua la tête :

— Enfin ! — dit-elle, — je veux croire qu'il existe entre vous et... celui que vous avez choisi, une véritable harmonie intellectuelle... Mais dans l'amant, comme dans le mari, il y a un maître... Méfiez-vous !...

Un maître ?...

Josanne méditait le conseil de mademoiselle Bon dans l'omnibus qui l'emportait vers la place des Vosges... Elle se rappelait l'attitude de Noël pendant les premiers jours de leur intimité amoureuse...

Elle avait eu, d'abord, un peu de surprise et d'inquiétude, parce qu'il était resté, dans ses bras, si mélancolique, et si grave, et parfois si sombre!... Il l'avait traitée, non pas comme une maîtresse désirée, mais comme une petite épouse ignorante. Les caresses n'abolissaient pas en lui une pensée fixe, et peut-être la volonté de ne pas s'alanguir, de ne pas céder à la puissance charnelle de la femme. Josanne redevenait anxieuse et timide.

Elle demandait :

— A quoi penses-tu?

— A rien, ma chérie...

— Tu n'es pas heureux?

— Mais si, très heureux...

— J'ai peur... j'ai peur...

— De quoi, mon amour?

— J'ai peur de t'avoir déçu...

— Comment?

— Je ne suis pas sûre de te plaire...

Il lui répondait qu'elle était folle, et qu'elle devait avoir toute confiance en elle-même, et en lui...

— Au fond, ma chérie, je suis un mélancolique... Les émotions profondes ne me disposent point à la gaieté... Il y a encore, par moments, des ombres qui passent sur mon âme...

D'autres fois, des paroles qui voulaient exprimer la gratitude montaient aux lèvres de Josanne.

— Ah! — disait-elle, — je t'assure qu'autrefois j'étais toute différente... Je n'ai été à personne comme je suis à toi...

A son grand étonnement, ces déclarations rassurantes n'enchantaient point Noël.

Il répondait :

— Parbleu! je l'espère bien...

Cette phrase, qui impliquait une comparaison, le blessait, lui rappelait que Josanne avait appartenu à deux hommes... Il regardait la jeune femme avec colère...

— Tu n'es pas content, Noël?

— Je ne peux pas me réjouir parce que tu as une bonne, une trop bonne mémoire.

— Oh! comme tu es absurdement jaloux!...

Une scène éclatait, s'achevait par des larmes de Josanne...

Elle trouvait Noël exagérément susceptible, injuste, déraisonnable, et elle essayait de lui expliquer que le passé était une part d'elle-même, qu'elle ne pouvait ni s'oublier ni se renier elle-même : pourquoi n'acceptait-il pas un fait si naturel? Non, il ne voulait pas l'accepter. Il attendait un impossible miracle, et, dans les réconciliations éperdues qui le rejetaient vers Josanne, il gardait encore une méfiance qui était la rançon de sa joie, le poison de sa volupté. A la jalousie sentimentale qu'il avait connue s'ajoutait maintenant l'âcre jalousie physique... Et Noël devait épuiser cette jalousie comme il avait épuisé l'autre...

Il était sûr d'être aimé. Il trouvait une amie incomparable dans sa délicieuse maîtresse... Pauvre, malade, coupable même d'une grande faute, il n'eût rien perdu de ce tendre cœur, de cette âme indulgente, de cette chair rivée à sa chair. Il aurait dû être heureux... Pourquoi n'avait-il que des bonheurs momentanés, entre des crises de violence et des jours de détresse?... Pourquoi?... Il n'était pas un déséquilibré, un névropathe! Il n'avait pas le goût morbide de sa propre douleur. Il était un homme normal et sain. Mais il était aussi un chercheur d'absolu, un imaginatif, un orgueilleux qui ne savait pas se résigner... Puisqu'il ne pouvait posséder Josanne dans le passé, il rêvait d'anéantir en elle jusqu'au souvenir du passé ; il voulait, au moins, dans le présent, la posséder tout entière... Et parfois, à voir cette femme si ardente aux caresses, décelant ingénument son expérience de l'amour, il éprouvait un accès de rage froide, lucide et furieuse... Glacé par un mot ou un geste d'elle, il sentait son cœur s'arrêter... Un voile rouge tombait sur ses yeux ; ses mains se crispaient au hasard sur le corps fiévreux et fragile... Josanne s'écriait :

— Mais tu es fou!... tu me fais mal!...

Il l'eût broyée, dans ces instants où il guettait sa pensée secrète, la réminiscence qu'une sensation reconnue peut éveiller, où il redoutait peut-être que Josanne pût l'oublier en lui appartenant.

Longtemps il avait souffert... Josanne, enfin, avait compris le secret de cette souffrance. Elle ne mentit point à Noël pour l'apaiser, mais elle suivit son instinct de femme et d'amante. Et, comme Noël autrefois l'avait conquise, jour

par jour, elle acheva de le conquérir. Patiente, soumise, attentive, elle insinua en lui la foi au bonheur; elle tissa autour de lui le suave réseau de l'habitude amoureuse... Et maintenant il était sien comme elle était sienne. Il l'aimait avec toute la frénésie de sa jeunesse, sans réserve, sans prudence et sans pudeur...

Et Josanne le chérissait de plus en plus, avec un émerveillement naïf. Il n'était plus son ami; il était « son homme » — comme eût dit, expressivement, la Tourette. — Et elle s'attendrissait en songeant à ce lien nouveau qui les unissait, à ce grand et doux mystère où tous deux trouvaient encore autant d'émotion que de plaisir.

« Un maître?... »

Ce mot revint encore à l'esprit de Josanne, quelques heures plus tard, chez Noël. Elle renouait ses cheveux, assise devant une console qui supportait un miroir ancien. Dans le cadre ovale du miroir, elle apercevait le grand lit de cuivre aux boules brillantes, la courtepointe de soie jaune qui glissait, Noël, renversé dans un fauteuil, la cigarette aux lèvres... Les stores, couleur de maïs, filtraient la lumière blonde. Sur la toile écrue des murs, de vieilles estampes anglaises aux rouges vifs, aux verts acides, représentaient des scènes de chasse. Un parfum rude, cuir de Russie, alcool de lavande et maryland, imprégnait cette chambre masculine, nette, sobre, claire, sans bibelots, sans fanfreluches, meublée de cuivres et de bois vernis...

Josanne aimait cette chambre, ces meubles, ce parfum. Elle aimait les objets maniés par Noël, ses vêtements, l'air qu'il respirait. Et, le regardant de coin, dans la glace un peu verdâtre, elle songeait avec délices : « Mon maître! mon maître chéri!... Je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre... Je ne suis qu'une chose, une très petite chose, dans vos chères mains. Que je sois votre égale respectée, devant le monde, devant votre raison et votre amitié, c'est notre désir à tous deux. Mais la rebelle s'est rebellée contre la société injuste, et non pas contre la nature; elle ne s'est pas rébellée contre la loi éternelle de l'amour... Elle ne repousse point la tendre, joyeuse et noble servitude volontaire, qui n'humilie point,

puisqu'elle est consentie... Vraiment, il me plaît de vous appeler « mon maître », parce que vous êtes fort, et clairvoyant, et bon ; parce que, si je peux vivre seule, sans votre secours, il m'est beaucoup plus agréable de vivre près de vous, avec votre aide... Et même — je ne l'avouerai jamais ! — il me plaît d'avoir peur de vous, — un peu, très peu ! — et de vous tenir quelquefois sous mon pied, si faible, comme une belle bête fauve que j'ai domptée, mais qui saurait rugir et qui me dévorerait, si j'étais méchante...

» Et cela ne m'empêche pas d'être féministe, et de revendiquer mes droits à la liberté, à la justice, au bonheur.., Vous savez bien, mon chéri, que si j'ai voulu n'appartenir qu'à moi-même, — c'était pour mieux me donner à vous !... »

MARCELLE TINAYRE

La fin au prochain numéro.)

ALFRED RAMBAUD

Alfred Rambaud naquit à Besançon le 2 juillet 1842. Il commença au lycée de cette ville ses études secondaires qu'il vint achever à Paris au lycée Louis-le-Grand, et fut reçu à l'École normale en 1861. Agrégé de l'Université en 1864, il enseigna l'histoire aux lycées de Nancy, de Bourges et de Colmar, fut nommé répétiteur à l'École pratique des Hautes Études en 1868, et soutint ses thèses doctorales en 1870. Il fut chargé de cours à la Faculté des Lettres de Caen en 1871, professeur à la même Faculté en 1873, suppléant à la Faculté des Lettres de Nancy en 1875, et professeur à la même Faculté en 1879. M. Jules Ferry l'appela, cette même année, à la direction de son cabinet au ministère de l'Instruction publique. En 1881, Rambaud était chargé de cours à la Sorbonne, où il devint, en 1884, professeur d'histoire moderne et contemporaine. Conseiller général du département du Doubs depuis 1883, élu sénateur de ce département en 1895, il fut ministre de l'Instruction publique, du 29 avril 1896 au 29 juin 1898. Il reprit son enseignement après la retraite du cabinet Méline. A la fin de l'année 1897, il avait été élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques.

L'homme qui vécut cette destinée brillante fut un très grand travailleur. A l'École normale, dans son cabinet de professeur, dans son cabinet de ministre, il a passé un nombre d'heures

invraisemblable devant sa table encombrée de papiers, de livres et de journaux, écrivant de son écriture agile et fine, lisant toutes les sortes de livres. Il a été un écrivain très fécond, un lecteur universel, un des hommes les plus instruits que j'aie connus.

Alfred Rambaud avait un caractère particulier. A l'École normale, ce caractère tranchait vigoureusement sur la sorte de similitude générale qu'une école répand sur ses élèves. Très bon camarade, très gai, il s'amusait à nos plaisanteries de collégiens, en inventait même d'énormes ; mais il vivait à part. Il n'était d'aucune des équipes entre lesquelles nous nous partagions, équipes de joueurs de whist, de fumeurs, d'explorateurs de gouttières, équipes de conversation et de discussion. Il avait déjà dans sa marche l'allure d'un homme qui s'en va n'importe où. Son regard, porté au loin, passait par-dessus les premiers plans sans les voir. Aussi bon *scholar* que n'importe lequel d'entre nous — il était entré à l'École chargé de toutes les couronnes classiques, — il avait ses curiosités à lui. Il apprenait non seulement l'allemand et l'anglais, — ce qui n'était pas commun en ce temps-là, — mais aussi des langues de pays dont beaucoup des normaliens d'alors avaient à peine entendu parler. Il s'était choisi un sujet d'études à côté de l'habituelle région classique, un sujet byzantin.

Les meilleures années de sa vie intellectuelle furent celles qu'il passa à composer sa thèse doctorale : *L'Empire grec au Xe siècle, Constantin Porphyrogénète*[1]. Un empire anachronique, mais qui, depuis des siècles soutenait, et, pendant des siècles encore, devait, avec des airs de grandeur, soutenir sa ruine ; une administration savante et subtile, une diplomatie très vaste, manœuvrant les peuples les plus divers, des guerres contre toutes sortes d'ennemis ; des conflits de races, des conflits de religion, le conflit entre les riches et les pauvres ; des lois et du désordre, un empire et une féodalité, l'antiquité et le moyen âge, une survivance où grouillait l'avenir d'êtres nouveaux et bizarres, des costumes éclatants, des attitudes pittoresques, des fêtes, le personnage inouï du Basileus : — ce monde étrange séduisit l'imagination d'Alfred Ram-

1. Paris, Franck, 1870, gr. in-8°, 551 pages.

baud, curieuse de spectacles rares et lointains. Il aimait d'ailleurs les problèmes compliqués et les choses difficiles.

Cette première œuvre est considérable. Depuis quelques années déjà, en France, en Allemagne surtout, des savants s'étaient mis aux études byzantines ; mais aucun livre n'avait paru, qui expliquât si bien l'empire byzantin, les raisons et moyens de sa durée, qui en mesurât si exactement la place dans l'histoire de la civilisation, et fît mieux connaître, avec plus de précision, le détail de toute sa vie. L'érudition du jeune savant était si sûre qu'après trente-cinq ans passés, le livre n'a pas vieilli. Des retouches y seraient à faire ; mais il demeure le principal monument de la science française en matière byzantine.

Alfred Rambaud semblait avoir trouvé sa voie, une voie neuve et large. Bien souvent on lui a demandé pourquoi il n'était pas demeuré l'homme de Byzance ; on lui a représenté l'autorité qu'il aurait prise dans le monde savant, s'il s'était tenu à une spécialité, comme on dit. Mais il était l'homme le moins capable d'insister sur un succès et de faire la même chose toujours.

Il est vrai, la guerre survint, l'année même où il publia son *Porphyrogénète*. La guerre a été puissante sur les esprits de notre génération. On devine bien pourquoi il écrivit alors les deux volumes qui parurent en 1872 et en 1873 : *La Domination française en Allemagne ; les Français sur le Rhin*[1], et *La Domination française en Allemagne : l'Allemagne sous Napoléon Ier*[2]. On devine bien aussi pourquoi il fut attiré vers la Russie, l'alliée possible de la France vaincue. En 1872, il fait un voyage à Saint-Pétersbourg ; en 1874, un voyage à Kazan ; en 1877, un voyage à Moscou et à Sébastopol. Alors, paraissent *La Russie épique, étude sur les chansons héroïques de la Russie*[3] ; *Français et Russes, Moscou et Sébastopol*[4] ; *Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à l'année 1877*[5].

1. Paris, Didier, 1872, in-12, 484 pages.
2. *Idem*, 484 pages.
3. Paris, Maisonneuve, 1876, in-8°, 304 pages.
4. Paris, Berger-Levrault, 1878, in-12, 354 pages.
5. Paris, Hachette, 1878, in-12, 774 pages.

Le succès de ces livres fut très grand : cinq éditions ont été données de *Français et Russes*, cinq éditions aussi de l'*Histoire de la Russie*, qui, de plus, a été traduite en anglais deux fois, en allemand, en danois, en croate, et même en russe par « une Société de professeurs et de savants russes ». Des Russes m'ont dit leur admiration pour ce résumé clair et vivant de leur vaste histoire. Et l'on croyait qu'Alfred Rambaud allait être en France l'homme des études russes ; mais, comme je lui proposais, après qu'eut paru l'*Histoire de Russie*, de lui faire un article sur le livre, et lui demandais de m'écrire ce qu'il pensait d'un projet que je lui envoyais, il me répondit — ce qui était, d'ailleurs, une simple boutade, car ses autres travaux ne devaient jamais lui faire oublier les Russes : — « Merci ; j'en ai assez des Russes ; la preuve, c'est que je vais faire mon cours sur les Turcs ».

C'est à ce moment qu'il fut appelé au cabinet de M. Jules Ferry. Très dévoué à son ministre, qui méritait ce dévouement, il travailla comme partout, comme toujours, s'intéressant à la fois aux affaires de l'instruction publique et aux affaires politiques. Mais, tenu à l'attache, obligé de faire des choses à heure dite et, par conséquent, de savoir l'heure qu'il était, il avait de furieuses envies de s'en aller, que son ministre calmait à grand'peine. Il trouva le moyen de s'isoler de temps en temps ; barricadé dans un cabinet, il écrivit un résumé très bien fait de l'*Histoire de la Révolution française (1789-1799)*, qui parut en 1883 [1] et qui a été souvent réimprimé.

La première œuvre qui vint après celle-là fut une *Histoire de la Civilisation française* [2]. L'éditeur avait demandé un volume ; l'auteur en donna trois. Il n'aima jamais à se contenir dans des limites prescrites. L'*Histoire de la Civilisation*, qui coûta plusieurs années de travail, est un abondant répertoire de faits ; aucune des manifestations de la vie française n'y est négligée. On y trouve la preuve d'une lecture immense et de cette universelle curiosité d'esprit, qui fut un des mérites

1. Paris, Hachette, in-12, 286 pages.

2. *Histoire de la Civilisation française*, Paris, 1888, Colin, 2 vol. in-12 ; *Histoire de la Civilisation contemporaine en France*, *idem*, *ibidem* : en tout 1524 pages.

d'Alfred Rambaud. Nous n'osons plus guère aujourd'hui traiter ces sortes de sujets, où les dangers d'insuffisance et d'erreur sont évidents ; mais le public est reconnaissant, et il a raison, envers les écrivains qui résument pour lui, à un moment donné, les connaissances acquises. L'*Histoire de la Civilisation française* en est à sa huitième édition.

Cependant, l'infatigable curieux portait ses regards d'un autre côté. Il fut un des premiers Français qui s'intéressèrent à l'expansion de la France. Il aimait l'Afrique avec une sorte de passion, l'Afrique des ruines, l'Afrique du désert, l'Afrique de l'Islam. Il la visita plusieurs fois et, là-bas, il s'épanouissait, dans la joie d'être « ailleurs », de voir marcher des hommes beaux et graves comme lui, comme lui silencieux, et qui semblaient rêver comme lui. Il regardait partir des caravanes ; il aurait bien voulu les suivre. C'eût été si bon de vivre sous la tente, cette maison qui ne prétend pas fixer votre vie et qu'on emporte avec soi comme un manteau ! Mais le voyageur observa aussi la vie politique algérienne, surtout la conduite de la métropole envers les indigènes ; il visita soigneusement les écoles où les enfants musulmans sont élevés. Un rapport qu'il a écrit en 1892 sur *l'Enseignement primaire chez les indigènes musulmans de l'Algérie et notamment dans la Grande Kabylie*[1] est un petit livre sérieux et charmant. L'année d'avant, il avait publié *l'Insurrection algérienne de 1871, Étude politique et sociale*[2].

Pour expliquer l'histoire de notre politique coloniale et marquer le point où nous étions arrivés, Rambaud écrivit, avec la collaboration du colonel Archinard, du colonel Bouinais et d'autres « coloniaux », *la France coloniale, histoire, géographie, commerce*[3], qui en est à sa sixième édition. En même temps, pour donner matière à comparaison et réflexion, il traduisait, avec la collaboration du colonel Baille, le livre de Seeley *l'Expansion de l'Angleterre*[4]. Il rêvait d'une plus

1. Paris, Delagrave, in-12, 76 pages. *(Extrait de la Revue pédagogique.)*

2. Paris, Berger-Levrault, in-12, 63 pages. (Extrait de la *Nouvelle Revue.)*

3. Paris, Colin, 1885, in-8°, 792 pages.

4. Paris, Colin, 1885, in-12, 309 pages.

grande France, variée, pittoresque, multicolore, partout généreuse et humaine.

En 1891, il commença le grand travail qui devait occuper ses dernières années, *l'Histoire générale, du IVe siècle jusqu'à nos jours*[1]. Nous eûmes ensemble l'idée de cette publication; nous discutâmes la méthode, le plan, la division en chapitres, la répartition entre des collaborateurs nombreux. Après quoi, j'aurais voulu me retirer, étant engagé dans une autre grande entreprise. Il voulut que mon nom demeurât à côté du sien; mais tout l'honneur lui doit revenir d'une œuvre qu'il a vraiment dirigée, par les conseils donnés aux collaborateurs, par la correction attentive des épreuves, qu'il ne voulait abandonner à personne; ministre, il lui arriva de passer des nuits à corriger. La grande étendue de ses connaissances lui permettait d'être utile à tout le monde. Il fut, d'ailleurs, le principal collaborateur à son histoire générale, dont il a écrit vingt-deux grands chapitres. Il a partagé avec M. Bayet l'histoire de Byzance; il a écrit presque toute l'histoire de la Russie, toute l'histoire des Ottomans, toute l'histoire de l'Indoustan. Car, autant que le Basileus, l'intéressa le Commandeur des croyants, et le Grand-Mogol autant que le tsar. Ces chapitres sont parmi les meilleurs de l'*Histoire générale*. Cette œuvre, l'auteur savait bien qu'elle n'était point parfaite, mais il la tenait sur le métier. Les dernières épreuves qu'il ait lues sont celles d'une seconde édition, déjà commencée.

Ce n'est point là toute l'œuvre d'Alfred Rambaud. Il a pris sa part du grand travail pédagogique accompli en notre temps. Son article FRANCE dans le *Dictionnaire pédagogique*, en quatre-vingts colonnes, est un résumé de l'histoire de l'instruction publique depuis la Révolution jusqu'à nos jours. Un article sur Victor Duruy, dans le *Journal des Savants*, montre qu'il a compris à fond l'œuvre du grand ministre. Il a été pour M. Ferry un précieux collaborateur. Il avait foi en l'efficacité de l'éducation démocratique par l'école primaire. En Russie, il avait étudié *l'Éducation des filles et les gymnases féminins*, — c'est le titre d'un article paru dans la *Revue des*

1. Paris, Colin, 1891-1900, 12 volumes in-8°.

Deux Mondes; — au cabinet de M. Ferry, il prit plaisir à l'organisation des lycées de filles. Quant à l'enseignement secondaire des garçons, Rambaud approuvait qu'il fût mis en meilleurs termes avec l'esprit de la société moderne; mais il s'inquiétait des entreprises contre les études classiques. Cet homme dont l'imagination vivait parmi toutes les sortes de « Barbares », avait gardé sa piété au culte d'Homère, de Virgile et de Racine. Au contraire, il désira la réforme profonde de notre enseignement supérieur. Ce fut la grande affaire qu'il trouva au ministère de l'instruction publique en 1896; il la plaida fort bien devant le Sénat, et il eut le grand honneur de contresigner le projet de loi qui a créé nos universités.

Qui croirait qu'un homme qui a écrit tant de livres, qui a été professeur, conseiller général, ministre, ait voulu être et faire autre chose encore ?

Être un romancier, d'abord. En 1894, il a donné *l'Anneau de César*[1], et, en 1903, *l'Empereur de Carthage*[2]; dans le premier de ces romans, il met en contraste la civilisation gauloise et la civilisation romaine, le chevalier celtique et le légionnaire de Rome; dans le second, la civilisation byzantine africaine et la civilisation arabe, la cuirasse d'or de l'empereur Gregorios et le burnous de laine de l'émir Abdallah ben Zobéir. Avant d'écrire *l'Anneau de César*, il fit plusieurs voyages à Alésia, à Gergovie, à Bibracte. Avant d'écrire *l'Empereur de Carthage*, il alla étudier les ruines de Carthage. Dans le roman historique, presque toujours le roman est ce qui vaut le moins; trop souvent l'histoire est gâtée par l'enjolivement. Dans les deux romans d'Alfred Rambaud, l'histoire est traitée par un véritable historien. La reconstitution de Carthage est très curieuse, et un membre de l'Académie des Inscriptions, un de nos savants en histoire romaine, qui a lu « à la loupe », assure-t-il, *l'Anneau de César*, n'y a trouvé que de vénielles erreurs.

Rambaud voulut aussi être un auteur dramatique. Un jour,

1. Paris, 1894, Hetzel, 2 volumes in-18, 671 pages.

2. Paris, 1903, Flammarion, in-18, 410 pages.

il fit lire à M. Jules Claretie une pièce que celui-ci jugea fort amusante. Je ne sais ce qu'est cette pièce, qui n'a pas été retrouvée; mais qu'elle ait été amusante, je le crois volontiers. Rambaud avait cet esprit de saillies inattendues, de trouvailles bizarres, qui fait éclater de rire. Lui, Armand du Mesnil, Albert Dumont, Émile Gebhart et moi, nous avions pris la douce habitude de nous réunir les dimanches soirs, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Nous étions très gais, surtout chez Rambaud, rue d'Assas, dans la petite maison située au fond de la cour du numéro 76, que Michelet habita, les dernières années de sa vie. Le salon ouvre sur un jardin, où nous avons vu croître quelques arbres et beaucoup d'enfants et de petits-enfants. L'antichambre est ornée d'une panoplie de flèches et de la carapace d'une grande tortue ; la salle à manger, de vieilles poteries de l'Amérique précolombienne; entre les fenêtres du salon se dresse une amphore kabyle ; dans les chambres se mêlent des souvenirs de Venise, de Russie et d'Afrique. Aux réunions de la rue d'Assas, on jouait, sous forme de charades, de petites comédies. Un soir, au dernier acte d'une charade, dont j'ai oublié le mot, Rambaud apparut en tenue de conférencier, avec un portefeuille énorme d'où il tira, pour les étaler, de grands ciseaux, des couteaux, des tenailles, des marteaux : « Messieurs, dit-il, la seule vue de ces instruments tranchants et contondants vous a fait deviner que je vais vous parler des rapports de l'Église et de l'État », et il fit, sur ce sujet, une leçon fantastique.

Il voulut aussi écrire des drames. Voilà bien des années, du temps où il était professeur à l'Université de Nancy, pendant un de ces rapides séjours qu'il venait faire à Paris, et où il m'apportait la confidence de projets qui étonnaient mon sens routinier, il me dit qu'il venait d'achever un drame. Je ne pense pas que ce fût le grand drame en cinq actes qui a été trouvé dans ses papiers, *la Fiancée du Tsar*, et duquel je ne puis rien dire, ne l'ayant pas lu. M. Sardou y a trouvé plaisir et même matière à des éloges; mais il demandait à l'auteur de revoir, de corriger, d'abréger.

Corriger, — Rambaud n'en était pas capable. Il pensait comme Michelet : « On ne refait pas un livre; on en fait un autre. » Je ne les ai pas tous nommés, ses livres.

Je n'ai parlé ni de *Russes et Prussiens, Guerre de sept ans,* une étude de guerre, précise et soignée[1], ni des deux volumes *Russie*, publiés dans le Recueil des *Instructions aux ambassadeurs... de France*[2], ni de *Jules Ferry*[3], la dernière œuvre historique de Rambaud et non la moindre.

Je n'ai point parlé non plus de ses articles de revues ou de journaux : quinze articles dans la *Revue des Deux Mondes*, sur Byzance, sur la Russie, sur le Sénégal, sur Frédéric II, l'empereur amoureux de la Méditerranée, et qui vécut à la sarrasine ; articles dans la *Revue historique*, la *Revue scientifique*, la *Revue archéologique*, la *Revue critique* ; chronique du monde slave dans le *Journal des Débats* ; dans la *Revue bleue* qu'il dirigea pendant deux ans, une série russe, une série africaine, une galerie de portraits contemporains ; dans un journal du Doubs, le *Petit-Comtois*, un salon de peinture.

Témoin de ce prodigieux travail et admirant cette universelle aptitude, je disais un jour à Rambaud : « Tu es le mieux doué de nous tous. Pourquoi ne veux-tu pas » ?... Mais il m'interrompit, niant cette supériorité — car il était sincèrement modeste, — et refusant le conseil, qu'il prévoyait, d'endiguer son fleuve. Cela, il ne le pouvait pas sans doute ; en tout cas, il ne le voulut pas. Qu'y avait-il donc au fond de cette nature originale et riche ? Quels instincts, venus de très loin, on ne sait d'où, protestaient contre la monotonie et la médiocrité de notre existence coutumière ? Libre de faire sa vie, comment l'aurait-il faite ? Comment, en quels lieux, l'aurait-il vécue ? Je ne sais ; il ne savait pas non plus sans doute. Mais, poussé par la force des puissants instincts obscurs, retenu par la nécessité de vivre la vie comme elle s'imposait à lui, il allait et venait, tirant sur la chaîne. Ce perpétuel mouvement déconcertait ses amis. Toujours, il fut impossible de prévoir ce qu'il ferait. Je me souviens qu'un jour il allait à Sèvres, et moi à Versailles ; il me proposa de revenir de Versailles à pied, vers Sèvres ; lui, de Sèvres, irait vers Versailles : nous nous rencontrerions en chemin. Je lui répondis : « Aller au-

1. Paris, 1895, Berger-Levrault, grand 8°, 400 pages, avec 15 cartes ou plans.
2. Paris, 1890, Alcan, 2 volumes, grand in-8°. 1 123 pages.
3. Paris, 1903, Plon, in-8°, 353 pages.

devant de toi? J'aimerais mieux aller au-devant du hasard dans le brouillard ».

La fantaisie d'Alfred Rambaud était incorrigible; il fallait le prendre comme il était. Rien n'était plus aisé, d'ailleurs. Cette fantaisie ajoutait un charme aux sérieuses raisons d'aimer un homme qui eut tant de belles qualités : cette modestie, que laissa intacte la fortune des honneurs universitaires, des honneurs académiques, des honneurs politiques; une franchise, qui jamais ne lui permit de feindre des sentiments qu'il n'avait pas ou de dissimuler ceux qu'il avait; une discrétion absolue, une parole sûre, une âme bienveillante et affectueuse. A le voir au milieu de sa famille et de ses amis, avec son air de perpétuel absent, on se demandait parfois s'il s'apercevait qu'il n'était pas seul au monde. Mais je me trompais en disant qu'il n'a jamais rien dissimulé; il ne laissait pas voir sa tendresse profonde; il a caché des joies et des larmes.

Enfin, il fut un homme vaillant — je crois qu il n'eut jamais peur de personne, ni de rien — et un homme énergique. Ses médecins s'étonnèrent qu'il opposât à un mal terrible une si forte résistance. Il voulait vivre encore, encore rêver, travailler encore, encore voir des pays, d'autres gens, d'autres mœurs. Les avant-dernières vacances, très malade déjà, il passa des semaines dans un îlot presque désert des Chausey, au large de Granville. Ce Franc-Comtois avait pour toujours tourné le dos à la montagne, le jour où il était descendu de Besançon vers la plaine. Il avait besoin de respirer dans de grands espaces. Il aimait la solitude devant la mer, devant la steppe, devant le désert, devant ce qui paraît ne pas finir. Au mois d'août dernier, n'étant plus en état de voyager seul, il se laissa conduire près de Nancy à Vandœuvre, dans la maison de famille. Une crise terrible fit craindre la mort. Il se releva encore une fois et revint à Paris, mais avec la résolution de ne pas y rester. Il voulait chercher à son mal d'autres médecins, la Méditerranée, l'Afrique, le soleil. Il pensait au départ et s'informait de l'état de la mer, quelques heures avant que la mort l'enlevât, dans la nuit du 9 au 10 novembre 1905.

ERNEST LAVISSE

UNE PRINCESSE OTTOMANE

AU XVIIIE SIÈCLE

Le XVIIIe siècle a vu naître un grand nombre de romans d'aventures, dont le sujet reposait sur un fond de vérité. Les auteurs, souvent anonymes, ne dédaignaient pas les personnages orientaux. On connaît dans ce genre : *Nouveaux Contes orientaux*, par M. le comte de Caylus ; *la Belle turc* (sic), *histoire nouvelle, amoureuse et galante*, par S. de Brémont (qui porte aussi le titre de *Hattige, ou les Amours du roi de Tamaran*) ; *Histoire de Cidal-Acmet, riche seigneur de Constantinople* ; *Nos Folies, ou Mémoires d'un musulman connu à Paris*, par M. le baron Reveroni de Saint-Cyr ; *le Derviche, conte turc* ; *le Sultan et l'Arabe*, nouvelle, par madame Augustine Gottis ; *les Coups du hasard et la Fortune, ou le Pacha* ; *le Cousin de Mahomet*, par N. Fromaget ; *Cara Mustapha, grand-visir*, par le même ; *Ibrahim, ou l'illustre Bassa* ; *Omar, ou les Erreurs de l'ambition*, nouvelle orientale, et enfin, pour clore cette liste déjà longue, *les Mémoires historiques de mademoiselle Aïssé*, par madame Guénaud, baronne de Méré.

Qui ne connaît l'aventureuse existence de cette petite Circassienne, fille d'un roi peut-être, enlevée pendant le sac d'une ville, vendue à Constantinople à l'ambassadeur du Roi Très-Chrétien, M. de Fériol, et ramenée par ce dernier en France, où elle mourut à la fleur de l'âge ? Est-ce son

exemple qui servit de modèle au roman de Joseph de Lavallée, *Cécile, fille d'Achmet III, empereur des Turcs, née en 1710* (à Constantinople, et se trouve à Paris, chez Buisson, libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, n° 13, 1787. 2 vol. in-12, reliés en un volume [1]).

On lit dans le tome XV de la *Correspondance* de Grimm, en août 1787 :

Cécile, fille d'Achmet III, empereur des Turcs, née en 1710. Deux volumes in-12°.

C'est une histoire assez insipide, mais dont le fond passe au moins pour véritable. M. de Caraccioli, l'auteur des *Lettres de Ganganelli*, avait déjà parlé, dans ses *Entretiens du Palais Royal*, d'une fille d'Achmet III, existant encore à Paris dans un état d'abandon fort digne de pitié, mais qu'elle supportait avec un grand courage. Un élève de cet illustre écrivain, M. de Lavallée de Bois-Robert, ancien capitaine au régiment de Bretagne, a imaginé d'en faire l'héroïne du roman que nous avons l'honneur de vous annoncer. Quelque invraisemblable que soit le titre de cette étrange histoire, nous avons eu la curiosité d'en connaître le principal personnage et nous nous sommes fait présenter chez la princesse ottomane; Sa Hautesse a daigné nous accueillir avec beaucoup de bienveillance ; c'est une beauté de soixante-dix-huit ans, dont les traits sont assez prononcés pour ne pas démentir le caractère de sa noble origine. Elle occupe un petit appartement au rez-de-chaussée, dans la cour du collège de Bayeux; un vieux portrait du sultan est tout ce qui pare ce simple réduit. Le ton de la princesse a conservé, dans la plus profonde misère, de la décence et de la dignité. Elle a bien voulu me montrer l'extrait légalisé de ses titres, c'est-à-dire son extrait baptistaire et la déclaration faite au Sénat de Venise [2] par la marquise de Salmoni, qui l'avait enlevée au sérail à l'age de trois ou quatre mois, etc., etc. Elle se souvient avec plaisir d'avoir refusé généreusement les propositions qui lui furent faites par monseigneur le Duc, père du prince de Condé, et par Louis XV lui-même. Elle parle avec beaucoup de résignation de l'état d'indigence dans lequel elle est tombée depuis, et avec une sorte de joie vraiment touchante de l'attente de sa mort prochaine. M. l'archevêque de Paris lui écrit quelquefois. Il y a un an qu'elle pensa périr de misère sans s'en plaindre à personne. Elle ignore par qui M. de Calonne en fut informé; mais il lui fit passer,

1. Bibliothèque Nationale, Inventaire Y^2 6893.

2. C'est Gênes qu'il faut lire et non Venise.

de la part du Roi, quelques secours qui l'ont soutenue jusqu'à présent. C'est tout ce que nous avons pu recueillir de notre entrevue avec Son Altesse Turque.

Ainsi cette princesse ottomane, fille d'un sultan, a réellement existé. On l'a vue, on lui a parlé. Lavallée, dans l'*Avis au lecteur* qu'il met en tête de son livre, écrit :

Nous garantissons la vérité de cette histoire pour le fond. Nous avons sous les yeux les mémoires les plus authentiques à cet égard. Il peut s'y rencontrer, peut-être, quelques épisodes dont nous n'assurons pas de même la réalité, attendu que les pièces originales, qui pourraient les constater, nous ont manqué quelquefois, et que nous n'avons pu les rapporter, la plupart, que tels qu'on nous les a racontés.

Lavallée a raison de faire certaines réserves. Les *mémoires authentiques* dont il fait état se réduisent probablement à l'extrait baptistaire et à la déclaration faite par la marquise Salmoni, que mentionne la *Correspondance* de Grimm. Mais laissons la parole à notre romancier, et résumons le conte qu'il a écrit sur cette pauvre femme.

« Je suis née à Constantinople, le ..... janvier 1710, » dit Marie-Cécile (car c'est elle qui raconte sa vie dans les moindres détails. Fille d'Ahmed III et d'une mère georgienne nommée Aski[1], elle est, à l'âge de six mois, confiée à la garde d'une esclave italienne âgée de vingt-six ans, enfermée au sérail depuis dix ans, et appelée Fatmé, fille d'un chirurgien des environs de Gênes. A seize ans, Fatmé avait été distinguée par un jeune Gênois nommé Salmoni ; à dix-huit ans, au moment où elle allait être unie à son fiancé, elle avait été enlevée, de nuit, par des pirates barbaresques, pendant une promenade en mer, et Salmoni était tombé sous les coups, tandis que les ravisseurs s'éloignaient avec sa fiancée. Conduite et débarquée à Fez (*sic*), elle avait été vendue à Ismaël Audit, lequel était allé à Constantinople la vendre au Grand-Vizir qui l'avait fait entrer au sérail.

Salmoni, guéri de sa blessure, court à la recherche de sa chère fiancée. A Marseille, en causant avec un forçat qui, par

1. *Aski* est sans doute là pour *Hasseki* : jadis c'était le nom porté par la favorite du Grand Seigneur.

hasard, a été un des ravisseurs de Fatmé, il apprend ce qui s'est passé. Il rachète le forçat et part avec lui pour l'Afrique; mais avant de débarquer à Fez *(sic)*, il constate, à son grand désespoir, que le misérable a disparu. Le hasard toutefois le sert encore en la personne d'une domestique napolitaine, au service du consul français, qui lui apprend que sa fiancée est au sérail. Il part donc pour Constantinople, déguisé en seigneur turc, avec deux esclaves fidèles. Il s'y fait passer pour un marchand de Roumélie. Personne ne le soupçonne d'être un chrétien déguisé. Il fait au bazar la connaissance d'un icoglan [1], qui justement est en rapports avec Fatmé et qui se charge de remettre à Fatmé des tablettes de la part de Salmoni. Fatmé renvoie les tablettes avec quelques mots qui prouvent qu'elle a reconnu son amant. Puis, plusieurs mois de silence et d'inquiétude; disparition de l'icoglan. Enfin, nouveau message de Fatmé : « Si vous n'êtes pas mort d'impatience, tenez-vous prêt pour le 25 de la lune de Giafar [2] : faites préparer un bâtiment sous les murs du sérail. »

Fatmé revenait, après deux mois d'absence, qu'elle avait passés, avec la mère de la petite princesse, sur les bords de la Mer Morte *(sic)* dans une maison de plaisance du Sultan. Les médecins du sérail avaient jugé que l'air de la campagne était nécessaire à la santé d'Aski.

Salmoni a nolisé un petit bâtiment de Bayonne, commandé par un capitaine dieppois. Fidèle au rendez-vous, le bâtiment vient jeter l'ancre devant le jardin du sérail qui touche à la mer. Fatmé ne se résout pas à laisser derrière elle la petite princesse confiée à ses soins. Se l'étant attachée sur le dos, elle atteint, au moyen d'une escarpolette, le mur du jardin; elle y trouve le crochet et l'échelle commandés à Salmoni. La voici au bas du mur : un homme dans un manteau gris la reçoit. Elle croit reconnaître Salmoni, mais ce n'est pas lui. C'est un inconnu, que bientôt rejoint un autre inconnu et qui est frappé par ce dernier qui prend la fuite. Le capitaine dieppois, témoin de cette scène effroyable, accourt avec ses hommes, puis, sans plus tarder, regagne son bord avec Fatmé

1. *Icoglan* pour *itchoglan*, page du Grand Seigneur.

2. Cette lune est inconnue dans le calendrier musulman.

et la petite princesse. Fatmé naturellement est évanouie : en revenant à elle, elle apprend du capitaine que l'homme tué n'était point Salmoni... La situation est périlleuse ; on décide de partir et l'on part.

Après dix jours de traversée, on arrive à Gênes. Fatmé, qui reprend désormais son ancien nom d'Émilie, rentre dans sa famille, et peu de temps après on procède au baptême de la petite princesse, à Sainte-Eulalie de Gênes. Le parrain est un sénateur de la maison Doria ; la marraine, une princesse Pamphili. On tient secrète la haute naissance de Marie-Cécile afin de ne pas attirer des désagréments à la République de Gênes : le baptême donne lieu néanmoins à une cérémonie grandiose, où l'on tire le canon.

A dix ans, Marie-Cécile entre au couvent des Bénédictines, avec Émilie qui ne veut plus la quitter. Elles y restent trois années, puis vont à Rome, où elles sont reçues pompeusement par Clément XI. Ici un incident : la fille d'Ahmed III refuse de se prosterner devant le Pape et de lui baiser le pied. Elle est fêtée et visitée néanmoins par toute la noblesse romaine. L'ambassadeur de Malte lui offre l'hospitalité dans son palais, où elle fait la connaissance du chevalier ***. Les voilà amoureux l'un de l'autre !

Or, un jour, à la porte de Sainte-Marie-Majeure, Salmoni le perdu, Salmoni l'introuvable, Salmoni, le fiancé de Fatmé se trouve en présence de sa belle qu'il croit coupable et parjure. Il lui lance des imprécations à la face. Émilie tombe évanouie dans les bras de Cécile. Celle-ci ne manque pas de dire à Salmoni qui elle est, et Salmoni désabusé, car il la croyait fille d'Émilie, s'excuse, se traîne aux pieds de sa fiancée. La réconciliation est faite au Palais de Malte, où Salmoni est également reçu, comme fiancé d'Émilie. C'est dans ce palais que le malheureux Salmoni raconte ses aventures : comment il fut emprisonné et relâché sur les ordres d'Ahmed III ; quelles bontés le Grand Seigneur eut pour lui lorsqu'il apprit qu'il n'était point complice de l'enlèvement de la petite princesse ; son départ pour Bender où il a vu Charles XII, son voyage en Russie où il a vu Pierre le Grand, puis en Autriche, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France, d'où il voulait retourner à Gênes. Il s'est embarqué à

Antibes. Des vents contraires l'ont forcé à débarquer à Civita-Vecchia, et c'est ainsi qu'arrivé à Rome, il a eu le bonheur de rencontrer à la porte de Sainte-Marie-Majeure, Émilie et Cécile. Cette rencontre a pour épilogue le mariage depuis si longtemps projeté de Salmoni et d'Émilie. Marie-Cécile y consent. Les mariés sont heureux ; mais la pauvre princesse ottomane ne l'est guère, elle, car son doux ami, son amoureux, le chevalier***, lui annonce son départ pour Malte où il doit prononcer ses vœux.

Marie-Cécile est dans le deuil, lorsque l'ambassadeur de France vient au Palais de Malte l'inviter, de la part du Régent, à se rendre à Paris et à loger à la cour. Elle accepte et va s'embarquer à Livourne, à bord d'une frégate française de cinquante canons, avec M. et madame Salmoni, l'icoglan et deux femmes à son service. L'icoglan ! j'ai omis de dire au lecteur qu'Achmed III, généreux comme tous les grands monarques, avait permis à ce jeune page d'accompagner Salmoni lorsque celui-ci quitta Constantinople pour courir le monde. « Icoglan » sera donc attaché désormais à la personne de la princesse.

M. le duc de Méd..., conquis par la grâce de notre princesse, s'attache aussi aux pas de Marie-Cécile, et lui demande la permission de l'accompagner en France. Quatre jours de traversée les mettent à Toulon. Petite halte et puis départ dans les voitures de la cour.

Entre temps, le Régent est mort. Marie-Cécile s'installe à Paris, dans l'hôtel de *** (notre auteur n'aime pas à citer des noms). Le duc de Méd... est toutefois logé ailleurs, car Marie-Cécile remarque déjà que ce noble seigneur est, comme tant d'autres, atteint du mal d'aimer ; elle inspire de l'amour à tous ceux qui l'approchent. Deux mois après, elle est présentée à la Cour. Ni le Roi, ni les Ministres ne lui disent pour quelle raison on l'a priée de venir à Paris Elle est comblée d'égards ; mais sa fierté native et le sentiment d'être née sur les marches d'un trône ne s'accommodent guère de la situation qu'on lui fait. Le prince D..., père du chevalier amoureux, vient la voir, et, tout comme les autres, commence à subir le charme. Elle va souvent à Versailles, où Louis XV l'accueille toujours avec distinction.

Deux années se passent ainsi. Hélas ! la santé de madame Salmoni, par suite d'un accident, s'altère. Le prince D..., père du chevalier, tombe décidément amoureux de Marie-Cécile. Elle en est désolée et cherche vainement à l'éloigner. Une nuit, en revenant du Bois de Boulogne, elle est assaillie au Cours-la-Reine par deux individus qui veulent l'enlever en s'écriant : « C'est elle : » Mais Icoglan est heureusement là : il tue l'un des agresseurs et met l'autre en fuite. La police informe, arrête le compagnon du mort et constate que c'étaient des Turcs !

Le prince D..., de plus en plus amoureux et pressant, finit par se faire mettre dehors. Le duc, en apprenant cet incident, revient à la charge ; mais elle refuse toujours le mariage. L'état de madame Salmoni s'aggrave, et bientôt sa mort plonge la pauvre princesse dans un grand chagrin. Cette femme avait été une mère pour elle. Et comme une peine ne vient jamais seule, notre princesse apprend bientôt que son père Ahmed III a été déposé et interné à Amassie [1]. La voilà désespérée, décidée à aller rejoindre son père dans son exil.

Le voyage arrêté, elle se rend à Fontainebleau, pour demander des passeports au Roi ; au retour, à minuit, sa chaise de poste est assaillie par les gens du prince D... Passe une berline de poste venant de Paris. C'est le duc de Méd..., qui entend les cris de Marie-Cécile, descend de voiture et provoque le prince D... Les épées sont tirées, un combat s'engage. Mais une autre voiture survient. Le chevalier, celui-là même qui était parti pour Malte, en sort, et, tout comme Rodrigue, prend la place de son père et tue le duc de Méd... Pendant ce temps, Marie-Cécile est enlevée et conduite dans la voiture du prince D..., à l'hôtel de celui-ci.

Une vive altercation se produit là, entre le prince et Marie-Cécile, qui soudain tire de sa poche deux pistolets et menace de faire feu sur son ravisseur et de se tuer ensuite. Le prince, interdit, la laisse partir. Dans la rue, elle voit arriver la voiture du chevalier, qui se rendait chez son père. Elle l'arrête et le conduit chez elle, où elle lui raconte ce qui s'est passé. Salmoni leur conseille de fuir, et Marie-Cécile et le

1. Ahmed III n'a pas été interné à Amassie comme le prétend notre auteur. Il est resté à Constantinople où il est mort en 1736.

chevalier décident qu'ils partiront le jour même pour Toulon en prenant toutefois la route de Bordeaux, afin de dépister les recherches. Il en est ainsi fait. Le chevalier retrouve à Toulon le bâtiment qu'il commande et qui y était en réparations, ce qui lui avait permis de faire une fugue vers Paris.

Mais il apprend que son père, le prince D..., est mort d'apoplexie. Le voilà chef du nom et de la fortune. Il veut quitter l'ordre de Malte et épouser Marie-Cécile : mais celle-ci persiste dans sa résolution d'aller voir d'abord son père Ahmed III, à Amassie. Elle promet toutefois au chevalier de revenir et d'être sa femme. On tombe d'accord et il est décidé que le chevalier la transportera à Naples, d'où elle pourra facilement se rendre au Levant.

A Naples, elle ne trouve pas de navire pour passer en Turquie. Elle va à Venise, toujours accompagnée du chevalier, de Salmoni et d'Icoglan. Là on se dit adieu. Le chevalier amène avec lui Icoglan. Salmoni accompagne Marie-Cécile à Smyrne, où la princesse montre au Pacha le passeport que le roi de France lui avait donné. Elle en obtient un autre et quatre janissaires chargés de la conduire à Amassie où elle arrive avec Salmoni, après un voyage fort pénible. Elle rencontre mille difficultés pour parvenir jusqu'à son père. Salmoni est tué par la garde du palais. Elle-même est traînée devant le Cadi, qui se prosterne en voyant le *fetfa*[1] de sa naissance : au lieu de la faire périr, il la fait conduire chez son père, l'ex-sultan Ahmed auquel elle présente la *fetfa* en s'écriant : « O mon père ! » et elle s'évanouit. Revenue à elle, elle se voit entourée de femmes qui la soignent. Effusions familiales...

Mais voilà que le sultan de Constantinople, informé de l'arrivée de Marie-Cécile et désireux de contempler la beauté de ses cheveux, écrit à Ahmed d'envoyer sa fille à Constantinople. Marie-Cécile refuse, mais, pour le Sultan, coupe ses beaux cheveux avec des ciseaux. Le Sultan n'insiste plus et ordonne à tous ses pachas de faciliter le retour de la prin-

1. Notre romancier prétend que, lorsqu'un prince de la maison d'Osman naît, le Sultan lui délivre un *fetfa* (sorte de brevet) qui lui sert de pièce d'identité, C'est là une erreur absolue. Cet usage n'a jamais existé en Turquie, et le *fetfa*, ou plus correctement le *fetva*, est une sentence délivrée par la Cour du Cheikh-ul-Islam pour des questions de droit qui n'ont rien à voir dans la naissance des princes.

cesse en Europe. Son père lui conseille aussi un prompt retour en France ; il ne veut pas qu'elle assiste à sa fin tragique qu'il pense être prochaine.

Elle part. Arrivée à Naples où elle espérait trouver son chevalier et Icoglan qu'elle avait prévenus de son prochain retour, elle voit venir vers elle le chevalier d'Ar..., un ami de son fiancé. Elle tressaille. « Madame, lui dit M. d'Ar..., voilà l'instant de rappeler votre courage et votre religion. Ne vous flattez point ; vous n'avez plus d'amant. » Elle perd connaissance, tombe gravement malade, mais enfin guérit. Elle apprend alors que le chevalier a été tué en duel par un parent du duc de Méd... ; qu'Icoglan a également péri ; que le banquier, dépositaire de sa fortune, a fait faillite et qu'elle est seule sur la terre, sans ami et sans ressources. Cinq cents ducats et le diamant, qu'elle a reçus de son père en partant d'Amassie, sont tout ce qui lui reste. Elle vient alors s'établir à Paris dans un logement modeste, où elle attend la mort avec sérénité.

Et voilà le roman que M. de Lavallée a composé sur l'existence de cette pauvre femme qu'il a connue, mais dont la vie, malheureusement pour elle, a été moins romanesque que nous la présente notre écrivain.

Marie-Cécile n'a pas vu le jour à Constantinople ; elle n'a jamais été enlevée du Sérail à l'aide d'une balançoire et d'un bateau. Mais quelle était cette femme ? D'où venait-elle et comment a-t-elle eu l'idée de se faire passer pour une princesse ottomane, fille de sultan. Quelques pièces officielles et authentiques, que nous avons trouvées aux Archives du ministère des Affaires étrangères à Paris[1], vont nous le dire.

A la date du 11 mai 1757, M. Rouillé, ministre des Affaires étrangères du roi Louis XV, recevait la requête suivante (dont nous respectons l'orthographe) :

Monsieur,

La fille de feu le Grand Sultan Soliman, Prince Ottoman, est né en Turquie en 1710 d'où elle a été enlevé. Il lui est impossible de

1. J'ai plaisir à rendre grâce ici aux précieuses indications de mon ami M. Aug. Boppe et à l'amabilité sans bornes du Bureau historique des Archives du ministère des Affaires étrangères.

prouver qu'elle a été baptisée; ce la n'a point été enregistré. On lui conteste l'autenticité de son attestation de Bapteme célebre s'en cérémonie le 10 décembre 1716, par le s^r Jean Batiste Torzacco curée de la paroisse abbatialle de St Mathieu dans la république de Gennes, ou il la Baptisà dans son lit ou elle étoit malade en danger de mourir. Il ne lui est pas permis d'étre indifférante sur une affaire aussi essentielle. Elle désire de vous faire voir monsieur les pièces qu'elle a en main à ce sujet, de vous exposer les sentimens d'une Étrangère attaché à la france depuis lage de 7 ans quelle y est au nombre des fidelles sujets de Sa Majesté tres chretine pour qui vous témoigné tous les jours tant de zele; veuillez donc monsieur lui indiquer le jour et l'heure ou elle puis paroitre devant vous monsieur lorsque vous seré a paris, par ce quetant s'en argent et s'en pension ni crédit elle ne puis aller jusa versailles si vous daigne monsieur vous ressouvenir de cette infortuné, qui na aucun bien pour avoir embrassé la Religion Catholique pour laquelle elle est dans un besoin des plus pressent s'en parents et s'en secours, elle a l'honneur de vous assurer que sa reconnoissance égalerà le respect avec lequel elle est, monsieur, votre bien humble et obéissante servante,

M. C. P^ce ottomane.

A monsieur Rouillée, ministre des Affaires étrangères,
à paris, ce 11 may 1757.

Elle demeure rüe de Seve f^r. St Germain dans la porte cochere acote de Lappoticaire visavis les petites maisons dans la maison de Me Saubelin la mère a Paris.

Cette pièce, qui se trouve en original aux Archives des affaires Étrangères[1], prouve, en premier lieu que, à l'âge de quarante-sept ans, Marie-Cécile se croyait et se disait fille du grand sultan Soliman, alors que ce dernier était décédé en 1566, à moins qu'elle ne fît allusion à Soliman II mort en 1691, dix-neuf ans *avant* sa naissance. Cette pauvre femme n'avait, en 1757, aucune connaissance historique sur le nom du sultan régnant à l'époque de sa naissance; le nom de Soliman ne peut être qu'une vague réminiscence d'une confidence maternelle qu'un autre document nous expliquera plus bas. Mais bientôt quelqu'un s'intéresse à la malheureuse et lui enseigne qu'étant née en 1710, elle ne pouvait être que la fille d'Ahmed III.

Quoi qu'il en soit, M. Rouillé fut fort surpris d'apprendre,

1. Turquie, vol. 133, fol. 176.

en recevant cette requête, qu'il y eût à Paris une princesse ottomane, inconnue de lui et dans une profonde misère. Il écrivit donc au curé de Saint-Sulpice dont la réquérante était la paroissienne, pour demander des informations[1].

A M. le Curé de Saint-Sulpice.

A Versailles le 13 may 1757.

Une personne qui m'est entièrement inconnue, Monsieur, et qui demeure sur votre paroisse, vient de m'écrire la lettre ci-jointe. Je vous seray obligé de lui faire demander d'aporter chez vous toutes les pièces qu'elle peut avoir en sa possession pour établir la preuve de tous les faits qu'elle avance, et dont j'entends parler pour la première fois. Je ne puis mieux m'adresser qu'à vous, Monsieur, pour estre informé si elle est dans le cas de réclamer les charités du Roy.

Vous connaissez toute la vérité des sentiments avec lesquels je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

P.-S. — Je vous prie, Monsieur, de me renvoyer la lettre cy jointe lorsque vous en aurez fait usage.

Le curé de Saint-Sulpice, M. l'abbé du Lau d'Allemans[2], ne fut point surpris. Il connaissait déjà cette paroisienne dont les prétentions l'avaient poussé à faire une enquête à Rome et à Gênes. Il répond au ministre :

20 mai 1757.

Monseigneur,

Vous trouverez dans le mémoire cy joint une partie des éclaircissements que vous désirez au sujet de la persone dont vous me faite l'honeur de me parler ; j'y joins encore la lettre quelle a eu celuy de vous écrire et qu'il vous a plu me communiquer. Je saisirai toujour avec empressement les occasions de vous prouver le zele vif et le profond respect avec lesquels je suis,

Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur,

DULAU D'ALLEMAND,
Curé de Saint-Sulpice.

Paris ce 20 mai 1757.

1. Affaires Étrangères. Turquie vol. 133, fol. 177.

2. Jean du Lau d'Allemans, né au château de La Coste, diocèse de Périgueux, en 1711, fils de Jean Armand du Lau, marquis de la Coste, seigneur de La Roche Savignac, etc., et de Marie Sibille du Lau ; docteur en théologie de la Faculté de Paris, curé de Saint-Sulpice, mort en 1789. Un de ses frères Jean Louis du Lau né en 1707, mort en 1746, fut évêque de Digne.

3. Aff. Étr. Turquie. Vol. 133, fol. 192.

MÉMOIRE[1]

La personne qui a eu l'honneur d'écrire à M. Rouillé, sous le nom d'une Princesse ottomane la lettre cy-jointe communiquée au Curé de Saint-Sulpice, est en effet connue de lui.

Il y a environ dix-huit mois quelle cherche à s'en faire connoistre sous les mêmes qualités qu'elle ose encore se donner. On eû occasion de ce tens là de faire l'examen le plus aprofondi des prétendus titres qu'elle voulut produire, et indépendemment de leur peu de valeur en les considerent en eux memes, puisqu'ils sont informes, et encore plus dans l'état où on les produit d'autant qu'ils sont presque tous en lambeaux; on prit la peine de remonter à la source.

Cette créature suposait être née à Genes, et se donnoit pour Père un prétendu Don françois Soliman, Prince ottoman, baptisé a Rome, où il avait vecu depuis sous le Pontificat de Clement XI; on adressa a la fin de novembre 1755 un mémoire à M. le Comte de Stainville[2], et un autre, a peu près dans le même sens a M. le Consul de france à Genes. Leurs reponses ont dementi l'exposé de cette fille tant sur l'existence du pretendu Prince son père, qui n'a jamais été connu à Rome, que sur le fait de sa naissance et de son baptistaire dont il ne s'est trouvé aucune trace sur la paroisse de Genes enoncée dans le dit Extrait. Le Curé de St Sulpice a encore entre les mains les réponses qu'il a reçües sur ces deux memoires dont il a également conservé des doubles.

La seule pièce qui donnoit quelque couleur a la fiction mal étayée de cette aventuriere étoit un certificat qu'elle produisoit signé de la superieure de la Communauté de Ste Agnès où elle a été élevée. On a sçû depuis qu'elle avoit l'obtenu par une espèce de surprise; et sans avoir poussé plus loin les recherches sur son compte, on croît être sûr que cette fille agée de plus de 40 ans, n'est que la fille d'un artificier nommé Martinon.

Il est étonnant qu'après avoir devoilé et constaté, comme on a pris la peine de le faire, l'erreur de sa pretention, elle ait osé non seulement y persister, mais encore s'en faire un titre auprès de M. Rouillé pour reclamer les charités du Roi. Ce nouveau trait d'efronterie ne iustifie que trop les raports desavantageux qui sont revenus au Curé de St Sulpice, touchant le caractère dangereux et intriguant, et les mœurs peu reglées de cette creature; raports qu'il n'a pas a la verité jugé a propos d'aprofondir, mais qui mériteraient peut être que le Ministre en fit informer par M. Berryer[3] pour arreter une bonne fois l'audace d'une pareille avanturière.

1. Aff. Étr. Turquie. Vol. 133, fol. 193.
2. Ambassadeur de France à Rome.
3. Lieutenant général de police.

La curiosité du ministre fut piquée au vif; dès le lendemain de ce rapport, il s'adressait au lieutenant général de police, M. Berryer, pour en savoir plus long, si possible :

A Versailles le 22 may 1757[1].

Une femme qui se dit, monsieur, princesse ottomane et dont je n'avoit point encore entendu parler, m'a écrit la lettre ci-jointe. Je l'ay envoyée à M. le Curé de St Sulpice, sur la paroisse duquel elle demeure, en le priant d'examiner ses papiers et de me marquer si elle étoit dans le cas de réclamer les charités du Roy. Il m'a répondu et m'a envoyé le memoire que je joins pareillement icy où vous verrez, monsieur, que c'est une avanturière sur laquelle on a fait des raports tres desavantageux à M. le Curé de St Sulpice, et sur lesquels il croit qu'il seroit necessaire que vous voulussiez bien faire quelques informations. Je ne puis que m'en raporter a ce que vous jugerez convenable de faire à cet egard.

Je suis très parfaitement monsieur votre, etc.

P.-S. — Je vous prie monsieur, lorsque vous me ferez part de vos informations sur cette femme, de me renvoyer les deux pièces ci jointes.

Six jours après, le lieutenant général de police répond au ministre :

A Paris le 28 may 1757[2].

Monsieur,

J'avais déjà entendu parler de la prétendue Princesse ottomane, au sujet de laquelle vous m'avés fait passer les pièces cy jointes, et j'ai pris il y a un an sur son compte des éclaircissements desquels il a résulté que sa mere originaire de Provence en est sortie fort jeune, pour courir le pays sous le nom de Martinony; qu'en 1717 elle vivait à Rome avec un turc qui se disoit fils naturel du grand seigneur lors regnant; que la fille dont il s'agit est née de ce commerce; que ce turc qui estoit un intriguant et un escroc, après avoir fait des dupes, est disparu avec l'argent qu'il avoit amassé; que la nommée Martinoni se trouvant abandonnée, s'est rendue avec sa fille à Genes, où elle a eu recours a des personnes charitables; que M^de la marquise de Saxoni a pris soin d'elles, qu'elle a amenée la fille a Paris quelques années après, et la mise à Ste Agnès ou elle a payée sa pension, quelle luy a laissé très peu de chose en mourant, au moyen de quoy elle a été obligée de quitter Ste Agnès; qu'alors elle

1. Aff. Étr. Turquie, vol. 133, fol. 195.

2. Aff. Étr. Turquie, vol. 143, fol. 198.

a trouvé accès auprès de mad^e l'Abbesse de Cheiles[1] après la mort de laquelle elle s'est établie a Chaillot, ou elle vivoit des secours que luy procuroient des personnes charitables. On m'a assuré qu'on ne luy reprochoit rien sur les mœurs, et qu'elle étoit dans la misere; mais qu'elle étoit extremement haute, faisant beaucoup de contes sur la noblesse imaginaire de son origine, et que sa teste paroissoit fort échauffée.

Je suis avec respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(Signé) BERRYER.

Cette lettre est le dernier document que nous offrent les archives du Ministère des Affaires étrangères. M. Rouillé, pleinement édifié, a dû en rester là. Marie-Cécile n'avait donc pas réussi à s'attirer les bonnes grâces du ministre; mais elle avait, sans doute, porté ses démarches au pied du trône par une autre voie. A la chute de M. Rouillé, elle parvint, paraît-il, à se faire allouer une pension de 3000 livres, réduite en 1789 à 1 050 livres et enfin supprimée pendant la tourmente révolutionnaire.

De 1757 à 1793, l'existence de notre héroïne échappe à notre curiosité. Elle semble avoir vécu à Paris de ladite pension, jusqu'au jour où, poussée de nouveau par la misère la plus noire, elle s'adressa, plus qu'octogénaire, à la Convention nationale. Une pétition, dont le texte n'a pu être découvert, malgré nos recherches, fut adressée à l'Assemblée. La pauvre femme demeurait alors au n° 11 de la rue Hautefeuille[2]. Un certificat de résidence que nous avons eu la bonne fortune d'acquérir en fait foi. D'autre part, son portrait dessiné et gravé en 1788 par Ch.-E. Gaucher, des Académies royales de Londres, Rouen et Caen, etc., se trouve en notre possession ainsi qu'aux Estampes de la Bibliothèque nationale et aux Archives nationales, où il accompagne un don patriotique d'un assignat de dix livres fait par Marie-Cécile, princesse ottomane.

1. Louise-Adélaïde d'Orléans (fille du Régent), cinquante sixième abbesse de Chelles (1719-1734).

2. La maison portant le n° 11 dans la rue Hautefeuille n'existe plus. Elle a été remplacée par un immeuble bâti par M. Baillière, qui est l'auteur d'une notice fort curieuse sur la rue Hautefeuille et ses habitants, notice publiée dans le *Bulletin de la Société historique du VIe arrondissement*, 3e année, n°s 1 et 2, janvier-juin 1900.

La Convention n'a pas été sourde à l'appel de la malheureuse vieille. Elle lui a alloué un secours provisoire de six cents livres en attendant que la pétitionnaire pût établir ses droits. Voici, pour finir, le texte du rapport de Merlin publié dans le n° 211 du *Moniteur Universel*, le dimanche 20 avril 1794 (Primidi, 1er Floréal, l'an 2e) :

Convention nationale ; — présidence d'Amar ;
suite de la séance du 29 germinal an II.

Merlin, au nom du Comité des secours :

Une fille de roi implore aujourd'hui la bienveillance nationale et annonce aux despotes par son exemple le spectacle qu'ils doivent tous donner à l'Univers. C'est par leur chute que le ciel doit venger les peuples de les leur avoir donnés. Exemple frappant des vicissitudes de la fortune, Marie-Cécile, fille du sultan Achmet III, semble prouver par ses longs malheurs que plus son rang était élevé, plus la fortune s'est plu à multiplier ses adversités tandis que son père en éprouvait tous les revers ; terrible leçon pour les tyrans, et que les peuples ne laisseront pas infructueuse !

Marie-Cécile, aujourd'hui citoyenne française, réclame des secours de la Convention Nationale, après avoir été l'objet de l'adversité la plus constante et de l'humiliation du sort, lorsqu'elle ne semblait appelée en naissant qu'à couler des jours fortunés et tranquilles. Retirée en France depuis plus de soixante-cinq ans, elle fut à la ci-devant Cour, et l'orgueil lui accorda des secours ; elle les attend aujourd'hui de la bienveillance d'une nation généreuse. Ce n'est plus à une cour corrompue et vainement fastueuse qu'une fille de roi demande, avec la fierté de son rang, de réparer les injures du sort ; c'est une infortunée chargée d'ans et d'infirmités, dénuée de tous secours, qui demande avec confiance à la patrie ce qu'elle doit à ses enfants.

Depuis 1789, les pensions dont elle jouissait furent réduites à 1 050 livres, et depuis huit mois elle ne reçoit même plus ce modique secours. Elle nous a présenté une pétition pour obtenir qu'il lui fût compté et qu'au terme de la loi de janvier 1792 ces pensions fussent rétablies telles qu'elle en jouissait avant 1789, vu qu'elle est octogénaire. Ces pensions étaient alors de 3 000 livres ; sa pétition a été renvoyée à votre Comité des secours publics. Pénétré de ce principe sacré qui fut toujours en honneur chez tous les peuples libres de l'Univers, celui du respect dû à la vieillesse et des secours qu'elle exige lorsqu'elle est dans l'indigence, il a pensé que vous vous feriez un devoir d'en apporter à l'infortunée Marie-Cécile ; son âge, ses

malheurs suffiraient sans doute pour lui en assurer le droit, mais il est encore, s'il en est besoin, une nouvelle considération pour l'étayer.

Marie-Cécile est née chez un peuple qui est notre ami, qui a constamment refusé d'entrer dans la ligue des tyrans coalisés contre notre liberté ; nous lui devons des preuves de notre estime. Votre Comité a donc pensé que vous vous empresseriez d'accorder quelques secours à Marie-Cécile, et que vous chargeriez celui des pensions de les lui assurer pendant sa vie. En conséquence, il vous propose, par mon organe, le projet de décret suivant[1] :

« La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité des secours publics sur la pétition de Marie-Cécile, ottomane, plus qu'octogénaire, réfugiée en France depuis soixante-cinq ans, où elle jouissait d'une pension de 3000 livres, réduite depuis 1789 à 1050, et qui lui a été suspendue depuis huit mois, décrète « que, » sur la présentation du présent décret, la Trésorie nationale paiera à » la citoyenne Marie-Cécile, ottomane, la somme de 600 livres à titre » de secours provisoire, et que sa pétition sera renvoyée au Comité » de liquidation, qui reste chargé de présenter un projet de décret » pour lui assurer des secours annuels et pendant sa vie. Le présent » décret ne sera pas imprimé. Ce décret est adopté. »

Qu'advint-il de cette femme après ce don généreux de la Convention? Vécut-elle longtemps encore? Nous ne savons plus rien de Marie-Cécile Martinony ou Martinon, qui n'avait jamais été une princesse ottomane.

H. MISSAK

1. L'original de ce décret se trouve aux Archives nationales, C. 296.

LES MAGES SANS ÉTOILE[1]

— AMES RUSSES —

XIII

Dans le salon de Valentine, un grand arbre de Noël scintillait, riche d'étoiles brillantes, de noix dorées, de mandarines enveloppées de rubans rouges. Les petites bougies de cire, innombrables et placides, brûlaient en s'égouttant. Par moments, une branchette prenait feu : une odeur de résine montait avec la fumée. Un lit d'ouate entourait le pied de l'arbre, simulant la neige.

C'était la Noël russe. Valentine réunissait chez elle ses amis. L'arbre, dont les enfants avaient dégarni les branches basses, était là comme un symbole de la patrie lointaine, plutôt qu'un prétexte à réjouissance.

Valentine commençait à croire que son idée n'avait pas été heureuse. Une étrange nostalgie planait sur toute l'assistance. Betsy surtout avait un regard vague et triste. Elle murmura :

— De la fausse neige... Un faux Noël, tardif, égaré ici... Personne ne s'associe à nous. Dans les autres demeures, il ne brûle pas de semblables petites bougies. Nous sommes seuls !...

Dina restait à l'écart. Lorsqu'une bougie brûlait mal, elle l'éteignait consciencieusement.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 décembre 1905 et 1er janvier 1906.

La princesse Nabokine, assise à côté de Valentine, contait des souvenirs d'enfance ; et Valentine l'écoutait, distraite et douce. Elle se demandait si, dans le monde, on se doutait déjà de ses fiançailles avec Garine. Elle les avait tenues secrètes, par timidité, par dégoût aussi de livrer son bonheur à des commentaires. Betsy savait. Dina aussi... N'avaient-elles pas parlé?...

Mais la princesse était toute simple et naturelle :

— J'avais seize ans. J'étais mince et fluette, la taille pas plus grosse que cette carafe. J'avais une robe de tarlatane : on ne s'habillait pas, alors, avec votre luxe d'aujourd'hui... Je distribuais de mon mieux les babioles que je détachais de l'arbre. Tout à coup, ma jupe s'enflamme!...

Betsy, qui écoutait sans en avoir l'air, tressaillit.

— Je m'affole, je cours. Ce ne sont, autour de moi, que cris de terreur. On me fuit...

Ici, la princesse se rengorgea :

— Mais un jeune homme se précipite vers moi et, de ses deux mains, éteint les flammes. J'étais si honteuse que je n'osais regarder mon sauveur... Dans ma famille, on ne me parla jamais de cette aventure. Mais, six mois après, lorsque j'étais installée dans la maison de mon époux, le prince Nabokine, je trouvai, précieusement rangée dans un tiroir, une paire de manchettes à demi brûlées... « Tiens, c'était vous? dis-je. — Oui, répondit-il, c'était moi! »

Dina vint s'asseoir sur une chaise, près de la vieille dame.

— Oui, — fit la princesse Nabokine, d'un ton raisonnable, — ne restez pas trop près de l'arbre!

— Il n'y a pas, ici, de jeune prince! — dit Betsy, avec un soupir.

Les hommes fumaient dans le petit salon voisin. On entendait la voix un peu grave et monotone de Barevsky, le rire brusque de Dironov, parfois une phrase de Kranskoï, sonore et rapide, qui semblait trotter.

« Pourquoi Garine ne parle-t-il pas? » songea Valentine. Elle voulut entendre sa voix et alla chercher les hommes...

— Ils se plaignent de nous. Ils nous accusent de manquer de courage civique, — disait Barevsky. — Ils se réunissent dans des cafés pour flétrir notre veulerie.

— Surtout, — reprit Dironov, — ce qu'ils ne peuvent nous pardonner, c'est de posséder des terres.

Valentine comprit qu'il s'agissait des étudiants. Elle regarda Garine pour savoir ce qu'il pensait.

Il dit :

— Nous ne sommes pas des apôtres. Nous nous occupons de science. Des apôtres seraient peut-être plus utiles. Certes ils n'auraient pas notre crainte des souillures et accepteraient plus facilement des compromis. Détachés du réel, ils pourraient tout annoncer !... Nous sommes des gens de chair et d'os, et des hommes de science. C'est pourquoi nous leur paraissons méprisables.

C'était la première fois que Valentine lui trouvait cette assurance hautaine.

Il poursuivit :

— La science doit régner sur le monde ; mais son règne est lent à venir.

Kranskoï s'agitait. Ses yeux gris et sa moustache rousse étaient pimpants de gaieté.

— Ils sont intéressants, tout de même ! — déclara-t-il.

— Ils sont désespérants, — répliqua Garine, — parce qu'il est impossible de leur apprendre à utiliser les qualités qui sont en eux : leur ascétisme, leur loyauté, qui seraient si précieux, appliqués au travail, tournent chez eux en fanatisme stérile, en rudesse qui vous écarte et vous gêne... Et l'on ne peut pas plus leur parler raison qu'on ne peut expliquer un régime à un malade qui délire : il faut attendre patiemment que la fièvre baisse, voilà tout...

Barevsky protesta :

— Nous continuerons cependant !

Ses lourdes paupières couvraient à moitié ses yeux bleus. Il soufflait un peu, tout en fumant.

— Nous continuerons ! nous continuerons ! cria Dironov. Nous continuerons, malgré ceux-là mêmes pour qui nous travaillons !...

Valentine dit :

— On vous réclame, au salon.

Ils s'ébranlèrent péniblement. Ils n'abandonnaient qu'à regret de chères discussions pour un bavardage d'apparat.

Garine s'avança le premier. Il sourit à Valentine. Elle jeta un rapide regard sur le groupe des autres hommes et rencontra des yeux bienveillants. Dironov semblait émoustillé et blagueur.

« Ils savent tous, — pensa-t-elle. — Tant mieux ! Ils ne seront pas étonnés... »

Au salon, ils trouvèrent M. Duclan et un jeune homme inconnu, singulièrement pâle et maigre. Betsy le présenta :

— Monsieur Véréïkov, un compatriote. J'étais sûre que vous seriez heureuse de le recevoir.

Il n'avait aucune timidité, mais il semblait distrait. Son masque, régulier, fin, était creusé comme celui d'un phtisique. Le front haut et très blanc, les sourcils un peu relevés, les yeux vifs, les pommettes rouges. Une petite barbe noire, en pointe, aiguisait l'étroitesse de tout le visage.

Valentine prononça quelques paroles aimables. Puis, elle se pencha vers Betsy, comme pour examiner la dentelle de son corsage :

— L'homme aux lettres? — murmura-t-elle.

Betsy abaissa les paupières et sourit.

Véréïkov contemplait l'arbre :

— C'est délicieux, les vieilles coutumes! — dit-il.

M. Duclan était le prisonnier de la princesse. Elle lui faisait l'éloge de tous les peintres qu'il détestait le plus. Il se mordait courageusement les lèvres et confirmait les dires de la bonne dame, dans l'espoir de lui échapper plus vite.

Manette, de blanc vêtue, entra, triomphante comme un navire qui, toutes voiles déployées, vogue vers la rive.

Elle s'arrêta devant Valentine.

— Je ne sais rien, — dit-elle, en l'embrassant.

— Oui... nous avons décidé de ne pas en parler encore...

Manette était belle. De ses jolis yeux myopes, plus tendres parce que son regard hésitait, elle appelait tous les hommages. Elle ne s'attarda point à causer avec les femmes et, jugeant que Véréïkov pouvait être une capture précieuse, elle s'adressa, en minaudant, à lui :

— Quelles nouvelles de notre chère Russie?

— La Russie se tait, avant d'entreprendre l'enseignemeut du monde! — répondit Véréïkov, d'une voix prophétique.

Manette, abasourdie, recula.

Betsy, le coude enfoncé dans un coussin, le cou tendu, cria :

— C'est un voyant!

Véréïkov et Duclan s'approchèrent d'elle. Mais Betsy s'adressait à Manette :

— Ça va, vos leçons de chant chez madame Arnaud?

— Oui! — répondit Manette.

Elle s'était assise. Sa traîne, qui s'enroulait autour de ses pieds, faisait une ligne gracieuse. Le bout pointu d'un soulier blanc sortait de la nuageuse dentelle. Le buste était un peu raide; la tête se dégageait bien. Elle tenait sur ses genoux un petit éventail; l'autre main pendait, inerte. Des veines bleues se dessinaient sur son bras.

— Elle est charmante, — dit Betsy à Duclan; — admirez-la, vous, l'amoureux de l'exotisme!...

Manette, qui avait entendu, n'était nullement confuse.

M. Duclan l'examina, discrètement. Puis, il ramena vers Betsy son regard chargé d'admiration.

Pierre feuilletait un livre de Pouchkine. Barevsky, imposant comme une tour, son binocle plié contre un œil, regardait par-dessus l'épaule de Pierre.

— Mauvaise édition! — dit-il, — très défectueuse!...

Valentine, aidée par Dina, servait le thé. Garine s'était rapproché de Manette.

— Vous aller chanter? — demanda-t-il.

Manette vit qu'elle n'avait aucune chance de s'amuser en causant. Elle se mit au piano; puis, examinant le groupe où était Betsy :

« Tes beaux yeux m'ont menti,
Ton sourire était faux... »

commença-t-elle.

— Non! Quelque chose de russe, — gémit Véréïkov.

Manette s'arrêta, indécise.

— Continuez! — fit Betsy.

Et, plus artiste que Manette, elle fredonna quelques mesures. Puis, lorsque Manette eut repris sa romance :

— Les Russes ne mentent jamais, dit-elle à M. Duclan, même quand ils croient mentir.

Il répondit :

— Peut-être ne savent-ils pas dire la vérité, quand ils essayent de la dire...

Valentine, de loin, leur fit signe de se taire.

Manette plaqua un accord final.

— Les dernières bougies de l'arbre se sont éteintes! — annonça Véréïkov, avec solennité.

— C'est l'effet de mon chant? — demanda Manette.

M. Duclan rit, par politesse.

La pièce était dans la pénombre. Véréïkov se leva.

— Oui, la Russie a une grande leçon à répandre dans tout l'univers, — dit-il. — Toute la Russie parlera; non des hommes, mais l'âme claire et douloureuse de la Russie.

Il jeta aux savants un regard de défi. Nul n'accepta de répondre.

On partait.

Dans le salon, ce furent des glissements de traînes sur le tapis, des bruits amortis de pas.

Valentine resta seule. L'odeur de cire, la demi-obscurité, la chaleur, la firent songer à une église. Véréïkov lui apparut comme un jeune prêtre. Son cerveau s'engourdissait, devenait fumeux et d'étranges visions le traversaient comme des lueurs : — des huttes ensevelies sous la neige et si basses, dans l'immensité, qu'elles bossuaient à peine le paysage; des palais magnifiques, rangés le long des quais, des églises, beaucoup d'églises...

« La sainte Russie!... »

Cette Russie que Garine voulait scientifique et que Véréïkov aimait ignorante!...

C'est à Garine qu'elle voulait croire; c'est en lui seul qu'elle trouvait un appui. Elle murmura, comme si elle le voyait devant elle :

— J'ai foi en toi!...

Tout son être frissonnait de joie et de crainte. Elle ne se sentait pas arrivée au port, mais embarquée pour l'inconnu, avec un compagnon sûr et tendre.

Elle croirait en lui; et lui penserait pour elle.

Elle répéta :

— J'ai foi en toi!...

XIV

Valentine voyait beaucoup Manette et Dina : elles venaient, sous un prétexte ou un autre, attirées par l'aventure romanesque de la jeune femme. Elles étaient curieuses d'assister à l'épanouissement de ce bonheur, tristes aussi de n'être pas encore de telles élues.

Dina demeurait douce, avec des questions plein ses grands yeux aux cils tremblants. Mais elle parlait peu et pressait la main de Valentine...

— Je suis contente de vous savoir aimée, — hasarda-t-elle.

Valentine l'embrassa.

— J'espère que vous connaîtrez bientôt cette joie, — répondit-elle, un peu confuse.

Désireuse de changer la conversation, elle tâchait de distraire la petite. Mais Dina la regardait sans sourire et guettait sur sa figure le jeu de l'expression nouvelle.

— Oui, je saurai, je saurai !...

Une rougeur délicate lui marbrait le cou et les joues. Puis elle secoua la tête.

— Non ! c'est trop tard !... Je ne pourrais plus !...

— Petite !... — fit Valentine, avec reproche. — Mais j'ai trente ans, moi !

Dina s'obstinait :

— Ce n'est pas la même chose. Vous n'avez pas été brisée comme je le suis. Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu...

Cependant elle ne parlait plus de Betsy et ne semblait plus inquiète d'elle...

— Êtes-vous amoureuse de votre docteur? — lui demanda, un jour, Valentine.

— Non ! répondit-elle, avec un geste instinctif de recul ; et j'ai presque abandonné ce fameux traitement... Ce n'est pas un mal physique qui me tourmente.

— Mon Dieu ! que je voudrais vous savoir heureuse ! — s'écria Valentine, que bouleversaient le déséquilibre et l'émoi de ce jeune être.

Elle voyait Dina fascinée et révoltée en même temps par la vie. Quelque chose de mystique l'imprégnait toujours davantage, la rendait plus diaphane et plus étrange. Elle devenait toujours plus attentive aux secrets mouvements de son âme et plus aveugle aux faits.

Manette était franchement sensuelle.

— Quand je vois passer des amoureux, je voudrais les maudire... Pas vous, non : vous êtes à part... Mais tous les amoureux !...

Son corps souple ondulait. Elle rejetait la tête en arrière, avec une détresse dont elle essayait de rire et que Valentine trouvait navrante.

Très belle et sans fortune, Manette attirait des flatteries brutales et effarait les épouseurs.

Cette fièvre, autour d'elle, exaltait encore le bonheur de Valentine.

« Béni soit le sort ! » pensait-elle, en frissonnant de peur, à l'idée que son bonheur aurait pu lui échapper.

Elle emplissait de la manière la moins égoïste qu'elle pouvait les heures qu'elle ne donnait pas à Garine.

Un concert qu'elle organisa, en matinée, à la salle Érard, pour les peintres russes, réussit au delà de ses espérances. Elle avait placé beaucoup de billets parmi les Russes riches ; elle en avait distribué plus encore dans la colonie pauvre. De grands artistes français s'étaient montrés d'une complaisance parfaite. Les applaudissements de l'assistance résonnèrent longtemps après que le dernier morceau eût été chanté.

Valentine, rayonnante, disait son plaisir à Véréïkov, qui était venu au concert avec les Kranskoï. Il contemplait la foule.

— La tristesse, la poignante tristesse des yeux russes ! — murmura-t-il.

Valentine vit alors que, sur ces visages, la joie s'installait mal, se posait par hasard et pour un instant. Le regard restait triste, exaspéré à la fois et las ; les bouches étaient malhabiles à sourire.

Mais elle indiqua un groupe élégant :

— Ceux-ci sont-ils heureux ?

— Non ! Ils ne savent pas l'être, non plus !... D'ail-

leurs, ils n'importent pas. Ils sont démarqués, perdus pour la Russie !

Betsy s'était approchée. Auprès de Véréïkov, elle prenait tout de suite une physionomie douce et pensive, levait de grands yeux alarmés.

Garine n'aimait pas que Valentine causât avec Véréïkov.

— Nous barrons le passage, — fit-il gaiement ; — circulons !... C'était délicieux, délicieux, le concert.

Valentine savait qu'il s'était ennuyé. Elle lui était d'autant plus reconnaissante d'être venu qu'il détestait la musique et toutes ces réunions où Valentine n'était guère à lui. La joie qu'il ressentait à constater que c'était fini, et bien fini, fit sourire Valentine. Il comprit ce sourire...

— J'avais très envie de fumer ! — avoua-t-il.

Véréïkov les avait suivis machinalement, tandis que la foule les séparait des Kranskoï. Valentine et Garine ne réussirent pas à se défaire de lui. Il s'attachait à leurs pas comme un petit enfant docile qui aurait mis sa confiance en eux ; et, manifestement, il désirait parler.

— Venez prendre le thé chez moi, — dit Valentine, compatissante.

Il accepta. En voiture, il fut silencieux, gêné par le bruit de la rue. Mais, à peine eut-il autour de lui, pour le protéger, les murs discrets d'un appartement, qu'il commença un discours :

— Les Russes, en masse, n'ont aucune culture. Ils sont grossiers, rudes et âpres. Mais, de nos jours, ils sont le peuple élu, celui qui doit porter la bonne parole à l'orgueilleux Occident, au monde entier. Il y a dans les yeux russes ce qu'on ne voit pas en d'autres yeux humains : l'attente d'une révélation qui les consumera.

— Les Russes feraient mieux de travailler ! dit Garine. Si chacun d'eux donnait une somme de travail suffisante, la Russie pourrait devancer les autres peuples. Car, sur l'intelligence des Russes, je suis de votre avis : elle est puissante, fertile, divinatrice...

Véréïkov souriait doucement. Il agita ses deux mains, comme pour disperser les paroles de Garine.

— Ce n'est pas de découvertes scientifiques que nous avons

besoin. C'est l'âme qui doit être ouverte. Les Russes seuls se rappellent que l'homme ne vit pas uniquement de pain.

— Peut-être ! — admit Garine, — mais il faut aussi du pain, pour vivre ; et du travail, des découvertes pratiques, pour maintenir un peuple à son rang parmi les autres peuples viables.

Il prit un journal du soir et le parcourut. Tout à coup il tressaillit ; puis il fut absorbé.

Véréïkov continuait, sans s'adresser à personne :

— Ce que nous pensons, nous ne pouvons pas l'exprimer, parce que les paroles seraient trop faibles. Mais notre faiblesse est une force.

Il levait les yeux au plafond. Ensuite il les ferma.

— Nous sommes des pauvres, en haillons, qui suivons, à travers la nuit de l'incertitude, la foule orgueilleuse et folle des autres peuples ; nous la suivons, en clopinant ; nous sommes débiles. Mais, tandis qu'elle s'élance en avant, plus rapide, trompée par des feux follets, nous savons nous arrêter, regarder en arrière. Nous sommes les premiers inondés par les rayons du soleil levant ; et, les premiers, nous, les indigents et les honteux, nous saluons le jour !...

Valentine, lasse du concert, émue des propos de Véréïkov, se taisait en écoutant l'eau chanter dans le samovar.

— Je ne sais pas quand nous saluerons le jour, — dit-elle enfin, lentement ; — mais je devine qu'il y a beaucoup de haine entre les partis. Ils ne se comprennent pas les uns les autres. Ils se méfient des gens qui veulent les diriger.

Elle regarda Garine, pour avoir son approbation.

— Cela s'arrangera, — fit-il, — lorsque l'instruction sera plus générale et uniforme, plus précise surtout.

Véréïkov s'écria :

— La haine et l'amour vont quelquefois de compagnie. Celui qui doit beaucoup aimer et qui n'a pas l'emploi de cet amour commence souvent par la haine. Mais cette haine-là n'est qu'apparente. Elle fondra vite. Les cœurs s'uniront...

Valentine s'approcha de lui, une tasse de thé à la main.

— Du citron ?... du lait ?...

Il la regarda, comme s'il se réveillait d'un songe.

— Où est madame Kranskoï ? — demanda-t-il.

— Je ne l'attends pas, — répondit Valentine; — elle a dû rentrer directement à l'hôtel.

— Je voudrais la voir.

Il avait l'air égaré d'un enfant qui réclame sa mère.

Valentine posa sur un guéridon sa tasse de thé.

— C'est tout près d'ici, l'hôtel : vous y serez en quelques minutes, si vous voulez.

Il se leva.

— Merci. C'est tout près, dites-vous?...

— Oui. En sortant d'ici, vous tournerez à gauche. Puis vous prendrez l'avenue de Villiers... Ou bien, — elle ne put s'empêcher de rire, — vous prendrez une voiture.

Il serra les mains de Valentine et de Garine.

— Elle est très russe, madame Kranskoï, — dit-il, en manière d'explication. — Je voudrais lui parler.

Valentine le regarda s'éloigner. Puis elle alla s'asseoir sur le bras du fauteuil de Garine. Il jeta les journaux et se mit à jouer avec les bagues de Valentine, les faisant tourner sur les doigts frêles.

— Il souffre, — dit-elle; — il est affamé de mysticisme. Nous lui semblons trop positifs, trop raisonnables. Il a l'âme malade.

Garine hocha la tête.

— L'esprit aussi!

Il était grave :

— C'est pénible, cette inquiétude perpétuelle qu'il éprouve et qu'il trompe par de vagues espoirs. Il est comme sont les bêtes avant un grand orage et il ne comprend pas son malaise.

— Qu'est-ce donc qui se prépare? — demanda Valentine, effrayée.

— Mais, d'abord, la guerre! — fit-il simplement; — ensuite, nous verrons.

— La guerre?... C'est certain?... Dironov avait raison?...

— Oui, voici la dépêche de l'Agence Havas. Le Japon cesse toutes négociations avec la Russie, rappelle son ambassadeur et le personnel de sa légation. La guerre est inévitable. Je le savais. à Londres, il y a un mois.

Valentine ouvrait de grands yeux.

— Mais nous l'écraserons, le Japon! — s'écria-t-elle.

Il sourit :

— Petite patriote !

Puis il ajouta :

— Ce n'est pas sûr, que nous l'écrasions.

Le ton de Garine effraya Valentine.

— Sommes-nous prêts ? — demanda-t-elle avec angoisse.

— Je n'en sais rien, — répondit-il tristement ; — nous devrions l'être.

Affolée, elle fit en courant quelques pas dans la pièce, puis revint à Garine et lui mit ses deux mains sur les épaules...

— Tu ne partiras pas, toi ?... Tu es un savant !...

— Je ne partirai probablement pas. Je n'ai jamais fait de service militaire, étant fils unique. Mais, évidemment, si l'on a besoin de moi, j'irai...

Valentine riait nerveusement, avec des larmes dans les yeux. Elle dit :

— Si tu partais, ce serait la fin de tout !...

Il atteignit la tasse qu'elle avait préparée pour Véréïkov.

— Laisse, — dit-elle ; — c'est trop froid. Je vais t'en verser une autre...

— Merci. C'est très bien... Je n'ai pas le temps. Il faut que j'aille voir Barevsky et Dironov.

Elle fut rassurée de l'entendre nommer ces hommes déjà âgés, qui faisaient partie de la même corporation que lui. L'impossibilité, le grotesque même de voir partir pour la guerre Barevsky et Dironov lui donna une espèce de sécurité. Cependant, elle se méfiait encore...

— Tu es beaucoup plus jeune qu'eux, — dit-elle.

Il devina sa pensée.

— Écoute, — dit-il, — je ne serai pas appelé !...

Elle le crut ; mais son alarme avait été trop vive pour se calmer aisément et elle argumenta contre Garine, afin de se persuader elle-même :

— Toute ta vie, tu t'es préparé à autre chose qu'à des massacres... Tu serais drôle, un fusil au bras !... Tu ne peux pas aller tuer les gens, ou offrir à des inconnus de te tuer. Tu ne peux partir, c'est impossible ; je ne te laisserai pas !... Et, d'abord, lorsque tu arriveras, la guerre sera finie. Nous serons vainqueurs !

Il sourit.

— Et puis tu as moi ! C'est une responsabilité... Tu as mes enfants...

Ensuite elle sentit qu'elle affaiblirait l'effet de son discours par un nouvel argument, et le lâcha tout de même :

— Tu as la science !...

Il lui caressa la main :

— Alors, tu penses que l'on envoie à la guerre les imbéciles seulement ?... Ne t'agite pas. Je ne serai pas appelé... ni ton Bobik non plus !... il est trop petit.

— Pauvre Bobik !

Elle regarda Garine, souriante. Son élan de patriotisme, sa peur ensuite, aboutissaient à de la tendresse.

— Que vas-tu faire ? — lui demanda-t-elle, prête à approuver, de confiance, sa réponse.

— Continuer mon travail, continuer ce que je fais maintenant, et observer les événements.

— Dirinov et Barevsky blâment, sans doute, cette guerre, reprit-elle avec plus de calme ; ils feront des tirades violentes ; Dironov surtout...

Elle riait, en se représentant l'incessante agitation de Dironov, son orgueil aussi de voir s'accomplir sa prophétie.

Garine l'avait écartée doucement ; il était déjà sur le seuil.

— Les pacifistes sont toujours violents, — dit-il.

Elle s'amusa de cette phrase ; et, lorsqu'il fut loin, elle répéta encore, en imaginant le groupe des professeurs et l'essaim des étudiants hétéroclites :

— Les pacifistes sont toujours violents !

Puis son visage s'assombrit. Elle regardait le vide, devant elle, fronçait les sourcils, s'efforçait de se raisonner.

« Ils sont tous un peu suspects déjà. Ils le deviendront davantage... »

Des craintes autres que celle du danger direct qui menaçait les combattants, des craintes aiguës pour ce monde de penseurs profonds ou naïfs, auquel maintenant elle s'était associée, l'assaillirent. Elle voyait, dans sa vie, l'action d'une fatalité impérieuse.

Elle avait quitté Pétersbourg, elle s'était associée à Garine pour quelque chose de plus grand encore que l'amour. Elle

ne savait pas ce que c'était : ses pensées, rapides et confuses, mettaient le vertige dans sa tête.

« Il me dirigera, — songea-t-elle, — il me dirigera... »

Bobik était rentré du lycée. Il se tenait devant elle, tout rose de froid, sa cravate défaite et tachée d'encre.

— Qu'est-ce que tu as, maman? — fit-il, avec impatience. — Signe-moi mon carnet.

Elle entoura, d'un bras, l'enfant; de sa main libre elle lui renversa la tête, et le regarda dans les yeux. Elle fut heureuse de le sentir si frêle, si léger, de lui voir cette mine de bambin.

— Tu es tout petit, — murmura-t-elle, — tout petit!...

Et de grosses larmes lourdes roulèrent sur ses joues.

XV

Les journaux du matin apprirent à Valentine que, dans la nuit du 8 au 9 janvier, sans formelle déclaration de guerre, les torpilleurs japonais avaient attaqué la flotte russe. Premier désastre!

Valentine gémit :

« Là-bas, on ne se méfiait point. On aurait dû savoir : on ne savait, on ne prévoyait rien... »

Elle se leva, les bras lourds comme si elle venait de porter un poids énorme, le cœur battant, les lèvres sèches. La honte et une affreuse pitié de la Russie, pitié physiquement douloureuse, la faisaient fléchir.

Elle s'habilla vite, ne déjeuna qu'à peine et se rendit à l'hôtel de Betsy.

En route, elle se dit qu'elle arriverait de trop bonne heure... Elle entra dans un bureau de poste, acheta un pneumatique, mit l'adresse de Garine et griffonna ces quelques mots, où elle s'épanchait mieux qu'avec des larmes :

Ils ne savaient pas; ils se sont laissé surprendre!...

Puis elle continua son chemin. Elle évitait de regarder les passants. Il lui semblait que tous devaient connaître qu'elle était Russe et que son pays souffrait, qu'il avait reçu un soufflet sans avoir l'adresse de le parer.

A l'hôtel, elle dit au domestique qui l'introduisait qu'elle attendrait madame Kranskoï dans le salon.

Elle s'effarait déjà de retomber à ses méditations solitaires, lorsque Pierre parut. Pâle, les traits tirés, il secouait ses épaules comme sous le jet glacial et bienfaisant d'une douche, et il frottait rudement l'une contre l'autre ses mains aux poils roux.

— Ils sont habiles, les mauvais petits singes! — dit-il, sans s'attarder à des formules de cérémonie.

— Ils sont odieux et fourbes! — s'écria Valentine.

— Bah! — fit-il; — Dieu nous a donné dix commandements. Mais il en faudrait au moins un onzième pour la Russie. Ce serait : « Ne baye point aux corneilles. »

Ses lèvres souriaient; mais ses petits yeux gris, profondément enchâssés dans les orbites, étaient graves et tristes.

— Je comptais aller vous voir aujourd'hui, — dit-il, — pour vous prier de ne pas négliger Betsy, quand je ne serai plus là. Elle a sa sœur; mais ce n'est point assez. Je serais bien heureux si vous...

Il s'interrompit, gauche aux compliments... Il reprit bientôt :

— Je n'aime pas la guerre. Mais vous concevez que je ne puis rester ici, tranquillement... Je suis soldat, après tout; et, comme tel, j'ai un devoir à remplir, un devoir net.

Il s'assit dans un fauteuil, en face de Valentine; et il la regarda longtemps avec ce même persistant sourire de sa grande moustache rousse. Malgré le costume civil, tout son être avait pris un air martial. L'officier de cavalerie reparaissait en lui; sa main semblait impatiente de tenir les brides d'un cheval.

Betsy entra sans bruit. Elle se coula derrière le fauteuil que Pierre occupait et, toute blanche, les yeux fermés, posa sa tête contre celle de son mari.

— Je pars aussi, — dit-elle.

Valentine, qui s'était levée pour aller au-devant d'elle, s'arrêta, les bras tendus.

— Je pars, — continuait Betsy; — que j'aille là-bas, en Extrême-Orient, ou que je rentre en Russie, n'importe!... Je sais seulement que je ne pourrais pas rester ici.

Un profond soupir émut la poitrine large de Pierre. Il se mordillait les lèvres.

— Fais ce que tu voudras, — dit-il enfin.

Et, tout à coup, son visage s'éclaira d'un rayonnement joyeux. Il regardait Betsy avec orgueil.

— Ma bonne petite fille! ma bonne petite fille!...

Betsy se redressa. Elle ouvrit ses yeux, meurtris, immenses, où son âme transparaissait, malade et cependant vaillante. Elle embrassa Valentine.

— Vous, vous restez, — dit-elle, constatant un fait dont elle avait la certitude.

— Et Dina? — demanda Kranskoï.

— Elle vient avec nous. Elle ne me l'a pas dit; mais je le sais!

Pierre essaya de plaisanter.

— Vous voyez, — fit-il, — on n'est jamais libre. J'espérais partir seul; et voici que j'emmène ma bande, si ce n'est jusqu'en Mandchourie, du moins un bon bout de chemin.

Betsy était redevenue calme et pratique.

— Il y a toutes sortes de choses à régler, — dit-elle; — nous ne pouvons quitter Paris avant deux ou trois jours.

Elle réfléchit, un instant.

— Je sors avec madame Lougov, — annonça-t-elle.

Pierre approuva de la tête.

— Je vais écrire à mon général, — dit-il; — tu rentres déjeuner?

— Sans doute!...

En bas, elles rencontrèrent Véréïkov.

— La grande tribulation est commencée, — déclama-t-il, en levant les yeux au plafond.

Betsy l'écarta doucement de son passage.

— Montez voir Pierre! — ordonna-t-elle.

Lorsqu'elles furent seules, dans la rue, Valentine demanda:

— Où allez-vous?

— Chez l'autre! chez l'étranger, lui dire tout sans retard: il le faut.

Sur son visage, il y avait une souffrance presque animale. Mais les yeux brillaient avec fierté.

— Oui, — dit Valentine, — il le faut!

Elle comprenait que Betsy, qui avait pris sa résolution d'un adieu franc, craignait d'être lâche, de s'esquiver sans

avoir rien dit. Elle devinait la lutte qui se livrait dans cette âme, l'horreur d'affronter une douleur nouvelle et l'âpre désir de ne se point dérober.

Valentine accompagnait Betsy; et, bien qu'elle tînt ses mains serrées l'une contre l'autre dans son manchon, il lui semblait qu'elle traînait Betsy, comme on traînerait un malade qui réclame lui-même une opération douloureuse, à l'idée de laquelle toute sa chair se révolte.

Betsy s'épanchait en mots brisés, sans suite. Valentine n'écoutait pas, et hochait la tête, se débattant contre toute confidence.

Betsy sentit qu'elle s'amoindrissait par des plaintes : elle se tut, marcha plus vite. A la porte du peintre, ce fut Valentine qui sonna...

— Non ! — gémit Betsy.

Valentine la retint par l'épaule.

On avait ouvert la porte.

— Allez ! — dit Valentine.

Betsy leva la tête. Elle eut un regard éperdu, puis se fit toute petite et entra.

Valentine examina, un instant, la porte, comme si elle craignait de la voir se rouvrir. Elle partit, en courant presque.

Soudain elle s'arrêta et consulta sa montre : dix heures vingt. Il fallait aller chercher Bobik au lycée. Elle fit signe à un cocher qui passait et sauta en fiacre.

C'était tout près. Elle arriva trop tôt et, dans le *hall* du lycée, s'installa parmi d'autres mères, bonnes ou gouvernantes. A côté d'elle, deux dames causaient, avec force gestes et hochements de leurs têtes surmontées de lourds chapeaux. Elle entendit ces mots : « Japonais... Russes... épouvantable... » et s'écarta.

Une jeune bonne, maigre et haute, en petit bonnet plat, les yeux baissés, attendait contre la porte. Elle ressemblait à une sculpture en bois, du moyen âge. Chaque fois que la concierge tirait le cordon, la jeune bonne reculait, d'un air paisiblement étonné, puis reprenait sa place. Son buste était tout petit, son ventre avançait un peu; son visage jaune, aux yeux pâles, sans sourcils, était doux et inexpressif. Près d'elle,

un domestique en gilet bleu rayé de jaune agitait une laisse de chien.

La cloche tinta. Un maître d'étude se posta sur la dernière marche de l'escalier qui donnait sur le *hall* et, tout à coup, ce fut un vacarme de petits pieds maladroits et vifs, de voix enfantines, drôles et hardies. Les bambins dévalèrent en bande, surveillés d'en haut par le maître d'étude, imposant et goguenard, et reçus en bas par la concierge, effarée et maternelle. Ils essayèrent quelques polissonneries, se laissant glisser tant bien que mal le long de la rampe, se bousculant, sautant à pieds joints de deux en deux marches.

Parmi ces petits êtres informes, aux grosses têtes, aux gestes de marionnettes, Valentine cherchait en vain son fils. Elle l'aperçut soudain qui descendait posément, la tête haute, l'air presque trop sage. Elle vit que ses joues étaient gonflées, marbrées de rouge et que ses lèvres bougeaient. Il se dégageait des camarades exubérants qui voulaient l'entraîner à leur jeu.

Valentine, au bas de l'escalier, l'enveloppa de ses bras et mit un baiser sur la petite joue chaude...

— Viens !

— Tu as une voiture ?

— Oui.

Elle le poussait un peu. Il s'installa à côté d'elle et leva vers elle ses grands yeux puérils et pathétiques...

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit ?... — demanda-t-il.

Et, sans attendre la réponse de sa mère, il ajouta, avec une amertume infinie :

— Les bateaux russes ont coulé !

— La Russie en enverra d'autres, — dit-elle, en détournant son regard.

Il ne parla plus. Mais elle le sentait souffrir. Elle caressa la petite main tachée d'encre.

— Quelles notes ?

— Zéro, — répondit-il avec indifférence.

Il n'avait pas travaillé, en classe, et, dans la cour, il s'était battu. Il avait dédié ceci à sa patrie : son premier zéro. Valentine l'embrassa encore. Leurs joues, humides de larmes, se touchèrent...

Chez Valentine, Garine attendait.

— J'ai déjà vu beaucoup de Russes, ce matin, — dit-il. — Plusieurs prétendent que les vrais patriotes doivent se réjouir de cet échec... Une bonne roulée serait le salut de la Russie, affirment-ils. La faillite d'un gouvernement despotique et corrompu est nécessaire au progrès...

Il semblait réciter une leçon apprise par cœur.

— Voilà ce que disent ces vrais patriotes ! — conclut-il.

Valentine, la serviette de Bobik sous le bras, l'écoutait avec angoisse. Et Bobik fronçait les sourcils, tâchant de comprendre.

Garine ne put s'empêcher de sourire, à l'air navré qu'ils avaient tous les deux. Il continua :

— Dironov fait observer que les grandes réformes ont commencé, en Russie, après la guerre de 1856, qui n'avait pas été glorieuse... « Hé ! hé ! — dit-il, — les guerres ont quelquefois du bon !... » Mais, moi, je me rappelle ceci : un Français m'a raconté qu'un libertaire, après le désastre de Sedan, lui confiait : « Enfin ! c'est la délivrance !... » Or, la France a longtemps été malade et n'est pas encore guérie !...

Valentine sentit qu'une douleur poignante le tourmentait, et qu'il souffrait comme elle.

Elle se retira dans sa chambre, pour ôter son chapeau. Gabrielle, les mains frémissantes, lui détacha sa voilette. La glace reflétait la figure, boursouflée par l'émotion, de la petite bonne.

— Les Russes, madame, les Russes !...

Valentine affecta d'être calme.

— Ils auront leur revanche, soyez sans crainte !

Et puis elle ajouta :

— Vous aimez donc la Russie ?

— Oh ! oui, madame. Je voudrais y retourner. Paris, que je croyais aimer tant, m'est étranger.

Valentine l'examina plus attentivement. Elle lui trouva un air las, égaré, passionné en même temps : celle-ci encore, la Russie l'avait déjà marquée de son sceau.

— Nous ne partons pas, — dit Valentine.

Et elle sortit de sa chambre, le dos courbé, honteuse comme si elle avait fait un aveu humiliant.

Elle rejoignit Garine au salon et lui posa la main sur l'épaule :

— Vous me direz ce que vous savez ?

Il eut un soupir de fatigue :

— Plus tard.

Elle lui raconta le zéro de Bobik.

— Pauvre petit ! — fit-il. — C'est justement cela qu'il ne faut pas faire... Travaillons, travaillons, travaillons ! C'est avec les unités laborieuses qu'on fait les peuples forts.

Il dit encore :

— Maintenant, ce sera la mode, pour beaucoup de Russes, d'être japonophiles... Ah ! ils se figurent qu'ils ont trouvé la réponse à toutes leurs incertitudes dans le mépris général de leur pays. Des mots, des mots, des mots !... Quand donc sera-ce la mode, en Russie, de travailler ?

Il eut un regard si tragique qu'il en eut conscience et qu'il en rit lui-même.

Il se leva, mit le pouce dans l'échancrure de son gilet, rejeta la tête en arrière, tapa du pied et fit, en imitant Dironov :

— Hum !... La vérité est en marche !...

Elle sourit, mais avec douleur demanda :

— Qu'est-ce que la vérité ?

— Pilate, avant toi, demandait cela ; et il n'a pas reçu de réponse.

Mais elle ne voulait pas qu'il l'éconduisît.

— Il faut croire en quelque chose ! — dit-elle. — Moi, je t'ai, toi !... Mais, toi-même, qu'as-tu ? En quoi crois-tu ?... La science ?...

Pour la première fois, elle le vit rougir. Il répondit :

— C'est ce qu'il y a de plus utile. Et ce qu'il y a de plus doux, c'est l'amour.

Il ajouta, suppliant :

— Tâche d'aimer pleinement. Ne laisse pas ton âme se dissoudre, s'affaiblir. Aime. Sache vouloir.

Elle sentit qu'un danger l'effleurait ; elle éprouva le vertige du vide. Elle sut que Garine la sauverait et, sous son regard, elle se raffermit.

— Oui, oui, — dit-elle, magnétisée et apaisée. — Oui, j'aimerai pleinement !

XVI

Lorsqu'on eut ouvert, chez M. Duclan, Betsy, précédée par le domestique, gravit lentement les quelques marches qui conduisaient au vestibule. L'épaisse portière du salon s'entr'ouvrit aussitôt, et M. Duclan parut.

Il fit un geste d'étonnement joyeux et, lorsque le domestique se fut éclipsé :

— Vous ! — dit-il, — vous !... Vous êtes venue !...

— Oui, — murmura Betsy, tendant sa petite main gantée. Montons à l'atelier, voulez-vous ?

— Si je veux ? — s'écria-t-il, avec un rire tendre. — Un moment !... Montez ; je congédie un raseur...

Elle obéit, très douce. Mais, lorsqu'il l'eut rejointe, haletant un peu d'émotion, et lorsqu'il la soutint sous le coude pour l'aider à monter l'escalier étroit, elle l'arrêta :

— Non ! pas si vite !... Je veux tout voir, sur ce chemin que j'ai tant de fois fait en courant... tout, chaque petit tableau, chaque vitrail, chaque statuette !...

Elle caressait des yeux les objets. Elle faisait glisser son doigt le long des cadres ; elle contempla les lueurs verdâtres et pâles d'un vitrail étrange.

— Pourquoi ? — demanda M. Duclan.

Elle ne répondit pas et passa lentement sa main sur son front.

— Je veux voir comment c'est, ici. Je n'en aurai plus l'occasion. Je veux avoir un souvenir précis... Oui, c'est joli, élégant, paisible... un peu frivole...

— Qu'as-tu ? — fit le peintre, en détresse.

— Je ne puis pas te l'expliquer, — répondit-elle. — Je crois que j'ai oublié le français. J'ai des mots russes dans la tête, des sentiments russes... Je suis dépaysée...

Il serra les lèvres et poussa un peu Betsy pour qu'elle montât plus vite. Elle obéit, passive. Il l'introduisit dans l'atelier.

Elle s'assit dans un fauteuil dont elle avait l'habitude,

retira machinalement son chapeau et ses gants, regarda devant elle. Ses yeux paraissaient élargis et comme voilés. Un pli de douleur lui barrait le front. Tout à coup, elle sourit, heureuse d'avoir trouvé une formule pour sa pensée. Son visage eut un air de grande et sereine douceur.

— L'amour est une purification, — dit-elle ; — l'amour sincère, même s'il ne doit pas durer longtemps... Et, nous deux, nous nous sommes aimés bien, dis?

Il était à genoux devant elle, et elle lui caressait les cheveux, du même geste lent dont elle avait caressé les tableaux. Il n'osait pas parler, craignant qu'elle ne perdît l'idée que péniblement elle cherchait.

— Il ne faudra pas dire, quand je serai partie, que j'étais inconsciente et capricieuse, — reprit-elle, gravement. — Non! Je t'ai aimé... Il le fallait, pour moi, pour toi... Puis il ne l'a plus fallu. Quelque chose d'autre me réclamait... Je l'ai senti, avant même que cela fût; et je me suis détachée de toi, je me suis retirée, franchement, bien qu'avec chagrin. Mon corps venait encore ici. Maintenant, j'ai compris que je devais partir tout à fait, retourner en Russie. Et je suis venue dire adieu.

— Est-il en ton pouvoir de rester? — demanda-t-il.

Elle hocha la tête :

— Ce serait contre ma volonté vraie.

Et, comme elle aperçut que le visage de Duclan se décomposait, prenait une expression mauvaise, elle couvrit de ses deux mains ce visage.

— Non, tu ne me regarderas pas avec des yeux méchants. Je veux emporter un souvenir grave et pur.

Elle sentit des larmes sur ses paumes.

— Qu'as-tu fait? — dit-il, — qu'as-tu fait?...

— Rien de mal! répondit-elle, en détachant ses mains. Rien. Et tu le comprends. Ton regard est bon derrière tes larmes. Tu me laisseras partir sans me maudire; et sans m'oublier, non plus. Ce que nous avons été l'un pour l'autre est unique et très beau. Jamais plus nous ne pourrons en parler. Mais chacun de nous saura que l'autre y pense...

— Dis-moi enfin ce que tu décides! Que vas-tu faire? Où vas-tu?

— En Russie! — dit-elle simplement. — Dans le pays qui souffre.

Elle se leva, s'appuyant de la main à l'épaule du peintre.

— Je remercie Paris de sa gaieté, — dit-elle, avec un sourire joyeux sur son visage pâle; — et je te remercie de ton amour.

Elle l'embrassa fortement, sur la bouche, puis se redressa, rapide et souple.

Lui aussi s'était levé; et il la regardait dans les yeux.

Elle eut une peur atroce qu'au fond il ne fût content de cette rupture, si son amour avait déjà faibli. Ce seul soupçon suffit pour qu'elle fût prête à le haïr. Elle souhaitait d'infliger une douleur, de la partager elle-même avec héroïsme. Et les paroles échangées devaient être douces comme des parfums de fleurs, des caresses de brise.

Mais elle ne trouvait pas de paroles. Sa voix lui parut bizarre, trop nette et vive, lorsqu'elle dit enfin :

— Envoie chercher une voiture. Nous irons revoir ensemble des coins de Paris. D'abord les petits arbres grêles, près d'ici; puis les quartiers bruyants. Nous traverserons la Seine. Nous regarderons les tours de Notre-Dame. Ensuite, je te laisserai Paris, avec tout son art et toute sa joie; et je partirai sans que tu essaies de me revoir... Envoie chercher une voiture...

Il s'éloigna un peu, à reculons. Il la contemplait, petite, résolue, courageuse; et il lui sut gré d'avoir, dans les yeux, une vraie souffrance. Il se délectait de cette souffrance.

Il sonna.

— Vous serez obéie, — dit-il.

Elle eut un sanglot involontaire, semblable à un cri, dont elle-même fut étonnée. Elle courut se réfugier à l'autre bout de la pièce. Il ne la suivit pas.

— Merci, — dit-elle, quand elle put parler, — merci!

Elle remit son chapeau, chercha longtemps ses gants, sans qu'il l'aidât.

Lorsque la voiture fut annoncée :

— Partez, — dit-il; — je recueillerai tout seul mon héritage de joie.

— Je veux vous dire adieu ailleurs que dans cette maison! répliqua-t-elle en remuant péniblement ses lèvres blanches.

Alors, il la suivit.

— Quelle adresse faut-il donner? — demanda-t-il, quand ils furent en bas.

— Place de l'Étoile, — répondit-elle faiblement.

En voiture, elle se rencogna, serrant fort, à y enfoncer ses ongles, la main de Duclan. Des larmes lourdes coulaient sur ses joues : elle ne s'en apercevait pas. Elle semblait en proie à la plus insurmontable détresse... Le bruit plus fort des tramways et des voitures la secoua de son marasme. Elle s'essuya les yeux.

Le fiacre s'arrêta. Betsy prévint la question de Duclan.

— Descendez, — fit-elle ; — je n'en puis plus... Adieu.

Ils se serrèrent la main comme des amis. Duclan descendit dans la foule et, sans consulter Betsy, dit au cocher :

— 17 *bis*, rue de Bassano.

Les larmes affluaient aux yeux de Betsy. Elle cherchait en vain à discerner les traits de Duclan. Le fiacre repartit.

« Je n'ai pu voir si le dernier regard qu'il m'a donné était bon », — se dit-elle avec tristesse.

Mais, dans son âme, un calme étrange se faisait. C'était comme une grande nappe d'eau qui s'apaise sans savoir si ce qu'on y a jeté était un caillou vulgaire ou quelque pierre précieuse.

Elle songea à Pierre avec une tendresse presque maternelle. Oui, elle le suivrait à la guerre ; elle veillerait sur lui. Elle l'imagina blessé, — légèrement, oh ! très légèrement ; — et elle se voyait penchée sur lui, faisant de ses doigts souples un habile pansement, tandis qu'il lui souriait avec une infinie gratitude... Elle soignerait aussi d'autres blessés. Des bénédictions et des chochotements d'adoration innocente accompagneraient ses pas, lorsqu'elle glisserait, silencieuse et vaillante, parmi les lits de douleur... Puis elle se vit dans la plaine, sur un petit cheval cosaque. D'une main, elle abritait ses yeux ; et elle regardait au loin. La première, elle apercevait l'ennemi et le signalait au détachement de Pierre... Elle était habillée en cosaque ; elle était la Jeanne d'Arc de l'armée mandchourienne. Ses regards fortifiaient les cœurs ; elle se sentit presque sacrée...

Le fiacre s'engageait dans la rue de Bassano. Betsy mit vivement la tête à la portière et cria au cocher :

— Rue d'Arcole. *A l'Éperon d'Acier* !...

Pendant la longue course, elle rêva, tantôt ardente, exaltée, tantôt abreuvée de tristesse voluptueuse. Ses narines frémissaient ; et, sous ses paupières meurtries, ses yeux brillaient étrangement.

Mais elle n'était qu'à moitié dupe d'elle-même.

Dans le magasin, elle choisit une paire d'éperons, pour Pierre, et une autre, toute petite, pour elle. Elle l'eût souhaitée plus petite encore, presque un joujou. Pendant le retour, elle s'amusa de faire briller les éperons au soleil, de les tenir à la portière, dans sa main baguée. Elle souriait lorsqu'un passant la regardait.

A mesure qu'elle approchait de l'hôtel, son émotion la reprenait, âpre et enivrante. Elle monta l'escalier en courant et, sur le seuil de sa chambre, elle s'arrêta, prête à défaillir.

Enfin elle entra et, apercevant Pierre qui écrivait, penché sur une table, elle alla vers lui, à pas muets, jeta sur le papier les deux paires d'éperons et murmura :

— Je n'ai jamais aimé que toi !

Une telle joie éclaira le visage de Pierre qu'elle en frémit d'orgueil et d'épouvante. En une seconde, mille idées contradictoires, mille souvenirs lui traversèrent l'esprit et les sens. Elle ouvrait des yeux de fièvre et voyait passer devant elle ces souvenirs. Tout son être les niait et criait : « J'ai dit vrai ! J'ai dit vrai !... »

Elle répéta, sur un ton d'imploration câline :

— Je n'ai jamais aimé que toi !

Il l'attira violemment à lui et il lui baisa la poitrine à travers sa robe.

Le visage de Pierre était caché. Une fois encore, Betsy songea :

« Je ne sais pas si le regard qu'il m'a donné était bon. Je ne sais pas ce qu'il pense... »

XVII

De Russie, les nouvelles désastreuses continuaient d'arriver. La colonie russe de Paris s'agitait diversement. Les étudiants proclamaient leurs sympathies japonaises. Ils allaient beaucoup plus loin que les professeurs et souhaitaient, avec une sorte d'ivresse furieuse, la banqueroute du gouvernement corrompu. Toutes les haines et toutes les espérances avaient atteint au paroxysme; — haines de partis, haines de races et de castes; espérances folles. — Et tout cela ne servait qu'à fortifier le désir commun, l'impatience fébrile d'un changement. Dans la fatigue nerveuse de l'autocratisme, on rêvait, pour un avenir très proche, la transfiguration de la Russie. C'était l'extase pressentie, l'attente assoiffée d'un Saint-Esprit qui serait la liberté, le bonheur, le calme. Toutes les catastrophes étaient considérées comme des sacrifices propitiatoires. A l'idée de tant de vies gaspillées, on ricanait douloureusement.

Les savants étaient, plus que jamais, tenus en suspicion par la jeunesse. Mais ils s'acharnaient à leur tâche.

Une conférence de Garine fut sifflée. Dans l'auditoire, ceux même qui ne sifflaient pas lisaient des journaux et des publications révolutionnaires.

On accusait Garine d'esprit rétrograde. Il ne se plaignit pas autrement de cette injustice. Il disait :

— Ma conférence et ma personne n'ont été là qu'un prétexte, une occasion. La vérité, c'est que cette masse expatriée reçoit le contre-coup de ce qui se passe en Russie... Ils apprennent, par les journaux ou par des lettres privées, que l'effervescence universitaire gagne, de jour en jour, que les arrestations se multiplient, que toutes les universités sont en grève : cela les trouble, les affole. Malgré la distance, la contagion les atteint, les tourmente... Comment fixer leur attention sur des problèmes scientifiques, quand ils ont leur patrie à démolir et à reconstruire?...

Dans les yeux bleus de Barevsky, une lassitude s'attardait parfois.

La vogue de Dironov augmenta soudain, puis tomba : on le soupçonna d'ambition personnelle. La foule des étudiants oscillait d'nne sympathie à une autre, comme l'âme d'une coquette.

Parmi les Russes plus fortunés ou qui appartenaient à l'aristocratie, le sentiment de la honte croissait. Mais, de vrai patriotisme, opiniâtre et fier, bien peu en avaient. La Russie apparaissait trop grande et trop hétéroclite pour être une patrie. On savait que, là-bas, la guerre était impopulaire, que les émeutes et les procès politiques se multipliaient; mais on voulait l'ignorer. Lorsqu'on affectait un émoi patriotique, cela sonnait faux ou sentimental.

De Pétersbourg, la vieille madame Lougov endoctrinait Valentine :

Mon enfant,

Le moment est peut-être venu de rentrer en Russie. Votre cœur doit cruellemeut souffrir des malheurs de la patrie. Tout le monde, ici, sert, dans la mesure de ses forces, le Tsar si éprouvé. Les jeunes gens brûlent de partir pour le théâtre des hostilités. Ceux qui ne partent pas nous aident, nous, humbles femmes, dans nos efforts. Nous nous réunissons chez les unes ou chez les autres, à tour de rôle, afin de travailler pour les blessés. De jeunes hommes nous font la lecture, rangent et emballent les objets que nous avons cousus. Chez moi, votre absence étonne. On n'ose pas encore vous accuser d'indifférence. Mais la princesse Nabokine me dit que vous n'allez pas travailler dans l'atelier de couture qu'elle préside. Cependant elle ajoute que vous paraissez jouir d'une excellente santé. Vous seriez-vous soudain découvert des goûts de bas-bleu ou des idées avancées? On chuchote, sur la colonie russe de Paris les choses les plus bizarres. Je ne puis que hausser les épaules. Mais, je vous le répète, mon enfant, j'attends votre retour; je vous le conseille, s'il y a lieu, avec insistance.

Que le Seigneur vous ait en Sa sainte garde, vous et mes petits-enfants.

La seule conclusion que tira Valentine de cette lettre était qu'il ne fallait pas encore annoncer ses fiançailles à la vieille madame Lougov : — après une victoire, une toute petite victoire, elle se risquerait !...

Elle voyait souvent Véréïkov, et, maintenant qu'il devait

bientôt partir avec les Kranskoï, elle se plaisait à sa conversation. Un jour qu'elle était seule chez elle avec Dina, il se présenta brusquement et, comme toujours, il attaqua sans préambule le sujet qui l'intéressait. Ses yeux brillaient d'une lumière douce et tout son visage de phtisique reflétait la ferveur de sa pensée. Valentine le trouva beau. Seule, sa voix, épuisée et incertaine, parfois criarde, témoignait d'une débilité qui assume les apparences de la force.

— Les pays ont des âmes et des caractères, tout comme les individus, — dit-il. — La Russie est une Marie-Madeleine qui a beaucoup péché, qui péchera encore, mais qui, la première, aura reconnu le Christ et ira le proclamer!...

Il se tut, aussi subitement qu'il s'était mis à parler. Il eut un bon sourire, timide et joyeux.

Dina devint toute rose. Elle alla s'asseoir près de lui et lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il faut faire?

— Croire et prier, — répondit-il, — et proclamer sa foi!...

Valentine les contempla, assis l'un à côté de l'autre, tous deux si enfants, si meurtris et si purs!

— Avez-vous une doctrine précise? — demanda-t-elle à Véréïkov.

Et, à peine eut-elle dit ces mots, qu'elle les regretta. Il lui sembla qu'elle jetait une lourde pierre dans une délicate dentelle qu'on avait déployée devant elle pour la lui faire admirer.

Mais Véréïkov ne manifesta aucun trouble :

— Ma doctrine est très ancienne. Tout le monde l'a connue, mais tout le monde l'a dédaignée. J'attends l'avènement du royaume de Dieu sur la terre. Et je sais qu'il viendra.

Dina fit signe qu'elle comprenait. Valentine s'abstint de poser plus de questions. L'entente mystique de ces deux enfants l'attendrissait. Mais elle était isolée d'eux, trop simple et positive : elle baissa la tête.

« De la musique plaintive, de la fumée d'encens, un peu de vertige d'avoir jeûné, des icones anciennes derrière des cierges vacillants : et j'aurais compris. Mais, ici, non!... »

Dans la rue, les automobiles et les voitures faisaient un vacarme perpétuel. Le petit appartement clair où elle se trouvait lui sembla commode et banal au point que les personnes qui l'habitaient importaient peu : il avait été aménagé pour des êtres humains, voilà tout! D'autres gens auraient pu l'habiter aussi bien qu'elle. Paris tout entier imposait à quiconque y venait un mode d'existence logique, réglé dans la fantaisie même. Chacun, ici, savait ce qu'il avait à faire, sans le chercher : les plus humbles, éviter la misère ; les plus riches, se perfectionner dans le confort. Puis on disparaissait, relayé par d'autres qui, eux aussi, accompliraient inconsciemment le même travail. Valentine se crut impersonnelle, une chose parmi d'autres choses.

Elle murmura, au milieu d'un discours de Véréïkov, qu'elle n'avait pas écouté :

— Je ne pourrais pas rester ici.

Lui non plus ne l'écoutait pas. Il continuait de parler. Valentine sentit un frisson passer sur chacune de ses joues : — comme des doigts transis qui auraient pénétré sa peau pour remonter jusqu'à ses cheveux.

« Mais non, — se dit-elle, — c'est en Russie que je ne pourrais plus vivre !... »

Un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

— Betsy ! — s'écria Dina avec ennui.

— Garine ! — dit Valentine, comme si elle se réveillait en sursaut.

Véréïkov et Dina s'étaient levés.

— Vous partez ? — dit Valentine.

Elle eut tout à coup l'assurance que Dina aimait Véréïkov, tandis que Véréïkov ne s'en apercevrait jamais. Elle sut aussi que Dina souffrirait joyeusement. Dina donnait son âme, infiniment avide de se donner et de souffrir. Et lui s'attacherait à elle comme il s'était attaché à Betsy, sans le savoir.

Garine entra. Lorsqu'il fut seul avec Valentine, il lui dit :

— Vous aviez, tous les trois, des visages de somnambules.

Elle était si lasse qu'elle pouvait à peine parler.

— Les Kranskoï partent après-demain, — murmura-t-elle.

— Fixe la date de notre mariage. Je dois être toujours auprès de toi.

Elle ne répliqua pas. Au fond de son cœur, elle sentit l'aiguillon d'une vague hostilité contre lui ; et elle eut peur de ce sentiment, bien qu'elle sût qu'il ne durerait pas. Elle leva vers lui un regard de détresse et de prière qui était l'expression de tout son être, haletant, chercheur et tendre infiniment.

— Quand tu voudras, — dit-elle.

Et elle répéta, avec passion :

— Quand tu voudras !

XVIII

Le jour de leur départ, les Kranskoï réunirent chez eux leurs amis pour un dîner d'adieu. C'était un dernier caprice de Betsy. On dînerait dans la grande salle à manger d'en bas, avant les pensionnaires de l'hôtel ; puis on irait en bande reconduire à la gare les voyageurs.

Valentine arriva de bonne heure. Dans le salon de Betsy, dégarni de tous les petits objets qui naguère en ornaient la banalité, elle échangeait avec son amie et Dina des propos vagues.

— Vous n'avez rien oublié ? Je ne puis pas vous aider un peu ?

— Rien n'est oublié ! — dit allègrement Dina.

— Tout ce que je voulais emporter, je l'emporte, — murmura Betsy.

Elles étaient toutes trois habillées de noir, très simplement. Toutes trois semblaient émues ; et, bien qu'elles fussent blotties ensemble sur un étroit divan, leurs pensées mettaient entre elles une distance.

Il y eut un instant de silence. Puis Valentine dit, s'efforçant d'être pratique et raisonnable :

— Nous ferions bien, cependant, de vérifier que tout est prêt.

Betsy l'accompagna dans sa chambre.

— Vous n'avez aucune commission à me donner ? — demanda Valentine, gentiment.

Betsy sourit.

— Si vous êtes un instant seule avec Pierre, dites-lui que je l'aime bien, — fit-elle tendrement.

— Vous le lui apprendrez vous-même, — répondit Valentine ; — je parle de ce qui est déjà le passé.

Betsy répliqua :

— Pour moi, le passé n'existe pas.

Valentine comptait les caisses et les malles.

— Et le portrait ? — fit-elle.

— Je le laisse, — répondit Betsy, en baissant les yeux.

Et, tout à coup, ses lèvres se convulsèrent :

— Il n'y a rien eu entre lui et moi ! — cria-t-elle.

Valentine détourna la tête et rentra la première au salon. Manette était là, plus élancée et plus jolie que jamais, dans une robe de voyage.

— Je pars aussi, — déclara-t-elle ; — je me fais ambulancière.

Elle en avait déjà presque le costume. Sa jupe de drap brun tombait, droite, unie, sévère. Le corsage, qui moulait son buste plein et jeune, était serré à la taille par une lanière de cuir noir. Le visage, pâli et doux, était celui d'une sœur de charité ; mais, dans les beaux yeux bruns, brillait trop d'ardeur inconsciente et avide.

— Comment supporterez-vous cette vie de fatigue et de douleur ? — demanda Valentine.

— Je ne sais pas, — répondit Manette. — Ce que je sais seulement, c'est que la vie que j'ai menée jusqu'à ce jour, je ne la supporterais pas longtemps.

Un léger tumulte se fit. La princesse Nabokine arrivait, avec Pierre, Garine, les professeurs. Nikitenko, silencieux et attentif, fermait la marche.

— Je ne puis plus voir personne ! — dit la princesse. — Des compatriotes comme vous, qui comprennent, qui compatissent, je les recherche encore. Mais les indifférents me font mal. Ainsi, hier, pour échapper au désespoir qui m'accablait après la lecture des journaux, — certes, je sais que la Russie vaincra bientôt, mais ces échecs du début me tuent, — je suis allée à l'Olympia. Là, au moins, je savais que personne ne me connaissait, que je serais seule avec ma douleur et ma

honte, et que cependant il y aurait des êtres humains autour de moi.

Personne ne dit rien. Seul, Nikitenko leva vers la princesse ses yeux déteints et murmura, en hochant la tête :

— Après le prochain désastre, où irez-vous, princesse ?

A la suite de la princesse, que Pierre conduisait, on descendit l'escalier. Les jeunes femmes causaient entre elles, presque bas. Les professeurs n'échangeaient que de rares paroles ; leurs voix graves et sonores éclataient dans la cage étroite et haute de l'escalier. A un tournant, miss Stirling apparut. Elle laissa passer la princesse et accosta Betsy. Toute la colonne descendante s'immobilisa.

— Je viens dire *good-bye* !... Vous m'aviez cherchée, cet après-midi. J'étais sortie.

— Oui, nous partons sitôt après le dîner, — dit Betsy. — Je suis contente de vous voir un instant.

Miss Stirling les regarda tous à la ronde.

— En Angleterre, au commencement de la guerre du Transvaal, nous étions très malheureux, — dit-elle, confuse de parler devant tout le monde. — Mon père, lorsqu'il lisait les journaux, devenait tout blanc. Mon frère, lui, était tout rouge.

De sa main fine, elle fit en l'air un geste pour signifier la détresse et l'orgueil blessé des Anglais.

— Et puis, — conclut-elle avec son bon sourire, — nous fûmes très heureux.

— Nous ne serons jamais très heureux, nous, miss Stirling, — dit Betsy.

— Mais si ! mais si ! — reprit l'Anglaise. — Seulement, je dois vous dire *good-bye*.

Betsy s'attardait, indifférente à l'encombrement de l'escalier qui empêchait les invités de descendre.

— Vous faites des progrès, en musique !

— Merci. Oui. Je le crois. Je resterai encore six mois ici. Puis je retournerai en Angleterre, et ma sœur ira à l'étranger pour un an. Nous ne pouvons pas déserter nos parents toutes les deux à la fois...

— Et quand votre sœur reviendra ?...

— Nous vivrons dans notre *home*, que nous aimerons davantage, après avoir vu du pays.

— Comme c'est organisé ! — remarqua Betsy. — Nous ne savons jamais ce que nous ferons, nous. Notre *home* et notre pays ne sont pas sûrs. Nos desseins changent...

Elle embrassa miss Stirling et mit autant de brusquerie à la quitter qu'elle avait montré d'insistance à prolonger la causerie.

Dina aussi embrassa l'Anglaise.

Miss Stirling lui dit :

— Ayez confiance : tout finira bien !...

Elle répondit avec ardeur :

— Oh ! oui !...

— Je reste, moi, — dit Valentine ; — nous nous verrons beaucoup ?...

— Merci. J'étais si contente !...

Miss Stirling s'enfonça dans son corridor, satisfaite d'un devoir de politesse accompli. Elle laissait derrière elle un parfum de bonté, de calme et de bonheur.

— Nous n'attendrons pas Véréïkov, — annonça Pierre, lorsque tous les autres furent entrés dans la salle à manger.

A côté de Dina, une place était vide.

Comme l'heure avançait, on mangea vite.

— Beaucoup de nos étudiants partent, — dit Barevsky. — Ils espèrent de prochaines réformes... Alors, notre rôle ici deviendra nul... Nous aussi, nous pourrons travailler chez nous.

— Beaucoup arrivent pour échapper au service militaire, répondit Garine, et parce que les arrestations sont fréquentes.

Dironov se frotta les mains :

— La pourriture du pays éclate. Et tout sera refait à neuf, bientôt !

Véréïkov était entré sans bruit ; il s'était glissé à côté de Dina.

— Il n'y a pas de plus sublime pays que la Russie, — déclara-t-il ; — il n'y a pas de peuple plus admirable que le peuple russe !

— Vous avez lu les journaux du soir ? — demanda Pierre.

— Oui, — répondit Véréïkov, presque joyeux ; — une nouvelle défaite !

La princesse eut un grognement découragé. Le journal passait des uns aux autres.

On versa du champagne.

— A ceux qui restent! — dit Pierre.

— A ceux qui partent! — répondit Barevsky.

Valentine ajouta, d'une voix étouffée :

— Ceux qui restent partiront peut-être bientôt!...

— Chaque jour a sa tâche, — prononça Garine.

Nulle gaieté n'anima les convives. Seuls, Dina, Véréïkov et Manette souriaient, confiants et heureux.

— Ceux qui partent et ceux qui restent vont également vers l'imprévu! — s'écria Betsy.

Une tristesse planait sur cette compagnie, déjà dissociée par l'approche de la séparation. Chacun pensait à sa propre destinée, sur laquelle pesait plus ou moins le malheur de la Russie.

Pierre regarda la pendule et s'agita un peu. Toutes les chaises furent reculées. Et puis, sans désordre, de cette maison qui n'était pas un *home*, qui avait l'habitude d'accueillir et de rejeter les êtres, tous partirent.

Betsy fut en voiture avec Valentine. Lorsqu'elles passèrent par les grandes rues éclairées et bruyantes, Betsy ferma les yeux.

— Toutes ces lumières, ce luxe, cette vie!...

— C'est le salaire de longues années de travail intelligent! dit Valentine.

Et il lui sembla qu'elle répétait une phrase de Garine, ou, mieux encore, qu'elle exprimait la pensée qu'il aurait eue en l'occurrence.

— Vous rappelez-vous notre arrivée ensemble? — fit Betsy. — Je vous demandais ce que nous trouverions à Paris... Nous autres Russes, nous ne trouvons partout que la Russie. Et c'est un labyrintbe sans issue! Tous la cherchent, cette issue, et tous s'égarent davantage.

Elle pleurait. Valentine, gagnée par son émotion, refoulait aussi des larmes, — les dernières, se disait-elle. — Désormais elle serait forte.

Dans la gare, leur petit groupe se refit. Ce furent des êtres agités, parmi d'autres êtres agités. Il fallut s'occuper des

billets, des bagages, des menus colis, prendre des *tickets* pour pénétrer sur le quai.

De douleur réelle, de déchirement, il n'y en avait pas. Seulement une vague et insurmontable tristesse, l'ennui des détails pratiques, des heurts de la foule.

Et puis le train partit, étroit, chétif, emportant les cœurs inquiets et les yeux de fièvre, si vite, si vite, comme s'il avait hâte de les faire disparaître, de les supprimer, de les jeter là-bas, dans le vide noir.

Valentine était immobile, accompagnait du geste ceux qui étaient déjà loin : — Véréïkov, le prophète inutile ; Pierre, le soldat loyal, mais dénué d'enthousiasme ; Betsy, l'ardente et la vaincue, aux courts élans de passion ; Manette, l'ambulancière par caprice ; Dina, chercheuse d'amour qui n'était pas aimée... Toute la Russie !...

Garine lui toucha doucement l'épaule.

Elle le regarda jusqu'au fond de l'âme ; elle le vit fort et tranquille...

« La Russie de demain?... » se demanda-t-elle.

Il sourit à son angoisse.

— C'est lugubre, ici. Nous avons l'air d'être au bord d'un gouffre. Viens ; je te reconduis chez toi.

Elle regarda autour d'elle et vit des gens qui s'éparpillaient, tout petits.

— Barevsky et Dironov s'en sont allés, — dit Garine. — Ils n'ont pu prendre congé de toi : tu ne les entendais pas.

Elle se laissa guider par lui et s'étonna de la sonorité de leurs pas dans l'espace déjà presque désert.

En voiture, elle se serra contre lui et ne parla point, se sentant plus proche de lui dans le silence. Des idées rapides traversaient son cerveau, si rapides qu'elle les saisissait à peine, si délicates qu'à les saisir elle les eût ternies, déveloutées, elle en eût fait des choses mortes.

Le bras robuste de Garine l'étreignait ; elle était, de minute en minute, plus énergique et plus sereine.

Sur le seuil de sa maison, ils se quittèrent. Garine lui sourit comme si maintenant il était sûr d'elle, comme si leurs cœurs s'étaient tout dit l'un à l'autre.

Valentine monta l'escalier d'un pas allègre. Il lui semblait

que ses yeux étaient deux étoiles douces et que son corps les suivait, ailé et sans poids. Elle se glissa dans la chambre des enfants, embrassa Moussia, chaude et rose, puis, très fort, Bobik, pâle sous ses cheveux emmêlés.

Il se réveilla en sursaut et s'assit dans son lit.

— Il y a une victoire, maman ?

— Pas encore, — répondit-elle ; — mais il y en aura de belles, un jour, tu verras cela.

Bobik était retombé endormi. Elle considéra les paupières qui s'étaient closes sur les grands yeux fiers de son fils, et fut contente de ne plus subir l'interrogation de ce regard enfantin. Elle ne pouvait expliquer à ce petit enfant qu'au-dessus de tout, malgré les désastres et les malheurs, il y avait la vie à laquelle il faut croire et qu'il faut aimer. Elle ne pouvait lui enseigner le devoir d'être heureux avec volonté. Mais elle se sentait pourvue d'une force nouvelle et elle murmura :

— Crois à la vie, Bobik !... Comme les meilleurs de ta race douloureuse, sois noble et prêt à tous les sacrifices. Seulement (et elle se penchait vers lui pour lui révéler la vérité qu'elle venait d'apprendre), ne te sacrifie point par désespoir ou lassitude ; crois à la vie bienfaisante, Bobik, crois à la vie !...

IVAN STRANNIK

QUESTIONS EXTÉRIEURES

FRANCE ET MAROC

Le *Livre blanc* sur les affaires marocaines vient de paraître. Les dépêches de Berlin nous avaient prévenus que « les points principaux de ce peu volumineux document tendent à démontrer que M. Saint-René Taillandier se prévalut du mandat européen et essaya d'imposer au Sultan des réformes qui équivalaient à la *tunisification* du Maroc. » Quand nous étudierons ce *Livre blanc*, nous jugerons la valeur de la démonstration. Aujourd'hui, avec le *Livre jaune*, essayons de voir ce que fut en vérité la politique française au Maroc.

Il faut remonter au début de l'année 1901. Depuis sept ans bientôt, Mouley Hassan était mort, après un règne assez glorieux (1873-1894) : son plus jeune fils, Abd-el-Aziz, un mineur, lui avait succédé, mais de nom seulement, car six années durant (1894-1900), la régence, le pouvoir absolu, avait été aux mains de Ba-Ahmed, un vieux vizir adroit qui avait continué les errements de Mouley Hassan et son habile politique de bascule entre les rivalités des Infidèles à l'extérieur, des *çofs* (partis) et tribus à l'intérieur. Tout en s'appuyant sur l'Angleterre et sur le *çof* des réformateurs, Ba-Ahmed avait su ménager le mauvais vouloir des fanatiques et satisfaire aux trop justes griefs de la France : les razzias,

troubles et chocs de tribus à la frontière algérienne — que le Maghzen excitait en secret ou tolérait pour se garder la faveur du parti fanatique — avaient été compensés par des excuses ou rachetés à prix d'argent; une ambassade était venue à Paris en mai 1897. Simple démarche de courtoisie, dont notre diplomatie se contentait : nous négligions alors le Maroc pour les grands projets africains qui devaient nous conduire à Fachoda (octobre 1898).

Les six années de Ba-Ahmed avaient donc installé l'influence complète du ministre anglais à Tanger, et c'est en Angleterre et en Italie que Ba-Ahmed avait fait élever les jeunes secrétaires, Ben Sliman, Guebbas, etc., les futurs vizirs, auxquels il pensait transmettre son pouvoir et qui lui succédèrent en effet. Mais, Ba-Ahmed disparu, ces « jeunes gens » ne furent pas de taille à soutenir l'ouvrage du vieil homme, et ils se heurtèrent à des difficultés qu'il n'avait pas connues : les revers espagnols à Cuba et le rapprochement franco-italien dissolvaient la Triplice maritime, qu'avaient jadis tournée contre notre politique méditerranéenne l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie; la guerre du Transvaal (octobre 1899-juillet 1901) accaparait l'attention et l'énergie de l'Angleterre ; l'Allemagne aussitôt — si l'on en croit les indiscrétions d'un ancien diplomate[1] — nous proposait, directement ou indirectement, sa coopération pour le partage éventuel du Maroc. Le Chérif restait donc seul, en tête à tête, avec nous, et nous pouvions réaliser enfin l'annexion du Touat que nous avions annoncée en 1891.

De janvier à juillet 1901, pour supprimer entre notre Soudan et notre Algérie la piraterie touareg, nous occupions les oasis sahariennes, Touat, Tidikelt et Gourara, et la route de la Zousfana et de la Saoura qui les unit à notre Sud-oranais. Nous poussions notre chemin de fer d'Aïn-Sefra à Djenien-bou-Rezg, puis à Duveyrier; nos rails approchaient de Figuig. Dans l'islam marocain, mais surtout dans l'islam surchauffé des oasis au sud de l'Atlas, Tafilelt et Oued Draa, cette occupation du Touat et d'Igli soulevait la colère non seulement contre l'Infidèle, dont le métier est de gêner les

1. Voir *le Correspondant* du 25 décembre 1903, p. 1095.

Croyants, mais aussi contre le Chérif, dont le métier serait de défendre la Foi et les routes du *hadj*... C'est ici que commence le *Livre jaune*.

*
* *

Le 18 mars 1901, notre ministre à Tanger, M. Révoil remet au Maghzen un « avertissement loyal », mais sévère, au sujet des attaques dont les tribus marocaines harassent nos convois vers la Zousfana et vers les oasis sahariennes :

Il est impossible que de tels faits se produisent sans engager directement la responsabilité du Makhzen. Le Gouvernement de la République appelle une fois de plus l'attention de Sa Majesté Chérifienne sur la gravité de cette situation... La volonté qu'a le Gouvernement de la République de s'abstenir de tout empiètement sur les territoires reconnus au Maroc par le traité de 1845 et le désintéressement absolu de ses intentions se sont clairement manifestés : il estime qu'il pourra, sans crainte de soulever à cet égard aucun malentendu, faire tout le nécessaire pour obtenir justice lui-même des agresseurs.

Depuis longtemps, le Maghzen n'avait pas entendu pareil langage de la France ; depuis dix ans surtout, il en avait pris à son aise avec nos réclamations, et depuis l'entente anglo-allemande de 1896-1898, il les avait complètement négligées.

Les successeurs de Ba-Ahmed se sentent mal à l'aise : du côté de l'Angleterre, ils ne peuvent rien espérer, tant que dure la guerre du Transvaal ; du côté de l'Algérie, le Maghzen est compromis par l'intervention directe du vice-roi du Tafilelt, Mouley Rechid, oncle du Chérif, dans les attaques contre nous ; du côté de l'Europe, le Maghzen a vainement fait appel à l'amitié de plusieurs chancelleries. La France est irritée, parle haut, semble décidée à l'action, et son expédition du Touat montre ce dont elle est capable. Les vizirs décident, dans le secret, qu'une seule route de salut reste ouverte : une ambassade s'en ira offrir à Londres le protectorat.

Mais, complication nouvelle, un Français, M. Pouzet, est assassiné au Cap de l'Eau (6 avril 1901), et notre ministre à Tanger réclame la présence de cuirassés : on dit que deux

« frégates » françaises arrivent, — deux frégates pour le meurtre d'un homme qui vaut une vingtaine de mille francs! Aurait-on vent à Paris du projet anglais et voudrait-on brusquer un débarquement avant que Londres ait reçu et accepté l'offre du Maghzen ? Il faut tâter le terrain et gagner du temps. C'est le 27 avril que le ministre anglais annoncera à M. Révoil que le Sultan envoie une ambassade au couronnement du roi. Mais, dès le 16 avril, le ministre favori d'Abd-el-Aziz, El Menebhi, nous offre l'envoi d'une ambassade qui, après Paris, se rendrait à Pétersbourg.

Notre gouvernement accepte le principe d'une ambassade : « toutefois une décision définitive ne saurait précéder le règlement de l'affaire Pouzet ». Cette réponse porte au comble les craintes du Maghzen : croyant trahi son projet anglais, il se rejette brusquement vers les soumissions et les promesses à la France ; il nous donne pleine satisfaction pour le meurtre de M. Pouzet (1er juin 1901) et, deux ambassades devant simultanément partir l'une pour Londres et Berlin, l'autre pour Paris et Pétersbourg, il décide que les gens de plume avec Si Abd-el-Kerim ben Sliman, ministre des Affaires étrangères, iront à Paris ; à Londres, on envoie, avec le caïd El Menebhi, ministre de la Guerre, les gens d'épée qui ne savent pas écrire. Deux protocoles ou mémorandums sortent de ces ambassades. A Londres, le mémorandum des militaires est fort insignifiant; à Paris, le protocole des diplomates est gros de conséquences. Lord Lansdowne communique à M. Cambon le mémorandum signé à Londres :

1. L'ambassadeur marocain a fait connaître qu'il était tout disposé à faire améliorer l'état des routes au Maroc, à faire construire des ponts sur quelques rivières et à assurer l'entretien de ceux qui existent déjà.

2. L'ambassadeur marocain a accepté, au nom du Sultan, la liberté pour le cabotage s'appliquant à tous les navires, spécialement en ce qui concerne les grains.

3. Il a également consenti, au nom du Sultan, à l'exportation des pommes de terre et des tomates moyennant un droit modéré.

4. En outre, il a promis d'entreprendre l'amélioration de plusieurs ports dans l'intérêt du commerce.

Le protocole, signé à Paris, promet d'exécuter enfin les

stipulations du traité de 1845, qui depuis soixante ans sont restées lettre morte ; il doit surtout « consolider les liens d'amitié existant entre les deux gouvernements et développer leurs bons rapports réciproques, en prenant pour base le respect de l'intégrité de l'empire chérifien, d'une part, et, d'autre part, l'amélioration de la situation de voisinage immédiat, qui existe entre eux, par tous les arrangements particuliers que nécessitera ledit voisinage. » En réalité, c'est, non pas encore un projet d'entente cordiale, fondé sur la « situation de voisinage » et sur les droits qui pour nous en découlent, mais un apurement de comptes et de rancunes.

Le respect de l'intégrité de l'empire chérifien étant proclamé dans le protocole, la seule raison des « arrangements particuliers » sera le règlement des rapports de voisinage. Entre l'Algérie et le Maroc, ces rapports ont toujours été dominés par ce fait inéluctable que la frontière est impossible à tracer, car une frontière, c'est-à-dire une ligne de bornes fixes, ne peut être plantée que dans une terre sédentaire ; sur une terre nomade, l'homme est aussi impuissant à ficher des bornes que sur la mer. Aussi l'article IV du traité de 1845 n'énonçait qu'une vérité de bon sens et d'expérience :

Dans le désert, il n'y a pas de limite territoriale à établir entre les deux pays, puisque la terre ne se laboure pas et qu'elle sert seulement de pacage aux Arabes des deux Empires. qui y viennent camper pour y trouver les pâturages et les eaux nécessaires.

Entre le Maroc et l'Algérie, les terres labourables, donc bornables (car on peut toujours dire : ici finit le sillon algérien, là commence le sillon marocain), s'étendent depuis le rivage de la Méditerranée jusqu'au col des Haut-Plateaux, cent trente kilomètres à vol d'oiseau : de l'embouchure de l'Oued-Kiss au Teniet-es-Sassi (col de Sassi). les bornes furent plantées et se dressent encore. Au sud du Teniet-es-Sassi, dans la mer de sables ou d'alfa, on fit seulement le catalogue des êtres, et le traité de 1845 énonça quelles étaient les tribus du Maroc et quelles étaient les tribus de l'Algérie, quels étaient les campements et villages, les *ksour*, marocains et quels étaient les *ksour* algériens jusqu'à Figuig, dernier *ksar* marocain, et Aïn-Sefra, dernier *ksar* algérien. Au sud, c'était

le désert absolu : « Quant au pays qui est au sud, comme il n'y a pas d'eau, qu'il est inhabitable et que c'est le désert proprement dit, la délimitation en serait superflue. »

De 1845 à 1901, cette présence de la vie nomade entre le Maroc et l'Algérie entraîna ses conséquences inévitables, chocs de tribus autour des puits ou dans les bons pâturages, brigandages isolés et razzias en groupes, insécurité constante et guerres passagères. De 1845 à 1870, les troupes algériennes usèrent du droit de suite, que nous reconnaissent les traités, et imposèrent la paix française à ces confins. De 1870 à 1901, le Maroc et l'Algérie prirent l'habitude d'enregistrer et d'évaluer les méfaits réciproques de leurs tribus et, par des soldes pécuniaires, de régler l'excédent de dommages à la partie la plus lésée. C'était le règlement le plus commode, mais aussi le plus fertile en querelles, car les débats étaient interminables pour savoir exactement laquelle des deux parties était lésée. d'où venaient les agresseurs, où l'attentat s'était commis, l'absence de frontières permettant toutes les revendications et toutes les excuses.

Depuis longtemps, le Maghzen, pour supprimer cette zone de conflits, proposait l'établissement d'une frontière ; en 1901, il en fait une condition de l'entente; le protocole de Paris est rédigé pour satisfaire à ce désir :

Le Makhzen pourra établir des postes de garde et de douane en maçonnerie ou sous une autre forme, à l'extrémité des territoires des tribus qui font partie de son Empire, depuis le lieu connu sous le nom de Teniet-es-Sassi, jusqu'au territoire de Figuig.

Imaginez qu'en un différend entre la Norvège et la Grande-Bretagne au sujet de la mer du Nord, dont vivent les pêcheurs des deux pays, on décide d'établir une frontière fixe à l'extrémité des vagues que fréquentent les harengs de chacun d'eux...

La frontière dans la terre nomade ainsi réglée, on déclare que dans le Sahara, Français et Marocains garderont leur situation actuelle : Figuig et le pays environnant aux Marocains, puisqu'ils en sont nominalement les maîtres; Igli et les oasis de la Zousfana aux Français, puisque, sur la route du Touat, ils les ont occupées. Mais, sans l'aide des Français, le Maghzen est incapable d'imposer à Figuig son au-

torité effective, et sans l'attribution à l'Algérie des tribus qui paissent au long de la Zousfana — Doui-Menia et Ouled-Djerir, — la route française ne sera qu'un terrain d'embûches et de perpétuels combats : moyennant notre appui à Figuig, le Maghzen nous donnera ses bons offices pour la soumission des Doui-Menia et des Ouled-Djerir.

Les intentions de ce protocole, respectueux de l'intégrité marocaine et soucieux de l'intimité franco-chérifienne, étaient hautement louables; M. Delcassé écrivait, le 27 juillet 1901, à M. Saint-René Taillandier :

Je veux espérer que le protocole du 20 juillet sera accueilli à Marrakech comme portant la marque évidente des dispositions franchement amicales dont nous sommes animés envers l'Empire chérifien. Je n'ai pas manqué de marquer nettement à Ben Sliman à quelles conditions cette amitié pouvait s'affermir encore. Je lui ai fait comprendre quelle est notre force — militaire, industrielle, financière — et comment elle est décuplée par la situation géographique qui fait du Maroc une enclave de nos possessions africaines. Dans cette situation unique, d'où découlent pour nous des intérêts et des droits hors de pair, nous ne pouvions être pour le Makhzen — et à son choix — que le plus rassurant des amis ou l'ennemi le plus redoutable.

Vous devrez faire sentir au Sultan qu'il dépendra de lui de garder en nous les amis les plus sûrs, les plus soucieux de l'intégrité de son pouvoir, les plus capables de la préserver, au besoin, de certains dangers. Notre loyauté, comme d'ailleurs notre intérêt, lui sont garants que nous n'y porterons pas atteinte.

Il faut maintenant appliquer cette politique. Une commission franco-marocaine est envoyée sur les lieux. Le commissaire du Maghzen, Si Mohammed-el-Guebbas, arrive à Alger au début de 1902. On arrête le programme des travaux et voyages que devra faire la commission. Elle ira d'abord à Figuig prêcher la paix et excommunier Bou-Amama, puis dans le désert, chez les Ouled-Djerir et les Doui-Menia, notifier la souveraineté française, puis dans la terre nomade chercher l'emplacement des postes-frontière, enfin dans la terre labourable, à Oudjda et Lalla-Marnia, régler toutes contestations. Ce n'est pas sans hésitations que Guebbas accepte cette aventureuse tournée : pour la visite à Figuig, il est plein d'appréhensions, et pour le voyage chez les Doui-Menia, cet

homme prudent, ce *fequih* (homme de science) pacifique, stipule qu'on ira par un chemin, mais que l'on reviendra par un autre. Sages hésitations, que les commissaires français ont le tort, à ses yeux, de ne pas assez partager !

Le voyage est entrepris. Après quinze jours de négociations, les commissaires sont admis à Figuig; ils parviennent à y installer l'autorité maghzénienne; ils font même lire dans les mosquées la lettre d'excommunication contre Bou-Amama; mais une odeur de poudre leur fait écourter leur séjour. Lentement, ils vont ensuite chez les Doui-Menia, d'où ils reviennent avec une hâte que le *Livre jaune* ne nous décrit pas; pourtant, il nous donne une lettre de Ben Sliman (à M. Saint-René Taillandier), qui en dit long si l'on sait en comprendre les phrases naïves et fleuries (5 avril 1902) :

Nous restons fidèles au pacte de votre amitié, pleins de confiance en la noblesse de vos intentions, dans l'appui mutuel pour la consolidation et le raffermissement des liens de la pure amitié existant entre les deux augustes Gouvernements, et activement dévoués à tout ce qui peut rendre inaltérable cette amitié.

De la part de Sa Majesté, nous vous prions de nous prêter votre excellente aide auprès de l'ami commun, le sage et très vénéré, le sûr et ferme soutien, M. Révoil, Gouverneur général de l'Algérie, afin de diriger le fequih Si Mohammed-Guebbas, chef de la délégation marocaine, de façon à lui aplanir les difficultés et les tracas.

Bien que le fequih Si Mohammed-Guebbas ne fasse que l'éloge de tous, il n'est pas néanmoins inutile de solliciter de nouveau un complément d'appui de votre part; car les visées des hommes politiques peuvent s'inspirer de considérations autres que celles des autorités militaires, et si vous observez le caractère des tribus du Maroc limitrophes, vous vous apercevrez qu'il faut absolument procéder par gradation, progressivement, dans l'art de les traiter, en usant de douceur et de bienveillance de votre côté, afin que l'œuvre qui incombe aux deux délégations s'accomplisse dans les meilleures conditions et que le chef de la Commission marocaine puisse se remettre en route pour vaquer, en une autre région, aux autres graves devoirs qui sont le complément de son œuvre.

Nous vous prions, homme serviable, d'aviser télégraphiquement, sur-le-champ, Si Mohammed-Guebbas de ce qui précède, ne fût-ce que sommairement, afin de le tranquilliser.

Ce *Livre jaune* est plein de choses pareillement délicieuses, qu'il faudrait avoir le temps de goûter ; je ne puis que les

signaler au passage... Guebbas, malgré tout, n'est pas « tranquillisé » : ce premier contact avec les tribus limitrophes lui suffit; revenu d'une traite à Alger, il ne se soucie pas de « se remettre en route pour vaquer aux graves devoirs qui sont le complément de son œuvre », et volontiers il rentrerait à Fez pour défendre sa cause, sa situation, — qui sait même? — sa famille, sa tête peut-être, contre les calomnies du Maghzen qui va le rendre responsable de cet échec près des tribus du Sahara : le Maître est prompt aux disgrâces... Le protocole de juillet 1901 risque de n'avoir aucune suite...



Dans l'entourage de M. Révoil, gouverneur général de l'Algérie, il se forme alors (mars-avril 1902) une juste opinion de ce que peuvent et doivent être les rapports de la France avec le Chérif. Une politique est combinée, qui, durant un an, d'avril 1902 à avril 1903, l'emportera et dont Alger a tout le mérite. Car Paris, à cette époque, hésite encore et ne sait à quoi donner ses préférences : partage international ou intégrité de l'empire chérifien.

On ne saurait trop dire que le grand mérite d'Alger fut de combattre la politique de partage et de ramener Paris au désir de l'intégrité. Non seulement le découpage du Maroc sur la table d'un congrès serait dans le présent un danger et une perte pour notre Algérie : ce serait encore un crime contre l'avenir des peuples marocains. Je crois que les Berbères du Maroc auront quelque jour leur rôle dans la vie de la Méditerranée. L'Europe doit leur ouvrir les voies de la civilisation, leur assurer dès maintenant la paix et la sécurité nécessaires, les mettre au contact de la science moderne et du commerce mondial, tout en respectant leurs préjugés religieux ou traditionnels, leurs liens sociaux et nationaux. Telle est la tâche essentielle : si une autre puissance que la France est mieux en état de remplir ce programme, c'est à cette puissance que l'Europe doit confier son mandat; si la France seule peut le remplir, il est criminel de sacrifier l'intégrité, l'avenir du Maroc aux petites combinaisons des égoïsmes actuels.

Dès avril 1902, Alger a la vision très nette de cette politique, dont le seul exposé provoque une telle satisfaction du Maghzen et de Guebbas, son envoyé, qu'un « accord » est aussitôt projeté et signé (20 avril 1902). En voici le préambule :

En vue d'obtenir les résultats visés par le Protocole de juillet 1901, et pour arriver à établir solidement la paix, la sécurité et un mouvement commercial, destiné à rendre plus riches et plus peuplées les régions limitrophes algériennes et marocaines, le général Cauchemez, chef de la mission française, et le fequih Si Mohammed El Guebbas, chef de la mission marocaine, après avoir examiné la situation sur les lieux mêmes, se sont mis d'accord sur les dispositions ci-après.

Ces dispositions complètent les traités d'amitié, de bon voisinage et d'accord réciproque, conclus en 1844 et 1845 entre les deux Gouvernements, et sont destinées à affermir définitivement leur entente et le double et mutuel appui qu'ils se prêtent, dans les conditions spéciales qui correspondent à leur situation respective, pour assurer la prospérité et le développement des deux pays.

Paix, sécurité, mouvement commercial, enrichissement et peuplement de la région limitrophe, entente, double et mutuel appui des gouvernements, prospérité et développement des deux pays : les termes de ce préambule méritent l'attention et l'éloge. Voici une politique vraiment humaine et rationnellement habile. Entre le Maroc et l'Algérie, il s'agit, non plus de planter les bornes d'une frontière militaire par-dessus laquelle on échangera des coups de fusil et que l'on violera quelque jour suivant les caprices de la force, mais d'organiser la paix et la sécurité permanentes par une alliance de bons vouloirs et de commerce, une alliance de « double et mutuel appui », — non pas un protectorat sous la pression d'un seul. Et les divers articles de l'accord remplissent tout ce programme. Pour la sécurité d'abord, on partage la besogne :

Article premier. — Le Gouvernement chérifien consolidera, par tous les moyens possibles, dans l'étendue de son territoire, depuis l'embouchure de l'Oued Kiss jusqu'à Figuig, son autorité makhzénienne, telle qu'elle est établie sur les tribus marocaines depuis le traité de 1845. Le Gouvernement français, en raison de son voisinage, lui prêtera son appui en cas de besoin. Le Gouverne-

ment français établira son autorité et la paix dans les régions du Sahara, et le Gouvernement marocain, son voisin, l'y aidera de tout son pouvoir.

Donc sur la terre labourable et sur la terre nomade, entre la Méditerranée et Figuig, tout le long des frontières occidentales de l'Algérie, non seulement nous proclamons l'intégrité du Maroc, mais encore nous promettons notre aide pour installer l'autorité du Maghzen. Les lecteurs savent quelles conditions politiques et sociales font du Maroc deux pays : le *Bled-el-Maghzen*, le *Pays du Maghzen*, où les ordres de Fez sont obéis, et le *Bled-es-Siba*, le *Pays de Révolte*, où les tribus vivent à leur guise sous la suzeraineté nominale du Chérif. De la Méditerranée à Figuig, terre labourable et terre arable ont toujours été « pays de révolte » : nous promettons d'aider le Chérif à en faire un « pays de maghzen », et l'accord de 1902 stipule les moyens.

Entre le Maroc et l'Algérie, sera établie une triple ligne de marchés marocains, mixtes, français. A chaque marché, un poste percevra les droits « pour augmenter les ressources et les moyens d'action des deux pays ». La liberté de commerce existant en ces parages depuis 1865, il n'est pas question de douanes à l'importation ; mais le Maghzen « maintient sa faculté d'établir des droits de sortie et des droits de transit », et le gouvernement français « déclare son intention d'appliquer ou de maintenir les droits de statistique et de taxe sanitaire ». En réalité, du côté français, le rendement de ces droits sera presque nul ; ce n'est pas là-dessus que nous comptons pour équilibrer notre budget algérien. Le Maghzen au contraire, escompte le rendement de ces péages pour l'entretien des forces locales, qui surveilleront les marchés, et même pour l'entretien du gouvernement central. Très sagement, l'accord s'efforce de porter au maximum ces bénéfices du Maghzen, et la France se charge même de les garantir dans la terre nomade.

Car au nord, dans le Tell, dans la terre labourable, entre la Méditerranée et le Teniet-es-Sassi, il sera facile au Maghzen de lever les droits, puisque les marchés se tiendront dans les villages ; au sud de même, au bord du Sahara, entre Aïn-Sefra et Kenadsa, au long de notre ligne ferrée ou de notre

piste d'étapes, le Maghzen pourra, si nous le voulons bien, contrôler sans peine tout le trafic. Mais en terre nomade, comment surveiller les échanges sporadiques et multiples entre les tribus vagabondes? Ici encore, la France veut prouver son bon vouloir :

Art. V. et VI. — Les chefs des deux missions ont examiné avec soin la question du régime douanier à établir entre le Teniet-es-Sassi et Figuig. Il leur a paru impossible d'installer des douanes sur la ligne susindiquée. Ils sont tombés d'accord pour faire estimer la quantité de marchandises qui pénètre annuellement sur le territoire marocain entre ces deux points, et la somme qui revient de ce chef au Gouvernement chérifien. Cette somme sera versée, à la fin de chaque année, à l'agent désigné par le Maghzen pour la recevoir. Le Gouvernement français se charge d'asseoir les perceptions qui lui paraîtront les plus propres à se récupérer. Par cette clause, il entend témoigner l'amitié sincère et pure qui existe entre les deux pays et leur intention de s'aider mutuellement de leur autorité dans ces régions.

C'est en réalité un cadeau annuel que nous ferons au Chérif et qui pourra varier suivant les besoins du trésor chérifien : jamais nous ne récupérerons ce cadeau; les frais dépasseraient du centuple les redevances. C'est donc, non plus seulement une aide mutuelle que nous promettons, mais un concours pécuniaire, un revenu annuel que nous assurons, et là se montre toute la sagesse des négociateurs : point d'argent, point de solde, point d'autorité maghzénienne; pour installer le Maghzen dans ce « pays de révolte », ils ont cherché d'abord et découvert une source de revenus. L'accord est actuellement limité aux confins algéro-marocains de l'ouest; mais rien n'empêcherait qu'on le transportât quelque jour aux confins du sud, entre notre Sahara, notre Mauritanie et le Maroc; rien n'empêcherait non plus que, de proche en proche, on l'étendît, on l'approfondît en quelque façon vers l'intérieur du Maroc et que, dans tout le Pays de Révolte, puis dans tout l'Empire chérifien, ce régime de police et de finance communes, par un « double et mutuel appui » des deux gouvernements, arrivât à unifier le Maroc sous l'autorité effective du Maghzen, dans l'amitié active de la France.

Cet accord du 20 avril 1902, complété par une annexe du

7 mai, ne fut ratifié par les deux gouvernements qu'en décembre. Mais, dès le mois de juillet, le Maghzen en réclamait le bénéfice pour envoyer sa garnison à Figuig et pour instruire ses troupes de la frontière. Le 21 juillet, M. Saint-René Taillandier écrit à Ben Sliman :

Il m'est agréable de vous annoncer que le Gouvernement de la République, désireux de faciliter pour sa part l'application du régime convenu pour les confins des deux pays, consent, sur votre demande, à ce que le détachement de troupes marocaines, réuni à Larache et destiné à tenir garnison à Figuig, s'embarque sur un paquebot français pour Oran. De là, ce détachement sera conduit en chemin de fer à sa destination, par les soins des autorités françaises d'Algérie.

Il nous a été exposé que le Makhzen chérifien a besoin actuellement de quelques instructeurs pour instruire les troupes qu'il se propose d'établir à Figuig, Oudjda, Adjeroud, ou sur d'autres points de la région frontière, qu'il ne possède pas à présent, parmi ses sujets. de personnes aptes à remplir ces fonctions, et qu'il ne saurait convenir d'employer dans ces régions des instructeurs étrangers autres que des Français. Le Gouvernement de la République, en vue d'aider le Gouvernement chérifien, accède au désir que ce Gouvernement lui a exprimé. Il met à sa disposition les instructeurs dont le Makhzen a besoin. Ces instructeurs seront choisis parmi ceux qui possèdent la connaissance de la langue arabe.

C'était là un premier développement des accords d'avril et mai 1902 : après l'aide financière de nos taxes, nous donnions au Maghzen l'aide militaire de nos chemins de fer et de nos officiers, et l'on voit bien que, comprise de la sorte, — troupes marocaines, instructeurs français, ministre chérifien, — la police du Maghzen pourrait dans tout l'Empire donner d'excellents résultats, sans le moindre risque pour l'indépendance du Chérif, la liberté du commerce mondial ni les droits des puissances. Ben Sliman répondait le 30 juillet à M. Saint-René Taillandier : « Ami très cher, très honoré, très sage, j'ai donné connaissance du contenu de votre lettre à notre Maître. Il m'a ordonné (Dieu l'assiste !) de vous répondre pour reconnaître la sollicitude que lui a montrée le Grand Gouvernement ami. »

Or, l'appui de la France devient indispensable au Chérif. Les enfantines lubies d'Abd-el-Aziz ont gaspillé le trésor pa-

ternel : ses complaisances européennes ont réveillé le fanatisme populaire ; une insurrection éclate dans la région de Taza, autour d'un aventurier, Bou-Hamara, *l'Homme à l'Anesse*, qui se dit Mouley Mohammed, frère aîné d'Abd-el-Aziz. Taza est occupée par lui. Un frère du Sultan, Moulay-el-Kebir, est mis en déroute (5 décembre 1902). A Fez même, les notables et le peuple s'agitent. Une nouvelle et grande défaite des troupes chérifiennes termine l'année 1902. Et pas d'argent dans le trésor. Le 11 janvier 1903, on dit que Bou-Hamara n'est plus qu'à cinq heures de Fez. Le 24 octobre 1902, M. Saint-René Taillandier écrivait à M. Delcassé :

Le représentant de la Société française des Établissements Gautsch vient de conclure, à Fez, un emprunt de 7 millions et demi de francs. L'intérêt sera de 6 p. 100. Les besoins du Makhzen devaient être très pressants, car le ministre des finances a montré une grande hâte à négocier et à conclure,

Le 5 janvier 1903, M. Delcassé écrit à M. Saint-René Taillandier :

Les établissements français avec lesquels M. Gautsch était entré en rapports pour le placement de l'emprunt marocain ont été très alarmés par la nouvelle de la situation critique du Sultan qu'ils croyaient désespérée. Ils hésitaient à poursuivre l'affaire. J'ai pu les décider à persévérer dans l'exécution du contrat. Vous aurez à faire valoir auprès d'Abd-el-Aziz l'amitié sincère et agissante de la France qui s'est affirmée dans une heure difficile.

Si notre politique était de mettre à profit les embarras du Maghzen pour imposer notre protectorat, nous aurions alors beau jeu ; mais, tout au contraire, nous continuons la politique d'alliance et d'amitié « sincère et agissante ». Ce n'est pas que nous ayons à nous louer beaucoup des résultats immédiats. Dans la Zousfana, les tribus du sud-ouest, excitées par notre vieil ennemi, Bou-Amama, et par le prétendant, Bou-Hamara, peut-être aussi par certaines gens du Maghzen, ennemis de notre influence ou trop amis de l'influence anglaise, harassent nos convois et pillent nos tribus. Les troupes maghzéniennes, destinées à Figuig, ne sont pas encore arrivées ; nos instructeurs, destinés aux troupes de la frontière, ne sont pas réclamés. Pourtant, Guebbas, qui est toujours com-

missaire marocain auprès du gouverneur général de l'Algérie, fait de son mieux pour servir son Maître et nous contenter; il est bien persuadé que désormais le Chérif peut compter sur notre dévouement et que ni l'intégrité du Maroc ni la souveraineté du Maghzen n'a rien à craindre de nos projets. Mais il désire une dernière garantie, et il ne la voudrait pas seulement de notre « maghzen », des gens d'Alger ou de Paris (il sait que le maghzen chez nous est éphémère) ; il la voudrait du « sultan » de France en personne. Le « sultan » Loubet doit venir en Algérie au mois d'avril 1903 : Guebbas soumet à son gouvernement un projet d'entente définitive. M. Saint-René Taillandier télégraphie le 7 mars 1903 :

Le Sultan, informé par mes soins du prochain voyage de M. le Président de la République en Algérie, a décidé de faire saluer M. Loubet, à son arrivée à Alger, par un envoyé spécial. Il a désigné pour cette mission Si Bennasar Ghannam, qui, avec Sidi Mohammed Guebbas, a fait partie de l'ambassade de Ben Sliman en 1901.

Nous acceptons l'ambassade ; notre croiseur *Du Chayla* ira la prendre le 10 avril à Larache et la transportera à Alger. Guebbas haranguera au nom du Chérif : que doit dire Guebbas? Sûrement, il en avait informé notre gouvernement... Le *Livre jaune* est là-dessus d'une discrétion regrettable, car le discours de Guebbas n'était pas moins honorable pour notre diplomatie que pour le Chérif; il proclamait également les droits du Maghzen et ceux de la France, les intérêts présents et futurs du Maroc, et ceux des puissances et de l'humanité : seules, nos mœurs parlementaires auraient encouru le blâme de l'opinion française, si le *Livre jaune* nous eût mis au courant de toute cette affaire. En gros, voici comment elle peut être reconstituée.

De la bouche du Président de la République, le Chérif voulait recevoir une garantie formelle d'intégrité territoriale et souveraine : intégrité du Maroc, intégrité du Maghzen, telles étaient les promesses que Guebbas attendait de M. Loubet, donc, ni invasion, ni annexion, ni tunisification, mais le régime du « double et mutuel appui », par une extension progressive et lente des accords de 1902 à tout l'empire chérifien. Dans la réponse de Guebbas, le Chérif devait promettre à la

France que, satisfait de l'amitié française et n'ayant besoin d'aucune autre garantie, puisqu'il n'avait aucun autre voisin, il ne recourrait plus à d'autres puissances pour la proclamation et le maintien de l'intégrité marocaine... Si cet échange de promesses avait eu lieu, combien le travail de la Conférence serait plus facile aujourd'hui!...

En avril 1903, l'Angleterre connut ce projet et, malgré la cordialité rétablie entre Paris et Londres (Édouard VII vient à Paris en mai 1903), elle voulut garder une dernière prise sur le Maghzen, tant que les accords franco-anglais n'auraient pas encore abouti (ils ne seront signés qu'un an plus tard, en avril 1904); M. Saint-René Taillandier télégraphie le 2 avril 1903 :

Mon Collègue britannique vient de me confirmer que les banques anglaises Cassel et Stern ont consenti au Sultan une avance de même somme que l'emprunt conclu par la Société des établissements Gautsch et aux mêmes conditions.

Mais, si les Anglais peuvent fournir quelque argent, nous avons bien d'autres services à rendre.

Après une victoire du ministre chérifien El Menebhi, Bou-Hamara, renonçant à marcher sur Fez, s'est dirigé vers la frontière algérienne, vers Oudjda et le Rif. La garnison d'Oudjda et les *ksour* voisins sont coupés de Fez et de Tanger : le Maghzen, qui ne peut désormais leur porter secours qu'en faisant le détour par mer et en nous demandant le passage sur notre territoire, a la plus grande hâte de réaliser le projet de Guebbas... Mais une intrigue parlementaire intervient. Au début d'avril 1903, M. Révoil est forcé de donner sa démission : on nomme un gouverneur intérimaire pour recevoir à Alger le Président de la République. Quand arrive M. Loubet, M. Révoil et son entourage, en qui Guebbas et le Chérif personnifiaient l'amitié française, ont disparu : Guebbas rentre ses demandes et ses promesses. M. Delcassé télégraphie d'Alger à M. Saint-René Taillandier le 16 avril 1905 :

Du discours adressé par Si Mohammed Guebbas à M. Loubet, je crois utile de vous communiquer le passage suivant :

« J'ai le ferme espoir, a dit Si Mohammed Guebbas, que grâce

au haut intérêt que vous lui témoignez et à la sollicitude des représentants autorisés de votre Gouvernement, l'entreprise que je suis venu accomplir dans votre grande colonie ne tardera pas à produire les conséquences favorables que nous en attendons. Augmenter la prospérité des deux pays voisins, développer et améliorer leurs relations, étendre leur commerce par une pénétration réciproque et établir définitivement la paix et la sécurité dans la région frontière, tel est le but que nous poursuivons et qui ne paraît pas impossible à atteindre entre deux contrées unies naturellement par leur position géographique et qui semblent faites pour s'entr'aider et s'accorder.

» En se réalisant, ces conditions fortifieront les liens de l'amitié qui existe déjà entre nos deux Gouvernements et qui, je n'en doute pas, se raffermira de plus en plus, par l'action bienfaisante de Votre Haute Excellence et celle du Sultan, mon maître et bienfaiteur, Moulay Abd-el-Aziz. »

De ces compliments de Guebbas, auquel M. Loubet a répondu par quelques paroles de courtoisie, il faut retenir un mot qui peut servir à désigner toute une politique. De mars 1902 à avril 1903, nous avions suivi à l'égard du Maroc une méthode qui pourrait se nommer la politique d'assurances réciproques : assurer le Chérif de notre amitié et de notre appui, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de son empire, en lui donnant la garantie de nos serments et de notre concours, et en réservant tous les droits des puissances, voisines ou non, tel était notre but ; recevoir du Chérif l'assurance de son amitié et de sa collaboration aux intérêts communs, le renoncement à toute autre protection et toute autre garantie que les nôtres, tel était notre désir. A partir d'avril 1903, tout va changer. Suivant le mot de Guebbas, on va maintenant « réaliser » ce que chacun des contractants espère des accords, et l'on va pousser cette politique de réalisations sans prendre garde que l'on n'a pas achevé la politique d'assurances : les deux amis, France et Maghzen, ne sont pas encore liés l'un à l'autre par des paroles définitives et publiques, par des engagements pris à la face de l'Europe, au su et au vu des puissances ; un tiers, quand il voudra, pourra venir se mêler à notre tête-à-tête ; après deux ans de réalisations (avril 1903-avril 1905), c'est Guillaume II qui viendra se proclamer l'ami, le défenseur, le seul allié fidèle du Maroc.



D'avril 1903 à avril 1905, tout le monde réalise : Alger, Paris, Tanger et Fez. Sous la haute direction de Paris, la politique d'assurances était menée par Alger surtout, et les autres conformaient leur marche aux plans et désirs de la commission franco-marocaine qui siège en Algérie. Dans la politique de réalisations, gouverneur général, diplomates, militaires, maghzen marocain et maghzen français, tout le monde veut sa part de profit et chacun tire à soi.

Alger, d'abord, réalise à sa façon la sécurité de la frontière saharienne. M. Jonnart, le nouveau gouverneur général, fait bombarder les *ksour* de Figuig (8 juin 1903). Cette expédition nous vaut un succès de parade, mais ruine à Figuig l'autorité du Maghzen, que nous avions promis et entrepris d'établir. Le général O'Connor commente la canonnade devant les notables des *ksour* : « Des gens malintentionnés vous ont dit que la France vous punissait parce que beaucoup d'entre vous s'étaient déclarés pour le prétendant, contre le sultan Abd-el-Aziz. C'est faux : ils vous ont trompés. Jamais la France ne fait acte de parti, en intervenant chez ses voisins; de même les *djemmaa* (assemblées) de vos *ksour* conservent toutes leurs libertés. »

Donc, la France ne soutiendrait plus le Chérif : elle serait toute prête à reconnaître le prétendant ; et la France ne soutiendrait plus le Maghzen : on rendrait leur autonomie aux assemblées des *ksour*. Outre qu'elle viole le protocole de 1901 et les accords de 1902, cette politique nouvelle coûte beaucoup de vies humaines, car, au bombardement de Figuig, les tribus du sud-ouest répondent par une série d'attaques sur nos convois, de coups de main sur nos postes et nos tribus. Après les combats en règle de Taghit (17-20 août 1903) et d'El Moungar (2 septembre 1903), on substitue enfin au général O'Connor le colonel Lyautey, que la pacification du sud de Madagascar a rendu célèbre. Par les moyens, employés déjà à Madagascar, d'énergie dans le fond et de douceur dans la forme, le nouveau chef rétablira la paix : sans obus, il

pourra ces jours derniers (janvier 1906) ramener le gouverneur général jusque dans les oasis de notre *far-west* sud-oranais et lui présenter la soumission de nos plus redoutables ennemis, les gens d'Aïn-Chair.

Mais si la besogne militaire en ce point est, à partir de septembre 1903, mieux conduite, la besogne politique, la poursuite de l'entente franco-marocaine, semble négligée. Nous organisons des marchés français, mais non pas des marchés vraiment mixtes. Les affaires reprennent dans le Sud-oranais, surtout au long de notre ligne ferrée, et c'est par millions de francs que se chiffre le commerce de Beni-Ounif. Mais nous oublions d'assurer au Maghzen sa part de droits, et le cadeau annuel que nous lui avons promis, nous ne l'avons jamais offert durant les trois années 1903, 1904 et 1905. Pourtant, dès le mois de juin 1903, M. Jonnart est rappelé par le gouvernement de Paris à une application plus « civile » des accords. Il se rend compte de l'erreur qu'il a commise. Il se dégage un peu du complot que l'on avait ourdi pour lui forcer la main par « un incident libérateur » (c'est le mot dont se servent alors les journaux d'Oran) et amener la rupture de l'amitié et même de la paix, l'entrée en campagne de nos colonnes vers Oudjda et Fez. Néanmoins, M. Jonnart n'applique pas les accords franco-marocains avec les dispositions d'esprit qui les avaient fait conclure. Une phrase de sa correspondance dans le *Livre jaune* est là-dessus très significative. Il communique à M. Delcassé le 6 mai 1904 les instructions qu'il a données au général commandant la division d'Oran :

D'une façon générale, il convient de ne pas perdre de vue que, à moins d'instructions formelles du gouvernement, nous n'avons à nous préoccuper dans l'affaire de la frontière que d'assurer notre propre sécurité.

Que devient le « double et mutuel appui » ? Les accords de 1902 pourraient être résumés en une formule : sur la frontière franco-marocaine, concours nominal du Maghzen et concours effectif de l'Algérie pour l'établissement officiel, public, de l'autorité maghzénienne avec la suppléance officieuse de l'influence française, le tout au service et au bénéfice du Chérif. De 1902 à 1903, nous voulions prouver au Maghzen

et au Chérif qu'ils avaient tout à gagner en notre compagnie; sur le champ d'expériences que nous offrait cette frontière en révolte, nous voulions mettre un profit immédiat, tangible, sonnant, à chaque pas du Maghzen vers notre amitié. De 1903 à 1905, Alger a mis une humiliation, une menace ou un danger en chacune de ses rencontres avec les représentants du Chérif.

Rencontre à Figuig où nous avons amené un *amel* (préfet) et une garnison du Maghzen, — ce qui veut dire (tout le monde le sait d'avance) un préfet impuissant et une garnison non payée. Pour maintenir ces gens du Chérif, il aurait fallu combiner (dans le secret qui convient à ces sortes d'opérations) les moyens propres à solder, fût-ce de notre poche, la garnison et à soutenir, fût-ce de nos troupes habillées à la marocaine, le préfet. Mais, de 1903 à 1905, la correspondance d'Alger n'est pleine que de récriminations contre l'intolérable état de Figuig et contre la « guerre sainte » organisée dans le sud-ouest. Voici un exemple entre dix. M. Jonnart écrit, le 1er octobre 1903 :

> La petite armée qui a assiégé Taghit comprenait 3 000 Beraber et autres habitants du Tafilelt. Or, cette oasis est le pays d'origine de la famille chérifienne; elle a actuellement pour gouverneur Moulay Rechid, oncle du Sultan, et le chef même de l'expédition, Mostefa el Hanafi, appartient à la famille impériale, Les tribus du Tafilelt sont restées attachées par des liens assez étroits à la dynastie, sans pourtant payer tribut. Il est tout à fait invraisemblable que le Gouvernement marocain ait ignoré ce qui se tramait contre nous.
>
> Il ne m'appartient pas d'examiner si le fait qu'une véritable guerre sainte est organisée contre nous, au su du Sultan, doit influer sur notre attitude à son égard, mais j'avais le devoir de vous signaler qu'à mon sens la responsabilité du Gouvernement marocain est directement engagée dans les récents incidents.

M. Delcassé pense, avec raison, que « l'anarchie où se débat depuis quelques mois l'empire chérifien ne nous permet pas de faire retomber sur le Chérif toute la responsabilité des actes dont nous avons à souffrir, ces actes ayant été commis par des indigènes qui, pour la plupart, échappent en fait à l'autorité impériale [1] ». Pour quiconque sait l'état du Maroc

1. *Livre jaune*, p. 113.

(le prétendant est alors aux portes de Fez), c'est là vraiment la vérité. M. Jonnart pense au contraire que « le Maroc est responsable : le Maghzen devrait empêcher ou réprimer la contrebande des armes et munitions de guerre ». Et, derrière le gouverneur général, la presse oranaise dénonce la duplicité marocaine. Nous demandons des explications à Fez. Nous contraignons officiellement le Chérif lui-même aux humiliantes excuses que voici : « Le Sultan, dit Ben Sliman, s'est fort ému de cette situation. S'il était en son pouvoir de châtier les tribus coupables, Sa Majesté le ferait, mais vous savez que cela n'est pas possible[1] »...

Deuxième rencontre, dans la terre nomade, où la sécheresse et les razzias du prétendant réduisent les tribus marocaines à la famine. Elles se réfugient avec leurs troupeaux sur notre territoire. Belle occasion pour Alger de nous en faire des amies, en les secourant, en subvenant à leur entretien ! Il pourra nous en coûter quelques milliers de francs ; mais elles comptent parmi elles des parents du Chérif, et l'intérêt politique est d'accord avec l'humanité pour nous conseiller quelques sacrifices immédiats. Lettre de M. Jonnart le 18 octobre 1904 :

L'état d'anarchie qui règne actuellement dans l'amalat d'Oudjda a amené le représentant du Sultan dans cette ville à solliciter pour les Mehaia et les Angad l'autorisation d'envoyer leurs troupeaux sur notre territoire. Cette demande ne pouvait, en tout état de cause, être accueillie en raison de l'insuffisance des pâturages sur nos confins. Mais, étant donnée la panique extrême qui s'est produite dans la région d'Oudjda, de forts groupes ont traversé la frontière. Je n'ai pas cru devoir les faire refouler en territoire marocain, car ils auraient probablement rejoint le Rogui et Bou-Amama et grossi le nombre des pillards qui tiennent constamment nos troupes en éveil. Ces groupes marocains ont été provisoirement autorisés à s'installer...

Mais il s'agit là d'une solution toute provisoire, et il est certain que la présence de ces Marocains sur notre frontière peut devenir une cause de conflits et de sérieux ennuis.

Cette lettre, dans le *Livre jaune*, est incomplète ; M. Delcassé, en la résumant à M. Saint-René Taillandier, ajoute :

M. Jonnart me prie de lui faire connaître s'il doit « faire recon-

1. *Livre jaune*, p. 114.

duire ces réfugiés et leurs troupeaux à la frontière ou rechercher s'il est possible de les installer assez loin de cette frontière. » En ce dernier cas, le Makhzen devrait nous tenir compte des dépenses et indemnités afférentes au séjour des Marocains sur notre territoire.

M. Saint-René Taillandier se hâte de répondre :

Je crois que nous ne pourrions faire reconduire à la frontière les Marocains réfugiés et leurs troupeaux sans aller à l'encontre de nos procédés traditionnels et de nos promesses d'assistance amicale. Le cas actuel a de nombreux précédents. En 1899, les Mehaïa nous demandèrent refuge : le Gouverneur général accueillit leur requête moyennant un droit de pacage.

Réplique de M. Jonnart :

Je reconnais les inconvénients qu'il y aurait à refouler sur territoire marocain les tribus réfugiées. Je vais m'efforcer de les cantonner dans une région où leur présence ne sera pas trop préjudiciable à nos sujets algériens ; mais la rétribution qui peut être exigée de ces Marocains ne couvrira certainement pas le dommage causé par leur installation sur les terrains de parcours, qui dans toutes les régions de l'Algérie sont déjà insuffisants pour nos tribus. Je ne puis donc considérer comme sans importance cette nouvelle et fâcheuse conséquence de l'insécurité, que le Makhzen est impuissant à faire cesser sur notre frontière et j'insiste pour que l'attention du Gouvernement Chérifien soit attirée sur cet état de choses.

C'est toujours la politique du paiement immédiat : « Il serait bon que notre entente avec le Maroc se traduisît par quelques mesures profitables aux deux parties », dit ailleurs le gouverneur général [1]. Tel n'était pas l'esprit des accords de 1902 : notre entente avec le Maroc, pour être un jour utile, devait au contraire se traduire immédiatement — quelle que fût la conduite des gens de Fez, leur foi réellement bonne ou peut-être douteuse, — par des sacrifices, des cadeaux, des avances de notre part, afin d'augmenter chaque jour les dettes du Chérif à notre égard et nos droits à sa reconnaissance, à son alliance exclusive...

Rencontre dans la terre labourable, où les « chapardages » et menus vols continuent, aggravés par la guerre civile entre le prétendant et les troupes du Chérif. Ici encore, quelques

1. *Livre jaune*, p. 108.

sacrifices pécuniaires de notre part pourraient tout arranger. Lettre de M. Jonnart du 17 mai 1904, au lendemain des accords franco-anglais, alors qu'officiellement les intérêts du Maroc deviennent les nôtres :

Le protocole du 20 juillet 1901 stipule qu'à l'avenir nous n'aurons plus à présenter de revendications périodiques au Makhzen, dans le but d'obtenir des indemnités pour ceux de nos administrés qui seraient victimes de méfaits commis par leurs voisins de l'Ouest.

Un certain nombre de réclamations, antérieures à cet accord, ne sont pas encore réglées. Le montant s'élève à 400 317 francs. D'autre part, l'insécurité s'est encore accrue dans ces derniers temps, à la faveur des troubles qui agitent l'Empire chérifien. De nombreux coups de main dirigés contre nos tribus ou contre des Européens n'ont reçu aucune sanction. Les réclamations adressées régulièrement aux autorités marocaines d'Oudjda et de Figuig sont jusqu'à présent demeurées lettre morte. Le total des sommes figurant sur ces deux états se monte à 11 015 francs pour le premier et à 805 341 francs pour le second.

Nouvelle lettre de M. Jonnart le 14 novembre 1904, au lendemain des accords franco-espagnols, qui achèvent de confondre les intérêts du Maroc et les nôtres : il faut « obtenir le règlement des méfaits commis au préjudice de nos sujets par les indigènes marocains... ; il paraît désirable que le règlement n'en soit pas différé plus longtemps » ; les *goum* de notre frontière sont astreints, par l'insécurité et l'anarchie marocaines, à de lourds services de garde ; il faut « signaler à M. Saint-René Taillandier des revendications dont la légitimité me paraît hors de conteste ».

Cette « réalisation » algérienne des accords a, durant l'année 1904, faussé toute notre politique, en créant entre le Maghzen et nous une atmosphère de querelles, de réclamations sans générosité, de mesquines criailleries. Les services rendus deviennent une semence de rancune, si on les entoure de pareils procédés, et très vivement le Chérif, alors même que nous lui sauvions son empire, ressentit les humiliations qu'Alger lui imposait, en lui donnant chaque jour la preuve ou en exigeant à plusieurs reprises l'aveu de son impuissance.

Un autre effet plus grave encore des querelles algériennes

fut la disparition de la commission franco-marocaine qu'avait instituée le protocole de 1901. Durant l'année 1902, cette commission avait siégé, et Guebbas, le commissaire marocain, s'était donné tout entier à la politique d'alliance et d'amitié active : il ne voyait pas d'autre salut pour son maître et pour son pays. La démission de M. Révoil désorienta Guebbas. Le bombardement de Figuig lui valut deux « scènes » du nouveau gouverneur général, d'abord un refus d'audience et quelques mauvaises paroles, puis une visite d'excuses : deux moyens également mauvais pour réussir auprès de ce Maure courtois dans la forme, railleur dans le fond.

A la fin de juin 1903, Guebbas s'en va « temporairement » à Marnia, pour aider aux préparatifs militaires sur Oudjda ; mais il doit songer à ne plus revenir et il a dû prévenir le gouverneur général de ses intentions, car le 9 juillet 1903 M. Delcassé rappelle à M. Jonnart « les considérations de politique générale [qui rendent] actuellement désirable de prolonger la mission de Guebbas en Algérie. » M. Delcassé comprend bien que la présence de Guebbas en Algérie est l'une des conditions essentielles de l'entente franco-marocaine : Guebbas est auprès de nous l'avocat officiel, mais intime, des demandes un peu délicates que peut avoir à nous faire le Chérif, et réciproquement c'est avec Guebbas que nous pourrions officieusement combiner les étapes successives et la marche générale du « double et mutuel appui ».

Guebbas rentre d'Oran à Alger vers septembre 1903. Il vient remercier le gouverneur général « du concours que l'administration algérienne lui avait prêté sur la frontière marocaine. » Le gouverneur général lui rend sa visite, et Guebbas « renouvelle ses protestations de reconnaissance et d'amitié pour notre pays ». Réponse de M. Jonnart :

J'ai donné à entendre à Si Guebbas, sans me départir du ton de cordialité qui a marqué cet entretien, que la situation actuelle du Sud-Oranais ne nous laissait pas toute la liberté d'esprit nécessaire pour entretenir des relations étroites et suivies avec les autorités marocaines de la frontière, les agressions continuelles, qui nous viennent du côté de l'ouest et que les agents du Makhzen sont impuissants à prévenir, n'étant pas pour nous encourager à coopérer avec eux dans cette région.

Nos relations avec Si Guebbas sont excellentes et l'agent du Mahkzen en Algérie m'a exprimé l'intention d'en témoigner de nouveau auprès de son gouvernement; mais, puisqu'il se réfère volontiers aux accords franco-marocains, il est permis de remarquer que jusqu'ici nous avons été les seuls à les appliquer.

« Finies, les affaires », dit mélancoliquement Guebbas après cette visite, où il mesure combien le gouverneur général est loin de comprendre la vraie nature des accords franco-marocains. Guebbas rentre bientôt à Fez (fin de 1903). Là, il devra se défendre contre les accusations de dévouement, de servilité à la cause française. Il assistera, impuissant, aux fautes que les « deux amis », qu'il voulait servir, commettront durant l'année 1904 contre l'alliance. A mesure que nous deviendrons plus impopulaires à la Cour, il devra mieux cacher ses sentiments et ses projets d'autrefois..., jusqu'au jour où le comte de Tattenbach découvrira le merveilleux instrument que nous n'avons pas su employer...

Le départ de Guebbas nous enlevait tout moyen pratique de diriger les « réalisations » que le Maghzen à son tour entendait faire des accords, et qu'il avait commencées dès avril 1903.

En avril 1903, installé dans le pays de Taza, le prétendant veut atteindre la côte rifaine pour se ravitailler sans peine d'armes et de munitions. La ville d'Oudjda est menacée. Le Maghzen nous demande secours. M. Saint-René Taillandier écrit le 26 avril et le 19 mai 1903 :

Le Makhzen, ne doutant pas de notre assentiment, a décidé d'envoyer immédiatement en Algérie une mission spéciale, qui débarquerait à Nemours ou Oran, gagnerait aussitôt Lalla-Marnia, s'y installerait pour étudier la situation, tâcherait de négocier avec les tribus et de les ramener à l'obéissance. Pour faciliter les relations entre les autorités algériennes et ces délégués spéciaux, Mohammed Guebbas serait invité temporairement à se joindre à eux, à Marnia.

Ahmed Errekina, chef de la mission, m'a remis une lettre de Ben Sliman, qui exprime l'espoir que nous voudrons bien « assister ces commissaires d'avis utiles et de conseils fructueux » et que M. le Gouverneur général de l'Algérie ne refusera pas de les aider « en leur fournissant le concours des quelques personnes expérimentées dont ils pourraient avoir besoin, et en se prêtant à recevoir les forces du Makhzen qui se réfugieraient dans quelque poste algérien ».

Après avoir invoqué enfin « les engagements anciens et récents conclus entre les deux Gouvernements, pour la sauvegarde des droits de voisinage », Ben Sliman émet le vœu « que nous étendions encore le cercle de notre concours et de notre bienveillance en considération des événements actuels ».

Nous nous prêtons aussitôt à ce désir. La mission marocaine s'installe sur notre territoire et télégraphie le 18 juin à son gouvernement : « Gens du Sultan sont très gênés. Occupez-vous d'obtenir une intervention des Français », et le représentant du Maghzen à Tanger « sollicite un secours des troupes françaises pour protéger Oudjda ». Nous ne refusons pas ce secours ; M. Delcassé (19 juin 1903) demande seulement une lettre officielle, une requête écrite que nous puissions montrer aux puissances :

Nous ne pouvons répondre à la demande du Gouvernement marocain concernant l'occupation éventuelle d'Oujda, avant d'en être saisis par écrit. Il importe que, si nous devons être amenés à occuper ce point de l'empire chérifien, aucun doute ne puisse s'élever quant aux conditions dans lesquelles nous aurons pris ce parti et que l'on se rende compte que c'est à la demande expresse du Makhzen.

Mais le Maghzen, qui veut le bénéfice local de notre intervention en nous laissant les risques internationaux, fait la sourde oreille et demande autre chose, beaucoup d'autres choses :

Tanger, le 19 juin 1903. Mohammed Torrès me demande qu'un envoi de 500 fusils, 50 000 cartouches, 50 000 douros et 500 costumes destinés à la mission Rekina soit accueilli à Nemours. Votre Excellence jugera sans doute utile de donner au Gouverneur général de l'Algérie des instructions dans ce sens.

Marnia, le 21 juin 1903. Guebbas est venu demander que le Gouverneur général autorise et prescrive envoi immédiat à Marnia des soldats marocains, destinés à Figuig, actuellement à Oran, et en outre des armes déposées dans cette ville : dix-huit caisses de fusils et trente-six caisses de cartouches. Guebbas insiste pour que satisfaction immédiate lui soit accordée, soldats et fusils étant destinés à Oudjda dont la situation est très critique.

Tanger, le 23 juin 1903. Torrès demande que nous permettions aux autorités marocaines de faire passer par le territoire algérien les fauteurs de troubles capturés en territoire marocain.

Torrès demande que nous permettions l'envoi à Nemours ou à Oran d'une nouvelle troupe marocaine qui de là gagnerait Oudjda.

Sauf la demande pour les fauteurs de troubles (en droit international, elle ne semble pas admissible), nous accordons toutes satisfactions au Maghzen :

Alger, le 28 juin 1903. J'ai fait admettre en franchise 500 fusils, 50 000 cartouches, 500 uniformes et 50 000 douros adressés par le Gouvernement marocain à la Mission de Marnia.

Tanger, le 29 juin 1903. J'ai fait savoir à Torrès, sous les réserves indiquées par votre télégramme du 25 de ce mois, que les troupes marocaines destinées à secourir Oudjda seraient admises à passer par notre territoire. Torrès m'a dit que cette troupe, qui compterait environ 800 hommes, arriverait à Tanger nuitamment et qu'elle s'embarquerait sur le paquebot français du 8 juillet.

Nouvelles demandes du Maghzen : il a décidé « qu'il n'y a pas lieu pour le moment de confirmer les demandes faites par Rekina et Torrès en vue d'une intervention de nos troupes à Oudjda » ; mais il voudrait que « nous prêtions un concours direct à la troupe chérifienne chargée d'occuper Oudjda ». Lettre de Ben Sliman à M. Saint-René Taillandier (1er juillet 1903) :

S. M. Chérifienne m'a ordonné (Dieu la fortifie !) de vous écrire pour vous exprimer sa gratitude envers le Gouvernement ami. Elle m'a ordonné également de vous demander encore de faire vos efforts pour obtenir que M. le Gouverneur général de l'Algérie et les autorités de la frontière reçoivent pour instructions précises de soutenir le délégué Si Ahmed Errekina en faisant venir pour lui, moyennant payement, tout ce qu'il demandera, comme armes, cartouches et même canons et munitions. De même s'il avait besoin de quatre ou six artilleurs expérimentés, on voudrait bien les lui fournir. Mais, à cet égard, il serait désirable que ces artilleurs fussent des musulmans instruits dans l'art de l'artillerie et dont le costume ressemblât au genre de costume des soldats marocains : s'il est indispensable que certains d'entre eux soient des Français, je désirerais qu'ils portassent un costume de même genre et qu'ils parlassent l'arabe ; tout cela pour des raisons que vous connaissez.

Nous organisons l'expédition chérifienne sur Oudjda : le capitaine Larras, qui fait partie de notre mission militaire au Maroc, vient à Oran se mettre à la disposition des commis-

saires marocains. Guebbas et Rekina; il télégraphie le 24 juillet :

Guebbas voudrait deux canons pour se mettre en route; il y a urgence. Conformément aux lettres échangées entre Makhzen et Légation, pourrait-on céder, contre remboursement, à Guebbas deux canons de quatre-vingts de montagne, avec deux cents coups environ, et tout le matériel correspondant, caisses, bâts, harnachements, mulets pour servir les pièces, dont je prendrai le commandement. Guebbas demande Algériens pour encadrer artillerie marocaine.

Le 27 juillet, notre ministre de la guerre ordonne aux autorités militaires de l'Algérie de mettre à la disposition de Guebbas, contre remboursement, le matériel et le personnel nécessaires. C'est grâce à nous que le Maghzen occupe Oudjda :

Tanger, le 11 août 1903. Le capitaine Larras me télégraphie que Rekina, avec les troupes du Makhzen, a occupé Oudjda ce matin. Guebbas, le capitaine Larras et la section frontière sont à Marnia où se concentrent les approvisionnements des Marocains et où doivent arriver demain les deux canons fournis par nous.

Le Maghzen installe à Oudjda une section de notre mission militaire; le capitaine Martin vient instruire les troupes chérifiennes. Mais la garnison est trop peu nombreuse, et un nouveau cyclone de tribus rebelles va s'abattre sur cette place sans défense. De nouveau, les habitants et le commissaire marocain réclament l'occupation française (19 septembre 1903) : « Fidèles à notre ligne de conduite, répond M. Delcassé, nous ne pourrions examiner utilement une pareille demande que si elle nous était adressée formellement par le ministre des Affaires étrangères du Sultan ». De nouveau, le Maghzen refuse de collaborer officiellement avec nous : il veut bien profiter de notre appui; mais il ne veut les profits que pour lui, pour nous les risques d'une situation fausse.

Néanmoins nous continuons de subvenir à tous les besoins de la campagne contre Oudjda. Le général André écrit à M. Delcassé le 14 septembre 1903 :

J'ai reçu du Creusot une communication d'après laquelle Si Mohammed el Guebbas, délégué chérifien, désirait obtenir d'urgence et dans les mêmes conditions que la livraison précédente, la cession d'une pièce de 80 de montagne et ses accessoires et munitions, pour

remplacer le matériel pris aux troupes du Gouvernement marocain par les partisans du Prétendant. En raison de l'urgence et me basant sur l'adhésion que vous aviez donnée à la requête du même genre que Si Guebbas avait présentée antérieurement, j'ai donné tous ordres nécessaires pour que la livraison soit faite immédiatement par la Direction de l'artillerie, à Oran, contre remboursement.

Sur un autre point, nous venons de rendre au Maghzen un service signalé. Le ministre de la Guerre, El Menebhi, a conduit une colonne chérifienne vers Taza (juin-septembre 1903). Il a subi quelques échecs, qui se seraient changés en déroute sans la présence et le canon d'un officier algérien, le sous-lieutenant Ben Sedira :

Tanger, le 30 novembre 1903. Le lieutenant Mougin, commandant par intérim de la section-frontière de nos instructeurs à Oudjda, vient d'aller passer quelques jours au camp de la colonne chérifienne de Taza. Voici les renseignements qu'il m'a adressés au sujet du sous-lieutenant Ben Sedira :

« Dès mon arrivée, je suis allé voir les chefs de la colonne, accompagné par le sous-lieutenant Ben Sedira, qui vient de faire avec la mahalla une longue et dure campagne de sept mois. Ahmed el Djai n'a pas tari d'éloges au sujet du sous-lieutenant Ben Sedira et des exploits de son canon : au cours de cette conversation, Si Rekina m'a prié de commander au représentant des établissements Gautsch cinq cents obus pour canon de 75 millimètres à tir rapide Schneider-Canet.

» Si El Madani el Glaoui nous a reçus admirablement ; il n'a cessé d'exprimer sa reconnaissance pour le Gouvernement français, qui aidait moralement et matériellement le Makhzen, qui prenait part aux malheurs et aux joies du Gouvernement marocain : « Nous ne saurons jamais trop de gré à votre Gouvernement, vous êtes nos alliés, nous marchons ensemble, et l'aide de vous tous ici nous le prouve. Ben Sedira nous a sauvés à Taza ; ce qu'il a fait en petit pour la mahalla, le Gouvernement le fera en grand pour le Sultan. »

Si Ahmed el Harrab et Si El Hamidou Cherradi, qu'on nous dit très hostiles aux Européens, reconnaissent cependant qu'on les a beaucoup aidés et que la présence d'un officier français à Taza les a sauvés. Tous les qaïds, rahas ou mias que nous avons rencontrés font l'éloge du sous-lieutenant Ben Sedira, dont l'influence sur la mahalla tout entière est indéniable. Son canon portait l'effroi partout, et les Riata, après avoir mis la tête de cet officier à prix (800 douros), ont proposé de se rallier à la cause du Sultan, si on le leur livrait. « C'est notre sauveur; plus jamais nous ne voulons nous séparer de lui », nous disaient les qaïds.

Non seulement le Maghzen par la suite oubliera que nous l'avons sauvé du prétendant et que, seule, notre collaboration militaire a empêché Fez et Oudjda de tomber aux mains des rebelles. Non seulement, il oubliera que nous n'avons pas voulu occuper Oudjda, alors que, par deux reprises, nous en étions officieusement priés et que, si nous avions voulu courir les risques minimes de cette occupation, nous tiendrions aujourd'hui le chemin de Taza, la Porte du Maghreb. Mais encore le Maghzen nous accusera de soutenir la révolte et il fournira aux espions allemands le moyen de dénoncer notre « mauvaise foi ». Dépêche de M. Rouvier à M. Jonnart :

Paris, le 21 juin 1905. L'Ambassadeur d'Allemagne m'a dit, au cours d'un entretien relatif au Maroc, que, d'après les renseignements fournis par un officier allemand qui revient de la frontière algérienne, on tient pour certain que le Prétendant reçoit d'Algérie des armes, des canons Maxim et des munitions. J'ai répondu à l'Ambassadeur que ces allégations étaient certainement inexactes. Je n'en crois pas moins devoir vous les signaler.

Réponse d'Alger :

Le Prétendant n'a jamais reçu d'Algérie, ni armes, ni munitions, ni canons. Je ne pense pas qu'on ait jamais accusé nos autorités de favoriser ces expéditions, qui ne peuvent guère se faire à leur insu en raison des difficultés de transport, l'accès de nos rivages étant extrêmement difficile dans la région qui avoisine le Maroc, tandis que, tout près, la côte marocaine est très abordable, notamment vers le cap de l'Eau. On ne voit pas l'intérêt qu'aurait un navire à venir toucher un port algérien pour aller ensuite faire la contrebande des armes dans l'Ouest marocain. Il est donc évident qu'elles sont envoyées directement au Prétendant des lieux de production et de préférence par le Rif. En ce qui concerne les fusils, un des moyens les plus simples de s'en procurer, pour les gens du Rogui, est d'acheter ces armes aux soldats du Makhzen. D'autres armes ont été prises par les troupes du Prétendant : le seul canon qui était aux mains des insurgés jusqu'à ces derniers temps avait été pris aux troupes du Makhzen, il y a deux ans. En terminant, je ferai remarquer qu'il est étrange de nous voir soupçonnés d'armer le Prétendant, alors que, par les services incessants que nous avons rendus au Makhzen en laissant passer sur notre territoire les troupes chérifiennes, les expéditions d'armes, de munitions, de vivres, d'argent destinées à ces troupes, nous nous sommes attiré l'hostilité des insurgés.

Pour toutes ces opérations militaires, le Maghzen a trouvé dans M. Saint-René Taillandier le concours le plus dévoué : notre ministre à Tanger a fait aboutir toutes les demandes de secours ; il a dû combattre les hésitations de Paris et, parfois, le mauvais vouloir d'Alger... C'est pour le remercier sans doute que, par la suite, les gens du Maghzen inventeront contre lui les calomnies dont la presse, le Chancelier et le *Livre blanc* se font aujourd'hui les garants en Europe...

Mais en janvier 1904, après les secours militaires de la France, le Maghzen demande les secours financiers. Au mois de juillet 1903, il a trouvé en Espagne un emprunt, qui a été le corollaire de l'emprunt anglais du mois d'avril. En janvier 1904, il est à bout d'expédients :

Tanger, le 1er janvier 1904. La crise financière dont souffre le Maroc prend chaque jour un caractère plus aigu. Elle préoccupe vivement le commerce, et le Makhzen lui-même paraît s'en émouvoir; il recherche les moyens de suppléer aux emprunts, devenus chaque jour plus difficiles et plus onéreux, mais les expédients apparaissent de plus en plus comme inefficaces et même dangereux.

Tanger le 24 janvier 1904. Le Makhzen a réussi à se procurer les sommes nécessaires pour les échéances du 1er janvier, mais au prix d'un expédient qui atteste son extrême dénuement et son désarroi. Il a dû, en effet, contracter auprès d'une maison de Tanger un prêt gagé par ses dernières livraisons de monnaie d'argent, acceptées pour la valeur du métal argent qu'elles contiennent.

Alors on s'adresse au « sûr et véritable » ami ; le Sultan lui-même écrit à M. Saint-René Taillandier :

Tanger, le 29 janvier 1904. — Ce matin, Bennis, le collaborateur de Si Mohammed Torrès, est venu me communiquer une lettre par laquelle le Ministre des Finances de Sa Majesté lui transmet l'ordre du Sultan d'entrer immédiatement en pourparlers avec le correspondant à Tanger de la Banque de Paris et des Pays-Bas, en vue d'un emprunt. Il m'a, en outre, remis une lettre, à moi adressée, revêtue du sceau et du paraphe d'Abd-el-Aziz, et dont voici le paragraphe essentiel :

« Conformément aux liens d'amitié qui unissent notre Gouvernement à votre puissant État, nous avons autorisé notre serviteur à traiter cette question avec le correspondant de la Banque de Paris et des Pays-Bas par vos soins et par votre intermédiaire, jusqu'à ce que l'affaire soit conclue, en raison de l'appui et de la sollicitude que vous

apportez dans tout ce qui intéresse nos affaires, en en aplanissant les difficultés, et cela grâce à votre bonne intervention, établie sur les principes de l'amitié et les liens de l'intimité. »

La portée de cette lettre est encore accrue par le fait qu'elle émane du Sultan lui-même, contrairement à l'usage que le Makhzen a adopté depuis un certain nombre d'années dans ses relations avec les ministres étrangers. Elle constitue donc la démarche la plus significative que le Makhzen puisse faire pour obtenir le concours du Gouvernement de la République.

Les négociations entre le Maghzen et les banques françaises durent quatre mois, mais aboutissent. Le 1er juin, un firman du Chérif ordonne « à nos deux serviteurs dévoués, Ben Sliman et Ben Abdesselam Ettazi, de conclure pour le compte du trésor chérifien (que Dieu le rende abondant!) un emprunt de 62 millions et demi de francs », gagé sur les douanes. Les conditions des financiers sont dures : intérêt de 5 p. 100, prise à 80 p. 100, amortissement en trente-six années, prélèvement de 60 p. 100 sur les revenus des douanes, contrôle effectif sur les agents-percepteurs. remboursement immédiat des emprunts espagnol et anglais. Notre légation intervient pour éviter au Maghzen une dernière exigence des financiers au sujet du change :

Tanger, le 30 juillet 1904. Si Abdesselam Tazi, Ministre des Finances de Sa Majesté Chérifienne, m'écrit pour me prier de remercier Votre Excellence du concours que le Gouvernement a prêté au Makhzen en aplanissant toutes les difficultés relatives à l'emprunt. Il ajoute : « En définitive, sans la présence de votre Délégué et [de votre interprète], et sans l'aide qu'ils nous ont apportée dans la revision et la rédaction claire et définitive du contrat, les pourparlers avec les délégués des banques eussent échoué. Comme l'affaire est terminée dans les meilleures conditions, Dieu soit loué! grâce à votre bienveillance qui est le résultat d'une amitié sincère et grande, nous prions Votre Excellence de nous continuer son concours et sa bienveillance à ce sujet, dans le présent comme dans l'avenir, afin que les clauses du contrat soient strictement exécutées.

Pour « continuer son concours et sa bienveillance, afin que les clauses du contrat soient strictement exécutées », le « sincère et grand ami » interpose encore ses bons offices entre les financiers et le Maghzen : M. Regnault, consul général en mission, est nommé délégué des porteurs de titres. Il vient

installer le nouveau service dans les ports. Tout se passe le plus tranquillement du monde. Sans aucun trouble, sans la moindre échauffourée, le Maghzen réalise, de ce côté encore, un nouvel accroissement de sa puissance financière. En vertu du « double et mutuel appui », ce bénéfice du Maghzen devrait comporter un profit pour notre influence; une Banque d'État, concédée au consortium français, nouerait officiellement les intérêts financiers du Maghzen et les nôtres :

Tanger, le 18 juin 1904. Le mandataire de la Banque de Paris avait sollicité, au nom du consortium français, la concession d'une banque d'État. Cette affaire a paru au Makhzen engagée prématurément et a décidé qu'elle serait traitée, non avec le Syndicat des Banques, mais avec le Ministre de France. Si Abdesselam Tazi a confirmé les intentions du Gouvernement chérifien dans une lettre qu'il m'a adressée et dans laquelle il s'exprime ainsi, au sujet de la Banque d'État : « Nous avons répondu au Délégué des Banques que, s'il désire cette création, la demande en sera faite par votre intermédiaire, et vous êtes juge du moment opportun pour la formuler. »
Je crois superflu d'insister sur l'intérêt considérable que présente l'engagement pris par le Makhzen à ce sujet.

Non seulement le Maghzen a renié par la suite cet engagement; mais il a encore violé une clause du contrat d'emprunt. L'article 33 de ce contrat réservait au consortium français la préférence, à conditions et prix égaux, de tous les emprunts futurs : sans prévenir nos banques, le Maghzen au mois de juillet 1905 empruntera douze millions aux Allemands...

Mêmes procédés du Maghzen dans sa réalisation diplomatique des accords, car, après nos services pour l'armée et les finances, il recourt à notre aide pour sa diplomatie :

Tanger, le 19 mai 1904. Un des principaux notables de la colonie étrangère, M. Perdicaris, de nationalité américaine, et son beau-fils, M. Varley, sujet britannique, ont été enlevés hier soir, par le brigand Raissouli, dans leur maison de campagne, située à trois quarts d'heure de la ville. Sur une demande du ministre d'Angleterre et du consul général des États-Unis, Si Torrès ne voit aucun autre moyen de sauver les captifs que de subir toutes les conditions du chef de bande.

Le ministre anglais à Tanger et l'ambassadeur américain à Paris nous demandent nos bons offices : au nom « de l'ami-

tié que nous portons au gouvernement chérifien », nous interviennons. Nous envoyons notre protégé le Chérif d'Ouezzan chez Raissouli. Nous ménageons un acquiescement du Maghzen aux exigences du brigand. Nous délivrons les captifs. Les États-Unis nous remercient officiellement de cette délivrance. Mais Raissouli bloque toujours Tanger, et « son succès, dit le Chérif d'Ouezzan, lui suscitera des imitateurs ». Tous les Européens de Tanger souhaitent que « nous prenions des dispositions pour le rétablissement de la sécurité. La plupart de mes collègnes, y compris celui d'Allemagne, me posent à titre personnel des questions analogues, et je leur ai déjà dit que nous étudiions activement les moyens d'utiliser à cet effet, avec l'assentiment du Makhzen, les ressources spéciales que nous assure la possession de l'Algérie », écrit M. Saint-René Taillandier le 2 juillet 1904.

Ici, comme à Figuig, comme à Oudjda, si le Maghzen voulait donner sa collaboration sincère à la politique des accords, il devrait nous proposer « des mesures propres à assurer la sécurité autour de la ville et sur la côte. » Par cette loyale application de la politique d'assurances, le problème de la police maritime serait résolu comme celui de la police-frontière. Mais le Maghzen n'a besoin que de tranquillité provisoire à Tanger et dans les environs : sans nous donner pour contre-partie la promesse d'une organisation générale de la police dans les ports, il nous demande le service d'une organisation précaire à Tanger, et nous lui rendons encore ce service : un officier français du grade de capitaine et trois sous-officiers algériens réorganisent ou réforment la garnison de Tanger ; le lieutenant Ben Sedira, — le héros canonnier, — est chargé d'une section d'artillerie. Lettre de Ben Sliman à M. Saint-René Taillandier (25 juillet 1904) :

J'ai pris bonne note de votre lettre, que j'ai portée à la connaissance de notre Maître (Dieu le fortifie !). Sa Majesté s'est pénétrée des explications bienfaisantes et amicales que vous lui avez données ainsi que des explications complémentaires dont vous avez chargé pour nous votre Secrétaire. Ce dernier n'a pas manqué de fournir les preuves de votre préoccupation touchant les intérêts du Gouvernement Chérifien et de votre désir de sauvegarder son prestige.

Sa Majesté sait que le mobile le plus puissant de votre insistance particulière dans cette question, *c'est la communauté des intérêts que possèdent les Gouvernements des deux pays voisins et aussi la communauté des préjudices qu'ils peuvent subir.*

Cette dernière phrase ne devra pas échapper à l'attention de ceux qui nous représentent à la Conférence d'Algésiras. Aujourd'hui, le Maghzen a oublié cette reconnaissance formelle des droits que nous donne le voisinage : il a fait appel à l'Allemagne, pour le plus grand préjudice de la « communauté ». Il a mieux fait encore : alors que nous l'avions aidé en juin 1904 à délivrer les sujets américain et anglais, alors qu'en octobre 1904, nous lui avions encore donné l'aide de notre marine pour prévenir une affaire toute pareille à Larache, en août 1905 il a arrêté l'un de nos sujets algériens, Si Bouzian et Miliani, et ne l'a délivré qu'après une menace de démonstration navale.

En cette affaire de Larache, c'est encore une demande anglaise qui nous a fait intervenir, pour sauver le prestige du Chérif, mais aussi pour protéger la vie des Européens et le commerce des Allemands :

Tanger, le 29 octobre 1904. La ville de Larache se trouve menacée par les indigènes du Sahel. D'après un rapport du Vice-Consul anglais que me communique Sir A. Nicholson, les gens du Sahel tirent des coups de fusil sur la ville et sur un bateau de commerce allemand, *Nord See*, mouillé dans le fleuve. Les colons européens de Larache réfugiés à l'Agence consulaire de Belgique, qui a paru le lieu le plus sûr, réclament de l'aide. J'ai aussitôt averti le Commandant du *Kléber*, le priant d'envoyer le *Linois* à Larache.

Le *Linois* va partir à une heure pour Larache où il doit arriver cet après-midi. Sir A. Nicholson ne m'a pas caché qu'à défaut du *Linois*, la *Diana* serait partie pour Larache. Au besoin, notre croiseur offrira un refuge aux personnes qui voudraient quitter la ville.

Est-ce par hasard seulement qu'au lendemain des accords franco-espagnols, les sujets du Chérif en tirant sur un bateau allemand risquaient d'amener une démonstration allemande, une intervention peut-être?... L'arrivée de notre *Linois* rétablit la paix.

Dans l'affaire de notre sujet Si Bouzian el Miliani, — 11 août 1905, en pleine crise franco-allemande, — le Magh-

zen viole et même nie officiellement les droits reconnus par les traités à tous les Européens : Si Bouzian, « un de nos notables sujets algériens », est arrêté par un caïd qui le fait conduire enchaîné à Fez, où le Maghzen l'emprisonne. Nous ne mettons d'abord en cause que le caïd, « de manière, écrit M. Saint-René Taillandier, à ménager au Maghzen la possibilité de rejeter sur l'agent local toute la faute commise ». Mais enhardi par la présence à Fez du nouvel ami, M. de Tattenbach, le Maghzen dénie à tout musulman établi au Maroc la situation de sujet français, et le Chérif lui-même refuse de délivrer Si Bouzian, alors qu'il reconnaît n'avoir même pas le droit d'arrêter sans notre assentiment l'un de nos protégés marocains. Il faut que nous annoncions à l'Europe (21 août 1905) notre ferme propos d'exiger complète satisfaction, et que l'Europe entière, l'Allemagne elle-même, « approuve toutes les mesures que la France jugera bon de prendre »; il faut que M. de Tattenbach « mette à notre disposition ses bons offices » et intervienne auprès de Ben Sliman (26 août 1905); il faut que M. Saint-René Taillandier demande une audience de congé et menace de partir, pour que nous obtenions enfin pleine satisfaction (7 septembre). En vue de cette audience de congé, M. Rouvier écrivait à M. Saint-René Taillandier le 25 août 1905 :

Vous exprimerez au Sultan les regrets que votre mission n'ait pas obtenu les résultats que permettaient d'en espérer les intérêts communs et permanents des deux pays et les preuves d'amitié que le Gouvernement de la République n'a cessé de donner au Sultan et à son peuple.

Le Maghzen a eu, de 1903 à 1905, une singulière façon de pratiquer l'alliance et la pure amitié et de comprendre « les intérêts communs et permanents des deux pays ». Il faut reconnaître qu'un représentant de la France, plus rompu que M. Saint-René Taillandier aux fréquentations marocaines, moins confiant dans les paroles et les usages de la grande diplomatie, aussi courtois et généreux, plus énergique et matois, bref « plus africain », n'eût peut-être pas laissé le Maghzen nous gagner ainsi à la main. Toute stipulation publique sur la réforme du Maroc nous était difficile à exiger avant la conclusion des accords anglais et espagnol; mais rien n'eût

empêché peut-être de mieux marquer chacune de nos étapes dans le service du Chérif et d'obtenir, à chacune d'elles, quelque engagement ou quelque preuve d'inaltérable alliance. Il faut reconnaître aussi que nous aurions été plus aptes à diriger la « réalisation » du Maghzen, si notre légation eût été plus proche du Chérif, si, dans un contact journalier avec l'entourage et la personne même d'Abd-el-Aziz, le ministre de France eût pu démontrer le désintéressement de notre amitié, mais aussi témoigner notre désir d'influence. Dès le 12 avril 1904, M. Saint-René Taillandier parlait de son prochain voyage à la Cour; le 27 août 1904, il annonçait que le Chérif lui-même désirait cette ambassade; il n'est monté à Fez qu'en janvier 1905.

Pour achever, notre diplomatie entreprit de « réaliser », elle aussi : Paris signa ses accords avec l'Angleterre et avec l'Espagne; Tanger proposa la réforme intégrale du Maroc.

Sur les accords franco-anglais et franco-espagnol, tout a été dit. Le *Livre jaune* nous apprend seulement l'effet de ces négociations sur l'esprit du Chérif. Sans avoir notifié d'abord au Maghzen nos intentions irrévocables d'alliance, et non de protectorat, d'amitié, et non d'annexion, et nos promesses d'intégrité territoriale et politique, nous semblions, par la *Déclaration* franco-anglaise, ne garantir que « l'état politique » au Maroc, comme en Égypte : terme vague, que nos adversaires pouvaient traduire par *tunisification* ; terme incomplet, où le Chérif ne trouvait pas la garantie de son intégrité territoriale.

Un mois après les accords franco-anglais, nous donnions au Maghzen des explications qu'il eût mieux valu présenter beaucoup plus tôt. Lettre de M. Saint-René Taillandier à Ben-Sliman :

Tanger, le 18 mai 1904. J'ai appris que l'accord récemment intervenu entre les gouvernements français et anglais, sous la forme d'une déclaration concernant l'Égypte et le Maroc, était interprété par certaines personnes d'une manière qui pourrait inspirer des inquiétudes au Gouvernement chérifien. Peut-être même certaine traduction inexacte, dont j'ai eu connaissance, vous sera-t-elle parvenue.

Notre diplomatie s'efforce de détruire les « inquiétudes »

du gouvernement chérifien; elle insiste sur l'intérêt qu'a la France « à l'indépendance et à la souveraineté de l'empire marocain qui est contigu à nos possessions africaines », sur notre désir de réformes qui, « en respectant les coutumes et en tenant compte des traditions, sans froisser en rien les sentiments de la population, augmentent l'autorité du gouvernement chérifien dans tout l'empire et la consolident efficacement dans notre voisinage. » Comme à ce moment-là nous lui rendons les plus grands services militaires, financiers et diplomatiques, le Chérif est bien obligé de ne rien contredire à nos explications. Mais il est visible qu'elles ne calment pas ses inquiétudes. Ben Sliman répond « en des termes qui constituent une acceptation implicite de la déclaration du 8 avril », écrit M. Saint-René Taillandier le 1er juillet. Au bout de deux mois d'hésitations, une *acceptation implicite* ! dans sa lettre même, Ben Sliman parle encore « des points difficiles de l'accord », dont « les termes, pris d'une façon générale, pourraient présenter [quelque chose] d'ambigu et de contraire à son objet. » Il fallait une acceptation formelle : un voyage de notre ministre à Fez dès avril 1904 aurait prouvé l'importance que nous attachions à l'assentissement complet du Chérif.

Le traité franco-espagnol est conclu le 6 octobre 1904. Les gouvernements de Paris et de Madrid, « s'étant mis d'accord pour fixer l'étendue des droits et la garantie des intérêts qui résultent pour la France de ses possessions algériennes et pour l'Espagne de ses possessions sur la côte du Maroc, déclarent qu'ils demeurent fermement attachés à l'intégrité de l'empire marocain sous la souveraineté du Sultan ». Bien expliqué et commenté aux gens du Maghzen et au Chérif lui-même, ce traité pourrait ne pas augmenter leurs craintes : si notre ministre fût aussitôt monté à Fez et si une lettre autographe de M. Loubet eût donné à Abd-el-Aziz la garantie formelle d'intégrité territoriale et politique, que Guebbas voulait obtenir en avril 1903, il est probable que les « inquiétudes » marocaines auraient encore pu se dissiper, — d'autant qu'en ce mois d'octobre 1904, nous rendions les plus grands services à Larache et sur la frontière algérienne.

Rien dans le *Livre jaune* n'indique que notre légation ait seulement fait part au Maghzen du traité franco-espagnol. C'est en ces conditions que, le 15 décembre 1904, M. Delcassé trace le projet complet des réformes à obtenir : cinq pages du *Livre jaune*! D'un seul coup, il faut tout réaliser : armée, justice, administration, routes, frontière, banque d'État, bureaux de douane, instruction, médecine, police... Alors tout craque.

Le 17 décembre 1904, M. Saint-René Taillandier écrit que « pour des motifs d'économie, S. M. Chérifienne » congédie notre mission militaire. Ceci est la rupture du dernier lien d'alliance entre les deux gouvernements : le congé, que Guebbas a pris d'Alger, a été le début de la mésintelligence ; le congé, que notre mission militaire reçoit de Fez, en est le terme ; ici commence la brouille déclarée. Une menace française obligera le Chérif à revenir sur ce congé. De bonnes paroles seront échangées de nouveau. M. Saint-René Taillandier montera à Fez au milieu de janvier : après un mois d'attente, il commencera le 22 février à étaler son bagage de programmes et de protocoles... Mais la partie est jouée : dans cette alliance intime qui aurait dû lier le Chérif à notre seule amitié, voici que le couteau allemand va tomber. M. de Kühlmann le 11 février annonce l'arrivée de l'Empereur.



Nous avons commis des fautes très graves dans la conduite de cette affaire marocaine : nous en avons payé chèrement les conséquences. Mais puisque va s'ouvrir le règlement définitif devant les représentants des puissances, il est pourtant difficile de méconnaître que dans la forme seulement, nous nous sommes trompés : dans le fond, c'est nous seuls qui, durant deux années, avons sauvé l'existence même du Maroc ; c'est grâce à nous que le Chérif n'a pas succombé sous les attaques du prétendant, que le Maghzen a conservé une ombre de pouvoir dans quelques parties de l'empire, que l'anarchie n'a pas étendu ses batailles et ses brigandages jusque dans les ports ouverts au commerce européen : sans nous, tout l'empire chérifien ne serait aujourd'hui qu'un *Bled-es-Siba,* où l'Europe ne serait pas plus écoutée que le Chérif.

En échange de ces grands services, qu'avons-nous reçu? et qu'avons-nous demandé? rien qui nous fût profitable, à nous seuls, rien qui ne pût servir la cause de la civilisation et les intérêts du commerce mondial, rien qui n'allât au rétablissement de l'ordre maghzénien et de l'autorité chérifienne. Par la bouche de l'Allemagne, le Maghzen peut nous accuser aujourd'hui d'avoir voulu la « tunisification » du Maroc : si le protectorat à la mode tunisienne eût été dans nos intentions, vingt occasions s'offraient d'une expédition contre les Khroumirs de la frontière algéro-marocaine.

Il est certain que les journaux d'Oran ont souvent réclamé cette intervention militaire et qu'Alger, un instant, se laissa presque persuader. Il n'est pas moins certain que jamais Paris ne se laissa séduire ni entraîner et que le seul homme, qui eût le droit de parler et d'agir en notre nom, notre ministre des Affaires étrangères, s'inspira toujours des instructions qu'il donnait à ses agents et des déclarations qu'il faisait au Parlement et au Conseil des ministres. En pleine affaire Perdicaris, quand, à la demande officieuse de toute l'Europe, — l'Allemagne comprise, — il envoie des bateaux devant Tanger, il écrit à M. Saint-René Taillandier, le 26 juillet 1904 :

Demain appareillent pour Tanger le croiseur-cuirassé *Kléber* et le croiseur de 3e classe *Galilée*. En demandant ces bateaux au Conseil des Ministres, j'ai dit qu'ils doivent, par leur présence, rassurer la population inquiète et affirmer notre nouvelle situation. Rien n'est plus loin de notre pensée, de notre politique et de nos intérêts que de rechercher l'occasion d'un coup de force.

Si donc, par *tunisification*, on entend conquête ou promenade militaire, jamais nous n'avons voulu, même avec l'assentiment tacite de l'Europe, recommencer au Maroc ce que nous avions fait, avec l'assentiment formel de l'Europe, en Tunisie. Mais si, par *tunisification*, on entend un régime de protectorat direct et fermé, pour ainsi dire, — enfermant le Chérif sous la prise de notre résident et sous le monopole de nos intérêts, — jamais nous n'avons été assez ignorants de la nature du pouvoir chérifien pour méditer pareille sottise.

La vérité est que nous avons toujours vu la différence que le « chérifat » met entre le Maroc et certains autres pays mu-

sulmans. En d'autres régions de l'islam, un conquérant turc, ou persan, ou afghan, ou turcoman, avait imposé sa domination militaire aux populations arabes, syriennes, iraniennes, sartes ou barbaresques : il en est résulté qu'en cet islam turquifié de Tunis, d'Égypte, de Téhéran ou de Bokhara, il a pu suffire de mettre la main sur le chef militaire, sur le dey, bey, khédive ou khan, pour imposer en son nom la volonté européenne; en pays turc, le protectorat est facile à établir quand on a la force des armes, commode à pratiquer dès qu'on tient le maître nominal. Le Maroc n'a jamais subi la conquête turque. Il n'a toujours eu que haine ou mépris pour le système « turcoman » de Constantinople ; il a gardé le gouvernement dont ses maîtres arabes avaient doté ses tribus berbères.

Le Maroc est d'abord un « chérifat », un État pontifical : le seul lien religieux a pu faire une nation — ou un semblant de nation — de ces tribus berbères, qui vivaient autonomes, le plus souvent ennemies, à la mode des vieilles cités grecques ou des communes italiennes. Le problème à Fez est donc tout autre qu'à Tunis ou au Caire : il faut trouver entre l'influence étrangère et cette autorité religieuse une « loi des garanties », plus respectueuse encore du pouvoir chérifien que la « loi des garanties » piémontaise ne l'a été du pouvoir papal. Car les Piémontais ont pu s'emparer de Rome, supprimer le pouvoir temporel et ne laisser au maître du Vatican que l'indépendance spirituelle, avec l'ombre d'une souveraineté sur un quartier de la ville : le christianisme n'est plus en un temps où la croisade pourrait être prêchée contre les envahisseurs du domaine de Saint-Pierre. L'islam vit encore pour la guerre sainte : l'installation d'un Infidèle dans la ville ou même dans les États du Chérif aurait pour conséquence immédiate de réconcilier les haines de l'empire et peut-être toutes les races de l'islam africain.

Au Maroc, tout système d'influence ou de réformes, — qui veut maintenir l'intégrité marocaine, ne pas faire de ce pays une fournaise de peuplades guerrières, — doit garantir avant tout l'indépendance spirituelle et la souveraineté temporelle du Chérif, non seulement dans les capitales, Fez, Méquinez et Marrakech, mais encore dans tout l'empire.

Que ce soit la France seule ou l'Europe qui intervienne, le problème fondamental reste le même, et quand certains journaux allemands nous parlent « de secteurs internationaux, comme en Macédoine ou comme en Crète », cette comparaison avec les provinces chrétiennes de la Turquie témoigne d'une méconnaissance dangereuse des choses marocaines.

En Macédoine et en Crète, si les secteurs ont été possibles, ce n'est pas seulement que les puissances avaient la force militaire contre le maître turc, qu'il s'agissait de réformer; c'est surtout qu'elles avaient la complicité religieuse et politique des peuples indigènes, qu'il s'agissait de protéger. Au Maroc, peuples berbères et maître chérifien n'accepteront jamais l'intervention directe de l'Infidèle, leur fût-elle la plus profitable du monde. Une seule puissance intervenant, c'est contre elle que tout le Maroc se révoltera. Plusieurs puissances contrôlant chacune son secteur, c'est contre chacune des puissances que chacun des districts reprendra la guerre perpétuelle qui harassa le Portugais, maître des ports atlantiques, ou l'Anglais, maître de Tanger, qui harasse encore l'Espagnol, maître des présides méditerranéens. Depuis onze siècles, depuis le jour où les Édrisides, fondateurs de Fez au temps de Charlemagne, secouèrent le joug des Khalifes d'Orient, toujours les étrangers essayèrent de tailler en cette Berbérie anarchique des secteurs, colonies, présides, beylicats ou émirats. A chaque nouvel assaillant, cette Berbérie semblait une proie déjà liée, prête à la curée ; mais brusquement elle faisait tête et, ramassant toutes ses forces, oubliant ses discordes laïques, elle se groupait autour d'un pontife-roi. Nos vieux auteurs avaient raison d'appeler cet empire le royaume du « Miramolin ».

Contre les Arabes du Khalife, c'est en effet l'*Emir-al-Mouminin* (chef des Croyants édrisite, qui fonda la nation aux VIIIe et IXe siècles de notre ère ; mais à peine délivrée, la Berbérie retombe en son anarchie congénitale ; alors Musulmans d'Espagne et d'Afrique reviennent à la charge, l'entament, croient la tenir... Surgit le Miramolin des Marabouts (Al-Moravides), puis des Unitaires (Al-Mohades, *El-Mouahedoun, champions de l'Unité de Dieu)*, qui non seulement l'unifie de nouveau et la délivre, mais étend les frontières de son empire religieux jusqu'aux bords du Tage vers le nord, jusqu'aux rives

du Niger et du Tchad vers le sud (XIe et XIIe siècles). Débarrassée de tout assaillant, l'anarchique Berbérie revient à ses querelles laïques, à ses ligues et contre-ligues de tribus, — toutes semblables aux ligues achéenne, étolienne, dorienne, ionienne de la Grèce antique. — L'empire almohade est ruiné ; le Miramolin est détroné ; un chef de ligue, un Agamemnon des Beni-Merine, — tout semblable au roi des rois achéens, — le remplace ; trois siècles de querelles et de guerres intestines (1250-1550) ramènent l'étranger aux portes de Fez et de Marrakech : le Turc, l'Espagnol et le Portugais menacent ou tiennent déjà les frontières de terre et de mer ; secteur portugais du Santa Cruz à Ceuta, secteur espagnol de Badis à Oran, secteur turc à Tlemcen, jamais la politique proposée aujourd'hui par l'Allemagne n'a semblé plus sûre d'aboutir à la pénétration, à la soumission intégrale du Maroc... Reparaît le Miramolin : la Berbérie défère le titre de *sultan* et le rôle de chef au descendant de Mahomet, *chérif*, et tout aussitôt l'étranger recule ; depuis 1550 jusqu'à nous, le Maroc se ferme sous la protection de ce Sultan-Chérif.

Il faut donc apporter au Maroc tout autre chose qu'en Macédoine ou en Crète : il faut trouver d'abord la loi des garanties chérifiennes et la forme d'intervention concordante. Notre politique d'assurances, qui cherchait expérimentalement cette loi, était en train de la découvrir. Partant du principe assurément juste que c'est, non pas du dedans, mais seulement du voisinage, que l'influence sur le chérifat doit s'exercer, elle arrivait au plan d'ensemble que voici.

Au sein du Maroc intégral, un Chérif indépendant et un Maghzen souverain résident dans les capitales intérieures et, de là, gouvernent tout le pays ; au bord de la mer, à Tanger, un représentant du Chérif, un lieutenant du Maghzen, du « vizir de la mer » traite avec les puissances d'outre-mer, — avec toutes les puissances d'outre-mer, France comprise, — les questions commerciales, financières, juridiques, administratives, etc., qui peuvent intéresser les sujets ou les intérêts des puissances. Auprès du Maroc, — et le Maroc n'a qu'un voisin : l'Algérie, — un ami toujours prêt, un allié perpétuel donne au Chérif et au Maghzen l'appui de ses conseils, de ses ressources et de sa force, tant pour imposer l'autorité chérifienne et l'ad-

ministration maghzénienne dans l'empire, — pour transformer tout Pays de Révolte en Pays de Maghzen, — que pour diriger le Chérif et le Maghzen dans les voies de la réforme et du progrès.

Entre le Maroc et son voisin, deux organes établissaient les échanges de vues et de services. A Alger, une commission franco-marocaine élaborait la politique de l'alliance, en discutait les projets et les moyens, les soumettait aux deux alliés, recueillait leurs avis, leurs objections ou leurs désirs, tâchait de concilier les uns et les autres, et arrivait pratiquement à combiner « le double et mutuel appui », pour le plus grand profit des deux contractants, mais surtout du Chérif. A Fez, une mission française recevait du Chérif, — du seul Chérif, par le seul intermédiaire du Maghzen, — les ordres d'exécution.

Étant donné l'état actuel du Maroc, c'étaient des plans militaires que la commission franco-marocaine devait élaborer en premier lieu. D'où l'importance, le monopole à vrai dire, de l'élément militaire dans notre mission de Fez. Mais ajoutez quelque jour à cette mission un personnel d'ingénieurs, de financiers, d'administrateurs, etc. : ce que nous avons fait pour l'armée, nous pourrions le faire pour les travaux publics, les finances, l'administration, sans que ni l'indépendance du Maghzen ni la souveraineté du Chérif fussent en rien diminuées, sans que le commerce ni les entreprises des puissances ou de leurs sujets fussent en rien lésés, sans que la paix du Maroc ni les intérêts particuliers ni l'avenir national fussent compromis.

L'alliance franco-marocaine, telle que l'entendait notre politique d'assurances, pouvait donner ces résultats. Elle seule peut encore les donner : en l'état actuel de l'Afrique, la seule alliance algérienne peut fournir au pouvoir chérifien l'un de ses instruments indispensables. Descendante de Mahomet, donc arabe de race et de langue ; originaire du Tafilelt, donc saharienne, nomade ; pour ces deux raisons, étrangère dans la Berbérie sédentaire : la dynastie chérifienne a pu établir son autorité spirituelle sur l'islam marocain ; mais pour maintenir son pouvoir temporel sur l'anarchie berbère, il lui a toujours fallu une armée proprement chérifienne, *guich*,

recrutée en dehors des Berbères, parmi les tribus arabes ou arabisantes et parmi les belliqueuses peuplades du Soudan, parmi les nègres.

La garde noire fut toujours l'instrument essentiel du pouvoir chérifien. Jadis les conquêtes marocaines allaient jusqu'au Niger chercher des bandes de captifs, que le Chérif enfermait dans les casernes ou dans les dépôts de remonte — si l'on peut dire — de sa garde noire; récemment encore, les caravanes marocaines ramenaient des files d'esclaves. Aujourd'hui la seule Algérie, par les oasis sahariennes, peut ouvrir ou fermer au recrutement de la garde noire notre France nigritienne. Et la seule Algérie peut, dans son armée musulmane, trouver les Ben Sedira, les gradés, les artilleurs, les soldats de science et de discipline, pour encadrer et maintenir le guich du Chérif...

Or, l'on ne voit pas quelle objection pourrait présenter l'Europe à cette interprétation de nos « droits de voisinage », que les traités ont proclamés, que toutes les puissances ont reconnues, que personne ne conteste. M. Delcassé écrivait au marquis de Noailles, notre ambassadeur à Berlin, le 23 juin 1901, quand arrivaient chez nous les ambassadeurs du Chérif qui devaient signer en juillet le protocole de 1901 :

A ma dernière réception diplomatique, le Prince de Radolin m'a interrogé sur l'ambassade marocaine, arrivée à Paris, la veille au soir, et sur l'objet probable de sa mission. Je lui ai répondu que, n'ayant pas encore vu les Ambassadeurs, il m'était difficile de le renseigner. Il a signalé des articles de journaux où il serait question d'un protectorat de la France sur le Maroc.

— Si par ce mot de protectorat, ai-je fait observer, on entend que la France, maîtresse de l'Algérie-Tunisie, a et doit conserver au Maroc une situation absolument à part, il me semble que c'est l'évidence.

— Rien de plus juste, a dit le Prince, tout le monde se rend compte de cette situation.

Nous ne voulons pas de protectorat. Mais nous restons fidèles à la politique du voisinage, telle que M. Rouvier, après M. Delcassé, la définissait dans sa *Note* au prince Radolin le 21 juin 1905 :

La France s'est bornée à demander qu'on voulût bien reconnaître que sa situation de pays limitrophe du Maroc, ayant avec lui une

grande étendue de frontières communes, rend légitime le souci particulier qu'elle prend du maintien de l'ordre dans l'Empire, de la bonne administration du pays et de sa prospérité. Les propositions qu'elle a faites n'ont pas d'autre but ; si ce but est atteint, toutes les Puissances sont appelées à en tirer avantage ; la civilisation générale en profitera. En prenant en mains cette cause, la France s'est inspirée des intérêts, qu'elle regarde comme solidaires, de toutes les Puissances civilisées.

Nous allons à la Conférence avec l'engagement de l'Allemagne (8 juillet 1905) à respecter les principes suivants :

Souveraineté et indépendance du Sultan ; Intégrité de son empire ; Liberté économique sans aucune inégalité ; Utilité de réformes de police et de réformes financières dont l'introduction serait réglée, pour une courte durée, par voie d'accord international ;

Reconnaissance de la situation faite à la France au Maroc par la contiguïté, sur une vaste étendue, de l'Algérie et de l'Empire chérifien, et par les relations particulières qui en résultent entre les deux pays limitrophes, ainsi que par l'intérêt spécial qui s'ensuit pour la France à ce que l'ordre règne dans l'Empire chérifien.

C'était le programme même de notre politique d'assurances, dont la politique de réalisations a pour un instant compromis les résultats. Mais que l'Europe nous confie ses intérêts et nous fasse seulement crédit de quelques années : on verra que sans annexion, sans violence, sans attentats à la souveraineté ni à la dignité du Chérif, sans atteinte à la liberté du commerce mondial ni à l'intégrité du Maroc, par un retour à la politique d'alliance et d'amitié, de « double et mutuel appui », nous sommes capables d'amener les Marocains à prendre leur place parmi les nations autonomes et parmi les serviteurs de la civilisation et de la paix.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LA BATAILLE DE PATAY

ET

LA CAMPAGNE DU SACRE[1]

III

LA PRISE DE JARGEAU

Le lundi 6 juin, le roi logea à Saint-Aignan, près Selles en Berry. Parmi les gentilshommes qui étaient venus à lui, se trouvaient les deux fils de cette dame Anne de Laval qui, dans son veuvage, avait eu le tort d'aimer un cadet sans terres. Ils étaient fort jeunes tous deux. André, le second, qui n'avait guère plus de vingt ans, venait d'essuyer une disgrâce commune à presque tous les seigneurs de ce temps et que le second mari de sa grand'mère, sire Bertrand du Guesclin lui-même, avait plusieurs fois éprouvée. Il avait été pris dans le château de Laval par lord Talbot et, pour payer les seize mille écus d'or de sa rançon, il s'était beaucoup endetté. Ayant grand besoin de gagner, il venait servir le roi qui le reçut fort bien, ne lui donna pas un écu, mais lui fit voir la Pucelle. Le roi Charles, comme il se rendait de Saint-Aignan à Selles, avec les deux seigneurs de Laval, manda Jeanne.

Aussitôt mandée, Jeanne, armée de toutes pièces, sauf la tête, la lance à la main, chevaucha à la rencontre du roi. Elle fit bonne chère aux deux jeunes seigneurs et retourna avec eux à Selles. Elle reçut l'aîné, le seigneur Guy, dans la maison qu'elle habitait, devant l'église, et fit venir le vin.

1. Voir la *Revue* du 15 janvier.

Ainsi en usaient les princes entre eux. On servait des tasses de vin et les convives y trempaient des tranches de pain, qu'on appelait des soupes. En offrant le vin, la Pucelle dit au seigneur Guy :

— Je vous en ferai bientôt boire à Paris.

Ce dont le jeune seigneur fut émerveillé, car il savait qu'elle était prophétesse. De la voir et de l'ouïr, il lui sembla chose toute divine.

Elle lui apprit que trois jours auparavant elle avait envoyé à la dame Jeanne de Laval un anneau d'or :

— C'est bien petite chose, ajouta-t-elle avec grâce. Je lui aurais volontiers envoyé mieux, considéré sa recommandation.

Ce même jour, à l'heure de vêpres, elle partit de Selles par Romorantin, avec une compagnie nombreuse de gens d'armes et de gens des communes, commandée par le maréchal de Boussac. Elle était entourée de moines mendiants et un de ses frères l'accompagnait. Armée de blanc, mais coiffée d'un chaperon, on lui amena son cheval à la porte de sa maison. C'était un grand coursier noir qui se défendait très fort et ne voulait pas se laisser monter. Elle le fit mener à la croix qui s'élevait devant l'église au bord du chemin, et là se mit en selle. De quoi le seigneur Guy fut assez émerveillé, voyant que le coursier ne se mouvait pas plus que s'il eût été lié. Elle tourna la tête de son cheval vers le porche et cria d'une voix qui sonnait clair comme une voix de femme :

— Vous, les prêtres et gens d'église, faites processions et prières à Dieu.

Puis, gagnant la route :

— Tirez avant, dit-elle, tirez avant!

Elle tenait à la main une petite hache. Son page portait son étendard roulé.

On se réunit à Orléans. Le jeudi 9 au soir, Jeanne passa le pont qu'elle avait passé le 8 mai. Le samedi 11, l'armée partit pour Jargeau. Elle se composait des lances amenées par le duc d'Alençon, le comte de Vendôme, le Bâtard, le maréchal de Boussac, le capitaine La Hire, messire Florent d'Illiers, messire Jamet du Tillay, messire Thudal de Carmoisan de Bretagne, ainsi que des communes qui apportaient un gros

contingent d'hommes, en tout peut-être huit mille combattants[1], dont aucuns portant guisarmes, haches, arbalètes et maillets de plomb. Les habitants d'Orléans faisaient encore les frais de la guerre. Ils donnèrent trois mille livres pour payer les gens d'armes, sept muids de blé pour les nourrir. Et, sur leur demande, le roi leur imposa une nouvelle taille de trois mille livres. Ils fournirent des munitions et des engins, traits, échelles, pioches, pelles, pics. Ils envoyèrent des ouvriers de tous corps de métiers, maçons, charpentiers, maréchaux, à leurs gages. Ils prêtèrent leur artillerie. Des couleuvrines, des canons, la Bergère et la grosse bombarde traînée à quatre chevaux, partirent sous la conduite des canonniers Megret et Jean Boillève. (Villaret, pp. 77-80.) Après les citoyens d'Orléans, ce fut le sire de Rais qui contribua le plus aux dépenses du siège de Jargeau. Ce malheureux seigneur dépensait sans compter, et de riches bourgeois gagnaient gros à lui prêter sur gages. Il devait bientôt se vouer au diable pour tâcher de rétablir ses affaires.

La ville de Jargeau, qu'on allait reprendre à grandes forces, s'était rendue aux Anglais sans nulle résistance, le 5 octobre de la précédente année. Le pont conduisant de la ville sur la rive de Beauce était muni de deux châtelets. La ville elle-même, entourée de murs et de tours, n'était pas très forte. Mais les Anglais l'avaient mise en état de défense. Avertis que les gens du roi de France la venaient assiéger, le comte de Suffolk et ses deux frères s'y jetèrent avec cinq cents chevaliers, écuyers et autres gens d'armes, les meilleurs de l'Angleterre, et deux cents archers d'élite. Le duc d'Alençon chevaucha en avant avec six cents lances, La Pucelle était en sa compagnie. La première nuit, ils couchèrent dans les bois. Le lendemain, à la pointe du jour, monseigneur le Bâtard, messire Florent d'Illiers et plusieurs autres capitaines les rejoignirent. Ils avaient grande hâte d'atteindre Jargeau. Soudain on apprend que sir John Falstolf, venant de Paris avec deux mille combattants, amène des vivres et de l'artillerie à Jargeau et qu'il approche.

C'était cette même armée qui avait tant inquiété Jeanne, le

1. *Mystère du Siège.*

4 mai, parce que ses saintes ne lui avaient pas dit où était Falstolf. Les capitaines tinrent conseil. Plusieurs jugeaient qu'il fallait renoncer au siège et aller à la rencontre de Falstolf. Quelques-uns décampèrent sans attendre davantage. Jeanne exhorta les gens d'armes à suivre leur marche sur Jargeau. Elle ne savait pas mieux que les autres où était pour lors cette armée de sir John Falstolf; ses raisons n'étaient point de ce monde.

— Ne craignez quelque multitude que ce soit, dit-elle, et ne faites point difficulté de donner l'assaut aux Anglais, car Messire conduit cet ouvrage.

Et elle dit encore :

— Si je n'étais certaine que Messire conduit cet ouvrage, j'aimerais mieux garder les brebis que de m'exposer à de si grands dangers.

Elle avait sur le duc d'Alençon plus de pouvoir qu'elle n'en avait eu sur aucun des chefs de l'armée d'Orléans. On rappela ceux qui étaient partis et l'on poursuivit la marche sur Jargeau.

Les faubourgs de la ville étaient ouverts. Mais les gens du roi de France, quand ils s'en approchèrent, trouvèrent les Anglais qui, rangés en avant des masures, les contraignirent à reculer. Ce que voyant, la Pucelle prit un étendard et se jeta sur les ennemis en recommandant aux hommes d'armes d'avoir bon courage. Les gens du roi de France purent loger cette nuit-là dans les faubourgs de Jargeau[1]. Ils ne firent pour ainsi dire aucune garde et, de l'aveu du duc d'Alençon, ils étaient en grand danger, si les Anglais étaient sortis. La Pucelle avait raison plus qu'elle ne croyait. Tout dans son armée allait à la grâce de Dieu.

Dès le lendemain matin, les assiégeants firent avancer les machines et les bombardes. Les canons d'Orléans tirèrent sur la ville qui fut très endommagée. En trois coups, la Bergère fit choir la plus grosse tour de l'enceinte.

Si la Pucelle n'avait reçu du roi aucun commandement, elle était maintenant et plus que jamais le capitaine des milices orléanaises, le chef des communes. Les bourgeois ne

1. La nuit du vendredi 10 au samedi 11.

connaissaient en cette affaire, ni le duc d'Alençon, ni même le frère de leur seigneur, le noble Bâtard. Ils ne connaissaient que la Pucelle. Pour tout le fait de la guerre, ils communiquaient avec elle directement. Quand ils envoyèrent à Jargeau pics, pioches, pelles et autres engins poinçonnés, c'est à la Pucelle (leurs comptes en font foi) qu'ils adressèrent ce matériel de siège. Ils lui dépêchèrent sous la ville assiégée deux des leurs, Jean Leclerc et François Joachim. Les gens des communes étaient arrivés devant Jargeau peu de temps après les lances du duc d'Alençon. Ce samedi, avec l'enthousiasme des foules populaires, ils coururent aux fossés. Ils s'y prirent mal, ne furent pas aidés par les gens d'armes et revinrent en mauvais état.

Dans la nuit du samedi, la Pucelle, qui avait coutume de sommer l'ennemi avant de le combattre, s'approcha du fossé et cria aux Anglais :

— Rendez la place au Roi du ciel et au roi Charles, et vous en allez. Autrement il vous mescherra.

Les Anglais ne tinrent nul compte de cette sommation. Pourtant ils avaient grande envie d'entrer en accommodement. Le comte de Suffolk alla trouver monseigneur le Bâtard et lui dit de ne point donner l'assaut, et que la ville lui serait rendue. Les Anglais demandaient un délai de quinze jours, après quoi ils s'engageaient à se retirer eux et leurs chevaux, à la condition, sans doute, de n'être pas secourus à cette date. Ces capitulations conditionnelles étaient fréquentes dans les deux partis. Le sire de Baudricourt en avait signé une semblable à Vaucouleurs quand Jeanne y vint. Dans ce cas, c'eût été une duperie de consentir à la demande du noble lord au moment où sir John Falstolf arrivait avec des vivres et des canons. Que le Bâtard donna dans le panneau, on l'a dit. Mais ce n'est pas croyable. Il était trop avisé pour cela. Toutefois, le lendemain dimanche, douzième du mois, le duc d'Alençon, tenant conseil avec les capitaines au service du roi sur ce qu'il y avait à faire pour prendre la ville, fut averti que le capitaine La Hire conférait avec le comte de Suffolk. Ils en furent très mécontents. La Hire ne pouvait pas traiter en son propre nom. Il avait sans doute les pouvoirs de monseigneur le Bâtard. Celui-ci commandait pour le duc, pri-

sonnier des Anglais, tandis que le duc d'Alençon commandait pour le roi, et l'on conçoit qu'il y eût conflit.

La Pucelle, toujours disposée à recevoir les ennemis à merci et toujours prête à combattre, disait :

— Qu'ils s'en aillent de Jargeau en leurs petites cottes, la vie sauve, s'ils veulent. Sinon, ils seront pris d'assaut.

Le duc d'Alençon, sans seulement s'enquérir des clauses de la capitulation, fit rappeler le capitaine La Hire.

Il vint et aussitôt on apporta les échelles. Les hérauts sonnèrent la trompette et crièrent : « A l'assaut ! » La Pucelle déploya son étendard et, toute armée, la tête recouverte d'un de ces casques légers qu'on nommait capelines, elle descendit dans le fossé avec les gens du roi et les gens des communes, sous les traits des archers et les pierres des canons ; elle se tenait au côté du duc d'Alençon, lui disant :

— En avant ! gentil duc, à l'assaut !

Le duc, qui n'avait pas le cœur aussi ferme qu'elle, trouvait qu'elle allait peut-être un peu vite en besogne. Il le lui laissa entendre.

Alors elle l'encouragea :

— Ne craignez point. L'heure est favorable quand il plaît à Dieu, et il est à propos d'ouvrer quand Dieu le veut. Ouvrez et Dieu ouvrera.

En le voyant mal assuré en cet assaut, elle lui rappela la promesse qu'elle avait faite naguère à son sujet, dans l'abbaye de Saint-Florent-les-Tours.

— Oh ! gentil duc, avez-vous peur ? Ne savez-vous pas que j'ai promis à votre femme de vous ramener sain et sauf ?

Au vif de l'attaque, elle observa sur la muraille une de ces bombardes très longues et minces qui se chargeaient par la culasse et qu'on appelait veuglaires. Elle vit que ce veuglaire crachait des pierres à l'endroit même où elle se trouvait avec le beau cousin du roi. Elle sentit le danger, mais ne le sentit point pour elle.

— Éloignez-vous, dit-elle vivement. Cette machine va vous tuer.

Le duc ne s'était pas écarté de trois toises, qu'un gentilhomme d'Anjou, le sire du Lude, ayant pris la place quittée, fut tué par une pierre du veuglaire. Le duc d'Alençon admira

cette prophétie. Sans doute la Pucelle était venue pour le sauver, et elle n'était pas venue pour sauver le sire du Lude. Comme les gens du roi de France touchaient au mur, le comte de Suffolk fit crier qu'il voulait parler au duc d'Alençon. Il ne fut pas écouté et l'assaut continua.

Il y avait quatre heures qu'on s'efforçait quand Jeanne, son étendard à la main, monta sur une échelle appuyée à la douve. Une pierre lancée sur sa capeline l'abattit avec ses panonceaux. Elle se releva et cria aux hommes d'armes :

— Amis, amis, sus, sus ! Messire a condamné les Anglais. A cette heure, ils sont nôtres. Ayez bon cœur.

Le mur fut escaladé et les gens du roi de France se répandirent dans la ville. Les Anglais essayèrent de gagner la Beauce. Mais les Français se lancèrent à leur poursuite. Guillaume Regnault, écuyer d'Auvergne, atteignit sur le pont le comte de Suffolk et le prit.

— Êtes-vous gentilhomme? demanda Suffolk.

— Oui.

— Êtes-vous chevalier?

— Non.

Le comte de Suffolk le fit chevalier et se rendit à lui.

Bientôt le bruit courut que le comte de Suffolk s'était rendu à la Pucelle à genoux[1]. On publia même qu'il avait demandé à se rendre à elle comme à la plus vaillante dame qui fût au monde. Mais il est croyable qu'il se serait rendu au dernier valet de l'armée plutôt qu'à une femme qu'il tenait pour endiablée sorcière.

John Pole, frère de Suffolk, fut pris aussi sur le pont. Un troisième frère du duc, Alexander Pole, fut tué au même endroit ou se noya dans la Loire. La garnison se rendit à merci. Mais il en fut cette fois comme d'ordinaire. On ne tuait pas grand monde pendant la bataille; après la bataille on tuait tout. Cinq cents Anglais furent massacrés. Seuls les gentilshommes furent reçus à rançon. Mais les Français se prirent de querelle à leur sujet. Les seigneurs les gardaient tous pour eux. Les gens des communes en réclamaient leur part, et, ne l'obtenant point, ils se mirent à assommer les prisonniers.

1. Lettre de Maillezais.

Ce qu'on put sauver fut conduit par eau, de nuit, à Orléans. La ville fut entièrement saccagée ; la vieille église, qui avait servi de magasin aux Godons, toute pillée.

Tant tués que blessés, les Français n'avaient pas perdu vingt hommes.

Sans désemparer, la Pucelle avec la chevalerie retourna à Orléans.

IV

LA PUCELLE ET LE DUC D'ORLÉANS

A l'occasion de la prise de Jargeau, les procureurs ordonnèrent une procession publique. Un beau sermon fut fait par frère Robert Baignart, jacobin, celui-là même qui avait prêché le mardi 10 mai.

Les habitants d'Orléans firent présent au duc d'Alençon de six tonneaux de vin ; à la Pucelle, de quatre ; au comte de Vendôme, de deux.

En considération des bons et agréables services qu'elle avait rendus, les conseillers du duc Charles, prisonnier des Anglais, lui donnèrent une huque verte et une robe de drap cramoisi de Flandre ou de fine Bruxelles vermeille. Jean Luillier, qui fournit l'étoffe, demanda : pour deux aunes de fine Bruxelles, à quatre écus l'aune, huit écus ; pour la doublure de la robe, deux écus ; pour une aune de vert perdu deux écus, ce qui faisait douze écus d'or. Jean Luilier était un jeune marchand drapier qui aimait grandement la Pucelle et la regardait comme un ange de Dieu. Il avait bon cœur ; mais la peur des Anglais lui donnait la berlue et il en voyait plus qu'il n'y en avait. Un de ses parents faisait partie du conseil élu en 1429. Il devait lui-même être nommé procureur un peu plus tard.

Jean Bourgeois, tailleur, demanda tant pour la façon de la robe et de la huque que pour fourniture de satin blanc, sandal et autres étoffes, un écu d'or.

Précédemment, la ville avait donné à la Pucelle une demi-aune de « deux verts » pour faire les « orties » de ses robes.

Il lui en avait coûté trente-cinq sols parisis. Les orties étaient la devise du duc d'Orléans ; le vert et le vermeil ou cramoisi, ses couleurs. Ce vert n'avait pas toujours été le même. Il allait s'assombrissant avec la fortune de la maison. Il y avait eu le vert gai, puis le vert brun, et enfin le vert perdu, qui tirait sur le noir et signifiait deuil et douleur. On donna à la Pucelle le vert perdu. Elle portait la livrée d'Orléans, comme les officiers du duché et les miliciens de la ville, et l'on faisait ainsi d'elle un merveilleux héraut d'armes et comme un ange héraldique.

La huque de vert perdu et la robe brodée d'orties, elle dut les porter volontiers et de bon cœur pour l'amour du duc Charles, à qui les Anglais avaient fait si grand déplaisir. Elle était venue défendre l'héritage du prince prisonnier. Elle disait que de par Jésus, le bon duc d'Orléans était à sa charge. Elle comptait bien le délivrer. Son dessein était de sommer tout d'abord les Anglais de le rendre et, s'ils n'y consentaient point, de passer la mer et de l'aller chercher avec une armée en Angleterre. Au cas où ce moyen lui manquerait, elle en avait imaginé un autre, avec le congé de ses saintes. Elle avait demandé à son roi qu'il la laissât faire des prisonniers et elle comptait en faire assez pour les échanger contre le duc Charles. Mesdames sainte Catherine et sainte Marguerite lui avaient promis que, de la sorte, elle le délivrerait dans un terme plus bref que celui de trois ans et plus long que le terme d'une année. Rêves pieux d'une enfant endormie au son des cloches villageoises ! Trouvant juste et bon de travailler et de souffrir pour ôter les princes de peine et d'ennui, elle disait, en bonne servante :

— Je sais bien que Dieu aime mieux mon roi et le duc d'Orléans que moi, en ce qui regarde l'aise du corps, et je le sais par révélation.

Et parlant du duc prisonnier, elle disait aussi :

— Mes voix m'ont fait beaucoup de révélations sur lui ; elles m'en ont fait sur le duc Charles plus que sur homme vivant, excepté mon roi.

Dans le fait, madame sainte Catherine et madame sainte Marguerite lui avaient seulement conté les malheurs tant connus du prince. Le fils de Valentine de Milan et la fille

d'Isabelle Romée étaient séparés par un abîme plus large et plus profond que l'océan qui s'étendait entre eux. Ils vivaient aux deux bouts du monde des âmes, et toutes les saintes du paradis n'eussent pas réussi à les expliquer l'un à l'autre.

C'était pourtant un bon prince que le duc Charles. Il était débonnaire, bienveillant et pitoyable. Plus qu'aucun autre, il possédait le don de plaire, la grâce. Il exerçait un charme tel qu'on le soupçonnait d'user de magie pour gagner les cœurs. Mais sa nature s'accordait si mal avec sa destinée qu'on peut dire qu'il endurait sa vie et ne la vivait pas. Son père assassiné la nuit, rue Barbette à Paris, par l'ordre du duc Jean; sa mère morte de douleur et de colère, parmi les cordelières, la chantepleure, les deux S de Soupirs et Souci, emblèmes et devises de son deuil, qui révélaient l'élégance d'un esprit ingénieux jusque dans le désespoir; les Armagnacs, les Bourguignons, les Cabochiens s'entre-égorgeant autour de lui : voilà ce qu'il avait vu presque enfant encore. Puis il avait été blessé et pris à la bataille d'Azincourt.

Et depuis quatorze ans, mené de châteaux en châteaux, d'un bout à l'autre de l'île brumeuse, enfermé dans des murs épais, étroitement gardé, recevant des Français en bien petit nombre et ne pouvant en entretenir aucun sans témoins, il se sentait vieux avant l'âge, flétri par le malheur. Il disait : « Fruit abattu vert encore, je fus mis à mûrir sur la paille de la prison. Je suis un fruit d'hiver. » Captif, il souffrait sans espoir, sachant que le roi Henri V, en mourant, avait recommandé à son frère de ne le rendre à aucun prix.

Doux à autrui, doux à lui-même, il se réfugiait dans sa propre pensée, qui était aussi riante et claire que sa vie était triste et sombre. Au fond des durs châteaux de Windsor et de Bolingbroke, à la Tour de Londres, aux côtés de ses geôliers, il vivait et respirait dans le monde ingénieux du Roman de la Rose. Vénus, Cupidon, Espoir, Bon-Accueil, Plaisance, Pitié, Danger, Tristesse, Soin, Mélancolie, Doux-Regard entouraient le pupitre sur lequel, dans l'embrasure profonde d'une fenêtre, sans un rayon de soleil, il écrivait ses ballades fraîches et fines comme des enluminures. Ce qui vraiment existait pour lui, c'était l'allégorie. Il errait dans la forêt de Longue-Attente; il s'embarquait dans la nef de Bonne-Nou-

velle. Il était poète et chantait sa dame Beauté avec courtoisie. A lire ses vers, on eût dit qu'il n'était captif que du Seigneur Amour.

Dans l'ignorance où on le laissait des affaires de son duché, si quelque soin l'occupait encore, c'était de recueillir les livres du roi Charles V, volés par le duc de Bedfort et vendus aux marchands de Londres ou d'ordonner qu'on enlevât de Blois, à l'approche des Anglais, ses belles tapisseries, avec la librairie de son père, et de les faire porter à Saumur. Ce qu'il aimait le plus au monde, après Beauté, c'était les riches tentures et les manuscrits ornés de miniatures délicates. Ce qu'il regrettait, c'était le beau soleil de France, le beau mois de mai, les danses et les dames. Il était guéri de prouesse et de chevalerie.

On a voulu croire que, lorsque vint la Pucelle, il reçut des nouvelles de son duché. On a même supposé qu'un fidèle domestique lui fit tenir la chronique des événements heureux de mai et de juin 1428. Mais rien n'est moins certain. Il est probable au contraire, que les Anglais ne laissèrent parvenir à lui aucun message et qu'il ignorait tout ce qui se passait dans les deux royaumes[1].

Et il n'était peut-être pas aussi curieux qu'on pourrait le croire des nouvelles de la guerre. Il n'attendait rien des gens d'armes et ne comptait point sur ses beaux cousins de France pour le délivrer par prouesses et batailles. Il savait trop bien comment ils s'y prenaient. C'était de la paix qu'il attendait, pour son peuple et pour lui, la délivrance. Il pensait que, puisque les pères étaient morts, les fils pouvaient oublier et pardonner. Il gardait bon espoir en son cousin de Bourgogne et il n'avait pas tort, car enfin la fortune des Anglais en France dépendait du duc Philippe. Il était résigné, ou du moins il devait un peu plus tard se résigner à reconnaître la suzeraineté du roi d'Angleterre. Il faut moins considérer la faiblesse des hommes que la force des choses. Et le prisonnier ne croyait jamais trop faire pour obtenir la paix, « vrai trésor de joie ».

Non, en dépit de ses révélations, Jeanne ne se faisait pas

1. Cela est certain pour l'année 1433.

un portrait au vrai de son beau duc. Ils ne devaient jamais se voir; mais s'ils avaient pu se rencontrer, ils se seraient bien mal entendus et seraient demeurés impénétrables l'un à l'autre. La pensée rustique et franche de Jeanne ne pouvait s'accorder avec la pensée d'un si haut seigneur et d'un poète si courtois. Ils ne pouvaient s'entendre parce qu'elle était simple et qu'il était subtil, parce qu'elle était prophétesse et qu'il était nourri de gai savoir et de bonnes lettres, parce qu'elle croyait et qu'il était comme ne croyant pas, parce qu'elle était une sainte et une fille des communes, rapportant toute souveraineté à Dieu, et qu'il concevait le droit selon les coutumes féodales, usages, alliances et traités; parce qu'ils ne se faisaient pas tous deux la même idée du monde et de la vie. Le bon duc n'aurait vu goutte au fait de la Pucelle envoyé par Messire pour recouvrer son duché, et Jeanne n'aurait jamais pu s'expliquer les façons du duc Charles envers ses cousins d'Angleterre et de Bourgogne. Il valait mieux qu'ils ne se vissent jamais.

V

LE PONT DE MEUNG ET BEAUGENCY

Depuis la prise de Jargeau, la Loire était libre en amont. Pour que la ville d'Orléans fût en sûreté, il fallait aussi dégager le fleuve en aval, où les Anglais tenaient encore Meung, Beaugency et La Charité. Le mardi quatorzième de juin, à l'heure des vêpres, l'armée prit les champs.

— Je veux demain, après dîner, dit la Pucelle, aller voir ceux de Meung.

On passa par la Sologne et l'on fut, le soir même, devant le pont de Meung construit en amont de la ville et séparé des murs par une large prairie. Comme la plupart des ponts, il était défendu à chaque bout par un châtelet, et les Anglais l'avaient muni d'un boulevard de terre, ainsi qu'ils avaient fait aux tourelles d'Orléans. Pourtant ils le défendirent mal et les gens du roi de France en forcèrent aisément le passage avant

la nuit. Ils y laissèrent garnison et allèrent gîter en Beauce, presque sous la ville. Le jeune duc d'Alençon se logea dans une église avec quelques hommes d'armes, sans se garder, selon sa coutume. Il y fut surpris et en grand péril.

La garnison, peu nombreuse, était commandée par lord Scales et par le jeune fils de Warwik. Le lendemain, de bonne heure, les gens du roi, passant à une portée de canon de la ville de Meung, s'en furent droit à Beaugency où ils arrivèrent dans la matinée.

La vieille petite ville, assise sur le penchant d'une colline et ceinte de vignes, de jardins, de champs de blé, penchait devant eux vers la verte allée du Ru, et dressait à leur vue sa tour carrée, de mine assez fière, bien qu'accoutumée à se laisser prendre. Les faubourgs n'étaient pas fortifiés. Mais les Français, quand ils y pénétrèrent, furent criblés de carreaux, de flèches et de viretons par les archers embusqués dans les maisons et les masures. Il y eut, d'un parti et de l'autre, morts et blessés. Finalement les Anglais se retirèrent dans le château et dans les bastilles du pont.

Le duc d'Alençon mit des gardes devant le château, pour surveiller les Anglais. A ce moment, il vit venir à lui deux seigneurs bretons, les sires de Rostrenen et de Kermoissan, qui lui dirent :

— Le connétable demande logis à ceux du siège.

Arthur de Bretagne, sire de Richemont, connétable de France, ayant guerroyé tout l'hiver en Poitou contre les gens du sire de la Trémoille, venait, malgré la défense du roi, se joindre aux gens du roi. Il avait passé la Loire à Amboise et arrivait devant Beaugency avec six cents gens d'armes et quatre cents hommes de trait. Sa venue mit les capitaines dans l'embarras. Il y en avait, qui le tenaient pour homme de grand vouloir et courage. Mais beaucoup vivaient du sire de La Trémoille, entre autres le pauvre écuyer Jean d'Aulon. Le duc d'Alençon voulait se retirer, alléguant l'ordre du roi de ne pas recevoir en sa société le connétable.

— Si le connétable vient, je m'en irai, dit-il à Jeanne.

Et il fit réponse aux deux gentilshommes bretons qu'au cas où le connétable viendrait prendre logis, la Pucelle et ceux du siège le combattraient.

Il y était si décidé qu'il monta à cheval, pour courir sus aux Bretons. La Pucelle était prête à le suivre, par révérence pour lui et le roi. Mais il y avait, dans l'ost, des capitaines qui jugeaient que ce n'était pas l'heure de coucher la lance contre le connétable de France. Ils retinrent le duc d'Alençon.

Le lendemain, une vive alerte agita le camp. Les hérauts criaient : « A l'arme ! » On apprit que les Anglais venaient en grand nombre. Le jeune duc voulait encore se retirer plutôt que d'accueillir le connétable. Mais Jeanne, cette fois, l'en dissuada :

— Il faut s'entr'aider, lui dit-elle.

Il écouta ce conseil et alla, suivi d'elle, de monseigneur le Bâtard, et des sires de Laval, au-devant du connétable. Près de la maladrerie de Beaugency, ils rencontrèrent une belle chevauchée. A leur approche, un petit homme noir, renfrogné. lippu, descendit de cheval. C'était Arthur de Bretagne. La Pucelle le vint embrasser par les jambes, comme elle avait coutume de faire aux grands de la terre et du ciel, qu'elle fréquentait.

Le connétable lui parla en bon catholique, dévot à Dieu et à l'Église :

— Jeanne, on m'a dit que vous me vouliez combattre. Je ne sais si vous êtes de par Dieu, ou non. Si vous êtes de par Dieu, je ne vous crains de rien. Car Dieu fait mon bon vouloir. Si vous êtes de par le diable, je vous crains encore moins.

Il avait le droit de parler de la sorte, s'efforçant de ne jamais donner au diable puissance sur lui. Il montrait à Dieu son bon vouloir en recherchant les sorciers et les sorcières plus curieusement que ne faisaient les évêques et les inquisiteurs du mal hérétique. Il en fit brûler en France, en Poitou et en Bretagne plus qu'homme vivant.

Le duc d'Alençon n'osa ni le renvoyer ni lui accorder le logis pour la nuit. Les nouveaux venus, selon la coutume, devaient le guet. Le connétable, avec sa compagnie, fit le guet cette nuit devant le château.

Le jeune duc d'Alençon chevauchait, sans plus. Ici encore les vrais faiseurs de la guerre et pourvoyeurs du siège étaient

les bourgeois d'Orléans. Les procureurs de la ville avaient fait conduire par eau, à Meung et à Beaugency, les engins nécessaires, échelles, pics, pioches, et ces grands pavas dont les assiégeants se couvraient comme la tortue de son écaille. Ils avaient envoyé leurs canons et leurs bombardes. Le joyeux canonnier maître Jean de Motesclère était là. Ils faisaient parvenir aux gens du roi des vivres qu'ils adressaient expressément à la Pucelle. Le procureur, Jean Boillève, vint apporter sur un chaland des pains et du vin. Toute la journée du vendredi 17, les bombardes et les canons jetèrent des pierres sur les assiégés. L'attaque était poussée en même temps du côté de la vallée et, par le moyen des chalands, du côté de la rivière. Ce 17 juin, à minuit, sir Richard Guethin, bailli d'Évreux, qui commandait la garnison, offrit de capituler. Il fut accordé que les Anglais rendraient le château et le pont et qu'ils s'en iraient le lendemain, emmenant chevaux et harnais avec chacun son bien, valant au plus un marc d'argent. Ils étaient requis en outre de jurer ne point reprendre les armes avant dix jours. A ces conditions, le lendemain, au soleil levant, ils quittèrent, au nombre de cinq cents, le pont du château et se retirèrent à Meung dont le château, mais non le pont, était resté aux Anglais. Prudemment, le connétable envoya quelques hommes renforcer la garnison du pont de Meung.

Sir Richard Guethin et le capitaine Math Gouth furent retenus comme otages.

La garnison de Beaugency s'était trop pressée de se rendre. A peine était-elle partie, qu'un homme d'armes de la compagnie du capitaine La Hire vint dire au duc d'Alençon :

— Les Anglais marchent sur nous. Nous allons les avoir en face. Ils sont bien là-bas mille hommes d'armes.

Jeanne, l'entendant parler sans saisir ses paroles, demanda :

— Que dit cet homme d'armes ?

Et quand elle le sut, se tournant vers Arthur de Bretagne, qui était près d'elle :

— Ah ! beau connétable, vous n'êtes pas venu de par moi ; mais puisque vous êtes venu, vous serez le bien venu.

Ce que les Français avaient devant eux, c'était sir John Talbot et sir John Falstolf avec toute l'armée anglaise.

VI

LA BATAILLE DE PATAY

Sir John Falstolf, ayant quitté Paris le 9 juin, s'achemina par la Beauce, avec cinq mille combattants, les plus beaux, dit-on, qu'Anglais eussent jamais eus en pays de France. Il apportait abondance de vivres et de traits aux Anglais de Jargeau. Apprenant en route que la ville s'était rendue, il laissa ses bagages à Étampes et se porta sur Janville, où sir John Talbot vint le rejoindre avec quarante lances et deux cents archers.

Là, ils furent instruits que les Français avaient pris le pont de Meung et mis le siège devant Beaugency. Sir John Talbot voulait marcher au secours de ceux de Beaugency et les délivrer, avec l'aide de Dieu et de monseigneur saint Georges. Sir John Falstolf était d'avis d'abandonner sir Richard Guethin et la garnison à leur sort, et de ne point combattre pour l'heure. Voyant les siens craintifs et les Français envigourés, il estimait que les Anglais n'avaient rien de mieux à faire que d'attendre dans les villes, châteaux et forteresses qui leur restaient, les renforts promis par le Régent.

— Nous ne sommes qu'une poignée de gens au regard des Français, disait-il. Si la fortune nous devient mauvaise, tout ce que le feu roi Henri a conquis en France à grand labeur et long terme sera en voie de perdition.

Il ne fut pas écouté et l'armée marcha sur Beaugency. Elle se trouvait non loin de la ville le dimanche dix-neuvième d'août, au moment où la garnison en sortait avec seulement chevaux, harnais et bagages d'un marc d'argent pour chaque homme.

Les gens du roi de France, avertis que cette armée approchait, se portèrent à sa rencontre. Après une courte chevauchée, les éclaireurs signalèrent, à une lieue environ de Patay, les étendards et les pennons d'Angleterre qui flottaient dans la plaine. Alors les Français gravirent une colline d'où ils purent

observer l'ennemi et s'y mirent en ordre de combat. Le capitaine La Hire et le jeune sire de Termes dirent à la Pucelle :

— Les Anglais viennent. Ils sont en ordre de bataille et prêts à se battre.

Elle répondit, à sa coutume :

— Frappez hardiment; ils prendront la fuite.

Et elle ajouta que ce ne serait pas long[1].

Les Anglais, croyant que les Français leur offraient la bataille, mirent pied à terre. Les archers plantèrent leurs pieux dans le sol, la pointe inclinée vers l'ennemi. C'est ainsi que, d'ordinaire, ils se préparaient à combattre, et sir John Falstolf n'avait pas fait autrement à la journée des harengs. Le soleil baissait déjà.

Le duc d'Alençon n'était nullement décidé à descendre dans la plaine. En présence du connétable, de monseigneur le Bâtard et des capitaines, il consulta la sainte fille, qui tourna sa réponse en énigmes :

— Ayez tous de bons éperons.

Pensant qu'elle parlait des éperons du comte de Clermont, des éperons de Rouveray, le duc d'Alençon lui demanda :

— Que dites-vous? nous tournerons donc le dos?

— Nenni, répondit-elle.

Ses Voix lui conseillaient en toute occasion une invariable confiance.

— Nenni. En nom Dieu, allez sur eux, car ils s'enfuiront et n'arrêteront pas et seront déconfits, sans guère de perte pour vos gens; et pour ce faut-il vos éperons pour les suivre[2].

Selon l'avis des maîtres et docteurs, il convenait d'écouter la Pucelle sans quitter les voies de la prudence humaine. Les chefs de l'armée, soit qu'ils jugeassent l'occasion mauvaise, soit

1. Le clerc, qui rédigea la déposition de Thibault de Termes, ignorant cette affaire, mit ces propos à la rencontre de Patay. Ainsi transposés, ils n'ont plus de sens commun. D'ailleurs, à Patay, Jeanne et La Hire n'étaient pas près l'un de l'autre.

2. Il est clair que cet endroit de la déposition de Dunois et de la *Chronique* de la Pucelle ne s'applique pas à la journée du 18, comme on l'a cru. « Tous les corps anglais, dit Dunois, se réunirent en une seule armée. Nous crûmes qu'ils voulaient nous offrir la bataille. » Il parle évidemment de ce qui s'est passé le 17 août. La déposition du duc d'Alençon brouille tout. On ne comprend pas que la Pucelle ait dit des Anglais, le 18 : « Dieu nous les envoie » quand ils fuyaient.

qu'ils craignissent encore, après tant de défaites, de livrer une bataille rangée, ne descendirent point de leur colline. A deux hérauts d'Angleterre venus de la part de trois chevaliers qui offraient de combattre en combat singulier, il fut répondu :

— Allez vous coucher pour aujourd'hui, car il est assez tard. Mais demain, au plaisir de Dieu et de Notre-Dame, nous nous verrons de plus près [1].

Les Anglais, certains qu'ils ne seraient pas attaqués, quittèrent la place et s'en allèrent loger, pour la nuit, à Meung.

Les Français les y allèrent chercher le lendemain samedi 18, jour de saint Hubert. Ils ne les y trouvèrent pas. Les Godons avaient déguerpi de bon matin et s'en étaient allés avec canons, munitions et vivres, vers Janville où ils comptaient se retrancher.

L'armée du roi Charles, forte de douze mille hommes, se mit aussitôt à leur poursuite, sur la route de Paris, par la plaine de Beauce, inculte, buissonneuse et giboyeuse, couverte de broussailles et de taillis, belle pourtant au gré des chevaucheurs anglais et français qui la vantaient à l'envi.

Sur la plaine infinie où la terre glisse au regard et fuit, voyant le ciel devant elle, le ciel nuageux des plaines qui fait rêver de chevauchées merveilleuses par les montagnes de l'air, la Pucelle s'écria :

— En nom Dieu, s'ils étaient pendus aux nuées, nous les aurions [2].

Comme la veille, elle prophétisa :

— Le gentil roi aura aujourd'hui plus grande victoire qu'il eût de longtemps. Et m'a dit mon Conseil qu'ils sont tous nôtres.

Elle prédit que des leurs il y aurait peu ou point de tués.

Le capitaine Poton et le sire Arnault de Gugem allèrent en éclaireurs.

Les plus experts hommes de guerre, et parmi eux monseigneur le Bâtard et le maréchal de Boussac, montés sur fleurs de coursiers, formèrent l'avant-garde.

1. Ceux qui attribuent ce mot à la Pucelle ont mal lu Vavrin.

2. On met cette parole au moment où les Anglais furent rejoints, sans s'apercevoir qu'alors elle n'a plus aucun sens.

Puis, sous la conduite du capitaine La Hire, qui connaissait le pays, s'avançait le principal corps d'armée, composé des lances du duc d'Alençon, du comte de Vendôme, du connétable de France, avec les archers et les arbalétriers.

Enfin venait l'arrière-garde, commandée par les seigneurs de Graville, de Laval, de Rais et de Saint-Gilles.

La Pucelle, qui avait bon cœur, voulut aller en avant. On l'en empêcha. Elle ne conduisait pas les gens d'armes; les gens d'armes la conduisaient, la tenant non pour chef de guerre, comme elle disait, mais pour porte-bonheur. Elle dut, grandement contristée, prendre place à l'arrière-garde, sans doute dans la compagnie du sire de Rais, où d'abord on l'avait mise [1]. Tout le monde se hâtait fort, craignant que l'ennemi n'échappât.

Après avoir chevauché près de cinq lieues, par une chaleur accablante, laissé à gauche Saint-Sigismond et dépassé Saint-Péravy, les soixante ou quatre-vingts coureurs du capitaine Poton, montés sur fleurs de coursiers, atteignirent l'endroit où le terrain, entièrement plat jusque-là, s'abaisse et la route dévale dans un bas-fond dit de la Retrève. Ils ne pouvaient apercevoir le creux de la Retrève; mais au delà, le sol se relève doucement et ils voyaient poindre à moins d'une demi-lieue le clocher de Lignerolles, sur la plaine boisée dite Climat-du-Camp. A une lieue droit devant eux, se devinait la petite ville de Patay.

Il était deux heures après-midi. Par aventure, les cavaliers de Poton et de Gugem lancent un cerf qui, débuchant d'un taillis, va fondre dans le creux de la Retrève. Alors de ce creux s'élève une clameur. Ce sont les soldats anglais qui se disputent à grands cris le gibier lancé sur eux. Avertis ainsi de la présence de l'ennemi, les coureurs français s'arrêtent et détachent aussitôt quelques-uns des leurs pour annoncer à l'armée qu'ils ont surpris les Godons et que c'est l'heure de besogner.

Voici ce qui s'était passé du côté des Anglais. Ils se retiraient en bon ordre sur Janville, l'avant-garde conduite par

1. Voir la plus ancienne relation de la bataille, celle du roi Jacques. Et comparer la déposition de Louis de Coutes.

un chevalier à l'étendard blanc. Puis venaient l'artillerie et les vivres voiturés par des marchands, puis le corps de bataille commandé par sir John Talbot et sir John Falstolf. L'arrière-garde, exposée à subir un rude choc, n'était formée que d'Anglais d'Angleterre. Elle suivait à une assez longue distance. Ses coureurs, ayant vu les Français sans être vus, avertirent sir John Talbot, qui se trouvait alors entre le hameau de Saint-Péravy et la ville de Patay. Sur cet avis, arrêtant la marche de l'armée, il donna l'ordre à l'avant-garde de se ranger, avec les chariots et les canons, à l'orée des bois de Lignerolles. Position excellente. Adossés à la futaie, les combattants ne craignaient point d'être pris à revers. Et ils se retranchaient derrière les charrois. Le corps de bataille n'alla pas si avant. Il fit halte à un demi-quart de lieue de Lignerolles, dans le creux de la Retrève. Il y avait, à cet endroit, au bord de la route, des haies vives. Sir John Talbot s'y porta avec cinq cents archers d'élite et mit pied à terre pour attendre les Français qui devaient forcément passer par là. Il comptait défendre la voie jusqu'à ce que l'arrière-garde eût rejoint le corps de bataille, et pensait se rabattre ensuite sur l'armée en cotoyant les haies.

Ces archers se disposaient à planter en terre, selon leur habitude, ces pieux aiguisés, dont ils tournaient la pointe contre le poitrail des chevaux ennemis, quand les Français, avertis par les éclaireurs de Poton, fondirent sur eux comme une trombe, les culbutèrent et les mirent en pièces. En ce moment, sir John Falstolf, à la tête du corps de bataille, se disposait à rejoindre l'avant-garde ; sentant déjà sur lui la cavalerie française, il donna de l'éperon et lança à fond de train sa troupe sur Lignerolles. Quand ils la virent venir ainsi débridée, ceux de l'étendard blanc crurent qu'elle était en déroute. Ils prirent peur et, quittant la lisière du bois, se jetèrent dans les halliers de Climat-du-Camp pour gagner en grand désordre la route de Paris. Sir John Falstolf poussa dans la même direction avec le principal corps d'armée. Il n'y eut pas de bataille. Ayant passé sur les cadavres des archers de Talbot, les Français entrèrent dans l'Angleterre éperdue comme dans un troupeau de moutons et tuèrent à plaisir. Ils tuèrent deux mille de ces gens de petit état que les Godons

avaient coutume d'amener ainsi de leur pays mourir en France. Quand ceux du principal corps d'armée, que conduisait La Hire, arrivèrent à Lignerolles, ils ne trouvèrent devant eux que huit cents fantassins, qu'ils culbutèrent. Des douze à treize mille Français cheminant sur la route, quinze cents à peine prirent part au combat, ou plutôt au massacre. Sir John Talbot fut fait prisonnier par les capitaines La Hire et Poton. Il avait sauté sur un cheval, sans chausser ses éperons. Les seigneurs de Scales et de Hungerford, lord Falcombridge, sir Thomas Guerard, Richard Spencer et Fitz Walter furent également pris à rançon. On fit de douze à quinze cents prisonniers.

Deux cents hommes d'armes tout au plus donnèrent a chasse aux fuyards jusqu'aux portes de Janville. Hors 'avant-garde, qui s'était enfuie la première, l'armée anglaise était entièrement détruite. Du parti des Français, le sire de Termes, présent à l'affaire, assure qu'il n'y eut qu'un mort, un homme de sa compagnie. Perceval de Boulainvilliers, conseiller chambellan du roi, dit qu'il y en eut trois.

Quand la Pucelle arriva, on tuait encore. Elle vit un Français, qui conduisait des prisonniers, frapper l'un d'eux à la tête si rudement que l'homme tomba comme mort. Elle descendit de cheval et fit confesser l'Anglais. Elle lui soutenait la tête et le consolait selon son pouvoir. Voilà la part qu'elle prit à la bataille de Patay. Ce fut celle d'une sainte fille.

Les Français passèrent la nuit dans la ville. Sir John Talbot fut amené au duc d'Alençon et au connétable. Le jeune duc lui dit :

— Vous ne croyiez pas ce matin qu'ainsi vous adviendrait.

Talbot répondit :

— C'est la fortune de la guerre.

Quelques Anglais arrivèrent hors d'haleine à Janville. Mais les habitants, à qui ils avaient laissé en partant leur argent et leurs biens, leur fermèrent la porte au nez et firent serment de fidélité au roi Charles.

Les capitaines anglais de deux petites places de la Beauce, Montpipeau et Saint-Sigismond, mirent le feu à leur château et s'enfuirent.

VII

L'ARMÉE FORMÉE A GIEN

De Patay, l'armée victorieuse se rendit à Orléans. Les habitants attendaient le roi. Ils avaient tendu des draperies pour son entrée. Mais le sire de la Trémoille le gardait dans son château de Sully, où tous deux, effrayés de la venue du connétable, s'étaient réfugiés pendant la victoire.

Enfin, on put déloger le roi Charles de sa forteresse. Le 22 juin il partit pour Châteauneuf.

La Pucelle le rejoignit ce jour même à Saint-Benoît-sur-Loire. Il la reçut avec sa douceur coutumière et lui dit :

— J'ai pitié de vous et de la peine que vous endurez.

Et il la pressa de se reposer.

En l'entendant parler, elle pleura. Elle pleura, dit-on, de sentir ce que l'affabilité du roi contenait pour elle d'indifférence et d'incroyance.

Elle s'efforça encore de lui donner confiance en elle :

— N'en doutez point, lui dit-elle, vous aurez tout votre royaume et serez de bref couronné.

Assurément le roi Charles n'était pas pressé de recouvrer son royaume par chevalerie. Mais son conseil en ce moment n'avait nulle intention de se débarrasser de la Pucelle : il s'en servait au contraire adroitement pour donner du cœur aux Français, épouvanter les Anglais et montrer à tous que Dieu, monseigneur saint Michel et madame sainte Catherine, étaient Armagnacs. En mandant aux bonnes villes la victoire de Patay, la chancellerie royale ne souffla mot du connétable et ne nomma pas davantage le Bâtard. Elle désigna la Pucelle comme chef de la bataille avec les deux princes du sang royal, le duc d'Alençon et le duc de Vendôme. C'est donc qu'on ne la craignait pas encore et qu'on en faisait étendard. La Pucelle demanda au roi qu'il reçût en sa grâce le connétable. C'était à souhaiter. Le connétable, têtu, féroce, avare et maladroit, aurait pourtant conduit la guerre moins mal que

ne faisait le sire de la Trémoille. La requête de Jeanne, comme on pense, fut rejetée. Le connétable reçut l'ordre de retourner à Parthenay.

La Pucelle demeurait ferme dans son propos d'aller à Reims pour y faire sacrer le roi. Elle ne jugeait pas qu'il valût mieux faire la guerre en Champagne qu'en Normandie. Elle ne se représentait pas assez clairement la figure du royaume pour en décider. Elle avait hâte de mener le roi à Reims pour être sacré, parce qu'elle ne croyait pas qu'il fût roi avant d'avoir reçu son sacre. La pensée de le faire oindre du saint chrême lui était venue lorsqu'elle était encore dans son village et bien avant qu'Orléans fût assiégé. Cette inspiration était purement spirituelle et ne répondait en aucune manière à l'état de choses créé par la délivrance d'Orléans et la bataille de Patay.

A voir la peur qu'en eurent les Anglais, c'était sur Paris qu'il eût fallu marcher tout de suite après la victoire. On était à trente lieues seulement de la grande ville, qui, à cette heure, n'eût pas même songé à se défendre. Le régent, la tenant pour déjà prise, s'enfermait dans la bastille de Vincennes. Mais puisqu'on avait manqué l'occasion, si vraiment on voulait en finir avec les Anglais, c'était sur la Normandie qu'il fallait marcher. Les Anglais tiraient de cette province toute leur subsistance. C'est là que se formaient leurs armées. L'occupation de ce pays par les Armagnacs les désorganisait et les ruinait. En Normandie, on coupait l'arbre anglais par le pied. Entreprise très possible. Si l'on rassemblait l'ost à Tours, on n'avait que trente lieues à franchir, par le Maine, pour atteindre Alençon, et une distance à peu près égale pour aller jusqu'à Rouen. Il aurait fallu assiéger sans doute des places très fortes, dans un pays ruiné, incapable de nourrir une armée en campagne. Mais les Anglais y avaient très peu de monde. En 1424, les garnisons normandes montaient en tout à quatre cents lances et douze cents archers. Depuis lors elles avaient diminué, et, après la délivrance d'Orléans, l'épouvante était telle parmi les Godons, qu'ils désertaient à l'envi. Le régent ne savait comment les retenir.

Les conseillers du roi, les princes du sang de France, les capitaines se partageaient. Les uns voulaient qu'on portât la guerre en Normandie. Les autres tenaient pour le sacre. Quels

étaient ceux-ci et quels étaient ceux-là ? L'histoire ne nous le dit pas et nous sommes réduits à le deviner. Sans doute, il y avait des conseillers et des capitaines qui consultaient l'intérêt du roi et du royaume, mais il était si difficile à chacun de ne pas le confondre avec son propre intérêt, que l'on sera bien près de connaître ceux qui décidèrent la marche sur Reims, quand on saura ceux à qui cette marche devait profiter.

Certes, ce n'était pas au roi, qui y perdait l'espoir, pour longtemps, de jeter dans la mer ses ennemis très anciens et très obstinés. Ce n'était pas non plus au duc d'Alençon, qui aurait beaucoup mieux aimé reprendre son duché avec le secours de la Pucelle. On peut supposer, au contraire, que la reine de Sicile ne voyait pas d'un mauvais œil le roi son gendre pousser vers le nord-est. Cette dame espagnole était prise de la folie angevine. Rassurée, pour l'instant, sur le sort de son duché d'Anjou, elle poursuivait avec une merveilleuse âpreté, et au grand dommage du royaume de France, l'établissement de son fils René dans le duché de Bar et dans l'héritage de Lorraine, et il ne devait pas lui déplaire que le roi Charles lui tînt la route libre de Gien à Troyes et à Châlons. Mais elle avait perdu tout pouvoir sur son gendre depuis l'exil du connétable, et l'on ne voit pas qui l'aurait servie dans le Conseil, au mois de mai 1429. Au reste, sans chercher davantage, nous trouvons le personnage qui, plus que tout autre, devait être d'avis que le roi fût sacré, et qui, plus que tout autre, se trouvait en état de faire prévaloir son avis. C'était celui-là même à qui il appartenait de tenir la sainte ampoule entre ses mains sacrées, messire Regnault de Chartres, archevêque-duc de Reims, chancelier du royaume.

Il faut le connaître. Regnault de Chartres, après avoir été archidiacre de Beauvais et camérier du pape Jean XXIII, fut élevé en 1414 au siège de Reims. L'année suivante, il reçut l'empereur Sigismond à Beauvais et se rendit au concile de Constance. Infatigable de corps et d'esprit, et très habile négociateur, il sut se faire charger par le dauphin Charles de missions importantes dans diverses parties de la chrétienté, Languedoc, Écosse, Bretagne, Bourgogne. En 1425, alors qu'un homme de robe très habile, mais qui pouvait bien être un fripon, le président Louvet, gouvernait le royaume et le

roi, messire Regnault de Chartres fut nommé chancelier de France à la place de messire Martin Gouges de Charpaigne, évêque de Clermont. Mais, peu de temps après, Arthur de Bretagne, connétable de France, ayant chassé Louvet, Regnault vendit sa charge à Martin Gouges, moyennant une pension de deux mille cinq cents livres tournois. Révérend père en Dieu, monseigneur l'archevêque de Reims n'était pas aussi riche, tant s'en fallait, que son compère le sire de la Trémoille; mais on fait ce qu'on peut. Tout comme le sire de la Trémoille, il prêtait de l'argent au roi. Après cela, qui, dans ce temps-là, ne prêtait pas d'argent au roi? Charles VII lui donna la ville et le château de Vierzon en paiement de seize mille livres tournois qu'il lui devait. Quand le sire de la Trémoille eut traité le connétable précisément comme le connétable avait traité Louvet, Regnault de Chartres redevint chancelier. Il rentra en charge le 8 novembre 1428, au commencement du siège d'Orléans, où nous avons vu qu'il s'était beaucoup démené. Aux environs de la cinquantaine, il n'avait rien perdu de son activité et demeurait très attaché aux biens de la terre. Depuis quinze ans qu'il était archevêque-duc de Reims, il n'avait pas touché un sol de ses revenus. Cette disgrâce lui était sensible. Il criait misère, bien qu'il fût riche. Il adressait au pape des suppliques à fendre l'âme.

Si la Pucelle avait été jugée favorablement par les maîtres de Poitiers, monseigneur de Reims y était bien pour quelque chose. Les clercs n'eussent pas, sans lui, proposé au roi de l'essayer. Et ce n'est pas faire une supposition trop hasardeuse que de croire que, si la marche sur Reims fut décidée dans les conseils du roi, ce fut que le chancelier du royaume approuva par sagesse humaine ce que la Pucelle proposait par inspiration divine.

Et, dans le fait, la campagne du sacre, qui n'allait point sans grands dommages et fâcheux inconvénients, offrait aussi de précieux avantages et surtout des facilités secrètes. Par malheur, elle laissait libre tout le pays de France occupé par les Anglais et elle donnait à ceux-ci le temps de se refaire et de recevoir des secours d'outre-mer. Et l'on verra bientôt qu'ils mirent ce temps à profit. C'était là le pire de l'affaire. Quant aux avantages, il y en avait plusieurs et de diverses

sortes. En se plaçant hardiment entre le duc de Bourgogne et les Anglais, ses alliés, on pouvait se flatter de faire quelque impression sur l'esprit du prince et de lui fournir, comme sujet de méditations salutaires, la vue de Charles, fils de Charles, roi de France, chevauchant à la tête d'une puissante armée. On était assuré que le sacre communiquerait au roi une splendeur et une majesté dont le rayonnement s'étendrait sur la chrétienté tout entière. La royauté, dans le temps, était d'ordre spirituel autant que d'ordre temporel, et le peuple pensait, ainsi que Jeanne, que les rois ne sont rois que par l'onction sainte. C'est pourquoi l'on pouvait dire que Charles de Valois recevrait plus de force d'une goutte d'huile que de mille lances.

Pour atteindre la cité du bienheureux Rémi, l'armée devait parcourir plus de cent lieues en pays rebelle, mais sans y rencontrer, de longtemps, des Anglais. La Champagne n'était pas ruinée comme la Normandie. Les hommes d'armes avaient chance de s'y nourrir, surtout si, comme on l'espérait, les bonnes villes se laissaient tirer des vivres. Elles possédaient de grands biens ; leurs greniers regorgeaient de blé. Il faut savoir que la campagne était très adroitement préparée. On avait des raisons d'espérer qu'elle serait facile et se réduirait à un voyage en armes. Les villes de Champagne avaient adhéré au traité de Troyes. Mais elles n'étaient nullement attachées aux Anglais. Elles se gouvernaient elles-mêmes.

C'étaient de riches marchandes qui ne voulaient que la paix et se donnaient au plus fort. A cette époque, elles soupçonnaient que la force passait aux Armagnacs. Le roi Charles reçut de quelques notables de Reims avis, par lettres et messages, que s'il venait, ils lui feraient ouvrir les portes de leur ville. Il accueillit même trois ou quatre bourgeois qui lui dirent :

— Allez sûrement vers notre ville de Reims. Nous nous faisons fort de vous mettre dedans.

Ces assurances enhardirent le Conseil royal. Et la marche en Champagne fut résolue.

L'armée se rassembla à Gien ; elle y croissait tous les jours. Il y avait bien là trente mille hommes, dont beaucoup de piétons, beaucoup de gens des communes, qui servaient pour

la nourriture. Le roi se rendit à Gien, et il y manda la reine qui était à Bourges.

Il pensait l'emmener à Reims pour qu'elle y fût sacrée avec lui, à l'exemple de la reine Blanche de Castille, de Jeanne de Valois et de la reine Jeanne, femme du roi Jean. Les reines pour la plupart n'avaient pas été couronnées à Reims. La reine Ysabeau, mère du roi vivant, avait reçu la couronne des mains de l'archevêque de Rouen, dans la Sainte-Chapelle de Paris. Les religieux de Saint-Denys considéraient leur abbaye comme le lieu privilégié du couronnement des reines. La reine Berthe, femme de Pépin le Bref, avait été couronnée à Saint-Denys. C'était à Saint-Denys, depuis lors, que, de préférence, les reines recevaient la couronne d'or, enrichie de saphirs et de perles, que la reine Jeanne d'Évreux avait donnée aux religieux de l'abbaye fondée par Dagobert. Tantôt les reines étaient couronnées avec leurs époux, tantôt elles l'étaient seules et à part. Plusieurs ne l'avaient jamais été.

La reine Marie étant venue à Gien, on la renvoya à Bourges. Et le roi se mit en chemin. Les Bourguignons en firent une chanson :

Quand le roy s'en vint en France,
Il feit oindre ses houssiaulx
Et la royne lui demande :
Où veult aller cest damoiseaulx ?

La reine ne demandait rien. Elle était laide et de faible vouloir. Mais la chanson dit qu'en partant le roi fit graisser ses vieux houssiaux, faute d'en pouvoir mettre de neufs. Ces plaisanteries sur la pauvreté du roi de Bourges, tout anciennes qu'elles étaient, pouvaient paraître bonnes encore. Le roi n'était pas devenu riche. Il tirait le diable par la queue.

C'était l'usage de payer d'avance aux gens d'armes une partie des sommes convenues pour leurs gages. A Gien, il fut fait un paiement de trois francs par homme d'armes. La somme parut maigre. Mais on comptait gagner en route.

Le vendredi 24 juin, la Pucelle partit d'Orléans pour Gien. Le lendemain, elle dicta de Gien une lettre aux habitants de Tournay pour les instruire que les Anglais avaient été chassés de leurs places sur la Loire et déconfits en bataille, pour les

inviter à venir au sacre du roi Charles à Reims et pour leur recommander de se maintenir loyaux Français.

Voici cette lettre :

« ✝ JHESUS ✝ MARIA.

» Gentilz loiaux Franchois de la ville de Tournay, la Pucelle vous faict savoir des nouvelles de par dechà, que en viij jours elle a cachié les Anglois hors de toutes les places qu'ilz tenoient sur la rivire de Loire par assaut ou aultrement ; où il en a eu mains mors et prinz, et lez a desconfis en bataille. Et croyiés que le conte de Suffort, Lapoulle son frère, le sire de Tallebord, le sire de Scalles et messires Jean Falscof et plusieurs chevaliers et capitainez ont esté prinz, et le frère du conte de Suffort et Glasdas mors. Maintenés vous bien loiaux Franchois, je vous en pry, et vous pry et vous requiers que vous soiés tous pressez de venir au sacre du gentil roy Charles à Rains où nous serons briefment, et venés au devant de nous quand vous saurés que nous aprocherons. A Dieu vous commans, Dieu soit garde de vous et vous doinst grace que vous puissiés maintenir la bonne querelle du royaume de France. Escript à Gien le vingt-cinquième jour de juing.

» *Sur l'adresse :* Aux loiaux Franchois de la ville de Tournay. »

Une lettre de la même teneur dut être envoyée par la chancellerie monacale de la Pucelle à toutes les villes restées favorables au roi Charles, et les religieux durent faire eux-mêmes la liste de ces villes. Certes ils ne pouvaient oublier la ville du domaine royal, qui, dans les Flandres, en pleine domination bourguignonne, demeurait fidèle à son légitime seigneur. La ville de Tournay, cédée à Philippe le Bon par le Gouvernement anglais, en 1423 (Longnon), n'avait pas reconnu son nouveau maître. Jean de Thoisy, son évêque, résidait auprès du duc Philippe. Mais elle restait « chambre du Roi ». L'attachement de ses habitants à la fortune du dauphin était connu de tous, exemplaire et fameux. Les consuls d'Albi, dans une note très brève, qu'ils rédigèrent sur les merveilles de l'année 1429, prirent soin de marquer que cette ville du nord, si lointaine qu'ils ne savaient pas bien où elle était située,

tenait pour la France, au milieu des ennemis de la France. « Le fait est, écrivirent-ils, que les Anglais occupaient tout le pays de Normandie et de Picardie, fors Tournay. »

Il n'est pas douteux que la lettre n'ait été écrite sous la dictée de la Pucelle. On voit qu'elle attribue à elle seule la victoire, toute la victoire. Sa candeur l'y obligeait. A son sens, Dieu avait tout fait, et il avait tout fait pour elle. « La Pucelle a chassé les Anglais de toutes les places qu'ils tenaient. » Elle seule pouvait montrer une foi si naïve en elle-même. Frère Pasqueret lui-même n'aurait pas écrit avec cette sainte simplicité.

Il est remarquable que, dans cette missive, sir John Falstolf est compté parmi les prisonniers. Cette erreur n'est pas particulière à Jeanne. Le roi mande à ses bonnes villes que trois capitaines anglais furent pris, Talbot, le sire de Scalles et Falstolf. Perceval de Boulainvilliers, dans son épître latine au duc de Milan, met Falstolf, qu'il nomme Fastechat, au nombre des mille prisonniers faits par les Dauphinois. Enfin, une missive, envoyée vers le 25 juin d'une des villes du diocèse de Luçon, témoigne d'une grande incertitude sur le sort de Talbot, Falstolf et Scalles, « qu'on dit être pris ou morts ».

Les Français avaient mis la main, peut-être, sur un seigneur qui ressemblait à John Falstolf de visage ou de nom, ou bien quelque homme d'armes, pour être reçu à rançon, avait dit être Falstolf. La lettre de la Pucelle parvint le 7 juillet à Tournay. Le lendemain, les consaux (c'est ainsi qu'on nommait les magistrats élus de la ville) décidèrent d'envoyer une ambassade au roi Charles de France.

Le 27 juin ou environ, la Pucelle envoya au duc de Bourgogne des lettres pour qu'il fût au sacre du roi. Elle ne reçut point de réponse. Le duc Philippe était l'homme du monde le plus incapable de correspondre avec la Pucelle. Qu'elle lui écrivît obligeamment, c'était une marque de son bon esprit. Enfant, dans son village, elle avait été l'ennemie des Bourguignons avant d'être l'ennemie des Anglais. Mais elle voulait le bien du royaume et la réconciliation des Français.

ANATOLE FRANCE

(La fin au prochain numéro.)

LA PETITE

MADAME DE THIANGES

I

Madame Le Bintel mourut, un matin d'avril, à Paris, en mettant au monde une petite fille qu'on appela Suzanne. Gâtée durant son enfance par deux sœurs beaucoup plus âgées qu'elle, mesdemoiselles Mélanie et Isabelle de Poméran, vieilles filles obstinées qui habitaient en Auvergne, à Aurillac, la maison paternelle; éprise violemment, à sa majorité, de celui qui devait un peu plus tard l'épouser, un gros garçon jovial, brusque, léger à la fois et bon, elle avait été, toute sa vie, faible et languide, avec une âme douce, tendre et romanesque. Elle ne lutta même pas contre la mort : elle soupira, elle renversa la tête, et la mort l'emporta.

Quand M. Le Bintel, désespéré, l'eut accompagnée au cimetière et que, tout seul, il s'inclina vers le berceau près duquel veillait une nourrice, il regarda, hébété d'abord, puis avec une colère sourde, cette petite masse de chair inconsciente qui vivait. Bien que parfois il la trompât, il adorait sa femme pour son amour charmant et fidèle, pour sa grâce maladive, pour son dévouement silencieux, pour le réconfort que lui donnaient sa présence et sa sollicitude, et dont il avait besoin, car les entreprises qu'il menait à la Bourse n'étaient pas toujours heureuses, ni son existence toujours affranchie d'embarras pécuniaires. Qu'allait-il devenir sans

elle, avec ce petit être qui ne lui inspirait aucune affection, et lui rappelait encore une perte irréparable ?

Possédé tout jeune par le désir de faire fortune, il avait commencé par dissiper en des spéculations trop hardies des ressources personnelles assez restreintes. Il se persuadait pourtant qu'il réussirait : seulement, il ne fallait pas qu'il fût gêné, distrait, arrêté par les mesquines préoccupations que suscite un enfant. Naguère, quand il rentrait découragé, sa femme le consolait, rêvait avec lui ; maintenant il sentait bien que Suzanne serait une source continuelle de remords, de soucis, de regrets et de peines. Ah ! si ses belles-sœurs voulaient se charger d'elle, quelques années au moins ! Folle idée !... Hélas ! une enfant les épouvanterait. Il songea à leur écrire pour leur exposer ce qu'il souhaitait, puis il y renonça par crainte de subir un refus. Le soir même, cependant, il reçut une lettre de mademoiselle Isabelle, et les premières lignes lui causèrent une vive surprise : elle offrait, au nom de mademoiselle Mélanie et au sien, d'élever la petite, insinuant à la fin que M. Le Bintel ne leur semblait guère propre à remplir une tâche si difficile.

Mesdemoiselles de Poméran ne croyaient pas, en écrivant à leur beau-frère, que leur vie dût beaucoup changer, s'il acceptait leur offre. Elles demeuraient dans une vieille maison grise à un étage, asile, au XVII[e] siècle, du poète Maynard, et qui gardait gravé, au-dessus de la porte, entre deux figures de pierre, son vœu mélancolique : *Donec optata veniat.* Le père de M. de Poméran, qui avait consenti à présider le tribunal sous une France monarchique, la tenait, comme héritage, d'un cousin éloigné. Le rez-de-chaussée comprenait tout juste la salle à manger et le salon, ouverts sur un jardin resserré où se dressait, gigantesque, un antique mûrier. Les chambres du premier communiquaient par un balcon de bois, d'un travail solide, que les années semaient de taches moussues et qui disparaissait en été sous les branches d'une glycine. Une porte, percée dans le mur de clôture, conduisait directement à l'église paroissiale.

Mesdemoiselles de Poméran ne quittaient guère le salon. En rentrant de l'église, où elles entendaient tous les matins

la messe de sept heures, elles se retrouvaient dans cette pièce claire, spacieuse et aérée, où, des vieux meubles verts, rangés avec symétrie, des cinq ou six portraits de famille au vernis craquelé, et des glaces au tain dépoli, s'exhalait une légère odeur de renfermé ; elles n'en sortaient qu'obligées par un devoir pieux ou mondain.

Mademoiselle Mélanie, l'aînée, tendre et un peu timide, se retirait dans l'embrasure d'une fenêtre, à gauche de la cheminée, devant une table à ouvrage, toujours absorbée à couper et à coudre cent petits morceaux de draps multicolores dont elle composait pour les loteries charitables de bizarres tapis, ou à fabriquer, pour les bébés des pauvres, de petits bonnets à trois pièces. Mademoiselle Isabelle, vive, bourrue, avec des allures de garçon manqué, donnait pour la journée les ordres aux domestiques, payait les fournisseurs, lisait les journaux, répondait aux lettres, puis, incapable de rester longtemps immobile, courait secouer la cuisinière devant son fourneau, la femme de chambre au premier, s'en allait dans le jardin, où elle découvrait une allée à ratisser, une plante à enlever, un massif à arrondir, prenait quelques instants son métier à broder, et, bavarde, racontait à sa sœur, qui l'écoutait en souriant, tout ce qu'elle venait de faire, de voir, de dire ou d'entendre.

Elles recevaient souvent des visites, car elles connaissaient tout le monde, et même certains fonctionnaires qu'elles excusaient de servir la République parce qu'ils étaient au fond bien pensants. Le soir, il ne venait que deux ou trois amis, des hommes, amis intimes, liés d'une indissoluble manière par les mêmes sentiments, les mêmes croyances, les mêmes préjugés. A chacun d'eux, parmi tous les meubles, un siège était réservé. Le marquis d'Hercourt, qui jadis avait demandé la main de mademoiselle Mélanie, s'asseyait, à droite de la cheminée, dans un fauteuil à oreillettes que jamais on ne bougeait; M. Saint-Denest, ancien magistrat et démissionnaire lors des décrets, dans un « voltaire », à gauche de la porte, et l'on conservait près de la fenêtre, bien qu'il fût à Saint-Cyr depuis novembre, la chaise dont usait le jeune M. de Thianges, interne au collège, quand il sortait, les dimanches, chez mesdemoiselles de Poméran, ses « correspondantes ». Au

mois de juin, mesdemoiselles de Poméran fermaient la maison et se rendaient à la Martinie, une petite propriété à trois ou quatre kilomètres d'Aurillac, où elles séjournaient jusqu'à la fin de septembre.

La petite Suzanne occupait à peine depuis une semaine une chambre contiguë à celles de ses tantes que la vie de mesdemoiselles de Poméran se transformait complètement. Elles ne s'étaient jamais penchées vers un nouveau-né, elles n'en avaient même, peut-on dire, jamais vu, et elles contemplèrent leur nièce avec des yeux émerveillés et stupéfaits. La cadette déclara que Suzanne ressemblait à sa mère et ne tenait rien des Le Bintel; parfois des larmes furtives mouillaient les paupières de l'aînée. Elles s'étonnaient qu'un bébé, à peine âgé de vingt jours, fût déjà si volontaire et si important, qu'il manifestât son existence par des cris si aigus et des rages si désespérées, et, s'extasiant sur les cheveux rares, le crâne pointu, les ongles roses et carrés, elles écoutaient, subitement honteuses et attristées de leur ignorance, les explications de la nourrice : un rien leur causait d'épouvantables inquiétudes, un toussotement, une crise nerveuse, le refus du sein. Une nuit, la respiration précipitée de Suzanne les affola. En vain la nourrice les assura que tous les enfants respiraient ainsi : il fallut chercher le médecin, et ses affirmations seules les calmèrent. A quelque temps de là, un après-midi, mademoiselle Mélanie, en caressant la petite tête, pâlit de terreur : elle touchait sous les cheveux un point mou qui battait et que son doigt eût pénétré facilement; en une seconde, elle supposa toutes les maladies les plus effrayantes. Consultée, la nourrice éclata de rire : mademoiselle de Poméran découvrait simplement la fontanelle.

Leur vie s'enrichit de joies et de craintes, de soucis et de plaisirs. Le cœur de ces vieilles filles, qui avaient fui l'amour, frémit, fleurit, s'épanouit, comme une rose oubliée à l'ombre et que baigne le soleil d'automne; pour la première fois, elles redoutèrent la mort et prièrent Dieu de ne les appeler que très tard, quand Suzanne n'aurait plus besoin d'elles. Les premiers pas qu'elle fit, toute rieuse, dans le jardin, ses petits bras levés, ses petits pieds ivres, les émurent à pleurer; mais, comme près du mûrier stagnait une mare minuscule, presque

une flaque, elles ne se tranquillisèrent pas, qu'un grillage de deux mètres ne l'entourât. Ses moindres mots parurent magnifiques, et toute la ville les répéta. L'affection qu'elles éprouvaient pour M. d'Hercourt se fût doublée, s'il avait été possible, par la tendresse jalouse qu'il témoignait à la petite fille ; elles jugèrent définitivement le jeune M. de Thianges, qu'on revit aux vacances de Pâques, un garçon du plus grand avenir, parce qu'il l'embrassa avec admiration et qu'elle lui tira le plumet de son shako ; elles faillirent se brouiller avec M. Saint-Denest, parce qu'un jour il conseilla, pour arrêter une fureur exagérée, une correction. On obéissait d'ailleurs à toutes les volontés de l'enfant

Les années s'écoulèrent. Suzanne était la plus jolie petite fille d'Aurillac. Quand elle eut six ans, M. d'Hercourt déclara qu'elle garderait toute sa vie ses cheveux dorés, et, comme sous ses longs cils brillaient de grands yeux noirs, chauds et limpides, alors que des yeux bleus accompagnent le plus souvent des cheveux blonds, il décréta que la plus rare des beautés lui était accordée. M. de Thianges, lieutenant en second dans un régiment de cuirassiers, passait, depuis qu'il avait perdu son père, toutes ses permissions d'été à la Martinie, pris d'une amitié particulière pour cette gamine avec laquelle il jouait et qu'il photographiait sans cesse. M. Saint-Denest la gâtait comme les autres, et, parce qu'il se glorifiait de quelque érudition, il proposa, d'ailleurs avec insuccès, de remplacer sur la porte le vœu de François Maynard par ces deux mots désormais plus justes : *Optata venit*. Pour M. Le Bintel, mesdemoiselles de Poméran lui écrivaient avec une inflexible régularité deux fois par mois. Une fois par an, il arrivait, un soir, sans prévenir, demeurait quarante-huit heures, accablait Suzanne de jouets, et repartait. Mesdemoiselles de Poméran n'essayaient point de le retenir : elles lui refusaient tout droit sur sa fille. Il exposait toujours cependant les beaux rêves qu'il construisait, tandis que ses affaires allaient mal. Mademoiselle Mélanie hochait la tête, puis disait simplement, :

— Vous devriez quitter Paris et vivre ici.

Il agitait les bras, scandalisé :

— Vivre ici, dans ce trou, moi? Mais vous êtes folle! Il

me faut Paris... Les hommes comme moi ne vivent qu'à Paris. Qu'est-ce que je ferais ici? Il faut que je gagne une dot à cette petite, et une belle dot : ce n'est pas en province que j'y parviendrai.

— Vous avez encore six mille francs de rente, — interrompit mademoiselle Mélanie; — à Aurillac, si vous vous installiez dans notre maison, rien ne vous manquerait. Et Suzanne, avec le peu que nous lui laisserons, ne serait pas un très mauvais parti.

Mademoiselle Isabelle intervenait alors :

— A Paris, vous ne mettrez jamais un centime de côté; cela est sûr.

Il se fâchait, s'emportait :

— Ah ! vous parlez comme des provinciales ! Naturellement, je n'économise pas sou par sou, je ne glisse pas chaque soir dix francs dans une tirelire. Vous ignorez la vie de Paris, et vous voulez me donner des conseils ! Il faut que je fasse une grosse affaire, un coup de Bourse : il n'y a que ça... Alors je me réveille avec un ou deux millions et, cette fois, ça y est, je marie Suzanne.

— Dieu vous entende, Dieu vous entende ! — murmurait mademoiselle Mélanie.

Et mademoiselle Isabelle affirmait d'une voix pincée :

— Vous perdrez simplement ce qui vous reste.

— Je ne perdrai rien du tout ! — s'écriait-il, agacé. — Quand bien même Suzanne aurait une dot de cent mille francs, cela n'est rien à notre époque. La fortune ne boude pas toujours. J'ai des relations puissantes, D'ailleurs, si la fortune ne me favorise pas jusqu'ici, elle ne m'est pas non plus contraire. Je vis largement.

— Au jour le jour.

— « Au jour le jour ! » qu'est-ce que cela veut dire? C'est la vie : on lutte, on se bat... Et puis j'aurai de la chance, je le sens. Je vous le dis, j'en suis certain. Seulement, vous, n'est-ce pas? vous ne comprenez rien à toutes ces spéculations.

Il allumait un cigare, marchait, tapotait les joues de Suzanne :

— Tu seras riche, ma petite.

Quand Suzanne atteignit l'âge de raison, mesdemoiselles de Poméran vécurent les heures les plus troublées peut-être de leur existence. Elles lui avaient appris à lire, à écrire, à compter, et aussi ses prières, avec l'histoire sainte et les éléments du catéchisme : maintenant il fallait parfaire cette première instruction qu'elles s'avouaient incapables de pousser plus loin. Elles redoutaient instinctivement ce mot terrible de « science » que le journal avancé de la ville n'imprimait qu'avec une majuscule. Après avoir réussi à protéger le corps de leur enfant contre les maladies, un devoir plus grave s'imposait à leur tendresse alarmée : défendre cette petite âme naïve contre tous les pièges, toutes les ruses, tous les mensonges qui se glissent dans les enseignements les plus inoffensifs. Pour comble de malheur, M. d'Hercourt, le seul homme qui eût toute leur confiance, était dans la Corrèze, au chevet de sa belle-sœur. Elles discutaient, sans que nul projet pût les contenter. Enfin, un soir, la domestique annonça que les volets de la maison de M. le marquis se rouvraient. M. d'Hercourt était rentré. Aussitôt mesdemoiselles de Poméran le firent prier de venir après dîner. Il se hâta, un peu étonné et inquiet.

— Qu'y a-t-il donc ? — interrogea-t-il.

— Oh ! c'est bien simple, — répondit mademoiselle Mélanie, sans même lui demander comment se portait sa belle-sœur. — Suzanne a sept ans, elle est très intelligente, trop peut-être, elle sait tout ce que peuvent apprendre de vieilles filles comme nous. Maintenant il faut penser à son instruction.

M. d'Hercourt, renversé dans son fauteuil, caressait avec la main droite, d'un geste familier, les doigts de sa main gauche, la tête haute, les yeux fixés sur le portrait de M. de Poméran.

— Et nous sommes bien perplexes, mon pauvre ami, — reprit mademoiselle Mélanie. — A quoi nous résoudre ? Il faut épargner, n'est-ce pas, à Suzanne, avant tout, les mauvaises fréquentations et la conserver, le plus longtemps possible, innocente et pure. Quand on songe à l'influence que peut exercer sur une nature très bonne l'amitié d'une méchante petite fille !...

— On pourrait la mettre au couvent du Sacré-Cœur,

— interrompit mademoiselle Isabelle. — Ce n'est pas loin de chez nous; la supérieure et les sœurs, qui sont nos obligées, élèvent les enfants des meilleures familles. Cela me satisferait. Il n'y a qu'un inconvénient : le voisinage du collège.

M. d'Hercourt sourit.

— Ah! mais si! — dit-elle, légèrement irritée, — c'est un danger! M, de Thianges m'a souvent raconté qu'interne, au collège, il s'amusait à correspondre par des signes et même par des lettres avec une pensionnaire du couvent, de treize ou quatorze ans... C'est effrayant... Qu'est-ce que sera devenue cette pauvre égarée?

Mademoiselle Mélanie, près de la fenêtre, découpait les petits carrés de drap qu'elle voulait coudre le lendemain.

— J'aurais beaucoup de peine, moi, — dit-elle, — à me séparer de Suzanne. Pourquoi ne pas nous adresser à une institutrice qui lui donnerait ici, chez nous, un certain nombre de leçons par semaine? Mademoiselle Ménard, quand elle n'avait pas son cours, courait ainsi le cachet, et mademoiselle Mortin encore maintenant...

Mademoiselle Isabelle secoua la tête :

— Sans doute, sans doute, mais, sans cesse près de nous, Suzanne s'ennuiera. Elle tient de son père un besoin de remuer qui me tourmente... Il lui serait excellent d'avoir des amies... Et puis nous la choierons aussi peut-être beaucoup trop. Ah! tout cela est bien compliqué.

— Il y a le lycée de filles, — dit avec indifférence M. d'Hercourt.

Mademoiselle Mélanie arrêta ses ciseaux et leva vers M. d'Hercourt ses yeux attristés par un blâme muet. Une telle surprise l'envahissait qu'elle ne pouvait rien dire, car, incapable de deviner les plaisanteries, elle croyait toujours aux mots mêmes qu'elle entendait, sans en percevoir le sens secret. Mais bientôt elle comprit qu'elle n'avait point raison de s'alarmer : sa sœur ne s'indignait pas.

— Soyez sérieux, mon cher ami, — dit-elle. — J'aimerais mieux que Suzanne jamais ne comptât jusqu'à dix, que de la voir dans un pareil établissement. Il doit se passer là des choses... La supérieure du couvent assurait que chaque lycéenne, dans les classes supérieures, avait un amoureux.

M. d'Hercourt haussa les épaules, et, avec un sourire :

— Dans une République tout est possible !

Puis il ajouta, sans appuyer autrement sur une boutade qui lui paraissait facile :

— Mais enfin, vous, comment avez-vous été élevées ?

— Par notre père, — répondit mademoiselle Isabelle. — M. de Poméran n'aurait pas supporté de confier ses filles à des mains étrangères.

M. d'Hercourt quitta son fauteuil ; il tripota, une fois debout, sa barbiche, puis fit quelques pas dans le salon... Mesdemoiselles de Poméran reconnaissaient là son habituelle manière de réfléchir, et, curieuses, mais patientes, attendaient qu'il parlât. Il alla encore deux fois de la cheminée à la porte, puis, s'adossant à la grande table :

— Eh bien, — dit-il, — j'ai une idée... une idée que vous ne soupçonnez pas, et qui m'enchante. Je pense comme vous, mademoiselle Isabelle, qu'il faut supprimer toute occasion pour Suzanne de se rencontrer en mauvaise compagnie. L'institution de mademoiselle Ménard et peut-être même le couvent du Sacré-Cœur ne sont pas à l'abri de toute critique. Mademoiselle Ménard reçoit à son cours les filles de nos fournisseurs, qui, sous leur masque de respect, se montrent nos adversaires dans les luttes électorales... Et le couvent, dont les élèves sont toutes internes ou demi-pensionnaires... Accordez-moi la grâce de ne pas exprimer tout mon sentiment.

— Que voulez-vous insinuer ? — demanda mademoiselle Mélanie. — Votre sœur (que Dieu ait son âme !) fut élevée au Sacré-Cœur.

— En d'autres temps... Quant à mademoiselle Mortin, c'est une fort honnête personne, consciencieuse et opiniâtre. Je crains cependant que sa science ne soit très limitée... Elle a ses brevets, sans doute, mais depuis longtemps, et qu'est-ce que des brevets ? J'estime aussi que ses manières ne sont pas très distinguées, et que ses robes, ses chapeaux, ses habillements enfin et son corps même, qui est court et massif, révèlent une absence de goût... si vous préférez, une certaine inclination vers la vulgarité, qui m'effraye.

Mademoiselle Isabelle détestait qu'on s'égarât en de longs développements :

— Mais votre idée, que devient-elle ?

Avec une infinie politesse, il la pria de lui concéder quelques instants :

— Tout d'abord, voulons-nous que Suzanne ait simplement une culture assez générale, ou que, chargée de diplômes et de brevets...

— Suzanne doit être élevée comme une Poméran, — répondit sans le laisser achever mademoiselle Isabelle ; — c'est une Poméran après tout, bien plus qu'une Le Bintel. Nous voulons en faire une vraie jeune fille, non pas une jeune fille d'aujourd'hui, qui dispute de philosophie, de mathématiques...

— Une vraie jeune fille ! — soupira M. d'Hercourt.

— Allons, allons, mon cher d'Hercourt, — interrompit mademoiselle Mélanie, — votre idée ?

— Eh bien, — dit-il, — on me prétend très instruit, et cela est vrai. Célibataire par ma propre volonté, j'ai toujours étudié. J'en sais, à moi tout seul, un peu plus que la supérieure du couvent, mademoiselle Ménard et mademoiselle Mortin, à elles trois. Acceptez-moi comme professeur de Suzanne. Vous n'en trouverez pas dans toute la France de plus attaché à son élève ni à vous-mêmes. Et puis, mon chagrin, c'est de n'avoir pas d'enfants.

Mademoiselle Mélanie, tournée vers la fenêtre, regardait le jardin sombre, avec une excessive obstination que peut-être expliquaient ses paupières subitement humides, et mademoiselle Isabelle serrait, avec la force d'un homme, les mains de M. d'Hercourt, en disant de sa voix rude :

— Ah ! c'est très bien, mon cher d'Hercourt, c'est très bien.

Le lendemain matin, M. d'Hercourt entra, comme il se plaisait à dire, en fonctions. Bien qu'il eût tout juste cinquante-cinq ans, trois ans de plus que mademoiselle Mélanie, et six que mademoiselle Isabelle, il conservait une grande apparence de jeunesse. Soit que la nature lui fût bonne, soit qu'il la corrigeât secrètement, il grisonnait à peine, ne se permettant que la coquetterie d'argenter une chevelure encore brune de quelques fils blancs. Très élégant autrefois, d'une élégance sobre et délicate, il gardait, à un âge où l'on

dédaigne assez la toilette en province, le souci discret de la mode. La tête haute, de taille moyenne, le nez busqué, des yeux gris d'une singulière douceur, la bouche spirituelle, il avait, suivant la chronique, été beaucoup aimé; pourtant il ne respirait pas la fierté de conquêtes nombreuses, mais, bien au contraire, la mélancolie d'un amour malheureux. La seule femme, en effet, qu'il eût jamais passionnément chérie, mademoiselle Mélanie de Poméran, lui avait refusé sa main, sans autre raison qu'une horreur presque folle du mariage, et, du jour où il avait senti tout espoir irrévocablement perdu, il s'était résolu à vivre au moins dans son ombre, à ses côtés, et, l'enveloppant de l'amour le plus silencieux, à rester jusqu'à la mort l'ami de toutes les minutes. Il lui sembla qu'à instruire Suzanne il participerait plus profondément à l'existence de mademoiselle Mélanie et qu'avec un peu d'imagination il verrait dans cette petite une d'Hercourt, leur fille à elle et à lui. Et puis il la trouvait jolie.

M. d'Hercourt aimait tout ce qui est beau. Suzanne laide, peut-être n'eût-il jamais songé à devenir son professeur, tout au moins n'en eût-il pas éprouvé tant de joie. Dans le salon, où, tous les matins, durant deux heures, il lui donnait sa leçon, tandis que mesdemoiselles de Poméran se retiraient dans la salle à manger, il ne savait pas très bien s'il s'émerveillait de son intelligence alerte ou de ses grands yeux et de ses cheveux blonds. Trois ou quatre fois, dans les premières semaines, Suzanne, en relevant la tête, aperçut une larme, qui glissait de la joue sur la moustache, puis tombait sur la table, et, parfois elle surprenait des regards un peu dolents, comme la curiosité amenait près d'eux mademoiselle Mélanie. Trop jeune pour rien saisir de ce langage mystérieux, elle devina cependant que M. d'Hercourt et sa tante ne ressemblaient pas tout à fait aux autres et ce fut d'instinct leur affection qu'elle préféra. Aussi la tâche de M. d'Hercourt fut aisée : jamais élève ne prouva plus de docilité, plus de confiance.

Il ne se piquait point d'ailleurs de l'encombrer de faits, de dates, de formules, mais de la rendre propre à tout comprendre plus tard, et il se préoccupait de sa beauté physique autant que de la beauté de son esprit. Mademoiselle Isabelle

ne se figurait pas une écolière sans un sarrau noir : il parvint à le remplacer par un tablier de couleur à berthe. Il décida sa toilette, qu'il affina, et parce qu'il discernait déjà en elle la femme des années prochaines, il s'effaçait toujours devant une porte pour qu'elle entrât, politesse subtile qui révoltait mademoiselle Isabelle.

Quand elle fut un peu plus âgée, il éveilla sans peine en elle le goût de l'art. On disait de sa maison qu'elle était plus riche que le musée de la ville : elle ne renfermait, avec les portraits de ses ancêtres, que des bibelots précieux, de vieilles reliures, des meubles anciens, des estampes rares. Il y guida Suzanne, une première fois, comme pour l'amuser : il ne voulait pas qu'elle pût croire à une nouvelle leçon. Bientôt, elle courait d'une vitrine à une autre, d'objet en objet, étonnée, ravie, intimidée, avide de toucher et n'osant pas. Il lui offrit un petit couteau d'argent, à double lame, dont il n'avait jamais consenti à se séparer. Elle revint souvent. Il possédait les meilleures reproductions photographiques des tableaux de l'école italienne, de la flamande et de la française, il les lui montrait, expliquant avec délicatesse toute la grâce d'un mouvement, d'une ligne harmonieuse, d'un dessin précis ou souple, et, pour les nudités, il n'imaginait pas qu'on pût jamais les considérer autrement qu'en artiste.

Mais c'était à la Martinie que Suzanne lui appartenait le plus, encore que M. de Thianges s'empressât fort durant ses permissions à les accompagner et qu'il fallût user de ruses pour s'en délivrer. Très attaché à sa petite ville, M. d'Hercourt nourrissait pour la Martinie une particulière prédilection. La propriété était petite : une maison aux volets verts perchée sur un coteau et tapissée de ces roses grimpantes et blanches qu'on appelle « bouquet de la mariée », un jardin avec un mur coiffé de tuiles rouges au bas duquel tournait un chemin de berger et, derrière, la ferme, dans un fond où bruissaient des sources. Mais elle était pleine de souvenirs. Bambin, M. d'Hercourt avait joué sous ces arbres et sur ce gazon avec mademoiselle Mélanie; jeune homme, il y avait connu le premier émoi timide de son cœur; plus tard, la tristesse d'un rêve écroulé, plus tard encore, l'apaisante consolation d'une amitié qui se dévoue. Maintenant, cette

simple demeure lui paraissait plus aimable que jamais : sous les sapins qui ombrageaient l'entrée, il conduisait à son bras une enfant belle et tendre, et, dans ces lieux où le vrai bonheur l'avait fui, il voulait que sa mémoire, à elle, ne pût retrouver, un jour, qu'un passé enchanteur.

Tous les après-midi, il emmenait Suzanne dans les champs. Ils allaient à l'aventure, en dehors des routes, choisissant les cavées étroites, les petits chemins enfoncés dans l'herbe, les sentiers ras qui suivent la rivière. Les bœufs ruminaient; aucun nuage ne rayait le ciel bleu; dans l'air, des moucherons lumineux dansaient ; la nature était à la fois silencieuse et bruyante. Suzanne, d'abord, marchait devant lui, vive, légère, puis, comme elle le questionnait sans cesse, finissait par marcher à son côté. Il s'efforçait toujours de lui révéler le charme de tout ce qui les entourait, afin qu'elle aimât la vie. Elle cueillait des fleurs, lui demandait leur nom, et ils admiraient ensemble leur tige frêle, leur corolle velue ou lisse, les pistils élancés, les étamines poudrées d'or, la scabieuse mauve où, tache rouge et noire, dort la bête à bon Dieu, la reine-des-prés orgueilleuse, le sainfoin rose; toutes celles qui se cachent dans les haies ou dans les anses des ruisseaux, toutes celles qui s'accrochent aux fentes moussues des murs. Souvent, pour une bestiole qui lentement gravissait une roche, pour un étang assoupi, pour un troupeau qui buvait, elle s'enthousiasmait, et alors une émotion délicieuse étreignait le cœur de M. d'Hercourt. Pourtant il n'était jamais lyrique : naturellement, il pensait qu'il n'y a rien de plus beau dans l'univers que les aspects changeants des êtres et des choses. Parfois Suzanne se reposait, sur son épaule, quelques instants, au pied d'un arbre, puis elle prenait son bras et ils regagnaient la maison tandis que descendait le crépuscule.

Depuis le dixième anniversaire de sa fille, où il accourut pour quelques heures, M. Le Bintel était demeuré quatre ans sans venir. Bien qu'il fût avare de ses lettres et très bref quand il daignait écrire, il ne put taire à mesdemoiselles de Poméran que, loin d'amasser des millions, il ne réussissait qu'à se ruiner tout à fait. Un jour, après le déjeuner, il

arriva comme on s'apprêtait à quitter Aurillac pour la Martinie. Il avait beaucoup vieilli : le visage, creusé par ces marques de lassitude qu'impriment un labeur ingrat et les soucis continuels d'argent, il conservait cependant sa jovialité comme un malade une maladie incurable. Mesdemoiselles de Poméran fermaient dans le salon les dernières malles, quand il entra. Elles confondirent leur surprise en un seul cri, mais lui ne leur accorda pas la moindre attention : il regardait, extasié, une fillette dans le jardin. Assise à l'ombre du mûrier, la tête un peu inclinée à droite, et comme encadrée par ses cheveux libres et fous, elle croisait les jambes ; sa robe blanche, que serrait une ceinture en taffetas, s'arrêtait un peu plus haut que la bottine. Sans doute le soleil brûlant perçait l'inutile abri de feuillage et sans doute s'abandonnait-elle à la fatigue des premières chaleurs : elle se leva, s'étira ; la taille cambrée se creusait, les bras nus se dressèrent hors des manches larges, s'infléchirent, les mains se nouèrent sur la nuque.

— Suzanne ! — cria M. Le Bintel.

Et, jetant sa valise, il s'élança, la saisit, la couvrit de baisers :

— Est-elle jolie ! est-elle jolie ! — répétait-il.

Le lendemain, on partit pour la Martinie. M. Le Bintel rajeunissait, engraissait, et M. d'Hercourt ne se défendait pas de quelque irritation. Au bout d'un mois seulement, le père de Suzanne monta dans le train, en sanglotant. L'année suivante, il revint pour toutes les vacances, mais, avisé observateur, il se fit de M. d'Hercourt un ami, ne gênant en rien son influence sur Suzanne, trop heureux qu'un autre assumât toute la responsabilité d'une éducation.

Il était seul souvent, d'ailleurs, car M. de Thianges, qui lui plaisait, ne recherchait que la compagnie de Suzanne. Grand, très brun, avec un front étroit sous des cheveux coiffés en brosse, les yeux noirs, petits et aigus, il ne témoignait pas d'une intelligence exceptionnelle. M. d'Hercourt disait de lui : « C'est un sabreur. » Pourtant il s'intéressait aux sciences occultes et croyait aux somnambules. Les filles de la campagne le vantaient parce qu'il était robuste et pas fier. Il convainquit M. d'Hercourt que Suzanne devait apprendre l'équitation, et, deux matins par semaine, il lui en

enseigna les principes. Le marquis surveillait ces exercices, craignant que M. de Thianges, sous de futiles prétextes, ne se risquât, dans ces leçons, à toucher les hanches, les bras et les jambes de son élève.

Un après-midi, comme Suzanne errait dans le jardin, elle aperçut M. de Thianges, tout au fond, sur un petit banc qui encerclait un vieux sapin, le dos opposé à la maison. Que pouvait-il bien faire là? Contemplait-il les prés qui descendaient vers la rivière, coupés de haies, près desquelles les bœufs s'étendaient, ou écoutait-il les voix lointaines de l'air mêlées à la fois et distinctes? Le ciel était sans nuage, sans souffle, et un calme oppressant pesait sur la campagne. Dormait-il? Elle avança sur la pointe des pieds, retenant sa respiration, se pencha : il lisait un gros livre. Un instant, elle goûta la joie gamine d'être derrière lui sans qu'il s'en doutât, puis, la curiosité l'entraînant tout de même :

— Qu'est-ce que vous lisez? — demanda-t-elle.

Il se retourna brusquement, un peu effrayé, mais tout aussitôt cet effroi nerveux disparut, remplacé par du trouble et de la gêne. Suzanne portait un corsage de linon rose que tante Mélanie, à cause de la chaleur, avait permis d'ouvrir en carré; elle avait au cou, pendu à une chaîne d'or, un saint-esprit en cailloux du Rhin qui brillait dans le creux de la gorge. Sous le faible tissu, on devinait les seins, les épaules arrondies, le dos maigre, sur lequel s'épandaient les cheveux. Au bras mince, nu jusqu'au coude, se balançait un chapeau de jardin, tout simple, avec un ruban. Ce n'était pas une femme, ce n'était pas une jeune fille, ce n'était plus une fillette : il émanait d'elle un charme incertain.

— Ah! que vous êtes drôle! — dit-elle. — Pourquoi me regardez-vous ainsi?

Et, avant même qu'il répondît :

— Qu'est-ce que vous lisez? — reprit-elle, en jetant son chapeau, et en s'asseyant.

Il la touchait presque : il frissonna et, malgré lui, ses yeux subitement sournois glissèrent vers l'échancrure blanche où le saint-esprit éployait ses ailes.

— Un livre de chiromancie, — dit-il enfin, comme elle s'impatientait.

Et, parce qu'elle ne comprenait pas, il ajouta :

— Oui, l'art de prédire l'avenir d'après les lignes de la main.

Un sourire ironique palpita sur ses lèvres :

— Et vous savez, vous?

Il répondit, un peu vexé :

— Mais oui, et, si vous voulez, je peux...

— Voilà ! — dit-elle en tendant la main.

Elle était fine, longue et fraîche; il la garda, muet, dans la sienne.

Elle éclata de rire :

— Vous n'y connaissez rien !

— Attendez... il faut le temps... vous avez une main très compliquée... Vous voyez cette ligne... c'est la ligne de vie... Oh! vous vivrez longtemps... Cette autre, c'est la ligne de chance : elle est indécise au début, puis très nette... Vous serez riche.

— Très riche? — interrompit-elle.

— Oui, très riche.

— Et celle-là?...

— C'est la ligne de cœur... Oh! le cœur... vous avez beaucoup de cœur.

Il se pencha davantage : il examinait plus attentivement le mont charnu du pouce, qu'il écrasait avec ses doigts.

— Qu'est-ce qu'il a donc, mon pouce?

— Ce sont tous ces petits traits... là..., fit-il, hésitant. Mais je ne vous dirai pas...

— Pourquoi? il n'y a personne. Dépêchez-vous.

— Eh bien, toutes ces petites raies...

— Oui, oui...

— C'est le mont de Vénus.

— Vénus, la déesse de l'amour!... Alors?...

— Alors, — acheva-t-il, plus bas, — alors, c'est le mont de l'amour... c'est le mont de l'amour... Et voilà tout...

— Et voilà tout! — répéta-t-elle, déconcertée.

La voix de M. de Thianges, subitement, se voilait. et Suzanne s'étonnait, non pas tant de ce qu'il disait que de la manière dont il le disait. Les moustaches de l'officier la frôlaient au poignet, de trop près pour que ce fût involontai-

rement, mais elle ne reculait pas, car cette sensation nouvelle lui plaisait ; mais, comme il se courbait, elle ne voyait que son cou fort, rouge, où, sur la peau rugueuse et cuite, poussaient de petits poils noirs.

— On étouffe, — dit M. de Thianges,

Une moiteur légère perlait à son front, et le sang colorait vivement ses joues. Son livre tomba.

— Ah ! oui, — soupira Suzanne.

Elle s'étira, et le mouvement qui élargissait sa poitrine remonta un peu le saint-esprit. Une lueur passa dans les yeux de M. de Thianges.

— Cela vient de votre mère, ce bijou ? — dit-il. — C'est fort joli.

Puis, tremblant, mais affectant de plaisanter, il ajouta :

— On peut toucher ?

Suzanne ne répondit rien, et, prenant le bijou, il appuya plus qu'il n'aurait dû sur la chair tiède. Amusée, vaguement émue, elle ne pouvait détacher son regard de M. de Thianges. Qu'il était bizarre, avec ses yeux brouillés, ses lèvres qu'il mordillait, ses narines pincées ! Tout à coup, elle poussa un cri : M. de Thianges lui baisait le bras, près du coude. Elle ne se défendit pas ; il lui sembla que tout s'en allait autour d'elle et qu'elle s'en allait aussi ; elle eut peur à la fois et plaisir, et, prête à défaillir, se mit à pleurer. Étrange effet des larmes ! M. de Thianges revint, devant cette faiblesse de fillette bouleversée, à la conscience de lui-même. Il balbutia, honteux, quelques mots.

Palpitante et blanche, elle l'écoutait sans entendre ce qu'il disait. Soudain sa tante l'appela :

— Suzanne, Suzanne, où es-tu ? C'est l'heure de goûter.

Alors elle ramassa son chapeau et, machinale, s'éloigna.

II

Suzanne eut dix-sept ans. M. d'Hercourt cessa de la tutoyer et de l'instruire, il ne fut plus que son ami, et mademoiselle Isabelle, qui vieillissait beaucoup, insinuait parfois

qu'il aimait son élève d'amour. Mélancolique, il répondait que M. de Thianges était le seul homme qu'on pût avec vraisemblance soupçonner de ce sentiment, et il en avançait comme preuves les innombrables voyages de l'officier : M. de Thianges, capitaine à Clermont, accourait tous les quinze jours, le dimanche, à Aurillac, éblouissant les rues par l'éclat de son uniforme.

En juillet, comme mesdemoiselles de Poméran habitaient la Martinie depuis deux ou trois semaines, M. de Thianges se présenta, resta une demi-heure avec elles, puis s'en alla sans demander Suzanne ni M. d'Hercourt. Suzanne, qui l'avait vu, entendit, aussitôt la grille refermée, mademoiselle Mélanie appeler M. d'Hercourt ; M. d'Hercourt descendit jusqu'à la ville pour télégraphier à M. Le Bintel. Le soir, à dîner, Suzanne remarqua dans l'attitude de ses tantes un changement inattendu, comme une gêne causée par le besoin de parler et l'obligation de se taire. Elle comprit qu'on lui dissimulait des choses mystérieuses, importantes et qui, sans doute, la concernaient.

Le surlendemain, M. Le Bintel arriva. Comme il s'enquérait, à peine entré et devant sa fille, du motif qui précipitait son voyage, un signe rapide de mademoiselle Isabelle lui commanda le silence. Le déjeuner fini, mademoiselle Isabelle l'emmena dans le jardin.

— Eh bien, et vos millions ? — dit-elle.

Interdit quelques secondes par la brusquerie de cette question, il répondit, d'un air à la fois offensé contre sa belle-sœur et confiant en lui-même :

— Mon Dieu, ma chère amie, je ne les ai pas encore.

— Alors ne pensez-vous pas qu'il vaut mieux ne plus compter sur eux ?

Son assurance diminuait devant ce calme ironique :

— Oh ! — dit-il sans beaucoup de conviction, — je les aurai tôt ou tard.

Elle sourit.

— Et si, moi, je les avais trouvés, que diriez-vous ?

— Vous ! vous...

— Oui, moi.

— Un mariage pour Suzanne, alors !

— Oui.

— Elle a dix-sept ans!

— Il faut se marier jeune.

— C'est une opinion. Mais un mariage avec qui?

— Avec M. de Thianges.

— M. de Thianges! Ah diable! un des plus beaux partis du pays... Mais il a trente-sept ans.

— Et puis après?

— Sans doute... mais faut-il encore savoir s'il...

— Oh! c'est lui-même qui nous a fait la demande avant-hier.

— Lui-même!

— Mais oui, il peut bien, avec nous, violer toutes les règles de l'étiquette.

— Et Suzanne? Vous comptez qu'elle voudra... épouser un homme de vingt ans plus âgé qu'elle!... A son âge, on est romanesque.

— Un mari plus âgé, c'est une garantie de bonheur.

— Vous avez peut-être raison.

— L'amour naîtra ensuite : cela vaut mieux. Enfin, vous opposez-vous à ce mariage?

— M'y opposer, oh! certes non. Je désire même ardemment qu'il se fasse. M. de Thianges a bien deux millions : c'est une union inespérée. Si elle y consent, je pourrai au moins mourir tranquille.

— Alors vous préviendrez Suzanne, puisque vous êtes son père.

M. Le Bintel ne pratiquait pas l'art des ménagements et des précautions oratoires. Il dit à sa fille :

— Suzanne, M. de Thianges demande ta main. Veux-tu l'épouser?

— M. de Thianges! — s'écria-t-elle.

Puis, un instant songeuse, elle murmura :

— Comme c'est drôle!

Cette nouvelle ne la saisissait pas.

A vrai dire, elle s'était bien doutée un peu de ce que son père lui annoncerait : l'agitation de tante Isabelle depuis deux jours, les mines de tante Mélanie, la réserve de M. d'Hercourt, auraient, à de moins fines, révélé ce que signifiait

la rapide apparition de M. de Thianges. Et puis, bien qu'il n'eût jamais renouvelé sa première tentative, il est des gestes, des regards auxquels une petite fille même ne se tromperait pas, et elle n'était plus une petite fille. Seulement, elle revit soudain son cou fort, large et rouge, avec les petits poils noirs sur la peau rugueuse et cuite, tel qu'il était deux années plus tôt, au fond du jardin, avant que l'officier lui baisât le bras près du coude.

— Entre nous, — reprit M. Le Bintel, — je ne m'enrichirai jamais. Il est trop tard. Les modestes rentes de ta pauvre mère et les miennes... finies... envolées... plus rien ! Les millions dont je parlais sans cesse, je n'y croyais pas beaucoup... Tu seras pauvre, ma petite, si tu ne te maries pas. Et M. de Thianges a de la fortune.

Et, comme elle protestait qu'elle se moquait de la fortune, il s'indigna de cette indifférence :

— Mais réfléchis donc ! La Martinie, qu'est-ce que ça vaut ? vingt mille francs à peine. Et la maison de la ville, pas grand'chose. Tes tantes sont âgées, elles n'ont plus beaucoup de forces. Moi, non seulement je n'ai pas le sou, mais je suis usé par la vie. Que feras-tu, le jour où tu ne nous auras plus ? Qui épouseras-tu ? M. d'Hercourt ne t'a pas donné une éducation de petite bourgeoise. Et la fortune, ce n'est peut-être pas tout le bonheur, mais les pauvres sont toujours malheureux.

Suzanne regardait son père. Il ne lui avait jamais parlé ainsi ; sa voix tremblait ; un voile léger troublait ses yeux. Pauvre homme, au visage ridé, dont la bonne humeur fébrile tombait soudain comme le masque désormais inutile d'une secrète tristesse ! Il avait consumé son existence à poursuivre des chimériques millions, et, d'un seul mot, elle pouvait obtenir ce qui lui échappait après tant d'efforts. Elle s'était bornée à vivre, ignorant les duretés mesquines de la vie, et, pour la première fois aujourd'hui, elle les devinait. Fallait-il donc la fortune pour être heureux ? Cependant elle ne trouvait rien à dire et répondait comme une enfant :

— Oui, papa... Oui, papa.

Il lui caressa les mains.

— J'ai toujours jugé le plus sage (et ta mère eût fait de

même) que tu choisisses pour mari un homme qui te plaise, et de ne jamais te contraindre à mes préférences. Mais je pourrais mourir tranquille, si je savais ton avenir assuré.

Il l'embrassa, répéta encore :

— Oui, je pourrais mourir tranquille.

Puis il ajouta, en affectant plus de gaieté :

— Allons, décide à ton gré. M. de Thianges viendra après-demain pour connaître ta réponse.

C'était un de ces après-midi d'été où tout demeure inerte. M. Le Bintel, qui souffrait de la chaleur, remonta vers la maison, une fois son devoir paternel accompli, pour s'y reposer. En haut du jardin, le dos voûté, son mouchoir à la main, il se retourna, puis disparut. Suzanne était assise sur le même banc où, deux ans plus tôt, par une journée toute semblable, M. de Thianges avait feint de lire son avenir. Désirait-elle se marier, le mariage l'effrayait-il, regretterait-elle de quitter ses tantes ? Elle n'avait jamais encore songé au mariage, et se sentait l'âme molle et fuyante. Un bruit de pas l'arracha à ses pensées. M. d'Hercourt était devant elle.

— Ah ! — fit-elle, — comme il me tardait de vous voir !

Il s'assit à son côté, et une grande envie la prit de s'appuyer contre lui, un bras autour de son cou, comme autrefois. Elle leva les yeux ; il était un peu triste.

— Pourquoi êtes-vous triste ?

Il murmura, en haussant les épaules :

— N'allons-nous pas nous séparer bientôt ?

— Nous séparer ?... nous séparer ? — fit-elle, sans comprendre.

— Mais oui ! — continua-t-il, avec un soupir. — Votre père vous a bien dit, n'est-ce pas, que M. de Thianges demandait votre main ? On ne refuse pas un si beau parti.

Il évitait de la regarder, comme s'il craignait de perdre toute sa fermeté. Suzanne, stupéfaite, appréciait les avantages de cette union, et se figurait entendre de nouveau son père.

— Comment ! — dit-elle, — c'est vous qui parlez ainsi, vous !... Vous qui méprisez l'argent... et maintenant...

M. d'Hercourt eut un geste découragé.

— Eh bien ! oui, c'est moi, ma chère petite, et je n'ai pas tort. Je vous ai très mal élevée, ne riez pas, je vous ai très

mal élevée. Vous aimez tout ce qui est beau, vous êtes coquette, j'en suis un peu coupable. Avec M. de Thianges, vous contenterez tous vos caprices. Par ma faute, vous n'êtes pas de celles qui s'accommodent de la médiocrité. Oui, je vous ai appris à mépriser l'argent, c'est vrai, mais tout ce que je vous ai appris à aimer, comment le posséderez-vous sans l'argent ?... Et puis M. de Thianges consentira à toutes vos volontés : je ne le juge pas un mauvais garçon.

Un éclair de colère brilla dans les yeux de Suzanne, et, railleuse, dure, méchante :

— Que de fois m'avez-vous dit que l'amour seul apporte le bonheur !...

Il sourit amèrement :

— L'amour !

Puis il reprit avec mélancolie :

— L'amour ne cause que des tourments. N'eût-il pas mieux valu me marier que de consacrer toute mon existence au culte d'une passion malheureuse ? J'aurais des enfants, je serais un bon grand-père, et je goûterais la joie de ne pas mourir tout entier... Je vous aime profondément, Suzanne; pourtant je vous aurais aimée encore davantage et autrement si vous aviez été ma fille.

Des minutes s'écoulèrent. Un silence profond les entourait. Ils ne se disaient rien, mais ils souffraient tous deux de la même peine : la vie, rude et banale, brisait les rêves qu'ils avaient ébauchés ensemble, et si, au nom de l'intérêt, M. d'Hercourt se désolait de mentir à tout ce qu'il croyait, Suzanne pleurait ses plus chères illusions détruites.

— Ne pleurez pas, Suzanne, — dit en se penchant M. d'Hercourt.

Elle couvrait son visage avec les mains ; il essaya de le dégager. Elle le repoussa d'abord, puis, tout d'un coup, se cacha contre sa poitrine, en sanglotant.

— Aimez-vous M. de Thianges ?

— Je n'en sais rien.

— Mais enfin, comment l'aimez-vous ?

— Ah ! si je l'aimais seulement comme je vous aime !... Vous êtes doux et bon. Lui, il est brutal et me fait peur.

La nuit passa, lente d'incertitudes et de réflexions. Long-

temps, dans sa chambre où par la fenêtre entr'ouverte pénétrait la fraîcheur de l'ombre, Suzanne songea à M. de Thianges. Il l'épouvantait avec ses petits yeux aigus, ses grands bras secs, ses lèvres charnues. Elle le revoyait tel qu'au jour où il l'avait saisie dans ses bras, et, ne se rappelant plus qu'avec terreur la violence dont il avait usé contre sa faiblesse d'enfant, elle ne se demandait pas si elle l'aimait.

A son réveil, le soleil inondait sa chambre, et la lumière joyeuse chassa un peu sa tristesse. Vite elle descendit au jardin, toute seule, espérant que là peut-être ses obsédantes pensées la quitteraient. Hélas ! elles l'assaillirent encore plus âprement. Eh quoi ! si elle disait oui, ce tout petit mot qu'elle prononçait cent fois en deux heures et qui ne renfermait pour elle presque jamais de sens, elle serait mariée...

« Mariée... » Elle répétait en elle-même, ces syllabes. Ainsi, en une seconde, par un imperceptible mouvement des lèvres, elle déterminerait toute sa vie ! Ah ! que cela était grave pour une petite fille de dix-sept ans ! Adieu ces robes courtes si commodes, qui la laissaient alerte... Elle ne porterait plus ses cheveux épandus sur le dos... Elle ne s'en irait plus avec M. d'Hercourt, à travers la campagne... Elle ne se vautrerait plus dans les foins coupés, tièdes et un peu humides, aux heures brûlantes de la sieste. Elle serait sage, dirigerait une maison, adresserait, comme ses tantes, des reproches aux domestiques... Des plis ennuyés creusèrent son front... Elle aurait un mari... Est-ce qu'un mari ne réprimait pas toutes les fantaisies, ne corrigeait pas tous les caprices ?...

Si elle voulait... Il suffisait de vouloir... Mais comment vouloir toute seule ? Encore, si on lui ordonnait d'épouser M. de Thianges, elle pourrait se révolter : on désobéit si facilement !... Mais nulle parole impérieuse ne l'excitait à s'insurger. Certes, tous souhaitaient ce mariage, ses tantes, son père, M. d'Hercourt ; mais, en fin de compte, on lui disait simplement : « Choisis, décide ce que tu préfères. » Savait-elle seulement ce qu'elle préférait ? Elle aimait le jardin à la clarté rieuse du matin, comme sous l'ombre du crépuscule, comme sous l'éclat étouffant de midi ; elle aimait les champs, les bois, où tant de semaines elle régnait en maîtresse absolue,

elle aimait les sentiers par lesquels le soir, lasse, des fleurs dans les cheveux, elle regagnait la maison...

Suzanne était maintenant sur un terre-plein couvert de plantes sauvages. Des fougères bordaient, au bas, le chemin de la ferme, et, tout de suite, c'étaient les prés avec des mares luisantes et des peupliers, loin, très loin, jusqu'à la masse sombre d'un coteau boisé. Une statue de faune, moins grande que nature, se dressait sous le feuillage. Il y avait eu, au siècle de Louis le Bien-Aimé, un pavillon de rendez-vous à cette place, et l'on supposait que ce satyre devait orner un bosquet retiré. Il ne jouait pas de la flûte, comme font, à l'ordinaire, ses pareils ; mais, fléchi sur ses jambes velues, il paraissait épier un couple d'amants surpris dans le doux témoignage de leur foi. Suzanne s'adossa contre lui. A travers les arbres, la maison montrait sa façade blanche où les volets verts parmi les roses pressées mettaient des taches claires. Le soleil éblouissait ses yeux. Nul bruit, sinon le bruit confus de la nature. Une larme perla à sa paupière. Que faire ? à quoi se résoudre ? Elle se rappela qu'une de ses amies tirait à la courte paille toutes les résolutions importantes qu'elle devait prendre : la petite paille signifiait « oui » ; la grande, « non »... Il ne convenait pas de jouer ainsi sa destinée, et non plus avec un gros sou, à pile ou face.

Soudain elle se retourna et vit le faune comme jamais elle ne l'avait vu. Les pluies le sillonnaient de rides noires, les mousses l'envahissaient, mais la figure était presque vivante, avec le menton pointu, la barbiche de bouc, la bouche étroite, sensuelle et les yeux bridés par le désir. Un rayon de soleil caressait le visage et, une branche flexible s'enroulait autour des pieds fourchus. Quelques feuilles tombées se collaient aux cornes. Pauvre petit faune, oublié depuis tant d'années ! Qu'il avait dû entendre d'aveux, de plaintes et de confidences ! De combien de baisers avait-il savouré le mystère ! Que d'amours il avait vus naître, qui se juraient éternels, et mouraient aux mêmes lieux ! Et maintenant, après toutes les belles défuntes, il n'y avait plus, le cœur gonflé, frissonnante, qu'une jeune fille prête à pleurer.

Il lui sourit... du moins le crut-elle. Alors, fiévreuse, elle fixa les yeux sur le faune. Ah ! s'il pouvait encore sourire !...

il la convaincrait d'épouser M. de Thianges. Non, elle était folle : le faune ne s'animerait pas, les statues ne s'animent que dans les vieilles légendes... Pourtant, alors que l'abandonnaient ceux mêmes qui l'aimaient le plus, c'était de toute son existence qu'il s'agissait. Elle désespérait... Tout à coup, — rêva-t-elle ou son esprit surexcité imagina-t-il seulement ce qu'elle souhaitait si ardemment? — il sourit. — Un cri s'enfuit des lèvres de Suzanne, elle courut vers la maison.

M. d'Hercourt, sur la terrasse, causait avec mademoiselle Mélanie.

— D'où venez-vous, Suzanne? — demanda-t-il.

— Vous pouvez annoncer à M. de Thianges, — dit-elle, — que je veux bien être sa femme.

III

M. de Thianges avait des goûts assez vils. Interne une année à Saint-Louis, il adorait passer dans la fumée épaisse et les senteurs âcres des brasseries du boulevard Saint-Michel l'après-midi des dimanches où il sortait, et les mots orduriers dont se servaient les habituées de ces endroits pour lui arracher quelque monnaie lui causaient du plaisir, parce qu'ils irritaient sa sensualité adolescente. Plus tard, élève de Saint-Cyr, il s'était furieusement épris d'une petite personne osseuse, marquetée de taches jaunes, à qui il remettait tout son argent, et qui le trompait le jour comme la nuit. Le temps n'avait que développé cette singulière préférence pour les basses amours.

Cependant, bien qu'il appréciât tous les âges, il cédait surtout à une prédilection pour celles, très jeunes, dont le vice conserve une indécise ingénuité. La petite Suzanne Le Bintel l'impressionnait vivement : ses mollets nus et sa nuque blonde, plus tard la blancheur de sa gorge, les lignes un peu raides de son corps exaspéraient le désir de l'officier. Avec cette rapidité à se décider propre aux âmes grossières, il résolut de l'épouser, ne doutant point qu'il ne la formât selon ses idées.

M. de Thianges omit de compter que peut-être Suzanne ne l'aimerait jamais. A la réalité qu'il lui révéla brutalement, l'épouvante de la jeune femme égala son dégoût! Était-ce là

cet amour dont M. d'Hercourt répétait que seul il embellissait la vie? Elle avait imaginé de lentes promenades au crépuscule ou sous la nuit étoilée, des causeries, des silences profonds, encore plus riches d'aveux, des regards qui se cherchent, des mains frémissantes qui se comprennent, parfois même des larmes, tout un infini de pensées, d'espérances et de tendresses!...

Les semaines ni les mois — un an entier — ne changèrent rien à ces débuts. M. de Thianges avait pris sa femme comme il eût pris, au sac d'une ville, une fille terrorisée : il ne cessa plus de lui inspirer la peur à la fois la plus instinctive et la plus raisonnée. Il ne se cachait pas cependant l'étendue de sa faute, et il tâcha de la réparer. M. de Thianges pensait que la vraie volupté consiste autant à procurer du plaisir qu'à en recevoir; il fut affligé, irrité, humilié de constater qu'il n'en procurait pas le moindre : il voulait une associée, et non une esclave. Il renoua commerce avec les femmes galantes, insoucieux d'avoir cultivé chez madame de Thianges tous les germes de la débauche sans qu'elle pût s'en excuser par l'entraînement de l'amour.

Madame de Thianges ne s'alarma point de l'éloignement de son mari : heureuse de recouvrer sa liberté, elle n'éprouva nulle amertume à se voir si vite négligée. Elle souffrait d'ailleurs surtout de la ruine de ses illusions, et, comme l'idée ne lui serait point venue de se confier à ses tantes et que depuis son mariage M. d'Hercourt était très malade, elle souffrait dans la solitude. C'était à l'amour qu'elle pensait, à l'amour rêvé naguère, et qui ne lui apparaissait plus qu'une chimère dont on avait abusé son ignorance : elle faillit écrire à M. d'Hercourt toute sa colère indignée; le souvenir seul des jours anciens l'empêcha de frapper si cruellement un vieillard qu'on disait dans un état extrême de faiblesse. N'était-ce pas lui qui l'avait décidée à épouser M. de Thianges, et n'était-ce pas lui qui faisait le malheur de toute sa vie? L'âme très jeune de madame de Thianges s'emportait ainsi à de longs désespoirs, sans soupçonner que, si la société institua le mariage, les femmes tout aussitôt, pour l'améliorer, créèrent l'adultère. Et tout l'ennuyait dans cette ville, jusqu'à cette maison ouverte sur un immense jardin et qui lui plaisait tant

à son arrivée. Aussi, que M. de Thianges allât où il voulût, peu lui importait. Alors que toute la ville s'en gaudissait, elle l'ignorait. Le hasard l'en informa.

Un soir d'été, comme madame de Thianges réunissait quelques amis, on attendit en vain son mari. Le domestique, qu'on envoya au cercle militaire, au quartier, au café, revint sans le moindre renseignement. Enfin, vers dix heures, M. de Thianges entra au salon. Comme il racontait qu'au sortir de la caserne le colonel l'avait mandé pour lui communiquer une affaire secrète, les officiers sourirent : le colonel était en permission, du matin même. Ces sourires incrédules n'échappèrent pas à madame de Thianges, et non plus la mine compatissante d'un jeune lieutenant, M. Descharmoy. Elle détestait à l'ordinaire qu'on la plaignît, mais il lui fut assez agréable en cette circonstance d'éveiller cette sympathie. Comme la conversation s'animait, elle s'approcha de lui : il était seul dans l'embrasure d'une fenêtre, tout près d'un petit salon où causaient deux ou trois hommes.

— Je ne savais pas — dit-elle — votre colonel si fervent militaire. Le voilà maintenant qui éloigne de leur maison les officiers à l'heure où ils y sont indispensables.

M. Descharmoy rougit, s'inclina ;

— Oh ! le colonel, n'est-ce pas ?... il faut obéir...

— Il n'y a pas là de quoi rougir : je ne suis pas la femme du colonel.

— Ah ! si vous étiez sa femme, j'aurais bien plus d'audace : elle est vieille, elle est laide, elle est bête...

— Vous avez la langue méchante, et vous ne respectez pas ce qui appartient à vos supérieurs... Je voudrais vous entendre parler de moi...

— Oh ! madame, je ne parle jamais de vous, mais j'ai bien peur de trahir ce que je pense...

Nommé lieutenant quelques semaines auparavant, M. Descharmoy atteignait sa vingt-troisième année, mince, grand, brun, avec des yeux noirs très doux. Ses camarades le comparaient à une petite fille, et on ne lui attribuait pas de maîtresse. Il baissa les yeux, regrettant sa franchise, et ainsi ne remarqua pas le sourire un peu moqueur de madame de Thianges. Suzanne le jugeait bien insignifiant.

— Asseyons-nous, voulez-vous? — dit-elle.

Ils s'assirent, et d'abord ils demeurèrent quelques instants silencieux. Le grand salon se vidait, on allait au jardin. Alors, elle l'interrogea sur sa vie, ses occupations : ravi, il se confessait à voix presque basse, enhardi par l'intimité de ces confidences. Brusquement, derrière elle, dans le petit salon, madame de Thianges entendit, avec des rires, le nom de son mari. Elle ne voyait pas ceux qui le prononçaient. Le jeune officier, qui prêtait l'oreille, voulut distraire son attention :

— Taisez-vous ! — lui dit-elle.

Et, comme il n'obéissait pas, elle le regarda si durement qu'il n'osa plus bouger.

— Mais oui, — fit une grosse voix amusée, — si de Thianges n'est arrivé qu'à dix heures, il aura eu quelque histoire pareille à celle de l'autre semaine.

— Quelle histoire? quelle histoire?

— Il a pour maîtresse une petite bonne... La petite bonne l'avertit qu'elle l'attendra à six heures, et dans la chambre même de ses maîtres absents. Et voilà qu'au moment si désiré par de Thianges, on sonne à la porte : le coup du maître, mon cher, du maître qui rentrait inopinément !... La petite s'affole, le pousse dans un placard, empoigne les vêtements, les lui lance... Le voyez-vous, entre des balais et des plumeaux, ses habits sur les bras, son monocle à l'œil? Il n'a été délivré qu'après le dîner.

— Madame, je vous en prie! supplia M. Descharmoy. C'est horrible. Je leur dirai de cesser, que vous êtes là...

— Mais restez donc tranquille ! — dit-elle.

Rien, sinon une légère pâleur, n'indiquait sur le visage de Suzanne que la troublât cette conversation. M. Descharmoy subissait la torture : il cherchait des mots consolateurs ; ces mots s'arrêtaient sur ses lèvres, et, par son attitude gauche, il semblait se disculper d'un mal qui ne venait pas de lui.

— Conduisez-moi au jardin, — dit simplement madame de Thianges.

Le lendemain, comme madame de Thianges était dans son cabinet de toilette, la femme de chambre lui remit un objet de forme ronde enveloppé de papier blanc.

— Qu'est-ce que c'est? — dit-elle.

— Un paquet pour madame.

— Un paquet? mais je n'ai rien commandé.

— C'est une ordonnance qui l'apporte : il n'y a pas de réponse.

— Une ordonnance ! C'est bien pour moi? vous en êtes sûre?

— Oh! oui, madame.

Madame de Thianges déplia le papier. C'était une boîte de carton vert, une boîte à faux cols. Elle souleva le couvercle : une faveur liait un petit bouquet d'œillets rouges tout fraîchement cueillis. Qui donc lui envoyait ces fleurs? Elle retira les œillets ; ils cachaient une lettre, et, l'enveloppe vite déchirée, elle lut ces lignes, signées Descharmoy :

Je n'oublierai jamais les instants passés hier auprès de vous. Permettez-moi de vous offrir ces fleurs que je vous demande de porter à votre corsage, ce soir, chez le général.

Madame de Thianges éclata de rire. M. Descharmoy, quand il écrivait, n'était plus timide, et la conduite de M. de Thianges supprimait ses dernières hésitations. Quel ennemi plus facile à vaincre qu'un mari coupable?... Suzanne examinait la boîte, les fleurs, la lettre : une déclaration d'amour dans une boîte à faux cols ! Elle revoyait la figure rougissante du lieutenant... Peut-être l'aimait-il vraiment d'amour. Elle l'imagina achetant ses fleurs, empaquetant sa boîte, sa fameuse boîte, et s'attendrit... Ah ! oui, pourquoi ne pas épingler ces fleurs à sa robe, ce soir?... Cela ne l'engagerait en rien... Le bouquet se composait de six œillets doubles, éclatants et chauds. Elle les plaça contre son cœur, pour juger de l'effet... Mais alors il se croirait aimé... et elle ne l'aimait pas, oh ! pas du tout ! Si elle l'aimait, elle aurait désiré l'embrasser ou qu'il l'embrassât, et, à cette seule idée, une petite moue de dégoût allongeait ses lèvres... Une seconde, elle approcha de sa bouche les œillets, pour en respirer le parfum poivré, puis les jeta dans la baignoire, pleine encore de l'eau qui, une heure auparavant, baignait des beautés pour toujours invisibles à M. Descharmoy.

PAUL ACKER

(A suivre.)

LETTRES

DES

ANNÉES ROMANTIQUES[1]

XXVIII

A SA SŒUR ADÈLE[2]

[Paris], 10 décembre [1832].

Chère Adèle,

J'ai obtenu hier un succès extraordinaire. Presque tout a été bien exécuté et senti. J'ai été écrasé d'applaudissements, et, ce qui ne m'était jamais arrivé, redemandé à grands cris par le public, qui avant de sortir de la salle a voulu me voir : j'ai donc été obligé de paraître sur l'avant-scène au milieu de la grêle retentissante des bravos du public et de l'orchestre. Je suis presque bien aise, bonne sœur, que tu ne te sois pas trouvée là : tu en aurais pris une attaque de nerfs. Je suis sûr aussi que cela aurait fait mal à mon père. Mon nouvel ouvrage, le Mélologue, dont j'ai fait aussi les paroles, a été joué par notre admirable tragique Bocage, qui a été d'un sublime irrésistible. Je suis encore fatigué des embrassades, des transports de tout ce monde, et entre autres de Paganini,

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1905 et 1er janvier 1906.

2. Revenu d'Italie à la fin de mai 1832, Berlioz avait passé l'été chez ses parents, à la Côte-Saint-André. Rentré à Paris dans les premiers jours de novembre, il avait donné, le 9 décembre, la première audition intégrale de l'*Épisode de la vie d'un Artiste*, — c'est-à-dire la *Symphonie fantastique*, notablement remaniée depuis sa première audition, — et le *Retour à la vie*, mélologue pour soli, chœur, orchestre et monologues déclamés : — c'en était la toute première exécution. — Miss Smithson, revenue à Paris, assistait à ce concert, composé des œuvres qu'elle avait inspirées.

de V. Hugo, d'A. Dumas, de Pixis, d'A. Nourrit, de je ne sais combien de gens, hommes et femmes, qui sont montés au théâtre pour me voir.

J'ai vu que j'avais fait un fameux progrès sur mes propres sensations, car je n'ai pas été faible un seul instant; ah! si, cependant : quand Bocage, encore pâle d'émotion, s'est élancé au foyer et m'a embrassé avec fureur à trois reprises, j'ai failli me compromettre et laisser échapper des larmes.

J'ai obtenu encore un bien autre suffrage, plus inattendu, et qui est le sujet de toutes les conversations ; je te dirai cela plus au long une autre fois[1].

Pour l'argent, je ne sais pas encore à combien s'est montée la recette; je crois que j'y gagne quelques centaines de francs.

On me tourmente pour redonner une seconde représentation, à laquelle certainement je gagnerais beaucoup : je vais voir si la chose est possible d'ici à une quinzaine. Il n'y a encore aujourd'hui que *la Quotidienne* et *les Débats* qui parlent de moi; je vous enverrai tous les articles de journaux qui paraîtront là-dessus.

Adieu, embrasse bien pour moi maman et mon père.

Je vous enverrai le Mélologue dès que j'aurai le temps d'aller à la grande poste.

H. BERLIOZ

XXIX

A SON PÈRE

[Paris], 14 décembre 1832.

Cher papa,

Je vous envoie aujourd'hui dix exemplaires du Mélologue avec quelques journaux. Je vous aurais adressé tous ceux qui ont parlé de moi, mais, plusieurs n'étant pas timbrés, je n'ai pu les mettre à la poste ; je m'en procurerai d'autres que je vous enverrai avec ceux qui n'ont encore rien dit. Fétis, qui a reçu en plein sur la figure le soufflet que je lui avais adressé dans le Mélologue, dans la tirade des *arrangeurs* et *correcteurs*,

1. L'application de ce paragraphe à miss Smithson est facile.

s'en est vengé aujourd'hui dans un article virulent du *Temps* où la passion perce de toutes parts. N'importe ! le succès est immense, je reçois tous les jours une pacotille de lettres de gens inconnus qui me complimentent avec effusion. M. d'Argout m'en a écrit une charmante avant-hier. On redemande le concert de tous côtés et je vais le redonner ; je suis sûr d'avoir une brillante recette. Je reçois des coups de chapeaux dans les rues, au théâtre, de gens que je n'ai jamais vus ; c'est un bruit, un cliquetis de conversations dans les salons, à l'Opéra, au foyer, aux coulisses ; il n'est question que de mon concert partout. Bocage, dans mon rôle de l'artiste, a été sublime de verve, de sensibilité, d'inspiration et de malice. [Dans la tirade sur les arrangeurs et celle des brigands, il a été interrompu par des applaudissements sans fin[1].] A celle : « Oh ! que ne puis-je la trouver, cette Juliette, cette Ophélie, que mon cœur appelle ! » les mouchoirs ont commencé à se montrer.

L'orchestre, composé des mêmes exécutants, sera fort et hardi, la prochaine fois ; ce qui lui a manqué, c'est l'assurance. Avec une nouvelle répétition soignée et payée, tous les détails, toutes les nuances sortiront.....

Adieu, mon cher père, je vous embrasse tendrement ainsi que maman, Prosper, et la bonne Adèle.

H. BERLIOZ

Je n'avais point envoyé de billets à Castil-Blaze : ainsi j'ai évité le feuilleton du *Constitutionnel*.

XXX

A ALBERT DU BOYS

Paris, 5 janvier 1833.

Mon cher Albert,

Je profite d'un moment de liberté et d'isolement pour vous répondre : ces moments-là sont rares aujourd'hui dans mon tourbillon. Je vous remercie d'abord de l'intérêt affectueux que vous prenez à ma carrière musicale. Oui, sans

1. La phrase mise entre crochets a été citée dans le *Ménestrel* du 27 novembre 1904 (*Berlioziana* de J. Tiersot).

doute, le succès du premier concert et celui du second ont été fort grands, mais un suffrage dont je vous parlerai tout à l'heure est venu s'y joindre et m'a noyé, submergé de bonheur. J'ai failli devenir fou. Avant de vous dire ce que c'est, [vous saurez que votre charmante traduction[1] a été chantée et qu'on la grave en ce moment-ci[2]]. Je vous en enverrai avec *la Captive* d'Hugo et le *Chant de Bonheur*, lorsque tout cela aura paru. Seulement, je crois que vos dames ne pourront chanter que *la Captive*, le reste étant écrit très haut pour un ténor, et d'un genre qui ne leur plaira pas. Je vous adresserai aussi un exemplaire du Mélologue, si vous n'en avez déjà.

Assez parlé de la terre, voilà mon ciel.

Quel roman invraisemblable que la vie!

Henriette Smithson a été amenée à mon concert, ignorant qu'il était donné par moi; *elle* a entendu l'ouvrage dont *elle* est le sujet et la cause première, *elle* en a pleuré, *elle* a vu mon furieux succès. Cela est allé droit à son cœur, *elle* m'a fait témoigner après le concert tout son enthousiasme, on m'a présenté chez *elle*; *elle* m'a écouté tout en larmes, lui racontant comme Othello les vicissitudes de ma vie depuis le jour où je l'aimais, *elle* m'a demandé grâce pour les tourments qu'elle m'avait fait souffrir (sans le savoir, car elle ignorait presque tout), et enfin, le 18 décembre, en présence de sa sœur, j'ai entendu ces mots : « Eh bien, Berlioz..., je vous aime ». Depuis lors tous mes efforts se sont bornés à éteindre le volcan de ma tête : j'ai cru perdre la raison. Oui, elle m'aime! elle a un cœur de Juliette; c'est bien là mon Ophélie! Quand je ne puis la voir, nous nous écrivons jusqu'à trois lettres par jour, *elle en anglais*, *moi en français*. Oh! mon cher, il y a donc une justice au ciel! je ne le croyais pas. Mon art, ma pensée, c'est à vous deux que je dois d'être ainsi! Ma chère symphonie! je voudrais la mettre sur un autel et lui brûler des parfums! Quel amour, Albert, quelle idolâtrie! *quanti palpiti*! Vous avez été témoin de mes angoisses : vous figurez-vous ce que je dois éprouver?... Ce n'est pas un amour des sens, non, c'est le cœur seul et la tête qui sont

1. La ballade du *Pêcheur*, d'après Gœthe, chantée dans *le Retour à la Vie*.

2. Les mots mis entre crochets ont été cités dans le *Ménestrel* du 20 novembre 1904 (*Berlioziana* de J. Tiersot).

parfumés de ce sentiment sublime. Mais elle est dans un moment de chagrins et de peines cruelles que tous mes efforts ne peuvent alléger; cela me désespère; je voudrais au prix du sang de mes veines lui épargner un instant de souffrances, et je ne le puis. Ne croyez pas, Albert, que notre amour, nos entrevues soient d'une autre nature que ce que l'honneur d'une femme peut lui permettre; non, vous vous tromperiez. Au contraire, elle est d'une réserve dans nos tête-à-tête qui me tue. Mon Ophélie!!!... Je demeure quelquefois des heures entières à genoux devant elle, tenant ses mains dans les miennes, regardant naître lentement des larmes dans ses yeux, jusqu'à ce qu'un baiser descendant sur mon front, je me lève, je rugis, je la brise dans mes bras, nous nous promenons à grands pas dans le salon, nous récriant sur l'étrange destinée qui, *des deux bouts de l'Europe* nous a fait *accourir à Paris au même moment* pour nous réunir. Elle doit jouer bientôt, dans une grande représentation, le *Roméo* de Shakespeare : il est convenu que j'y assisterai (pour toutes les autres représentations, elle a exigé que je n'y parusse pas, ma présence pouvant la troubler). Oui, j'y serai, et après la tragédie le *véritable Roméo*, celui qu'a créé Shakespeare, moi enfin, oui, moi, je serai aux pieds de ma Juliette prêt à mourir, prêt à *vivre même* si elle veut...

Oh!!! parle donc, mon orchestre...

Adieu, cher bon Albert. Jusqu'au moment où il faudra bien que mes parents le sachent, *gardez-moi le secret le plus absolu*. D'Ortigue a eu l'imprudence de le dévoiler à demi dans ma biographie de la *Revue de Paris*[1] : avez-vous lu cela?... A présent, *froid*!

Je réponds à vos questions pour votre ouvrage : il ne faut pas songer à imprimer à Paris sans être présent, cela est sûr, vous manqueriez votre succès.

Adieu, mon cher ami, tout à vous. [Vous ne m'en voudrez pas de vous avoir désigné dans le mélologue sous le nom d'Horatio, ami d'Hamlet[2].]

H. BERLIOZ.

1. Premier article biographique sur Berlioz, — reproduit dans *le Balcon de l'Opéra*, livre de Joseph d'Ortigue paru dans la même année 1833.

2. « Je ne me trompe pas : c'est la ballade du *Pêcheur* de Gœthe, qu'Horatio

P.-S. — Écrivez-moi tout de suite et dites-moi un peu comment on jase de tout cela à Grenoble. La *Revue de Paris* aura produit son effet.

Un amour de cinq ans concentré, qui a résisté à tout, même à une passion épisodique[1] ! Le fer était rompu dans la plaie.

Mon Dieu ! qui est-ce qui pourra jamais exprimer?... rien, pas même la musique.

XXXI

A SA SŒUR ADÈLE

23 janvier 1833.

Chère Adèle,

..... Je suis excessivement préoccupé de mille manières. J'ai demeuré quinze jours sans rien faire, et à présent mon activité me reprend. Je suis obligé de surveiller les graveurs, les imprimeurs, les éditeurs ; Schlesinger grave trois morceaux de mon mélologue ; j'enverrai tout cela à Nanci[2] avec la ballade de *la Captive*, quand tout aura paru.

Mon début dramatique est à peu près fixé. Il faut que toute ma carrière soit bizarre : je débuterai par le Théâtre-Italien. Je suis fort bien vu à cette administration, et, comme on n'y joue que des ouvrages connus en Italie, je *suis seul* à écrire du nouveau pour elle.

Je viens de ce pas de porter au théâtre le plan du *libretto*, dont j'ai moi-même choisi et arrangé le sujet[3]. Ces messieurs vont le lire, et, s'il leur convient, ils me mettront immédiatement en rapport avec un poète italien qui l'écrira sous mes yeux. Il n'y a point de droits d'auteur à ce théâtre ; mais ils me donneront une *représentation à bénéfice* dont le produit

traduisit et dont je fis la musique pour lui plaire il y a quatre ou cinq ans. Nous étions heureux alors. Son sort n'a pas changé ; et le mien... » *(Le Retour à la vie.)* — Les mots mis entre crochets ont été cités dans le *Ménestrel* du 20 novembre 1904.

1. « Passion épisodique », — autre expression de ce que Berlioz qualifie ailleurs « distraction violente », voire « épisode bouffon ».

2. Sa sœur Nanci, mariée, l'année précédente, peu avant son retour de Rome, avec Camille Pal, juge au tribunal de Grenoble.

3. *Beaucoup de bruit pour rien*, de Shakespeare.

moyen est de cinq mille francs, et qui peut s'élever à huit mille.

Je contracterai un engagement écrit; sans quoi, rien. Ce serait pour le mois d'octobre prochain, dans neuf mois.

Si tout cela se conclut, comme je l'espère, je vous en informerai [1].....

Mon oncle est arrivé en garnison ici depuis trois jours. Son régiment a seulement fait son entrée ce matin. Je les ai vus passer sur le boulevard: ils sont superbes.

Adieu, ma bonne, mon excellente sœur, aime-moi toujours comme je t'aime.

H. BERLIOZ

XXXII

A MESSIEURS LES MEMBRES DU COMITÉ
DE LA SOCIÉTÉ DES CONCERTS

[Paris], 13 mars [1873].

Messieurs,

J'ai apporté d'Italie quelques compositions instrumentales qui n'ont point encore été exécutées. L'une d'elles (l'ouverture de *Rob Roy*) pourrait-elle avoir l'honneur de figurer dans le programme d'un de vos brillants concerts?... Les parties n'étant pas encore copiées, je vous prie, messieurs, dans le cas où votre réponse serait favorable, de me la faire parvenir le plus tôt possible [2].

J'ai l'honneur d'être, messieurs, votre dévoué serviteur.

HECTOR BERLIOZ
Rue Neuve-Saint-Marc, nº 1.

1. Cela ne se conclut pas. Il fallut près de trente années pour que Berlioz réalisât son projet de mettre en musique (avec un livret français, cette fois) la comédie de Shakespeare : on sait qu'il lui emprunta le sujet de *Béatrice et Bénédict*, sa dernière œuvre.

2. L'ouverture de *Rob Roy* fut exécutée par la Société des Concerts, le 14 avril 1833. Elle ne fut pas accueillie favorablement, et Berlioz, dont l'impressionnabilité coutumière était encore accrue par la crise passionnelle qu'il traversait, en détruisit le matériel. Mais l'exemplaire autographe que, d'autre part, il avait adressé à l'Académie des Beaux-Arts, comme envoi de Rome, a été retrouvé à la Bibliothèque du Conservatoire.

XXXIII

A SA SŒUR ADÈLE[1]

Paris, 30 mai [1833].

Ma chère Adèle,

Es-tu fâchée de mon silence?... Oh! ne le sois pas, je t'en prie. Si tu savais comme je suis continuellement absorbé par l'étrangeté et le romanesque de ma position, par les inquiétudes que me donne celle de ma pauvre chère malade, tu me pardonnerais. Il y a aujourd'hui trois mois qu'Henriette s'est cassé la jambe et elle ne marche encore qu'à peine *avec des béquilles*. Elle s'exerce, quelques heures dans le jour, à traverser sa chambre et à rester levée ; tout le reste du temps, elle le passe tristement dans son lit à écouter, quand je n'y suis pas, l'infernal concert de la conversation de sa sœur, qui, avec une persévérance vraiment diabolique, s'obstine à la tourmenter à cause de moi. Il n'y a sorte d'absurdes calomnies qu'elle n'invente pour essayer de détacher Henriette de moi. Heureusement, tout cela est sans effet; mais te figures-tu quelle dose de patience il faut que j'aie pour ne pas exterminer cette *damnée petite bossue* qui poursuit son intérêt d'égoïsme envers et contre tous et vient me dire en face que, *si elle était assez forte, elle me jetterait par la fenêtre*!... La plupart du temps, nous en rions, mais il y a des jours où la patience est sur le point de m'échapper, et, sans un regard de ma bonne, belle et adorée Henriette, je sens que la maudite naine passerait un mauvais moment ; mais je sais que dans beaucoup d'occasions « patience et longueur de temps font plus que force ni que rage », et je me contiens. Je t'écrirai, quelque jour, bonne sœur, une longue lettre où je te donnerai tous les détails possibles sur mademoiselle Smithson, sur son caractère vraiment incroyable et sur les ravissantes découvertes que j'y fais tous les jours. Aujourd'hui tout cela serait anticipé et tu es encore sous l'influence d'une multitude de préventions

1. Ayant acquis la conviction que les méchants propos colportés sur Henriette Smithson n'étaient que des bruits calomnieux, Berlioz résolut de l'épouser. Mais sa famille fit opposition à ses projets : il fut contraint d'adresser à ses parents les sommations légales. Seule Adèle, jusque dans les plus graves difficultés, resta fidèle à l'affection de son frère.

horriblement injustes qui t'empêcheraient de me croire. Je pense que la troisième et dernière sommation aura été faite quand tu recevras ma lettre : fais-le-moi savoir, je t'en prie, sur-le-champ. J'ai vu hier mon oncle, qui m'a dit ne rien savoir sur l'accouchement de Nanci ; informe-moi de son état et de celui de tout le monde à la maison, quoique je sois pour eux un paria. Adieu, chère sœur, excellente Adèle, je te remercie de ton inaltérable affection ; je n'ai pas besoin de te répéter l'assurance de la mienne.

Ton frère,

H. BERLIOZ

XXXIV

A FRANZ LISZT [1]

Vincennes, lundi matin, 7 octobre 1833.

Mon ami,

Veux-tu te trouver ce soir chez Hugo, à sept heures? Tu sais qu'il doit lire son nouvel ouvrage [2] : j'y serai.

1. Liszt avait reçu les confidences de Berlioz tout de suite après les premiers aveux d'amour échangés entre celui-ci et miss Smithson, et, par des propos inconsidérés, il avait mêlé quelque amertume à la joie de son ami. Une lettre de Berlioz, en date du 19 décembre 1832 (la première qui nous soit connue de sa longue et précieuse correspondance avec Liszt, — lettre déjà publiée en partie par M. Émile Ollivier, dans son roman *Marie-Madeleine*), débutait ainsi :

« Mon cher Listz *(sic)*.

» Vous m'avez donné une grande preuve d'amitié hier matin; mais il eût mieux valu que ce fût sur un autre sujet.

» Depuis que je vous ai quitté, j'ai eu avec H. S. une scène qui, sans vous, m'aurait noyé dans un bonheur sans mélange, dans une ivresse qu'aucune langue ne peut exprimer ; cette joie, cette rage d'amour, ont été empoisonnées, mais je bois le tout ensemble, dussé-je mourir au bout.

» Tout en elle me ravit et m'exalte ; l'aveu franc de ses sentiments m'a consterné et rendu presque fou. Je vous demande, au nom de notre amitié, de ne plus reparler *ni à moi ni à d'autres* de ce que vous m'avez dit. Nous n'en sommes pas encore au mariage.

» Je ne la quitterai jamais. C'est mon étoile. Elle m'a compris. Si c'est une erreur, on doit me la laisser : elle embellira les derniers temps de ma vie, qui, je l'espère, ne sera pas longue : on ne peut résister longtemps à de pareilles émotions. Éteignez, je vous prie, tout entretien là-dessus avec Dumas, et Hiller quand il sera ici ; dites même le contraire de votre pensée, il le faut, je vous le demande à genoux..... »

Le mariage d'Hector Berlioz et d'Henriette Smithson fut célébré, en l'hôtel de l'Ambassade d'Angleterre, le jeudi 3 octobre 1833. Liszt était parmi les témoins.

2. Probablement *Marie Tudor*, qui parut en novembre 1833.

Eh bien, avais-je raison de croire la voix secrète de mon cœur? *Mon expérience* a réussi.....

Mais à ce soir.

Adieu.

H. BERLIOZ

Vierge, tout ce qu'il y a de plus vierge!

XXXV

A SA SŒUR ADÈLE

Vincennes, lundi 7 octobre 1833.

Ma chère bonne petite sœur,

J'ai demeuré bien longtemps sans t'écrire et tu as dû me trouver aussi ingrat qu'oublieux, mais c'est qu'après tant d'incertitudes je ne voulais prendre la plume que pour t'annoncer que j'étais enfin marié.

Oui, ma bonne Adèle, c'est fini. Jeudi dernier, la cérémonie a eu lieu suivant les usages français et anglais. Henriette avait peur de mon émotion, et m'avait bien recommandé de me contenir le plus possible devant tant de témoins, et j'ai si bien suivi ses leçons que j'ai été d'un calme superbe et que c'est elle au contraire qui a pleuré.

Je suis avec elle à Vincennes, dans une jolie petite maison de campagne, loin de tous les curieux importuns. Le jour de notre mariage, sa sœur nous ayant laissés seuls, nous avons fait notre repas de noces de la plus comique manière du monde: sans domestiques pour nous servir, nous avions fait apporter notre dîner du restaurant de Vincennes; le dessert, nous l'avions cueilli au jardin; il faisait un temps délicieux, riant, doux, frais, superbe. Enfin, c'était d'un bonheur insolent.

De temps en temps, je vais à Paris, voir ce qu'on y fait et suivre le fil de mes occupations habituelles. Il me faut aujourd'hui redoubler d'activité et de travail. Quand je songe que j'ai mal employé une heure que j'aurais pu consacrer au bonheur de ma chère adorée, je me le reproche toute la journée. C'est une créature bien délicieusement *pure* et bonne que ma femme; il n'est presque pas croyable de rencontrer chez une actrice de son âge tout ce que j'y ai trouvé. Ainsi, arrière les

calomnies! qu'elles retombent sur leurs infâmes auteurs, elle peut les braver : je suis sûr d'elle. Oh! que j'ai eu raison d'écouter la voix de mon cœur; lui, qui trompe si souvent, ne m'a dit cette fois que la vérité.

Je vais monter un petit concert qui ne coûtera rien et dont le produit sera par conséquent tout bénéfice. Dans un mois ou deux, j'irai peut-être à Lyon en donner un énorme. Henriette m'y accompagnera, et cet hiver nous irons l'un et l'autre en Prusse où ma pension[1] m'oblige d'aller et où on vient de proposer à ma femme un engagement assez avantageux pour y jouer la tragédie anglaise. Je ne compte plus sur l'aide de nos parents, quoique je me trouve dans le moment le plus difficile; mais mon père m'a écrit une lettre si atroce, sans que je l'eusse provoqué, que réellement il y aurait folie de chercher à vaincre ses préventions. Il reconnaîtra peut-être plus tard combien elles sont injustes. Pour toi, qui es bonne comme un ange, je ne doute pas que tu prennes la part la plus vive à mon bonheur et à mes inquiétudes.....

Écris-moi toujours à la même adresse à Paris.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ

XXXVI

A SA SŒUR ADÈLE

[Paris], le 28 novembre 1833.

Chère Adèle,

Je devais t'écrire, tous ces jours-ci, pour t'apprendre que nous sommes enfin débarrassés de notre représentation à bénéfice. J'ai cru que j'en mourrais de fatigue et d'ennui. Mais la nécessité était là pour me pousser jusqu'au bout. Henriette, malgré sa peur et la faiblesse de sa jambe droite, a reparu dans Ophélia et y a été, comme de raison, déchirante, sublime et couverte d'applaudissements. Mais le spectacle était trop long : nous avions mal calculé la durée de chaque pièce et celle des entr'actes, de sorte que mon concert n'a pu commencer qu'à minuit moins un quart. Les musiciens étaient mécontents et mal disposés, plusieurs même

1. La pension qu'il recevait comme prix de Rome.

manquaient. Aussi, à part une ouverture et un autre morceau, ce qu'on a exécuté a été exécrable; enfin, à minuit et demi, l'orchestre s'est peu à peu sauvé *devant le public*! Le parterre s'est levé demandant la *Symphonie fantastique*, et j'ai été obligé de parler au public en lui montrant mes pupitres dégarnis et l'impossibilité où j'étais de lui faire entendre un pareil ouvrage avec ce qui me restait de musiciens; alors on a eu pitié du général abandonné de ses soldats, et on a crié : « Au Conservatoire ! une autre fois[1]. »

La recette s'est élevée à cinq mille francs qui nous tireront d'embarras *momentanément*; les frais étaient de deux mille cinq cents. Eh bien, un autre effort amènera un autre résultat : je ne demande que du temps et de la tranquillité. J'aurais bien besoin de te voir, ma chère sœur; écris-moi, au moins. Je crois que je vais devenir fou d'amour pour ma pauvre chérie sublime. Oh ! que je voudrais que tu puisses la connaître !

Nanci ne m'a pas fait l'honneur de me répondre. Je n'aurais jamais cru cela de sa part. Adieu ! toi, au moins, tu m'es restée fidèle, et je t'en remercie.

Adieu, adieu, chère sœur.

Henriette, sans te connaître, t'aime aussi de tout son cœur.

HECTOR BERLIOZ

XXXVII

A SA SŒUR ADÈLE

Jeudi, 26 décembre 1833.

Chère Adèle,

Merci mille fois, bonne sœur, véritable amie, de ton affectueuse lettre; je l'attendais, il y a longtemps. Depuis que je l'ai reçue, j'ai pris une furieuse revanche du gâchis du Théâtre-Italien. Dimanche dernier, j'ai donné un concert au Conservatoire avec un succès plus grand que je n'en ai obtenu de ma vie. Tout a été exécuté avec une perfection rare, une chaleur, un enthousiasme qu'on ne voit presque jamais parmi les artistes d'orchestre. L'effet a été foudroyant : le public a

1. Comparez à ce récit celui des *Mémoires* de Berlioz, XLV.

fait recommencer la *Marche du Supplice* malgré la longueur énorme du morceau. C'est la première fois que j'ai les honneurs du *bis*. La recette a été assez belle : je n'ai pas à me plaindre, sous aucun rapport. Henriette était dans un transport de joie dont toi seule au monde peux avoir une idée. Elle était si ravie, en sortant, au milieu des félicitations qui lui venaient des Alfred de Vigny, Hugo, É. Deschamps, Legouvé, Eugène Sue (car il faut que tu saches que tous les poètes de Paris y assistaient) ! Oh ! ma pauvre Adèle, pourquoi n'y étais-tu pas? Mon oncle y a assisté ; je ne l'ai vu qu'un instant, au commencement. Nous ne sommes pas très empressés de nous rencontrer. Il n'est pas venu me voir une fois depuis mon mariage; je le rencontre dans le monde, où je vais de temps en temps seul, par nécessité d'entretenir mes relations : Henriette ne sort guère, elle aime mieux lire au coin du feu. Nous avons quelquefois nos amis, le soir ; M. Joseph Rocher a fait partie de notre petite réunion de la semaine dernière; Alphonse[1] vient souvent, ainsi que les poètes Émile et Antony Deschamps, A. de Vigny, Legouvé, Brizeux, Liszt, Chopin, etc. Nous dînons chez Alphonse demain. Henriette, qui a un tact incroyable pour juger les nouveaux visages, s'est laissée prendre à ses bonnes qualités et l'a pris en affection dès la première conversation qu'ils ont eue ensemble.

Tu l'as bien fait pleurer, ma pauvre Ophélie, par le petit passage de ta lettre où tu la charges d'une commission pour moi ; je ne puis te dire combien elle y a été sensible. Aussi a-t-elle voulu t'écrire une petite lettre anglaise dont je t'envoie en même temps la traduction[2]. Je pense que tu recevras bientôt, par une occasion de Firmin Rocher, son portrait gravé :

1. Alphonse Robert.

2. A cette lettre était joint un billet écrit en anglais par Henriette, et auquel Berlioz a, de sa main, ajouté cette traduction — et ce post-scriptum :

« Mademoiselle ou ma chère demoiselle (en anglais, *Chère Madame*),

» Vos témoignages d'affection envers votre frère sont la preuve d'un excellent cœur, et nous y sommes l'un et l'autre profondément sensibles. Le plus grand plaisir que pourraient nous procurer les succès que nous espérons obtenir dans notre carrière difficile serait de pouvoir vous prouver combien est sincère le sentiment de reconnaissance que votre bonté nous inspire. Mon cœur répond au vôtre, c'est tout ce que je puis dire aujourd'hui. Notre conduite et nos motifs sont entièrement désintéressés et je suis sûre que votre amitié et ma gratitude sont également vraies. Les véritables amis sont si rares dans ce monde qu'à mon avis vous ne pouvez rien

il est très ressemblant. Nous n'allons pas en Prusse : l'entreprise sur laquelle nous comptions n'a pas réussi, et nous restons à Paris où je vois que ma carrière se dessine de jour en jour. Henriette est trop souffrante depuis quelque temps pour que nous songions à autre chose qu'à la rétablir. Sa jambe est parfaitement guérie, mais à présent ce sont les dents qui la font souffrir horriblement ; je viens pourtant de la décider à s'en faire arracher une : j'espère qu'elle sera débarrassée ce soir et qu'elle pourra dormir. Mais elle se désespère à cause de moi : elle prétend que c'est affreux d'avoir toujours auprès de soi une femme qui se plaint, et que depuis dix mois, au moins, je n'entends sortir de sa bouche que des plaintes. Tu penses ce que je puis répondre à cela.....

On vient de me prêter *le Messager des Chambres*, de mercredi dernier, ainsi que le *Vert-Vert* et le *Cabinet de Lecture*, où on m'a fait trois bons articles sur mon concert. Les autres journaux n'ont encore rien dit.

Tu sais peut-être que je fais le feuilleton musical du *Rénovateur*, journal légitimiste. J'ai envie de te le faire envoyer. Il y a quelquefois des feuilletons littéraires de M. Saint-Félix qui sont intéressants. Comme je me moque des opinions politiques, tu penses que la couleur du journal ne me fait absolument rien. Je ne touche jamais à ce qui est en dehors de mon domaine.

Ton affectionné frère,

HECTOR B.

XXXVIII

A MESSIEURS LES MEMBRES DU COMITÉ
DE LA SOCIÉTÉ DES CONCERTS

[Février 1834.]

Messieurs,

Je désirerais obtenir l'honneur d'être entendu dans une de vos magnifiques séances musicales. Si ma *Fantaisie drama-*

m'offrir de plus précieux que votre amitié, et je l'accepte avec l'espérance que je vivrai assez pour vous payer de retour de toutes les manières.

» Votre très sincère,

» H. B. S.

P.-S. — Je n'ai pas pu traduire littéralement partout, c'est impossible ; mais c'est exactement le sens. »

tique sur *la Tempête* (de Shakespeare), pour chœurs et orchestre, qui a été entendue déjà trois fois en public, et que vous connaissez peut-être, pouvait figurer sans trop de désavantage dans un de vos prochains concerts, veuillez, messieurs, accueillir ma demande, et croire à ma reconnaissance[1].

J'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite considération, messieurs, votre très humble serviteur,

HECTOR BERLIOZ

XXXIX

A FRANZ LISZT

[Montmartre, commencement de mai 1834.]

Je ne sais, mon cher Liszt, si tu as décidé ces messieurs à t'accompagner[2] et si vous avez ensemble arrêté le jour. Il fait un temps d'Italie, de Rome, de Naples ; cette belle plaine est si belle aujourd'hui que je me crois à Tivoli avec sa verdure si jeune, si pure, si fraîche. Venez donc nous voir avant que le vent n'ait poudré cette belle chevelure verte.

Je ne puis te dire à quel point ce spectacle printanier me remue et m'attriste; j'ai éprouvé hier, en outre, plusieurs *froissements dans mes affections d'art*, qui me rendent malheureux jusqu'aux larmes et que toute ma raison (car j'en ai beaucoup plus que tu ne crois peut-être) et tous les raisonnements de ma pauvre Henriette ne peuvent me faire oublier ou surmonter. Je voudrais te voir. De Vigny viendra-t-il? Il a quelque chose de doux et d'affectueux dans l'esprit qui me charme toujours, mais qui me serait presque nécessaire aujourd'hui... Pourquoi n'êtes-vous pas là tous les deux!... Demain ma disposition sera peut-être modifiée... Sommes-nous donc réellement *les jouets de chaque impression* de l'air?... Shakespeare a-t-il raison?... Moore a-t-il raison aussi quand il dit : « L'éclat des ailes de la gloire est faux et passager comme les teintes pâlissantes du soir. Le flambeau du génie, celui de l'intelligence, ne font que nous montrer les dangers

1. En marge : « Non. — Répondu 5 février 1834. » *(Archives de la Société des Concerts.)*

2. Berlioz, après son mariage, était allé fixer ses pénates dans le village de Montmartre, rue Saint-Denis (aujourd'hui rue du Mont-Cenis), tout en haut de la butte, sur le versant opposé à Paris.

de la route. Il n'est rien de vrai, il n'est rien de *brillant que le ciel*[1]. »

Et je ne crois pas au ciel!... C'est affreux. Mon ciel, c'est le monde poétique, et il y a une chenille sur chacune de ses fleurs... Tiens, viens me voir, amène-moi De Vigny : tu me manques, vous me manquez... Pourquoi ne puis-je me corriger d'admirer avec une passion si tenace certaines productions fragiles, après tout, comme nous-mêmes, comme tout ce qui existe?



Voilà M. Lamennais qui fait encore un livre sublime en faveur d'une idée qui me paraît absurde[3]... Est-il de bonne foi?... L'égalité!... Est-ce qu'il y a une égalité? Shakespeare est-il né l'égal de M. Scribe? Beethoven, celui de Rossini?...

H. BERLIOZ

1. Ces paroles ont servi de texte à une composition vocale de Berlioz : *Méditation religieuse*, écrite à Rome en 1831, et devenue plus tard le numéro 1 de *Tristia*.

2. La citation est empruntée à un épisode orchestral de *la Vestale*, où s'exprime l'angoisse passionnée de la vierge attendant la venue de celui qu'elle aime; — Berlioz la fait de mémoire, avec quelques inexactitudes. — Sans doute ces *froissements dans ses affections d'art*, qu'il vient de confier à Liszt, il les avait subis en quelque discussion au sujet du chef-d'œuvre de Spontini, pour lequel on connaît son admiration.

3. « A propos d'homme mystique, j'ai déjeuné dernièrement chez d'Ortigue avec l'abbé de Lamennais; le génie le sèche, le ronge, le brûle!! Quel diable d'homme! Il m'a fait sécher d'admiration. » (H. Berlioz à Thomas Gounet, 10 avril 1834.)

XL

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, 12 mai 1834.

Chère Adèle,

..... Je t'écris de chez Alphonse, où j'ai dîné avec la famille Rocher. Je vais vite retourner à Montmartre : ma pauvre Henriette est si souffrante qu'elle est restée seule et je ne veux pas la tourmenter pour sortir. Aujourd'hui elle va mieux; Dieu veuille que cela dure! Le hasard a amené dans la maison que nous habitons une dame anglaise qui a plusieurs jeunes enfants et qui lui est d'une grande utilité.

Nous avons eu, lundi dernier, une espèce de petite partie de campagne. Mes amis sont venus passer une demi-journée chez moi. C'étaient des célébrités musicales et poétiques : MM. Alfred de Vigny, Antony Deschamps, Liszt, Hiller et Chopin. Nous avons causé, discuté art, poésie, pensée, musique, drame, enfin ce qui constitue la vie, en présence de cette belle nature, de ce soleil d'Italie que nous avons depuis quelques jours. Pauvre sœur, comme Henriette te désire souvent! Quand nous trouverons-nous ensemble?... Mon père va bien, à ce que m'ont dit les dames Rocher; en est-il de même de tout le monde?

On m'assure que tu as maigri : pourquoi? qu'as-tu?... tu es si seule, si triste!

Nous nous retrouverons bien, va! tôt ou tard... C'est impossible autrement.

Adieu, ces pensées m'attristent.

Adieu, je t'embrasse de toute mon affection et de toute celle que te porte aussi ma bonne et excellente Henriette.

HECTOR BERLIOZ

XLI

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, 31 juillet 1834.

Chère sœur,

J'aurais dû t'écrire depuis longtemps, mais mon excuse est dans le nombre accablant de mes occupations, qui me rendent esclave le jour et une partie de la nuit. J'espérais aussi, de

jour en jour, avoir à t'apprendre la délivrance d'Henriette. Il n'en est rien encore, quoique le terme ne puisse être éloigné de plus de huit ou dix jours. Elle souffre toujours beaucoup. Alphonse nous a trouvé une nourrice, que nous serons obligés de garder à la maison malgré l'embarras et la dépense qu'elle occasionnera : Henriette ne veut pas entendre parler de mettre son enfant en nourrice dehors; quelques mots d'Alphonse à ce sujet ont été fort mal reçus. Pour nourrir elle-même, c'est impraticable, à cause de l'impossibilité où elle serait de jouer. Et l'engagement au Théâtre-Nautique est là : au mois d'octobre, il sera obligatoire.

Je suis toujours la plume à la main, soit pour achever les compositions que je destine à mes concerts de cet hiver, et pour travailler aux plans d'opéras que m'apportent les auteurs, ou pour écrire des articles, nouvelles, contes et autres balivernes pour les journaux.

Firmin Rocher est venu hier soir nous surprendre, à Montmartre, pastoralement assis, Henriette et moi, dans le jardin, non pas sous *un hêtre*, mais sous un prunier. Je ne puis le laisser partir sans un mot pour ma bonne Adèle que je charge de dire à nos parents tout ce qu'elle doit bien penser que je ressens pour eux, malgré les doutes qu'ils émettent quelquefois à ce sujet.

Je t'écrirai pour te donner des nouvelles de la mère et de l'enfant.

Adieu, je suis en courses et je n'ai que le temps de t'embrasser.

H. BERLIOZ

XLII

A SA SŒUR ADÈLE[1]

Montmartre, 23 septembre 1834.

Oui, ma chère Adèle, je suis furieusement occupé, et, depuis plusieurs semaines, j'ai cherché un moment opportun pour t'écrire, sans pouvoir le trouver. Enfin aujourd'hui,

1. Le fils de Berlioz naquit le vendredi 15 août 1834, et fut inscrit sur les registres de l'état civil de la commune de Montmartre sous le prénom de Louis, qui était celui de son grand-père paternel. Cette naissance amena la réconciliation du jeune père avec ses parents.

n'ayant ni partition à instrumenter, ni vérification du travail de mon copiste à faire, ni rendez-vous avec le directeur de l'Opéra, ni travail avec mes poètes faiseurs de pièces, ni épreuves à corriger, ni articles de journaux à bâcler, je profite de ce loisir pour te répondre.

D'abord, sois tranquille, notre garçon est baptisé. Il ne s'appelle pas Hercule, Jean-Baptiste, César, Alexandre, Magloire, mais Louis, tout simplement. Il n'est pas criard du tout, le jour, mais bien la nuit, ce dont se plaignent un peu sa mère et sa nourrice. Pour moi, je suis tranquillement dans ma chambre, où je dors sans rien entendre et me repose comme un sauvage après l'accouchement de sa femme. Il est charmant, très fort, des yeux bleus superbes, une petite fossette imperceptible au menton[1], des cheveux d'un blond un peu ardent, comme je les avais dans mon enfance, un petit cartilage pointu aux oreilles, comme ceux que j'ai, et le bas du visage un peu court[2]. Voilà tous ses points de ressemblance avec son père ; malheureusement, il n'a absolument rien de sa mère. Henriette en est plus folle qu'une folle. Elle est bien rétablie à présent ; quand je vais à Paris, elle vient avec son fils et la nourrice m'attendre au milieu de la descente de Montmartre, sous une allée d'arbres où, bien souvent, il y a sept ans, je venais contempler Paris en rêvant *à elle*. Si on nous eût dit, à l'un et à l'autre, qu'en 1834 nous viendrions nous asseoir *en famille* sur ces rochers !...

Hier, comme elle m'y attendait, plusieurs dames anglaises sont venues à passer ; la nourrice était à quelques pas avec le petit. Ces dames se sont approchées pour voir l'enfant, qu'elles ont trouvé superbe[3]. A toutes leurs questions, faites en mauvais français, Marie ouvrait de grands yeux sans comprendre un mot ; Henriette écoutait avec ravissement toutes leurs exclamations et leurs *a parte* ; mais, ne pouvant y tenir, elle a répondu en anglais, moitié riant moitié pleurant, qu'il

1. « *Par ordre de sa mère,* je mets ici une note pour ajouter qu'il a un *très beau front,* ce qui est vrai. » (Note de Berlioz, en marge de la lettre.)

2. « Deuxième note par ordre de la mère : *il est fait au tour, ses membres sont admirables.* » *(Id.)*

3. « Troisième note par ordre d'Henriette : *Beaucoup d'autres dames françaises et des femmes de Montmartre se sont également arrêtées pour admirer Louis.* » *(Id.)*

n'avait que *cinq semaines*, qu'il *était Français, né à Montmartre* et qu'ELLE ÉTAIT SA MÈRE. Elle éclate de fierté en me racontant ça. C'est l'événement du jour. Henriette te remercie mille fois de l'intérêt avec lequel tu parles d'elle et de Louis dans ta dernière lettre. Si nous n'étions pas si loin, elle te prierait même de faire un bonnet pour lui, afin d'avoir quelque chose de toi. Nous n'avons pas fait un baptême brillant, comme tu peux le penser, quitte à prendre une revanche cet hiver ; parbleu ! tu connais son parrain, c'est Gounet.

Voilà toutes tes questions passées en revue. Dans huit jours nous serons à Paris, *rue de Londres, numéro 34*. Nous avons pris un appartement non garni, ce qui, au bout de l'année, devient beaucoup plus économique ; mais c'est rude au premier moment : il faut acheter des meubles, du vin, du bois, mille autres bêtises auxquelles on ne songe pas dans les maisons meublées[1].

Pour toi, tu t'ennuies toujours, pauvre sœur : je le conçois. La Côte doit être un triste pays. Mon père est sans doute noyé dans ses vendanges, au moment où tu me lis, et maman se tourmente de ses fatigues. Ce matin de bonne heure nous avons fait avec Henriette une grande promenade dans la plaine Saint-Denis et nous parlions de ce *jeune Prosper qui ne craint pas le grand air*, en voyant les vols d'alouettes qui se levaient autour de nous. Dis-lui un peu que, si son filet lui laisse un instant de loisir, il me fasse l'honneur de m'écrire le résultat de ses chasses de cette année : je m'y intéresse toujours beaucoup.

Adieu, ma bonne Adèle, mille amitiés.

Ton affectionné frère,

HECTOR BERLIOZ

(A suivre.)

1. Ces meubles, dont le paiement préoccupait encore Berlioz plusieurs mois après (voir lettre du 10 janvier 1835), ont été décrits de la manière suivante par un témoin encore vivant, M. Léon Gastinel, qui lui fit visite à son arrivée à Paris, en 1840 : « Berlioz habitait rue de Londres et avait installé son cabinet de travail dans une mansarde sous les toits. Une chaise, une table où se trouvait la guitare qui lui servit à composer ses premières œuvres, voilà tout l'ameublement du grenier où vivait le génie dont la mort a marqué l'heure de l'apothéose. — Jeune homme, dit-il, vous venez à Paris pour faire de la musique. Eh bien, vous pouvez vous préparer à souffrir. » (*Musiciens contemporains*, LÉON GASTINEL, par Félix Boisson, 1893.)

LA FIN D'HUGUES GÉRAUD

ÉVÊQUE DE CAHORS

Parmi les clercs favoris de Clément V, le premier des papes d'Avignon, on distingue maître Hugues Géraud, qui était, dès 1305, chanoine de Périgueux, de Limoges et de Saint-Astier, et chapelain de la cour pontificale. Ce personnage, originaire du diocèse de Périgueux — il était né au château ou repaire de Beaulieu, près de La Nouaille, — fut chargé par Clément V d'une foule de missions confidentielles; c'est ainsi qu'il fut envoyé, en janvier 1309, vers Philippe le Bel à l'occasion du procès des Templiers, et, en février 1311, en Italie, auprès d'Henri de Luxembourg, roi des Romains[1]. À partir de 1305, les dignités et bénéfices ecclésiastiques s'accumulèrent sur sa tête, en récompense de ses services : archidiacre d'Eu, prévôt de Poitiers, doyen de Saint-Yrieix, prieur de Ribanhac (Périgueux), de Blanzaguet (Cahors), de Saint-André (Limoges), de Firminy (Rodez), etc. Le 13 février 1313, il fut nommé évêque de Cahors.

L'évêché de Cahors était alors dans une situation difficile. Les trois derniers évêques en avaient si mal administré la mense qu'elle était fort appauvrie, lourdement endettée. Le

1. Il existe aux archives du Vatican (*Collectoriæ*, 492 A) un registre, en mauvais état, qui contient l'indication de très nombreuses affaires dont H. Géraud fut chargé.

dernier évêque avait été obligé de donner sa démission. Clément V offrit d'abord la place ainsi vacante à l'un des conseillers les plus affidés du roi de France, Pierre de Latilli, archidiacre de Châlons-sur-Marne; mais Pierre refusa : non pas qu'il dédaignât l'épiscopat (il devint, quelques mois plus tard, évêque de Châlons); mais il ne se souciait pas sans doute d'un siège méridional et d'une succession embarrassée. Hugues Géraud, lui, accepta.

Il subsiste fort peu d'actes d'Hugues Géraud pour l'administration de son diocèse. On entrevoit qu'il eut fort à faire pour recouvrer les biens de la mense, engagés (quelques-uns aux premières familles du pays) par ses prédécesseurs ; ce qui ne pouvait manquer, de quelque façon qu'il procédât, de lui créer des inimitiés. Le 18 février 1314, il adressa de Carpentras, où résidait la Cour pontificale, trois mandements à ses vicaires généraux : le premier contre les clercs simoniaques qui se sont introduits subrepticement dans le sanctuaire; le second au sujet des prêtres indignes, qu'il faut empêcher de célébrer les saints mystères ; le troisième pour obliger les bénéficiers à la résidence. Ces mandements n'auraient, d'ailleurs, rien de remarquable si l'évêque qui les contresigna loin de son diocèse, où il semble qu'il n'eût jamais résidé jusque-là, n'avait pas été lui-même accusé, un peu plus tard, de « s'être introduit subrepticement dans le sanctuaire », et interdit comme indigne.

C'est au printemps même de 1314 que la disparition de Clément V priva le nouvel évêque de son tout-puissant patron. Aussitôt, et pendant plus de deux ans, le parti des créatures et celui des adversaires du pape défunt dans le Sacré Collège donnaient le spectacle d'intrigues et de violences inouïes. Les cardinaux clémentins ou « gascons », qui s'étaient impudemment engraissés sous Clément par l'exploitation du Saint-Siège, prétendaient continuer et craignaient par-dessus tout l'avènement d'un pontife hostile ou étranger à leur clique, qui satisferait contre eux ses rancunes et dont l'entourage, en tout cas, les écarterait pour se réserver la curée. Aucune preuve n'existe, mais il est moralement certain qu'Hugues Géraud suivit avec la plus vive attention, s'il n'y fut pas mêlé, les incidents de cet interrègne tragique. En ce temps

où les favoris d'un prince avaient, d'ordinaire, tout à craindre de son successeur, il dut attendre en frémissant la décision du conclave. Il avait probablement des raisons de prévoir que c'était pour lui, en particulier, une question de vie ou de mort.

Le 7 août 1316, à Lyon, le cardinal Jacques Duèze, candidat du roi de Sicile, fut élu contre les cardinaux de Pélagrue et de Frédol, candidats des Clémentins. Il prit le nom de Jean XXII.

Au point de vue d'Hugues Géraud, ce choix était le plus désastreux qui fût possible; car non seulement le cardinal Jacques Duèze était l'élu du parti anti-gascon, mais il était de Cahors, et, par conséquent, le protecteur-né des ennemis que l'évêque s'était pu faire dans sa ville épiscopale. Il n'est pas impossible que, en outre, le nouveau pape et l'évêque, qui s'étaient certainement connus à la cour de Clément V, aient été de longue date séparés par une antipathie réciproque et des différends personnels.

Ce qui le donnerait à penser, c'est la promptitude de Jean XXII, dès son installation en Avignon (octobre 1316), à traduire l'évêque de Cahors devant une commission d'enquête. Une bulle du 1er novembre fait voir qu'à cette date des procédures étaient déjà engagées contre Géraud, sur les plaintes des Quercinois, et qu'il était accusé de beaucoup d'excès *(super multis excessibus et culpis)*. Chose inusitée en pareil cas, l'affaire fut menée très rapidement. A la fin de mars 1317, le pape se dit assez éclairé pour être dans l'obligation de déposer l'évêque coupable. Le 9 avril, il nomme des commissaires pour recueillir et administrer les biens de « maître Hugues Géraud, ex-évêque de Cahors, condamné à la prison perpétuelle ». La sentence de condamnation, qui a été insérée dans le *Corpus juris canonici*, fut officiellement promulguée au mois de mai.

Mais l'ancien familier de Clément V n'était pas au bout de ses malheurs. Les chroniqueurs du temps rapportent que, « convaincu, par-dessus ses autres crimes, d'avoir voulu machiner la mort du pape », au moyen de philtres empoisonnés et de cérémonies magiques, il fut pour ce motif livré, vers la fin d'août 1317, au bras séculier, dégradé de la dignité cléricale,

et finalement exécuté. Ils ajoutent pour la plupart que l'évêque fut traîné dans les rues, écorché vif, puis brûlé. Ils s'abstiennent, du reste, de toute réflexion à ce sujet, quoique, au moyen âge, de tels supplices aient été très rarement infligés par l'Église, à des ecclésiastiques, hors le cas d'hérésie. — Et voilà tout ce que l'on a su longtemps sur l'épisode par lequel le second pape d'Avignon inaugura son pontificat.

Les modernes qui ont eu l'occasion de mentionner cet épisode n'ont pas tous été aussi réservés que les contemporains. Il leur a paru surprenant que « les premières rigueurs du pape de Cahors se fussent exercées contre l'évêque de Cahors » et qu'un évêque ait été écorché vif; et ils ont cru devoir exprimer là-dessus des sentiments ou des opinions. Mais les éléments d'information dont ils disposaient étaient trop insuffisants. Tout au plus auraient-ils été en droit de rappeler que, au commencement du xive siècle, un grand nombre de personnages considérables, que l'on voulait perdre, furent en butte à des accusations semblables à celles qui déterminèrent l'exécution d'Hugues Géraud : plusieurs s'en justifièrent; quelques-uns furent frappés; et rien ne prouve que ceux-ci aient été plus coupables que ceux-là, d'autant que la mémoire de presque tous ceux qui succombèrent fut — comme celle d'Enguerran de Marigni, par exemple, — réhabilitée plus tard. L'issue des affaires de ce genre a certainement dépendu, parfois, de la qualité des accusateurs et de l'intensité des animosités en jeu. D'autre part, les historiens modernes ont été visiblement très gênés, en cette affaire-ci, par la nécessité de se prononcer entre un évêque et un pape, et même entre deux papes. En effet, si Jean XXII eut raison d'agir comme il le fit, l'évêque était une brebis singulièrement galeuse, et alors que dire de Clément V, dont il avait été l'homme de confiance? Si l'évêque fut injustement ou trop sévèrement puni, que dire de Jean XXII? Quelques-uns n'ont pas craint de donner tort et de dire son fait à Jean; mais la tendance générale des historiens — et surtout des érudits du Quercy, particulièrement jaloux de la gloire d'un pape local et d'un évêque de Cahors — a été, comme on l'a très bien dit, « de justifier l'évêque sans mettre en cause la bonne foi du pape » : l'évêque aurait été innocent, le pape n'aurait été

que l'instrument de ses parents et de ses amis, qui avaient des rancunes contre l'évêque. De là à l'apologie simultanée de Jean XXII et d'Hugues Géraud, il n'y a qu'un pas, qui a été, bien entendu, franchi. Hugues Géraud a été naguère qualifié, non seulement d'innocent, mais de « savant, un peu sorcier », et même positivement de « grand homme », par des gens qui ne connaissaient de sa biographie que les faits exposés plus haut.

Les choses en étaient là lorsqu'a été pour la première fois étudié, sinon découvert, un manuscrit des Archives du Vatican qui contient la plus grande partie des pièces relatives au procès criminel d'Hugues Géraud (procès des poisons et des images). Ces pièces jettent sur l'affaire un jour tout à fait nouveau [1].



Au commencement de mars 1317, tandis que l'enquête canonique, ordonnée sur les faits et gestes d'Hugues Géraud à la requête de quelques-uns de ses diocésains, touchait à sa fin [2], la police pontificale arrêtait à Avignon deux hommes venus de Toulouse avec des paquets mystérieux. On trouva dans ces paquets des boîtes et des tubes remplis de poudres suspectes, et des pains évidés qui renfermaient des images de cire préparées pour faire mourir le saint-père et les deux cardinaux Bertrand du Pouget et Gaucelm Dejean. Impossible de s'y tromper, car chacune des images était accompagnée d'une cédule de parchemin où l'on lisait : *Papa Johannes moriatur et non alius ; Bertrandus de Pojeto moriatur et non alius ; Gaucelmus Johannis moriatur et non alius* [3].

Le 8 mars, le pape chargea deux de ses neveux, Arnaud de Trian, chef de sa police, et Pierre *de Via*, chevalier, de

1. Archives du Vatican, *Collectoriæ*, 493. Registre de quarante-cinq feuillets, exécuté vers 1322. — Ce manuscrit sera bientôt publié *in extenso*. On en a dès à présent une analyse quasi complète, par E. Albe, au tome XXIX (1904) du *Bulletin trimestriel de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot*. L'ouvrage de l'abbé Albe a été tiré à part sous ce titre : *Hugues Géraud, évêque de Cahors* (Cahors-Toulouse, 1904).

2. Cette enquête-là est perdue.

3. Que le pape meure, et non un autre. — Que Bertrand du Pouget meure et non un autre. — Que Gaucelm Dejean meure et non un autre.

« poursuivre cette ténébreuse affaire et d'arrêter tous ceux qui leur paraîtraient coupables ». Gailhard de Saumade, évêque de Riez, fut bientôt désigné, comme commissaire ecclésiastique, pour diriger l'instruction. Ses lettres de commission sont dans le style emphatique du temps : « Un crime horrible, un effroyable forfait, un sacrilège détestable, entrepris avec une audace inouïe, ces jours-ci, contre nous et quelques-uns de nos frères, cardinaux de la Sainte Église Romaine, réclame un châtiment sévère. Il nous est revenu, en effet, de source sûre que des personnes ecclésiastiques, vrais fils de Bélial, ont conspiré contre les jours de ceux qu'ils auraient dû aimer et vénérer entre tous : ils ont fait préparer des poisons à cet effet, et, pour plus de sûreté, des images de cire afin de faire périr, en les piquant, par l'invocation des démons, nous et nos frères. Trois des dites images et ces poisons sont tombés entre nos mains par la grâce de Celui qui dispose de la mort et de la vie. Quel prince sera désormais en sûreté si le pontife romain et sa cour sont exposés à de tels périls?... » — Le jour même dont ces lettres sont datées, 22 avril, l'audition des accusés et des témoins commença au château de Noves, qui servait alors de prison.

Les interrogatoires eurent lieu, à partir du 22 avril, dans la grande salle *(aula)*, dans la chapelle ou dans le verger du château. Suivant l'usage, il y avait, à la disposition des enquêteurs, des appareils de torture qui n'étaient pas là pour la montre seulement. Les procès-verbaux font voir que l'on commençait par « menacer » de la torture les inculpés qui « s'obstinaient », en les faisant attacher sur le chevalet. S'obstinaient-ils encore? On donnait l'ordre de les « soulever, sans secousse ». S'obstinaient-ils davantage? Ils étaient torturés un peu *(modicum)*, doucement *(leniter)*. Si cela ne suffisait pas, il fallait bien recourir enfin à la torture sans épithète. Plusieurs des prévenus qui comparurent devant l'évêque de Riez (et l'assesseur Pierre des Prez qui lui fut bientôt adjoint), furent plus ou moins menacés, attachés et torturés. Pas de défenseurs. Toute la procédure était, naturellement, secrète *(de plano, sine figura et strepitu judicis)*.

Les premiers témoignages recueillis dans ces conditions, en avril-mai, forment un groupe distinct. Ils sont, pour la

plupart, spontanés, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas été arrachés par la torture, et remarquablement concordants. Le principal témoin de ce groupe, Raymond Jacques, prêtre originaire de Cahors, chapelain de l'église Saint-Étienne de Toulouse, déposa jusqu'à treize fois avec un empressement manifeste et une loquacité extraordinaire. Voici l'étrange histoire qu'il raconta et que plusieurs individus de Toulouse, ecclésiastiques et laïques, confirmèrent à l'envi.

La cure de Saint-Étienne de Toulouse appartenait alors à un certain Rigaud d'Assier, compatriote et ami personnel de Jean XXII, qui le fit plus tard évêque de Winchester et légat en Angleterre. Rigaud ne résidait pas, mais il logeait dans sa maison rectorale un grand nombre de clercs et de prêtres, quercinois comme lui, pour le service de l'église. Or un de ces prêtres, Raymond Jacques, fut, s'il faut l'en croire, entrepris, vers la Noël 1316, par le vicomte de Bruniquel, parent du défunt pape Clément : il s'agissait de débarrasser l'évêque de Cahors, auquel le vicomte s'intéressait, des injustes poursuites (canoniques) que le pape Jean venait de lui intenter ; pour cela, il fallait faire préparer des poisons et des figures de cire ; si Raymond Jacques voulait bien se charger de procurer ces objets, il serait dignement récompensé par l'évêque *et par le cardinal de Pélagrue* (le chef du parti clémentin). Raymond Jacques s'en chargea très volontiers. L'apothicaire qui tient boutique dans la rue de la Chapelle-Hugolin lui fabriqua des poudres avec divers ingrédients (cendres d'araignées et de crapauds, fiel de porc, vif argent, etc.) ; pour plus de sûreté, Raymond Jacques y ajouta, le lendemain, un morceau de chair qu'il avait fait découper nuitamment par un écuyer du vicomte dans le corps d'un pendu, aux fourches patibulaires de la Salade, et la queue d'un chien mort. Un juif baptisé, Bernard Jourdain, qui demeure près de l'église Saint-Quentin, lui fondit trois statuettes, une à la ressemblance du pape et deux autres en costume de cardinal, pour le prix de cinq sous toulousains. Restait à faire bénir ces images. Après s'être entendu à cet effet avec le vicomte de Bruniquel *et l'évêque de Toulouse*, Raymond les apporta sous son bras dans la chapelle du palais épiscopal. Il y avait là beaucoup de monde, tous des gens sûrs et au courant.

Arnaud de Villars, un des vicaires généraux de l'évêque de Toulouse, invita Bernard Gasc, évêque *in partibus* de Ganos, à donner la bénédiction. Celui-ci s'exécuta : il passa une étole et récita les oraisons du rituel sur les trois statuettes de cire, couchées dans un plat d'étain. Après quoi l'évêque de Toulouse, tout joyeux, embrassa les écuyers du vicomte qui avaient assisté Raymond Jacques dans les opérations précédentes. Mais deux bénédictions valent mieux qu'une. On recommença la cérémonie au presbytère de Saint-Étienne, « dans la chambre où l'on joue aux échecs » ; cette fois, ce fut Raymond Catala, un des collègues de Raymond Jacques, qui officia. Il n'y avait plus dès lors qu'à expédier les colis à destination. Les familiers de la maison d'Assier achetèrent des pains, dont ils remplacèrent la mie par les images et les poudres (qu'ils renforcèrent encore à l'aide de quelques nouvelles ordures) ; et, pour que la chose fût bien claire, ils nouèrent au cou de chaque image une cédule nominative (*Papa Johannes moriatur*, etc.), aux noms du pape Jean et des cardinaux Bertrand du Pouget et Gaucelm Dejean. Des objets si compromettants ne pouvaient être évidemment transportés à Avignon que par des hommes de confiance ; voici, pourtant, comment on s'y prit : un des chapelains se rendit à la place Saint-Étienne où se tient d'ordinaire la grève des portefaix ; près de l'église du Taur, de pauvres diables attendaient une aubaine ; il en choisit un, qui lui parut plus malin (*aptior*) que les autres, un nommé Jean Paulet, de Rabastens, qui s'engagea à dénicher un second drôle de son espèce ; le chapelain et les deux vagabonds allèrent ensuite sceller l'affaire, le verre en main, à la taverne *de las donzelas* : dix sous tournois pour chacun et une paire de souliers. — On sait le reste : Jean Paulet et son acolyte avaient été cueillis, dès leur arrivée à Avignon, par la police dont le premier soin avait été de visiter leurs bagages comme si elle s'attendait à y trouver ce qu'elle y trouva ; les images saisies, ils ne s'étaient pas fait prier pour raconter ce qu'ils savaient. Aussi bien ne leur avait-on rien caché : un nommé Perrot de Béarn, clerc du vicomte de Bruniquel, qui les avait accompagnés depuis Toulouse, leur avait fait, pour ainsi dire, apprendre par cœur, en route, les circonstances les plus compromet-

tantes de l'affaire et surtout les noms, surnoms et qualités des personnages compromis (ou à compromettre). C'étaient leurs aveux qui avaient entraîné l'arrestation des « complices » de Raymond Jacques et de Raymond Jacques lui-même, et donné ouverture au procès criminel contre l'évêque [1]. Un dernier détail. Perrot de Béarn, en arrivant à Avignon avec les deux portefaix, s'était empressé de se rendre chez l'évêque de Cahors et de remettre au familier de celui-ci, l'archiprêtre de Saint-Médard, une petite boîte de poisons, comme échantillon. En sortant, il avait entendu dire que ses compagnons étaient pris, et il était rentré pour annoncer la mauvaise nouvelle; on l'avait envoyé la communiquer *au cardinal de Pélagrue*, qui l'avait traité d'imbécile. Après quoi, il s'était esquivé, pour faire part de toutes ces choses à ses amis du presbytère de Saint-Etienne, à Toulouse.

La déposition de Raymond Jacques, corroborée mot à mot par son commensal Guillaume d'Aubin et par les vagabonds de la place du Taur, fut soumise, dès le 25 avril, à l'archiprêtre de Saint-Médard qui nia avec véhémence, comme s'il ne s'agissait là que d'une histoire inventée à plaisir ; et, le 10 mai, à « maître Hugues Géraud », déjà dépouillé de sa dignité épiscopale. Géraud nia. Mais, placé sur le chevalet, il parla. Sans rien dire des images de cire, il avoua qu'il avait envoyé à Toulouse son trésorier Aimeric de Belvèze. Pourquoi ? « Pour aller chercher des poisons — des poisons qu'Isarn d'Escodata et Pons de Vassal, chevaliers et maîtres d'hôtel du palais pontifical, devaient administrer. » Le lendemain, confronté avec l'archiprêtre, qui persiste énergiquement dans sa première attitude : « Archiprêtre, archiprêtre, s'écrie-t-il, dites que c'est la vérité. » Ce jour-là, il avoue qu'il a été bien aise d'apprendre qu'on faisait faire des images, quoiqu'il ne l'eût pas commandé. Le 21 mai, il demande pardon pour ses crimes, *misericordiam de commissis*. — Cependant, on continuait d'interroger les autres individus dénoncés par Raymond Jacques : Guillaume Boyer, celui qui avait embauché les porteurs, ne déposa d'une manière satisfaisante qu'après avoir été « un peu » torturé; Raymond Catala, à qui l'on

1. Raymond Jacques fut amené de Toulouse à Avignon par le viguier royal de Toulouse, en passant par Cahors, ce qui n'était pas la route directe.

demanda pourquoi il avait béni les images, dit : « Je croyais que c'était pour l'écuyer du vicomte de Bruniquel qui voulait se faire aimer d'une femme »; l' « épicier » de la rue de la Chapelle-Hugolin reconnaît sans effort les drogues qu'il a fournies. Le 1[er] juin, comparution de Bernard Gasc, l'évêque *in partibus* de Ganos, qui vient d'être arrêté; il nie tout, mais on lui accorde du temps pour réfléchir : il ne fut « levé tout doucement » sur le chevalet qu'à la troisième reprise ; alors il fournit des explications confuses dont le sens général est qu'il a toujours agi de bonne foi, sans savoir, et qu'il a été trompé *par l'évêque de Toulouse.*

Sur ces entrefaites, le cardinal-vicaire d'Avignon, Jacques *de Via*, neveu du pape, mourut de mort subite. Nul ne s'attendait à cet événement qui ne manqua pas d'attirer les commissaires pontificaux sur une piste nouvelle. On raisonna ainsi : la mort du cardinal d'Avignon était sans doute le résultat d'un maléfice ; ce coup, qui frappait la famille pontificale, venait sans doute de l'ex-évêque de Cahors : Il y avait donc eu, nécessairement, d'autres poisons ou d'autres « voûts » que ceux destinés au pape et aux cardinaux Bertrand et Gaucelm, qui figuraient parmi les pièces à conviction et dont les témoins de Saint-Étienne de Toulouse avaient parlé. Les commissaires s'appliquèrent, dorénavant, à découvrir la trace de ces nouvelles images, jusqu'alors insoupçonnées, mais dont le terrible effet n'attestait que trop l'existence.

L'inculpé qu'ils interrogèrent le plus assidument après la mort du cardinal-neveu est Aimeric de Belvèze, trésorier de l'évêché de Cahors, qui, de notoriété publique, avait été naguère à Toulouse sur l'ordre d'Hugues Géraud. D'abord, il ne dit rien. Torturé, il dit, le 2 juillet, que, à sa connaissance, l'évêque avait eu l'idée de faire préparer par une vieille femme, nommée Guillemette, des maléfices qu'on aurait mis sur la porte du palais papal. Il ajoute, le 3, que, dans une sorte de conseil tenu entre l'évêque, l'archiprêtre de Saint-Médard et lui, en novembre 1316, il avait été question de se débarrasser du pape et d'aller s'entendre pour cela, à Toulouse, avec le vicomte de Bruniquel ; il a vu des images de cire dans un tiroir chez Géraud. Deux jours après, il revient sur

tout ce qu'il a dit et déclare que c'est faux ; torturé, au point qu'on est obligé de l'interroger ensuite dans sa cellule, il réitère ses aveux. Le 8, il est confronté avec l'archiprêtre et Géraud. A cette date l'archiprêtre, d'abord si courageux, était tout à fait dompté. Quant à Géraud, qui avait été de nouveau torturé, sa soumission était plus abjecte que jamais. L'archiprêtre, à genoux, et l'ex-évêque supplièrent passionnément Aimeric de « dire la vérité » : « La miséricorde de Dieu est plus grande que nos crimes » ; « Implorons la miséricorde du saint-père, qui nous est si nécessaire ; car si nous la demandons bien, avec contrition parfaite, nous l'aurons, nous l'aurons ». Or, la vérité, la voici ; ils ne la cacheront pas plus longtemps. Oui, il y a eu un conseil à trois, où il a été délibéré des mesures à prendre contre le pape[1] ; oui, il fut décidé qu'Aymeric irait à Toulouse pour les images et les poisons ; oui, il y est allé et il a envoyé de cette ville *une* image (qu'il ne faut pas confondre avec les *trois* images de Raymond Jacques) par un certain Antraygues ; oui, l'évêque a essayé sur cette image-là la puissance des incantations magiques avec l'aide du juif Bonmacip, de Toulouse : il l'a baptisée en répétant les paroles latines, grecques et hébraïques que le juif lui dictait, puis il l'a percée d'aiguilles en récitant les malédictions du psaume CVIII contre le cardinal d'Avignon. — A partir de ce moment, il n'est plus du tout question de l'attentat supposé contre le pape et les cardinaux Bertrand et Gaucelm ; les trois « complices » ne sont plus interrogés que sur les détails, qu'on veut leur faire préciser, de ce crime nouveau, soudainement révélé, qui paraît plus propre encore à les perdre. Mais ils ne s'accordent guère entre eux, et chacun, à quelques jours de distance, se contredit piteusement. Aimeric ne sait pas bien comment il s'est procuré l'image qui a servi pour le cardinal d'Avignon : tantôt c'est un juif qui la lui a donnée, tantôt il l'a fabriquée lui-même dans la cuisine du

1. L'archiprêtre se fait honneur d'avoir suggéré dans ce conciliabule qu'il serait peut-être plus sage de s'en remettre tout de suite à la clémence du pape. Mais Aimeric de Belvèze aurait rappelé l'exemple de l'évêque de Comminges, son compatriote, qui, dans un conflit avec un autre pape, avait refusé de se soumettre et gardé l'épiscopat jusqu'à sa mort. L'archiprêtre aurait répondu : « La femme d'Enguerran de Marigni avait aussi conseillé à son mari de ne pas s'en remettre à la miséricorde du roi de France ; et Enguerran a été pendu. »

palais épiscopal de Cahors. Cet accusé fut encore torturé à plein trois fois avant la fin du procès, car il ne se pouvait tenir de se rétracter sans cesse. — Les commissaires auraient bien voulu savoir ce qu'était devenue l'image piquée; mais ils n'y parvinrent pas. « L'archiprêtre l'a gardée », dit Hugues Géraud; mais l'archiprêtre le nia : « Ah, seigneur, pour ce détail, n'allez pas damner votre âme »; il fallut le mettre à la torture pour qu'il avouât cela aussi, en ces termes : « Oui, j'ai bien gardé l'image; mais, avant d'être arrêté, j'ai donné la clé du tiroir où elle était au cuisinier Tricot, pour la remettre à maître Hugues. »

Le principal coupable paraissait donc, en juillet, surabondamment convaincu. Le pape, qui se faisait tenir, jour par jour, au courant de l'enquête, en jugea ainsi. Il pensa que le moment de frapper était venu.

Le 4 août, maître Hugues Géraud fut amené devant Jean XXII, qu'assistaient Arnaud et Pierre *de Via*, frère du cardinal « assassiné », et les enquêteurs Gailhard de Saumade et Pierre des Prez. « Parle, dit le pape; qui t'a poussé à préparer ces poisons et ces images? Pourquoi n'as-tu pas demandé pardon dans le premier procès (canonique) qui t'a été fait? Si tu t'étais humilié à temps, j'aurais peut-être pardonné. » « Hélas, hélas, répondit maître Hugues, j'étais fou *(hoc feci propter stultitiam meam)*. » Il renouvela ensuite ses aveux, ce qui prit cinq audiences, chargeant tout le monde et lui-même, de toutes ses forces, à tort et à travers. Il termina par un plaidoyer décousu et pitoyable : « C'est moi, moi, dit-il, qui ai forcé l'archiprêtre à dire la vérité. Moi-même, j'avais eu spontanément l'idée, avant qu'on eût rien découvert, de tout révéler au seigneur pape; je suis allé deux fois au palais pour cela; mais je n'ai pas pu entrer. C'est un miracle de Dieu, je pense... Depuis qu'il a été question de ces crimes, je n'ai eu que des malheurs; un de mes écuyers est mort à Marseille en allant porter de ma part des lettres au roi de Sicile, où j'implorais sa protection; mon frère Arnaud a perdu ses bénéfices; un autre de mes écuyers est devenu fou; il paraît que mon frère Hélie est mort; moi-même j'ai été bien malade jusqu'à ce que j'aie avoué; mais maintenant, cela va mieux, Dieu merci : l'appétit s'est rétabli... »

Quinze jours plus tard, le 27, maître Hugues fut cité, dans sa prison, à comparaître devant le cardinal-évêque de Tusculum, sur la place du Palais des papes, pour entendre sa sentence. Le 30, la sentence fut prononcée. Il fut aussitôt dégradé et livré au bras séculier, c'est-à-dire au maréchal de l'Église, Arnaud de Trian. Rien ne permet de révoquer en doute les détails fournis sur son supplice par les chroniqueurs qui affirment qu'il fut traîné dans les rues, écorché et brûlé vif.

La mort d'Hugues Géraud ne mit pas fin à l'instruction des commissaires pontificaux qui continua contre quelques-uns de ses amis et de ses serviteurs.

Quelques-uns, et non pas tous. Les dénonciations des commensaux de Rigaud d'Assier à Toulouse n'étaient guère plus compromettantes, on l'a vu, pour l'ex-évêque de Cahors que pour d'autres grands personnages, comme l'évêque de Toulouse, le vicomte de Bruniquel, et même le cardinal de Pélagrue. Il est clair que, dans leurs confidences empressées, les prêtres quercinois de Toulouse avaient visé ces trois têtes du parti clémentin en même temps qu'Hugues Géraud. En très mauvais termes avec leur évêque, Gailhard de Pressac, neveu de Clément V, ils n'avaient rien ménagé pour le perdre. Raymond Jacques l'avait accusé avec insistance de s'être associé à la bénédiction des « voûts » ; il avait rapporté la scène suivante : « Un jour, la veille des Rameaux, on parlait devant l'église Saint-Étienne des poursuites que le nouveau pape intentait à certains évêques. Huguet Blanc, courrier de l'évêque de Toulouse, répéta ce qu'il avait entendu dire dans l'entourage du prélat : *Le pape est avare ; et puis, il veut trop mettre les Gascons sous ses pieds.* A quoi Jacques aurait répliqué : *Les Gascons ont eu leur bon temps ; c'est le tour de ceux de Cahors.* Mais Huguet : *D'ici à la Saint-Jean, il arrivera malheur à votre seigneur pape de Périgord et de Quercy : j'en fais la croix sur cette pierre avec mon épée.* » Et voici, d'après Raymond Jacques, une preuve bien décisive que ces propos ont été tenus : la pierre est encore là, avec la croix tracée dessus ! Les enquêteurs firent ajouter à cet Huguet Blanc qu'il tenait d'une chambrière, pour laquelle l'évêque Gailhard n'avait rien de secret, que ledit Gailhard avait machiné l'empoisonnement

du pape. Un autre témoin, le prieur d'Auvillars, prétendit que, d'après le bruit public, l'évêque de Toulouse avait accompagné un écuyer que le vicomte de Bruniquel envoyait en Espagne pour consulter un astrologue maure sur la question des images de cire. Bref, si Jean XXII avait tenu Gailhard de Pressac au château de Noves, il aurait pu le traiter comme son malheureux confrère de Cahors, pour d'aussi bonnes raisons. D'autant plus que Gailhard était déjà l'objet, comme l'avait été d'abord Hugues Géraud, d'un procès canonique (lequel aboutit à sa déposition et à un célèbre démembrement du diocèse de Toulouse). Il frôla donc assurément un terrible danger. Mais, aux premières nouvelles, il avait eu la précaution de se retirer dans son pays natal, en Gascogne, « sous prétexte d'aller voir sa mère »; il était d'ailleurs de sang pontifical; on n'osa pas insister. On se contenta, pour tout châtiment, de lui offrir le petit diocèse de Riez, aux portes d'Avignon, qu'il déclina, flairant sans doute un piège. Il mourut dix ans plus tard, en liberté et paisiblement. On n'osa pas inquiéter non plus, tout bien considéré, le vicomte de Bruniquel, autre neveu de Clément V, ni le cardinal de Pélagrue[1].

Les petits, que l'on avait sous la main, payèrent, comme de juste, pour les grands. Raymond Jacques avait impliqué dans l'incident de la bénédiction des « voûts » non seulement

1. Il est probable pourtant que Jean XXII fut sur le point de frapper aussi le cardinal de Pélagrue. Les commissaires dans l'affaire d'Hugues Géraud ont en effet dirigé une autre instruction, où le nom du cardinal est prononcé d'une façon qui le donnerait à penser. Le 16 août 1317, Gautier de la Tour, damoiseau du vicomte de Lomagne, de passage à Aix, buvait un coup avec Bertrand Bos, recteur de la Robinie au diocèse de Cahors, dans une maison amie. On commenta les procès faits récemment à divers évêques et le démembrement de l'évêché de Toulouse : l'opinion des assistants n'était pas favorable au pape. Alors Gautier de la Tour s'écria que, sans son maître, quatre cardinaux auraient tué le pape Jean en consistoire, au cri de « Gascogne ! Gascogne ! » ; on aurait bien vu qui l'aurait emporté, après cela, des « Gascons » ou de « ceux de Cahors ». Arrêté pour ce propos, qui était tombé dans l'oreille d'un agent pontifical, Gautier déclara aux commissaires qu'il avait entendu raconter la chose dans l'entourage du vicomte de Lomagne : les quatre cardinaux voulaient empêcher le pape de procéder à l'arrestation de l'un d'eux, le cardinal de Pélagrue ; il avait assisté d'ailleurs à d'autres conversations suspectes dans la maison de ce même cardinal. Il ne semble pas que l'enquête (perdue, à l'exception du fragment relatif aux dires de Gautier de la Tour) sur le complot des quatre cardinaux, qui fut dirigée officiellement contre un certain Bernard de Lartige, chantre de l'église de Poitiers, ancien familier de Clément V, accusé d'avoir été le promoteur dudit complot, ait abouti.

l'évêque de Toulouse, mais Bernard Gasc, évêque *in partibus* de Ganos, et plusieurs autres familiers de Gailhard de Pressac, qui n'étaient pas moins détestés que leur patron dans la maison de Rigaud d'Assier : notamment ses deux vicaires généraux, son procureur Jean Rastoul, le garde du sceau de sa cour épiscopale. Tous ces personnages mineurs avaient été arrêtés et conduits à Avignon par les officiers du roi de France qui, dès la première heure, s'étaient empressés d'offrir leurs services pour les vengeances du pape. Mais, alors que Jacques et ses compagnons du presbytère de Saint-Étienne avaient parlé sans contrainte, ceux-ci, les serviteurs de l'évêque Gailhard, durent tous être menacés ou torturés plus ou moins sévèrement avant de faire les aveux qn'on leur dicta. Même, il y en eut un qui n'avoua jamais, le vicaire général Arnaud de Villars. Cet Arnaud, assez riche et de famille noble, avait été longtemps au service de la couronne de France comme « clerc du roi » à Toulouse[1] ; il avait été chargé de la perception des décimes ecclésiastiques dans la province de Narbonne en 1307 ; il était, en outre, chanoine et maître de l'œuvre (architecte) de l'église cathédrale de Cahors. Il comparut, pour la première fois, le 13 août. Il affirma qu'il ne savait rien des choses que Raymond Jacques avait racontées : l'évêque de Toulouse n'était pas animé des meilleurs sentiments pour le nouveau pape et ne s'en cachait pas, voilà tout ce qu'il pouvait dire. Torturé, puis détaché, il s'en tient à ces déclarations. Le 19, il est confronté avec Bernard Gasc et Jean Rastoul, qui, soumis au même traitement que lui, ont avoué et l'ont chargé ; il proteste et demande un jugement solennel, le droit de désigner un avocat, et copie de la procédure. Il fut de nouveau torturé, « à cause de sa malice invétérée », le 20 août et le 22 novembre 1317, et le 28 février 1318, mais sans succès. On ne sait pas ce qu'il devint par la suite, si ce n'est que, sept ans plus tard, il était encore dans les prisons pontificales, « pour ses méfaits », et qu'il mourut avant 1328. Une si courageuse résistance demeura,

1. Dès la fin du XIIIe siècle, les citoyens de Castelnaudary, invités à se présenter à Toulouse à propos de certaines impositions, allèrent trouver « maître Arnaud de Villars au Château Narbonnais » *(qui erat in domo regis apud Castrum Narbonensem)* en le suppliant de les « délivrer de ce purgatoire » ; il promit de s'y employer. Voir un rouleau original de 1298, Arch, nat., J 1033, n° 11.

du reste, isolée. La commission, qui fit traîner ses opérations pendant des mois et des années, n'en rencontra pas d'autre. Soit dit en passant, on ne s'explique pas bien pourquoi l'enquête ne fut pas close plus vite. Espérait-on que de nouveaux témoins pourraient révéler des noms qui n'avaient pas encore été prononcés, et découvrir de la sorte d'autres ennemis du saint-père? En septembre 1322, on interrogeait encore un prêtre du diocèse de Nîmes, ancien serviteur d'Hugues Géraud, qui, six ans auparavant, s'était enfui et caché à Lausanne.

C'est en 1322 que le sort des co-accusés d'Hugues Géraud, qui, depuis son supplice, avaient été retenus au château de Noves, fut réglé. De quelle manière? Le manuscrit des Archives du Vatican ne nous l'apprend pas. On y lit seulement que, le 4 et le 5 novembre de cette année, le commissaire Gailhard de Saumade, archevêque d'Arles, — il avait eu de l'avancement depuis l'ouverture de la procédure, — cita devant lui les prévenus pour entendre dire le jour (26 du courant) où leur sentence serait prononcée. Il se produisit alors des scènes tragi-comiques, dont quelques-unes sont encore émouvantes dans les secs procès-verbaux des greffiers. « Avez-vous, demanda Gailhard de Saumade à chacun des prisonniers, à ajouter ou à retrancher quelque chose à votre défense, pour retarder le prononcé de l'arrêt? » L'évêque de Ganos, très agité, demanda qu'on le conduisît devant le pape et le collège des cardinaux pour demander justice et démontrer son innocence : il rétracte tout ce qu'il a dit contre lui et contre les autres ; c'est faux; il ne l'a dit que par peur des tourments. Raymond Jacques, le dénonciateur, précédemment si loquace, eut, ce jour-là, une attitude toute nouvelle : lui aussi, dit-il, a menti d'un bout à l'autre; ce n'est pas ainsi, semble-t-il dire, qu'il était convenu que les choses se passeraient; il supplie qu'on lui permette de s'expliquer devant le pape et les cardinaux. Maître Jean Rastoul protesta avec une énergie désespérée : « Je demande encore une fois à présenter ma défense. Tout ce que j'ai dit contre moi ou contre les autres, je l'ai dit sous la violence des tourments, non parce que c'était la vérité. Sauf votre respect, je n'ai parlé que sur les perfides suggestions des commissaires; ceux qui m'ont accusé sont de faux témoins. Je

demande à être conduit devant le pape et les cardinaux, ou, tout au moins, devant des juges non suspects, tels que le cardinal-évêque de Tusculum, ou les cardinaux Nicolas de Fréauville, Bertrand de Montfavès, Gailhard de la Motte et Poilfort de Rabastens. » Les autres prisonniers, notamment Aimeric de Belvèze, se turent. Il n'y a pas trace de notification à l'archiprêtre de Saint-Médard qui, peut-être, était déjà mort. La lecture des sentences fut prorogée ultérieurement du 26 novembre au 9 décembre. Et le manuscrit finit là : les sentences elles-mêmes manquent. Nul doute que la prison perpétuelle ait été le lot de la plupart de ces malheureux. Mais, à partir de novembre 1322, leur histoire se perd dans la nuit. Il est seulement très probable, comme on l'a vu, qu'Arnaud de Villars finit sous clé. Quant à Bernard Gasc, dont il n'est plus question pendant le long pontificat de Jean XXII, il obtint sous Benoit XII son absolution et la restitution de ses biens, qui avaient été confisqués au profit de la Chambre apostolique ; en 1343, sous Clément VI, son nom figure encore dans un acte de concession d'indulgences.

Il faut signaler, en dernier lieu, le cas assez curieux, au premier abord, de Pierre de Mortemart, docteur en droit, ancien official d'Hugues Géraud dans l'évêché de Cahors. Il avait été englobé dans les poursuites canoniques dirigées contre son évêque, avant le procès criminel. Mais il n'avait eu rien de plus pressé que de disparaître pour se placer sous la sauvegarde d'un autre de ses protecteurs, Charles, comte de la Marche, un des frères du roi de France, qui fut plus tard Charles IV. Le 27 juillet 1317, à la veille de l'exécution d'Hugues Géraud, Jean XXII priait de nouveau le comte Charles de lui livrer ce « scélérat » qu'il avait déjà, faute de mieux, dépouillé de ses bénéfices ; un peu plus tard, il refusait formellement de lui en conférer d'autres, à la sollicitation du comte, « n'étant pas homme à changer si aisément d'opinion ». On est un peu surpris, après cela, de trouver dans la bulle du même pape, datée du 16 juin 1322, qui élève Pierre de Mortemart au siège épiscopal de Viviers, le plus magnifique éloge des vertus de ce savant homme : « la pureté de sa vie, sa science des lettres, la noblesse de sa naissance, la gravité de ses mœurs, sa circonspection, sa pru-

dence... » Mais ce n'est là qu'un cas particulier d'un phénomène très fréquent au moyen âge : les rancunes n'étaient guère tenaces contre ceux qui pouvaient se prévaloir d'un patronage puissant, et les gens qui n'étaient pas pris et exécutés tout de suite avaient les plus grandes chances d'être oubliés, pardonnés, voire comblés quelques années plus tard.



Il s'en faut que l'affaire d'Hugues Géraud ait été, sous le pontificat de Jean XXII, unique en son genre. Ce pape fut, se crut ou feignit de se croire plus d'une fois en butte aux entreprises de conspirateurs, d'empoisonneurs et de sorciers. Deux cardinaux furent chargés par lui de recueillir des dénonciations contre Matteo et Galeazzo Visconti, de Milan, qui auraient essayé de l'envoûter, à la manière de Géraud. C'est de son temps que frère Bernard Délicieux, l'éloquent franciscain, fut accusé pour la première fois d'avoir fait mourir en l'empoisonnant, bien des années auparavant, le pape Benoit XI. Il eut à s'occuper d'une foule d'individus suspects de magie noire, comme l'attestent ses registres de chancellerie : ordre d'informer contre Jean de Limoges, le médecin Jean de Dinant, le barbier de l'archevêque de Lyon et d'autres clercs ou laïques qui se sont mêlés de nécromancie, de géomancie et d'autres arts suspects, d'invoquer les esprits et de fabriquer des philtres (amoureux et de longue vie); prière au sénéchal de Carcassonne de faire mener sous bonne escorte à la cour pontificale un prêtre emprisonné à la suite de la découverte de certaines statuettes dans le cimetière des lépreux de Carcassonne; etc. L'énumération complète des histoires analogues de ce temps dont des traces ont été conservées serait à donner le cauchemar. Mais l'affaire d'Hugues Géraud est la seule (avec celle des Visconti) qui soit aujourd'hui assez bien connue par des pièces authentiques.

Bien connue, c'est-à-dire que l'on peut se faire, désormais, une idée générale de ce qui est arrivé à l'évêque de Cahors. Créature et favori de Clément V, Géraud craignait et détestait Jean XXII. Jean XXII craignait peut-être et haïssait sûrement Géraud, l'homme de ses ennemis et l'évêque étranger

de son pays natal. Il fit, ou son entourage quercinois fit machiner contre Géraud les romanesques, les absurdes dépositions dont le Quercinois Raymond Jacques, au service du quercinois Rigaud d'Assier, à Saint-Étienne de Toulouse, accepta d'être le porte-voix infatigable. La mort subite du cardinal d'Avignon, que les dénonciateurs de Saint-Étienne de Toulouse n'avaient pas prévue, amena les commissaires pontificaux à suggérer aux témoins terrorisés la fable nouvelle d'un attentat, tout à fait distinct de ceux dont il avait été parlé jusque là, contre ce cardinal. Géraud, lui, avoua tout ce qu'on voulut parce que, évidemment très lâche, il s'était figuré, dès la première torture, que c'était la meilleure tactique, et qu'il désarmerait à force de bassesse : « La femme d'Enguerran de Marigni n'avait-elle pas naguère conseillé à son mari de lutter au lieu de s'en remettre à la miséricorde du prince? et Marigni avait été pendu. » Le cours ultérieur des événements atteste simplement l'intensité de la haine que Jean, ou son entourage, avait conçue contre Géraud. Tout, de la sorte, s'explique très bien ; et il semble que l'Histoire, comme on dit, ne puisse pas s'y tromper.

Elle s'y est pourtant trompée, en première instance, dans la personne du seul historien qui ait utilisé jusqu'à présent les procès-verbaux du Vatican. Car cet historien, M. l'abbé Albe, en a conclu que l'évêque avait été légalement et justement condamné. Il faut bien croire que ces problèmes d'innocence ou de culpabilité sont très difficiles, et que la tendance instinctive à vouloir que tout accusé et, à plus forte raison, tout condamné soit coupable est très forte, puisqu'il n'y a pas de machinations si grossières, imaginées par les hommes barbares d'autrefois, qui n'aient été jugées vraisemblables et prises au sérieux par des érudits de notre époque, consciencieux et sans passion. Michelet et bien d'autres ont cru fermement, au XIX[e] siècle, que les Templiers avaient été convaincus des crimes ineptes dont on les accusa jadis, et les calomnies contre l'Ordre ont trouvé certainement plus de créance auprès d'eux, qui connaissaient pourtant les pièces du procès, qu'auprès des contemporains de Philippe le Bel, qui ne les connaissaient pas. Pour des raisons politiques, le gouvernement de Philippe le Bel fit intenter, sous Clément V, un

procès diffamatoire à la mémoire du pape Boniface VIII; des pièces en ont été conservées : il y est fait état des plus monstrueux racontars, qui supposent une confiance illimitée dans la crédulité humaine; ceux qui, il y a six cents ans, firent asperger de cette fange, par tactique, leur adversaire abattu, ne pensaient pas sans doute que la postérité tiendrait jamais aucun compte de leurs calomnies de circonstance; or, de graves et savants hommes se demandent maintenant si l'on n'en pourrait pas tirer des couleurs pour le portrait et l'histoire de Boniface[1]. Ainsi le plus beau triomphe de Guillaume de Nogaret, le très impudent accusateur des Templiers et de Boniface, n'est pas d'avoir trompé l'opinion publique de son temps (il n'y réussit qu'à moitié); c'est, par ses ruses cousues de fil blanc, d'avoir égaré, quelque temps, le jugement de la critique moderne. De même, le plus éclatant succès des petites combinaisons de Raymond Jacques (ou de son inspirateur Rigaud d'Assier) n'est pas d'avoir entraîné la condamnation d'Hugues Géraud; c'est d'avoir, en 1904, si complètement fourvoyé l'abbé Albe.

Il n'est pas sans intérêt, au point de vue psychologique, de suivre les raisonnements qu'un honnête homme, instruit et sincère, peut enchaîner, en partant d'une erreur initiale d'interprétation, dans une affaire où le point à déterminer est l'innocence ou la culpabilité de quelqu'un. Le commentaire de M. Albe sur la procédure contre Hugues Géraud est très instructif à ce titre. Ce qui, dans cette procédure, frappe surtout l'historien contemporain, c'est « la façon rapide, mesurée, perspicace », dont elle a été menée, et les résultats décisifs qui s'en dégagent : « Quand on songe qu'on n'avait pas à cette époque les facilités d'aujourd'hui pour l'information et qu'on voulait, avant de condamner un personnage aussi important dans l'Église qu'un évêque, avoir le plus grand nombre possible de certitudes... on est surpris que la vérité se soit fait jour si rapidement. » N'est-elle pas admirable, la concordance de tous les témoignages et, en particulier, des témoignages provenant de Saint-Étienne de Toulouse, qui se confirment « presque mot à mot »? Sans doute,

1. *Historische Zeitschrift*, t. LVIII de la nouvelle série.

il y a la torture ; mais, d'abord, les témoins de Saint-Étienne, « qui, en chargeant Hugues Géraud, s'accusent eux-mêmes », ont parlé de leur plein gré, sans violence ; ensuite, « pendant les longs siècles où la torture a été en usage, il ne manquait pas de juges consciencieux qui ne se servaient des tortionnaires qu'à bon escient » ; les commissaires pontificaux dans l'affaire d'Hugues Géraud étaient de ceux-là : « ils n'ont jamais ordonné la torture que lorsqu'ils étaient certains par ailleurs de la culpabilité dont ils voulaient avoir l'aveu[1] ». Il n'y eut pas d'avocats ni de publicité ; mais c'est que Jean XXII ne voulait pas d'éclat : « Qu'on n'oublie pas qu'il s'agit ici de l'Église jugeant des ecclésiastiques et voulant, d'une part, éviter le scandale tant que les faits ne sont pas démontrés, d'autre part donner une compensation aux malheureux injustement accusés ; c'est ce qui permit de se montrer généreux à l'égard de ceux qui purent [sans doute] démontrer leur innocence, comme Pierre de Mortemart. » Ainsi tout, en cette affaire, est à la gloire de Jean XXII, sa sévérité pour les uns, son indulgence pour les autres. Est-il rien qui prouve mieux son indulgence, soit dit en passant, que sa conduite à l'égard de ce Rigaud d'Assier, dont la maison rectorale à Toulouse avait été le foyer de si sales intrigues contre le souverain pontife ? Loin d'être disgrâcié, Rigaud fut, par la suite, chargé de faveurs extraordinaires. Hugues Géraud lui-même aurait été pardonné, si, dès son premier procès, il s'en était remis à la clémence du pape. Ayant agi comme il l'a fait, il méritait son sort. Mais quoi ? ne fut-il pas condamné et traité un peu durement, tout de même ? Mon Dieu, c'étaient les mœurs du temps. Et puis, il n'est pas si certain qu'il ait été écorché vif. Car il fut préalablement dégradé : « Il est probable qu'on dut râcler ses doigts et raser sa tête, que l'huile sainte avait jadis consacrés, et c'est peut-être simplement cette cérémonie,

1. L'abbé Albe ne s'explique pas bien, cependant, l'attitude d'Arnaud de Villars, qui nia toujours, malgré la torture. « Étranges dénégations », dit-il. Quant au revirement de Raymond Jacques, à la veille de la sentence, il en rend compte comme il suit : « Certes, la façon dont il avait déposé au cours du procès ne laissait pas supposer cette résistance finale. Elle s'explique cependant. Il avait sans doute espéré que sa spontanéité le ferait relâcher plus vite ; mais il s'était aigri en prison ; il n'était plus disposé à voir, comme il l'avait dit d'abord, un miracle dans la découverte du crime. Les juges n'avaient pas à s'occuper de ses dénégations tardives... »

d'usage en pareil cas, paraît-il, qui a donné naissance à l'opinion courante. » Il fallait bien, n'est-ce pas? que le coupable, avant de périr, fût « dépouillé de tout caractère clérical ».

On en appelle souvent, à notre époque, des injustices du jour à la justice de l'Histoire. Mais cette justice-là est faillible, très faillible, comme les autres, et parfois pire; le seul avantage de cette juridiction, c'est que ses arrêts (d'ailleurs dépourvus de sanction) sont perpétuellement revisables.

Encore un trait. Hugues Géraud, sous le pontificat de Clément V, avait concouru à la spoliation des Templiers, victimes d'accusations du même genre que celles dont il devait être l'objet plus tard. Pierre *de Via*, seigneur de Villemur, neveu de Jean XXII, qui parut aux côtés de son oncle dans les dernières audiences où Hugues Géraud confessa ses « crimes », fut lui-même dénoncé en 1326 par des individus de Toulouse comme leur ayant donné l'ordre de préparer des images de cire pour faire mourir le roi de France Charles IV. Personne n'était alors à l'abri des calomnies de cette espèce, ridicules si l'on n'était pas disposé, en haut lieu, à en tenir compte, et mortelles dans le cas contraire. Les dénonciateurs du seigneur de Villemur furent envoyés de Toulouse au Châtelet de Paris. On n'a pas leurs dépositions; c'est dommage. On sait seulement que, grâce à l'intervention du pape, la poursuite fut abandonnée. Au reste, dit le dernier historien d'Hugues Géraud, qui s'est si passionnément attaché à justifier, comme on l'a vu, la condamnation de ce personnage, de telles accusations étaient « invraisemblables ». Ça, c'est le mot de la fin.

CH.-V. LANGLOIS

ALBERT GLATIGNY

— DOCUMENTS INÉDITS —

Se souvient-on encore d'Albert Glatigny, le poète charmant des *Vignes folles* et des *Flèches d'Or*? Il aurait aujourd'hui soixante-six ans, mais il est mort en pleine jeunesse, — à trente-quatre ans à peine, — sans avoir pu, pendant son rapide passage, donner toute sa mesure. S'il est à peu près oublié, il lui reste, du moins, quelques amis très chers et très ardents.

Un des plus grands, Catulle Mendès, va faire revivre dans un drame, à l'Odéon, cette figure curieuse, originale et touchante, rappelant par son aspect, son allure et sa verve satirique le type de Gringoire. Le poète qui nous a donné le beau et puissant drame de *Scarron* devait être séduit par le roman comique et quelque peu dramatique d'Albert Glatigny; cette résurrection sera le légitime hommage rendu à un camarade malheureux qui « aimait ardemment la Muse », — comme il l'écrivait à Jules Claretie, cinq jours avant sa mort[1].

*
* *

Glatigny avait une nature vaillante, ingénue, enthousiaste. A quinze ans, il s'était épris d'un bel amour pour la poésie

1. *Indépendance belge*, correspondance de Jules Claretie, 18 avril 1873.

en lisant un volume de Ronsard qu'il avait déniché dans un grenier.

Il se passionna pour le poète et lui resta fidèle. Vers la fin de sa vie, il devait prendre pour devise, bien appropriée, hélas! au peu de justice qu'obtenait son talent, ce vers de Ronsard :

> L'honneur sans plus du verd laurier m'agrée.

Puis il lut Victor Hugo, Alfred de Vigny, Théodore de Banville, qui devinrent ses éducateurs et ses maîtres : il ne se lassait jamais de dire et de redire leurs vers, musique douce qui chantait à son oreille; il s'enivrait de ces rythmes et de ces rimes. Il était doué. A force d'admirer, il imita. Il fit des vers en se promenant, en jouant, il en fit chez l'huissier où l'avait cloîtré son père, gendarme habitué à la caserne :

> Hélas ! je ne suis rien que le fils d'un gendarme,
> Et je rime des vers[1] !...

Il en rima trop peut-être, car il passa, de chez l'huissier, dans une imprimerie; mais l'imagination vagabonde de Glatigny ne s'accommodait pas plus de l'alignement des lettres dans la casse que des minutes et exploits d'huissiers. Moins encore peut-être : car une autre passion l'avait saisi, sans faire de tort à la première, la passion du théâtre. Dès qu'une troupe de comédiens en tournée donnait une représentation dans sa petite ville de Pont-Audemer, Glatigny ne tenait pas en place, et, en sortant de l'imprimerie, courait au théâtre.

Ah! ces comédiens! en voilà d'heureux mortels, qui comprenaient la vie! Sous leurs pourpoints de velours râpé, ils oubliaient, un instant, toutes les misères et leur misère. Voilà l'existence qu'il lui faudrait! Monter sur les planches, respirer l'odeur des coulisses, incarner tel ou tel personnage héroïque, jouer du Shakespeare et du Victor Hugo !

Pour commencer, il doit se contenter du modeste emploi de souffleur, le seul vacant dans la troupe où il fait ses débuts. Eh bien, il apprendra son métier, et plus tard... Bientôt le voilà comédien, promenant de sous-préfecture en sous-pré-

1. *Gilles et Pasquins : Lamento.*

fecture, ou même de casino en casino, quelquefois de grange en grange, un répertoire bizarre. Tout fier de jouer enfin, — jours heureux ! — sur une scène parisienne, aux Bouffes, le rôle muet du passant dans les *Deux Aveugles* et, au Théâtre-Historique, le « troisième sénateur » dans l'*Othello* d'Alfred de Vigny.

Dans sa nouvelle carrière il n'avait pourtant pas renoncé à la poésie : en 1859, à vingt ans, il publiait ses *Vignes folles*. Mais ces vers si vifs, si alertes, ne lui rapportaient rien. Il les avait offerts en vain aux journaux, aux revues : on les acceptait rarement, on ne les payait jamais. Qu'importe ! le « cabotin », comme il s'appelait lui-même, nourrissait le poète... C'était quelquefois dur, tout de même, et le pauvre Glatigny dut accepter des emplois bien étranges. Avec de l'imagination, de la résignation et de la bonne humeur, il s'en tirait encore à son avantage. Une année, en 1862, il ne trouva d'engagement que dans un cirque. Un cirque ! mais il n'y avait là que des écuyers, des clowns et des acrobates ! Qu'irait-il faire dans cette galère ? Ses deux Muses n'y avaient pas d'emplois désignés. Glatigny n'était pas plus préparé aux exercices gymnastiques ou équestres que le public du cirque Rancy n'était habitué à entendre des vers. Cependant le romantique endurci allait, sans respect pour Racine, tirer parti de cet engagement imprévu ; et dans une lettre à Victor Hugo, après s'être rafraîchi l'âme en lui exprimant son enthousiasme pour la première partie des *Misérables* qui venait de paraître, il lui fait part de son projet :

[1862]

Je viens de lire pour la quatrième fois *les Misérables*. Que c'est beau ! Après *les Contemplations* et *la Légende des Siècles*, je m'attendais certainement à quelque chose de prodigieux, mais pas à cela. Je vous enverrai, jeudi ou samedi, le *Journal du Mans* dans lequel j'essaie d'exprimer mon admiration. Je voudrais être déjà au 10 mai[1] pour renouveler mes émotions. J'ai oublié en lisant ces deux volumes tous mes ennuis de santé et d'argent. Je suis sur le point de m'engager dans un cirque.

J'ai essayé dans le manège une scène qui a eu un grand succès. Cela s'appelle *le Récit de Théramène*. Voici en quoi elle con-

1. Date où devait paraître la deuxième partie des *Misérables*.

siste. Un vieux sociétaire du Théâtre-Français, perruque rose et costume fou, déclame le récit avec des gestes graves et mesurés, pendant que des clowns montés sur des petits chevaux corses imitent, l'un Hippolyte, l'autre le Monstre, avec cent cabrioles extraordinaires.

J'ai vu dans les feuilles de théâtre l'annonce du drame de Paul Meurice[1]. Pourriez-vous savoir par lui s'il n'y aurait pas un petit coin pour moi à l'Ambigu? Cela m'irait mieux que de chausser des bottes molles et des pantalons collants dans le cirque Rancy.

Le directeur qui est à Rennes, M. Bertrand, monte les *Funérailles*[2]. C'est un ami à moi, Dumay, un comédien intelligent, qui fait Zorzo. La pièce, que j'ai donnée à lire d'avance à plusieurs étudiants, sera acclamée comme elle le mérite.

Je vous serre les mains.

ALBERT GLATIGNY

Comme c'est Asselineau qui parle des livres dans *le Boulevard*, j'enverrai à Carjat des vers sur les *Misérables*.

On voit que, tout en faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il s'occupait des pièces de ses amis.

Il était heureux de leurs succès et fier d'y contribuer autant qu'il était en son pouvoir. Mais on sent déjà sa lassitude et son désir de se fixer dans un théâtre sérieux. Une occasion s'offre. Charles Hugo et Paul Meurice viennent de donner, à Bruxelles, la première représentation[3] des *Misérables*, pièce interdite à Paris par la censure impériale. Si, par la protection de Charles Hugo, Glatigny obtenait un engagement dans un vrai théâtre, où il pourrait enfin interpréter ses auteurs aimés!... Et vite, de la petite ville de Bernay où il végète, il écrit à Paul Meurice :

[1863]

Mon cher maître,

Je viens vous demander un grand service. Voulez-vous prier M. Charles Hugo de me recommander au directeur des Galeries Saint-Hubert comme premier rôle marqué ou troisième rôle? La troupe doit être complète en ce moment, mais ce serait pour l'ouverture de la campagne prochaine.

Je peux hardiment tenir l'un de ces deux emplois sur n'importe

1. *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré.*

2. *Les Funérailles de l'Honneur*, d'Auguste Vacquerie.

3. 3 janvier 1863.

quelle scène. Je demande seulement que l'on me donne un rôle où il y ait plus de cinq lignes à dire.

Je tiens d'autant plus à jouer la comédie à Bruxelles qu'au train dont va la censure il n'y aura bientôt plus une seule première représentation à Paris, et qu'en Belgique on joue souvent *Ruy Blas* et *Marion Delorme*.

Parlez donc, je vous prie, à M. Charles Hugo; je vous remercie et vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY
Rue du Commerce, 23, Bernay (Eure).

Il n'était pas bien exigeant. Il se contentait de peu, comme on voit; mais il est probable que la recommandation n'obtint aucun succès. Pourtant, en cette année 1863, il paraît heureux : il va pouvoir affirmer « carrément » ses convictions, il espère jouer *Tragaldabas*, il a reçu un portrait de Victor Hugo, — voilà bien des consolations et des encouragements.

[1863.]

Mon cher maître[1],

M. Vacquerie m'envoie le portrait de Victor Hugo. Remerciez-le bien pour moi, je vous en prie. Je vous écris, au lieu de lui répondre directement, parce qu'en ma qualité de jeune ganache romantique, fidèle aux vieilles traditions de la rime et des règles, je tiens à vous envoyer mon bonjour du nouvel an. Je tâcherai d'être à Paris pour la première représentation de *François les Bas bleus*. Je regrette de ne pouvoir jouer dedans. J'ai eu cette chance, au Théâtre-Historique, de paraître dans *le More*. J'avais bien peu de chose à dire, c'est vrai, mais ce peu de chose était en vers et venait de Shakespeare, et cela me semblait beau.

J'ai trouvé à publier une série de poèmes tirés de la *Chanson de Roland* et du *Romancero* que j'appellerai carrément *Chansons romantiques*, afin qu'il ne puisse exister le moindre doute sur mes opinions. Même, tous les rythmes sont calqués sur la romance mauresque des *Orientales* et les dixains du poème de Théroulde, et le livre sera dédié à Théophile Gautier. Comme ça, si on croit que je suis un disciple de Sardou, on y mettra de la bonne volonté.

Je fais aussi un drame en vers sur le comte Julien. J'ai le calme nécessaire au travail, grâce au bon cœur de mes amis, qui m'ont bravement aidé dans une représentation que j'ai donnée à l'École Lyrique. J'espère en monter une autre vers le mois de mai, afin de pouvoir vivre encore tranquille à la campagne pendant l'été. Je joue-

1. La lettre est adressée à Paul Meurice.

rai *Tragaldabas*, si on me le permet au ministère. Comme il m'est impossible de compter sur autre chose que sur un public d'artistes et d'amis, je suis sûr du succès obtenu d'avance par les beaux vers d'Eliseo et de Caprina, qui seront admirablement dits. Pour mon compte, je me charge du rôle de Griff. On lèvera le rideau avec *le Tricorne enchanté*, et, comme je paierai mes comédiens, on ne m'imposera pas, comme la dernière fois, des vaudevilles crapuleux, en la compagnie de qui *le Beau Léandre* de notre cher Banville se trouvait si humilié. Je finis, pour ne vous point ennuyer. Voici une lettre que je vous prie de bien vouloir faire parvenir au maître. Je le remercie bien mal et voudrais dire mieux; mais, quand je me trouve en face de mes dieux et que je leur parle, même de loin et par l'entremise d'un méchant carré de papier, mes yeux se brouillent, ma langue s'empâte, et je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fais. Je suis sûr de mon cœur, voilà tout.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

Boujour à mon excellent ami Voillemot, si vous le voyez.

La joie qu'il avait éprouvée de jouer ses auteurs favoris devint de la surprise lorsqu'il apprit le succès à Paris des grands drames romantiques. Il écrivait à Paul Meurice :

[1864]

Ah çà! qu'est-ce que ça veut dire? *Quinola, Diane au Bois*[1], *Jean Baudry* réussissent, et je lis dans le *Siècle* qu'on reprend *Benvenuto* à la Porte-Saint-Martin. Il y a donc eu un tremblement d'intelligence à Paris? Ça m'inquiète beaucoup, moi, pauvre cabotin de province tombé à Nancy comme second régisseur, manquant de gravité. Mercredi ou jeudi, je serai à Paris; mais, en attendant que je vous puisse aller serrer la main, expliquez-moi tous ces miracles. Vous me rendriez bien joyeux en écrivant un mot aimable à mademoiselle Jeanne Favre, au Théâtre de Nancy. Elle a joué Andrée et Mario avec génie. Franchement, bien qu'elle n'ait fait que son devoir, vous la devez remercier. Cette petite fille est une interprète vaillante du drame et lui donne tout, son corps et son cœur.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

Le pauvre comédien errant, devenu régisseur de circons-

1. *Les Ressources de Quinola*, comédie de Balzac (1842), reprise au Vaudeville en 1864; *Diane au Bois*, de Banville (Odéon, 1864); *Jean Baudry*, de Vacquerie (Théâtre-Français, 1863); *Benvenuto Cellini*, de Paul Meurice.

tance, n'en reste pas moins fidèle à sa Muse et reconnaissant à ses amis, car c'est en 1864 qu'il publie ses *Flèches d'or* et, dans sa préface, à Leconte de Lisle, il dit :

Je termine ces lignes qui seraient inutiles si elles ne me devaient servir à remercier M. Albéric Second, grâce à qui j'ai pu trouver le bon éditeur de mon livre et qui a si généreusement et si loyalement pris en pitié les angoisses d'un poète lyrique condamné à promener inutilement son manuscrit dans le fond de sa poche.

Et comme, même en publiant des vers, le comédien doit toujours reparaître sous le poète, il ajoute :

Le titre est peut-être ambitieux et j'ai peur d'avoir pris pour les Flèches d'or de l'archer divin des baguettes de bois doré empruntées au magasin d'accessoires d'un théâtre où l'on jouerait des pièces mythologiques.

Mais son bonheur n'est pas seulement de publier ses vers; il a encore et toujours la fierté de propager les œuvres de ses maîtres. Quand il a battu les bourgades de France, il cherche sa vie à l'étranger; de Hombourg, il écrit à Victor Hugo :

[1864]

Cher et auguste Maître,

Je savais en effet que vous aviez quitté Guernesey, et cela a été cause d'un vif chagrin pour moi. Je n'ai appris votre passage à Francfort que le lendemain du jour où vous aviez quitté la ville et il n'y a que trois lieues de Hombourg à Francfort. Si j'avais été prévenu plus tôt, j'aurais pu vous aller voir. Ma mauvaise chance ne l'a point voulu, et j'ai eu de la peine à m'en consoler.

Si vous pouvez me faire envoyer le livre[1] en épreuves, vous me ravirez. J'ai obtenu du journal *l'Europe* la permission d'en rendre compte et je ne veux pas être le dernier. Je n'ai qu'une consolation dans ma vie de cabotin, c'est d'être entièrement libre, de ne pas faire de concessions aux marchands de prose qui dirigent les journaux où l'on ne veut pas de mes vers et de pouvoir aussi crier mes admirations sur les toits, et je tiens à cette consolation-là. Si je n'ai pas toujours assez d'influence pour faire jouer *Ruy Blas* dans les troupes où je suis, je récite *les Pauvres gens* ou *le Mariage de Roland* dans les intermèdes, et c'est toujours autant de poésie que le public est forcé d'entendre. J'ai encore le bonheur d'être dans un pays où l'on ne joue pas exclusivement le répertoire de Scribe (le théâtre de Hombourg excepté, bien entendu). Je vois souvent à Francfort les drames

1. *Chansons des Rues et des Bois.*

de Shakespeare traduits littéralement et applaudis lorsqu'on les interdit ou qu'on les siffle à Paris.

Un de mes amis traduit *les Funérailles de l'Honneur* de Vacquerie, à qui je ménage cette surprise. Tout cela fait que je regrette peu la France, qui ne veut pas être la France, laissant l'Allemagne l'être pour elle.

Que votre livre arrive vite pour nous dire qu'on fait encore des vers et qu'on les lit, imposés par votre grand nom. Il nous le faut bien vite.

N'ayant pu vous voir à Francfort, j'ose vous envoyer mon portrait, afin que quelque chose de moi soit auprès de vous.

Votre fidèle disciple,

ALBERT GLATIGNY,

Il a une certaine autorité à Hombourg : voilà une belle occasion pour lui de l'utiliser au profit de ses amis. Il a le temps seulement d'écrire quelques lignes, et c'est pour demander à Paul Meurice sa nouvelle pièce :

THÉATRE FRANÇAIS
—
DIRECTION
—

Hombourg-les-Bains, 3 octobre 1864.

Mon cher maître,

J'ai applaudi, de loin, au succès du *Drac*. Voulez-vous m'envoyer la pièce tout de suite? *Villemer* vient de réussir pleinement à Hombourg; il faut que le *Drac* réussisse aussi. Je suis régisseur au théâtre : c'est vous dire que je veillerai aux répétitions. Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

Louisenstrasse, 33, Bad-Hombourg (Allemagne).

*
* *

La vie de jeûne et de misère en de lamentables auberges, la fatigue des voyages, le surmenage des représentations l'avaient épuisé. Il crachait le sang; dans ce long corps déjà si maigre, il n'y avait plus que le souffle; la foi seule le réconfortait, la foi, entretenue par le culte même de ses maîtres. C'était cette flamme qui le réchauffait; mais il avait tant de fois dit *les Pauvres Gens* et *le Mariage de Roland* qu'il dut songer à renouveler son répertoire. La poésie, d'ailleurs, n'est pas accessible à tous les publics. Or Glatigny n'était

pas seulement un poète et un acteur, c'était aussi un improvisateur merveilleux. Il était capable d'improviser en quelques secondes une pièce de vers sur l'événement de l'heure présente, une satire sur les hommes du jour ou une fantaisie sur des rimes qu'on lui désignait. Sa verve intarissable s'exerçait sur tous les sujets; mais il lui fallait un public averti, susceptible de se délasser à ces jeux d'esprit, et c'était à Paris, pensait-il, qu'il le rencontrerait.

Madame Victor Hugo, dans une lettre datée du 12 juin 1867 [1], annonce à son mari cette nouvelle incarnation de Glatigny :

Glatigny m'a envoyé hier une loge pour un boui-boui qu'on appelle l'Alcazar. Sa spécialité est d'improviser des vers dont le premier venu lui donne les rimes. Il a commencé sa séance par un prologue en vers en ton honneur, suivi d'applaudissements.

C'est à cette époque, en effet, que l'autorisation avait été accordée au Théâtre-Français de reprendre *Hernani*. La reprise — avec Delaunay, Bressant, Maubant, madame Favart — était fixée au 20 juin : la veille, Glatigny, tout frémissant d'enthousiasme et aussi fort troublé par cette grande solennité, célébrait en vers cet événement. Nous avons retrouvé ces vers, au bas desquels Victor Hugo a écrit : *Improvisation de Glatigny*. Les voici :

J'arrive chaque soir, joyeux et confiant,
Puisant dans votre accueil bon et vivifiant
La sûreté, l'espoir et la force en moi-même,
Soutenu que je suis par ce public qui m'aime.
Mais demain cette ville aux mille bruits épars,
Qui jette ses rayons ardents de toutes parts,
Entendra retentir les nobles vers du Maître.
Demain soir, Hernani triomphant viendra mettre
Son pied ferme et hautain sur le plancher sacré
Par Corneille et *le Cid* mille fois consacré.
Aussi j'ai peur. Pardon pour mes rimes douteuses
Sautelant près du sol sur leurs ailes boiteuses.
Le flageolet se tait quand le superbe cor
Dans la vaste forêt chante et résonne encor,
Et l'oisillon tremblant de frayeur près du cygne
Vient demander pardon de son audace insigne,

1. Commencée le 12 juin, la lettre n'a été terminée qu'après la représentation d'*Hernani*.

S'excusant de ce qu'il vous a causé d'ennui
En disant : « Je voulais vous charmer comme lui. »

Ces vers furent bien accueillis et assurèrent le succès de la soirée. Le poète avait donc enfin trouvé le moyen de rester à Paris et d'y gagner sa vie. Il est curieux de trouver en Glatigny le précurseur du gentilhomme Salis. Il créait le genre du *Chat noir* et des cabarets de Montmartre ; il avait deviné les avantages qu'il pouvait retirer de ces fantaisies, mais d'autres en bénéficièrent.

Ce n'est pas qu'il se passionnât pour ces sortes de jongleries : loin de là, il leur refusait une parenté même éloignée avec la poésie ; n'importe ! en divertissant le public avec ces bouts-rimés qu'il n'aimait pas, mais qui le faisaient vivre, il pouvait se donner le luxe de publier d'exquises poésies qu'il aimait et qui ne lui rapportaient rien. Pourtant, si dédaigneux qu'il fût de ce genre d'exercice, il mettait une certaine coquetterie à remplir d'un sens les vers qu'il construisait avec les rimes baroques et invraisemblables choisies par les spectateurs,

On n'a jamais publié aucune de ses improvisations : il avait en effet, le soin de n'en pas garder trace, pour qu'elles ne pussent être imprimées. Il les oubliait même presque aussitôt après les avoir produites : pourquoi s'en serait-il souvenu ?

C'était pour lui un jeu, un délassement, presque une habitude : il improvisait ces fantaisies comme les propos d'une conversation, sans en faire plus de cas. Il n'eût pas été indifférent, toutefois, d'en connaître quelques-unes, car, après tout, elles constituaient à leur auteur une « spécialité », une originalité : elles auraient donné plus de relief encore à sa physionomie. Nous n'avons pu retrouver qu'un spécimen de ces bouts-rimés, improvisé le même soir où fut dit ce prologue, et envoyé en même temps à Victor Hugo, sans doute, pour l'amuser : sans trahir la mémoire du poète, et en lui attribuant seulement la valeur qu'il lui accordait, il nous paraît intéressant de le reproduire. On lui avait jeté les rimes bizarres que voici :

Cécité, fatalité, vigne, ligne, amours, tambours. chope, échoppe, topinambour, calembour, tomate, savate, bâton, Nélaton.

Avec des mots si incohérents, Glatigny devait, presque sans

réflexion, faire des vers et leur donner une apparence à peu près raisonnable. Voici comment il résout le logogriphe :

Qui ne te voit pas souffre, hélas ! de	Cécité,
O grande âme qui ris de la	Fatalité,
Humanité toujours vendangeant dans ta	Vigne !
Le penseur s'y retrempe et fait en longue	Ligne
Défiler tous les mots divins : pardon,	Amour...
Nous t'avons trop guidée aux sons du noir	Tambour ;
La paix sereine tend à tes lèvres sa	Chope :
Ris, sois joyeuse comme, en sa modeste	Échoppe,
L'antique savetier. L'humble	Topinambour
Des jardins, la guinguette où naît le	Calembour,
Qui donnent à ton front des rougeurs de	Tomate,
Valent mieux que la guerre où, traînant sa	Savate,
L'homme aveugle, marchant au hasard du	Bâton,
Réclame les secours tardifs de	Nélaton.

*
* *

Ces jeux de rimes faisaient recette : c'était pour Glatigny, sinon la fortune, du moins une bonne fortune. Mais, avec la malchance qui l'a poursuivi sans cesse, au moment où il tenait son public, la police intervint et interdit les représentations. Peut-être une satire un peu trop cinglante avait-elle éveillé les susceptibilités du régime impérial : toujours est-il que Glatigny dut s'incliner, renoncer et reprendre son collier de misère et la course aux engagements.

Il se recommande à son ami Paul Meurice (toujours !) le priant de l'appuyer auprès de Chilly, le directeur de l'Odéon, lui envoyant son répertoire de « financier-grime » (il n'avait pas trente ans), répertoire fort mêlé, où le mélodrame coudoyait le vaudeville, ou *Ruy Blas* fraternisait avec *le Courrier de Lyon* et *Monsieur Perrichon*.

Dans une autre lettre, il sollicite une recommandation pour l'Ambigu :

Je ne suis pas ambitieux. Si j'ai du talent comme comédien, je le prouverai. Tout ce que je désire, c'est que la porte me soit ouverte.

Cette lettre est datée de « Paillole par Campan ». Vraiment,

s'il y avait là un théâtre, c'est que Glatigny lui-même l'avait « improvisé » !

Les villes où il se faisait engager variaient d'importance comme les pièces de son répertoire : Saint-Jean-de-Luz, Tournay, Sézanne, Marseille, Vichy (« où j'engraisse », ajoutait-il, — chose improbable).

Il eut sa dernière aventure en allant à Bastia. Il fut arrêté en Corse, à Bocognano, par un gendarme qui l'avait pris pour l'assassin Jud, inutilement recherché. Enfin, après être resté quatre jours en prison, il fut relâché par le procureur impérial. Tout autre aurait ressenti quelque amertume, aurait saisi l'opinion, se serait posé en victime et en martyr ; lui, plus que tout autre, en aurait eu le droit : souffrant comme il souffrait, il n'avait pas éprouvé que la prison améliorât son état de santé ! Mais il était bon enfant et homme d'esprit : sa vengeance fut délicate ; il raconta l'épisode dans un petit livre, — aujourd'hui assez rare, — plein de verve et d'humour, *le Jour de l'An d'un Vagabond*. Il provoqua des révoltes dont il ne donnait pas l'exemple et réussit à rendre tout à fait grotesques, sinon odieux, les auteurs de cette algarade. Il faut lire la complainte qu'il intitule : l'*Infâme Glatigny*, et qui débute ainsi :

Le premier jour de l'année
Mil huit cent soixante-neuf,
Un être en habit pas neuf
Marcha toute la journée.
Cet individu chétif
Est d'un aspect fugitif ;
Il a les jambes indues,
Très longues également ;
Son front dans le firmament
Arrête le vol des nues.
Pour se donner un maintien
Il promène un petit chien...

Sa seule compagnie était en effet une petite chienne, appelée Cosette en souvenir des *Misérables* ; il l'emmenait avec lui dans toutes ses tournées, et lui assurait une pâtée qu'il ne s'assurait pas toujours à lui-même.



Cette année 1869 pourrait bien être sa dernière année de comédien.. Une lueur d'espoir le ramena à Paris : *l'Événement*, supprimé depuis 1852, allait reparaître sous ce titre, *le Rappel*; Glatigny n'y comptait que des amis. Il écrivit aussitôt à Paul Meurice :

Je vous enverrai la copie pour ce brave journal auquel je me fais gloire d'appartenir. Je ferai, si vous voulez, seulement en rimes exactes et dans un tout autre ordre d'idées, ce que les rimeurs pommadés du *Gaulois* font.

Et il envoie à choisir trois titres de rubriques :

Mon cher maître :

Voici trois titres :

Noëls et Mazarinades.
La Chanson du moineau.
Sifflets et Fifres.

— CHRONIQUE LYRIQUE —

Le premier titre est, je crois, le meilleur. Voyez.

On choisit le dernier titre, en l'intervertissant, *Fifres et Sifflets* : Glatigny commenta en vers mordants les faits et railla les hommes du jour. C'est de ce moment, sans doute, qu'il faut dater ce billet caractéristique, écrit au crayon, sur une enveloppe, et qui montre Glatigny dans toute sa spontanéité fantasque :

Bonne nouvelle. Hier j'ai giflé deux fois, en plein boulevard, devant cent personnes, un ennemi commun, le vaudevilliste X... Il est aussi lâche que laid et refuse de se battre. Racontez cela, je vous prie, à ceux que nous aimons.

ALBERT GLATIGNY

Malgré son énergie, il était temps que Glatigny cessât sa vie errante ; il était même peut-être bien tard ! Il était malade, épuisé, mortellement atteint. Pourtant il était plus heureux, il aimait. Il aimait une jeune orpheline qu'il avait connue, dans une de ses tournées, à Nice. Il l'épousa. Mariage bizarre, comme toute la vie du pauvre poète : lui qui avait adoré le

théâtre, qui avait vu tant de mariages dans tant de décors, il aurait pu se croire en scène. — Scène triste : le mariage fut célébré dans sa petite chambre, où il était cloué par les douleurs...

Ah ! les belles œuvres qu'il serait capable d'entreprendre maintenant ! Il se sentait déjà plus fort : il voulait vivre, puisque son rêve le plus cher était réalisé, et cette volonté de vivre semblait écarter de ce modeste foyer, où l'attendaient les premières heures sereines de sa vie, la mort qui le guettait. Le mal n'en persistait pas moins ; mais sa joie lui apportait une tromperie délicieuse, et, quand la douleur parfois lui rappelait les cruelles réalités, il se raidissait pour ne pas assombrir la glorieuse aurore de son existence nouvelle. Sa femme, une créature de bonté, de tendresse, de dévouement comme lui, soupçonnait bien cet effort, puisqu'elle était atteinte du même mal, — la maladie de poitrine ; — mais elle l'encourageait par de doux mensonges, comme si elle eût voulu se donner à elle-même et à lui l'illusion d'un bonheur durable. Il travaillait toujours ; sa Muse ne l'abandonnait pas ; il publia, en 1872, *Gilles et Pasquins*, il en offrit à Paul Meurice un exemplaire où nous recueillons ces vers inédits :

Je n'ai que ces polichinelles
A l'air rageur et triomphant,
Pantins aux poses solennelles
Bons pour amuser un enfant.
C'est pourquoi vous leur ferez fête,
Car l'enfant rit dans le poète.

Après avoir pendant si longtemps interprété les pièces des autres, il espérait pouvoir enfin faire représenter les siennes : en effet, les Folies-Marigny donnaient, le 25 mars 1872, un prologue dont il était l'auteur et dont madame Ugalde avait composé la musique. Sa comédie en un acte, *le Bois*, représentée sur le Théâtre de Bayonne, le 1er janvier 1868, — où il avait lui-même rempli le rôle de Mnazile, — était jouée enfin à l'Odéon par Pierre Berton et Marie Colombier. Un à-propos en un acte, *le Compliment à Molière*, était représenté au même théâtre.

On voyait son nom sur les affiches : c'était plus qu'il n'en

fallait pour lui ouvrir des horizons lointains, décidément illuminés par la gloire. Aussi, soutenu par l'énergie de son enthousiasme, le cœur toujours jeune, le cerveau tout rempli de visions fantastiques, le corps brûlé par la fièvre et miné par la maladie, puisant dans son désir et sa volonté de produire une force surnaturelle qui l'affranchissait de ses tortures physiques, il s'était passionné pour une idée : l'idée de raconter, dans un drame, ses impressions de comédien, ses misères, ses chimères et ses rêves.

Ce drame, en un acte et en vers, c'était *l'Illustre Brizacier*, qu'il avait commencé en 1871. Ce nom seul était une trouvaille. Brizacier éveille l'idée de quelque capitaine Fracasse, de quelque spadassin, amoureux du panache et des coups d'estoc, avec un chapeau à plumes, un pourpoint de velours, des bottes molles et une épée au côté. Brizacier est l'ancêtre de ce Brichanteau dont Jules Claretie devait nous tracer le vigoureux et vivant portrait, et, par un curieux pressentiment, l'auteur de *l'Illustre Brizacier* dédiait ce petit drame à l'auteur du futur *Brichanteau* et le publiait, au mois de mars 1873, avec une préface adressée à Jules Claretie. Aussi bien, puisque nous faisons ce rapprochement, peut-être est-il piquant de rappeler que ce même nom de Brichanteau fut déjà porté par un personnage — un peu effacé, il est vrai — d'un drame également admiré par Albert Glatigny et par Jules Claretie : *Marion de Lorme*.

Brizacier était pour Glatigny une vieille connaissance. Le poète en avait esquissé le portrait, en 1862, dans *le Boulevard*, d'Étienne Carjat, au temps où il promenait lui-même son répertoire dans les bourgades de France. C'était « la figure d'un vieux cabotin affolé de son métier et mourant de misère et d'espérance sur le talus d'un fossé[1] ». Il y songeait souvent, il aimait son héros pour l'avoir incarné et vécu dans ses tournées : il voyait là le germe d'un drame. Son Brizacier était bien toujours le vieux comédien agonisant sur le talus d'un fossé; mais l'aventure était plus corsée! Il était maintenant recueilli par une vieille marquise dans son château. La marquise avait monté autrefois sur les mêmes planches

1. *L'Illustre Brizacier*. Préface.

que Brizacier; elle avait été alors sa maîtresse, elle avait eu de lui une fille. Elle était veuve de quelque riche gentilhomme et, ayant retrouvé l'amant de jadis, elle lui offrait un foyer luxueux. Mais Brizacier, tout entier à ses rêves, à ses chimères, à sa passion pour le théâtre, visité par des camarades en tournée, sur le point de s'enrôler dans la troupe, mourait d'émotion au milieu d'eux.

Voilà la pièce; mais ce qui est assurément plus dramatique que la pièce, c'est la profession de foi qui la précède. Elle peint l'auteur tout entier. Car ce qu'il a voulu, — il le dit mieux encore en prose que dans ses vers, — c'était ressusciter

...un de ces fous qui, malgré tout, bafoués, raillés, croient à l'existence de la Muse et lui donnent leur vie avec joie sans espoir de récompense, mettant leur honneur à réciter des vers devant un public qui se bouche les oreilles, et à force d'amour, de foi, finissent par vivre au milieu de triomphes imaginaires, s'enivrent d'applaudissements idéals et meurent dans l'éblouissement de leur rêve [1].

Et, comme s'il eût craint que son hallucination du théâtre, son amour passionné des chimères, ainsi qu'il le disait lui-même, ne fussent pas suffisamment compris et sentis par ceux auxquels il essayait d'insuffler sa passion et son enthousiasme, il ajoutait :

Se sentir transfiguré au contact de quatre planches jetées au hasard sur deux tréteaux chancelants, pleurer de tendresse et d'orgueil; oublier qu'on n'a pas dîné et qu'on ne déjeunera pas demain, parce qu'un lambeau de toile s'est levé devant un espace sombre et noir, — on rira de ma naïveté si l'on veut, — mais je trouve cela beau et consolant.

C'est lui tout entier : il ne dînait pas, il ne déjeunait pas toujours, mais il était consolé ; et ce qu'il avait mis dans ce drame, c'était bien toute son âme et tout son cœur.

Aussi l'avait-il adressé à Jules Claretie au moment même où, sans pitié pour un dernier effort, la maladie lui révélait la dure vérité. Le 18 mars 1873, il écrivait de Sèvres :

Je vous envoie tout de suite les épreuves de mon *Brizacier*, dans la crainte que vous ne le receviez à l'état de livre posthume [2].

1. *L'Illustre Brizacier*. Préface.

2. *Indépendance belge*, correspondance de J. Claretie, 18 avril 1873.

Il mourait, en effet, moins d'un mois après, le 16 avril 1873, à trente-quatre ans.

Nous avons eu sous les yeux le manuscrit de *l'Illustre Brizacier*, appartenant à Paul Meurice. Sur la feuille de garde, on lit ces lignes écrites par un ami :

Dernier manuscrit de mon pauvre Glatigny.

Je le portai au *Rappel* : il devait paraître en feuilleton.

On n'eut que le temps d'en imprimer quelques feuillets. Glatigny mourut à Sèvres. Je l'avais quitté à trois heures : dernière promenade à mon bras et au soleil.

M. Monueros-Dumaine joua le rôle de Brizacier dans une représentation qui eut lieu au Théâtre Corneille. La pièce fit pleurer ; il est de fait qu'avec un Got ou un maître de ce genre, la mort de l'artiste serait poignante, mais jamais le Théâtre-Français n'aura l'idée de reprendre une pièce en vrais vers.

Sur la première page du manuscrit, on lit :

L'ILLUSTRE BRIZACIER

Drame en un acte.

ALBERT GLATIGNY,

Beaumesnil, 25 septembre 1871.

11, avenue de Bellevue,

Villa Sainte-Marie.

Sèvres.

Glatigny avait d'abord inscrit l'adresse : « Rue-Neuve-des-Petits-Champs » ; il l'avait biffée, — probablement, lorsqu'il vint habiter Sèvres. — Il est vraisemblable qu'il avait songé à faire un drame en trois actes, car, au-dessus des mots : « un acte », on lit le mot : « trois », qu'il a rayé. Il a évidemment recopié sa pièce, car il n'y a pas de rature, à peine quelques mots changés et quelques bandes de papier blanc collées sur des vers supprimés. A la fin du manuscrit, se trouvent des épreuves : *Feuilleton du Rappel du 20 janvier 1873.* C'est le premier et seul feuilleton : il contenait les deux premières scènes et le début de la troisième.



Le pauvre poète n'eut pas la joie de voir représenter son œuvre de prédilection : elle ne fut jouée qu'après sa mort,

une fois, sur la scène de ce petit Théâtre Corneille, faubourg Saint-Honoré.

Il laissait une veuve dans la misère. Victor Hugo s'adressa aussitôt à Jules Simon, qui était alors ministre de l'instruction publique, et demanda une pension pour madame Glatigny :

29 avril 1873.

Albert Glatigny était un talent charmant. Il était de cette race de comédiens-poètes qui commence à Thespis et arrive à Molière. Plusieurs des pages qu'il a laissées entreront dans l'Anthologie française. Il y avait dans cette âme de poète des côtés exquis et généreux. Le voilà mort. Il laisse une veuve pauvre. Vous consolerez cette tombe en secourant cette veuve.

Je vous demande une pension pour madame Glatigny et je vous serre la main.

V. H. [1]

Le ministre n'avait pas le droit d'accorder des pensions : il donna un secours qui, renouvelé annuellement, équivalait à une pension. Mais il semblait bien que, le jour où le poète disparaîtrait, — voyez les oiseaux inséparables d'une même cage! — sa compagne ne lui survivrait pas. En effet elle suivit dans la tombe, quelques mois après, celui dont elle avait partagé l'amour et les souffrances.

GUSTAVE SIMON

1. *Correspondance.*

AU CONGO FRANÇAIS[1]

Mardi 27 juin.

Fort-Sibut, que les indigènes appellent toujours du nom du vieux chef Krébedjé, est un assez joli poste, largement ouvert et aéré, sur la rive droite de la Tomi, affluent de la Kémo. De bonnes routes, parfois bordées de pierres taillées, en permettent l'accès. Tout autour d'une vaste place, les maisons de l'administrateur et des quelques fonctionnaires ; les cases des passagers, en terre et couvertes de chaume ; puis les huttes rondes des gardes régionaux, méthodiquement alignées. Il y a aussi un beau jardin, potager et fruitier, que s'est fait faire l'administrateur de la région : grâce à des soins assidus, tous les légumes d'Europe y poussent, et aussi tous les arbres fruitiers du Congo, bananiers, citronniers, manguiers, goyaviers, cerisiers de Cayenne. Le principal monument est un pont, sur la Tomi ; un vrai pont, en bois, assez large et solide pour porter chevaux et voitures. Un simple trompette d'artillerie, mécanicien de son métier, l'a construit, pour se distraire. Puis ce jeune homme *débrouillard* s'est amusé à faire une jolie voiturette avec des matériaux trouvés çà et là, vieilles caisses, vieilles ferrailles, peaux d'antilopes. Cet après-midi, la mission Brazza inaugure pont et voiture. Madame de Brazza, la marraine du *Pont Thérèse*, le baptise solennellement de quelques gouttes de champagne.

1. Voir la *Revue* des 1er décembre 1905 et 1er janvier 1906.

La vie africaine, souvent si lente, si monotone, est parfois brusquement coupée d'émotions intenses. Quelques instants après la joyeuse inauguration du pont, une violente tornade éclate. Un vent de tempête soulève des vagues de sable et des embruns de poussière. Bientôt la pluie tombe en cataractes. Au ciel, se succèdent les étincelles rapides et les sourds grondements de la foudre. Soudain un énorme coup de tonnerre accompagne, sans intervalle, un éclair immense : une boule de feu vient de tomber sur l'une des maisons du poste. On se précipite. La foudre a frappé trois membres de la mission Brazza. Deux sont atteints légèrement, un très gravement. On le trouve évanoui, râlant devant sa table de travail; des soins énergiques le rappellent à la vie et à la conscience; mais ses nerfs brûlés lui infligent d'atroces souffrances. Toute la nuit, les blancs présents à Krébedjé veillent leur compatriote, à tour de rôle, émus de ce brusque malheur, torturés d'assister à cette absurde torture.

Mercredi 28 juin.

Les victimes de la foudre sont hors de danger. Le docteur attaché à la mission Brazza reste à Krébedjé pour les soigner. Il n'y a pas un seul médecin entre Bangui et Fort-Lamy, — sept degrés et demi de latitude, huit cents kilomètres, en ligne droite! Nous quittons, au début de l'après-midi, Fort-Sibut, nous dirigeant sur Fort-Crampel. De la si nombreuse Mission, il ne reste plus, avec monsieur et madame de Brazza, qu'un officier, un professeur et un adjudant. C'est peu, car il faut prévoir que le travail sera souvent interrompu par l'inévitable fièvre. Les groupements d'hommes blancs, comme les convois de marchandises européennes, subissent d'énormes déchets avant d'atteindre le centre de l'Afrique.

Courte étape, et bonne chasse. Un de nos hommes a tué une antilope; les Yakomas de notre escorte poursuivent et tuent un sanglier. Ces deux viandes excellentes remplacent avantageusement les conserves, qu'on mange tous les jours et dont l'estomac se lasse si vite. Arrivés de nuit au poste de Poko. Debout aux deux côtés de la route, des noirs élèvent de hautes torches de paille : une fois que nous avons passé

devant eux à cheval, ils se joignent à notre cortège. Impression singulière d'obscurité, de foule, de bruit, de flammes, de fumée.

Jeudi 29 juin.

Nouvelle étape, de Poko aux Ungourras. Le matin, au départ du convoi, si le blanc n'impose pas lui-même les charges aux porteurs, ceux-ci se disputent à grands cris : ils préfèrent des colis petits et réguliers, même lourds, à des ballots volumineux, même légers. Les plus forts s'emparent des caisses bien faites; les plus faibles gardent les charges les plus lourdes ou les plus encombrantes. Ce matin, dès le réveil, un jeune garçon se glisse dans ma case, comme un voleur, et s'empare de mon petit tonnelet, pour être bien sûr par avance de ne pas recevoir un colis plus désagréable. Mon *boy* loango, que je ne frappe jamais, n'hésite pas à frapper mes porteurs bandas et mandjias; j'ai quelque peine à l'empêcher d'utiliser sur le dos de ses frères noirs la *chicotte* dont je me sers seulement pour cravacher mon cheval. Mon *boy* s'est procuré d'ailleurs, pour se faire servir, un petit domestique mandjia, qu'il rémunère des restes de nos repas. Notre caravane s'accroît ainsi peu à peu. Il y a les *boys* des *boys* ; il y a les *boys* des Sénégalais. Il y a parfois, d'un poste à l'autre, quelques femmes de gardes régionaux. Il y a la femme mandjia, assez jolie, d'un interprète pris à Krébedjé. Il y a deux petits Bandas, fils de chefs, qui viennent se promener avec nous et apprendre un peu de français. Il est amusant de voir comme ces noirs se méprisent les uns les autres, de peuplade à peuplade. Les Bandas appellent sauvages les Mandjias; les Yakomas appellent sauvages les Bandas; les Loangos appellent sauvages les Yakomas; les Sénégalais appellent sauvages les Loangos; certains blancs appellent sauvages les Sénégalais. Et Maurice Barrès nous traite tous de barbares. Seul notre cuisinier chinois conserve une indifférence polie et digne. La marche à pied, en cette brousse africaine, le lasse beaucoup. Parfois on le rencontre, accablé de fatigue, au bord du sentier. Quand il nous voit approcher, il se redresse et nous sourit, cachant sa souffrance, en brave petit Jaune qu'il est.

Le pays est plus vallonné et plus boisé. Un voile de verdure plus épais cache les marigots et les rivières. La forêt congolaise (du moins dans les régions où je l'ai approchée) est moins belle que la forêt javanaise ou cinghalaise, moins variée de lignes et de nuances; elle est pourtant fort imposante. Voici de très grands arbres, aux feuilles ovales, vert sombre et brun doré; voici des arbustes d'un vert rougeâtre et d'autres d'un vert bleuté; voici des tonnelles formées par une sorte de vigne sauvage. Les lianes surtout sont originales et pittoresques : il en est d'énormes, jetées d'un arbre à l'autre, comme des câbles; il en est de très minces, qui s'accrochent aux troncs par des épines et des vrilles, s'élèvent jusqu'aux plus hautes branches, puis retombent mollement jusqu'à terre, comme lassées d'un si grand effort; il en est qui drapent les arbres morts de gracieuses guirlandes de feuillage. Beaucoup de ces lianes contiennent le précieux caoutchouc, principale richesse de la région. Parfois les arbres disparaissent pour faire place à une mer de hautes herbes. Elles dépassent un homme à cheval; elles nous recouvrent, nous enveloppent, nous caressent au passage. Peu de fleurs : une sorte de boule blanche, d'un parfum exquis; aux arbres, des clochettes écarlates; parmi les hautes herbes, des espèces de lys, dentelés et d'un rouge ardent, semblables à des flammes. Les lys rouges nous font songer au maître Anatole France : souvenirs précieux, qui étonnent, en pleine barbarie africaine.

Vendredi 30 juin.

Étape des Ungourras à Dékoa. En route, M. de Brazza aperçoit le crâne et les ossements d'un mort, abandonnés au bord du sentier. Il s'informe auprès des gardes régionaux de son escorte. Ce sont, disent-ils, les restes d'un des porteurs yakomas qui ont l'an dernier transporté jusqu'au Gribingui le vapeur *Jacques-d'Uzès*. M. de Brazza s'arrête, descend de cheval, manifeste son intention de faire enterrer respectueusement ce qui subsiste de ce mort.

— Ce n'est pas un homme d'armes, — objectent timidement les gardes régionaux.

— Qu'importe : c'est un travailleur que nous devons honorer.

Alors on creuse une fosse. Un serviteur loango s'approche, s'apprête à y pousser d'un coup de canne les restes du mort. M. de Brazza l'arrête, prend lui-même le crâne dans ses mains, le passe à un Yakoma, qui le place dans la terre, à la mode de son pays. Les gardes régionaux rendent les honneurs ; l'un d'eux, à côté de la fosse, tient déployé le drapeau... D'un bout à l'autre du convoi, la nouvelle circule : on commente, on interprète la démarche du grand chef blanc. Des émotions nouvelles agitent ces âmes simples. Le drapeau français, qui dans ce pays a trop souvent signifié portage et pillage, coups de chicotte et coups de fusil, aujourd'hui par la volonté de M. de Brazza symbolise deux des plus hautes idées de la morale éternelle : le respect du travail et le respect de la mort.

Cet après-midi, au poste de Dékoa, danses indigènes. Aux coups de tam-tam. les noirs forment le cercle, et l'un d'eux, les bras en croix, les pieds joints, s'étend par terre, puis se met à ramper sur le ventre, à la façon d'un homme enchaîné qui essayerait de s'évader. Imitant à la perfection ces mouvements et cette attitude, il se dirige ainsi vers M. de Brazza, assis devant sa case, qui le regarde avec émotion... Les indigènes du Congo, si primitifs soient-ils, ne sont pas incapables de symbolisme. Cette scène mimée n'a-t-elle pas pour objet de peindre la misère de malheureux captifs et d'exprimer le souhait d'une libération ? Les ossements rencontrés ce matin sur la route n'étaient-ils pas placés là peut-être intentionnellement, pour nous rappeler que la corvée du portage a coûté à ces malheureuses populations des centaines et des milliers d'existences ?

Samedi 1er juillet.

Nouvelle étape de Dékoa à Nana. Je lis l'ouvrage de M. Gentil : *La Chute de l'Empire de Rabah*, racontant les grandes difficultés rencontrées et les énergiques efforts accomplis par lui, — dans la région même que nous traversons, — pour atteindre le Tchad. M. Gentil nous peint ce pays

comme très florissant : « Les villages sont nombreux, dit-il. D'immenses plantations de mil, de manioc, les entourent. C'est partout l'abondance et la prospérité. On nous vend quatre poules moyennant une cuiller de perles, soit une valeur de dix centimes. Il n'est si maigre porteur qui, le soir, à l'étape, ne s'offre sa poule au pot[1]. »

Quel lamentable contraste présentent l'opulence de jadis et la misère d'aujourd'hui ! Plus de villages : à peine quelques cases autour des postes. Plus de plantations : les porteurs ne savent où se procurer la moindre nourriture. Il est extrêmement difficile, même aux blancs, d'acheter, même à un bon prix, quelques poules. C'est partout le désert, partout la famine.

Dimanche 2 juillet.

Nouvelle étape, de Nana aux Trois-Marigots, un poste assez pittoresque, au point de rencontre de trois jolis marais d'eau claire.

Lundi 3 juillet.

Dernière étape, des Trois-Marigots à Fort-Crampel qui sera le terme de notre voyage dans le nord de la colonie. Nous avons enfin nettement l'impression de redescendre dans la direction du Chari. Voilà, d'ailleurs, trois jours que nous avons, sans nous en douter, quitté le bassin du Congo pour celui du Tchad. A petite distance de Fort-Crampel, nous atteignons un affluent du Gribingui, la Nana. Comme l'héroïne de Zola dont elle porte le nom, cette rivière est jolie et perverse, capricieuse et tapageuse : de chute en chute, elle se précipite aux abîmes...

Aux chutes de la Nana, la mission Brazza rencontre le lieutenant-colonel Gouraud, commandant le territoire militaire du Tchad, venu de Fort-Lamy pour s'entretenir avec M. de Brazza. C'est un jeune officier au regard clair, à l'expression énergique, à la conversation très vivante. Le nom du lieutenant-colonel Gouraud est déjà entré dans l'histoire : c'est à lui que la France doit la défaite définitive et la capture

1. *La Chute de l'Empire de Rabah*, p. 43.

de Samory. A la table de la mission, on va désormais causer du Soudan et du Niger aussi souvent que du Congo et du Tchad.

Accompagnée du lieutenant-colonel Gouraud, de l'administrateur de Fort-Sibut et de celui de Fort-Crampel, la mission Brazza fait son entrée dans ce dernier poste, où l'attendent, pour la saluer, dix blancs : quatre résidents, six passagers.

A Fort-Crampel, comme à Fort-Sibut, quelques maisons très simples, des magasins de transit, des huttes de gardes régionaux, une factorerie, des abris pour les chevaux et les bœufs descendant du Tchad, un jardin légumier et fruitier bien entretenu. Sans doute pour justifier ce singulier nom de *Fort*, deux petits canons tirent sur une hauteur quelques salves en notre honneur.

Ce qui fait l'originalité peu attirante de Fort-Crampel, c'est un énorme bloc de rocher noir, qui domine le poste, abrupt, massif, taché de verdures sombres. On l'appelle *le Bandéro*. Il donne à tout le paysage un air de deuil, un aspect sinistre. Au bas de Fort-Crampel, court le Gribingui qui, se réunissant au Bamingui, constitue le Chari, principal affluent du Tchad.

Le Tchad : nom magique, éveillant encore je ne sais quelle impression, peut-être illusoire, d'étrangeté, de poésie! Que de rêves, que d'efforts français a longtemps attirés le lac mystérieux! Le grand projet de Flatters et de Crampel enfin fut réalisé, quand la mission Foureau-Lamy, venant du nord, et la mission Gentil, venant du sud, se réunirent aux environs du Tchad, et triomphèrent de Rabah. Aujourd'hui le territoire du Tchad est le lien nécessaire de nos possessions soudanaises et congolaises. De Fort-de-Possel à Fort-Crampel, nous venons de faire la seule partie du voyage Congo-Tchad qui soit encore pénible. Il nous suffirait maintenant, pour atteindre au lac, de prendre ce petit bateau, le *Jacques-d'Uzès*, qui attend ici, à l'ancre, sur le Gribingui, prêt à partir... Là-bas, ce sont des régions bien différentes : régions déjà sahariennes et soudanaises; pays de claire lumière et d'admirables nuits étoilées; terres de mil et de bétail, de chameaux et d'autruches, de sultanats et d'islamisme... Quel dommage que nous n'ayons pas le temps de poursuivre jusque-là!

Mardi 4 juillet.

Sous le mur de pierre qui domine Fort-Crampel, il fait constamment une lourde chaleur, énervante, épuisante. A la fin du jour, le rocher noir paraît restituer à l'atmosphère les rayons caloriques qu'il a absorbés sous le soleil : les nuits, reposantes ailleurs et agréables, sont particulièrement pénibles ici. A certaines heures, ce poste de lourde chaleur et de mortel ennui doit être un enfer. Faut-il s'étonner que des pensées infernales y aient pris naissance, et des projets sataniques ? Je me fais montrer aujourd'hui la plaine de sable où un fonctionnaire français tua jadis un noir, à la dynamite, le jour de la Fête Nationale. Je me fais montrer le silo où il enfermait, sous terre, ses malheureuses victimes. Nulle part aussi bien qu'ici, il n'est possible de comprendre comment l'influence du milieu, hommes et choses, modifie l'esprit et le cœur du blanc. Ce serait une étude intéressante à entreprendre qu'une psychologie du colonial congolais. Voici quelques traits caractéristiques qui me paraissent ne pouvoir pas être contestés.

L'Européen du Congo a certainement plus d'initiative que l'Européen d'Europe : il vit en un pays neuf, et non dans une contrée transformée par le travail d'innombrables ancêtres ; il doit compter sur lui-même plus que sur autrui. Obligé souvent d'être, tour à tour, chasseur, cuisinier, menuisier, médecin, il acquiert un sens pratique fort ingénieux ; il devient, comme on dit, très *débrouillard.* D'autre part, en ce climat si chaud, il est beaucoup moins capable de travail matériel qu'en Europe. Quelques-uns arrivent à être indolents et insouciants. Le blanc s'occupe surtout à diriger le travail des indigènes ; trouvant en eux des subordonnés timides, dociles par crainte, d'ailleurs paresseux et maladroits, il devient autoritaire, commande à grands cris et à grands gestes, s'indigne des moindres négligences.

Le milieu chaud et humide accroît la nervosité de l'Européen, modifie sa vie sentimentale. Il devient plus susceptible, souvent plus vaniteux, parfois plus enthousiaste, ou, au contraire, plus morose et grincheux. Il y a ici, dit

Stanley, «comme une atmosphère d'irritabilité générale»[1]. Souvent deux explorateurs, partis d'Europe en bonne amitié, se brouillent en Afrique pour de mesquines questions de préséance. Le blanc s'irrite surtout des moindres fautes du noir, pour lequel il professe un mépris sans bornes. En revanche, il est hospitalier et fort aimable aux nouveaux venus, par sympathie de race, et aussi parce que des camarades de passage le distraient de son ennui.

Intellectuellement, l'anémie entraîne vite ce qu'on nomme *l'amnésie coloniale* : on oublie les noms propres, on doit faire effort pour se rappeler les noms communs les moins familiers. Ceux qui sont restés longtemps seuls dans la brousse ont quelque peine à s'exprimer. Et la mémoire étant moins exacte, l'imagination est surexcitée. Esclave de ses nerfs et de sa sensibilité plus vibrante, le colonial exagère involontairement ; il perd le sens du relatif : tout est absolument bien ou absolument mal. Il accepte facilement les racontars les plus invraisemblables ; il finit par croire lui-même aux récits qu il invente de toutes pièces. Il faut critiquer de très près toutes les affirmations de tous les coloniaux. Au Congo, tout le monde est un peu de Tarascon.

Greffez sur une généreuse nature les qualités coloniales d'initiative hardie, d'intelligence pratique, d'imagination vive, d'ardent enthousiasme : vous obtiendrez un très beau type d'humanité, peut-être un héros. Combinez, au contraire, et aggravez les uns par les autres les défauts coloniaux, énervement, vanité méprisante, ennui morose, imagination dévoyée, autoritarisme morbide ; déposez ces vices en une nature souillée d'hérédités brutales ; isolez cet homme, placez-le loin de toute critique, loin de tout contrôle, donnez-lui sur d'autres êtres un pouvoir absolu : le monstre renouvellera les forfaits d'un Néron, d'un Héliogabale.

Tout cela me paraît rendre intelligibles les plus absurdes crimes coloniaux. L'explication satisfait l'esprit ; elle peut rendre aussi le cœur plus accessible à l'indulgence. Soyons bouddhistes ; rappelons-nous la divine parole de Çakia Mouni : « Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-

1. *A travers les Ténèbres de l'Afrique*, I, p. 46.

t-elle ? » Pour que les crimes soient plus rares, exigeons de la société une sévère justice ; mais dans le secret de nos cœurs, sachons pardonner aux criminels. Tâchons de joindre à une immense pitié pour les victimes quelque pitié pour les bourreaux.

Mercredi 5 juillet.

Le jeune administrateur qui dirige actuellement avec beaucoup de tact et de ferme douceur la difficile région de Fort-Crampel a réuni, ce matin, en l'honneur de M. de Brazza, les chefs indigènes des environs, Bandas et Mandjias. Pour cette audience solennelle, M. de Brazza a mis la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Les chefs sont accroupis, alignés par régions. Tout de suite on remarque entre eux des différences, dans la nuance plus ou moins foncée de la peau, dans l'expression plus ou moins intelligente du visage ; les uns, de couleur très foncée, à l'air bestial, les Mandjias ; les autres, d'un brun presque clair, paraissant bien comprendre les idées exprimées et suivant avec une extrême attention, les Bandas. Un chef Mbré (Banda) a le visage presque asiatique, le teint d'un gris jaunâtre, les pommettes saillantes, les yeux petits, le nez large et aplati, une curieuse expression d'intelligence souriante : il me rappelle une statue de Confucius que j'ai vue jadis en Chine, dans une pagode de Canton. Quelques-uns de ces chefs ont des vêtements vaguement européens ; d'autres sont vêtus, à l'arabe, de burnous rouges brodés de dorures ; d'autres ont le torse nu, quelques bijoux aux oreilles, au nez, aux lèvres.

M. de Brazza fait un discours que traduisent les interprètes. En termes assez simples pour que tous puissent comprendre, il rappelle aux chefs l'histoire du pays, les batailles et les razzias d'autrefois, la victoire des Français sur Rabah. Il leur explique que nous sommes venus organiser le pays, lui apporter la paix, mettre fin aux guerres et aux pillages de jadis, rendre possibles le commerce et le travail. Finement, à l'aide d'exemples précis, il leur apprend leurs droits et leurs devoirs : droit de porter plainte devant le chef de poste contre tous ceux qui enlèveraient femmes, cabris ou poulets ; devoir de payer l'impôt pour contribuer aux dépenses néces-

saires de l'administration ; droit de discuter librement avec le commerçant blanc le prix des objets vendus, caoutchouc et ivoire; devoir de travailler pour gagner de l'argent et pouvoir ainsi régulièrement payer l'impôt. Puis, pour introduire l'argent dans le pays, pour en répandre le goût, M. de Brazza fait quelques cadeaux aux chefs ; plusieurs de ceux-ci viennent de marcher trois, quatre ou cinq jours pour s'entretenir avec lui.

C'est en de telles occasions que M. de Brazza se montre incomparable, unique. D'un coup d'œil, on comprend la raison de ses triomphes d'autrefois. Sa gloire est d'avoir accompli, par la paix, une grande œuvre coloniale. Sa politique indigène est d'une rare originalité : c'est un mélange de diplomatie très réaliste et d'apostolat quasi mystique. Il cherche à connaître les noirs, tels qu'ils sont, sans parti pris ; il s'attache à comprendre toutes les différences de race, de tribu, de village. Quand il a découvert leurs besoins les plus essentiels, il agit sur eux en leur rendant possible, moyennant de justes exigences, la satisfaction de leurs désirs. Ses préoccupations dominantes, quand il interroge les noirs, c'est la santé et la maladie, la nourriture et l'habitation, le vêtement et la parure. Pour diriger ces êtres primitifs, il les oblige à réfléchir, à prendre conscience de leurs véritables intérêts. Et puis il traite ces hommes humainement. Par quelque manifestation significative, dépassant parfois leur compréhension, mais provoquant leur curiosité (par exemple, l'autre jour, en enterrant les restes d'un mort), il les amène à découvrir qu'il existe une façon supérieure de vivre la vie ; il suggère ainsi à ces sauvages des sentiments nouveaux, de générosité, d'impartialité, de respect.

Hier est mort, à Fort-Crampel, un sergent français de passage. Montant au Tchad, il est tombé malade en route ; la dysenterie l'a emporté. Il y a peu de jours que nous sommes dans l'Oubangui-Chari ; nous avons rencontré déjà bien des malades, appris bien des morts. Cet après-midi, nous assistons aux funérailles du sous-officier. Qu'un enterrement est triste en cette triste Afrique ! Avec des planches grossières, des débris de vieilles caisses, on a construit un pauvre cercueil ; on l'a drapé du pavillon tricolore ; dessus, on a placé les épaulettes et la tunique galonnée du sergent. On a fait

aussi une croix de feuillage, un bouquet de fleurs tropicales. M. de Brazza et le lieutenant-colonel Gouraud conduisent le deuil ; une dizaine de blancs, résidents ou passagers, suivent le cercueil. Vingt miliciens noirs, l'arme sous le bras, rendent les honneurs. Le convoi monte lentement la colline dominée par le funèbre rocher noir, sous la pesante chaleur d'une fin d'après-midi.

Au cimetière, entre les noirs transformés en fossoyeurs, des ordres et contre-ordres s'échangent, en une langue barbare. Les blancs soulèvent leur casque. Une voix de femme pieuse (la seule Européenne qui soit jamais venue ici) lit les dernières prières. Puis un camarade du défunt rappelle son souvenir. Faisant allusion aux fatigues et aux misères qui ont abrégé la vie du sous-officier, il demande qu'on améliore, en même temps que la condition des noirs, le sort des petits fonctionnaires et des petits gradés blancs. Plainte un peu inattendue ici, mais si douloureuse et si juste qu'elle nous émeut tous. Il est exact que les blancs inférieurs mènent ici une existence de dure misère.

Autour de la tombe qui se referme, il y a déjà une dizaine de tombes ; on meurt beaucoup à Fort-Crampel. Que la mort est lugubre ici ! Dans cette terre chaude et humide, où les insectes pullulent, les cadavres se décomposent vite. Sur ces tombes pourtant récentes, quelques noms sont illisibles déjà : la pluie rouille vite les croix de fer, moisit les croix de bois, efface les inscriptions. Bientôt aucun signe ne rappelle plus le souvenir des pauvres morts. Ils n'avaient ici ni famille, ni vrais amis ; ils vivaient trop loin du pays pour qu'on se rappelle longtemps d'eux. Ils sont oubliés partout, morts tout à fait... Je ne sais rien d'aussi mélancolique qu'un cimetière colonial.

Vendredi 7 juillet.

Quitté Fort-Crampel pour revenir en arrière. Brève visite d'adieu aux belles chutes de la Nana. Le lieutenant-colonel Gouraud accompagne la mission Brazza jusqu'à Bangui et peut-être jusqu'à Brazzaville.

Samedi 8 juillet.

Visité un tout petit village aux environs du poste de Nana. Assisté au spectacle de la vie paisible, monotone et comme somnolente des noirs. Quatre femmes occupées ensemble à préparer le mil, le passer au crible, le piler. Une autre, la principale femme du chef, surchargée de bijoux, étendue sur une natte. Quelques hommes réunis devant une case, écoutant l'un d'eux qui joue des airs plaintifs, indéfiniment répétés, sur un instrument à corde. Ils se passent de la main à la main une belle pipe, à forme obscène, tirant chacun à tour de rôle une bouffée de tabac. Au docteur qui m'accompagne, on présente une pauvre vieille, malade, accroupie auprès d'un feu; elle est, comme sont ici tous les malades, couverte de terre et de cendre.

Jeudi 13 juillet.

Nous continuons à revenir, d'étape en étape, par la route suivie à l'aller. Je ne trouve rien à noter sur mon journal, tous ces jours-ci. Le pays est si monotone, manque tellement *d'intériorité*, qu'une seconde visite n'ajoute rien aux impressions d'un premier passage. Quelle différence avec l'Orient et l'Extrême-Orient! Là-bas, pour commencer à comprendre, il faut avoir vu bien des fois le même palais hindou, la même boutique chinoise, le même temple japonais. Ici... Dans aucun pays du monde je ne me suis senti l'esprit aussi vide; c'est une véritable souffrance.

Vendredi 14 juillet.

Bu un verre de champagne, mangé quelques fruits confits (soigneusement conservés jusquà aujourd'hui) à l'occasion de la Fête Nationale. Mais dans la principale case en terre du petit poste de Poko, notre réunion manque d'entrain : un des officiers d'ordonnance de M. de Brazza souffre depuis deux jours d'un très violent accès de fièvre, et le lieutenant-colonel Gouraud a reçu ce matin, en pleine figure, sur le front et l'œil droit, un coup de pied de cheval : nous l'avons vu arriver au poste, un bandeau au visage et les vêtements ensanglantés.

Samedi 15 juillet.

Les insectes les plus désagréables qu'il y ait au Congo (nous en souffrons particulièrement, maintenant que commence la saison des pluies), ce sont les *chiques*. On appelle ainsi des espèces de petites puces qui se logent dans la plante des pieds et surtout sous les ongles, pondent leurs œufs entre le derme et l'épiderme ; bientôt leurs larves grouillent dans la plaie, souvent très lente à guérir. Il faut avoir soin de faire ôter ses chiques chaque soir par son *boy*. Une dame me disait, à Brazzaville, qu'elle confie tous les jours ses pieds blancs aux mains noires de ses serviteurs ; elle ajoutait qu'elle ne craint pas les chiques, même elle éprouve une très légère volupté à cesser de sentir cette menue souffrance.

Lundi 17 juillet.

Nous venons d'étudier, ces jours derniers, à Fort-Crampel puis à Fort-Sibut, l'histoire du Haut-Chari pendant ces dernières années. Cette histoire est épouvantable. Nos troupes du Tchad protègent la colonie contre les attaques et les razzias des belliqueuses populations musulmanes du Centre Africain. Il faut ravitailler ces troupes en vivres et en munitions. Or, il n'y a dans le pays ni bêtes de somme, ni moyens mécaniques de transport. Il faut employer des porteurs. Les indigènes se résignent difficilement à cette dure corvée ; ils ne s'y soumettent que contraints. Il y a quelques années, on faisait enlever les porteurs dans les villages par des gardes régionaux armés, qui y commettaient toutes sortes d'exactions. La méthode la plus employée consistait à s'emparer des femmes et des enfants et à les garder dans des *camps d'otages* : on ne les relâchait que quand l'homme avait fini sa corvée. Une circulaire officielle prescrivait d'établir, pour recevoir les otages, des cases dans la brousse, « hors de la vue des passagers ». Ces *camps d'otages* étaient des foyers d'intolérable misère : les femmes, les enfants, entassés dans un étroit espace, y étaient l'objet de toutes les violences, de tous les outrages ; beaucoup y moururent de variole ou de faim. Un fonctionnaire se plaignait dans une lettre qu'un *garde-pavillon*

sénégalais eût ramené des femmes otages couvertes de plaies profondes, — tant les coups dont elles avaient été frappées étaient violents, — et qu'il eût laissé sur la route quatre enfants morts de faim. Un autre administrateur vit dans un *camp d'otages* vingt cadavres de femmes et cent cinquante femmes ou enfants étendus à terre, mourant de faim aussi. « Voilà quatre jours qu'il n'y a rien à leur donner à manger », expliqua le Sénégalais qui les gardait.

Actuellement, il faut toujours des porteurs pour ravitailler les troupes du Tchad, pour accompagner les fonctionnaires ou les militaires traversant la région, pour descendre le caoutchouc et l'ivoire de la Compagnie concessionnaire, pour monter ses marchandises d'échange et les vivres de ses agents. Le pays ayant été dépeuplé et dévasté par plusieurs années de portage obligatoire, l'administration a tâché de recruter à la côte et aux environs de Brazzaville un corps de cinq cents porteurs soi-disant volontaires pour remplacer les porteurs réquisitionnés. Mais l'expérience n'a pas réussi. Les deux cent cinquante porteurs envoyés d'abord étaient mal recrutés, souvent trop jeunes, ou trop vieux, ou trop faibles ; ils ont trouvé dans certains postes du Haut-Chari une nourriture différente de leur nourriture habituelle ; ils n'ont pu s'accoutumer à être ainsi dépaysés. Plusieurs sont morts déjà, la plupart sont tombés malades, bien peu sont encore propres au travail. Aux Ungourras, à Nana, nous avons constaté de nos yeux leur état vraiment lamentable. Le fardeau imposé aux indigènes de la région n'est pas allégé par la présence de ces étrangers : il y a seulement quelques centaines de malheureux de plus dans ce pays qui manque de vivres ; il y a seulement de nouvelles souffrances s'ajoutant aux souffrances anciennes.

Ainsi, l'administration locale doit continuer à réquisitionner des porteurs dans la région même. Elle paraît éviter maintenant autant que possible, surtout à Fort-Crampel, l'emploi des procédés brutaux. Pourtant, en vertu des tarifs fixés en haut lieu, elle est obligée de rémunérer trop faiblement le travail des porteurs. Et, faute d'un nombre suffisant de fonctionnaires blancs, elle est obligée d'employer comme chefs de poste des agents noirs de moralité plus que suspecte, souvent des Yakomas anthropophages, qui volent, violent et

assassinent. Le devoir le plus urgent de l'administration congolaise est d'utiliser les ressources du pays (avant toute autre dépense) à supprimer, par l'emploi de bêtes de somme ou de moyens mécaniques de transport, les abominables souffrances résultant du portage obligatoire.

Mardi 18 juillet.

La région du Haut-Chari est concédée à une société qui, bien administrée, commence à obtenir des résultats satisfaisants. Mais ici encore la présence d'une Compagnie concessionnaire a provoqué la révolte des indigènes. Vers la fin de 1904, le chef des Bidigris est arrêté sous le motif plaisant d'« attentat à la liberté du commerce », en vérité parce qu'il refuse d'apporter à la Compagnie du caoutchouc. Un mois après, il meurt en prison. Les Bidigris se soulèvent, tuent et mangent vingt-sept traitants noirs. Les Européens qui sont allés récemment réprimer à main armée cette insurrection ont trouvé, dans les cases des indigènes, les crânes de ces traitants noirs remplis de boules de caoutchouc! Saisissant symbole, exprimant bien la véritable cause de ces cruelles et légitimes révoltes! Il y a deux mois, est rentré ici, — à Fort-Sibut, — un détachement de gardes régionaux noirs, venant de réprimer une autre révolte, celle des Mandjias de la Haute-Koumi. Il ramenait en otages cent dix-neuf femmes et fillettes et un butin de quatre cent cinquante poules et cinq cabris. Une trentaine des femmes étaient atteintes de maladies contagieuses, communiquées par les gardes régionaux qui les avaient prises de force.

Samedi 22 juillet.

Revenus aujourd'hui à Fort-de-Possel. Nous avons fait, à cheval, de Fort-de-Possel à Fort-Crampel et retour, plus de cinq cents kilomètres.

Vendredi 28 juillet.

Visite de la mission catholique de la Sainte-Famille, à Bessou, près de Fort-de-Possel. C'est une magnifique ferme-modèle : concession de trois cents hectares; plus de cent bêtes à cornes, dont la moitié née sur place; seize chevaux, dont

la plupart nés ici; deux cent soixante moutons, soixante porcs, etc. Les cent quatre-vingt-neuf garçons et les cent soixante et une filles de l'école sont surtout employés à entretenir la ferme et les plantations. On est stupéfait de trouver un aussi bel établissement agricole dans cette région désolée.

Samedi 29 juillet.

Dans la maison des passagers, à Fort-de-Possel, trois membres de la mission Brazza sont couchés, faisant la sieste, après le déjeuner. Tout d'un coup un cri : « Le feu! levez-vous vite! » Des indigènes ont fait un grand feu à côté de la maison toute en bois et en paille : une flamme, entraînée par un vent violent, a atteint le toit de chaume. La maison brûle tout entière en quelques instants. C'est un magnifique et terrifiant spectacle. Heureusement les passagers ont réussi à se sauver avant d'être asphyxiés et brûlés; mais ils perdent la plus grande partie de leurs bagages. Les noirs rôdent à travers les ruines fumantes, cherchant à utiliser les débris calcinés dont nous ne pouvons rien faire.

Jeudi 10 août.

Ces jours derniers, descente de Fort-de-Possel à Bangui, puis de Bangui à Mongoumba, en baleinières. C'est à Mongoumba que se rattache l'un des événements les plus pénibles de la récente histoire du Congo français : une razzia de femmes et d'enfants aux meurtrières conséquences. Nous venons d'apprendre sur place, dans tous ses détails, cette affreuse aventure. Voici les phases du drame.

Premier acte. Un administrateur, à Bangui, en avril 1904, médite sur les moyens de faire rentrer l'impôt. Il a reçu une circulaire officielle l'avertissant que l'avancement, pour lui comme pour ses collègues, dépendra des résultats obtenus en matière d'impôt indigène. Or les populations extrêmement primitives des bords de l'Oubangui ne se font aucune idée de ce que peut être l'impôt : n'ayant jamais été soumises à une administration régulière, elles ne sentent pas la nécessité de contribuer aux dépenses de l'État. Elles voient dans l'impôt une amende infligée par le vainqueur, et s'étonnent d'être obligées

de la payer chaque année. Il serait d'ailleurs difficile de leur expliquer en échange de quels services l'État leur demande cette contribution, puisqu'il ne fait rien pour elles. L'administrateur décide d'envoyer un commis des affaires indigènes, avec des gardes régionaux, — surtout des Yakomas anthropophages, — et des auxiliaires recrutés en une population de l'intérieur hostile aux riverains de la rivière, — des Ndris.

Deuxième acte. Le commis des affaires indigènes s'installe à Mongoumba. Il envoie les gardes régionaux, deux par village, ordonner aux chefs d'apporter du caoutchouc pour l'impôt. Les gardes régionaux, comme à l'ordinaire, brutalisent les indigènes, se font livrer les femmes qu'ils convoitent. Terrifiés par leurs exigences, quelques habitants commencent à se sauver en pirogues de l'autre côté du fleuve, sur la rive belge.

Troisième acte. Le commis des affaires indigènes, redoutant un exode général, prend alors une énergique résolution : il se décide à faire enlever aux villages des mauvais payeurs les femmes et les enfants; il ne les relâchera que contre le versement total de l'impôt en caoutchouc. L'expédition s'organise. De nuit, les gardes régionaux et les auxiliaires ndris cernent les villages de Toulélé et de Ngouakombo, saisissent soixante-huit otages (cinquante-huit femmes, dix enfants). Le chef du village de Ngouakombo, se voyant enlever sa mère, ses deux femmes, ses deux enfants, supplie qu'on les lui rende, mais en vain. Il se borne alors à demander la faveur d'être prisonnier avec elles, veut monter dans la même pirogue ; on le repousse. Marchant sur la rive, il accompagne la pirogue qui remonte le fleuve. Les otages sont enfermés à la factorerie de Mongoumba. Les femmes sont employées à débrousser le poste. Pour les délivrer, les hommes apportent du caoutchouc; le commis des affaires indigènes le reçoit, et, sous les yeux des noirs, le remet à l'agent de la Compagnie concessionnaire. Mais la quantité apportée n'est pas jugée suffisante. On décide de ne pas libérer les otages, de les transporter à Bangui. Ce sont les prisonnières qui pagayent seules dans les pirogues; quand, lassées, elles interrompent le travail, nos auxiliaires ndris les frappent durement.

Dernier acte. A Bangui : une case longue de six mètres,

large de quatre, sans autre ouverture que la porte : c'est là qu'on entasse les soixante-huit otages ; on ferme la porte sur eux. Cette prison est comme une cave, sans lumière, empestée par les respirations et les déjections. A ces femmes et à leurs petits, serrés les uns contre les autres, on ne donne que de temps à autre une nourriture absolument insuffisante. Les douze premiers jours, il se produit vingt-cinq décès. On jette les cadavres à la rivière. Au vingt-cinquième cadavre, on se décide à transférer les survivants dans un local moins étroit ; mais on ne les nourrit pas mieux ; la mort continue à faire son œuvre... Un jour, un jeune docteur nouvellement arrivé entend des cris, des gémissements poussés au fond d'une case à la porte fermée ; il se la fait ouvrir, découvre en cette obscurité puante quelques femmes, quelques enfants, d'une maigreur de squelette ; parmi eux, une femme qui vient d'accoucher, et une autre qui vient de mourir. Alors il proteste de toutes ses forces, exige la libération de ces misérables. Il ne reste plus que vingt et un otages sur soixante-huit (treize femmes et huit enfants) ; quarante-sept otages (quarante-cinq femmes et deux enfants) sont morts en prison, de manque d'air et de faim. On se résigne à renvoyer les survivants dans leurs villages : plusieurs sont si faibles, si malades qu'ils meurent peu après leur libération. Une femme rentre dans sa famille, allaitant l'enfant d'une autre ; son petit à elle est mort ; elle a adopté l'enfant d'une morte... En cet horrible drame, ce sont les femmes d'anthropophages qui donnent aux blancs une leçon d'humanité.

Épilogue. En apprenant ces horreurs, les honnêtes gens de la région s'indignent ; le lieutenant-colonel Gouraud et deux médecins militaires, entre autres, protestent énergiquement. La haute administration est informée, elle prévient la justice. Faute de preuves, sur un fait pourtant facile à prouver, la justice accorde un non-lieu. L'administrateur qui a ordonné l'expédition est déplacé, mais déplacé avantageusement, envoyé de Bangui, poste détestable, à Brazzaville, capitale de la colonie, poste unanimement désiré.

Dimanche 13 août.

M. de Brazza nous dit avoir jadis entendu conter la fable sui-

vante par des Pahouins (c'est un des rares exemples de fables congolaises). La Tortue (que les nègres considèrent comme un animal très habile) se fait remettre un présent par le Tigre, en lui promettant de lui donner le lendemain un esclave. Elle fait la même promesse à un grand Singe (à un Gorille) et elle en reçoit aussi un cadeau. A l'un et à l'autre elle fixe le même rendez-vous. Le lendemain, le Tigre et le Gorille se trouvent en présence ; chacun d'eux exige la soumission de l'autre ; ils se disputent et s'entretuent. La Tortue, qui prévoyait l'aventure, garde ce qu'elle a reçu des deux adversaires.

Mardi 15 août.

Visite du camp d'instruction belge d'Irébou. L'installation du poste est très satisfaisante : maisons européennes bien construites, cases indigènes bien ordonnées. Allées ombragées de palmiers, de manguiers. Résultats remarquables, obtenus sans doute par une contrainte souvent fort dure sur les indigènes, comme dans tout l'État Indépendant. Au déjeuner offert sur notre bateau, un des officiers belges a bu un peu trop de champagne ; il se montre très familier avec ses voisins de table, qu'il commence à tutoyer ; et l'ivresse l'amène à parler sans hypocrisie : « On ne saurait croire, dit-il, à quel point c'est difficile de bien donner la *chicotte*. Il faut espacer les coups, pour que chaque fois ce soit une nouvelle douleur. Puis, chez nous, la loi ordonne de ne pas infliger aux noirs plus de vingt-cinq coups de *chicotte* par jour, et de suspendre l'opération dès que le sang paraît. Il faut donc donner les vingt-quatre premiers coups assez fortement, mais sans risquer d'être obligé d'interrompre l'exécution, puis, au vingt-cinquième coup, d'un geste habile, faire jaillir le sang. »

Vendredi 18 août.

Les rives du Congo sont maintenant un peu moins uniformes que lorsque nous avons, il y a quelques mois, remonté le fleuve immense. La saison sèche a bruni la brousse, effeuillé certains arbustes, tout en laissant intactes la plupart des verdures sombres. Il y a parfois des nuances d'automne, de pittoresques mélanges de vert, de gris rosé, de roux vio-

lacé. Et la diversité des teintes mêlées fait mieux sentir la profondeur illimitée des forêts. Demain nous serons à Brazzaville ; nous allons retrouver la vie mi-européenne de la capitale congolaise, quittée il y a presque trois mois. Je me plais à me rappeler les impressions récemment éprouvées dans ces sauvages régions de l'Afrique centrale, à les comparer avec d'autres souvenirs de voyage en des milieux tout différents.

La vision de la monotone et cruelle Afrique éveille en moi par contraste la pensée de l'Asie douce et raffinée. Je me rappelle les heures exquises, vécues jadis en de merveilleux paradis. Je me rappelle le Japon, ses villes et ses villages, ses cerisiers et ses chrysanthèmes, la maison japonaise si propre, si élégante, parée de si belles œuvres d'art, la rue japonaise où passent les mousmés souriantes, l'âme japonaise, polie, fidèle, vaillante, animée d'un enthousiasme étrange, d'un bonheur mystérieux. Je me rappelle Canton, foyer de vie commerciale et de joie voluptueuse, l'animation de ses petites rues pittoresques, l'activité de ses vastes boutiques aux brillantes enseignes, le charme pervers de ses *bateaux de fleurs* parfumés d'opium. Je me rappelle Bénarès, la ville sainte, *nombril du monde*, qu'il suffit de visiter pour être pur à jamais, ses rues où rêvent les fakirs, ses bains où les pèlerins se lavent de toute souillure dans les eaux sacrées du Gange, ses temples où les fidèles apportent des offrandes aux vaches et aux singes divins. Je me rappelle Kandy, ses couvents cachés sous les palmiers, ses sanctuaires de paix bouddhique où des jeunes hommes aux merveilleuses chevelures, beaux comme des dieux, vont enguirlander de fleurs les statues du Maître souriant, de celui qui découvrit le remède à toute souffrance dans le renoncement et la pitié... J'éprouvais jadis, en ces centres de vie heureuse, une persistante impression de joie.

Au contraire, c'est une tristesse intense que suggère l'Afrique équatoriale. La monotonie grandiose de ses vastes paysages, de ses horizons sans éclat, de ses solitudes silencieuses, de ses sombres forêts, de ses eaux immenses, écrase la pensée, immobilise le sentiment, serre le cœur. La lourde chaleur humide accable le blanc ; la fièvre fait peser sur lui un perpétuel danger de mort. Nulle part l'humanité autochtone n'est

plus primitive, plus barbare, plus paresseuse, plus affamée. C'est ici la terre classique des razzias d'esclaves et de l'anthropophagie. Au contact de la brutalité instinctive des noirs, la brutalité atavique des blancs se réveille. La civilisation apportée d'Europe aux indigènes les opprime, les écrase, les chasse, les tue.

Le livre qu'il faut relire ici, c'est *l'Enfer* du Dante. Des images, des mots, des phrases du Dante reviennent à l'esprit. Ici plus d'espérance ; ruisseaux de sang, terre de larmes, abîme de douleurs, région de plaintes éternelles. « Je vois dans la vallée de nouvelles souffrances, de nouveaux tourments, de nouveaux bourreaux. » Des damnés rongeant des crânes, comme un affamé dévore du pain. Des misérables accablés de fardeaux, battus, hurlant. Des femmes pleurant des pleurs stériles, dans l'ombre. Des enfants enfermés dans une prison aux portes closes, gémissant en vain pour avoir quelque nourriture, puis l'un après l'autre se taisant, parce qu'ils sont morts de faim. Comme dit Ugolin, « si tu ne verses pas de larmes, de quoi donc peux-tu pleurer ? »... Le visage de Virgile conduisant le poète aux enfers pâlit de pitié. La même pitié assombrit les traits de ceux qui parcourent pour la première fois le centre de l'Afrique. Je crains que nous ne puissions jamais arriver à oublier ces misères. Toute la vie, je garderai la tristesse d'avoir vu, de mes yeux, un enfer réel.

FÉLICIEN CHALLAYE

LA REBELLE[1]

XXXII

Août resplendissait, calme et torride. Par les rues presque vides, sous le soleil blanc, dans la lumière et la poussière, les tentes déployées des magasins faisaient des ombres bleues et dures. Les fiacres roulaient plus doux. Le grelot des rares bicyclettes éveillait le silence de son bruit clair. Dans les chambres assombries, derrière les stores et les persiennes, la vie retirée attendait le soir.

Foucart avait refusé à Josanne toute espèce de congé. Elle avait pris ses vacances au printemps, et depuis elle avait montré un zèle médiocre pour le *Monde féminin* : le « patron » n'avait aucune raison de la récompenser en lui accordant une faveur particulière. Il s'en allait à Trouville ; Flory était à Cabourg, madame Foucart à Aix-les-Bains, les autres collaborateurs dispersés. Josanne, qui connaissait tous les services du journal, restait seule avec Bersier et mademoiselle Bon.

Mademoiselle Miracle devait emmener le petit Claude au bord de la mer, Josanne serait seule et libre pendant tout le mois de septembre. Noël avait rêvé de voyager avec elle en

1. Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er, 15 décembre 1905, 1er et 15 janvier 1906.

Écosse ou dans le Tyrol... Déçu, il ne décolérait point, traitant Foucart de « mufle » et de « sale exploiteur ». Et il conjurait son amie de lâcher le *Monde féminin*...

N'ayant pu convaincre Josanne, il décida que Paris était, à tout prendre, une ville fort agréable en été : il ne bougerait point. Il renoncerait même au séjour annuel qu'il faisait en Poitou, chez son père... Mais Josanne le blâma :

— Tu iras voir ton père, comme d'habitude...

Elle s'intéressait à ce père de Noël qui était pour elle une espèce de beau-père, et qu'elle s'imaginait majestueux à la mode d'autrefois, un peu magistrat de Louis-Philippe, mais dans le genre fin, — esprit fin, regard fin, sourire fin d'une bouche fine, entre les favoris blancs... Il faisait de l'archéologie ! Il écrivait l'histoire de Mélusine !...

Noël répondit que son père était un grand et gros homme ventru, joufflu, qui aimait la bonne chère et les plaisanteries grasses et s'occupait des légendes pour en démontrer l'absurdité.

— Nous avons de l'affection l'un pour l'autre, mais nous ne sommes jamais d'accord. Mon père me réclame à cor et à cri, et, quand je suis à Lusignan depuis trois jours, il m'envoie au diable...

Pendant tout le mois d'août, Noël et Josanne promenèrent leur amour dans le beau Paris d'été. Josanne passait toutes ses heures libres dans le cabinet de travail où Noël ne travaillait guère. Le soir, ils erraient sous les arbres du Bois, autour des lacs... Noël entraînait son amie dans les allées solitaires. L'écho d'une valse tzigane venait parfois jusqu'à eux, porté sur la rumeur des voitures invisibles. La trompe d'une automobile faisait sursauter Josanne... Elle criait de peur quand surgissait, tout près d'elle, l'œil cyclopéen du monstre haletant... Noël la rassurait. Il lui donnait la main pour traverser les taillis. Des ronces accrochaient la jupe de la jeune femme... Elle avançait peureusement, à tâtons. Et, tout à coup, Noël disait d'un accent tragique :

— Je ne sais plus où nous sommes...

Et il racontait des histoires de satyres et d'apaches... Alors, Josanne feignait un grand effroi. Elle voyait des ombres menaçantes dans les buissons. Elle se cachait derrière Noël...

— Oh! la poltronne! — disait-il. — Et ça prend des airs d'affranchie! Ça se pose en rivale de l'homme...

Et soudain il emportait Josanne dans ses bras, par jeu, avec un très doux sentiment de protection... Vraiment, cette petite, — il aimait à la nommer ainsi, — cette petite n'avait rien à craindre, puisqu'il était là! Il trouverait des forces pour la défendre partout et contre tout...

— Mon amour, mon cher amour! — disait-il en la serrant sur son cœur, — si l'on nous voyait, on dirait : « Sont-ils bêtes!... » Mais c'est charmant d'être bêtes!... Continuons, veux-tu, puisque personne ne le saura...

Et ces tendres enfantillages les ravissaient tous deux...

Ils s'assirent un soir, près d'Armenonville, au croisement de trois sentiers. L'ombre, autour du banc, était si épaisse qu'ils ne distinguaient pas leurs visages. La lune, apparue entre les branches, les surprit tout à coup de sa lueur, — la lune ronde et rouge qui rôde, sorcière amoureuse, dans les bois peuplés d'amants.

Des couples venaient, par les trois sentiers, passaient, sans les voir, devant Noël et Josanne. Couples anonymes et tous pareils, la femme en robe claire et l'homme sombre, fuyant les feux électriques et la fête enragée des violons, ils cherchaient l'illusion des solitudes sauvages. La lune les attirait vers les carrefours déserts, les noirs taillis qu'elle emplissait de vapeurs argentées et de féeriques silences. Par toute la terre, à cette même heure de la douce nuit, l'homme et la femme se rapprochaient dans un même besoin de tendresse et de caresse... Et Noël qui d'abord avait souri, croyait entendre le grand soupir fait de mille soupirs, le vœu d'éternité qu'exhale le pauvre amour humain depuis la première nuit du monde...

« Vœu inlassable et toujours déçu! — pensa Noël; — l'amour passe, les amants meurent, mais des êtres sont nés de leur baiser. Ce qui pousse l'homme vers la femme, c'est la peur du néant, c'est le vague espoir de durer. Chaque étreinte féconde est une victoire sur la mort.

» Vivre, survivre!... La langueur du soir, la beauté de ma maîtresse et tout ce que les raffinements de la sensibilité et de l'intelligence ajoutent d'exceptionnel à notre amour, tout

cela émeut donc en nous, à notre insu, l'instinct de perpétuer la vie? Je mourrai. Josanne mourra... Et peut-être, dans cent ou deux cents ans, des êtres de notre race goûteront la douceur d'aimer, — et il y aura de la beauté, de la joie, de la passion, des vies fleurissantes, parce qu'en un soir délicieux d'un autre siècle, nous nous serons aimés, nous, les morts... »

Il ne se disait pas : « Il y aura de la douleur, des larmes, des fautes, et toutes les misères, et tout le mal que renferme, véritablement, chaque destinée d'homme ou de femme... » Parce qu'il était jeune, aimant, aimé, dans la plénitude de sa force, il ne doutait pas que la vie ne fût un bien, — le premier de tous les biens.

Et cette simple pensée l'émut comme s'il découvrait le sens véritable de l'amour. Il vit la nuit d'août, telle qu'une fête sacrée où tout un peuple à venir frémissait aux flancs des femmes. Il songea aux chambres closes, aux lampes voilées, aux lits profonds, aux milliers d'êtres qui seraient conçus avant l'aube... Il y songea très chastement, et, pour la première fois, il évoqua dans son âme, l'être mystérieux qui naîtrait de Josanne et de lui...

Il le vit sur les genoux et contre le sein de Josanne... Mais, tout à coup, une image s'interposa : l'autre enfant, Claude! Celui-là aussi perpétuerait la race paternelle et maternelle... et, parce que Josanne avait aimé un homme, leur amour se prolongerait dans leur descendance...

Noël éprouva une souffrance aiguë, puis un sentiment de colère impuissante... « Et j'ai cru! — se dit-il — j'ai cru que ma jalousie s'apaisait! Je me savais gré d'être généreux, de ne ressentir aucune aversion pour ce petit Claude... Est-ce que je vais le haïr, maintenant?... Est-ce que je vais être jaloux de l'avenir comme je suis jaloux du passé? Si Josanne connaissait mes pensées, elle serait indignée, — et elle prendrait peur... Elle aurait ce mouvement de tête, ce regard d'inquiétude et de défi, cet air étranger que je lui ai vus, hélas! quand elle défendait encore contre moi ses droits, son passé... l'ancien amour... »

— Tu es bien silencieux, mon Noël! — dit-elle, de sa voix caressante. — A quoi penses-tu?

— A rien... des choses vagues... des folies...

— Des folies?... Mais ce n'est pas « rien », des folies?... Raconte...

Il se rappela qu'il avait exigé d'elle une sincérité scrupuleuse, et il eut un remords du demi-mensonge qu'il avait fait.

— Eh bien! — dit-il, en s'efforçant à la douceur, — je me demandais, ma chérie, si ce serait un bonheur pour nous d'avoir un enfant.

— Un bonheur?... Oui, peut-être... Mais pas tout de suite...

— Pourquoi?

— Parce que tu me suffis, que je suis contente de vivre pour toi et pour moi... Et cela m'étonne, que tu aies eu, tout d'un coup, ce désir de paternité!... Je t'ai entendu dire, à maintes reprises, que les enfants t'ennuyaient.

— Les enfants des autres, oui!... D'ailleurs, je ne considère pas l'enfant en lui-même : je ne vois que l'intérêt de mon amour, un lien nouveau, très fort, définitif, entre nous...

— Notre amour n'est-il pas très fort, et définitif?...

— Dis la vérité, Josanne, tu ne souhaites pas d'enfant?

— Pas maintenant, non.

Il fut blessé, et même un peu scandalisé.

— Tu crains de faire tort à Claude?

Josanne parut stupéfaite :

— Faire tort à Claude, moi?... Comment?... J'adorerais un enfant de toi, mais il ne pourrait faire aucun tort à mon petit Claude. J'aime mon fils de toutes les forces de mon cœur, autant que je puis aimer un enfant... Tu ne comprends pas?...

— Non.

— Tu ne comprends pas que j'aime mon fils?

— Que tu l'aimes, oui, mais tu serais bien excusable de préférer...

Il sentit, plus qu'il ne vit, le regard de Josanne, ce regard d'inquiétude et de défi qu'il craignait.

— J'ignore ce que j'éprouverais, si j'avais un autre enfant... De la joie, de la fierté, de la tendresse, assurément, mais cela modifierait-il mes sentiments pour Claude?... Je ne sais pas... Je ne crois pas...

Il avait espéré une autre réponse.

— Et puis, — continua Josanne, — cela dépendrait beaucoup de toi.

— De moi !

— Il y a en moi un instinct de compensation... Or tu ne peux pas aimer Claude, tu ne peux pas l'adopter, dans ton cœur, comme certains maris adoptent l'enfant de leur femme... Je sens, au fond de toi, une rancune qui persiste contre ce pauvre petit... Oh ! je ne te reproche rien !... Tu as un réel désir d'être bon et généreux, et tu n'es pas responsable d'une... antipathie...

— Antipathie !... Le mot est trop fort !

— Soit !... Il dépasse ma pensée... Disons... un sentiment pénible... C'est naturel !... Mais Claude non plus n'est pas responsable du mal qu'il te fait par sa présence, par son existence...

Elle murmura, d'une voix plus basse et voilée :

— C'est à cause de lui, surtout, que je ne peux pas t'épouser, maintenant...

— Tu me sacrifies à lui ?

— Je sacrifie une part de mon bonheur, pour peu de temps... Tu n'es pas guéri de tes méfiances et de tes jalousies, toi !... Ose dire que tu en es guéri ?...

— Non.

— Tu vois bien...

Elle se leva :

— Retournons, veux-tu ?... J'ai froid... Cette conversation me bouleverse...

Ils allèrent vers Armenonville. Bientôt les lumières parurent entre les arbres pressés du taillis. Un violon chanta, seul, le thème d'une valse italienne travestie à la hongroise, et si déhanchée, si trépidante, si nerveuse et si langoureuse qu'on ne la reconnaissait plus. Des passants s'arrêtaient pour entendre... Mais qu'importaient à Noël la musique, la lune blanche, les couples enlacés, et tout l'amour épars sur le monde !

Josanne marchait près de lui. Elle disait parfois :

— Je t'en prie... ne va pas si vite...

Il ralentissait le pas, un instant, puis, malgré lui, il se hâtait... Josanne le rejoignit, lui prit le bras :

— Mon ami, je t'ai fait beaucoup de peine ?

— Beaucoup.

— Mais toutes les femmes me comprendraient...

— Allons donc !... Je me rappelle des paroles que tu as prononcées, un soir, à propos d'une fille de la Villa Bleue... « Il y a des femmes qui sont plus amantes que mères. Elles aiment dans l'enfant... le père de l'enfant... »

— Cela ne prouve rien... Il y a aussi des femmes qui aiment l'enfant pour lui-même, fût-il né d'un père haï ou méprisé...

— Parce qu'elles ont, dans les entrailles, l'aveugle instinct maternel... Et tu ne l'avais pas, toi, cet instinct !...

— Je ne l'avais pas, d'abord... Crois-tu que j'aie accepté avec joie la venue d'un enfant... dans les circonstances que tu sais ?... J'étais au désespoir... L'enfant est né... Et puis le sentiment maternel s'est développé, tellement, tellement !... Il s'est détaché de l'amour, du souvenir de l'amour... J'aime Claude pour lui-même...

— Si j'en étais sûr !

— Tu doutes ?

— De ta bonne foi ? Non, non... De ta clairvoyance ? Peut-être... Enfin, je souhaite que tu ne te trompes pas. Mais il faudrait, pour me convaincre tout à fait, une épreuve... je ne sais quelle épreuve...

— Attends la simple, l'indiscutable épreuve du temps. Je ne la redoute pas, mon ami... Je fais crédit à l'avenir... et je goûte le présent...

Elle énuméra les raisons qu'ils avaient d'être heureux, et elle eut la sagesse — qu'elle n'avait pas toujours — de quitter l'attitude défensive, de se montrer douce et conciliante.

Mais lui, sa colère tombée, conservait une âcre tristesse... Lui qui était avant tout, un amant, et ne voyait, dans l'enfant possible, qu'un moyen nouveau de possession et de domination, il ne comprenait pas Josanne... Il s'indignait qu'elle préférât à cet enfant hypothétique l'être vivant qui lui avait coûté mille peines et mille soins. La dissociation de l'amour et de la maternité lui paraissait invraisemblable. Josanne n'avait-elle pas cherché, habilement, à réfuter son propre aveu : « Il y a des femmes qui aiment dans l'enfant le père de l'enfant » ?... Non, elle était loyale... Elle exprimait

sa pensée du moment, et elle ignorait peut-être son arrière-pensée...

Sentiments de femme, de mère, d'amante ; sentiments qui se mêlaient, qui se contredisaient, qui auraient dû s'exclure, et subsistaient pourtant, — c'était, pour Noël, la nuit et l'abîme !

Son intelligence s'affolait devant le mystère du cœur féminin, aussi obscur, aussi mal connu, aussi inquiétant pour l'homme que le mystère du corps de la femme...

« Et ce sera ainsi toujours, — pensa-t-il, — toute notre vie... tant que cet enfant nous séparera, par sa présence, par son existence, par l'image et le nom qu'il évoquera, par ce sourire qui n'est pas le sourire de Josanne... par tout ce qui reste, en lui, de l'autre, — du père !... Qu'un enfant naisse de nous, Josanne l'accueillera avec une joie troublée, une appréhension... Elle aura peur qu'il ne rogne la part du premier... Si elle perdait Claude, alors peut-être... »

Noël n'osait achever sa pensée...

XXXIII

Le 31 août, Josanne arriva de très bonne heure au *Monde féminin*, pour expédier la besogne courante. Claude était en Bretagne, depuis une semaine, avec mademoiselle Miracle, et Noël s'en allait, le soir même, à Lusignan. Josanne devait se libérer du journal plutôt que de coutume, et rejoindre Noël chez lui. Ils dîneraient ensemble et elle l'accompagnerait à la gare...

Triste et courageuse, et résolue à ne pas pleurer, Josanne entra dans son bureau. Le groom la suivait.

— Un monsieur est venu hier... Madame était partie depuis cinq minutes...

— Un monsieur !... Le grand, brun, qui a un nom anglais et qui s'occupe de publicité ?...

— Non, madame... un autre... jeune...

— Et il a dit ?

— Rien ! Il a laissé sa carte. Il avait l'air ennuyé.

Le groom posa sur la table un paquet de lettres et de journaux, puis il sortit.

Devant la glace de la cheminée, Josanne rajusta sur sa blouse noire le col de fin linon brodé, mit un peu de poudre à ses joues qui gardaient des traces de larmes et soupira :

— Travaillons !...

Répondre aux correspondances du *Magazine*, corriger les épreuves des réclames, cette besogne banale la distrairait peut-être de sa mélancolie. Debout près de la table, elle ouvrit quelques lettres, déchira la bande d'un journal, jeta au panier les prospectus et les enveloppes...

Cette carte de visite !...

Josanne avait négligé de la regarder tout de suite, cette carte qui portait le nom de Maurice Nattier... Maintenant, elle restait clouée sur place ; ses mains tremblaient, ses jambes tremblaient, son cœur ne battait plus... Quand il se remit à battre, ce fut à coups pesants, qu'elle sentait jusque dans sa gorge, jusque dans sa tête...

Elle dit tout haut :

— Ah ! mon Dieu !...

Elle regarda autour d'elle, comme pour s'assurer qu'elle était bien seule et que Maurice Nattier n'allait pas surgir devant elle... Lui !... Il était venu !... Il reviendrait sans doute !... Lui !... Les yeux fermés, elle le revit, svelte et blond, avec son sourire, sa voix qui disait : « Josanne ! .. »

Elle eut un mouvement de recul, un geste de ses bras tendus pour repousser quelque agression mystérieuse, et toute son âme éperdue se rejeta vers Noël, l'appela d'un grand cri muet... Puis Josanne se ressaisit, elle murmura :

— Allons !... allons !...

Assise sur sa chaise, le front dans les mains, elle se contraignit à la réflexion. Pourquoi cette visite imprévue ?... Elle se rappela, non sans effort, la dernière conversation qu'elle avait eue avec Maurice... Il l'avait sentie faible encore, et elle-même, imprudente, avait accepté l'hypothèse d'une seconde entrevue, — plus tard, beaucoup plus tard, dans une circonstance grave... Restriction puérile ! On crée toujours la « circonstance grave », lorsqu'on en a besoin...

Maurice n'avait plus donné signe de vie, pendant huit

mois... « Huit mois seulement! — pensait Josanne. — Comme tout cela me paraît lointain, irréel!... » Son trouble s'apaisait. Elle constatait, avec surprise, que ce grand trouble était tout physique, un simple réflexe nerveux, très différent de l'émotion qu'elle avait éprouvée en revoyant Maurice, sur le bateau, en l'écoutant, place du Carrousel... Et elle sourit, encore étonnée, craintive encore :

« Suis-je sotte, tout de même!... J'ai eu peur!... Peur de quoi?... Maurice ne peut me faire aucun mal... S'il vient, je ne le recevrai pas... S'il m'écrit, je ne lui répondrai pas... ou bien je le prierai de me laisser tranquille... Ah! je n'ai pas la moindre envie de le revoir!... Mais pourquoi cette visite?... »

Était-il arrivé malheur à la jeune madame Nattier?... Maurice, veuf et libre, espérait-il reconquérir Josanne?... Connaissait-il, par des racontars, la liaison de Josanne et de Noël?... Se croyait-il encore aimé?

Assurément, madame Grancher — la « mère Grancher », disait Josanne — avait parlé de la rencontre en chemin de fer. Elle avait parlé de Claude... Maurice, déçu dans ses espoirs de paternité légitime, se souvenait donc qu'il avait un fils?

Oui, c'était la raison, la vraie, l'unique raison de ce brusque retour vers Josanne... L'enfant!

« Mon Dieu! — se dit Josanne, — que penserait Noël, de tout ceci?... Il verrait, en mon pauvre Claude, une menace perpétuelle pour notre amour. Il le prendrait en haine... Et moi, comme je souffrirais! »

Elle frémit.

« Allons! tout le mal peut être évité, si Maurice ne revient pas, ou si je l'avertis de ne pas revenir. Noël ne soupçonnera rien... Ah! je n'y veux pas penser, pas une minute de plus... Au travail! »

Ses idées flottaient; elle tenait sa plume d'une main si tremblante encore qu'elle écrivait tout de travers. Cependant elle s'acharna, et la paix lui vint, avec l'oubli, pour une heure.

Des abonnées de province se présentèrent, qui demandaient des renseignements sur des concours et des primes. Josanne les reçut avec une amabilité prolixe et fébrile. Enchantées, elles renouvelèrent leur abonnement.

Et le temps passa. Bersier vint remplacer Josanne. Il lui dit qu'elle était pâle et que sa pâleur était jolie.

Elle répondit :

— Bersier, je n'ai pas fini de relire la page des réclames. C'est plein de « coquilles » ! Il y en a d'énormes, dans le petit article sur cette chose électrique, le « Réformateur des obèses... » Revoyez donc ça... Vous serez gentil.

Bersier déclara :

— Je suis gentil. Je me charge du « Réformateur »... Et le prêche de mademoiselle Bon ?... Vous faites passer ça ?... Flory a envoyé d'Orange le compte rendu de *Polyxène* : il paraît que c'était crevant... Tout sera prêt pour samedi, quand Foucart nous arrivera de Trouville... Vous n'écoutez pas !... Vous avez quelque chose : du chagrin ou du bobo ?... Vous êtes pâle...

— Mais non, Bersier. Vous êtes agaçant. Je n'ai rien du tout.

Elle descendit l'escalier et remonta pour dire au groom :

— Si des gens viennent pour me voir, dites que je ne reçois pas, qu'il faut m'écrire ici, — et ne donnez mon adresse à personne.

Puis elle redescendit et s'en alla prendre le Métro, à la place du Palais-Royal.

XXXIV

Chemin faisant, Josanne se vit dans la glace d'une boutique. Bersier avait raison : elle était pâle... Noël remarquerait sa pâleur. Il lui demanderait tout de suite :

« Qu'as-tu ? »

Que répondrait-elle ?... La vérité était bien difficile à dire et bien dangereuse, si peu de temps après la pénible soirée du Bois !... Noël verrait dans le petit Claude un danger permanent, toujours accru, pour le repos de Josanne et pour le sien ; il verrait, derrière l'enfant, le père de l'enfant...

Mentir ?

Josanne avait juré de ne pas mentir à Noël « fût-ce pour lui épargner une peine ». Il avait fait de la sincérité absolue, intransigeante, la condition essentielle de leur amour. Le plus petit mensonge commis, sciemment, empoisonnerait les sources mêmes de cet amour. Et, dans le cas présent, taire la visite de Maurice n'était-ce pas commettre un très grave mensonge ?

« Noël ne me le pardonnerait pas, ce mensonge ! — se disait la pauvre Josanne. — Il s'indignerait en pensant que j'ai voulu lui épargner un souci. Il n'est pas faible : il est capable d'entendre la vérité douloureuse... Mais il n'est pas un philosophe indulgent : j'ai subi, cent fois, sa jalousie et sa violence... Il n'a pas pu aimer mon fils... Il le tolère seulement... Puis-je hésiter entre un scrupule de loyauté — qui me fut imposé, après tout ! — et le cher intérêt de mon fils, l'intérêt de notre bonheur à tous trois ?... Je ne ferai rien de mal. J'écarterai Maurice de mon chemin, et Noël ne saura jamais que j'ai failli revoir cet homme... »

Elle descendit à la station de Saint-Paul, sans avoir pris aucune décision.

Dehors, le jour déclinait, pluvieux et doux, imprégnant de poésie automnale le dôme violet de l'église Saint-Paul, les arbres roux du petit refuge, les bâtisses un peu de guingois, peintes d'ocre ou de lie de vin, bariolées d'enseignes jusqu'à leurs vieux toits de tuiles. Les lanternes des hôtels rougeoyaient. Des boutiques s'éclairaient d'une vive lumière jaune, et, à la devanture d'un bazar, quelques mètres de calicot déployé faisaient une raie d'un blanc cru, dans le crépuscule.

Sous sa marquise de verre, la porte de la station simulait une gueule ouverte et phosphorescente qui vomissait, à intervalles réguliers, le triste flot gris de la foule ouvrière. Josanne, poussée par ce flot, ne se décidait pas à traverser la rue. Elle regardait un banc, près du kiosque... Un soir de la semaine précédente, Noël l'avait attendue là.

Elle pensait à lui avec amour et avec crainte. Sa volonté oscillante était comme un poids suspendu en elle, dont elle ressentait tous les chocs... Oui ?... Non ?... Pourtant, elle n'était pas lâche. Elle avait couru un plus grand risque et connu de pires angoisses, le soir du terrible aveu... Mais alors

elle évoquait un fantôme. C'était un homme, maintenant, qui menaçait de rentrer dans sa vie, qui rentrait déjà dans sa pensée...

Non?... Oui?... Elle se décida tout à coup : « Eh bien, non!... » Et, d'un pas lent, la tête un peu courbée, le cœur étreint de remords et d'appréhension superstitieuse, elle arriva enfin chez Noël.

Lui-même ouvrit la porte. Il était seul, ayant congédié son domestique. Les meubles avaient des housses, les tableaux et les miroirs étaient voilés, les parquets nus, les rideaux tirés sur les fenêtres. L'appartement sonore et sombre s'emplissait de silence et de soir. Dans la chambre jaune, le beau reflet des stores s'éteignait. Noël ne voulut pas allumer la lampe.

— Comme tu viens tard! — dit-il. — Je ne veux pas te gronder... C'est une soirée d'adieu... Il faut qu'elle soit douce, sinon joyeuse... Mais qu'as-tu?

— Rien...

— Tu es triste?

— Je suis triste parce que tu t'en vas...

— Veux-tu que je reste?

— Quelle idée!... Tu as prévenu ton père...

— Tu n'as qu'as dire : « Reste ! » Je resterai... Toi d'abord !

— Cher Noël! tu me sacrifierais tout, tes affaires, tes plaisirs, tes amis et tes parents!... Mais je n'ai pas de sots caprices... Tu partiras ce soir, mon amour... Seulement, avant de partir, aime-moi beaucoup, plus que d'habitude! J'ai du chagrin...

Il la prit dans ses bras, doucement :

— Moi aussi, j'ai du chagrin...

Dans la cour, le vitrage d'un atelier projeta une lueur électrique, une papillotante lueur mauve qui toucha le plafond de la chambre, un angle du mur, le miroir sur la console... Les boules de cuivre, au pied du lit, scintillèrent. Noël et Josanne devinaient leurs formes confuses, leurs visages rapprochés.

Ils s'étaient bien aimés, dans l'atmosphère d'or de cette chambre, chaude comme le soleil et le désir, retirée, secrète, voluptueuse, pareille à une lampe allumée, pareille à un foyer brûlant et qui semblait aux amants le cœur même de la vieille maison, — le cœur du monde.

Maintenant, ils ne la reconnaissaient plus, leur chambre d'amour, changée par la nuit, par la saison, par la lueur insolite et fausse.

Noël eut la sensation soudaine du temps écoulé — deux mois ! — de septembre qui venait, qui allait modifier les nuances du ciel, et les couleurs du jardin, et les choses, et les âmes touchées par l'automne.

Il sentit qu'une période de sa vie — la plus troublée, la plus ardente — finissait là, dans cette chambre, avec le dernier soir d'août.

— Chérie, — dit-il, — ne sais-tu pas que notre bel été d'amour s'effeuille entre nos mains, comme une rose qui nous aurait donné tous ses parfums et que nous ne respirerons jamais plus ?... N'as-tu pas un regret pour lui ?... Quand je reviendrai de Lusignan, les jours seront plus courts, les soirées plus froides : nous n'irons plus au Bois, Josanne !... Et ce sera bientôt le temps des causeries au coin du feu... Alors nous travaillerons ensemble... Tu liras, par-dessus mon épaule, les choses très ennuyeuses que j'écrirai... Tu me conseilleras, quelquefois... Et ce sera très doux... Puis un autre printemps fleurira ; puis un autre été... Mais nous ne revivrons plus les jours de Chevreuse...

Tendre, plus tendre que de coutume, il baisait les cheveux de Josanne, et l'entraînait vers le lit profond.

— Josanne, c'est l'été encore, ce soir...

Elle résistait un peu à son étreinte, et lui rendait languissamment ses baisers. Il demanda :

— Qu'as-tu donc ?... Je t'ennuie ?... Tu es fatiguée ?... Je ne t'ai jamais vue ainsi...

— Oh ! mon Noël...

Elle pleurait, cramponnée à son amant, comme pour chercher en lui un refuge.

— Écoute... Je ne voulais pas te le dire... mais, dès que tu m'as tenue contre ton cœur, j'ai senti que je ne pourrais rien te cacher... J'ai trop bien pris l'habitude des confidences : le moindre secret m'étouffe ! Oh !... mon ami chéri, si tu savais !...

— Quoi donc ?...

— Je ne voulais pas te le dire... J'avais peur de toi... à

cause du petit... Je me rappelais notre discussion de l'autre soir... Et je pensais que c'était mon droit, et même mon devoir, de ne pas accroître ton inquiétude... de ne pas t'aigrir contre Claude...

— Mais qu'y a-t-il, enfin ? Explique-toi ! — s'écria Noël. — Qu'est-ce que tu voulais me cacher ?...

— Eh bien... Il est venu...

— Qui ?

— Maurice Nattier.

Elle avait jeté ce nom, sans réfléchir, parce qu'elle l'avait au bord des lèvres. Noël répéta :

— Maurice Nat...

Et soudain, il comprit.

— C'est... c'est *lui* ?...

Josanne soupira un « oui » vague... Noël s'était redressé. Accrochée à lui, elle cessa de gémir et de pleurer, mais il sentait la pression convulsive des bras noués autour de lui, la tiédeur du visage en larmes qui s'écrasait contre son cou. D'un geste, il brisa l'étreinte.

— Tu l'as reçu ?

Ils étaient assis au bord du lit, côte à côte, dans les demi-ténèbres. La figure de Noël apparaissait, sous le reflet mauve et papillotant, figure livide, que Josanne reconnaissait... Un autre soir, après la terrible confession, elle avait vu ce masque d'angoisse, ces yeux fixes et indignés, ces lèvres pâles... Elle cria :

— Non !... non !... je ne l'ai pas reçu ; je ne le recevrai pas... Il est venu au journal, hier, en mon absence... J'ai trouvé sa carte, aujourd'hui... Voilà tout, absolument tout, je te le jure... Tu me crois, mon amour, dis, tu me crois ?

— Il est venu... Vraiment, il a de l'audace !... Et pourquoi ?... Que te voulait-il ?

— Je ne sais !...

— N'as-tu pas une idée !... Parle !... Voyons !...

— Aucune idée... Je ne sais pas...

Les traits contractés de Noël se détendirent.

— Tu es bien décidée à ne pas le recevoir ?... Tu as donné des ordres ?... Oui... Je suppose que tu n'as rien à dire à ce monsieur, et rien à entendre de lui...

— Rien… Sois tranquille, Noël !

— Tu vois que je suis tranquille… Je ne m'emporte pas. Je cause avec toi, posément… Tu ne diras pas, cette fois, que je te fais regretter ta sincérité… Ni toi, ni moi n'avons rien à craindre. Nous sommes sûrs l'un de l'autre,

Il était calme, parce qu'il voulait être calme, mais il y avait dans sa voix des notes altérées… Il reprit :

— Pourquoi ne m'as-tu pas raconté, tout de suite, cet incident dont tu n'es pas responsable ?… Et ces larmes, cette frayeur !… Tu m'as épouvanté… C'était si simple de me dire, en arrivant…

— Si simple ?… Mon pauvre Noël !… Rappelle-toi les scènes que tu m'as faites chaque fois que j'ai eu l'air de me souvenir… Rappelle-toi notre conversation d'Armenonville… La plus légère allusion au passé te rend fou !… Oui, j'avais peur de toi, très peur !

— Toi, tu avais peur de moi, toi, Josanne ! — s'écria Noël, douloureusement. — Est-ce possible ?… Tu ne parles pas sérieusement…

— Très sérieusement.

— Josanne ! mon aimée !… — il ne songeait plus à Maurice, — Josanne, t'aurai-je donc tant chérie, aurais-je dominé… pas toujours, mais souvent, très souvent… mes impulsions violentes et mauvaises, pour t'entendre me dire, à une heure grave, que tu as peur de moi !… Si j'ai eu, quelquefois, des mots et des pensées plus absurdes qu'offensants, si la passion a fait de moi un pauvre fou, ah ! j'en suis puni, cruellement puni… Tu avais peur !… Eh ! de quoi ? mon Dieu !… Suis-je capable de te soupçonner, de t'accuser, parce qu'un homme, chassé de ta vie, rôde autour de toi !… J'ai le devoir de te protéger, et le plus ardent désir de te rendre heureuse… Comme tu me méconnais !…

— Je ne méconnais pas tes intentions, Noël… Mais tu n'es pas maître de tes pensées… Je t'ai vu, quelquefois, pour un mot que je disais, ou que je refusais de dire, je t'ai vu blêmir et trembler de rage… Je t'ai vu pleurer de désespoir entre mes bras… Et, ce soir, j'ai eu peur de ta colère irraisonnée, peur de ton chagrin… J'ai eu peur, surtout… pour l'enfant.

— L'enfant !… Tu avais peur que je ne haïsse l'enfant !…

Oui... je comprends... Eh bien!... (Il se tourna vers Josanne, lui prit les mains.) Eh bien! je répondrai à ta sincérité par une sincérité égale, et je t'encouragerai à la confiance en me désarmant moi-même, en m'humiliant devant toi... Ecoute... L'autre soir, dans le Bois, j'ai eu un mouvement affreux, une ivresse de haine... Tu ne l'as pas su... Car tu m'aurais quitté, sur-le-champ, avec horreur... J'ai exécré ton fils, j'ai souhaité qu'il ne fût plus entre nous...

— Noël!... Toi!... tu as souhaité!...

— Oh! je n'ai pas formulé le souhait... je ne me suis pas complu à cette idée qui te révolte, qui m'a révolté aussi, tout de suite... J'ai eu honte!... J'ai réagi .. Je ne suis pas méchant, tu le sais bien!... Et, depuis, je me suis juré d'être le meilleur ami de Claude, de le considérer, dès à présent, comme mon fils, de l'élever avec soin... et peut-être... avec tendresse... J'ai formé des projets pour lui, que tu connaîtras... Je voulais t'en parler ce soir même... Josanne, me crois-tu, me pardonnes-tu?...

— De tout mon cœur... Et pourtant!...

Elle frémissait.

— Quelle maladie effroyable, la jalousie!... Toi, un homme si droit, si généreux, tu as presque souhaité qu'un pauvre petit enfant... mon enfant... Oh!...

— Ne m'accable pas, Josanne!... J'ai beaucoup souffert. C'est mon excuse.

— Et moi qui t'avais vu souffrir, je craignais de provoquer, ce soir, une nouvelle crise... Mais, sous tes lèvres, mon chéri, la confidence est montée à mes lèvres... Il faut que tout nous soit commun, joie et douleur... Noël! (Elle le tenait embrassé, et il voyait luire ses prunelles humides.) Noël, je me mets, avec mon enfant, sous ta protection. J'en appelle à ta générosité contre ta jalousie... Je te confie mon petit Claude. Jusqu'ici, tu l'as toléré seulement... Mais je crois, je sais qu'un jour, bientôt, tu l'aimeras! Lui, déjà, il t'aime... Il ne connaîtra que toi; il ne chérira que toi; il recevra de toi seul l'éducation, les idées, qui constituent la paternité véritable. Il sera le fils de ton esprit et de ton cœur, si tu veux... C'est un enfant; il n'a pas de passé; il n'a pas de mémoire. Sa petite âme est toute blanche...

— Va! Josanne! j'ai chassé le mauvais démon... Et je prends Claude, puisque tu me le donnes... Reste là, chérie, ne dis rien... Apaisons-nous!... Cette scène m'a brisé... Mon Dieu! que tout cela est triste, horriblement triste!... Cette chambre a un air lugubre... Sortons... Nous irons dîner au Bois, veux-tu?... Ah! notre dernière soirée!...

XXXV

Ils sortirent. C'était la nuit, la pluie impalpable et pénétrante.

— Tu veux aller au Bois? — dit Josanne. — Si tard, et par ce vilain temps!... Moi, je n'y tiens guère... Dînons n'importe où, près d'ici.

Place de la Bastille, ils entrèrent dans un restaurant. Il y avait, au premier étage, une petite salle où des commerçants du quartier dînaient en causant de leurs affaires. Il y avait aussi l'inévitable vieux monsieur qui lit le *Temps*. Celui-là, derrière la muraille de papier qui le séparait du monde, examina sévèrement Noël et Josanne, — elle surtout...

Cette curiosité agaçait Josanne. Comme elle était assise près d'une fenêtre, elle soulevait parfois le rideau, jetait dehors un coup d'œil distrait. Noël lui demandait :

— Tu n'as pas faim?

— Non, pas du tout.

Il essayait de la divertir un peu. Il lui parlait de Lusignan où bientôt — l'an prochain — ils iraient ensemble. Josanne aimerait la vieille cité de Mélusine, l'église verte de mousse, les belles charmilles de la promenade, et cette vallée où, parmi les noyers et les trembles, une rivière charmante s'enroule comme une couleuvre d'argent...

— Tu seras là-bas demain matin...

— Si tu me laisses partir, oui...

— Hélas!

Elle détournait encore la tête. Par l'écartement du rideau, elle apercevait la grande place, dans le bleu du soir tombé, un bleu intense et pourtant fondu, mouillé de bruine, un bleu

que les lumières électriques rendaient artificiel et théâtral. Et dans tout ce bleu qui baignait la gare de Vincennes, les masses compactes des maisons, la sombre trouée du faubourg, les arbres éclairés par dessous, — dans tout ce bleu, la colonne seule était noire et portait plus haut que toute lumière son Génie éteint.

Autour d'elle, en bas, des feux blancs, des feux verts, des feux rouges, irradiaient leurs halos fixes ou mouvants dans le bleuissement crépusculaire qui, de minute en minute, s'assombrissait. Des bruits rauques, des sifflets perçaient le vaste bruit continu de la foule.

Que de gens! Ils venaient, ils venaient, employés, ouvriers, hommes et femmes, en vêtements de travail; ils venaient par groupes, par files, de tous les coins de Paris, vers cette place où commence le vrai Paris populaire, celui des émeutes et des révolutions. Là, ils se divisaient, mais les plus grosses bandes remontaient par le faubourg Saint-Antoine ou la rue de la Roquette. Et Josanne, rêvant à des phrases de Michelet et de Hugo, regardait le vieux pavé, arraché tant de fois pour les barricades.

Elle se rappela un autre quartier, moins bruyant et plus misérable, où, naguère, elle vivait parmi les femmes du peuple... Elle revit la rue Tournefort et le bas de la rue Lhomond, que hante le fantôme du père Goriot; la rue Mouffetard, qui sent le chou, le poisson et l'absinthe, quand, la nuit venue, flambent les zincs des « assommoirs »... Elle revit la petite lucarne de Jean Grave, qu'elle regardait en passant, et la vieille église janséniste où le diacre Pâris repose sous une dalle... Elle revit la marchande de pommes de terre, toujours enceinte, et la crémière blonde, et la boutique du boucher... Elle se revit elle-même, frissonnante sous sa mince jaquette, le bras tiraillé par le filet à provisions, le cœur opprimé par l'éternel, le vulgaire, l'ignoble, le tragique souci d'argent... Et elle eut envie de pleurer sur la Josanne de ce temps-là, qui était pauvre, et pas aimée...

Elle la retrouvait, — la Josanne de ce temps-là, — dans les femmes qui passaient sous la fenêtre, ouvrières pâlottes, en cheveux, institutrices et employées aux robes noires, aux petits cols blancs, au « canotier » correct et simple, — les

travailleuses... Elle s'attendrissait sur ces jeunes vies féminines, si mornes, si vaillantes, où l'amour luit parfois comme un éclair... Et, songeant à Noël qui avait transformé son existence, elle se disait :

— Comme je devrais être heureuse!...

Le coude sur la table, le menton sur la main, d'une voix lente, elle se mit à penser tout haut :

— Ces gens, ces gens qui passent... ils sont tous pauvres, quelques-uns sont très pauvres... ils traînent le pas; ils courbent la tête et serrent les épaules en marchant... Ils ont travaillé toute la journée... Ils sont bien las... Et chacun porte son fardeau : misère, maladie, solitude... L'un retrouvera chez lui un enfant malade, une femme usée par l'inquiétude; l'autre, qui vieillit et qui cherche vainement un emploi comptera, en pâlissant, ses derniers sous; et les femmes qui se flétrissent et qui n'ont pas eu le temps d'être jolies, coudront bien tard sous la lampe...

Noël, interdit, écoutait.

— Que diraient ceux-là, — reprit Josanne, — que diraient-ils si nous osions nous plaindre devant eux?... Ah! Noël, que de larmes inutiles nous avons versées! que de chagrins insensés nous nous sommes créés, parfois!... Nous sommes jeunes, robustes, intelligents, nous avons le bien-être, nous avons même un peu de luxe... nous nous aimons... et j'ai souffert, et tu souffres!... Nous sommes coupables! nous sommes fous.

— Comme tu es amère, Josanne! — fit Noël, tristement. — Il y a un reproche, dans tes paroles... Tu te dis que si j'avais été plus sage, plus patient, plus résigné, moins âpre à te conquérir, nous aurions connu, plus tôt, le bonheur...

— Peut-être.

— Non, non, ne crois pas cela!... Josanne, si je t'ai fait souffrir, si j'ai souffert, c'est parce que je suis violent, autoritaire, égoïste comme tous les hommes, parce que je subis l'influence de préjugés que je réprouve et que j'ai combattus... Mais il y a une autre cause à ma souffrance, une cause plus noble... Écoute : je vais employer un bien grand mot, romantique et démodé, un peu ridicule : si je n'ai pas su me contenter d'un amour moyen, d'un bonheur médiocre, c'est

parce que j'ai un « idéal »... Ce mot « d'idéal » te fera peut-être sourire... Mais c'est le seul qui exprime ma pensée. Comme l'artiste a un idéal de beauté, comme le savant a un idéal de vérité, moi, j'ai un idéal d'amour : être tout pour une femme qui sera tout pour moi, être auprès d'elle sans orgueil et sans mensonge, dans la vérité de ma nature et de mon cœur, obtenir d'elle la même effusion et la même sincérité, devenir avec elle une seule personne morale, doubler ainsi, en elle et moi, la puissance d'aimer, d'agir, de sentir, de vivre... C'est vraiment un « idéal », n'est-ce pas? Il est absolu, irréalisable... mais celui de l'artiste aussi, celui du philosophe, celui du savant, sont irréalisables!... Et pourtant on admire la souffrance de l'artiste, du philosophe et du savant, leurs efforts, leurs luttes, leur recherche passionnée de la perfection!... Pourquoi n'y aurait-il pas des chefs-d'œuvre dans l'ordre des sentiments, comme il y en a dans l'ordre des idées ou dans celui des formes?... Moi, pauvre homme sans génie, j'ai voulu faire mon chef-d'œuvre; j'ai essayé d'atteindre mon idéal, et j'ai détesté tout ce qui s'interposait entre lui et moi... aussi bien mes mauvais instincts que les tiens, aussi bien ma lâcheté que ta faiblesse, aussi bien mes souvenirs que tes souvenirs... Et pourtant, mon passé, mes souvenirs, à moi, c'est bien peu de chose!...

Il resta pensif, un instant.

— Voilà tout, mon amie! Je t'ai mal aimée, quelquefois, mais j'ai eu, toujours, la volonté de t'aimer mieux, de t'aimer plus et, encore plus, d'élever notre amour au-dessus de l'égoïsme, de la vanité, de la mesquinerie. Et mon « idéal » n'est pas contradictoire avec le sentiment que j'ai, que tu as, de la dignité et de la liberté de la femme... Je ne prétends pas t'asservir et te diminuer... au contraire... puisque je t'associe à toutes mes pensées, à toutes mes actions, ma chère « rebelle »!

— Rebelle?... Oh! pas contre toi, Noël, tu le sais bien... Ne me donne plus ce nom de « rebelle »... Si je me suis révoltée, ç'a a été contre les injustices morales et matérielles, dont j'ai souffert, comme tant de femmes, et non pas contre l'amour... Moi aussi, j'avais un « idéal »...

Elle mit la main devant ses yeux. Des larmes filtraient

entre ses doigts pâles et sans bagues, — ces doigts légers, industrieux, caressants, que Noël aimait.

— Josanne !

— Ah ! Noël, je pense à ma vie, à ma triste vie !... Toutes les amertumes d'autrefois me remontaient à l'âme pendant que je t'écoutais !... Je me disais que, moi aussi, par instinct, j'étais loyale, et que toute ma vie d'épouse n'a été que déloyauté : le mensonge — qui était un devoir, pourtant ! — m'a ôté peut-être le mérite de mon dévouement, et je n'ai été que la moitié d'une héroïne !... Et de l'amour qu'ai-je connu?... Les rancœurs, les compromis, des souffrances sans grandeur et sans beauté... C'est toute ma vie, cela !... Et je m'y étais presque habituée !... Cela aurait pu durer deux ans, dix ans, ou davantage !... Et je serais devenue vieille, et je serais morte, sans avoir été *moi-même*, jamais !... Mais je t'ai rencontré, toi !...

Sa voix se brisa dans les larmes.

— Trop tard !... Qu'est-ce que je suis maintenant ?... Une femme marquée par la douleur, qu'il t'a fallu conquérir sur le passé et dont les baisers mêmes te laissent mélancolique !... Entre toi et moi, entre le bonheur et nous, il y a dix ans de ma vie, mon enfant, et ce fantôme que tu évoques malgré toi !... Oh ! pourquoi es-tu venu si tard? Pourquoi n'ai-je pas pu t'attendre ?... Pourquoi d'autres m'ont-ils prise !... Et je ne voulais pas renier l'ancien amour, renier le passé ! Je m'attachais à cette idée que ce que j'avais fait, j'avais le droit de le faire !... Comme si je n'avais pas, maintenant, le devoir de le détester !... Ah ! je te comprenais mal quelquefois, et je devais te paraître bien inférieure à cet « idéal » que tu me proposais !... Mais je hais, je maudis, je renie tout ce qui m'a fait différente de toi, tout ce qui a arrêté mon élan vers toi, tout ce qui n'est pas toi...

Noël, la gorge serrée par l'émotion, écoutait Josanne... Et il se rappelait un temps où cette orgueilleuse répondait à la douleur de son amant par des justifications, où elle s'étonnait, où elle s'indignait presque qu'il lui demandât de « renier le passé ». Elle invoquait, alors, contre Noël la justice et la logique, et cette raison que le cœur ignore. Et c'était la même femme qui pleurait maintenant sur ce qu'elle appelait « sa

honte » et qui détestait, d'une âme sincère, ce passé où Noël n'était pas.

Il éprouva une grande joie, une pitié plus grande. Il voulut protester contre ce mot de « honte », défendre Josanne contre elle-même, lui dire son estime pour elle, et son respect... Mais, quand il voulut parler, les mots lui manquèrent : ses yeux se remplirent de larmes.

Il contemplait Josanne : elle était moins fraîche et moins jeune que les autres jours ; son visage gardait des traces de fatigue et n'avait plus d'autre beauté que l'expression admirable du regard. Mais Noël ne se demanda pas s'il eût aimé la Josanne de dix-huit ans. Il aima celle qui était devant lui, la vraie Josanne, la sienne, telle que la vie l'avait faite. Il aima les yeux qui avaient pleuré, les lèvres qui avaient gémi, les mains qui avaient travaillé, le cœur qui avait eu des victoires et des défaites, et qui s'était formé, lentement, pour le plus grand amour, dans l'erreur et dans la souffrance.

Il lui sembla que son âme s'élevait au-dessus de l'orgueil et de la violence, jusqu'à la sérénité d'un sentiment éternel... Il lui sembla qu'il commençait seulement d'aimer Josanne.

— Laisse le passé, ma chérie... S'il n'existe plus pour toi, il n'existe plus pour moi. Tu as exorcisé le fantôme... N'en parlons plus et n'y pensons plus. Vivons notre vie,..

Étonnée, Josanne le regarda...

— Viens ! mon amour !... — dit-il. — Tout le monde est parti... L'heure avance.

Elle se leva, tira sa voilette jusqu'à son cou et rassembla les pans de son écharpe. Ils sortirent. Dehors, la pluie redoublait. L'eau giclait sous les pieds de Josanne, alourdissait le bas de sa robe. Noël essayait vainement de protéger son amie. Il cherchait un fiacre et n'en trouvait pas.

— Mon Dieu ! — dit-elle tout à coup, — déjà dix heures !... C'est horrible de nous quitter comme ça !

— Nous quitter?... Crois-tu que je puisse te quitter ce soir?... Je ferai arrêter la voiture à un bureau de télégraphe, et je te ramènerai chez moi, chez nous... Donne-moi le bras, chérie, appuie-toi bien...

Josanne mit sa tête contre l'épaule de Noël, et tout bas,

et passionnément, comme pour elle-même, elle murmura :

— Mon bien-aimé,..

Ils retrouvèrent la chambre telle qu'ils l'avaient laissée, dans le désordre du départ. Le reflet électrique palpitait au plafond, les cuivres du lit brillaient dans l'ombre.

La bougie éteinte, Noël prit Josanne dans ses bras pour la réchauffer. Une émotion ineffable faisait hésiter son désir. Entre les lourds rideaux tirés, le reflet glissait encore, tendait un fil de clarté mouvante. Et Noël devinait les cheveux épandus de Josanne, ses yeux clos, sa bouche entr'ouverte, tout ce pâle visage où l'extase amoureuse mettait la sérénité de la mort.

On entendait la pluie sur les carreaux, le roulement lointain d'un fiacre, le rythme d'une machine à travers les murs. Soudain, bruits et lueur s'évanouirent. La pluie même avait cessé. La chambre fut muette et noire comme un tombeau et les amants, sentant la nuit les saisir, se pressèrent l'un contre l'autre. Il leur sembla que toute vie avait disparu du monde, que le jour ennemi ne viendrait jamais et que, le vœu de Tristan et d'Iseult s'étant accompli pour eux, ils étaient seuls, éternellement, dans les ténèbres nuptiales. Et sans mémoire, sans pensée, emportés au courant du fleuve obscur, ils sentaient mourir en eux-mêmes tout ce qui n'était pas l'amour.

XXXVI

Maurice Nattier ne revint pas au *Monde féminin*. Les deux amants ne reparlèrent jamais de lui, et sentirent vraiment qu'ils avaient « exorcisé le fantôme ».

Noël passa quelques jours à Lusignan ; puis mademoiselle Miracle ramena le petit Claude. Et, pendant des semaines et des mois, ce fut le bonheur, sans incidents, sans orages ; ce fut la douce vie à l'unisson. Noël travaillait, tantôt chez lui, tantôt chez Josanne ; elle-même rédigea plus d'un article sur

le grand bureau d'acajou marqueté, ou traînaient toujours des cigarettes. Le soir, dans le petit salon vert, ils faisaient des projets, goûtant par avance l'entière intimité future, et Claude, en chemise de nuit, allait des bras de Josanne aux bras de Noël.

Vers la fin de décembre, une dame se présenta au *Monde féminin* et, forte de ses privilèges d'abonnée, demanda « madame Josanne » pour un renseignement... Josanne ne put refuser de la recevoir, dans le vestibule, parmi les gens affairés, les battements de portes et les sonneries téléphoniques. C'était madame Grancher.

Le temps n'est plus où la petite bourgeoisie et même la grande affectaient un peu de mépris et beaucoup de méfiance pour les « auteurs », et surtout pour les auteurs femmes. Depuis que des gens de lettres ont fait fortune, la littérature est honorée comme un « bon métier, qui rapporte ». Et madame Grancher, ayant lu des articles de Josanne, ressentait quelque petite fierté de connaître « un auteur », et elle racontait avec plaisir qu'elle avait rendu de grands services, naguère, à cette pauvre madame Valentin, — une femme supérieure, dont elle annonçait toujours la visite, et qui n'arrivait jamais.

Josanne démêla, dans les discours et les invitations flatteuses de la dame, ce « snobisme » naïf, et ce forcené désir d'exhibition. Elle s'excusa poliment et froidement. Alors madame Grancher fut prise d'un vif amour pour le petit Claude et souhaita qu'il vînt goûter chez elle, avec ses petits-fils. Josanne refusa encore.

Dans le courant de janvier, madame Grancher fit une seconde démarche : cette fois, elle voulait absolument inviter Josanne à un dîner intime, avec sa fille, les Malivois et quelques amis. Madame Valentin ne serait-elle pas contente de revoir son ancienne élève, et l'ancien patron de son mari, et de reparler du temps passé?... Non, madame Valentin ne tenait guère à reparler du temps passé... Elle répéta qu'elle n'allait nulle part, surtout en ce moment où la santé de son fils lui donnait quelques inquiétudes.

— Il est malade, le mignon?

— Je crains pour lui la rougeole, ou la grippe...

Madame Grancher envoya le lendemain un sac de bonbons, à l'adresse particulière de Claude.

— Elle m'ennuie, la mère Grancher ! — dit Josanne à Noël. — C'est un affreux crampon... Je ne sais comment me débarrasser d'elle.

— Refuse de la recevoir.

— Elle brandira sa bande d'abonnement et me poursuivra jusque chez Foucart. Et, au *Monde féminin*, l'« abonnée » est un personnage qu'il ne faut jamais rebuter... J'écrirai un mot à madame Grancher, et je lui ferai comprendre qu'il m'est impossible d'entretenir des relations et des correspondances de politesse. Si elle est vexée, tant pis, ou tant mieux !

Quelques jours passèrent. Il ne fut plus question de madame Grancher.

Un soir, un théâtre « à côté » donnait la répétition générale de *l'Ineffaçable*, pièce en deux actes, par M. Alphonse Popinel. Le rideau tombait sur le dénouement tragique d'une assez banale aventure : un mari, victime de la jalousie rétrospective, une épouse, victime de ses remords et de ses souvenirs, ayant reconnu l'impossibilité de vivre ensemble, s'étaient résolus à mourir poétiquement... Les jacinthes et les tubéreuses aux forts parfums avaient remplacé, dans la chambre conjugale, le réchaud des petites ouvrières ou le Choubersky des petits employés. Et, avant que de monter sur le lit funéraire, les deux époux avaient déclaré que « le pardon n'est pas l'oubli », que « la force du passé est invincible », et qu'une femme demeure attachée, dans le secret de son cœur et de ses sens, au premier homme qui la posséda. Ces aphorismes peu nouveaux avaient tiré des larmes aux spectatrices, et même aux jeunes personnes qui embellissent les répétitions générales et dont « tout Paris » peut compter les amants... Les possesseurs actuels de ces dames avaient fait la grimace ; mais les hommes mariés ne dissimulaient pas un léger sourire de satisfaction, — chacun étant « le premier » pour sa femme, ou croyant l'être. On trouvait bien que les suicidés apportaient quelque exagération dans leur désespoir, mais ne montraient-ils point, par cela même, la puissance jalouse de leur passion et l'exquise délicatesse de leurs âmes ?

Noël quitta son fauteuil. Il connaissait toutes les figures

notoires des répétitions générales, critiques, journalistes, gens de lettres et gens de théâtre, et ceux que l'on voit partout, dont personne ne sait les noms, amis des amis de l'auteur, cousins des ouvreuses ou neveux des machinistes... Ce soir-là, la comédie de l'entr'acte ne l'amusait guère, guère plus que les deux actes qu'il avait dû entendre par courtoisie, car c'était un de ses camarades de lycée — un bien honnête garçon ! — qui avait perpétré *l'Ineffaçable*...

Noël serra quelques mains tendues, salua madame Foucart assise dans une avant-scène, esquiva un raseur, et, traversant les couloirs, heurta Flory qui passait.

— Vous excusez pas ! — dit la petite femme, qui sauta presque, de plaisir. — Je vous tiens, je ne vous lâche pas !... Venez dans ma loge !... Il y a Bichon, il y a Manette, mon amie Manette de *la Haute Mode* !... Elle pleure tout le temps, et, nous, on se tord !... Venez donc, sauvage !

Blanche, blonde, décolletée jusqu'à la ceinture dans sa robe noire pailletée, Flory caressait Noël de son regard bleu, avivé de malice et de curiosité, provocant par instinct et prometteur par habitude. Adossé au mur du couloir, le jeune homme regardait cette charmante créature, que les gens frôlaient au passage, et coudoyaient, et tutoyaient presque... « Bonsoir, Flory !... Ça va bien, Flory ?... » Dans la familiarité des « confrères », Flory distinguait-elle la nuance un peu méprisante, le sans-gêne mal déguisé ? Comprenait-elle que ces « confrères » l'assimilaient aux actrices de demi-talent, aux poétesses ratées, aux écrivassières entretenues qui encombrent les abords de la littérature et du théâtre ? Sentait-elle que la « soiriste » du *Monde féminin* n'était et ne serait jamais qu'une « petite femme » ?

Noël la considérait avec une indulgence apitoyée... Elle était jolie. Sa « rosserie » n'était qu'une affectation. Il y avait peut-être, au fond d'elle, un grain de rêve et de tendresse qui ne germerait point et qu'elle-même ignorait... Et, comme tant d'autres femmes, elle « roulerait », d'amant en amant, petit corps délicat et souillé ; elle deviendrait une de ces anciennes beautés, dont la chair molle et le masque plâtreux, jusqu'à cinquante ans, jusqu'à soixante ans, s'exhibent dans toutes les fêtes parisiennes... Elle serait la

« vieille » Flory, après avoir été la « petite » Flory... Pauvre fille !

— Alors, vous venez ?

— Non, je ne viens pas !... Je suis obligé de partir.

— Et la seconde pièce ?

— La première me suffit !... Qu'est-ce que vous en dites, vous, de l'*Ineffaçable* !

— Je dis que ce monsieur et cette dame sont un peu... poires... de se tuer pour ça !... Mais, tout de même, il y a du vrai...

— Vous croyez qu'une femme n'oublie jamais le premier qui...

— Mon cher, — dit gravement Flory, — ça dépend du second.

Elle remonta l'épaulette de sa robe, renfonça un mouchoir de dentelle au creux de sa gorge abondante.

— A la revoyure, Delysle !... Et puis grouillez-vous : v'là le patron, l'Isidore à sa dame, qui s'amène avec le petit Bersier. Il va vous raser, et... et... *elle* attendra ! *Elle* ne sera pas contente !...

— Flory, vous êtes une petite *poison* !... — répondit Noël en riant.

Elle fit un geste gracieux, le doigt sur ses lèvres, comme pour affirmer sa discrétion, et elle s'éloigna. Son corps frétillant et scintillant, serpent aux écailles noires, à la tête blanche et dorée, glissa entre les groupes compacts des hommes... Tout bas, et tout haut, les gens disaient : « C'est la petite Flory, du *Monde féminin*... » Un grand garçon à moustache et à monocle se lança derrière elle :

— Hep ! Flory !...

Et, près de Noël, un personnage blême, dont le col était sale et le veston râpé, commença de raconter une anecdote scandaleuse...

— Ah ! oui, la petite Flory !... Il paraît que...

Il parlait à l'oreille de son voisin et ses vilains yeux s'allumaient.

Noël perçut des fragments de phrases, une épithète ignoble, et il eut envie de gifler l'homme blême. Mais Foucart et Bersier étaient près de lui.

— Qu'est-ce que vous fichez ici, Delysle?... Ce n'est pas votre métier de subir les répétitions et les premières!...

— Je suis l'ami de l'auteur, l'ami résigné, sans rancune, qui ne débine pas, qui a eu la lâcheté d'applaudir et qui se sauve.

— Descendons ensemble. Nous prendrons un bock.

Ils s'installèrent dans un coin, au café du théâtre. Foucart portait beau, parlait fort et plastronnait, et découvrait partout des gens qui étaient, avaient été, ou voudraient bien être de ses collaborateurs, des gens qui se faisaient humbles devant lui, ou timides, ou trop aimables. Le petit Bersier, imberbe et rose, fier de sa belle raie et de sa belle mèche sur le front, acquérait, par reflet, un peu de l'importance du patron.

— Ce bon Popinel! — dit Foucart. — J'aurais parié cent sous qu'il se ferait « emboîter »... Eh bien, elle n'est pas mal, sa pièce, pour un début... Il y a des scènes adroites, des mots, une situation!... Et c'est très bien joué... Oui, la fin est un peu bêbête, mais si habilement arrangée qu'on ne s'en aperçoit pas tout de suite... Et vous avez vu?... ces tirades contre la liberté de l'amour, cette apologie de la vertu, de la pureté, la grande scène du milieu du second acte?... ça portait!... Je vous le disais bien, Bersier, on a fait trop de comédies sur l'amour libre, et le mariage libre, et le divorce libre!... Il y a un mouvement de réaction qui s'esquisse... Suivez cela, Bersier! Nous pourrions même donner une petite « machine » à propos de cette réaction, faire une enquête auprès des personnalités littéraires... Hein?

— Ça va! — dit Bersier. — Moi, j'aime beaucoup les enquêtes... Les « enquêtés » font toute la besogne! On n'a plus qu'à transcrire...

Noël lui demanda :

— Est-ce que vous avez une opinion, vous?

— Moi?... Je n'ai pas le loisir, ni le goût de philosopher... Le féminisme, l'antiféminisme, le mariage, le divorce, l'amour, et tout! c'est de la copie...

Foucart se mit à rire.

— Bravo, Bersier!... Et vous, Delysle, qu'est-ce que vous pensez?

— De la pièce ou de la thèse?

— De la thèse.

— Votre éminente collaboratrice Flory a prononcé tout à l'heure des paroles profondes. Je lui ai demandé : « Croyez-vous qu'une femme puisse oublier jamais son premier amant? » Elle m'a répondu : « Ça dépend du second. » Et elle venait de dire que le monsieur et la dame de l'*Ineffaçable* étaient tout de même un peu « poires » de se tuer pour ça! J'ai exactement l'opinion de Flory.

— Parce que vous n'êtes pas sentimental, — dit Foucart en offrant des cigarettes. — Le public, qui est toujours sentimental, suivait Popinel!

— Oui, Popinel exerçait et il exercera encore, pendant d'autres soirs, la plus détestable influence sur la pire espèce de sentimentaux : les gens d'intelligence passive et de faible volonté... Ah! les suggestions littéraires! Le « tue-la » de Dumas fils a fait bien des maris meurtriers, bien des jurés indulgents aux crimes passionnels... Le double suicide de l'*Ineffaçable* va réveiller dans certaines âmes une jalousie somnolente et faire saigner des blessures qui guérissaient.

— Mais Popinel a raison! — dit Bersier. — Est-ce qu'on peut être heureux avec une femme qui a...

Il se mordit les lèvres et avala la fumée de sa cigarette. Quelle gaffe, s'il avait achevé sa phrase! car enfin, madame Foucart... Mais Foucart ne songeait guère à son épouse légitime. Il pensait à une jolie brune qu'il avait installée, tout récemment, rue Gustave-Flaubert. Il n'était pas « le premier » et il souffrait un peu de ne pas l'être.

— Merci! — fit-il en effilant sa belle moustache, — c'est dur de savoir que... avant soi... un autre... un mufle, naturellement! a eu... a été... Quand on « gobe » une maîtresse... ce qui s'appelle « gober »... quand on est pris, jusqu'à la moelle, eh bien! ce souvenir de l'*autre*, ça vous fait un rude pinçon au cœur.

Noël murmura :

— Oui, c'est abominable!

Le petit Bersier pensa que Josanne était veuve, que Noël était très amoureux et que le patron manquait de tact. Et, d'un air indifférent :

— Bah! — dit-il, — ne vous montez pas l'imagination. On fait beaucoup de fla-fla pour une chose bien simple, et sans

importance... Une jolie maîtresse a toujours son prix, et vous connaissez le proverbe italien : « *Bocca baciata*... Bouche baisée ne perd pas sa fraîcheur... » Je sais bien que ma petite amie a eu des amants avant moi, et ce que je m'en contrefiche !... Je n'ai pas l'intention de l'épouser, ma petite amie, et ça m'aurait gêné, là, en conscience, si je lui avais pris son capital.

Foucart s'écria :

— Bersier, vous n'avez pas connu l'amour, mon petit !,.. N'est-ce pas, Delysle, ça se voit que ce gosse n'a pas connu l'amour?... Attendez la quarantaine, mon petit Bersier ! Vous verrez ce qu'on devient quand une femme, pas plus jolie ou pas meilleure que beaucoup d'autres, vous tient sans qu'on sache comment ni pourquoi, par la couleur de ses cheveux et par l'odeur de sa peau ! Vous verrez si on ne grince pas des dents, de rage, à penser qu'un autre l'a eue... Et il n'y a pas de remède à cette maladie-là, car je ne considère pas le suicide comme un remède... Le suicide, c'est un dénouement.

— Il n'y a pas de remède, — dit Noël. — quand on aime d'un amour seulement physique. Il faut rompre tout net, ou attendre que le temps ait usé le désir... Mais quand on aime avec le cœur, il faut engager la bataille, se faire aimer, plus que l'autre, si l'on peut ! s'imposer à la pensée constante, au désir constant de la femme, et qu'elle vous sente toujours là, même absent, toujours là, dans son esprit, dans sa chair... Et puis, un jour, — après bien des jours, — on s'aperçoit qu'on est seul en elle... On est devenu son passé, son présent, son avenir... Et, parce qu'elle a oublié, on oublie !...

— Euh ! — dit Foucart ! — est-on jamais sûr qu'elle a oublié?... Il faudrait la revoir en face de l'ancien amant !... Moi, je ne serais pas tranquille, tant que le monsieur ne serait pas mort... Et puis, pour s'imposer à une maîtresse, comme vous dites, il faut être très fort et très malin ! Ça n'est pas à la portée de tout le monde... Qu'est-ce que vous griffonnez là, Bersier?

— La première réponse à notre enquête... L'opinion de Noël Delysle, l'éminent auteur de *la Travailleuse*.

— Ah ! personne ne fera jamais, sur Noël Delysle et *la Travailleuse*, un article plus gentil que celui de Josanne Valentin... Hé ! Delysle ! vous n'avez pas à vous plaindre ! On vous

gâte, chez nous !... Et quelle heureuse idée j'avais eue de choisir ma plus aimable collaboratrice pour présenter votre livre à mes abonnés !... A propos de Josanne Valentin, savez-vous comment va son petit garçon ?

— Assez bien... Madame Valentin reprendra son service la semaine prochaine.

— Elle nous a bien manqué depuis dix jours ! Ma femme n'était pas très contente ; mais, moi, je suis un père pour mes gentilles collaboratrices... J'ai dit à Josanne Valentin : « Soignez votre gosse, ma chère amie... Prenez six jours, prenez huit jours... Elle en a pris dix. Je ne lui en fais pas un reproche, mais elle nous manque... C'est ennuyeux !

Bersier, ayant fini d'écrire, mit son carnet dans sa poche.

— Je remonte auprès de ces dames. Bonsoir, monsieur Delysle !... A tout à l'heure, monsieur Foucart !

Noël, seul avec Foucart, hésita un instant, puis, avec un demi-sourire et une lumière dans les yeux, simplement, gaiement, il dit :

— Madame Valentin vous manquera bien davantage, dans deux ou trois mois, mon cher ami. Je dois vous prévenir...

— Comment ! — s'écria Foucart, — elle nous lâcherait !...

— Hélas ! oui !... Et à cause de moi.... Nous nous marions...

— Vous l'épousez !... Ah bien !... Ah ! par exemple !... Ce n'est pas gentil pour nous, ce que vous faites là, mais je vous félicite, mon cher, je vous félicite... Madame Valentin est charmante...

Il disait, maintenant : « madame Valentin » !

— Nous la regretterons beaucoup !... Oui, charmante, et fine, et intelligente, et courageuse... une brave petite, quoi !... Je ne suis pas étonné que vous l'aimiez...

Noël pensa :

« Mais tu es étonné que je l'épouse !... »

Il reprit :

— Je lui transmettrai, ce soir même, vos félicitations, et elle y sera fort sensible... Il est onze heures, à peine. Je ne veux pas rentrer chez moi sans avoir pris des nouvelles de Claude... Mademoiselle Bon est auprès de madame Valentin.

— Alors, je ne vous retiens pas, mon cher Delysle. Bon-

soir... Et dites à madame Valentin qu'elle prenne trois jours, quatre jours, cinq jours...

La nuit de février était sèche, claire et vide. Pas une étoile au ciel. Seule, la lune de givre irradiait à l'infini une clarté verdâtre pareille aux crépuscules polaires. Les moindres bruits s'exagéraient dans le silence sonore.

Un fiacre emporta Noël vers le quai des Grands-Augustins. Impatient de revoir son amie, le jeune homme regrettait presque les heures perdues au théâtre...

« Vraiment, — se disait-il, — je ne peux plus m'intéresser à rien, et me plaire nulle part, si Josanne n'est pas avec moi! Je me sens « dépareillé »... Je ne suis que la moitié de moi-même. » Il évoqua le visage aimé, les beaux yeux spirituels... « Quelle douceur de trouver l'amitié parfaite dans l'amour le plus passionné!... Il vaut mieux, pourtant, que Josanne n'ait pas vu cette absurde pièce... Après tout, elle aurait constaté, une fois de plus, que nous ne sommes pas des amants « comme les autres... » L'amour — notre amour — a été plus fort que le passé, plus fort que la jalousie... Nous avons « exorcisé les fantômes ». Nous méritons d'être heureux... Et cependant! J'avais l'âme bien malade, il y a six mois! Tout exaspérait ma sensibilité suraiguë, ma sensibilité d'écorché vif! Et, dans ce temps-là, je n'aurais pas causé avec Foucart comme je viens de le faire!... Certaines répliques de la pièce, le sujet même, m'eussent bouleversé... Quelle différence! »

Il se rappela les paroles de Foucart : « Est-on jamais sûr qu'une femme ait oublié?... » Il eut un serrement de cœur : « Moi ! — dit-il, — moi, je suis sûr de Josanne... Son âme est transparente pour moi, et je n'y vois rien d'obscur ou de trouble, rien, rien... » Mais il était ému, malgré lui : « Je ne suis plus jaloux, et cependant, comme je pourrais l'être si le « fantôme » revenait, entre ma maîtresse et moi!... Mais serait-ce possible, maintenant? Josanne est tellement devenue mienne!... Quelle hypothèse ridicule! » Cette hypothèse ridicule l'attristait pourtant. Il soupira, saisi par le froid, par l'ombre... « Hélas ! — pensa-t-il, — je n'ai plus de jalousie, plus de colère, plus de doutes... J'ai seulement le regret, l'inutile regret d'être venu trop tard dans la vie de Josanne...

Et ce regret, je l'aurai toujours, et toujours cette mélancolie qui passe, comme une brume... Mais, qu'importe, puisque ni la mélancolie ni le regret ne diminuent en moi la volonté du bonheur !... »

L'aiguille de la Sainte-Chapelle brilla, fleurie d'un reflet d'or, dans le ciel décoloré par la lune. Le fiacre traversa le pont Saint-Michel. La Seine, écailleuse et scintillante, semblait un grand poisson d'argent pris par le gel, sous le filet noir des arbres. La découpure de la rive gauche était sombre, opaque, précise comme un décor, et trouée de points lumineux... Noël aperçut avec joie la fenêtre éclairée de Josanne...

Il avait une clé de l'appartement. Il monta l'escalier vite, vite, et il entendit Claude qui pleurait. Doucement, il ouvrit la porte. Une voix que Noël reconnut — la voix du médecin — disait :

— Mettez-lui de la glace sur la tête, surveillez la température, et puis ne vous effrayez pas !... Je reviendrai demain matin, je vous le promets...

La voix de Josanne répondit :

— Mais ce n'est pas grave, docteur ? Vous m'affirmez que ce n'est pas grave ?... J'ai eu si peur !...

Noël entra dans la chambre rose qu'une lampe sans abat-jour éclairait brutalement. Il vit, debout près du lit de Claude, le médecin, brave homme à cheveux blancs, d'allure circonspecte et timorée... Josanne, penchée sur le lit, entre les rideaux, maintenait un ballon de baudruche rempli de glace contre la tête de Claude... L'enfant s'agitait et gémissait... Tout à coup, il se tordit, porta les mains au côté gauche de son crâne, et poussa un long cri monotone, étrange, effrayant.

— Ça recommence ! — cria Josanne !... — Oh ! docteur !... Entendez-le... Il souffre... La tête lui fait mal...

— Donnez-lui la potion calmante, madame. Il faut...

— Mais qu'y a-t-il ? — demanda Noël. — Docteur... Josanne... Qu'y a-t-il ?...

— Ah ! monsieur, je suis bien content que vous arriviez ! — dit le médecin. — Ne vous inquiétez pas trop ! — reprit-il vivement. — J'espère qu'il n'y a rien de sérieux... Une complication de la grippe... Sale maladie !... On ne prévoit jamais les suites... L'enfant a eu une crise violente, et ma-

dame Valentin a pris peur... Elle m'a envoyé chercher par le concierge... Heureusement que nous avons pu nous procurer, tout de suite, de la glace et les médicaments indispensables...

Le docteur Blanchet, qui était presque le voisin de Josanne, — il habitait rue Danton, — était venu plusieurs fois chez elle. Il savait que madame Valentin devait épouser M. Delysle et s'adressait à Noël comme au père adoptif de l'enfant.

— Et vous étiez seule !... — dit Noël en s'approchant de Josanne... — Mademoiselle Bon...

— Elle venait de partir... — répondit Josanne qui essayait de soulever l'enfant. — Claude a crié... Il était brûlant... Et ses yeux... Ah ! ses yeux !... Docteur, voyez, il ne peut pas ployer le cou... Sa nuque est toute raide...

— Ne le soulevez pas, madame... Je vais essayer de le faire boire... Otez la lampe, monsieur Delysle... Il faut peu de lumière et aucun bruit... Voyons, madame... madame !...

— J'aurais plus de courage, si je savais ce qu'il a.

— Nous le saurons demain... Soyez calme pour être forte... Je dois m'en aller, mais voilà monsieur Delysle qui restera avec vous... Là, c'est fait.

Noël tenait la main de son amie... Il l'exhortait au calme, à la confiance. Josanne l'écoutait sans l'entendre, et le regardait sans le voir. Elle ne voyait que Claude... Elle ne pleurait pas, mais elle avait les lèvres aussi pâles que ses joues, les narines serrées, un pli entre les sourcils, et ses yeux paraissaient plus enfoncés dans leurs orbites. En deux heures, elle avait changé : blêmie, et comme maigrie par l'angoisse.

— Vous pouvez partir, docteur ! — dit Noël d'un ton résolu. — Madame Valentin sera très raisonnable ; je l'aiderai à soigner Claude, et demain vous serez plus content...

Il alluma une bougie.

— Pas trop de lumière !... J'emporte la lampe... Je vous rejoins à l'instant, Josanne.

Dans le salon, la porte fermée, il demanda :

— La vérité, docteur, je vous prie.

Timoré par caractère et prudent par profession, le docteur répondit :

— Heu !... heu !... Je n'ai pas de certitudes... Il faut

attendre à demain, et ne pas désespérer... La nature a des ressources...

— C'est donc bien grave!

— Je le crains... Vous avez entendu le cri de l'enfant, se cri aigu et traînant, si particulier!... Ce cri, et la raideur de la nuque, et l'inégalité des pupilles, et la fièvre, avec des accès de délire, ce sont les symptômes ordinaires de la méningite.

— Et la méningite est souvent mortelle?

— Trop souvent... on pourrait dire : toujours... Encore une fois, monsieur, je ne suis pas absolument sûr, mais presque sûr... Vous n'êtes pas le père de l'enfant...

— Je l'aime beaucoup... beaucoup...

— Je veux dire que votre affection pour lui ne sera pas aveugle et affolée... Vous garderez du sang-froid... et vous préparerez la mère... à comprendre... Triste tâche!

Le médecin donna quelques détails sur le caractère de la maladie et le traitement. Puis, il s'en alla.

Et Noël retourna près de Josanne.

XXXVII

Elle était assise au chevet du lit, sur une chaise basse, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, et tout son corps, ramassé sur lui-même, semblait se rapetisser, pour se dérober aux coups d'un invisible ennemi. Noël vint s'asseoir près d'elle, et l'entoura de ses bras :

— Mon amie, — dit-il, — pour l'amour de ton fils, aie du courage!

— J'ai du courage, puisque je ne pleure pas! — répondit Josanne d'une voix morne. — Je ne veux pas pleurer : je veux garder mes forces, et je ferai tout ce qu'il faudra faire, tout!... parce que...

Elle n'osa prononcer les mots : « parce que je ne veux pas qu'il meure... » Noël frémit de la voir ainsi résolue, concentrée dans son désespoir. Il comprit qu'elle avait senti le danger, sans le définir, avec l'instinct animal de la mère...

Et il comprit encore que ce seul instinct subsistait en elle : Josanne n'était plus amante; elle n'était plus femme : elle était la femelle farouche, tapie auprès du nourrisson qu'elle défend. Et, devant ce drame qui commençait, — drame aussi ancien que le monde, et qui se renouvelle chaque jour autour des berceaux, — Noël fut saisi de pitié, de respect et de terreur... Il entrevit la plus grande douleur humaine, celle que l'homme ne peut mesurer, qu'il ne peut même imaginer, et qui demeure, pour lui, aussi mystérieuse que les souffrances de l'enfantement... Le sentiment de son impuissance le tortura. Il essaya de proférer les paroles consolatrices qui ne trompaient pas Josanne. Elle secouait la tête, et, lentement, elle répondait :

— Oui... peut-être... Tu as raison... Je ne m'affole pas, tu vois bien...

Mais, en parlant ainsi, elle ne détournait pas de Claude son regard sec, ardent, son regard qui vivait, seul, dans son visage immobile.

Ce fut une longue, lente, affreuse nuit... Malgré les soins, les calmants, les applications de glace, la température du malade s'élevait. Et les crises se multipliaient : convulsions des membres tordus, appels suppliants, épouvantes du demi-délire, et parfois, ce même cri plaintif, monotone et sinistre, qui ne ressemblait à aucun autre. En approchant la lumière, tamisée par un abat-jour de papier, Noël vit avec effroi, dans la petite figure rouge et brûlante, les yeux grands ouverts, avec leurs pupilles noires inégalement dilatées... Et Josanne, serrant le poignet de Noël jusqu'à enfoncer ses ongles dans la chair, murmura :

— Tu as vu... tu as vu ses yeux?...

Les heures sonnaient, une à une... Josanne et Noël, presque sans parler, observaient, soignaient l'enfant. Et Noël, par moments, s'étonnait d'avoir une contraction soudaine de la gorge, une chaleur humide aux paupières, lorsque la mère, attentive et muette, ne s'attendrissait pas.

Il ne disait pas : « Elle a du courage. » Il savait que ce courage n'était que le paroxysme du désespoir... L'extrême douleur avait paralysé la sensibilité de Josanne... Elle allait, venait, changeait les compresses de glace, épiait l'heure de la

potion, et, quand la crise éclatait, elle se courbait toute sur le petit lit, couvrait Claude de ses bras, de sa poitrine, comme pour le reprendre en elle, dans son sein, dans ses entrailles... Pas une seule fois, elle ne prononça le mot qu'elle ne voulait pas entendre, qu'elle refoulait dans son esprit, le mot qui était encore pour elle quelque chose d'abstrait, un son vague et vain, qui ne représentait aucun fait réel ou probable, le mot qu'elle ne pouvait pas, qu'elle ne voulait pas associer dans sa pensée au nom chéri de son enfant...

Et pourtant elle sentait la menace... Elle l'avait sentie, tout d'un coup, pendant que Noël et le médecin causaient dans la pièce voisine. Et, en regardant son petit, elle avait eu l'intuition que cette chose pouvait arriver, — cette chose qu'elle n'avait jamais redoutée et qui lui semblait possible pour les autres, — les autres mères, — mais pas pour elle !...

Alors, à cette minute-là, Josanne avait cru que le monde entier croulait autour d'elle, sur elle... Elle avait eu la sensation de l'écrasement accompli... Et, toute reployée, crispant ses doigts sur sa bouche, elle avait retenu le grand cri, qui lui montait des entrailles à la gorge, avec les houles de la douleur déchaînée... Mais tout de suite l'instinct défensif de la mère s'était éveillé...

« Je le sauverai... Je veux le sauver... Mon enfant, à moi, ne peut pas mourir... »

Et, dès lors, les conditions ordinaires de la vie avaient changé pour elle ; elle n'avait plus éprouvé ni la faim, ni la fatigue, ni l'émotion, ni la conscience de sa souffrance : elle était entrée dans un cauchemar lucide, où elle agissait, comme une somnambule, sans hésitation, sans délibération, avec cette idée fixe et flamboyante dans les ténèbres de son âme, — que son fils, à elle, ne pouvait pas mourir.

Les crises, moins violentes, s'espacèrent enfin. Claude parut s'assoupir, et Josanne, qui veillait depuis trois nuits, tomba dans le sommeil comme dans un gouffre. La tête renversée contre le dossier rigide du fauteuil, les bras abandonnés, son peignoir à peine croisé sur sa poitrine, elle ne sut pas qu'elle s'endormait. Noël lui mit un coussin sous la tête, une couverture sur les genoux, et il demeura, assis près d'elle, écoutant son souffle égal et le souffle précipité de Claude...

Le temps passa : autour de Noël, les choses changèrent de forme et de couleur ; une vapeur grisâtre baigna les coins obscurs de la chambre ; l'air sembla frissonner, ému par l'aube hivernale... Une raie bleue s'allongea entre les rideaux ; et la lampe, soudain pâlissante, comme touchée d'un souffle, palpita tragiquement. Noël l'éteignit...

La vie, dehors, s'éveillait, avec ses mille voix tristes, — pas lourds des ouvriers allant au travail, cris des marchands, fracas de roues et de ferrailles, claquement de fouets, piétinement de chevaux... La sirène d'un bateau prolongea sa plainte lugubre, déchirante, qui secoua les nerfs de Noël... Le petit jour blêmissait le visage endormi de Josanne. Pâle, avec des teintes cireuses sur le front, un cercle violacé sous les yeux, elle respirait si lentement que Noël, crispé par l'angoisse, faillit l'appeler tout haut, pour l'éveiller...

Une main sur le fauteuil de Josanne, une main sur le lit de Claude, il contemplait ces deux êtres qui étaient devenus siens, qu'il ne séparait plus dans sa tendresse, et, bien que son cœur parlât plus fort pour la mère, ce cœur, naguère hostile, s'attendrissait pour l'enfant. Claude n'était plus l'énigme haïe qui hantait l'amant jaloux :

« Qui es-tu ? De quelle race es-tu ? Quel nom véritable devrais-tu porter ? Qu'as-tu gardé de ton père que ta mère reconnaît en toi, malgré elle ? Quelle heure de sa vie lui rappelles-tu ? — quelle heure de folie, de faiblesse et de volupté ?... »

L'effort quotidien de Noël avait éloigné l'obsession abominable.

Claude n'était plus que le fils de Josanne, et le frère aîné de cet autre fils de Josanne qui naîtrait un jour...

Cette pensée de l'enfant futur, passionnément désiré, et déjà conçu peut-être, cette douce et chère pensée fut douloureuse à Noël... Il revit le carrefour du Bois, la lune à travers les branches, les couples errants, les lumières d'Armenonville... Quel affreux mouvement de haine avait soulevé son âme, ce soir-là !... Il avait formé, confusément, un souhait abominable, — que la destinée ironique semblait exaucer !... Une terreur superstitieuse l'envahit, à ce souvenir... Il imagina les scènes sinistres de l'agonie et de la mort, et l'hor-

rible douleur de Josanne; il se vit, impuissant à lui épargner cette douleur, impuissant à la consoler... Et tout son amour révolté cria :

« Non!... Que cela ne soit pas!... Que Josanne soit épargnée! Que l'enfant vive!... Je donnerais la moitié de ma vie pour le sauver. »

XXXVIII

La Tourette vint, vers huit heures, puis le docteur Blanchet. Il constata une amélioration très légère, et, toujours prudent, réserva son diagnostic...

— Tout se décidera la nuit prochaine...

Mademoiselle Bon arriva dans la matinée, et Noël put aller place des Vosges pour changer de vêtements. Il retrouva Josanne toujours anxieuse et plus abattue. Dès qu'ils furent seuls ensemble, elle éclata en sanglots.

— Ah! Noël!... ne nous quitte pas une minute!... J'ai peur de tout, quand tu n'es plus là!... Claude et moi, nous n'avons que toi au monde!

Elle ne le remerciait pas de son dévouement... A quoi bon? Pour elle et pour lui, ce mot et tous les mots qui expriment la gratitude n'avaient plus de sens... Josanne ne supposait pas que Noël pût souffrir moins qu'elle, bien qu'il souffrît autrement qu'elle... Elle l'associait à sa douleur comme à son espoir maternel.

Le soir, la fièvre redoubla. L'inégalité des pupilles, la rigidité de la nuque, les cris, le délire, tous les symptômes qu'avait annoncés le docteur reparurent, aggravés. Josanne, si déprimée pendant le jour, retrouva son énergie farouche. Elle interdit la chambre de Claude à la Tourette dont elle ne supportait plus les pleurs et les lamentations. Elle voulait être seule, avec Noël.

— Tu m'aideras. Mais personne, personne, excepté toi, ne touchera mon enfant... Je ne veux pas qu'on me console; je ne veux pas qu'on me plaigne. Je ne veux pas qu'on me regarde souffrir. Toi seulement...

Elle ne pleurait pas. Elle était, comme la nuit précédente, insensible et pétrifiée. Et Noël n'osait lui parler, lui enlever cette force incompréhensible qui s'accroissait avec le danger de l'enfant.

A minuit, ils attendaient le médecin. Josanne dit tout à coup :

— C'est inutile...

Noël demanda :

— Qu'est-ce qui est inutile ?

— C'est inutile que le docteur vienne, et tourmente le petit...

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules. D'un geste incertain, elle relevait ses cheveux ; et ses yeux sans larmes, où la pupille noire s'élargissait, où l'iris n'était plus qu'un fil bleuâtre, avaient quelque chose d'anormal, d'indéfinissable, comme les yeux des fous.

Elle murmura :

— Je sais... J'ai compris tout de suite... Nous ne le sauverons pas... Alors, je ne veux pas qu'on le touche, et qu'on le remue, ça lui fait du mal... Je veux qu'on le laisse tranquille... Et puis, pas de gens autour de nous, personne... Toi !

— Oui, moi seulement, Josanne, moi qui t'aime, et qui l'aime, ce pauvre mignon ; moi qui t'aiderai à le guérir, si tu m'écoutes bien, si tu es docile...

Il voulut la convaincre qu'elle devait se reposer, boire un cordial. Elle refusa, d'un ton qui n'admettait pas de réplique...

Parfois, elle recommençait le geste de relever ses cheveux, et elle regardait devant elle, avec ses yeux de folle. Et elle disait :

— Non, ce n'est pas possible... N'est-ce pas, Noël, ce n'est pas possible ?...

— Non, ma chérie, rassure-toi... espère...

— Il est si petit !... La vie a des ressources, dans ce corps tout neuf... Il n'a jamais été malade... C'était un très bel enfant, quand il est né... Je le vois encore... Ah ! ce jour-là !... Ç'a été terrible, terrible !... mais comme je voudrais

souffrir encore les douleurs de ce jour-là !... Je criais, je pouvais crier... Et maintenant !...

Elle semblait oublier Noël ; elle parlait pour elle-même :

— J'ai souffert pour rien... pour rien... Cette naissance qui m'avait presque tuée... tout ça pour rien... pour rien...

— Ne dis pas cela, ma chérie. Claude peut guérir. Le médecin ne désespère pas, et moi, j'ai confiance... Aie du courage... Et, dans ta douleur que je sens, que je partage, pense à ma tendresse qui vous enveloppe, Claude et toi ; pense à l'avenir qui te réserve des consolations...

Elle répondit, d'un air sombre :

— Rien ne me consolerait...

Alors, Noël se tut. Il ne pouvait rien pour cette femme, que « d'être là » et se taire, et de respecter son martyre, comme elle l'avait demandé...

Le docteur revint encore.

— Eh bien ? — dit-il à Noël, dans le salon. — Avez-vous préparé la mère...

— Elle a tout deviné, docteur...

— La pauvre femme ! Quelle épreuve !...

Ils rentrèrent dans la chambre. Josanne ne bougeait pas :

— J'ai fait tout ce que vous m'avez dit de faire, dit-elle. Ça n'a servi à rien... Maintenant, je ne veux pas que vous le tourmentiez. Je veux que vous lui donniez de la morphine, pour qu'il ne souffre pas... Et si vous pouviez me faire mourir, moi aussi, je serais bien heureuse...

— Est-ce que vous êtes folle, madame ? — dit le docteur, un peu rudement. — Vous vous démoralisez, et vous désespérez un homme qui vous aime, sans aucun profit pour notre malade... Allez-vous-en dans la pièce à côté avec M. Delysle... Vous me gênez beaucoup...

Josanne changea de ton :

— Je ne dirai plus rien, — supplia-t-elle. — Ne me renvoyez pas, docteur !... Je vous en prie !...

Le médecin interrogea Noël, et, tout en causant, il pressait, du bout des doigts, une place, entre la mâchoire et l'oreille de l'enfant, qui poussa un cri aigu...

Josanne s'élança.

— Attendez !... attendez !... — reprit le docteur. — Crie,

mon petit, crie!... C'est bien ça!... J'aurais dû m'en douter, ce matin...

Il se tourna vers Noël :

— Monsieur, il faut demain, à la première heure, courir chez le docteur Simard, rue de Lille. Je vous donnerai une lettre pour lui, et vous le ramènerez. L'enfant a une otite suppurée... un abcès de l'oreille moyenne... qui provoque tous les symptômes de la méningite... Voyez-vous ce point précis, sous l'oreille?... L'abcès est là... Le docteur Simard pratiquera une opération fort simple, mais urgente... Et j'ai le plus grand espoir que tout ira bien...

— Oh! — fit Josanne, — mon petit Claude!...

Et elle se mit à pleurer...

Et ce fut l'aube encore. Noël et Josanne virent blanchir la fenêtre. Le jour apparut comme une délivrance, comme un espoir... L'enfant s'endormit. Josanne, soulagée par les larmes, serrait les mains de Noël...

— Mon pauvre ami! mon ami chéri!... Pardonne-moi! Je n'ai pas eu pour toi une seule bonne parole! Mais j'étais si malheureuse!... Ma tête se perdait... Je sais que tu ne m'en veux pas, mon chéri...

— Ma Josanne! J'étais bien malheureux, moi aussi...

Elle dit doucement ;

— Cela crée un lien de plus entre nous, d'avoir vécu ces heures ensemble...

— Oui, — répondit-il, — et un lien aussi entre Claude et moi... Je l'aimais, avant, mais je l'aimerai bien davantage, après avoir tremblé pour lui... Il m'appartient un peu, maintenant... Allons! tu vas être bien courageuse. Je dois te quitter pour aller chez ce docteur Simard...

Quand il fut prêt, Noël descendit le sombre petit escalier. Dans la loge de la concierge, à l'entresol, une lampe brûlait, et l'odeur du chocolat se mêlait au relent du pétrole. La porte de la loge était entr'ouverte sur cette sorte de taudis où la portière, en camisole et en jupon, causait avec un jeune homme... Noël crut entendre le nom de madame Valentin et l'indication de l'étage... La concierge était retournée à son fourneau. Le jeune homme tira la porte derrière lui et

croisa Noël au passage... Ils esquissèrent un salut, puis l'un monta, et l'autre continua de descendre...

« Où va-t-il ?... Chez Josanne ? — se demanda Noël quand il fut sur le trottoir. — A cette heure ?... C'est bien étrange !... J'ai dû me tromper... Il me semble, pourtant, que j'ai entendu le nom : « Madame Valentin... » C'est un voisin, peut-être, le peintre du second... Dans ces maisons à petits loyers, tous les locataires se connaissent un peu... Non, ce garçon n'avait pas la mine, ni la tenue d'un rapin... Ce doit être un aide envoyé par le docteur Blanchet... Mais c'est le chirurgien qui amène ses aides !... Après tout, qu'importe !... S'il est allé chez Josanne, je le saurai tout à l'heure... »

Il fit signe à un cocher. Mais, au moment de monter dans le fiacre, un désir lui vint, déraisonnable, invincible et torturant : retourner, voir, savoir !... Sa main chercha la clef dans sa poche... Il ouvrit les lèvres pour dire :

« Attendez-moi. Je reviens... »

Mais il se rappela le conseil du docteur : « A huit heures et demie, partez, et filez vite !... Je serai à neuf heures chez madame Valentin. Revenez avec Simard. Toute minute gagnée accroît les chances de salut... L'abcès pourrait s'ouvrir à l'intérieur, et alors... »

Noël jeta l'adresse au cocher, et sauta dans la voiture.

« J'ai les nerfs détraqués... Je suis malade, moi aussi, — pensait-il, en se moquant de lui-même. — Ce jeune homme ne se doute pas des stupides imaginations que... (Il sentit un choc au creux de la poitrine.) Voyons !... voyons ! — se dit-il, — je rêve... Je ne peux pas, je ne veux pas croire que... Mais il me semble que mademoiselle Bon, hier, a parlé de madame Grancher... Madame Grancher serait donc allée, hier, au *Monde féminin*, elle aurait su que l'enfant était malade... mourant !... Si elle y est allée, c'est que... peut-être... quelqu'un l'envoyait... »

Il revit le jeune homme : grand, mince, les yeux bleu gris, la moustache légère et blonde...

« Claude est brun, Claude a les yeux bleu foncé... Mais il y a, dans sa physionomie, un je ne sais quoi... la bouche le tour du visage... Allons ! je suis fatigué, déséquilibré ! J'ai des hallucinations rétrospectives ! Peut-on, en quelques se-

condes, distinguer une ressemblance si vague, si vague!... Plus j'évoque cet inconnu, plus je me suggestionne, et son image se déforme dans mon imagination... C'est ridicule! »

Il essaya de fumer pour se distraire; et, la glace abaissée, il regarda les quais, le Louvre, le fleuve verdâtre... Un brouillard laiteux flottait... La cigarette s'éteignit. Noël n'y tenait plus. Il se pencha par la portière, comme pour donner un ordre au cocher. Mais il eut honte : « Non! — se dit-il, — ce serait plus que stupide! ce serait criminel!... J'ai promis de ramener le chirurgien. La vie de Claude est en jeu... Et puis! quand bien même mon pressentiment serait justifié, quand bien même ce jeune homme serait Maurice Nattier, qu'ai-je à craindre?... Josanne m'aime... Elle refusera de le recevoir... » Une voix tentatrice lui disait tout bas : « Retourne!... Maurice Nattier n'est pas venu comme l'amant de Josanne; il est venu comme le père de Claude. Il a voulu voir l'enfant, *leur* enfant... » Il consulta sa montre : huit heures trois quarts... « Non! je ne peux pas, je ne dois pas retourner!... Si cet homme n'est pas Maurice Nattier, si j'ai mal entendu, et si les instants gaspillés compromettent le salut de Claude, que pensera Josanne en me revoyant?... » Sa jalousie ranimée tressaillait... Ses doigts crispés brisèrent la poignée d'argent de sa canne. « Ah! je n'ai pas mérité cela, — se disait-il, — comme si les événements s'enchaînaient suivant la raison et la justice. — Je me suis vaincu moi-même; j'ai accepté l'enfant; je l'ai aimé; je l'ai fait mien, ce petit Claude!... »

Le fiacre tournait dans la rue de Lille, où habitait le docteur Simard.

XXXIX

Noël parti, Josanne avait disposé sur une table les cuvettes, les linges, l'eau bouillie : la Tourette attendait, chez le pharmacien, les solutions et les pansements antiseptiques indiqués par le docteur. Demeurée seule, Josanne commença une toilette rapide. Tout en peignant ses beaux cheveux, elle regar-

dait avec une joie encore anxieuse et une passionnée tendresse le petit garçon qui dormait. Blanchet l'avait prévenue que « ça serait bien fait et vite fait », le docteur Simard étant un opérateur très habile.

« Ah! — pensait-elle, — je voudrais être plus vieille de huit jours et oublier ce vilain rêve... Mon pauvre mignon! je ne savais pas combien je l'aimais!... Je vais le gâter horriblement, et Noël aussi le gâtera... Ce sera délicieux de le voir revivre! mon Claude, mon petit cœur!... »

Elle l'embrassa doucement, une larme glissa de ses yeux sur la joue de Claude... « Mon petit cœur, — répéta la mère, — je n'oserais plus dire que je regrette ta naissance : Cela nous porterait malheur!... Sois tranquille! mon chéri, ta maman t'aime, et tu as aussi un grand ami très bon, très doux, qui t'aime... Tu apprendras à l'aimer... Nous serons heureux... »

La sonnette tinta... La Tourette n'était pas rentrée.

« Est-ce le docteur Blanchet, déjà?... Il a dû rencontrer Noël sur le trottoir... — se dit Josanne. — C'est peut-être le garçon du pharmacien... La Tourette est allée faire ses provisions, et elle bavarde dans toutes les boutiques... »

Elle acheva de nouer ses cheveux, enfonça deux longues épingles au hasard, et serra la cordelière de sa robe... La sonnette résonna encore, timidement.

Josanne ouvrit.

Tout d'abord, elle ne reconnut pas Maurice. Elle murmura :

— Monsieur?...

Mais lui entra dans la salle à manger sombre, à peine meublée, et, Josanne, refermant la porte, machinalement, le suivit. Ils se trouvèrent face à face...

— Josanne!

— Vous!...

Comme il semblait ému! Son visage était pâle, affreusement pâle, auprès du col d'astrakan de sa pelisse... Il tenait son chapeau à la main... Sa voix chevrotait un peu, basse et voilée...

— Josanne!... l'enfant?... On m'a dit...

— Il a failli mourir; il est sauvé...

— Vous êtes sûre...

— Oui, sûre, depuis une heure...

— Mon Dieu !...

Il ne songeait pas à justifier sa présence. Il demanda :

— Mais cette maladie, dont on a parlé à madame Grancher, ce n'était donc pas une simple grippe !... Expliquez-moi...

Josanne n'avait pu retenir la bonne nouvelle, la promesse de salut qu'elle eût criée au monde entier. Mais quand Maurice l'interrogea, elle eut, tout à coup, la conscience de leur situation, et froidement, lentement, elle dit :

— Expliquez-moi, d'abord, ce que vous faites ici.

— Vous le voyez bien, — dit-il, étonné et troublé. — Madame Grancher m'a raconté, par hasard... Non, je préfère vous dire tout !... Madame Grancher m'a raconté, sur ma demande expresse, ce qu'elle savait de vous, de Claude... Je l'ai priée de prendre, hier, des nouvelles au journal... Elle a vu votre amie, cette vieille qui était toujours avec vous, autrefois... mademoiselle Beau ?... mademoiselle Blanc ?... Vous savez qui je veux dire... Et hier soir, elle m'a rapporté des choses qui m'ont bouleversé... Alors... alors... j'ai pensé que dans ces circonstances... devant un si grave péril... vous me permettriez... parce que vous m'aviez promis... ou plutôt, je n'ai pensé à rien : je suis venu...

Josanne ne répondait pas. Debout entre Maurice et la porte du salon, calme, lucide et glaciale, elle écoutait cet homme...

Il reprit :

— Il y a eu, entre nous, l'an dernier, une explication loyale... Vous m'avez pardonné, tout !... Vous m'avez fait une promesse que vous n'avez pas tenue... et de cela, Josanne, j'éprouve un sincère chagrin... Mais il n'est pas question de vous et de moi, en ce moment, ni du passé... Il est question d'un enfant qui est à nous deux, *notre* enfant... J'ai bien le droit de m'intéresser à lui !...

Il reprenait son assurance. Il ajouta :

— Je voudrais le voir... Après tout, je suis le père !...

Josanne répondit :

— Non... Vous savez qu'il est hors de danger... Cela suffit...

— Josanne !...

— N'insistez pas. Je ne veux pas vous blesser. Je n'ai aucune haine contre vous... Seulement... croyez-moi... retirez vous... Nous n'avons rien à nous dire...

Maurice eut un frémissement :

— Mais je ne suis pas venu pour vous, Josanne !... Vous le sentez bien !... Je respecte votre liberté, votre solitude, et je ne veux pas savoir si ce qu'on dit de vous, de votre façon de vivre, est véritable ou non... Et pourtant j'ai ressenti une très grande peine, lorsque certaines médisances... certaines calomnies... Laissons cela ! Je n'ai aucun droit sur vous...

— Croyez-vous donc avoir un droit sur l'enfant ?

— Oh ! je sais tout ce que vous allez dire... Un droit légal, et même un droit moral, je n'en ai pas ! Mais quoi que j'aie fait, quoi que vous fassiez maintenant... je suis le père !...

— Eh bien ?...

— J'ai été un père indifférent, lâche, sans tendresse... Oui, je l'avoue, j'ignorais Claude ; je l'aimais peu ou point... c'est-à-dire que je croyais ne pas l'aimer... Quand nous nous sommes rencontrés, dans la cour du Louvre, un soir de l'autre hiver, je vous ai parlé de Claude, mais Claude n'était qu'un prétexte !... C'était vous qui me hantiez, qui m'attiriez ! Après... j'ai senti, moi-même, que ce serait dangereux pour nous de vous revoir...

— Dites que c'eût été dangereux pour *vous* !...

— Soit ! c'eût été dangereux pour moi... J'ai évité ce danger... Je me suis attaché à mon foyer, à ma nouvelle famille... Seulement... il est arrivé des choses très douloureuses...

— J'ai su...

— Alors, Josanne, vous me comprendrez ! Quand j'ai eu la certitude que jamais, jamais, je n'aurais d'autre enfant, j'ai éprouvé un sentiment inconnu : du regret, de la curiosité, et puis une espèce de nostalgie... la nostalgie de ce fils qui vivait si près de moi, et si loin !... Ah ! c'était quelque chose de si étrange, de si émouvant, quelque chose comme un secret d'amour !... Une tendresse involontaire naissait en moi, pour ce petit Claude... J'ai rôdé autour de votre maison, parce que j'espérais l'apercevoir, avec vous... Hélas ! si vous n'aviez

pas été avec lui, je n'aurais pas pu le reconnaître. Je regardais les enfants de son âge qui passaient... Je me disais : « C'est peut-être lui... » ... Un jour, un tel désir m'a pris, de vous parler de lui, de le revoir, que je suis allé au *Monde féminin*... Vous veniez de partir... J'ai laissé ma carte... Et puis, je n'ai plus osé revenir... Vous avez dû être un peu étonnée...

— Très étonnée, je vous assure...

Maurice comprit qu'il avait perdu la puissance de l'émouvoir... Il se fit humble et suppliant.

— Josanne, si ma confession prête à la raillerie, si cette paternité tardive vous semble ridicule, croyez du moins à ma sincérité... J'ai souffert... par ma propre faute, j'en conviens... mais j'ai beaucoup souffert. Et pour venir ici, sachant ce que je sais, il m'a fallu un certain courage... Vous me croyez ?

— Oui, je vous crois. Vous n'êtes pas un méchant homme, et vous n'avez pas d'intérêt à mentir. Il est possible que vous vous soyez pris d'affection pour Claude, mais... c'est trop tard !... Tout est changé...

— Vous surtout !

— Oui, moi surtout ! et plus que vous ne pouvez croire... N'insistez pas. Cet entretien n'a que trop duré.

Elle le regardait, en lui parlant... Quoi !... c'était Maurice, l'amant qu'elle avait aimé, le père de Claude !... Josanne croyait le voir pour la première fois, — si différent de l'image qui était restée dans sa mémoire, et que le mirage du souvenir avait transformée peu à peu !... Comme elle le sentait lointain, détaché d'elle, redevenu l'étranger !...

Maurice s'étonnait de cette indifférence... Lui aussi avait gardé de Josanne une image qui ne correspondait plus à la réalité — l'image d'une Josanne sensible et docile à ses moindres prières, vite attendrie, facile aux pleurs... Il crut que la jeune femme se défendait contre une émotion secrète, et il répéta les mêmes phrases qui avaient triomphé, un an plus tôt, des résistances de Josanne :

— Soyez généreuse !... Je ne vous demande rien d'extraordinaire ou de coupable... Voir un instant mon fils, qui a failli mourir, — le voir, l'embrasser, et m'en aller tout de suite !...

Vous ne pouvez pas me refuser ça... Josanne! Claude est notre fils à tous deux! Il est notre chair et notre sang... Josanne!... rappelez-vous...

Elle fit un geste pour lui imposer silence.

— Rappelez-vous Bellevue... notre retour à travers bois... ce crépuscule de Février!... Ce jour-là, malgré tout, fut un jour de bonheur... Vous pleuriez de joie, dans le wagon... et Claude, déjà, vivait en vous!... Quelle femme peut oublier des heures pareilles!...

Josanne s'était redressée, et elle avait rougi, comme sous une injure. Elle répliqua :

— Ces heures-là, et les autres, j'ai tout oublié... La femme qui vous a aimé n'était pas moi. L'enfant qui souffre, dans la chambre à côté, est à moi seule... Et vous, je ne vous connais plus! Allez-vous-en!

— Comme vous me détestez!

— Eh non! je ne vous déteste pas! Je ne ressens pour vous ni affection, ni antipathie, ni rancune, ni aucun sentiment d'aucun genre... Je vous regarde avec stupeur et je me demande pourquoi vous me dites ces choses et ce que vous faites là...

— Oui, — dit amèrement Maurice, — je vous gêne!... Vous avez peur que je ne rencontre votre amant.

— Ne faites pas d'ironie... Mon amant, qui sera bientôt mon mari, sait tout ce qu'il doit savoir... Il accepte Claude, et Claude l'aime... Claude a oublié votre nom... Que venez-vous faire entre nous? Maurice, comprenez que je ne me venge pas, que je ne me complais pas à vous torturer, à vous humilier! Je ne vous souhaite aucun mal... mais je vous dis, dans la sincérité de mon cœur, que nous n'existons plus l'un pour l'autre... Soyez heureux ailleurs, et laissez-nous être heureux, Claude et moi... C'est notre tour...

Il balbutia :

— Soit! je me retire... sans comprendre... Ah! certes, vous avez bien changé!...

— J'ai beaucoup changé...

— Nous ne nous verrons plus... Adieu, Josanne...

Il ouvrit la porte...

— Adieu.

La porte se referma.

Josanne se rassit au chevet de Claude. Elle avait un léger tremblement nerveux comme après une discussion désagréable ou une imprévue contrariété... Et elle était bien aise que ce fût fini, fini pour toujours...

« Et j'avais craint de le revoir! — pensait-elle. — J'avais craint la secousse de cette rencontre, les souvenirs évoqués... Et rien... plus rien... Il est donc venu, l'oubli qui me semblait impossible!... »

Elle prit la petite main de son fils, qui traînait sur la couverture, et elle la baisa, doucement, doucement...

« Dors, mon Claude! en attendant le médecin qui te guérira... Tu ne souffriras pas, mon chéri! et tu redeviendras, en quelques jours, mon robuste, et turbulent, et terrible petit Claude... Dors!... Tu es à moi seule, et je te donne à celui qui nous aime!... Tu ne sauras jamais qu'un homme pense à toi en t'appelant: « Mon fils!... » Il est hors de ma vie, hors de ta vie, à jamais, mon petit Claude!... Tu l'ignoreras, et je l'aurai oublié... »

— Madame! — dit la Tourette, en ouvrant la porte, — v'là m'sieur le docteur Blanchet qui arrive... et puis, y a en bas une voiture, où qu'est M. Delysle avec les autres médecins...

Pendant les préparatifs de l'opération et l'opération même, et l'heure qui suivit, Josanne ne pensa qu'à son fils. On l'avait consignée dans le salon, avec Noël. A peine remarqua-t-elle l'air soucieux de son ami; à peine échangèrent-ils quelques paroles.

Mais l'opération terminée, les médecins partis, tandis que l'infirmière veillait sur le repos du petit Claude, et que, dans le logis bouleversé, les choses reprenaient, comme par miracle, leur aspect et leur ordre coutumiers, Josanne, délivrée de ses terreurs maternelles, redevint femme, et amante... Les sources de la joie se rouvraient en elle. Pourquoi Noël, seul, dans la maison, n'était-il pas joyeux?

Elle ne s'expliquait pas cette tristesse, et cependant elle ne redouta point de l'augmenter, par une conversation qui, peut-être, troublerait péniblement Noël... Puisqu'ils avaient, l'un et l'autre, bâti leur amour sur les fondements inébran-

lables de la confiance et de la sincérité, ils devaient être prêts, à tout moment, à dire tout, et à tout entendre. Plus n'était besoin, entre eux, de préliminaires, et de détours, et de précautions...

Alors, Josanne, serrant les mains de Noël dans les siennes, raconta simplement la visite de Maurice. Et, comme elle parlait, le visage du jeune homme reflétait des sentiments divers et contradictoires, inquiétude, impatience, joie hésitante devant un bonheur imprévu et longtemps désiré...

— Et c'est tout? — demanda-t-il.

— C'est tout.

— Il est parti, « sans comprendre »!... Et toi, toi, Josanne, n'as-tu pas, au fond de ton cœur, un peu de compassion, un peu de mélancolie?...

— Non..., rien... Il me semble, à cette minute même, que je te rapporte l'histoire d'un autre homme et d'une autre femme... Une histoire qu'on m'aurait contée, il y a longtemps... Et cet homme, cette femme, ce n'est pas lui, et ce n'est pas moi... Je ne reconnaissais ni sa voix, ni ses yeux, ni rien de ce que j'avais aimé en lui, — et que je gardais dans ma mémoire... Et lui non plus ne me reconnaissait pas... Nous étions si nouveaux l'un pour l'autre, si étrangers! J'avais moins d'irritation que de gêne, et cela me paraissait extraordinaire, invraisemblable, que cet homme fût là!

Le soleil fondait les gouttelettes irisées contre les vitres. L'indienne du rideau, pénétrée de jour, étalait les bleus vifs et les verts frais de ses floraisons chimériques. Un tramway passa en grinçant, et les piécettes nacrées des « monnaies du pape » se dispersèrent autour du petit vase jaune...

Ce bruit, ces choses éparses, la lumière pure, un livre ouvert sur la table, ressuscitaient dans l'esprit de Noël des images lointaines... Il revoyait un crépuscule printanier, les gestes de Josanne, drapant le rideau ou tenant la statuette... Il se revoyait lui-même, maniant le volume relié en maroquin bleu... Ce jour-là, son amitié amoureuse s'était heurtée au passé! Et, depuis, quelle lutte sourde, incessante et furieuse!...

Et maintenant, après le dernier assaut et le dernier choc, le passé n'était plus que cendre et poussière.

Comme naguère, dans le jardin de Cernay, Noël prit entre ses mains la tête chérie de Josanne... Il s'enivra de baiser le beau front intelligent où la pensée se formait, pareille à sa pensée ; les yeux fidèles qui reflétaient ses yeux dans leurs miroirs sombres ; les lèvres dociles à ses lèvres et qui ne mentiraient jamais... Il voulut parler, mettre toute sa foi, toute sa tendresse, toute sa ferveur dans un mot, et il ne put que murmurer :

— Ma chère femme...

La victoire restait à l'amour qui n'avait pas faibli, qui n'avait pas désespéré, — à l'amour fort comme la vie.

MARCELLE TINAYRE

LES PARTIS POLITIQUES
EN RUSSIE

Dans un pays où tout le pouvoir est entre les mains de la bureaucratie, des partis politiques peuvent-ils vraiment exister? Quand je dis : partis politiques, j'entends des groupements de citoyens qui non seulement ont en commun leur programme théorique, mais qui sont prêts encore à se prononcer et à « faire une majorité » sur les questions du jour. Il y a des Russes qui se déclarent socialistes-révolutionnaires, ou socialistes-démocrates; d'autres, constitutionnalistes-démocrates, ou partisans du régime légal. Mais ces groupes, s'ils ont des convictions communes, sont tous divisés intérieurement sur ce qu'ils ont le tort d'appeler questions de tactique; ces questions sont justement celles qu'un homme d'État doit avant tout régler.

On peut, en théorie, considérer la république, surtout fédérative, comme une forme de gouvernement supérieure à la monarchie constitutionnelle; il ne s'ensuit pas, dans la pratique, qu'on soutiendra le seul gouvernement décidé à remplacer l'autocratie par la république parlementaire. On peut être d'avis que le suffrage universel direct répond le mieux à un idéal d'égalité; il ne s'ensuit pas qu'on doive nécessairement réclamer le droit de vote pour des tribus sauvages ou barbares, qui n'ont point de domicile défini et presque aucune cul-

ture. On peut désirer la réduction de la journée ouvrière ou la dotation des paysans en terres, sans déclarer en même temps que, dans un pays où le tiers de l'année se passe en fêtes, on n'acceptera d'autre journée ouvrière que celle de huit heures, ou que le paysan, déjà usufruitier des trois cinquièmes du sol, doit recevoir à titre gratuit tout le reste, et que voilà le seul moyen de relever sa condition, comme d'assurer l'avenir économique de l'empire.

Je suis personnellement très enclin à faire les plus larges concessions aux demandes ouvrières et aux réclamations des paysans : les unes et les autres me paraissent justes et fondées. Mais je ne pousse point l'intransigeance jusqu'à demander qu'on décrète une journée ou des salaires qui rendraient impossible à l'industriel l'exercice de son industrie et amèneraient la fermeture des fabriques et des usines. Il m'est tout aussi impossible d'admettre que la concession légale de la terre aux seuls paysans, sans la moindre rémunération aux propriétaires, aurait pour effet nécessaire, en entraînant l'émigration des capitaux, de relever l'agriculture en Russie et d'assurer les progrès économiques du pays. Je continue à croire que la grosse question est d'attirer les capitaux vers le sol : une expropriation partielle des propriétaires fonciers au profit des paysans ne peut se faire que moyennant un rachat dont l'État se porterait garant. Il me paraît tout aussi évident que dans un pays où la masse du peuple est illettrée et, par conséquent, superstitieuse et mystique, où le tsar, depuis une série de siècles, se présente aux fidèles comme un chef non seulement civil, mais religieux, où tout mouvement libéral a toujours été travesti sciemment par les autorités en une tentative d'arracher à l'empereur des concessions désavantageuses pour le paysan, il est périlleux de proposer le remplacement du souverain héréditaire par un président élu : le temps n'est point venu de réclamer la république en Russie.

Je ne puis donc signer le manifeste des partis les plus avancés qui demandent la république, la journée de huit heures et la terre aux paysans. Me voici, d'autre part, très embarrassé pour me rattacher aux partisans du « régime légal », qui se prononcent en faveur d'un cens électoral, ne parlent pas de réduire le nombre des heures du travail ni

d'accorder de nouvelles terres aux paysans, et, déclarant que toute concession de libertés régionales et de législation locale aux pays annexés, tels que la Pologne, équivaut à un démembrement de l'empire, pensent que tous ceux qui veulent ces libertés — et j'en suis — sont des traîtres à la patrie. Je finirais peut-être par me rallier au parti intermédiaire, celui des constitutionnalistes-démocrates, si ces derniers ne me demandaient point de jurer que le seul moyen d'établir une représentation équitable est de doter hommes et femmes, lettrés et illettrés, nomades et sédentaires, vagabonds et gens domiciliés, d'un même droit de vote, ou que le meilleur moyen d'assurer aux paysans la possession d'une plus grande étendue de terres consiste à soumettre les baux de ferme au contrôle des autorités, qui seraient autorisées à diminuer ou à relever les fermages, d'après l'idée qu'elles se feraient du juste prix.

Me voici donc acculé à n'être que tant soit peu socialiste et tant soit peu démocrate-constitutionnaliste, nécessairement monarchiste en Russie, quoique gardant une prédilection marquée pour la république fédérative : donc incapable de satisfaire aucun parti, de me rallier à aucun programme.

Les torts sont-ils tous de mon côté? J'aimerais mieux croire qu'il n'y a point encore de partis définis en Russie, pour l'excellente raison que la vie politique n'y a pas encore commencé. Mais le jour où, dans une réunion prochaine des représentants du peuple, il s'agira de se prononcer par un vote direct sur le système d'une ou de deux Chambres, sur le mode de les constituer, sur les droits législatifs de cette représentation nationale, sur son contrôle de l'administration, sur les grands problèmes de l'économie sociale, alors seulement chacun sera amené à prendre position dans la lutte des idées et des intérêts; alors seulement, d'après les votes émis, des groupes se formeront, d'abord au sein du parlement, puis dans l'ensemble du pays.

J'en vois déjà quelques signes précurseurs : dans les deux derniers Congrès des *zemstvos* (conseils généraux), un partage s'est fait sur la concession du *self-government* aux pays annexés, Pologne et Caucase: même partage entre ceux qui veulent une extension illimitée du droit de vote et ceux qui prétendent que ce droit ne peut être accordé qu'à ceux qui

peuvent en faire un usage conscient, ce qui suppose une instruction primaire et un domicile; car il est difficile d'admettre qu'un vagabond soit intéressé au bien-être d'un pays où il ne fait que passer, et qu'un illettré arrive à se rendre un compte exact du programme d'un candidat. Donc, je pense que des partis politiques vont bientôt succéder aux groupements philosophiques des *populistes*, autrement dits socialistes-révolutionnaires, des marxistes, qui acceptent volontiers le nom allemand de *social-démocrates*, des radicaux, qui préfèrent se nommer *démocrates-constitutionnalistes*, des libéraux, qui se disent les seuls *partisans du régime légal*, et des conservateurs, qui, somme toute, restent fidèles à l'autocratie. Nous passerons en revue ces divers groupes, et nous essayerons de relever dans le programme de chacun les éléments constitutifs des futurs partis.



Les *populistes* disent avec raison qu'il est une question sociale primant toutes les autres en Russie : la question agraire, et qu'aucun parti politique n'aura de prise sur les esprits s'il ne possède un programme défini quant aux moyens d'assurer le bien-être des classes rurales. Cela paraît évident si l'on calcule que quatre-vingts pour cent de la population sont des paysans, dont la majeure partie, vivant en communes agricoles, *mirs*, possède la terre en commun, et qu'en outre, une bonne moitié des terres seigneuriales est affermée par ces mêmes paysans, de sorte que les trois quarts du sol se trouvent entre leurs mains. D'après les statistiques de 1877-78, les paysans possédaient à eux seuls cent trente et un millions de dessiatines; cent huit millions étaient entre les mains de propriétaires privés; mais de ce nombre, à peu près cinquante millions étaient affermés aux paysans, de sorte qu'il ne restait dans la régie directe des propriétaires que cinquante-huit millions de dessiatines. De ces chiffres de 1878, il faut encore déduire plus de cinq millions de dessiatines qui, depuis, ont passé entre les mains des paysans par l'intermédiaire d'une banque créée pour leur faciliter cet achat du sol. Quant aux terres domaniales, qui couvrent encore une très grande

superficie, ce sont pour la majeure partie des forêts, — à peine quatre millions de dessiatines cultivables, sur cent cinquante millions de terres domaniales. — Les paysans détiennent donc, à titre collectif ou individuel, tant en propriété qu'en fermage, cent quatre-vingt-six millions de dessiatines; la propriété privée des autres classes ne monte pas à cinquante-quatre millions : un quart seulement des terres de labour et des prairies n'est pas exploité directement par les villageois.

La classe paysanne a, par conséquent, pour elle le nombre des individus et l'étendue des biens fonciers. De son bien-être matériel, dépend la prospérité commerciale de l'empire, qui exporte en majeure partie les produits du sol et non des objets manufacturés. Ainsi, à quelque point de vue qu'on se place, la question paysanne prime toutes les autres. Or, le bien-être des villageois dépend de causes multiples : en premier lieu, du mode de posséder les terres (à titre indivis, d'après le système du *mir*, ou en propriété particulière); en second lieu, des conditions auxquelles les terres des ci-devant seigneurs sont allouées aux paysans; en troisième lieu, du système de culture qui, à son tour, dépend des capitaux, dont les cultivateurs peuvent disposer, ou de l'étendue du crédit agricole. A ces divers facteurs, ajoutons le plus ou moins de liberté de déplacement accordée aux individus, la pénétration des chemins de fer et des voies fluviales, et toute une série d'autres conditions créées par l'état économique et politique du pays. Or, les *populistes* ne veulent envisager que les rapports du paysan avec la terre.

Proudhon, par sa théorie de l'anarchie et de la mutualité, avait influencé à tel point les deux principaux chefs du mouvement émancipateur, Herzen et Bakounine, que tous deux arrivaient à la conclusion que le monde slave, et plus particulièrement la Russie, ne trouverait de salut que dans la fédération des communes agricoles, passant du régime de co-propriété à celui de co-production. C'était le temps où, dans la commune russe et le système du *mir*, les slavophiles voyaient une supériorité de la Russie sur l'Europe bourgeoise, et une solution pacifique de la question sociale. La commune agricole, co-propriétaire et co-productrice, fut désormais con-

sidérée par les populistes comme le fondement de toute économie sociale. Les uns y voyaient le point de départ d'une réforme politique : l'empire se résoudrait en une fédération de communes. Les autres y voyaient le but de tout le mouvement agraire : mettre aux mains de paysans communistes toutes les propriétés privées. De ces deux tendances, est sortie la devise : « La terre et la liberté. »

Tous les groupements révolutionnaires, irréconciliables entre eux, ont en commun cette idée simple que la terre doit être au cultivateur, mais à titre indivis, sous le contrôle du *mir*, lequel, à la fin de la récolte, distribuerait les produits. Bien avant l'éclosion des théories socialistes, les tsars moscovites accordaient les terres aux paysans communistes, à condition que ces derniers assurassent à l'homme de guerre, passant sa vie sous les drapeaux, un revenu annuel. Le paysan gardait la possession du sol en commun, et le seigneur — le soldat — ne prélevait qu'une part du bénéfice. Cette part étant insuffisante, les tsars commencèrent à la compléter par des appointements payés en argent, par des *jalovanié*. Cette pratique développée conduisit à l'idée que la terre revenait de droit au paysan, et la rente, ou pension de l'État, au seigneur. Pierre III et Catherine reconnurent aux hommes de guerre leurs privilèges, en les libérant du service obligatoire dans les armées et dans les bureaux ; le paysan se crut alors en droit d'espérer que son indépendance personnelle vis-à-vis du seigneur lui serait entièrement rendue et qu'il garderait, pour son seul usage, la terre possédée en indivis avec le seigneur.

La devise : « La terre et la liberté » devint le cri de ralliement pour les bandes paysannes qui soutinrent la révolte du faux Pierre III, Pougatcheff. Catherine II ne triompha qu'avec peine de ce soulèvement qui avait embrasé toute la région du Don et du moyen Volga, et remontait au nord jusqu'à Simbirsk. Puis l'abolition du servage et la rentrée des paysans dans la possession exclusive de leurs terres communales, réclamées dès cette époque, firent exiler en Sibérie Radichtcheff, le premier gentilhomme russe qui se prononça en faveur de la liberté paysanne. Le petit-fils de Catherine, Alexandre Ier, émancipa les serfs des provinces baltiques ; mais il ne sut point

maintenir les terres dans la possession des paysans libérés, et ce fait explique la violence que la révolution agraire a prise récemment dans cette partie de l'empire, où le paysan est réduit à l'état de prolétaire agricole, pareil en cela au « labourer » anglais.

Nicolas Ier comprit la nécessité de n'émanciper le serf qu'à condition de le doter en terres, et son fils Alexandre II s'inspira des mêmes principes dans l'acte libérateur de 1861. Seulement, on ne laissa pas aux serfs libérés toutes les terres qu'ils avaient détenues à titre collectif ou en dépendance directe du manoir ; on réduisit leur part ; dans certaines régions, on ne leur accorda, à titre gratuit, que la liberté et une mince parcelle, en gardant le reste aux seigneurs. C'est là une des raisons pour lesquelles le pillage des châteaux sévit aujourd'hui dans certains gouvernements de l'est, notamment à Saratoff, où les « lots des miséreux » sont nombreux. Le paysan n'avait pas reçu en 1861 toute la terre à laquelle il avait droit : or, la population ayant doublé depuis l'année 1861, les villageois se sentent à l'étroit et demandent une nouvelle dotation, aux dépens des ci-devant seigneurs.

La population villageoise atteignait en 1881 le chiffre de 50 millions; elle était en 1900 à 86. Le lot du paysan, en 1861, était, en moyenne, de 4,8 dessiatines; il est tombé à 2,6 dessiatines. Cette étendue paraîtrait suffisante à un Occidental, car la dessiatine correspond à un hectare; mais en Russie, l'assolement triennal reste la règle, et la moyenne de la récolte baisse d'année en année, pour des causes multiples dont la principale est que le paysan réduit ses prairies afin d'étendre ses terres de labour, et que, le bétail devenant de moins en moins nombreux, la terre ne reçoit plus d'engrais.

Les révolutionnaires qui veulent « la terre au paysan » ne font donc que reproduire une ancienne formule. La confiscation des propriétés seigneuriales passe à leurs yeux pour le moyen unique de relever la condition des villageois. Or, en partageant entre les 86 millions de paysans les 53 millions de dessiatines encore soumises à la régie manoriale, on n'augmenterait guère que de 3/4 de dessiatine le lot du paysan ; et l'on ne changerait pas beaucoup cette proportion, en prenant en-

core les 4 millions de dessiatines arables que possède le domaine. Toute cette terre, d'ailleurs, devrait être attribuée aux communes et les paysans n'en auraient que l'usufruit. Dans le cas contraire, on pourrait prévoir à bref délai la reconstitution de la propriété tant moyenne que grande, par le seul fait de la vente volontaire du sol par ceux des paysans qui, faute de capitaux, d'instruments, de crédit ou de volonté, ne sauraient en tirer profit; en moins d'une génération, la même question des lots paysans finirait par surgir, et il ne resterait plus rien à partager...

Mais les « populistes », pensant que la commune agricole réunit tous les avantages, tant économiques que moraux, s'inquiètent peu de savoir comment le paysan pourra se passer de capitaux et de crédit; la commune agricole, pensent-ils, doit nécessairement, par la force des choses, devenir une société co-productrice.

Or, la réalité est loin de correspondre à cet idéal. D'une enquête faite dans 49 gouvernements de la Russie d'Europe, il ressort que nulle part les paysans n'ont passé, sur les terres des *mirs* du moins, à un aménagement collectiviste des terres; on ne cite qu'un exemple dans le gouvernement de Viatka, où les paysans, ayant mis en commun quelques terres prises en fermage, procéderaient à la répartition de la récolte commune. Si, pendant des siècles, la Russie n'est pas arrivée à ce mode collectiviste, croit-on pouvoir transformer le *mir* à coups de décrets? Une révolution même triomphante à Moscou ferait-elle aussitôt de la Russie un empire communiste? Les enquêtes d'ailleurs, tout en montrant la possibilité de certains progrès agricoles sous le régime du *mir*, — tels que l'introduction des prairies artificielles ou du fumage des terres, — démontrent, dans plus d'une partie de la Russie, qu'une dissolution spontanée du *mir* tend à devenir la règle : l'individualisme gagne les campagnes; au sein de la commune, apparaît une classe de prolétaires, qui ont cédé à quelque voisin l'usage de leur parcelle, parfois à la seule charge de payer l'impôt foncier.

Ces faits ont été relevés par maints enquêteurs. Ils ont été même exagérés par certains socialistes, qui ont rompu avec leurs anciens collègues. Sous l'influence des idées allemandes,

ces socialistes ont tourné leurs regards vers la classe ouvrière, qui se recrute parmi les dépossédés du village, et qui, sous les deux derniers règnes, a gagné en nombre et en importance au fur et à mesure du développement de nos industries nationales. C'est ce parti, de plus en plus nombreux, qui s'intitule *social-démocrate*.



La doctrine des *social-démocrates* n'est autre que celle de leurs confrères d'Allemagne, de France ou d'Italie. Ils se considèrent comme les disciples de Karl Marx et suivent l'interprétation que donnent de ses écrits Engels, Bebel et Kautzky. Un petit bourgeois m'exprimait naïvement sa crainte de cette nouvelle invasion étrangère. Le plus mince des disciples de Marx a eu son traducteur en Russie ; quant aux œuvres du maître, nous en possédons trois éditions qui se sont toutes fort bien vendues. On jure par Marx comme on jurait, il y a trente ans, par Darwin, Spencer ou Buckle. Les questions d'économie russe sont traitées d'après une méthode qui rappelle celle des théologiens au moyen âge : on cherche dans la nouvelle Bible, qui est le *Capital* de Marx, telle ou telle sentence, et on tâche de trouver dans tel ou tel fait de notre évolution la confirmation exacte de cette phrase. C'est ainsi qu'on condamne le système du *mir* comme un obstacle à la marche ascendante du prolétariat. On approuve la création de grandes usines et de grandes fabriques, même à coups de tarifs protecteurs, le capitalisme étant considéré comme l'antithèse nécessaire de l'économie « naturelle » ; on espère arriver par cette étape obligatoire à la synthèse du communisme bienfaisant.

Ce jeu avec les formules — que Marx aurait probablement été le premier à condamner — détermine l'attitude des *social-démocrates* en certains problèmes pratiques d'une haute portée. Ils sont loin de condamner toute politique qui tendrait à dissoudre la co-propriété du *mir* ; ils ne trouvent aucune raison de protester contre le protectionnisme à outrance du comte Witte et de son prédécesseur direct dans l'administration des finances et du commerce russes. Mais cette même raison les

pousse à soutenir les aspirations de la société russe tout entière vers la liberté, vers le régime constitutionnel : ils voient en ce régime non seulement un moyen de propagande pour leurs idées, mais aussi la condition nécessaire d'une évolution plus rapide du capitalisme. Sur ce point, une entente cordiale entre socialistes et radicaux paraîtrait fort naturelle. Quelques chefs du mouvement marxiste l'ont même appelée de leurs vœux. M. Plekhanoff, qui, dans le parti socialiste, a joué durant ces vingt dernières années un rôle prépondérant, a plus d'une fois déclaré que le parti ouvrier avait un double devoir : se libérer du joug des patrons et de leur exploitation économique; conquérir des droits politiques qui mettraient un terme à l'arbitraire policier et qui feraient des Russes les citoyens libres d'un pays libre[1]. Le même écrivain insiste, non sans raison, sur ce fait que les « populistes » et autres socialistes révolutionnaires, en grossissant l'importance du *mir* et en réduisant tous les problèmes au triomphe du communisme agraire, étaient et sont encore plutôt hostiles à tout mouvement constitutionnel[2].

Mais en demandant une constitution, les *social-démocrates*, à en juger par les articles du même M. Plekhanoff, entendaient un régime basé sur le suffrage universel et sur la reconnaissance à tous les Russes des droits publics du citoyen[3]. Ce fait mérite d'être noté, car il autorise les *social-démocrates* à dire qu'en réclamant un suffrage universel, égal, direct et secret, le parti radical n'a fait qu'emprunter leur formule.

Les *social-démocrates* se rendent un compte plus exact de la réalité que leurs antagonistes directs, les « populistes » ou révolutionnaires. L'insuccès de toutes les tentatives pour entraîner le peuple des campagnes les a tournés vers l'ouvrier. Déjà, en 1883, M. Plekhanoff déclarait que, contrairement aux « populistes », qui poursuivaient la réalisation de

1. Voyez notamment sa Lettre aux ouvriers russes, publiée en 1885 dans un journal clandestin, *L'Ouvrier*, et que M. Plekhanoff vient de reproduire dans le recueil d'articles politiques qu'il fit paraître à Genève en 1905, p. 87.

2. Voyez dans le même recueil l'étude intitulée : « Les buts politiques poursuivis par les socialistes russes », p. 127.

3. *Ibid.* Étude intitulée : *Le Socialisme et la Lutte politique*, p. 75 du recueil.

l'idéal paysan, ses disciples et confrères devaient s'adresser tout particulièrement aux classes urbaines et industrielles[1]. Ils ont suivi l'évolution de la grande industrie et ont cherché à s'établir dans les usines et les fabriques, afin d'y répandre les idées collectivistes. Leur propagande a eu des résultats autrement grands que celle des missionnaires populistes ; ils ont créé des foyers nombreux de révolte. Tout le mouvement gréviste des vingt dernières années a été dirigé, sinon directement fomenté, par le parti socialiste-démocrate. Il faut reconnaître que la situation faite à nos ouvriers par la législation du travail et de l'industrie, ou plutôt par le manque de toute législation à cet égard, facilitait singulièrement la tâche des agitateurs.

Il y a trente ans, on ne connaissait en Russie aucune mesure protectrice de l'enfance, et le travail des femmes était soumis au même arbitraire que celui des hommes. Toute grève était traitée de délit. On ignorait la responsabilité des patrons pour un dommage causé par leur incurie ; l'arbitraire le plus complet permettait aux industriels de châtier le manque de zèle et l'inconduite de leurs ouvriers. Dans un recueil qui vient d'être publié en allemand et dont une traduction française doit paraître prochainement, *Ce que les Russes disent de la Russie*, un économiste du parti socialiste-démocrate, M. Totomiantz, a consacré une étude très détaillée à la question ouvrière russe : de 1880 à 1890, l'ouvrier était payé, en moyenne, pour une heure de travail, cinq copecks, tandis qu'en Angleterre il en touchait vingt, et en Amérique vingt-six (un copeck vaut à peu près deux centimes et demi)[2]. Ce maigre salaire était versé, non pas toujours en argent, mais en objets de consommation, par les économats que les fabricants étaient autorisés à installer chez eux. Tous les prix des marchandises y étaient majorés. On ouvrait un crédit aux besogneux, mais à condition de prélever un intérêt mensuel. On recourait aux amendes comme à un moyen de combler le déficit. J'ai entendu dire à un ancien directeur des fabriques

1. Voyez dans le même recueil l'article « *Socialisme et la lutte politique* », p. 17.

2. *Russen über Russland*, publié par Joseph Melnica (Francfort-sur-le-Main, 1906, p. 257).

de M. Timothée Morosoff, que la grande grève, qui ouvrit la longue série sous le règne d'Alexandre III, fut directement provoquée par ce pouvoir discrétionnaire des patrons.

La journée ouvrière ne fut réglée par une loi générale qu'en 1897, sous le ministère Witte, grâce à M. Wladimir Kovalevsky, qui devint bientôt après ministre-adjoint et directeur du commerce et de l'industrie. Cette loi de 1897 établit que le travail ne doit pas durer plus de onze heures et demie. Restaient les heures supplémentaires que les industriels avaient le droit d'imposer à leurs ouvriers sous le prétexte d'une entente amiable, laquelle n'était le plus souvent acceptée des travailleurs que sous la crainte de perdre une situation acquise. Or, il paraît, d'après les rapports des inspecteurs de fabriques, que, rien que dans l'année 1902, trois mille deux cent soixante-treize plaintes individuelles ont été présentées par les travailleurs contre des chefs d'industrie les ayant forcés à accepter un travail supplémentaire. On a, par conséquent, le droit de dire que, de fait, aujourd'hui encore, l'ouvrier russe est obligé de fournir une journée qui dépasse onze heures et demie.

Quant à la protection de l'enfance contre tout surmenage, le travail des enfants n'ayant pas atteint douze ans n'était défendu jadis que dans les entreprises minières. Ce n'est qu'à partir de 1882 que cette défense fut appliquée aux usines en général. Un travail ne dépassant pas huit heures, telle est la règle aujourd'hui. Mais il paraît que toutes ces lois ne sont presque jamais respectées à la lettre.

Il paraît que dans les années 1901 et 1902, les inspecteurs des fabriques ont eu l'occasion de signaler deux mille à trois mille plaintes collectives contre des chefs d'industrie ayant forcé les ouvriers à un travail supplémentaire[1]. La majeure partie des grèves a revendiqué une journée moins longue et un salaire plus conforme aux besoins urgents des ouvriers. D'autres grèves ont eu pour cause déterminante le désir de contraindre les patrons à diminuer les amendes. : il paraît que la législation russe a été modifiée depuis 1890 dans un

1. Consulter l'étude de M. Procopovitch sur la *Durée de la journée ouvrière* (en russe), p. 17.

sens défavorable aux intérêts des ouvriers; les patrons ont été autorisés à élever leurs amendes à un taux égal au salaire de six journées (d'après la loi de 1882, l'amende ne devait pas dépasser le salaire de trois journées)[1]. D'autres grèves encore ont réclamé quelque assurance contre les accidents : ce n'est qu'en 1901 et 1903 que le législateur a réglé la compensation en cas d'accident.

Il est incontestable que cette législation ouvrière ne fut obtenue que par les grèves; la loi de 1897, par exemple, qui règle la journée de travail, suivit l'arrêt des usines de Pétersbourg qui, durant quelques jours, empêcha la rentrée de l'empereur Nicolas II après son couronnement. Ce rapport étroit entre les grèves et les progrès de la législation ouvrière n'est pas fait pour inspirer aux ouvriers russes des doutes sur l'efficacité de ce moyen plutôt violent. Ne pouvant pas faire parvenir leurs plaintes à la connaissance du public et des autorités par la voix de leurs orateurs, les ouvriers ont recours à la grève. Nous en avons eu un exemple frappant tant à Pétersbourg qu'à Moscou durant l'automne de 1905. D'ailleurs, les diverses classes de la société russe, sans en exclure celles qui auraient les plus grandes raisons de s'en plaindre, sont plutôt portées à encourager la grève comme un moyen, moins violent que l'émeute, de mener à certaines réformes que tout le monde est impatient d'obtenir. Si la grève générale, dont le résultat direct fut le manifeste impérial du 30 octobre, c'est-à-dire la promesse de libertés publiques et d'une constitution, eut ce succès presque inattendu, c'est que patrons et ouvriers, ingénieurs et simples manœuvres, directeurs des journaux et typographes, toutes les classes furent également décidées à interrompre le travail, à arrêter la vie économique du pays, afin de rendre intenable la situation du gouvernement et le pousser dans la voie des concessions exigées par l'esprit public.

J'ai eu l'occasion de visiter alors les bureaux d'une revue libérale et d'un journal progressiste. Leurs directeurs, d'anciens amis, se plaignaient amèrement de la situation qui leur était faite par les événements, mais ils continuaient à payer à

1. [illegible] *über Russland*, p. 278.

leurs ouvriers typographes les journées de chomage. Et il en était ainsi dans toutes les entreprises industrielles et commerciales, de Pétersbourg jusqu'à Odessa et Tiflis. Dans ces conditions, la réussite de la grève générale en octobre perdait le caractère de miracle que, mal informés, les Occidentaux voulaient bien lui reconnaître. Mais des élans aussi généreux ne reviennent pas d'une façon périodique. Aussi, malgré les prophéties de quelques chefs du parti ouvrier, les dernières grèves en décembre ont-elles abouti à un échec.

Une grève qui avorte est souvent le point de départ d'une émeute. Je ne fais pas retomber sur les meneurs du parti socialiste-démocrate la responsabilité des événements douloureux qui viennent de se produire à Moscou, avec leur répercussion dans les provinces. Il est incontestable que ni M. Plekhanoff ni les autres leaders du parti n'ont poussé à cette émeute : naguère encore, dans une feuille volante que M. Plekhanoff fait paraître sous le nom de *Journal d'un Social-Démocrate*, ce chef de la social-démocratie s'attaquait avec véhémence à ceux qui ne manquaient aucune occasion de prêcher un soulèvement armé. En le faisant, M. Plekhanoff courait le risque de mécontenter bien des gens. Lors de mon récent séjour à Moscou, j'eus plusieurs fois l'occasion de m'adresser à un public assez nombreux ; je me trouvai toujours en présence d'auditeurs qui faisaient fi de toute discussion constitutionnelle et ne voulaient traiter qu'une seule question, l'achat des armes. Les attaques en plein jour de meetings socialistes par une foule, que la police avait plus ou moins travaillée, avaient amené un pareil état d'esprit. Le gouvernement, en remettant du jour au lendemain l'exécution des réformes promises ou en exaspérant le public par des contre-réformes, — telles la nouvelle loi sur la presse et la loi sur les associations, — préparait cette levée de revolvers.

L'émeute à Moscou apparut soudain avec une force inouïe et sut, pendant plus d'une semaine, infliger des échecs à six ou huit mille soldats. Mal armés, les émeutiers recoururent à la dynamite ; des bombes furent lancées en diverses parties de la ville et portèrent l'épouvante dans les milieux bourgeois. Le manifeste révolutionnaire avec sa promesse de la terre aux paysans et d'une journée ouvrière de huit heures, n'était

pas fait pour concilier les sympathies de la classe possédante. Abandonnés par ceux qui les avaient soutenus dans la seconde moitié d'octobre, les grévistes en décembre furent vaincus : après des actes de courage et un déploiement de forces dépassant les attentes les plus optimistes, l'émeute finit par s'éteindre, en laissant au gouvernement une grave responsabilité pour son manque de prévoyance, suivi d'un excès d'énergie.

Les derniers événements ont, sans aucun doute, diminué le prestige des partis avancés et fortifié la situation du gouvernement. Désormais, il pourra compter sur l'armée qu'à tort ou à raison on faisait passer pour révolutionnaire. Il est certain, d'autre part, qu'une réaction se fait parmi les libéraux à tendances démocratiques et que plus d'un, à l'heure qu'il est, se demande si le suffrage universel direct, que leur programme a emprunté aux socialistes, n'est pas fait pour soutenir les seuls intérêts des « liquidateurs » de l'ordre social... Nous allons voir peut-être se détacher de la social-démocratie quelques nouveaux partis bourgeois et agrariens, ayant quelques traits communs avec les radicaux humanitaires, qui ont pris le titre de *constitutionnalistes-démocrates*.



A en croire les chefs du parti constitutionnel-démocratique, l'origine des revendications libérales et égalitaires remonterait à l'apparition il y a quelques années, d'une revue russe, nommée *Délivrance*, qui fut créée à Paris, et d'une société clandestine, qui se forma pour soutenir matériellement et moralement cet organe des revendications démocratiques.

Il faudrait méconnaître tout notre passé pour rattacher à un fait aussi mince l'origine du libéralisme égalitaire en Russie. Il faudrait perdre de vue l'activité des loges maçonniques sous Catherine II, alors que Novicoff et Schwarz répandaient, par leurs publications périodiques et leurs discours dans les loges, les principes de liberté et d'égalité dont la franc-maçonnerie a été un des propagateurs dans le monde. Sous Alexandre Ier, les mêmes idées inspirèrent, pendant bien des années, les conseillers intimes du tsar, qui, lui-même, élève du Vaudois

La Harpe, rêvait de république et voulait doter son pays d'une constitution démocratique. Les idées françaises étaient fort répandues parmi les officiers qui revinrent de Paris, en 1815, ainsi que dans les milieux bureaucratiques, dont le chef était Spéransky, ce parvenu génial qui s'était attiré la bonne grâce de l'empereur en partageant son engouement pour la liberté politique, mais qui eut le tort de prendre cet engouement au sérieux et de proposer tout un plan de réformes.

En 1815, la Sainte-Alliance et son idéal mystique vinrent remplacer à la cour de Pétersbourg l'influence des idées napoléoniennes ; le gouvernement impérial entra résolument dans la voie de la réaction. Mais il n'en fut pas de même des classes éclairées, dont les tendances égalitaires et libérales prirent une direction déterminée. Ceux que plus tard on surnomma les « hommes de Décembre » réclamaient, en leurs sociétés secrètes, l'émancipation immédiate des serfs et leur dotation en terres, mais aussi une constitution politique à la française, à large base électorale. L'avènement de Nicolas Ier (1825), qu'on savait être contraire à toute réforme, devint le signal d'une rébellion militaire qui fut étouffée dans le sang. Ceux qui l'avaient fomentée expièrent leur généreux élan par la mort ou par un long exil en Sibérie ; mais la doctrine libérale et égalitaire dont ils avaient été les porte-paroles continua à germer dans les esprits. Elle avait beau prendre parfois une teinte catholique, sinon cléricale, comme ce fut le cas de la propagande anti-tsariste, entreprise dans la haute société moscovite par Tchaadaieff, un disciple des jésuites ; elle n'en restait pas moins hostile à l'autocratie. Aussi Nicolas Ier poursuivit-il de sa haine cet officier indiscipliné que notre grand poète Pouchkine comparait à Périclès et à Brutus.

Des esprits plus ouverts aux idées scientifiques, le naturaliste Herzen et le poète Ogareff, des critiques de talent, Bielinsky, des professeurs d'histoire, Granovsky et Koudriavtzeff, maintinrent l'idéal démocratique et égalitaire en le rattachant au grand mouvement philosophique qui venait de se produire en Allemagne et dont les néo-hégéliens avaient éliminé toute tradition conservatrice. Dans l'impossibilité de prêcher leurs doctrines en Russie, Herzen et Ogareff franchi-

rent la frontière, pour faire de Paris et de Londres les foyers de l'agitation émancipatrice. Moins fortunés, Granovsky et Bielinsky furent amenés à parler la langue d'Ésope pour faire entendre à un vaste auditoire les principes politiques qui dirigent l'évolution de l'État moderne.

A la mort de Nicolas I[er], suivie de près par la débâcle de Sébastopol, la Russie entra dans la période des grandes réformes. Pour préparer les esprits, il fallut accorder une plus grande liberté à la presse, qui en profita pour une propagande systématique d'idées égalitaires et libérales. Toutes les formes de la production littéraire servirent à cette fin, sans en omettre le roman et le drame. Des nouvellistes, qui à défaut de talent étaient des hommes bien pensants, eurent, pendant des années, une vogue imméritée; on relégua au second rang des œuvres vraiment intéressantes, — les romans de Gontcharoff, de Pissemsky et même de Dostoïewsky, — dont les auteurs n'étaient pas dans le mouvement ou même y étaient contraires.

Malgré la réaction, qui commença avec la malheureuse insurrection de Pologne en 1863 et les premiers complots nihilistes, la presse libérale continua à lutter contre la censure. A la place du *Contemporain*, supprimé après l'arrestation, puis l'exil, de son principal critique Tchernyshevsky, surgirent les *Annales de la Patrie*, dirigées par le poète « populiste » Nékrassoff, par cette espèce de Rabelais russe que fut le grand écrivain satirique Saltykoff-Chtchedrine, et le critique quelque peu positiviste, à tendances égalitaires, Nicolas Mikhaïlovsky. Quand ce périodique cessa de paraître, sur l'ordre exprès du ministre réactionnaire Tolstoï, le *Courrier de l'Europe*, de teinte modérée, puis *la Richesse russe*, du romancier Korolenko, et *le Monde de Dieu* devinrent bientôt le foyer des réclamations démocratiques et même marxistes. Plus surveillés, nos journaux à teinte libérale coururent souvent la chance d'être supprimés. La *Gazette de Pétersbourg*, dirigée par Korsh, disparut, pour être, d'ailleurs, immédiatement remplacée par un organe plus habile, *la Voix* (*Golos*); quand cette dernière tomba sous les coups de la censure, la *Gazette russe* de Moscou en prit la succession. C'est ainsi que le programme, plutôt radical que libéral, trouva constam-

ment des défenseurs, et que la classe lettrée fut entretenue dans les idées qui inspirent les gauches dans n'importe quelle Chambre de l'Occident.

Il est curieux de constater l'insuccès de toutes les tentatives faites pour introduire au sein des classes dirigeantes, et même du tiers-état, les doctrines conservatrices et aristocratiques de provenance anglaise ou prussienne; malgré son incontestable talent, les revues et les journaux publiés par Katkoff, d'abord anglomane et plus tard tsariste, n'eurent qu'un faible succès. Des esprits plus pondérés et surtout plus honnêtes, tels que le professeur Tchitchérine, n'eurent, à leur tour, qu'une faible prise sur les esprits. La Russie n'a jamais eu d'aristocratie indépendante du gouvernement, ni de bourgeoisie distincte de la masse du peuple; aussi, chez nous, l'idée de liberté n'est jamais entrée en conflit avec le principe de l'égalité; le constitutionnalisme russe a toujours été démocratique. Tout l'effort récent, dont la société clandestine la « Délivrance », fut le centre, n'est que le dernier rameau de cet arbre à racines profondes. Rien d'étonnant, par conséquent, si, de tous les groupements, le groupe radical-libéral a le plus d'attaches avec notre passé, quoique, à première vue, il ne paraisse remonter qu'à une date récente.

Aussi longtemps que la dictature de Plehve ne laissait entrevoir la possibilité d'aucun autre parti conservateur en Russie que celui qui fait du tsarisme un dogme et de la détention par ordre administratif, de la censure des journaux et de l'exil en Sibérie, les plus sûrs moyens de rallier les esprits aux principes éternels de l'ordre, tout le libéralisme russe, groupé dans la réclamation d'une liberté égalitaire, faisait bloc. Mais après la disparition du puissant dictateur, alors que d'autres, de moindre envergure, tentaient vainement de donner à son système une survie, les langues se délièrent, chacun voulut introduire son programme personnel de revendications politiques et sociales. Et le parti libéral commença à se désagréger petit à petit.

Il en sortit d'abord le groupe des radicaux, connus sous le nom de constitutionnalistes-démocrates. Puis une nouvelle scission coupa en deux les libéraux qui restaient : d'une part,

un groupe républicain, et, de l'autre, les partisans du régime légal. De nouveaux groupements apparaîtront bientôt, je crois, à tendances peut-être moins idéologistes, et qui auront pour but la sauvegarde de certains intérêts, — tel le groupe des industriels et des marchands.

L'évolution, dont je viens d'indiquer la pente, peut être constatée dans les congrès tant des zemstvos ou conseils généraux, que du parti constitutionnel-démocratique. Les congrès des zemstvos, d'ailleurs, ne firent que répéter, à quelques exceptions près, ce qui avait été dit et décidé à la réunion des constitutionnalistes-démocrates. Quelques voix discordantes, qui n'étaient qu'un lointain écho des doctrines slavophiles, cessèrent bientôt de se faire entendre devant l'animosité très marquée de la grande majorité des congressistes : M. Chipoff, sous Plehve, avait été l'idole des conseillers généraux et l'objet des poursuites du tout-puissant ministre, il n'eut dans les premiers congrès qu'une si infime minorité que, ne pouvant supporter son échec, il préféra sortir de l'organisation des zemstvos et ne reparut plus aux congrès suivants. Son système consistait, en définitive, à maintenir l'autocratie, tout en lui adjoignant un conseil consultatif qui se recruterait parmi les membres des conseils généraux : le tsar devait, d'après la formule slavophile, garder toute liberté d'action ; le peuple n'aurait droit qu'à la liberté de pensée et de parole.

Depuis le départ du petit groupe dont M. Chipoff était le chef, les congrès des zemstvos tombèrent sous l'influence du parti constitutionnel-démocratique : des minorités de quatorze à seize membres représentent le chiffre le plus élevé des dissidents. Avec les groupements, qui ont un caractère professionnel et syndiquent des ingénieurs, des avocats, des professeurs, des médecins, le parti constitutionnel-démocratique a consenti à former une ligue fédérative, laquelle a délégué une espèce de comité exécutif connu sous le nom d'*Union des Unions*. Cette Union a lancé, à l'occasion de la défaite de Tsoushima et de la publication d'une pseudo-constitution par le ministre Bouliguine, des manifestes d'une telle violence que certains membres du parti constitutionnel-démocratique ont demandé à ne plus engager ainsi la res-

ponsabilité de tout le groupe. Il s'ensuivit des discussions assez violentes à la réunion du parti dans la seconde moitié de juillet[1]. Les plus avancés voulaient rester en parfait accord avec la commission exécutive des groupements professionnels ; d'autres, moins téméraires, groupés autour de M. N. Mouravieff, avocat à Moscou, et M. Petrovo-Solovovo, voyaient à redire à la façon un peu leste dont les congrès des zemstvos étaient traités au sein de l'Union des Unions et à la tournure franchement révolutionnaire que prenait celle-ci[2]. C'est à l'occasion de ces débats que se fit sentir, pour la première fois, l'influence prépondérante du professeur Milioukoff qui, à l'heure qu'il est, peut être considéré comme un des *leaders* du parti constitutionnel-démocratique.

J'ai connu Milioukoff à diverses époques de sa vie, d'abord comme un étudiant fort studieux et très « débrouillard » qui, bientôt, s'imprégna de philosophie positive et appliqua à l'étude de l'histoire russe les méthodes des sociologues. Il eut la chance de rencontrer dans la personne du professeur Klutchevsky un des grands maîtres de l'historiographie russe. Cet élève soumis devint bientôt un disciple indiscipliné. Il dépassa son maître en radicalisme et s'attira par quelques conférences éloquentes dans les provinces les foudres du gouvernement qui lui retira d'abord l'autorisation de faire des cours à l'université de Moscou. Ses écrits, ainsi que les poursuites dont il était devenu l'objet, lui attirèrent les sympathies des libéraux.

On s'occupa de lui trouver alors une chaire à l'étranger ; il devint, pour un temps, professeur à Sofia ; mais de nouvelles poursuites, cette fois officieuses et dirigées par l'agent diplomatique russe en Bulgarie, coupèrent court à son enseignement. Ses appointements lui furent gardés, mais on l'invita à entreprendre des promenades archéologiques en Macédoine. L'archéologie ne paraît pas s'être enrichie de cette

1. Elle eut lieu le 9 et le 10 juillet 1905 (style russe).

2. Dans le manifeste de l'Union des Unions, le gouvernement était traité de bande de brigands contre qui tous les moyens étaient permis. (Voyez les discussions au sein de la réunion du parti démocratique, publiées dans l'appendice des numéros 78-79 de la revue la *Délivrance*, et parues à Paris, le 18 octobre 1905.)

enquête, où l'archéologue acquit une connaissance très approfondie de cette province toujours en révolte, ce qui lui permit de faire un cours très suivi à l'université de Chicago sur la question slave dans les Balkans.

Rentré en Russie, M. Milioukoff dirigea quelque temps la plus avancée des revues russes, le *Monde de Dieu*, et fit paraître, d'abord en articles, puis en volumes, une série d'études sur l'histoire de la civilisation russe. Une traduction française ayant été publiée du premier volume de son ouvrage, l'université de Chicago lui demanda un cours libre sur la « Crise russe ». De Chicago, il passa au Lowell Institute de Boston où il fit également quelques leçons, en décembre 1904. Il réunit, en 1905, ses conférences en un livre, publié par l'université de Chicago et qui est à lire et à traduire, car il contient un exposé fort détaillé aussi bien de la tradition nationaliste, religieuse et politique, que du mouvement des idées libérales et socialistes en Russie. Je ne connais pas dans la littérature étrangère un meilleur *vade mecum* pour tout journaliste qui voudrait se mettre au courant de la pensée russe.

Le succès mérité que M. Milioukoff obtint au delà de l'Atlantique fit tourner vers lui les yeux des membres les plus avancés du parti libéral. Retour d'Amérique, après quelques conférences contradictoires dans les provinces, il accepta de faire partie de l'Union des Unions. Quand parut le manifeste violent du comité exécutif, le gouvernement l'en considéra comme l'auteur, ce qui lui valut quelques semaines de prison. Les recherches domiciliaires, faites pour découvrir un complot, échouèrent piteusement; Milioukoff fut libéré de la prison préventive et fit en même temps que moi son entrée au Congrès des zemstvos qui siégeait à Moscou en septembre. Il commença à prendre une influence de plus en plus marquée dans les réunions du bureau des zemstvos et dans les réunions des démocrates-constitutionnalistes. C'est un grand travailleur, un homme à formules nettes, d'un tempérament plutôt agressif. Mais il n'a pas le courage de rompre avec les partis avancés qui, néanmoins, ne lui savent point gré de son attitude généralement conciliante. A l'intérieur du parti, c'est l'homme du dogme qu'il a d'ailleurs contribué le plus à éta-

blir : au moment même où, grâce à la grève des chemins de fer, bon nombre des constitutionnalistes-démocrates essayaient vainement de pénétrer à Moscou, une réunion du parti, nécessairement fort limitée, s'érigea en un nouveau concile de Nicée et décréta quelques articles de foi, embrassant toutes les questions politiques, sociales et économiques ; ce programme reflète l'intransigeance jacobine de mon collègue et ami.

Milioukoff est centraliste et ne prononce que du bout des lèvres le mot d'autonomie locale : il est opposé à toute concession fédéraliste. Il est partisan d'une Chambre unique, nommée par un suffrage universel, direct et secret, mais il ne veut point du vote des femmes. Cette Chambre unique serait une espèce de Convention, réglant les destinées futures de l'empire, le dotant d'une constitution, d'une loi électorale, et précisant les rapports du gouvernement avec le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire. Il y a lieu de croire que Milioukoff est très impressionné par l'exemple de la Bulgarie et de sa chambre paysanne. Toute idée de donner une représentation aux intérêts de vastes régions à tendances séparatistes, au sein d'un Sénat fédératif, est nécessairement antipathique à cet esprit, qui érige en loi, je dirais providentielle, le fait brutal de l'engloutissement par la Moscovie de toutes les principautés et de toutes les républiques ayant jadis existé en Russie. Les Polonais, les Géorgiens, les Petits-Russiens et tant d'autres nationalités opprimées ne trouveront pas grâce devant ce jacobin intransigeant le jour prochain où il prendra résolument entre ses mains la direction du parti.

En ce moment, il a su conquérir l'amitié et le réel concours de quelques jeunes professeurs, membres du même groupement, ainsi que du bureau qui prépare les congrès des zemstvos. Très versés dans l'étude des constitutions modernes, ils ont fait du recueil de M. Dareste leur *vade mecum* habituel. Mais, pour les théories, ils s'inspirent de l'école allemande des Laband et de Jellineck. Grâce à leur présence, on entend souvent, dans les débats, des citations de telle ou telle formule empruntée à la Constitution du Portugal ou de la Grèce moderne. Les gens des zemstvos, gens plutôt pratiques et peu

versés dans l'étude des constitutions, se laissent un peu éblouir par ces lumières précises et brutales. Il est amusant de constater comment, après une heure ou deux de débats, le président trouve bon de recourir à l'autorité incontestée de ces deux ou trois oracles qui ont toujours sous la main des textes de résolutions, souvent embrouillées, mais qu'on vote de confiance. D'ailleurs, depuis des mois qu'on se livre à cet exercice, on a fini par résoudre tous les problèmes de réorganisation de l'empire. On a élaboré des projets infinis : projet de loi organique de l'empire, ce qui veut dire constitution; projet de loi électorale; projet de loi sur l'inviolabilité personnelle; projet de loi sur le droit de réunion et d'association; projet de loi sur la presse; et cela sans compter les déclarations d'ordre plus général sur l'ensemble des droits de l'homme et du citoyen ou sur les droits des nationalités de l'empire.

La tendance qui prédomine dans toutes ces œuvres quasi-législatives est vers des solutions ultra-démocratiques, se rapprochant de la politique française ou belge. Mais on enferme ces résolutions dans des formules plutôt alambiquées, qui gardent l'empreinte de manuels allemands. Rien de moins personnel, par exemple, que le projet de loi organique de l'empire. En l'écrivant, on a dû consulter les plus récents textes de constitution, ainsi que les projets plus élaborés, et plus volumineux, publiés à Paris au printemps de l'année 1905, pour éclairer l'opinion publique et servir de matériaux à la réorganisation politique de la Russie.

Ce projet diffère des idées chères à M. Milioukoff, en ce qu'il recommande le système de deux Chambres, dont l'une serait composée de députés nommés par le suffrage universel et l'autre de délégués des conseils généraux et municipaux. Le seul point bizarre, ou, si l'on veut, original, est la façon dont on voudrait mettre d'accord les résolutions discordantes de ces deux assemblées : on recommande le système adopté en France pour l'élection du Président ou la revision de la Constitution ; on ferait un Congrès des deux assemblées et la question serait tranchée à la simple majorité des personnes présentes ; dans de pareilles conditions, les représentants des tendances fédéralistes auraient toujours tort, et les jacobins

centralistes, toujours raison. Un autre point à noter, et qui nous fait revenir aux traditions des anciens parlements de France, est le droit reconnu aux cours judiciaires de ne point appliquer une loi qui leur paraîtrait non conforme au texte de la Constitution. Notons encore l'indécision avec laquelle l'auteur établit la responsabilité des ministres devant les Chambres. En dehors de ces erreurs manifestes, le projet n'est qu'un résumé des lois occidentales les plus récentes et les plus démocratiques.

Pour les élections, on recommande le scrutin d'arrondissement : un député à tout district de 150 000 âmes. Cela nous donnerait une Chambre de 900 à 1 000 représentants qui, naturellement, auraient de la peine à s'entendre et finiraient par remettre tout le travail législatif à des commissions parlementaires. Malgré ses imperfections, le texte a été accepté par le parti démocratique comme l'expression de son *credo* électoral, et répandu à grand nombre d'exemplaires. Ses principes ont été reproduits, d'ailleurs, dans le programme élaboré par la réunion du parti constitutionnel-démocratique dans ses séances du 12 au 18 octobre 1905 (style russe). En tête du ce programme, un discours de M. Milioukoff donne un historique du parti et tâche d'en définir les limites. En voici quelques lignes :

La vie a déjà délimité notre parti de ceux qui l'avoisinent. A droite, on a lancé certain mot d'ordre qui indique la façon dont nos adversaires voudraient se séparer de nous. On tâche de nous combattre en s'appuyant sur le principe de l'unité de la Russie et de l'inviolabilité de la propriété, comme si nous avions l'intention de nier l'un ou l'autre. Le parti constitutionnaliste-démocrate accepte, au contraire, l'un et l'autre ; il n'est l'ennemi intransigeant que de la centralisation administrative, bureaucratique, et de la doctrine manchestérienne dans le domaine économique. Ainsi, la vraie limite ne passe point là où vont la chercher nos adversaires de droite, mais à l'endroit même où les intérêts de classe des agrariens et des grands industriels russes élèvent leurs revendications. Notre parti ne sera jamais le défenseur de pareils intérêts.

Il en est autrement de ce qui nous divise avec nos alliés plutôt qu'avec nos adversaires de gauche. Nous occupons, ni plus ni moins qu'eux, l'aile gauche du mouvement politique russe, mais nous ne demandons pas avec eux une république démocratique et la sociali-

sation des moyens de production. Les uns n'acceptent pas ces principes parce qu'ils les trouvent insoutenables ; les autres, pour cette seule raison qu'ils ne considèrent pas comme pratique de les revendiquer en ce moment.

M. Milioukoff trouve nécessaire d'éviter toute rupture avec les partis extrêmes. Quant au texte du programme, il contient une déclaration des droits de l'homme qui ne se distingue de celle de 1789 que par l'omission voulue de tout article concernant l'inviolabilité de la propriété. Une pareille omission me paraît d'autant plus bizarre, que dans la partie économique du programme, il n'est pas question de confisquer les propriétés, mais seulement de les racheter, pour en faire bénéficier les paysans. Ce rachat doit être fait, déclare-t-on, à juste prix, et non au cours des marchés. Nos démocrates constitutionnalistes auront maille à partir avec cette question : leur juste prix prendra la forme d'un maximum établi par les bureaux siégeant à Pétersbourg ou dans les chefs-lieux provinciaux.

Un juste prix doit également être recherché dans les rapports des propriétaires avec leurs fermiers : en pratique, on ne pourra l'établir que de la même façon, c'est-à-dire par une loi du maximum ; et il y aura, pour les propriétaires, moyen de tourner la loi en réduisant le nombre de leurs fermages et en augmentant celui de leurs domaines mis en régie directe. Or ceci, bien entendu, n'est pas fait pour diminuer la pénurie des terres mises à la disposition des paysans.

Je trouve beaucoup plus de points communs avec mes propres vues dans la façon dont les membres du parti constitutionnel-démocratique entendent les pouvoirs à accorder aux Chambres législatives et aux cours judiciaires, ainsi que dans leur façon de réformer, sur des bases démocratiques, le système du *self-government* local ou de reconnaître aux nationalités de l'empire le droit de faire usage de leur propre langue dans les écoles primaires et secondaires. Quant à la question ouvrière et à la réforme des impôts, les constitutionnalistes-démocrates ne se prononcent que pour le développement ultérieur de la législation des fabriques et pour l'introduction d'un système d'assurances contre les maladies et la vieillesse, avec le concours de l'État.

Leur système financier, plutôt simpliste, se réduit à énoncer un vœu en faveur du remplacement graduel des impôts indirects par les impôts directs, lesquels, à leur avis, devraient porter sur le revenu avec une tendance marquée vers la progression : les héritages devraient être soumis immédiatement à un impôt progressif. Notons encore le désir de voir les objets de première nécessité affranchis des douanes, et le tarif modifié de façon à faciliter le développement de l'industrie et de l'agriculture. Les Caisses d'épargne devraient servir à alimenter le petit crédit. Il va sans dire que nos radicaux se prononcent en faveur d'une instruction générale, obligatoire et gratuite, de l'autonomie des écoles supérieures et de l'admission à leurs cours des hommes et des femmes, sans distinction de nationalité ou de religion.

En somme, le programme de n'importe quel parti radical en Europe est celui de nos constitutionnalistes-démocrates. Mais ils restent partagés sur bien des questions : admission des femmes au vote politique ; système d'une ou de deux chambres ; suffrage direct ou indirect des paysans ; autonomie à accorder aux pays annexés, Pologne, Petite-Russie, Caucase, etc. ; introduction de langues et des dialectes autres que le russe dans les bureaux et dans l'enseignement supérieur, etc., etc. Ce qui les divise le plus, c'est l'attitude à prendre vis-à-vis des partis extrêmes. Alors que le prince Eugène Troubetzkoï ne veut supporter la dictature ni des conservateurs ni des socialistes, d'autres, plus conciliants, n'osent pas même signer une déclaration refusant aux militaires ou aux matelots toute intervention dans la politique : ils craignent de s'aliéner des éléments qui, au besoin, pourraient servir à leur prépondérance. Ce manque de cohésion promet une dissolution ultérieure du groupe et la formation de groupements distincts, suivant les différents intérêts matériels qui sont en présence.

***

Restent le parti du « régime légal » et les défenseurs de l'autocratie.

J'ai dit que le libéralisme russe a toujours été empreint de

l'idée d'égalité. Aussi les libéraux qui se séparent des constitutionnalistes-démocrates n'ont pu formuler aucun des principes dont s'est inspirée jadis la bourgeoisie en France ou en Angleterre. Je ne trouve dans les discussions des congrès de zemstvos, ou dans la presse périodique, rien qui rappelle cette tendance occidentale à reconnaître pour seul souverain la raison et à ne confier l'exercice du pouvoir politique qu'aux « capacités ». C'est à la suite du vote des zemstvos, promettant aux Polonais une certaine autonomie, que les défenseurs du « régime légal » essayèrent de constituer un parti indépendant des démocrates, et ils firent paraître un manifeste qui, sans être définitif, essaie de préciser la ligne de démarcation qui les sépare d'autres partisans des libertés publiques. On chercherait vainement dans l'énoncé de leur doctrine un mot qui fasse supposer qu'ils tiennent à rompre avec le système du suffrage universel. Ils se contentent de n'en point parler; ils évitent toute discussion quant aux lois électorales. Tout au plus, ils donnent leurs préférences aux élections à double degré, et cela uniquement dans les campagnes afin d'éviter les complications qui doivent provenir du grand nombre des électeurs (150 000 personnes par député au bas mot). Quant au principe de l'égalité devant la loi, ils s'en déclarent les partisans les plus fervents. Le régime de légalité, qu'ils ont choisi pour devise, ne comporte, d'ailleurs, point d'autre solution. Ils insistent même sur la nécessité de mettre un terme à toute exception aux règles de la loi écrite dont bénéficie ou pâtit la classe paysanne. Ils poussent leur zèle jusqu'à libérer les villageois de toutes les restrictions à la libre disposition de leurs biens, qu'impose l'existence du *mir*, de la commune agraire :

Nous demandons une nouvelle dotation en terres pour les paysans dans les localités où la terre commence à leur manquer ; la dotation se fera à la condition d'un rachat équitable. Nous recommandons également de disséminer les ménages paysans sur une plus grande superficie de terrain, en leur facilitant la transmigration dans les régions moins peuplées. Nous voulons aussi diminuer le fardeau des impôts dont ils sont obérés, et nous voulons contribuer par toutes sortes de moyens, à la dissolution des communes agraires et au remplacement de la co-propriété par la propriété individuelle. Il nous

paraît urgent de supprimer toute tutelle à laquelle les paysans restent soumis par suite de l'établissement de chefs de canton *(zemski natchalniki),* espèce de factotums recrutés parmi les membres de la noblesse et possédant des attributions tant administratives que judiciaires. Les mêmes tribunaux doivent régler les conflits pour les paysans et pour les autres classes de la société. En règle générale, nous désirons que les paysans soient en droit placés au même niveau que les autres citoyens, car, de tous les habitants de l'empire, le plus déshérité a toujours été le villageois : c'est lui qui a porté le fardeau principal des dépenses de l'État et a le moins réclamé contre une pareille surcharge. Aussi l'Assemblée représentative russe doit-elle s'occuper surtout de son sort.

A l'exception d'une condamnation bien formelle du principe communiste, dont on ne trouve pas trace dans le programme des démocrates, il me serait difficile de relever, dans les paroles que je viens de citer, une seule note discordante avec les vœux émis par les radicaux. Il en est de même pour améliorer la situation des ouvriers. Sans préconiser, — ni plus ni moins, d'ailleurs, que ne le font les démocrates — la journée de huit heures, le manifeste parle de perfectionner la législation ouvrière, et d'assurer le bien-être matériel de cette partie de la classe paysanne qui se consacre à l'industrie. Forcé de rompre avec son milieu, de quitter son coin natal, le paysan, devenu ouvrier, cherche non seulement à se procurer des moyens d'existence, mais aussi à satisfaire des besoins d'ordre intellectuel et moral. Il faut lui assurer, outre un salaire rémunérateur, des loisirs, diminuer la longueur de son travail, lui procurer de quoi vivre en cas de maladie ou de vieillesse, par un système d'assurances obligatoires. Ce n'est qu'en créant de meilleures conditions d'existence que nous pouvons constituer pour notre industrie une vaillante armée de travailleurs satisfaits du présent et envisageant sans crainte leur propre avenir et celui de leurs familles. Si on ajoute la promesse d'établir une instruction gratuite et obligatoire et de libérer l'école primaire de tout contrôle policier, enfin d'assurer matériellement et moralement la situation des instituteurs, on aura vraiment de la peine à trouver en quoi le programme du « régime légal » se distingue des aspirations des radicaux.

Or, ceci mérite d'être noté, car nous voici bien loin d'un

groupement bourgeois, ayant pour but la défense de certains intérêts matériels, ce qui, certes, est le propre de tout parti purement politique. Cette fois encore, nous avons affaire à une école plutôt qu'à un parti, et cette école n'a d'autres traits distinctifs que les suivants.

D'abord, elle est centraliste; en second lieu, elle veut un pouvoir fortement établi, quoiqu'aux mains de la représentation nationale; en troisième lieu, elle ne se désintéresse point des forces militaires de la Russie et inscrit dans son programme la réorganisation de l'armée et de la marine, alors que le parti radical a eu le grand tort, à mon avis, de négliger entièrement la refonte de nos institutions militaires : un certain nombre de réformes militaires sont de celles que la future Assemblée nationale aura à discuter, amélioration du sort, tant de l'officier que du soldat, éducation militaire plus soignée, nécessité d'établir par la loi un terme de service plus court, etc. Le « régime légal » pose en principe que, dans ces projets, on devra toujours avoir en vue un double but : « sauvegarder, autant qu'il se peut, une étroite relation entre le soldat et sa famille ou le sol qu'il sera plus tard appelé à cultiver, et assurer en même temps aux intérêts de la défense la plus grande force possible. Tous nos soins doivent être dirigés à relever la conscience morale de l'armée en imprégnant l'esprit des soldats de cette conviction qu'ils forment l'élite des citoyens auxquels le pays a confié la sauvegarde de ses intérêts et de son honneur. »

Le peu de mots que le manifeste du « régime légal » consacre à la décentralisation administrative ou au relèvement du clergé paroissial n'est pas fait non plus pour diversifier son programme de celui des radicaux. Il ne reste, pour distinguer les partisans du régime légal des démocrates constitutionnalistes, que le centralisme politique et l'étatisme de ces libéraux, lequel devrait supposer, comme contre-partie, le fédéralisme et l'individualisme des radicaux. Or, la majorité des démocrates est loin d'être fédéraliste, et ils acceptent l'intervention du gouvernement dans les rapports économiques de patrons à ouvriers, et de propriétaires à fermiers. Je ne vois donc pas en quoi les partisans de l'ordre légal sont autre chose que l'aile droite du parti démocratique.

Un des centralistes les plus intransigeants, M. Alexandre Goutchkoff, me paraît avoir compris la difficulté de constituer un parti avec des principes si peu différenciés des principes radicaux. Aussi a-t-il voulu rallier ses coreligionnaires sous un nouveau drapeau qui ne serait autre que celui du manifeste impérial du 30 octobre. Malheureusement, ce manifeste ne contient que des promesses : promesse des libertés nécessaires; promesse qu'aucune loi ne serait faite sans la participation de l'Assemblée nationale; promesse que la future loi électorale se rapprocherait du suffrage universel. L'exécution sincère et intégrale de ces promesses remplirait la majeure partie des vœux démocratiques; mais la conduite évasive du gouvernement continue de rallier les partisans du régime légal à la protestation que tout le parti réformateur élève contre le manque de parole dont le Gouvernement s'est rendu coupable depuis le 30 octobre.

***

Je continue, par conséquent, à penser que jusqu'ici on n'a pas trouvé le moyen de partager vraiment l'opinion réformatrice en deux camps. Et c'est là un fait heureux, car, en face de ceux qui veulent maintenir l'autocratie contre l'avis du tsar lui-même et des interprètes autorisés de sa pensée, tous les démocrates et partisans des réformes auraient grand tort de ne pas rester unis. Trop d'intérêts forcent les grandes familles terriennes et les bureaucrates à maintenir le régime qui, tout en ayant préparé notre défaite matérielle et morale, a jusqu'ici assuré leur prépondérance à tous les égards. Ajoutez à ces intérêts égoïstes, comme derniers soutiens d'un ordre qui s'en va, l'ignorance et la superstition. L'ignorance fait que les paysans illettrés considèrent tout manifeste, où l'on ne promet pas de leur donner de nouvelles terres, comme le résultat d'un nouveau complot des seigneurs contre le tsar. La superstition pousse non seulement la foule orthodoxe, mais aussi les vieux-croyants, bien que ces derniers n'aient bénéficié que tout récemment de la liberté de conscience, à traiter toutes les idées nouvelles comme des importations étrangères, soutenues par les ennemis du Christ (les Juifs).

Il m'a été douloureux d'apprendre, lors de mon dernier séjour à Moscou, que les bandes noires, qui se sont déshonorées par des massacres d'israélites, ont été travaillées, non par la police seule, mais aussi par les vieux-croyants, et j'ai vu avec peine qu'un nombre très restreint de ces derniers avait protesté contre le manifeste publié en leur nom par la *Gazette de Moscou* et contenant un nouvel appel au maintien des principes traditionnels, qui, jusqu'ici, avaient dirigé la vie politique du pays.



Il résulte de l'ensemble des faits que je viens d'exposer, qu'il n'existe en ce moment, en Russie, que trois tendances, trois préférences sentimentales, — vers le maintien de l'autocratie, vers la revendication des droits de l'homme et d'une représentation nationale égalitaire, vers la refonte des bases mêmes de la société bourgeoise. Au sein de chacune de ces écoles, des groupements particuliers ont pu se faire sur des questions d'ordre secondaire, qui n'ont pas de rapports directs avec les intérêts matériels. Mais dans tous les partis vraiment politiques, ce sont toujours ces intérêts qui, sous une forme ou sous une autre, mettent les passions et les idées en jeu. Je crois pouvoir, par conséquent, terminer cette étude en disant qu'à l'heure qu'il est nous ne sommes en Russie qu'à la veille de la formation de partis politiques : le régime parlementaire ne peut s'en passer ; un des principaux problème que la future réunion de l'Assemblée nationale russe fera surgir, sera le groupement des individus non seulement d'après leurs préférences politico-philosophiques, mais d'après leurs intérêts de classe.

MAXIME KOVALEVSKY

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

APRÈS LE PARDON[1]

— ROMAN D'AMOUR —

Traduit de l'italien par G. Hérelle[1].

I

Seule, étendue et plongée parmi les coussins moelleux qui s'entassaient sur sa chaise longue, Donna Maria Guasco Simonetti lisait.

Une lumière égale tombait de la colonne où, derrière elle, était posée la lampe. Ainsi la tête de la lectrice, dans la masse épaisse et sombre de ses cheveux châtains arrangés presque selon leurs lignes naturelles, en ondes larges et en nœuds opulents, recevait en plein la clarté affaiblie de cette lumière ; et le visage blanc, avec un peu de rose, les yeux longs sous les paupières baissées pour lire, la bouche mignonne et bien faite, sans sourire mais sans amertume, étaient doucement éclairés. La soie de sa robe de chambre, couleur d'argent mat, et sans reflets, se confondait avec la soie pâle des coussins où reposait Donna Maria, et les dentelles dont les flots garnissaient sa robe pouvaient être prises pour un luxueux ornement de la chaise longue. Parmi cette profusion d'étoffes et de dentelles, son pied, chaussé d'une pantoufle en toile d'or, apparaissait un peu scintillant. Elle était seule et lisait. Le bruit léger, un peu lent, des pages tournées, rompait le silence du salon.

La pendule mignonne qui était à côté d'elle, sur une petite table, rendit un tintement cristallin. Il était neuf heures et demie. Donna Maria fit à peine un mouvement, jeta un rapide coup d'œil sur le cadran où les heures étaient marquées en bleu ; et, avec sa longue habitude d'être seule, elle se dit à elle-même, presque tout haut :

— De plus en plus tard ; chaque jour, un peu plus tard...

Et elle réprima un soupir d'impatience, haussa ses belles épaules, se remit à lire.

Quelques instants après, la finesse de son ouïe l'avertit que, là-bas, dans l'antichambre, le timbre de la porte d'entrée venait de sonner. Une rougeur fugitive lui monta aux joues, au front, jusqu'à la racine des cheveux. Un domestique frappa, entra sans attendre la réponse, et, muet, avec un geste respectueux, lui présenta sur un plateau les journaux du soir. Donna Maria les prit, les posa sur la petite table, sans même regarder le domestique, qui se retira sans bruit. Et, tout à coup, un spasme de douleur, de colère et de dépit contracta le pur visage de Donna Maria ; et, avec une sorte de cri où il y avait de l'irritation, un cri bas, étouffé, mais énergique, elle répéta sur un ton intraduisible :

— Quelle tristesse ! quelle tristesse !

Le livre était tombé ; Donna Maria s'était levée, déployant sa haute et mince taille, d'une noble grâce. L'harmonie de ce corps qui était, non pas maigre, mais svelte, arrivé à l'heureuse expansion de la trentaine, ondula dans la robe de soie à traîne légère, tandis qu'elle s'approchait d'une fenêtre, écartait le rideau de lourde dentelle et, par les vitres luisantes, regardait dans la rue.

Devant les yeux attentifs de cette femme s'étendait l'imposante place de Sainte-Marie-Majeure, montant vers le solennel escalier de la grande basilique, vers le majestueux monument chrétien aux larges portes closes. En ce soir de juin, la vaste étendue de la place et la puissance architecturale du temple étaient doucement baignées par la clarté laiteuse de la lune. Rares étaient les passants, — de petites ombres noires qui se dessinaient sur la chaussée et sur les trottoirs, çà et là, très loin, à peine visibles. — Pendant une minute, un tramway électrique, venant de la rue Cavour, traversa la

place ; pendant une minute, il enlaidit ce coin de Rome où la foi et l'Église ont élevé une de leurs œuvres les plus pures et les plus anciennes ; puis, subitement, il disparut dans l'autre partie de la rue Cavour.

Maria Guasco regardait cette étendue presque déserte et même, par instants, tout à fait déserte, cette énorme église solitaire où la clarté de la lune semblait se glacer ; et, en ce soir de juin, dans cette magnifique et froide solitude de Rome, la solitude de son esprit désert et de son cœur désert se fit plus profonde et plus pénible.

— Mary ! — dit une voix, derrière elle.

Elle se retourna brusquement. L'homme, le jeune homme qui l'avait appelée, lui prit les deux mains et les lui baisa, l'une après l'autre, avec une tendre galanterie ; et, comme elle inclinait la tête en souriant, il lui baisa aussi les yeux, avec une rapide caresse de lèvres qui effleurent.

— Il est un peu tard, — murmura-t-il, s'excusant.

— Dix heures vont sonner, — répondit-elle, sans détour.

Il regarda sa montre et ajouta :

— Peut-être... peut-être que... ta pendule avance.

— Peut-être, — répliqua-t-elle, comme si elle préférait que l'on parlât d'autre chose.

Elle revint s'asseoir, mais non plus s'étendre, sur les moelleux coussins. Le jeune homme alla chercher un petit siège bas, sans doute son siège ordinaire, et s'installa près d'elle. Il lui tenait une main, mais ne la serrait pas ; et il jouait un peu, distraitement, avec les doigts de cette femme, avec les anneaux dont ils étaient chargés.

— *On m'aime* toujours ? — demanda-t-elle, sur un ton presque enfantin, mais d'une voix sans accent et sans couleur.

— *On t'aime* toujours, — répondit-il, d'un air enfantin, comme par un jeu puéril et mille fois répété, de sorte que ces paroles ne signifiaient plus rien.

Après s'être ainsi acquittés de ce qui paraissait être une petite obligation préliminaire de la visite habituelle, ils se turent. Elle l'examinait. Elle s'aperçut qu'il était en habit, en cravate blanche et qu'il avait à la boutonnière les œillets rouges qu'elle lui avait donnés le matin. La beauté un peu

délicate de Marco Fiore gagnait dans ce costume de soirée. Sa personne devait son aristocratique désinvolture à une certaine fragilité plus apparente que réelle ; sa face un peu trop blanche, avec des cheveux et des moustaches très noirs, avec des lèvres fraîches et rouges, avec des yeux extrêmement doux, d'une douceur fascinante, avait peut-être quelque chose de féminin, par moments; mais il n'y avait rien de féminin dans la flamme de passion qui, par bouffées, envahissait sa physionomie ; il n'y avait rien de féminin dans les lignes de cette face dont l'ensemble révélait la fermeté, même l'obstination.

Deux ou trois fois, pour occuper le silence, il baisa les petits doigts fuselés qu'il tenait entre les siens ; mais, sur ces doigts, il mettait des souffles, des soupirs plutôt que des baisers.

— Tu vas dans le monde, Marco? — lui demanda-t-elle, de sa voix décidée qui exigeait une réponse directe et précise.

— Oui, quelques minutes..., par devoir..., — murmura-t-il, insinuant.

— Où?

— A l'ambassade d'Angleterre.

— Il y a réception?

— Oui; et c'est la dernière, — expliqua-t-il, comme pour justifier le devoir qu'il avait d'y paraître.

Il y eut encore un silence. Et, les mains jointes sur les genoux, dans les plis de la soie couleur d'argent, avec une vague expression rêveuse, Donna Maria reprit :

— Autrefois... j'étais une grande amie de lady Clairville.

— Et maintenant? — interrogea Marco, distrait.

Il regretta aussitôt d'avoir parlé. Les yeux fiers et ardents de Donna Maria se voilèrent de larmes.

— Maintenant... je ne le suis plus, — dit-elle, toujours comme en songe.

— C'est toi, sans doute, qui l'as évitée, — ajouta-t-il, essayant de réparer le mal.

— Oui, c'est moi, — déclara Maria, soudainement animée, d'une voix nette. — Je n'ai pas voulu que ce fût elle qui m'évitât. Les Anglais sont fidèles, je le sais. Mais elle est ambassadrice... elle connaît trop de gens... des gens méchants...

Il hocha la tête avec mélancolie, comme s'il pensait : « Que peut-on y faire?... Ces choses-là sont fatales ! »

— Et toi, Marco, pourquoi y vas-tu ? — interrogea-t-elle avec dureté.

— Ma mère y va... et alors...

— N'a-t-elle pas ta belle-sœur pour l'accompagner ?

— Oui, Béatrice l'accompagnera ; mais il faut que je les conduise.

— Ton frère Giulio est absent ?

— Oui ; il est à Sutri.

Pendant quelques secondes, ils restèrent muets.

— Je suis sûre — reprit Maria — qu'à l'ambassade d'Angleterre tu rencontreras une certaine personne...

— Qui veux-tu dire ?

— Vittoria Casalta, ton ancienne fiancée, la sœur de ta belle-sœur.

Et elle marqua cette phrase par une inflexion où il y avait plus d'ironie que de dépit.

— Non, — protesta-t-il, devenu sérieux tout à coup.

— Que signifie ce « non », Marco ? — continua-t-elle avec un sourire, de plus en plus sarcastique. — Qu'est-ce que tu nies ?

— Je nie que Vittoria Casalta vienne à l'ambassade d'Angleterre.

— Mais alors tu sais qu'elle n'y va pas ? Comment le sais-tu ?

Et elle se mit à rire, à rire, d'un rire où il y avait maintenant de l'amertume.

— Ne te tourmente pas, chère âme, ne te tourmente pas ! répondit-il à voix basse, très tendrement.

Et il l'attira vers lui, avec cette câlinerie enlaçante, avec cette grâce molle où se révélait ce qu'il y avait de féminin dans sa nature. Donna Maria se laissa attirer par lui, ne riant plus, la tête penchée, comme dans l'attente d'une parole ou d'un geste. Mais ni le geste ni la parole ne vinrent. Après cette velléité de tendresse, une aridité les rendait taciturnes, comme d'habitude, les paralysait. La première à interrompre ce pénible embarras, c'était toujours elle.

— Mais alors, Marco, mais alors, comment sais-tu que la blonde Vittoria ne viendra pas chez lady Clairville ?

— Parce qu'elle ne va plus dans le monde.

— Elle s'est cloîtrée? — fit Donna Maria, souriante et sarcastique.

— A peu près. Du reste, elle n'a jamais beaucoup aimé le monde.

— Elle te fuit, peut-être.

— Je le crois... Oui, je crois qu'elle me fuit.

— Et moi, j'affirme que Vittoria Casalta t'aime encore, — dit lentement la jeune femme, comme si elle se parlait à elle-même, comme si elle se répétait une réflexion qu'elle s'était déjà faite bien des fois.

— Non ! — répliqua-t-il, avec vivacité.

— Est-ce que tu sais, toi? Mais moi, je suis sûre qu'elle t'aime toujours ! — insista l'autre, avec une autorité presque impérieuse.

— Il n'y a qu'une seule femme qui m'aime, et c'est toi, Maria, c'est toi ! — déclara-t-il, comme pour en finir.

Dès les premiers mots de cette phrase, elle avait tendu l'oreille, cherchant à y retrouver une trace, une réminiscence de choses qui n'étaient plus ; mais elle n'y sentit pas ce qu'elle avait désiré. Les paroles étaient les mêmes ; seulement, ce n'était plus la même voix qui les articulait, ce n'était plus peut-être le même homme qui les disait. Et, pendant une seconde, rien qu'une seconde, le chagrin de la désillusion se peignit sur son visage. Marco n'y prit pas garde.

— Je n'ai jamais bien su — ajouta-t-elle d'une voix grave — si tu as véritablement aimé cette Vittoria Casalta.

— Qu'importe, aujourd'hui? — s'écria-t-il, un peu agacé.

— Aujourd'hui... peu importe... en effet. Cependant j'aurais voulu l'apprendre de toi-même.

— Que de fois tu m'as posé cette question, Maria ! — dit-il avec un accent où il y avait un reproche et un ennui croissants.

— Mais, toi aussi, Marco, tu m'as demandé bien des fois, bien des fois, si j'avais aimé mon mari ! — répliqua-t-elle, piquée.

A ce souvenir, la physionomie de Marco Fiore se décomposa. Tout ce qu'il y avait d'un peu féminin dans son visage trop blanc et trop délicat disparut ; les lignes fermes et

volontaires de son profil, de son menton, se dessinèrent, s'accentuèrent, viriles et même dures, dans une contraction d'impatience. Lorsqu'il ouvrit la bouche, ses lèvres tremblèrent, non de crainte, mais d'invincible émotion.

— Pourquoi nommes-tu ton mari ? pourquoi le nommes-tu ?

— Parce qu'il n'est pas mort ; parce qu'il existe ; parce qu'il vit ! — proclama-t-elle, impérieuse, avec des éclairs dans les yeux.

— Je le hais ! Ne me parle pas de lui ! — fit-il d'une voix sourde et frémissante.

— Tu le hais ? tu le hais ? — demanda-t-elle palpitante, anxieuse.

— Tu le sais bien ! tu le sais bien ! A quoi bon me le demander encore ?

Et il se leva, très agité, repoussant les sièges, pour se promener de long en large.

— Et pourquoi le hais-tu ? Dis ! dis !

— Parce qu'il est le seul homme dont je peux, dont je dois être jaloux ! — s'écria-t-il, exaspéré.

Donna Maria eut alors un sourire ineffable, un sourire de joie ; mais il ne le vit point.

— J'ai renoncé à lui et à sa fortune ; j'y ai renoncé pour toi, parce que je t'aimais ! — dit-elle simplement.

— Et tu le regrettes ? tu le regrettes ? — demanda-t-il encore, bouillant de colère, mais déjà inattentif.

— Non, je ne le regrette pas, — déclara-t-elle après une courte hésitation.

— Mais lui, Maria, lui, je suis certain, comprends-tu, je suis certain qu'il te regrette beaucoup !

— Quelle idée !

— J'en suis certain comme s'il me l'avait dit lui-même.

— Allons donc !

— Et je suis certain qu'il te reprendrait, Maria !

— Oh ! non !

— Il te reprendrait, il te reprendrait !

— En se couvrant de honte ?

— Oui, parce qu'il t'aime.

— En se couvrant de ridicule ?

— Il t'aime, te dis-je !

— Avec la conviction que je ne l'aime pas ?

— Qu'importe ? Il te reprendrait pour reconquérir ton amour.

— Ce serait une folie.

— Tous ceux qui aiment sont fous, — soupira-t-il, avec une profonde tristesse.

Étonnée, peinée, elle le regarda. Ils se regardèrent l'un l'autre, comme pour se reconnaître. Ils étaient les mêmes, ceux de tous les jours et de tous les soirs, ces deux amants qui, depuis quelques minutes, s'obstinaient étrangement à fouiller, de leurs doigts curieux et cruels, ces anciennes blessures qui semblaient sur le point de se cicatriser, mais que leur esprit inquiet, pris quelquefois d'une sorte de rage convulsive, mettait de nouveau en sang... Oui, c'était bien elle, Donna Maria Guasco Simonetti, la charmante, l'exquise, celle qui avait été l'objet de mille désirs, qui les avait repoussés avec son austérité sereine, avec son orgueil sans bornes, et qui, tout d'un coup, avait aimé passionnément Marco Fiore, passionnément et fidèlement, depuis trois années ; c'était elle, dans cette maison où elle était venue habiter seule, depuis trois années, après avoir quitté le domicile conjugal pour ne plus vivre que d'un amour fort, ardent, constant, oublieux de tout ce qui n'était pas cet amour ; c'était elle, de plus en plus charmante, dans la plénitude de sa grâce féminine, dans ce milieu de luxe raffiné qu'elle s'était formé pour elle-même, dans ce salon qui avait vu d'inombrables scènes d'amour, avec ces vêtements qu'elle embellissait de sa séduction irrésistible. Et l'homme, c'était bien Marco Fiore, jeune, frémissant de vie, qui était venu chez elle, ce soir-là ; c'était bien l'amant passionné qui n'avait pas souffert de partager avec le mari la femme à laquelle il avait voué son amour... Et, ce soir-là, cet homme n'était pas tombé aux pieds de cette femme, ivre, comme autrefois, de son ivresse mortelle ; il n'avait pas saisi cette femme entre ses bras pour l'étreindre sur son cœur, pour la couvrir de baisers, comme une chose à lui. Au contraire, comme tous les jours et comme tous les soirs depuis quelque temps, ils s'étaient provoqués à un triste duel de paroles tour à tour sarcastiques et irritées, évoquant eux-mêmes la figure des absents, de ceux qui avaient été trahis, de Vittoria

Casalta, la fiancée de Marco, et d'Emilio Guasco, le mari de Donna Maria.

Ils essayèrent l'un et l'autre de se dominer. Elle traversa le petit salon tranquille, alla remettre en ordre, sur le piano quelques bibelots de prix ; et son profil s'inclinait à peine, avec un mouvement gracieux, sous l'ombre épaisse de sa chevelure magnifique. Il tira de sa poche un porte-cigarettes et demanda, d'une voix qui n'avait déjà plus d'expression :

— Tu permets que je fume ?

— Mais oui.

— Veux-tu une cigarette ?

— Non.

Et elle retourna vers la chaise longue, s'y laissa tomber languissament, attira sous sa tête un petit coussin en forme de cœur, pour soutenir l'opulente masse de ses cheveux.

Ils demeurèrent ainsi quelques minutes, lui fumant avec lenteur, elle regardant un point vague du salon, les mains abandonnées le long de sa personne.

— Eh bien, as-tu trouvé quelque chose pour notre villégiature du mois d'août ? — s'informa-t-elle enfin, avec douceur.

— Je suis très hésitant, — répondit-il. — On a beau chercher les endroits les plus simples et les moins connus, on y rencontre toujours quelqu'un.

— Hélas ! oui, — approuva-t-elle.

— Et tu ne veux rencontrer personne...

— C'est-à-dire que je le souhaiterais.

— C'est impossible, Maria.

— Les rencontres me font toujours souffrir.

— Pourquoi, chérie ?

— Je n'en sais rien.

Après une courte pause, il reprit, d'un ton calme :

— Restons à Rome.

Elle tressaillit, et ses sourcils se contractèrent légèrement :

— A Rome ?... A Rome, en août ?

— Sans doute, puisqu'on ne peut aller nulle part ! — dit-il, sans remarquer la surprise de Maria.

— Tu renonces donc à la villégiature et au voyage que nous faisions tous les ans ?

— Oui, j'y renonce, — répondit-il, sans s'apercevoir de rien.

— Et tu y renonces volontiers?

— Oui, volontiers, — avoua-t-il, avec une résignation qui semblait lui coûter peu.

Pourquoi ne la regarda-t-il pas au visage? Il aurait vu les traits de cette femme se décomposer sous le flot d'amertume qui les envahit, et aussitôt après, par un effort héroïque, se recomposer. Mais il n'entendit qu'une voix froide et orgueilleuse qui acceptait la renonciation :

— Restons donc à Rome.

Ce pacte fâcheux et dur, qui anéantissait un de leurs plus doux rêves et détruisait une de leurs joies les plus vives, fut souscrit sans difficulté. Marco ajouta, avec un peu d'embarras :

— Plus tard... en septembre... ma mère veut m'avoir.

— Où?

— A Spello. Tu sais bien : dans cette propriété où elle passe l'automne.

— Je sais. Tous les ans, tu y as été quelques jours... Dix jours, l'an dernier.

— Cette année, il faudra que j'y reste... un peu plus longtemps.

— Combien de temps?

— Quinze jours... trois semaines, peut-être.

Pour prononcer ces paroles, qu'il pressentait devoir lui déplaire, il avait eu, comme toujours, une hésitation brève. Il ne précisait pas; il s'appliquait à rendre son discours vague, avec un sourire de douceur sur les lèvres. Mais elle ne s'y laissait pas tromper; elle parlait nettement ; elle interrogeait sérieusement; elle réclamait une réponse claire, catégorique.

— Trois semaines ou quinze jours, Marco, ce n'est pas la même chose.

— Tu as raison, ce n'est pas la même chose... Je tâcherai de revenir plus tôt...

— Qu'est-ce qui t'oblige à demeurer là-bas si longtemps?

— Ma mère a besoin de moi, cette année. Je voudrais ne pas m'en apercevoir, mais elle vieillit. L'administration de notre maison est une lourde charge. Il y a tant de choses à arranger, à décider!... Et puis, je la néglige un peu...

— Reste donc trois semaines, — dit-elle, en baissant les paupières, pour cacher l'éclair de son regard superbe.

— Mais toi, qu'est-ce que tu feras? A Rome, en septembre, seule...

— Je ferai ce que je pourrai, — dit-elle, en rejetant sa tête sur les coussins.

— Pauvre Maria!

Il y avait tant de déconfort dans cette exclamation proférée à voix basse, et aussi tant de vain regret, et aussi tant de pitié stérile, qu'elle protesta :

— Ne me plains pas, Marco! Je ne veux pas que tu me plaignes!

— Tout t'offense donc, Maria? — fit-il, étonné, rêveur.

— C'est la pitié surtout qui m'offense; la pitié de n'importe qui. Mais ta pitié, à toi, est pour moi une offense atroce.

— Tu es très orgueilleuse.

— Oui, très orgueilleuse.

— Et rien ne triomphera jamais de ton fatal orgueil?

— Rien. Jamais. Personne. Aucun de ceux qui m'entourent, ni moi non plus.

— L'orgueil fait souvent verser des larmes.

— C'est vrai, mais rarement des yeux humains ont vu les miennes! — répliqua-t-elle, comme pour couper court à ces propos.

Il comprit que, ce soir-là comme tant d'autres soirs, ils ne retrouveraient ni la flamme de la passion ni même la douceur pénétrante d'un tête-à-tête amoureux. Cette femme belle, adorée, était avec lui; ils étaient seuls, seuls et libres, seuls et maîtres de se livrer à toutes les inspirations de leurs âmes, d'accomplir tous les actes que leur suggérerait le désir; mais un obstacle invisible se dressait, s'interposait, par lequel tout cet amour, toute cette beauté, toute cette liberté, tout ce concours de circonstances favorables étaient rendus vains. Maria avait devant elle l'homme aimé, dans tout le charme de sa personne, avec tout l'éclat de sa jeunesse et de sa santé, avec toutes les séductions de son âme, et cet homme était devenu sien en vertu d'une irrésistible attirance, il devait et pouvait lui appartenir encore, à toutes les heures de sa vie; mais rien de tel n'arrivait, comme si une main perverse, efficacement

perverse, détruisait ces fleurs et ces fruits de l'amour. Et, de ces deux êtres, l'un, Marco Fiore, semblait céder à cet obstacle dressé entre eux, par lassitude, passivement, un peu triste, aisément résigné ; l'autre, Donna Maria Guasco, luttait vaillamment, se débattait, tâchait de repousser la main odieuse qui, dans l'ombre, effeuillait toutes les roses de leur passion ; son énergie altière ne s'avouait vaincue qu'à la dernière extrémité.

— Pourquoi ne t'en vas-tu pas à l'ambassade ? — fit-elle, pensive.

— Tu crois qu'il est temps ? Tu crois qu'il faut que je m'en aille ?

— Oui ; il est presque onze heures. Si..., si tu as l'intention de revenir ensuite... il me faudrait attendre trop tard...

Il releva les sourcils, comme s'il faisait un effort pour respirer, pour parler.

— C'est que... ensuite... je voudrais ramener à la maison ma mère et Béatrice.

— Ah ! — dit-elle seulement, frappée de ce coup imprévu.

Ils se turent. Le jeune homme courba la tête, d'un air qui, depuis quelque temps, lui était habituel : un air d'accoutumance à ce *qui devait nécessairement arriver*. Elle, au contraire, se raidit, pleine de cet orgueil sans cesse renaissant qui brûlait son âme; et elle réussit même à sourire.

— Et que feras-tu chez toi, Marco, ensuite ?

— Je me coucherai. Je suis un peu las.

— Las de quoi ?

— Je l'ignore. J'ai une bizarre lassitude physique.

—Tu devrais consulter un médecin.

— A quoi bon ? Le repos guérit tout.

— C'est vrai... Te souvient-il, Marco, du temps où tu ne pouvais te mettre au lit sans m'avoir écrit une lettre ?

— Oui, je me souviens, — dit-il, surpris de la question.

— C'était au début... avant notre vie commune, — continua-t-elle, avec un léger tremblement des lèvres.

— Il y a longtemps, — conclut-il, d'une voix calme.

Et il se leva pour s'en aller. Il lui prit les deux mains, les passa sur son visage pour une caresse enfantine, mit de petits baisers sur les paumes délicates et parfumées ; et, comme

elle penchait la tête, au lieu de lui baiser les yeux ainsi qu'il avait fait en arrivant, il enfonça ses baisers dans l'onde sombre et odorante de la chevelure ; mais les baisers ne descendirent pas sur la face et sur la bouche de Maria.

— A demain, donc, Marco ! — murmura-t-elle en détournant la tête.

— A demain, sûrement ! — dit-il.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte du petit salon. Là, il s'arrêta pour la regarder encore, pour échanger encore un mot.

— *Toujours ?* — demanda-t-elle.

Il répondit :

— *Toujours !*

Monotone était la voix et inexpressifs étaient les visages, tandis que Maria et Marco répétaient la parole d'adieu, vieille déjà de trois ans, la dernière de la journée.



Toute Rome était silencieuse lorsque Marco Fiore rentra chez lui, à l'ancien palais familial, rue Bocca-di-Leone. Par le fait, sa mère et sa belle-sœur étaient rentrées bien avant lui. Au moment de quitter l'ambassade d'Angleterre, Donna Arduina et Donna Béatrice ne l'avaient pas retrouvé dans ces vastes salons fleuris où les plantes vertes, en gros bouquets, étalaient sous la vive lumière le luxe délicat de leur feuillage décoratif ; et elles étaient parties sans le chercher davantage, pensant qu'il était retourné chez cette femme solitaire, à la villa muette de Sainte-Marie-Majeure. Mais lui, dans la serre somptueuse, dans les petits salons, tantôt ici, tantôt là, il s'était attardé à des causeries mondaines, interrompues, reprises, avec des amis, avec des femmes, avec des jeunes filles ; causeries qui, malgré le léger et frivole tour des phrases, entre un sourire et un rire, cachaient presque toujours une allusion à son état d'homme enchaîné pour jamais, d'homme volontairement exilé de la société, enlevé définitivement au tourbillon des amourettes, des *flirts*, des cancans et de cent autres choses médiocres, mais très « distinguées ».

Si l'allusion visait directement cette belle Maria Guasco

qui avait accompli un prodige d'audace dans une société hypocrite, il baissait les yeux avec un imperceptible sourire et il ne répondait pas; si l'allusion était trop maligne contre l'absente, contre celle qui avait tout jeté dans la fournaise afin de pouvoir l'aimer librement et superbement, son visage devenait sérieux. Ensuite, dans l'un et l'autre cas, la conversation languissait ou tombait. Tout à coup, il se sentait lointain, étranger à cette société qui pourtant était la sienne, à ces gens qui pourtant étaient de sa caste et de sa race. Il lui suffisait d'avoir vécu trois ans à l'écart pour que l'attache se brisât et qu'il ne les reconnût plus. Mais, ce soir-là, au milieu d'une si parfaite élégance, parmi les femmes les plus belles de Rome et de l'Europe, parmi les hommes les plus célèbres ou les plus connus dans tous les cercles les plus aristocratiques, il avait la sensation que les atomes semblables se retrouvaient, se fondaient de nouveau, et que l'autre Marco Fiore, le jeune gentilhomme d'une si fringante élégance, étourdi et plein de grâce, tendre et oublieux, que l'autre Marco Fiore, celui de trois ans auparavant, ressuscitait comme par miracle. Et lorsque, deux ou trois fois, quelque ami, quelque dame avaient intentionnellement souri de son « mariage secret », comme ils disaient, un sentiment d'ennui l'avait tourmenté. Une agitation morale, un désir physique aussi, peut-être, lui faisaient revoir le petit salon silencieux près de Sainte-Marie-Majeure, la femme solitaire qui vivait là-bas, dans l'attente de lui; et il ne se représentait plus Maria Guasco dans sa fière et ardente beauté, remplie d'un amour puissant et suave; il se la représentait avec son aspect dominateur et avec son indomptable orgueil : une âme qui avait tout donné pour toujours, et qui pour toujours voulait tout. Au moment où il quitta les salles majestueuses de l'ambassade d'Angleterre, le poids de sa chaîne amoureuse lui meurtrissait le cœur.

Mais, quand il eut traversé le grand appartement qu'il habitait au palais Fiore; quand il se retrouva dans sa vaste chambre au plafond très élevé, aux vieux meubles précieux; quand, parmi les ombres singulières, il eut regardé distraitement les quatre ou cinq portraits de Maria Guasco entremêlés aux œuvres d'art qui ornaient les tables et les consoles; quand, au chevet de son lit, un autre portrait d'elle eut retenu

ses regards, — un portrait où elle était habillée très simplement d'une robe noire, avec un petit chapeau sur cette luxuriante chevelure, et où elle semblait marcher, rêveuse et comme en extase, vers un but idéal qui était l'amour (ce portrait avait été exécuté pendant leur premier voyage, c'est-à-dire pendant leur fuite), — Marco Fiore tressaillit comme d'une profonde secousse intérieure, et son âme s'élança vers Maria Guasco. L'image de cette femme, surgie, non des portraits épars, mais du fond de son être où elle était empreinte, se représenta à son imagination avec tous les attraits de l'amour; et il lui sembla qu'elle était enveloppée d'une tristesse affreuse, inguérissable; et il lui sembla qu'il apercevait des larmes aux paupières de cette figure douloureuse, consumée par un feu secret; et il lui sembla qa'elle les pleurait, ces larmes qui avaient si rarement coulé devant lui.

Fascinante vision, plus puissante sur son esprit que toutes les formes de la réalité tangible! Le cœur de Marco Fiore se brisait, à voir en rêve cette femme pleurer ; et un regret immense, un immense remords l'accablaient, parce que, ce soir-là, toutes ses paroles et tous ses actes avaient contristé cette femme; parce qu'il ne lui avait pas dit un seul mot de véritable amour, parce qu'il n'avait pas cédé à cette timide et ardente prière de retourner chez elle après minuit, comme il faisait toujours autrefois ; parce qu'elle était seule, là-bas, dans sa maison, seule avec son chagrin de femme délaissée, seule avec ses pleurs de femme abandonnée.

Le temps passait, et Marco Fiore ne retrouvait pas la tranquillité : l'idée de son involontaire froideur, de son involontaire cruauté, lui était un supplice. A un certain moment, il éprouva l'irrésistible besoin de sortir, d'aller chez Maria, de se jeter à ses pieds, d'incliner la tête sur ses genoux et de pleurer avec elle, de pleurer longuement, longuement. « J'y vais! » se dit-il à lui-même, en se dirigeant vers la porte. Mais il ne franchit pas le seuil de sa chambre. Le flot d'amertume et de repentir tomba peu à peu, l'accalmie se fit dans le fond de son cœur mystérieusement apaisé.

Et alors il réfléchit sur la courte apparition qu'il avait faite, ce soir-là, chez Maria Guasco, à une heure où, sans doute, elle ne l'attendait plus... Peut-être n'avait-elle pas même

pleuré, ce soir-là, malgré la vision qui la lui avait montrée en larmes, ou peut-être ses pleurs avaient-ils été séchés par son orgueil... Comme elle avait été froide et dure avec lui ! Avec quelles délices elle l'avait torturé, puis, comme elle avait magistralement et cruellement fait éclater sa fureur jalouse ! Et avec quelle impassibilité glaciale elle avait accepté tout ce qu'il osait à peine lui dire, par crainte de lui faire de la peine : le mois d'août sans voyage et sans villégiature, la séparation au mois de septembre ! Finalement, l'orgueilleuse avait repoussé sa tendre compassion...

Marco Fiore ne sortit pas : sa volonté d'être bon avait disparu ; son repentir s'était dissipé ; son rêve de consolation amoureuse, de pitié humaine, s'était évanoui. Une sécheresse profonde endurcit son cœur ; il fut sans désirs, sans espérances, sans projets. Et les portraits de Maria ne lui dirent plus rien ; et, avant de se laisser aller au sommeil, il les regarda comme des figures étrangères, comme des images d'inconnus, d'indifférents.



Longtemps absorbée en ses funestes pensées, toujours allongée parmi les coussins, Maria Guasco veillait sous la lumière de la lampe, dans la soie mate de sa robe couleur d'argent. Deux fois la petite pendule aux heures bleues avait tinté ; mais la femme solitaire ne s'en était pas aperçue, attentive seulement à la surexcitation de sa vie intérieure. Le livre gisait à terre, tombé, non ramassé ; le tabouret où Marco Fiore s'était assis demeurait là, toujours à la même place, près d'elle ; il restait dans l'air une subtile odeur de cigarette, il restait dans le cendrier, sur la petite table, un peu de cendre. Et, parmi tous ces témoignages d'une heure évanouie, mais où avait été dite une parole de vérité, cette femme s'abîmait dans l'ardeur secrète de son âme tumultueuse.

Elle fut rappelée à elle par le pas léger de sa femme de chambre, jeune fille pâle et ensommeillée qui ouvrait de grands yeux pour ne pas laisser voir sa fatigue.

— Dois-je attendre monsieur ? — demanda-t-elle à voix basse, comme si elle craignait de réveiller sa maîtresse.

— Non, allez vous coucher, — répondit aussitôt Donna Maria.

— Si Votre Excellence attend, j'attendrai aussi, — ajouta l'autre, empressée.

— Non. Monsieur ne viendra pas.

— Oh ! — dit la fille, en baissant les yeux.

Et elle souhaita le bonsoir, se retira.

Donna Maria se leva brusquement, traversa le petit salon, puis une autre pièce où elle avait mis des livres, des tableaux, où elle écrivait des lettres et où elle passait souvent la matinée, lorsqu'elle ne sortait pas ; et elle entra vite dans sa chambre à coucher. Une veilleuse y brûlait, très faible ; une odeur fraîche et fine y embaumait l'air ; tout y baignait dans un demi-jour familier et accueillant. Comme un fantôme pâle, comme une ombre vaine, Donna Maria fit à plusieurs reprises le tour de la chambre, sans s'arrêter, sans toucher à rien : on aurait dit qu'elle cherchait quelque chose, mais qu'elle ne se souciait pas de chercher là où il aurait fallu. Le frou-frou de sa robe la suivait, et, par instants, elle y prêtait l'oreille comme à un bruit de pas. Sous la courtepointe de brocart ancien, le lit était préparé, tout blanc, avec ses toiles fines et ses dentelles. Soudain, elle parut l'apercevoir, et elle s'arrêta ; ses mains expertes ouvrirent le tiroir d'un meuble en marqueterie placé près du lit et elles y fouillèrent, en retirèrent un petit objet. C'était un livre mignon, un agenda. Mais Maria Guasco, qui en feuilletait les pages exiguës, ne réussissait pas à les lire. Elle s'approcha de la veilleuse comme une ombre inquiète, lut ; et un grand cri subit s'échappa de sa gorge, et elle s'écroula de toute sa hauteur près de la couche, à genoux, embrassant convulsivement l'oreiller :

— Depuis dix jours ! depuis dix jours !...

Parmi les sanglots, parmi les larmes ruisselantes, comme une ombre en délire, elle répéta cent fois ces mots, tour à tour sur le ton de la colère, de la fureur, de la plainte, du gémissement, avec un chagrin, avec une désolation, avec une détresse infinie ; puis elle les murmura plus bas ; puis elle les balbutia ; et enfin elle se tut. Ses larmes se séchèrent, ses sanglots se calmèrent, les sursauts de sa poitrine s'apaisèrent. Elle se releva ; mais de nouveau, dans sa poitrine, son cœur

était devenu aride, froid, pesant comme une pierre. Brisée de lassitude, elle se mit au lit et s'endormit d'un sommeil lourd, sans pensée, sans souvenirs et sans rêves.

II

Entrée à une heure matinale dans ces Thermes de Dioclétien où la Rome moderne a installé un musée de tout ce que les sondages et les fouilles ont fait rendre au Tibre depuis quelques années, entrée dans le préau vaste et clair, Maria Guasco Simonetti ferma son ombrelle de dentelle blanche et regarda autour d'elle.

Ce lieu ne ressemblait-il pas à un cloître chrétien, recueilli et ensoleillé ? Quatre larges portiques encadraient un jardin où l'on voyait seulement des touffes de roses, des haies de buis et quelques arbustes ; au milieu, une stèle portant un cadran solaire ; sur le côté, un puits avec sa poulie d'autrefois, son seau de forme ancienne, et peut-être de l'eau dans le fond. Les portiques étaient tout blancs et il y avait, suspendus le long de leurs murailles, des fragments de marbre, des débris de bas-reliefs romains ; çà et là, un buste se dressait sur son piédestal ; des bancs de bois s'offraient à ceux qui voulaient se reposer après avoir visité les salles supérieures ou à ceux qui, avant cette visite, voulaient s'y asseoir pour consulter le volume rouge de Baedeker, inséparable compagnon de tout étranger, même devant le plus manifeste chef-d'œuvre. Mais, ce jour-là, au commencement de l'été et à dix heures du matin, on ne voyait aucun visiteur. Donna Maria fit halte, irrésolue.

Elle avait un costume blanc, d'une étoffe souple qui ondulait autour de sa personne, sans le moindre bruit ; un grand voile blanc, très fin, enveloppait son chapeau blanc, ses cheveux châtains et son visage ovale. Une jeunesse lui venait, virginale et fraîche, de tout ce blanc où elle marchait comme dans une de ces nuées denses, neigeuses et molles qui donnent aux yeux une sensation de volupté idéale ; sa beauté s'en illuminait et, sous la transparence de sa carnation, le

sang coulait plus vif, rendait plus rose le visage délicat et expressif. Ses yeux seuls, d'une couleur indécise entre le gris et le bleu, avaient une nuance trouble ; quelque chose de fier, de triste et de recueilli les voilait, parfois même en éteignait le regard. Sur sa bouche on n'apercevait pas le moindre sourire. Et, tandis qu'elle se tenait là, debout, elle était si bien dominée par une pensée ou par une émotion qu'elle en oubliait presque la raison qui l'avait amenée en ce lieu, à cette heure insolite.

— Bonjour, Donna Maria ! — lui dit un homme élégant, qui s'avança vers elle et la salua d'un grand coup de chapeau et d'une inclination de tête parfaitement correcte, comme s'il était dans un salon.

— Bonjour, Provana ! — répondit-elle avec un léger battement des paupières et en se mordillant les lèvres. — Depuis quand fréquentez-vous les musées et aimez-vous les vieilles statues de Faustine et de Britannicus ?

— Oh ! chère madame, je ne les aime pas ! — s'empressa-t-il de déclarer avec un sourire. — Je n'y comprends rien et, par conséquent, je les déteste.

— Mais alors, pourquoi...

— Je voulais vous parler en tête à tête ; et ce lieu est toujours désert, à cette heure et en cette saison.

— Qu'est-ce qui vous empêchait de venir chez moi ? — reprit-elle, de plus en plus sévère. — J'y suis seule... quelquefois.

— Oui ; mais, si Marco Fiore était arrivé pendant notre entretien, vous n'auriez pu lui refuser votre porte, — répliqua-t-il avec froideur.

— Vous haïssez donc beaucoup Marco Fiore ? — demanda-t-elle, avec une sorte de défi dans les yeux.

— Je ne le hais pas, je l'envie, — dit-il, redevenu galant.

— Et c'est pour cela que vous vous empressez de me donner un rendez-vous auquel il ne doit pas assister, afin de me dire des choses qu'il ne doit pas entendre ? — s'écria-t-elle avec un rire narquois.

— Mais... vous êtes venue ! — fit-il observer avec finesse.

Elle se mordit les lèvres. Elle saisit, dans sa petite bourse aux mailles d'or, un billet plié en quatre et le tendit à Gianni Provana.

— Reprenez votre lettre, et adieu ! — dit-elle sèchement.

Et elle lui tourna le dos, s'éloigna.

— Non, ne vous en allez pas, Donna Maria, ne vous en allez pas ! Écoutez-moi, puisque vous êtes venue ! Il s'agit d'une affaire sérieuse !

— Adieu, adieu, Provana ! — répéta-t-elle, déjà près de la sortie principale.

— Au nom de Dieu, ne partez pas ! Il s'agit d'une affaire très grave !

Sa voix tremblait d'anxiété. Donna Maria le regarda fixement, avec des yeux scrutateurs. Gianni Provana, dont la physionomie était ordinairement agréable, mais inexpressive, paraissait sincèrement ému. Il était un peu pâle, et le monocle était tombé de son œil. Il tiraillait nerveusement sa moustache noire et soyeuse, et sa bouche, restée fraîche en dépit de la maturité, semblait retenir avec peine un flot de paroles. Jamais Donna Maria ne l'avait vu ainsi, ce Gianni Provana qui, dans chacun de ses gestes, dans chacune de ses phrases, était toujours l'homme de la mesure, plutôt sceptique, plutôt flegmatique, jamais agité ; — en un mot, le type commun de l'homme du monde qui a, depuis son enfance, adopté, l'attitude de la correction un peu hautaine et du dédain pour les choses et pour les personnes, même et surtout pour celles qu'il ne comprend pas.

— A vrai dire, — murmura-t-elle, en revenant de quelques pas en arrière, — je ne saurais croire que, de vous, je puisse apprendre quoi que ce soit de grave.

— Et pourtant, Donna Maria, je vous ai dit la vérité : il s'agit de votre bonheur, qui m'est infiniment cher.

— Pourquoi vous est-il cher ? Que vous importe ma personne ?

— Je vous estime et je vous aime !

— Et moi, je ne vous aime ni ne vous estime, — répliqua-t-elle, glaciale.

— Quelle est donc la raison de votre mépris ?

— Vous êtes un homme faux, Provana.

— Dans la vie, la fausseté est si utile, si nécessaire !

— Ce sont les menteurs qui le prétendent.

Ils cheminaient à côté l'un de l'autre, sous un des porti-

ques. Provana examinait à la dérobée, demi-curieux et demi-anxieux : elle était préoccupée, fixait les yeux devant elle sur un point qu'elle ne voyait pas, laissait traîner son ombrelle par terre.

— A quoi vous a servi votre loyauté? — continua-t-il, — Vous avez perdu votre état dans le monde, votre réputation, votre foyer.

— J'ai gagné la liberté et l'amour, — affirma-t-elle, en levant le front avec orgueil.

— Mais non le bonheur !

— La liberté et l'amour ! — proclama-t-elle de nouveau, avec un accent de révolte.

— Vous êtes victime de votre horrible situation, Donna Maria ; et vous n'êtes pas certaine que Marco Fiore vous aime ! — insista-t-il, décidé à tout dire.

— C'est à moi de l'aimer !

— Et vous ne l'aimez pas, Donna Maria. Non, je vous jure que vous ne l'aimez pas !

— Qui vous a donné charge de me dire ces choses? Qui vous les a suggérées?

— Je les dis parce que je les sais; je les dis parce qu'il faut absolument que je vous dessille les yeux sur vous-même et sur Marco Fiore.

— Quel est donc le motif de votre démarche? Quel dessein louche poursuivez-vous? quel perfide intérêt?

— Votre seul et unique intérêt, Donna Maria.

— C'est impossible. Vous êtes un calculateur. Vous avez un plan. Révélez-le vite. Je préfère cela. Dites : quel est l'objet de ce rendez-vous?

— Vous persuader que vous n'aimez pas Marco Fiore et qu'il ne vous aime pas.

— Est-ce Marco Fiore qui vous a envoyé? — demanda-t-elle, avec de la détresse dans la voix.

Provana hésita une seconde.

— Non, — reprit-il, — ce n'est pas lui. J'ai deviné moi-même. Je sais tout.

Elle réfléchissait, la tête penchée. Quoique cet entretien avec un homme qu'elle avait toujours méprisé pour sa duplicité ne lui inspirât que de l'horreur, quoique les paroles enten-

dues l'offensassent mortellement, elle ne laissait pas de lui prêter l'oreille, comme subjuguée. Maintenant ils étaient arrêtés à un angle des portiques, près d'un gros pilastre. Aucun visiteur n'apparaissait.

— Donna Maria, vous qui êtes la sincérité même, comment supportez-vous cette vie de mensonge?

— De mensonge?

— Parfaitement! Vous trompez Marco Fiore, quand vous lui dites que vous l'aimez, et vous vous trompez vous-même. A son tour, il vous trompe, de la même façon. Cet amour est mort; il a même vécu trop longtemps.

— Selon vous, qui vous imaginez comprendre quelque chose à l'amour, quelle est donc la durée d'une passion?... Peut-être avez-vous sur ce sujet des données précises, des chiffres?

— Oui. Une passion dure de six mois à un an; un amour, d'un an à deux. Donc, depuis un an, vous vivez de mensonge. Donna Maria, brisez votre chaîne.

— Il vous plairait, sans doute, que nous enterrions cet amour ensemble? — fit-elle, avec une ironie douloureuse.

— Il faut que vous l'enterriez! il le faut!

— Et ensuite je me brûlerai sur un bûcher, comme la veuve du Malabar? — ajouta-t-elle, de plus en plus ironique et amère.

— Non; il faut que vous viviez et que vous soyez heureuse.

— Avec vous, n'est-ce pas?

— Non, avec un autre, — dit-il à voix basse, en la regardant de côté.

— Avec qui?

— Avec Emilio Guasco.

— Ne répétez pas cette infamie! — rugit-elle, les dents serrées.

Un silence terrible se fit entre eux. Déjà le soleil avait envahi la moitié du modeste jardin, côtoyant les sombres haies de buis et les massifs de rosiers des quatre saisons. Quelques gazouillements grêles d'oiseaux s'échappaient des arbustes, çà et là.

— Ainsi, c'est de sa part que vous venez? — demanda-

t-elle ensuite, d'une voix rauque à faire peur, tant il y avait d'indignation dans ses paroles.

— Non; mais je suis venu tout de même. Vous agrée-t-il, Donna Maria, de continuer à vivre hors la loi, hors la morale et hors la société, lorsque la cause initiale de cette fâcheuse disgrâce a disparu? Vous agrée-t-il de sacrifier encore votre honneur, votre dignité, votre réputation, non pas à l'amour, mais à son fantôme? Où sont maintenant les joies suprêmes qui compensaient tout ce que vous avez perdu? Où sont les précieux trésors de l'âme et des sens pour lesquels vous avez rejeté tout le reste? Qui vous la paie aujourd'hui, votre abnégation? Vous avez tout donné, vous donnez tout. Et cependant votre existence est vide, votre cœur est vide!

Pourquoi l'écoutait-elle avec une attention inquiète, sans l'interrompre, sans se rebeller? Pourquoi son orgueil n'avait-il plus un tressaillement, ne poussait-il pas un cri de protestation? Gianni Provana, si froid, si compassé, si sceptique, à en juger d'après les dehors, s'élevait, à cette minute et dans ce lieu singulier, jusqu'à une sorte d'éloquence; et elle, qui le soupçonnait, qui le méprisait, qui le tenait pour un menteur et pour un hypocrite, elle persistait à l'écouter, avec un visage contracté par la douleur et la colère.

— Donna Maria, vous avez eu le courage d'offenser et d'abandonner votre mari, qui n'avait aucun tort, parce que vous ne vouliez pas vivre dans le mensonge et la trahison. Ayez aujourd'hui un autre courage, digne de vous : le courage de fuir Marco Fiore, que vous n'aimez plus, qui ne vous aime plus. Quittez cette maison où vous végétez dans une solitude lourde et pénible; rentrez dans le monde, rentrez dans la société; soyez une dame, soyez une femme respectée et honorée, comme vous le méritez par votre beauté et par la grandeur de votre âme.

— Et pour être ce que vous venez de dire, Provana, — répondit-elle sèchement, d'une voix dure, — je devrais retourner auprès de mon mari?

— Oui.

— Et il me reprendrait?

— Oui.

— Il oublierait tout?

— Il pardonnerait tout.

— Après trois années de scandale public, de vie commune avec Marco Fiore, dans la ville même qu'habite mon mari et sous ses yeux, il ferait cela ?

— Il le ferait, parce qu'il croit à l'obligation du pardon.

— Sachant que je ne l'aime pas ?

— Sachant que vous ne l'aimez pas.

— Et que je ne l'aimerai jamais?

— Cela, qui peut l'affirmer ?

— Je l'affirme, moi ! — déclara-t-elle. — Je ne l'aimerai jamais ! Et il le sait bien.

— Malgré tout, il désire ardemment vous pardonner, vous rendre tout ce que la passion vous a fait perdre.

— Mais, enfin, pourquoi veut-il me pardonner?

— Parce qu'il est bon.

— Il y a quantité d'êtres bons qui n'y consentiraient jamais.

— Il a beaucoup souffert et il a compris beaucoup de choses.

— Quel rapport y a-t-il entre ses souffrances et les miennes ?

— Il a pitié de vos douleurs.

— La pitié ne suffit pas pour faire ce qu'il veut faire.

— Il vous aime, — dit enfin Gianni Provana.

— Le lâche ! — prononça-t-elle du bout des lèvres, avec un immense mépris.

— C'est la réponse que je dois lui rapporter ?

— Dites-lui ce qu'il vous plaira.

— Son amour ne vous émeut pas ?

— Non.

— Sa pitié ne vous attendrit pas ?

— Non.

— Son pardon ne vous semble pas un acte sublime? Vous ne considérez pas votre mari comme un héros ?

— Je suis une misérable créature, faite d'argile, et je n'entends rien à la sublimité.

Ils se turent. La chaleur croissait, un peu lourde ; le chant des oiseaux s'affaiblissait dans les arbustes. Quelques roses aux vives couleurs et aux pétales peu nombreux s'étaient effeuillées sur la terre du jardin.

— Et, dans tout cela, que faisons-nous de Marco Fiore? — reprit-elle tout à coup, ironiquement.

— Ce que nous faisons de Marco ?

— Oui, de Marco. Si, comme vous me le conseillez, je retourne auprès de mon mari, qu'est-ce qu'il adviendra de Marco ?

— Il sera très heureux d'épouser Vittoria Casalta, qui l'attend depuis trois ans.

— Ah ! — fit-elle, d'une voix qui n'était pas reconnaissable.

Sans lui dire adieu, sans le regarder, elle tourna le dos, s'éloigna rapidement, disparut à l'angle du portique. Et Gianni Provana ne se risqua pas à la suivre et à la rejoindre.



Pendant une heure entière, Donna Maria avait cherché Marco Fiore dans tous les endroits où elle supposait qu'il pouvait être : à son palais de la rue Bocca-di-Leone, où elle avait laissé chez le concierge un mot écrit au crayon sur un bout de papier ; au Cercle de la Chasse, où il venait quelquefois vers midi ; à la salle d'escrime, rue Muratte, où il faisait, deux ou trois fois par semaine, un long assaut de fleuret. Concierges, majordomes, domestiques avaient vu cette dame, si belle et si élégante, vêtue de blanc, cachée sous son voile blanc, demander avec insistance Marco Fiore, puis se retirer lentement, comme si elle n'était pas bien convaincue qu'il ne fût pas là. Et ensuite, très agitée, mais taciturne, dévorant son chagrin, elle avait regagné sa villa de Sainte-Marie-Majeure. Et voilà que, au moment de franchir le seuil, elle voyait arriver Marco, en costume d'été, avec son sourire un peu languissant sur les lèvres et, dans les yeux, son habituelle douceur.

— Ah ! Marco, je t'ai cherché partout ! — balbutia-t-elle, confuse, en lui prenant la main.

— Qu'y a-t-il ? — demanda le jeune homme, un peu étonné, en observant le visage de Maria.

— Viens, Marco ! viens !

Et elle l'entraîna, lui fit traverser l'antichambre, le salon, le boudoir, le cabinet, ne s'arrêta que dans la chambre à coucher dont les persiennes vertes étaient closes et qu'em-

plissaient les parfums d'une petite serre voisine. Là, d'un coup sec, elle referma la porte. Ils étaient seuls. Elle lui mit ses deux mains sur les épaules, le regarda au fond des yeux, dans une fière attitude dominatrice. Jamais elle ne lui avait paru si belle et si ardente.

— M'aimes-tu, Marco ?

— Je t'aime, — dit-il, avec une molle douceur.

— Ne le dis pas ainsi. Dis-le mieux ! M'aimes-tu ?

— Oui, je t'aime ! — répéta-t-il, troublé.

— C'est comme autrefois qu'il faut le dire, *comme autrefois* !

— Je t'aime, Maria, je t'aime ! — fit-il, de plus en plus gagné par l'émotion.

— M'aimes-tu comme aux premiers temps ? Réponds sans réfléchir, sans hésiter... *Comme aux premiers temps* ?

Par ses regards fixes qui le brûlaient, par la pression de ses mains blanches et fermes sur les épaules, elle le subjuguait. Déjà le jeune sang de Marco se précipitait dans ses veines, et le vertige de la passion, depuis longtemps étranger à son âme, recommençait à la bouleverser.

— Comme aux premiers temps ! — murmura-t-il, d'une voix éteinte.

— Et tu ne voudrais pas me perdre, Marco ? Dis, dis !

— Je préférerais perdre mon âme !

— Et tu n'as jamais pensé à me quitter ?

Il eut une seconde d'hésitation et répondit :

— Jamais !

— C'est toujours moi qui suis ta femme ?

— Toi, toi seule !

— Ah ! Marco !

Et soudain elle éclata en sanglots, cacha son visage dans la poitrine du jeune homme, vaincue par une émotion trop forte. Marco était devenu très pâle ; une triste réflexion avait contracté ses sourcils. Il caressa ce visage couvert de larmes, l'essuya avec son mouchoir, demanda, d'une voix où frémissait déjà le soupçon et où grondait sourdement la jalousie :

— Qu'est-ce que cela signifie, Maria ? Dis-moi tout.

— Non, je ne peux pas, je ne peux pas ! — gémit-elle désespérément.

— Dis-moi tout, à l'instant même ! — insista-t-il avec une impatience courroucée.

— Non, Marco, non ! Il n'y a rien ! Ce matin, j'étais folle !

— Mais hier soir tu étais calme et sereine... Il y a quelque chose... Il y a quelqu'un... Dans la matinée, qui as-tu vu ?

La question était si précise et si impérative que cette femme loyale fléchit, n'osa plus se taire :

— J'ai vu Gianni Provana...

— Ah ! — fit-il en tordant sa moustache. — Et c'est ici que tu l'as vu ?

— Non. Ailleurs...

— Où ? Dans la rue ?

— Presque.

— Et tu l'as rencontré... par hasard ?

— Non, ce n'a pas été... par hasard.

— Maria ! Maria ! — s'écria-t-il. — Pourquoi as-tu fait cela ?

— J'ai eu tort, j'ai eu tort et je t'en demande pardon, Marco ! — dit-elle, s'humiliant, lui saisissant une main pour la baiser, dans une attitude de contrition profonde.

Mais il se dégagea, fit deux ou trois tours dans la chambre, comme une bête féroce, revint près d'elle, plus blême encore. L'irritation, la jalousie avaient enflammé soudain ce tempérament tendre et passionné, en avaient détruit la douceur.

— Et que t'a-t-il dit, ce reptile ?

— Ne me le demande pas !

— Répète-moi ce qu'il t'a dit, cet homme immonde !

— Oh ! immonde à soulever le cœur !

— Répète, répète, à l'instant même !

— A quoi bon ? Ce sont des infamies.

— Contre moi ?

— Contre nous.

— Mais parle donc ! parle ! Veux-tu me faire mourir de colère et d'impatience ?

— Ah ! Marco, pour l'amour de Dieu !... Eh bien, je te dirai tout ! Viens, assieds-toi près de moi. Sois calme : je ne veux pas te voir ainsi. Pour que je te dise tout, mon amour, il faut que tu sois calme. Il faut que tu sois bon, amoureux, et non pas farouche et méchant comme tu l'es dans ce moment-ci.

— J'attends ! — fit-il, comme s'il ne l'avait pas entendue, les bras croisés.

— Écoute. C'est vrai : je n'aurais pas dû aller au rendez-vous de Gianni Provana ; j'ai eu tort. Mais une secrète terreur a été plus forte que moi, et j'ai voulu savoir ce qu'il avait à me dire : peut-être était-ce une menace contre moi, contre toi ?...

— Moi, Maria, je n'ai peur de rien.

— Moi non plus ! Mais j'y suis allée... pour savoir. Cet homme est si pervers ! Et il est toujours en relations avec... mon mari.

— Alors, c'est de la part d'Emilio Guasco qu'il est venu ?

— Il prétend que non ; mais c'est le contraire qui est vrai, avoua-t-elle avec sincérité.

— Et que venait-il te dire, de la part d'Emilio Guasco ?

— Il venait me dire que tu ne m'aimes plus.

— C'est faux, je le jure ! — protesta-t-il avec véhémence,

— Et me dire aussi que je ne t'aime plus.

— Jure-moi que c'est faux !

— Je le jure, — déclara-t-elle, d'une voix grave.

— Et puis ?

— Et puis que, étant donnée la mort de notre amour, il est juste et nécessaire que je rentre dans l'ordre, que je rentre dans la morale, que je reprenne ma place dans la société, que je reconquière la considération, l'estime, le respect.

— C'est-à-dire ?

— Que je retourne auprès de mon mari.

— Cette chose atroce, il l'a dite ?

— Il l'a dite.

— Ainsi, — vociféra-t-il, outré de colère, — ces gens-là, ton mari et son ami, sans s'occuper de moi, machinant contre moi, se raillant de moi, te proposent de me quitter et de rentrer au domicile conjugal ?

— ... Oui.

— Malgré tout ce qui est arrivé ?

— ... Oui.

— Et, après trois ans d'une vie d'amour qui est nôtre, uniquement nôtre, tu retournerais au palais Guasco ?

— ... Précisément !

La physionomie de Marco Fiore s'était transfigurée. Une convulsion d'amertume, de souffrance, de fureur le secouait sans répit; cette grâce un peu molle qui, avec la jeunesse, composait la poésie de sa personne, avait disparu; il ne restait qu'une face énergique sur laquelle passaient, indomptables, les sentiments les plus virils.

— Ton mari, qui se dit homme d'honneur, oublierait donc son déshonneur?

— Il est prêt à l'oublier.

— Un gentilhomme pardonnerait une offense si manifeste et si cruelle?

— Il dit que, depuis longtemps, il est prêt au pardon.

— Mais pourquoi? Est-il un lâche? Est-il un saint? A-t-il du sang dans ses veines appauvries? A-t-il un cœur dans sa poitrine de financier?

— Provana dit... qu'il a souffert, qu'il souffre.

— Mais pourquoi souffre-t-il? Par amour-propre? par vanité? par jalousie? par respect humain?

Elle se tut. Lui, comme fou, insistait :

— Qu'est-ce qui l'a fait souffrir? L'injure? l'outrage? la honte publique? le ridicule? Et, après avoir souffert, pourquoi pardonne-t-il?

Elle continuait à garder le silence.

— Et pourquoi te veut-il? Pour me faire une avanie? pour avoir une revanche? pour que le monde se moque de moi, comme il s'est moqué de lui?... Pourquoi te veut-il? pour orner ses salons? pour montrer les bijoux qu'il t'a donnés? pour décorer sa loge au théâtre?... Dis, pourquoi te veut-il?

La tête basse, les mains posées sur les genoux, elle était muette et blême. Il vint à elle, la força de se lever, de le regarder.

— Toi, Maria, tu sais pourquoi il oublie, pourquoi il te pardonne, pourquoi il te veut. Tu le sais, et tu refuses de me le dire!

Elle hocha la tête, niant.

— Tu le sais, tu le sais: on te l'a dit. Répète-le-moi! répète-le-moi! Sinon, je pars et je ne reviendrai plus.

Elle vacilla comme un arbre qui va choir.

— Oui, — balbutia-t-elle, — je le sais... Je le sais... Je

préférais ne pas te le dire. Provana assure... que mon mari m'aime... S'il oublie, c'est parce qu'il m'aime; s'il pardonne, c'est parce qu'il m'aime; s'il me veut, c'est parce qu'il m'aime. Voilà tout.

Brutalement, violemment, il la saisit dans ses bras, l'y tint emprisonnée.

— C'est moi qui t'aime! Moi seul, Maria!

— Oh! — s'écria-t-elle d'une voix profonde, — la voix *d'autrefois*!

La tenant étreinte, emprisonnée, il lui baisait les cheveux, les yeux, la bouche, murmurant :

— Je t'aime comme autrefois, comme toujours, comme éternellement! Je t'aime! je t'aime!

Rayonnant de joie, pleurant de joie, elle renversait la tête.

Et lui :

— Tu es à moi, n'est-ce pas?

— A toi, à toi, à toi!

— Et tu ne seras jamais à un autre?

— Jamais!

— Oh! je ne te laisserai prendre par personne!

— Personne ne pourrait me prendre!

— Je tuerais l'autre d'abord, et je me tuerais ensuite!

— Je t'adore, Marco, je t'adore!

Le cercle de ses bras se relâcha; il réfléchit un instant. Une puissante exaltation, née d'un puissant instinct, le transportait. Et elle était ivre de lui.

— Veux-tu, Maria, faire ce que je veux?

— Oui, comme une esclave.

— Eh bien, partons ensemble!

— Partons.

— Demain?... Non, ce soir!

— Ce soir. Où allons-nous?

— Je ne sais pas. Loin. Ensemble. Là où il n'y aura point de ces hommes ignobles et de ces choses horribles. Loin, là où ton âme et ton corps m'appartiendront entièrement, sans appréhensions, sans regrets, sans souvenirs. Ensemble! Hors d'ici! loin!

— Allons.

— Me suis-tu avec bonheur, avec enthousiasme?

— Avec bonheur, avec enthousiasme !

— Comme si tu partais pour ne plus jamais revenir ?

— Comme si j'allais à l'amour et à la mort !

— Ce soir, Maria !

— Ce soir !

— Je ne te quitte plus, aujourd'hui. Je ne peux pas te quitter. J'ai peur que tu ne renonces à partir. J'ai peur de te perdre.

— Ce sera comme la première fois, lorsque nous avons pris la fuite, — soupira-t-elle, abîmée dans une mystérieuse extase.

— Oui, comme la première fois, ma bien-aimée !

Et les visages d'autrefois leur réapparaissaient, à mesure que les voix et les paroles se faisaient réentendre ; et le temps fut anéanti, et tout fut comme autrefois. Et ils n'interrogèrent pas leurs âmes et leurs cœurs, parce que les visages, les voix et les apparences étaient celles d'autrefois ; et, dans le tumulte indomptable de la passion ressuscitée, leurs âmes et leurs cœurs se turent, gardèrent un silence profond et obscur.



Venise qui, dans ses bras accueillants et berceurs, a consacré et exalté mille furieuses liaisons d'amour, Venise mit autour de la grande flamme qui embrasait Maria Guasco et Marco Fiore sa merveilleuse paix de beauté morte, la silencieuse caresse de ses lumières noyées dans la brume, la grâce fine et subtile de sa mélancolie ; bref, tout ce qui rend la passion plus concentrée, plus solitaire, plus impérieuse et, par conséquent, plus violente. Et le fluide amoureux dont, à Venise, des milliers d'amants ont imprégné tous les lieux où ils vécurent et où ils passèrent, ce fluide amoureux qui émane des eaux dormantes, des balcons en saillie sur la façade des palais, des voix assourdies qui chantent dans un jardin fleuri, le long d'un canal désert ; ce fluide qui émane de la funèbre couleur des gondoles, de la blancheur des marbres non altérés par l'eau, de toutes les lignes du paysage et de toutes les teintes du ciel, enveloppa de nouveau Marco Fiore et Maria Guasco, aviva étrangement leur flamme, fit de leur vie un tumulte et un vertige.

Leur amour eut quelque chose de mystérieux et de sinistre, dans l'ardeur de ce renouvellement, et les emporta comme un tourbillon. Ils devinrent aveugles et sourds à tous les aspects et à tous les sons de la vie qui n'étaient pas leur amoureux délire ; et, si nulle suavité d'idylle, si nulle aménité de sentiment ne les enchanta au cours de ces semaines, la fièvre qui les faisait palpiter et qui, de façon tragique, allumait sans cesse en eux un feu nouveau, eut des effets que peu de gens ont éprouvés, qu'eux-mêmes ne connaissaient pas. Un voile tombait sur leurs yeux, dès qu'ils les détournaient de l'objet adoré; et la vision de Venise, où s'écoulaient leurs journées, était devant eux comme un rêve qui aurait fait surgir un décor ignoré, apparaissant et disparaissant tour à tour. Jamais Maria Guasco, dont la beauté consistait surtout dans l'expression vive, tendre et fière du visage, n'avait montré sur ce visage, plus clairs et plus purs, ces signes de félicité amoureuse qui font frémir de regret et de douleur, lorsqu'ils les remarquent, en passant, ceux qui n'ont pas été aimés ou ceux qui n'aiment plus. Jamais Marco Fiore n'avait eu dans toute sa personne une plus grande impétuosité d'amour et une plus forte sensation d'être subjugué par la créature aimée : tout ce qu'il y avait en lui de doux et de tendre s'était liquéfié au buisson ardent de la passion. Parfois ses actes et ses paroles étaient rudes; parfois, la violence de son amour prenait la figure de la haine. Il fixait sur Maria des yeux tristes et farouches, mais des yeux d'amant; il lui parlait d'une voix brève et dominatrice, et ses mains robustes serraient brutalement les mains délicates de Maria, jusqu'à lui faire mal. Elle se taisait et, pour ne pas crier, se mordait les lèvres; et elle courbait la tête, vaincue.

Longs étaient les silences entre les deux amants : volontiers leurs bouches restaient muettes, comme si les paroles leur étaient inutiles pour s'entendre, ou comme si les pensées pesaient lourdement sur leurs âmes, ou comme s'il était trop périlleux de donner la vie par la parole à ces pensées-là. Ils se tenaient à côté l'un de l'autre, dans la vaste chambre qu'ils habitaient ensemble au Grand-Hôtel, sur le Canalazzo, et ils se regardaient taciturnes, absorbés, fascinés; et quel-

quefois leurs têtes se penchaient, rapprochées l'une de l'autre, et leurs tempes en contact se communiquaient le même battement, dans un adorable frisson de vie. Quelquefois, sur le petit balcon de marbre, debout l'un à côté de l'autre, ils contemplaient le large canal qui, bordé de palais magnifiques, se prolonge depuis la Salute jusque là-bas, là-bas, à la courbe du Rialto ; et leurs mains jointes s'attachaient par les doigts entrelacés, et leurs yeux s'arrêtaient longuement, longuement sur les reflets bizarres de l'eau dont la couleur changeait avec les tons du ciel; et toujours ils étaient muets, oppressés, suffoqués.

Aux heures où la gondole, en de lointaines promenades dont le choix était laissé au gondolier, les emportait, d'un mouvement égal et sûr, vers les canaux les plus solitaires, vers les îles les plus inhabitées, Marco exagérait encore la sévérité de ses exigences d'amoureux. Si Maria se détournait de lui un seul instant, il la rappelait, d'un geste brusque, avec une sorte de colère ; si elle avait un bouquet de fleurs à la ceinture, il arrachait les fleurs une à une, les baisait, les mordait, les jetait dans l'eau ; et il lui prenait son mouchoir, sa bourse aux mailles d'or, il approchait ces objets de son propre visage, les baisait ; et, lentement, il lui enlevait des mains ses gants parfumés, les baisait, les mordait. A peine échangeaient-ils quelques paroles : leur nom, prononcé bas et comme voilé, un monosyllabe interrogatif, dit, répondu avec un signe des paupières qui acquiesçaient en s'abaissant sur l'éclair des yeux. Pas davantage.

Ils rentraient à l'hôtel par la porte qui donne sur la lagune, suivaient, l'un derrière l'autre, le grand corridor du rez-de-chaussée, la femme baissant les yeux sous sa voilette noire, l'homme détaché de tout ce qui l'entourait, jetant aux domestiques des ordres rapides; et ils disparaissaient aussitôt, se hâtant vers leur petit appartement; et nul ne souriait ou ne riait, à les voir ainsi liés et enchaînés l'un à l'autre, parce que Venise est habituée à ces spectacles d'un amour absolu, qui prend l'âme tout entière. Eux-mêmes ne riaient jamais, ne souriaient jamais ou presque jamais. Leur passion, même dans ses plus grandes ardeurs, était grave et recueillie. Nulle folâtrerie enfantine, nulle allégresse juvénile n'en égayait la

véhémence : et c'est pourquoi ils semblaient tristes, même aux heures de la plus extrême ivresse. Il semblait que cette passion excessive dépassât la mesure de leurs forces, accablât et terrassât par sa puissance leurs corps et leurs âmes trop faibles pour la supporter ; ou encore il semblait que sa violence obscure, son mystérieux empire, son impétuosité les surprît à chaque instant et les épouvantât, comme s'ils en ignoraient l'origine et le terme.

De temps à autre, Maria, incapable de soutenir le regard attentif de Marco, lui mettait une main sur les yeux, comme on fait pour se protéger contre la lumière du soleil, qui vivifie, mais qui aveugle. Et lui, d'un geste pareil, il mettait une main sur la bouche de Maria, pour la fermer aux rares paroles et aux baisers continus, comme si ses nerfs ne pouvaient plus résister à cette caresse idéale et sensuelle qui l'épuisait.

Et leurs mémoires aussi étaient enveloppées de brumes : sans quoi, ils se seraient rappelé leur premier voyage, cette fuite où leur cri de liberté avait éclaté en mille transports de joie, où mille sourires fleurissaient leurs journées insoucieuses, où le chant de la plus simple et de la plus sincère allégresse réjouissait leurs matins, où le rire terminait leurs soirs délicieusement et les endormait. Non, ils ne se rappelaient rien de tout cela ; et leur amour d'aujourd'hui, morne, sans badinages, sans chansons, cet amour lugubre et fatal ressemblait à une prison spirituelle, à une magique servitude des sens, à une volonté tyrannique et impitoyable qui les remplissait d'une folle et sinistre ivresse.

Ils ne parlaient jamais du motif pour lequel ils avaient quitté Rome. Une ou deux fois peut-être, elle avait voulu y faire allusion ; mais, tout de suite, pâle de colère et de jalousie, Marco avait crié :

— Non !

Et de nouveau il l'avait emprisonnée sur sa poitrine, où son cœur bondissait frénétiquement, comme le jour où il avait cru voir la main d'Emilio Guasco saisir dans l'ombre celle de Maria, pour l'emmener. Souvent de semblables pâleurs et de semblables fureurs passaient sur le visage de Marco ; et c'était alors que la flamme d'amour jetait ses plus vives clartés et sa

chaleur la plus forte. Souvent aussi, lorsque Maria se montrait songeuse et absorbée, comme absente, lorsqu'il semblait à Marco que l'esprit de cette femme s'éloignait de ce lieu et de ce foyer de passion, il se penchait sur elle, repris par sa première folie, et, ses mains secouaient, ébranlaient la personne de Maria ; et, de son haleine qu'il lui soufflait sur le front, il paraissait vouloir chasser la pensée qui retournait vers Rome. Elle comprenait tout de suite et s'écriait :

— Non, Marco, non !

Et alors, quelquefois, une demande était balbutiée confusément par Marco :

— Tu es à moi ? tu es à moi ?

— Oui, à toi ! — répondait-elle, appuyant sur le mot en signe de promesse et de complet abandon.

Ni protestations ni serments. Les seules paroles de la possession : « A toi ! — A moi ! »

Combien dura ce délire où les jours en coulant ne laissèrent sur leurs âmes aucune trace ? Quatre semaines peut-être. Ils étaient partis vers la fin de juillet. Or, vers la fin d'août, un matin, dans le salon, Maria, se levant tout à coup d'un fauteuil ancien où elle était assise à côté de Marco, s'approcha d'un petit bureau et, machinalement, fit pour la première fois un geste oublié, un geste qui lui revenait ainsi qu'un souvenir d'autres temps : elle prit une plume et la trempa dans l'encrier, comme pour écrire. Et aussitôt, effrayée de cet acte par où elle était sortie du cercle embrasé de son amour, elle trembla et regarda Marco à la dérobée. Il avait tout vu, sans battre des paupières. Et elle entendit une voix, une voix d'autres temps, un peu lasse, un peu voilée, qui lui adressait une question sur un ton aimable, mais où l'on devinait une parfaite indifférence à la réponse :

— Tu écris, Maria ?

Une secousse terrible la fit chanceler. Il ne vit pas le trouble mortel de cette femme : il regardait à terre. Elle s'assit pour écrire. Mais le désordre de son âme était si grand que sa main traça seulement quelques signes confus. Elle ne savait à qui écrire, elle ne savait quoi écrire. Sa main retomba sur le papier. Elle courba la tête. Il continua de ne rien voir.

— Marco, — demanda-t-elle, de cette voix limpide et nette

qu'elle avait autrefois, quand elle s'insurgeait contre le mensonge. — Qu'est-ce que tu as, Marco?

Alors cet homme sentit monter du fond de son âme la vérité, une vérité qu'il énonça simplement et cruellement :

— Je suis las.

Durant toute cette journée mémorable, le visage de Marco Fiore n'eut d'autre expression que celle d'une lassitude indicible. Sur le balcon de marbre, devant les eaux gris-argent qu'il contemplait, cette lassitude donnait à ses yeux une couleur de plomb et à sa face une pâleur terreuse ; un pli de tristesse lasse était aux coins de sa bouche. A deux ou trois reprises, elle lui demanda encore :

— Tu es las ?

Et, d'une voix monotone, il fit de nouveau la cruel leréponse :

— Oui, je suis las.

Et, ce jour-là, elle le vit s'étendre sur les coussins noirs et moelleux de la gondole, comme s'il voulait y rester toujours ; et ne pas regarder si elle était près de lui, ne pas lui toucher la main; et fermer les paupières comme s'il dormait, sans dormir toutefois; et ne sortir de ce silence et de cette torpeur qu'en descendant de la gondole, au palais Ferro, leur hôtel. Et, dans la soirée, comme il avait regagné de bonne heure la chambre à coucher, pris de sommeil, après lui avoir effleuré d'un rapide baiser les cheveux, elle, un peu plus tard, voulut le voir dormir, s'en alla, vêtue de sa blanche robe d'appartement, auprès du lit, et, debout, l'observa. Spectacle horrible! Marco Fiore dormait lourdement, la tête enfoncée dans les oreillers, comme s'il devait y dormir son dernier sommeil; et tout son visage était décomposé, dans la pâleur et dans la lassitude; et ses lèvres mêmes, sous les moustaches, étaient presque blanches, comme si la lassitude en avait chassé le sang; et le front même avait entre les sourcils une ride de lassitude et d'amertume.

Trop longtemps peut-être elle considéra ce spectacle, et son âme en but par les yeux tout le poison; trop longtemps elle considéra cet homme infiniment las, infiniment saturé d'amertume; et une contagion l'atteignit. A son tour, elle sentit que son cœur était dans sa poitrine comme une pierre; elle sentit

que son âme, pesante comme un rocher, accablait sa personne d'une lassitude infinie; elle sentit que des flots d'amertume se répandaient comme un toxique dans le sang de ses veines. Et elle se laissa choir sur ce même lit, dans sa robe blanche, comme si elle n'avait plus la force de l'ôter, tomba, de même que son amant, dans une torpeur léthargique.

Et, à cet épuisement de leurs désirs, à cette débilité et à cette somnolence de leurs corps, à la froideur de leurs imaginations éteintes, à l'aridité de leurs âmes, à ce ralentissement de leur vie spirituelle, à cette mort de leur vie morale, ils comprirent, le lendemain, la vérité redoutable. Ils comprirent que la jalousie, cet instinct brutal et mauvais, la jalousie physique, la jalousie basse avait tendu un piège à leur ingénuité en revêtant les apparences de l'amour le plus noble et le plus ardent, de la passion la plus vaste et la plus triomphante; et que, comme des êtres faibles et sans expérience, ils avaient été victimes d'une grossière piperie de la sensualité, s'abandonnant à cette sensualité comme à une flamme rénovatrice, comme à une jeune et vivifiante flambée d'amour. Et l'homme sentit la honte lui monter au visage, parce qu'il avait pu confondre l'envie d'exercer une banale et vaniteuse possession virile avec un désir neuf et vigoureux de félicité amoureuse; et il éprouva un remords d'avoir par là donné à lui-même et à l'amante l'espoir d'un autre avenir d'amour. Et plus grande encore fut la honte de la femme qui était tombée dans le piège des sens, elle si superbe, si difficile et si chaste, même aux instants de la passion; et plus grande fut sa douleur d'avoir cru qu'un amour peut jamais renaître de ses cendres. Et, pendant une journée peut-être, ils se haïrent eux-mêmes et se méprisèrent comme ils ne l'avaient jamais fait; pendant une journée, ils se haïrent furieusement. Puis, ils cessèrent même de se haïr : sur eux régna cet obscurcissement, cette froideur et cet ennui dont, à Rome, ils se cachaient l'un à l'autre les moindres signes, par pitié, mais dont aujourd'hui, à Venise, ils n'osaient plus se cacher rien.

III

Spello,... octobre...

Chère Maria,

Puisque, comme toujours, tu te montres à moi telle que tu es, c'est-à-dire une créature de vérité, et puisque tu me dis brièvement, nettement, de telle sorte que je crois entendre ta voix : « Marco, notre rêve est fini », je veux élever mon esprit à ta hauteur morale, où le mensonge est impossible, et répéter loyalement : « Notre rêve est fini ». Ce fut un beau rêve. Nulle mesquinerie n'en a troublé la violence magnifique ; nulle faiblesse n'en a gâté la puissance ; nulle hypocrisie n'en a souillé la pureté. Nous avons mieux aimé rompre le lien social que de le desserrer misérablement ; nous avons mieux aimé faire souffrir aux autres une seule douleur que de leur infliger mille humiliations ; nous avons mieux aimé nous exiler, fuir le monde que de traîner la fraude et le mensonge de salon en salon, de ville en ville. Et nous avons vécu impétueusement, ardemment, d'une passion souveraine et splendide, avec une plénitude et une richesse de vie qu'aucun de nous deux, ô Maria, ne retrouvera jamais, ne doit retrouver jamais : car il y a des destins qui n'ont qu'un temps ; et notre destin, à nous, est révolu, et notre rêve est fini, et il ne reste plus dans nos âmes que l'impérissable souvenir de sa force et de sa beauté.

Nous l'avons cru éternel, ce rêve ; nous avons cru qu'il nous conduirait ensemble, la main dans la main, ivres de désir et d'espérance, jusqu'à l'heure de la mort : telle est la fugitive, l'éphémère éternité des hommes. Et cela même n'était pas vrai ; cette courte suite d'années, si modeste en comparaison des siècles, si modeste en comparaison du temps que dure une vie humaine, n'a pas été accordée à notre rêve. Les heures, les jours et les années lui étaient mesurés, non par nous, non par notre enthousiasme, non par notre anxiété, mais par les lois de la passion même, lois immuables, hélas! que chacun se flatte de modifier, que chacun aspire à éluder, et qui nous dominent tous. O Maria adorée, tu as eu de moi tout l'amour que peut offrir un homme jeune, sincère, plein de passion, à une femme adorable comme toi ; mais l'amour est une chose brève, d'une brièveté qui effraie et désole toutes les âmes tendres, tous les cœurs fidèles. Quand on dit qu'on n'aimera toute sa vie qu'une seule femme, on fait une promesse vaine ; quand on dit qu'en toute sa vie on n'a aimé qu'une seule femme, on trompe ou l'on se trompe. Nous voudrions être constants, invariables, attachés à notre amour ; mais c'est lui qui nous échappe fatalement, chaque jour davantage, tant qu'enfin notre cœur froid et dévasté prend conscience que l'amour n'est plus : il devait en être

ainsi, car telle est la loi de l'amour, car cette brièveté est la condition essentielle de sa beauté et de sa force, la raison même de son charme perfide.

Nous nous sommes aimés, ma très chère Maria, pendant trois ans: un cynique te dirait que ce temps fut long, et prends garde que le cynisme dissimule toujours une âme déçue par la réalité. Moi, je te dirai que ce temps fut précisément ce qu'il devait être ; et, en te disant cela, mon cœur déborde d'amertume, s'indigne contre la caducité de l'amour, contre la misère de cette passion, contre son peu de durée. Autre avait été mon espérance, ô toi qui fus mienne ! Autre avait été notre espérance, et aussi notre crainte ! Nous croyions que le malheur et la douleur nous viendraient du dehors, de ceux que nous avions abandonnés, des engagements que nous avions violés, de la société que nous avions offensée ; et voilà que toute l'inconsolable tristesse de l'heure présente nous vient de nous-mêmes, de nos âmes refroidies, de nos cœurs morts, de nos sens éteints où l'amour a vécu, mais d'où l'amour s'est retiré en laissant des cendres froides et grises que le vent dispersera. Ah ! Maria, je voudrais, je voudrais m'insurger contre moi-même, contre ma lassitude mortelle, contre mon indifférence, contre mon aridité ; je voudrais galvaniser mon esprit, ressusciter ce cadavre : et je me torture en vain, et des larmes d'inutile colère coulent sur mes joues. Je meurs, ô Maria, de ne pas t'aimer ; mais il m'est impossible de t'aimer toute ma vie.

Chère Maria, j'espère que tu ne m'aimes plus ! Il faut qu'il en soit ainsi. Te rappelles-tu notre première rencontre, dans une loge, un soir, tandis qu'une déchirante musique d'amour, celle de Tristan, *remplissait le théâtre ? Te rappelles-tu ce premier regard, long, dévorant, et ce premier serrement de mains, si expressif, comme si nos mains ne pouvaient plus se détacher ? Ce fut en même temps : aucun de nous n'a été le premier à aimer, n'a attendu l'amour de l'autre ; nous nous sommes aimés pareillement, d'un seul coup. Nous nous sommes livrés ensemble, fous d'amour, au tourbillon qui nous emportait ; et ni l'un ni l'autre ne balança. Ce n'est pas l'un qui entraîna l'autre dans le vertigineux délire de la passion ; mais ensemble, aveugles, sourds, domptés, enivrés, nous nous donnâmes ; et tous deux, sans que l'un influençât l'autre, nous résolûmes de vivre seuls, libres, obscurs, ignorés, oubliés ; et ni toi ni moi nous ne tremblâmes de ce projet fou, ni toi ni moi nous n'hésitâmes, au moment d'agir. Eh bien, Maria, non seulement j'espère, mais je crois que tu ne m'aimes plus. Dans la maison d'amour, ô femme chérie, dans cette maison où s'épanouit la fleur admirable de notre passion et où cette fleur exhala tous ses parfums, dans cette maison qui est celle du rêve et qui demeurera inoubliable pour nous, la maison du plus beau, de l'unique rêve de notre vie, tu pleures, je le sais, et tu te désoles, parce*

que tu ne m'aimes plus. Oui, je te vois pleurant sur ton cœur aride, sur ton âme épuisée, sur ton désir éteint, sur ton amour mort; je vois les sanglots gonfler ta gorge et ta tête se débattre convulsivement sur l'oreiller. Comme moi, Maria, comme moi! Jamais amour ne naquit avec une telle simultanéité; jamais amour ne vécut avec une telle égalité, une telle conformité de sentiments; et jamais amour ne disparut ainsi, à la même minute, de deux existences liées et enchaînées l'une à l'autre.

Ah! si je devais croire le contraire, Maria, je me tuerais! Si je devais supposer que l'amour est mort en moi seul et que, tandis qu'il n'y a plus en moi une étincelle qui donne lumière et chaleur, toi, tu brûles encore; si je devais te voir encore amoureuse d'un homme qui ne t'aime plus; si j'avais à me reprocher cette infériorité morale; s'il me fallait reconnaître que j'ai été abandonné par l'amour, que je suis devenu incapable d'aimer, incapable de sentir, en raison d'une mollesse d'âme qui me fût personnelle, oui, oui, je me tuerais!... Comment me serait-il possible de vivre près de toi tandis que mon esprit serait au loin, ne t'aimant plus tandis que tu m'aimerais encore, faisant subir ainsi à la plus chère, à la plus belle, à la meilleure de toutes les femmes, à la seule qui m'ait paru femme durant ces trois années, le supplice de mon indifférence?... Maria, écris-moi, jure-moi que tu ne m'aimes plus! Je ne supporte pas la pensée que tu pourrais palpiter encore, et palpiter d'amour pour moi; je ne supporte pas la pensée que je pourrais te faire du mal par le mutisme de mon âme.

Je te dois, Maria, trois années de bonheur parfait. Tu as paré mon existence de toute ta beauté et de toute ta séduction; tu m'as prodigué tous les trésors de ton cœur avec une générosité, avec une magnificence incomparables; tu t'es donnée à moi tout entière, par un don quotidien, et jamais tu ne t'es reprise; grâce à toi, j'ai su quelles ivresses l'homme peut savourer sans mourir de joie excessive. Et voilà pourquoi, femme chérie, délicieuse et fière, moi, qui te dois tout ce bien, je ne puis t'infliger une douleur sans égale : celle d'aimer encore quand on n'est plus aimé. Jure-moi que cela n'est pas; jure-moi que, si tu te désoles, c'est à cause du rêve évanoui en toi comme en moi; que tu pleures de regret, non sur moi, mais sur l'amour; que tu me considères comme un frère de douleur et non comme un amant volage et oublieux; que tu peux penser à moi sans sursauts et sans frémissements, avec la tristesse qu'inspirent les choses qui ne sont plus; qu'en toi rien ne brûle, que ton sang est sans fièvre, ton imagination sans visions; que tu es comme moi!...

Et maintenant, ma chère Maria, tu as entre tes mains ma vie et la tienne, et même plus que ces deux vies. Puisque, par le coup d'audace que tu as accompli en abandonnant ton mari et le toit conju-

gal, c'est toi qui as perdu davantage — et, aux yeux de beaucoup de gens, tu as tout perdu ; — puisque, dans notre passion, nous avons été heureux comme jamais personne n'a pu l'être, mais que tu apparais comme ma victime et que tu l'es sans doute, selon le jugement du monde ; c'est à toi, ô Maria, si forte et si bonne, de décider de ce qu'il adviendra de moi, de toi et des autres. Je suis à tes pieds pour t'obéir aveuglément. Relève-moi, saisis-moi par la main, indique-moi la route que nous devons prendre, séparés ou ensemble. Quel que soit le sacrifice moral que tu me demandes, moi, pour te sauver, je suis prêt à l'accomplir avec enthousiasme. C'est toi qui m'ordonneras de vivre ou de mourir ; et je vivrai comme tu le voudras, je mourrai de la mort que tu choisiras. Ne te dois-je pas d'agir ainsi, ô Maria bien-aimée, ô toi qui as tout quitté pour m'aimer et pour me suivre, qui n'as pas regardé en arrière, qui n'as voulu rien entendre, qui, souriante et frémissante de passion, t'es immolée à la passion ? Indique-moi la voie, à quelque but qu'elle conduise ; indique-moi la vérité : c'est ton rôle, à toi, ce fut toujours ton rôle.

Tu sais, tu es seule à savoir ce qui doit être fait. *Moi, j'ai vécu si follement dans notre rêve, que j'ai oublié tout ; et maintenant je suis dans la vie comme un novice, comme un enfant, confondu, inquiet, incapable de sortir de l'incertitude et d'avoir une volonté. Sois ma volonté, toi qui es plus forte que moi, toi qui toujours fus plus forte que moi : car tu as une vertu qui me manque et qui est l'orgueil, guide noble et lumineux, qui parfois est cruel, mais qui toujours est noble. Tu connais, toi,* ce qui doit être fait ; *et c'est à toi de me l'imposer, après te l'être imposé à toi-même ; et je serai comme une chose entre tes mains ; et tout sera bien, puisque tout sera voulu par toi, prescrit par toi, créature de force, de bonté et de beauté, par toi que ton orgueil éclaire comme un phare éclatant.*

Dis-moi tout ; indique-moi la voie. Si ce sont tes commandements que j'exécute, les larmes amères que je pleure sur notre rêve terminé se feront plus lentes et plus rares ; la mortelle tristesse qui accable un homme lorsqu'il vient de perdre une personne infiniment chère sera peu à peu vaincue ; le cruel regret s'atténuera : car j'aurai rempli mon devoir envers toi qui as été mon bonheur, envers l'amour qui a été ma raison d'être. Fais, Maria, que je reprenne conscience d'être un homme, de valoir encore quelque chose ; fais que je voie mon devoir ; fais que dans mon esprit naisse pour toi cette suprême gratitude ; fais que je te doive tout mon bien, même celui-là, le dernier, un bien que j'ignore, mais qui sera juste et noble puisqu'il me viendra de toi, ô toi que je bénis aujourd'hui comme je te bénirai toujours, jusqu'à la mort.

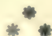
MARCO FIORE

Et voici la réponse que Marco Fiore reçut à Spello, par le retour du courrier :

Rome, ... octobre...

Je te jure, Marco, que je ne t'aime plus. Viens tout de suite : je te dirai ce qui doit être fait.

MARIA GUASCO.



Un vent froid, presque un vent d'hiver, soufflait avec violence par les rues de Rome, en cet après-midi d'octobre finissant ; et un ciel bas, chargé d'un épais nuage grisâtre, pesait sur l'Exèdre des Thermes. De petits tourbillons de poussière descendaient de l'Esquilin et du Viminal, en tournoyant, vers la vieille Rome; et les jardins des villas suburbaines, des squares exigus, plantés d'arbres, jetaient sur la chaussée des feuilles sèches, qui tournoyaient aussi.

Marco Fiore, qui pourtant n'avait pas fait un long voyage, tremblait de froid, tandis qu'il franchissait à pied, d'un pas agile, la courte distance qui sépare de Sainte-Marie-Majeure la station des Thermes. Et ses frissons étaient trop forts pour être causés seulement par le vent glacé qui courbait le jet d'eau sur la fontaine de Rutelli et qui sifflait à travers les hauts portiques de l'Exèdre. Malgré tout son propre courage, malgré le courage indomptable dont il savait qu'était douée l'âme de Maria Guasco, une crainte sourde l'agitait, la crainte de l'heure présente, la crainte de l'heure à venir; et il éprouvait cet obscur effroi de la vie qui fait qu'à certains moments suprêmes l'homme semble vaincu par toutes les forces ennemies qui sont en lui et hors de lui. Pourtant il n'hésita pas une minute à entrer dans la petite villa, qu'entourait une étroite bande de verdure et à laquelle on accédait par une serre fleurie : il allait à son destin obscur avec une âme palpitante, mais d'un pas ferme. La foi profonde qu'il avait dans le cœur de Maria Guasco, foi qui avait survécu à la passion et à l'amour, le soutenait : c'était toujours là qu'il puisait sa force, à l'heure de l'angoisse et de l'accablement.

Ah ! oui, lorsqu'il se retrouva en présence de cette femme, qui avait *été*, mais qui n'était plus sienne, et qu'il comprit que c'était pour la dernière fois, et qu'il la vit habillée de noir,

affinée et grandie dans ces vêtements de deuil, et qu'elle, si fière, si superbe, arrêta sur lui un regard d'immense désolation, le cœur de Marco se brisa dans une détresse infinie ; et, comme un enfant, les mains enlacées aux mains de Maria par une étreinte douloureuse, il pleura, pleura des larmes plus amères que toutes celles qu'il avait jamais pleurées. Et elle, les mains enlacées aux mains de Marco par une étreinte douloureuse, assise à côté de lui, elle ne sanglotait pas, mais elle pleurait, pleurait des larmes qui descendaient silencieusement sur son visage et se perdaient sur sa robe noire, tandis que, la tête renversée en arrière, muette, elle semblait incapable de prononcer une seule parole.

— Tout est fini, Maria, tout est fini ! — sanglotait Marco, avec une pitié de lui-même où se dissolvaient toute son énergie et toute sa volonté.

Et, gémissant comme un enfant, il répétait ces mots d'une voix monotone. Maria se taisait. Ce fut elle qui la première cessa de pleurer ; mais son visage était d'une pâleur fébrile. Marco, lui, se plaignait toujours, balbutiait : « Fini... tout est fini », comme un refrain de lamentation funèbre. Peu à peu, leur étreinte se relâcha ; parmi les pleurs, ils ne s'étaient pas donné de baiser. Leurs mains continuèrent à se tenir, sans s'étreindre, mollement, baignées de larmes qui se séchaient. Puis ils s'écartèrent un peu l'un de l'autre. Et ils eurent tous les deux le sentiment trop vrai, hélas ! d'avoir versé tous ces pleurs sur un cadavre, et qu'il ne restait dans leurs âmes que cette satiété des larmes, cette lassitude soudaine, cette stérilité des douleurs inutiles où l'homme sent et déplore surtout sa propre caducité et sa propre impuissance. Pendant quelques minutes, ils ne trouvèrent rien à se dire. Mais, de nouveau, à voir le visage blême et consumé de Maria, le cœur de Marco fut torturé d'angoisse.

— Maria, je t'ai aimée profondément ! — s'écria-t-il.

— Je le sais, — dit-elle, d'un ton grave. — Ton amour a donné le soleil à ma vie, et le reflet et la chaleur m'en resteront jusqu'à la mort.

— Je n'aimerai plus aucune femme comme je t'ai aimée, ô chère Maria, toi que j'ai eue tout entière !

— Non, aucune, — répéta-t-elle en baissant les paupières,

pour cacher l'expression de ses yeux ; — et il est juste que cela soit ainsi.

— Jamais je ne pourrai t'oublier, toi qui fus toute mon ardeur et toute ma douceur ! — ajouta-t-il, inconsolable.

— Non, tu ne dois pas m'oublier, mon amour; tu ne le dois pas !

— Mais alors, alors, pourquoi tout est-il fini ?

— Parce que..., — murmura-t-elle mystérieusement.

— Je voulais t'aimer toute ma vie; oui, je le voulais !

— On ne peut pas, on ne peut pas. Un amour ne dure pas toute la vie. La vie est si longue et l'amour est si court !

— Oh ! quelle tristesse, quelle tristesse ! Je ne m'en consolerai jamais !

Et elle qui, jusqu'alors, avait répondu sur un ton calme, eut tout à coup un tremblement de douleur :

— Jamais, Marco, jamais je ne m'en consolerai !

Encore une fois, désespérés, endoloris et meurtris par les fatalités de leurs cœurs, ils se turent; et il semblait qu'une muraille de fer les séparât, se dressât entre leurs âmes incapables de la franchir ou de l'abattre, incapables de se réconforter mutuellement. Et ils sentirent aussi que le poids du temps se ralentissait sur leurs têtes, que, dans cet entretien jusqu'alors inutile, un mortel ennui commençait à les envelopper. Marco comprit l'inutilité de ces larmes, l'inanité de ces paroles ; et, comme si la vie le pressait d'agir, il leva les yeux vers elle et demanda :

— Qu'allons-nous faire ?

— Notre devoir, — répondit-elle austèrement.

— Mais envers qui, envers quoi avons-nous un devoir à remplir ?

— Nous avons, d'abord et avant toute autre chose, un devoir envers nous-mêmes. Et ce devoir est de faire que la vie de notre âme soit sincère et libre. Puisque l'amour est fini, puisque le rêve de passion est dissipé, eh bien, Marco, ne mentons pas une seule minute et quittons-nous.

— Pour toujours ?

— Pour toujours !

— Et je ne te verrai plus ?

— Je ne te chercherai pas ; tu ne me chercheras pas ;

chacun de nous fuira l'autre autant qu'il sera en son pouvoir et comme c'est son devoir.

— Ce sera cruel, Maria.

— Oui, très cruel ; mais il le faut.

— J'en souffrirai beaucoup : en effet, même l'amour et la passion mis à part, tu m'es extrêmement chère.

— Toi aussi, mon ami, — répliqua-t-elle, d'une voix faible, qui de nouveau trembla de douleur ; — toi aussi, tu m'es extrêmement cher. Mais c'est une nécessité.

— Et que deviendrai-je, Maria ? Que ferai-je ? Où irai-je me laisser choir ? Que signifiera ma vie ? A quoi l'attacherai-je, pour n'avoir pas à craindre que le nœud ne se délie ?

Ce fut la question anxieuse, haletante, le cri de l'homme dont le cœur éperdu demande à vivre. Elle ne répondit pas tout de suite. Elle avait les yeux mi-clos, comme pour concentrer ses pensées, la bouche serrée, comme pour retenir ses paroles ; et ses mains chargées de bagues se croisaient sur ses genoux dans une attitude familière.

— Maria, Maria, je suis venu exprès pour l'apprendre de toi, parce que c'est à toi de me le dire, parce que je ne le sais pas, tandis que, toi, tu le sais. Que deviendrai-je sans toi ? Que ferai-je de mon âme ? Que ferai-je de ma vie ? O Maria, pense à moi ! Secours-moi, mon amie, ma sœur ! Toi qui es la source de tout mon espoir, dis-le-moi, dis-le-moi !

Un léger, un amer sourire se dessina sur les lèvres de Maria Guasco, devant l'inquiétude, l'agitation de cette conscience qui se convulsait. Ah ! comme, en dépit de l'angoisse, la vie demandait à être, à persister, à agir ! comme, sur les cendres déjà froides, la flamme de l'existence cherchait à rejaillir, plus haute et plus vive !

— Eh bien, — dit-elle doucement, avec lenteur, — lorsqu'en nous séparant nous aurons fait notre devoir envers nous-mêmes, il nous faudra faire aussi notre devoir envers les autres, Marco.

— Que dis-tu ?

Elle le regarda fixement, dans les yeux, et poursuivit :

— Toi, Marco, tu épouseras Vittoria Casalta.

— Non !

— Tu l'épouseras. Elle t'aime.

— Non!... Je ne l'aime pas.

— Qu'importe? Des milliers de mariages se font ainsi. Elle t'aime depuis des années, et vous étiez fiancés. Tu l'as trahie, et elle a continué à t'aimer. Elle t'attendait. C'est une créature patiente. Elle t'attend. Tu vois qu'elle a eu raison.

— Mais je ne puis l'épouser, puisque j'ai le cœur dévasté par une passion, par un regret inconsolable.

— Les cœurs se guérissent, Marco. Tu te guériras. Le regret s'endort au fond des âmes ; et, un jour, tu te réveilleras consolé. Ton devoir est d'épouser Vittoria Casalta.

— Mon devoir !

— Oui, ton devoir. Elle a souffert pour toi ; elle ne méritait pas de souffrir : elle est bonne, dit-on. Moi, je n'en sais rien. Mais, dans tous les cas, elle a souffert. Puisque ton cœur est vide, puisque ton esprit est sans but, puisque ton âme est sans aliment, remplis ton cœur de cette charité envers une personne qui souffre, donne à ton existence un emploi tout affectueux, crée-toi un doux devoir de réparation. Et, pour panser les blessures que tu as faites, épouse Vittoria.

Maria Guasco parlait d'une voix basse, lente, mais persuasive. Son visage était de plus en plus pâle. ses lèvres avaient blanchi. On voyait que, pour dire tout ce qu'elle disait, elle avait besoin qu'un immense effort mît en jeu tout son courage. Et Marco le comprit enfin ; et il regarda Maria avec une admiration et une révérence sans bornes ; et il lui toucha la main, légèrement, comme pour la baiser ; mais il n'en fit rien, presque timide. Et un cri souleva sa poitrine oppressée :

— O Maria, je ne peux pas être heureux avec Vittoria Casalta !

Elle trembla, comme devant une lumière subite ; mais elle resta maîtresse d'elle-même.

— Tu ne peux pas. C'est vrai. Tu as été heureux, trop, peut-être. Tu ne peux plus être heureux. Mais qu'importe? Contente-toi de donner le bonheur à celle qui a pâti pour toi. C'est déjà beaucoup.

— Ah! cela ne me contentera pas! cela ne me contentera pas !

— Tu demandes trop à la vie, Marco! — dit-elle en

hochant la tête. — C'est à toi, aujourd'hui, de donner quelque chose. Pendant trois ans Vittoria Casalta a souffert une torture secrète. Tu dois l'épouser pour adoucir son existence, pour lui rendre la joie.

Il garda le silence, pensif. Et elle, qui était habituée à lire sur son front l'idée de son esprit, reconnut ce qui le faisait douter.

— Tout ce que Vittoria souhaite, c'est de te pardonner et de t'ouvrir les bras, Marco.

Il la regarda de côté, sans répondre. Un silence pesa sur eux. Cette partie de leur conversation parut close : ils n'avaient plus rien à se dire, ils s'étaient compris. Maintenant leur esprit se portait vers un autre objet. Marco fut le plus prompt à exprimer l'idée nouvelle :

— Et toi, Maria ?

— Moi ?

— Oui, toi. Que feras-tu ?

Elle haussa les épaules, en signe de parfaite indifférence, et ne répondit rien.

— Tu retourneras chez ton mari, sans doute ?

— Oui, j'y retournerai, — dit-elle froidement.

— Et tu y retourneras volontiers ? — s'écria-t-il, d'une voix douloureuse, mais où il n'y avait ni colère ni jalousie.

— Non, ce ne sera pas volontiers. J'y retournerai parce qu'il faut que j'y retourne.

— Mais tu souffriras, n'est-ce pas ? Tu souffriras d'y retourner ? Dis-le-moi, Maria !

— Je souffrirai, c'est vrai, — déclara-t-elle sincèrement. — Mais je dois souffrir, il me semble. J'ai été ivre de bonheur, ivre de liberté, mon ami. Cela se paie. Je suis prête à payer.

— Comment vivras-tu avec lui ?

— Comme je pourrai. Je ferai de mon mieux ; je tâcherai d'accomplir mon devoir. Emilio, lui aussi, a souffert de ma trahison : il faut qu'en revenant près de lui je lui fasse oublier sa douleur.

— Mais tu ne l'aimes pas ?

— Non, je ne l'aime pas, et je ne pourrai pas lui rendre amour pour amour. Je suis à bout de forces ; mon cœur a vécu autant qu'il en était capable, et maintenant il est

exténué. Mais ce que je peux encore, c'est avoir pour lui une telle pitié, une telle amitié, une telle douceur, que je le forcerai à oublier tout le mal que je lui ai fait.

Encore une fois, en présence de cet effort de volonté par où cette femme s'exaltait et se torturait, Marco Fiore se sentit envahi d'une extraordinaire émotion, d'un douloureux enthousiasme pour le martyre moral qu'elle supportait; et il ne songea plus à sa propre peine, et un nouveau gémissement sortit de ses lèvres :

— Pauvre Maria!

— Ah! oui, aie pitié de moi, aie pitié de moi, tu as raison! — s'écria-t-elle, bouleversée, se tordant les mains. — Je suis si malheureuse, si malheureuse!

— Nous sommes deux malheureux! — s'écria-t-il en la prenant dans ses bras, en lui baisant les cheveux, le front, les yeux.

Elle le repoussa, essuya ses larmes, recomposa son attitude. Mais lui, très agité, percé d'une souffrance aiguë, sentant fuir les minutes de ce dernier rendez-vous, sentant la tristesse insupportable d'un adieu qui lui déchirait l'âme, ne résista pas davantage.

— Maria, Maria, ne nous quittons pas, je t'en conjure!

— Non, Marco!

— Sans toi, mon amour, je ne peux pas vivre!

— Tu te trompes.

— Si je te quitte, Maria, je sens que j'en mourrai!

— Tu te trompes.

— Je te veux, je te veux encore, je te veux toujours!

— Tu te trompes.

— Je t'aime, Maria! Je te jure que je t'aime!

— Tu mens! — lui cria-t-elle dans la figure, d'une voix où sifflait la colère, la face enflammée de rougeur.

— Je t'aime! je t'aime! — répéta-t-il plus mollement.

— Tu mens! tu mens!

— Je t'aime, — murmura-t-il, les yeux baissés.

— Tu n'as donc pas compris que tu mens? — fit-elle. — Tais-toi!

Et tout fut fini. Cette suprême révolte s'apaisa dans l'âme de Marco, qui devint froid et muet. Après le coup suprême,

sa douleur se calma, se changea en torpeur. Les fortes émotions qu'il venait de subir l'abandonnaient, ne lui laissaient qu'un dégoût de lui-même et de la vie. Brisé, livide, il gisait sur le divan, comme s'il ne s'apercevait pas que cette femme était près de lui. Et elle, harassée par la lutte morale qu'elle venait de soutenir contre lui et contre elle-même, elle gisait aussi, la bouche entr'ouverte, respirant avec effort ; ses beaux cheveux châtains, aux ondes larges, sombres et luisantes, s'étaient défaits sur sa nuque et ses mains pendaient le long de son corps. Et déjà ils étaient loin l'un de l'autre, détachés l'un de l'autre, pensifs tous les deux, profondément tristes devant une vie nouvelle, incertaine, obscure où ils allaient entrer ; et chacun d'eux aurait voulu plonger ses regards dans l'avenir, pour y déchiffrer le mot inconnu de ce nouveau destin ; et chacun d'eux, parmi les ténèbres, sentait qu'il ne lui restait aucune énergie, qu'il avait tout dépensé, tout perdu dans la crise violente de cette séparation ; et chacun d'eux se sentait à la merci du sort, sans volonté et sans courage.

Combien dura cette affreuse prostration ? Ils ne le surent point. Mais déjà les ombres du crépuscule tombaient, lorsque Maria secoua sa torpeur et voulut qu'en effet tout, entre eux, finît dignement. Elle se leva sans rien dire, le prit par la main, le conduisit dans la chambre à coucher, dans cette chambre qui avait été la leur. Muet, il la suivit, pour que tout finît dignement. Près du lit, sur un fond de velours bleu foncé, un crucifix d'ivoire, jauni par le temps, était pendu contre la muraille ; et le visage du Crucifié exprimait une douleur profonde, mais sereine. Elle regarda le Christ, mort par amour et par devoir, par désir de sauver toutes les âmes dolentes, par dévouement à ce désir ; elle le regarda avec ferveur.

— Te rappelles-tu, Marco ? Nous n'avons pas osé invoquer sur notre amour la bénédiction de la Vierge, de la *Purissima* ; mais, devant Celui qui comprit tout et qui pardonna tout, qui fut Dieu et qui fut homme, qui vit tout de ses yeux mortels et qui éleva tout jusqu'à la Gloire céleste, — du moins tout ce qui était accompli dans l'exaltation de l'esprit, — nous avons demandé à Jésus de consacrer notre amour.

— Oui, Maria ! — murmura-t-il, en considérant le visage douloureux, mais tranquille enfin, du Fils de l'Homme.

— Nous nous sommes unis devant lui pour la vie et pour la mort. J'ai tenu ma promesse d'amour et de fidélité, Marco.

— Moi aussi, Maria, j'ai tenu la mienne.

— Ce n'est pas notre faute si le nœud s'est délié, si notre éternité n'a duré que trois ans. Cela n'a pas dépendu de nous. Nous, nous avons été fidèles ; et, si l'amour ne nous unit plus cela signifie que la vie de l'amour est fugace et que les forces humaines sont fragiles. Nous avons été fidèles autant que nous l'avons pu. Je t'ai aimé par-dessus toutes choses, Marco.

— Et moi, Maria, je t'ai aimée de même.

— Délions-nous donc aujourd'hui devant Lui, avec une immense douleur, mais avec la conscience d'avoir fait tout le possible pour être dignes de notre passion, sans avoir jamais menti, sans avoir jamais trompé, sans avoir jamais commis de traîtrise. Délions-nous, souffrant notre supplice, mais sachant que cette douleur n'est pas inutile, la consacrant à la consolation d'autrui, au bonheur d'autrui.

— Ainsi soit-il !

Et, quelques instants, en silence, le front courbé devant le Crucifix, ils s'absorbèrent dans une prière mentale. Un soupir souleva le sein las de Maria Guasco.

— Adieu, Marco ! — fit-elle enfin, d'une voix mourante, en inclinant la tête sur l'épaule du jeune homme.

— Adieu, Maria ! — répondit-il, dans un embrassement presque frénétique, mais rapide.

— *Toujours*, Marco, *toujours* !... — prononça-t-elle, confuse, éperdue.

— *Toujours*, Maria, *toujours* !... — fit-il avec désespoir.

Il disparut. Elle n'entendit plus rien, ne sut plus rien, ni d'elle-même, ni de lui, ni du monde extérieur dont l'immense machine continuait à rouler autour d'elle ; pendant une heure, dans cette chambre vide, elle ne connut plus ni le temps, ni l'espace, ni rien. Et, quand elle revint de cette longue absence où elle avait pour ainsi dire cessé de vivre, elle ne trouva en elle-même qu'une amertume si âcre qu'il lui sembla que son sang et son âme en étaient empoisonnés pour toujours ; et,

puisque tout ce qui lui avait paru éternel, tout ce qui lui avait paru digne d'être éternel, était dissous et fini, puisque son unique raison de vivre, l'amour, était fini, elle éprouva un dégoût, un dégoût et une nausée de cette chose médiocre, sotte et brève qu'est l'existence, avec ses projets et ses sentiments fugaces, trompeurs, bornés et médiocres.

Lui, il s'en allait, comme un fou, dans les rues de Rome déjà envahies par la nuit, balayées par le vent glacé, sous le ciel bas et sombre. Et il marcha longtemps, sans but, emporté au hasard comme une feuille morte ; et, dans l'ombre, dans le froid, dans la solitude, il eut la sensation d'être perdu ; et il jugea inutile d'implorer de l'aide : car la seule chose qui aurait pu le secourir, l'amour, était mort ; et il eut la sensation d'être fini, d'être mort, la sensation de ne pouvoir jamais ressusciter.

MATHILDE SERAO

(A suivre.)

LETTRES
DES
ANNÉES ROMANTIQUES[1]

XLIII

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, ce 10 janvier 1835.

Ma bonne petite Adèle,

Nous avons reçu avant-hier ton charmant bonnet pour Louis : il est admirable, superfin, transcendant. Henriette en a été ravie à un point que je ne saurais dire : tu l'as rendue heureuse comme les reines ne le sont plus, et elle t'en remercie autant que moi. Je ne t'avais pas écrit depuis longtemps, c'est vrai ; mais tu sais combien j'ai eu de choses à faire. Quatre concerts en un mois et demi, et plusieurs ouvrages nouveaux à faire entendre[2], ce qui double la difficulté ; puis des articles sans fin à écrire pour mon misérable *Rénovateur* et pour la *Gazette musicale*. Sans cela, je ne sais trop de quoi nous aurions vécu pendant que je montais mes concerts, ce damné théâtre Ventadour ayant mal tourné[3] ; je n'ai pas pu

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1905, 1er janvier et 1er février 1906.

2. Parmi ces ouvrages, il faut compter la symphonie d'*Harold en Italie*, exécutée pour la première fois au concert donné par Berlioz, dans la salle du Conservatoire, le 23 novembre 1834.

3. Madame Berlioz avait joué l'année précédente un rôle important dans une pantomime représentée à ce théâtre : *la Dernière heure d'un condamné*. — Voir ci-après, lettre du 6 mai 1835.

arracher un sou des appointements de ma femme. De sorte que voilà près de deux mille francs de perdus sur lesquels nous devions compter. Il est vrai que j'ai gagné à peu près autant, malgré l'énormité des frais, avec mes concerts ; mais, pour acheter mes maudits meubles, j'avais été obligé de dépenser beaucoup d'avance, et tu penses que l'argent n'a pas fait un long séjour à la maison. Mais je ne sais pourquoi je te parle de cela.

Notre petit garçon est toujours délicieux, tu n'as pas idée de la beauté de cet enfant ; il ne crie jamais et rit aux éclats dès qu'on veut bien jouer avec lui ; Henriette en est toujours plus fière.....

Nous sommes allés en famille, dernièrement, faire une visite à Alphonse, ou, pour mieux dire, à sa femme qui vient d'accoucher d'une petite fille ; ces dames se sont fait sur leurs enfants beaucoup de compliments mutuels ; il n'y a que moi qui ai fait la bêtise de m'écrier, en voyant la petite Robert : « Oh ! comme elle est chétive ! » ce qui pouvait être assez mal pris, d'autant plus que c'est vrai. Cependant il n'en a rien été. Mais si Alphonse avait dit cela de Louis, Henriette ne lui pardonnerait jamais.

Tu as mal calculé la grosseur de la tête de ce gamin : ton bonnet [1] lui va bien, mais fût-il un peu plus large, cela ne gâterait rien. Henriette comptait hier combien de temps il avait fallu pour broder tout ça : à coup sûr, il y a beaucoup d'ouvrage.

Notre père va toujours de même? Tu ne m'en dis que quelques mots ; et maman, tu ne m'en dis rien. Prosper devient savant, et Nanci continue à jouer son rôle de noble dame : fais bien mes compliments à leurs Altesses Royales, quand tu les verras, et dis-leur que j'apprécie, comme je le dois, les sentiments dont ils veulent bien m'honorer.

Pour toi, je t'aime comme tu sais, plus que tu ne sais, mais comme tu le mérites.

Adieu, ton frère et ami,

H. BERLIOZ

1. « Une observation importante. Ce n'est pas le bonnet, c'est le boudreau qui n'est pas assez large : ainsi te voilà justifiée. Je ne connais rien à tout cela. » (Note de Berlioz, en marge de la lettre.)

XLIV

A ALFRED DE VIGNY

[Paris, vers le 10 février 1835.[1]]

Mille remerciements pour votre offre gracieuse. ma femme a hésité, un instant, à en profiter ; mais, TOUT bien considéré, la tristesse que lui cause l'obscurité où son talent se trouve condamné momentanément par les circonstances est trop poignante pour qu'une solennité dramatique comme celle où vous voulez bien l'inviter ne soit une épreuve cruelle qu'il vaut mieux éviter. J'irai donc seul applaudir *Chatterton* avec la chaleur d'affection et d'enthousiasme que je ressens pour le poète et la cause qu'il plaide si bien. En conséquence, je lui renvoie la loge en le priant de l'échanger contre une stalle.

Mille amitiés bien vives et bien sincères.

H. BERLIOZ

XLV

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, 17 avril 1835.

Tu as bien raison, chère sœur, de t'étonner de mon long silence, mais ce serait à tort que tu y trouverais l'occasion d'un reproche. Tu ne sais pas jusqu'à quel point je suis esclave d'impérieuses occupations : vingt fois j'ai cru pouvoir disposer d'une heure pour t'écrire, et vingt fois je me suis trompé. L'obligation de gagner le plus d'argent possible pour acheter les mille choses qui nous manquent et nous manqueront longtemps encore dans notre petit ménage, et même tout simplement *pour vivre*, me force de tirer de ma plume tout le parti possible. Si j'avais pu donner depuis trois mois quelques concerts, nous serions à l'aise, mais n'y a-t-il pas

1. Cette lettre fut écrite peu avant la première représentation de *Chatterton*, qui fut donnée au Théâtre-Français, le 12 février 1835. Quelques jours après, Alfred de Vigny écrivait à Brizeux, alors absent : « Où étiez-vous, ami, quand Auguste Barbier, Berlioz, Antony, et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant?... »

en tout et partout des monopoles? La seule salle de Paris dans laquelle je puisse faire exécuter ma musique est celle du Conservatoire : or, par un privilège de la liste civile, elle est accordée exclusivement depuis le 1er janvier de chaque année jusqu'au 1er mai à la Société des Concerts. C'est la meilleure époque de l'année qui m'est interdite. Je vais, au 3 mai prochain, donner une dernière séance musicale[1], puis je me tairai jusqu'à l'hiver prochain. Pendant cet intervalle, j'ai plusieurs ouvrages à écrire, sur lesquels je compte pour mon nouveau répertoire. Quant aux journaux où je travaille, ce sont : *le Rénovateur*, où je fais quatre articles par mois, fort peu payés, *la Gazette musicale*, où j'écris quand je le puis, qui me paye encore plus mal, puis enfin *le Journal des Débats*, qni m'a donné à faire, depuis peu, les articles *Concerts*, que je signe H... et qu'on me paye cent francs chacun, quelle qu'en soit l'étendue. J'ai fait en outre une troisième livraison pour *l'Italie pittoresque*, et, ce mois-ci, j'ai composé une scène d'opéra pour mes concerts à venir. Le soir, très souvent, il faut que je sorte, pour assister, dans les différents théâtres qui sont de mon ressort, aux turpitudes qui s'y commettent et pouvoir ainsi en rendre compte le lendemain.

Tu vois que je n'ai presque pas le temps de respirer. Cet état de travail continuel n'est pas ce qu'il y a de plus fâcheux : il empêche de sentir les mille pointes dont la réflexion sur bien des choses me torturait ; mais Henriette se désespère de me voir travailler tout seul et de ne pouvoir rien faire, habituée qu'elle a été toute sa vie à être au contraire le soutien de tous les siens. Quelquefois le chagrin la prend à la rendre folle ; les consolations que je puis lui donner ne sont pas bonnes : il n'y a rien à dire contre les faits. Je l'ai menée chez Hugo, dernièrement, pour obtenir du poète un rôle approprié à son talent et dans lequel son impossibilité de bien parler le français fût justifiée : Hugo ne demande pas mieux que de chercher, mais on a déjà, par d'informes essais, usé et gâté toutes les situations dramatiques qui se présentent là-dessus. Pourtant nous ne désespérons pas encore. Hugo doit venir ces jours-ci nous dire s'il a pu vaincre ou tourner la

1. On y exécuta dans son entier l'*Épisode de la vie d'un artiste*.

difficulté. Il m'a offert un opéra, le mois dernier. Scribe, de son côté, en a fait autant; mais ces offres sont inutiles à cause de l'opposition des directeurs de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. Il me faut encore écrire pendant quelques années hors du théâtre avant de mettre le pied sur la nuque de ces stupides industriels.

En attendant, c'est une vie bien pénible et bien cruelle que la mienne sous le rapport de l'art. Être obligé de voir les plus belles années de ma vie perdues pour la musique dramatique par la seule raison que trois gredins ont en même temps le malheur d'être des imbéciles! Véron, par exemple, que Meyer-Beer a été obligé de contraindre par tous les moyens légaux à jouer *Robert le Diable* et à faire ainsi malgré lui sa fortune, n'a depuis lors monté que d'absurdes platitudes, que *la Juive* vient de couronner. Il en est de même ailleurs. Il faut de la patience. Tout viendra à point.

Mais parlons d'autre chose. Louis est toujours plus beau. Il commence à être un peu méchant, mais vraiment très peu: ses dents ne le tourmentent pas encore. Il est le phénix du quartier et de la plaine de Mousseaux, où Marie le promène, chaque jour, au milieu de beaucoup d'autres enfants. Il les écrase tous. Madame V... est venue avec sa petite dernièrement: Henriette rayonnait en voyant la différence qu'il y avait entre son fils et la riche mais laide petite fille. Mademoiselle Robert[1] a reçu notre visite lundi dernier; elle commence à se développer un peu. Nous avons trouvé chez Alphonse M. Robert le père, nouvellement arrivé. Il m'a remis ta lettre en me donnant d'assez bonnes nouvelles de toute la famille; il m'a appris la mort de Julie, qui aura dû être pour ma mère et pour toi surtout un triste événement. Je te remercie de tes détails sur la santé de notre père; peut-être enfin se raffermira-t-elle pour ne plus varier d'une si triste et si inquiétante façon. Maman ne va pas mal, sans doute, puisque tu m'annonces le retour de Grenoble. Dis bien des choses affectueuses à notre grand-père, quand tu lui écriras. Je rencontre de temps en temps mon oncle Félix[2], soit au théâtre,

1. Agée de trois ou quatre mois (voir lettre du 10 janvier 1835).

2. Félix Marmion, oncle maternel de Berlioz.

soit au concert; je l'ai vu, un instant, la semaine passée, au concert de Liszt; je n'ai pu lui dire que deux mots, de sorte que je ne sais ni où il loge ni ce qu'il est venu faire à Paris. D'ailleurs je ne suis pas, je te l'avoue, très empressé de le rencontrer, pour des raisons qu'il ne m'est pas possible d'oublier.

Tu me dis que tu as parlé beaucoup de nous avec mon grand-père et d'*autres* encore; *qu'on ne m'oublie pas*, etc., etc. Je ne sais qui tu as voulu désigner par ces mots, mais je sais bien qu'il vaudrait mieux pour l'honneur de certaines gens de m'avoir oublié complètement et de n'avoir ainsi à défendre que leur mémoire...

Tu as beaucoup d'illusions, ma pauvre chère sœur: Dieu veuille que tu ne te trouves jamais dans le cas de les voir se dissiper! Pour moi, je crois ce que je vois. Je te crois bonne, parce que tu me le prouves; je crois d'autres égoïstes, sots, ridicules et absurdes, parce qu'ils me le prouvent aussi. Je juge, dans ce cas, en comparant la conduite que je tiendrais, à coup sûr, si j'étais à la place *des autres* et qu'ils fussent à la mienne, avec celle que je leur vois tenir à mon égard.

Louis t'envoie une boucle de ses petits cheveux que sa mère te défend expressément de trouver *ardents*: je t'avertis qu'il ne faut pas se fier à l'apparence. Il commence à dire, à ce que prétend Henriette, « Maman... Papa » ; j'ai ordre de te dire que le troisième nom qu'il apprendra sera le tien.

Adieu, ma chère Adèle; embrasse bien pour moi maman et mon père; dis à Prosper qu'il est un polisson de ne pas m'écrire un mot à présent qu'il est un jeune homme, et crois à la sincère et vive affection de ton frère,

H. BERLIOZ.

P.-S. — J'écrirai à mon père après mon concert.

[*De l'écriture d'Henriette* :] Les cils de Louis commencent à noircir!!!

H. B.

[*De celle d'Hector* :] Certifié vrai!!!

H. B.

XLVI

A SON PÈRE

Paris, 6 mai 1835.

Mon cher papa,

Je viens enfin d'être débarrassé de mon dernier concert[1] et je profite du premier moment de liberté pour vous écrire. Adèle, dans sa dernière lettre, me donnait d'assez bonnes nouvelles de votre santé, mais sans y ajouter beaucoup de détails sur la vie que vous menez habituellement à la Côte. Je crains bien qu'elle soit toujours triste et monotone. Il paraît cependant que le temps s'écoule plus facilement pour vous aux champs que dans la solitude de votre cabinet. Je serais bien heureux que ce goût d'agriculture vînt à se développer : j'en espérerais, au physique, les résultats que nous admirons dans la constitution de mon grand-père, joints à des habitudes mentales moins sombres que celles où votre esprit est enclin.

Qu'il y a longtemps que je vous ai vu, mon père, et comme souvent il me paraît étrange que nous soyons ainsi séparés !... L'arrivée de M. Robert à Paris m'a fait sentir encore bien plus vivement la peine de notre éloignement. Vous serait-il donc impossible de suivre, quelque jour, son exemple?... Il paraît que les voyages de Grenoble suffisent aujourd'hui pour vous effrayer ; je crois que maman y est allée seule ou tout au moins sans vous. Pourquoi cela?... Le mouvement serait, j'en suis convaincu, ce qu'il y aurait de mieux pour votre rétablissement complet. Maman est de mon avis, je le parierais. Que faisait-elle? Comment se trouve-t-elle? Êtes-vous un peu content de Prosper? Son humeur vagabonde est, je crois, bien passée aujourd'hui. Ses facultés se développent-elles ? Je n'ai jamais cru qu'il fut d'une organisation ordinaire ; il me semblerait bien bizarre de m'être trompé dans mon diagnostic en sa faveur.

Pour mon garçon, il est toujours charmant, bien portant, de bonne humeur, et sa première dent vient de percer. Sa mère est dans les transports de joie que lui cause ce

1. Celui du 3 mai (voir lettre précédente).

grand événement. Nous allons dans peu remonter à Montmartre, dans un local délicieux et fort peu dispendieux. Le jardin est immense, la vue sur la plaine Saint-Denis magnifique, et tout y est moins cher que dans Paris à cause des droits d'entrée dont nous sommes exempts.

Mon dernier concert a été assez satisfaisant sous le rapport financier; la recette s'est arrêtée à deux mille cinq cent quarante francs, mais j'eusse fait bien certainement quatre mille francs sans les courses du Champ-de-Mars et les Grandes Eaux de Versailles que favorisait un temps admirable et où beaucoup de monde s'est précipité. Car l'amour de la musique chez les Parisiens ne va pas jusqu'à la préférer aux chevaux et aux autres spectacles des yeux. Ils traitent les Espagnols de barbares, mais, si quelque entrepreneur s'avisait d'annoncer des combats de taureaux, à coup sûr toute la société fashionable se ferait enfoncer des côtes pour y assister.

L'exécution musicale a été, au contraire, détestable : nous n'avions pu faire qu'une seule répétition, et, bien qu'elle ait duré trois heures et demie, elle était complètement insuffisante. Je ne m'exposerai plus ainsi, une autre fois. Le roi avait fait retenir sa loge ; la reine, qui devait y venir, s'est décidée, une heure avant le concert, à partir pour Versailles. Trois gouttes de pluie me l'eussent amenée. Ses dames d'honneur seules y sont venues. Je vais travailler beaucoup, cet été, au nouvel ouvrage que je rumine, mais il est d'une telle étendue qu'il y a lieu de craindre qu'il ne soit pas prêt pour mes concerts de l'hiver prochain[1]. Henriette se désespère de rester dans l'inaction. La banqueroute du Théâtre Ventadour est venue lui enlever un argent qu'elle avait bien gagné en jouant un rôle au-dessous de son talent : j'ai plaidé, j'ai gagné, et j'ai payé les frais. Ce directeur est un drôle. Il est en prison à l'heure qu'il est, ce qui ne nous avance guère.

Mais il faudrait un volume pour vous donner sur ma position tous les détails que je voudrais vous faire connaître. Elle s'améliorera tous les ans, je l'espère. Ma femme est toujours plus excellente et je l'aime plus que je ne puis dire. Proba-

1. *Fête funèbre à la mémoire des hommes illustres de la France,* — ouvrage resté à l'état de projet, mais dont nous retrouvons les traces dans *le Cinq Mai*, la *Symphonie funèbre et triomphale,* et même, en quelque mesure, dans le *Requiem.*

blement, il me sera possible de quitter Paris dans dix-huit mois : nous ferons alors un grand voyage en Angleterre et en Allemagne, et elle pourra reprendre l'exercice de son art.

Pour la troisième fois, la semaine dernière, j'ai reçu de Vienne la demande d'une copie de mes symphonies à *quelque prix que ce fût*. J'ai répondu que, comptant visiter moi-même l'Autriche dans peu, il me paraissait plus prudent d'attendre jusqu'à cette époque pour faire monter mes ouvrages devant moi. Je suis convaincu qu'en mon absence ce serait un infâme gâchis.

Avant-hier, un amateur qui revenait de mon concert m'a fait cadeau des œuvres complètes de Shakespeare en un volume en anglais. Ce livre vaut une centaine de francs.

Plus de papier ! Je causais avec vous sans y songer.

Adieu, mon cher père ; j'attends de vos nouvelles avant quinze jours. J'embrasse maman et vous et Adèle et Prosper de toute mon âme.

H. B.

XLVII

A SA SŒUR ADÈLE

Montmartre, 2 août 1835,
Rue Saint-Denis, n° 12.

Chère sœur,

J'ai bien reçu ta première lettre, mais la vérité est sans aucune exagération que le temps m'a manqué pour y répondre. Tu sais que j'ai eu un violent mal de gorge, mais tu ne sais pas qu'il a duré plus de quinze jours. Bien qu'il ne me fût pas toujours impossible de travailler dans mon lit, cette indisposition m'a cependant fait perdre beaucoup de temps. Pour moi, le temps aujourd'hui, c'est de l'argent ; et l'argent que je gagne, c'est notre vie, à toute la famille : tellement que, faute d'avoir assez d'avances pour attendre quelques mois, je suis dans l'impossibilité absolue de travailler à une vaste composition musicale que j'ai commencée et dont j'attends beaucoup[1]. Il faut que j'écrive pour mes journaux, et toujours sous peine de n'avoir pas un sou le lendemain du

1. Toujours la *Fête funèbre*.

jour où je n'aurai rien fait pour eux. Vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est que d'être talonné par le besoin au point de ne lui échapper qu'à force de travail, de patience et de courage. Je gagne de l'argent, c'est vrai, mais il nous en faut beaucoup : la nourrice est très dispendieuse; j'ai perdu beaucoup par la banqueroute d'un théâtre; quand je me suis marié, Henriette ni moi ne possédions rien, et nous manquons encore de beaucoup de choses. Ma pension est finie, je n'ai donc plus que ma plume. Mais ce qu'il y a de vraiment atroce dans cette situation, c'est que mes journaux ne me rapportent pas le quart ni le sixième de ce que je gagnerais avec mes concerts si je pouvais composer ; et, comme je te l'ai dit, je ne puis pas composer parce que mon ouvrage est long et qu'il ne rendrait rien avant six mois. Il faut donc que j'attende pour l'achever qu'il m'ait été possible de mettre assez de côté pour vivre quelques mois *sans rien faire.*

Henriette se désole de me voir ainsi esclave, d'autant plus qu'elle ne peut rien faire elle-même. Nous avons été un instant sur le point de partir pour l'Amérique du Nord; mais des incertitudes sur le sort qui pourrait lui être offert et la trop grande jeunesse de Louis nous ont retenus. Vraiment, c'est elle qui a besoin de courage, car, après tout, je m'occupe, moi, je produis, j'agis, je m'étourdis ; mais elle ! tourmentée toute la journée par les domestiques qui nous volent, inquiète à en devenir folle à la moindre indisposition de l'enfant, environnée d'un monde pour lequel elle n'a pas été faite et qui ne parle pas même sa langue, inactive quand elle se sent un immense talent qui pourrait nous enrichir tous si les circonstances étaient différentes, il faut convenir que ses accès de désespoir sont bien motivés. Il n'y aura, dans quelques années, plus ou à peu près plus de théâtre en France (excepté les théâtres de boulevard); il n'y en a plus en Angleterre, tous les acteurs de quelque mérite dans la haute poésie dramatique s'enfuient en Amérique. La politique, le méthodisme et la vieillesse de notre civilisation ont tué cet art-là. La musique, au contraire, envahit tout; mais c'est une fureur d'enfant qui s'attaque à ce qui brille sans en concevoir l'usage. On monte des espèces de concerts partout; mais la contredanse y domine, la grosse caisse et le flageolet en font tous

les frais. Dans six ou sept ans néanmoins, il est probable que les Français commenceront à comprendre la vraie musique. Pour moi, j'ai mon public qui grossit tous les jours, mais qui devient tous les jours plus avide. « Travaillez-vous? A quand une nouvelle symphonie? Quand donc un concert? » Telles sont les questions dont on m'accable quand je sors à Paris. Et je ne puis pas composer...

Je te remercie de tes deux lettres : tu es bien la meilleure des sœurs et tu as de l'affection fraternelle pour deux ; nous parlons bien souvent de toi avec Henriette, qui t'aime bien sincèrement. A propos, ne parle donc jamais, dans tes lettres, *d'irritations qui pourront se calmer, de préventions que le temps effacera*, etc. Tu penses bien que ces expressions la blessent et l'affligent horriblement, et, quand je ne parviens pas à lui cacher d'une manière ou d'une autre ces passages de tes lettres, c'en est assez pour la faire pleurer pendant deux jours. Pour moi je n'aime pas à entendre non plus ce langage : ces *irritations* qui se calment *redoublent ou triplent les miennes* et me rendraient peut-être injuste sous plus d'un rapport. Je ne suis pas un ange, et je n'ai pas besoin qu'on me rappelle certaines choses ; ensuite tu sais que j'aimerais mieux recevoir cent soufflets, autant de coups de pieds et de crachats à la figure que de m'entendre dire *ce qui me paraît des absurdités*. Je me suis marié parce que j'aimais ma femme, je savais qu'elle n'avait rien et que je n'avais rien ; je ne trouverais pas mauvais que chacun suive mon exemple en pareil cas ; les idées du monde, j'en connais la valeur, *et je n'entends pas qu'on vienne me faire un crime d'avoir fait usage de la liberté que tout homme doit avoir, à défaut d'autres*. Je méprise l'opinion parce que je sais mieux que jamais sur quoi elle est fondée ; et je déteste de toutes les forces de ma haine tout ce qui tendrait à me soumettre aux caprices absurdes de cette ou de ces opinions. Ainsi ne me parle donc jamais de tout cela, au nom de Dieu! Laisse en repos à mon sujet les gens qui me blâment, et ne me parle pas d'eux. J'aime encore mieux travailler comme je fais, et plus encore s'il le faut, que de flatter le moins du monde la plate sottise de leur égoïsme.

Mon père m'écrivait, il y a quelque temps, une bonne et excellente lettre dont je devrais bien le remercier. Je lui écri-

rai, le premier jour où je pourrai trouver deux heures disponibles. Dis-lui, en attendant, mille choses affectueuses de ma part ; ne m'oublie pas auprès de ma mère; dis à Prosper que j'attends sa lettre avec impatience et que je le félicite de ses progrès.

Tu me demandes des détails sur ma position avec l'Opéra (je ne parle pas de l'Opéra-Comique, c'est un théâtre d'épiciers), la voici : je n'y entrerai pas tant que M. Véron y sera; or il s'en va, il cède la direction à son associé M. Duponchel, le dessinateur des costumes, lequel s'imagine qu'il aime ma musique quoiqu'il la comprenne absolument comme M. Véron; [Duponchel, il y a six mois, s'est engagé sur l'honneur, entre les mains de Meyer-Beer et de M. Bertin, en ma présence et devant Barbier, que si, comme il était probable, il devenait directeur de l'Opéra, son premier acte en y entrant serait de s'occuper de me faire écrire un ouvrage[1]]. Des intrigues ministérielles s'opposent momentanément à sa nomination; l'événement[2] qui met tout Paris en émoi, à juste raison, y apporte de nouveaux retards : et nous attendons. Cependant je sais si bien ce que c'est que ces animaux de directeurs que je donnerais pour cent écus la parole de Duponchel. Je n'oublierai jamais que Meyer-Beer n'a pu faire monter *Robert le Diable*, auquel le théâtre doit toute sa prospérité depuis quatre ans, qu'en payant soixante mille francs de son argent à l'administration de l'Opéra qui ne voulait pas faire les frais. Pour obtenir la sympathie de ces gredins, il faut absolument être un homme aussi médiocre qu'eux. Voilà ce que je puis te dire de plus positif à ce sujet.

Henriette te remercie pour ton bon souvenir et surtout pour ce que tu dis de Louis. Il est charmant. Ses dents le tourmentent encore, il en a cinq, il marche presque seul; nous le sèvrerons dans peu.

Adieu, ma bonne sœur, le modèle des sœurs, je t'embrasse tendrement.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ

1. Le passage mis entre crochets a été cité dans le *Ménestrel* du 5 février 1905 (*Berlioziana* de J. Tiersot).

2. L'attentat de Fieschi.

XLVIII

A SA MÈRE

11 octobre 1835.

Chère maman,

Voilà bien longtemps que je veux vous écrire, mais je ne voulais vous donner que de bonnes nouvelles : c'est pourquoi j'ai tant attendu. Notre petit Louis est enfin hors de danger. Nous avons eu bien peur de le perdre ; depuis plus d'un mois, Henriette ni moi n'avons passé une nuit tranquille ; mais le voilà sur pied et nous respirons. Il court avec sa bonne dans le jardin. Ses progrès sont fort lents : malgré toute l'intelligence qui éclate sur sa petite figure, il ne dit pas encore un mot bien net. J'étais vraiment dans l'impossibilité de vous écrire quand M. Rocher est parti. Comment nous y avons tenu, c'est ce que je ne comprends pas. Ma femme a été plusieurs jours malade assez gravement ; pour moi, j'ai eu mon mal de gorge, qui ne me manque jamais tous les ans et que la fréquence de mes excursions nocturnes dans la maison, souvent sans chaussures et demi-nu, m'a ramené cette fois un peu plus intense. Mais, puisque c'est fini, n'y pensons plus. Tout va-t-il bien à la maison? Votre santé se raffermit-elle? Mon père est-il bien fatigué de ses vendanges? Je n'ai signe d'aucun de vous, n'ayant vu personne de votre connaissance depuis fort longtemps. Je profite d'un moment de liberté qui me reste, avant de remonter à Montmartre, pour vous adresser ces quelques lignes : c'est chose rare, je vous assure, mes journaux me prenant tout mon temps. Nous sommes dans une maison peu éloignée de Paris, mais dont les abords sont assez pénibles : il faut, pour y arriver, gravir puis redescendre la montagne. La vue de la plaine Saint-Denis, avec son tombeau des rois de France à l'horizon, les coteaux de Saint-Germain, Montmorency, etc., est vraiment magnifique. Et quand Adèle me disait dans une de ses lettres qu'elle voudrait pour moi le *bon air*, elle me souhaitait ce dont je suis loin de manquer. Notre jardin est fort grand ; le salon de notre appartement était jadis un pavillon bâti par Henri IV

pour la *charmante Gabrielle* : c'est une antiquité intéressante que nous avons un peu restaurée à la moderne. Malgré la fatigue extrême que me causent mes allées et venues à Paris, nous garderons ce logement pour cet hiver. Outre le site et le bon marché, il offre un autre avantage en nous affranchissant de la servitude *des visites* : les oisifs y regardent à deux fois avant de venir me relancer et me faire perdre mon temps.

Par-ci par-là, mes amis viennent passer une demi-journée à la maison ; dernièrement, pour l'anniversaire de la naissance de Louis, nous avons eu une réunion brillante. L'élite de la jeune littérature contre-révolutionnaire, c'est-à-dire celle qui a secoué le joug de Victor Hugo, s'y trouvait. Nous avons joué aux barres dans le jardin comme de vrais écoliers.

A propos de poètes, je dois enfin vous apprendre que [je viens d'être reçu à l'Opéra. Le nouveau directeur étant dans de tout autres dispositions que son prédécesseur, je lui ai présenté un opéra en deux actes[1] qui a été fait sous mes yeux par MM. Alfred de Vigny, Auguste Barbier et Léon de Wailly. Il l'a reçu avec le plus vif empressement. En conséquence, je vais me mettre dans peu à écrire la partition[2]]. J'ai de grands détails à vous donner sur cette grande affaire, qui est pour moi de la plus haute importance : je les réserve pour ma prochaine lettre. Je répondrai bientôt à Adèle et à Prosper.

Adieu, chère maman, je vous embrasse tendrement.

Votre affectionné fils,

H. B.

XLIX

A VICTOR HUGO

9 décembre 1835.

J'ai reçu vos merveilleuses poésies[3]. Vous êtes mille fois bon d'avoir pensé à moi et de me dire, bien plus, que je dois vous compter parmi mes plus vrais amis. Voilà de ces mots

1. *Benvenuto Cellini.*

2. Le passage mis entre crochets a été imprimé dans le *Ménestrel* du 5 février 1905 (*Berlioziana,* de J. Tiersot).

3. *Les Chants du Crépuscule*, — dont la préface est datée du 25 octobre 1835.

qui électrisent et qui donnent au soldat fatigué la force de reprendre son arme et de se ruer comme un lion dans la mêlée. Merci! Si j'étais un grand poète comme vous, peut-être trouverais-je quelques mots pour exprimer ce que m'a fait éprouver la lecture de votre nouvelle œuvre, mais dans mon impuissance, je ne saurais que m'écrier comme les sauvages au lever du soleil : « Oh!!! »

H. BERLIOZ

P.-S. — Aurez-vous encore un moment de liberté dimanche prochain pour venir m'entendre[1]?

L

A SA SŒUR ADÈLE

Montmartre, 24 décembre 1835.

Ma chère Adèle.

D'abord il faut te remercier, et pour Henriette et pour moi, de la charmante robe que tu as envoyée à Louis : sa mère en a été enchantée plus que tu ne peux le croire ; ces attentions affectueuses lui sont extrêmement sensibles ; ton bon cœur l'avait bien deviné. La robe va fort bien et M. Louis s'y pavane avec une vanité fort prononcée. Je ne t'ai pas écrit depuis bien longtemps : tu devines que mes concerts m'en ont empêché. Ils ont été fort brillants, mais je n'ai pu en donner que deux, faute de nouveautés pour le troisième. Je n'ai rien pu composer de toute l'année, excepté le chant sur la mort de Napoléon. Cette nécessité de sacrifier non seulement mon art, mais aussi un bénéfice certain, par l'impossibilité d'attendre et d'avoir de quoi vivre pendant le temps de la composition, est une des plus abominables mystifications qu'un homme puisse supporter. Ce que mes deux concerts m'ont rapporté équivaut à peine à ce que j'aurais gagné avec mes journaux pendant ces deux mois ; d'abord parce que tout ce que j'y ai fait entendre est aujourd'hui trop connu, ensuite parce que

1. Le concert du 13 décembre 1835, auquel Berlioz invite ainsi Victor Hugo, est le premier dont il ait dirigé lui-même l'exécution (voy. *Mémoires* XLV). Le programme comprenait, notamment, la *Symphonie fantastique*, la *Marche des Pèlerins d'Harold*, l'ouverture du *Roi Lear*, le *5 Mai*, etc.

j'ai donné le premier en société avec le chef d'orchestre Girard, et que le bénéfice a dû, en conséquence, être partagé. Pour le second concert, je l'ai conduit moi-même, et désormais je n'aurai plus besoin d'avoir recours à personne pour diriger l'exécution de ma musique. Je voulais t'envoyer ces jours-ci la collection complète de livraisons ornées de planches de l'*Italie pittoresque*, où tu sais j'ai écrit quelques pages ; mais, les dernières feuilles n'ayant pas encore paru, je n'ai pas hésité à attendre la fin de l'ouvrage pour te l'adresser. Cela fera un assez beau volume, dont plusieurs parties t'intéresseront et te donneront envie de voir l'Italie.

[Je n'ai pas encore pu commencer mon opéra ; les petits journaux, à notre grand regret, en ont annoncé le sujet. Quelque indiscrétion le leur aura fait connaître : Dieu veuille que les vaudevillistes ne s'en emparent pas avant notre représentation][1] !

Que fais-tu, cet hiver, ma pauvre sœur ? Comme tu dois t'ennuyer ! Mon père est toujours triste, maman, de son côté, s'inquiète beaucoup de nous tous. Tu dois, naturellement, te ressentir de la disposition d'esprit de nos parents. Et puis le *charmant* pays que tu habites, la *tournure poétique* de l'esprit de sa population, ne doivent pas peu contribuer à te faire paraître la mauvaise saison interminable.....

Remercie maman pour l'offre qu'elle m'a faite d'un tonneau de vin. Nous ne sommes pas sûrs de demeurer encore longtemps à Montmartre, et, en tout cas, l'embarras de le mettre en bouteilles, *de le garder des voleurs*, dont nous n'avons pas peu à nous plaindre sous tous les rapports, le déboursé de l'achat des bouteilles et du port, tout cela réduit à peu près à rien l'avantage et l'économie qui résulteraient de cet envoi. Pour les confitures, au contraire, elles seront les bienvenues : Louis les aime énormément. Cet enfant grandit et se fortifie rapidement; il ne parle pas du tout encore. Henriette cependant prétend qu'il dit très distinctement : « Tante », en montrant sa robe, et je suis chargé de te le dire.

Adieu. J'ai à courir demain tout le jour ; j'ai un mal de tête fou, causé par l'odeur du charbon de terre que nous brûlons,

1. Le passage mis entre crochets a été cité dans le *Ménestrel* du 5 février 1905 (*Berlioziana* de J. Tiersot.)

et enjolivé de tout ce que la fatigue de ma journée peut y ajouter : il faut donc te quitter sans t'avoir vraiment dit la centième partie de ce que j'aurais à te dire.

Ton affectionné frère,

H. B.

LI

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, 25 janvier 1836.

Chère Adèle,

Je ne t'écris que deux mots, faute de temps.

La malle est arrivée fort tard hier soir ; tout était en bon état. Henriette était ravie de tant d'attentions de notre excellente mère[1] : dis-lui tout ce que tu pourras trouver de plus affectueux pour la remercier de notre part.

Louis est un peu malade aujourd'hui : sa mère s'inquiète déjà, et je suis obligé de sortir et de la laisser seule s'attrister de plus en plus. J'espère pourtant que cette indisposition ne sera rien. Les joujoux de Prosper ont fait un peu diversion ; quand il sera mieux, ils feront merveille.

Je tenais à rassurer ma mère sur l'arrivée de son envoi. A un autre jour les détails : il faut que je coure au faubourg Saint-Germain, à une lieue et demie de chez nous.

Adieu,

tout à toi.

H. BERLIOZ

LII

A SA SŒUR NANCI

27 février 1836.

Ma chère sœur,

Ne sois pas surprise de recevoir si tard ma réponse. Tu sais que je travaille comme un forçat à mille choses diffé-

1. La grand'mère envoyait des jouets à son petit-fils : la réconciliation était complète. — Nous verrons par les lettres suivantes que la sœur aînée, à son tour, consentira à un rapprochement et que le père, pris de pitié pour la condition pénible si courageusement supportée par son fils, et n'écoutant plus que son cœur, lui viendra enfin en aide.

rentes à la fois, et c'est à peine si je trouve cinq minutes pour te dire que ta lettre m'a fait beaucoup de plaisir. Ne pensons plus à nos vieilles discussions : je te tends la main, donne-moi la tienne et soyons amis comme auparavant. Le défaut de nos jugements vient souvent de ce qu'il s'exerce sur des sujets qu'on connaît peu ou mal ou pas du tout, parce qu'ils sont hors de notre portée. Penses-y.

As-tu fini tes déménagements, tes achats de mobilier, tes noces et festins ? Ta belle-sœur nouvelle permettra-t-elle à Henri[1] de fumer ? C'est un point important et que peut-être tu as oublié de débattre dans les négociations du mariage. Ta petite Mathilde est, dit-on, charmante et son père commence à s'en apercevoir. Qu'en dit notre grand-père ? Le vois-tu souvent ? Tâche donc qu'il me pardonne mon silence à son égard. Si tu savais comme mes heures sont comptées ! Cela me tourmente bien souvent : je voudrais lui écrire des volumes. Maman m'a donné dernièrement des détails sur vos joies de la ville, vos concerts, vos dames qui chantent l'italien, etc... Ta voix s'est-elle un peu accrue ? Dis-moi tout cela quand tu m'écriras.

Pour moi, voilà en quatre mots ma vie : je suis très heureux d'avoir la meilleure et la plus aimée femme du monde, mais je souffre beaucoup de toutes les privations que je lui vois souffrir sans se plaindre de son isolement et surtout de la perte de son immense talent (son inaction forcée la tue). Il n'y a plus de haut drame en Angleterre, l'art y est mourant. Ici le théâtre anglais est mort et toutes les tentatives seraient inutiles pour le ressusciter. Elle a dans son fils une consolation toujours présente, mais elle ne prend pas assez son parti sur les travaux que je suis forcé de faire à la maison et dehors et qui m'obligent à la laisser seule. Les domestiques la tourmentent, elle ne va pas à Paris une fois tous les trois mois ; mais nous irons ensemble après-demain, pour la première fois depuis le milieu de décembre. Il s'agit de la première représentation de la *Saint-Barthélemy*[2] à l'Opéra et Meyer-Beer ne veut pas qu'elle y manque. D'ailleurs, ça la distraira un peu. Moi, je vais ce soir à la répétition de cette

1. Henri Pal, beau-frère de Nanci.

2. *Les Huguenots.*

encyclopédie musicale dont le succès se rattache à tant d'intérêts d'art et de fortune. Adieu : Henriette m'appelle pour dîner. Louis crie devant la table ; il faut que je te quitte, il me reste à peine le temps de m'habiller et de descendre à Paris. Mille choses à Camille et à son frère.

Adieu, adieu.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ

LIII

A FRANZ LISZT[1]

Paris, 28 avril [1836].

Mon cher ami,

Je profite d'un instant fort court de liberté, que me laissent les mille et une torturantes occupations dont je suis esclave, pour t'expliquer pourquoi mes partitions ne t'arrivent pas encore. Je viens de recevoir d'Allemagne une ouverture des *Francs Juges* ARRANGÉE à quatre mains de telle sorte que j'ai eu peine à reconnaître mon ouvrage. On l'a taillée, rognée, etc., de la façon perfectionnée de Castil-Blaze. J'exècre ces insolentes libertés, et cette nouvelle preuve du danger qu'il y a pour moi à laisser circuler mes ouvrages m'a fait prendre décidément le parti de ne rien laisser graver jusqu'à ce que j'aie fait le voyage d'Allemagne. On me menace même d'un autre *arrangement* à quatre mains de ma première symphonie d'après ta partition de piano : Dieu sait le ravage que tous ces conscrits maraudeurs vont faire là dedans. Je ne veux pas leur donner une nouvelle proie.

Adieu, je t'écrirai plus longuement dans quelque temps.

Mille choses à Bloc de ma part.

Ton ami,

H. BERLIOZ

P.-S. — Il y a plus de deux mois que mon article sur le Conservatoire de Genève attend aux bureaux des *Débats*[2].

1. A Genève.

2. Cet article, dont il était déjà question dans une lettre du 25 janvier précédent, n'a passé dans le *Journal des Débats* que le 26 août 1836.

J'en ai trois autres qui sont dans le même cas ; je ne sais pas quand ils seront imprimés.

Schlesinger a reçu de toi dernièrement une lettre relative à un article sur tes compositions : il n'était pas d'avis d'imprimer cette analyse dans la *Gazette musicale*, et, après l'avoir lue, sur la demande qu'il m'adressait si cette critique te serait avantageuse ou nuisible, j'ai dû lui dire ce que je pensais de l'esprit général de l'article. Il n'est pas tel que je l'eusse désiré pour toi, et, quant à l'impression qu'il aurait faite sur le public de Paris, il est hors de doute qu'elle était de nature à ce que tes amis doivent chercher à t'en préserver. Comme tu désirais formellement l'insertion de l'article, peut-être Schlesinger aurait-il dû ne pas la refuser ; mais il m'a demandé ma pensée au sujet de l'avantage qui pourrait en résulter pour toi et je ne pouvais manquer de franchise en pareille occasion : je crois avoir bien fait[1].

Adieu, adieu. Pourquoi diable es-tu loin de Paris ?...

LIV

A SA SŒUR ADÈLE

Montmartre, vendredi 1er juillet 1836.

Il faut bien, chère Adèle, trouver un moment pour t'écrire, ne fût-ce que dix lignes, pour te charger de remercier mon excellent père. J'ai peur qu'il ne se soit gêné pour m'envoyer cet argent auquel j'étais loin de m'attendre, et cette idée m'attriste plus que je ne saurais dire... Embrasse-le, ainsi que maman, de ma part.....

Je me suis informé des écoles préparatoires pour Prosper ; il y en a deux : celle de M. Mayer, et une autre moins célèbre, située fort loin (au Marais). J'ai vu M. Mayer, et j'envoie son prospectus à mon père : il m'a demandé si Prosper savait quelque chose en mathématiques... je n'ai pas pu lui dire que je le crusse très savant. Il a ajouté qu'on ne recevait

1. La *Gazette musicale* de 1836 n'a rien publié qui réponde à ces indications. En revanche, son numéro du 12 juin contient un article sur Liszt, dû à la plume de Berlioz lui-même.

pas chez lui de commençants et que les élèves devaient, avant d'y entrer, savoir au moins l'arithmétique et un peu de géométrie.

Louis a été bien malade dernièrement. Le voilà encore une fois sur pied, mais il a le diable au corps; je n'ai jamais vu de caractère d'enfant comparable au sien pour la violence et la bizarrerie. Il est charmant, et grandit rapidement.

Il commence à parler une langue que je crois être le *polonais* : du moins cela y ressemble ; dans peu, il y aura des mots français.

Henriette a voulu t'écrire hier, mais son style traduit de l'anglais et ses fautes d'orthographe l'ont découragée pour cette fois : son billet a donc été déchiré et ce sera pour ma prochaine lettre, dans laquelle elle se propose d'insérer quelques lignes.

Tu sais qu'elle a perdu sa sœur, et c'est un sujet continuel de chagrin qui ne s'adoucit que fort lentement. On s'attache d'autant plus aux êtres qu'on aime qu'on a fait pour eux plus de sacrifices, et Henriette en a fait pour sa sœur toute sa vie.

[Je suis dans le grand tourbillon de la composition de mon opéra ; j'en ai à peu près fait la moitié. C'est énormément long à écrire ; mais j'avoue qu'en comparaison de la difficulté que présentent les compositions symphoniques, ce n'est qu'un jeu [1].]

Les répétitions de mademoiselle Bertin [2] ont été un peu suspendues, ce mois-ci, à cause du départ de Nourrit et de mademoiselle Falcon ; mais ils arrivent demain l'un et l'autre et nous allons recommencer. Il y en a encore pour deux mois et demi au moins. Cela prend une tournure, et je crois à un résultat assez satisfaisant pour l'amour-propre de la famille Bertin. Il y a des chœurs charmants, qu'on me fait l'honneur de m'attribuer, à l'Opéra, quoi que je puisse dire. Je n'y suis effectivement pour rien. Les rôles ne sont pas, malheureusement, aussi bien, il s'en faut de beaucoup, et les acteurs font

1. Le passage mis entre crochets a été cité dans *le Ménestrel* du 5 février 1905 (*Berlioziana*, de J. Tiersot).

2. Il s'agit d'*Esmeralda*, opéra dont Victor Hugo avait écrit le poème pour mademoiselle Louise Bertin. — Berlioz avait été chargé de diriger les répétitions de cette œuvre à l'Opéra.

de cruelles grimaces; mais tout s'arrangera, avec de la persévérance.

Adieu, ma bonne sœur : je te laisse pour aller travailler à Paris, malgré l'effroyable chaleur qui m'attend au passage.

Notre jardin est magnifique; on ne se lasse pas du coup d'œil de cette plaine Saint-Denis. Dernièrement nous sommes allés à pied en famille à Saint-Ouen, et Louis était transporté de joie à la vue de la pièce d'eau. Il n'y a rien de si beau en Dauphiné, à moins de voir la vallée des hauteurs de la frontière de Savoie.

Adieu encore.

H. BERLIOZ.

LV

A SA MÈRE

27 juillet [1836].

Chère maman,

Encore une petite lettre, écrite à la course comme toujours. Je réponds d'abord à ce que me demande Prosper de la part de mon père. *Il n'est pas nécessaire* d'être pourvu d'aucun diplôme de bachelier pour être reçu à l'École polytechnique ; on *ne prépare pas spécialement* pour les examens du baccalauréat chez M. Mayer ; cependant il y a des maîtres qui pourraient remplir ce but. Je me suis informé de tout cela dans l'institution de M. Mayer. Il était sorti quand j'y suis venu, mais *un professeur* de ses classes et *un élève* qui se destine à l'École polytechnique m'ont donné les détails que je vous transmets, en m'assurant positivement qu'il n'était pas exigé des élèves qu'ils fussent bacheliers pour se présenter à l'École polytechnique.....

Vos vers à soie doivent être terminés à présent : d'après ce que j'ai vu ces jours-ci dans les journaux et ce que vous m'avez dit dans votre dernière lettre, je pense, chère maman, que vous êtes bien dédommagée de vos peines. Mon père est-il aussi satisfait de son administration rurale ? J'en doute un peu, à cause des bizarreries inconcevables de la saison : hier, pour travailler dans ma petite chambre du jardin, j'ai été obligé de faire du feu. Aujourd'hui la plaine est couverte

de brouillards, c'est une journée du mois d'octobre, Paris est fort triste.

La revue de la garde nationale est contremandée, et les commentaires que cette décision fait naître jettent du sombre dans toutes les conversations. La mort de ce pauvre Armand Carrel qu'on a enterré hier n'est pas propre à diminuer l'espèce de tristesse pleine d'inquiétude qu'on remarque partout. Les regrets que cette mort excite ne sont point des phrases de journaux; rien n'est plus réel. M. É. de Girardin est aussi de son côté en assez mauvais état, mais il l'a bien mérité.

Nous nous y intéressons jusqu'à un certain point, Henriette et moi, à cause de sa femme (la ci-devant Delphine Gay), que nous avons eu l'occasion de voir cet hiver et qui a été pleine de prévenances et d'amabilité pour Henriette.....

Adieu, chère maman ; je vous embrasse bien tendrement.

H. B.

Une maudite répétition m'appelle à l'Opéra et va me faire perdre les trois quarts de ma journée. Henriette vous remercie de tout ce que votre dernière lettre contenait de bon et d'affectueux pour elle ; elle en est plus que digne. C'est la plus excellente femme qu'il soit possible de rêver. Louis se porte bien, et grandit en méchanceté, à part son affection pour moi qui ne se dément pas.

LVI

A SA SŒUR ADÈLE

22 décembre 1836.

C'est vrai, chère Adèle, nos lettres se croisent, mais le pis est que je ne puis les faire se croiser souvent. Tu n'as pas d'idée de l'esclavage où me tiennent mes cinquante mille affaires. Je n'y reviendrai pas, t'en ayant déjà parlé bien souvent. Pour répondre à tes questions le plus directement possible, j'entre en matière tout de suite.

Je viens de donner deux concerts[1]. Comme succès d'art, je n'en ai jamais eu de pareil, à cause de l'immense supériorité de l'exécution que j'ai obtenue en conduisant moi-même

1. Les 4 et 18 décembre 1836.

l'orchestre. Comme succès d'argent, les frais de chacun des deux concerts étant de dix-huit cents francs et la recette du dernier ayant été partagée entre Liszt et moi, il me reste de bénéfice net seize cents francs, et de plus cent soixante francs qu'on me doit pour des billets placés dans Paris, et soixante-quatre francs pour la loge du ministre de l'intérieur, qui est venu à mon premier concert, mais qui, j'en sûr, ne payera jamais. Supposons ce cas fort probable : j'aurai donc gagné en quinze jours dix-sept cent soixante francs, dont j'avais un furieux besoin pour payer les billets que j'ai faits à mon marchand de meubles et à d'autres, et dont l'échéance est proche.

Figure-toi que j'ai eu un instant de terreur panique en songeant que je n'avais rien de nouveau à offrir au public et que je pouvais ne pas faire les frais. Heureusement, Henriette a eu plus de confiance que moi et m'a poussé à persister. J'ai donc affiché mes deux grandes symphonies, qui n'avaient jamais été données ensemble en entier, et la foule est venue. Malheureusement encore, comme presque toujours, j'ai été assassiné de demandes de billets par les quarante ou cinquante journaux petits et grands qui déraisonnent dans Paris, et j'ai été obligé, pour ne pas m'attirer une avalanche d'injures dont ces messieurs ne se font pas faute pour se venger quand on les refuse, de leur donner tout ce qu'ils me demandaient. De là un tort considérable pour la recette. Je ne fais pas grand cas d'ordinaire de ces ignobles petites vengeances, mais les directeurs de théâtre tremblent devant la moindre ligne imprimée, et ma position avec Duponchel, qui n'est pas des plus hardis à cet égard, m'a fait baisser la tête et payer l'impôt. Aussi la presse m'a-t-elle fort bien traité : c'est un concert d'éloges sur tous les tons. *Le Courrier* lui-même, le chef de mon opposition, a été fort doux...... Je suis fâché que vous n'ayez vu ni *le Journal du Commerce*, ni *le Monde*, ni *la Loi*, ni *l'Entr'acte*, ni *le Contemporain*, ni *la Presse*, ni *le Carrousel*. Je n'ai pas pensé à les rassembler pour te les envoyer. J'ai même reçu des vers d'un poète inconnu, qui paraît avoir une passion très prononcée pour ma musique. Assez là-dessus.

Esmeralda est tombée, tu le sais, abattue par une opposition systématique où la politique avait une grande part ; à la dernière représentation, qui n'a pu être achevée, le parterre

criait : « A bas les Bertin ! A bas *le Journal des Débats* ! » Il n'y a que l'air des cloches de Quasimodo qui ait réellement trouvé grâce devant cette méchante cabale : aussi ne veut-elle pas absolument en laisser l'honneur à mademoiselle Bertin et s'obstine-t-on, malgré toutes mes dénégations, à me l'attribuer. Ce morceau est vraiment une *invention* musicale des plus remarquables ; il eut les honneurs du *bis* aux première, deuxième et troisième représentations, et, à la première, Alexandre Dumas, qui n'aime pas les Bertin, se mit à crier de toute la force de ses poumons mulâtres : « C'est de Berlioz, c'est de Berlioz ! » Voilà la justice !... Si j'ai contribué à l'effet de cet air, c'est pour bien peu de chose : il est réellement bien de mademoiselle Bertin, mais (entre nous) il finissait mal, c'est-à-dire il finissait de manière à empêcher l'effet des belles choses qu'il contient ; ma collaboration s'est bornée à indiquer à l'auteur une péroraison plus digne de l'exorde ; c'est tout, et je ne l'ai jamais avoué à personne.

Quant à *mon* opéra, voilà où j'en suis : j'ai fini ; il me reste seulement à écrire la scène du dénouement et à instrumenter une grande partie de la partition. D'après mon engagement avec Duponchel, je ne dois passer que le quatrième, mais il s'est réservé avec les autres auteurs la faculté de me faire jouer *avant eux* s'il y trouvait avantage. Or on monte en ce moment *Stradella*, de MM. Émile Deschamps et Niedermeyer ; cet ouvrage sera en scène dans deux mois et peut-être plus tôt. Le directeur voudrait monter le mien immédiatement après, mais Halévy, qui, aux termes de nos traités, devrait passer avant moi, si l'opéra en cinq actes qu'il vient de commencer[1] se trouve prêt quand *Stradella* sera monté, Halévy se consume en efforts pour ne pas rester en arrière et écrit sa partition au grand galop pour arriver à temps. C'est donc une lutte *à la course*, où l'un des lutteurs touche le but et doit regarder *sans courir* si son antagoniste arrivera au même point que lui dans un temps donné. En tout cas, je suis prêt à entrer en répétitions, et il y a longtemps que toute ma musique serait complètement achevée si, comme mon héros Cellini, j'avais eu *du métal pour fondre ma statue*.

1. *Guido et Ginevra*. — Cet opéra ne fut pas représenté avant le 9 mars 1838.

Je te dirai dans un mois ou deux où en seront les choses et si je passe ou non avant Halévy.

Voilà pour les *affaires extérieures*. Venons-en au *ministère de l'intérieur*.

Nous avons eu, Henriette et moi, de cruels moments à passer à cause de Louis. Une misérable bonne, l'ayant emporté sans notre permission dans Paris, s'est arrangée de manière à amener un affreux accident : elle lui a fait pincer le doigt dans la porte d'un café, où Dieu sait ce qu'elle allait faire ; le pauvre enfant a eu l'ongle arraché et le médecin a été obligé, pour simplifier la plaie, de couper le lambeau de chair restant. Par bonheur, la phalange n'a pas été atteinte, et l'ongle a déjà repoussé ; mais comme il a souffert ! J'ai cru que sa mère en deviendrait folle. Chaque pansement était une nouvelle scène. Enfin tout va bien à l'heure qu'il est, et la nouvelle domestique à qui nous nous sommes confiés paraît plus sûre sous tous les rapports. Il faut ajouter à ce malheur celui de sa mère qui est encore souffrante d'une contusion qu'elle s'est faite au côté gauche, contre l'angle d'un meuble.

Louis est devenu aussi caressant pour Henriette qu'il l'était auparavant pour moi : une infernale créature qui nous servait à Montmartre avait appris à cet enfant à repousser et à *gronder* sa mère dès qu'il l'apercevait. Cette misérable fille détestait ma femme à cause de la surveillance qu'elle était constamment obligée d'exercer à son égard, et elle avait imaginé cet horrible moyen de vengeance. Depuis que nous en sommes débarrassés, Louis a repris sa mère en affection. Ce qu'il montre pour moi est plutôt de la passion que tout autre sentiment. Il m'appelle dans ses rêves, il ne veut ni manger ni rester en repos quand je suis dehors, et quand je rentre ce sont des cris de joie, des gambades interminables ; il me baise la main de la façon la plus tendre et la plus élégante tout à la fois ; à dîner, il faut qu'il soit sur mes genoux ; il me donne tout ce qu'il a, il vient me chercher dans mon cabinet pour me mettre à table, et, le soir, il me raconte dans sa langue et en pantomime très expressive tout ce qu'il a vu dans la rue pendant la journée (il ne quitte pas les carreaux de la fenêtre). Hier, c'était une troupe de musiciens ambulants : il me contrefaisait la clarinette, le tambour de basque et l'orgue de Bar-

barie, de la façon la plus originale, en chantant et gesticulant à nous faire mourir de rire.

Henriette a joué superbement, l'autre jour, à une représentation extraordinaire des Variétés. Tu as vu, sans doute, le feuilleton de ce bon Janin là-dessus. C'est A. Dumas qui avait donné à Frédérick, le bénéficiaire, une lettre de recommandation à laquelle il était presque impossible de refuser ce service. Voilà toutes les nouvelles qui nous concernent. J'ai du reste un encombrement de demandes pour les journaux, et, si je n'avais rien autre à faire, je gagnerais beaucoup d'argent par ce moyen. J'ai à ma disposition *les Débats*, *la Gazette musicale*, *l'Encyclopédie catholique*, *la Biographie des Hommes illustres d'Italie*, et, si je voulais, *le Siècle*, et tant d'autres!.....

Mon oncle m'a écrit dernièrement avant son départ pour Huningue: il m'envoyait un jeune homme de son régiment. C'est un billet de concert que celui-là m'a coûté. Je voudrais bien être quitte de tous les autres solliciteurs ou visiteurs à aussi bon marché.....

Tu me dis que maman n'est pas bien, et que mon père ne vit plus que de lait. Explique-toi un peu plus en détail là-dessus : j'aime mieux savoir tout que d'être inquiété de la sorte. Embrasse-les bien l'un et l'autre pour moi, je t'en prie. Que je voudrais qu'ils puissent voir Louis! Pour Prosper, ne t'en tourmente pas : il n'est pas développé encore, tant s'en faut, et je parie qu'il aura une intelligence plus grande que vous ne supposez tous. D'ailleurs, ne fût-il qu'un habile industriel, un *fabricant de sucre de betteraves*, comme il disait lui-même il y a quatre ans, il n'en serait pas plus malheureux pour cela, s'il n'a pas d'autre ambition.

Louis contrefait toute la journée les marchands de parapluies, d'où nous avons conclu, sa mère et moi, qu'il avait de grandes dispositions pour la carrière de marchand de parapluies.

Adieu, chère sœur. Je t'embrasse tendrement. Henriette et Louis en font autant.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ.

(*A suivre.*)

LA BATAILLE DE PATAY

ET

LA CAMPAGNE DU SACRE[1]

VIII

LA CONVENTION D'AUXERRE

Le 27 juin, l'avant-garde, commandée par le maréchal de Boussac, le sire de Rais, les capitaines La Hire et Poton, partit de Gien et se dirigea sur Montargis. Le roi se mit en marche le surlendemain, avec les princes du sang royal, une nombreuse chevalerie, la grosse bataille, comme on disait, et le sire de la Trémoille, qui conduisait toute l'entreprise. L'armée arriva le 1er juillet devant Auxerre. La Pucelle, qui avait accompagné l'avant-garde, voyait la ville entourée de coteaux, de vignes et de champs de blé, dresser ses murailles, ses tours, ses toits et ses clochers au penchant d'une colline. Cette cité devant laquelle elle chevauchait au soleil d'été, habillée de fer et vêtue d'une huque fleurie, comme un beau saint Maurice, au milieu d'une ample chevalerie, elle l'avait vue, sous un ciel sombre et pluvieux, quand, trois mois auparavant, habillée en galopin d'écurie, elle allait, sur un mauvais cheval, en compagnie de quelques pauvres routiers, vers le dauphin Charles. Que de changements en si peu de jours, et comme cette aventure l'eût étonnée si elle avait vécu dans la vie humaine et non point dans le rêve céleste dont elle ne devait jamais s'éveiller !

1. Voir la *Revue* des 15 janvier et 1er février.

Le comté d'Auxerre appartenait, depuis l'an 1424, au duc de Bourgogne qui l'avait reçu en don du régent. Il y avait à Auxerre un bailli et un capitaine. Douze jurés, élus par la communauté des bourgeois et des habitants, administraient la ville. Ils trouvaient avantageux d'appartenir à ce duc plus riche que tous les rois ensemble. Ils étaient anglais et bourguignons pour leur tranquillité. Chaque année, le 16 août, les chanoines de la cathédrale chantaient la messe de la victoire en commémoration de la défaite des Français à Cravant.

Le roi Charles somma les habitants d'Auxerre de le recevoir comme leur naturel et droiturier seigneur. Les jurés vinrent vers lui et le requirent de passer outre sans attaquer leur ville, promettant qu'ils lui feraient telle et pareille obéissance que feraient ceux des villes de Troyes, Châlons et Reims.

C'était répondre prudemment. Mais ce n'était pas obéir. Quelques seigneurs disaient qu'il ne serait pas difficile de prendre la ville d'assaut, et la Pucelle, sur la foi de saint Michel et de ses saintes, pensait, comme eux, qu'on l'aurait bien aisément.

Mais l'armée était mal pourvue en artillerie et engins de siège, et elle manquait de vivres. Le conseil royal y regardait à deux fois avant d'attaquer un fief du duc de Bourgogne. Le sire de la Trémoille s'entremit pour faire agréer la requête des habitants d'Auxerre. Il avait quelque apparence d'autorité pour le faire, étant, depuis 1427, lieutenant général du roi Charles en Bourgogne et gouverneur de cette ville d'Auxerre[1]. Plusieurs ambassadeurs furent envoyés de part et d'autre. Finalement il fut convenu que les habitants donneraient passage au roi et qu'ils fourniraient gratuitement[2] des vivres à l'armée.

Et, bien qu'ils missent encore des conditions à leur obéissance, ils ouvrirent leurs portes au roi Charles, qui fit

1. M. Lefèvre-Pontalis dit que « l'assertion qui fait de la Trémoille le commandant titulaire d'Auxerre... ne repose sur aucun fondement. » Pourtant cf. *Ch. de la Pucelle*, ch. LVI, et *Chartier*, t. I, p. 90.

2. Chartier dans Ayrolles, p. 167.

son entrée solennelle avec monseigneur d'Alençon et la Pucelle.

On croit savoir que, pour prix de ses bons offices, le sire de la Trémoille reçut des habitants deux mille écus qu'il garda pour lui.

Le roi partit d'Auxerre le 2 juillet et s'en fut avec l'armée à Saint-Florentin qu'il mit dans son obéissance. Le 4, on atteignit Saint-Phal, qui est situé à cinq bonnes lieues de Troyes.

IX

LA CAPITULATION DE TROYES
JEAN LAIGUISÉ, ÉVÊQUE DE TROYES

La ville de Troyes était aux Anglais. Un bailli, messire Jean de Dinteville, des capitaines, les sires de Rochefort, de Plancy et Philibert de Meulan, y commandaient pour le roi Henri. Elle avait reçu une garnison de cinq à six cents hommes. Mais ces gens-là n'étaient nullement Anglais. Ils étaient tous Bourguignons. Il n'y avait pas d'Anglais en Champagne. Le duc Philippe avait mis la main sur cette grande ville, située à six lieues seulement des limites de Bourgogne, sur la route de Dijon à Paris et sur la route des Flandres. Les Anglais n'avaient jamais été rassurés sur les sentiments que ceux de Troyes éprouvaient à leur égard. En 1422, leurs craintes à ce sujet furent si vives qu'ils firent rechercher les opinions des habitants. Il en fut dressé un rôle exact. Les gens inconnus ou mal sûrs durent avoir des répondants ou payer caution.

Par caractère, les habitants de Troyes étaient peu portés, disait-on, vers les princes qui, tant Bourguignons qu'Armagnacs, les offusquaient par leur luxe, leurs folles dépenses et leurs mœurs dissolues. La bourgeoisie riche, les notables, tels que Gilles Laiguisé, garde des foires de Champagne, Guillaume Andouillette, maître de l'Hôtel-Dieu, Guillaume Molé, marchand, les Hennequin, les Jouvenel des Ursins, étaient mé-

contents. Ils souffraient du mauvais gouvernement, des pilleries des gens de guerre qui battaient le plat pays. Un mois à peine avant la venue du dauphin Charles, les gens du sire de Châteauvillain, seigneur bourguignon, avaient pris sur la route de Paris onze bourgeois de Troyes, des plus notables, des marchands drapiers, un notaire royal.

Tous les bourgeois n'étaient pas disposés à risquer leur vie ou leur argent pour le parti de Bourgogne. Certaines familles, celle, par exemple, des Jouvenel des Ursins, dont le plus illustre membre était avocat du roi à Poitiers, inclinaient sans doute vers le parti français. Quant aux gros marchands, drapiers et corroyeurs, ils se plaignaient fort de l'état des affaires. Moins soucieux, pour la plupart, des droits du dauphin Charles que des intérêts de leur négoce, et craignant également non sans raison les gens de guerre de tous les partis, ils étaient pacifiques et prêts à se ranger du côté du plus fort. Mais le menu peuple, les artisans, les tanneurs, nombreux au long des ruisseaux qui traversaient la cité, avaient le cœur bourguignon. Beaucoup de clercs étaient aussi du même parti[1].

L'évêque de Troyes était alors Jean Laiguisé. Il est utile de le faire connaître.

Jean, fils de Huet Laiguisé, marchand drapier à Troyes, étudia au collège de Navarre où l'on respirait l'esprit orléanais et armagnac. Il s'y lia d'amitié avec Gérard Machet, qui devint précepteur, puis confesseur du dauphin Charles, et examina, dans l'assemblée des maîtres, la Pucelle à Poitiers. En 1426, le siège épiscopal de Troyes étant devenu vacant, Jean Laiguisé, maître ès arts, bachelier en droit civil, licencié en droit canon, archidiacre du chapitre, fut élu évêque par les chanoines, au grand déplaisir du régent d'Angleterre, qui menaça de confisquer les biens des chanoines, mais ne parvint pas à casser l'élection. Le régent soulevait alors la réprobation de l'Église de France tout entière. Les évêques qui lui devaient leur élection l'estimaient pire que les plus cruels tyrans dont il est parlé dans l'Écriture, Pharaon, Nabuchodonosor, Artaxercès, qui, châtiant Israël, avaient toutefois

1. Boutiot, *loc. cit.*, II, pp. 528-529, 538, 554.

épargné les lévites. Plus méchant qu'eux et plus impie, monseigneur de Bedford avait attenté aux privilèges de l'Église gallicane, c'est-à-dire qu'il avait, au profit du Saint-Siège, dépouillé les ordinaires de la collation des bénéfices, levé un double décime sur le clergé de France et demandé aux gens d'Église de lui faire abandon des biens reçus par eux depuis quarante ans. Qu'il eût agi de la sorte avec l'agrément du pape, sa conduite n'en était pas moins exécrable au sentiment des seigneurs évêques de France, décidés à en appeler du pape mal informé au pape mieux informé, et qui tenaient l'autorité de l'évêque de Rome petite auprès de l'autorité du concile. Ils gémissaient. L'abomination de la désolation était dans la Gaule chrétienne. Monseigneur de Bedford, pour pacifier l'Église de France, soulevée contre lui, convoqua à Paris les évêques de la province ecclésiastique de Sens qui comprenait les diocèses de Paris, de Troyes, d'Auxerre, de Nevers, de Meaux, de Chartres et d'Orléans.

Jean Laiguisé se rendit à cette convocation. Le synode se tint à Paris, dans le prieuré de Saint-Éloi, sous la présidence du métropolitain, du 10 mars au 23 avril 1429 (Labbe). Les évêques rassemblés représentèrent à monseigneur le Régent le malheureux état des seigneurs ecclésiastiques, à qui les paysans pillés par les gens de guerre ne payaient plus leurs redevances, les terres d'Église abandonnées, le service divin cessé dans les campagnes, faute d'argent pour la célébration du culte. Ils furent unanimes à refuser le double décime au régent et au pape, menaçant d'en appeler du pape au concile. Quant à dépouiller les clercs de tous les biens qu'ils avaient reçus depuis quarante ans, ils déclarèrent que ce serait une impiété et ils avertirent charitablement monseigneur de Bedford du sort réservé dès ce monde aux impies par le juste jugement de Dieu. « Le Prince, lui dirent-ils, doit détourner de lui les misères et calamités advenues aux princes de plusieurs royaumes, qui affligèrent de telles réquisitions l'Église que Dieu a délivrée par son précieux sang de la servitude du Démon, desquels les uns périrent par le glaive, plusieurs furent traînés en captivité, les autres dépouillés de leurs très illustres souverainetés. C'est pourquoi ils ne doivent pas croire qu'ils méritent la grâce de la divine

Majesté, ceux-là qui s'efforcent de réduire en servitude l'Église, son épouse. »

Les sentiments de Jean Laiguisé à l'égard du régent d'Angleterre étaient ceux du synode. Il n'en faut pas conclure que l'évêque de Troyes voulût la mort du pécheur, ni même qu'il fût l'ennemi des Anglais. L'Église use communément de prudence à l'endroit des puissances temporelles. Sa mansuétude est grande et sa patience est inlassable. Elle menace longtemps avant que de frapper, et admet l'impie à résipiscence dès qu'il donne signe de repentir. Mais le seigneur évêque de Troyes n'était pas non plus l'ennemi des Français et peut-être gardait-il au cœur quelque tendresse pour les Armagnacs.

X

LA CAPITULATION DE TROYES
LA PUCELLE A SAINT-PHAL — LE FRÈRE RICHARD

La Pucelle s'arrêta avec une partie de l'armée devant le château fort de Saint-Phal, appartenant à Philibert de Vaudrey, capitaine de la ville de Tonnerre, au service du duc de Bourgogne.

En ce lieu de Saint-Phal, elle vit venir à elle un cordelier qui, craignant qu'elle fût le diable, faisait des signes de croix, jetait de l'eau bénite et n'osait approcher sans l'avoir exorcisée. C'était frère Richard qui venait de Troyes. S'il y avait intérêt à faire connaître Jean Laiguisé, il y a un bien plus grand intérêt à dire ce qu'était frère Richard, autant qu'on peut le savoir.

On ignore le lieu de sa naissance [1]. Disciple du frère Vincent Ferrier et du frère Bernardin de Sienne, comme eux il enseignait l'avènement prochain de l'Antéchrist et le salut des fidèles par l'adoration du saint nom de Jésus. Après avoir

1. Ed. Richer dit qu'il se nommait Roch Richard, licencié en théologie, en 1410 (*L'Abbé Dunan*, p. 214).

fait le pèlerinage de Jérusalem, il vint en France et prêcha dans la ville de Troyes l'avent de 1428. L'avent, qu'on nomme parfois aussi le carême de la Saint-Martin, commence le dimanche qui tombe entre le 27 novembre et le 3 décembre, et dure quatre semaines pendant lesquelles les chrétiens se préparent à célébrer le mystère de la Nativité.

— Semez, disait-il, semez, bonnes gens ; semez foison de fèves, car Celui qui doit venir viendra bien bref.

Par les fèves qu'il fallait semer, il entendait les bonnes œuvres qu'il convenait d'accomplir avant que Notre-Seigneur vînt, sur les nuées, juger les vivants et les morts. Or, il importait de semer les œuvres sans tarder, car bientôt serait la moisson. La venue de l'Antéchrist devait précéder de bien peu de temps la fin du monde et la consommation des siècles. Au mois d'avril 1429, il vint à Paris. Le synode de la province de Sens y tenait alors ses dernières séances. Que frère Richard ait été appelé dans cette grande ville par son révérend père en Dieu, monseigneur l'évêque de Troyes qui siégeait au synode, c'est possible, mais il ne paraît pas que le bon cordelier y fût venu pour défendre les intérêts de l'église gallicane.

Le 16 avril, il fit son premier sermon à Sainte-Geneviève. Le lendemain et jours suivants jusqu'au dimanche 24, il prêcha tous les matins, de cinq heures à dix et onze heures, en plein air, sur un échafaud adossé au charnier des Innocents, à l'endroit de la danse macabre. Autour de l'estrade, haute d'une toise et demie, se pressaient cinq ou six mille personnes, auxquelles il annonçait la venue prochaine de l'Antéchrist et la fin du monde.

— En Syrie, disait-il, j'ai rencontré des Juifs qui cheminaient par troupe ; je leur demandai où ils allaient et ils me répondirent : « Nous nous rendons en foule à Babylone, parce qu'en vérité, le Messie est né parmi les hommes, et il nous rendra notre héritage, et il nous rétablira dans la terre de promission. » Ainsi parlaient ces Juifs de Syrie. Or, l'Écriture nous enseigne que celui qu'ils appellent le Messie est en effet l'Antéchrist de qui il est dit qu'il naîtra à Babylone, capitale du royaume de Perse, qu'il sera nourri à Bethsaïde et s'établira en sa jeunesse dans Coronaïm. C'est

pourquoi Notre-Seigneur a dit : « *Vhe! vhe! tibi Bethsaïda. Vhe! Coronaïm.* » L'an 1430, ajoutait frère Richard, apportera les plus grandes merveilles qu'on ait jamais vues.

Les temps étaient proches. Il était né, l'homme de péché, le fils de perdition, le méchant, la bête vomie par l'abîme, l'abomination de la désolation. Il sortait de la tribu de Dan, dont il est écrit : « Que Dan devienne semblable à la couleuvre du chemin et au serpent du sentier! » On verrait bientôt revenir sur la terre les prophètes Élie et Énoch, Moïse, Jérémie et saint Jean l'Évangéliste. Et bientôt se lèvera ce jour de colère, qui réduirait le siècle en poudre, selon le témoignage de David et de la Sibylle. Le bon frère, quand il prêchait sur le jugement dernier, rendait son sermon aussi vif, plaisant et terrible que le jeu d'un mystère, en faisant parler tour à tour, au naturel, Dieu, les anges, les élus, les damnés, et même il imitait à faire peur les trompettes qui doivent réveiller les morts. Et il concluait qu'il fallait se repentir, faire pénitence, renoncer aux faux biens. Enfin, c'était, au sentiment des clercs, un bon prudhomme, savant en oraisons. Et ses sermons tournaient le peuple à la dévotion plus, croyait-on, que ceux de tous les sermonneurs qui, depuis cent ans, avaient prêché dans la ville. Il était à propos qu'il vînt, car, en ce temps-là, le peuple de Paris s'adonnait avec fureur aux jeux de hasard. Les clercs eux-mêmes s'y livraient sans honte, et l'on avait vu, sept ans auparavant, un chanoine de Saint-Merry, grand amateur de dés, tenir un jeu dans sa propre maison. Et malgré la guerre et la famine, les femmes de Paris se chargeaient de parures. Le soin de leur beauté les occupait bien plus que le salut de leur âme.

Frère Richard tonnait surtout contre les damiers des hommes et les atours des dames. Un jour, notamment, qu'il prêchait à Boulogne-la-Petite, il cria sus aux dés et aux hennins et parla si bien que le cœur de ceux qui l'écoutaient en fut changé. De retour au logis, les bourgeois jetèrent dans la rue leurs tables à jeu, leurs damiers, leurs cartes, leurs billards et leurs billes, leurs dés et leurs cornets, et ils en firent un grand feu devant leur porte. Plus de cent de ces feux restèrent allumés dans les rues pendant trois ou quatre heures. Les femmes suivirent le bon exemple. Ce jour-là et le lende-

main, elles brûlèrent publiquement leurs atours de tête, bourreaux, truffaux, pièces de cuir ou de baleine dont elles dressaient le devant de leurs chaperons. Les demoiselles quittèrent leurs cornes et leurs queues, ayant enfin honte de s'attifer en diablesses.

Le bon frère fit brûler pareillement les racines de mandragores que beaucoup de gens gardaient alors chez eux. On sait que les racines de cette plante présentent parfois l'aspect d'un petit homme très laid, d'une difformité bizarre et diabolique. C'est là, peut-être, ce qui fit qu'on leur attribua des vertus singulières. On les habillait magnifiquement, de fin lin et de soie, et l'on conservait ces poupées, dans la croyance qu'elles portaient bonheur et procuraient des richesses. Les sorcières faisaient grand commerce de mandragores, et ceux qui croyaient que la Pucelle était sorcière l'accusaient très faussement de porter sur elle une mandragore. Frère Richard haïssait ces racines magiques, d'autant plus véhémentement qu'il leur reconnaissait le pouvoir de procurer des richesses, sources de tous les maux de ce monde. Cette fois encore, sa parole fut entendue, et beaucoup de Parisiens rejetèrent avec épouvante les mandragores qu'ils avaient payées fort cher à ces vieilles femmes qui veulent trop savoir.

Pour mieux édifier les Parisiens, il leur faisait prendre des médailles d'étain, sur lesquelles était frappé le nom de Jésus, objet de sa dévotion particulière.

Ayant prêché dix fois en ville et une fois dans le village de Boulogne, le bon frère annonça qu'il s'en retournait en Bourgogne et prit congé des Parisiens.

— Je prierai pour vous, dit-il, priez pour moi. *Amen.*

Alors toutes gens, les grands et les petits, pleuraient amèrement et abondamment, comme si chacun d'eux eût porté en terre son plus doux ami. Il pleura avec eux et consentit à retarder un peu son départ.

Le dimanche 1er mai, il devait parler pour la dernière fois au dévôt peuple de Paris. Il avait donné rendez-vous à ses fidèles à Montmartre, au lieu même où monseigneur Saint Denys avait souffert le martyre. La montagne était, par le malheur des temps, presque inhabitée. Dès la veille au soir, plus de six mille personnes s'y rendirent pour s'assurer

d'une bonne place et passèrent la nuit, les uns dans des masures abandonnées, le plus grand nombre dans les champs, à la belle étoile. Le matin étant venu, ils ne virent point venir frère Richard et l'attendirent en vain. Déçus et contristés, ils apprirent enfin que défense de prêcher avait été faite au bon frère. Il n'avait rien dit dans ses sermons qui pût déplaire aux Anglais. Les habitants de Paris, qui l'avaient entendu, le croyaient bon ami du régent et du duc de Bourgogne. Peut-être qu'il prit la fuite, ayant appris que la faculté de théologie voulait procéder contre lui. En effet, il professait des opinions singulières et dangereuses sur la fin prochaine du monde.

Frère Richard s'en fut à Auxerre. Et il alla prêchant par la Bourgogne et la Champagne. S'il était du parti du roi Charles, il ne le laissa point paraître. Car, au mois de juin, les Champenois et spécialement les habitants de Châlons le considéraient comme un prud'homme attaché au duc de Bourgogne. Et nous avons vu que le 4 juillet il soupçonna la Pucelle d'être un diable ou une possédée.

XI

LA CAPITULATION DE TROYES — LES PRÉLIMINAIRES L'ENTRÉE DU ROI

En voyant le bon frère se signer et jeter de l'eau bénite, la Pucelle comprit qu'il la prenait pour une chose horrible, en manière de femme, pour un fantôme formé par l'esprit du mal et à tout le moins pour une sorcière. Pourtant elle n'en fut pas offensée comme elle l'avait été des soupçons de messire Jean Fournier. A ce prêtre, qui l'avait entendue en confession, elle ne pardonnait pas de douter qu'elle fût bonne chrétienne. Mais frère Richard ne la connaissait pas; il venait des parties de Bourgogne. D'ailleurs elle s'habituait à ces façons. Le connétable, frère Yves Milbeau, tant d'autres qui venaient à elle lui demandaient si elle était de Dieu ou du diable. Elle dit au bon prêcheur, sans colère avec un peu de moquerie :

— Approchez hardiment, je ne m'envolerai pas.

En même temps, frère Richard reconnaissait à l'épreuve de l'eau bénite et du signe de la croix que cette jeune fille n'était point un diable et qu'il n'y avait point de diable en elle. Et, comme elle se disait venue de Dieu, il la crut pleinement et la tint pour un ange du Seigneur.

Il lui confia la raison de sa venue. Ceux de Troyes doutaient qu'elle fût chose de Dieu ; il s'était rendu à Saint-Phal pour s'en éclaircir. Maintenant il savait qu'elle était chose de Dieu et ce n'était pas pour l'étonner. Il était sûr que l'année 1430 amènerait les plus merveilleuses choses qu'on eût jamais vues, et il s'attendait à rencontrer un jour ou l'autre le prophète Élie marchant et conversant parmi les vivants. Dès ce moment, il était résolu à suivre le parti de la Pucelle et du dauphin. Il croyait le monde trop près de son terme pour s'intéresser au rétablissement du fils de l'Insensé dans son héritage. Ce n'étaient pas les vaticinations de la Pucelle touchant le royaume de France qui l'attiraient vers cette sainte fille. Mais il comptait qu'après avoir établi la royauté de Jésus-Christ sur la terre des lys, la prophétesse Jeanne et Charles, vicaire temporel de Jésus-Christ, conduiraient le peuple chrétien à la délivrance du Saint-Sépulcre, œuvre méritoire, qu'il convenait d'accomplir avant la consommation des siècles.

Jeanne dicta une lettre par laquelle, se disant au service du Roi du Ciel et parlant en son nom, elle mandait aux bourgeois et habitants de la ville de Troyes, en termes doux et pressants de faire obéissance au roi Charles de France, et les avertissait que bon gré mal gré elle entrerait avec le roi dans toutes les villes du saint royaume et ferait bonne paix.

Voici cette lettre :

« JHESUS ✝ MARIA

» Très chiers et bons amis, s'il ne tient à vous, seigneurs, bourgeois et habitans de la ville de Troies, Jehanne la Pucelle vous mande et fait sçavoir de par le roy du Ciel, son droitturier et souverain seigneur, duquel elle est chascun jour en son service roial, que vous fassiés vraye obéissance et

recognoissance au gentil roy de France quy sera bien brief à Reims et à Paris, quy que vienne contre, et en ses bonnes villes du sainct royaume, à l'ayde du roy Jhesus. Loyaulx François, venés au devant du roy Charles et qu'il n'y ait point de faulte : et ne vous doublés de voz corps ne de voz biens, se ainsi le faictes. Et se ainsi ne le faictes, je vous promectes et certiffie sur voz vies que nous entrerons à l'ayde de Dieu en toultes les villes quy doibvent estre du saint royaulme, et y ferons bonne paix fermes, quy que vienne contre. A Dieu vous commant, Dieu soit garde de vous, s'il luy plaist. Responce brief. Devant la cité de Troyes, escrit à Saint-Fale, le mardi quatriesme jour de juillet[1]. »

Au dos :

« Aux seigneurs bourgeois de la cité de Troyes. »

La Pucelle remit cette lettre au frère Richard, qui se chargea de la porter aux habitants de Troyes.

De Saint-Phal, suivant la voie romaine, l'armée s'avança vers Troyes.

A cette nouvelle, le Conseil de la ville s'assembla le mardi 5, de bon matin, et envoya une missive aux habitants de Reims.

« Nous attendons aujourd'hui, disaient-ils, les ennemis du roi Henri et du duc de Bourgogne pour être assiégés par eux. A l'entreprise de ces ennemis, quelque puissance qu'ils aient, vu et considéré la juste querelle que nous tenons et les secours de nos princes qui nous ont été promis, nous sommes délibérés de nous garder de bien en mieux en l'obéissance du roi Henri et du duc de Bourgogne, jusques à la mort, comme nous avons juré sur le précieux corps de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, priant les habitants de Reims d'avoir souci de nous, comme frères et loyaux amis et d'envoyer par devers monseigneur le Régent et le duc de Bourgogne pour les requérir et supplier de prendre pitié de leurs pauvres sujets et de les venir secourir. »

1. Il faut lire le lundi 4 juillet.

Ce même jour, de Brinion-l'Archevêque où il avait pris logis, le roi Charles fit porter dès le matin, par ses hérauts aux membres du conseil de la ville de Troyes des lettres closes, signées de sa main et scellées de son sceau, par lesquelles il leur faisait savoir que, sur l'avis de son conseil, il avait entrepris d'aller à Reims pour y recevoir son sacre, que son intention était d'entrer le lendemain dans la cité de Troyes et qu'à cette fin il leur mandait et commandait de lui rendre l'obéissance qu'ils lui devaient et de se disposer à le recevoir. Il s'efforçait prudemment de les rassurer sur ses intentions, qui n'étaient point de tirer vengeance des choses passées. Il n'en avait point la volonté, disait-il ; mais qu'ils se gouvernassent envers leur souverain comme ils devaient, il mettrait tout en oubli et les tiendrait en sa bonne grâce.

Le conseil refusa aux hérauts du roi Charles l'entrée de la ville. Mais il reçut les lettres, les lut, en délibéra et fit connaître aux hérauts la délibération prise, dont voici la substance :

« Les seigneurs chevaliers et écuyers qui sont en la ville, de par le roi Henri et le duc de Bourgogne ont avec nous, habitants de Troyes, juré et fait l'exprès commandement du duc de Bourgogne. Eu égard à leur serment, ceux qui sont dans la ville n'oseraient y mettre le roi Charles. »

Et les conseillers ajoutèrent pour leur excuse :

« Quelque vouloir que nous ayons, nous, habitants, il nous faut regarder aux hommes de guerre qui sont dans la ville, plus forts que nous. »

Les conseillers firent afficher la lettre du roi Charles et au-dessous leur réponse. Ils lurent en conseil la lettre que la Pucelle avait dictée de Saint-Phal et remise au frère Richard. Le religieux n'avait pas préparé les bourgeois à la recevoir favorablement, car ils en rirent beaucoup.

— Il n'y a, dirent-ils, à cette lettre, ni rime ni raison. Ce n'est que moquerie.

Ils la jetèrent au feu sans y faire de réponse. Ils disaient de

Jeanne qu'elle était cocarde, c'est-à-dire toute niaise. Et ils ajoutaient :

— Nous la certifions être une folle pleine du diable.

Ce même jour, à neuf heures du matin, l'armée commença de passer le long des murs et à prendre logis autour de la ville.

Ceux qui campèrent au sud-ouest, vers les Hauts-Clos, purent admirer la cité qui dressait au milieu d'une vaste plaine ses longues murailles, ses portes guerrières, ses hautes tours et son beffroi. Ils voyaient à leur droite l'église de Saint-Pierre dont l'ample vaisseau, sans flèches ni tours, s'élevait au-dessus des toits. C'est là que huit ans auparavant avaient été célébrées les fiançailles du roi Henri V d'Angleterre avec madame Catherine de France. Car, en cette ville de Troyes, la reine Ysabeau et le duc Jean avaient fait signer au roi Charles VI, privé de sens et de mémoire, l'abandon du royaume des lys au roi d'Angleterre et la déchéance de Charles de Valois. Madame Ysabeau avait assisté aux fiançailles de sa fille, vêtue d'une robe de damas de soie bleue et d'une houppelande de velours noir, fourrée de quinze cents ventres de menu vair, après quoi elle avait fait venir, pour se distraire, ses oiseaux chanteurs, chardonnerets, pinçons, tarins et linots.

A l'arrivée des Français, la plupart des habitants étaient sur les murs, regardant moins en ennemis qu'en curieux, et semblaient ne rien craindre. Ils cherchaient surtout à voir le roi.

La ville était forte. Le duc de Bourgogne pourvoyait depuis longtemps à ce qu'elle fût en état de défense. En 1417 et 1419, ceux de Troyes, comme en 1428 ceux d'Orléans, avaient rasé leurs faubourgs et démoli toutes les maisons situées hors de la ville à deux ou trois cents pas des remparts. L'arsenal était pourvu ; les magasins regorgeaient de vivres. Mais la garnison anglo-bourguignone ne se composait que de cinq ou six cents hommes.

Ce même jour encore, à cinq heures de l'après-midi, les conseillers de la ville de Troyes mandèrent aux habitants de Reims l'arrivée des Armagnacs, leur envoyèrent copie de la lettre de Charles de Valois, de la réponse qu'ils y avaient faite et de la lettre de la Pucelle, qu'ils n'avaient donc pas

brûlée tout de suite, et leur firent part de la résolution où ils étaient de résister jusqu'à la mort, au cas où ils fussent secourus.

Ils écrivirent semblablement aux habitants de Châlons pour les aviser de la venue du Dauphin, et ils leur firent connaître que la lettre de Jeanne la Pucelle avait été portée à Troyes par frère Richard le prêcheur.

Ces écritures revenaient à dire : comme tout bourgeois en pareille occurrence, nous risquons d'être pendus par les Bourguignons et par les Armagnacs, de quoi nous aurions grand regret. Pour conjurer autant que possible cette disgrâce, nous donnons à entendre au roi Charles de Valois, que nous ne lui ouvrons pas nos portes, parce que la garnison nous en empêche et que nous sommes les plus faibles, ce qui est vrai. Et nous faisons connaître à nos seigneurs le Régent et le duc de Bourgogne, que la garnison étant trop faible pour nous garder, ce qui est vrai, nous demandons à être secourus, ce qui est loyal, et nous comptons bien ne pas l'être, car alors il nous faudrait subir un siège et risquer d'être pris d'assaut, ce qui est une cruelle extrémité pour des marchands. Et le jeu n'en vaut pas la chandelle. Mais ayant demandé à être secourus et ne l'étant pas, nous nous rendrons sans encourir de reproche. Le point important est de faire déguerpir la garnison, heureusement petite : cinq cents hommes. C'est peu pour nous défendre, c'est trop pour nous rendre. Quant à charger les habitants de la ville de Reims de demander secours pour eux et pour nous, c'est montrer à notre seigneur de Bourgogne notre bonne volonté et nous n'y risquons rien, car nous savons de reste que nos compères les Rémois s'arrangent comme nous pour demander aide et n'en point recevoir, et qu'ils guettent le moment d'ouvrir leurs portes au roi Charles qui a une forte armée. Et pour tout dire, nous résisterons jusqu'à la mort si nous sommes secourus, ce qu'à Dieu ne plaise !

Ainsi, pensaient finement ces âmes champenoises. La garnison jeta quelques boulets de pierre sur les Français, escarmoucha quelque peu et rentra dans la ville.

Cependant l'armée du roi Charles criait famine. Le conseil qu'avait donné le seigneur archevêque d'Embrun de pourvoir

aux vivres par les moyens de la prudence humaine, avait été aussi mal suivi que possible. Il y avait dans l'ost bien six à sept mille hommes, qui de huit jours n'avaient mangé de pain. Les gens d'armes se nourrissaient, vaille que vaille, d'épis de blé pilés encore verts et de fèves nouvelles qu'ils trouvaient en abondance. On rappela alors que, durant le carême de la Saint-Martin, frère Richard avait dit aux gens de Troyes : « Semez des fèves largement ; Celui qui doit venir viendra bientôt. » Ce que le bon frère avait dit des semailles au sens spirituel fut pris au sens littéral ; par un beau coq-à-l'âne, ce qui s'entendait de la venue du Messie fut appliqué à la venue du roi Charles. Frère Richard passa pour le prophète des Armagnacs et les gens d'armes crurent de bonne foi que ce prêcheur évangélique avait fait pousser les fèves qu'ils cueillaient et pourvu à leur nourriture par sa prudhomie, sagesse et pénétration dans les conseils du Dieu qui donna dans le désert la manne au peuple d'Israël.

Le roi, qui logeait à Brinion depuis le 4 juillet, arriva devant Troyes, après dîner, le vendredi 8. Ce jour même, il tint un conseil. Gens de robe et capitaines y assistaient en grand nombre avec les chefs de guerre, le duc d'Alençon, les comtes de Clermont et de Vendôme, jeunes princes du sang royal, peu capables de donner un bon avis. Le seigneur archevêque de Reims, chancelier de France, exposa le sujet de la délibération.

— L'ost du roi, dit-il, ne peut plus bonnement demeurer devant la ville de Troyes pour plusieurs raisons. Premièrement à cause de la grande famine qui est à l'ost et se trouve sans remède, puisqu'il n'y peut venir des vivres de nulle part et qu'il n'y a pas un seul homme ayant de l'argent pour rien payer. En outre c'est rêverie que de vouloir prendre la ville de Troyes qui est forte, bien garnie de vivres, de gens d'armes et de peuple. Et, selon ce qu'on peut voir, ceux qui sont dedans n'ont point de volonté de la rendre et mettre en l'obéissance du roi de France. Nous n'avons ni bombardes ni artillerie, pour la prendre de force. Il n'est ville ou forteresse française dont nous puissions avoir aide ou secours plus proche que Gien-sur-Loire, distante de plus de trente lieues.

Le chancelier allégua encore plusieurs difficultés ou périls qui, selon toute apparence, pouvaient advenir à l'armée, et conclut qu'il fallait passer outre.

Il n'est pas difficile de pénétrer la pensée du chancelier. On n'avait pas d'engins de siège parce qu'on ne voulait pas en avoir. On en trouva bien deux mois plus tard pour assiéger Paris. La ferme intention des conseillers du roi était de prendre par douceur et persuasion les villes de Champagne, de ne point s'attaquer aux garnisons bourguignonnes, et, si les négociations échouaient, de passer outre, comme on avait fait à Auxerre. On était sûr d'avoir Reims et Châlons. L'évêque comte de Châlons était du parti français et la ville de Reims s'était offerte.

Les autres villes champenoises suivraient. Pourquoi dès lors risquer dans des vaillantises d'armes ce qu'on était sûr d'obtenir par adresse et patience? On avait entrepris ce voyage, non pour guerroyer, mais pour négocier. Si on avait voulu guerroyer on serait allé en Normandie. C'est là qu'il eût fait bon combattre. Le pèlerinage du sacre était tout pacifique.

Par l'ordre du roi, le conseil délibéra sur les conclusions du chancelier.

Le chancelier, ayant adjuré les assistants de répondre loyalement aux questions qui leur étaient posées, commença de prendre les avis. Ceux du conseil opinèrent presque tous comme le chancelier et pour les mêmes raisons. Aux arguments dont il s'était servi, certains ajoutèrent de nouveaux arguments.

— La ville d'Auxerre, dirent-ils, a refusé de se mettre en l'obéissance du roi, et elle n'était pas si forte que celle de Troyes ni si bien garnie de gens d'armes[1].

Enfin, chacun raisonnant selon l'esprit qu'il avait, l'opinion commune fut que le roi passât outre et allât droit sur Reims[2].

1. « Ni gens en nombre suffisant » ajoute la *Chr. de la Puc.*, ce qui est contre le bon sens. Les intentions du roi et du conseil ont été ridiculement défigurées par les chroniqueurs.

2. Comme le dit Dunois, et non retourner à Gien, selon l'opinion inepte de la *Chr. de la Puc.*

Je n'ignore pas qu'on a, en ce temps-ci, considéré le voyage du sacre comme un chef-d'œuvre de stratégie. De la part de plusieurs, ce fut purement par simplicité hagiographique. Le capitaine Rossel a soutenu cette thèse avec toute l'ar-

Mais quand l'ancien chancelier delphinal, le seigneur de Trèves, fut à son tour consulté, il donna une opinion que personne encore n'avait exprimée.

— M'est avis, dit-il, qu'il faut envoyer querir la Pucelle Jeanne. Il se peut qu'elle dise chose profitable au roi sur le sujet de sa compagnie[1]. Si Jeanne ne nous dit rien qui n'ait été dit en ce conseil, je me range à la commune opinion... Mais il se peut que Jeanne dise telle chose sur laquelle le roi pourra prendre une autre conclusion.

Ce fut donc une idée particulière au seigneur de Trèves d'appeler la sainte au conseil. Personne n'y avait pensé. Il reste à savoir si le vieil homme de robe n'attendait pas de la Pucelle un service tout autre que celui qu'il semblait réclamer dans les paroles qu'on lui attribue. Il estimait qu'elle serait utile et qu'on avait besoin d'elle, non point sans doute qu'il attendît d'elle des clartés sur une entreprise dont il voyait mieux qu'elle les avantages et les dangers : il n'était point mystique, qu'on sache. Encore moins pensait-il amener le chancelier et les autres conseillers aux raisons de la petite sainte. Il espérait plutôt amener la petite sainte aux raisons du conseil royal : il la voulait du moins empêcher de les combattre avec éclat et de se jeter en travers. C'était d'un homme avisé, car la Pucelle, qui n'avait point d'action sur le conseil en avait beaucoup sur l'armée; elle ne la commandait pas, mais elle l'entraînait et si son pouvoir sur cette chevalerie et cette jacquerie mêlées devant Troyes n'égalait pas le pouvoir qu'elle avait eu sur les bourgeois d'Orléans, elle était cependant la seule force debout dans le camp, la seule puissance capable de conduire cette foule affamée. S'il fallait lever le camp et passer outre, pour décider ces meurt-de-faim à renoncer au blé des greniers de Troyes, aux vivres amassés dans les celliers de la ville et à pousser jusqu'à Châlons,

deur de sa brillante intelligence. Mais il prête gratuitement à la Pucelle et aux gens d'armes du XVe siècle des théories et les connaissances enseignées dans les écoles militaires du XIXe.

1. Il est impossible que Robert le Maçon ait parlé comme le fait parler la *Chr. de la P.* Il n'était pas vrai que le roi n'eût entrepris son voyage que sur l'avertissement de la Pucelle et il était vrai au contraire qu'il avait abondance de gens d'armes, et qu'il comptait bien aller jusqu'au bout, puisqu'il était d'intelligence avec les habitants de Reims. Enfin, il n'était pas question de retourner à Gien.

jusqu'à Reims, le ventre creux, sur trente lieues de route poudreuse, il n'était que prudent d'obtenir avant tout le consentement de celle qui portait chance, dont les panonceaux étaient heureux, et en qui croyaient à l'envi les gens d'armes et des communes. Le Bâtard avait pris semblable précaution aux heures difficiles du siège. Il avait mieux aimé risquer la divulgation d'un plan d'attaque, que de mécontenter la Pucelle. Il était avantageux d'agir comme lui et de se concilier l'enfant, l'ange rustique du Seigneur. C'était utile et nécessaire. Mais c'était difficile. Les anges sont têtus et les saintes ne cèdent pas volontiers aux gens de robe, Le sire de Trèves allait en faire l'épreuve,

Sa proposition fut approuvée et le roi fit querir la Pucelle. Introduite dans le conseil, Jeanne fit au roi sa révérence accoutumée. Aussitôt le chancelier s'efforça de l'amener à l'avis commun, car il pensait bien qu'elle ne s'y rangerait pas d'elle-même, ayant toujours la tête tournée aux assauts.

— Le roi, lui dit-il, vous a mandée afin de vous faire connaître (pour conclure ensuite sur les grandes nécessités de l'ost) que la ville de Troyes est forte, garnie de vivres et de gens d'armes.

Il lui exposa ensuite les inconvénients et les dangers qui avaient été reconnus en conseil à demeurer plus longtemps devant la ville. Puis, l'ayant ainsi prévenue, il lui demanda de dire son opinion au roi et de faire connaître s'il y avait quelque chose à faire au surplus.

Alors, se tournant vers le roi, elle lui demanda :

— Me croirez-vous de ce que je dirai ?

— Si vous dites chose profitable et raisonnable, répondit le roi Charles, volontiers on le croira.

Elle lui demanda pour la seconde fois :

— Serai-je crue ?

— Oui, fit-il, selon ce que vous direz.

Bien que cette réponse témoignât de peu de foi en elle, elle prophétisa :

— Gentil dauphin, ordonnez à vos gens d'assaillir la ville de Troyes et ne durez pas davantage en de longs conseils, car, au nom de Dieu, avant trois jours, vous entrerez dans

la ville qui sera vôtre par amour ou par puissance et courage. Et en sera la fausse Bourgogne bien sotte.

Le chancelier, qui ne croyait point à cette prophétie, répondit :

— Jeanne, on serait certain de l'avoir dans six, qu'on les attendrait bien. Mais dites-vous vrai ?

Elle l'assura de nouveau qu'elle n'en faisait nul doute.

Et, quittant le conseil, elle monta à cheval et, sa bannière à la main, alla aux fossés, suivie d'une foule de chevaliers, d'écuyers, d'archers et de manouvriers. Ces gens-là avaient bonne envie de bien faire. Beaucoup de capitaines, et notamment les gentilshommes angevins, ne doutaient pas que la ville pût être prise de force. L'assaut fut préparé au nord-ouest de la ville, entre la porte de la Madeleine et celle de Comporté. Les Armagnacs s'établirent, notamment, dans le jardin des Filles-Dieu, et ils en coupèrent les arbres pour faire des fascines[1].

Durant la nuit, la Pucelle mit en besogne, d'un grand cœur, les gens de tous états, les excitant à apporter fagots, huis, tables, fenêtres et chevrons pour faire des taudis et approches contre la ville, et à mettre en place une petite bombarde et quelques canons, qui étaient dans l'ost, où il n'y en avait pas beaucoup. Elle cria : « A l'assaut ! » en faisant le geste de jeter des fascines dans les fossés.

Cette menace fit un grand effet dans la ville ; les artisans, les tanneurs, qui s'étaient montrés jusque-là hardis bourguignons, prirent peur. Ils voyaient déjà la ville forcée et, s'attendant à ce que les Français vinssent piller, massacrer et violer, selon l'usage, ils se réfugièrent dans les églises et passèrent la nuit dans ces lieux d'asile où ils ne se sentaient pas en sûreté. Les bourgeois n'attendirent pas que le danger devînt plus pressant.

Charles de Valois ayant fait savoir qu'on pouvait aller à lui en toute sûreté, le seigneur évêque Jean Laiguisé, messire Guillaume Andouillette, maître de l'Hôtel-Dieu, le doyen du chapitre qui travaillait ardemment pour le roi Charles, les membres du clergé, les notables, se rendirent auprès du roi.

1. Boutiot, t. II, p. 497, note.

Jean Laiguisé prit la parole. Il venait faire la révérence au roi et avait à cœur d'excuser ceux de la ville.

— Il ne tient pas à eux, dit-il, que le roi n'y entre à son bon plaisir. Le bailli et les gens de la garnison, qui sont bien de trois à quatre cents, gardent les portes et s'opposent à ce qu'on les ouvre. Qu'il plaise au roi d'avoir patience jusqu'à ce que j'aie parlé à ceux de la ville. J'espère qu'aussitôt que je leur aurai parlé, ils donneront l'entrée et feront obéissance en sorte que le roi sera content d'eux[1].

Le roi, répondant à l'évêque, lui exposa les raisons de son voyage et les droits qu'il avait sur la ville de Troyes.

— Je pardonnerai sans réserve, ajouta-t-il, tout ce qui fut fait au temps passé. Je tiendrai les habitants de Troyes en paix et franchise, à l'exemple du roi saint Louis.

Jean Laiguisé demanda que les gens d'église qui avaient régales ou collations du feu roi Charles VI les gardassent et que ceux qui les avaient du roi Henri d'Angleterre prissent lettres du roi et qu'ils gardassent leurs bénéfices, au cas même où le roi en eût fait collation à d'autres.

Le roi y consentit. Et le seigneur évêque, changeant de prince, au lieu d'un Nabuchodonosor trouvait un Cyrus.

Il rapporta ce colloque au conseil de la ville qui délibéra et conclut de rendre obéissance au roi, attendu son bon droit et moyennant qu'il ferait absolution générale de tous les cas, ne laisserait point de garnison et abolirait les aides, excepté la gabelle.

Sur quoi, le conseil fit connaître, par lettres, cette résolution aux habitants de Reims en leur conseillant d'en prendre une semblable.

« Ainsi, dirent-ils, nous aurons même seigneur ; vous préserverez vos corps et vos biens, comme nous avons fait. Car autrement nous étions perdus. Nous ne regrettons point notre soumission. Il nous déplaît seulement d'avoir tant tardé. Vous serez joyeux de faire de même, d'autant que le roi Charles est le prince de la plus grande discrétion, entendement et vaillance qui de longtemps soit sorti de la noble maison de France. »

1. Le greffier de La Rochelle.

L'évêque alla traiter, au nom des habitants, avec le bailli et ceux de la garnison, qui n'étaient pas intraitables puisqu'ils avaient souffert cette allée et venue de la ville au camp et du camp à la ville.

Frère Richard s'en fut trouver la Pucelle. Sitôt qu'il la vit, et de fort loin, il s'agenouilla devant elle. Quand elle le vit, elle s'agenouilla pareillement devant lui, et ils se firent grande révérence. Rentré dans la ville, le bon frère prêcha abondamment le peuple et l'admonesta de se mettre dans l'obéissance du roi Charles.

— Dieu, dit-il, avise à son succès. Il lui a donné pour l'accompagner et conduire à son sacre une sainte pucelle qui, comme je le crois fermement, a autant de puissance à pénétrer les secrets de Dieu qu'aucun saint du Paradis, excepté saint Jean l'Évangéliste.

C'était le moins que le bon frère laissât au-dessus de la Pucelle le premier des saints, le prophète qui devait revenir sur la terre, à la consommation des siècles, dans quelques mois.

— Si elle voulait, disait encore frère Richard, elle pourrait faire entrer tous gens d'armes du roi par-dessus les murs, et comme il lui plairait. Elle peut beaucoup d'autres choses encore.

Ceux de la ville avaient grande foi et confiance en ce bon père qui parlait bien. Ce qu'il disait de la Pucelle leur parut admirable et les tourna à l'obéissance d'un roi si bien accompagné. Ils crièrent tous d'une voix :

— Vive le roi Charles de France !

Il fallait maintenant se débarrasser de la garnison. La commune alla, très nombreuse, vers le bailli et les capitaines et les somma de mettre la ville en sûreté. Ce dont ils étaient bien incapables, car de délivrer une ville qui ne voulait pas être délivrée et de chasser trente mille Français, ils ne le pouvaient vraiment faire.

Comme les habitants avaient prévu, le bailli se trouvait dans un grand embarras. Ce que voyant, les conseillers de la ville lui dirent :

— Si vous ne voulez tenir le traité que vous avez fait pour le bien public, nous mettrons les gens du roi dans la ville, que vous le veuillez ou non.

Le bailli et les capitaines ne voulurent point trahir les Anglais et les Bourguignons qu'ils servaient. Mais ils consentirent à s'en aller. C'est tout ce qu'on leur demandait.

La ville ouvrit ses portes au roi Charles. Le dimanche 10 juillet de très bon matin, la Pucelle entra la première dans Troyes, avec les communes dont elle était aimée si chèrement. Frère Richard l'accompagnait. Elle mit les gens de trait le long des rues que devait suivre le cortège, afin que le roi de France traversât la ville entre une double haie de ces piétons qui l'avaient suivi et grandement aidé.

Tandis que Charles de Valois entrait par une porte, la garnison bourguignonne sortait par une autre. Comme il avait été convenu, les gens du roi Henri et du duc Philippe emportaient leurs armes et leurs biens. Or, dans leurs biens, ils comprenaient les prisonniers du parti français, qu'ils avaient reçus à rançon. Ils n'avaient pas tout à fait tort, semble-t-il, selon les usages et coutumes de la guerre. Mais c'était pitié de voir ces gens du roi Charles emmenés ainsi captifs à la venue de leur seigneur. La Pucelle en fut avertie et son bon cœur s'émut. Elle courut à la porte de la ville où déjà les gens de guerre étaient réunis avec armes et bagages. Elle y trouva les seigneurs de Rochefort et Philibert de Molan, les interpella, leur cria de laisser les gens du dauphin. Les capitaines n'en voulurent rien faire.

— C'est fraude et malice, lui dirent-ils, de venir ainsi contre le traité.

Cependant les prisonniers priaient à genoux la sainte de les garder.

— En nom Dieu, s'écria-t-elle, ils ne partiront pas.

Durant cette altercation, un écuyer bourguignon faisait à part lui sur la Pucelle des Armagnacs des réflexions qu'il fit connaître par la suite.

« C'est par ma foi, songeait-il, la plus simple chose que je vis oncques. En son fait il n'y a ni rime, ni raison, non plus qu'en le plus sot que je vis oncques. Je ne la compare pas à si vaillante femme comme madame d'Or, et les Bourguignons ne font que se moquer de ceux qui ont peur d'elle. »

Vraiment c'était trop dire. Car enfin, le bon écuyer avait

fait ses paquets et il délogeait avec son capitaine et toute la garnison, et, si la Pucelle ne les avait pas chassés, à elle toute seule, de la belle ville de Troyes, elle n'avait pas nui à leur départ, et maintenant encore, en leur venant tirer des mains les prisonniers de son parti, elle agissait en bonne Française et en bonne chrétienne, et elle montrait un cœur hardi et pitoyable. Mais il n'y avait pas de sympathie entre la chevalerie bourguignonne et la sainte des Armagnacs. Aux seigneurs anglais mieux croyants et d'esprit simple, court, bien roide, elle faisait peur. Ils la tenaient pour endiablée sorcière. C'était reconnaître qu'une terrible puissance était en elle. Les seigneurs bourguignons, ce semble, ne lui en accordaient pas tant. D'humeur claire et légère, ils n'avaient pas l'esprit tourné aux diableries. Ils la croyaient sorcière, mais sans trop s'en effrayer.

A ces hommes d'armes de Bourgogne, vers qui elle était accourue tout émue de pitié pour les prisonniers français, la sainte des Armagnacs parut simple, rustique et d'humble apparence, comparée aux belles dames de la cour ducale, et surtout à madame d'Or, qui y flamboyait. Cette madame d'Or était, selon toute apparence, Guillaumette Marighier, servante de la défunte duchesse de Bourgogne. Madame Guillaumette avait des cheveux d'or. Ces cheveux brillaient, disait-on, parmi ces beaux fils bruns ou clairs que le duc Philippe avait pris aux riches crinières de vingt-quatre belles filles et dont il avait fait un lacs d'amour. On conte qu'en instituant, le 8 janvier 1430, un nouvel ordre de chevalerie, le duc Philippe avait pris pour emblème de cet ordre bien plutôt la précieuse toison conquise par les Argonautes et qui pourtant figurait assez bien ses laines profitables tissues dans les Flandres. Le duc Philippe n'était point un rêveur, mais il était galant et l'on croira volontiers que s'il arma trente chevaliers pour la sûreté et la grandeur de sa maison, il leur donna la toison d'or pour l'honneur de son amie. Vivant dans une cour très chevalereuse, fréquente en joutes et en tournois, madame d'Or devait être experte en fait d'armes, et le bon chevalier de Bourgogne pouvait la dire vaillante. Il pouvait la dire adroite, et facétieuse, car elle savait de beaux tours et disait des contes. Il avait raison aussi de ne la point compa-

rer à la Pucelle brune et hâlée des Armagnacs. Ce n'était pas des femmes à rapprocher.

La Pucelle ne put s'entendre, au sujet des prisonniers, avec les seigneurs de Rochefort et de Molan. Ils avaient pour eux le droit de la guerre. Elle n'avait pour elle que les raisons de son bon cœur. Ce débat parut fort plaisant aux gens d'armes des deux partis. Quand il en fut instruit, le roi Charles sourit et dit que, pour appointer les parties, il payerait la rançon des prisonniers, qui fut fixée à un marc d'argent par tête. Les Bourguignons en recevant cette somme, louèrent fort le roi de France et dirent que c'était un prince de façon.

Ce même jour de dimanche, environ neuf heures du matin, le roi Charles fit son entrée. Il avait revêtu ses habits de guerre et de fête, éclatants de velours, d'or et de pierreries. Le duc d'Alençon et la Pucelle, tenant la bannière à la main, chevauchaient à ses côtés. Il était suivi de toute sa chevalerie. Les habitants firent des feux de joie et dansèrent des rondes. Les petits enfants crièrent : « Noël ! » Frère Richard prêcha.

La Pucelle fit ses dévotions dans les églises. En une de ces églises elle tint un enfant sur les fonts du baptême. On lui demandait souvent, comme à une princesse ou à une sainte femme, d'être marraine d'enfants qu'elle ne connaissait pas et qu'elle ne devait jamais revoir. Elle donnait de préférence aux garçons le nom de Charles, pour l'honneur de son roi, et aux filles son nom de Jeanne. Elle nommait parfois aussi ses filleuls comme les mères voulaient.

Le lendemain, 11 juillet, l'armée qui était restée aux champs sous le commandement de messire Ambroise de Loré, traversa la ville. L'entrée des gens d'armes était un fléau aussi redouté des bourgeois que la peste noire. Le roi Charles, qui traitait les habitants de Troyes avec d'extrêmes ménagements, prit soin de contenir le fléau. Par son commandement, les hérauts crièrent que nul ne fût si hardi, sous peine de la hart, d'entrer dans les maisons et de rien prendre contre le gré et la volonté de ceux de la ville[1].

1. La date de l'entrée de l'armée n'a pas été déterminée. Ce dut être le 11. (Cf. Greffier de la Rochelle, p. 342.)

XII

LA CAPITULATION DE CHALONS

Au sortir de Troyes, l'armée royale s'engagea dans la Champagne pouilleuse, traversa l'Aube vers Arcis (?) et prit son logis dans Lettrée, à cinq lieues de Châlons. De Lettrée, le roi envoya son héraut Montjoie aux habitants de Châlons pour leur demander de le recevoir et de lui rendre pleine obéissance.

Les villes de Champagne se tenaient comme les doigts de la main. Quand le dauphin était encore à Brinion-l'Archevêque, ceux de Châlons en avaient été instruits par les habitants de Troyes. Ceux-ci les avaient même avertis que frère Richard, le prêcheur, avait porté à Troyes une lettre de Jeanne la Pucelle. Sur quoi ceux de Châlons avaient écrit aux habitants de Reims :

« Nous avons été ébahis du frère Richard. Nous pensions que ce fût un très bon prud'homme. Mais il est devenu sorcier. Nous vous mandons que les habitants de Troyes font forte guerre aux gens du dauphin. Nous avons intention de résister de toute notre puissance à ces ennemis. »

Ils ne pensaient pas un mot de ce qu'ils écrivaient et ils savaient que ceux de Reims n'en croyaient rien. Mais il importait de montrer une grande loyauté au duc de Bourgogne avant de recevoir un autre maître.

L'évêque, comte souverain de Châlons, vint à Lettrée au-devant du roi, et lui remit les clés de la ville. C'était Jean de Montbéliard-Sarrebrück des sires de Commercy.

Le 15 juillet, le roi entra avec son armée dans la ville de Châlons. La Pucelle trouva à Châlons quatre ou cinq paysans de son village, qui venaient la voir, entre autres, Jean Morel, un de ses parrains. Laboureur de son état, âgé de quarante-trois ans environ, il pensait du bien de Jacquot, père de Jeanne. Il s'était enfui avec la famille d'Arc à Neufchâteau, au passage des gens de guerre. Jeanne lui donna une robe

rouge, qu'elle avait portée. Elle vit aussi à Châlons un autre laboureur plus jeune que Morel d'une dizaine d'années, Gérardin d'Épinal, qu'elle appelait son compère, comme elle appelait Isabellette, femme de Girardin, sa commère, pour la raison qu'elle avait tenu sur les fonts leur fils Nicolas et qu'une marraine était une mère en esprit. Au village, Jeanne se défiait de Gérardin, qui était Bourguignon. A Châlons, elle lui montra plus de confiance et, l'entretenant des progrès de l'armée, lui dit qu'elle ne craignait rien hors la trahison. Elle avait dès lors de sombres pressentiments. Sans doute elle sentait que désormais la candeur de son âme et la simplicité de sa pensée s'accordaient mal avec la malice des hommes et les forces confuses des choses. Déjà monseigneur saint Michel, madame sainte Catherine et madame sainte Marguerite ne lui parlaient plus avec autant de clarté que devant, faute de pénétrer dans les chancelleries de France et de Bourgogne, qui n'étaient pas choses du ciel, mais plutôt les pires choses du siècle, tant monseigneur Regnault de Chartres et le bon duc Philippe mettaient de soin à s'engeigner l'un l'autre.

Ceux de Châlons écrivirent aux habitants de Reims qu'ils avaient reçu le roi de France et qu'ils leur conseillaient de faire de même. En cette lettre, ils disaient qu'ils avaient trouvé le roi Charles doux, gracieux, pitoyable et miséricordieux. Et, dans le fait, le roi Charles prenait en douceur ses villes de Champagne. Ceux de Châlons proclamaient aussi qu'il était de haut entendement, beau de sa personne et de beau maintien. C'était beaucoup dire.

XIII

LA CAPITULATION DE REIMS. — LE SACRE

Les habitants de Reims se comportaient avec prudence. A la venue du roi de France, en même temps qu'ils lui envoyaient des messagers pour l'avertir que les portes de la ville lui seraient ouvertes, ils donnaient avis à leur seigneur le duc Philippe, ainsi qu'aux chefs anglais et bourguignons des pro-

grès de l'armée royale, selon ce qu'ils en pouvaient savoir, et ils leur mandaient de fermer le passage aux ennemis. Mais ils n'étaient pas pressés d'obtenir des secours pour la défense de leur ville, comptant que, s'ils n'en recevaient pas, ils se rendraient au roi Charles sans encourir aucun blâme des Bourguignons, et qu'ainsi ils n'auraient rien à craindre de l'un et l'autre parti. Pour l'heure, ils gardaient deux loyautés, ce qui n'était pas trop d'une en ces conjonctures difficiles et périlleuses. En voyant comme ces villes de Champagne pratiquaient ingénieusement l'art de changer de maître, il est bon de savoir que de cet art dépendait le salut de leurs corps et de leurs biens.

Dès le 1[er] juillet, le capitaine Philibert de Molan leur écrivit de Nogent-sur-Seine, où il était avec sa compagnie bourguignonne, que, s'ils avaient besoin de lui, il les viendrait secourir en bon chrétien. Ils firent mine de ne pas entendre. Après tout, le seigneur Philibert n'était pas leur capitaine. Ce qu'il en voulait faire n'était, comme il le disait, que par charité chrétienne. Les notables de Reims, qui ne voulaient pas être sauvés, avaient à se garder surtout de leur naturel sauveur, le sire de Chastillon, grand queu de France, capitaine de la ville. Et il fallait qu'ils lui demandassent secours de façon qu'ils n'obtinssent pas ce qu'ils demandaient, de peur d'être comme les Israélites de qui il est écrit : *Et tribuit eis petitionem eorum.*

Alors que l'armée royale était devant Troyes, un héraut du roi Charles se présenta devant la ville de Reims. Il portait une lettre donnée par le roi, à Brinion-l'Archevêque, le lundi 4 juillet. Cette lettre fut remise au conseil.

« Vous pouvez bien avoir reçu nouvelle, disait le roi Charles aux habitants de Reims, de la bonne fortune et victoire qu'il a plu à Dieu nous donner sur les Anglais, nos anciens ennemis, devant la ville d'Orléans et, depuis lors, à Jargeau, Beaugency et Meung-sur-Loire, en chacun desquels lieux nos ennemis ont reçu très grand dommage ; tous leurs chefs et des autres jusqu'au nombre de quatre mille y sont morts ou demeurés prisonniers. Ces choses étant advenues plus par grâce divine que par œuvre humaine, selon l'avis des princes de notre sang et lignage et des conseillers de notre Grand-

Conseil, nous nous sommes acheminés pour aller en la ville de Reims recevoir notre sacre et couronnement. C'est pourquoi nous vous mandons que, sur la loyauté et obéissance que vous nous devez, vous vous disposiez à nous recevoir dans la manière accoutumée, et comme vous avez fait à l'égard de nos prédécesseurs. »

Et le roi Charles, usant envers le peuple de Reims de la même bénignité prudente qu'il avait montrée à ceux de Troyes, faisait pleine promesse de pardon et d'oubli.

« Que les choses passées, disait-il, et la crainte que j'en eusse encore mémoire ne vous arrêtent pas. Soyez assurés que si vous vous conduisez envers moi comme vous devez, je vous traiterai en bons et loyaux sujets. »

Même il leur demandait d'envoyer des notables traiter avec lui : « Si, pour être mieux informés de nos intentions, quelques-uns de la ville de Reims voulaient venir vers nous avec le héraut que nous vous envoyons, nous en serions très contents. Ils y pourront aller sûrement en tel nombre qu'il leur plaira. »

Au reçu de cette lettre, le conseil fut convoqué, mais il se trouva que les échevins ne furent point en nombre pour délibérer. Ce qui les tira d'un grand embarras. Ensuite de quoi ils firent assembler la commune par quartiers, et ils obtinrent des bourgeois ainsi consultés cette déclaration cauteleuse :

« Nous entendons vivre et mourir avec le conseil et les notables. Nous nous comporterons selon leur avis, en bonne union et paix, sans murmurer ni faire de réponse, si ce n'est par l'avis et ordonnance du capitaine de Reims et de son lieutenant. »

Le sire de Chastillon, capitaine de la ville, était alors à Château-Thierry avec ses lieutenants, Jean Cauchon et Thomas Basoches, tous deux écuyers. Les habitants de Reims jugèrent utile de mettre sous ses yeux la lettre du roi Charles. Leur bailli, Guillaume Hodierne, se rendit auprès du seigneur capitaine et lui montra la lettre du roi. Ce bailli était entièrement gagné à la cause française. Il répondit parfaitement au sentiment des habitants de Reims. Il demanda au sire de Chastillon de venir : mais il le lui demanda de manière que

le sire de Chastillon ne vînt pas. C'était le point essentiel. Car, à ne le pas appeler, on se mettait en trahison ouverte, et, s'il venait, on risquait de subir un siège plein de calamités et de dangers.

A ces fins, le bailli déclara que les habitants de Reims, désireux de communiquer avec leur capitaine, le recevraient accompagné de cinquante chevaux seulement. En quoi ils montraient leur bon vouloir. Ayant le droit de ne pas recevoir de garnison en leur ville, ils consentaient à y laisser entrer cinquante lances, ce qui allait bien à deux cents combattants. Le sire de Chastillon, comme les habitants l'avaient prévu, jugea qu'en l'occurrence ce n'était pas assez pour sa sûreté et il mit, comme conditions à sa venue, que la ville fût emparée et munie, qu'il y entrât avec trois ou quatre cents combattants, qu'il en eût la garde ainsi que du château, avec cinq ou six notables pris, autant dire, comme otages. A ces conditions il était, disait-il, prêt à vivre et à mourir pour eux.

Il s'achemina avec sa compagnie jusque auprès de la ville, et là, il fit savoir aux habitants qu'il était venu les aider. Il leur manda que, dans cinq ou six semaines sans faute, une belle et grande armée anglaise, débarquée à Boulogne, marcherait à leur secours.

A la vérité, les Anglais levaient des troupes autant qu'ils pouvaient et faisaient flèche de tout bois. Ils armaient, disait-on, jusqu'aux prêtres. Ce qui est sûr, c'est que le Régent employait à sa guerre les croisés débarqués en France, que le cardinal d'Angleterre conduisait contre les hussites. Le conseil du roi Henri n'avait certes pas négligé d'avertir les habitants de Reims des armements qu'il ordonnait. Le 3 juillet, il les avait avisés que des troupes étaient en passage de mer, et le 10, Colard de Mailly, bailli de Vermandois, leur avait mandé que ces troupes étaient déjà passées. Mais ces nouvelles n'avaient pas donné grande confiance aux Champenois dans la force des Anglais et, lorsque le sire de Chastillon leur promit, à quarante jours, une grande et belle armée anglaise, le roi Charles était à quelques lieues de leur ville avec quarante mille combattants. Le sire de Chastillon s'aperçut qu'il était joué, ce dont il avait eu déjà quelque soupçon. Les habitants de Reims refusèrent de le recevoir.

Il ne lui restait plus qu'à tourner bride et à rejoindre les Anglais.

Messire Regnault de Chartres, chancelier de France, archevêque de Reims, écrivit, le 12 juillet, à ses fils en Dieu qu'ils eussent à se disposer pour recevoir le roi honorablement à son sacre. « Je vous prie, leur dit-il, et vous y exhorte. »

Le samedi 16 du même mois, le roi Charles prit gîte à quatre lieues de la ville du sacre. au château de Sept-Saulx, construit plus de deux cents ans auparavant par les prédécesseurs guerriers de messire Regnault et dont le fier donjon commandait le passage de la ville. Il y reçut les bourgeois de Reims qui vinrent en grand nombre lui offrir pleine et entière obéissance.

Aussitôt, il se mit en chemin avec la Pucelle et toute son armée, pour la dernière étape, sur la chaussée qui cotoyait la Vesle. Au tomber du jour, il entra dans la grande cité champenoise, par la porte méridionale, nommée Dieulimire, qui devant lui abaissa ses ponts et leva ses deux portes [1].

Pour le sacre des rois de France, le dimanche était désigné comme le jour le plus convenable. Les habitants de Reims travaillèrent pendant la nuit, afin que tout fût prêt pour le lendemain. Leur amour subit du roi de France les aiguillonnait, et surtout la peur qu'il demeurât quelques jours dans la ville avec son armée. Ils redoutaient plus que tout de recevoir des gens d'armes dans leurs murs. Cette crainte leur était commune avec les bourgeois de toutes les villes, qui, dans leur épouvante, ne distinguaient point les hommes de guerre armagnacs des hommes de guerre anglais et bourguignons. Aussi furent-ils diligents à préparer toutes choses, avec la ferme intention d'en payer le moins possible. Attendu que le sacre ne leur rapportait « ni profit ni honneur », les échevins d'habitude en rejetaient la charge sur l'archevêque, qui en recevait, disaient-ils, les émoluments comme pair de France [2].

Les ornements royaux déposés, après le sacre du feu roi, dans le trésor de Saint-Denys, étaient aux mains des Anglais.

1. Godart, *loc. cit.*, p. 23.

2. Thirion, Travaux de l'Académie de Reims, 1894, in-8°, p. 292.

La couronne de Charlemagne, brillante de rubis, de saphirs et d'émeraudes, fleuronnée de quatre fleurs de lys, que recevaient les rois de France à leur couronnement, les Anglais voulaient la mettre sur la tête de leur roi Henri. Ils se préparaient à ceindre leur roi enfant de l'épée de Charlemagne, l'illustre Joyeuse, qui dormait dans son fourreau de velours violet, sous la garde de l'abbé bourguignon de Saint-Denys[1]. Aux Anglais aussi le sceptre que surmontait un Charlemagne d'or en habit d'empereur, la verge de justice terminée par une corne de licorne, l'agrafe dorée du manteau de saint Louis et les éperons d'or et le *Pontifical* contenant, dans sa reliure de vermeil émaillée, les cérémonies du sacre. On dut se contenter d'une couronne conservée dans le trésor de la cathédrale. Quant aux autres insignes de la royauté de Clovis, de saint Charlemagne et de saint Louis, on les représenterait comme on pourrait et il n'était pas mauvais après tout que ce sacre gagné dans une chevauchée se sentît des travaux et des misères qu'il avait coûtés et que la cérémonie participât en quelque chose de la pauvreté héroïque des hommes d'armes et des gens des communes, qui y avaient conduit le dauphin.

La Pucelle avait fait écrire de Gien, vers le 27 juin, au duc de Bourgogne, pour l'inviter à se rendre au sacre du roi. N'ayant pas reçu de réponse, elle dicta, le jour même du sacre, une deuxième lettre au duc. Voici cette lettre :

« ✝ JESHUS MARIA.

» Hault et redoubté prince, duc de Bourgoingne, Jehanne la Pucelle vous requiert, de par le Roy du ciel, mon droicturier et souverain seigneur, que le roy de France et vous, faciez bonne paix ferme, qui dure longuement. Pardonnez l'un à l'autre de bon cuer, entièrement, ainsi que doivent faire loyaulx chrestians ; et s'il vous plaist à guerroier, si alez sur les Sarrazins. Prince de Bourgoingne, je vous prie, supplie et requiers tant humblement que requerir vous puis, que ne guerroiez plus ou saint royaume de France, et faictes

1. Cf. Viollet, *Histoire des institutions politiques de la France*, t. II, p. 33. On croyait en 1430 que c'était l'épée de Charlemagne, mais ce n'était pas vrai.

retraire incontinent et briefment voz gens qui sont en aucunes places et forteresses dudit saint royaume; et de la part du gentil roy de France, il est prest de faire paix à vous, sauve son honneur, s'il ne tient en vous. Et vous faiz à savoir de par le Roy du ciel, mon droicturier et souverain seigneur, pour vostre bien et pour vostre honneur et sur voz vie, que vous n'y gaignerez point bataille à l'encontre des loyaulx François, et que tous ceulx qui guerroient oudit saint royaume de France, guerroient contre le roy Jhesus, roy du ciel et de tout le monde, mon droicturier et souverain seigneur. Et vous prie et requiers à jointes mains, que ne faictes nulle bataille ne ne guerroiez contre nous, vous, vos gens ou subgiez; et croiez seurement que, quelque nombre de gens que amenez contre nous, qu'ilz n'y gaigneront mie, et sera grant pitié de la grant bataille et du sang qui y sera respendu de ceulx qui y vendront contre nous. Et a trois s'maines que je vous avoye escript et envoié bonnes lettres par ung hérault, que feussiez au sacre du roy qui, aujourdhui dimenche, XVIJ[e] jour de ce présent mois de juillet, ce fait en la cité de Reims : dont je n'ay eu point de response, ne n'ouy oncques puis nouvelles dudit hérault. A Dieu vous commens et soit garde de vous, s'il lui plaist; et prie Dieu qu'il y mecte bonne pais. Escript audit lieu de Reims, ledit XVIJ[e] jour de juillet. »

Sur l'adresse : Au duc de Bourgoigne. »

Sainte Catherine de Sienne à Reims n'aurait pas écrit autrement. La Pucelle, bien qu'elle n'aimât pas les Bourguignons, sentait à sa manière et fortement combien la paix avec le duc de Bourgogne était désirable. C'est à mains jointes qu'elle le prie de ne plus faire la guerre en France. « S'il vous plaît de guerroyer, lui dit-elle, allez sur les Sarrazins. » Elle avait déjà conseillé aux Anglais de s'unir aux Français pour faire la croisade. Par l'effet des croyances impitoyables qui endurcissaient les cœurs les plus tendres, la destruction des infidèles était alors le rêve des âmes douces et pacifiques. Et beaucoup de bonnes personnes comptaient que le fils riche et puissant du vaincu de Nicopolis ferait payer cher aux Turcs leurs antiques victoires.

Par sa lettre, la Pucelle annonce, de la part du roi du ciel, au duc Philippe que, s'il combat contre le roi, il perdra la bataille. Les voix lui avaient prédit la victoire de la France sur la Bourgogne ; elles ne lui avaient pas révélé qu'au moment même où elle dictait sa lettre, les ambassadeurs du duc Philippe étaient à Reims.

Les rois étaient sacrés par l'huile, car l'huile signifie renommée, gloire et sapience. Le matin, les seigneurs de Rais, de Boussac, de Graville et de Culant furent députés par le roi pour aller querir la sainte ampoule.

C'était une fiole de cristal que le grand prieur de Saint-Remi tenait enfermée dans le tombeau de monseigneur saint Remi, derrière le maître-autel de l'église abbatiale. Cette fiole contenait le saint chrême, dont l'apôtre avait oint le roi Clovis, et elle était enchâssée dans un reliquaire en forme de colombe, parce qu'on avait vu la colombe du Paraclet apporter la sainte ampoule destinée au sacrement du premier roi chrétien. Il est vrai qu'on trouvait en de vieux livres qu'un ange était descendu du ciel avec la sainte ampoule. Mais ces incertitudes ne troublaient point les esprits, et l'on ne doutait pas, dans le peuple chrétien, que le saint chrême n'eût des vertus merveilleuses. On savait, par exemple, qu'il ne diminuait point à l'usage, et que l'ampoule restait toujours pleine, en présage et gage de la pérennité du royaume de France. Il avait été observé, lors du sacre du feu roi Charles, que l'huile n'avait pas diminué après les onctions.

Sous un dais de moire d'argent, entre les quatre seigneurs de Rais, de Graville, de Boussac et de Culant montés sur leurs coursiers, en armes et bannières déployées, le grand prieur de Saint-Remi, portant la colombe d'or suspendue à son cou par une chaîne d'argent, se rendit à la cathédrale. Sous le porche il remit la sainte ampoule au seigneur archevêque de Reims qui la déposa sur le maître-autel.

A neuf heures du matin, Charles de Valois entra dans l'église avec une suite nombreuse. Le roi d'armes de France appela par leurs noms, devant le maître-autel, les douze pairs du royaume. Des six pairs laïques, aucun ne répondit. A leur place se présentèrent le duc d'Alençon, les comtes de

Clermont et de Vendôme, les sires de Laval, de la Trémoille et de Maillé.

Des six pairs ecclésiastiques, trois répondirent à l'appel du roi d'armes : l'archevêque-duc de Reims, l'évêque-comte de Châlons, l'évêque-duc de Laon. Les évêques défaillants de Langres, de Chaumont et de Noyon furent suppléés. En l'absence d'Arthur de Bretagne, connétable de France, l'épée fut tenue par Charles, sire d'Albret.

Devant l'autel, se tenait Charles de Valois, revêtu d'habits fendus sur la poitrine et les épaules. Il fit serment, premièrement, de conserver à l'Église paix et privilèges ; deuxièmement, de préserver le peuple des exactions et de ne le pas trop charger ; troisièmement, de gouverner avec justice et miséricorde.

Il fut fait chevalier par son cousin d'Alençon.

Puis, l'abbé de Saint-Remi lui fit les onctions avec l'huile mystique, dont le Saint-Esprit fortifie les prêtres, les rois, les prophètes et les martyrs et, nouveau Samuel, consacra le nouveau Saül, manifestant que toute puissance est de Dieu et que, à l'exemple de David, les rois sont les pontifes, les annonciateurs et les témoins du Seigneur. Ainsi cette effusion d'huile, dont étaient consacrés les rois dans Israël, rendait brillants et forts les rois de la France très chrétienne depuis Charlemagne, depuis Clovis, car, s'il reçut de saint Remi non proprement le sacre, mais le baptême et la confirmation, Clovis fut consacré en même temps chrétien et roi, par le bienheureux évêque, au moyen de l'huile sainte, envoyée par Dieu lui-même à ce prince et à ses successeurs.

Et Charles reçut les onctions, présage de force et de victoire, car il est dit au livre des Rois : « Samuel prit la fiole d'huile, la versa sur la tête de Saül et dit : Voici que le Seigneur t'a sacré prince sur son héritage et tu délivreras son peuple des mains des ennemis qui l'environnent. *Ecce unxit te Dominus super hæreditatem suam in principem, et liberabis populum suum de manibus inimicorum ejus, qui in circuitu ejus sunt.* » (*Reg.* I, x, 1, 6.)

Enfin, l'archevêque de Reims prit sur l'autel la couronne, et l'éleva à deux mains sur la tête du roi. Les douze pairs en cercle autour du prince y portèrent la main pour la soutenir. Les trompettes éclatèrent, et le peuple cria : Noël !

Ainsi fut oint et couronné Charles de France, issu de la royale lignée du noble roi Priam de Troyes la Grande.

Durant le mystère, pour parler le langage ancien, la Pucelle demeurait au côté du roi. Elle tint un moment déployé son étendard blanc devant lequel le vieil étendard de Chandoz avait reculé. Puis d'autres tinrent l'étendard à leur tour, sans doute son page Louis de Coutes, qui ne la quittait jamais, peut-être frère Richard le prêcheur qui l'avait suivie à Châlons et à Reims. Beaucoup de gentilshommes la regardaient avec ravissement. Comme dans un de ses rêves elle avait donné une couronne éblouissante à son roi, elle s'attendait, semble-t-il, à ce que cette couronne fût apportée dans l'église par des anges. Les saintes recevaient communément des couronnes de la main des anges. Un ange apporta à sainte Cécile une couronne tressée de roses et de lys. Un ange donna à la vierge Catherine la couronne impérissable, que la sainte posa sur la tête de l'Impératrice de Rome.

Le mystère fut terminé à deux heures après midi. On rapporte qu'alors la Pucelle s'agenouilla et, embrassant le roi par les jambes, lui dit avec des larmes :

— Gentil roi, maintenant est fait le plaisir de Dieu, qui voulait que je levasse le siège d'Orléans et vous amenasse en cette cité de Reims recevoir votre saint sacre, en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume de France doit appartenir.

Larmes de joie ou de douleur, on ne sait. Mais, si dans cette solitude que se font les saints parmi les hommes et dont elle s'enveloppait toute, l'innocente avait encore des yeux pour voir de loin en loin le monde tel qu'il était autour d'elle, certes elle avait lieu de pleurer toutes les larmes de son corps.

Le roi fit les présents d'usage. Il offrit au chapitre un tapis de satin vert, ainsi que des ornements de velours rouge et de damas blanc. De plus, il posa sur l'autel un vase d'argent du prix de treize écus d'or. Le seigneur archevêque s'en empara malgré les réclamations des chanoines. Mais il fut plus tard obligé de le rendre[1].

Puis il ceignit la couronne, revêtit ce manteau royal, bleu

1. Jadart, *Jeanne d'Arc à Reims*, Reims 1887, in-8°, p. 107.

comme le ciel, fleuri de lys d'or, et traversa sur son coursier les rues de la ville de Reims. Chacun savait l'antiquité de ces fleurs de lys, et que c'étaient les crapauds de Clovis métamorphosés par les anges, et le peuple en liesse criait : Noël ! comme il avait crié à l'entrée de monseigneur le duc de Bourgogne.

Ce jour-là, le sire de Rais fut fait maréchal de France et le sire de la Trémoille comte ; l'aîné des deux fils de madame de Laval, à qui la Pucelle avait offert le vin à Selles en Berri, fut fait comte aussi. Le capitaine La Hire reçut le comté de Longueville avec tout ce qu'il prendrait en Normandie.

Le roi Charles fut servi à dîner, dans l'hôtel de l'archevêque, par le duc d'Alençon et le comte de Clermont. La table royale, selon la coutume, se prolongeait dans la rue et le festin débordait sur toute la ville. C'était un jour de franche lippée et de commune frairie. Dans toutes les maisons, sous toutes les portes, sur toutes les bornes, on faisait ripaille, on se ruait en cuisine. Il se dévorait bœufs par douzaines, moutons par centaines, poules et lapins par milliers. On se bourrait d'épices et l'on avait grand soif et l'on humait à pleins pots le vin de bourgogne et notamment le parfumé vin de Beaune. Le très vieux cerf de la cour archiépiscopale, qui était de bronze et creux, à chaque sacre du roi on le transportait dans la rue du Parvis, on le remplissait de vin et le peuple y venait boire comme à la fontaine. Et finalement, échevins, bourgeois et habitants de la cité du bienheureux Remi, riches et pauvres, empiffrés, saouls de viandes et de vin, ayant hurlé à plein gosier : Noël ! Noël ! tombaient sur les futs et les victuailles, dont, le lendemain, les échevins moroses allaient disputer aigrement les restes aux gens du roi [1].

Jacques d'Arc était venu voir ce couronnement auquel sa fille avait tant ouvré. Il logeait à l'enseigne de l'*Ane rayé*, rue du Parvis, dans une hôtellerie tenue par Alix, veuve de Raulin Morieau. En même temps que sa fille, il revit son fils Pierre. Ce cousin, que Jeanne appelait son oncle et qui était allé trouver pour elle sire Robert à Vaucouleurs, Durand

1. Thirion, *loc. cit.*, p. 256.

Lassois, de Burcy-le-Petit, était pareillement venu aux fêtes du sacre. Il parla au roi et lui conta tout ce qu'il savait de sa cousine. Jeanne trouva aussi à Reims un jeune compatriote, Husson Le Maistre, chaudronnier dans le village de Varville, à trois lieues de Domremy. Elle ne le connaissait pas, mais il avait bien entendu parler d'elle, et il était très familier avec Jacquot et Pierre d'Arc.

Jacquot d'Arc était un des notables de son village et peut-être le plus entendu aux affaires. Il ne s'était pas rendu à Reims seulement pour voir sa fille chevaucher par les rues de la cité en habit d'homme. Il venait demander au roi pour lui, pour les gens de son village, dépouillés par les gens de guerre, une exemption d'impôts. Cette demande, portée au roi par la Pucelle, fut agréée. Le 31 du même mois, le roi ordonnait que les habitants de Greux et de Domremy fussent francs de toutes tailles, aides, subsides et subventions. Les élus de la ville payèrent sur les deniers publics les dépenses de Jacquot d'Arc, et, quand il fut sur son départ, ils lui donnèrent un cheval pour retourner chez lui.

Durant les cinq ou six jours qu'elle demeura à Reims, la Pucelle se montra au peuple. Les humbles, les simples venaient à elle. Les bonnes femmes lui prenaient les mains et faisaient toucher leurs anneaux au sien. Elle portait au doigt un petit anneau que sa mère lui avait donné. Il était d'aurichalque, autrement de laiton. L'aurichalque était, comme on disait, l'or des pauvres. Cet anneau n'avait pas de pierre et portait au chaton les noms de *Jhesus-Maria*, avec trois croix. Elle y tenait souvent les regards fixés parce qu'un jour, l'ayant au doigt, elle avait touché madame sainte Catherine. Cette sainte, étant couchée au lit avec sa mère Sabinelle, avait reçu de Notre-Seigneur un anneau d'or. Que Jeanne eût fait toucher le sien par la sainte qui lui était apparue, ce n'était pas incroyable, puisqu'il était manifeste que peu de temps auparavant, en l'an 1413 sœur Colette qui professait la chasteté virginale, avait reçu de l'apôtre vierge un riche anneau d'or, en signe d'alliance avec le Roi des rois. Elle faisait toucher cet anneau aux religieux et aux religieuses de son ordre, et elle le confiait aux messagers qu'elle envoyait au loin, afin de les préserver des périls de la route. La Pucelle attribuait aussi

à son anneau de grandes vertus ; toutefois elle ne s'en servait point pour opérer des guérisons. On attendait d'elle les menus services qu'il était d'usage de demander aux saintes gens et parfois aux sorciers. Avant la cérémonie du sacre, les nobles et les chevaliers avaient reçu des gants, selon la coutume. L'un d'eux perdit les siens. Il demanda, ou d'autres demandèrent pour lui, qu'elle les lui fît retrouver. Elle ne dit point qu'elle le ferait. Cependant la chose fut sue et diversement jugée.

Après le sacre du roi, si, mêlé au peuple dans la rue du Parvis, quelque clerc méditatif leva les yeux sur la haute face historiée de la cathédrale, déjà très vieille alors pour des hommes qui, connaissant mal les chroniques, mesuraient le temps sur la durée de la vie humaine, il vit sûrement, à gauche de l'arc aigu qui surmonte la rose, l'image colossale de Goliath, dressé fièrement dans son armure à écailles, et cette même figure répétée à droite de l'arc, dans l'attitude d'un homme chancelant et qui tombe[1]. Alors ce clerc dut se rappeler ce qui est écrit au premier livre des Rois :

« Les Philistins assemblèrent toutes leurs troupes pour combattre Israël. Or, il arriva qu'un homme, qui était bâtard, sortit du camp des Philistins. Il s'appelait Goliath ; il était de Geth, et il avait six coudées et une palme de haut. Il était revêtu d'une cuirasse à écailles qui pesait cinq mille sicles d'airain. Et il vint disant : « J'ai jeté l'opprobre aux armées » d'Israël. Donnez-moi un homme qui vienne combattre » contre moi en un combat singulier. »

» Or, David enfant s'en était allé à Bethléem pour paître les troupeaux de son père. Mais David, s'étant levé dès la pointe du jour, laissa à un serviteur le soin de son troupeau. Il vint au lieu appelé Magdala, où l'armée s'était avancée pour donner la bataille. Et voyant Goliath, il demanda : « Qui est ce Phi- » listin incirconcis qui jette l'opprobre aux armées du Dieu vivant ? »

1. « Ces sculptures (les groupes de dimension colossale, représentant la lutte de David contre Goliath) ont été certainement exécutées à la fin du XIII[e] siècle. » L. Demaison, *Notice historique sur la cathédrale de Reims*, Reims, s. d. in-4°, p. 44.

» Ces paroles de David ayant été entendues, elles furent rapportées à Saül. Et Saül l'ayant fait venir devant lui, David lui parla de cette manière : « Que personne ne s'épouvante » de ce Philistin, car moi, ton serviteur, je suis prêt à le » combattre. » Saül lui dit : « Tu ne saurais résister à ce » Philistin ni combattre contre lui, parce que tu es un enfant, » et que celui-ci est un homme nourri à la guerre depuis sa » jeunesse. » David répondit : « J'irai contre lui et je ferai » cesser l'opprobre d'Israël. » Saül dit donc à David : « Va! » et que le Seigneur soit avec toi! »

David prit son bâton, choisit dans le torrent cinq pierres très polies et, tenant à la main sa fronde, il marcha contre les Philistins.

Et Goliath, lorsqu'il eut aperçu David, voyant que c'était un bel enfant aux cheveux roux, lui dit : « Suis-je un chien, » pour que tu viennes à moi avec un bâton? » Mais David répondit au Philistin : « Tu viens à moi avec l'épée, la lance » et le bouclier. Mais moi, je viens à toi au nom du Seigneur » des Armées, du Dieu des batailles d'Israël, auquel tu as » insulté aujourd'hui. Le Seigneur te livrera entre mes mains. » Et que toute cette assemblée d'hommes reconnaisse que ce » n'est point par l'épée ni par la lance que Dieu sauve. Cette » guerre est sa guerre et il vous livrera dans nos mains. »

» Le Philistin s'avança donc et marcha contre David. Et David lança une pierre avec sa fronde et en frappa le Philistin au front. Et Goliath tomba le visage contre terre. »

Alors le clerc qui méditait ces paroles du Livre songea que, toujours semblable à lui-même, le Seigneur qui sauva Israël et abattit Goliath par la fronde d'un berger enfant avait suscité la fille d'un laboureur pour la délivrance du très chrétien royaume et l'opprobre du Léopard.

ANATOLE FRANCE

ÉMILE BOUTMY

Le nom d'Émile Boutmy est inséparable de l'École libre des Sciences politiques. Une bonne part du grand public n'a peut-être pas présent à l'esprit le souvenir de ses ouvrages, destinés par leurs sujets à un nombre restreint de lecteurs. Mais tout le monde sait qu'il a fondé l'École de la rue Saint-Guillaume, et qu'il l'a dirigée pendant plus de trente ans, jusqu'au jour où la mort, en un instant, lui a brutalement imposé le repos. L'École a été son œuvre, au sens le plus plein du mot. C'est lui qui, en 1871, au lendemain de l'année terrible, en avait conçu l'idée, dans l'espoir de contribuer au relèvement de la France; c'est lui encore qui sut trouver tout ce qui était nécessaire pour mettre l'idée à exécution.

Constituer et entretenir une grande école libre sans jamais demander à l'État ni subvention, ni privilège, ni faveur d'aucune sorte; préserver cette indépendance, si précieuse, de toute attache à des intérêts de parti; grouper et retenir autour de soi les bonnes volontés plus ou moins expérimentées et dociles ; désarmer ou surmonter les défiances, les jalousies, les malveillances qu'une entreprise de ce genre ne peut manquer d'exciter, quand elle réussit, — aurait-on cru que la chose fût vraisemblable, ou seulement possible, si M. Boutmy n'eût réalisé ce prodige? Au prix de quels efforts, de quels soucis, de quelles angoisses même, dans les premières années,

lui seul l'a su. Il gardait pour lui la peine; il reportait sur ses collaborateurs le mérite et l'honneur du succès. Mais ses collaborateurs savaient à quoi s'en tenir. Ils sentaient que M. Boutmy était l'âme de l'École, âme attentive, toujours penchée sur elle comme sur un enfant chéri, toujours en éveil pour parer à l'avenir prochain, toujours au travail pour préparer l'avenir lointain.

Qui ne l'a pas vu à l'œuvre ne soupçonne pas ce que représente de soins, de patience, d'esprit de suite, d'invention ingénieuse, la « direction » d'une grande école, telle que M. Boutmy l'a comprise. Je ne parle même pas des conditions matérielles d'existence, qu'il fallait assurer d'abord. Je pense surtout à l'organisation intérieure et à l'impulsion constante qui venaient de lui. Il y apportait, selon des expressions qu'il a lui-même employées ailleurs, « une attention profonde, un jugement non prévenu, la volonté de ne rien concéder à l'ostentation et à l'apparence, la ferme résolution de mesurer la valeur des moyens à l'effet utile, la lenteur et les ménagements d'une exécution divisée et échelonnée. » Une de ses préoccupations constantes était de garantir la continuité morale de l'École, d'y faire naître une tradition, un esprit commun, une conscience, une mémoire, tout ce qui est enfin, pour un être collectif, la plus puissante des raisons de vivre et de croire en soi. C'est pourquoi, le moment venu, M. Boutmy favorisa l'apparition d'organes annexes à l'École, dont la fonction principale serait d'y entretenir le sentiment de la conscience commune. De cette pensée, naquirent la Société des anciens élèves et élèves, les groupes de travail et les *Annales des Sciences politiques*. Mais M. Boutmy n'ignorait pas non plus que le mouvement et le changement sont essentiels à la vie, et que nulle institution ne dure sans se renouveler. En plein épanouissement de l'École, alors qu'elle comptait déjà plus d'élèves qu'elle n'en pouvait contenir, alors que sa réputation, solidement établie au dehors comme en France, y attirait une foule d'étrangers, — que de fois n'ai-je pas vu M. Boutmy, loin de se complaire dans la tranquille possession des résultats obtenus, s'inquiéter de savoir s'il n'était pas possible de faire mieux!

La plupart des élèves de l'École des Sciences politiques

viennent y chercher surtout une préparation directe à certaines carrières (Affaires étrangères, Conseil d'État, Cour des Comptes, inspection des Finances, etc.). M. Boutmy veillait à ce que cette préparation fût aussi complète et aussi précise que possible. Mais il ne suivait pas de là, selon lui, que l'École dût avoir un caractère strictement professionnel. Au contraire, à côté et au-dessus des conférences de préparation proprement dite, il avait organisé tout un enseignement, libre et souple, des sciences politiques, et je l'ai souvent entendu dire que les cours désintéressés étaient l'honneur de l'École. Sans doute, celle-ci n'a pas l'ambition de rivaliser avec les Universités où les savants poursuivent leurs recherches personnelles, tout en enseignant aux étudiants à travailler avec eux et comme eux. Ce n'est ni son objet direct ni sa fin principale : elle n'est pas outillée pour cela. Mais, si la science ne s'y fait pas, elle doit, aussitôt faite, y trouver une place.

Toujours soucieux d'appeler à l'École les hommes dont le mérite se révélait à lui, toujours à l'affût des formes nouvelles de la science, M. Boutmy, s'il en eût été tout à fait le maître, eût ouvert l'École aux représentants autorisés des principes les plus combattus et des méthodes les plus modernes en matière économique et sociale. Aucune doctrine ne lui faisait peur. Aucune théorie scientifiquement défendable n'aurait été exclue par lui de parti pris. Je n'ai guère connu d'homme dont l'esprit fût plus libre, plus affranchi des préjugés de son milieu. Conservateur, il l'était sans doute, mais conservateur à la manière anglaise, sans la crainte des nouveautés même hardies, sans bouderie systématique en présence des nécessités de l'évolution sociale. Parmi les dangers qui peuvent menacer une école comme la sienne, il redoutait par-dessus tout la routine, l'attachement opiniâtre à des méthodes surannées et hors d'usage, d'un mot, l'immobilité, au milieu de la société qui marche et des idées qui vivent.

Cette heureuse disposition d'esprit a permis à M. Boutmy de se donner tout entier à son œuvre sans jamais s'y enfermer. Il vivait en elle, mais il ne vivait pas que d'elle. Il se défendait au contraire, jalousement, contre toute apparence

d'exclusivisme. C'était, sans doute, l'effet d'un besoin spontané et très vif de liberté intellectuelle, que l'âge ne parvint pas à affaiblir ; mais il croyait aussi — car, chez lui, tout était réfléchi, — agir dans l'intérêt même de l'École. Le directeur selon lui, ne devait pas se confiner dans ses devoirs d'administrateur. Certes, il ne dédaignait aucune partie de sa tâche. Il prenait à cœur de l'achever jusque dans le plus minutieux détail. Jamais il n'était las de recevoir les élèves, de dresser, avec ceux qui l'en priaient, le plan de leurs études, d'assister à leurs examens, de lire leurs travaux écrits. Souvent il s'astreignait à écouter la leçon d'un professeur, à la discuter ensuite avec lui, et à l'encourager par des éloges où se trouvait finement enveloppée une critique utile. Chacune des difficultés, grosses et petites, que la vie d'une grande maison suscite continuellement, était étudiée et résolue par lui avec la plus ponctuelle exactitude. Mais toujours il voulut trouver, et il trouva, en effet, le temps de faire encore autre chose. Il croyait de son devoir de suivre le mouvement intellectuel de son temps, d'y participer, et de garder le contact avec la génération qui le suivait. Jusqu'à la fin il travailla et il écrivit, même lorsque le mauvais état de ses yeux l'eut réduit à user des bons offices d'un secrétaire.



Le premier ouvrage de M. Boutmy, *La Philosophie de l'architecture en Grèce*, fut publié en 1870, quelques mois avant la guerre, et disparut « dans la rumeur et dans la fumée de l'invasion ». Il le réimprima en 1897 sous ce nouveau titre : *Le Parthénon et le génie grec*. Ses livres les plus récents et les plus répandus sont un *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au XIXe siècle*, et des *Éléments d'une psychologie politique du peuple américain*. Dans l'intervalle, il avait donné des *Études de droit constitutionnel*, et réuni en un volume les très pénétrants portraits qu'il avait publiés de Taine, de Scherer et de Laboulaye.

Malgré la diversité apparente des sujets, l'œuvre de M. Boutmy est une, parce que sa façon de les poser est une, et une aussi sa méthode pour les traiter. Tous ses ouvrages

appartiennent à un même genre : tous relèvent de l'analyse psychologique. En dépit du titre, le *Parthénon et le génie grec* est une étude de la manière de penser et de sentir des Hellènes, telle qu'elle s'exprime dans leur art. A leur tour, les *Études de droit constitutionnel* ont été un effort pour interpréter l'histoire et les caractères des constitutions de l'Angleterre et de l'Amérique par le génie des deux peuples. De bonne heure, M. Boutmy s'était exercé à une certaine méthode « psychologique », particulièrement propre, croyait-il, à l'étude des sociétés politiques, et tout à fait conforme à sa nature d'esprit. A cette méthode, moins semblable peut-être qu'il ne le pensait à celle de Taine, il est resté fidèle jusqu'au bout. Si modeste qu'il fût, il semble bien que cette fidélité se justifiait à ses yeux par la valeur des résultats où sa méthode l'avait conduit.

M. Boutmy est un esprit positif, en même temps qu'un artiste. Avant tout, sa méthode exige la connaissance des faits, aussi complète et aussi exacte qu'on puisse l'obtenir. Sur ce point il joignait l'exemple au précepte. Les Anglais et les Américains ont rendu l'hommage le plus significatif à la sûreté de son information comme à la finesse de son jugement : ils ont traduit ses ouvrages qui parlaient d'eux. A quelles erreurs d'interprétation ne s'exposerait pas la philosophie politique, si elle ne prenait soin de commencer par une étude approfondie de l'histoire ? Dans un remarquable morceau sur l'impérialisme américain, — un des derniers qu'il ait écrits — M. Boutmy fait voir qu'on aurait dit moins de sottises à ce sujet, si l'on avait mieux connu l'histoire des États-Unis au XIXe siècle. Il montre, que l'impérialisme a en Amérique des racines profondes, qu'il est le résultat et le terme d'une longue évolution, et qu'il ne faut donc pas le prendre pour un phénomène subit et peut-être passager, mais pour une forme nouvelle, et sans doute durable, du patriotisme américain.

Autre raison, s'il en était besoin, pour se tenir près des faits : M. Boutmy se défie de la logique abstraite. Il ne croit pas qu'en tirant les conséquences de quelques principes généraux, par des raisonnements d'ailleurs irréprochables, on résolve jamais une question politique ou sociale. Il y a sans

doute une logique dans l'histoire, mais secrète, et dont l'infinie complexité, défiant nos syllogismes, ne se révèle qu'à l'observation et à l'analyse. Aussi M. Boutmy aime-t-il, à ce propos, à opposer les habitudes d'esprit des Anglais aux nôtres. Il nous les montre faisant continuellement, dans leur constitution, du neuf avec du vieux, laissant coexister les éléments les plus disparates, ne détruisant jamais rien par amour de la symétrie, ajoutant et rapiéçant quand leurs besoins l'exigent, tandis que les Français aiment à faire place nette pour édifier un bâtiment tout neuf, quitte à le jeter bas bientôt et à le reconstruire de fond en comble, s'ils en sont mécontents à l'usage. Par là se révèle un trait essentiel de la psychologie des deux peuples. « Nous ne sommes à l'aise, dit M. Boutmy, que devant une large conception en surface où tous les peuples entrent avec nous et s'inclinent devant des articles de législation universelle. Les Anglais se complaisent devant une étroite conception en profondeur où tous les siècles de la vie nationale s'entrevoient les uns derrière les autres... La France est essentiellement une démocratie qui dégage peu à peu, avec la ferveur du croyant, les conséquences de son principe égalitaire. » Par exemple, quand la question du suffrage universel s'est posée en 1848, « le syllogisme commandait : on a obéi. »

M. Boutmy n'a pas de peine à prouver que les constitutions les plus parfaites sur le papier ne valent point, dans la pratique, les lentes productions dues au développement naturel des peuples. Il a une préférence marquée pour la méthode anglaise. Mais non parce qu'elle est anglaise. On ne trouve nulle trace, chez lui, du snobisme doctrinaire qui a exigé, pendant longtemps, que l'on allât chercher à Londres ses principes politiques. M. Boutmy redoute sincèrement, pour l'esprit politique en France, l'excès de confiance en la logique abstraite. Il est surtout persuadé — et c'est là une des idées directrices de sa méthode — que les nations sont de véritables personnes, et que chacune d'elles a son tempérament propre, son caractère original, son génie qui la distingue de toute autre. Comme la langue et la religion d'un peuple sont ce qu'elles sont pour des raisons profondes, essentielles à son individualité dans ce qu'elle a de plus intime,

ainsi en est-il de ses institutions politiques. Il est absurde, et dangereux, de prétendre lui en fabriquer d'autres. Il n'est pas moins absurde d'ailleurs, ni moins dangereux, de s'imaginer qu'on empêchera ces institutions d'évoluer. Les conservateurs aveugles vont de pair avec les révolutionnaires logiciens.

Nous savons assez bien d'où vient cette idée que les nations sont des sortes de personnes d'une originalité irréductible. Apparentée au principe des nationalités, elle a trouvé faveur lors de la réaction romantique qui a dominé en Europe au commencement du XIXe siècle. Elle a été chère à Savigny et à l'école historique qui s'est inspirée de lui : nous en trouvons la trace très nette chez Ranke. De qui M. Boutmy l'a-t-il tenue ? Peut-être de Taine ; peut-être l'a-t-il simplement recueillie à l'état flottant dans l'atmosphère ambiante. Toujours est-il qu'elle convenait merveilleusement à son tempérament intellectuel. Il en fit l'objet constant de ses réflexions, qui l'amenèrent, par une pente naturelle, non pas à une philosophie de l'histoire, mais à une psychologie politique des peuples. Une philosophie de l'histoire lui aurait paru une entreprise bien ambitieuse, téméraire et métaphysique. Il ne dispose pas des éléments qui seraient nécessaires pour tracer la courbe que doit décrire l'humanité dans son évolution. Il veut rester, plus modestement, près de la complexité vivante et réelle des faits. Non qu'il soit purement empirique : au contraire, il est convaincu que les phénomènes sociaux sont régis par des lois. Selon lui, l'œuvre de la philosophie politique consiste essentiellement à découvrir comment les causes se subordonnent les unes aux autres, comment elles se croisent, comment elles s'enchevêtrent, tantôt concourant, tantôt se contrariant dans leurs effets.

Mais, d'autre part, le réseau des causes est si compliqué, leurs actions et réactions si prodigieusement variées, — par suite de l'instabilité continuelle du milieu intérieur d'une société donnée, et aussi des circonstances extérieures qui agissent sur elle, — qu'il est pratiquement impossible d'arriver à une connaissance rigoureuse des causes par la seule observation des effets. Alors intervient ce que M. Boutmy appelle le « sens divinatoire du psychologue ». Ce sens saisit, dans la physionomie complexe d'un peuple, le trait essentiel, qui en fait le

caractère et qui commande les autres; il discerne, parmi la multitude mouvante des faits, la circonstance décisive qui détermine, pour un temps, le sens de l'évolution d'une société. C'est comme une faculté d'intuition supérieure, que la réflexion affine, mais qui ne s'acquiert pas, comparable à la sûreté de diagnostic chez le médecin, à la justesse de coup d'œil chez l'homme d'État. Si patiente et si exacte que l'on suppose l'analyse, elle n'épuisera jamais tous les éléments qui entrent dans la réalité vivante d'une nation. A plus forte raison ne pourra-t-elle en découvrir un à un tous les rapports. Il faut donc, après que l'analyse aura été poussée aussi loin que possible, qu'une synthèse intervienne, synthèse originale et créatrice, œuvre propre de l'esprit, bien que née de la réflexion sur le réel. Bref, « le psychologue politique » ne sera pas seulement un savant. Il sera aussi un artiste.

Ne saisit-on pas sur le vif, dans ces idées, l'influence dominatrice des théories de Taine sur l'originalité plus timide de M. Boutmy? Cette influence, M. Boutmy l'a subie, l'a recherchée avec la ferveur d'une admiration enthousiaste et d'une ardente amitié. Peut-être ne lui a-t-elle pas été de tout point favorable. M. Boutmy n'avait pas la vigueur constructive ni le souffle puissant de son célèbre ami. A vouloir trop le suivre, il risquait de compromettre l'usage de ses plus heureuses qualités, de son jugement si mesuré et si ferme, de son sentiment exquis des nuances. Est-ce par une pure coïncidence que les parties les plus contestables et les plus caduques de son œuvre sont justement celles où l'influence de Taine est le plus apparente? M. Boutmy a avoué lui-même, en réimprimant sa *Philosophie de l'architecture en Grèce*, qu'il y avait abusé de la théorie des races. Dans les œuvres de sa maturité, il reste fidèle sans doute au culte de sa jeunesse, mais sa pensée est plus indépendante, et sa méthode plus personnelle. Même sa *Psychologie du peuple américain* contient implicitement une excellente réfutation, par le fait, de la théorie qui attribue à la race une importance capitale dans l'explication des faits sociaux. Voilà un peuple que la vieille Europe a vu naître, grandir et devenir une puissance mondiale en moins de trois siècles. Le philosophe politique peut en suivre pas à pas la croissance. Y fera-t-il une part prédominante à l'in-

fluence de la race? Mais comment le pourrait-il, lorsque tant d'éléments disparates, Anglo-Saxons, Irlandais, Allemands, Franco-Canadiens, Scandinaves, Italiens, Juifs russes, sont venus s'agglomérer, avant de se fondre, sous le nom commun d'Américains? Selon M. Boutmy, un grand fait commande ici tous les autres. La population blanche des États-Unis, peu nombreuse, s'est trouvée maîtresse d'un immense continent qu'il s'agissait de mettre en valeur. Par là s'expliquent, au moins en partie, les caractères particuliers de sa constitution, de ses lois, de sa vie morale, de son patriotisme, de sa religion même. La société qui se développait dans ce « nouveau monde » a dû être d'abord une société économique plus encore qu'une société politique.

*
* *

Je n'essaierai pas de dire tout ce que M. Boutmy a pu rassembler et coordonner de vues profondes et originales, d'observations fines et pénétrantes, dans ces ouvrages dont le cadre convenait si exactement à ce que l'auteur voulait y présenter. Il serait fort difficile de les analyser, et à peu près impossible d'en reproduire isolément quoi que ce soit, sans mutiler sa pensée. Ses livres sont comme des organismes, où chacune des cellules vit de toutes les autres en les faisant vivre. Le style même de M. Boutmy est des plus travaillés et des plus fouillés que l'on ait vus. C'est un travail de précision extraordinairement minutieux, où rien n'est laissé au hasard. Les métaphores y sont poursuivies jusque dans le dernier détail; les images cherchent à épouser les contours de la pensée, là même où ils deviennent insaisissables. Peut-être la perfection continue de l'art fait-elle un peu tort au naturel. « Je ne me suis pas dissimulé, dit M. Boutmy lui-même, à propos de son premier ouvrage, ce qu'il y a parfois de trop subtil dans l'analyse, de trop tendu dans le raisonnement, de trop tranché dans les divisions, *de trop constamment imaginatif dans les dessous du style abstrait.* » Ces derniers mots, que je souligne, caractérisent excellemment sa manière. Ce qu'il ne dit pas, c'est l'extrême ingéniosité de ce style, les heureuses trouvailles dont il abonde, les formules précises et profondes où la pensée de temps en temps se condense. Pour

n'en citer qu'une seule, parlant de la médiocrité intellectuelle où la société américaine est longtemps demeurée, M. Boutmy ajoute : « Il y a dans la haute culture une vertu dissolvante qui est l'agent le plus énergique du progrès. » Quelle vaste étendue ces quelques mots n'ouvrent-ils pas tout d'un coup à la réflexion ! Les aphorismes de Nietzsche sont plus éblouissants : ils ne portent pas plus loin.

Peut-être, entre les qualités si diverses de cet esprit subtil et riche, est-ce la clairvoyance qu'il faudrait mettre au premier rang. Personne n'a été doué d'un « sens divinatoire » plus délicat, personne n'a su mieux que lui apprécier les idées et mesurer les hommes. Il a comparé quelque part le moraliste au politique. Tous deux, écrit-il, doivent être « clairvoyants » ; mais le moraliste est d'ordinaire « clairvoyant et chagrin », tandis que le politique sera plutôt « clairvoyant et de belle humeur ». Il faut au politique de l'optimisme « d'ailleurs perspicace et nullement dupe ». C'est une des nécessités de l'action. M. Boutmy était à la fois un moraliste et un politique. Il a eu l'humeur parfaitement égale qu'il fallait ; mais il ne se trompait guère sur la portée d'esprit ni sur le caractère des gens. Souvent leurs motifs secrets d'agir, enveloppés pour eux dans la pénombre de la conscience obscure, lui étaient mieux connus qu'à eux-mêmes. Seulement, sa clairvoyance ne se tournait pas en ironie ni en sarcasme. Il prenait les hommes pour ce qu'ils sont ; il paraissait même, par politesse, les prendre pour ce qu'ils croient être. Il trouvait ainsi moyen, en vrai politique, de soutenir l'opinion qu'ils se faisaient de leur mérite, et de tirer partie de leurs défauts parfois autant que de leurs qualités. Sa manière d'écouter, sa parole nette et persuasive, son sourire prodigieusement fin, jamais blessant, donnaient à ses interlocuteurs le sentiment d'être en présence d'un homme supérieur, de ressources d'esprit infinies, mais en qui l'on pouvait se fier et dont on devait accepter l'ascendant. On n'était pas tenté de se soustraire à son autorité. On sentait en lui une volonté douce, mais ferme, merveilleusement maîtresse de soi, et, par une sorte de charme difficile à analyser, mais presque irrésistible, l'empire qu'il avait sur lui-même s'étendait insensiblement sur autrui.

Faut-il pousser plus loin, et chercher à pénétrer jusqu'à un fond plus intime? Il y a quelque scrupule à le faire. Un homme comme M. Boutmy, qui s'est donné tout entier à une œuvre, a peut-être le droit de réserver une part de lui-même où nul n'est admis, hormis le très petit nombre de ceux pour qui il n'a rien de secret. Et pourtant, il sera permis de dire que cette vie si une, si prédéterminée en apparence, fut vraiment une sorte de victoire perpétuelle de la volonté sur la nature. Il semblait que M. Boutmy et l'École eussent été créés l'un pour l'autre. En réalité, ses qualités admirables de directeur, il les avait acquises, parce qu'il avait voulu les acquérir. Il était né sensible, impressionnable, imaginatif, curieux d'art et de beauté, impatient de tout ce qui est uniforme et monotone : il sut discipliner son tempérament naturel et le faire servir à la réalisation de la grande pensée qu'il avait conçue. En ce sens profond, on peut dire que la direction de l'École des Sciences politiques, telle qu'il l'a poursuivie pendant plus de trente ans, a été un chef d'œuvre d'art méthodique et de volonté réfléchie.

Enfin sa clairvoyance aiguë, presque excessive, n'a jamais exclu la bonté. Sans doute, M. Boutmy se livrait peu. Il avait, comme Taine, cette pudeur jalouse de l'âme, qui ne veut rien laisser paraître de son intimité devant les indifférents. Toujours prévenant et affable, il savait plaire, il savait séduire et conquérir; mais il dédaignait, comme toute banalité, le mensonge des amitiés faciles. Seuls, les quelques amis dont il était sûr auront connu le cœur affectueux et tendre qui se cachait sous des dehors un peu froids. Seuls, ils auront su ce que son indulgence souriante contenait de mélancolie, de quelle ardeur passionnée il s'attachait à une cause juste, avec quelle hauteur d'esprit il concevait le bien public auquel il avait voué sa vie. Ils garderont le souvenir d'un de ces hommes rares qui sont le sel de la terre. Mais ceux mêmes qui ne l'avaient vu que de loin, ou qui le connaissaient seulement par ses œuvres, ont eu le sentiment, en apprenant sa mort, que le coup frappait, par delà l'École des Sciences politiques, la France et le monde de l'intelligence.

LUCIEN LÉVY-BRUHL

LA PETITE MADAME DE THIANGES[1]

IV

Deux ans après son mariage, M. de Thianges manifesta subitement un vif dépit d'être confiné dans une garnison de province où il prétendait que demeuraient inutiles ses grandes qualités militaires. « A Paris, répétait-il au ministère, je pourrais montrer ce que je vaux !... »

A vrai dire, le départ d'une jeune chanteuse dont il s'était épris avec violence le persuadait seul qu'on n'usait pas de ses talents guerriers. Il sollicita une mutation, qu'on lui refusa, et ne réussit que l'été suivant à remplacer un officier pauvre, que la vie trop chère de la capitale réduisait aux pires économies. Sa femme accueillit la nouvelle avec joie : elle s'ennuyait trop à Clermont pour ne pas le fuir sans regret. M. de Thianges, qui désirait jouir plusieurs semaines d'une absolue liberté, décida qu'il partirait le premier : il avait à faire des visites de service ; il connaissait Paris, il choisirait lui-même un appartement ; Suzanne irait à la campagne, chez ses tantes, à la Martinie. Madame de Thianges consentit à tout ce qu'il voulut, et, vers le milieu de juin, les deux

1. Voir la *Revue* du 1er février.

époux se séparèrent à la gare, l'un prenant le train de Paris, et l'autre le train d'Aurillac.

Madame de Thianges n'était revenue à Aurillac qu'à trois ou quatre reprises, pour quelques jours, et à des époques où l'on n'habitait pas la campagne. Quand elle vit, du haut d'un viaduc, s'étendre parmi des collines que pelait le soleil, les toits rouges de la ville et serpenter à travers les prés les rives de la Jordanne, mille souvenirs heureux lui montèrent à la tête. Il lui parut impossible que son existence fût à jamais liée à celle de son mari : bienveillant, le destin la ramenait, sans doute, dans ce pays pour toujours.

M. d'Hercourt, rétabli à peu près, et mademoiselle Mélanie, un peu voûtée, l'attendaient à la gare. Elle leur sauta au cou, avec la vivacité d'une fillette. — Mademoiselle Isabelle n'était pas là : elle tenait compagnie à un jeune homme arrivé de la veille, le fils d'une très ancienne amie, Pierre de Brineuse, à qui les médecins ordonnaient, pour la convalescence d'une maladie assez grave, l'air des montagnes. — Une voiture de louage les emporta. M. d'Hercourt s'enquérait de M. de Thianges et soupirait aux réponses incertaines de Suzanne.

A la Martinie, mademoiselle Isabelle s'impatientait devant la grille. Madame de Thianges se jeta dans ses bras et, comme elle se dégageait de son étreinte, un jeune homme la salua. Grand, souple, un peu efféminé, avec des yeux gris très doux et des cheveux blonds, le nez droit, la bouche mince, il pouvait compter vingt-trois ans. Un charme infini de jeunesse encore naïve émanait de toute sa personne. Sans comprendre pourquoi, Suzanne lui sourit :

— Monsieur de Brineuse, n'est-ce pas ? — dit-elle.

Il rougit légèrement, et, comme elle lui serrait la main, elle la sentit qui tremblait. Des nuages légers voilaient le ciel bleu. Sur les murs, les roses se pressaient autour des volets, parfumant l'air de leur odeur de miel, et, au bout du jardin, le sapin allongeait ses branches au-dessus des tuiles... Par un après-midi tout pareil. M. de Thianges l'avait demandée en mariage. Rien n'était changé : dans la même maison les mêmes êtres l'entouraient et la chérissaient. En vain pourtant cherchait-elle une marque secrète des années défuntes.

Il n'y avait de souvenirs que dans son cœur. Rien n'était changé... et tout était différent! Elle ne prêtait qu'une oreille distraite aux bavardages curieux de ses tantes : c'étaient des voix qui ne l'intéressaient plus. Muet, M. d'Hercourt marchait à ses côtés. Tout à coup elle se retourna : M. de Brineuse la suivait à quelques pas ; il sembla à la jeune femme que lui seul pouvait pénétrer ce qu'elle éprouvait.

Madame de Thianges recommença la vie de Suzanne Le Bintel. Pas une seconde, son mari n'occupait sa pensée ; à peine lui écrivait-il, et à peine lui répondait-elle... Elle se plaisait à se figurer encore jeune fille et qu'elle n'avait jamais abandonné la Martinie : ainsi le nouveau rêve d'un bel avenir rendait moins tristes ses désillusions. Mais elle souffrait de ne pouvoir retrouver en M. d'Hercourt l'ami de son enfance : elle eût voulu, dans cette retraite, se rappeler cette affection délicieuse et les heures divines de promenades ou de travail ; elle se rappelait ces durs conseils qui la déterminèrent à épouser M. de Thianges, et ne parvenait pas à lui pardonner. M. d'Hercourt était bien vieilli ; sa récente maladie le laissait faible : il ne cachait pas la peine que lui causait la froideur de Suzanne. Bien qu'affligée de sa propre conduite, elle n'y persévérait pas moins. Et puis, sans qu'elle s'en expliquât la raison, M. de Brineuse l'attirait. Il aimait tout ce qu'elle devait à M. d'Hercourt d'aimer, et, s'il en parlait comme lui, en artiste, il était plus ardent, plus frémissant, plus lyrique, et il n'avait pas d'expérience. Il possédait cette beauté frêle qui éveille parfois chez les femmes un invincible besoin de protection. Surtout il était jeune : Suzanne s'élança vers cette jeunesse comme un prisonnier libéré vers la lumière.

Tout de suite leur intimité fut profonde. Leurs premières conversations les étonnaient et les charmaient : ils se racontaient à eux-mêmes, ils se découvraient les mêmes goûts, les mêmes regrets ; souvent ils disaient au même moment la même chose.

Vers sa vingtième année, M. de Brineuse avait fait en Italie avec sa mère le voyage nécessaire qu'impose le souci d'une éducation complète ; mais, pour sa nature passionnée, ce voyage n'avait été qu'une perpétuelle torture. La volupté que

ces énervantes contrées exhalent ne devient précieuse que si on la respire avec une femme adorée. Ainsi M. de Brineuse, au bord des lacs italiens, et surtout devant la tendre sensibilité du lac de Côme, se désolait d'être seul, et certains soirs, où l'ombre de la nuit bleue enveloppait les jardins magnifiques dessinés au flanc des collines, il errait comme un fou, imaginant vainement, au milieu de tant d'amours réfugiés dans ce paradis, un amour qui lui appartiendrait. A Venise, où les gondoles, sous le clair de lune complice, emportent vers les petits canaux des couples avides d'obscurité, le cri monotone des gondoliers qui s'avertissent aux tournants le désespérait. De San Miniato, du cimetière tranquille, il considérait, pareil à un exilé, les horizons mauves qui dominent Florence, où, parmi les oliviers, se dressent, au-dessus de la terre cendrée, les longs cyprès...

Ravie, madame de Thianges l'écoutait peindre, en même temps que sa détresse, ces paysages merveilleux. Comme elle le comprenait! Ces plaintes n'étaient-elles pas les siennes, jusqu'alors réprimées et pourtant si près de lui échapper?... Alors elle voulut parcourir avec lui le pays qu'elle parcourait toute petite. Ils louèrent, à la ville, des bicyclettes. Ils s'en allaient à l'aventure ; la nature nouait entre eux des liens innombrables, ténus et robustes. Madame de Thianges s'endormait en se répétant qu'elle avait un ami.

Les cœurs timides se mentent peut-être à eux-mêmes avec le plus de franchise. L'amitié est un joli mot... Si madame de Thianges, plus renseignée, avait hésité sur l'inclination qui l'entraînait vers M. de Brineuse, elle ne l'eût pas nommée autrement, afin de pouvoir encore s'y livrer. Ce sentiment lui procurait une jouissance infinie, mais, comme elle ne le jugeait pas condamnable, elle cédait tout entière. Les jours, en s'écoulant, unissaient davantage Suzanne et M. de Brineuse... Sans doute s'entretenaient-ils souvent d'amour, mais d'une façon théorique, en ces termes généraux où une âme candide ne devine jamais une allusion. Elle avait un ami...

Un incident la bouleversa brusquement. Suzanne, dans le salon, brodait, tandis que M. de Brineuse lui résumait un roman nouveau. Il se tut. Elle leva les yeux : il la regardait. Elle rougit, subitement gênée par ce regard et stupéfaite en

même temps de son émotion. Cela dura une minute à peine, et leur entretien recommença.

Ce petit fait en évoqua d'autres. Alors Suzanne s'inquiéta. M. de Thianges avait pu lui donner toute la science d'une débauchée; son âme restait pure. Oui, il naissait quelque chose d'inconnu. Ce trouble sensuel l'effrayait à la fois et l'enchantait. Ses tantes continuaient à voir en M. de Brineuse comme un frère de son âge; Suzanne, elle, n'était plus aveugle. Maintenant rien de ce qu'ils faisaient tous deux ne demeurait insignifiant. Était-ce l'amour? Elle ignorait tout de l'amour... Elle réfléchit, s'analysa : elle ne songeait en s'habillant qu'à lui plaire, et, parce qu'il vantait les grands voiles épinglés au chapeau, et qui volent sur la nuque, elle en portait toujours. Elle ne lisait un livre que s'il le louangeait, et, le soir, au piano, elle s'avouait bien qu'elle jouait uniquement pour lui. Si, par hasard, en lui tendant une tasse de thé, ses doigts touchaient les doigts de M. de Brineuse, elle frémissait, et, le matin, elle ne se dissimulait pas qu'en la saluant il conservait trop longtemps une main qui se confiait à lui trop volontiers. Était-ce l'amour? L'image de M. d'Hercourt flotta devant les yeux de Suzanne. A cet instant où s'ouvrait son cœur, sa rancune se dissipait. Il ne la trompait donc pas naguère : l'amour était le seul bien de ce monde, puisqu'elle goûtait déjà une telle joie, sans être sûre encore d'aimer...

A la fin du mois d'août, une lettre de M. de Thianges informa sa femme qu'il avait loué, au coin de l'avenue Henri-Martin et du boulevard Lannes, un appartement au second étage : il la priait de le rejoindre. Madame de Thianges oubliait qu'elle partirait, et se croyait à jamais revenue à la Martinie. Elle s'épouvanta : il fallait donc quitter M. de Brineuse! quelle place il avait déjà dans sa vie! Elle annonça la nouvelle à ses tantes devant M. de Brineuse. M. de Brineuse pâlit et s'éloigna, tandis que mesdemoiselles de Poméran se lamentaient. Elle le rencontra dans le jardin :

— Mes vacances sont finies, — dit-elle en s'efforçant à un ton léger.

D'une voix sèche, il répondit :

— Les miennes aussi... Je vais rentrer à Paris.

Elle persistait à dérober son émotion :

— Pourquoi? Septembre est admirable ici. Vous regretterez les beaux jours auxquels vous renoncez.

— Que m'importe ce pays, si vous n'y êtes plus!

Elle affecta de sourire :

— Ne dites pas cela.

— Je le dirai, — fit-il, presque irrité, — et vous me croirez. Je veux que vous me croyiez. Si j'aime ces montagnes nues, ces plateaux brûlés, ces fraîches vallées, c'est que depuis deux mois je les parcours avec vous. Que serait tout cela pour moi sans vous, sans votre grâce, sans votre charme?... Comment pourrais-je maintenant aller seul où nous allions ensemble?

Il ajouta, plus bas, comme s'il se parlait à lui-même :

— Ah! j'ai beaucoup de peine.

Suzanne aussi avait beaucoup de peine. Les dernières paroles de M. de Brineuse lui enlevaient tout courage : sa douleur ne pouvait plus se maîtriser, alors que lui-même ne maîtrisait plus la sienne. Quel bonheur perdait-elle! Quel néant lui était réservé! Elle s'écarta, mais tout de suite il fut auprès d'elle.

— Avant votre départ, — supplia-t-il, — voulez-vous que nous fassions encore une promenade?

Très vite, elle répondit :

— Mais oui, mais oui!... cet après-midi, si cela vous va...

Ils partirent vers trois heures, pourchassés par des chiens de ferme furieux. Les bicyclettes roulaient sans bruit sur les chemins blancs : ils ameutaient dans les villages, avec leur corne d'appel, les gamins dépenaillés. Ils ne se disaient que des choses sans intérêt... « Le temps était chaud... Il y aurait peut-être de l'orage dans la nuit... Le frein sur jantes valait mieux que le frein d'arrière... les routes étaient bonnes, mais poussiéreuses... » Ils arrivèrent ainsi, très loin, à un carrefour. Au hasard, ils descendirent un mauvais sentier, et, comme, l'un derrière l'autre, ils ralentissaient leurs machines sur la pente rapide, l'éclat immobile d'un étang, à leur droite, surprit leur regard. Madame de Thianges fit un geste à M. de Brineuse : il devina ce qu'elle souhaitait. Ils

traversèrent un pont étroit, et couchèrent leurs bicyclettes sur l'herbe.

La journée s'achevait. Dans le ciel bleu et satiné, le disque blanc du soleil répandait ses dernières clartés. Au milieu des hêtres et des bouleaux qui l'emprisonnaient et dont il reflétait encore les masses broussailleuses, l'étang s'endormait, couvert d'innombrables étoiles vertes, luisantes et serrées et de mousses épaisses. Un mélèze brisé trempait ses branches tordues. Tout était silencieux : on entendait seulement une eau limpide qui, par une écluse de bois, glissait parmi des ombelles. Une barque éventrée, qui pourrissait, émergeait des joncs.

— Des amants seuls devraient venir ici, ou des amoureux! dit M. de Brineuse.

Madame de Thianges ne répondit rien : la tête penchée, le grand voile de son canotier rejeté en arrière, elle contemplait cette eau calme, ces arbres pensifs, ces herbes à peine remuées. Combien convenait à son âme mélancolique ce mélancolique paysage! Nul autre n'aurait pu contenter son âme indécise, fragile et gonflée de vagues désirs : il la reposait, il la fondait en lui, il l'inclinait à rêver, et elle avait besoin de rêver, de se fondre et de s'abîmer dans une nature chargée de poésie. Il l'isolait du monde aussi, comme un abri secret. Pourtant la présence de M. de Brineuse était nécessaire à Suzanne, au point que, s'interrogeant, elle n'eût pu expliquer si elle aimait cet asile pour sa mystérieuse tendresse, ou parce que son ami l'accompagnait.

Elle avança de quelques pas, et M. de Brineuse lui dit :

— Voulez-vous que nous fassions le tour de l'étang? Il y a un chemin.

Un chemin, en effet, que traçait l'herbe foulée, suivait l'étang. L'un à côté de l'autre, ils allèrent, sans même se frôler. Un trouble étrange les envahissait. Sans doute, ils n'exprimaient leur ravissement par des paroles banales que pour en éviter d'autres plus graves. Peut-être craignaient-ils aussi de rompre par le son de leurs voix le charme qu'ils subissaient. Ils ne se regardaient même pas, comme s'ils redoutaient leurs regards. Et pourtant leur cœur battait plus fort. Ils franchirent l'écluse, et, par une baie verdoyante, ils aper-

çurent un coteau où paissaient des bœufs. Le soleil s'évanouissait, caressant les arbres de grandes lueurs rousses. Une source bruissait parmi du cresson ; un martin-pêcheur, dans son vol droit, rasa de ses plumes bleues la nappe de l'étang. Une cabane appuyait à une haie son toit de chaume. La paix du soir les entourait, et, comme les hôtes attendus de cette chimérique retraite, tout les protégeait.

Un fossé assez large les arrêta. M. de Brineuse le sauta ; madame de Thianges posa le pied sur la planche qui servait de pont: la planche craqua. Madame de Thianges poussa un cri, trébucha, et M. de Brineuse la reçut dans ses bras. Il la garda contre lui quelques secondes ; mais, ému, soudain, par ce hasard qui ployait contre sa poitrine ce corps souple alourdi par un court et peut-être conscient abandon, il lui sembla que toutes ses forces s'enfuyaient. Alors ils se regardèrent pour la première fois longuement, profondément, et ils virent clair en eux-mêmes.

— Je vous aime, — dit enfin M. de Brineuse.

Elle porta la main à ses yeux, un sanglot expira sur ses lèvres.

— Je vous aime ! je vous aime ! — reprit M. de Brineuse, — et je vous ai toujours aimée. Vous le savez, il est impossible que vous ne le sachiez pas, et que mon amour ne soit pas venu jusqu'à vous à travers tout ce qui nous séparait. Ah ! je me rappelle votre premier regard. J'étais près de la grille, sous les sapins. Et vous m'avez souri... Vous étiez triste... Et puis cette tristesse, bientôt, a disparu. Non non, je n'étais pas un étranger pour vous. Nous avons été l'un à l'autre tout de suite. Que de fois j'ai voulu vous dire, vous confesser... Seulement, j'avais peur... On a peur de l'amour.

Le soleil se couchait derrière le coteau, et les clochettes des bœufs jetaient comme des appels leurs notes argentines. L'ombre diaphane du crépuscule baignait toutes choses. Madame de Thianges vivait un rêve, le plus beau de tous ceux qu'elle avait imaginés, le seul dont elle désirait à en mourir qu'il s'accomplît ; ce rêve ne se détachait pas de cette eau tranquille, de ce ciel, de ce feuillage, de cette terre humide, sans lesquels peut-être il n'aurait jamais été réalisé. Et, tandis que la grisait l'aveu de M. de Brineuse, suppliant, la nature entière l'accablait de volupté.

— Jamais vous n'êtes venue ici, et pourtant ce pays vous est familier. Donc vous n'aurez d'ici qu'un souvenir d'amour. Nous sommes au bout du monde, je ne sais même plus si nous sommes, dans ce monde. Tout cela nous appartient, c'est notre royaume, et vous êtes la reine de ce royaume comme vous êtes la reine de mon âme. Mais il ne nous reste plus que quelques heures. Écoutez-moi : je vous donne mon cœur, mon intelligence, toute ma vie ; je vous adore, je vous adore...

Soudain timide, M. de Brineuse implorait un pardon. Un mot palpita sur la bouche de Suzanne, mais une dernière pudeur amoureuse le retint : elle lui sourit seulement, mais ce sourire ardent traduisait toute sa joie. Une branche se cassa ; ils suivirent le long de l'arbre sa chute jusque dans l'eau et puis s'éloignèrent.

Mesdemoiselles de Poméran, devant la grille de la Martinie, s'inquiétaient de leur retard. Seul, M. d'Hercourt ne les interrogea pas. Dans le salon, au sortir de table, il proposa à mademoiselle Isabelle une partie de cartes, tandis que mademoiselle Mélanie s'assoupissait. On eût dit qu'il connaissait tout ce qui se passait entre madame de Thianges et M. de Brineuse et qu'il tâchait de leur ménager le calme dont ils avaient besoin. Et, en effet, ils en avaient besoin. Il est des souvenirs et des pensées que toute parole abîme. Leurs yeux qui se cherchaient se disaient tout...

Dans sa chambre, madame de Thianges revêtit un peignoir et s'accouda à la fenêtre. Le ciel était sombre, sans lune, l'air étouffant ; de gros nuages lentement, se mêlaient. Les roses montaient jusqu'à la balustrade, les doigts de Suzanne s'égaraient parmi les pétales veloutés ; le jardin ténébreux frissonnait, parfois illuminé par un éclair qui déchirait l'horizon. Pour se souvenir, que cette solitude était merveilleuse ! Comme l'orage oppressait la nuit, l'amour oppressait madame de Thianges. Elle ne voyait pas cette nuit, mais seulement, immobile entre les arbres penchés, l'eau verte d'un étang sous les derniers rayons du jour, et elle n'entendait qu'une voix, celle de M. de Brineuse : jamais cette voix n'avait été plus douce ni plus passionnée. Et, Suzanne, la tête perdue, les paupières closes, répétait tout haut :

— Je l'aime, je l'aime...

La fièvre brûlait ses mains ; elle les plongea dans les roses. Les roses, fiévreuses elles aussi, étaient fraîches pourtant. Alors elle en arracha quelques-unes, les meurtrit...

Soudain, elle tressaillit... Sa vie se suspendait ; toute pâle, elle se retourna... Un faible cri lui échappa : Pierre était là... Un éclair embrasa la chambre, et les premières gouttes de la pluie tombèrent sur les feuilles.

V

Madame de Thianges quitta la Martinie plus tôt qu'elle ne l'écrivait à son mari : M. de Brineuse l'avait précédée, mais elle devait le retrouver à son arrivée et rester avec lui deux jours... Ils conçurent chacun ce projet presque au même moment : il leur paraissait le plus simple du monde. Séparée de son amant depuis une semaine, Suzanne, indifférente à tout, obsédée par l'image de Pierre, n'appartenant qu'à l'amour, parlait à l'absent comme s'il eût été là, à ses côtés. Les heures se succédaient interminables... Quand le train s'ébranla, une joie folle la soulevait ; elle aurait chanté, crié, elle riait toute seule, puis murmurait : « Je l'aime, je l'aime... », et ces mots laissaient à ses lèvres une alanguissante douceur. Sur ses genoux était posée une petite photographie de Pierre. Elle revivait les journées enfuies, et ses yeux baissés revoyaient l'étang mystérieux, la chambre que parfumaient les roses, le jardin où, les mains unies, ils s'isolaient. Ses sens maintenant n'ignoraient plus la volupté, et néanmoins, dans les bras de M. de Brineuse, elle éprouvait encore une invincible pudeur. Que ce passé si court était riche déjà de souvenirs !

La nuit vint. Suzanne s'imaginait voyager avec M. de Brineuse et, seule dans le compartiment, causait avec lui. Comme les heures étaient longues ! Plus diminuait la distance, et plus éloigné lui semblait l'instant dont la seule attente la brisait d'une fièvre douloureuse. Les dernières minutes surtout la torturèrent. Le train entra dans la gare. De la portière, à la lumière blanche des globes électriques, tout de

suite elle aperçut Pierre, sur le quai, le col de son manteau redressé.

— Pierre ! Pierre ! — s'écria-t-elle.

Il s'élança,

— Je t'adore, je t'adore ! — dit-il.

Ce n'était pas encore le jour. M. de Brineuse appréhendait de reconnaître quelque voyageur, et se hâtait pour gagner une voiture. Par bonheur, ils ne rencontrèrent personne.

De la gare la voiture franchit un pont, longea une grande place, monta une avenue. Qu'importait Paris à madame de Thianges ? Serrée contre M. de Brineuse, elle se croyait sa femme. Plus rien n'existait, et le nom de M. de Thianges, prononcé par hasard, n'eût réveillé dans le cœur de Suzanne nul souvenir. Elle aimait pour la première fois, son amour était la seule réalité. Quand elle pénétra dans l'appartement de M. de Brineuse, rien ne l'étonna : après une longue absence, elle rentrait chez elle. Un goût délicat disposait les moindres choses. Les meubles, les bibelots, les livres, les tableaux, tout lui fut familier. Les fenêtres donnaient sur un jardin dont les feuilles rousses annonçaient l'automne proche, et un grand vent secouait les branches. Sous le ciel gris, avec le sifflement furieux de la rafale, les petites pièces de cette garçonnière devenaient plus intimes.

Suzanne demeura tout l'après-midi dans le cabinet où travaillait à l'ordinaire M. de Brineuse. Riche, et par là exempt de toute profession, il aimait la littérature. Les murs disparaissaient sous les livres : curieuse, elle les retirait des rayons, plus séduite par les reliures des livres anciens, leurs gravures, leurs titres imprimés en couleurs différentes. M. d'Hercourt en avait aussi, et elle se rappela le temps où, fillette, il la conduisait dans sa maison. Depuis... M. de Thianges n'avait guère souci que de ses chevaux et des hommes qu'il instruisait, et sa bibliothèque ne renfermait, avec des volumes égrillards, que des traités d'équitation et des ouvrages militaires...

M. de Thianges !... Subitement elle se souvenait de lui, brutal, furieux, tel qu'au jour où il se ruait sur elle.

M. de Brineuse était à ses côtés... Le livre que Suzanne feuilletait, tomba ; elle se renversa sur la poitrine de son amant, un soupir gonfla sa gorge...

— Qu'as-tu ? — fit-il, anxieux.

— Demain, — dit-elle, — demain, je ne serai plus ici.

Ils convinrent qu'ils dîneraient au restaurant, en cabinet particulier. Elle avait mis une robe en crêpe de Chine, très simple, et, sur ses cheveux blonds, un chapeau de paille bise où s'éployait un oiseau de paradis. Une voiture les emmena... C'était déjà la nuit, une nuit pluvieuse ; des fiacres se croisaient, se heurtaient ; les cochers voûtaient le dos sous le manteau, et les chevaux trottaient, la tête basse... Mais, comme le matin, Suzanne ne voyait que son amant... Elle n'éprouvait même pas cette inquiétude qu'aurait inspirée à une jeune provinciale la perspective de dîner en cabinet particulier. Ce terme, à l'ordinaire, provoque, dans une naïve imagination, les idées les plus invraisemblables de luxe, de corruption et de débauches. Madame de Thianges, bien qu'elle eût entendu quelques récits d'officiers, ne tremblait pas de son audace : quoi de plus naturel que d'accompagner M. de Brineuse où il allait ?... Devant la table servie, le canapé de velours, les deux ou trois chaises, et les fleurs, elle ne put cacher une surprise aucunement chagrine :

— Ah ! — dit-elle en riant, — moi qui craignais d'être intimidée par trop de magnificence !...

Madame de Thianges n'était point de celles que l'amour fait mélancoliques ou graves, avant même qu'elles en souffrent : le ton impérieux de M. de Brineuse commandant le menu, la mine complaisante du garçon, la porte ouverte mal à propos, tout l'amusait. Elle riait d'amour comme on rit de bonheur. Un peu fiévreuse et fatiguée, elle portait parfois ses mains, d'un geste charmant, à ses joues et à son front. Puis, de nouveau, elle riait, les lèvres un peu humides, les yeux voilés.

— Tu es délicieuse, — dit M. de Brineuse, — quand tu ris.

Et comme elle se taisait :

— Ris encore, — demanda-t-il.

Une glace reflétait leur image.

— Dieu ! que tu es jolie ! — soupira M. de Brineuse.

— Je suis jolie, parce que nous nous aimons, — répondit-elle.

Soudain elle se pencha vers lui :

— Tu es déjà venu ici, — dit-elle.

— Quelle idée! — fit-il; — tu es folle. Comment peux-tu supposer qu'ici, où je viens avec toi...

— Ici ou ailleurs, — reprit-elle, — peu importe... Mais dis la vérité : tu n'as jamais aimé, comme tu m'aimes?

— Suzanne, je t'en prie...

— Dis, dis...

— Mais non... je n'ai jamais aimé comme je t'aime...

— Oh! tu mens... C'est mal de mentir... Il est impossible qu'on ne t'ait pas aimé.

— Mais on pourrait m'avoir aimé, sans...

— Ah!... on t'a aimé... et, si l'on t'a aimé, tu as aimé, toi aussi.

— Quelle logique!

— Oh! je sais bien ce que mes tantes racontaient de toi.

— Tes tantes! mais qu'est-ce qu'elles savent de moi?

— Était-elle aussi jolie que moi, celle qui t'a aimé? dis, dis...

M. de Brineuse l'attira contre lui; doucement, il lui baisait les cheveux et la nuque, doucement il la consolait.

— Rentrons, veux-tu? — dit-elle tout bas. — Je vais dormir toute la nuit avec toi.

VI

Venu à Paris dans la ferme intention d'y mener une existence large, M. de Thianges avait besoin de sa femme pour rendre son intérieur agréable aux nombreux amis qu'il voulait se créer. Il fallait achever pour octobre l'arrangement de la maison, et y mettre cette grâce, ce goût, ce charme qui lui étaient étrangers et dont une femme seule possède le secret. Madame de Thianges parcourut, navrée, l'appartement de l'avenue Henri-Martin. L'ennui de ces grandes pièces, encombrées de meubles dorés avivait son regret des chambres gaies et étroites qu'habitait M. de Brineuse. Un rêve s'évanouissait : la vie de jadis recommençait. Elle n'eut de plaisir que dans un petit salon, à l'angle de l'avenue, et qui

s'éclairait sur le Bois. C'était déjà presque l'automne. Le bleu pâle du ciel se couvrait de nuages gris, les arbres jaunissaient, des feuilles mortes jonchaient la terre. Ici elle aurait un asile : ici elle écrirait à M. de Brineuse, ici elle se souviendrait, ici elle le recevrait.

Cette pensée, qui diminuait sa tristesse, l'encouragea à prêter à son mari le concours qu'il réclamait. D'ailleurs, en guidant les ouvriers, elle ne pensait qu'à contenter M. de Brineuse.

Quand tout fut prêt, madame de Thianges organisa avec une instinctive habileté sa vie, pour que tout y fût soumis à sa passion. Elle prit un jour; mais, comme M. de Brineuse l'avait connue chez mesdemoiselles de Poméran, il devint aisément un des intimes de la maison : il venait à toute heure, avec sa mère, parfois, une petite personne à la bouche dédaigneuse, au nez sévère, les cheveux coiffés en bandeaux, vêtue hiver comme été d'une douillette en soie noire. Madame de Brineuse n'avait qu'un but : marier son fils au plus vite. Elle ne concevait point le salut hors du mariage, et la seule hypothèse que Pierre pourrait atteindre célibataire la trentaine, la glaçait d'effroi. Elle révéla brusquement à madame de Thianges l'incertitude de l'avenir : madame de Thianges aussitôt l'eut en horreur. Ainsi Pierre se marierait peut-être, il la quitterait... Mais, plus elle s'alarmait, et plus elle comprimait ses alarmes.

Elle s'efforça qu'il se plût chez elle, qu'il y fût comme chez lui, et qu'il s'y attachât par de fortes habitudes. Elle eût aimé que dans son salon, comme à M. d'Hercourt chez ses tantes, un siège lui fût réservé où nul autre ne s'assiérait. Parmi tous les hommes qui lui faisaient visite, officiers du régiment de son mari, camarades de M. Le Bintel ou nouveaux amis de M. de Thianges comme M. des Fannoises, un sportsman rencontré au club, elle ne dissimulait pas assez qu'un seul comptait. Tous pourtant la courtisaient, s'irritant qu'elle n'accordât nulle attention à leurs galanteries. On remarqua vite qu'elle ne donnait ni goûter ni dîner sans M. de Brineuse. La vérité, d'ailleurs, ne lassa pas les soupirants : elle avait un amant, elle en aurait un second... Peu importait, du reste, à madame de Thianges ce qu'on disait : or-

gueilleuse de son amant, elle ne tenait pas secrète sa liaison. Elle allait chez lui, rue Vineuse, à tout instant, sans même masquer son visage d'une épaisse voilette, ou prendre une voiture fermée. Ils sortaient ensemble dans Paris, choisissant les quartiers éloignés, populeux et plus pittoresques, riches en vieux bouquinistes et en antiquaires, mais affectionnant aussi les allées désertes du Bois.

Des mois passèrent... M. Le Bintel, toujours exalté par de hardis projets financiers, se bornait cependant à la rente que lui versait sa fille. M. de Thianges, heureux de trouver chez lui de jolies femmes et des hommes aimables, ne s'intéressait guère à Suzanne, qui lui concédait la plus absolue des libertés; même, afin que tout fût selon les règles, il se découvrit de la sympathie pour M. de Brineuse, bien qu'il lui reprochât d'introduire dans sa maison trop d'artistes et de littérateurs.

L'existence de madame de Thianges s'écoulait dans le facile bonheur d'un amour partagé. Une autre se fût réjouie des mille prévenances qu'on lui prodiguait : on la louait, on la célébrait, on la fêtait; tant de succès la contrariaient, et les devoirs mondains dont elle acceptait la sujétion l'irritaient, car ils l'obligeaient à consacrer à des indifférents des heures qu'elle aurait voulu consacrer à M. de Brineuse. Elle aimait, elle était aimée; les craintes mêmes suggérées d'abord par les conversations de madame de Brineuse peu à peu se dissipaient. Madame de Brineuse ne vantait plus la nécessité du mariage, trop convaincue sans doute de la médiocre influence qu'elle exerçait sur son fils. C'était là du moins ce que se répétait madame de Thianges.

Un soir, comme son mari recevait quelques amis, un peu agacée par l'assiduité de M. des Fannoises, elle chercha M. de Brineuse : il parlait derrière un paravent avec mademoiselle Dorémond; madame de Thianges le regarda et il rougit, comme s'il était en faute. Agée d'une vingtaine d'années, assez jolie, très riche, mademoiselle Dorémond avait un caractère décidé, quelque impertinence, beaucoup de gaieté, et cette aisance de manières qui ne s'acquiert pas. Madame de Thianges ressentait pour elle une affection qu'elle jugeait réciproque. La gêne subite de M. de Brineuse lui causa un malaise pénible.

Une explication, le lendemain, la rassura : M. de Brineuse la plaisanta, elle ajouta foi à ses affirmations. Mais, peu après, il la fit attendre très longtemps chez lui : il arriva comme elle partait. Avec d'innombrables détails, il lui exposa les raisons de son retard. Elle les admit toutes, bien qu'une pareille abondance l'étonnât ; le lendemain, elle apprit qu'il avait en réalité déjeuné chez les Dorémond. La mort subite d'un être cher ne l'eût pas davantage bouleversée. Il mentait, il lui mentait ! Et pourquoi lui mentait-il ? La petite figure ironique de madame de Brineuse flotta devant les yeux de Suzanne... Mais alors, pour ce mensonge soudain révélé, combien demeuraient ignorés ! Pierre aimait-il donc mademoiselle Dorémond ? Et, s'il l'aimait, quelle comédie jouaient-ils tous deux envers elle, lui, avec son amour et l'autre avec son amitié !

Madame de Thianges, qui était jeune, ne croyait pas à la duplicité et à la trahison. Elle se débattit dans le doute. Plus âgée, peut-être se fût-elle rappelé comment l'avait connue M. de Brineuse : dans la solitude de la campagne, où il se rétablissait entre deux vieilles filles, elle était si jolie, si déçue, et si avide d'amour ! Quelle impression sur le cœur d'un jeune homme qui s'ennuie et confond le désir avec la passion ! Mais à Paris, parmi tant d'autres femmes plus averties, insensiblement, le charme qui lui avait donné, au fond d'une province, tant de puissance ne périssait-il pas ?... Il fallait donc défendre son amour... Et maintenant...

Maladroite et spontanée, sa colère éclata : elle dit à M. de Brineuse son indignation, exigea des serments ; elle n'obtint rien. Toute une semaine il ne la vit pas une fois : chaque après-midi, elle l'attendait rue Vineuse, vainement, jusqu'au soir. La mort lui semblait préférable à la perte de son amant. Elle lui écrivit des lettres suppliantes, elle fut bonne pour mademoiselle Dorémond, elle se jura de tout supporter, espérant qu'il aurait pitié.

Madame de Thianges, qui naguère avait souffert de ne pas aimer, souffrit de trop aimer. Si ardemment qu'elle tâchât de se faire illusion, M. de Brineuse ne dissimulait pas sa lassitude assez pour pouvoir la tromper. Il lui avait récemment présenté un jeune peintre, Georges Fréret, un Normand, un grand garçon,

pauvre, sauvage, vêtu de noir, et qui, habitait un atelier de la rue Aumont-Thiéville, près des fortifications. Il la pria de consentir à ce que l'artiste fît son portrait. La figure maigre et allongée par une barbe rousse, les yeux protégés par des cils très épais. Georges Fréret insistait en balbutiant. Il était triste. Suzanne le plaignit, parce qu'elle aussi était triste, et accepta.

Comment ne pas comprendre que ce n'était là pour M. de Brineuse qu'une occasion d'espacer leurs rendez-vous? La première fois, en effet, il la conduisit lui-même à l'atelier, et il assista à deux ou trois séances, puis il resta quelques instants, puis il vint seulement la chercher. Elle avait tout prévu : elle ne s'étonna pas, mais elle ne pouvait surmonter sa douleur. Georges Fréret peignait en silence; il ne s'interrompait que pour corriger la pose. Parfois cependant Suzanne sentait qu'il scrutait, non pas son visage, mais son âme, ou qu'il l'admirait, plus qu'il ne l'étudiait. Au reste, il n'était pas loquace, même pendant les repos. Elle se formait des peintres, d'après les légendes qui courent sur eux, une opinion peu flatteuse : la réserve de Fréret lui plut. Sans doute devinait-il le supplice qu'elle endurait : il lui témoignait un respect, des empressements, des égards, sur lesquels une femme ne s'abuse pas.

Elle n'allait plus chez M. de Brineuse que s'il le lui demandait. Elle partait, tremblante d'émotion, mais revenait toujours plus désolée. Bien que Pierre niât la moindre inclination pour mademoiselle Dorémond, chaque heure l'enlevait davantage à madame de Thianges.

L'été répandit sur Paris sa lumière dorée. Souvent madame de Thianges avait rêvé à ces mois heureux... Pierre l'accompagnerait peut-être à la Martinie... Le passé revivrait... Que subsistait-il de ces projets?...

Maintenant, presque abandonnée, elle sanglotait. M. de Brineuse n'était pas à Paris; du moins avait-il dit qu'il s'absentait. Elle avait besoin de solitude, et cessa les séances de la rue Aumont-Thiéville. Le courrier lui avait apporté rarement des lettres de Pierre, et ces lettres étaient presque cérémonieuses. En juillet, il lui fit une visite, lui parlant comme à toute autre femme du monde. A deux ou trois reprises,

elle crut défaillir... Il ne remarqua rien. Elle rassembla toutes ses forces :

— Je puis dîner avec vous demain, le voulez-vous ?

Il ne répondit pas, elle répéta sa demande.

— Ah ! — fit-il, — excusez-moi, je réfléchissais à autre chose.

— Voulez-vous ?

— Mais certainement ! — dit-il indifférent.

Et il ajouta :

— Je chercherai autour de Paris un endroit.

Dans l'automobile Pierre regardait distraitement au dehors ; sa froideur paralysait Suzanne. Qu'il était proche, et pourtant qu'il était loin, ce soir pluvieux de septembre, où, serrés l'un contre l'autre, une voiture les traînait à travers cette même ville !... Que de tendresse alors, quelle confiance, quelle belle folie ! Et maintenant Pierre était là, à ses côtés, maussade, glacé.

— A quoi penses-tu ? — dit-elle.

Il répondit brutalement :

— A rien.

Elle reprit timidement :

— Tu regrettes d'être avec moi.

— Mais non, mais non ! — fit-il d'une voix nerveuse. — Je ne serais pas avec toi, si je n'en avais pas eu envie.

Elle voulut le calmer, et balbutia :

— Pardonne-moi ; j'avais peur que tu ne fusses venu par compassion...

Il haussa imperceptiblement les épaules :

— Je ne peux pas toujours parler, ma chérie.

C'était la nuit ; ils descendirent au bord de la Marne, en face d'une île. Le bac où ils s'assirent fendit l'eau verte dans une obscurité veloutée que les mains semblaient toucher. Sous une voûte de feuillage, une barque mollement se berçait, pareille, avec le feu rouge de l'arrière, à ces barques irréelles qu'on voit dans les images japonaises. Mais, sur la rive opposée, presque chimériques au milieu de l'ombre, des lumières brillaient. Elles se reflétaient dans la rivière, en vacillant, et un chalet s'y mirait avec elles, dressé dans un éblouissement soudain, comme un château de féerie.

— Baisse ta voilette, — dit M. de Brineuse, au débarcadère. — Ce n'est pas la peine qu'on te voie.

Ils contournèrent le chalet. Sous une tente, presque toutes les tables étaient inoccupées.

— N'allons pas là ! — dit madame de Thianges.

A quelques mètres, sous des arbres, parmi les herbes, un garçon disposait une petite table, une petite table pour amoureux : un faible sourire flotta sur les lèvres de la jeune femme.

— Mettons-nous là, — dit-elle, — nous serons bien.

Elle craignait qu'il ne refusât.

— Oui, — répondit-il, — mettons-nous là.

Cependant on les servait. Pierre se félicitait que Suzanne ne courût si loin aucun danger. Elle devinait l'effort qu'il faisait pour parler. Quelques minutes s'écoulèrent : il regardait la rivière sombre, les sentiers indécis de l'île et, tout près d'eux, un couple qui riait.

— Que tout cela est délicieux ! — fit-il.

Madame de Thianges tendit la main vers lui. Comme elle se penchait, sa poitrine s'appuyait contre la table. Nul souffle n'agitait les feuilles ; nul bruit. Le parfum sucré des pétunias s'exhalait d'un massif. Elle se pencha un peu plus et fixa longuement sur Pierre ses yeux mélancoliques. Il lui apparaissait plus charmant que jamais, et si jeune ! Comme elle l'aimait ! Ne l'avait-elle pas d'ailleurs toujours adoré, et, fillette, n'était-ce pas lui qu'elle imaginait à travers les leçons de M. d'Hercourt ? Se pouvait-il que si tôt ce fût le jour où il s'en irait et où tout serait fini ? Alors, candide, elle demanda :

— Pourquoi ne m'aimez-vous plus ?

Elle était un peu triste, mais elle souriait ; jolie, elle ne songeait pas à exercer l'attrait de sa beauté. Il s'émut de ce sourire et de cette grâce qui parait sa souffrance. Cette soirée d'été lui versait une langueur infinie, et il en subissait malgré lui la griserie. Le désir, qui rôdait partout, s'insinuait en son cœur.

— Veux-tu — dit Pierre — que nous marchions un peu dans l'île ?

Elle reconnut cette voix gentiment hésitante, et, comme elle n'avait nulle expérience, elle espéra qu'il lui revenait. Fris-

sonnante de joie, elle se leva, garantit ses épaules d'un grand manteau à pèlerine. Il la suivit. Quelques instants, ils marchèrent sans se parler. Deux tuyaux d'arrosage oubliés détrempaient le chemin, et de la terre mouillée sortait une odeur âcre. Les petits souliers de madame de Thianges enfonçaient dans le sol : le bras à sa taille, Pierre la soutint; les cheveux de sa maîtresse effleuraient ses joues. Ils firent quelques pas. Un globe électrique, hissé parmi les arbres, projetait sur le sol blanc, en ombres bleues, les larges feuilles d'une aristoloche qui enlaçait un hêtre. Des insectes tournoyaient, affolés de lumière. Mais, recueillie, l'eau immobile faisait songer à la douceur de la mort. Autour d'un saule, dont les branches tombaient avec fatigue, un cygne, majestueux, nageait. A peine l'eau s'entr'ouvrait-elle : on eût dit qu'il glissait. Parfois cependant, vorace, il plongeait son cou sinueux. Quelques rides naissaient.

L'âme sentimentale de M. de Brineuse ne résistait ni à la volupté du paysage, ni aux souvenirs qui l'envahissaient.

— Te rappelles-tu l'étang de la Martinie ? — dit-il.

Elle se renversa, l'iris se perdit sous les paupières; elle murmura :

— Comme tu m'aimais alors !

— Je t'aime toujours, Suzanne.

Lentement, belle, grave, pâle, elle joignait les mains; il y avait sur sa bouche dolente toute l'angoisse d'un espoir incertain.

— Écoute, il ne faut pas mentir... Si tu mentais, tu me briserais le cœur.

Mais lui, saisi d'ivresse passionnée, baisait ses mains, l'attirait à lui... Elle ferma les yeux :

— Ah ! mon ami, — supplia-t-elle, — aie pitié de moi.

— Je t'aime, je t'aime. Je t'aimerai toute la vie. J'étais fou. Je ne puis aimer que toi. Comment ai-je pu te faire du mal ? Comme je vais t'aimer pour que tu oublies !

Elle pleurait, souriait, éperdue. Une barque frôla le saule; les cris des rameurs se prolongèrent dans le silence.

— Pourtant, — dit-elle, en se dégageant, — dans l'auto, tu ne m'aimais guère... As-tu été méchant ! et voilà que je t'ai retrouvé... Ah ! comme j'ai été malheureuse !

Il répondit simplement :

— Tu es ma bien-aimée.

L'heure s'enfuyait... Et ils ne songeaient pas à s'en aller... Ils ne craignaient ni l'un ni l'autre que, loin de cette île, leur amour pût changer. Madame de Thianges savait trop toute la fidélité et toute la profondeur du sien, et M. de Brineuse, troublé par la nuit, ne comprenait pas qu'il aimait l'amour plus qu'il n'aimait sa maîtresse. Mais ces forces inconscientes qui sont en nous et nous commandent, les retenaient là, à l'abri de la vie, comme si là seulement ils pouvaient goûter tout l'infini du bonheur...

— Jure-moi, — dit madame de Thianges, — que tu n'as jamais aimé mademoiselle Dorémond, et que, malgré les intentions de ta mère, tu ne l'épouseras pas.

— Peux-tu en douter?

— Jure, jure.

— Je jure — dit-il — que je t'adore, et que je n'ai jamais adoré que toi.

Huit mois plus tard, M. de Brineuse épousa mademoiselle Dorémond.

PAUL ACKER

(A suivre.)

LA PHILOSOPHIE D'UN GÉOMÈTRE

HENRI POINCARÉ

Henri Poincaré vient d'atteindre la cinquantaine et il y a plus de trente-cinq ans qu'il est un prodige. Il a commencé d'en être un au lycée de Nancy, où il fut élevé, puis à l'École des Eaux et Forêts, où il se fait recevoir pour démissionner; à l'École polytechnique, où il entre premier et d'où il sort premier; à l'École des Mines, qu'il quitte pour aller en mission dans les pays scandinaves puis comme ingénieur à Vesoul, où il prépare sa thèse de doctorat. et enfin à Paris, où il cumule d'abord les fonctions de professeur à la Faculté des Sciences et d'ingénieur à la Compagnie des Chemins de fer du Nord. A trente-trois ans, il est de l'Institut. En 1885, il remporte le prix Poncelet; en 1896, le prix Jean Reynaud. En 1889, un jury international prononce qu'il est le plus grand géomètre de l'Europe, et en 1905, confirmant son jugement d'une somme de dix mille francs, une académie hongroise décide qu'il est le premier savant du monde.

A compter largement, trouverait-on en Europe une douzaine de personnes capables de s'intéresser aux occupations ordinaires de Poincaré? Si le génie mathématique est plus puissant, il est aussi plus solitaire qu'aucun autre. Les sciences dites exactes nous dépassent tellement — je parle du public et des lettrés — que nous prenons une bonne fois le parti de nous en remettre à leur réputation d'exactitude et nous les honorons d'un culte où il y a de l'idolâtrie. Que la science

fasse faillite ou non, les mathématiques tiennent bon. Nous avons décidé, depuis Pythagore, de les mettre à part dans le savoir et, quand tout s'écroulerait, nous garderions à Euclide notre foi. Or, Poincaré est celui qui nous a montré que cette foi du charbonnier ne suffisait peut-être pas à sauver les mathématiques. Ce géomètre a fait mine de trahir la géométrie. Il y a sciences exactes et sciences exactes, nous dit-il : tout est relatif, et la relativité de l'exactitude des sciences exactes, c'est justement ce que l'on peut appeler la philosophie de Poincaré.

Jusqu'ici, cette philosophie se trouve contenue dans deux volumes, *la Science et l'Hypothèse*, dont le succès a été si vif en 1900, et *la Valeur de la Science*, qui ne semble pas destinée à moins bien réussir : tout autant que l'hommage de la Hongrie, ces volumes ont attiré sur leur auteur la curiosité du grand public. Ce n'est pas que, dans ces deux ouvrages, Poincaré ait abordé des problèmes inédits. Car depuis que la science existe, on se demande ce qu'elle vaut, et j'ai entendu des philosophes affirmer qu'ils savaient depuis deux cents ans ce que Poincaré entreprenait de leur apprendre aujourd'hui. Seulement, la façon de savoir vaut mieux que ce qu'on sait : sur un tel sujet, la première nouveauté est peut-être la compétence.

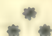
Les philosophes avaient déjà essayé une critique *philosophique* de la science ; il restait aux savants de tenter une critique *scientifique* des sciences. L'objet de Poincaré est donc, en faisant le tour des sciences où il a excellé, d'en examiner les données fondamentales ou les principes les plus relevés, et de déterminer quelle en est au juste, *dans la science même*, la signification. Poincaré n'est pas seulement un géomètre ; il est un psychologue, très averti des travaux des psychologues et exercé à s'observer lui-même ; il se meut aisément d'une extrémité du savoir à l'autre, et son procédé consiste toujours à rapprocher les unes des autres, sur une question donnée, les conclusions des diverses sciences, en s'élevant par degrés, de manière à montrer que tous ces résultats se conditionnent mutuellement, sont les échelons d'une même échelle, et que cette échelle ne repose pas sur grand'chose.

Prenons comme exemple de la méthode de Poincaré son

raisonnement sur la mesure du temps : il n'est rien qui ne nous semble plus facile à mesurer que le temps. Or, à quelle horloge pouvons-nous le mesurer? A celle de la conscience? Non, car nous n'avons pas, dans la conscience, l'intuition directe d'une égalité entre deux intervalles de temps : dire que de deux heures à trois il s'est écoulé la même durée que de trois heures à quatre ne signifie rien de réel pour mon sentiment intérieur. A l'horloge céleste? Non plus, car si nous adoptons comme unité le jour sidéral, c'est-à-dire la rotation de la terre, les astronomes affirment que cette rotation tend à se ralentir : les marées constituant une sorte de frein, les jours sidéraux ne sont pas rigoureusement égaux entre eux. Mais ce ralentissement de la terre, à quelle nouvelle horloge les astronomes prétendent-ils le mesurer lui-même?

Ils raisonnent simplement. Ils disent d'abord que le frottement des marées produisant de la chaleur doit détruire de la force vive. Ils invoquent donc le principe des forces vives ou de la conservation de l'énergie. D'autre part, ayant calculé l'accélération séculaire de la lune d'après la loi de Newton, ils allèguent que cette accélération serait plus petite que celle qui est déduite des observations, ce qui ne peut s'expliquer que par le ralentissement de la rotation terrestre. Si bien que le temps se trouve défini par la loi de la gravitation, qui n'est elle-même qu'une vérité d'expérience, c'est-à-dire une vérité approximative : «il n'y a pas une manière de mesurer le temps qui soit plus vraie qn'une autre; celle qui est généralement adoptée est seulement plus *commode*», et c'est nous, en définitive, qui réglons à notre convenance l'horloge du monde.

Ainsi, de proche en proche, Poincaré dissipe l'illusion, l'équivoque, l'à peu près. Bien loin d'aborder jamais des problèmes nouveaux, il s'attache uniquement à reprendre les questions traditionnelles, afin de montrer qu'elles sont mal posées, ou ne se posent pas, et qu'en tout cas les réponses faites ne répondent pas rigoureusement aux questions posées. Chez Poincaré, ce qui est neuf, absolument neuf, c'est l'attitude d'un esprit tout frais, sans tradition d'école, et qui reprend les choses en leur principe. Il n'innove pas, il renouvelle, et c'est ainsi qu'il a réellement entrepris une œuvre d'analyse scientifique qui n'avait pas eu de précédent.



Au cours de ses premiers travaux, Poincaré s'était avisé, pour résoudre certaines équations, d'utiliser une forme toute particulière et encore décriée de géométrie, la géométrie de Lowatchefsky : il s'était donc aperçu que cette géométrie n'est pas un simple jeu d'esprit, comme on l'avait cru, et peut recevoir des applications. Cette question des géométries nouvelles fut le point de départ et la raison de toutes les réflexions critiques de Poincaré sur les mathématiques.

D'abord, qu'est-ce que sont ces géométries nouvelles? Si vous ouvrez un traité de géométrie élémentaire, vous trouvez, au commencement, des axiomes, c'est-à-dire des principes qui sont considérés comme évidents par eux-mêmes, soit parce qu'ils le paraissent en effet, soit plutôt parce qu'ils ne sont pas démontrables. Voici les trois axiomes qui sont le plus ordinairement formulés :

1° *Par deux points, ne peut passer qu'une droite.*

2° *La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre.*

3° *Par un point, on ne peut faire passer qu'une parallèle à une droite donnée.*

En réalité ces axiomes n'ont jamais paru évidents aux géomètres, et l'on sait l'effort toujours inutile, qui a été fait pour démontrer le troisième, dit *le postulat d'Euclide*. Or, si l'on n'est pas parvenu à faire cette démonstration, c'est qu'elle était impossible. Et c'est justement cette impossibilité qu'établirent, au commencement du XIXe siècle, deux savants, l'un russe et l'autre hongrois, Lowatchefsky et Bolyai. Dans sa géométrie, en effet, Lowatchefsky conserve les deux premiers axiomes que nous avons formulés, mais il remplace le troisième, *le postulat d'Euclide*, par celui-ci :

On peut par un point mener plusieurs parallèles à une droite donnée.

Et, partant de cette nouvelle hypothèse, raisonnant comme tout le monde, Lowatchefsky déduit une suite de théorèmes, entre lesquels il est impossible de relever aucune

contradiction, de telle sorte que sa géométrie, aussi rigoureuse que la nôtre, aboutit à des propositions comme celle-ci : la somme des angles d'un triangle est toujours plus petite que deux angles droits. De telles propositions sont assurément bien différentes de celles d'Euclide, mais elles ne sont pas moins exactement enchaînées. Une géométrie en sort qui vaut l'autre. Dès lors, pourquoi s'arrêter en si beau chemin? Au lieu du troisième seulement, pourquoi ne pas jeter par dessus bord le premier des axiomes, puis le second?

Supposez des êtres infiniment plats, dénués d'épaisseur, ayant la forme d'une figure sphérique, et collés à une sphère dont ils ne peuvent nullement s'écarter. Pensez-vous que de tels êtres concevront comme nous la géométrie? D'abord, ils n'attribueront sans doute à l'espace que deux dimensions. Mais surtout l'espace pour eux, ce sera leur sphère où se passent tous les phénomènes qu'ils peuvent connaître. Cet espace sera tout à la fois illimité et fini. « On n'en trouvera jamais le bout, mais on en fera le tour. » Et, en vérité, pour s'y déplacer, le plus court chemin d'un point à un autre sera la ligne courbe, un arc de grand cercle. En d'autres termes, les habitants de cette sphère auront une géométrie *sphérique*.

C'est une géométrie de ce genre qu'a entrepris de construire Riemann, le célèbre auteur du mémoire, *Ueber die Hypothesen welche der Geometrie zum Grunde liegen* : la géométrie sphérique à trois dimensions. Dans cette conception, le premier axiome, lui aussi, a cessé d'être de mise, puisque l'on peut choisir sur une sphère deux points diamétralement opposés, et que par ces deux points-là on peut faire passer une infinité de grands cercles. Et pourtant cette géométrie de Riemann n'est pas moins logique ni cohérente que celles d'Euclide et de Lowatchefsky. C'est une autre géométrie encore : Lowatchefsky concluait que la somme des angles d'un triangle est plus petite que deux droits, Euclide que cette somme est égale à deux droits ; Riemann démontre que cette somme est plus grande que deux droits.

On comprend que de telles géométries, que l'on appela géométries non-euclidiennes, aient eu besoin de quelque temps pour sortir du domaine de la fantaisie. Mais Poincaré avait

tiré profit de la géométrie de Lowatchefsky ; d'autres géomètres ont fait des recherches dans le même sens et, après leurs travaux, il n'est plus possible aujourd'hui de compter sans les géométries non-euclidiennes. Il faut donc raisonner avec elles. Elles ont cessé d'être, comme on les avait encore appelées, de *pseudo-géométries*. Que penser alors de la géométrie ordinaire? N'est-ce pas elle, à son tour, qui devenait une pseudo-géométrie, généralisation trop hâtive d'une expérience restreinte? L'espace est-il plan, comme on l'a toujours enseigné ? Ne présente-t-il pas au contraire une courbure très faible, en sorte que nos théorèmes restent applicables dans les limites du système solaire, mais deviennent faux, si l'on considère des lignes, des surfaces et des volumes de plus grandes dimensions? Notre géométrie, comme toutes nos connaissances d'expérience, ne serait donc plus qu'une connaissance approchée? Toujours est-il qu'on ne peut plus, sans discussion et en rejetant toutes les pseudo-géométries, s'obstiner à soutenir que la géométrie ordinaire est la seule vraie. Il y a quelque chose de changé en mathématiques, et la difficulté devient telle qu'on ne peut plus la résoudre sans étudier la nature même de l'espace, — et voici que la science nous ramène elle-même, mais pour le renouveler, à un problème classique de la philosophie.

J'ai déjà fait allusion au goût de Poincaré pour la psychologie et à son aptitude d'auto-observation. Il connaît très exactement sa constitution psycho-physiologique et, notamment, certaines particularités de sa vue. Tout le monde sait que l'œil nous fournit deux espèces de sensations, les sensations visuelles proprement dites, qui nous font voir l'étendue plane et colorée, et les sensations musculaires, qui accompagnent les mouvements du globe de l'œil et par lesquelles nous acquérons le sentiment de la distance, les notions de forme et de relief. La mémoire de la vue est la reproduction de ces diverses sensations ; la manière dont cette mémoire les reproduit diffère d'un homme à l'autre : chacun de nous a une espèce particulière de mémoire de la vue. Le plus ordinairement, les sensations visuelles prédominent. Chez Poincaré, c'est justement le contraire. Sa mémoire de la vue est surtout musculaire. Quand il évoque un objet, il ne le voit pas, il

imagine les mouvements par lesquels il le regarderait, en mesurerait les proportions, en suivrait le contour et la figure ; il le palpe du globe de l'œil. On a souvent dit que la vue, à cause de ces déplacements des yeux qu'elle suppose, est un toucher à distance. C'est à la lettre qu'il faut dire que chez Poincaré la mémoire de la vue est la mémoire d'un toucher à distance. Ce détail, s'il ne l'explique pas, éclaire la conception très particulière que Poincaré s'est faite de l'espace.

Kant avait dit : l'espace est une forme *a priori* de la sensibilité. C'était, en une langue compréhensible aux seuls logiciens et métaphysiciens, dire que l'espace où nous nous représentons les choses vient, non pas d'elles, mais de nous. Nous composons et construisons nous-mêmes les objets de nos sens en groupant dans l'espace nos sensations. Il faut donc, pour opérer ce groupement, que nous possédions d'abord un cadre, un milieu, c'est-à-dire l'espace. Mais, depuis, les progrès de la psychologie expérimentale et de la physiologie ont permis d'envisager l'espace d'une manière plus concrète, plus simple, dans nos sensations elles-mêmes dont il fait partie, dont il est une qualité naturelle, primitive. De même qu'il y a des sensations de plaisir ou de douleur, il y a des sensations *extensives*, c'est-à-dire des sensations d'espace, celles de nos yeux ou de notre toucher, et l'étendue que voient nos yeux n'est pas la même que l'étendue touchée par nos mains. Kant n'a pas tenu compte de cette variété des étendues ; mais, d'autre part, les physiologistes et les psychologues en ont négligé l'unité logique, attestée par la géométrie. Il faut donc reconnaître l'existence d'au moins deux espaces, celui que perçoivent nos sens, celui que conçoit notre entendement. Quel rapport existe-t-il entre les deux? C'est pour répondre à cette question que Poincaré a tenté d'analyser quelques notions fondamentales de la géométrie.

Ainsi, qu'est-ce que l'égalité géométrique? Deux figures sont égales quand je puis les superposer. Or superposer, c'est déplacer : déplacer, n'est-ce pas déformer? Lorsqu'on me dit de superposer deux figures, on entend donc implicitement que je dois déplacer l'une d'elles de manière que toutes ses parties conservent leurs positions respectives, à la façon d'un corps invariable, d'*un corps solide*. Dans un

monde où nous n'aurions connu que des fluides, quel sens aurait pour nous cette définition? Habitués aux volumes solides de la nature, nous concevons sans difficulté une transposition qui ne modifie pas les rapports des parties. Donc : *S'il n'y avait pas de corps solides dans la nature, il n'y aurait pas de géométrie.*

On pourrait prendre d'autres exemples, faire la même analyse sur d'autres notions élémentaires. Celle-ci suffit à établir que la géométrie, contrairement à la tradition philosophique, n'est pas *a priori*; l'espace qu'elle étudie ne vient pas uniquement de l'esprit; il vient aussi de l'expérience.

Mais alors il faut préciser : quel est au juste l'objet de la géométrie, ou, en d'autres termes, quelle est l'origine de l'espace géométrique?

L'espace géométrique présente les caractères suivants :

Il est continu;

Il est infini;

Il a trois dimensions;

Il est homogène, c'est-à-dire que tous ses points sont identiques entre eux;

Il est isotrope, c'est-à-dire que toutes les droites qui passent par un même point sont identiques entre elles.

L'espace psychologique, au contraire, ou si l'on veut, l'« espace représentatif », dans lequel nos sensations sont représentées, offre-t-il les mêmes caractères? Nullement. En effet, il y a plusieurs sortes d'espaces représentatifs. Il y a l'espace visuel, dont on ne peut pas dire qu'il soit à trois dimensions, puisque nous ne voyons que l'étendue, non plus qu'il est homogène, puisque nous le voyons avec toute la variété de la lumière et de la couleur. Il y a l'espace tactile, l'espace moteur : avec toute la diversité des sensations musculaires, ces espaces apparaissent encore plus éloignés de l'espace géométrique. La vérité est que l'espace géométrique ne nous sert nullement à nous représenter les objets. Quand nous disons que nous localisons un objet dans l'espace, « cela signifie simplement que nous nous représentons les mouvements qu'il faut faire pour atteindre cet objet ». L'espace représentatif n'est donc nullement dépendant de l'espace géométrique, ce qui constitue un deuxième résultat. Mais, comme nous savons déjà que

l'espace géométrique n'est pas *a priori*, que la géométrie ne précède pas l'expérience, nous devons conclure que l'espace géométrique est emprunté à l'espace représentatif, — ce qui constitue une troisième acquisition et pose une question nouvelle : comment passons-nous de l'espace représentatif à l'espace géométrique ?

L'idée dominante de Poincaré, c'est qu'isolée, aucune de nos sensations n'aurait pu nous conduire à l'idée de l'espace, et que nous y sommes amenés seulement en étudiant les lois suivant lesquelles nos sensations se succèdent. Nous commençons par distinguer deux catégories de sensations. Les unes, comme la température, le son, la lumière, ne dépendent pas de nous, c'est-à-dire que nous ne pouvons les faire naître ou les modifier directement par des mouvements de nos muscles, par des attitudes de notre corps — et ce sont celles-là que nous rapportons aux objets extérieurs. Les autres sont des changements internes, accompagnés de sensations musculaires, et que pour cette raison nous attribuons aux mouvements de notre corps : ainsi je me rends compte que j'ai remué le bras. Cette différenciation établie, nous faisons une nouvelle distinction parmi les phénomènes de la première catégorie, parmi les sensations externes. Nous appelons changements d'état les changements externes qui sont tels qu'aucun changement intérieur ne les peut compenser : de quelque manière, par exemple, que je regarde une cire en fusion, je ne parviens pas à me rendre la première sensation de sa solidité. Nous appelons, au contraire, changement de position, un changement externe de telle nature que je puis rétablir ma première sensation par l'intermédiaire de sensations musculaires. C'est ainsi que, de l'œil, je suis un objet en mouvement. Par là se trouve définie une classe particulière de phénomènes que nous appelons déplacements : l'objet de la géométrie, ce sont les lois de ces phénomènes, les lois de ces déplacements.

Définir ainsi la géométrie, c'est en marquer du même coup la portée et la signification. Si nous avions eu d'autres sensations, si nous avions vécu dans un autre monde, nous aurions fait une autre géométrie. La géométrie euclidienne n'est donc ni plus vraie ni moins vraie que les géométries non-

euclidiennes. Elle est seulement le langage qui nous convient le mieux, notre langue maternelle : parce qu'on sait le français il n'est pas impossible d'apprendre l'allemand ; il existe des dictionnaires qui enseignent à traduire l'allemand en français ; les géométries non-euclidiennes sont susceptibles d'une traduction en langage euclidien. Tout ce qu'on peut dire en faveur de la géométrie euclidienne, c'est qu'elle nous est plus commode, non seulement parce qu'elle s'accorde aux propriétés des solides naturels et même à celles de notre propre corps, mais parce qu'elle est plus simple. Mais cette simplicité n'a aucun rapport avec la vérité.

Les philosophes auraient donc pu continuer de se débattre longtemps parmi les théories de l'espace, si le géomètre n'était venu renvoyer les adversaires dos à dos. : « Les axiomes géométriques ne sont ni des jugements synthétiques *a priori* ni des faits expérimentaux » conclut Poincaré. Ce sont des *conventions* ; notre choix, parmi toutes les conventions possibles, est guidé par des faits expérimentaux ; mais il reste libre et n'est limité que par la nécessité d'éviter toute contradiction. C'est ainsi que les postulats peuvent rester rigoureusement vrais, quand même les lois expérimentales qui ont déterminé leur adoption ne sont qu'approximatives.

Cette théorie de Poincaré causa d'abord le plus vif étonnement parmi les géomètres et les philosophes. Lui-même avait prévu cet éclat et durant des années il avait continué de la méditer, peut-être par prudence. C'est en 1880 qu'à la suite d'une conversation sur l'espace, il avait entrepris de fixer ses idées par écrit. Il composa alors sur les géométries un travail assez considérable qui n'a jamais vu le jour. A ce moment-là, l'extraordinaire précocité de son génie mathématique sembla faire quelque tort à son goût pour la philosophie. Il n'était pas encore de l'Académie des Sciences ; mais, bien qu'il n'eût guère plus de vingt-cinq ans, on devait déjà l'y présenter l'année suivante : il ne convenait pas de compromettre par un coup hasardeux une situation si brillante. C'est en 1887 seulement que le manuscrit se trouva libéré, par l'entrée de son auteur à l'Institut ; il était un peu tard, mais nous en avons retrouvé la substance à peine modi-

fiée, dans la prestigieuse analyse de *La Science et l'Hypothèse*.

C'est donc de très bonne heure, dès ses débuts dans la réflexion philosophique, que Poincaré a été conduit par la géométrie à l'idée dominante de toute son œuvre, celle d'une sorte d'opportunisme logique, justifiant la science par sa commodité. Désormais il n'aura plus qu'à faire usage de cette idée dans tous les domaines de l'exactitude, pour y ramener à leur tour la grandeur mathématique, les grandes lois de la mécanique céleste, le calcul des probabilités: hypothèse extrêmement simple, ingénieuse, constituant tout à la fois une vue générale et une méthode de détail. Si Poincaré était de ceux qui « font des livres », quelle magnifique architecture il eût pu donner aux siens !

Mais ce sont simplement des recueils d'articles, des conférences, des discours, des polémiques, des extraits de préfaces spéciales. Poincaré publie ses réflexions comme elles lui sont venues, au cours de ses loisirs et de l'actualité; d'elles-mêmes, ces réflexions se groupent et s'harmonisent dans la clarté de cette idée unique. Et le raisonnement mathématique lui-même s'est assoupli, animé, vivifié, tourné vers la nature. Ce n'est plus une déduction stérile, dévidant indéfiniment le rouet de l'identité. La logique donne la certitude, mais l'intuition fait la découverte. Bien plus, Poincaré est convaincu que l'analyse du géomètre profite à tous les autres savants; elle guide bien souvent la recherche du physicien : elle la résume toujours. Un calcul peut faire trouver un fait; une loi se résume nécessairement dans une formule. Insistant sur ce rôle auxiliaire des mathématiques, Poincaré leur restitue, par l'étendue de leurs services dans la science, tout ce que l'effort de sa critique avait d'abord retranché de leur dignité historique : il semble qu'il n'ait ainsi rompu avec la tradition de leur nécessité que pour rejoindre plus brillamment celle de leur universalité.

***

Au cours de sa carrière universitaire, Poincaré, après avoir été chargé de cours d'analyse, a été chargé de cours de mécanique physique et expérimentale, puis professeur titulaire

de physique mathématique et de calcul des probabilités ; il est aujourd'hui professeur de mécanique céleste. Un tel enseignement incline, par sa diversité même, à la philosophie. Mais surtout Poincaré a écrit la *Théorie mathématique de la Lumière, Optique et Électricité*[1]. En physique, comme en mathématiques, il a donc étudié la partie la plus mobile de la science, et où venait de se faire une révolution.

L'hypothèse de l'ondulation avait permis de résumer les lois de l'optique. Fresnel avait fait de ce chapitre de la physique un système d'un enchaînement merveilleux, suivant la méthode des maîtres, de Newton à Cauchy. Mais ce système demeurait isolé. Maxwell, le grand physicien anglais, fit faire à la science un nouveau pas vers l'unité. De même qu'on avait réduit la chaleur au mouvement, il montra que les phénomènes optiques ne sont qu'un cas particulier des phénomènes électro-magnétiques. Pourtant l'œuvre de Fresnel ne s'était pas écroulée parce que Maxwell avait paru. Les lois de l'optique demeuraient les mêmes. Dans les phénomènes de la lumière que l'on a expliqués autrement, les mêmes rapports subsistent. Mais entre quoi ? Après comme avant, en réalité, nous l'ignorons : seulement, pour désigner une chose inconnue, nous usons aujourd'hui du mot *courant*, alors que nous nous servions hier du mot *mouvement*... Qu'est-ce donc que ces grandes hypothèses, qui vont et viennent sans profit ni perte pour la science ?

Si l'on songe dans quelles dispositions d'esprit se trouvait Poincaré depuis 1880, on devine dans quel sens il a dû interpréter aussitôt une transformation de l'optique tout à la fois si profonde et si mince. Il faut évidemment voir là le point de départ de ses réflexions sur la physique, comme l'origine de toute sa critique sur les mathématiques avait été l'existence des géométries non-euclidiennes. Seulement, la méthode ici ne pouvait plus être la même. La physique n'a cessé de subir et subit encore toutes les péripéties. Sa crise présente fut demeurée incompréhensible sans le commentaire de ses crises passées. Avec son ordinaire souplesse de dialectique, Poincaré va, cette fois-ci, user surtout de la méthode

1. Ce sont les préfaces de ces deux ouvrages qu'il a partiellement reproduites dans les derniers chapitres de *la Science et l'Hypothèse*.

historique. Juger la physique, c'est en comprendre l'origine, le développement, les transformations successives.

Si nous avions vécu « sous un ciel couvert de nuages », aurions-nous jamais eu l'idée d'une science de la nature ? C'est l'astronomie qui a été la mère de la vérité scientifique, et Poincaré parle d'elle avec une reconnaissance passionnée : « Les Chaldéens qui, les premiers, ont regardé le ciel, ont bien remarqué que cette multitude de points lumineux n'est pas une foule confuse errant à l'aventure, mais plutôt une armée disciplinée. Les règles de cette discipline leur échappaient, mais le spectacle harmonieux de la nuit étoilée suffisait pour leur donner l'impression de la régularité, et c'était déjà beaucoup. Ces règles, d'ailleurs, Hipparque, Ptolémée, Copernic, Képler les ont discernées l'une après l'autre, et il est inutile de rappeler que c'est Newton qui a dénoncé la plus précise, la plus simple, la plus générale de toutes les lois naturelles. »

Cette loi de la gravitation a donc grisé tous les savants ; la jeune science de la nature n'a pas eu d'autre idéal que de se constituer tout entière à l'image de la mécanique céleste. Et voilà pourquoi la première forme de la physique mathématique a été la physique des « forces centrales ».

Dans cette hypothèse, il fallait se représenter les corps comme des systèmes planétaires. Les astres sont des mobiles séparés les uns des autres par des espaces considérables, relativement à leurs volumes, mais tels que ces corps célestes s'influencent mutuellement. De même sur la terre, les corps, qui paraissent continus à nos sens trop grossiers, sont uniquement des agrégats de molécules, des nébuleuses formées par de petits astres, que séparent les uns des autres des intervalles considérables pour leur volume, et ces astres minuscules gravitent, eux aussi. Le problème était alors bien simple, identique là-haut et ici-bas, en astronomie et en physique ; il ne s'agissait que de découvrir pour chaque phénomène, lumière ou chaleur, le mode particulier de gravitation moléculaire qui lui correspondait. Et il y eut dans cette conception un tel prestige qu'elle séduisit les plus grands esprits.

La Place insère dans sa *Mécanique céleste* la fameuse théorie

de la « capillarité » qu'il considère comme un cas particulier « de la pesanteur universelle ». Briot prétend résumer toute l'optique en disant que les atomes d'éther s'attirent en raison inverse de la sixième puissance de la distance; il n'est pas jusqu'à Maxwell qui n'ait enjoint aux atomes des gaz de se repousser en raison inverse de la cinquième puissance de la distance! Mais ces molécules, ces atomes, dont on calculait si exactement la gravitation, on ne les connaissait pas. C'étaient des rouages dont on voulait dire au juste le fonctionnement, et qu'on n'avait jamais vu fonctionner. On entreprenait donc simplement d'expliquer les phénomènes par leurs éléments qu'on ignorait. La débacle arriva; on put à peine sauver les lois les plus hautes, comme le principe de Mayer sur la conservation de l'énergie, celui de Newton sur l'égalité de l'action et de la réaction, et deux ou trois autres... Et cela suffisait à assurer l'avenir.

Car, même en renonçant à cette trop belle hypothèse, une science restait possible. Pour mesurer une force, point n'est besoin de la connaître ni de savoir si elle est centrale ou non. Or, la mesure de la force suffit précisément à la physique: une loi, en effet, — la mécanique céleste elle-même nous l'a enseigné, — n'est qu'une relation entre deux états de l'univers, une succession régulière entre deux phénomènes. Il n'est donc pas nécessaire de connaître les corps pour trouver la loi des phénomènes: « Supposons, — dit Poincaré dans une comparaison lumineuse, — que nous ayons en face de nous une machine quelconque; le rouage initial et le rouage final sont seuls apparents, mais les transmissions, les rouages intermédiaires, par lesquels le mouvement se communique de l'un à l'autre, sont cachés à l'intérieur et échappent à notre vue; nous ignorons si la communication se fait par des engrenages ou par des courroies, par des bielles ou par d'autres dispositifs. Dirons-nous qu'il nous est impossible de rien comprendre à cette machine tant qu'il ne nous sera pas permis de la démonter? » Pour nous qui possédons le principe de la conservation de l'énergie, il suffira de savoir que la roue finale tourne dix fois moins vite que la roue initiale et nous le pouvons, puisque ces deux roues sont visibles. Un couple appliqué à la première fera équilibre à un couple dix fois plus

grand appliqué à la seconde. Point n'est besoin pour prévoir ce résultat de savoir comment il se produit. Eh bien! faisons de même à l'égard de cette autre machine, l'univers. Renonçons à en démonter les pièces, à analyser une à une les forces qui en mettent en branle les parties. Constatons seulement les effets, mesurons-les. Alors la loi, prenant son vrai sens de relation entre le phénomène d'avant et le phénomène d'après, aura conservé aussi sa formule mathématique, puisque nous avons à notre disposition pour assurer nos calculs et nos déductions les cinq ou six grands principes qui ont survécu à la première déroute.

Nous revenons ainsi à une forme nouvelle de physique mathématique, *la physique à principes*. Et c'est justement à cette forme que nous en sommes aujourd'hui.

Mais qui a évolué, évoluera : de nouvelles transformations sont à prévoir, et ce qui a soudain obligé Poincaré à examiner cette éventualité, c'est la crise même que traverse en ce moment la physique à principes. Car il n'est aucun de ces principes, qui ne semble mis en péril par des faits nouveaux. L'électricité et les électrons ne cessent de jouer au savant de méchants tours; les infiniment petits du biologiste se moquent du principe de la dégradation de l'énergie, et « le mouvement brownien » ressemble au mouvement perpétuel. Enfin le radium, le fameux radium, attente au principe même de la conservation de l'énergie! ...Est-ce donc une nouvelle débâcle qui s'annonce? La physique à principes va-t-elle aller rejoindre la physique des forces centrales? Et, en attendant, que faire?

Il est clair que, parmi les faits allégués, tous ne sont pas également vérifiés, et, en tout cas, il reste à les interpréter. Pour nous en tenir à l'exemple le plus connu, on sait le nombre d'hypothèses qui ont été proposées en vue de concilier l'expérience de Curie, sur les propriétés caloriques du radium, avec la conservation de l'énergie. Parmi ces hypothèses, il y en a peut-être une qui se vérifiera, celle-ci, par exemple : le radium s'épuiserait en 1 250 ans! C'est à voir.

Et puis, quand même il nous faudrait, acculés à la nécessité, rebâtir à neuf?... Ce serait une transformation, simplement. De la physique des forces centrales, nous sommes passés à

la physique des principes; mais ces principes eux-mêmes étaient un héritage de la première physique, et, si une nouvelle physique doit survenir, notre physique à principes survivra en elle. Cette éventualité, — imminente ou non, nul ne le sait, — Poincaré l'envisage donc avec toute la sérénité que lui donne son idée dominante de l'opportunisme scientifique. Les principes de la physique se sont justifiés jusqu'ici par leur fécondité. Qu'ils cessent d'être féconds, d'autres les remplaceront : ces conventions-là auront fait leur temps, simplement. « Peut-être, conclut le tranquille savant, devrons-nous construire toute une mécanique nouvelle que nous ne faisons qu'entrevoir, où, l'inertie croissant avec la vitesse, la vitesse de la lumière deviendrait une limite infranchissable. »



On comprend, par ces exemples, que Poincaré est bien le premier qui ait abordé de ce biais le problème classique de la « valeur de la science ». Sans doute, lorsque Kant avait intitulé sa philosophie *Critique de la Raison pure*, il avait précisément voulu dire, lui aussi, critique de la science. Seulement, la science à laquelle il avait pensé était la science de Newton, qui l'avait ébloui comme les physiciens. L'idée que la loi de la gravitation pouvait n'être qu'une loi approximative ainsi que toutes les lois d'expérience ne lui vint même pas, ne pouvait pas lui venir à l'esprit. Le génie mathématique de l'homme avait dicté cette loi aux astres, à la nature entière, et les astres, la nature entière n'avaient qu'à obéir. Les lois, dès qu'elles étaient posées, devenaient nécessaires, et la science était, comme connaissance de l'univers sensible, une connaissance parfaite. C'est sur cette superstition scientifique que nous aussi, nous avons vécu. Le positivisme n'a rien fait pour la dissiper, au contraire. Tandis que les kantiens continuaient d'adorer la « catégorie », la « forme » de l'esprit, les positivistes s'agenouillaient devant le « fait », si bien que toute la philosophie de la science est demeurée, dans son fond, pénétrée de mysticisme et d'idolâtrie.

On n'a même jamais considéré la science en elle-même, isolément. Quand on l'élève, c'est qu'on abaisse autre chose,

la métaphysique ou la religion. Et la réciproque est plus évidente encore. Quand donc finira ce jeu de bascule? La science n'est pas de si grand prix, dit Poincaré, ni de si petit. Elle est d'abord une chose humaine, relative, non pas dans le sens mort de la logique, mais dans le sens vivant de l'histoire, c'est-à-dire une chose qui change, qui se transforme, qui profite à l'épreuve et à l'expérience, qui tâtonne quelquefois, avance toujours. Douter de tout et ne douter de rien, égale crédulité. La critique de Poincaré est l'effort le plus précis et le plus autorisé qui ait été fait par un savant pour restituer à la science sa signification raisonnable, sa portée naturelle, pour renvoyer dos à dos ceux qui la méconnaissent et ceux qui la défigurent.

Sans doute, si de l'analyse précédente on ne retient que l'idée des conventions scientifiques, on y trouvera un argument parfait en faveur du scepticisme, — une belle occasion peut-être pour renverser enfin la « nouvelle idole » en restaurant les anciennes! Aussi, dès que les travaux de Poincaré furent connus, il s'est rencontré de brillants esprits qui, poussant à l'extrême quelques-unes de ses déclarations, n'hésitèrent pas à conclure que toute science était arbitraire, artificielle, et que la loi et le fait scientifique lui-même étaient créés par le savant. La science, et la plus sûre des sciences, la science du géomètre. se niait elle-même. Il fallait donc décidément sacrifier l'intelligence au cœur, la théorie à la pratique, la science à la religion, et l'on entreprenait une fois de plus d'accommoder à la moderne un peu de Pascal, par des exemples empruntés à la physique mathématique ou à la mécanique céleste. Poincaré s'émut, désavoua, polémiqua et l'un des motifs qui visiblement l'ont déterminé à publier son second volume fut le désir de rétablir sa pensée, de dissiper toute équivoque.

D'abord la science a une histoire et cette histoire est celle d'un progrès. La physique mathématique, aux étapes si bien marquées, nous a rendu ce progrès sensible. Un principe conventionnel, même si l'expérience ne peut démontrer qu'il est faux, elle le condamne néanmoins, dès qu'il a cessé d'être utile. Et Poincaré insiste toutes les fois qu'il le peut

sur cette continuité du développement scientifique. « Il ne faudrait pas conclure que la science ne peut faire qu'un travail de Pénélope, qu'elle ne peut élever que des constructions éphémères qu'elle est bientôt forcée de démolir de fond en comble de ses propres mains... » Usant d'une autre métaphore non moins expressive, il répète dans sa dernière *Introduction* : « Il faut comparer la marche de la science, non pas aux transformations d'une ville, où les édifices vieillis sont impitoyablement jetés à bas pour faire place aux constructions nouvelles, mais à l'évolution continue des types zoologiques qui se développent sans cesse et finissent par devenir méconnaissables aux regards vulgaires, et où un œil exercé retrouve toujours les traces du travail antérieur des siècles passés. »

Non, ceux qui s'alarment de l'instabilité de la science ne voient que les apparences. S'ils croient que la science est une hypothèse, c'est qu'ils n'en ont retenu que les hypothèses; mais quoi de plus indifférent au savant que ses propres théories? Rappelons-nous Fresnel et Maxwell. De la théorie du premier à la théorie du second, quelle autre différence que celle d'un symbole, d'un moyen de représentation, d'une manière de langage? Qu'importent les termes, pourvu qu'on ait la relation? Pourtant, combien d'esprits sont encore décontenancés par la théorie électro-magnétique! C'est que, malgré nous, nous demeurons des matérialistes, qui ne pouvons parvenir à nous représenter un simple système de rapports. C'est notre imagination qui avait inventé l'éther, et le savant lui-même n'est pas toujours exempt de nos illusions : « Derrière la matière qu'atteignent nos sens et que l'expérience nous fait connaître, dit Poincaré avec pénétration, il voudra voir une autre matière, la seule véritable à ses yeux, qui n'aura plus que des qualités purement géométriques, et dont les atomes ne seront plus que des points mathématiques soumis aux seules lois de la dynamique. Et pourtant ces atomes invisibles et sans couleur, notre esprit cherchera, par une inconsciente contradiction, à se les représenter et par conséquent à les rapprocher le plus possible de la matière vulgaire. »

Mais à l'esprit vraiment scientifique, au géomètre, à l'analyste qui a su distinguer la relation abstraite et la figure impalpable, la science apparaît tout autre. Il ne se demande pas

si elle est vraie ou fausse ; il observe qu'elle est *objective*. Une notion scientifique est une notion commune à tous les esprits. Cette entente des esprits a pour garantie l'expérience, et la science est encore objective parce qu'elle réussit, parce qu'elle *prévoit*. Elle ignore les phénomènes, c'est certain, et par là ses lois sont des conventions ; mais elle en saisit l'harmonie, et par là ses conventions ne sont pas arbitraires. Objectivité, vérité, harmonie sont donc des termes synonymes, et notre science, notre habileté, c'est de parvenir à concentrer dans nos formules tous les rapports réguliers de termes inconnus. « Donc, quand nous demandons quelle est la valeur objective de la science, cela ne veut pas dire : la science nous fait-elle connaître la véritable nature des choses? Mais cela veut dire : nous fait-elle connaître les véritables rapports des choses? »

Certes, en présence de telles déclarations, on ne saurait reprocher à Poincaré de manquer de netteté. Pourtant, même après elles, je me demande si quelque malentendu ne persiste pas vaguement dans le public. Je n'en veux pour preuve que la nature même du succès qui a accueilli son dernier volume.

Beaucoup de ceux qui l'admirent le plus vivement ont même cru constater de *La Science et l'Hypothèse* à *La Valeur de la Science* une évolution de pensée ; ils ont vu instinctivement dans la réouverture du procès une aggravation de charges contre la science. Et la raison de cette incertitude est très simple. Cette idée de « convention » qui a fait tant de bruit, presque tout le monde l'a prise comme une vue générale sur la science, comme une idée se suffisant à elle-même. Mais il n'en est rien. Cette hypothèse demeure une conception particulière, spéciale, née des mathématiques, et propre à un mathématicien. La détacher de son origine, c'est commettre une double erreur, erreur logique à l'égard de la doctrine, psychologique à l'égard de l'auteur, car la convention dont parle Poincaré est une convention mathématique, et voici que nous entrons dans sa philosophie proprement dite, dans « son système du monde ».

C'est un système géométrique. Certes, un système de ce genre n'est pas une nouveauté dans la tradition philosophique ; tout au contraire. Seulement, jusqu'ici, tous les philosophes qui,

depuis Descartes, s'étaient inspirés des mathématiques, avaient été des *mécanistes* : ils expliquaient les phénomènes de la nature par les seules lois du mouvement ; l'univers était une machine où il y avait des rouages ; ils y supposaient donc, non seulement le mouvement, mais des mobiles, des atomes, de la matière. Ils n'hésitaient même pas à définir cette matière qui a été tantôt l'étendue, tantôt l'impénétrabilité, et qui demeure encore bien souvent la force, la masse. Or nous avons vu l'effort de Poincaré pour nous faire comprendre combien toute hypothèse moléculaire, toute notion de matière, même sous la forme subtilisée de l'éther, devenait inutile, embarrassante. Il n'est donc mécaniste, lui, à aucun degré.

Il est convaincu que nos sensations, que nous ne pouvons contrôler les uns les autres, sont absolument insaisissables, qu'il n'en faut rien garder dans la science que leurs rapports. Ce que vous appelez « bleu » est peut-être précisément ce que j'appelle « rouge », mais comme vous appellerez toujours bleu mon rouge, et moi, rouge votre bleu, nous n'avons aucun moyen de constater notre erreur ou notre accord. Peu importe. Car les objets « ne sont pas seulement des groupes de sensations, mais des groupes cimentés par un lien constant. » Et c'est ce lien seul, qui est objet de science. Si nous prétendons expliquer toute la physique par des chocs mutuels d'atomes, nous transformons simplement l'univers en un vaste billard, et si nous accordons un sens à cette hypothèse, c'est que nous nous souvenons d'avoir poussé des billes qui s'entrechoquaient. Sans doute, les métaphores ont leur rôle légitime ; les savants, pas plus que les poètes ne doivent se les interdire ; mais il faut que les savants, comme les poètes, n'oublient jamais que ce sont des métaphores.

Donc Poincaré pourrait encore dire avec Descartes : *omnia apud me mathematice fiunt, tout se passe dans mon système mathématiquement*, mais à la condition de ne donner au mot mathématique que son sens mathématique. Descartes était un mathématicien métaphysicien, suivant une définition célèbre ; Poincaré est un mathématicien mathématicien, un analyste pur, et qui se fait uniquement du monde une conception analytique. De ce monde, tout ce que nous savons, c'est son

harmonie. Et c'est à la lettre que notre science est relative, comme étant un système de relations, mais précise, comme étant un système de relations mathématiques. Des rapports sans supports, voilà notre réalité ; « un éclair dans une longue nuit », voilà notre pensée.

***

Ainsi comprise, la théorie de Poincaré constitue, à coup sûr, le plus bel essai qui ait été fait par un savant pour *penser purement* l'univers. Elle est harmonieuse et forte. Pourtant se suffit-elle à elle-même et peut-elle nous suffire ?

Soit : la science est une convention, un symbole. Mais si nous ajoutons qu'elle est une convention qui *réussit*, un symbole heureux, qu'est-ce qu'une pareillle définition peut signifier, à y réfléchir, d'acceptable ou d'utile ? Entre une représentation véritable et un symbole heureux, entre une connaissance proprement dite et une convention qui en tient le rôle par ses effets, où est au juste la différence, puisque je n'ai aucun moyen de faire cette différence ? De deux choses l'une : ou bien il y a dans mon symbole heureux quelque chose de la réalité — et il est plus qu'un symbole — ; ou bien il n'y a rien de la réalité, — et sa fortune vient du hasard. « Nous n'avons aucune raison de regarder nos lois comme contingentes, bien qu'il nous soit impossible de démontrer qu'elles ne le sont pas... » Mais d'où proviennent de telles lois ?

« En résumé, répond Poincaré, l'esprit *a la faculté de créer des symboles*... Sa puissance n'est limitée que par la nécessité d'éviter toute contradiction ; mais l'esprit n'en use que si l'expérience lui en fournit une raison. » Ou encore : « On ne fait pas la science avec des faits, comme on fait une maison avec des pierres. » La convention scientifique est donc l'œuvre de l'esprit, elle est l'esprit lui-même en action. De là, sa fortune et son objectivité, puisque l'esprit ne peut se changer lui-même et qu'il se retrouve le même partout et chez tous. « La seule réalité objective, ce sont les rapports des choses d'où résulte l'harmonie universelle. Sans doute, cette harmonie, ces rapports ne sauraient être conçus en dehors d'un

esprit qui les conçoit ou qui les sent. Ces rapports sont néanmoins objectifs parce qu'ils sont, deviendront ou resteront communs à tous les êtres pensants. » Ainsi avait dit Descartes : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. » Mais qu'est-ce que le bon sens? C'est à cette question que tenta de répondre tout le rationalisme classique, que devra répondre toute philosophie de l'esprit, et jamais l'on n'a montré plus nettement que ne le fait la critique scientifique de Poincaré la nécessité d'une semblable philosophie. Car on peut accepter la science comme un fait; elle est parce qu'elle est, et il n'y a pas à la discuter. Les savants, pour l'ordinaire, travaillent et ne posent pas de questions. Mais si nous construisons la science suivant certaines lois de notre esprit, ces lois, il faut les chercher, les justifier. Quand on commence de philosopher, on doit philosopher jusqu'au bout : Poincaré n'y manquera sans doute pas.

Mais si cette ingénieuse théorie de la convention ne paraît rigoureuse et complète sans une philosophie qui l'appuie, la relation mathématique est-elle suffisante comme simple connaissance du monde?

Les sciences de la vie nous ont donné un vaste espoir et par elles nous nous sommes fait de la science une idée touchante, une image concrète et vive. Le savant, pour nous, c'est le travailleur des laboratoires, armé du microscope, entouré de flacons, sacrifiant des bêtes, poursuivant de tout son génie, de tout son cœur, l'infiniment petit de la vie et de la mort; c'est un génie qui s'épanche en bienfaits, une vérité tout de suite efficace, humaine, — c'est Pasteur !

Représentez-vous maintenant, au haut de la rue Claude-Bernard, dans un étroit cabinet qu'éclaire une seule fenêtre, parmi quelques livres, travaillant sur une table de petites dimensions, marchant et s'agitant sur « six pieds carrés », un homme voûté, d'humble apparence et dont toute la vie semble dans les yeux et dans la voix, dans les yeux qui du monde ne voient que son harmonie, dans la voix qui de la pensée ne dit que sa certitude. Cet homme qui, les sens fermés, isolé, replié sur lui-même, figure l'univers en symboles et en signes, c'est le géomètre, l'analyste, — c'est Poincaré.

L'enthousiasme l'échauffe, lui aussi, mais un enthousiasme d'artiste, une ferveur attendrie, sentimentale, détachée. aime la Science pour la Science : il y goûte des frissons intellectuels, des plaisirs de virtuose, confondant, pour en jouir, la vérité avec la beauté, assimilant les mathématiques à la peinture, à la musique. Ah! les adeptes des mathématiques! « ... Ils admirent la délicate harmonie des nombres et des formes ; ils s'émerveillent quand une découverte inattendue leur ouvre une perspective nouvelle, et la joie qu'ils éprouvent ainsi n'a-t-elle pas le caractère esthétique, bien que les sens n'y prennent aucune part ? Peu de privilégiés sont appelés à la goûter pleinement, cela est vrai, mais n'est-ce pas ce qui arrive pour les arts les plus nobles ? » Et Poincaré parle de l'astronomie dans un sentiment qui rappelle Pascal : « L'astronomie est utile, parce qu'elle nous élève au-dessus de nous-mêmes... C'est elle qui nous montre combien l'homme est petit par le corps et grand par l'esprit, puisque cette immensité éclatante où son corps n'est qu'un point obscur, son intelligence peut l'embrasser tout entière et en goûter la silencieuse harmonie. Nous atteignons ainsi à la conscience de notre force, et c'est là ce que nous ne saurions acheter trop cher, parce que cette conscience nous rend plus forts. »

Oui, l'astronomie nous rend forts, forts là-haut, mais ici-bas ?... Oui, la Science pour la Science vaut bien la vie pour la vie — « surtout si la vie n'est que misère ». Mais qu'en sait-il, lui, le géomètre, si la vie n'est que misère ? Si au contraire elle n'était que jouissance et bonheur ?... Si la vérité, c'était justement le bonheur pour le bonheur, c'est-à-dire non plus la science pour la science, mais la science pour la vie, la science de la vie ? Dans les matières contingentes, comme l'avait remarqué Herbert Spencer, les mathématiciens sont mauvais raisonneurs, et en effet ils ont rarement évité l'excès ou de l'orgueil intellectuel ou du mysticisme. Tantôt, émerveillés par la précision de leurs calculs, ils ont voulu expliquer par une expresse philosophie que leur savoir représentait tout le savoir, — ainsi procédèrent les plus grands, de Pythagore à Descartes. Tantôt, au contraire, ayant surtout senti la sécheresse, la pauvreté de leurs formules à qui échappe la vie, ils ont désespéré de se connaître

eux-mêmes, de voir clair dans leur cœur, et, pour ne citer qu'un exemple, on sait que l'un des maîtres de Poincaré, le célèbre Cauchy, a poussé jusqu'à l'héroïsme la piété envers son Dieu et son roi !

Un jour où il parlait aux étudiants et cherchait sans doute des paroles stimulantes, Poincaré n'a trouvé que cet aveu : il y a deux vérités, la vérité scientifique, la vérité morale. Et ces deux vérités, il peut bien les rapprocher pour animer une improvisation de cérémonie, « parce que ce sont les mêmes raisons qui nous les font aimer et parce que ce sont les mêmes raisons qui nous les font redouter » ; mais elles ne se confondent pas pour lui ; la science ne nous apprendra pas la justice ; il n'y aura jamais de science de la conduite humaine et Poincaré établit entre la science et la morale une distinction décourageante... : « La morale et la science, dit-il, ont leurs domaines propres qui se touchent mais ne se pénètrent pas. L'une nous montre à quel but nous devons viser ; l'autre, le but étant donné, nous fait connaître les moyens de l'atteindre : elles ne peuvent donc jamais se contrarier, puisqu'elles ne peuvent se rencontrer. *Il ne peut pas y avoir de science immorale, pas plus qu'il ne peut y avoir de morale scientifique.* »

Ainsi la morale a ses raisons que la science n'entend pas !... Ce sont donc les raisons du cœur, du sentiment, de la foi peut-être ? Bien plus, si c'est la morale qui m'indique le but, et la science seulement les moyens, la science tombe en sous-ordre, l'intelligence avec elle. Combien pâle et vaine va m'apparaître alors cette objectivité mathématique, cette harmonie de rapports, au prix de cette réalité si vivante, si intime, qui est ma volonté, mon besoin d'agir, ma destinée ! Une science, telle que Poincaré a défini la sienne, ne satisfera jamais complètement les hommes ; il est problématique qu'elle le satisfasse lui-même et, quand une philosophie de l'esprit l'aurait justifiée, il faudrait encore une religion pour la compléter.

Mais le géomètre est-il le seul savant ? Non seulement le temps n'est plus où le géomètre pouvait tenter un système entier de l'univers ; mais il n'est même plus le chercheur vers lequel se tourne notre attente. Sciences de la « quantité »,

comme on dit chez les philosophes, les mathématiques n'atteignent pas la « qualité ». Or, cette qualité, la nature, la vie, la conscience, l'infinie complexité des choses chez les hommes, est-ce que d'autres sciences ne parviennent pas, ne parviendront pas à la saisir? La mécanique céleste avait traité les astres comme de simples mobiles ; la physique astronomique les traite aujourd'hui comme des corps, comme des êtres, en étudie la composition, la substance. A côté de la physique qui ne retient des phénomènes que leurs relations, « l'objet de la chimie, selon la définition de Chevreul, est de distinguer la matière en types appelés espèces chimiques ». La vie, peu à peu, découvre au biologiste ses conditions et ses lois ; demain peut-être l'étude des colloïdes en permettra la synthèse. L'humanité elle-même entrevoit sa destinée rationnelle : l'histoire, le sociologie étudient la marche de ses groupements, la psychologie le secret de ses individus, la « science des mœurs » prépare une morale positive. Ainsi chaque jour et dans tous les domaines s'affirme, comme dit un autre savant, Berthelot, « la prépondérance nécessaire de la science dans la direction intellectuelle, morale et politique des sociétés humaines ». S'obstiner au point de vue d'une science universelle, affirmer que cette science universelle serait celle des mathématiques, c'est méconnaître tout le développement de l'esprit moderne depuis le XVIIIe siècle. Les méthodes nouvelles, elles aussi, ont fait leurs preuves : elles *réussissent*. Qu'un géomètre se décourage ou non, au terme de ses calculs, l'événement reste donc particulier, ne révélant qu'une lassitude temporaire de l'esprit d'abstraction. Si les mathématiques ont eu le passé, d'autres sciences auront l'avenir, et il n'est point permis de juger de celles-ci par celles-là. Quand les unes raisonneraient sur des « conventions », les faits que les autres observent seraient-ils des « hypothèses »?

GASTON RAGEOT

LA MUSIQUE EN ALLEMAGNE

AU XVIIIe SIÈCLE[1]

Malgré un siècle et demi de grands musiciens, l'Allemagne, vers 1750, était bien loin encore de tenir dans l'opinion musicale de l'Europe la place qu'elle occupe aujourd'hui. A la vérité, on n'était plus au temps où un chroniqueur romain disait des pensionnaires du Collège germanique, à Rome :

« Si, par hasard, ces pensionnaires se trouvaient dans le cas de faire de la musique en public, il est certain que ce serait une musique tudesque, bonne à exciter le rire et à mettre l'auditoire en joie[2]. »

On n'était même plus au temps — il n'était pas très éloigné — où Lecerf de la Viéville mentionnait, en passant, les Allemands, « dont la réputation n'est pas grande en musique[3] », et où l'abbé de Châteauneuf félicitait poliment un joueur de tympanon allemand, d'autant plus, disait-il, « qu'il venait d'un pays peu sujet à produire des hommes de feu et de génie[4] ».

1. Voir, dans la *Revue* du 15 août 1905, *la Musique en Italie au XVIIIe siècle*.

2. Chronique du Père Castorio (1630), citée par Henri Quittard, dans sa préface aux *Histoires Sacrées* de Carissimi, publiées par la *Schola Cantorum*.

3. Lecerf de la Viéville, *Comparaison de la musique française et de la musique italienne* (1705).

4. Abbé de Châteauneuf, *Dialogue sur la musique des anciens* (1705).

En 1750, l'Allemagne avait eu Hændel et Jean-Sébastien Bach. Elle avait Gluck et Philippe-Emmanuel Bach. Et pourtant, à ce moment encore, elle subissait le joug écrasant de l'Italie. Et, bien que certains de ses musiciens, qui commençaient à prendre conscience de leur force, supportassent impatiemment cette domination, ils n'étaient pas assez armés, pas assez unis pour en venir à bout. Trop grands étaient les dons de séduction de leurs rivaux, trop parfait l'art italien, si vide qu'il pût être. Il faisait ressortir plus crûment les gaucheries, les lourdeurs, les fautes de goût, qui ne manquent point, même chez les plus grands maîtres allemands, et rendent souvent rebutante la lecture des artistes de second ordre.

Le voyageur anglais Burney, qui, dans ses notes sur l'Allemagne[1], finit par rendre un très bel hommage à la grandeur de l'art allemand, n'en est pas moins choqué, à chaque pas, par la grossièreté des exécutions musicales; il grince des dents aux instruments mal accordés, aux orgues fausses, aux voix qui crient.

« On ne retrouve pas — dit-il — chez les musiciens allemands qui courent les rues, cette délicatesse d'oreille que j'avais rencontrée dans la même classe du peuple en Italie[2]. »

Dans les écoles de Saxe et d'Autriche, « le jeu des écoliers est en général dur et grossier ».

A Leipzig, le chant n'est « qu'un éclat désagréable, un glapissement en prenant les tons élevés, une espèce de cri frappé, au lieu d'émettre la voix et de filer ou d'enfler le son ».

A Berlin, l'école instrumentale « ne fait presque point d'usage des *forte* et des *piano*. Chaque exécutant ne rivalise avec son voisin que pour jouer plus fort que lui. Le but principal du musicien de Berlin paraît être de se faire entendre... Aucune nuance... Nulle attention à la nature de la voix des instruments, qui n'ont qu'un certain degré de force en chantant, et au delà duquel ce n'est plus que du bruit. »

A Salzbourg, la musique très nombreuse de l'archevêque-prince « se fait remarquer surtout par son inélégance et par

1. Charles Burney, *The present state of music in Germany, the Netherlands, and United Provinces* (1773), — traduction française du même temps.

2. Burney. — Vienne.

son bruit ». Mozart en parle avec dégoût : « C'est une des grandes raisons pour lesquelles Salzbourg m'est odieux : cet orchestre de la cour est si grossier, si débraillé, et si débauché ! Un honnête homme, qui a de bonnes manières, ne peut pas vivre avec ces gens-là[1] ! »

Même à Mannheim, qui possédait l'orchestre le plus parfait d'Allemagne, les instruments à vent — les bassons, les hautbois — manquaient de justesse.

Quant à l'orgue, c'était une souffrance d'en entendre jouer en Allemagne. A Berlin, « les orgues sont grandes, grossières, chargées de registres, bruyantes et fausses ». A Vienne, dans la cathédrale, « les orgues sont horriblement discordes ». Même à Leipzig, dans la ville sacrée de l'orgue, la ville du grand Jean-Sébastien Bach, « malgré toutes mes recherches, — dit Burney, — je n'entendis bien jouer de l'orgue nulle part ».

Bien plus, il semble qu'à l'exception de quelques cours princières, — « où les arts, comme écrit Burney, rendaient le pouvoir moins insupportable, et où la diversion de la pensée était peut-être aussi nécessaire que celle de l'action », — il semble que le goût pour la musique ne soit pas, à beaucoup près, aussi ardent et aussi universel en Allemagne qu'en Italie.

Pendant les premières semaines de son voyage, Burney est déçu et décontenancé :

« En voyageant sur les bords du Rhin, de Cologne à Coblentz, je suis singulièrement étonné de ne pas trouver trace de cette passion pour la musique, dont on dit que les Allemands sont possédés, particulièrement le long du Rhin[2]. A Coblentz, quoique ce fût un dimanche, et que les rues fussent remplies par la foule du peuple, je n'entendis pas une seule voix, ni un instrument, comme c'est l'usage dans la plupart des autres pays catholiques romains. »

Telle grande ville, comme Hambourg, naguère célèbre par son opéra, le premier et le plus glorieux d'Allemagne, est

1. Lettre de Mozart à son père, du 9 juillet 1778. — Le meilleur musicien de Salzbourg, un homme presque de génie, Michel Haydn, venait jouer de l'orgue, abominablement gris.

2. Burney passa à Bonn, peu de temps après la naissance de Beethoven.

devenue une Béotie musicale. Philippe-Emmanuel Bach s'y trouve perdu. Quand Burney vient le voir, Philippe-Emmanuel Bach lui dit : « Vous êtes venu ici cinquante ans trop tard. »

Et, d'un ton gouailleur, qui dissimule un peu d'amertume et de honte, il ajoute :

« Adieu la musique ! Les Hambourgeois sont de bonnes gens... et je jouis ici d'une tranquillité et d'une indépendance que je n'aurais pas dans une cour. Depuis l'âge de cinquante ans, j'ai quitté toute ambition. J'ai dit : « Mangeons, buvons : demain nous dormirons. » Et me voilà tout réconcilié avec ma position, sauf que, lorsque je rencontre des gens de goût et d'esprit qui peuvent apprécier une meilleure musique que celle que nous faisons ici, je rougis pour moi-même et pour mes bons amis les Hambourgeois. »

Burney en vient, dans des heures de découragement, à croire que ce n'est pas à la nature, mais à l'étude que les Allemands doivent les connaissances qu'ils ont de la musique[1].

Peu à peu, il changera d'opinion, en découvrant la richesse cachée, l'originalité, la vie puissante de l'art allemand. Il sentira la supériorité de la musique instrumentale allemande. Il trouvera même plaisir au chant allemand, et il le préférera à tout autre, l'italien excepté. — Mais ses premières impressions font assez comprendre que l'élite, que les princes et les

1. Burney. — Dresde.

Remarquer, à cette époque, la grossièreté des spectacles populaires en Allemagne, même à Vienne, où Burney relève des programmes d'amusements barbares comme ceux-ci :

« 1° Combat de chiens dogues et d'un taureau sauvage de Hongrie, au milieu du feu, c'est-à-dire, ayant du feu attaché sous la queue, des pétards aux oreilles et aux cornes ; — 2° Combat d'un cochon sauvage et de dogues ; — 3° Combat d'un grand ours et de dogues ; — 4° Combat d'un loup sauvage et de chiens courants ; — 5° Combat d'un taureau sauvage de Hongrie et de chiens sauvages et affamés ; — 6° Combat d'un ours et de chiens de chasse ; — 7° Combat d'un sanglier sauvage et de dogues défendus par une armure de fer ; — 8° Combat d'un tigre et de dogues ; — etc., etc. ; — 11° Combat d'un ours furieux, n'ayant pas mangé depuis huit jours, et d'un jeune taureau sauvage, qu'il mangera vivant sur la place, — ou aidé par un loup. »

Deux ou trois mille personnes, parmi lesquelles nombre de femmes de qualité, assistaient à ces combats, qui se donnaient fréquemment dans un amphithéâtre de Vienne. — Tels étaient les spectacles qui charmaient les yeux des auditeurs de Haydn et de Mozart.

amateurs allemands de ce temps aient, aux dépens de leurs compatriotes, favorisé les Italiens, avec une exagération que l'italianisant Burney lui-même reconnaît.



La musique italienne avait, au cœur de l'Allemagne, plusieurs foyers. C'étaient, au XVII[e] siècle, Munich, Dresde et Vienne. Les plus grands maîtres italiens : Cavalli, Cesti, Draghi, Bontempi, Bernabei, Torri, Pallavicino, Caldara, Porpora, Vivaldi, Torelli, Veracini, etc., y avaient séjourné et régné. Dresde surtout avait eu une floraison d'italianisme éclatante, dans la première moitié du XVIII[e] siècle, au temps où Lotti, Porpora, et Hasse, le plus italianisé des Allemands, dirigeaient l'Opéra.

Mais, en 1760, Dresde fut sauvagement dévastée par Frédéric II, qui s'appliqua à effacer pour toujours sa splendeur. Il fit détruire méthodiquement par son artillerie, pendant le siège de la ville, tous les monuments, églises, palais, statues et jardins. Quand Burney y passa, elle n'était qu'un amas de décombres. La Saxe était ruinée, et ne joua plus, pour longtemps, aucun rôle dans l'histoire musicale. « Le théâtre était fermé, par raison d'économie. » La troupe d'instrumentistes, fameuse en Europe, était dispersée dans toutes les grandes villes étrangères. « La misère était générale. Les artistes qui n'avaient pas été congédiés étaient à peine payés. La plus grande partie de la noblesse et de la bourgeoisie était si pauvre qu'elle n'avait pas de quoi faire apprendre la musique à ses enfants... Sauf un misérable Opéra-Comique, il n'y avait à Dresde d'autre spectacle que celui de la misère. »[1] — Même ruine à Leipzig.

Les citadelles de l'italianisme, dans la seconde moitié du siècle, étaient Vienne, Munich, et les villes des bords du Rhin.

A Bonn, au moment du voyage de Burney, la troupe des musiciens de l'électeur de Cologne était presque toute com-

1. Burney ajoute qu'on ne voyait pas un bateau sur l'Elbe, et que, depuis trois ans, on ne donnait pas d'avoine aux chevaux, ni de poudre aux soldats, pour leur coiffure.

posée d'Italiens, sous la direction du maître de chapelle Lucchese, compositeur bien connu en Toscane.

A Coblentz, où l'on jouait souvent des opéras italiens, le maître de chapelle était Sales, de Brescia.

Darmstadt avait été naguère illustrée par le séjour de Vivaldi, violoniste de la cour.

Mannheim et Schwetzingen, résidence d'été de l'électeur Palatin, avaient des théâtres d'opéra italien. Celui de Mannheim pouvait contenir cinq mille personnes; la mise en scène en était somptueuse, la figuration plus nombreuse qu'à l'Opéra de Paris et de Londres. La presque totalité des acteurs étaient Italiens. Des deux maîtres de chapelle, l'un, Tœschi, était Italien, l'autre, Christian Cannabich, avait été envoyé en Italie, aux frais de l'électeur, pour étudier sous Jomelli.

A Stuttgart et à Ludwigsburg, où le duc de Wurtemberg était en lutte avec ses sujets, à cause de sa passion extravagante pour la musique[1], Jomelli resta quinze ans maître de chapelle et directeur de l'Opéra italien[2]. Le théâtre était immense; il pouvait, en s'ouvrant par derrière, former à volonté un amphithéâtre en plein air, « qu'on laissait quelquefois remplir par la multitude, exprès pour produire des effets de perspective ». Tous les chanteurs d'opéra-bouffe étaient Italiens. L'orchestre comptait de nombreux Italiens, en particulier des violonistes célèbres : Nardini, Baglioni, Lolli, Ferrari. « Jomelli — écrit Léopold Mozart — se donne toutes les peines du monde pour fermer aux Allemands l'accès de cette cour... En plus de son traitement de quatre mille florins, de l'entretien de quatre chevaux, de l'éclairage et du chauffage, il possède une maison à Stuttgart et une autre à Ludwigsburg... Joignez à cela qu'il a sur ses musiciens un pouvoir illimité... Et voulez-vous une preuve du degré de partialité pour les gens de sa nation? Sachez que lui et ses compatriotes, dont sa maison est tou-

1. Les Wurtembergeois avaient réclamé à la Diète de l'Empire contre la prodigalité de leur souverain : ils l'accusaient de ruiner le pays par sa musique. On comparait sa mélomanie à celle de Néron. Dans sa folie d'italianisme, le duc se faisait même fabriquer des castrats à Stuttgart par deux chirurgiens de Bologne. — Burney parle avec une pitié méprisante de ce prince, « dont la moitié des sujets se compose de musiciens de théâtre, de violons et de soldats, et l'autre moitié de gueux et de misérables ».

2. Un autre Italien, Boroni, lui succéda.

jours remplie, ont été jusqu'à déclarer, à propos de notre Wolfgang[1], que c'était chose incroyable qu'un enfant de naissance allemande pût avoir tant de verve et de feu[2] ! »

Augsbourg, qui n'avait cessé d'être en relations régulières avec Venise et la haute Italie, — Augsbourg, où l'italianisme avait pénétré dans l'architecture et les arts du dessin, au temps de la Renaissance, et qui fut la patrie de Hans Burgkmair et des Holbein, était aussi le berceau des Mozart. Léopold Mozart s'était, il est vrai, établi à Salzbourg ; mais, en 1763, il fit un voyage à Augsbourg, avec son petit garçon âgé de sept ans ; et M. Teodor de Wyzewa a montré que c'est là que, selon toutes probabilités, Mozart « commença à s'initier à la grande et libre beauté italienne[3] ».

Munich était presque une ville italienne. Elle avait des théâtres d'opéra et d'opéra-comique italiens, des concerts italiens, et les plus célèbres chanteurs et virtuoses italiens. La sœur de l'électeur de Bavière, l'électrice douairière de Saxe, était élève de Porpora, et avait composé des opéras italiens, paroles et musique. L'électeur était lui-même un virtuose excellent et un assez bon compositeur.

A peine entré en Autriche, Burney note « la mélodie corrompue, factice, italianisée, que l'on entend dans les villes de cet immense empire ».

Salzbourg, dont M. Teodor de Wyzewa a récemment décrit la vie musicale dans de charmantes pages consacrées à *la Jeunesse de Mozart*, était à demi italienne en musique, comme en architecture. Vers 1770, un méchant auteur d'opéras-bouffes italiens, Fischietti, de Naples, y était maître de chapelle.

Mais la métropole allemande de l'italianisme était Vienne.

1. Le petit Mozart.

2. 11 juillet 1763. — Lettre de Léopold Mozart aux Haguenauer, de Salzbourg, publiée par Nissen, reproduite par Teodor de Wyzewa.

3. Il y avait alors à Augsbourg un éditeur de musique, J.-J. Lotti, qui faisait de nombreuses publications italiennes ; et M. de Wyzewa remarque que l'une d'elles, les *Trente arias pour orgue et clavecin* de Gius. Antonio Paganelli, de Padoue (1756), a de très grands rapports avec la première sonate, que le petit Mozart quelques semaines après son passage à Augsbourg, écrivit, le 14 octobre 1763, à Bruxelles. (T. de Wyzewa, *Les premiers voyages de Mozart*. — *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1904.)

C'était là que trônait le monarque de l'opéra, l'opéra fait homme : Métastase. Métastase, père d'une lignée innombrable de poèmes d'opéra, dont chacun fut mis en musique, non pas une fois, mais deux, mais trois, mais dix, et par tous les compositeurs illustres du siècle, — Métastase était regardé par tous les artistes d'Europe comme un génie unique. « Il a — dit Burney — tout le pathétique, l'âme et la perfection de Racine, avec plus d'originalité. » Il était la première autorité du monde, pour le théâtre musical. « Ce grand poète, — dit encore Burney, — dont les écrits avaient peut-être plus contribué à la perfection de la mélodie vocale, et par conséquent de la musique en général, que les efforts réunis de tous les compositeurs de l'Europe », laissait entendre qu'il donnait quelquefois aux musiciens le motif ou le sujet de leurs airs ; et il s'arrogeait sur eux une suprématie protectrice. Rien ne montre mieux l'italianisation de l'Allemagne d'alors que ce fait que le représentant le plus glorieux de l'opéra italien ait pris pour résidence, non pas Rome ou Venise, mais Vienne, où il avait sa cour. Poète lauréat de l'Empereur, il dédaignait d'apprendre la langue du pays où il vivait; il n'en savait que trois ou quatre mots : — juste ce qu'il fallait, comme il disait, « pour se sauver la vie », c'est-à-dire pour se faire comprendre de ses domestiques. — Adulé par l'Allemagne, il ne lui cachait pas son dédain.

Son bras droit à Vienne, son principal traducteur en musique, était le compositeur Hasse, le plus italianisé des musiciens allemands[1]. Adopté par l'Italie, baptisé par elle *il Sassone* (le Saxon), élève de Scarlatti et de Porpora, Hasse avait pris une sorte de chauvinisme italien qui surpassait celui des Italiens eux-mêmes. Il ne voulait entendre parler d'aucune autre musique; et il faillit assommer le président de Brosses, quand celui-ci, à Rome, essaya de lui vanter la supériorité du Français Lalande, dans la musique d'église, sur les Italiens vivants.

« Je vis — écrit le président de Brosses — mon homme prêt à suffoquerde colère contre Lalande et ses fauteurs. Il tenait

1. Johann-Adolph Hasse, né en 1699 à Bergedorf, près de Hambourg, mort en 1782 à Venise. — Il fut le plus grand maître de l'Opéra de Dresde, qu'il réorganisa et dirigea, de 1731 à 1763. Il écrivit plus de cent opéras.

déjà du chromatique; et si Faustine, sa femme[1], ne s'était mise entre nous deux, il m'allait harper avec une double croche et m'accabler de *diésis*. »

On peut dire que l'Allemand Hasse était, vers le milieu du siècle, le compositeur italien le plus goûté, dans l'*opera seria*, en Allemagne, en Angleterre, et en Italie même. Il avait mis en musique tous les *libretti* d'opéra de Métastase, à l'exception d'un seul, — quelques-uns trois ou quatre fois, — tous au moins deux fois. Et, bien que l'on ne pût certes pas dire que Métastase travaillât lentement[2], Hasse ne trouvait point qu'il écrivît assez vite; et, pour passer le temps, il avait aussi fabriqué la musique de divers opéras d'Apostolo Zeno. Le nombre de ses œuvres était si grand, qu'il avouait « qu'il pourrait bien ne pas les reconnaître, si on les lui montrait »; il avait plus de plaisir, disait-il, à créer qu'à conserver ce qu'il avait écrit; et il se comparait à « ces animaux féconds, dont la race est détruite en naissant, ou abandonnée au hasard[3] ».

Ce curieux représentant de l'opéra italien en Allemagne commençait, il est vrai, à être discuté. Vers 1760, il se formait à Vienne, en face du parti de Métastase et de Hasse, un

1. Hasse avait épousé la plus fameuse chanteuse italienne du temps, la Faustina (Bordoni).

2. Métastase se vantait d'avoir écrit son meilleur drame : *Hypermnestre*, en neuf jours. *Achille à Scyros* avait été écrit, mis en musique, monté et joué en dix-huit jours.

3. Burney fait un long et beau portrait de ce compositeur, dont la gloire, au XVIII[e] siècle, domina de beaucoup celle de Jean-Sébastien Bach. Il était partout regardé, dit Burney, « comme le compositeur, pour la musique vocale, le plus près de la nature, le plus élégant et le plus judicieux, et aussi le plus fécond des auteurs vivants ». — « Il était haut de taille et fort. Sa figure avait dû être belle et bien dessinée. Il semblait plus vieux que Faustina, petite, brune, spirituelle et vive, quoiqu'il fût de dix ans moins âgé. Il avait beaucoup de douceur et de bonté dans ses manières... Il était communicatif, plein de raison, également détaché d'orgueil et de préjugé; il ne parlait mal de personne; au contraire, il rendait justice aux talents de plusieurs de ses rivaux... Il respectait infiniment Philippe-Emmanuel Bach, ne parlait qu'avec respect de Hændel; mais il disait qu'il avait mis trop d'ambition à déployer son talent, à travailler ses parties et ses sujets, et qu'il s'était montré trop amoureux du bruit. Faustina ajoutait que son chant était souvent rude... Par-dessus tout, il admirait le vieux Keiser, « un des plus grands musiciens que le monde eût jamais possédés », et Alessandro Scarlatti, « le plus grand harmoniste de l'Italie, c'est-à-dire du monde entier ». En revanche, il trouvait Durante « dur et baroque, grossier et sauvage ». — Quand Burney vit Hasse, tous ses livres, ses manuscrits et ses biens venaient d'être brûlés dans le

autre parti très ardent. Mais quels en étaient les chefs? Raniero da Calsabigi, de Livourne, — encore un Italien, — le poète d'*Orphée* et d'*Alceste*; et Gluck, — non moins italianisé que Hasse, élève de Sammartini à Milan, auteur d'une quarantaine d'ouvrages dramatiques italiens, et qui, toute sa vie, prétendit écrire des opéras italiens[1]. — Tels étaient les deux camps : entre eux, il ne s'agissait pas d'un débat sur la supériorité de l'opéra italien : elle n'était contestée ni par l'un

bombardement de Dresde par le roi de Prusse, au moment où le compositeur allait faire graver aux frais du roi de Pologne l'édition de ses œuvres complètes. Mais ce désastre n'avait pas altéré sa sérénité. « Il est si doux et d'un accueil si facile que je me sentis aussi à mon aise avec lui, au bout d'un quart d'heure, que si je l'eusse connu depuis vingt ans. » Burney, qui avoue « avoir dû à ses ouvrages une grande partie des plaisirs que lui avait donnés la musique, depuis l'enfance », le compare à Raphael, et rapproche son rival Gluck de Michel-Ange.

1. Le portrait de Gluck par Burney est un des meilleurs que nous ayons de ce grand homme.

Burney lui fut présenté par l'ambassadeur extraordinaire d'Angleterre, lord Stormont, — ce qui n'était pas superflu, car « Gluck était d'un caractère aussi sauvage que Hændel, dont on sait que tout le monde avait peur... Il vivait avec sa femme et une jeune nièce, musicienne remarquable. Il était bien logé et bien meublé... Il était marqué horriblement de la petite vérole. Il était laid de figure et dans le regard. » Mais Burney eut la chance de le trouver « d'une bonne humeur inaccoutumée... Gluck chanta. Quoiqu'il eût peu de voix, il faisait un grand plaisir. Il joignait à la richesse d'accompagnement une grande énergie, de la véhémence dans la manière de faire marcher l'*allegro*, et une expression judicieuse dans les mouvements lents ; enfin, il savait si bien dissimuler ce qui manquait à sa voix, qu'on oubliait qu'il n'en avait pas. Il chanta presque tout *Alceste*, plusieurs morceaux de *Pâris et Hélène*, et quelques airs de l'*Iphigénie* de Racine, qu'il venait de finir... Il exécutait tout, de tête, sans avoir une seule note écrite, avec une facilité prodigieuse. Il se levait fort tard. Il avait l'habitude d'écrire toute la nuit et se reposait le matin. »

Burney le retrouva à un dîner chez lord Stormont, où il l'avait comme voisin de table. Gluck, rendu expansif par les rasades, confia qu'il venait de recevoir de l'électeur palatin un tonneau d'excellent vin, en remerciement d'un de ses opéra-comiques, qui avait charmé le prince, ravi d'apprendre que la musique était « d'un honnête Allemand, qui aimait le bon vieux vin ». — Il aimait à se vanter de la façon dont il dirigeait un orchestre, « où il était aussi redoutable que Hændel. Il disait qu'il n'avait jamais trouvé de rebelles, quoiqu'il obligeât les musiciens à abandonner pour l'opéra toute autre occupation, et qu'il leur fît répéter souvent une partie de ses manœuvres, vingt et trente fois ». — Il parla à Burney de son séjour en Angleterre, « à laquelle il attribuait entièrement l'étude qu'il avait faite de la nature pour ses compositions dramatiques ». Il y était à l'époque de la gloire de Hændel : il n'y avait pas là de place pour lui, et le peuple était fort excité contre les étrangers. On eut peine à faire jouer la *Caduta de' Giganti* de Gluck, qui échoua. Gluck fut frappé de voir « que le naturel et la simplicité faisaient le plus grand effet sur les spectateurs, et il s'attacha, depuis, à ne s'en départir jamais. On peut remarquer — ajoute Burney — que la plupart des airs d'*Orphée* sont aussi simples et aussi naturels que des ballades anglaises. »

ni par l'autre; il ne s'agissait que d'introduire, ou non, dans l'opéra, des réformes nécessaires. « L'école de Hasse et de Métastase — dit Burney — regardait toute innovation comme de la charlatanerie, et restait attachée à l'ancienne forme du drame musical, où le poète et le musicien exigeaient une égale attention de la part des spectateurs, — le poète dans le récitatif et la narration, — le compositeur, dans les airs, dans les duos et dans les chœurs. — L'école de Gluck et de Calsabigi s'attachait davantage aux effets scéniques, à la convenance des caractères, à la simplicité de la diction et de l'exécution musicale, plus qu'à ce qu'ils appelaient des descriptions fleuries, des comparaisons superflues, une morale froide et sentencieuse, avec d'ennuyeuses symphonies et de longs développements musicaux. » — Voilà toute la différence : au fond, c'était une question d'âge, non de race ou de style. Hasse et Métastase étaient des vieillards chagrins, qui se plaignaient qu'il n'y eût plus de bonne musique, depuis le temps où ils avaient été jeunes. Mais ni Gluck ni Calsabigi n'avaient, plus qu'eux, la pensée de détrôner la musique italienne, et de la remplacer par une autre. Dans sa préface de *Pâris et Hélène,* écrite en 1770, après *Alceste,* Gluck parle uniquement de « détruire les abus qui se sont introduits dans l'opéra italien et qui le déshonorent ».

Entre ces deux coteries italianisantes, ne différant l'une de l'autre que par une simple nuance, la société de Vienne se partageait. La famille impériale tout entière était musicienne. Les quatre archiduchesses jouaient et chantaient dans les opéras de Métastase, mis en musique alternativement par Hasse et par Gluck. L'impératrice chantait, et avait même joué jadis sur le théâtre de la cour. Salieri venait d'être nommé compositeur de la chambre et directeur du Théâtre Italien; et il resta chef d'orchestre de la cour jusqu'en 1824, faisant obstacle aux maîtres allemands, en particulier à Mozart.

Vienne resta donc, jusqu'au XIXe siècle, un centre d'art italien en Allemagne. Au temps de Beethoven et de Weber, le *Tancrède* de Rossini suffit à ruiner tout l'édifice, péniblement élevé, de la musique allemande ; et l'on sait avec quelle violence de mépris Wagner a parlé de cette ville renégate de l'esprit germanique : « Vienne, n'est-ce point tout dire?

Toute trace du protestantisme allemand effacée; même l'accent national perdu, italianisé[1]... »

***

En face de cette Allemagne du Sud et de l'ancienne capitale du Saint-Empire Romain, se dresse déjà la nouvelle capitale du futur empire d'Allemagne : Berlin.

« La musique de ce pays — dit Burney — est plus véritablement allemande que celle de toute autre partie de l'empire. » Frédéric II avait pris à cœur de germaniser la musique, et il ne permettait pas qu'on exécutât dans ses États d'autres opéras que ceux de son favori Graun, du Saxon Agricola, et quelques-uns, en petit nombre, de Hasse. Mais admirons la difficulté qu'avait le goût allemand à se faire libre : ces opéras étaient des opéras italiens ; et le roi ne pouvait même pas imaginer qu'il y eût quelque bon sens à chanter dans une autre langue que l'italienne :

« Une chanteuse allemande! — disait-il —. J'aurais autant de plaisir à entendre le hennissement de mon cheval[2] ! »

Et qu'était-ce que ces compositeurs allemands, dont il s'était constitué le protecteur exclusif et intolérant, au point que Burney pouvait écrire : « Les noms de Graun et de Quantz sont sacrés à Berlin, et plus respectés que ceux de Luther et de Calvin. Il y a bien des schismes ; mais les hérétiques doivent se taire. Car, dans ce pays de tolérance universelle en matière de religion, quiconque oserait professer d'autres dogmes musicaux que ceux de Graun et de Quantz serait bien assuré d'être persécuté... »

Jos. Joachim Quantz, compositeur et musicien ordinaire de la chambre du roi, et son maître pour la flûte, « avait le goût que l'on avait il y a quarante ans », — entendez le goût italien. Il avait voyagé longuement en Italie. Il s'était lié avec Vivaldi, Gasparini, Alessandro Scarlatti, Lotti ; et pour lui,

1. Richard Wagner, *Beethoven*, 1870.

2. Frédéric II avait de plus une antipathie violente contre la musique religieuse. « Il suffisait — raconte Agricola à Burney — qu'un compositeur eût écrit quelque antienne ou quelque oratorio pour que le roi regardât son goût comme usé et flétri, et pour qu'il dît de ses autres productions : « Oh ! cela sent l'église. »

l'âge d'or de la musique était le temps de ces grands musiciens. Comme dit Burney, « il avait été avancé et libéral..., il y avait quelque vingt ans. »

Il en était à peu près de même de Graun. Charles-Henri Graun fut, avec Hasse, le plus glorieux nom de la musique en Allemagne au temps de Bach et de Hændel[1]. Marpurg le nomme « le plus bel ornement de la muse allemande, le maître de la douce mélodie..., tendre, doux, compatissant, élevé, pompeux et terrible tour à tour. Tous les traits de sa plume furent également parfaits. Son génie fut inépuisable. Jamais homme n'a été plus généralement regretté par toute une nation, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets. »

« Graun — dit plus simplement Burney — était, il y a trente ans, d'une élégante simplicité, ayant été le premier parmi les Allemands qui ait laissé là la fugue et toutes ces inventions travaillées. »

Médiocre éloge pour nous, qui nous sommes germanisés depuis, et repris d'un amour singulier pour « toutes ces inventions travaillées ». Mais, pour un italianisant, c'était le plus grand des compliments. En fait, Graun s'était appliqué à acclimater à Berlin le style des maîtres de l'opéra italien, en particulier de Lionardo Vinci, ce grand musicien, qui porte un nom doublement illustre. C'est dire qu'il avait le goût de la génération italienne comprise entre Alessandro Scarlatti et Pergolèse. Lui aussi, comme Quantz, datait de 1720.

En patronnant Graun et Quantz, Frédéric II n'était donc rien de plus qu'un conservateur italianisant, qui prétendait défendre contre la mode du jour « les productions d'un temps qu'on regardait comme le siècle d'Auguste en musique : celui des Scarlatti, des Vinci, des Leo, des Porpora, aussi bien que

1. Charles-Henri Graun, né en 1701 à Wahrenbrück, en Saxe, mort en 1759, était entré au service de Frédéric II en 1735. Il avait été l'organisateur de l'Opéra de Berlin, pour lequel il écrivit vingt-sept œuvres. Frédéric II fut, plusieurs fois, son collaborateur ; il lui fournit les *libretti* des *Fratelli Nemici*, d'après Racine (1756), de *Merope*, d'après Voltaire (1756), de *Coriolano* (1749), de *Silla* (1753), et de *Montezuma* (1755). Cette dernière œuvre, — opéra anticlérical, — où Frédéric II a voulu montrer, comme il l'écrit à Algarotti, que « l'opéra même peut servir à réformer les mœurs et à détruire les superstitions », — vient d'être rééditée par M. Albert Mayer-Reinach, dans la collection des *Denkmäler deutscher Tonkunst*. (Leipzig, Breitkopf, 1904.)

des plus grands chanteurs, et depuis qui la musique, pensait-il, avait dégénéré ». Ce n'était pas la peine de prétendre représenter l'art germanique, en face de Vienne dénationalisée. Frédéric II n'eût pas été si loin de s'entendre, au fond, avec la coterie la plus italianisante de Vienne : celle de Hasse et de Métastase[1]. Il n'y avait qu'une différence entre son goût et celui de cette coterie : c'était que ses favoris ne valaient pas Hasse et Métastase. « En admettant — dit Burney — que l'époque d'art que préfère le roi soit la meilleure, il n'en a pas choisi les meilleurs représentants. »

Je me trompe : il y avait encore une différence. A Vienne, quelle que fût la force de la mode musicale, on avait toujours été, on fut toujours libre en musique ; le pouvoir, très peu libéral en toute autre matière, laissait aux artistes et aux dilettantes la liberté d'avoir le goût musical qu'ils voulaient. A Berlin, il n'en était rien. Nul autre goût permis que celui du roi.

On ne saurait imaginer à quel point s'exerçait sur la musique la tyrannie tatillonne de Frédéric II. C'était le même esprit despotique qui régnait dans toute l'organisation de la Prusse d'alors[2]. Une surveillance inquisitoriale et menaçante pesait sur la musique, — d'autant plus que le roi était musicien. Nul n'ignore qu'il était virtuose sur la flûte et composait. Il donnait à Sans-Souci, chaque soir, entre cinq et six heures, un concert de flûte. La cour était invitée, par ordre et écoutait religieusement les trois ou quatre concertos

1. En fait, il laissait jouer à Berlin des opéras de Hasse, mais il était ennemi déclaré de Gluck ; il critiqua âprement son *Alceste*, — ainsi que firent Agricola, Kirnberger, Forkel, et tout son régiment de théoriciens et de musicologues prussiens qui emboîtèrent le pas derrière lui.

2. Il faut voir — pour le dire en passant — comment un étranger, même très recommandé, était alors reçu dans la capitale prussienne. On doit lire, dans Burney, le récit de son arrivée à Berlin, où, malgré son passeport et une première visite de douane aux frontières de la Prusse, il est conduit, comme un prisonnier, à la douane, et laissé deux heures, grelottant, dans la cour, sous la pluie, tandis qu'on examine jusqu'au moindre de ses effets. — Cela ne ressemble guère à la douane autrichienne, où le petit Mozart, âgé de sept ans, désarme les douaniers, en leur jouant un menuet sur son petit violon. — Mais le plus incroyable est la visite de Burney à Potsdam. A l'entrée principale, puis à chaque porte du palais, on lui fait subir un interrogatoire, qui est bien, dit-il, « la chose la plus curieuse qui me soit arrivée dans mes voyages. Il ne pourrait pas être plus rigoureux à la poterne d'une ville assiégée. »

« longs et difficiles », qu'il plaisait au roi de lui faire entendre. Il n'était pas près d'en manquer : Quantz en avait composé trois cents, expressément pour cet usage ; défense lui était faite d'en rien publier ; nul autre ne devait les jouer. Burney observe avec douceur que « ces concertos avaient été composés sans doute en un temps où on tenait mieux sa respiration : car dans quelques-uns des passages difficiles, ainsi que sur les points d'orgue, Sa Majesté était obligée, contre la règle, de reprendre haleine pour pouvoir finir le passage[1] ». La cour écoutait, résignée ; et il lui était interdit de donner le moindre signe d'approbation : — on ne prévoyait pas l'éventualité contraire. — Seul, le gigantesque M. Quantz, bien digne par sa taille de figurer dans les régiments du roi de Prusse[2], « avait le privilège de crier bravo à son écolier royal, après chaque solo, ou quand le concerto était fini ».

Mais sans nous attarder davantage à ces faits connus, il faut voir comment le royal flûtiste prétendait gouverner, à coups de férule, la musique tout entière, et, en particulier, l'Opéra de Berlin.

Certes il avait bien fait les choses. Depuis la mort de Frédéric Ier (1713) jusqu'en 1742, Berlin n'avait pas eu d'Opéra[3]. Aussitôt après son avènement, Frédéric II fit construire un des plus grands théâtres d'opéra qui existassent alors, avec l'inscription : *Federicus Rex Apollini et Musis.* Il réunit un orchestre d'une cinquantaine de musiciens, engagea des chanteurs italiens et des danseurs français ; et il mit son amour-propre à avoir une troupe, qu'on disait à Berlin la meilleure de l'Europe. Le roi faisait toute la dépense

1. Burney lui reconnaît d'ailleurs « une grande précision, une embouchure nette et égale, un doigté brillant, un goût pur et simple, beaucoup de propreté dans l'exécution, une perfection égale dans tous ses morceaux. Ses cadences sont bonnes, mais trop longues et trop étudiées. »

2. « La figure de ce vieux musicien était d'une grandeur peu commune.

The son of Hercules he justly seems
By his broad shoulders, and gigantic limbs.

« Il paraît être le vrai fils d'Hercule, par ses larges épaules et ses membres gigantesques. »

3. Frédéric-Guillaume Ier avait supprimé orchestre et spectacles, avec cette simple note : « Au diable ! »

de l'Opéra; et l'entrée en était gratuite, — à condition qu'on fût habillé décemment : ce qui permettait, en somme, de n'admettre aucun élément populaire, même au parterre [1].

Mais si les traitements des artistes étaient royalement payés, j'imagine qu'ils les gagnaient bien. Leur situation n'était pas de tout repos.

« Le roi — dit Burney — se tenait constamment derrière le maître de chapelle, ayant les yeux sur la partition qu'il suivait, en sorte qu'on pouvait dire avec vérité qu'il faisait là le rôle de directeur général... Dans la salle de l'Opéra, comme au camp, il était rigide observateur de la discipline. Attentif à l'orchestre et à la scène, il remarquait la plus petite négligence dans la musique ou dans les évolutions, et en réprimandait celui qui l'avait commise. Et si quelqu'un de la troupe italienne osait s'écarter de la discipline, en ajoutant ou en retranchant à son rôle, ou en altérant le moindre passage, de suite il lui était ordonné, de par le Roi, de s'attacher strictement à l'exécution des notes écrites par le compositeur, *sous peine de punition corporelle*. »

Ce trait nous donne la mesure de la liberté musicale dont on jouissait à Berlin. Un pseudo-classicisme italien régnait d'une façon tyrannique, et n'admettait ni changements, ni progrès. Burney en est scandalisé :

« Aussi — dit-il — la musique est stationnaire dans ce pays, et elle le sera tant que Sa Majesté ne laissera pas plus de liberté aux artistes dans l'art qu'il n'en accorde dans les matières civiles du gouvernement, voulant être en même temps le monarque des vies, fortunes et affaires de ses sujets, et le régulateur de leurs moindres plaisirs. »

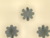
Ajoutez que Berlin était surtout une ville de professeurs et de théoriciens musicaux, qui ne se permettaient point sans doute de discuter les goûts du roi, — car ils étaient tous plus ou moins officiels, comme le principal d'entre eux, Marpurg, qui était directeur de la loterie royale et conseiller au ministère de la guerre. — Mais ils prenaient leur revanche de cette contrainte,

1. A Mannheim et à Schwetzingen, tous les sujets de l'Electeur palatin étaient admis à l'Opéra et même aux concerts de l'Électeur ; ce qui, d'après Burney, n'avait pas dû peu servir « à former le jugement, et à établir le goût décidé pour la musique qu'on retrouve dans tout l'électorat ».

en discutant âprement entre eux ; et ces disputes ne rendaient pas la vie musicale plus aimable ni plus libre.

« Les disputes musicales, — écrit Burney, — ont lieu à Berlin avec plus de chaleur et d'animosité que partout ailleurs. En effet, comme il y a plus de théoriciens dans cette ville que de praticiens, il y a aussi plus de critiques, ce qui n'est pas fait — ajoute-t-il avec quelque impertinence — pour épurer le goût, ni pour nourrir l'imagination des artistes. »

On comprend que les esprits un peu libres n'aient pu y tenir ; et si Philippe-Emmanuel Bach y resta si longtemps, de 1740 à 1767, ce fut bien contre son gré. Le pauvre diable ne pouvait quitter Berlin (on ne le lui permettait pas), et il y souffrit dans son goût et dans son amour-propre. Il avait une situation et des appointements inférieurs ; il devait, journellement, accompagner le roi-flûtiste sur son clavecin ; et on lui préférait Graun et Quantz, « dont le style était absolument opposé à celui qu'il voulait établir ». C'est ce qui explique la joie qu'il eut à se trouver plus tard dans la bonne ville de Hambourg, dénuée d'intérêt musical et de goût, mais qui était hospitalière, accueillante et libre. Tout vaut mieux pour un artiste — même l'ignorance — que le despotisme du goût.



Tel semblait donc, au premier regard, l'état musical des grandes villes d'Allemagne. L'opéra italien y était maître absolu : et Burney pouvait terminer ses notes sur l'Allemagne par ces mots :

« En résumé, le style mélodique des Allemands a autant de rapports avec le style mélodique des Italiens que le goût de la plupart des compositeurs et des artistes de ces deux pays offre d'analogies. La cause en est aux relations existant entre l'Empire et ses grandes possessions d'au delà des Alpes, et aux théâtres d'opéra italien qu'il y a presque toujours eu à Vienne, Munich, Dresde, Berlin, Mannheim, Brunswick, Stuttgart, Cassel, etc. »

Mais quoi ! l'Allemagne ne venait-elle pas de produire le génie le plus allemand, et sorti des entrailles mêmes de la race, l'œuvre immense et profond de Jean-Sébastien

Bach? D'où vient donc que son nom tient si peu de place dans les notes de Burney, et dans ce tableau de l'Allemagne?

C'est là un bel exemple de la diversité des jugements émis sur un génie par ses contemporains et par la postérité. A deux siècles de distance, il nous semble impossible que Jean-Sébastien Bach n'ait pas dominé tout l'art de son siècle, du moins en Allemagne. A la rigueur, nous pouvons admettre qu'un grand homme reste totalement inconnu, si les circonstances de sa vie sont telles qu'il doive rester isolé, sans pouvoir éditer ses œuvres et se faire entendre du public. Mais nous avons peine à croire qu'il puisse être connu, et non reconnu pour ce qu'il est vraiment, qu'on ait de lui une opinion moyenne et seulement bienveillante, qu'on ne sache pas faire la distinction entre lui et les artistes de second ordre qui l'entourent. C'est pourtant là ce qui se passe sans cesse. Shakespeare ne fut jamais complètement ignoré ou méconnu. M. Jusserand montrait naguère[1] que Louis XIV l'avait dans sa bibliothèque, et qu'on le lisait en France au XVIIe siècle. Le public de son temps l'appréciait, mais pas plus que beaucoup d'autres dramaturges, et moins que certains autres. Addison, qui le connaissait certainement, oubliait, en 1694, de le nommer dans son *Tableau des meilleurs poètes anglais*.

Il en était à peu près de même de Jean-Sébastien Bach. Il avait une solide réputation parmi les musiciens de son temps; mais cette célébrité ne sortait pas d'un cercle restreint. Sa vie à Leipzig était assez pénible, gênée, médiocre, en butte aux tracasseries de la *Thomasschule*, dont le conseil ne regretta pas sa mort, ne la mentionna même pas dans le discours annuel d'ouverture, — pas plus que ne le firent les journaux de Leipzig, — et refusa la petite pension accoutumée à la veuve de Bach, qui mourut indigente en 1760. Heureusement, Jean-Sébastien avait formé beaucoup de savants élèves, — sans parler de ses fils, qui conservèrent le souvenir pieux de son enseignement. —Mais comment était-il connu, vingt ans après sa mort? Comme un grand organiste et un savant professeur. Burney pense à lui, quand il

1. *Shakespeare et l'Ancien Régime.*

passe à Leipzig; mais c'est pour citer le jugement de Quantz, disant de Bach « que cet habile artiste avait porté le talent de jouer de l'orgue au plus haut degré de perfection. » Il ajoute :

« Outre d'excellents ouvrages et en grand nombre qu'il a écrits pour l'église, cet auteur a donné un livre de préludes et de fugues pour l'orgue, sur deux, trois, ou quatre motifs différents, *in modo recto et contrario*, et dans chacun des vingt-quatre modes. Tous les organistes existants aujourd'hui en Allemagne sont formés à son école, comme la plupart des clavecinistes et des pianistes le sont à celle de son fils, l'admirable Charles-Philippe-Emmanuel Bach, si connu depuis longtemps. »

On remarquera la place de l'épithète : « admirable ». « L'admirable » Bach, en 1770, c'est Philippe-Emmanuel Bach. Il est le grand homme de la famille. Et Burney s'extasie sur la façon dont « ce sublime musicien » a pu se former[1].

« Comment forma-t-il son style? Il est difficile de le dire. Il ne l'avait ni hérité ni pris de son père, qui avait été son seul maître : car ce respectable musicien, que personne n'a égalé

1. En dépit de l'impertinence qu'il y a à l'opposer et à le préférer à son père, Philippe-Emmanuel Bach n'en est pas moins un musicien de génie, à qui il n'a manqué que d'avoir le caractère, ou du moins la volonté à la hauteur de l'inspiration musicale. Mais une sorte de torpeur et de découragement paralysait ses forces admirables ; et c'est un spectacle attristant de voir en lui, par instants, comme l'âme d'un Beethoven qui se débat dans les liens d'une vie médiocre, lance des éclairs de génie, et retombe dans l'apathie.

Le portrait qu'en a tracé Burney est le meilleur qu'on ait fait de Ph.-Emmanuel. Je ne puis m'empêcher d'en citer un fragment.

Philippe-Emmanuel avait invité Burney à dîner chez lui. On fit monter Burney « dans un salon de musique, grand, élégamment orné de tableaux, de dessins, de portraits gravés de plus de cent cinquante musiciens célèbres, dont plusieurs Anglais, et des portraits à l'huile de son père et de son grand-père. Philippe-Emmanuel s'assit à son clavecin de Silbermann. Il joua trois ou quatre morceaux très difficiles, avec toute la délicatesse, la précision et le feu qui le distinguent si justement chez ses compatriotes. Dans les mouvements pathétiques et tendres..., il avait l'air de tirer de son instrument des cris de douleur et de plainte, tels qu'un clavecin est susceptible d'en donner, et que lui seul pouvait en tirer. — Le dîner fut élégant, bon, joyeux. Il y avait là trois ou quatre amis bien élevés, et la famille de Philippe-Emmanuel : madame Bach, son fils aîné, étudiant en droit, (le cadet faisait de la peinture) et sa fille. — Après dîner, Philippe-Emmanuel joua encore, presque sans interruption, jusqu'à onze heures du soir. Il s'anima au point de paraître inspiré. Il avait les yeux fixes, la lèvre inférieure pendante, et tout son corps était trempé de sueur. Il dit que s'il avait sou-

pour la science et pour l'invention, pensait qu'il était nécessaire de ramasser sous ses deux mains toute l'harmonie qu'on pouvait saisir ; et, sans doute, dans son système, il sacrifiait la mélodie et l'expression. »

Rien de plus caractéristique que la promptitude avec laquelle les fils de Jean-Sébastien — qui d'ailleurs le vénéraient — renièrent son goût et ses principes. Philippe-Emmanuel parle avec ironie de la science musicale, en particulier des canons, « qui sont toujours secs et prétentieux ». Il regarde « comme un manque de génie de s'abandonner à ces études tristes et insignifiantes[1] ». Il demande à Burney s'il a trouvé quelque grand contrepointiste en Italie. Burney répond que non.

« Ma foi, — dit Philippe-Emmanuel, — quand vous en auriez trouvé, ce ne serait pas là une fameuse trouvaille : car, lorsqu'on sait le contrepoint, il y a bien d'autres choses nécessaires encore pour faire un bon compositeur. »

Burney abonde dans son sens, et tous deux conviennent que « la musique ne doit pas être une grande réunion où tout le monde parle à la fois, en sorte qu'il n'y a plus de conversation, — rien que des criailleries, des inconvenances, et du bruit. — Un homme sage doit attendre dans la conversation le moment pour placer son mot à propos. » — C'est l'école de la mélodie claire, à l'italienne, qui condamne la vieille polyphonie allemande. L'italianisme a pénétré la famille Bach.

Jean-Sébastien lui-même n'était peut-être pas resté indiffé-

vent l'occasion de forcer ainsi son travail, il redeviendrait jeune. Il a cinquante-neuf ans. Il est plutôt de petite stature, il a les cheveux et les yeux noirs, le teint brun ; il est plein de feu, et a beaucoup de dispositions à la gaieté et à la vivacité. »

Burney était convaincu que Philippe-Emmanuel n'était pas seulement un des plus grands compositeurs pour clavecin, mais « le meilleur et le plus habile artiste pour l'expression... Il avait tous les styles, mais il se renfermait surtout dans celui du sentiment. Il était savant, et l'était plus que son père, toutes les fois qu'il le voulait, et surtout dans la variété de ses modulations. » Burney le rapprochait de Domenico Scarlatti : « Tous deux, fils de célèbres compositeurs, osèrent essayer des voies nouvelles. Ce n'est qu'à présent que l'oreille s'habitue à Domenico Scarlatti. Philippe-Emmanuel paraît avoir également devancé son siècle... Son style est si peu ordinaire qu'il faut un peu d'habitude pour le goûter. » Et Burney reconnaissait, assez justement, dans son inspiration, « les effusions d'un génie cultivé ».

1. Ce jugement acquiert un sens particulier quand on voit, un peu plus loin, que « Jean-Sébastien lui avait fait passer impitoyablement les premières années de sa vie » sur des travaux de ce genre.

rent au charme de l'opéra italien. D'après son historien Forkel, il goûtait Caldara, Hasse, Graun. Il était ami de Hasse et de la Faustina, et il allait souvent, de Leipzig, à Dresde, avec son fils aîné, pour entendre l'opéra italien. Il s'excusait du plaisir qu'il prenait à ces petites escapades en se raillant lui-même : « Friedmann, — disait-il, — n'irons-nous pas entendre encore les jolies chansonnettes de Dresde? » — Est-il si difficile de reconnaître dans telles pages de ses œuvres un ressouvenir des « jolies chansonnettes »? Et qui sait si, dans d'autres conditions de vie et ayant un théâtre à sa disposition, il n'eût pas cédé au courant comme les autres?

Ses fils n'y résistèrent pas. L'italianisme les conquit si bien, qu'un d'eux devint — pour un temps — Italien tout à fait, sous le nom de *Giovanni Bacchi*. Je veux parler de Jean-Chrétien Bach, le cadet de la famille. Il avait quinze ans à la mort de son père, et en avait reçu une solide instruction musicale; il montrait des dispositions pour l'orgue et le clavier. Après la mort de Jean-Sébastien, il alla auprès de son frère Philippe-Emmanuel, à Berlin. Il y trouva l'opéra italianisé des Graun et des Hasse. L'impression qu'il en reçut fut si forte qu'il partit pour l'Italie. Il alla à Bologne, et, là, ce fils de Bach se mit sous la discipline du Père Martini[1]. Pendant huit ans, il ne cessa point de se refaire avec Martini une éducation et une âme italiennes. Entre temps, il allait à Naples, et il y devenait un champion de l'école d'opéra napolitaine; il faisait jouer une suite d'opéras italiens sur des poèmes de Métastase : *Catone in Utica* (1761), *Alessandro nelle Indie* (1762), qui avaient grand succès. Burney disait que « ses airs étaient dans le meilleur goût napolitain. » — Ce n'est pas tout : après avoir abjuré le goût musical de son père, il abjurait sa foi; le fils du grand Bach se faisait catholique. Il devenait organiste du *Duomo* de Milan, sous un nom italien[2]. Il est difficile de citer un exemple plus catégorique de la conquête de l'esprit germanique par l'Italie et par son opéra.

Et il ne s'agit pas ici d'hommes médiocres, qui n'ont d'autres titres à notre attention que celui d'être les fils d'un

1. Trente et une lettres de Jean-Chrétien Bach au père Martini nous renseignent sur cette éducation.

2. Voir Max Schwarz, *Johann-Christian Bach*, 1901.

grand homme. Les fils de Jean-Sébastien sont eux-mêmes de grands artistes, qui n'ont pas été placés par l'histoire à leur véritable rang. Comme la plupart des musiciens de cette période de transition, ils ont été trop sacrifiés à ceux qui les ont précédés et suivis. Philippe-Emmanuel, très en avance sur son temps, et fort mal compris, sauf d'un petit nombre, a pu être justement désigné par M. Vincent d'Indy comme un des précurseurs directs de Beethoven. Jean-Chrétien est à peine moins important : ce n'est pas Beethoven, c'est Mozart qui procède de lui [1].

Un autre musicien remarquable, qui, plus encore que Philippe-Emmanuel, fut le précurseur — on pourrait presque dire : le modèle — de Beethoven, dans ses grandes sonates et ses grandes variations, Friedrich-Wilhelm Rust, ami de Gœthe, directeur de la musique du prince Léopold III de Anhalt, à Dessau, fut pris comme les autres par le charme italien [2]. Il fit le voyage d'Italie, y resta deux ans, pratiqua assidument les théâtres d'opéra, se lia avec les principaux maîtres, — avec Martini, Nardini, Pugnani, Farinelli, surtout avec Tartini, qui lui apprit beaucoup; — et ce séjour eut une action décisive sur sa formation artistique. Trente ans plus tard, en 1792, il retraçait encore ses souvenirs de voyage dans une de ses sonates, la *Sonata italiana*.

Si les chefs de la musique allemande — les Bach, les Rust, les Gluck, les Graun, les Hasse — subissent à un tel point l'influence de l'art italien [3], comment la musique allemande résistera-t-elle à l'esprit étranger? Où sera le salut pour son génie?

1. Max Schwarz montre l'influence directe de Jean-Chrétien sur la musique de clavier, d'opéra, et surtout sur les premières symphonies de Mozart. Mozart parle souvent de Jean-Chrétien dans ses lettres. Il dit qu' « il l'aime de tout son cœur », qu' « il a une profonde estime pour lui ». Certains airs de Jean-Chrétien le hantaient. Il travaillait à rivaliser avec lui, à écrire de nouvelles mélodies sur les mêmes paroles.

2. Voir Wilhelm Hosäus : *Friedr. Wilh. Rust* (1882.) — Rust avait été élève du fils aîné de Jean-Sébastien : Wilhelm-Friedmann, qui avait le mieux conservé la tradition de son père. Il prit aussi des leçons de Philippe-Emmanuel. Son importance artistique n'a été que depuis peu révélée, grâce à la publication par un de ses descendants de quelques-unes de ses œuvres.

3. Je ne parle pas des jeunes maîtres de l'époque suivante, — de Haydn, élève de Porpora, et imitateur génial de Sammartini, — ou de Mozart, qui, dans la première partie de sa vie, fut un pur Italien, dont les premiers opéras furent joués et



D'abord, il était inévitable que la masse des petits artistes allemands, la plèbe musicale de l'Allemagne, si l'on peut dire, ceux qui n'avaient pas les moyens d'aller en Italie et de devenir Italiens, souffrissent de leur situation humiliée et de la préférence donnée aux Italiens sur eux. Burney, qui est forcé de convenir qu'on récompense les Italiens en Allemagne beaucoup mieux, souvent, que des artistes du pays qui leur sont supérieurs, ajoute que, pour cette raison, « on ne doit pas trop en vouloir aux Allemands de s'attacher à rabaisser le mérite de grands maîtres italiens, et de les traiter avec une sévérité et un mépris qui ne sont dus qu'à l'ignorance grossière et à la stupidité ». — « Tous sont jaloux des Italiens », dit-il ailleurs. Mais cette observation vient à la fin d'une phrase, où Burney remarque que les Allemands se dévorent aussi entre eux. Chaque ville est divisée en factions jalouses. « Chacun est jaloux de l'autre, et tous sont jaloux des Italiens. » Ce manque d'union devait être aussi funeste aux Allemands en art qu'en politique, et les rendre d'autant plus incapables de se défendre contre l'invasion étrangère que leurs chefs, les Gluck et les Mozart, semblaient avoir passé à l'ennemi.

Heureusement, le goût populaire restait à peu près étranger à l'italianisme. Les catalogues des foires de Francfort et de Leipzig, au XVIIIe siècle, en fournissent la preuve[1]. Dans ces grands marchés de l'Europe, où la musique tenait une place importante, l'opéra italien ne figure pour ainsi dire pas[2]. Ce qui abonde, c'est la musique religieuse allemande :

acclamés en Italie. Hasse, ennemi de Gluck, parce qu'il ne le trouvait pas assez fidèle à la vraie tradition italienne, aimait, au contraire, et admirait Mozart, en qui il voyait son continuateur, plus heureux, ou plus grand.

1. Ces catalogues des foires de Francfort et de Leipzig, de 1564 à 1759, ont été publiés par le docteur Albert Göhler : *Verzeichniss der in den Frankfurter und Leipziger Messkatalogen der Jahre 1564 bis 1759 angezeigten Musikalien, angefertigt und mit Vorschlägen zur Förderung der musikalischen Bücherbeschreibung begleitet, von Dr Albert Göhler* (Leipzig, Kahnt, 1902, in-8°). — Voir, à ce sujet, un intéressant article de M. Michel Brenet, dans la *Tribune de Saint-Gervais* (mai-juin 1904).

2. Pas plus d'ailleurs que la musique française, ni que l'œuvre de Jean-Sébastien Bach

cantiques luthériens, concerts sacrés, Passions, — et surtout les recueils de *Lieder* et de *Liedlein,* — éternel et inviolable refuge de la pensée allemande.

D'autre part, il est remarquable que ce ne soient plus — à quelques exceptions près — des Italiens, mais des Allemands, qui représentent l'opéra et l'art italien en Europe, vers le milieu du XVIIIe siècle. C'est Gluck, à Vienne ; c'est Jean-Chrétien Bach, à Londres ; c'est Graun, à Berlin ; c'est Hasse, en Italie même. Comment un esprit nouveau ne se fût-il pas glissé dans cet italianisme germanisé ? Chez ces maîtres allemands, conscients de leur supériorité, se développait peu à peu le désir — avoué ou non — de vaincre l'Italie avec ses propres armes. On est frappé de l'orgueil germanique que l'on sent grandir chez Gluck et chez Mozart[1]. Et ces grands Italianisants sont des premiers à s'essayer dans le *Lied* allemand[2].

Au théâtre même, voici que la langue allemande reprend sa place[3]. Burney, qui, après avoir remarqué les qualités musicales de cette langue, s'était d'abord étonné que l'on n'en fît pas plus d'emploi au théâtre, dut bientôt constater que les pièces musicales en langue allemande commençaient à se répandre en Saxe et dans le nord de l'Empire. Depuis le milieu du siècle, le poète Christian-Félix Weisse, et les musiciens Standfuss et Johann-Adam Hiller composaient à Leipzig, à l'imitation des opérettes anglaises et des opéras-comiques de Favart, des opérettes allemandes *(Singspiele),* dont le premier exemple fut, en 1752, *le Diable est lâché, ou les Commères métamorphosées (Der Teufel ist los, oder die verwandelten Weiber)*[4], bientôt suivi d'une quantité d'œu-

1. « Je sens tout mon corps en feu ; et mes mains et mes pieds tremblent de l'ardent désir d'apprendre aux Français à connaître, à estimer et à craindre toujours davantage les Allemands ». (Lettre de Mozart à son père, 31 juillet 1778.) « Ces stupides Français... ces canailles d'Italiens... » (Id.)

2. Gluck, dès 1770, sur des odes de Klopstock.

3. L'Opéra de Hambourg, à la fin du XVIIe siècle, avait joué des opéras en langue allemande. Mais, dès les premières années du XVIIIe, Keiser et Hændel avaient donné l'exemple de mêler, dans les mêmes opéras, les paroles italiennes avec les paroles allemandes, — et bientôt l'italien avait tout envahi.

4. Musique de Standfuss et Hiller. — La même pièce avait été donnée, sans succès, à Berlin, en 1743, d'après une pièce anglaise de Coffey, avec les mélodies anglaises originales. — *Der Teufel ist los* eut une seconde partie, qui, jouée

vrettes analogues. « La musique — dit Burney — en était si naturelle et si agréable que les airs favoris, comme ceux du docteur Arne, en Angleterre, étaient chantés par toutes les classes du peuple, et certains dans les rues. » Hiller prêtait aux gens du peuple, dans ses pièces, de simples *Lieder*; et ces *Lieder* devinrent aussi populaires en Allemagne que les « vaudevilles » en France. « Aujourd'hui — écrit Burney — le goût pour les *burlette* (les farces) est si général et si prononcé qu'on peut craindre, avec les personnes sages, qu'il ne détruise celui pour la bonne musique, et surtout pour celle d'un genre plus relevé ». Bien loin de le détruire, ces *Lieder* populaires devaient être une des sources du nouvel opéra allemand.



Mais le fait capital, qui devait être le salut de la musique allemande, ce fut, à ce moment, le développement soudain de la musique instrumentale. A l'instant où l'Allemagne semblait renier, avec la polyphonie vocale et les ressources infinies du style contrepointique, le vieux style allemand, — sa personnalité même, — à l'instant où elle semblait renoncer à exprimer son âme complexe et raisonneuse, pour épouser le style de la pensée latine, elle eut l'heureuse fortune de trouver dans la floraison prodigieuse de la musique instrumentale l'équivalent, et au delà, de ce qu'elle avait perdu.

Il peut paraître étrange de parler d'heureuse fortune, à propos d'un événement auquel l'intelligence et la volonté eurent évidemment une grande part. Pourtant on doit tenir compte ici, comme toujours en histoire, du hasard, du concours des circonstances, qui tantôt favorise, tantôt contrarie l'évolution d'un peuple. Sans doute, les peuples les plus vigoureux finissent toujours par violenter la chance et la mettre avec eux. Mais cette chance existe, et l'on ne saurait la nier.

en 1759, sous le titre de : *Der lustige Schuster* (*Le joyeux Savetier*), fut très populaire. — Ces *Singspiele* firent fureur en Allemagne, pendant une vingtaine d'années ; on peut dire qu'ils furent l'opéra de la petite bourgeoisie allemande. — Il est à noter que le principal élève de Hiller fut Christian-Gottlob Neefe, maître de Beethoven.

On le voit bien ici. Les Allemands n'étaient pas les seuls à perfectionner les ressources de l'instrumentation. Les mêmes tendances se manifestaient en France et en Italie. Les conservatoires de Venise cultivaient avec succès la musique instrumentale ; les virtuoses italiens étaient partout célèbres ; et la symphonie naissait à Milan. Mais la musique symphonique s'accordait mal avec le génie italien, essentiellement mélodique, clair, net et linéaire. Ou, du moins, pour changer ce génie et l'accommoder aux conditions nouvelles, il eût fallu faire un effort dont l'art italien, surmené, épuisé et indolent, n'était plus capable. C'était une révolution à accomplir en Italie. En Allemagne, c'était une évolution naturelle. Aussi les progrès de l'orchestre assurèrent la victoire de l'Allemagne, en même temps qu'ils contribuaient à la décadence de l'art italien. Burney se plaint de ce que les orchestres des Opéras italiens soient devenus trop nombreux, et que leur bruit force les chanteurs à de véritables « braillements ». « De la musique tout le clair obscur est perdu ; les demi-teintes et le fond disparaissent : on n'entend que les parties bruyantes, qui étaient destinées à faire repoussoir au reste. » Ainsi les voix italiennes se gâtent, et l'Italie perd le privilège du *bel canto* dont elle était si fière, et à juste titre. Sacrifice inutile : car, en renonçant à ses qualités propres et inimitables, elle ne peut acquérir des qualités et un style qui lui sont étrangers[1].

Au contraire, les Allemands sont à l'aise dans la symphonie naissante. Le goût naturel de la musique instrumentale, la nécessité, pour nombre de petites cours allemandes, de s'en tenir à cette musique, par suite d'une application rigoureuse des principes de l'Église réformée, qui leur interdisaient d'avoir un théâtre d'opéra, l'instinct sociable qui poussait les musiciens allemands à se réunir en petites sociétés, en petits « Collèges », pour jouer ensemble, au lieu de pratiquer l'individualisme des virtuoses italiens, — tout, jusqu'à la médiocrité relative du chant allemand, devait contribuer au développement universel en Allemagne de la musique instrumen-

1. Hasse et Métastase, derniers représentants de la pure tradition italienne, avaient bien senti le danger. Métastase, dans ses conversations avec Burney, se plaint beaucoup des progrès de la musique instrumentale dans l'opéra.

tale. Nulle part en Europe, il n'y avait plus d'écoles où on l'enseignait, et plus de bons et nombreux orchestres.

Une des institutions musicales les plus curieuses, en Allemagne, était celle des « Pauvres Écoliers », qui correspondait (avec moins de générosité pourtant) aux Conservatoires d'enfants pauvres, à Naples. Ces écoliers, dont Burney rencontra des bandes dans les rues de Francfort, de Munich, de Dresde et de Berlin, avaient dans chaque ville de l'Empire « une école confiée aux jésuites, où on leur enseignait à jouer des instruments et à chanter ». L'école de Munich comprenait quatre-vingts enfants, de onze ou douze ans. Avant d'y être admis, ils devaient déjà savoir jouer de quelque instrument, ou avoir des dispositions marquées pour la musique. On les gardait jusqu'à vingt ans. Ils étaient logés, nourris, instruits, mais non pas habillés. Il fallait qu'ils gagnassent en partie leur vie, en chantant ou jouant dans les rues. C'était une obligation absolue pour eux, « afin qu'ils fissent connaître au public qui les entretenait les progrès qu'ils faisaient ». — A Dresde, la ville était divisée par quartiers; et les Pauvres Écoliers, partagés en troupes de seize, dix-sept ou dix-huit, devaient chanter, tour à tour, devant les portes des maisons de chacun des quartiers. Ils formaient de petits chœurs et de petits orchestres — violons, violoncelles, hautbois, cors et bassons. — Les familles riches s'abonnaient, pour qu'ils vinssent jouer une ou deux fois par semaine, devant leurs portes. On les utilisait même pour des fêtes particulières ou pour les enterrements. Enfin ils devaient participer aux cérémonies religieuses du dimanche. Le métier était rude, — surtout l'obligation de chanter dans les rues, tout l'hiver, par un temps rigoureux. — De ces Pauvres Écoliers on faisait plus tard des maîtres d'école dans les paroisses, à condition qu'ils sussent assez bien le latin, le grec et l'orgue. Les plus distingués étaient envoyés à certaines universités, comme celles de Leipzig et de Wittenberg, où l'on entretenait plus de trois cents étudiants pauvres. Ils pouvaient là s'adonner à la musique ou aux sciences.

Quelques cours princières avaient d'autres établissements musicaux pour les enfants pauvres. Le duc de Wurtemberg avait installé à Ludwigsburg et à « Solitude », dans un de ses

palais d'été, deux conservatoires pour l'éducation de deux cents garçons et de cent jeunes filles pauvres. « C'était un de ses amusements favoris d'assister à leurs leçons. »

En dehors de ces écoles d'enfants pauvres, les écoles communales faisaient une place considérable à la musique, et particulièrement à la musique instrumentale. Telle était la règle dans les écoles d'Autriche, de Saxe, de Moravie, et surtout de Bohême. Burney constate que chaque village de Bohême avait une école publique, où l'on enseignait la musique aux enfants, en même temps que la lecture et l'écriture. Il en visita quelques-unes. A Czaslau, près de Collin, il trouva « une classe pleine de petits enfants des deux sexes, occupés à lire, écrire, jouer du violon, du hautbois, du basson et d'autres instruments. L'organiste de l'église, qui improvisait d'une façon magnifique sur un méchant petit orgue, tenait dans une petite chambre quatre clavecins, sur lesquels de petits élèves s'exerçaient. » A Budin, à Lobeschutz, plus de cent enfants des deux sexes apprenaient la musique, et étaient chanteurs et instrumentistes à l'église.

Malheureusement, les talents qui sortaient de là étaient étouffés par la misère. « La plupart de ces enfants étaient destinés aux bas emplois de la servitude ou de la domesticité ; et la musique restait pour eux une simple récréation privée, ce qui est peut-être, après tout, — dit philosophiquement Burney, — le meilleur emploi et le plus honorable auquel on puisse appliquer la musique. » Les autres passaient au service des grands seigneurs, qui, avec ces domestiques, formaient des orchestres et donnaient des concerts. La noblesse de Bohême avait le tort de trop se détacher de son peuple si intéressant, et elle vivait la plus grande partie de l'année à Vienne. « Si les Bohémiens — dit Burney — avaient les avantages dont jouissent les Italiens, ils les surpasseraient. Ils sont la race la plus musicale, peut-être, de toute l'Europe. » — Ils excellaient surtout sur les instruments à vent : — les bois, du côté de la Saxe ; les cuivres, du côté de la Moravie. — C'est de ces écoles de Bohême que sortit le réformateur de la musique instrumentale, le créateur de la symphonie allemande, Stamitz, né à Teuchenbrod, fils du chantre de l'église. C'est dans ces mêmes écoles que Gluck reçut sa pre-

mière éducation musicale. C'est à Lukavec, près de Pilsen, que Haydn, comme directeur de la musique de la chapelle privée du comte Morzin, écrivit sa première symphonie, en 1759. Enfin le plus grand violoniste allemand, Franz Benda, le seul qui osât, à Berlin, avec Philippe-Emmanuel Bach, avoir un style à lui, indépendant de Graun et des italianisants, était aussi de Bohême.

Grâce à ces écoles et à ces dispositions naturelles, la musique instrumentale était partout cultivée en Allemagne, — même à Vienne et à Munich, métropoles par excellence de l'opéra italien. Je ne parle pas des virtuoses princiers : du roi flûtiste de Berlin, du violoncelliste qui était empereur d'Autriche, des princes violonistes, — électeur de Bavière, ou archevêque-prince de Salzbourg, — des princes pianistes, — duc de Wurtemberg, ou électeur de Saxe, — celui-ci, d'ailleurs, « si timide en société — dit Burney — que l'électrice. sa femme, elle-même ne l'avait presque jamais entendu ». — Je ne parle pas non plus de l'effroyable consommation de concertos que faisaient les dilettantes allemands : une moyenne de trois ou quatre concertos par concert, à Berlin ; — à Dresde, jusqu'à cinq ou six, dans une même soirée !... (C'était le bon temps, alors !...) Mais la symphonie naissante poussait de tous côtés. A Vienne, il y avait une floraison de symphonistes : on vantait, parmi eux, le naturel de Hoffman[1], la fantaisie de Vauhall, Ditters, Huber, Gasman... et le jeune Haydn, qui venait de débuter. Cette musique trouvait à Vienne un public enthousiaste. — M. Teodor de Wyzewa a décrit les musiques de cour et de table de l'archevêque de Salzbourg : trois maîtres de concert étaient chargés alternativement d'en préparer les programmes et d'en diriger les exécutions. L'œuvre de Léopold Mozart montre quelle quantité de musique instrumentale réclamait la vie quotidienne de ces petites cours allemandes. — Joignez-y les concerts particuliers et les sérénades données dans les rues, sur la commande de tel ou tel bourgeois.

Le foyer de la musique instrumentale en Allemagne était

1. « Autant d'art que vous voudrez, disait Hoffman à ses compatriotes, pourvu qu'il soit toujours uni à la nature ; et même, dans le mariage entre l'art et la nature, il faut toujours que la dame porte les culottes. » (Burney.)

alors Mannheim — ou, pendant les mois d'été, Schwetzingen, à trois lieues de Mannheim. Schwetzingen, qui n'était qu'un village, paraissait, dit Burney, n'être habité que par une colonie de musiciens. « Ici, c'était un joueur de violon qui s'exerçait ; dans la maison voisine, un joueur de flûte ; là, un hautbois, un basson, une clarinette, un violoncelle, ou un concert de plusieurs instruments réunis. La musique semblait l'objet principal de la vie. » L'orchestre de Mannheim « contenait à lui seul plus de virtuoses et plus de compositeurs distingués qu'aucun autre peut-être en Europe : c'était une armée de généraux. »

Cette troupe d'élite, qui fit aussi l'admiration de Léopold Mozart et de son fils, donnait des concerts célèbres. Ce fut là que Stamitz, premier *Concertmeister* et directeur de la musique de chambre du prince, depuis 1745, fit les premiers essais de symphonie allemande.

« C'est ici, — dit Burney, — que, pour la première fois, Stamitz osa franchir les bornes des ouvertures ordinaires d'opéra, qui n'avaient servi jusqu'alors au théâtre que comme une espèce de héraut de cour pour réveiller l'attention et faire faire silence... Cet homme de feu et de génie a créé le style de la symphonie moderne, grâce aux grands effets de clair et d'ombre, dont il l'enrichit. Alors on essaya tous les divers effets que pouvait produire une réunion de timbres et de sons ; alors se forma dans l'orchestre la science pratique du *crescendo* et du *diminuendo* ; et le *piano*, qu'on n'avait employé jusque-là que comme synonyme d'écho, devint, ainsi que le *forte*, une riche source de couleurs qui eurent leur gamme de nuances en musique, comme le rouge et le bleu en peinture. »

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce fait ; il suffit de signaler en passant l'originalité et la hardiesse féconde des essais de ce Stamitz, si peu et si mal connu aujourd'hui, bien qu'il ait été regardé de son temps « comme un autre Shakespeare qui traversa — dit Burney — toutes les difficultés, et poussa l'art plus loin qu'on n'avait jamais fait avant lui : un génie tout invention, tout feu, tout contraste dans les mouvements vifs, avec une mélodie tendre, gracieuse, séduisante, des accompagnements simples et riches et partout des

effets sublimes produits par l'enthousiasme, mais un style pas toujours assez châtié[1]. »



On voit que, malgré l'italianisme, le génie allemand avait su se réserver des provinces indépendantes, où il pouvait grandir à l'abri, jusqu'au jour où, conscient de sa force, il livrerait bataille au génie étranger, et affranchirait le pays de ce joug. Il n'en est pas moins vrai que, vers le milieu du XVIIIe siècle, l'opéra italien était maître de l'Allemagne, et que les chefs de l'art allemand, ceux même qui devaient être plus tard ses premiers émancipateurs, étaient tous, sans exception, profondément italianisés. Et si grandiose qu'ait été l'évolution de la musique allemande chez Haydn, Mozart, Beethoven et ceux qui ont suivi, il est permis de croire qu'elle ne fut pas le développement normal de cette musique, tel qu'il aurait dû être si l'art allemand s'était formé avec ses seules ressources, et en tirant tout de son propre fonds.

Du triomphe écrasant de l'opéra italien sur l'Allemagne du XVIIIe siècle est restée, pour des siècles, la marque ineffaçable de la pensée et du style italiens jusque sur les maîtres les plus allemands de notre temps. Il serait bien curieux de montrer de combien d'italianismes est pleine l'œuvre de Wagner, et combien la langue mélodique et expressive de Richard Strauss est foncièrement italienne. Une victoire comme celle de l'Italie au XVIIIe siècle laisse une trace éternelle dans l'histoire des peuples qui l'ont subie.

ROMAIN ROLLAND

1. On doit mentionner aussi une des formes de la musique instrumentale, où les Allemands étaient passés maîtres, et où ils imposèrent leur modèle à l'Europe : la musique militaire. En France, dans la seconde moitié du siècle, « la musique des marches et les musiciens mêmes de beaucoup de garnisons étaient allemands », au témoignage de Burney. — Une des meilleures musiques militaires était celle de Darmstadt, composée, dit Burney, de 4 hautbois, 4 clarinettes, 6 trompettes, 4 bassons, 4 cors et 6 clairons.

LES SYNDICATS

DE

FONCTIONNAIRES

Les administrations publiques s'agitent et réclament : on n'ouvre plus un journal sans y lire leurs doléances ou la manifestation de leur mécontentement ; fédération de fonctionnaires, syndicat de fonctionnaires, grève de fonctionnaires, ces mots reviennent chaque jour. Le souvenir est à peine effacé de ce congrès d'instituteurs inauguré aux accents de *l'Internationale*, et dans lequel furent échangés maints propos comminatoires à l'adresse des pouvoirs publics. A Brest, à Lorient, à Toulon, le personnel des arsenaux de la marine réclame la liberté d'insulter ses chefs dans des réunions publiques. A Lyon, les sergents de ville abandonnent leur poste et cessent en masse d'assurer l'ordre. A Paris, à Bordeaux, les infirmiers des hôpitaux se déclarent prêts à déserter le lit des malades, si l'Assistance publique ne se préoccupe au plus tôt d'abréger leur tâche et d'allonger leurs gages. Partout, les agents des postes et des télégraphes se préparent à nous priver de nos correspondances. La « syndicomanie » sévit sur les Contributions indirectes, les Douanes et l'Enregistrement, aussi bien que sur les octrois municipaux et les pompes funèbres.

Le mouvement est aussi général qu'il a été spontané. Sa violence inquiète les plus optimistes. Il est impossible en effet

de ne pas apercevoir, au bout de la voie où les fonctionnaires se laissent entraîner, l'indiscipline, le désordre, l'anarchie.

Depuis un siècle, la France a souvent changé de gouvernement : depuis trente-cinq ans, nous avons vu se succéder au pouvoir des ministères nombreux, donnant à la marche des affaires des orientations très différentes. Toutes ces modifications, — dont quelques-unes ont été des révolutions, — ne sont que peu de chose auprès de l'ébranlement général dont nos institutions sont aujourd'hui menacées. Une maison ne cesse pas d'être habitable parce qu'on en transforme ou qu'on en répare la façade. Les changements de régime, les modifications dans l'orientation politique ne sont que des transformations de façade.

Les gouvernements passent ; les bureaux restent, les bureaux, conservateurs des traditions, observateurs des règles et des formes, les bureaux, animés de l'esprit de suite indispensable à la conduite d'un grand pays, soustraits dans la mesure du possible aux caprices de l'opinion et aux passions de la foule, s'acquittant de leur besogne toujours pareille, sous quelque régime qu'il plaise à la France de vivre. La continuité des services administratifs, c'est l'édifice qui demeure, offrant aux administrés le même abri relativement confortable contre les agitations de la politique. Le véritable gouvernement de la France n'habite pas l'Élysée, ni le Luxembourg, ni le Palais-Bourbon ; c'est dans les bureaux qu'il réside.

Aujourd'hui, ce gouvernement-là se désagrège ; cette énorme et puissante machine se met à grincer dans tous ses rouages, à s'ébranler dans toutes ses pièces. Les moins clairvoyants d'entre nos hommes politiques le déplorent, mais ils le déplorent tout bas, et nous n'en voyons guère qui semblent disposés à se mettre résolument en travers de cette course à l'abîme. Songez donc que sur huit millions de votants, le malheur des temps veut que nous ayons aujourd'hui près de huit cent mille fonctionnaires ! On se promet et on nous promet d'agir après les élections. Alors seulement on verra ce qu'on peut faire.

Peut-on faire quelque chose ? D'où vient le mal et quel remède peut nous en guérir ? Peut-être la discussion de ces questions serait-elle simplifiée et la solution en serait-elle faci-

litée si, nous dégageant de toute passion, nous projetions sur ces difficultés la lumière claire du droit. C'est ce que je vais tenter de faire ici.

*
* *

J'appelle fonctionnaire quiconque est professionnellement au service d'une administration publique, le cantonnier comme le préfet, le maître d'école aussi bien que le conseiller d'État. Les fonctionnaires sont recrutés par des procédés très divers. Quelques textes déterminent ce que doivent être leur traitement, leur hiérarchie, leur avancement, leur retraite, leur discipline: lois précises pour quelques-uns — tels les magistrats ou les officiers — règlements vagues, élastiques, incomplets pour d'autres, par exemple pour la plupart des fonctionnaires municipaux.

Nous n'avons pas de loi générale sur l' « état des fonctionnaires », énonçant avec précision les principes généraux qui doivent régir les fonctions publiques. Il en existe en d'autres pays, notamment en Allemagne; il en sera prochainement ainsi en Italie, où l'agitation récente des *ferrovieri* a provoqué un mouvement législatif. Chez nous, une proposition en ce sens a été récemment déposée sur le bureau de la Chambre. Mais la fonction publique reste jusqu'à présent placée sous l'empire d'une sorte de droit coutumier.

Les fonctionnaires, tous également chargés d'agir dans l'intérêt général, accomplissent deux sortes d'actes.

Il en est qui nous imposent leur volonté, nous ordonnent ou nous interdisent de faire quelque chose: leurs commandements, exprimés dans des décrets, arrêtés, jugements, ordonnances, procès-verbaux, etc., constituent l'exercice de la souveraineté. J'appelle *fonctionnaires d'autorité* ceux dont le rôle, non pas exclusif, mais essentiel, est d'accomplir de tels actes: président de la République, ministres, conseillers d'État, juges, commissaires, agents de police, gardes-champêtres, gendarmes, etc.

Beaucoup plus nombreux sont les fonctionnaires qui, ne disposant sur les citoyens d'aucun pouvoir de commandement, n'ont d'autre rôle que de leur rendre des services. C'est l'in-

génieur, chargé de construire les voies publiques ; c'est l'architecte, chargé d'entretenir les édifices municipaux ; c'est le professeur, le commis aux écritures, le facteur, l'ouvrier des arsenaux, le cantonnier, le maître d'école, etc... Les actes que de tel agents accomplissent sont pareils aux actes accomplis journellement dans l'exploitation d'une industrie ou d'un patrimoine privé. Ils constituent la gestion des industries ou des services d'intérêt général. J'appelle cette classe de serviteurs du public les *fonctionnaires de gestion*.

Cette distinction fondamentale entre les agents de gestion et les agents d'autorité a bien encore quelques contradicteurs. Elle est tellement claire, pourtant, et repose sur une observation si exacte des faits, qu'elle s'est imposée à l'opinion publique avec ses conséquences essentielles. On a compris qu'il n'y a pas de différence juridique à faire entre les fonctions de gestion et les professions privées qui leur ressemblent, entre un ingénieur des Ponts et Chaussées, et un ingénieur du Creusot, par exemple, entre un chef de gare de l'État et un chef de gare de l'Ouest, entre les ouvriers des arsenaux et les ouvriers d'une manufacture privée, entre un professeur de lycée et un professeur d'école libre, etc...

Il n'y a pas de bonne raison pour que ces situations publiques échappent aux règles générales que la loi et les usages appliquent aux industries privées. L'État s'est fait industriel par ses chemins de fer et ses manufactures, commerçant par ses monopoles fiscaux, banquier par ses trésoriers, professeur par ses écoles, éleveur par ses haras, sylviculteur par ses forêts ; il s'est même fait *bookmaker* par ses agences de pari mutuel : ceux qu'il emploie à toutes ces fonctions sont aux ordres de l'État-patron, et l'État-patron est un patron comme les autres ; entre lui et les gens dont il utilise les aptitudes techniques, existe un véritable contrat, le *louage de services* ou *contrat de travail*.

Mais il n'y a ni louage de services ni contrat de travail entre l'État et ceux qui exercent les fonctions d'autorité. Ceux-ci sont eux-mêmes l'État-puissance. A eux tous, ils constituent le *Gouvernement de l'État*. Qu'est-ce en effet qu'un gouvernement, sinon un ensemble d'hommes chargés de commander à leurs concitoyens et de leur procurer, par leurs ordres ou leurs jugements, la police, la justice, la sécurité à l'intérieur,

la défense contre les ennemis du dehors? Nous chercherions vainement dans les principes du droit privé des règles applicables aux gouvernants ; c'est à des règles spéciales que leurs situations sont soumises.

Cette distinction entre l'autorité et la gestion nous donne la clef de presque toutes les difficultés qui s'élèvent au sujet des fonctions publiques.

S'agit-il de savoir dans quelles conditions un fonctionnaire peut être révoqué ou suspendu, distinguons. Le fonctionnaire d'autorité — si la loi n'a pas dit le contraire, comme elle le fait pour le magistrat afin d'assurer son indépendance — est à la discrétion de ses supérieurs. Un préfet, un procureur, un commissaire peuvent être destitués dès que la manière dont ils exercent leurs fonctions ne correspond plus aux sentiments des gouvernants dont ils sont les collaborateurs. Il faut qu'il y ait communauté d'idées entre les citoyens qui doivent, par leurs ordres ou par leurs actes, conduire ou surveiller la marche des affaires publiques.

Mais demanderons-nous la même conformité de sentiments à ceux dont la seule tâche est d'appliquer leurs aptitudes techniques aux besognes dont ils sont chargés? Y a-t-il une manière « radicale » et une manière « cléricale » de faire des routes, de conduire des locomotives, de fabriquer des cigarettes ou d'enseigner les mathématiques? Un industriel ne peut pas, sans motif valable, congédier un employé dont il loue les services même pour une durée indéterminée. Un tel renvoi donnerait à l'employé congédié le droit de se faire indemniser. Imagine-t-on que les tribunaux tiendraient pour motif valable un dissentiment d'opinions politiques ou religieuses entre l'employé et l'industriel? Je cherche en vain au nom de quel principe l'État-patron prétendrait se dérober à cette règle. La pratique, il est vrai, nous a souvent montré le contraire. Cette pratique est évidemment abusive et condamnable. On y devra renoncer quand une loi sur l'état des fonctionnaires aura été faite.

La distinction entre l'autorité et la gestion nous guide encore lorsqu'il s'agit d'apprécier les droits des fonctionnaires à l'égard du public. Les fonctionnaires d'autorité, collaborateurs du gouvernement, sont protégés par des textes spé-

ciaux contre les outrages dont ils peuvent êtres victimes dans l'exercice de leurs fonctions. Le juge d'instruction, le commissaire, le gendarme interviennent parfois indiscrètement dans notre existence : c'est leur rôle, certes, mais cela nous gêne tout de même. Parce que cela nous gêne, nous serons tentés de résister. Parce qu'ils sont dans leur rôle, ils doivent être défendus contre notre résistance. On condamnera donc à l'amende et même à la prison ceux qui outrageront « les citoyens chargés d'un ministère de service public ». Lisons : « les agents d'autorité ».

La même protection ne s'étendra pas aux agents de gestion qui ne courent pas les mêmes risques. Les tribunaux ont eu récemment l'occasion d'appliquer notre distinction dans une affaire divertissante. De nouveaux abonnés au téléphone, pleins d'illusions sur la rapidité qu'on peut attendre de ce mode de communication, s'étaient impatientés contre la lenteur du service; ils avaient injurié les préposées dont le sans-gêne leur semblait excessif. Les préposées étaient personnellement en droit de se plaindre; elles n'y pensèrent pas. C'est l'Administration qui poursuivit; l'affaire fut portée jusqu'en cassation; la Cour décida que la majesté du peuple français ne pouvait pas être outragée en la personne d'agents de gestion; l'Administration perdit son procès. N'injuriez jamais un gendarme; vous commettriez un outrage à un dépositaire de la puissance publique : c'est la souveraineté nationale qui serait atteinte dans son plus modeste représentant. Mais ne soyez pas retenu par le respect de la souveraineté nationale si vous avez quelque motif d'impatience contre un agent-voyer ou un maître d'école : c'est affaire entre vous et lui.

La même distinction entre l'autorité et la gestion résoud, sur le terrain du droit, la question de la légalité des syndicats et des grèves de fonctionnaires.

Il est un point qui ne présente pas de difficulté sérieuse : les fonctionnaires d'autorité ne peuvent ni se syndiquer, ni se mettre en grève. Entendons-nous bien, toutefois : les fonctionnaires d'autorité ont évidemment la faculté de donner leur démission. Ils pourraient le faire tous en même temps sans que cela constituât, au sens juridique du mot, une grève. Il n'y a pas eu grève de magistrats lorsqu'en 1880, un

grand nombre de membres des parquets démissionnèrent pour n'avoir pas à exécuter les décrets contre les congréganistes. Ce qui est formellement prohibé par la loi (C. pén., art. 123) ce sont les *coalitions de fonctionnaires*, et le texte précise qu'on veut désigner ainsi les *dépositaires de quelque partie de l'autorité publique*.

Une grève de fonctionnaires d'autorité serait une véritable désertion. Elle n'est ni possible ni permise. Au surplus, nul ne réclame pour les agents d'autorité le droit de se syndiquer ou de se mettre en grève. Le problème est restreint aux fonctionnaires de gestion ; examinons séparément, en ce qui concerne ces derniers, la question du droit de grève et la question de la liberté syndicale.

Je n'hésite pas à dire que tous les fonctionnaires de gestion, qu'ils aient ou non la faculté de se syndiquer, ont également le droit de se mettre en grève. De tels actes peuvent être désavantageux pour le commerce français ; ils peuvent mettre en péril la sécurité publique et même la défense nationale : il suffit, pour en convenir, de songer aux conséquences possibles d'une grève générale des postes ou des chemins de fer. De tels actes pourtant ne sont point prohibés par nos lois : je veux dire qu'il n'est pas interdit aux agents des postes et des chemins de fer de s'entendre, de se coaliser pour suspendre simultanément leur service. L'administration pourra les révoquer, s'ils le font, comme un patron peut refuser de reprendre des grévistes. Mais il n'y a pas de sanction pénale contre l'abandon simultané du travail. Ce n'est pas puni ; donc, c'est permis. D'ailleurs, c'est bien moins le droit à la grève qui est à craindre, que la liberté de constituer des syndicats où la grève se prépare et se décide. Or, la liberté syndicale est présentement beaucoup moins large que le droit de grève.

La loi du 21 mars 1884 sur les syndicats professionnels accorde la liberté syndicale, non pas à toutes les professions, mais seulement à celles qui ont à défendre des intérêts commerciaux, industriels, ou agricoles. La doctrine et la jurisprudence sont d'accord pour refuser la liberté syndicale aux professions dites libérales. Les syndicats de professeurs, d'artistes, de journalistes, d'agents d'affaires, ne sont pas réguliers : il

se peut que certains d'entre eux bénéficient de la tolérance administrative ; ils n'en sont pas moins des groupements illégaux. C'est à cette loi de 1884 que nous devons nous reporter pour savoir si tel ou tel syndicat de fonctionnaires est ou non conforme au droit actuel. Il n'y a rien à reprocher au début de l'ordre du jour voté, le 28 janvier dernier, au meeting de fonctionnaires tenu au manège Saint-Paul :

Les employés et ouvriers de l'État, des départements, des communes et des services publics ;

Considérant qu'aucune restriction ne saurait être admise dans l'application de la loi du 21 mars 1884 sur les syndicats professionnels ;

Que cette loi ne renferme aucune disposition démontrant qu'elle est inaccessible aux travailleurs de l'Etat ;

Que l'État-patron est soumis à l'égard de ses salariés aux mêmes obligations que la loi impose aux autres employeurs, qu'il doit lui-même donner l'exemple du respect et de l'application de la loi ;

Affirment leur droit d'exercer les prérogatives *au même titre que les travailleurs de l'industrie privée*...

Je n'ai pas dit autre chose. Reconnaissons la légalité des syndicats des ouvriers des arsenaux et des manufactures, des agents des chemins de fer, du personnel des forêts ou des haras, et même des agents des postes et télégraphes. M. Dubief, sans doute, a refusé à ces derniers la liberté syndicale, sous prétexte qu'ils ont le droit de verbaliser ; mais cela n'est pas juridique. Est-ce que les agents des compagnies de chemins de fer n'ont pas aussi le droit de verbaliser? En sont-ils moins des ouvriers d'industrie et perdent-ils la liberté syndicale? Qu'un garde-champêtre, dont la tâche essentielle est de constater officiellement les infractions aux lois, soit un agent d'autorité, voilà qui est hors de doute. Mais un cantonnier de la voie ferrée ne devient pas un fonctionnaire d'autorité parce qu'il est investi du pouvoir de faire accidentellement une constatation officielle.

Sont au contraire certainement illégaux les syndicats d'instituteurs, les syndicats d'agents des contributions ou des douanes, de rédacteurs des ministères ou des préfectures. Les professions privées qui ressemblent à ces fonctions sont des « professions libérales ». Il ne peut pas légalement exister des syndicats d'instituteurs privés. Comment les instituteurs

publics se plaindraient-ils de ne pouvoir faire ce qui est interdit aux membres de l'enseignement libre ?

Je vais plus loin. J'estime, que dans la rigueur du droit actuel, même depuis que la liberté des associations laïques a été reconnue, on ne peut légalement admettre la formation d'association pour les métiers qui ne jouissent pas de la liberté syndicale. Les associations professionnelles d'instituteurs, l'association des contributions indirectes, ne sont pas plus légales que ne le seraient des syndicats d'instituteurs ou d'employés de la régie : « Il n'est en rien dérogé, dit en effet l'article final de la loi du 1er juillet 1901 sur les associations, aux lois spéciales relatives aux syndicats professionnels, aux sociétés de commerce, aux sociétés de secours mutuels ».

Il n'est en rien dérogé ; donc, un syndicat est illégal aujourd'hui pour les raisons mêmes qui le rendaient hier illégal. L'expression « syndicat » dans la loi de 1884 désigne *toutes les associations professionnelles*. En limitant le droit de former des syndicats, le législateur a limité le droit de s'associer *pour la défense d'intérêts professionnels*. Dès lors, l'article final de la loi de 1901 signifie exactement « qu'il n'est en rien dérogé, quant aux associations constituées pour la défense d'intérêts professionnels, au droit limitatif de 1884. »

Qui oserait dire qu'une société commerciale n'a qu'à s'intituler « association » pour se dérober aux règles du code de commerce, ou qu'une société de secours mutuels n'a qu'à s'appeler « association » pour se soustraire à la grande loi du 1er avril 1898 ? C'est en ce sens d'ailleurs que s'est prononcée la jurisprudence. (Arrêt de la cour de Douai du 19 novembre 1901, au sujet d'une association mixte de médecins et de pharmaciens.)

Les « Amicales » d'instituteurs seraient donc illégales ? — Elles le sont sans aucun doute *si elles se comportent comme des associations professionnelles*.

Il existe en France un bon nombre d'associations d'anciens élèves qui fonctionnent de la manière la plus régulière : anciens élèves de lycées ou d'écoles libres, anciens étudiants d'universités, anciens élèves des grandes écoles du gouvernement. On se réunit une fois l'an pour causer à table du temps où l'on était jeune. On recueille des cotisations pour secourir

ceux que le hasard a malmenés ou pour aider des enfants pauvres à profiter des leçons qu'on a reçues. Ce sont là des groupements légaux, inspirés par des sentiments de solidarité ou de philanthropie. Je crois bien que telle fut l'origine des « Amicales », et c'est ainsi qu'elles ont pu recevoir non seulement l'autorisation jadis nécessaire, mais encore les encouragements toujours avantageux des pouvoirs publics.

Si elles avaient gardé ce rôle, elles auraient en fait et en droit le même caractère que l'association des anciens élèves de l'École normale supérieure. Mais les « Amicales » se sont occupées de toute autre chose que de faire revivre de vieux souvenirs, d'entretenir de bonnes relations et de soutenir des camarades pauvres. Elles sont devenues de véritables syndicats professionnels. Leur existence, dès lors, a cessé d'être conforme à la loi. Je ne demande pas qu'on les supprime. Nous pourrions seulement être surpris que les instituteurs, ayant la chose par la tolérance administrative, tiennent si fort au titre, si nous ne savions quelle est la puissance des mots sur l'opinion publique, et si le mot « syndicat » n'était la clef qui ouvre les bourses du travail, asiles officiels et subventionnés des comités révolutionnaires.

En pratique, on a laissé cependant de telles associations se former. Ceux que toute lutte effarouche ont cédé sur ce point sans même opposer de résistance. On voit aujourd'hui que cette trop grande liberté tourne à la licence : que faut-il faire pour revenir à l'observation régulière et normale des lois? Faut-il changer ces lois et les mettre d'accord avec les faits? Faut-il au contraire rappeler au respect du droit ceux qui s'en sont écartés?

Il est plus facile de s'arrêter au premier parti. Il serait plus prudent et plus brave d'adopter le second.



Le Conseil des ministres examine en ce moment une proposition de revision de la loi sur les syndicats professionnels. M. Barthou, qui en est le rapporteur, conclut à l'élargissement de la liberté syndicale; il propose de supprimer toutes les entraves de la loi de 1884. La liberté syndicale serait

désormais reconnue à toutes les professions, aux travailleurs de la pensée, de la plume et de la parole, comme aux ouvriers manuels de l'industrie, du commerce ou de l'agriculture. Si l'on adopte cette réforme, du même coup tous les fonctionnaires de gestion, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, recevront la liberté syndicale. La proposition est libérale ; elle est logique. En droit, elle tient debout. En fait, je la considère comme infiniment dangereuse.

Si les syndicats de fonctionnaires nous font peur aujourd'hui, ce n'est pas parce qu'ils sont contraires aux lois ; en les déclarant dorénavant conformes à ces lois, on ne va pas les rendre inoffensifs. Les syndicats de fonctionnaires sont redoutables parce qu'ils sont un ferment d'indiscipline et une source de division. Le syndicat doit-il embrasser tous les agents d'un même service ? L'autorité des chefs sera anéantie devant l'autorité des élus de la corporation. Le syndicat ne doit-il être constitué que par un groupe d'agents ? Voici la guerre allumée ; voici des « rouges » et des « jaunes », la discorde, l'envie, la haine, la délation, dans un corps où la bonne entente et la camaraderie sont indispensables à l'utile collaboration. Par son objet même, au surplus, le syndicat de fonctionnaires est en contradiction avec le but de l'organisation administrative. Il est constitué, non pour permettre au fonctionnaire de mieux servir l'État, ce qui est son rôle, mais pour lui donner le moyen d'exploiter l'État, ce qui ne saurait se tolérer.

Je ne voudrais cependant pas que les fonctionnaires, dont je fais partie et qui sont en majorité de très braves gens et d'excellents citoyens, s'imaginent que je leur conteste le droit de réclamer l'amélioration de leur situation, de protester contre les abus dont ils sont parfois les victimes, de lutter contre les odieux passe-droits, contre l'extension lamentable du favoritisme due à l'éparpillement de la souveraineté effective entre les mains de huit cents parlementaires. Je voudrais qu'ils fussent honnêtement et loyalement traités, et c'est bien pour cela que j'affirme la nécessité, l'urgence même d'une loi générale sur l'état des fonctionnaires.

Mais pour faire entendre leurs doléances, les fonctionnaires ont-ils vraiment besoin de recourir à l'action syndicale ?

L'État français est-il donc si mauvais patron qu'on ait à se coaliser contre lui pour en tirer plus qu'il ne peut offrir ? Comment, s'il en était ainsi, expliquerait-on le fait que cent postulants se présentent pour occuper la plus humble des places vacantes ?

Les fonctionnaires sont peu payés au début de leurs carrières. C'est vrai ; mais comparez leurs appointements aux salaires de début de l'industrie et du commerce ! Ils ont moins d'avenir, mais ils ont aussi moins d'aléa ; ils ont la sécurité du lendemain, la perspective d'avancements périodiques, la certitude de la retraite, et cette dignité spéciale — souvenir peut-être du temps où les offices conféraient la noblesse — qui s'attache chez nous à la qualité de fonctionnaire ; ils ont enfin l'espoir d'obtenir à la fin de leur vie ces petits rubans dont les Français aiment tant à orner leurs boutonnières. Et puis ne comparons pas seulement les salaires ; comparons les services : la journée de huit heures est un rêve lointain pour les ouvriers des champs et de l'usine. La journée de six heures est une réalité pour la plupart de nos « bureaucrates », et j'en pourrais citer qui ne l'ont jamais fournie.

Les fonctionnaires qui se révoltent ont pourtant des raisons qu'il serait injuste de méconnaître : je veux dire la légitime indignation provoquée par un abus qui depuis quelques années a pris la proportion d'un scandale. Je fais allusion au sans-gêne avec lequel chaque nouveau ministre amène avec lui, installe et maintient dans les cadres, au mépris des droits les plus respectables, des gens non seulement sans titres, mais trop souvent sans mérite.

De tout temps, les ministres ont eu près d'eux des secrétaires intimes, hommes de confiance chargés de préparer les affaires qui exigent une discrétion particulière. Ces « chefs de cabinet » étaient habituellement choisis dans l'administration ; ils y rentraient, à la chute de leur patron, avec un avancement au choix, sans qu'il y eût disproportion entre le service spécial qu'ils avaient rendu et la faveur exceptionnelle qui leur était faite. Les temps ont changé. Le chef de cabinet est aujourd'hui un jeune homme, ami personnel, fils, neveu, gendre ou cousin du ministre, étranger à l'administration.

Ignorant de la hiérarchie, ébloui par la puissance d'emprunt dont il est le reflet, il parle en maître; il impose sa volonté avec d'autant plus de suffisance qu'il a moins de compétence. N'avons-nous pas vu l'un d'eux se comporter en chef suprême de la marine française, révolutionner nos arsenaux, dicter des ordres à nos amiraux, inspecter nos flottes avec plus de fracas assurément que le ministre lui-même n'en aurait voulu faire? On eût dit un commis d'administration commandant un corps d'armée.

D'ordinaire, ce puissant personnage, monté si vite et si haut, entend ne pas descendre des grandeurs qu'il a connues. Le ministère qui tombe ne l'entraîne pas avec lui. Il s'est fait donner le titre de « directeur du cabinet » : il devient directeur d'un autre service, ou conseiller à la Cour, ou maître des requêtes, ou inspecteur général de quelque administration. Ce sont des exceptions, pensez-vous. Malheureusement non ; car le chef de cabinet n'a pas seulement changé d'origine et de physionomie; il s'est multiplié, il est devenu légion. Il y a dix ans, le cabinet d'un ministre se composait de deux ou trois fonctionnaires au plus. Aujourd'hui chaque département ministériel a son directeur du cabinet, son chef de cabinet, deux ou trois chefs-adjoints, quelques sous-chefs, un chef du secrétariat particulier, des chefs-adjoints au secrétariat particulier, un ou plusieurs secrétaires particuliers et une trentaine d'attachés : il suffit d'ouvrir l'Almanach national pour constater que je n'exagère pas.

On manque de crédits pour augmenter les petits traitements; on n'a pas de croix pour récompenser les chefs de service. Mais il y a toujours assez de fonds pour rémunérer largement la plupart de ces parasites, et le moindre chef-adjoint veut être décoré avant d'avoir ses trente ans. Les meilleurs emplois leur sont distribués dans les « testaments » des ministres qu'ils servent, au détriment des pauvres gens qui ont eu la naïveté de suivre la voie normale. Veut-on quelques exemples? On n'entre dans les parquets qu'après un stage de huit ans environ comme juge suppléant non rétribué, et la loi ne permet pas qu'on soit suppléant avant vingt-cinq d'âge. Faites-vous attacher à la Chancellerie; vous serez substitut à la chute du ministère. On devient auditeur à la Cour des Comptes à la

suite d'un concours. X... a tenté l'épreuve; il a échoué. Un ministre l'a fait chef-adjoint, et le voici quelques mois après conseiller-référendaire, avec huit ans d'avance sur ceux qui l'avaient battu. Y... est nommé presque le même jour rédacteur au ministère de l'Intérieur, inspecteur de l'Assistance publique, chef de bureau. Z... est fait, en quelques heures, rédacteur, sous-préfet, percepteur de première classe.

Contre ces pratiques, quels recours ont les agents qui se voient préférer des intrus, et dont tout espoir d'avancement est barré par cette affluence de « fils à papa » ? Recourir au Conseil d'État ? Ils le font, et chaque jour affluent les pourvois; ils sont accueillis avec bienveillance, mais repoussés au nom de la loi. Il y a en ce sens des précédents célèbres qui ne remontent pas à plus de trois ans. Ceux qui réclament n'ont aucun droit à faire valoir contre la « liberté testamentaire », dont nos ministres jouissent et abusent.

« Alors unissons-nous, syndiquons-nous, nous serons mieux entendus », pensent les fonctionnaires. Mais je leur réponds que leurs syndicats ne supprimeront malheureusement pas le mal dont ils souffrent et produira des maux dont eux-mêmes aujourd'hui n'ont pas l'intention de nous faire souffrir. Que leurs réclamations soient collectives au lieu d'être individuelles, cela ne changera rien au droit : ce qu'ils doivent réclamer, ce que nous devons réclamer pour eux, ce n'est pas la liberté syndicale, c'est la loi qui fixera les conditions d'accès, d'avancement, de déplacement, de discipline, de révocation dans toutes les fonctions publiques.

Même pour les fonctionnaires qui ont aujourd'hui la liberté syndicale, nous devons reconnaître que l'usage de cette liberté repose sur une conception fausse de ce que doit être un syndicat professionnel. Je ne suis nullement, comme mes conclusions pourraient le faire croire, un adversaire des lois ouvrières en général et des syndicats professionnels en particulier. Mais je me déclare fermement hostile aux abus qu'on a faits de la liberté syndicale.

Les syndicats n'ont pas été permis pour préparer la révolution sociale par la grève universelle. Dans la lutte entre le capital et le travail, ils sont destinés à faciliter, entre les ouvriers d'une même profession l'accord qui leur permet d'op-

poser à l'exploitation du capital une légitime résistance. Quand il s'agit de déterminer ce que seront les conditions de la production, l'entente entre patrons et ouvriers risquera de devenir un contrat léonin si la volonté du patron, maître du choix et de l'heure, trouve en face d'elle la volonté isolée d'un pauvre diable de travailleur soucieux de savoir si les siens auront leur repas du lendemain. Supprimer les inconvénients de cet isolement, voilà bien l'objet du syndicat. Mais à quoi va servir le syndicat lorsque les conditions du travail ne sont plus librement débattues, lorsqu'elles sont fixées, non par le contrat entre patrons et ouvriers, mais par la loi ou par un règlement, ou par un cahier des charges, par un acte que ni la volonté de l'entrepreneur, ni la volonté des ouvriers ne peut faire modifier ?

Qu'il me soit permis d'invoquer en cette matière l'autorité d'un homme qui a toléré, presque encouragé les mouvements de colère d'une fraction turbulente des agents de l'État : M. Pelletan. A la Chambre des députés, le 17 novembre dernier, au sujet des grèves des arsenaux, M. Pelletan a énoncé cet axiome : « La grève ne doit pas être employée comme un moyen de pression sur les pouvoirs publics ! » On ne peut mieux dire, et la même chose est vraie du syndicat. Il ne doit pas être un moyen d'intimider l'autorité, c'est-à-dire un instrument de révolution.

Cela n'est acceptable ni pour les syndicats de fonctionnaires, ni même pour les syndicats de l'industrie privée et c'est pourquoi je voudrais, moi aussi, que notre loi fut changée, non pas dans le sens que propose M. Barthou, mais en un sens radicalement contraire, dans le sens où voulait nous conduire M. Trarieux en 1895.

Je consentirais à ce que la liberté des syndicats fût aussi large que possible quand il s'agit d'industries ou de professions soumises au régime de la concurrence. Lorsque des discussions peuvent s'élever entre employeurs et employés, entre patrons et ouvriers, je voudrais, de quelque catégorie que fût le travail ou le service, que le groupement des faibles pût faire équilibre à la puissance des forts Mais j'exclurais le syndicat et l'association toutes les fois que les conditions du travail ne sont plus librement débattues.

Loin d'approuver les syndicats des agents des chemins de fer de l'État, sous prétexte que la liberté syndicale existe au profit des agents des compagnies, je ne laisserais pas la liberté syndicale aux agents des compagnies, parce qu'elle est plus dangereuse encore que la liberté syndicale dans les chemins de fer de l'État. Dans les pays les plus libres du monde, en Angleterre et dans la libre Amérique, toute coalition est prohibée « qui tendrait à suspendre le travail dans les services publics ou les compagnies de transport ». Un texte conforme à ce principe fut voté en 1896 par notre Sénat; on ne l'a jamais soumis à la Chambre.

Liberté des syndicats dans les professions soumises au régime de la concurrence, prohibition des syndicats dans les industries et professions monopolisées; telle est la formule qu'il faudrait résolument admettre; c'est — avec l'adoption d'une loi sur l'état des fonctionnaires — la vraie réforme à réaliser.

N'est-ce pas une illusion que de supposer qu'une telle proposition puisse être même prise en considération à la veille d'élections générales? Ce sont les candidats de demain qui vont avoir à prendre parti sur les conclusions de M. Barthou, et j'ai grand peur qu'ils ne se croient obligés de voter comme lui, alors même qu'ils penseraient comme moi. Quelques-uns croiront s'en justifier suffisamment en déclarant qu'ils ont voulu mettre fin à la violation scandaleuse des lois par les gens qui ont pour rôle de les faire respecter. On ne les prendra pas au sérieux; leur politique rappellera de trop près le procédé fantaisiste imaginé par Alphonse Allais pour combattre victorieusement la criminalité : « Obtenez, disait le célèbre humoriste, que l'escroquerie, le vol et le meurtre cessent d'être défendus par les lois. Presque aussitôt après, vous verrez que nos tribunaux n'auront presque plus de crimes à juger. »

HENRY BERTHÉLEMY

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER

LIVRAISON DU 15 JANVIER

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER